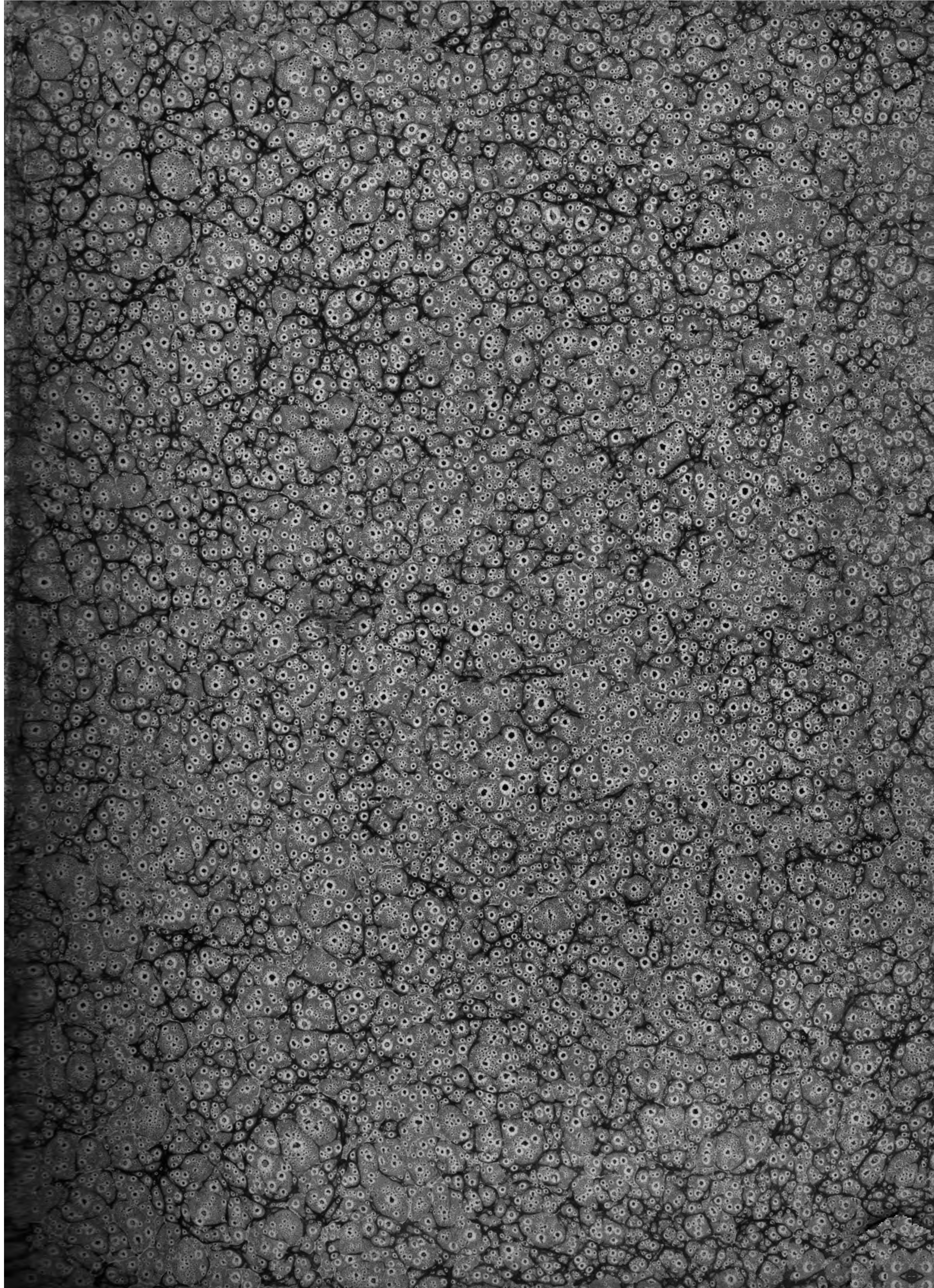

Princeton University Library
32101 067934172

1000
.91

Library of



Princeton University.
Presented by
Mr. Ernest Sandoz



LE

TOUR DU MONDE

PARIS. — IMPRIMERIE DE CH. LAHURE ET Cie
Rue de Fleurus, 9

LE

TOUR DU MONDE

NOUVEAU JOURNAL DES VOYAGES

PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION

DE M. ÉDOUARD CHARTON

ET ILLUSTRÉ PAR NOS PLUS CÉLÈBRES ARTISTES

1862

DEUXIÈME SEMESTRE

LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET CIE

PARIS, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, N° 77

LONDRES, KING WILLIAM STREET, STRAND

LEIPZIG, 15, POST-STRASSE

—

1862

1000
.91
1862, V.2

LE TOUR DU MONDE

NOUVEAU JOURNAL DES VOYAGES.



Place et église Saint-Marc. — Dessin de Guiaud d'après nature.

VENISE,

PAR M. ADALBERT DE BEAUMONT.

185.... — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Le campanile — La place Saint-Marc.

Lorsque j'entrai pour la première fois dans la cité des Doges, ce fut par une chaude et pure soirée d'automne, à la clarté éblouissante de cette lune italienne, dont les teintes rosées laissent encore aux objets une partie de leur couleur. Couché sur les coussins d'une gondole élégante, j'admirais, en extase, cette ville féerique, ces palais de la mer qui semblent la demeure de Neptune, de Vénus et de sa cour. On croirait que le hasard, en permettant la construction d'une ville dans ce lieu singulier, a voulu donner au monde un exemple de ce que peut produire de plus parfait l'union du beau et du pittoresque. Ici, la poésie s'exhale de partout; elle est imprégnée dans les murs, comme le parfum dans les fleurs. Venise, reine des Arts, élevée entre le ciel et l'eau, semble ne rien devoir à la terre!

Dès le premier jour, je me sentis tellement enivré de

JUN - 1 1904 181320

ces merveilles, que je résolus de me fixer à Venise, et de me faire Vénitien. Parti de France pour y rester trois mois, j'y suis resté trois ans! trois belles années de ma vie, les plus calmes et les plus heureuses, les mieux employées à vivre en artiste, à explorer, à peindre ces sites merveilleux qui n'ont d'égal en beauté que la ville des califes, le Caire, surnommée par les poëtes comme Venise : la reine des Nuits.

Après avoir parcouru toute la longueur du grand canal qui se contourne au milieu de Venise, comme un serpent, la gondole s'arrête au perron de marbre de la Piazzetta, entre les deux colonnes de granit rapportées d'Orient par le doge Michieli et que le Lombard Niccolo Barattieri éleva par son ordre en 1150. Le lion de Saint-Marc couronne l'une, et sur l'autre se dresse la statue de saint Théodore, l'auréole en tête, et son crocodile sous les pieds. On gravit l'escalier de marbre, qui de la mer monte sur la place, et passant entre ces deux pilastres, semblables aux montants d'une porte gigantesque, on a devant soi le plus merveilleux décor que l'imagination d'un peintre puisse rêver.

A gauche c'est la Zecca, le palais des Monnaies, construit par cet illustre Sansovino, dont le nom est attaché aux plus grandes œuvres de Venise. A droite le palais ducal, avec ses marbres roses et sa merveilleuse colonnade à jour. Puis Saint-Marc, la basilique immortelle, toute éblouissante de l'or et des pierreries de ses mosaïques. En face d'elle, se dresse à une hauteur de trois cents pieds le campanile gigantesque qui, loin de rapetisser ce qui l'entoure, semble au contraire, au milieu de cette forêt de monuments divers, montrer au spectateur étonné jusqu'où pourront s'élever les autres. Au fond de la place et regardant la mer, brille la tour de l'Horloge, avec son cadran d'or et d'azur et ses deux esclaves de bronze qui frappent le timbre gigantesque. A la fin du jour, les lueurs roses qui l'éclairent, en montant toujours, disent mieux encore que les aiguilles où en est le soleil qui se couche derrière les Alpes Juliennes.

Mais gravissons maintenant la pente douce qui permettrait de monter à cheval (s'il y avait des chevaux à Venise) jusqu'à la cime de ce campanile, véritable mât du grand navire de marbre amarré sur cette lagune tranquille. De là-haut nous pourrons jeter un regard sur ce merveilleux ensemble de palais, d'eau, de ciel et de montagnes, de navires, de barques et de piétons qui se mêlent et se confondent de telle sorte qu'il semble parfois que ce sont les barques qui circulent dans les rues, et les hommes qui marchent sur l'eau. A voir ce flux et ce reflux de vie et de mouvement, parti de cette place Saint-Marc et de ses quais, on dirait le cœur où viennent aboutir les artères et les veines de cette ville étrange et splendide tout à la fois. Suivez du haut de ce balcon les contours gracieux du *Canal Grande* ou *Canalasso* qui coupe la cité en deux parties presque égales, reliées par le pont du Rialto. Regardez à ces deux extrémités, la mer, *mare magnum!*... Admirez cette île avec ses trente mille palais de marbre et ses églises qui ont pris les flots pour point d'appui. C'est Venise!

Cette ville immergée, où les étrangers s'imaginent tout d'abord qu'on ne peut aller qu'en bateau, compte trois cent cinquante ponts en marbre rouge ou blanc, servant à relier ses ruelles étroites, qui sont au nombre de plus de deux mille. Ce dédale qu'il faut avoir souvent parcouru pour y retrouver son chemin, donne une circonférence de plus de six milles, partout baignée par la lagune; il contenait jadis, plus de deux cent mille âmes.

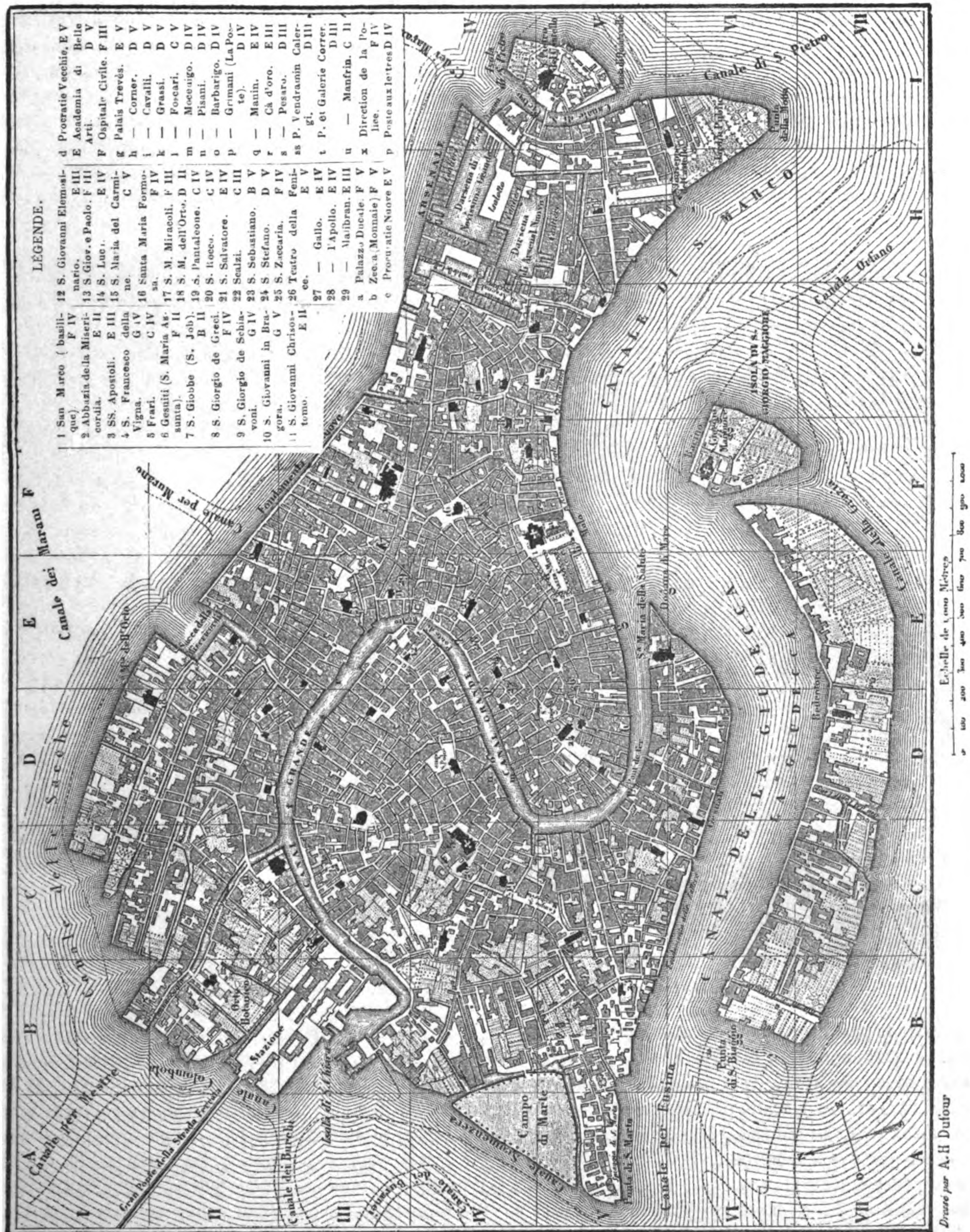
De cette cime élevée, qui se douterait de sa décadence? N'est-ce pas toujours la cité des Doges? Ne vous apparaît-elle pas aussi riche, aussi belle, aussi parée, aussi brillante et aussi gaie qu'aux jours passés de sa gloire? N'est-elle pas encore la ville aux doux mystères, adonnée toute la nuit aux plaisirs, et le matin s'endormant de fatigue, bercée sur les vagues d'azur, comme une beauté assoupie?

Maintenant jetez vos regards plus loin, voyez cette ceinture de roches et de sables. C'est le Lido d'abord, puis Malamocco, Palestrina, les Murazzi et enfin Chioggia qui touche à la terre ferme. Liées ensemble par une digue formidable, ces îles forment la barrière qui protége Venise, non-seulement contre l'envahissement de la mer, mais aussi contre toute approche des navires ennemis. A l'exception de trois passes de navigation, admirablement défendues, le fond du golfe est fermé comme un lac. En avant, ainsi que des sentinelles perdues, se montrent les îles de San-Lazzaro des Arméniens, San-Cervolo, Saint-Pierre du Château, Saint-George Majeur et la Judecca.

A vos pieds, sous vos yeux, cette place Saint-Marc, véritable cour de tous ces palais, offre une variété de styles qui devrait convaincre les architectes modernes que leur système de régularité absolue est mortel pour l'art. Ici pas un des côtés n'est à angle droit, pas deux des monuments ne se ressemblent, et cependant cette place est autrement belle et majestueuse que ne le sera jamais le Carrousel. Ici c'est la tour de l'Horloge qui interrompt les *Procuratie vecchie* (le palais de gauche) et en diffère essentiellement comme époque et comme art. A côté, la petite Cour des Lions, formée par un renfoncement de la basilique, brise entièrement cet angle de la place; puis vient la cathédrale, dont l'architecture byzantine transporte l'imagination dans un tout autre monde par l'admirable variété de ses dômes, de ses colonnes, de ses chapiteaux et surtout de ses couleurs. Tous les temples antiques de la Grèce et de l'Asie en ont fourni les matériaux amalgamés avec un vif sentiment de l'art pittoresque. Sur le pied même du campanile, comme un nain à côté d'un géant, s'appuie la Logietta, petit temple de la Renaissance en marbre rose et en bronze, si coquet et si fin, véritable bijou placé là bien plutôt pour y faire l'office d'un meuble précieux, que l'effet d'un monument. Puis la place tourne, se rétrécit et prend le nom de Piazzetta (petite place). Au milieu, à droite, à gauche, se dressant au hasard comme une végétation splendide, on trouve des colonnes, des piliers de

marbre et de bronze, des groupes de porphyre et des statues qui ajoutent à l'effet merveilleux de cette ville musée.

Qui donc, en abordant à ces rivages, n'a pas été frappé de cet aspect admirable? Qui donc, et j'en appelle même aux architectes, a eu la pensée de blâmer ici l'absence complète d'unité et de symétrie entre tous ces palais qui n'en font qu'un, entre ces styles de toutes les époques, entre ces chapitres divers de l'histoire des temps



passés, écrite en architecture? Qui donc osera dire en face de tant de chefs-d'œuvre, qu'il est fâcheux que la place Saint-Marc ne soit pas uniforme et régulière? Et ce palais de fées avec sa double colonnade à jour, que Calendario a imité de l'Alkazar de Bagdad, ne le préférez-vous pas dans son irrégularité et d'un style tout autre que celui du palais royal qui est en face? Là, au-dessus de ce balcon magnifique où le bourreau montra au peuple

la tête de Marino Faliero, décapité pour ses crimes, vous apercevez les plombs, les fameux plombs qui, au dire de Casanova, faisaient sur les prisonniers, lorsque le soleil de juin les embrasaient, l'office de bourreau; c'était véritablement le bûcher de l'inquisition, le gril de saint Laurent.

Saint-Marc.

Visitons maintenant le temple de Saint-Marc, assemblage merveilleux de tous les trésors de l'art, à toutes ses époques. Voyez sur la façade ces colonnes de porphyre asiatique et de marbre africain de toute couleur, de toute forme et de toute grandeur; ils vous rappellent les conquêtes de Constantinople, d'Éphèse, d'Athènes ou de Sidon. N'est-ce pas la plus éloquente page de l'histoire vénitienne en même temps que de l'histoire des plus puissantes civilisations? car Ninive, Babylone, la Grèce entière, Rome, Byzance, l'Égypte, la Perse du moyen âge et enfin l'ère chrétienne s'y sont donné rendez-vous. Ici, pour un archéologue, c'est la ville sainte, le lieu de pèlerinage par excellence, le tombeau du prophète San-Marco.

Lorsque le doge Pietro Orseolo conçut le plan de la basilique, il fit venir d'Orient les ouvriers les plus habiles; chaque navire de la flotte, en parcourant la Méditerranée, reçut l'ordre de rapporter sa pierre à l'édifice



Quai des Esclavons et palais ducal. — Dessin de Guiaud d'après nature.

sacré, qui devait surpasser en magnificence Sainte-Sophie de Constantinople. Celui-ci arrache aux temples de Corinthe, de Sparte et de Rhodes, leurs colonnes, leurs chapiteaux et leurs marbres précieux; cet autre, les ivoires, les mosaïques, les tribunes, les lampes, les châsses, les ustensiles, les ornements de toute espèce. Alors, pendant les dixième et onzième siècles, se dressent les murailles, les voûtes et les colonnes, se percent les fenêtres, et s'arrondit le chœur. Une galerie voûtée, de 128 arcades, entoure le monument qui offre dans sa longueur un développement de 220 pieds, sur une circonférence de 950.

La façade est divisée en dix voûtes superposées, sur deux rangs que sépare une galerie trilatère à colonnade de porphyre et de marbre. Puis cet assemblage cosmopolite est couronné par cinq coupoles dont la forme haute et bulbeuse rappelle celles du Caire, de Damas, de Teheran et d'Ispahan, plutôt que les dômes aplatis de Byzance.

A chaque conquête de la République, dans chaque alliance qu'elle contracte, dans chaque traité qu'elle signe, la métropole n'est jamais oubliée. Le Lion de Saint-Marc, le glaive au poing, songe à sa part, vraie part de lion. Que ce soit de l'art grec, romain, arabe ou persan, peu lui importe, il en charge ses navires, et rapporte, pour la maison de son maître, d'inestimables trésors.

Venise, avec son immense commerce en Orient,



Salle du grand Conseil dans le palais ducal. — Dessin de Thérond d'après M. A. de Beaumont.

échange contre ses marchandises tous les objets d'art incompris des civilisations nouvelles et dont ses artistes savaient apprécier le mérite. Une porte de Sainte-Sophie décore l'entrée droite de Saint-Marc ; la fameuse *palla d'oro*, en argent émaillé, qui sert d'ornement au maître autel, fut enlevé aussi à l'église byzantine ; viennent ensuite les colonnes en serpentine et en rouge antique prises au temple de Salomon, à Jérusalem, aux palais de Sidon, de Tyr, de Saint-Jean-d'Acre, etc.; tout l'Orient, en un mot, verse aux Vénitiens sa contribution volontaire ou forcée. Énumérer tant de richesses, ce serait compter les pierres, les mosaïques, les colonnes et les frises, ce serait écrire l'histoire même de Venise. On peut aisément se figurer toutes les merveilles que non-seulement Saint-Marc et le palais ducal, mais la ville entière tirèrent de la prise de Constantinople. Car c'est de Venise et sur ses 500 galères que part la croisade de 1202. C'est son doge, l'illustre Dandolo, qui conduit cette armée de quarante mille hommes, commandée par toute la fleur de la noblesse européenne ; c'est lui qui, le premier, plante sur les murs de Byzance l'étendard de Saint-Marc. Ce qui se détruisit d'objets d'art pendant le pillage de cette ville qui était devenue le musée de l'antiquité et du moyen âge, est incalculable et ne saurait se comparer au peu qui fut sauvé. Tous ces vainqueurs d'origines diverses s'arrachaient entre eux, les vases, les armes, les étoffes, les statues, les reliques et les bijoux. Ces dépouilles complétèrent les richesses de Saint-Marc ; mais malgré ses marbres précieux, malgré la science et l'éclat de ses mosaïques sur fond d'or, malgré sa structure disposée comme celle d'Aya-Sophia, elle entrerait aisément avec ses flèches et ses coupoles sous le dôme du temple de Byzance, ce type unique et grandiose de l'art oriental du moyen âge. Là, il est vrai, tout est sacrifié à l'effet intérieur ; ici l'extérieur avec ses voûtes superposées et émaillées, ses clochetons à jour, ses dentelures de marbre, ses ogives, ses colonnes de toute couleur et ses dômes étincelants complète le luxe architectural de ce pittoresque édifice où la philosophie de l'histoire et de l'art est si bien empreinte qu'on en peut lire couramment les pages.

Le palais ducal. — L'arsenal.

En sortant de l'église par le baptistère, nous entrons immédiatement sous la belle porte *della Carta*, due au ciseau de Bartholomeo en 1439. Le contact du temple de Dieu et du palais où se rend la justice est bien dans le caractère du gouvernement mystérieux et encore mal connu représenté par le Conseil des Dix et les trois inquisiteurs d'État, ces hommes qui rendaient des arrêts infaillibles comme ceux du juge suprême. Cet ensemble d'église et de prières, de tribunal et de prison, de juges et de bourreaux, ce souverain environné à la fois de tout le prestige des arts et du luxe, et de toute la terreur qu'inspirent les tortures, les délations secrètes, une police infernale, des cachots souterrains, invisibles et muets, tout ce pouvoir, en un mot, ne s'est jamais trouvé aussi centralisé que dans ce pays, dans ce palais oriental, à la fois palais de justice, palais de ville et palais du souverain. De même aussi, le Conseil qui rendait en ce lieu ses décrets, associait les fonctions royales et administratives à celles de juge et de bourreau.

Rien n'est plus saisissant que l'aspect du *palazzo ducale*. Ces hautes murailles de forteresse, ces fenêtres étroites et rares, qui ne laissent rien deviner de l'intérieur, rappellent de suite les séraï d'Orient[1]. De forme quadrangulaire, l'un de ses côtés s'appuie sur l'église, tandis que les trois autres font façade sur la Piazzetta, puis sur la mer, et enfin sur les prisons auxquelles le palais est relié par ce terrible pont des Soupirs jeté si hardiment d'un côté à l'autre, entre le ciel et l'eau.

L'Asie et l'Afrique se sont unies pour imprimer leur cachet à cette construction. Un premier ordre d'arcades aiguës, à colonnes sans base et à chapiteaux énormes, soutient une seconde colonnade dont la frise à jour supporte à son tour la muraille à damier de marbre blanc et rose qui forme le palais. Cette portion tout à jour, sur laquelle repose l'autre moitié pleine et massive, produit un contraste d'autant plus complet que la lumière en frappant les parties pleines rend encore plus sveltes et plus légers les trèfles, les balcons, les arcs qu'elle découpe et traverse de part en part. Dans cette merveilleuse structure, c'est le vide qui soutient le plein. Il semble que Calendario, à qui l'on doit ce chef-d'œuvre, ait voulu défier toutes les lois de statique en donnant pour point d'appui aux deux masses énormes qui forment l'angle du palais, une seule colonne isolée. Les balcons, ainsi que les sculptures des deux grandes fenêtres ouvertes sur la Piazzetta et le quai, sont dus à Sansovino.

Tous les noms illustres de Venise, qu'ils soient ceux de doges ou d'artistes, qu'ils répondent à Faliero, Morosini, Foscari, Sansovino, Vittoria, Tintoret ou Véronèze, tous ces noms restent attachés aux pierres de ce palais, le sanctuaire de Venise.

L'intérieur de la cour ne répond pas au grand aspect de l'extérieur. Là tous les styles se heurtent, arabe, gothique, renaissance et décadence. L'escalier des Géants, qui a pris son nom des deux statues colossales de Mars et de Neptune placées sur son palier, s'avance dans le carré de la cour comme une échelle appliquée au mur.

Il conduit dans la galerie à jour où vient aboutir la *scala d'oro*, l'escalier d'or ; c'est lui qui mène aux grands appartements. Stucs de Vittoria, peintures de Véronèze, marbres antiques, portes, corniches et plafonds en bois de cèdre sculpté et doré, dallage en pierres précieuses, grilles magnifiques, cheminées grandioses, cadres merveilleux où se montrent la verve et le génie de ces infatigables artistes, tout est là réuni, non pas à la manière de nos collections et de nos musées qui ne sont qu'un hôpital pour les civilisations éteintes, mais avec un sentiment parfait du décor, où chaque chose faite pour une place déterminée vient concourir à l'harmonie de l'ensemble, sans entassement ni fatigue. Voyez cette

1. Il ne faut pas confondre séraï, qui signifie palais, avec harem, qui veut dire lieu fermé, réservé aux femmes.

belle salle de l'Anti collége ou des Ambassadeurs dont les boiseries encadrent cinq toiles célèbres, disposées pour la place et pour le jour qui les éclaire : c'est à droite et à gauche *Mercure* et les *Grâces*, la *Forge de Vulcain*, *Pallas*, *Ariane*, du Tintoret, et l'*Enlèvement d'Europe*, de Paolo Véronèze. Au milieu, voici la belle cheminée qui coûta dix mille écus d'or et fut exécutée par Scamozzi d'après les dessins du Titien. On assure que les deux colonnes de vert antique qui soutiennent la porte d'entrée du Conseil viennent du temple de Salomon. Tout cela n'est-il pas d'une richesse et d'une grandeur incomparables?

Dans cette autre salle décorée par Antonio d'a Ponte et par Compagna sous la direction de Véronèze, voyez le siége du doge avec ses coussins affaissés, comme s'il venait à peine de les quitter. De chaque côté règnent les stalles des sénateurs; c'est ici qu'on recevait les ambassadeurs en audience solennelle. De là on entre dans la salle des Cinq-Cents avec son merveilleux plafond auquel les plus grands peintres et les plus grands sculpteurs ne dédaignèrent pas de consacrer leur temps et leur savoir. En ce temps-là, on ne faisait pas encore de l'art pour l'art, comme on dit aujourd'hui, c'est-à-dire sans but, sans application, sans raison. Ces grands artistes italiens, les incomparables, surveillaient et dirigeaient les fabriques d'étoffes, d'armes, de bijoux et d'orfévrerie, de verrerie, de meubles et de décoration générale. Ils ne trouvaient pas que cela fût indigne de leur talent.

C'est à cette salle du grand Conseil qu'attient le pont des Soupirs; par là, on allait vite aux prisons, c'est-à-dire à la mort. A côté se trouve aussi la salle de l'inquisition d'État; une porte matelassée séparait seule les juges des bourreaux. C'est donc là le sanctuaire de cette justice terrible où trois hommes tenaient dans leurs mains la destinée de tout ce qui appartenait au territoire de la République. Le Conseil des Dix ne s'assemblait que la nuit; les membres de ce Conseil étaient masqués, entourés d'une mise en scène effrayante, et les règlements, les condamnations, les hommes eux-mêmes, tout était secret. Le pont des Soupirs avec ses étroites fenêtres à grilles de marbre et ses exécutions mystérieuses, frappait de terreur les Vénitiens, bien plus que l'échafaud qu'on dresse en plein jour sur nos places publiques. Une lumière filtrant à travers les ouvertures de ce passage lugubre suffisait pour donner le frisson, et lorsque la barque à fanal rouge glissait dans l'étroit canal, pas une gondole n'aurait osé s'y montrer. Quelle terreur devaient éprouver les malheureux enfouis par un pouvoir implacable sous cette muraille épaisse, lorsque la petite porte à fleur d'eau, placée sous le pont, s'ouvrait tout à coup et qu'on les enlevait du cachot pour les coucher sous un linceul, dans la barque funèbre! Pour un moment ils revoyaient le ciel étoilé, respiraient l'air embaumé des jardins, entendaient les rames, le clapotement des vagues, les bruits confus de la ville, les danses et les cris de joie, les chants et la voix des orchestres échappés des palais, en un mot, tous les reflets heureux de la vie et de la liberté. Puis peu à peu tout cela s'éteignait, et la grosse barque avec sa flamme rouge et ses rameurs masqués s'avançait lentement en dehors de la Judecca, dans la direction de Poveglia, vers ce canal Orfano dont les eaux profondes et les fonds boueux engloutissaient toute trace du supplice avec le corps des suppliciés. *Défense aux pêcheurs de jeter là leurs filets!* Tel était l'ordre de la police. Alors la barque s'arrêtait auprès de ces rangées de pieux qui sont les jalons de ce désert humide. On voit encore, sur un de ces pilotis, avec sa lampe entretenue par les gondoliers, la petite chapelle qui recevait la dernière prière des condamnés. Quel spectacle ce devait être alors, de voir, se détachant en noir sur la pâleur argentée du ciel, cet homme, le bourreau, debout à l'arrière de la barque, et notant sur le livre rouge les détails de l'exécution, tandis que ses aides jetaient par-dessus le bord la victime avec une pierre au cou (voy. p. 13)!

Mais avant de quitter le palais ducal, il nous reste à dire un mot de la salle gigantesque du grand Conseil, aujourd'hui bibliothèque. Elle a 154 pieds de long, 75 de large et 45 de haut. C'est la plus vaste du palais et nous ajouterons de toutes celles connues dans le monde. L'une de ses extrémités, est décorée par la *Gloire du Paradis*, de Tintoret, où le peintre a entassé plus de dix mille figures, tour de force qui dépasse entièrement le but que cherche l'art véritable. La corniche de cette salle est composée des portraits des doges encastrés dans la boiserie. A la place du cinquantième on ne voit qu'un cadre avec cette inscription menaçante sur fond noir : « Ici est la place de Marino Faliero, décapité pour ses crimes[1]. » Cette salle occupe à elle seule presque toute la façade qui regarde la mer. C'est à la belle fenêtre à balcon, sculptée par Tullius Lombardo, que se plaçait la dogaresse et sa cour pour jouir du beau spectacle de la *Senza* (fête de l'Ascension), où le doge, monté sur *le Bucentaure*, jetait à la mer son anneau de fiançailles. Vers midi, *le Bucentaure* sortait de l'Arsenal, remorqué par les célèbres *Arsenalloti*, balançant au-dessus des eaux ses flancs dorés et ses cordages de fleurs. A la proue se dressait la statue de la Justice. Il venait prendre le doge jusqu'au pied de son palais pour le conduire vers la passe du Lido, à l'entrée de la mer. Vêtu de sa robe d'or et le *corno ducale* sur la tête, le souverain de Venise lançait au loin dans la mer, en signe d'alliance, sa bague de saphir. Pendant cette cérémonie les batteries tonnaient depuis l'arsenal jusqu'au Lido, et *le Bucentaure* ramenait ensuite au palais le doge et toute la seigneurie. Le soir, le navire était illuminé; puis il rentrait à l'arsenal sous le hangar construit pour l'abriter.

L'arsenal de Venise est digne de la haute idée qu'on se fait de la marine vénitienne au beau temps de la République. Il embrasse deux milles de circonférence. Des bastions et d'énormes murailles protégent ce magasin immense qui contenait jadis les approvisionnements de

1. Un de nos médecins les plus illustres, M. Jules Cloquet, possède un portrait de doge qu'on croit être celui de Marino Faliero.

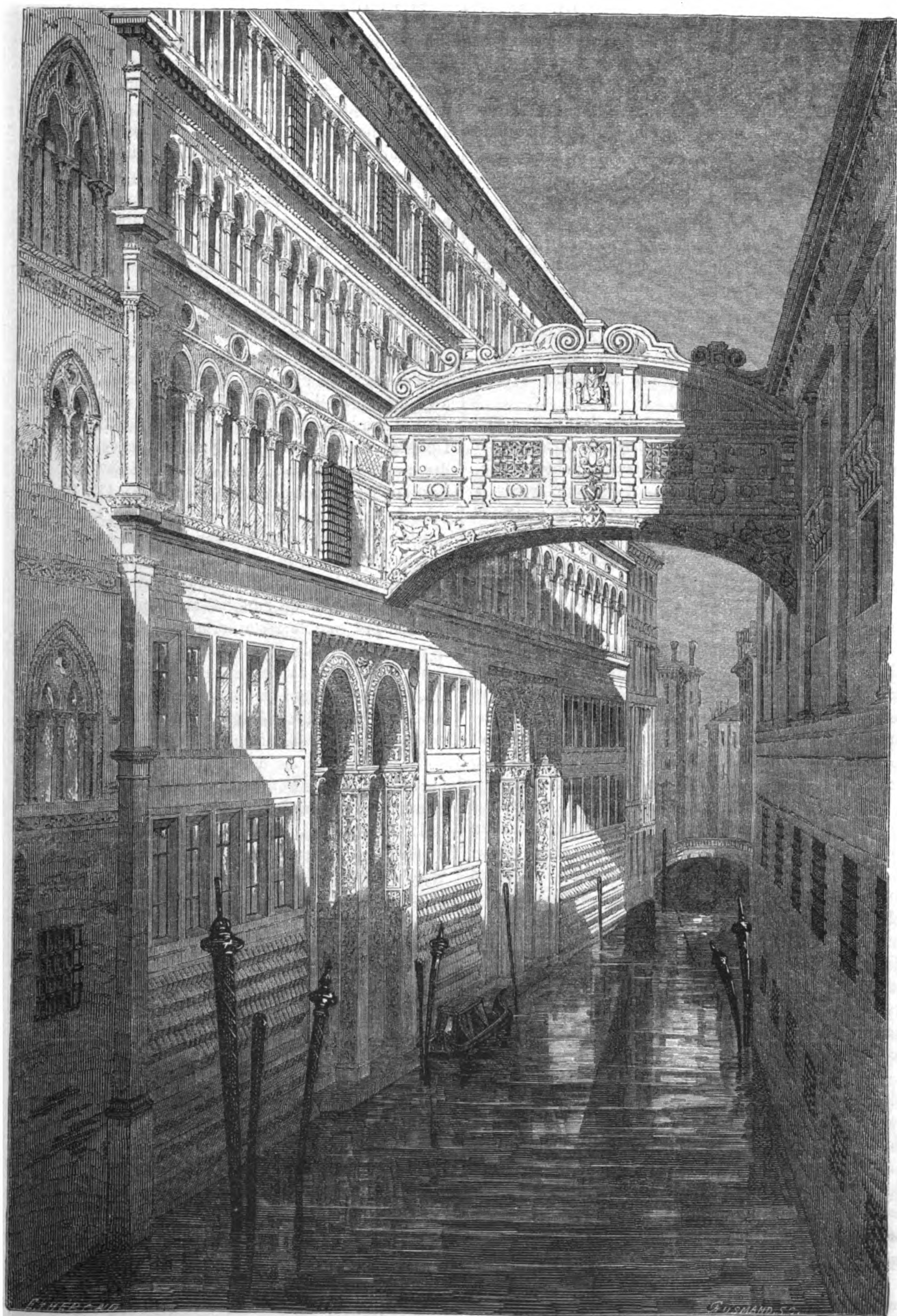
terre et de mer. Là les plus gros vaisseaux se dressaient sur leur quille, se gréaient de leur mâture, s'armaient de leurs canons, fondus et montés sur place, et au premier signal du doge, des flottes entières s'élançaient tout armées, hérissées de fer et d'enthousiasme, pour aller au cri de : *Vive San-Marco!* jusqu'aux extrémités du monde. La marine était pour Venise, comme pour l'Angleterre, le principal levier de la puissance. Dès 558, les Vénitiens avaient la seigneurie des mers : et 70 ans avant Charlemagne ils possédaient déjà des arsenaux, d'habiles ingénieurs et de grands navires, avec lesquels ils s'étaient rendus maîtres de la ville de Ravenne, malgré ses remparts. Au neuvième siècle ils construisaient des navires à trois mâts et menaçaient la Dalmatie, la Grèce et le pays des Sarrasins. Mais à la fin du quinzième siècle, le commerce italien, et celui de Venise



L'escalier d'or du palais ducal. — Dessin de Thérond d'après M. A. de Beaumont.

en particulier, furent bouleversés par la découverte du cap de Bonne-Espérance, et les trente-six mille marins, les trois cents navires de guerre, sans parler des galères et des vaisseaux marchands, devinrent bientôt inoccupés, inutiles même! La découverte de l'Amérique fut une blessure nouvelle et la décadence se précipita dès lors de plus en plus.

Lorsqu'on voit ces places de Venise, ces monuments aux proportions colossales, ces palais, ces édifices, cette richesse, cette gloire, tout cela reposant sur un sol factice, sur des vagues durcies, pour ainsi dire, par la main de l'homme à force d'art, de patience et de génie, on est stupéfié de la puissance d'expansion que peut trouver une population contenue dans de si étroites limites. Venise, après avoir inventé ou du moins importé en Europe, les glaces, les moulins à eau, les cheminées des



Le pont des Soupirs. — Dessin de Thérond d'après M. A. de Beaumont.

maisons, l'agent magnétique, après avoir jeté ses voyageurs et ses produits, jusqu'aux confins du monde, n'est plus aujourd'hui qu'un entrepôt, un port franc où viennent s'étaler les marchandises étrangères. Excepté les verroteries, on lui apporte tout ce qu'elle fabriquait autrefois.

Les régates. — Jeux et rivalités des Vénitiens.

De toutes les fêtes vénitiennes, la *Regata* ou course de gondoles a toujours été la plus brillante. La République la considérait comme une fête nationale, et dans toutes les grandes occasions, telles que l'élection d'un doge, le gain d'une bataille, la visite de quelque prince étranger, elle ordonnait ce spectacle, comme le plus beau qui se pût voir : spectacle dont la mise en scène n'est possible que sur un théâtre semblable à celui qu'offre cette cité prestigieuse.

En effet, c'est sur ces lagunes, c'est dans ces canaux étroits et tortueux, c'est avec ces barques si longues et qu'on ne peut manœuvrer qu'en restant debout à l'arrière, c'est avec ces habiles gondoliers, qui depuis la plus tendre enfance jusqu'à la mort, et le jour comme la nuit, exercent leur profession, c'est, en un mot, de cette réunion des choses indispensables à une pareille fête, qu'est né ce divertissement. Il n'en est pas d'ailleurs qui s'unisse plus étroitement à la vie vénitienne, dont une partie se passe sur l'eau, ni qui permette de réunir un plus grand nombre de spectateurs aussi convenablement placés, soit sur les balcons et les quais, soit aux fenêtres des palais qui bordent de chaque côté et dans toute sa longueur immense le théâtre même de la lutte. On comprendra que cet ensemble, unique dans le monde, doit localiser impérieusement à Venise ces fêtes nautiques, et que toute imitation de fêtes prétendues vénitiennes, au Havre, au bois de Boulogne ou à Londres, ne saurait en donner une idée même approximative. La beauté du ciel et du lieu, la pompe que les autorités et la population donnent à cette cérémonie, le luxe des barques et des costumes étincelants d'or, d'argent et d'étoffes aux plus riches couleurs, le bruit de la musique, la joie tumultueuse de la foule et la passion traditionnelle des deux partis qui divisent la ville en camps ennemis, non pas pour un jour comme dans nos courses de chevaux, mais pour la vie depuis des siècles, toutes ces causes donnent au spectacle un intérêt et une originalité extraordinaires.

Le peuple vénitien a toujours aimé le luxe et le plaisir; ce goût s'explique par l'origine même de cette illustre nation. Les Vénètes, pour échapper aux calamités dont l'invasion barbare accabla un pays qui se trouvait la grande route suivie par ces hordes dans leur marche de l'est à l'ouest, se réfugièrent au milieu des lagunes: dédale inaccessible à quiconque ne l'avait pas souvent parcouru, et c'est là qu'ils fondèrent Venise, l'an 590 après Jésus-Christ.

C'était d'abord, comme bien on pense, un triste séjour, et les chefs, dès le principe, durent créer des divertissements pour soutenir le moral d'une population presque séparée du monde. Plus tard, ces fêtes devinrent une nécessité, afin d'occuper le peuple et détourner ses regards de la politique jalouse et soupçonneuse du gouvernement. A Venise, la liberté du plaisir fut aussi absolue que l'était la défense de se mêler des actes de la République. Ces habitudes pénétrèrent si bien dans les mœurs, que ce peuple ardent et énergique mit dans ses jeux la lutte, la passion qu'engendrent ordinairement la religion et la politique. Aujourd'hui presque comme jadis on retrouve cette même animation, ces mêmes haines entre les habitants de la rive gauche et de la rive droite du grand canal, ou, pour mieux dire, entre le quartier de Castello et celui de San-Nicolo, et la même insouciance sur tout le reste.

On voit dans les anciennes chroniques de Venise, que cette division entre les Castellani et les Nicolotti remonte à l'époque première de la création de la ville. Les habitants d'Héraclée et d'Aquilée, qui formaient déjà deux factions ennemies, en fuyant dans les lagunes, choisirent des quartiers opposés; l'une occupa l'île de Castello, à l'extrémité orientale de la ville, et l'autre l'île San-Nicolo, de l'autre côté du Rialto. La première, à mesure que la population de la ville s'augmenta, s'étendit sur la rive des Esclavons, la place Saint-Marc, le commencement du grand canal, et s'arrêta au pont du Rialto, coupant ainsi la ville de l'arsenal au champ de Mars. La seconde prit tout le reste de la cité, qui est la partie la plus considérable, mais la moins brillante, puisque le doge, les sénateurs et les plus riches patriciens se trouvaient être Castellani par le quartier qu'ils habitaient. Aussi les Nicolotti formèrent-ils la faction démocratique, tandis que les Castellani furent les aristocrates.

On comprendra aisément la jalousie et les querelles qui en résultèrent. Pour apaiser ces dissensions, les Nicolotti furent autorisés à prendre parmi eux un doge spécial; ses fonctions, comme bien on pense, se bornaient à présider les jeux et les délibérations de son parti, et le reste du temps il vivait et travaillait comme avant, au milieu de ses anciens compagnons. Nommé par élection, on entourait son élévation d'une certaine pompe, qui flattait le peuple, car c'était un gondolier connu pour son habileté et sa bonne conduite qui presque toujours était choisi. La cérémonie se faisait à l'église San-Nicolo, où le nouveau doge était consacré par la religion et revêtu d'un costume magnifique. Il portait le titre de *Gastaldo dei Nicolotti*. La garde de l'étendard représentant san Nicolo brodé en or lui était confiée.

Les Nicolotti, satisfaits dans leur orgueil, narguèrent les Castellani, en leur jetant sans cesse ces paroles qu'on répète encore : *Ti, ti voghi il Dose, e mi vogo col Dose.* « Toi, tu rames pour le doge, et moi je rame avec le doge. »

C'était entre eux une lutte continuelle; dans toutes les fêtes publiques, chaque parti reconnaissable à ses couleurs, les Castellani avec la ceinture et le bonnet rouges, les Nicolotti, noirs ou bleu foncé, cherchaient à triompher, soit dans les joutes de barques, soit dans les jeux de force, d'équilibre et d'adresse. Tantôt il s'a-

gissait, comme au dernier jour de carnaval, d'abattre d'un seul coup de sabre la tête d'un taureau, tantôt de faire la pyramide humaine ou quelque autre construction de ce genre. Dix ou douze hommes formaient de leurs bras un plancher sur lequel s'élevaient huit autres qui en portaient quatre, puis deux, puis un, et enfin le tout était couronné par un enfant. Les plus habiles allaient ainsi jusqu'à huit superpositions; et qu'on se figure les applaudissements et les huées de chaque parti vainqueur ou vaincu! Parfois ces exercices de force et d'équilibre se faisaient dans des barques et en voguant sur le canal, comme on le voit dans les anciens tableaux. Il y avait aussi les danseurs de corde qui, hissés et soutenus par de doubles cordages, paraissaient descendre au moyen de leurs ailes, du sommet du campanile de Saint-Marc, et arrivaient à travers les airs jusqu'à la galerie du palais où se tenait le doge. Après l'avoir complimenté dans le spirituel dialecte vénitien, ils lui offraient un bouquet de fleurs qui semblait tombé du ciel, et jetaient en même temps sur la foule une pluie de sonnets et de poésies, dont on est prodigue à Venise.

Un des jeux les plus gais et où l'animosité des deux partis se montrait le mieux, était la *guerra de pugni*[1]. On choisissait un de ces ponts sans parapets, comme il s'en trouve parfois sur les petits canaux, et, à un signal donné, chacune de ces deux factions en masse compacte s'avançait des deux côtés pour passer; alors c'était à qui, à grands coups de poing, pousserait l'autre dans le canal, et les rouges comme les noirs tombaient dans l'eau en véritable cascade, à la grande joie des spectateurs. Un de ces ponts, à San-Barnaba, conserve encore le nom de *ponte de pugni*.

Il entrait dans les plans de la République d'exciter plutôt que d'amortir ces rivalités, afin de maintenir l'énergie morale et physique des basses classes et de les opposer parfois à la puissance patricienne, la seule qu'elle redoutait. En somme, ces jeux, ces tournois, ces exercices gymnastiques dans lesquels chaque parti cherchait à écraser l'autre par son élégance ou sa force, tournaient au profit de tous. On accourait de toutes parts pour assister à ces fêtes splendides, et l'émulation, la vigueur et la souplesse développées dans ces luttes, se retrouvaient ensuite sur les flottes de la République, et faisaient de ces hommes, confiants dans leur force, les premiers matelots du monde.

Ces jeux et ces usages, comme tant d'autres choses, venaient des Arabes, des pays d'Orient, avec lesquels Venise était en si grande relation commerciale. Architecture, costumes, usages, mœurs même, furent imités des villes de Constantinople, du Caire, de Bagdad et de Damas, alors si avancées en civilisation; on retrouve encore ici le cachet oriental qui donne à Venise un caractère tout à part en Europe.

Il n'y eut jamais sous la République d'autre parti avoué que ceux des Nicolotti et Castellani, partis qui n'avaient rien de politique, ainsi que l'atteste l'histoire vénitienne, dans laquelle on ne trouve aucune trace de guerre civile.

Les Vénitiens sont généralement d'un caractère bon et réfléchi, mais en même temps fin et moqueur; et les gondoliers en particulier, qui semblent résumer en eux les instincts de la race, ont conservé plus que toute autre classe le caractère national primitif. Ils sont spirituels, gais et adroits, affectionnés, fidèles et secrets; leur cœur est loyal et confiant. Ce n'est que dans les rivalités de parti qu'on trouve les Vénitiens turbulents et passionnés.

Nous ne saurions mieux donner idée de l'importance que chaque parti attache à son drapeau, qu'en citant quelques-uns des faits dont tous les jours nous étions acteur ou témoin.

Peu de temps après mon arrivée à Venise, j'étais dans le quartier San-Polo à peindre un petit canal extrêmement pittoresque. Un gondolier à demi couché dans sa gondole me servait de premier plan; son bonnet noir ne se détachant pas sur l'eau, comme l'exigeait l'harmonie, je me permis de le faire rouge; j'avais terminé et m'apprêtais à partir, lorsque le *barcarolle* se leva pour voir mon travail: « *Patron benedetto!* s'écria-t-il, est-ce donc pour me faire injure que vous me mettez ce bonnet rouge? de grâce, changez-le, afin qu'on sache bien que les gondoliers *del sestiere San-Polo* sont tous Nicolotti. »

Une autre fois j'allais en barque à Canareggio, qui est le quartier général des Nicolotti; Marco, mon gondolier, un pur Castellan, avait gardé sa ceinture et son bonnet rouges; j'étais tranquillement couché dans ma gondole, lorsque des cris féroces me firent regarder par une des fenêtres, et je me vis entouré de barques et de gondoliers, la rame levée sur mon pauvre Marco et le menaçant de lui faire prendre un bain ou de l'assommer s'il se refusait à ôter sa ceinture et son bonnet, comme une marque de déférence envers le parti qu'il était venu narguer. Je sortis à la hâte de dessous le *felze* de la gondole, afin d'arrêter cette dispute qui pouvait dégénérer en noyade ou en *coltellata*.

Mais l'anecdote suivante caractérise mieux encore que toutes les autres ces partis populaires.

Un des peintres les plus distingués et les plus spirituels de Venise, Eugenio Bosa, fit un tableau qui représentait le vainqueur de la dernière *regata*, un Castellan, le célèbre Naso revenant chez lui après le combat pour embrasser sa famille et ses amis; et comme le dit lui-même le peintre dans une lettre pleine d'esprit poétique, que nous regrettons de ne pouvoir citer tout entière « Le héros encore tout ruisselant de sueur et plein de l'émotion de cette lutte, soutenue valeureusement avec la rame, serre d'une main sa femme et de l'autre agite avec allégresse la bannière victorieuse. » E. Bosa, avant de livrer son œuvre au comte d'Arraches de Turin, son acquéreur, l'exposa à l'Académie des beaux-arts. Grande fut la rumeur parmi les Nicolotti. Quelle humiliation! Un Castellan vainqueur peint par un artiste célèbre et exposé dans les salles de l'Académie! Aussi y eut-il ce jour-là sérieuse délibération dans les tavernes de Cana-

1. La guerre des poings.

reggio ; on y rédigea une lettre qui fut envoyée au directeur du musée. Le style énergique et concis de cette missive, en dialecte vénitien, donnera une idée parfaite de l'importance que le peuple attache à ces rivalités. La voici :

« Sior lustrissimo,

« La se recorda lustrissimo che se non la fa tirarvia della Cademia el quadro del sior Bosa, con quel Castelan, con ia so bandiera de.... in mano; Nù Nicolotti che con le bandiere menemo la polenta, ghe lo sfondraremo. »

Très-illustre monsieur,

Rappelle-toi, très-illustre, que si tu ne fais pas sortir de l'Académie ce tableau du sieur Bosa, avec ce Castellan, tenant sa bannière de.... en main, Nous Nicolotti, qui avec nos bannières tournons la *polenta*, nous l'effondrerons.

Il est presque impossible de traduire la dernière phrase ; en voici l'explication : pour faire la *polenta* (gâteau de maïs qui remplace souvent le pain), on se sert d'un morceau de bois qu'on jette ensuite. Le sens est donc : Nous, Nicolotti, nous avons remporté tant de bannières, que chaque jour nous pouvons tourner la polenta avec une nouvelle. Comme les groupes augmentaient sans cesse à l'exposition, on fut obligé de retirer le tableau pour éviter un malheur. Ajoutons que le peintre, Castellan lui-même, n'avait pas été fâché de peindre le triomphe d'un des siens; car les maîtres, souvent habiles rameurs aussi, épousent ardemment le parti de leurs gondoliers; et le soir, à la promenade du *fresco* sur le grand canal, ce *corso* sans pareil en Italie, si, rencontrant quelque gondole de connaissance, vous causez bord à bord et qu'une barque rivale vienne à passer, vos bateliers s'élancent alors pour lutter avec elle, sans tenir compte de la conversation de leurs patrons, qui trouvent cela tout naturel.

Mais revenons à la fête qui nous occupe en particulier, à la *regata*, la plus intéressante et la plus chevaleresque de toutes les fêtes de Venise.

L'origine de la *regata* remonte aux premiers temps de la République. Comme il était d'usage aux jours de fête d'aller à une certaine heure se promener au Lido, le gouvernement, pour faciliter la traversée, avait soin de tenir prêt, à la *riva*, un nombre suffisant de grosses barques à trente ou quarante rames. Ceux qui n'avaient pas d'autre moyen pour y aller prenaient la rame et s'exerçaient. Ainsi naquirent les défis ; ces grosses barques mises en rang, alignées, partaient à un signal; de là ce nom de *riga*, rangée, et par suite *regata*. Cette lutte peu élégante pour le spectateur, était un exercice excellent pour développer les forces musculaires et habituer les rameurs aux longues traversées.

Les sénateurs, songeant à l'utilité qu'on en pouvait tirer pour la marine, cherchèrent une manière de l'encourager. C'est pourquoi, dans le décret promulgué à l'occasion de la grande fête qui fut établie pour rappeler l'heureuse délivrance des jeunes épouses enlevées par des pirates de Trieste, en 944, ils ordonnèrent que la *regata* serait mise au rang de divertissement public.

Cet enlèvement est une des anecdotes les plus piquantes de l'histoire vénitienne. Chaque année l'État mariait douze jeunes filles, les plus belles et les plus pauvres, avec douze garçons choisis. Pour cette cérémonie, on leur prêtait des pierreries et des bijoux de grand prix, afin d'ajouter à l'éclat de la fête. Des pirates de Trieste, en guerre avec Venise, attirés par l'appât d'une prise si belle et si riche, vinrent s'embusquer aux environs de l'église; puis, lorsque tout le monde y fut rassemblé, ils se précipitèrent dans le temple, et, les armes à la main, enlevèrent effrontément ces nouvelles Sabines sous les yeux de leurs fiancés, qui n'avaient pour se défendre que des guirlandes de fleurs.

Candiano III, qui à cette époque était doge de Venise, sensible à cet affront, fait armer de suite des barques, et poursuit les ravisseurs à la tête des époux et des frères offensés. Ils les rejoignent bientôt dans un petit port du Frioul, et après un combat acharné, ramènent en triomphe les fiancées avec leurs joyaux intacts, dit la chronique. En réjouissance, une cérémonie religieuse et des jeux publics furent ordonnés, et Venise, dans son amour pour les fêtes, y ajouta un luxe toujours croissant. Lorsque la République arriva à son plus haut degré de splendeur, le spectacle maritime de la *regata* prit un aspect éblouissant, unique dans le monde, et devint la grande fête nationale.

Les grandes régates ordonnées par le gouvernement étaient les jeux olympiques de la République. Elles ont sur ces derniers l'avantage d'être appropriées aux lagunes, de sorte que les étrangers ne peuvent essayer d'y ravir les prix aux enfants de la cité.

L'étendue de la course est de quatre milles vénitiens, environ une lieue. Commençant à l'extrémité orientale de la ville, près du jardin public, elle traverse tout le port le long de la *riva*, passe devant la Piazzetta, entre dans le grand canal, le suit dans presque toute sa longueur jusqu'à Canareggio, et là, tournant autour d'un poteau planté au milieu de l'eau, elle revient par le même grand canal jusqu'au palais Foscari, où les prix sont distribués aux vainqueurs dans l'ordre de leur arrivée. Pendant les dernières années, cette fatigante course s'arrêtait au pont de Rialto, en face du palais de la municipalité ; maintenant l'estrade où les autorités distribuent les prix est construite comme jadis, entre les palais Balbi et Foscari, à l'angle que fait le grand canal.

Les gondoles qui joutent sont d'une construction particulière, et tellement légères et minces, qu'à l'endroit où le rameur pose ses pieds, on met une double planche afin que le fond ne crève pas sous lui. Des barres transversales empêchent même de poser le pied partout ailleurs. Ces bateaux sont montés chacun par deux hommes vêtus de couleurs éclatantes et parés de la ceinture et du bonnet des Castellani ou des Nicolotti. Chaque parti envoie là ses rameurs les plus forts et les plus adroits que de nombreuses épreuves ont mis en haleine. On ne saurait croire à l'émotion que produit dans



Le canal Orfano (voy. p. 7). — Dessin de Thérond d'après M. A. de Beaumont.

la ville l'approche de la regata, les soins et les précautions dont sont entourés les lutteurs choisis. Ils se mettent en retraite, comme on dit au couvent, quinze jours à l'avance, évitant toute cause affaiblissante, et suivant rigoureusement l'hygiène indiquée. S'ils sont au service de quelque patricien, celui-ci les affranchit de tout travail; ils cessent réellement d'être serviteurs et sont regardés comme les fils de la maison; ils peuvent donc en pleine liberté se préparer au combat.

Le grand jour arrivé, chaque candidat reçoit la bénédiction paternelle, embrasse sa famille, met à son cou ses plus précieux reliquaires de saint Antoine et de saint Marc, et, accompagné de ses amis, va faire une prière à sa paroisse ou à l'église *della Salute;* souvent même, barque et rameur sont bénis suivant les rites du culte; puis l'heure venue, saisissant sa rame de bois choisi, à l'aide de laquelle il espère ajouter un drapeau de plus à la gloire de son parti, il va se ranger devant la corde qui retient encore tous les impatients rivaux. Au coup de canon, la barrière tombe, et chacun se courbant sur cette barque si légère, la fait voler sur l'eau, d'un ferme coup de rame, plus vite que le goëland. Et comme dit la chronique : *Spuma l'onda, sotto il replicato batter de' remi.* « L'onde écume sous le battement multiplié des rames. » Les voilà qui arrivent, et à peine les a-t-on vus passer qu'ils disparaissent déjà sous la grande arche du Rialto. Mais en attendant leur retour, les spectateurs ne resteront pas impatients, ne sachant que faire, comme il arrive à ce plaisir des courses de l'hippodrome. C'est à peine si les yeux suffiront pour voir en détail toutes les merveilles réunies dans ce lieu.

Ici, du balcon de cet illustre palais Foscari, dont nous donnerons plus loin la description, du haut de cette fenêtre même où, l'an 1574, Henri III de France assistait à une magnifique régate donnée en son honneur, et dont, avec une munificence toute royale, il voulut fournir les prix, nous voyons se dérouler à droite et à gauche ce vaste et magnifique *Canalasso* avec ses palais qui semblent s'agiter sous la foule qui les encombre, avec ses barques de toutes formes et de toutes couleurs, couvrant l'eau de telle sorte qu'on peut aisément traverser d'une rive à l'autre, comme sur un plancher. Entendez-vous cette musique et ces joies de la foule; comme la nature et l'art sont en harmonie, et voyez comme leur union produit un ensemble plein de beauté pittoresque! Ce jour-là, le noir, vêtement égalitaire des gondoles, disparaît sous les draperies de toutes couleurs des barques, sous les costumes éclatants et si divers des gondoliers. Il faut ce ciel et ce soleil pour harmoniser tous ces sons et toutes ces nuances.

Parmi les propriétaires anciens et nouveaux des palais, c'est à qui fera le plus de frais et de dépenses; c'est à qui, par son goût et son luxe, obtiendra des regards approbateurs.

Pendant les fêtes du Congrès des savants, en 1847, le patircien *Jiovanelli* a dépensé à lui seul 800 000 *zvandzigers.*

Ici, c'est une gondole du quinzième siècle, comme on en voit dans les tableaux du *Carpaccio* ou de *Jean Bellin.* Là, ce sont des kaïks turcs avec leurs rameurs à demi nus; puis des jonques chinoises, et aussi des livrées de toutes les époques.

On distingue parmi les gondoles, de petits esquifs à quatre rames, appelés *ballotine*, et d'autres à six rames, nommés *malgherotte.* Puis les *bissone*, grandes barques à huit rameurs, décorées à la manière du temps passé, surmontées d'une espèce de temple ou de baldaquin en gaze d'or ou d'argent, parfois rayée de couleurs vives, ayant à la poupe et à la proue des trophées d'armes et des groupes dorés, qui représentent des amours, des sirènes, des oiseaux et des fioritures de toute sorte. Ces *bissone* portent aussi le nom de *grosso serpente, grand serpent*, à cause de leur longueur, de leur proue aiguë, et surtout de leur agilité à serpenter au milieu de tous les embarras; chose essentielle, car ces bateaux à huit et dix rames ont pour office de précéder les jouteurs, et de leur ouvrir un passage au milieu du concours immense de barques qui couvrent le grand canal, et de forcer la foule à se tenir le long des rives. Les jeunes patriciens qui équipent ces bissones s'agenouillent sur de riches coussins à la proue et un arc à la main, lancent des flèches dorées aux gondoliers qui ne se rangent pas assez vite; manière gracieuse de faire la police, sans attrister par des rigueurs les joies de la fête.

On voit aussi une imitation du *Bucentaure*, ce fameux navire des doges, copié lui-même des anciens kaïks du sultan. En un mot, tout ce que l'imagination peut inventer pour décorer un bateau est mis en œuvre, et chaque société ou corporation fait les frais d'une de ces *péotes* somptueusement ornée de ses attributs caractéristiques.

Les Chiozottes, habitants de l'île de Chioggia, se font remarquer entre tous par leur barque, leur costume, leur musique et leur manière habile et toute particulière de ramer.

Enfin, Venise reparaît pendant cette fête telle qu'elle était à sa plus belle époque; c'est encore la regata du temps de Henri III; car les costumes sont les mêmes pour la plupart, ainsi que les palais avec leurs tentures armoriées brodées d'or et d'argent.

N'entendez-vous pas répéter aussi, sous l'atrio gothique, ces mêmes noms célèbres dans l'histoire éclatante de cette cité qui valait à elle seule plus qu'un royaume? Ne semblent-elles pas se détacher des cadres, toutes ces belles têtes vénitiennes, dont le Titien et Paul Véronèze ont immortalisé le type?

Oui, c'est toujours ce même peuple, plein de passion, d'adresse et de force dans ses jeux et ses plaisirs! Oui, tout le passé se déroule dans le présent qui nous entoure, et prouve que rien n'est oublié de la gloire des ancêtres, que l'avenir est encore promis au phénix qui doit renaître de ces cendres.

Un peu d'air, un peu de liberté à cette nation si intelligente, et vous la verrez s'avancer à pas de géant dans la civilisation; vous verrez cette noble Italie reprendre

sa place providentielle à la tête des peuples. Dans ses sublimes élans vers le beau, vers la perfection, elle n'est pas, comme d'autres nations, arrêtée par les résistances fatales de la matière; elle n'a pas à soutenir ces luttes mortelles avec un ciel ennemi et une terre avare. Tout dans cette nature en fête porte à la poésie, aux arts, aux études enfin qui élèvent l'esprit et civilisent les hommes.

Pendant que l'éloignement des combattants a permis à notre pensée de s'égarer dans ces souvenirs, tout à coup la fin de la course nous ramène au moment présent. Voici nos lutteurs qui reparaissent sous le pont du Rialto, ils arrivent, se serrant de près; quelques-uns distancés, voyant toute chance perdue, vont cacher leur tristesse dans les petits canaux solitaires. Écoutez les frémissements, les applaudissements et les vivat; cette immense acclamation annonce le moment de la victoire, jusqu'aux extrémités du grand canal; encore quelques coups de rame et le vainqueur saisit le drapeau rouge. Le second a la bannière bleue, puis vient la verte et enfin la jaune. Sur cette dernière était autrefois brodé un petit porc qu'on donnait en prix, au lieu de la bourse qui accompagnait les trois autres bannières. Ce petit porc était, dit-on, un souvenir du tribut annuel que le patriarche d'Aquilée, fait prisonnier dans une rencontre sur mer, fut par dérision forcé de payer en échange de sa liberté; trait de caractère national, où l'inévitable épigramme trouve toujours sa place.

A la gloire d'être vainqueur, à la gloire d'être le héros fêté de tout un parti, ajoutons aussi le bonheur de faire fortune : car en outre du prix, l'heureux gondolier saute de barque en barque, et reçoit des spectateurs une pluie de pièces d'argent. Puis le soir et le lendemain, il fait encore une collecte dans les quartiers qu'habitent ses partisans.

Après la course, qui a lieu vers les six heures du soir, chacun remonte en gondole et suit la musique qui parcourt le canal. C'est une confusion telle, une foule flottante si compacte, que les gondoliers ne se servent de leurs rames qu'afin de résister au choc des barques plus fortes, et tout cela marche, on ne sait comment, poussé par le courant et l'entraînement général.

Lorsque la nuit arrive, l'effet est plus magique encore : des feux de Bengale, roses, verts, violets ou blancs, illuminent de leurs nuances éclatantes ces palais doublés par les reflets de l'eau; réalisant ainsi ces contes de fée où l'on ne voit que des châteaux d'émeraudes, de rubis et de saphirs. Ajoutez à cette décoration toutes les barques qui passent devant ces foyers étincelants, et projettent sur les façades leur gigantesque silhouette; puis les sons harmonieux des orchestres, reproduits par les échos de marbre de cette cité sonore, cette belle nuit d'été scintillante d'étoiles; ces femmes éclairées fantastiquement par des feux de couleur, et qui apparaissent sur les balcons pour aspirer la brise de mer, l'harmonie, les regards et les flatteries de la foule, et je ne crois pas qu'il soit possible de rêver un spectacle plus poétique et plus beau!

Le palais Foscari.

Pendant que la régate s'achève, visitons le palais Foscari, aussi intéressant par sa beauté architecturale, que par les souvenirs historiques qui s'y rattachent. Il fut construit à la fin du quatorzième siècle pour la famille Justiniana, par maître Bartholomeo Buono, architecte célèbre de cette époque.

Les Justiniani possédaient aussi le vaste palais contigu, qui est de la même date, du même style, et sans doute du même auteur.

En 1428, Bernardo Justiniano, homme très-illustre, le vendit au Sénat, qui en fit don au marquis de Mantoue; mais, peu de temps après, le palais, ayant fait retour à l'État, on le mit en vente de nouveau, et ce fut alors que le doge Francesco Foscari l'acheta; il fit ajouter un étage, afin de changer l'aspect de la Casa Justiniana, et d'avoir le droit de le nommer palazzo Foscari.

Ce palais se compose d'un rez-de-chaussée et de trois étages; les galeries du premier et du second sont ornées de balcons de marbre blanc et de fenêtres en forme de trèfle, de ce style moitié sarrasin, moitié gothique, dont on ne trouve guère qu'à Venise l'heureux assemblage. L'aspect général en est imposant, et ses grandes proportions le font aisément *torregiare*, dominer sur les fabriques environnantes. Les détails sont pleins d'élégance; les quarante-deux fenêtres et portes de la façade, à colonnes de marbre rouge, noir et blanc, avec leurs chapiteaux sculptés, les colonnettes et les petits lions des balcons, en font un des palais les plus beaux de Venise; et il le serait pour longtemps encore, s'il n'était exposé à crouler par abandon, bien plus que par vétusté. Les fenêtres et les portes arrachées, ouvrant passage au vent, à la pluie, au soleil, aux animaux destructeurs, répandent un air de désolation qui contraste durement avec le luxe passé. On dirait qu'un incendie récent en a dévoré l'intérieur; qui croirait que ces appartements déserts étaient, il y a peu d'années encore, de la plus somptueuse élégance! la plupart des plafonds et des murs avaient été peints par Paris Bordone, peintre charmant dont les œuvres sont aujourd'hui bien rares, par Titien qui y travailla six ans, par Tintoret, Paul Véronèze et autres.

Les stucs du célèbre Vittoria ornent encore toutes les cheminées, les portes, les plafonds et les alcôves.

Mais entrons dans cet intérieur désolé : la première fois que j'y pénétrai, j'étais seul; depuis le matin, parcourant à pied toutes ces ruelles tortueuses (dédale immense dont je n'ai connu le secret qu'après deux années de courses infinies), je m'étais perdu un peu volontairement; car mon but était de fureter à droite et à gauche, de visiter tous ces intérieurs de cours, d'atrios et d'escaliers si intéressants pour un artiste; de choisir enfin quelque recoin pittoresque, comme il y en a tant dans cette cité des arts. Je me trouvai devant une porte à grille de fer, dont la forme ogivale, sculptée, blasonnée et dentelée, avait le plus grand air; elle ouvrait, chose rare à Venise, sur une vaste cour, dont deux côtés étaient fer-

més par une haute muraille crénelée, et les deux autres par un palais ; c'était l'entrée du palais Foscari du côté de terre. Trouvant toutes les portes ouvertes, je m'avançai sous l'atrio ou vestibule qui s'allonge jusqu'au canal ; au lieu des gondoliers, des tapis, des rames, des felses (dessus des gondoles), qu'on y trouve d'ordinaire, il n'y avait de tous côtés que des débris ; mais quelle couleur pittoresque avaient ces murailles, éclairées par le beau soleil de Venise ! quel aspect ce grand canal, fuyant à travers les fenêtres et la *porta d'aqua*, lesquelles se détachaient en ombre vigoureuse sur l'extérieur éblouissant ! C'était une véritable décoration. L'escalier qui

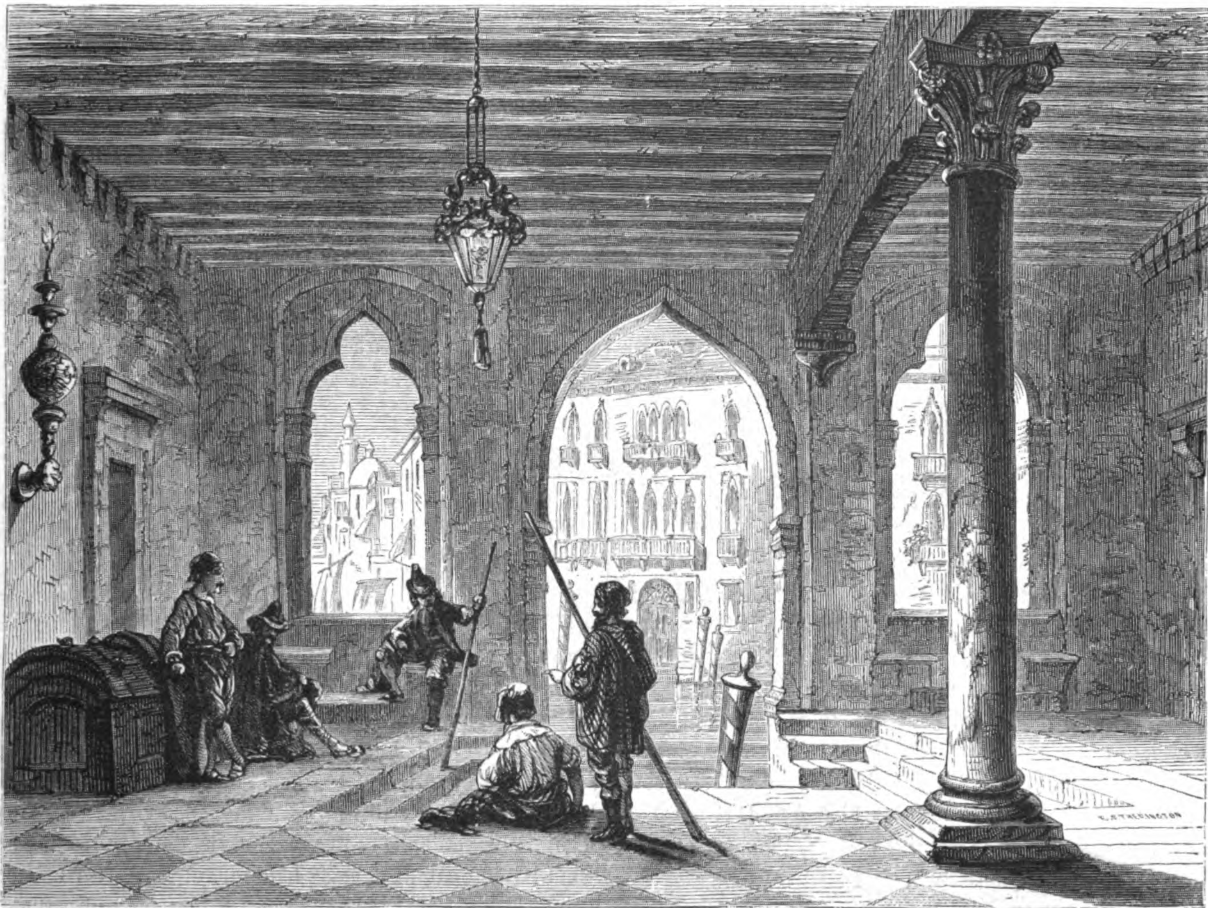


Cour du palais Salviati. — Dessin de Karl Girardet d'après M. A. de Beaumont.

monte à droite me conduisit dans la galerie du premier étage ouverte à ses deux extrémités, sur le canal et sur la cour. J'étais depuis quelques instants appuyé sur le balcon, admirant cette vue pittoresque, immense, originale et belle parmi les plus neuves et les plus belles, lorsque j'y fus accosté par un gondolier en costume débraillé, à l'œil méchant et aviné ; grand gaillard à cheveux rouges ; en un mot, vrai type de ce bravo dont les mélodrames et les romans nous ont barbouillé le portrait fantastique. Il me proposa du reste fort poliment de me « cicéroniser » dans tous les coins du palais, ce que j'acceptai.

Adalbert DE BEAUMONT.

(*La suite à la prochaine livraison.*)



Atrio du palais Foscari. — Dessin de Karl Girardet d'après M. A. de Beaumont.

VENISE,

PAR M. ADALBERT DE BEAUMONT[1].

185.... — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Une visite au palais Foscari (*Suite*). — Le doge Francesco et son fils. — Les dernières Foscari.

« Monsieur, me dit cet individu, je suis l'homme d'affaires des Foscari; mon père était gondolier de *Nicolo* Foscari, et né dans ce palais j'y suis resté, aidant de mes services les derniers rejetons de cette famille, si illustre jadis, aujourd'hui perdue à jamais.

— Comment, lui dis-je, y a-t-il donc encore ici des Foscari?...

— Je puis, répondit-il, vous donner tous les renseignements que vous désirerez sur eux, car j'ai entre mes mains les papiers de la famille : des lettres du roi de Danemark, leur parent, de Marie Casimir et de bien d'autres. »

En disant cela d'un air protecteur, il me conduisit dans une chambre entièrement nue, et, ouvrant une armoire placée dans le mur, j'y vis des papiers entassés sans ordre et en grand nombre; c'étaient là les titres de l'illustre famille Foscari.

En 1297 seulement commencent les documents certains et authentiques sur la famille Foscari. Cette maison, originaire de Mestre, vint à Venise au neuvième siècle, et dès lors donna divers tribuns à la République, comme le racontent les anciennes traditions. On dit que le nom primitif était Foscherus, famille déjà célèbre qui avait fourni des rois à la Sicile, et des princes à d'autres États.

En 1122, le doge Domenico Michiel accorda à Giovanni et Guglielmo Foscari l'entrée au Conseil des No-

1. Suite. — Voy. page 1.

bles; et quand, en 1211, les Vénitiens expédièrent à Candie des colonies de nobles vénitiens afin d'assurer la soumission des habitants, il y eut parmi eux trois Foscari.

Filippo Foscari fut le premier authentiquement confirmé *patricien*, lorsqu'en 1297 le doge Gradenigo abolit l'usage d'élire chaque année le grand Conseil, et décida que ceux qui en faisaient partie, ou en avaient fait partie dans les quatre années précédentes, en seraient désormais membres inamovibles. En même temps fut mise à exécution la loi proposée dix ans auparavant, de concéder à tous les descendants mâles le droit de faire partie du grand Conseil, même du vivant de leur père. Telle est l'origine de l'oligarchie vénitienne, dans laquelle les Foscari furent compris. De là date le livre d'or de Venise, le recueil authentique d'inscriptions de la noblesse le plus ancien qui existe.

Le dernier sénateur fut Francesco Foscari; il eut deux fils, Nicolo et Filippo. Nicolo, né en juillet 1732, n'eut pas les qualités nécessaires à un patricien; élu d'abord ambassadeur à Saint-Pétersbourg, il fut obligé de soutenir son rang de ses deniers, car il était d'usage de ne rien accepter pour servir la République; et comme il était fort riche et habitué à la magnificence, il y dépensa des sommes énormes. Nommé ensuite bailli à Constantinople en 1792, il s'y occupa si peu des affaires, qu'on lui envoya le comte Giacomarzi pour le diriger, ne lui laissant exactement de l'emploi que le titre. Francesco Vendranim lui succéda en 1796. Né dans l'opulence, Nicolo Foscari mourut dans la misère le 11 août 1811.

Filippo Foscari, qui eut cinq enfants, deux fils et trois filles, est mort inconnu.

Les derniers membres de cette famille, entièrement ruinée par la chute de la République, ne possédant plus que ce palais et quelques terres, criblés d'hypothèques, se partagèrent les débris de ces nobles murailles; les portraits des ancêtres, les plafonds, peints par Titien, Giorgione et Véronèse, les glaces, les tentures, les cadres et les boiseries sculptées par l'habile Brustolon, tout fut arraché, et vendu à vil prix aux habitants du Ghetto.

C'était à qui de ces derniers rejetons d'une famille si puissante détruirait la trace de tant de grands souvenirs historiques. Malheureux enfants dégénérés, à force de misère, de souffrances et d'asservissement[1]!

Alors, tous ces meubles, tout ce luxe de la belle époque artistique étaient incompris. Au milieu du bruit des guerres napoléoniennes, on songeait peu aux objets d'art; et, à Venise, l'argent était si rare vers cette époque, que tout l'ameublement de ce palais, qui aujourd'hui serait une fortune immense pour ses propriétaires, fut insuffisant à leur assurer du pain. Alors, ô honte! ô misère! ces malheureux se firent les uns comédiens ambulants, les autres courtisanes, la plupart s'expatrièrent, et il ne resta, pour gardiens du palais, que deux filles qui avaient conservé un juste sentiment de l'honneur et n'avaient pu se marier.

1. Un seul tableau, l'*Assomption*, du Titien, chef-d'œuvre de ce maître, fait pour un Foscari, ayant été prêté à l'église des Frari pendant le temps de la fête de cette église, fut enlevé par les Français et envoyé au Louvre; rapporté depuis, on le déposa à l'Académie des beaux-arts par ordre de l'empereur d'Autriche. Ce fut en vain que les derniers héritiers des Foscari le réclamèrent. On leur promit une indemnité qu'ils n'ont jamais reçue.

Rien n'est si voisin de l'extrême misère que le luxe extrême, car il donne des habitudes de mollesse incompatibles avec l'activité intellectuelle, la seule qui soutienne les empires.

La ruine générale de Venise, qui date de la découverte du cap de Bonne-Espérance, est peut-être cependant la cause que cette ville existe encore telle qu'elle était au temps de sa splendeur. La dépréciation, bien mieux l'impossibilité de vendre la plupart de ces habitations luxueuses, de les changer, ou d'en construire à la manière nouvelle, a forcé leurs propriétaires de les conserver intactes; et maintenant, grâce au mouvement des idées, ils ont compris que toucher à ces monuments des arts et de l'histoire, c'était les détruire.

L'une des premières chambres du palais Foscari que je visitai fut celle où Henri III de France avait passé sept mois en revenant de Pologne; car la République destinait ce palais au logement des souverains et grands personnages qui passaient à Venise; comme dit la chronique : *per cosi rara e nobil veduta*[1]. Il reste encore dans cet appartement, situé à droite de l'escalier au second étage, et donnant sur le canal, une cheminée surmontée de statues et de trophées, avec une devise latine rappelant ce séjour du roi.

L'appartement en face, du côté gauche, fut habité par *Casimir et Marie-Casimir de Pologne*. On y voit une chambre, dont l'alcôve profonde et richement ornementée est divisée en deux dans sa hauteur, et forme un boudoir à balcon qui s'avance sur la pièce comme sur une rue.

Des rois de Hongrie et de Bohême, des princes de tout pays, et une foule de personnages illustres y reçurent tour à tour une somptueuse hospitalité.

Aujourd'hui, cette royale demeure, ouverte au premier venu, est une espèce de khan, de karavansérai, et des artistes séduits par cette position féerique y avaient organisé leur atelier; moi tout le premier, pendant la belle saison, j'avais loué cette chambre de Henri III, moyennant deux francs par mois; et j'y venais travailler tout le temps où je n'étais pas occupé dehors. Que de tristes pensées évoquées sous ces lambris solitaires!

Mais poursuivons : voici la chambre à coucher, l'alcôve élégante et toute décorée des stucs massifs de Vittoria, où mourut tragiquement le doge Francesco Foscari, celui qui acheta, décora le palais, et fit construire à ses frais, par Bartholomeo, la magnifique porte *della Carta* au palais ducal. Son histoire est des plus saisissantes dans les annales de Venise; aussi de nos jours les poëtes, les peintres et les musiciens du pays s'en sont-ils emparés.

Qui n'a entendu quelque motif de l'opéra de Verdi *I due Foscari?* Qui n'a vu la gravure du beau tableau du peintre vénitien Gregoletti sur le même sujet? Rappelons en peu de mots cette triste et célèbre histoire.

1. « A cause de la vue aussi rare que merveilleuse. »

Francesco Foscari avait un fils, Jacomo Foscari, jeune homme aussi brave que beau et adoré du peuple. Dans les *regata*, comme dans les tournois, il était toujours vainqueur; son rang, sa beauté, sa force et son adresse lui donnèrent droit de choisir parmi les filles patriciennes celle qui réunissait le plus de perfections; il demanda la main d'une Contarini, et son mariage fut célébré en 1441 avec la pompe digne d'un fils de roi.

La place Saint-Marc fut convertie en arène, et pendant dix jours des fêtes splendides y réunirent plus de quarante mille personnes. La nuit, des milliers de flambeaux de cire blanche illuminaient la place, afin qu'il n'y eût pas d'interruption dans les réjouissances. Le vieux doge Foscari, placé sur une estrade, ayant près de lui la nouvelle épouse et les principales dames vénitiennes, assistait aux exercices et au tournoi. Les jeunes patriciens prirent les armes et les noms des principaux héros des croisades; Jacomo Foscari combattit sous l'armure de Godefroy de Bouillon, et fut vainqueur du marquis d'Este, accouru de Ferrare pour prendre part à ces luttes. La chronique raconte que le comte Francesco Sforza, depuis duc de Milan, et les grandes dames vénitiennes, y apparurent vêtus de drap d'or, ce qui, à cette époque, était d'un luxe inouï.

Quelques années après ce mariage fêté si magnifiquement, Francesco Foscari étant toujours doge, son fils, Jacomo, fut accusé d'avoir reçu de Philippo Visconti, duc de Milan, des cadeaux et de l'argent, crime prévu par la législation de l'État, et qui non-seulement devait être puni des peines les plus sévères, mais de plus dégradait tout dignitaire qui avait ainsi violé une des lois rigoureuses de la République.

Ce fut le père qui dut présider le tribunal devant lequel comparaissait son fils; ce fut le père qui ordonna et assista aux tortures de la question qui lui fut appliquée sans miséricorde; et ce fut lui encore qui, dans la salle du Conseil, assis sous le dais et sur le trône du doge, entouré des terribles Dix, prononça la condamnation au bannissement perpétuel. L'arrêt daté du 20 février 1444 assignait à Jacques Foscari Naples de Romanie pour lieu d'exil. Plus tard, il lui fut permis de venir habiter Trévise, avec l'obligation de se montrer chaque jour au gouverneur de la ville. Mais ce voisinage de Venise fut la cause de sa perte. Un membre du Conseil des Dix ayant été assassiné, ce fut lui qu'on accusa de ce nouveau crime. On avait vu, disait-on, rôder un des valets de J. Foscari dans la ville, et quoique cet homme arrêté et mis à la torture ne fit aucun aveu, on n'en persista pas moins à le croire coupable de cet assassinat. J. Foscari fut de nouveau soumis à la question la plus douloureuse. Il ne cessa, au milieu des plus vives souffrances, d'attester son innocence; mais le Conseil inflexible, ne voulant pas se reconnaître coupable en le déclarant innocent, l'accusa de magie, et il fut exilé à Cannée, place forte de l'île de Candie. Dans la tristesse de ce lointain exil, il eut l'imprudence d'écrire au duc de Milan pour le prier de s'intéresser à son sort; cette lettre, confiée à des mains infidèles, fut ravie par un espion des Dix attaché à ses pas proscrits, et remise au tribunal de Venise.

Aux yeux des chefs jaloux de l'honneur de la République, c'était un nouveau crime que de réclamer la protection d'un prince étranger, et une galère alla chercher cet infortuné accusé pour la troisième fois de trahison. François Foscari était toujours le chef apparent de l'État, et pour la troisième fois il fut obligé d'approuver la sentence et d'assister à la torture. Cette fois, J. Foscari fut soumis à l'estrapade. Ce malheureux père ne put même pas faire observer que la faute de son fils étant avérée et avouée, la torture devenait une cruauté sans but et par conséquent sans excuse. Les juges, implacables interprètes de cette justice de terreur, semblaient heureux de forcer un père à sacrifier ses sentiments à l'intérêt de la patrie.

Une année de prison fut ajoutée à la sentence d'exil; mais, par considération pour le chef de l'État, il fut accordé au condamné la permission de voir sa famille avant d'être enfermé. Cette entrevue se fit en présence des juges, ou pour mieux dire des bourreaux, qui voulurent surveiller jusqu'au dernier instant leurs deux victimes.

La jeune femme de cet infortuné, la dogaresse sa mère, infirme et désolée, furent amenées sur son passage et embrassèrent pour la dernière fois cet époux, ce fils brisé par la torture, qui ne se soutenait sur ses jambes disloquées qu'avec l'aide des bourreaux.

Le vieux doge, surveillé par les inquisiteurs, eut la force de repousser les supplications d'un fils qui le priait à genoux d'adoucir ses maux : « Mon fils, lui dit-il, respectez votre arrêt et obéissez sans murmures à la République. »

Foscari fut embarqué de suite pour Candie. Quelque temps après, on découvrit l'assassin du membre du Conseil des Dix, et l'innocence du jeune Foscari fut reconnue, mais trop tard : l'infortuné venait de mourir en prison.

Quel gouvernement que celui où le chef principal, sous le manteau de la puissance, cachait un esclavage plus complet que celui du dernier citoyen de la ville; où le père révolté jusqu'au fond de ses entrailles était forcé par un patriotisme sauvage de condamner le fils innocent qu'un pouvoir caché lui ordonnait de trouver coupable! Les plus fiers Romains ne poussèrent jamais jusque-là le stoïcisme républicain. On vit des pères condamner à la mort leurs fils coupables; mais les condamner innocents, par respect pour la susceptibilité d'un gouvernement ombrageux, c'est du courage bien voisin de la lâcheté.

Après ces cruels événements, Foscari, déjà vieux et fatigué surtout d'une autorité qui lui imposait des devoirs si cruels, offrit à deux reprises sa démission qui fut refusée.

Il se savait entouré d'ennemis; déjà, au milieu d'une fête qu'il donnait dans son palais, il avait été frappé par un assassin appartenant à une noble famille dont le nom n'est pas encore éteint aujourd'hui. Bien que le coupable fût regardé comme fou, on le mit à la torture et on le condamna à mort, malgré les supplications du doge qui, blessé légèrement, demandait sa grâce. Il fut obligé, du haut du balcon, d'assister à cette exécution qui

se fit sur une grande barque, en face du palais où le crime avait été commis.

Parmi ses ennemis les plus acharnés se trouvait Jacques Lorédan, l'un des Dix du Conseil; il continuait à nourrir la vendetta, haine aveugle qui existait depuis longtemps entre les deux familles et dont la cause première était oubliée.

Le vieux doge, voulant faire cesser ces divisions, avait généreusement offert sa fille à l'un des fils de l'amiral Pierre Lorédan, qui refusa sans ménagement. Foscari, blessé de ce manque de procédés, se montra dès lors dans toutes les affaires de l'État hostile aux Lorédan qui, de leur côté, agirent de même. Par malheur, Foscari dit un jour imprudemment que tant qu'il y aurait des Lorédan, il serait impossible de gouverner, et quelques jours après ce propos l'amiral mourut subitement; puis



Petit canal Bernardo. — Dessin de Karl Girardet d'après M. A. de Beaumont.

il en fut de même de son frère Marco Lorédan, qui était alors chargé, en qualité d'Avogador, d'instruire un procès en accusation de péculat, contre le gendre du doge.

Ces deux morts, si voisines l'une de l'autre, firent soupçonner Foscari, malgré toute une vie exemplaire, d'un double crime contre cette famille puissante et redoutée. Les chroniques disent que Jacques Lorédan, fils de l'amiral, qui s'occupait de commerce comme la plupart des nobles vénitiens, inscrivit ainsi sur ses livres la dette de Foscari : « Doit le doge François Foscari, pour la mort de mon père et de mon oncle!... »

Ce Lorédan, pour arriver à sa vengeance, se fit élire membre du Conseil des Dix, et ensuite des Trois. Il intrigua fortement auprès de ses collègues, en leur insinuant que depuis la mort de son fils, le vieux doge était

accablé par le chagrin, qu'il détestait le pouvoir du Conseil, et qu'on devait le plus tôt possible placer sur une tête plus saine la corne ducale.

Il réussit non pas à le dépouiller du titre de doge, qui était un titre à vie, et qu'un jugement infamant pouvait seul ôter, mais à ce que le Conseil l'engageât à offrir sa démission.

Le vieux doge, qui vit d'où venait le coup, refusa; mais Lorédan ne se découragea pas et s'unit à ceux de ses collègues qui étaient ennemis des Foscari : de nouvelles sommations ayant été faites vainement comme la première, le Conseil en séance déclara que le chef de l'État était relevé de son serment, déposé de sa dignité et dans l'obligation de quitter le palais sous huit jours.

Par excès de cruauté, Jacques Lorédan fut chargé immédiatement de déclarer au doge l'arrêt du Conseil; il



Cour du palais da Mula (voy. p. 22). — Dessin de Karl Girardet d'après M. A. de Beaumont.

brisa sous son pied l'anneau ducal que lui remit le vieillard, qui dépouilla, les uns après les autres, les insignes de sa dignité. Le lendemain, accompagné de sa famille, il quitta ce palais, où il avait régné trente-cinq ans.

Le peuple avait appris sa chute, et, par un instinct généreux, sentant qu'il y avait une injustice à réparer, il s'assembla en foule sur la Piazzetta, pour l'escorter et le porter en triomphe jusqu'à sa gondole. Mais du haut de la galerie du palais, entre ces deux colonnes rouges d'où se proclament encore aujourd'hui les arrêts, un ordre des Dix prescrivit à la foule de se disperser *en silence.... sous peine de mort !*

Huit jours après, Pascal Malipieri fut élu doge; c'était le 30 octobre 1457. La grosse cloche du campanile de Saint-Marc se mit en branle pour signaler la nomina-

tion du nouveau chef; François Foscari sortit de sa chambre à ce bruit et s'avança sur le balcon de la grande galerie pour s'assurer que ses oreilles ne le trompaient pas, et là, comme frappé de la foudre, il tomba roide mort; il avait quatre-vingt-quatre ans.

Lorédan, en apprenant cette mort violente, rouvrit son livre de comptes et écrivit en regard de la dette terrible inscrite un an auparavant, cette quittance : *L'ha pagata !*... Il l'a payée.

Après avoir parcouru les différents étages, les escaliers secrets pratiqués dans l'épaisseur des murailles, mon guide s'arrêta devant une porte retenue par un bout de corde dans la partie reculée de ce palais désert.

« Entrons, dit-il, je vais vous faire voir les seuls hôtes qui soient restés obstinément fidèles à cette ruine. » Nous trouvâmes un salon, dont les sculptures élégantes sont aujourd'hui noircies par la fumée d'une pauvre cuisine; quelques lambeaux de soierie pendent aux panneaux délabrés; des cadres vides, sculptés dans la muraille et écornés, indiquent la violence faite aux toiles précieuses pour les en détacher. Des pots cassés, une ou deux vieilles casseroles suspendues aux clous qui soutenaient jadis les chefs-d'œuvre de Titien ou de Véronèse, et deux chaises défoncées, tel était l'ameublement de ce taudis doré et désert. Nous pénétrâmes dans la seconde chambre plus triste encore, et dont la misère actuelle tranche plus durement avec le luxe passé; c'est de la misère infirme, si on peut s'exprimer ainsi; c'est-à-dire de la misère avec la vieillesse qui n'a plus même la force de la propreté. Les murs encore tendus de damas d'une couleur inconnue et crevé de place en place, soutiennent un plafond à poutres sculptées et damasquinées d'or et d'argent, dans le pur style arabe. Quelques vieux fauteuils éclopés, une table servant de perchoir à deux ou trois poules maigres, nourries des miettes de pain de ce pauvre ménage, de la paille pour tapis, des tiroirs sans le meuble qui les enferme, composaient ce triste mobilier. J'oubliais au fond de la chambre, sous un trophée magnifiquement sculpté, soutenant le portrait de Frédéric IV, roi de Danemark, un misérable matelas, posé sur deux planches et recouvert d'une courte-pointe en morceaux.

Le cœur se fend à l'aspect, à l'odeur de cette misère ! Au moment où je pénétrais dans ce triste réduit, s'avança vers moi une pauvre vieille femme, vêtue d'une robe noire, qui me fit un noble salut.

C'était la dernière Foscari !

Dans le fond de la chambre j'aperçus sa sœur infirme, septuagénaire comme elle, qui n'avait pu se lever pour me faire honneur.

Les dernières Foscari !

Voilà donc ce qu'il en reste, couché sur ce grabat, à la place même où le roi de Danemark, leur parent, s'est reposé dans un lit somptueux, comme l'indiquent l'inscription et le portrait de ce monarque, qui l'envoya, en souvenir d'amitié, à son hôte Alvise Foscari.

C'est la seule toile dans tout ce palais que les juifs aient respectée; sans doute parce que le nom inconnu et le talent douteux du peintre danois n'ont pas trouvé d'amateur.

Cette pauvre vieille comtesse Foscari gardait encore un air de grande dame, qui couvrait ses haillons, et tandis qu'elle me parlait de ses douleurs, je me sentais plein de respect et d'émotion. Un gai rayon de soleil, traversant les planches déjetées qui remplacent les fenêtres, dorait par place, comme une ironie, cette triste vieillesse; c'était comme la mort par un jour de fête.

Depuis, j'y suis retourné quelquefois, chargé par une noble dame étrangère, à qui j'avais fait visiter ce palais, de porter quelque adoucissement à une si profonde misère !

La plus âgée des deux sœurs mourut bientôt.

Trois ans après je passais dans une de ces *Calle* ou ruelles étroites qui se trouvent derrière le palais Foscari, lorsque je vis un attroupement de gens du peuple qui s'avançait lentement de mon côté. Au milieu, soutenue par cette foule, marchait péniblement une vieille, vieille femme, que l'on appelait respectueusement *Ecellenza;* c'était la comtesse Foscari, forcée d'abandonner l'illustre palais de ses ancêtres, que le gouvernement venait d'acheter aux nombreux créanciers qui, depuis longtemps, en étaient possesseurs[1]. Cette vieillesse usée, refroidie par la misère et le chagrin, avait retrouvé des larmes en quittant le lieu de sa naissance, de sa vie entière, et qui aurait dû être aussi celui de sa mort. Elle paraissait navrée et, sans doute, elle se disait avec le poëte : « On meurt toujours trop tard. »

Un peu avant le palais Foscari et plus près de l'église *della Salute* se trouve le palais da Mula. Sa cour pittoresque et son escalier grandiose nous engagent à en donner la vue, comme un des types de l'intérieur des habitations seigneuriales de Venise.

Le grand canal. — Les palais. — La scala antica.
Bianca Capello.

Avant de quitter ce grand canal, si magique avec ses deux rangées de palais, et dont la description demanderait un volume tout entier, essayons au moins d'en tracer la vie, le mouvement. C'est au coucher du soleil que le *Canalasso* est sillonné de promeneurs, étendus tout au long sur les coussins moelleux des gondoles qui se balancent avec tant de grâce sous la pression des rames. L'eau qu'elles agitent, éclairée verticalement par les derniers rayons du jour, se renvoie, comme les facettes d'un miroir, l'or et la pourpre célestes. Ces milliers de petites vagues semblent bondir de joie, et comme autant de bouches, aspirer le *fresco*, dans cette atmosphère épurée du soir. *Fresco* est le nom qu'on donne à ces promenades de l'après-dîner sur le grand canal. C'est l'heure *du frais*, l'heure des œillades et des rendez-vous, c'est l'heure où l'élégant patricien, conduisant lui-même sa gondole, la précipite avec violence et comme pour la briser sur l'escalier de marbre des palais, puis l'arrête court, avec autant de

1. Voy. p. 20. Il est maintenant non pas restauré, mais réparé, et sert d'école militaire.

force que d'adresse, au moment d'en toucher les marches. Par ces belles nuits de printemps où Venise est plus éveillée que durant le jour, il faut voir les effets fantastiques de la lune sur ces élégantes façades. Il semble que cette ville ait été construite pour les effets du clair-obscur. Tantôt c'est une rayure lumineuse qui s'enfonce sous les arcades d'un petit canal et le prolonge à l'infini; tantôt ce sont des jets de flamme qui s'allument à l'angle d'un balcon, sur la dentelure d'un attique ou la vitre d'une fenêtre. Puis, comme un artiste habile, cette lampe du ciel laisse dans l'ombre et sacrifie tout un côté afin de laisser en pleine clarté les ogives délicates et les colonnes élancées de quelque palais arabe comme la Ca d'oro, le Lorédan ou le Michieli. Parfois, lorsque le vent d'Afrique traverse les portiques à jour et pénètre sous l'atrio désert, on entend comme un cliquetis d'armes dans ces demeures des croisés vénitiens. Ce sont leurs armures qui frémissent au souffle indiscret de la brise africaine. Cette lance, ce casque, ces gantelets, cette épée ne viennent-ils pas de ce doge Domenico Michieli qui de sa main, au siége de Tyr, tua 1100 Sarrasins? Les palais Vendramin, Pisani, Tiepolo, Manfrini, avec leur masse imposante apparaissent comme des montagnes au milieu de ces fantastiques esquisses. Jamais, en aucun lieu, la pierre et le marbre n'ont revêtu des formes plus poétiques, grâce à cette fusion harmonieuse de l'Orient et de l'Occident, où l'arabe et le gothique se tordent en ogives étranges, en sveltes colonnades.

Mais suivons maintenant les petits canaux, enfonçons-nous dans la Venise inconnue. Voici le canal Bernardo, près du Campo San Paulo; il n'en est pas de plus tortueux, de mieux éclairé à certaines heures du jour. Nous passons ensuite devant la Fenice, le grand théâtre; puis sous le pont San Paternian, et nous abordons à la calle *della Vida* ou *delle Locande*, près de laquelle se trouve la *Corte del Maltese*, la cour du Maltais. Là on aperçoit, à l'angle d'un palais, la *Scala antica*, l'escalier antique, comme le nomment les gens du peuple. Cet escalier extérieur du palais Minelli, famille patricienne, est, comme le montre notre dessin, page 24, entièrement à jour et d'une remarquable légèreté. C'est un des édifices les plus curieux et les plus pittoresques de Venise. Construit dans le style du quinzième siècle, on l'attribue à un des Lombardi qui voulut reproduire l'effet de la tour de Pise. Cette tour est engagée par un de ses flancs dans le palais qu'il dessert. Elle est soutenue au centre de la spirale par une colonne de marbre composée de quatre-vingts assises rondes qui ne sont autre chose que les extrémités de chaque marche dont l'autre bout va s'appuyer sur la circonférence extérieure composée d'arcs et de colonnettes. Il y a, par conséquent, autant d'arcades que de marches. Cette tour a sept étages; le premier est soutenu par six colonnes, les cinq autres par huit, et le dernier par quatorze, ce qui fait soixante colonnes et cent douze marches pour tout l'édifice. Chaque marche haute de quinze centimètres est longue de deux mètres, ce qui donne pour le diamètre intérieur, y compris l'épaisseur de l'axe ou colonne qui soutient la tour, quatre mètres dix centimètres. La hauteur totale est de vingt-deux mètres cinquante centimètres.

Le palais communique avec l'escalier, à chaque étage, par une galerie dont les arcs surbaissés indiquent le style de la Renaissance. L'aile gauche de ce palais Minelli, jadis semblable à l'aile droite qui reste, a été abattue par le propriétaire actuel; de la cour il a fait un jardin. Un bignonia à fleurs de pourpre, accroché aux flancs de la scala, ajoute par ses draperies élégantes à la richesse de l'architecture; à l'intérieur, cet escalier est plus pittoresque encore qu'à l'extérieur.

Mais notre gondole nous emmène à *Santo Apollinare* et nous voici sous le *Ponte Storto*.

C'est dans le palais qui ferme le petit canal nommé *fondamenta del Carampane*, et que recouvrent comme un berceau des guirlandes de roses multiflores, que demeurait, en 1548, le patricien Bartholomeo Capello, marié à Pellegrina Morosini; le signor Bartholomeo en eut une fille qu'il nomma Bianca. Pellegrina étant morte, il épousa en secondes noces Lucrezia Grimani, sœur de l'illustre Jean Grimani, patriarche d'Aquilée. Ce mariage fit fondre sur la maison Capello les jalousies et les maux qui accompagnent trop souvent une belle-mère.

A cette époque il était d'usage à Venise, dans les familles nobles, de tenir éloignées du monde les jeunes filles, afin qu'on ne pût rien dire contre leur honneur. Elles ne sortaient de la maison qu'aux jours de grande fête, pour aller à l'église. Aucun étranger n'était admis dans l'intérieur de la famille, et lorsqu'il s'agissait de mariage, c'était à peine si, après les conventions bien réglées, on laissait les promis se voir et se parler. A Venise, dans presque toutes les habitudes de la vie, on retrouve les usages orientaux.

Aussi, de même qu'en Orient, les femmes, lorsque l'occasion se présentait d'échapper à la règle, n'y savaient-elles guère résister. Un jour, la jeune Bianca aperçut en face de sa fenêtre un beau jeune homme, de noble prestance et de costume élégant. Au lieu de se retirer, elle osa répondre aux signes qui lui étaient adressés. Ce jeune homme, nommé Pietro Bonaventuri, était venu de Florence chercher fortune à Venise. Un de ses oncles, gérant dans la maison de banque des Salviati, l'avait fait venir en qualité de commis.

Le palais Capello, ainsi placé en face de cette maison de banque des Salviati, renfermait, en outre du père, de la belle-mère et de la jeune Bianca, alors âgée de quinze ans et demi, un jeune fils plus âgé que sa sœur de quelques années. C'était un beau garçon, à la moustache retroussée, à la parole vive, au cœur ardent et jaloux; ce qui faisait qu'à chaque instant il tirait l'épée à propos de femme, de jeu ou de vin. Deux fois déjà on l'avait transporté, à demi mort, à la maison paternelle; mais Juano, c'était son nom, avait comme la plupart des mauvais sujets une solide constitution. Il fut vite rétabli. En voyant la vie d'aventures et de périls que menait son fils, le père Capello avait renoncé à mettre sa fille au

couvent, craignant de se trouver seul un jour, sans personne pour lui fermer les yeux.

La jeune Bianca, alors âgée de quinze ans, était blonde, de ce blond puissant dont Titien a révélé la beauté. Ses yeux, dit la légende, étaient d'un brun ardent. Sa taille était souple, mais pleine de force et sans cesse agitée sur sa tige, comme ces beaux lis que balance le vent. Soir et matin, la fenêtre de Pietro s'ouvrait, et, par ses regards et ses gestes, il exprimait sa passion qui fut bientôt partagée. Le soir, la jeune imprudente, s'enveloppant d'un domino, descendait hardiment jusqu'à la porte de la rue; là, elle traversait le petit pont et allait causer avec Bonaventuri, caché sous l'entrée obscure de la casa Salviati.

Une nuit, pendant une de ces absences de Bianca, un gondolier attardé, trouvant la porte de terre du palais



La Scala antica (voy. p. 23). — Dessin de Thérond d'après M. A. de Beaumont.

Capello entr'ouverte, la ferma, et, lorsque la jeune fille voulut entrer avant l'aube, il lui fut impossible de l'ouvrir. Voyant alors avec effroi sa réputation perdue, son amour découvert, et tout au moins comme punition le couvent, Bianca revint vers Bonaventuri, et aussitôt ils convinrent de fuir ensemble avant les dernières heures de la nuit, afin de se mettre hors de la poursuite de Bartholomeo Capello. Une gondole prise au traghetto voisin les conduisit jusqu'au poste du gardien du port; Bonaventuri s'y fit reconnaître et, prétextant une mission de sa maison de banque, traversa sans encombre la lagune. Arrivés là, les deux fugitifs, au lieu de suivre la route de Rimini, qu'ils avaient indiquée, se dirigèrent par Ferrare et Bologne, et parvinrent à Florence sans être reconnus.

Au palais Capello, personne ne crut d'abord à une

fuite ; on supposa que la jeune fille était allée dans un couvent par dépit contre sa belle-mère, et on attendit tout le jour avant de faire aucune recherche. Le lendemain seulement on parcourut la ville, on s'informa dans les couvents, puis on mit en mouvement la police. On apprit alors le départ de Pietro Bonaventuri, et, rapprochant mille faits restés inaperçus jusqu'alors, on eut la certitude de l'amour des deux jeunes gens et de leur départ. Le patriarche d'Aquilée, à cette époque toutpuissant près du Conseil des Dix, fit déclarer la noblesse insultée par cet enlèvement et demanda que le séducteur fût mis au ban de la République. Jean Bonaventuri, l'oncle de Pietro et gérant des Salviati, fut jeté comme complice dans les cachots de la sérénissime inquisition, où il mourut oublié au bout de quelques mois. Les deux fugitifs, pendant ces recherches, restaient cachés chez le



Palais de Bianca Capello. — Dessin de Karl Girardet d'après M. A. de Beaumont.

père Bonaventuri, qui les reçut à bras ouverts. Là, ils furent secrètement mariés et chacun d'eux travailla pour vivre, car les parents de Pietro étaient dans un état voisin de l'indigence. La mère se chargeait des soins du ménage, tandis que le père, habile calligraphe, faisait des copies pour les officiers publics. Son fils devint son apprenti. Bianca, de son côté, brodait de merveilleuses tapisseries dans le goût vénitien et en tirait un bon profit. Tout habituée qu'elle était au luxe du palais paternel, elle acceptait courageusement les privations. Ne pouvant sortir de chez elle, car la sentence avait été affichée à Florence et les deux jeunes époux étaient activement recherchés, elle n'avait d'autre distraction que de jeter un regard, de temps en temps, dans la rue, en soulevant sa persienne.

Un jour que le grand-duc Francesco Médicis passait

à cheval en caracolant, car il était à cette époque jeune, beau et habile cavalier, il leva la tête de ce côté et vit, dans le cadre obscur de la fenêtre, les grands yeux de la jeune fille briller comme deux topazes. Elle s'en aperçut, rougit, et dans son effroi laissa tomber un œillet qu'elle tenait à la main. Le prince s'arrête, descend de cheval, ramasse la fleur et la porte à ses lèvres en regardant la fenêtre; mais déjà la vision charmante avait disparu. Plusieurs jours de suite Francesco passa vainement, la fenêtre restait toujours close. Le cœur attristé, il appela alors son confident, un certain Mondragone, Espagnol intelligent et instruit, que son père avait placé près de lui comme une sorte de mentor. « Avant huit jours, lui dit le prince, il me faut savoir le nom de cette beauté. »

Le dévoué Mondragone, courtisan avant tout, s'empressa de demander conseil à sa femme. Celle-ci, heureuse d'une mission qui pouvait lui valoir les plus hautes faveurs, court prendre immédiatement ses mesures; bientôt elle sait que la maison est habitée par deux ménages, l'un jeune et l'autre vieux; qu'une femme âgée sort chaque matin pour aller aux provisions, tandis que les deux hommes vont le soir porter leurs travaux d'écrivains; qu'enfin la jeune fille ne sort jamais. Il lui faut maintenant trouver moyen de pénétrer dans l'intérieur de cette famille, et voici le plan auquel elle s'arrête. Elle monte dans sa voiture, guette la sortie de la vieille femme et ordonne à son cocher de la suivre en s'arrangeant de façon à la pousser avec ses chevaux à quelque tournant de rue, et de la faire tomber. Ainsi fut-il fait. La pauvre femme, heurtée violemment, roula par terre et poussa les hauts cris; aussitôt la belle dame s'élance de son carrosse, court auprès de sa victime, la fait relever par ses gens, placer sur les coussins à côté d'elle, et ordonne à son cocher, après l'avoir grondé de sa maladresse, de la conduire à sa demeure; puis elle fait venir son médecin, s'installe à côté du lit de la malade et déclare qu'elle la soignera elle-même. Pendant ce temps, la Mondragone observe tout et reconnaît bien vite à la conversation de la jeune fille, ainsi qu'à ses manières, qu'elle n'a pas affaire à une bourgeoise. Sous ses humbles vêtements se trahissait la fierté des Capello, et lorsque vint le soir elle partit certaine d'avoir entrevu un secret, dont elle saurait tirer parti.

Chaque jour elle revint à la maison Bonaventuri, et, tout en causant, ne manqua pas de parler de sa position à la cour, d'offrir même ses services. La belle Bianca, dont elle captait la confiance par mille cajoleries, finit par tout lui dire, en la priant de chercher à faire lever l'arrêt du Conseil des Dix qui les menaçait tous les quatre. La Mondragone promit alors une audience du grand-duc, lui faisant comprendre qu'elle obtiendrait bien mieux cette grâce, si elle racontait elle-même ses malheurs. Il ut convenu que le lendemain elle l'emmènerait chez elle, pour essayer la toilette la plus convenable à une patricienne reçue par le souverain. Elle vint en effet et sortit avec Bianca qui ne revint pas. Pietro se jeta dans tous les excès, et une nuit fut assassiné près du Ponte Vecchio, à la suite d'une querelle. Sa vieille mère fut seule à le pleurer.

Après la mort de la grande-duchesse Jeanne d'Autriche, Francesco Médicis épousa secrètement Bianca dans la chapelle du palais. Ce secret, comme on le pense, ne fut pas longtemps gardé, et Bianca occupait ostensiblement, six mois après, la place de Jeanne d'Autriche. Le grand-duc envoya comme ambassadeur à Venise, pour annoncer son mariage, le comte Mario Sforza de Santa Fiora, et les parents de Bianca allèrent au-devant de l'ambassade, afin de lui offrir l'hospitalité au palais Capello. Grimani lui-même, ce patriarche farouche qui avait soulevé la noblesse lors de la fuite de sa nièce, descendit en habit pontifical à la porte du palais pour recevoir le comte Sforza. Le sénat, à cette occasion, créa les deux Capello chevaliers de l'Étole d'or, et le Conseil des Dix voulut que cet événement heureux fût constaté au livre d'or.

La maison de Goldoni. — Le Titien. — Le pont du Paradis.

Continuons maintenant nos excursions, et, repassant devant le palais Foscari, nous entrerons dans un *canaletto* de l'aspect le plus pittoresque, avec ses deux clochers, l'un de l'église *del Carmine*, l'autre des *Frari*, et sa vierge à baldaquin qui surmonte le mur d'enceinte du beau palais Rezonico. C'est au bout, près du pont *dei Nomboli* ou *della Dona Onesta*, à l'entrée *della via di Ça-Cent'anni*, paroisse San Thomazo, que se trouve la casa dans laquelle vint au monde, en 1707, le célèbre poëte Goldoni, le restaurateur du théâtre italien (voy. p. 32). La République de Venise fit la faute grave de le laisser mourir sur la terre étrangère, pensionné et comblé d'honneurs par le roi de France. Jamais, il faut le dire, les Vénitiens ne surent assez apprécier le mérite de leurs écrivains, bien différents en cela des Athéniens, qui couronnaient de roses Aristophane à sa sortie du théâtre, alors qu'il venait de les frapper de ses plus mordantes satires. L'intérieur de cette cour, avec son escalier et ses pampres verts, est un des jolis types de la maison vénitienne bourgeoise.

A chaque pas que l'on fait à Venise, on est certain de fouler une dalle historique, de passer devant quelques petits canaux, ruelle, atrio ou cortile, offrant à l'artiste ou à l'archéologue des études pleines d'intérêt. Voyez cette porte si élégamment sculptée, n'est-elle pas l'œuvre d'un artisan de premier ordre? Et ces marteaux de bronze qui représentent soit Neptune debout sur ses deux chevaux marins, soit Vénus, c'est-à-dire Venise, sur sa conque marine sortant du sein des ondes, n'ont-ils pas été modelés dans l'atelier de Vittoria ou de Sansovino? Frappez maintenant à cette porte, et vous entrerez dans la cour du palais Van Axel, curieux par son immense et pittoresque escalier, dont la rampe supporte les têtes sculptées des maîtres de la maison. Plus loin, c'est l'habitation du célèbre voyageur Marco Polo; puis dans la *contrada San Canciano*, à l'endroit qu'on nomme aujourd'hui *Biri grando*, on voit encore une partie de la

maison de Tiziano Vecellio que le doge Barbarigo, lorsqu'il le vit vieillir, installa dans son beau palais du grand canal.

Titien préféra toujours Venise au séjour des cours étrangères. Philippe II, Léon X et Paul III firent tous leurs efforts pour l'attirer près d'eux. Ils ne purent jamais l'y décider. Il serait difficile de trouver un site plus poétique que celui où s'élevait la petite habitation du Titien. Elle avait pour perspective toute l'étendue septentrionale des lagunes avec les iles de San Christoforo, de San Michele, de Murano, de Saint-François du désert, et pour fermer l'horizon, la chaîne bleue des Alpes Juliennes. Le petit escalier de cette gentille demeure fut souvent gravi par un autre homme de génie venant là pour fuir les importuns qui assiégeaient sa maison. Son escalier, disait-il superbement, était usé par les pieds de la foule qui, pour l'entendre et l'admirer, lui rompait la tête. Cet homme était l'Arétin. Plus loin, à Santa Maria del Orto, on passe devant la maison de Jacopo Robusti, dit le Tintoret. Elle est facile à reconnaître au saint enturbanné placé dans une niche, à côté de la porte. D'une nature paisible et bonne, Tintoret trouvait son plus grand plaisir à parler d'art avec ses amis et à faire de la musique. Excellent joueur de luth, de guitare et de divers instruments de son invention, on le voyait accompagner sa fille Mariette qui chantait à merveille. Élève du célèbre ténor napolitain Zacchino, elle touchait agréablement le *grave cembalo.*

A ces soirées musicales venait aussi le peintre da Ponte, très-habile musicien, et enfin le maestro Giuseppe Zarlino, directeur de la chapelle ducale de Saint-Marc.

La maison d'Alessandro Vittora, le sculpteur de l'escalier d'or et des plus belles salles du palais des Doges, mérite aussi qu'on y jette un regard. Elle est située *calle della Piéta*, et le buste de cet artiste de goût, mis au-dessus de la porte, indique à l'étranger sa demeure. Grand amateur de fleurs aussi bien que d'estampes, de dessins et de médailles, son cabinet était un véritable musée ouvert aux jeunes gens studieux.

Que d'habitations illustres, de palais remarquables et de galeries précieuses il nous resterait à voir. Citons seulement pour mémoire la maison de Giorgio Barbarelli, autrement dit le Giorgione ; elle s'élève sur le *campo San Silvestro*. Sa façade était couverte de peintures à fresques, aujourd'hui effacées et représentant des groupes d'enfants, des musiciens, des poëtes et autres fantaisies. Voici d'un autre côté le palais de Marino Faliero qui fait face au *campo Sancti Apostoli*, et enfin la vieille maison du Maure, la maison d'Othello, voisine de l'église *del Carmine*. En parcourant toutes ces ruelles pittoresques, nous passons le *ponte del Paradiso* (voy. p. 29), au-dessus duquel se dresse un portique aigu où la vierge Marie, costumée en reine du moyen âge, abrite sous son manteau un moine à genoux. Que de portes curieuses, ornées de blasons magnifiques, de sculptures tantôt grotesques, tantôt du style le plus élevé, que d'arcades élégantes, d'escaliers pittoresques et majestueux, de portiques et de colonnades où l'œil s'égare dans un mystérieux clair-obscur! A chaque pas le peintre trouve un tableau où la beauté de la couleur s'ajoute à la beauté de la forme pour composer un ensemble à nul autre pareil. Pour bien voir et bien comprendre les merveilles de Venise, il faut la parcourir en tous sens, à pied plus encore qu'en gondole, il faut pénétrer dans ses cours, dans ses maisons[1]. Les étrangers se contentent de voir les musées, et ils quittent la ville sans se douter de ses richesses pittoresques. C'est là le côté peu connu de cette intéressante cité, c'est pourquoi nous en avons parlé plus longuement; les autres richesses de Venise sont décrites dans tous les livres et guides du voyageur : nous nous abstiendrons d'en fatiguer le lecteur.

La lagune et ses îles. — Isola San Lazzaro dei Armeni.

Un beau matin du mois d'avril je partis de la Piazzetta en gondole découverte pour aller au couvent des Arméniens. L'île San Lazzaro, où il est situé, s'aperçoit en face de Venise, à un mille environ.

La lagune ce jour-là, calme et luisante comme un acier poli, fatiguait la vue ; le ciel était triste, ou pour mieux dire mélancolique. Couché sur les moelleux coussins de la barque, j'avançais doucement, sans autre secousse que la rêveuse oscillation que donne chaque élan du rameur. J'admirais le silence profond de la nature aux heures où elle se repose. Seuls, quelques chants lointains et doux du pêcheur des lagunes, apportés par la brise, dérangeaient cette somnolence de la mer et du ciel; et sans la brise légère du matin, le vent des jacinthes, comme disent les poëtes arméniens, il eût été difficile de ne pas céder à l'engourdissement produit par une atmosphère tout imprégnée d'électricité.

Ainsi plongé dans la rêverie, j'oubliais le temps qui passe, lorsque les murs rouges de Saint-Lazare m'apparurent sortant des eaux qui les baignent. De loin, sur la lagune, l'enceinte du couvent avec ses immenses berceaux de vigne, ses bâtiments vermeils dont le soleil double l'éclat, et son campanile, construit dans le style oriental des minarets, apparaît comme un refuge, comme l'oasis dans le désert. En ce moment la gondole tournait l'angle de l'île des Fous après avoir laissé sur sa droite l'*isola San Giorgio Maggiore*. Au pied des murs, au-dessous d'une des fenêtres grillées derrière lesquelles s'agitent les malheureux hôtes de cet hôpital, une voix m'appela pour me demander du pain et la liberté. Être libre, c'est encore le vœu suprême des pauvres âmes qui ont perdu le pouvoir de se conduire !

Cet hôpital de San Cervolo est admirablement situé pour une maison d'aliénés. Il semble que les infortunés qu'on y soigne doivent ici garder une lueur dans la nuit

1. Nous recommanderons aux artistes la vue prise du pont dell Acquavita, celle du Fondamenta della Misericordia, le Portico del Fillatojo, le Ponte Forner. le Ponte dei Pugni à la Misericordia. le Cortile Briati del Angelo Rafaele, celui du Palazzo Dona. de Bembo et Grimani. le Campo San Marino, les Portes delle Monache et de l'Abassa San Martiale, le Puits des Frari, etc., etc.

de leur intelligence. De l'air, du soleil, de l'espace, la brise pure de la mer, Venise en face, le soleil d'Italie et la vue jusqu'à la fin du regard! — Allons, Marco, mon brave gondolier, fais plier ta rame sous tes poignets nerveux; fuyons, fuyons vite les tristes pensées qui naissent en face de cet asile des misères humaines.

Au moment où l'éperon de la gondole touche l'escalier de marbre que baignent les eaux transparentes du golfe, la porte du monastère s'ouvre comme par enchantement, et le visiteur s'avance sous l'atrio tout garni de fleurs et d'arbustes. Bientôt arrive un Père qui le complimente et lui fait les honneurs de la communauté avec une grâce, une distinction qui frappe tout d'abord et prévient en faveur de sa race.

La première mention que fasse l'histoire de l'*isola San Lazzaro* ne remonte guère qu'au douzième siècle. Les chroniques nous apprennent qu'Hubert, abbé de Saint-Hilarion, abandonna ce terrain au signor Leone Paolini, homme d'une grande vertu. En 1182, la République de Venise l'acheta de Paolini et fit de cet îlot désert jusqu'alors l'asile des lépreux arrivant d'Orient. De là lui est venu le nom de Saint-Lazare, patron des lépreux, auquel tous les établissements sanitaires ont emprunté leur dénomination de lazaret. Plus tard, la lèpre ayant disparu d'Afrique et d'Asie, l'île fut abandonnée et n'offrit plus aux regards que les ruines de l'ancienne chapelle et quelques bouquets d'arbres à l'ombre desquels s'abritait la cabane des pêcheurs.

Cinq siècles après, arrivèrent à Venise, au mois de mai 1715, douze moines arméniens qui s'étaient enfuis de Morée en apprenant l'invasion du pays par une armée turque. Leur chef portait le nom de Mekhitar (Consolateur). Né à Sébaste en Arménie, et doué d'une intelligence précoce, il avait reçu à l'âge de quinze ans, de l'évêque Ananias, l'habit religieux et le diaconat. Ordonné prêtre à vingt ans, et bientôt après décoré du titre de *vertabied*, docteur ecclésiastique, il parcourut l'Asie, prêchant avec zèle et succès, enseignant la théologie et s'efforçant de réunir dans la grande communauté de l'Église romaine les différentes sectes que l'ignorance des vrais principes et quelques subtilités de mots avaient fait surgir parmi les populations arméniennes. Fatigué de voyages, il se retira à Constantinople avec trois de ses disciples, méditant les projets d'association qu'il avait formés. Persécuté par le patriarche de la métropole, il fut obligé, pour lui échapper, de demander asile et protection à l'ambassadeur de France. Dans ce séjour orageux de Stamboul, voyant qu'il ne pouvait plus compter sur le repos si nécessaire aux travaux de la société naissante, il se décida à partir avec quelques élèves pour la Morée, pays chrétien soumis encore aux lois vénitiennes. Il choisit pour résidence la ville de Modan. Les autorités, tout en considérant ces hommes comme sujets du sultan, les secoururent avec une générosité digne de la grandeur de Venise.

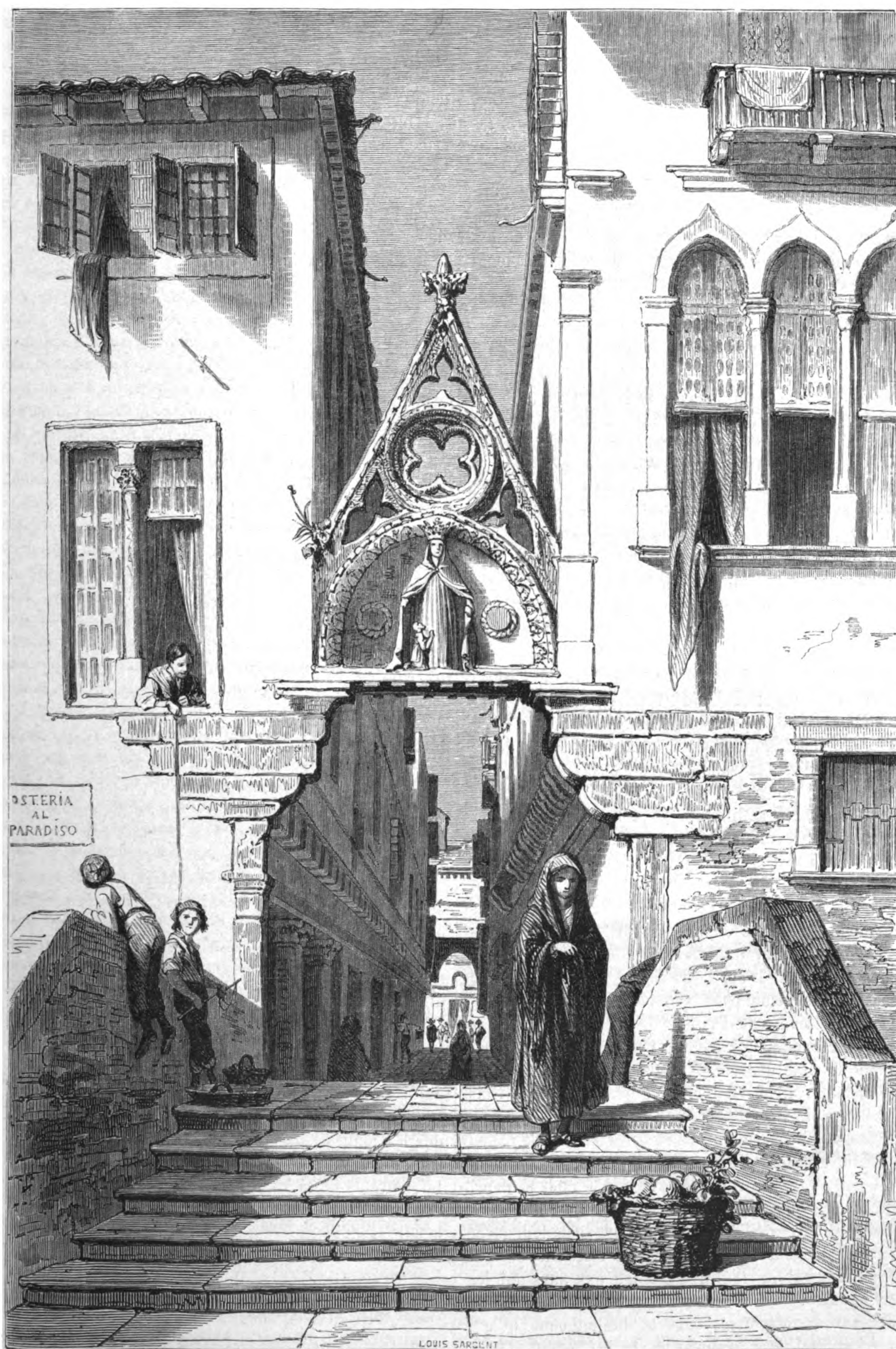
Le premier soin de Mekhitar fut de soumettre sa communauté à une règle fixe, puis de construire un couvent et une église. Le pape Clément XI avait consacré l'existence du nouvel ordre sous la règle de Saint-Benoît, et reconnu comme abbé le savant Mekhitar.

Après tant d'efforts, de craintes et de fatigues, l'avenir apparaissait heureux et calme; en effet, pendant douze années, l'état le plus prospère avait permis à la communauté de s'accroître en nombre, en science et en richesse, lorsque de nouveau ces moines furent obligés de fuir précipitamment devant l'invasion turque. Privés de leur couvent qui avait été incendié et pillé, sans abri, sans ressources, ils furent, avec l'aide généreuse de l'amiral Mocenigo et du gouverneur de la Morée, Angelo Emo, transportés à Venise sur un navire de l'État.

La République fit à ces moines un accueil hospitalier, et, le 8 septembre 1717, Mekhitar obtint du Sénat la cession à perpétuité de l'île Saint-Lazare, les lois ne permettant l'établissement d'une congrégation nouvelle qu'en dehors de l'enceinte de la ville. Les pauvres Arméniens s'empressèrent alors d'occuper les ruines de cette île et de faire à la hâte, aux constructions à demi renversées qui s'y trouvaient encore, les réparations les plus urgentes. Soutenu par le pape, Mekhitar compléta les règles de la communauté et se mit en mesure d'atteindre le but moral et politique qu'il se proposait. Ce but, c'est la régénération du peuple arménien. Pour y parvenir, l'association de Saint-Lazare a compris qu'il fallait obéir patiemment au temps et que la précipitation ne produisait que désordre et ruine. Aussi les Pères arméniens ont-ils fait de leur établissement une maison d'éducation et une imprimerie, dirigeant ainsi, à sa source, cette merveilleuse force intellectuelle qui change plus vite aujourd'hui la face des empires que jadis les hordes guerrières. Ils font venir d'Orient de jeunes compatriotes qu'ils initient à leur science, qu'ils associent à leur patriotisme et qu'ils envoient ensuite de tous côtés pour être les instruments d'une féconde et méritoire propagande. En même temps sortent de leurs presses, pour être répandus en Arménie, des ouvrages classiques, des journaux, des revues, écrits non-seulement en arménien et en italien, mais encore en français, en turc, en arabe, en hébreu, en syriaque et en persan.

Le monastère ne fut terminé qu'en 1740, sous Mekhitar de Sébaste, le premier abbé, ainsi que l'indique une inscription arménienne et latine placée à l'entrée de la chapelle. En 1749, le vertueux chef de cette communauté consacrée à la Vierge expira à l'âge de soixante-quatorze ans. Son corps fut alors déposé au pied du grand autel. A partir de ce moment, les moines ont pris le nom de Mekhitaristes, en souvenir du Père qui avait donné la vie à cette communauté.

A Mekhitar succéda comme abbé Étienne Melchior de Constantinople; puis, après la mort de ce dernier, en 1800, le docteur Acontius Kover, Arménien, né en Transylvanie, de famille noble. Le pape le fit archevêque. Acontius était à la tête du couvent lorsque Bonaparte, maître de l'Italie, s'empara de Venise. Alors nos soldats vainqueurs détruisaient partout les couvents, et ce fut en faisant valoir avec énergie la différence qui existait entre eux et les autres communautés, que l'abbé parvint



Ponte del Paradiso (voy. p. 27). — Dessin de Karl Girardet d'après M. A. de Beaumont.

à sauver la congrégation de Mekhitar. Digne héritier du fondateur, il gouverna avec une grande sagesse, améliora les institutions et créa une académie arménienne dans la communauté. En 1824, le docteur Sukias de Somal lui succéda comme archevêque et comme abbé. Agé déjà de quarante-sept ans lorsqu'il prit la direction du couvent, il mourut en 1846.

Les Pères mekhitaristes de Saint-Lazare, au nombre de soixante environ, sont sous la direction d'un évêque *in partibus*, leur abbé général, nommé par eux et confirmé par le pape. Le titulaire actuel de ces hautes fonctions est Mgr George Hurmuz, prélat jeune encore et d'un grand mérite. Il a pour aides sept assistants, un secrétaire et un vicaire.

L'occupation des Pères se partage entre les soins de l'éducation, les travaux scientifiques, ceux de l'imprimerie et les affaires du couvent. Les produits de leurs presses forment un des principaux revenus de la communauté et servent à couvrir les dépenses intérieures ainsi que les frais d'éducation des vingt-cinq ou trente élèves qui y sont admis comme novices ou séminaristes.

En pénétrant dans cette demeure paisible et solitaire, on traverse un préau orné d'arcades, où croissent les plus belles fleurs. De larges escaliers aboutissent à des corridors dont la propreté, la blancheur, les nombreuses fenêtres ouvertes sur le paysage éblouissant donnent l'envie d'échanger la vie errante et la destinée de voyageur contre le repos de cette retraite, à l'abri des orages, dont on peut voir et entendre les éclats, sans rien perdre de la sérénité, qui est le bonheur de l'âme.

La bibliothèque, que nous visitâmes d'abord, se divise en deux parties : la salle occidentale, la plus grande, est presque un musée. A côté des armoires où sont les livres de science et de littérature, quelques-uns très-rares et très-précieux, comme des Elzévir, des Aldini et autres, on voit un papyrus birman en caractères *pali* d'une conservation parfaite, un débris de pierre du mont Sinaï, où sont gravés des caractères samaritains, puis une momie d'Égypte donnée par l'Arménien Bogohos-bey, que j'ai connu, au Caire, premier ministre de Méhémet-Ali-pacha. D'après les cartouches peints sur le cercueil, cette momie paraît être celle d'un haut personnage. Un réseau à mailles de perles de couleur l'enveloppe tout entière. En voyant ici ce travail antique, on fait tout de suite une comparaison qui est un véritable enseignement archéologique. Ces perles, qui ont trois mille ans peut-être, semblent sortir de la fabrique de Murano, toute voisine de Venise; et dans la ville même on tresse, avec ces petits grains de verre, des filets et des écharpes exactement pareils de forme et de couleur. Venise, en se chargeant de transporter en Europe les marchandises de l'Asie, alla surprendre dans leur foyer les secrets industriels de la civilisation orientale, et c'est elle aujourd'hui qui fournit ces objets aux pays qui les inventèrent.

On trouve rassemblés dans la bibliothèque quinze cents manuscrits arméniens, la plupart inédits. Quelques-uns sont d'un grand prix. Nous citerons entre autres :

L'Évangile ayant appartenu à une reine d'Arménie nommée Melkè; il a environ mille ans de date;

L'histoire fabuleuse d'Alexandre le Grand, manuscrit arménien du treizième siècle, orné de curieuses peintures;

Les quatre Évangiles, in-folio infiniment précieux par ses miniatures et son ancienneté, puisqu'il date du septième siècle;

La chronique d'Eusèbe, Philon et d'autres encore que nous ne saurions énumérer ici.

N'oublions pas cependant la belle Bible arménienne in-quarto écrite et peinte du onzième au douzième siècle, pour l'usage d'un roi d'Arménie. Rien ne peut donner l'idée de l'harmonie parfaite des couleurs et de l'incomparable science de touche de ces miniatures, qui montrent à quelle élévation l'art calligraphique oriental est parvenu. C'est l'ornementation traitée comme aucun artiste européen n'a jamais su le faire, lors même que les plus habiles peintres s'en sont mêlés. Dans les dessins de cette Bible, on trouve le type assyrien parfaitement indiqué, et rien n'est plus original que cette écriture arménienne composée de tigres, de renards, de chiens, de chats, d'oiseaux et de poissons, ainsi qu'on le voit dans les lignes majuscules qui commencent les chapitres. C'est ce même système de calligraphie koufique dont les manuscrits, les vases gravés et les sculptures de la première époque arabe nous offrent si souvent le modèle. Là, non-seulement les animaux, mais encore des personnages qui parfois même composent un tableau, affectent la forme de lettres d'une façon si détournée qu'on ne songeait guère, il y a peu de temps encore, à chercher sous ce masque des caractères arabes. Au moyen âge aussi nous avons imité ce mode d'écriture ornementée. Cette belle Bible arménienne de Saint-Lazare fut rachetée à Constantinople, en 1784, pour trois cent cinquante piastres (quatre-vingts francs environ), et envoyée au couvent, qui la conserve précieusement. J'en ai copié et publié les pages les plus saillantes [1].

En sortant de la bibliothèque, nous entrâmes dans les salles des classes. Il est intéressant d'y observer, aux différents âges de la vie, toutes ces physionomies orientales aussi intelligentes que belles. Les classes sont au nombre de trois et situées dans une aile séparée. Dans la première, les enfants, depuis leur arrivée jusqu'à l'âge de dix-sept ans, apprennent les principes élémentaires. La deuxième classe, où commence le noviciat, n'admet que les jeunes gens qui sortent de la première division, c'est-à-dire ceux qui ont fait preuve de capacité. Là, revêtus de la robe de l'ordre, en qualité de novices, ils poursuivent encore deux années leurs études; le latin, l'italien, le français, la rhétorique et les sciences exactes leur sont enseignés. La troisième classe se compose de ceux des novices qui, après bien des examens et des épreuves, sont reconnus aptes à devenir prêtres. Ils

1. Recueil de dessins pour l'art et l'industrie. (Rapilly, éditeur.)

passent encore six années à continuer leur éducation, apprenant le grec, les langues d'Orient, la philosophie et la théologie. Alors ils sont ordonnés prêtres et prennent le titre de Père. A partir de ce moment, chacun d'eux, toujours dans un but commun, développe à sa guise ses facultés spéciales, ce qui ne l'empêche pas de remplir une des fonctions que lui désigne le chef de la communauté. Le dernier degré ecclésiastique est celui de *vartabied*, docteur. Ce grade est conféré en grande pompe, après des examens longs et difficiles.

Au rez-de-chaussée, nous trouvons l'imprimerie, vaste établissement toujours en activité; c'est de là que partent, pour les verser dans toutes les contrées de l'Asie, de l'Inde et de l'Afrique, les traductions des livres les plus célèbres, grecs, latins, italiens, allemands, français, anglais et orientaux, toutes les œuvres saines et morales qui instruisent et perfectionnent l'esprit au lieu de le corrompre. La liste de ces travaux si importants serait impossible, tant elle est longue; mentionnons seulement le curieux volume contenant une prière transcrite en vingt-quatre langues, merveille bibliographique que les étrangers achètent en souvenir de leur visite au couvent.

En traversant le *Cortile*, on arrive à la chapelle, qui est fort simple. Aux deux côtés de la porte, se trouve une inscription arménienne et latine, rappelant la visite qu'y fit en 1800 le pape Pie VII.

Il est fort intéressant, pour celui qui ne connaît pas l'Orient, d'assister ici à une cérémonie religieuse. Le jour de l'Assomption de la Vierge, par exemple, est une des fêtes où l'on juge le mieux dans son ensemble la pompe arménienne, car c'est particulièrement au service de la mère de Dieu que les Mekhitaristes sont consacrés, ainsi que l'indique leur devise : *Fils adoptif de la Vierge, docteur de la Pénitence*. Ce jour-là, l'archevêque, les diacres et les lévites sont revêtus de leurs costumes les plus beaux et célèbrent l'office divin, avec chants, parfums et processions. Les ornements d'étoffes précieuses, aux nuances les plus tendres, sont couverts de magnifiques broderies en perles fines, pierreries, or, argent et soie de couleur, représentant, en relief, des fleurs et des fruits d'un travail exquis et comme les femmes arméniennes sont seules capables d'en exécuter; industrie antique et dont nous retrouvons la trace jusque dans Homère.

Les Mekhitaristes ont conservé, autant qu'il leur a été possible, le rit arménien et le célèbrent dans leur langue. Quoique le fond de la messe réponde à la messe latine, l'ordre des prières n'en est pas le même. Pendant l'office, les blanches vapeurs du benjoin séparent réellement le chœur et le grand prêtre du reste de l'église, qui est en contre-bas, et font apparaître comme sur un nuage le célébrant revêtu de la chape et de la tiare antiques. A certains moments du sacrifice, un rideau ferme le sanctuaire, pour cacher aux yeux les mystères sacrés. Des enfants chantent la messe sur un rhythme plein de caractère et d'originalité. Un jeune ténor exécute, sur une syllabe, une suite de traits en vocalise, nuancés par des quarts de ton que nos oreilles occidentales ne peuvent guère saisir et qui, à vrai dire, sont plus intentionnels que réels. Les autres choristes murmurent à la basse, tandis que le ténor continue son trait dans les régions de soprano suraigu. Ces chants, nasillards au premier abord, changent bientôt de caractère, dès que l'oreille s'y habitue. Alors cette musique mélancolique finit par plaire et reporte la pensée vers l'Orient, ce pays où la poésie n'est pas une fiction comme dans nos climats attristés. Les chants des derviches tourneurs à Constantinople ou des imam au Caire ont à peu près le même sentiment mélodique et sont en tout cas fort religieux.

Chaque jour les habitants de Saint-Lazare vont trois fois à l'église pour y faire la prière : le matin à cinq heures, puis à midi, et enfin à trois heures. Les musulmans ont choisi les mêmes heures pour se rendre à la mosquée.

A Venise la petite église *Santa Croce degli Armeni*, construite par Sansovino aux frais des Arméniens, est desservie par les Pères mekhitaristes. Suivant l'usage des ordres religieux constitués, celui-ci entretient à Rome, près le saint-siége, un procureur général et son secrétaire.

N'oublions pas, avant de quitter ces lieux, de visiter aussi le jardin tout garni d'épais berceaux de vigne qui recouvrent cette île féconde d'un dais pourpré de raisins. Il y a là un coin ombragé par de beaux oliviers où l'on jouit d'une admirable vue. L'horizon, fermé par la chaîne des Alpes couverte de neige, s'arrondit en vaste bassin d'azur où flottent quelques îles; c'est Saint-Pierre du Château, Santa Helena, puis, plus à gauche, le jardin public, et, en avant, Venise avec ses clochers, ses dômes et ses palais roses.

Tout en me promenant, je vis passer sous les vignes un Père à barbe blanche qui jouait d'une flûte sauvage de la façon la plus originale et d'un air si occupé que je demandai au *Padre* Gregorio qui me faisait les honneurs du couvent, quel était cet artiste singulier.

« C'est le Père Aristaze, me répondit-il; il est né comme moi à Constantinople; sa tête s'est exaltée par le travail et la solitude, mais à part cela, sa santé est excellente. Dans sa jeunesse il s'occupait d'histoire et de traductions; maintenant il ne pense qu'à la poésie sous toutes ses formes : peinture, musique et littérature. Il fabrique lui-même ses flûtes, avec des branches d'arbre, puis il va dans le jardin et reste là des journées entières à écouter les oiseaux et à les imiter. Il est peintre comme il est musicien, et remarquablement doué du sentiment de la forme et de la couleur.... Venez, poursuivit-il, je vous montrerai ses travaux. »

Nous allâmes lui demander permission, et, malgré sa répugance à faire voir ses œuvres, lorsqu'il sut que je m'occupais de peinture, il donna la clef de sa cellule, et nous y montâmes. Là, je vis un tas de papiers de toute espèce pliés et jetés sans soin les uns sur les autres. C'étaient des fleurs, des fruits et des oiseaux peints à l'aquarelle, d'après nature, avec une vérité merveil-

leuse, mais sur les papiers les plus sales et les plus mauvais, avec des couleurs ternes et communes.

« Permettez-moi, dis-je au P. Grégoire, de lui offrir du papier et des couleurs.

— Il n'en veut pas, me répondit-il, et lorsque je lui apporte du bon papier, il le rejette en disant : *Pourquoi gâter ce qui est déjà beau par soi-même?* » C'est avec les fruits et les fleurs dont il extrait le jus qu'il compose ses couleurs.

Parmi ces dessins, je remarquai surtout un verre contenant une grappe de raisin noir qui était un véritable chef-d'œuvre. J'entendis aussi quelques-unes de



Cour de la casa Goldoni (voy. p. 26). — Dessin de Karl Girardet d'après M. A. de Beaumont.

ses poésies qui, bien qu'elles perdissent à la traduction instantanée qui m'en était faite, respiraient la même naïveté que sa peinture et sa musique, copiées d'après la nature dont, en véritable artiste, il est un continuel observateur.

Le couvent de *San Lazzaro* n'est pas la seule maison d'éducation dirigée par les Mekhitaristes. Ils ont encore cinq colléges arméniens : un à Constantinople qui sert d'école préparatoire aux enfants qu'on envoie à l'âge de onze ans, en France et en Italie. Un à Trébizonde, un autre en Crimée, un à Vienne, un à Venise et enfin un à Paris.

Adalbert DE BEAUMONT.

(*La fin à la prochaine livraison.*)



Canal Rezonico, à Venise. — Dessin de Karl Girardet d'après M. A. de Beaumont.

VENISE,

PAR M. ADALBERT DE BEAUMONT[1].

185.... — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

Isola San Lazzaro dei Armeni (*Suite*).

Vers la fin du dix-huitième siècle, Babik, un des pères de Saint-Lazare, à la suite d'une discussion avec le supérieur du couvent, se retira à Trieste avec quelques-uns de ses collègues pour y fonder une nouvelle maison d'éducation. Mais bientôt la conquête de l'Italie par les Français força ces religieux de se réfugier à Vienne. L'empereur François leur céda l'ancien couvent des Capucins où ils s'établirent et leur maison prit en peu de temps une grande extension. Le P. Babik en devint le chef, fonda une imprimerie qui sert, comme celle de Saint-Lazare, au but général de l'association et pourvoit aux dépenses du couvent. De même qu'à Venise, les Mekhitaristes de Vienne s'occupent de travaux littéraires sur l'Arménie et publient, dans leur langue, un journal intitulé *Europa*.

Il y a quelques années, deux riches Arméniens de Londres et de Madras laissèrent des sommes considérables aux pères de Saint-Lazare avec injonction de les faire servir à l'éducation de leurs coreligionnaires. Ce fut alors que l'on créa deux colléges. L'un, placé à Venise, dans le palais Zénobio, porte le nom du donataire Raphaël. Trente élèves environ y reçoivent une éducation complète. L'autre était situé à Padoue; mais des difficultés élevées par le gouvernement autrichien, à l'instigation de M. Moorat, fils du donataire, ont décidé les pères à transporter à Paris cette maison d'éducation. Comptant sur les ordonnances promulguées en leur faveur, ils ont acheté, rue de Monsieur, au faubourg Saint-Germain, un vaste et bel hôtel, construit jadis pour la duchesse de Bourbon.

La maison mère est toujours celle de l'île Saint-Lazare. C'est de là que part l'étincelle qui doit ranimer cet ancien foyer de la civilisation, et nous qui avons visité un coin de l'Arménie et surtout qui avons vu dans tout l'Orient cette race encore si pure et si active, nous pensons que, le cas échéant, elle serait aussi capable que la nation grecque de remplacer la puissance ottomane. Cette race est fine, belle, intelligente, patiente aussi et ambitieuse au suprême degré, mais de cette ambition qui s'applique à la patrie et qui, au ressouvenir de sa grandeur passée, croit voir déjà sa grandeur future. A Constantinople, les établissements de la banque et les différentes branches des administrations publiques s'appuient sur la science et l'intelligence arméniennes. Les Turcs, comme notre haute-noblesse d'autrefois, se trouvent trop grands seigneurs pour s'occuper d'affaires. Ils veulent vivre sans trouble, et ce sont les Arméniens qu'ils chargent de la conduite de leur fortune et de leurs intérêts privés. Les Grecs sont pour cela trop légers ou trop fins. Les juifs, frappés par un préjugé universel, sont trop méprisés.

Le but principal des moines mekhitaristes est, comme on le voit, de montrer à leurs frères d'Orient la route à suivre pour devenir capables un jour de défendre et de soutenir leur nationalité. Le concours de la France doit d'autant plus leur être assuré que, dans les élans d'un patriotisme éclairé, ces religieux combattent avec énergie un entraînement trop général en Orient, celui de recourir à la protection de la Russie, sans réfléchir que c'est changer de maître et non conquérir l'indépendance. A ce titre seul, toutes nos sympathies doivent leur être acquises.

Le Lido.

Ici nous touchons au Lido, île trop chantée par les poëtes modernes. Cette langue de terre où végètent quelquels arbres a pour seul mérite d'être la digue naturelle de l'archipel vénitien.

C'est au Lido, sur ces grèves arides, que, pendant de longs siècles, les Vénitiens venaient s'exercer à l'arc, à l'arbalète, puis au tir des armes à feu. Maintenant on n'y trouve de foule et de réunions qu'au mois de septembre. A cette époque de l'année, il est de mode, tous les lundis, d'y tenir une sorte de bacchanale.

Lord Byron avait fait de cette plage déserte son hippodrome : il avait là ses écuries; c'est dans des courses éperdues, au bord de la mer, que Beppo, ce conte vénitien, a pris naissance, ainsi que l'ode à Venise.

Pour voir la mer dans sa beauté, c'est en ce lieu qu'il faut venir, à l'heure où le soleil va disparaître dans les flots qui semblent bouillonner sous son contact ardent. Dans les brûlantes nuits du mois de juillet; nous venions y chercher la fraîcheur des vagues, en nageant jusqu'à la haute mer. Rien n'est beau comme Venise vue de cette île, la nuit, avec ses profils fantastiques et ses effets infinis. Ainsi détachée en noir sur le ciel lumineux, et toute scintillante des lumières de ses palais et de ses gondoles, elle ressemble à ces entassements babyloniens que nous montrent les gravures de Martens, et que bâtissent, pour l'œil abusé par les pénombres mystérieuses de la lune, les fées et les génies des grottes, des cavernes, et

1. Suite et fin. — Voy. pages 1 et 17.

des lacs, architectes familiers des profondeurs terrestres et sous-marines.

L'île Saint-Michel. — La mort de Léopold Robert.

Du Lido, nous ramons vers l'île Saint-Michel, jadis la demeure de quelques hommes célèbres, aujourd'hui devenue l'asile de cadavres illustres. C'est le *Campo Santo*, le champ des morts de Venise. Rien ne peint mieux le caractère des Vénitiens que leurs cérémonies funèbres. Tout ce qui peut attrister le regard est sévèrement banni. On ne met pas, comme chez nous, un orgueil ridicule à étaler un luxe pompeux qui nous semble de mauvais goût en pareille circonstance. Une simplicité égale pour tous préside à ces tristes et derniers apprêts. Pas de tentures ni de chars superbes, pas de musique ni de lumières. C'est la nuit, accompagné d'un prêtre, dans une barque mystérieuse, qu'on emporte le cercueil pour le mener droit à l'église de l'île Saint-Michel, puis à la tombe voisine ouverte pour le recevoir.

En 1466, des moines camaldules construisirent en ce lieu une église et un cloître remarquables, qui servent aujourd'hui de retraite à des capucins. La mort est encore ici sans faste, et toutes ces dalles, qui recouvrent plus d'un nom célèbre, ne se distinguent guère que par leurs inscriptions. Il est un de ces noms surtout que je voulais découvrir, celui de l'infortuné Léopold Robert, dont la mort déplorable a laissé sur sa gloire une touchante auréole.

Dans des notes de voyage qui m'ont été confiées après la mort d'un autre jeune peintre enlevé de même avant l'âge de la renommée, voici une page que je trouve datée de l'île Saint-Michel, 10 mars 1840. « Parmi toutes ces tombes sans nom et perdues sous les sables, j'ai cherché la tienne, ô Léopold! Elle se montre toute blanche et toute neuve encore! C'est donc là que tu reposes, ô poëte! C'est ainsi que tu es tombé après avoir écrit ton plus beau chant! Avais-tu prononcé ton dernier mot, et ta mission sur terre était-elle remplie? Sans doute ton âme, éprise du beau, était avide d'admirer les cieux; sans doute, en mourant, tu ne craignais plus de perdre la joie de t'entendre applaudir. En voyant ces deux chefs-d'œuvre tes derniers travaux, quelle est l'âme qui n'est pas frappée de la profonde tristesse qui remplissait la tienne? Et lorsque huit jours avant le dernier jour, après avoir dansé joyeusement, contre tes habitudes et comme pour montrer que tu quittais sans regret la terre, tu vins demander à la personne qui tenait le piano de te jouer le *Requiem* de Mozart, tu savais bien, n'est-ce pas, que tu allais mourir? et cette belle musique, en tombant sur ton cœur, l'a rafraîchi, comme fait la pluie sur une terre ardente et desséchée. Adieu, ô peintre, ô poëte! Adieu!! Je fuis ce lieu de repos, car je sens que mon âme est prête à s'endormir ici. Oh! si j'avais ton génie, peut-être aurais-je aussi ton courage! Adieu!! J'ai trouvé sur ta tombe une violette, une violette fleurie bien avant les autres! Symbole de deuil et de modestie, son parfum seul la fait découvrir! Atome exhalé sans doute de l'âme triste et modeste, pleine de force et de génie, dont ces fleurs recouvrent la dépouille, fais qu'en te respirant j'acquiers assez de gloire pour mourir calme et satisfait! »

C'est dans une des vastes salles du palais Pisani, à San Stéfano, que Léopold Robert travaillait avec son frère Aurèle. C'est là aussi que cet infortuné mit à exécution son funeste projet. Un amour sans espoir, qui n'était et ne pouvait être partagé, une appréciation exagérée de sa laideur, lui, doué d'un si grand sentiment du beau, et aussi une difficulté réelle à traduire par des mains lourdes et maladroites la puissance de ses conceptions, l'avaient dégoûté peu à peu de la vie. Quelques fragments d'une lettre de son frère racontent ce drame d'une façon saisissante.

« . . .. La dernière lettre qu'il reçut de Florence venait de la personne de *famille illustre* à laquelle le pauvre artiste portait un fatal et respectueux amour. Il se tua douze jours après[1]. Cette lettre lui annonçait le projet qu'on avait d'aller à Rome, et le félicitait de la réussite de son tableau des *Pêcheurs*, dont on lui demandait une description. Cette lettre fut brûlée, comme les autres l'avaient été, avec un calme qui annonçait une détermination fixe. Il n'aimait plus à me parler de sa passion; cependant je ne pus m'empêcher alors de lui dire que c'était à elle que j'attribuais l'état de découragement auquel il était réduit.

« Tu te trompes, me répondit-il, j'en suis guéri....
« Je n'y pense plus.

« — Si ce n'est pas de ta passion que tu souffres, c'est « de la suite, lui dis-je. C'est le moment d'essayer de « te distraire. Allons en Suisse ou à Paris; là tu trouve- « ras occasion de te marier.

« — Il est trop tard, répondit-il; j'aurais dû le faire « plus tôt.... »

« La veille de sa mort, nous étions réunis le soir, comme de coutume, dans le salon de nos *Padroni di Casa;* il était plus triste encore qu'à l'ordinaire, et ne prit aucune part à la conversation générale. J'affectai de paraître gai, mais par moments je sentais mes forces m'abandonner. Ses yeux étaient fixés sur les miens, et il me demandait ce que j'éprouvais. Nous partîmes enfin, et dans ce moment il me recommanda d'entrer dans sa chambre lorsque j'irais à la mienne; ce n'était pas mon habitude, parce que Léopold se couchait ordinairement de bonne heure.

« Je dormis mal. Le lendemain, il entra dans ma chambre en me demandant ce que je lui conseillais de faire, et s'il devait partir. Je me bornai à lui dire que je m'en référais à lui.

« *Eh bien! je pars!* » dit-il.

« Quelques instants plus tard, j'appris qu'il était sorti pour aller à l'atelier. Comme d'ordinaire nous y allions et en revenions ensemble, son départ me surprit, et sans savoir pourquoi, j'y courus plus vite que de coutume. En chemin, je m'aperçus que j'avais la clef de l'atelier dans ma poche. « Il n'aura pu entrer, me dis-je, où « sera-t-il? » En ce moment, il arriva qu'au détour d'une

1. Le 20 mars 1835.

rue un malheureux chien vint se jeter dans mes jambes en aboyant, et, de cet instant, un pressentiment funeste s'empara de moi. Tout troublé, j'arrive au palais Pisani, je demande à notre vieille servante si mon frère y est?

« — Oui.

« — Par où est-il entré?

« — Il a donné le tour. »

« Je donne le tour, je trouve la porte fermée. Un trait de lumière m'a frappé.... tout mon sang se met en mouvement; je fais une courte prière pour demander à Dieu du secours, et je revole à la première porte que j'essaye encore d'ouvrir avec ma clef. Je frappe, j'appelle.... rien!

« Je m'élance comme un furieux sur la porte, que je brise avec effort; je traverse un petit vestibule.... j'enfonce la seconde porte comme la première.... Grand



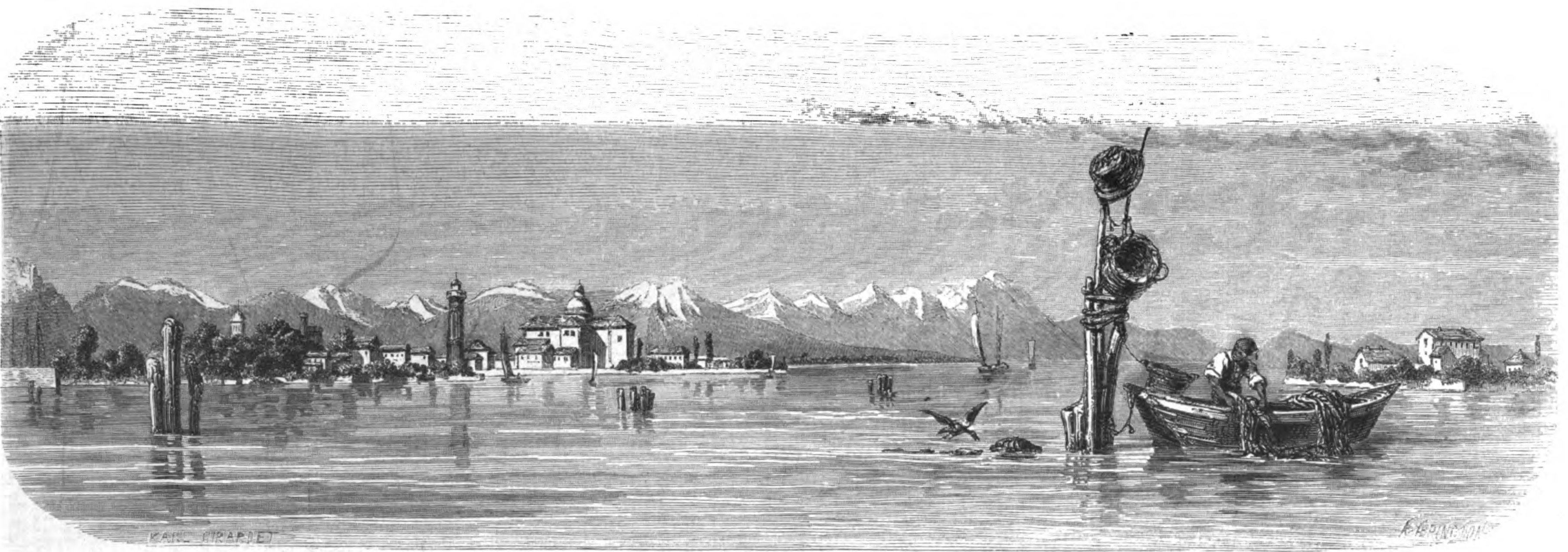
Le petit palais Ferro. — Dessin de Thérond, d'après M. A. de Beaumont.

Dieu! quel coup de foudre! mon pauvre Léopold étendu la face contre terre, au milieu d'un lac de sang!

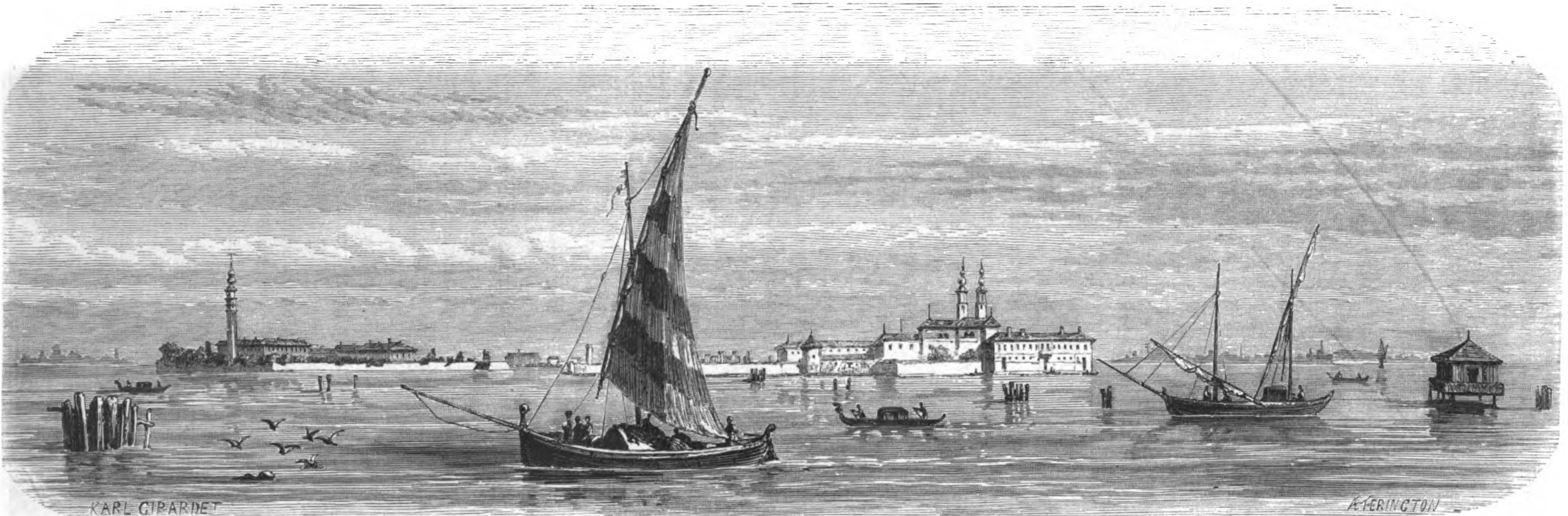
« Pétrifié à cette vue, je tombe bientôt à genoux pour recevoir deux soupirs qui s'exhalaient de cette pauvre dépouille mortelle; notre vieille bonne pousse des cris et des gémissements.... je la supplie d'aller chercher des secours, et je reste seul. Je jette alors les yeux avec effroi sur ses mains pour chercher l'instrument cruel qui m'a ravi ce malheureux frère, et je le vois posé sur une malle, où le sang avait coulé d'abord et d'où Léopold était tombé après avoir fait son coup infernal.. . »

Murano. — Torcello. — Adieux à Venise.

L'île de Murano n'est pas loin de Saint-Michel, et quoique la fabrication du verre soit bien loin d'être ce



Saint-Pierre du Château et Sainte-Hélène : vue prise du couvent des Arméniens. — Dessin de Karl Girardet d'après M. A. de Beaumont.



Isola San Cervolo et isola San Lazzaro. — Dessin de Karl Girardet d'après M. A. de Beaumont.

qu'elle fut autrefois, on peut encore y suivre avec intérêt les procédés de cette élégante industrie.

A mesure que les arts de l'Orient disparaissaient sous les ruines qu'engendrent les guerres et les révolutions, que Tyr et Sidon étaient remplacées par Alexandrie, que Byzance devenait Stamboul, que la Perse succombait épuisée et dépecée par les lieutenants d'Alexandre, Venise, qui guettait toujours comme un avide héritier les riches successions qui s'ouvraient de ce côté, parvint peu à peu à s'approprier tous les secrets des arts et métiers. Venise devint donc non-seulement l'entrepôt, mais le foyer et, pour ainsi dire, le creuset où s'élaboraient les procédés ingénieux rapportés d'Afrique et d'Asie. Ce fut à la fin du douzième siècle que les travaux de Murano, ainsi que ceux des étoffes, prirent leur plus grande extension.

Le monde entier devint tributaire de cette habile fabrication des verriers vénitiens. Henri III de France, lors de son séjour à Venise, en revenant de Pologne, fut si frappé de la beauté de ces objets qu'il créa gentilshommes les principaux chefs de la fabrique de Murano. Les lustres, les miroirs, les bassins et jusqu'à des meubles étaient achetés au poids de l'or par les plus riches souverains. Une seule fontaine fut payée trois mille cinq cents ducats par le duc de Milan. La glace dont la République fit hommage à Henri IV, et qui vaudrait peut-être aujourd'hui vingt-cinq francs, est notée dans l'histoire comme un cadeau royal, s'il en fut! Il est juste d'ajouter que sa monture en devait augmenter considérablement la valeur artistique.

Cette branche d'un art industriel trop négligé maintenant apportait à Venise d'immenses richesses, et c'est encore ce qui la soutient aujourd'hui. Sur une population de quinze à vingt mille âmes, douze mille vivent de ce commerce qui remue, dans une seule année, de 7 à 8 millions de francs.

Après Murano vient Torcello, une des îles les plus intéressantes de l'archipel vénitien. L'archéologie y fera d'intéressantes études. Le dôme ou église principale est un des types les plus curieux de l'art byzantin des premiers temps. Elle a été d'ailleurs si souvent décrite qu'il nous suffira d'en faire mention. Il en est de même du petit temple voisin, dédié à Santa Fosca. La famille da Mula y a aussi un palais abandonné maintenant aux pêcheurs et aux gondoliers et dont les élégantes proportions pourraient servir de modèle à nos constructeurs modernes.

En quittant cette île où Attila, dit-on, vint s'échouer, notre barque traverse la rue Maritime ou canal de Burano pour s'avancer à travers la lagune qui dans son repos ressemble au ciel qu'elle reflète, vers Saint-François du Désert, la plus éloignée de toutes les îles de l'archipel vénitien. Un vaste champ de gazon, un cloître changé en ferme et d'antiques cyprès chargés d'oiseaux donnent à ce désert un caractère singulier. On voudrait y voir un de ces beaux palais vénitiens au milieu de jardins et de terrasses descendant jusqu'à la mer par des escaliers de marbre.

Pour se faire une exacte idée de ces lacs sans rives, ou, pour mieux dire, de ces plages qui n'apparaissent qu'à la marée basse, il faut aller d'ici à *San Zorzi della laguna*, îlot placé dans la direction de Fusine. J'ai retrouvé là ces étendues d'eau calmes et inertes des régions polaires.

A côté de ces îles que nous venons de visiter si rapidement et qui offrent au voyageur la certitude d'un intérêt historique, pittoresque ou artistique, il y en a d'autres qui ne renferment que des potagers ou des vergers. Aujourd'hui même, ces beaux jardins de la Giudecca, de Murano et du Lido, dont le Navagero raconte les merveilles au temps de Bembo, et dont les bosquets d'orangers, de grenadiers et de jasmins embaumaient la ville entière, ces jardins d'Armide où les élégants seigneurs de la riche Venise allaient souper dans les chaudes nuits de la canicule, ne sont plus que des plates-bandes de légumes excellents, mais fort peu pittoresques. Ces terres humides imprégnées de sel, échauffées par un ardent soleil et habilement cultivées, deviennent d'une merveilleuse fécondité, et, comme le dit un auteur vénitien, ce sont les fortes et saintes murailles de Venise.

Mais, hélas! voici l'heure de quitter cette ville dont nous avons essayé de décrire, bien à la hâte, les aspects les plus saillants.

On ne quitte pas Venise, on s'en arrache, sans l'oublier jamais! Venise! A ce nom magique, quel tableau se déroule devant mes yeux éblouis! Lorsqu'elle quitte, le matin, sa robe d'argent pour se couvrir de la pourpre solaire, qu'elle est noble et radieuse! Que de fois j'ai assisté à cette toilette divine! Il faut voir alors les fils des lagunes accourir vers elle, les uns dans ces petites barques où ne tiennent que les deux pieds du rameur et son panier de poissons, les autres dans ces gondoles si longues, chargées de lait, de fruits et de fleurs. Tous sont empressés de la voir.

Oh! combien je t'enviais, pêcheur de l'Adriatique, toi qui vis et meurs sur tes chères lagunes! Tu travailles quelques heures pour avoir ta subsistance, mais ta vie est assurée, tu peux compter sur un lendemain, et tu as pour oublier tes fatigues, ce ciel, ces merveilles, cette vie profondément poétique qui, en aucun lieu du monde, ne peut l'être autant qu'ici.... Adieu, Venise, adieu!!!... Quand tous dormaient encore, je suis parti seul! Au lever du jour, la gondole mystérieuse m'a entraîné bien vite; j'étais honteux de t'abandonner! Adieu aussi à toi, mon brave gondolier; je te serre la main comme à un ami; tu es le dernier souvenir de la ville chérie, le dernier enfant de Saint-Marc qui me parle encore et me quitte avec quelques regrets! Encore un coup de rame, et tu n'y penseras plus, et tu rentreras joyeux dans ta cité royale.

C'était un brave garçon que ce Marco! Quel air fier il avait!

C'était presque le seul qui eût conservé le type national: le chapeau pointu orné d'un bouquet de fleurs aux jours de fête, la ceinture épaisse à la mode orientale,

des mules pour chaussure, la chemise ouverte et une quantité de reliques de saint Antoine de Padoue enfermées dans des boîtes ou dans des cœurs en argent qui pendent sur sa poitrine.

Peu de jours avant notre départ, nous avons fait poser Marco dans son plus beau costume. M. Court, le peintre d'histoire, en fit un remarquable pastel, en une séance. Ce teint brun et transparent que les Vénitiens appellent *mauretto*, ces grands yeux bleus si tristes, ce front développé, en font un des types vénitiens les mieux caractérisés. Il était digne du pinceau de Léopold Robert! Aussi l'a-t-il placé dans son dernier tableau des *Pêcheurs;* c'est le jeune garçon qui soulève les filets. Je l'ai connu dans l'atelier d'Aurèle Robert; et depuis lors nous l'avions adopté pour nous conduire dans nos courses artistiques, ce qui, au bout de quelques années, lui avait constitué une petite aisance. La veille de mon départ il vint m'aider à faire mes paquets, et je lui laissai une assez grande quantité de vêtements que je ne pouvais emporter; bientôt après, je le vis revenir tout ému, me disant que sa mère ne voulait pas croire que tant de choses lui fussent données; elle l'accusait de les avoir *robatto*, volées. Je partis de suite avec lui pour la rassurer. Elle pleurait de joie, la pauvre femme, et ne me dit que cette phrase si pleine d'amour maternel : *La pardona, Signore, mà, qui ama teme.* « Pardonnez, monsieur, mais, qui aime craint! » Adieu, mon gondolier, adieu! que saint Marc, saint Antoine et la Madone te protégent!

Adalbert DE BEAUMONT.

VOYAGE A L'ÎLE DE RHODES,

TEXTE ET DESSINS INÉDITS PAR M. EUGÈNE FLANDIN.

1844

Origine de Rhodes. — Son rôle dans l'antiquité. — Sa réunion à l'empire d'Orient.

Dans les premiers jours de janvier 1844, je quittai Constantinople pour aller en Syrie, et de là me rendre en Mésopotamie. Je m'arrêtai à Rhodes[1]. Les nombreux souvenirs, les admirables monuments qui datent de l'époque des chevaliers de l'Hôpital excitent un intérêt trop vif pour que, surtout si l'on est Français, on ne désire point visiter cette terre toute française. Les édifices, les remparts, les citadelles ont conservé jusqu'à nos jours le sceau de leur origine. Tout y rappelle l'ancienne France de l'Orient, l'héroïque champion de la religion chrétienne et de la civilisation contre l'islamisme et la barbarie envahissante des Ottomans.

Dans l'antiquité, son premier nom, *Ophusia*, lui fut donné, croit-on, à cause de l'immense quantité de serpents qui s'y trouvaient. Elle ne mérite pas de nos jours ce surnom si peu attrayant, quoique ces reptiles n'y soient pas rares.

Il est plus agréable de se la représenter sous son nom actuel, Rhodes ou *Rhodos*, qui, en grec, signifie *rose*. Elle le dut à l'abondance de ses fleurs et à la spontanéité avec laquelle les rosiers croissaient partout où la terre était abandonnée à elle-même. Aujourd'hui encore elle en produit assez pour qu'il s'y fasse un grand commerce d'essences, de pâtes et de confitures de roses dont les Orientaux sont très-friands.

Les bois qui couvraient ses montagnes, ses charmantes vallées et leurs bosquets embaumés rivalisaient avec ceux de Paphos et d'Amathonte; aussi les anciens, que toutes les voluptés charmaient, lui avaient-ils donné l'épithète de *Telchinis* ou l'*enchanteresse*.

L'antiquité était prodigue d'adjectifs; elle aimait à en chercher d'appropriés aux caractères distinctifs des pays comme des individus. Non contente de ceux qui précèdent, elle avait trouvé, pour cette île, un quatrième nom, celui de *Trinacria* ou à *trois pointes*, comme pour la Sicile. En effet, sa forme triangulaire est dessinée par les trois caps saillants qui se nomment actuellement cap Saint-Étienne au nord, cap Saint-Jean à l'est, et cap Catavia au sud.

Les Phéniciens y fondèrent, à une époque très-reculée, les villes de Yelissos, Lindos et Kamiros. Plus tard des colonies grecques s'y établirent et y créèrent, au moyen de leur marine, un petit État qui se développa rapidement, grandissant dans ce vieux monde en force comme en renommée.

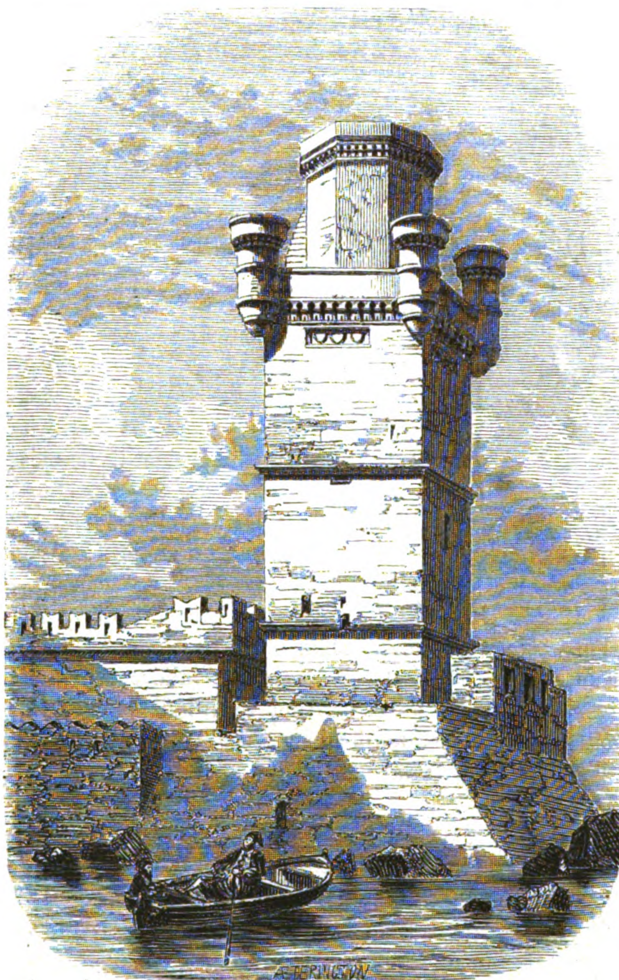
Des trois villes phéniciennes, Lindos est la seule qui existe encore. La ville de Rhodes, d'après Strabon, fut bâtie par l'architecte qui avait construit le Pirée, et elle remonterait ainsi à cinq cents ans avant Jésus-Christ.

L'île, peuplée par des Phéniciens et des Grecs venus en grande partie de l'archipel, ne pouvait manquer à sa destinée, qui était la navigation. Aussi les Rhodiens excellèrent-ils dans l'art nautique, et leurs galères, ainsi que leurs rameurs, jouirent-ils dans l'antiquité d'une réputation méritée. La supériorité de ces insulaires dans la science navale leur valut l'honneur de voir leur alliance recherchée par différents peuples ou divers conquérants. Ils firent tour à tour cause commune avec leurs compatriotes contre les Perses, vendirent à Xerxès leurs

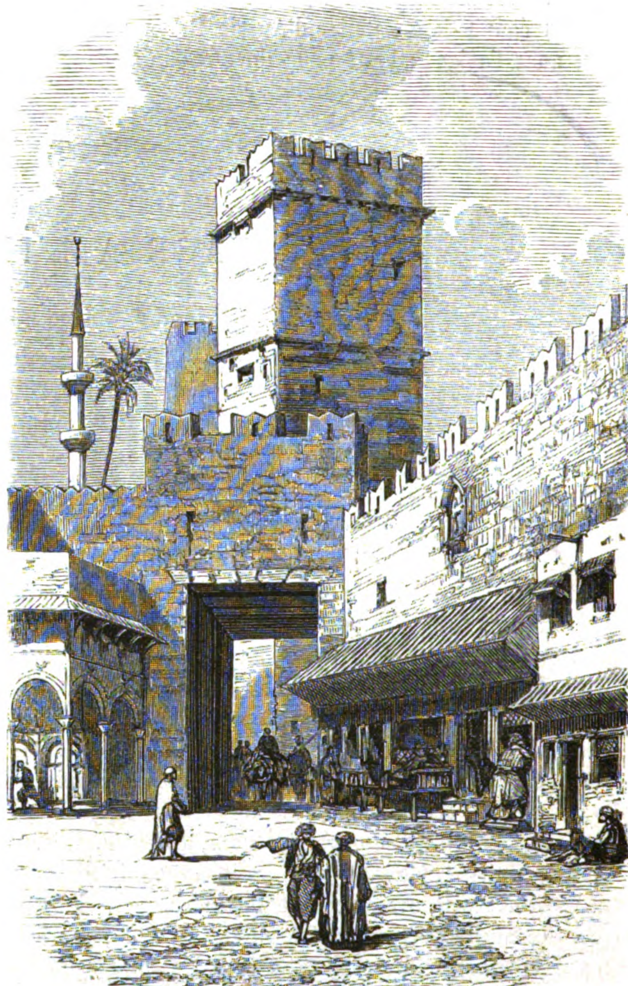
1. L'auteur passait à Rhodes en se rendant à Mossoul pour y chercher et y étudier, par ordre du gouvernement français, les antiquités découvertes sur le sol de Ninive.

bras habiles avec leurs fines galères, et plus tard suivirent successivement Scipion, Pompée ou Jules César.

La mer n'était pas le seul théâtre sur lequel les Rhodiens surpassaient leurs rivaux. Ils s'étaient fait remarquer encore dans la jurisprudence, les lettres et les arts. Leur code naval fut longtemps la règle de toutes les nations dans les conflits maritimes. Indépendamment de leurs écoles d'éloquence et de philosophie, qui ne le cédaient en rien à celles de la Grèce, et que Cicéron lui-même ne dédaigna pas de visiter, ils pouvaient à juste titre se glorifier de leurs travaux artistiques. La ville de Rhodes possédait un grand nombre de statues qui, malheureusement, ont disparu, soit dans les tremblements de terre qui ont ravagé l'île à différentes époques, soit en tombant aux mains des barbares qui les mutilèrent. Mais on peut se faire une idée du savoir auquel les sculpteurs de Rhodes étaient parvenus par la seule de leurs œuvres qui ait été conservée jusqu'à nous. Ce sont les quatre chevaux de bronze qui figurent aujourd'hui au-dessus de la grande porte de la basilique de Saint-Marc, à Venise. Ils sont attribués à Lysippe, qui, abandonnant son marteau de serrurier pour le ciseau de sculpteur, était venu se former à l'école de Rhodes. Il avait attelé ces coursiers au fameux quadrige monté par Apollon, et



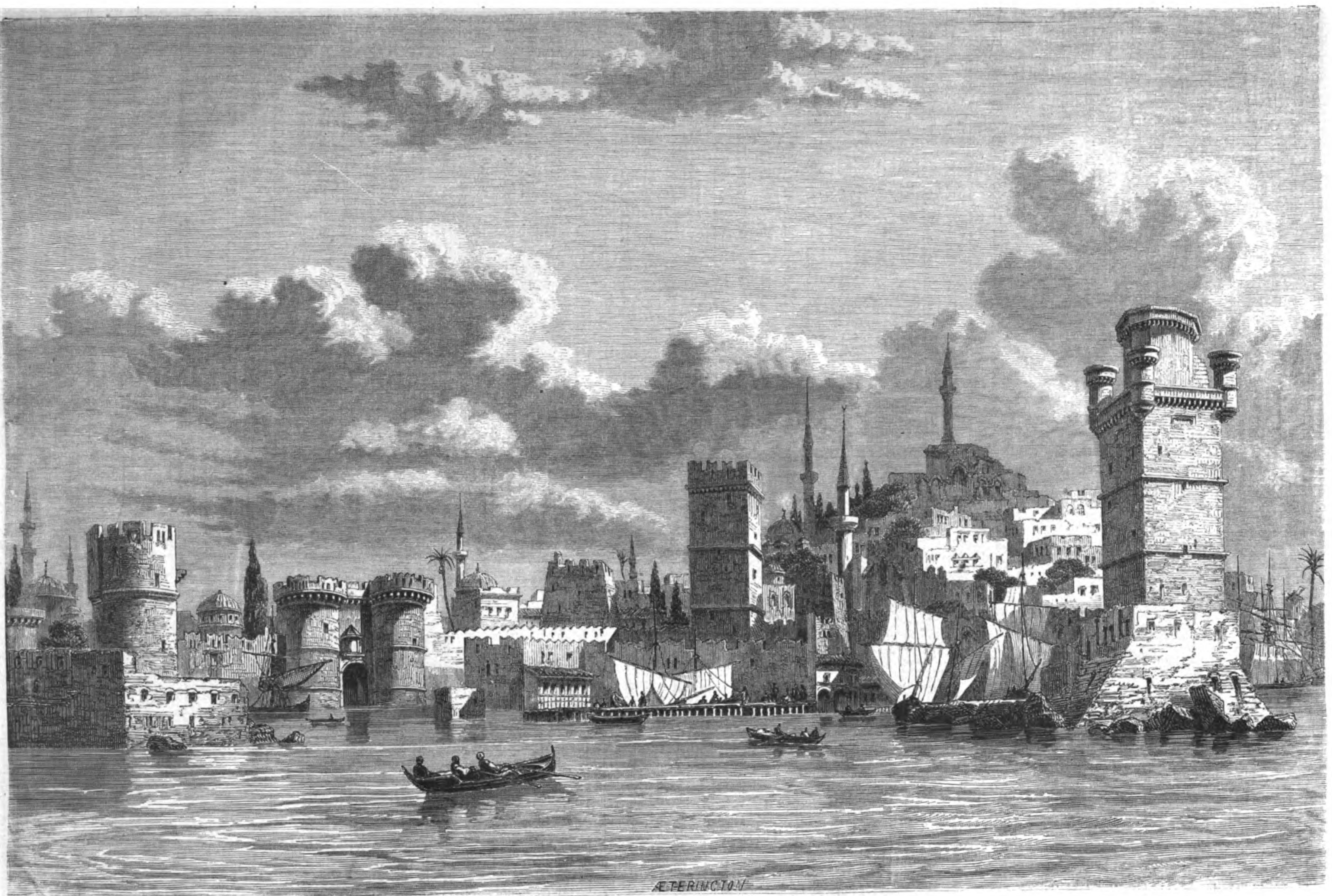
Tour Saint-Michel, à Rhodes.



Porte du Bazar, à Rhodes.

dont les Rhodiens avaient fait présent à Alexandre. Transportés à Corinthe, puis enlevés, par ordre du césar de Constantinople, pour figurer dans cette ville parmi tous les chefs-d'œuvre qui devaient orner la Rome orientale, ils y furent pris, en 1204, par les Vénitiens qui en firent hommage à leur saint patron. Ce sont ces magnifiques chevaux, attelés au char destiné au conquérant macédonien, qui vinrent, pendant quelques années, surmonter l'arc de triomphe placé devant le palais des Tuileries, pour rappeler les victoires de l'Alexandre français. Mais jouets du sort et des batailles, et devenus le prix du vainqueur, ils sont retournés à Venise.

Parmi les autres œuvres remarquables qui ont honoré cette petite république, on ne peu passer sous silence le célèbre *colosse*. Cet ouvrage gigantesque fut confié à un sculpteur du nom de Charis, natif de Lindos et élève de Lysippe. Le métal dont il fut fait était extrait d'une mine située dans la partie sud de l'île. Il en fallut neuf cent mille livres. Mais Charis travaillait depuis longtemps à sa statue, lorsqu'il mourut avant d'avoir pu la terminer. Continuée par un de ses disciples qui n'y employa pas moins de douze années, elle coûta trois cents talents, équivalant à un million et demi de francs. Selon Pline, sa hauteur était de soixante-dix coudées, ou trente mètres



Vue generale de la ville de Rhodes.

environ. Elle représentait Apollon, et d'après ce qui nous a été transmis sur cette merveille, les navires auraient passé entre ses jambes[1]. De plus, le dieu servait de phare et portait un fanal. Ce colosse n'avait encore qu'une vingtaine d'années d'existence, lorsqu'un tremblement de terre le renversa — trois cents ans avant Jésus-Christ. — Les débris de cette masse étaient considérables et d'une grosseur démesurée. On peut s'en faire une idée en songeant qu'un des doigts de la statue était plus grand et plus gros qu'un homme. Il y avait quelque chose comme mille ans que la superstition avait laissé à la place où ils avaient été précipités les membres épars de l'idole colossale. Ce n'était plus pour les générations qui s'étaient succédé que des masses informes de métal, et il n'est pas bien sûr que le souvenir de l'Apollon rhodien eût survécu, lorsque les Arabes, s'étant emparés de Rhodes, vendirent à des juifs le bronze qui en provenait, à la condition de retirer du fond de la mer tous les blocs qui obstruaient le port. On comprend quelles difficultés dut présenter cette opération, quand on sait qu'on ne repêcha pas dans l'eau moins de neuf cents charges de chameau.

Jusqu'à Vespasien l'île des *Serpents* ou des *Roses* avait conservé son indépendance. Ce fut cet empereur qui, dans les premières années de l'ère chrétienne, la lui enleva en la réunissant aux îles du voisinage pour en former une province maritime dont Rhodes devint le chef-lieu. A dater de cette époque, son autonomie cessa d'exister, et, partie intégrante d'un vaste empire, son rôle ne fut plus que fort secondaire, au milieu des révolutions qui l'ébranlèrent et des déchirements qui le mirent en pièces après les prédications sanglantes de Mahomet.

Rhodes, soumise aux empereurs d'Orient, se relâcha peu à peu, dans la suite, de son obéissance. Voisine de l'archipel, sur la route de Constantinople à Alexandrie ou à la côte de Syrie, Rhodes se présentait comme un point très-favorable aux entreprises des corsaires musulmans. La faiblesse des habitants et l'insouciance des souverains de Byzance les laissèrent s'y installer en maîtres, et les Rhodiens, pour s'être soustraits aux lois de la grande métropole orientale, tombèrent sous le joug des ennemis de leur race et de leur foi, et le subirent jusqu'au commencement du quatorzième siècle.

Gérard Tunc. — Origine de l'ordre. — Chevaliers de l'Hôpital.

Le 15 juillet 1099, après quarante jours de siége, les croisés avaient emporté Jérusalem d'assaut, au cri : *Dieu le veut!*

Au milieu des scènes de carnage qui ensanglantèrent le pavé des temples aussi bien que le sol des rues, on vit un homme, aidé de quelques pèlerins comme lui, chercher parmi les morts et ramasser dans le sang les chrétiens blessés, pour les transporter et les soigner dans un pieux asile où il s'était voué à cette tâche charitable. — Ce saint homme avait nom *Gérard Tunc*. — Né en Provence, il était venu à Jérusalem en pèlerinage. Là, sa charité lui avait inspiré l'idée de secourir les pèlerins pauvres ou malades qui affluaient autour du tombeau du Christ. Son exemple étant suivi par quelques-uns des témoins de ses bonnes œuvres, il parvint à former un groupe de personnes des deux sexes, qui se dévouèrent ensemble à la tâche pénible que la piété leur inspirait.

Un grand nombre de victimes des combats furieux qui avaient ouvert aux croisés les portes de Jérusalem avaient trouvé auprès de Gérard les soins que réclamaient leurs blessures. Beaucoup de chevaliers étaient parmi ceux dont les maux avaient été soulagés par la main de ce saint homme. Ils l'avaient vu donner son temps, consacrer ses veilles, épuiser ses forces à les guérir. Tant de bienfaisance et de piété ne pouvait manquer d'émouvoir des cœurs qui avaient tout sacrifié : patrie, famille, bonheur du foyer, pour venir délivrer le saint sépulcre. La foi qui les avait conduits à Jérusalem les disposait à entrer dans l'une des voies les plus saintes du Seigneur, et plusieurs d'entre ces fiers hommes de guerre, mettant sous les pieds leur orgueil et les préjugés de leur caste, voulurent imiter la vertu de Gérard, en se consacrant aussi au service des pauvres et des souffrants. Ils revêtirent avec enthousiasme une robe de bure noire, par laquelle ils remplacèrent leur brillant équipage, et, renonçant volontairement au monde comme à toute idée de retour dans leur pays, ils acceptèrent avec joie l'existence austère qui fit de Jérusalem leur nouvelle patrie, des pauvres leur unique famille. Peu à peu l'exemple, venu d'en haut, descendit dans tous les rangs de l'armée, et la sainte compagnie qui reconnaissait Gérard pour chef se vit, en peu de temps, grossie d'un grand nombre d'adeptes qui voulaient avoir leur part dans les mérites de cette pieuse confrérie. — Telle fut l'origine de l'ordre des chevaliers de l'Hôpital.

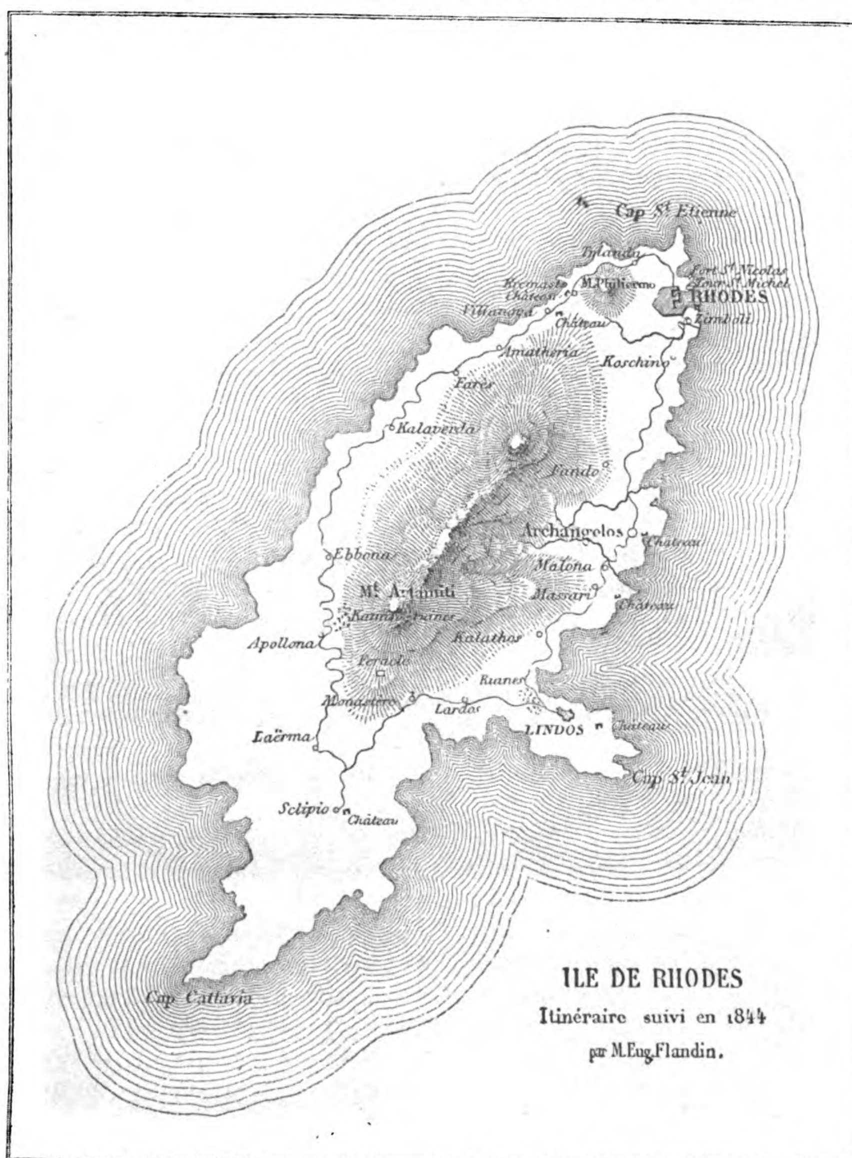
L'enthousiasme qu'avait excité en Europe la conquête de Godefroy de Bouillon et la connaissance des services que les Hospitaliers rendaient aux pèlerins, leur faisaient adresser de toutes parts des sommes énormes par tous ceux qui voulaient s'associer aux mérites de leur œuvre. Aussi les ressources dont disposait frère Gérard furent-elles bientôt au niveau de ses besoins, comme des secours que réclamaient de lui les nombreux pèlerins qui accouraient en Palestine. Il en profita pour élever, sous l'invocation de saint Jean-Baptiste, une église à laquelle il adjoignit de vastes bâtiments qui servaient, les uns de couvent aux Hospitaliers, les autres d'hôpital pour les malades ou d'auberge pour les étrangers; — de là ce nom d'*auberge* qui a été consacré, et est demeuré affecté au lieu où les pèlerins étaient recueillis. Dès ce moment, à cause de leur église et du patron qu'ils s'étaient donné, les chevaliers de l'Hôpital furent indifféremment désignés par ce nom ou par celui de chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem.

1. Voyez une étude sur ce sujet par M. A. Chabouillet, conservateur du cabinet des médailles de la Bibliothèque impériale, dans le *Magasin pittoresque*, t. XXII, 1854, p. 335 et 392.

Les chevaliers de l'Hôpital en Palestine, à Chypre et à Rhodes.

Les religieux de l'ordre de Saint-Jean s'étaient voués au service des pauvres; mais hommes de guerre avant d'être moines ou infirmiers, ce n'était point sans une préférence bien naturelle pour la cotte de mailles qu'ils la revêtaient sur leur froc, toutes les fois que l'occasion s'en présentait, ce qui arrivait souvent. Aussi cette vaillante cohorte prit-elle largement sa part de tous les combats qu'eurent à soutenir les croisés contre les infidèles qui les harcelaient sans cesse; et, par son dévouement, comme par sa discipline à laquelle obéissait chacun de ses membres, elle était le plus solide rempart du saint sépulcre.

La renommée des Hospitaliers, de leurs exploits et des bienfaits que recevaient d'eux les pèlerins de tout pays, continuait à s'étendre dans tout l'Occident. Leurs vertus touchèrent tellement les souverains et les princes, que c'était à qui d'entre eux leur ferait des dons. Aussi n'y eut-il pas, en peu de temps, une contrée où l'Hôpital ne



ILE DE RHODES
Itinéraire suivi en 1844
par M. Eug. Flandin.

comptât des propriétés importantes. L'argent n'était pas le seul secours que les différents pays d'Europe envoyassent aux Hospitaliers : il accourait sous leur bannière une foule de jeunes gentilshommes. Le nombre considérable des auxiliaires que l'ordre recevait ainsi, et la diversité des langages qu'ils parlaient, obligèrent le chef ou grand maître de l'Hôpital à les diviser et à les grouper selon leur nationalité. — De là ce mot *langue*, par lequel on distinguait les diverses compagnies d'Hospitaliers. — Il y eut dans le principe sept langues : celles de Provence, d'Auvergne, de France proprement dite, d'Italie, d'Aragon, d'Allemagne et d'Angleterre. Cette division subsista jusqu'au dernier jour de l'existence de l'ordre, avec cette modification que, lorsque l'Angleterre se sépara de Rome et devint schismatique, la dernière langue fut supprimée, et que plus tard on ajouta celles de Castille et de Portugal.

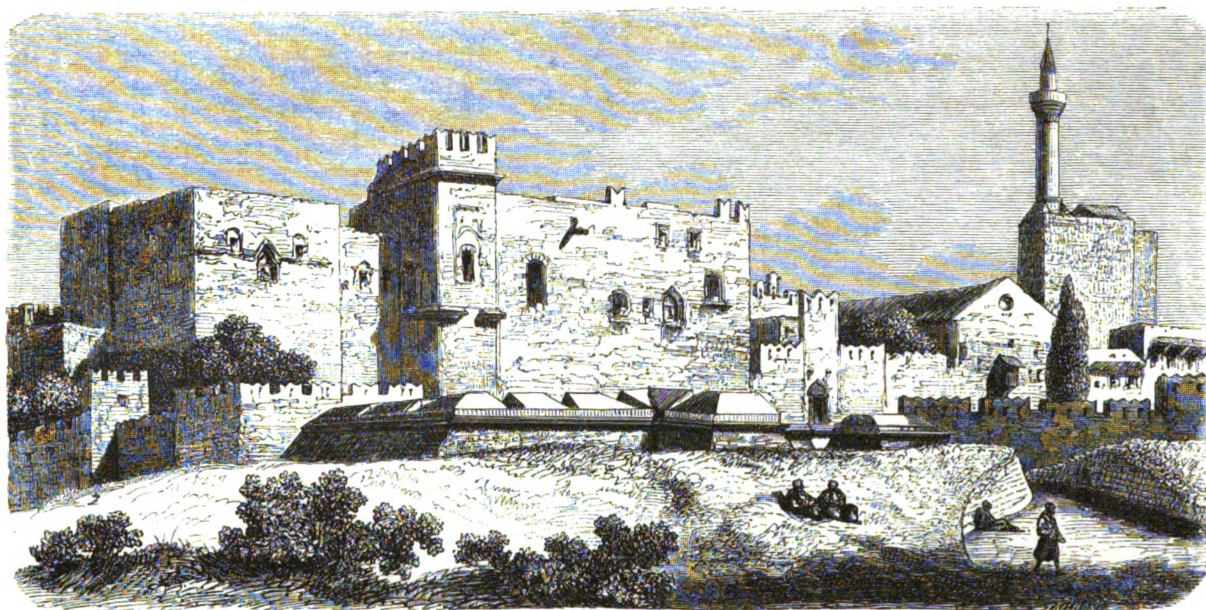
En Palestine, cette milice chrétienne avait répandu son sang dans toutes les plaines depuis Damiette jusqu'à Antioche. Combattant toujours au premier rang, elle

défendit longtemps, sous les murs de Jérusalem, la couronne de Godefroy et de Baudouin; à Saint-Jean d'Acre, elle aida puissamment Philippe II de France et Richard d'Angleterre à s'emparer de la place; à Mansourah, hachée, écrasée par le nombre, elle ne put sauver le téméraire comte d'Artois, ni arracher des mains des Sarrasins l'infortuné saint Louis dont elle paya la rançon. Souvent victorieuse, quelquefois taillée en pièces, toujours au plus fort de la mêlée, elle ne s'en retira jamais que couverte d'autant de gloire que de blessures.

Le sort des armes, le refroidissement de la foi en Europe, les dissensions entre les croisés avaient mis ceux-ci dans une situation désespérée. Peu à peu ils avaient été acculés à la mer, et des nuées de musulmans y précipitèrent tout ce qui échappa à la fureur du glaive. Le sac de Ptolémaïs fut le dernier acte de ce terrible drame qui se jouait depuis deux siècles sur la terre de Syrie. Dans l'horrible nuit de 1291, qu'éclaira de ses lueurs sinistres la torche des Sarrasins, presque tous les chrétiens furent exterminés dans Saint-Jean d'Acre. Quelques faibles débris seulement, dérobés à la rage des mahométans, purent, en se jetant dans des barques, échapper au carnage dont mille cris de douleur leur portaient sur les flots les échos affaiblis.

Les restes de la milice des Hospitaliers, rares survivants de cette sanglante catastrophe, avaient dû, couverts de sang, abandonner ce sol que leur valeur n'avait pu défendre. La Palestine était à jamais perdue. Ce théâtre de leurs exploits passés était désormais interdit aux chevaliers de Saint-Jean. Les chemins de Jérusalem leur étaient fermés, sans qu'ils renonçassent à mettre au service de la religion du Christ cette foi valeureuse, cet esprit chevaleresque qui conservaient dans leur cœur toute leur ardeur première.

Mais où aller? — Où dresser la bannière du saint patron? — Vers quels rivages porter des armes qui firent tant de fois trembler les ennemis des chrétiens? — Où élever les murs d'un nouvel hôpital, pour y continuer les traditions de charité que leur avaient transmises leurs pieux devanciers? — Réfugiés à Limisso, qu'Henri II de Lusignan leur avait assigné pour séjour, leurs pensées se partageaient entre ces inquiétudes pour leur avenir et la nécessité de combler les vides que la guerre avait faits dans leurs rangs. L'ordre décimé se recruta dans ses maisons d'Occident, et les jeunes chevaliers qui accoururent à la voix de leurs chefs le remirent de nouveau sur un pied respectable. Les membres nouvellement réunis autour du grand maître brûlaient de gagner leurs éperons; ceux qui avaient survécu au désastre de Ptolémaïs soupiraient après la vengeance; tous ensemble demandaient à courir sus aux infidèles. — Mais comment? — Descendre sur la plage syrienne et retourner vers les lieux saints était chose impossible. La terre et ses combats étaient désormais interdits aux chevaliers. La mer seule s'ouvrait devant eux, et sur ses vastes plaines, ils pouvaient, en changeant leur manière de combattre, faire encore la guerre aux mahométans, et rajeunir les lauriers de leur étendard.



Rempart et porte Saint-Pierre, à Rhodes.

De ce moment, de nouvelles destinées s'offrirent à l'ordre de Saint-Jean. La foi, le zèle religieux et l'ardeur de ses membres à poursuivre le but de son institution qui était, avant tout, la défense de la croix en Orient, les poussèrent à employer leurs ressources à la création d'une marine. En peu de temps elle devint formidable, et les Sarrasins apprirent bientôt tout ce qu'ils avaient à redouter de ces hommes de guerre qui les avaient, en tant de batailles, terrassés à cheval, et qui alors les attaquaient et leur livraient de terribles combats sur leurs galères.

Cependant le roi de Chypre rendait insupportable aux chevaliers le séjour de Limisso, dont le port ne leur offrait d'ailleurs, ni par son étendue, ni par sa sûreté, les



Un chevalier de Rhodes.

ressources qu'exigeait la marine qu'ils y avaient fondée. D'un autre côté, le grand maître, personnifiant l'esprit de son ordre tout entier, ne pouvait voir plus longtemps son autorité soumise à celle de Lusignan, et il aspirait à recouvrer cette indépendance dont ses prédécesseurs n'avaient cessé de jouir avant d'aborder en Chypre. Pour atteindre ce but, il était indispensable que, fût-ce par les armes, fût-ce à prix d'argent, il parvînt à se rendre maître d'un point qui, en satisfaisant à ce besoin de liberté, n'éloignât pas l'ordre de la terre sainte à laquelle ses pensées comme ses devoirs restaient fidèles, et qui lui permît de tenir en respect les Turcs dont les progrès devenaient de plus en plus inquiétants.

Le chef de l'Hôpital songea à Rhodes dont il avait exploré les rivages dans le cours de ses excursions maritimes. La diplomatie pouvait, moyennant une grosse somme, lui assurer la possession de cette île qui était, comme nous l'avons vu, une dépendance purement nominale de la couronne de Byzance. Mais par orgueil, autant que par haine des religieux latins dont il redoutait le voisinage, l'empereur Paléologue Andronic II rejeta avec hauteur les offres du grand maître qui se crut, dès ce moment, dégagé de tout scrupule, et attaqua de suite Rhodes défendue à la fois par les Grecs et les Turcs ou Sarrasins. Le siége en fut assez long et exigea bien des assauts, mais la garnison devait succomber sous les coups de leurs redoutables assaillants. Les chevaliers de Saint-Jean s'emparèrent de Rhodes, le 15 août 1310, sous le commandement de leur grand maître Foulques de Villaret.

Depuis lors Rhodes devint le centre de l'ordre de l'Hôpital. Ce fut là que s'établit son principal couvent avec ses dépendances, et les chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem prirent le nom de chevaliers de Rhodes. Ils demeurèrent, comme on le sait, les souverains de l'île jusqu'à l'année 1522, où le 22 décembre, après un siége de six mois, ils durent par capitulation céder Rhodes aux musulmans.

Pendant deux siècles l'influence de la civilisation chrétienne avait transformé l'île et surtout Rhodes. Des édifices s'étaient élevés dans son enceinte : notamment plusieurs sanctuaires sous les vocables de saint Jean, sainte Catherine, saint Marc, saint Étienne, Notre-Dame de la Victoire, et d'autres.

Le palais du grand maître, le couvent, l'hôpital, des forts, des tours, des demeures pour les commandeurs des différentes langues, donnaient à la ville de Rhodes cette physionomie religieuse, militaire et imposante qu'elle a conservée jusqu'à nos jours.

Rhodes. — Aspect de ses fortifications. — Intérieur de la ville. Le palais des grands maîtres.

Aujourd'hui, quand on arrive à Rhodes, l'île se présente à peu près sous la forme d'un triangle qui aurait sa base à la mer, et dont le sommet serait au point culminant d'une éminence sur le versant de laquelle la ville descend jusqu'au port. A ce sommet, et à la place de l'ancienne flèche de Saint-Jean, se dresse un petit minaret blanc, posé sur une large base de pierre, carrée, colorée par le temps, comme sur un socle beaucoup trop disproportionné. C'est tout ce qui reste du clocher de la cathédrale, mutilé par les boulets de Soliman.

La base du triangle offre un aspect des plus imposants. Une ligne de murailles crénelées, percées d'embrasures et de meurtrières, s'étend de l'est à l'ouest, accidentées par des tours rondes ou carrées, massives ou élancées, montrant fièrement les baies noircies par lesquelles sortaient autrefois les boulets qui tenaient l'ennemi en respect loin du port. Aux deux extrémités de cette muraille viennent se rattacher celles de l'enceinte qui, en faisant le tour de la ville, monte au sommet de la colline par l'ouest, redescend par l'est, et lui fait de tous côtés une solide cuirasse dont le défaut ne put jamais être trouvé par les Turcs.

Tous ces murs crénelés, toutes ces tours, tous ces ouvrages de défense portent encore parfaitement conservées et reconnaissables des armoiries qui prouvent que leur construction est due aux divers chefs de l'Hôpital. Par le nombre des blasons ainsi sculptés et scellés sur les murs, on voit que chacun des grands maîtres de Rhodes a voulu contribuer à son embellissement ou à sa défense. Les hiéroglyphes de la noblesse française portent écrits les noms de Villeneuve, Béranger, Naillac, Lastic, des Ursins, d'Aubusson, d'Amboyse, l'Ile-Adam, et d'autres non moins illustres.

Mais ce port est silencieux. Les murs écroulés qui l'entourent sont dégarnis de leurs arbalétriers. La ville entière semble sommeiller. Autour d'elle, la brise seule exhale son souffle et bruit à travers les fleurs de l'île enchanteresse en leur enlevant leurs parfums qu'elle répand dans l'air. Est-ce là cette cité qu'animait une marine si active au temps de Villeneuve ou de d'Aubusson ? Est-ce bien cette place de guerre qui résonnait des fanfares militaires, et qu'ébranlaient les milles bouches de ses valeureux canons? — Plus rien qu'un morne silence dans Rhodes, autour d'elle une campagne solitaire.

Voici trois cent quarante ans que les Turcs sont les maîtres de Rhodes. L'herbe pousse au milieu des rues, et le pied du passant ne l'empêche pas de grandir; le sentier dans la plaine se voit peu, le pas de la mule y reste longtemps imprimé entre les fleurs qu'il laisse épanouir. Mais cette mousse recouvre les grandes pierres des palais. Sous ce lierre sont cachées des armoiries illustres; à travers cette embrasure, où ce long canon fleurdelisé semble attendre un ennemi qui ne viendra pas, on ne voit que des champs verdoyants et de grands tertres où éclôt à foison la tulipe sauvage, à côté des narcisses et des roses. Les cippes de marbre qui se dressent au milieu de ces fleurs, ce sont les tombes des guerriers de Soliman.

De bien loin on l'aperçoit, — car les Turcs ont pris soin de la blanchir, comme s'ils voulaient qu'on la vit mieux, — cette grande tour Saint-Michel, avec ses quatre tourelles. Le flot, que les courants de l'Archipel poussent jusque-là, vient se briser en écume blanche à son pied. Elle domine la mer de toute sa hauteur, et ses trois écus-

sons montrent aux générations étonnées le nom de son fondateur, Philibert de Naillac.

Le port est peu vaste; mais n'était-il pas toujours assez grand pour les navires de l'ordre, auxquels les intérêts de la religion et de l'Europe chrétienne interdisaient le repos ?

De quelque côté que le regard se porte, ce ne sont que murailles à embrasures, créneaux et barbacanes. Personne n'y veille.

Par-dessus ces murailles, qu'ébranlèrent avec tant de peine les canons de Soliman, la ville se montre tout entière, dominée par Saint-Jean, l'ancienne cathédrale. La chaux répandue sur quelques maisons rappelle qu'elles sont habitées par des Turcs ou des Juifs ; mais leurs formes, leurs ogives à trèfles et les créneaux qui les surmontent portent encore le cachet de leurs premiers habitants.

C'est là cette école de la chevalerie où, pendant plus de deux cents ans, les successeurs de Raymond du Puy, de Guillaume de Châteauneuf, de Villaret, héritiers de leur gloire et de leurs vertus, formaient au noble métier des armes une jeunesse ardente qui brûlait de gagner ses éperons en combattant les Turcs et les Sarrasins. C'est ici qu'après les désastres de Palestine, Foulques de Villaret, conduisant les débris de son ordre échappés au fer des Sarrasins, vint planter l'étendard des Hospitaliers, béni à Jérusalem et arboré, deux siècles durant, sur les murs d'Ascalon, de Margat ou de Ptolémaïs. C'est là qu'un chevalier chrétien fit verser des larmes de compassion à un empereur turc qui plaignait ses malheurs, après avoir admiré sa bravoure ; et c'est au pied de cette tour, sur cette pierre dont l'anneau rouillé a retenu la barque sur laquelle Villiers de l'Ile-Adam monta en quittant Rhodes pour aller chercher d'autres infortunes, que le grand maître fit au sultan vainqueur, qui lui offrait de grands honneurs s'il voulait le servir et abjurer sa religion, cette réponse : « Un aussi grand prince dédaignerait les services d'un renégat. »

Chaque voûte, chaque coin semble apporter un écho de la langue austère de ces hommes dont l'amour de la gloire était la passion dominante, dont l'honneur et la foi chrétienne furent les sincères croyances, — noble héritage qu'ils tenaient de leurs devanciers et qu'ils avaient apporté de la terre sainte.

En faisant le tour de ces remparts formidables, on y retrouve les canons fondus aux armes de la religion : ils sont encore sur leurs affûts brisés ou vermoulus. Immobiles sur leurs plates-formes, leurs roues, soudées aux essieux, semblent avoir pris racine et poussent des herbes sauvages. La rouille qui les dévore ronge leurs lumières. Ces embrasures ne fument plus qu'aux jours du *baïram*, lors des salves qui annoncent aux musulmans que les réjouissances doivent succéder aux longs jeûnes du *ramazan*. Au fond de ces larges fossés taillés dans le roc, tant de fois arrosés de sang, l'herbe croît haute et abondante; personne n'y descend, les reptiles seuls s'y glissent en paix.

Si l'on franchit ces murs encore teints du plus pur sang de la noblesse du seizième siècle, et que l'on pénètre dans cette ville remplie des souvenirs de ses glorieux fondateurs, on est frappé de son aspect martial qu'elle a conservé en dépit des kiosques et des minarets turcs qui ont en vain essayé de la défigurer. On se sent saisi d'un respect involontaire pour le palais des grands maîtres, pour les demeures des chevaliers dont les blasons surmontent encore les portes bardées de fer. Dans la rue qui monte du port vers Saint-Jean, entre de hautes murailles crénelées et couvertes d'écussons, on croit entendre un faible écho qui apporte le bruit des pas d'un chevalier dont la botte éperonnée résonne sur la dalle. On éprouve comme une hallucination qui fait entrevoir, dans un demi-jour, une croix blanche qui se plisse sur une cotte d'armes rouge, tant les souvenirs se pressent et prennent les allures de la réalité. — Glorieuse fiction qui fait revivre un autre âge ! Admirable prestige d'un temps héroïque qui pousse l'imagination vers les illusions, en faisant battre le cœur au milieu d'eux ! — Mais ces temps ne sont plus, et le rêve ne dure pas. Le chevalier ne frappe plus le pavé de sa lance. L'Ile-Adam a quitté Rhodes pour toujours. Il n'y a plus là que les murs élevés par les Hospitaliers, que le pavé qu'ils ont foulé et sur lequel glisse comme une ombre, dérobée sous son voile, la femme turque effrayée de se trouver seule au milieu de ces édifices et de toutes ces images des *Francs*.

Un jour peut-être une autre bannière chrétienne flottera sur la tour Saint-Michel. Dieu peut permettre aux fils de reconquérir les remparts que défendirent leurs pères et de rentrer par une nouvelle brèche dans les palais qu'avaient bâtis leurs ancêtres. Les Turcs y pensent. Ils croient à cette restitution. Leurs docteurs l'ont annoncée : *ce doit être un vendredi, à l'heure de la prière de midi.* — Se souviennent-ils donc que Godefroy de Bouillon est entré dans Jérusalem un vendredi ? — Les Turcs ont peur; et chaque semaine, ce jour-là, à midi, les portes de Rhodes sont fermées, les ponts-levis sont levés. Mais que pourraient les ponts-levis, les herses et ces faibles portes contre les arrêts du destin ? Que pourraient même ces vieux remparts, si redoutables quand veillait sur eux la milice de l'Hôpital ? Saladin n'est plus, et il s'en faut que nous soyons au temps de Soliman. On peut donc se laisser aller à l'espoir et dire, en foulant cette terre tout imprégnée de sang français : « Que Dieu le veuille ! » ainsi que, partant pour la croisade, nos pères disaient : *Dieu le veut !*

Parmi les édifices les plus considérables, on remarque, au sommet de la ville, les hautes murailles d'un palais. Sa grande porte, flanquée de deux tours, surmontée de deux clefs et d'armes *de gueules, frettées de lances d'or, semées d'écussons de même*, rappelle le grand maître Helion de Villeneuve, successeur de Foulques, à qui cette colonie de guerriers doit un grand nombre de travaux importants. Ce monument de la munificence de l'ancien grand prieur de Provence, devenu l'hospice des soldats turcs, prison d'État à l'occasion, et dont cette destination avilit l'intérieur, montre encore au-dessus

du bastion d'Auvergne qui lui servait de défense, ses murs lézardés et ses créneaux décapités. Voisin de la cathédrale, il touchait autrefois à un édifice dont il ne reste plus que les fondations à fleur de terre : c'était la *loge de saint Jean*, la salle du conseil où s'assemblait le chapitre de l'ordre. Il y a quelques années seulement que la voûte s'est affaissée, et l'on n'en voit plus que la principale arcade en ogive, aux armes de Jean de Lastic, qui ouvre sur la rue à laquelle les traditions populaires ont conservé le nom de *rue des Chevaliers*.

Au milieu de ces ruines, et menacé du même sort, on voit un petit palais dont les fenêtres sont encadrées de moulures dans lesquelles s'entortillent des feuilles d'acanthe d'un travail délicat et gracieux. On croit que c'était le presbytère ou l'habitation réservée au clergé de la cathédrale qui s'élève à côté. L'église Saint-Jean, convertie en mosquée, est entourée de masures ou de ruines derrière lesquelles elle semble cacher sa honte. — Destinée bizarre ! — son nom lui est resté, comme celui de Sainte-Sophie a été conservé à l'antique basilique de Byzance, et, à Rhodes comme à Constantinople, les musulmans font la prière dans un temple qui est demeuré sous le vocable d'un saint chrétien. Ici, ils se prosternent sur les dalles où s'agenouillaient les chrétiens, et sous lesquelles reposent leurs cendres. C'est en face du sanctuaire où, entre deux assauts, l'Ile-Adam, et avant lui d'Aubusson, venaient recevoir le pain de la communion, que les Turcs invoquent le Dieu de Mahomet. La noblesse du sang, le courage et l'héroïsme religieux qui inspirèrent jadis tant de belles actions, imposent assez de respect aujourd'hui encore aux fils de ceux qui en ont été les victimes, pour qu'ils craignent de porter une main sacrilége sur les monuments et les noms de ceux qui les ont illustrés. Combien de fois cette pensée ne se présente-t-elle pas à l'esprit quand on parcourt cette ville de Turcs, où chaque rue, chaque maison, on peut dire chaque pierre, porte encore le sceau de son origine chrétienne, l'empreinte de cette foi belliqueuse si souvent fatale à l'islamisme et secourable à l'Europe, et dont l'Europe ne se souvient plus que comme d'une vieille légende poétique.



Porte du palais des grands maîtres, à Rhodes.

Eugène FLANDIN.

(La fin à la prochaine livraison.)



Palais des grands maîtres, à Rhodes.

VOYAGE A L'ILE DE RHODES,

TEXTE ET DESSINS PAR M. EUGÈNE FLANDIN[1].

1844

Cathédrale Saint-Jean. — La rue des Chevaliers. — Prieuré de France. — Le Couvent. — Le Châtelet. — Le fort Saint-Nicolas.

Aucun chrétien ne s'arrête sans émotion devant cette vieille cathédrale Saint-Jean, ses longues fenêtres ogivales, son pignon à rosace, ses gouttières à tête de dragon, les marches de son perron de marbre qu'ont foulées les fidèles et usées, hélas ! sous les pieds des disciples de Mahomet. De gros clous de fer maintiennent les ais de la porte vermoulue que l'iman ouvre au visiteur, la main tendue pour recevoir quelques *paras*, prix de sa tolérance ; moyennant ce salaire, il laisse entrer. — Quelle nudité ! — Quelle misère dans ce saint temple ! — Que sont devenues les belles orgues que d'Aubusson y fit placer? Où est ce magnifique reliquaire d'or rehaussé de pierreries qui renfermait la main droite de saint Jean? — Singulier présent d'un sultan au grand maître! — Partout la ruine, la décadence et l'avilissement. Le plâtre des murs tombe en entraînant des fragments de peinture à fresque, et de grandes lézardes annoncent leur chute prochaine. Une poussière vieille et moisie macule les épitaphes en langue latine. Des lambeaux de tapis cherchent vainement à couvrir les dalles. Une natte poudreuse s'étale sur un marbre noir où luisent çà et là quelques lettres dorées : c'est la tombe de Fabrizio Caretti, celui qui légua Rhodes au dernier de ses princes. Au plafond lambrissé, bleuâtre et constellé d'or, pendent quelques lampes éteintes et noircies où ne brûle plus l'huile sainte. La chaire du Koran, le *mehráb* a remplacé l'autel. Le cœur se serre à l'aspect de ces murs sombres et humides qui semblent revêtus du cilice et pleurer l'absence du Christ ; leurs échos ne répètent plus les versets de l'Évangile. Les cloches n'annoncent plus à grande volée les fêtes de l'Église....— On entend une voix perdue dans l'air, c'est celle de l'iman. Du haut de son minaret, il appelle les musulmans à la prière, en répétant d'une voix claire, avec un accent monotone : *Allah il Allah ! Mohammet ressoul Allah!* — Il faut s'éloigner. A cet appel : *Dieu est Dieu, et Mahomet est son prophète*, les Turcs vont entrer, et la protection du bienheureux saint Jean pourrait n'être pas efficace contre leur colère allumée par la profanation des pas d'un *giaour* dans ce sanctuaire qu'a élevé Foulques de Villaret, et qu'a béni un évêque chrétien !

Près de là sont les ruines d'une église qui rappelle l'héroïque défense de Rhodes par d'Aubusson. Ce grand maître la fit élever près du rempart sur lequel avait eu lieu le combat sanglant qui avait décidé la retraite des Osmanlis, et il la plaça sous l'invocation de Notre-Dame de la Victoire. En 1522, comme si les Turcs eussent voulu renverser ce monument, souvenir de leur défaite, ils s'y acharnèrent et le firent écrouler sous les efforts des coups répétés de leur artillerie.

Au sortir de l'ancienne cathédrale, et en passant sous l'arcade en ogive qui est voisine, on se trouve au sommet de la fameuse *rue des Chevaliers*. A chaque pas, presque sur chaque maison, brillent des armoiries dont les conquérants s'enorgueillissent comme d'autant de trophées de leur victoire. On y reconnaît successivement celles d'Hélion de Villeneuve, de Roger de Pins, de Philibert de Naillac, de Jean de Lastic, de Jean-Baptiste des Ursins, de Pierre d'Aubusson, d'Emery d'Amboise, de Guy de Blanchefort, de Fabrizio Caretti, de Villiers de l'Ile-Adam, et de tant d'autres dont les blasons disent les noms illustres. De quel respect ne se sent-on pas saisi en face de ces radieux et nobles écussons où brille encore à côté de la croix, et dans tout son éclat, l'écu de saint Louis avec ses trois fleurs de lis, antique symbole de la pureté du vieux drapeau français qui flottait à Bouvines, à Alexandrie comme à Fontenoy? Malgré son ardeur, le soleil d'Asie les a conservés frais ces lis de France, au milieu de plusieurs générations de musulmans qui les respectent par tradition. Les petits enfants apprennent de leurs pères combien ils ont coûté à cueillir, arrosés du sang de nos preux. Combien en effet leur tige solide n'a-t-elle pas résisté au cimeterre des infidèles! Cachés aujourd'hui par la clématite blanche comme eux, ils se trahissent encore par leur éclat sous ces lianes pendantes qui les protégent de leur ombre.

En descendant la rue, et déviant un peu de son chemin, on passe sous une voûte sombre. Là est une ancienne *auberge* de l'ordre. La tablette d'armoiries qui orne la façade indique qu'elle appartenait à la langue de France. Presque en face est celle d'Espagne, et un peu plus loin, la langue d'Italie avait la sienne.

Mais reprenons notre course dans cette rue vénérable où tout respire encore un parfum de chevalerie. Nous allons nous trouver en face du monument le plus beau et le plus intéressant par les détails de sa construction à la fois élégante et sévère, qu'ornent plusieurs cadres armoriés, entourés de guirlandes en feuilles d'acanthe. C'est un édifice crénelé comme une citadelle, avec des tourelles en vedettes fièrement placées à son faîte. De larges fenêtres encadrées de moulures délicatement refouillées s'ouvrent sur la façade et indiquent une noble habitation. C'était jadis la demeure du grand prieur de France. Trois dignitaires de cet ordre élevé y habitèrent successivement, si l'on en croit les écussons et les millésimes qui sont placés entre les fenêtres ou sur la porte dont l'ogive

1. Suite et fin. — Voy. page 38.

élégante repose sur de petites colonnettes. La *croix ancrée* et le chapeau de cardinal sont à Pierre d'Aubusson; les armes *palé d'or et de gueules à six pièces*, rappellent Emery d'Amboise; et ce bras *gonfalonné d'hermine* est celui de Villiers de l'Ile-Adam. Ce palais, parfaitement conservé, qu'une main respectueuse a su, sans ruine, approprier aux usages de ses nouveaux propriétaires, est aujourd'hui la demeure d'un Turc. Sa façade est défigurée par de petits balcons en bois, grillés, adaptés aux anciennes fenêtres largement ouvertes, telles qu'elles convenaient à la vie de chevaliers sans peur comme sans reproches, mais qu'une précaution jalouse et soupçonneuse a réduites aux proportions de la lucarne orientale. Cependant il faut rendre grâce au propriétaire actuel, peu soucieux d'ailleurs des hôtes auxquels il succède, de ne pas avoir détruit ces brillants écussons, qui conservent



Porte de l'ancienne salle du conseil, à Rhodes.

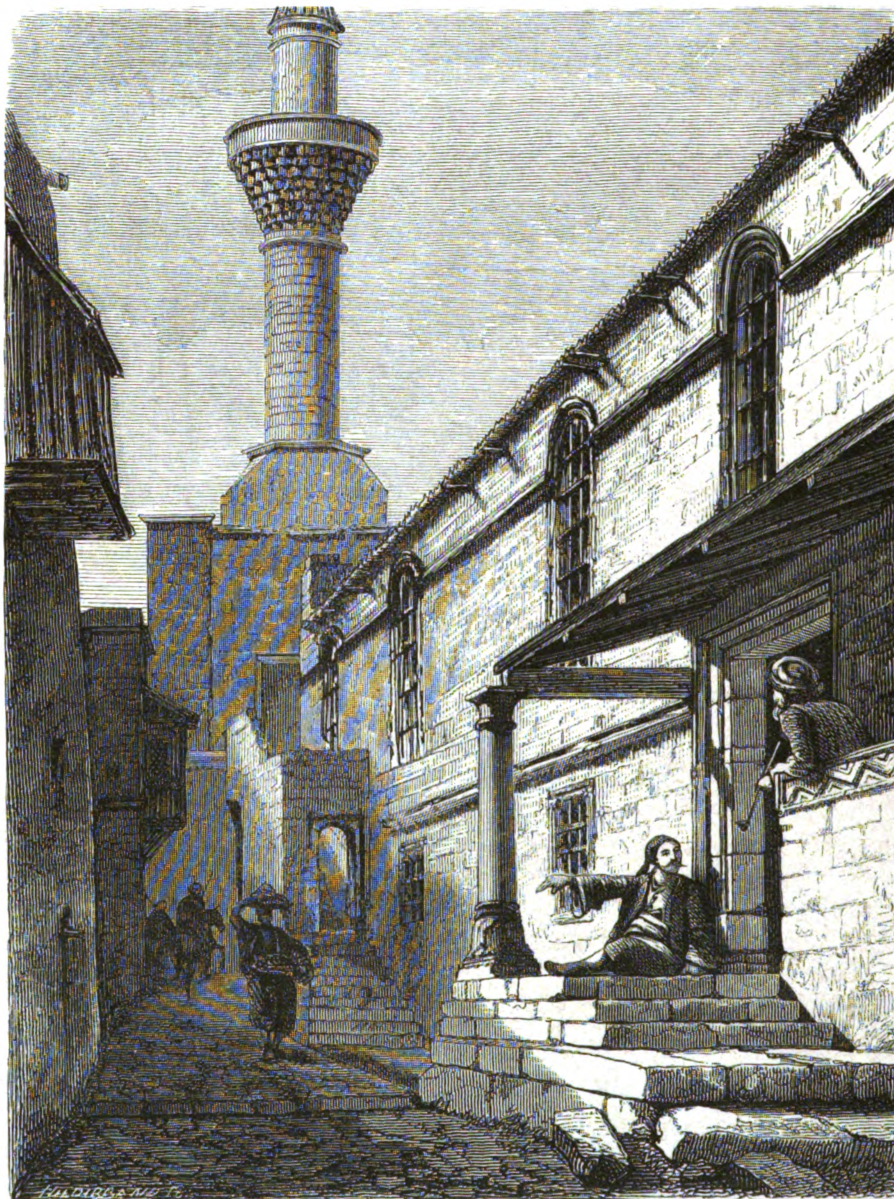
à l'extérieur de ce palais un reste de son ancienne splendeur. Quant à l'intérieur, l'inviolabilité du *harem* empêche d'y pénétrer.

Un peu avant ce magnifique prieuré de France, vers le milieu de la rue, est une petite chaire avec son abat-voix de pierre, de forme ogivale; des marches usées et disjointes y conduisent encore; c'est là que montait jadis le patriarche de Rhodes quand il prêchait la guerre sainte, à l'exemple de Pierre l'Ermite et de saint Bernard. C'est du haut de cette tribune que le grand maître Villiers de l'Ile-Adam exhorta les derniers habitants à défendre le Christ, leurs foyers, et à venger ses chevaliers morts sur les remparts.

En continuant à descendre on passe devant une porte élevée, en bois de sycomore, sculptée et armoriée. C'est l'entrée latérale du couvent qui fait l'angle de la rue. En

face de cet angle s'ouvre le porche d'une petite mosquée crénelée et défendue par une tour percée de meurtrières. Cette mosquée, qui n'a de turc que son minaret, est l'ancienne église dédiée à sainte Catherine. Quelques vitraux de couleur se distinguent encore sous l'ogive de ses fenêtres étroites.

Là est une petite place sur le côté de laquelle se développe la façade de l'ancien couvent. C'est un grand édifice simple, sévère, où, sur des-loges voûtées et spacieuses, s'élève un second rang d'arcades avec balcons qui en composent la façade extérieure. A l'intérieur, un cloître formé d'arceaux et de colonnes armoriées enferme une cour sur laquelle s'ouvrent des salles voûtées, destinées sans doute aux cuisines et aux magasins du couvent; au premier étage étaient les cellules et le réfectoire des religieux; ils ouvraient sur le cloître. Cet édifice est



Porte latérale de la cathédrale Saint-Jean, à Rhodes.

complétement désert aujourd'hui. Il semble en général que les Turcs aient de la répugnance à habiter des lieux qui furent peuplés par les défenseurs de la foi chrétienne; ils ont fait de la demeure des chevaliers, non pas un arsenal, ce nom ne saurait lui être donné, mais un lieu de dépôt où sont entassées sans ordre quelques vieilles armes du seizième siècle, que la reddition de Rhodes a fait tomber entre leurs mains et que la rouille dévore.

A côté était l'hôpital : il était toujours ouvert aux malades et aux pèlerins. Mais les chevaliers de Rhodes, oublieux des préceptes que transmit à leur ordre son vertueux patron, Gérard Tunc, *le gardien des pauvres*, n'y faisaient plus le service de frères hospitaliers. Né dans l'humilité de la première croisade, cet ordre avait depuis longtemps renoncé à la piété de ses premiers vœux. Une existence plus ambitieuse avait remplacé la vie monacale

des premiers chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem, dont les successeurs ne conservèrent que le caractère belliqueux et l'antique héroïsme. De modestes frères servants avaient pris au chevet des infirmes la place des chevaliers de l'Hôpital. Mais si, occupés de trop hauts intérêts et trop fiers pour descendre à ces humbles fonctions, ils les avaient confiées aux mains d'obscurs infirmiers, du moins ils se souvenaient assez de leur origine pour ne pas oublier les souffrants et les pauvres, et ils avaient élevé cet hospice, vieux symbole de leur confrérie.

Tout près de là, dans le curieux bazar où s'enchevêtrent actuellement les boutiques turques ou juives, on voit encore un monument de peu d'étendue, mais qui n'est pas moins remarquable que les autres. Il est percé de trois grandes fenêtres carrées, encadrées de feuilles d'acanthe, avec des croisillons fleurdelisés, et surmonté de gargouilles qui s'allongent sous la forme de dragons ou de crocodiles. On y monte par un large escalier de pierre, en face duquel est un superbe cadre à colonnettes torses, dans lequel sont sculptés des guerriers armés de toutes pièces, supportant l'écusson blasonné d'Emery d'Amboise. Sur la terrasse qui précède la façade s'ouvre une porte dont les chambranles sont ornés de sculptures au milieu desquelles serpentent les flammes emblématiques de l'enfer. C'est l'ancien Châtelet. C'est là que siégeait l'ancien justicier de l'ordre. C'est dans la salle où



Ruines de l'église Notre-Dame de la Victoire, à Rhodes.

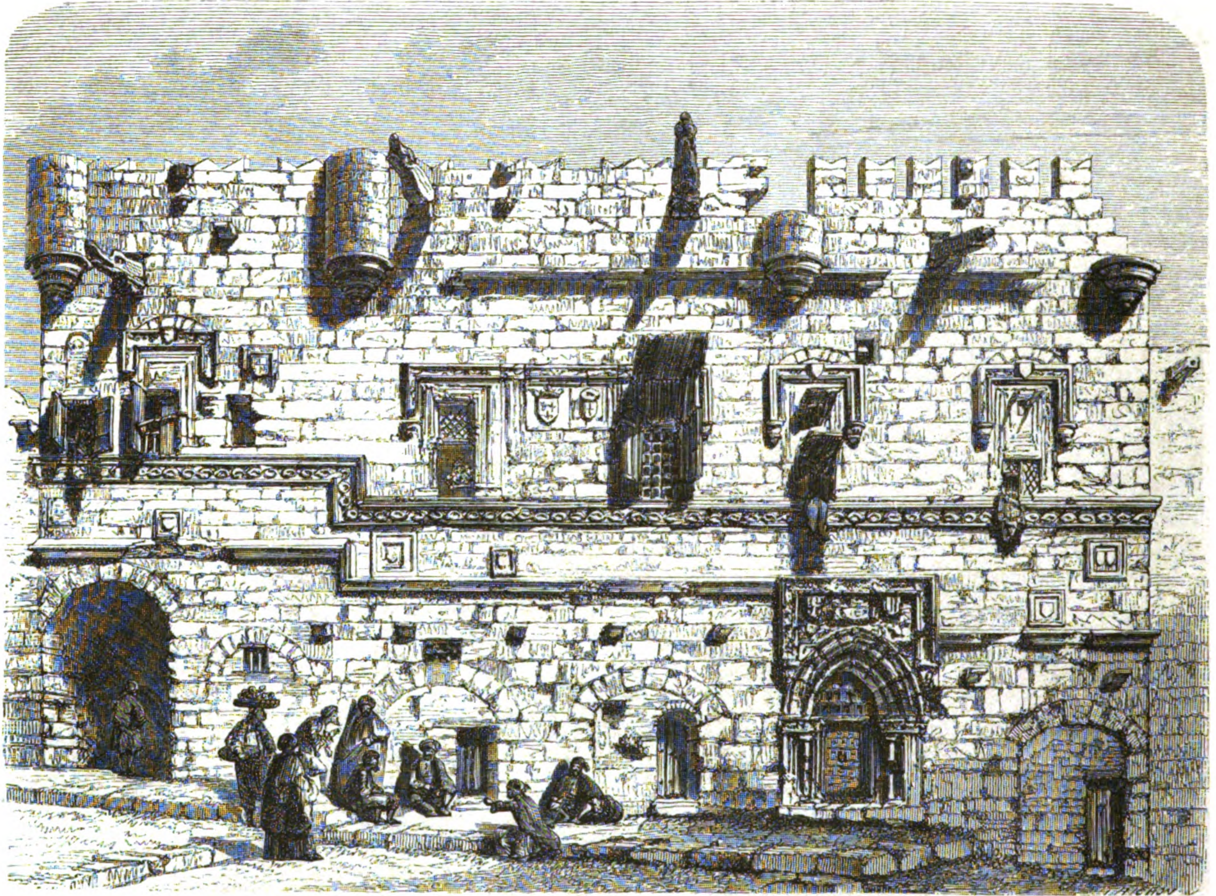
conduit cette porte d'aspect sinistre que fut condamné à être écartelé ce médecin juif qui entretenait avec Soliman une correspondance par laquelle le sort de la place pouvait être compromis; et c'est sous ces mêmes arceaux séculaires que fut lue à d'Amaral la sentence du tribunal suprême de l'ordre, qui condamnait ce chevalier félon à payer de sa tête sa trahison et ses intelligences avec les Turcs.

Allant au delà, on arrive au quartier juif, où une large rue et plusieurs belles maisons armoriées attestent qu'elles servirent d'habitation à des membres de l'ordre de Saint-Jean. On y rencontre, à chaque pas, d'énormes boulets de marbre ou de granit lancés par ces fameux *basilics*, sorte de gros mortiers de soixante à quatre-vingts centimètres de diamètre qu'employèrent les Turcs dans ce siége où leur artillerie s'acharna à plusieurs reprises, mais vainement, contre cette partie de la ville. Ces singuliers projectiles, façonnés dans les montagnes du pays, sont restés là depuis 1522, et ils sont à moitié enterrés dans le sol ou rangés, en guise de bornes, contre les maisons.

En cet endroit on se retrouve tout près du port et de sa ligne imposante de hautes et solides murailles. Plusieurs tours s'élèvent au-dessus des fortifications que baigne la mer, et au pied desquelles venaient s'amarrer les galères de l'ordre, après leurs courses contre les

Sarrasins, ou contre *Court-Oglou, fils de loup*, que le sultan de Constantinople lâchait comme un loup enragé sur les paisibles habitants de cette île. Les plus hautes de ces tours sont carrées et portent les armes de Hernandez d'Heredia, chevalier aragonais et grand maître de l'ordre, qui combattit à Crécy, de funeste mémoire, et sauva la vie au roi de France, Philippe VI de Valois, qui allait tomber aux mains des Anglais. Parmi ces tours, il y en a deux surtout qui sont remarquables; elles renferment entre elles la principale porte de mer, surmontée des statues de la Vierge, de saint Jean et de saint Pierre, en marbre blanc, placées dans une grande niche terminée par un clocheton à trois faces. Les Turcs, qui conservent les blasons, n'ont pas eu le même respect pour ces saintes images qu'ils ont presque entièrement mutilées. Les écussons et l'inscription qui sont au-dessous disent que Pierre d'Aubusson éleva cette porte, et y plaça ces figures vénérées qui devaient s'offrir les premières à la dévotion des chevaliers et des marins de l'ordre, rentrant au port après de longues fatigues et de périlleux combats que la mer leur avait offerts.

Au milieu de tous ces remparts sur lesquels la victoire plana si longtemps, et qu'illustra à la fin une grande infortune, il ne faut pas oublier la fameuse tour Saint-Nicolas. A l'extrémité d'un môle qui s'oppose à la fureur des vagues de la grande mer soulevée par les vents



Prieuré de France, à Rhodes.

du sud-ouest, et le pied sur des rochers, elle montre au loin, sous l'effigie de son céleste patron, les lions qui soutiennent, entouré du collier de la Toison d'or, l'écusson princier de Philippe le Bon, duc de Bourgogne. Ce prince, ému des dangers que courait Rhodes, voulut contribuer de ses deniers à la construction de ce fort destiné à protéger une partie de la côte et à défendre l'arsenal contre les agressions continuelles des corsaires que soudoyait Mahomet II enhardi par ses victoires que venait de couronner la prise de Constantinople. La tour Saint-Nicolas comprend dans son périmètre circulaire une double enceinte garnie de canons. Les Turcs racontent encore aujourd'hui de quel étonnement et de quelle épouvante furent saisis les janissaires de Soliman, au moment où, après avoir escaladé les ruines du mur extérieur, ils furent foudroyés par l'artillerie de la seconde ligne que défendait Guyot de Castellane, bailli de la langue de Provence. Cette fortification est maintenant délabrée. Les Turcs, dont la faiblesse et la décadence profitent, à notre époque, de l'ombrageuse susceptibilité des divers États de l'Europe au sujet de l'Empire ottoman, dorment dans une quiétude insouciante des défenses de leur territoire. Il en est ainsi à Rhodes, comme au Bosphore ou dans les Dardanelles. Le fort Saint-Nicolas, qui a changé son nom chrétien contre celui de *Tour des Arabes*, serait incapable de protéger la darse qu'il défendit si bien jadis. Les gros canons, dont les culasses sont armoriées ou ornées de devises latines,



La rue des Chevaliers, à Rhodes.

montrent toujours, à travers les embrasures, leurs énormes gueules noires, mais ils ne font plus vibrer l'air de puissantes détonations, leurs affûts vermoulus n'y résisteraient pas. La chapelle, que le grand maître castillan Raymond Zacosta y avait fait élever en l'honneur du patron des marins, bouleversée et détruite, s'est transformée en une citerne qui reçoit l'eau du ciel. Un petit phare s'élève sur ses ruines; presque aussi inutile que les canons que deux soldats turcs y gardent, il est insuffisant pour diriger les navires et montrer le chemin du port aux pilotes que la tempête menace dans les ténèbres des nuits orageuses.

Excursion dans l'intérieur de l'île. — Archangelos. — Lindos. Ses antiquités.

Ce n'est point dans la cité seulement qu'il faut chercher les souvenirs de cette chevalerie héroïque qui prit naissance sur la terre où souffrit et expira le Christ, au foyer même de la foi la plus pure. Ce n'est pas seulement à Rhodes que se retrouvent les créneaux blasonnés par les grands maîtres de l'Hôpital. L'intérieur de l'île offre aussi, de tout côté, des vestiges intéressants de l'époque des chevaliers. Pour me former une idée de l'ensemble des travaux par lesquels l'ordre de l'Hôpital avait assuré sa possession, j'entrepris une excursion au sein du pays. Cette exploration devait avoir deux résultats : me permettre d'apprécier de quelle façon le littoral avait été garanti contre les descentes des corsaires sarrasins, et me faire connaître Rhodes au point de vue de la culture et de son aspect géologique. J'étais curieux aussi de voir si je ne retrouverais pas quelques vestiges importants de l'antiquité rhodienne, ce que la place d'Armes des chevaliers, non plus que ses environs, ne me laissait guère espérer.



Chaire dans la rue des Chevaliers, à Rhodes.

Après avoir fait marché avec un *moukre* ou muletier grec qui me fournit des mules, faute de chevaux qui ne se trouvent pas dans l'île, je me mis en route le 13 janvier 1844. Bien que nous fussions dans la saison rigoureuse, le ciel était pur et le soleil était chaud. Avançant au sud-est, dans un sentier qui serpentait au milieu d'une herbe verte et touffue, émaillée de fleurs, nous eûmes bientôt atteint le village de Zimboli. Nous y passâmes au milieu d'une grande quantité d'autels votifs, tous de forme cylindrique, avec des guirlandes et des têtes de taureaux ou de béliers, souvent accompagnées d'inscriptions. L'importance que devait avoir cette localité dans les temps reculés semble prouvée par ces monuments. On y traverse un ruisseau dont l'eau excellente fournit aux besoins de la ville de Rhodes. Les anciens habitants, comme les chevaliers et plus tard les Turcs, l'y ont amenée au moyen d'un aqueduc dont les arches, construites et restaurées, dénoncent les trois époques auxquelles les Rhodiens ont pourvu à la conservation de cet ouvrage hydraulique.



Le Châtelet, à Rhodes.

Le paysage était charmant. Nous avions à gauche la mer, à droite des collines qui se reliaient aux premiers contre-forts du mont Artamiti qu'on voit s'élever au centre de l'île. Partout le sol était orné d'une élégante et riche végétation à laquelle la douceur du climat assure un printemps perpétuel. Après avoir dépassé le petit village de Koskino, nous atteignîmes un pays montueux, couvert d'arbrisseaux peu élevés formant des bosquets épais, du milieu desquels se levaient fréquemment des oiseaux de toute sorte et notamment des perdrix.

Après quatre heures et demie de marche depuis notre départ de Rhodes, nous entrâmes sur le territoire de Fando, dont la fertilité me parut fort généreuse, à en juger par les cultures qui entouraient ce village et par les

vergers remplis de beaux figuiers et d'oliviers entrelacés de vignes. Tout l'aspect de ce pays dénote chez ses habitants une grande aisance, et le voyageur a du moins, sur cette partie de l'empire turc, la satisfaction de se trouver partout au milieu de populations chrétiennes.

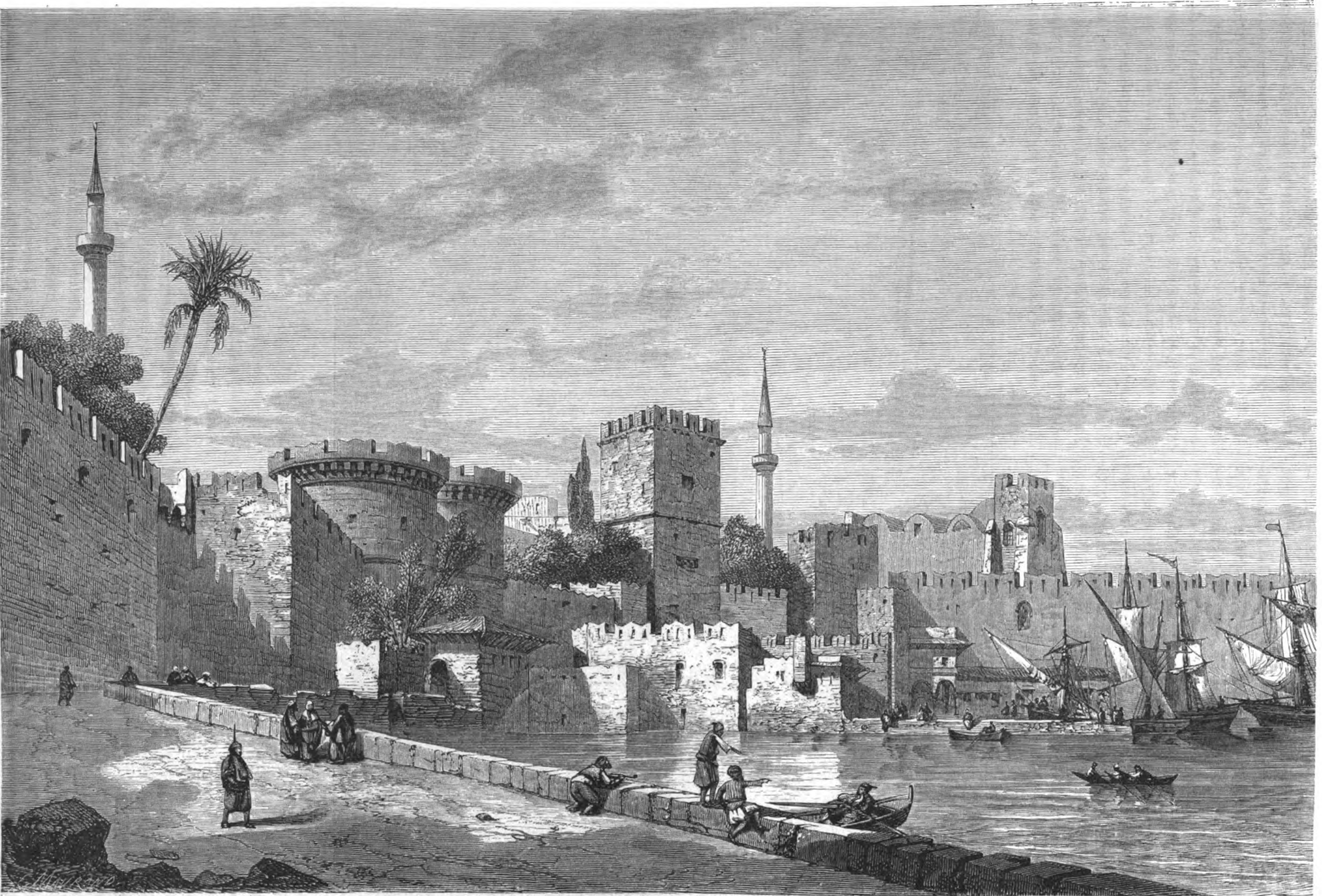
Quand nous eûmes dépassé Fando, il nous fallut gravir les pentes d'une petite montagne sauvage, rocailleuse, coupée par un torrent étroit et sans profondeur, mais dont les eaux, dans les grandes pluies, se répandent sur un lit très-étendu qui n'offre à l'œil qu'un sol pierreux et dénudé. De l'autre côté de cette petite chaîne, l'une des ramifications du mont Artamiti, nous descendîmes dans une belle plaine, riche de verdure, et où la végétation qui la couvre fait autant d'honneur à l'industrie des habitants qu'à la richesse d'un sol pour lequel il n'y a pas de saisons. C'était le district d'Archangelos, gros bourg bien bâti, propre, annonçant le bien-être : je m'y arrêtai. Il y avait environ sept heures que nous marchions, et nous ne pouvions trouver un meilleur gîte que celui qui nous fut offert par le chef du village, dont l'accueil nous promettait une hospitalité toute patriarcale.

Archangelos est un des bourgs les plus importants de l'île. Au temps des chevaliers il l'était déjà, à en croire le château d'assez belle apparence qu'on voit encore au sommet d'un mamelon qui domine le pays. Le voisinage de la mer, qui n'est qu'à quelques pas et dont le rivage est facilement abordable, exposait les habitants aux descentes des pirates musulmans. C'était en effet un danger qu'on n'évitait pas toujours, et la population de cette localité a eu beaucoup à souffrir de ces attaques soudaines qui avaient pour résultat l'enlèvement des femmes et des enfants au milieu du tumulte et du pillage. L'ordre de Saint-Jean, dans le but de garantir cette partie de la côte contre les incursions des Sarrasins, avait fait élever à l'est d'Archangelos un château crénelé où une petite garnison veillait au salut des habitants. Il fut commencé sous l'administration de Jacques de Milly, vers 1459, alors que, préoccupé des périls que faisaient courir à la religion les menaces de Mahomet II, ce grand maître mit toutes les possessions de l'ordre en état de résister au conquérant de Constantinople, qui faisait trembler la chrétienté. La mort prématurée de Jacques de Milly ne lui permit pas d'achever le château d'Archangelos, dont la construction fut continuée par Raymond Zacosta, et ensuite par Jean-Baptiste des Ursins, ainsi que l'indiquent les armoiries de ces deux grands maîtres. Cet ouvrage est dans un état de délabrement qui semble prouver qu'il ne tomba aux mains des Turcs qu'après avoir soutenu leurs assauts.



Rue des Juifs, à Rhodes.

Le lendemain matin, à neuf heures, nous étions en selle, et, côtoyant quelque temps la mer, nous ne tardâmes pas à nous engager, par un chemin difficile, dans un réseau de montagnes dont les pentes justifiaient le



Vue du port de Rhodes et de la porte d'Aubusson.

nom charmant de *Rhodos* donné à cette île. Depuis l'antiquité à qui elle le doit, jusqu'à nos jours, elle n'a point dégénéré sous le rapport de la végétation florissante qui couvre son sol. Ce n'était autour de nous que bosquets profonds et touffus de lauriers et de myrtes auxquels des rhododendrons et des rosiers mariaient leurs fleurs embaumant l'atmosphère. Après avoir descendu les flancs boisés de la montagne, nous passâmes une petite rivière dont l'eau claire et caressante fit un sensible plaisir à nos montures qui purent s'y abreuver et rafraîchir leurs pieds qu'échauffait le sol déjà brûlant. Au delà nous atteignîmes le village de Malona, dont les jolies maisons blanches et carrées comme des cubes de marbre, s'apercevaient au travers d'une forêt d'orangers et de citronniers. Leurs fruits d'or remplaçaient alors ceux des figuiers et des mûriers, dont les branches soutenaient avec peine les longs festons des pampres dont les feuilles rougies par l'automne précédent laissaient pointer déjà des bourgeons verts. — Heureuse île! charmant pays! où les arbres ne sont jamais sans feuilles, ni les jours sans soleil.

A une demi-heure de Malona, nous passâmes devant Masari, et à notre gauche, sur le bord de la mer, dont l'azur foncé se montrait de temps à autre au-dessus de la côte, je reconnus un petit château perché sur la crête d'un rocher. — Ainsi ces gardiens vigilants de la chrétienté, au milieu du cercle d'ennemis qui les enserraient de plus en plus, avaient, de distance en distance, placé des postes garantis contre un coup de main, pour protéger la côte et donner l'éveil à Rhodes dès qu'apparaissaient des voiles mahométanes.



Reste d'une caserne de chevaliers, à Rhodes.

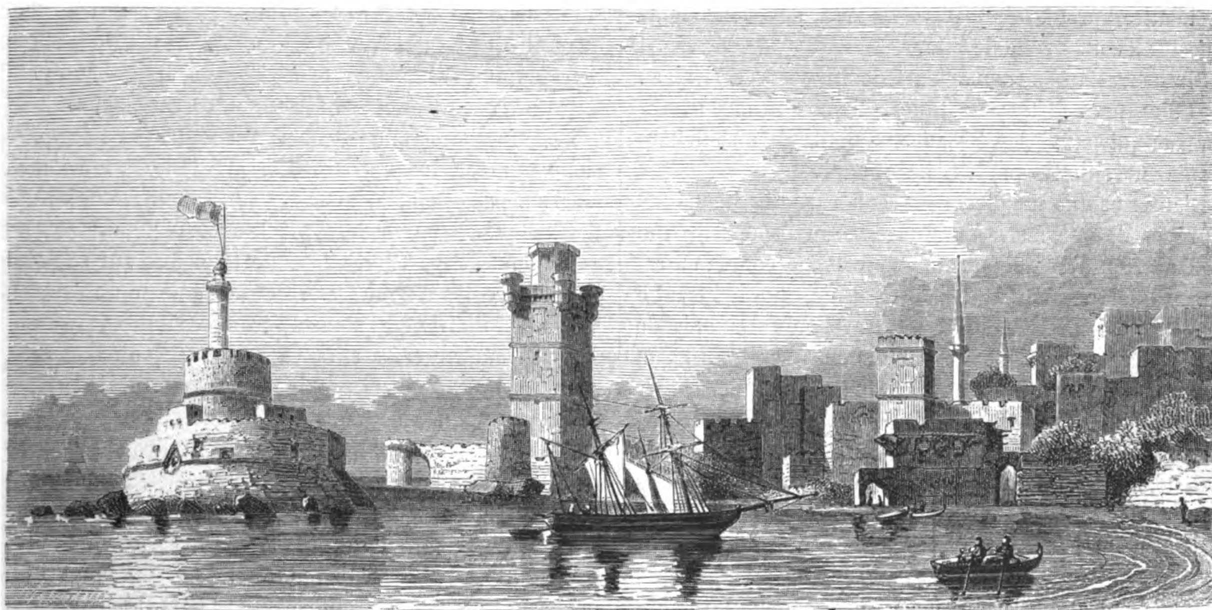
Nous marchâmes encore quelques heures, ayant les cimes du mont Artamiti au sud-ouest, laissant le village de Kalathos sur le flanc de la montagne, et nous arrivâmes sur un territoire couvert de ruines, de fûts de colonnes, de pierres de toute espèce : c'était le site de l'antique Lindos. Dans le roc on voyait les traces d'un monument, d'un temple sans doute, qui y avait été élevé, et dont les colonnes cannelées, ainsi que les chapiteaux, étaient d'ordre dorique. De petits autels votifs se mêlaient à ces ruines qui s'étendaient jusqu'au pied d'un hypogée dont les triglyphes et les traces de pilastres cannelés signalaient une façade jadis fort belle. Il me fut dit par les gens du pays que, trois ans auparavant, ce monument était encore bien conservé. Mais des pluies abondantes étant survenues, elles ont creusé le roc en s'infiltrant par toutes les fissures, et l'entablement est tombé en entraînant avec lui une grande partie de la façade. A l'est sont les traces d'un théâtre dont les gradins avaient été creusés dans le roc, en avant d'un temple en marbre noir dont le soubassement existe encore.

Si l'on en juge par l'étendue du terrain qui est jon-

ché de pierres portant les traces de l'art antique, Lindos a dû être une grande ville. C'est d'ailleurs une conjecture conforme aux traditions de l'histoire, et si son antiquité est suffisamment prouvée par les restes d'architecture qui en ont conservé tout le caractère, son importance ne l'est pas moins par l'étendue et la nature des ruines que l'on y rencontre. La ville paraît avoir été jadis adossée à une colline qui descendait jusqu'au rivage, au fond d'une petite baie s'ouvrant à l'orient, et protégée par une langue de terre appelée cap Saint-Jean. Quelques pêcheurs y retirent aujourd'hui leurs barques, mais le peu de profondeur des eaux devait être insuffisant pour les galères de l'ordre de Saint-Jean. Au reste, on ne voit pas, dans les écrits contemporains, que les chevaliers y aient jamais formé aucun établissement maritime, ni que Lindos ait joué aucun rôle pendant leur occupation.

La petite ville, ou plutôt le bourg moderne, s'étale au pied d'un rocher fort élevé qui porte à son sommet, comme un nid d'aigle, une forteresse à laquelle servent de racines les fondations plus que séculaires de l'antique acropole que couronnait le temple de Minerve. Par les nombreuses marches d'un long et rapide escalier on arrive à des salles encore entières, avec de grandes cheminées fleurdelisées. Des anges, peints à fresque sur leurs larges manteaux, y soutiennent la croix ancrée et le chapeau de cardinal de Pierre d'Aubusson. A côté se lisent, en caractères gothiques, quelques noms français : *Regnault*, *Allart*, *Guichart*, et d'autres écrits à la main, probablement par des hommes d'armes pendant les loisirs d'un jour de garde, ou peut-être par des soldats de la milice de Saint-Jean qui, après une défense désespérée contre les Turcs, au moment de mourir en combattant, ont voulu transmettre à leurs camarades le souvenir de leur dévouement.

Plusieurs salles se suivent : on reconnaît celle des hallebardiers, celle des chevaliers, le salon du gouverneur; on y recherche instinctivement la place où l'un appuyait sa lance, l'autre son arquebuse. Ici devaient être déposés les cuirasses et les gantelets, là les morions et les casques. Plus loin, sur les décombres de la chapelle à demi renversée, la porte est encore debout, grâce aux blocs de marbre, au profil antique, dont elle a été faite. Partout, autour de ces restes de la domination des Hospitaliers, on retrouve des tronçons de colonnes d'un grand diamètre, des portions de chapiteaux corinthiens, des autels votifs avec leurs têtes d'animaux et leurs guirlandes, ainsi que des inscriptions grecques. C'est tout ce qui reste du temple de Minerve. Le soleil, à qui cette île était consacrée dans l'antiquité, projeta ses rayons ardents sur les temples dont on reconnaît les traces, longtemps avant d'éclairer la crèche où naquit le Fils de Marie. — C'est ainsi que le christianisme s'est approprié les débris échappés à la ruine du paganisme, de même que les musulmans ont transformé plus tard en mosquées les églises chrétiennes.



Vue de la darse et de la tour Saint-Nicolas, à Rhodes.

Aucun point de cette côte n'offrait un lieu aussi propice à l'établissement d'une fortification, du haut de laquelle la vue pouvait se porter au loin vers les rivages de l'Égypte, et dont l'escarpement présentait une défense inexpugnable à l'ennemi.

Sclipio. — Apollona. — Villanova. — Mont Philiermo. Retour à Rhodes.

Le 16 janvier je quittai Lindos à sept heures du matin. Deux heures après nous arrivions à Lardos, et un peu plus loin nous passions devant un monastère de religieux grecs, en laissant à droite le château de Ferraclé, où le conseil de l'ordre faisait enfermer les frères de l'Hôpital qui avaient encouru la perte de l'habit. C'est là que l'implacable Soliman, après la capitulation de

Rhodes, trouva réfugié, sous la protection de la croix, et fit étrangler son infortuné cousin Amurat, dont le père Zizim était venu demander aux chevaliers de Rhodes un asile où il pût se soustraire à la vengeance de son frère Bajazet. Amurat paraissait cependant devoir être bien peu fait pour porter ombrage au sultan, car on raconte que, recevant la visite d'un ambassadeur du schah de Perse, venu à Rhodes pour conclure un traité d'alliance avec le grand maître, il était si pauvre que le trésorier de l'ordre dut lui envoyer quelques présents afin qu'il pût, selon l'usage de l'Orient, les remettre à l'envoyé persan.

Le pays que nous traversions, quoique occupé par des bois et couvert çà et là de cette belle végétation que j'avais déjà remarquée, me parut cependant moins fertile dans cette partie de l'île. Peut-être faut-il l'attribuer aux vents brûlants du sud. Cette pointe qui s'étend jusqu'au cap Cattavia regarde l'Afrique, et le siroco, ainsi que les bandes dévorantes de sauterelles qui viennent s'y abattre après avoir traversé la mer, sont sans doute funestes à cette partie de l'île.

Six heures après mon départ de Lindos, j'arrivai au pied d'un petit fortin en ruines, dû encore aux chevaliers, et qui servait là d'abri à une petite garnison chargée de surveiller le pays. C'était Sclipio.

D'après ce que me dirent mes guides, je ne jugeai pas à propos de m'avancer davantage vers la côte sud, qui n'offrait rien d'intéressant, et je repris ma course en revenant quelque peu sur mes pas. Puis, me dirigeant à l'ouest, je gagnai Laërma, en traversant des bois de pins assez étendus. Ce village me parut misérable, et son territoire boisé ou marécageux ne semblait offrir que peu de ressources à l'agriculture. Cependant le pacha de Rhodes avait voulu encourager les habitants de ce district à tirer parti d'un sol où la nature avait repris tous ses droits et était redevenue sauvage. Il favorisait les défrichements, et çà et là je pus voir sur ma route des portions de bois abattus, de grandes bruyères qui brûlaient, ou des charrues attelées de bœufs qui retournaient péniblement une terre noire que le soleil n'avait pas éclairée depuis des siècles. Cette partie de l'île est la moins peuplée. Aussi le pacha qui, sous ce rapport, se montrait moins Turc que la généralité de ses compatriotes, accordait-il un peu d'argent à ceux qui bâtissaient des maisons sur une certaine étendue de terre concédée, à la condition de la défricher. — Ces velléités d'améliorations dans la condition des populations de ce district ont-elles eu un résultat? Il faut l'espérer. — Quoi qu'il en soit, plût à Dieu que les agents du gouvernement ottoman fussent toujours aussi bien intentionnés!

A deux heures et demie de Laërma nous passâmes près d'un village du nom d'Apollona, dans le voisinage duquel se trouvent quelques ruines sans importance, au milieu d'un terrain couvert de pierres que le ciseau paraît avoir taillées. Les cartes indiquent en cet endroit la position de l'antique cité de Kamiro qui, avec Yelissos et Lindos, fut l'une des trois premières cités de l'île. Il est probable que le nom du village moderne qui a remplacé la ville primitive rappelle la cité antique où le culte du soleil ou d'Apollon était en grand honneur.

Nous passâmes au pied du mont Artamiti, dont la cime disparaissait dans une bande épaisse de nuages; et, après avoir traversé le village et les vignobles d'Ebbona, nous atteignîmes Kalavarda, en nous rapprochant de la mer. Du rivage on apercevait l'île de Kalchi, l'une de celles sur lesquelles flottait, il y a trois siècles, le pavillon de Saint-Jean. En suivant la côte, et remontant toujours au nord, nous rencontrâmes successivement les bourgades de Farés et d'Amatheria avant d'arriver à un groupe de ruines qui portent le nom de Villanova. Ici se retrouve évidemment le souvenir du grand maître Hélion de Villeneuve, à qui l'on doit attribuer ce monument que la guerre a détruit. Différent de ceux que j'avais rencontrés sur plusieurs points, celui-ci me parut avoir été affecté à une autre destination que la défense du pays. D'après ses dimensions et la physionomie des salles dont on retrouve les murs et les arceaux gothiques, il est probable que c'était une maison de plaisance dans laquelle Villeneuve et ses successeurs allaient goûter le repos et chercher les loisirs de la campagne.

Nos montures étaient trop lasses pour que nous pussions pousser jusqu'à Rhodes, et quoique nous n'en fussions pas éloignés, nous dûmes nous arrêter à Kremasto, qui est sur le bord de la mer, défendu par un castel dont l'aspect militaire atteste encore sur ce point la vigilance des chevaliers. Une pierre porte un écusson sur lequel figurent les armes d'Emery d'Amboise.

De Kremasto nous allâmes à Trianda, où il y avait aussi un château pour protéger le rivage. Mais sa destruction remonte au magistère de des Ursins qui le fit démanteler comme incapable de se défendre et plus propre à servir d'abri à l'ennemi que de protection aux campagnards. Autour de Trianda se voient de nombreux vestiges de constructions qui portent le cachet de la plus haute antiquité. Ils sont épars au pied du mont Philiermo, et c'est en cet endroit que la tradition place la troisième des villes primitives de l'île, Yelissos. Près de là sont les ruines d'une église sous l'invocation de Notre-Dame de Philiermo. Il y a trente ans, on y voyait encore des peintures à fresque qu'on attribuait à un élève de Cimabué, frère servant de l'ordre de Saint-Jean. Les blasons de Villeneuve et de Roger de Pins y montraient la part que ces deux grands maitres avaient prise à sa construction.

Sur le plateau du mont Philiermo il existe des restes de murailles qui paraissent fort anciennes; — je pense qu'il devait y avoir là, comme à Lindos, une acropole dominant la ville qui était au bas de la montagne. — Les murailles furent utilisées par les chevaliers, qui les réparèrent et en firent un poste fortifié. On y voit aussi les restes de deux tours, l'une au sud, l'autre au nord. Le mont Philiermo est voisin de Rhodes, mais il en est cependant assez distant pour qu'il n'ait pu servir ni aux chevaliers pour en faire une défense de leur place, ni aux Turcs pour l'attaquer.

Tels sont les souvenirs qui offrent le plus d'intérêt dans l'île de Rhodes, dont la célébrité historique se mêle à la fable. Son illustration, vieillie depuis les Héliades qui la consacrèrent au soleil, avait besoin d'être rajeunie par celle d'un autre âge, et la gloire des chevaliers de Saint-Jean est venue brillamment effacer celle des divinités païennes dont la croix avait renversé les autels. — Que sont devenues les statues de Minerve et d'Apollon? — le temps en a dispersé les débris. — Et le colosse fabuleux, compté parmi les merveilles du monde? — à peine le voyageur ose-t-il en demander la place que nul ne saurait lui indiquer. Les habitants actuels ne tiennent en rien des géants leurs ancêtres, et le Grec de Lindos a oublié que Danaüs s'y réfugia avec ses cinquante filles. Le temple qu'il y éleva est tombé aussi bien que celui de Jupiter sur le mont Artamiti. Qui redira à Rhodes

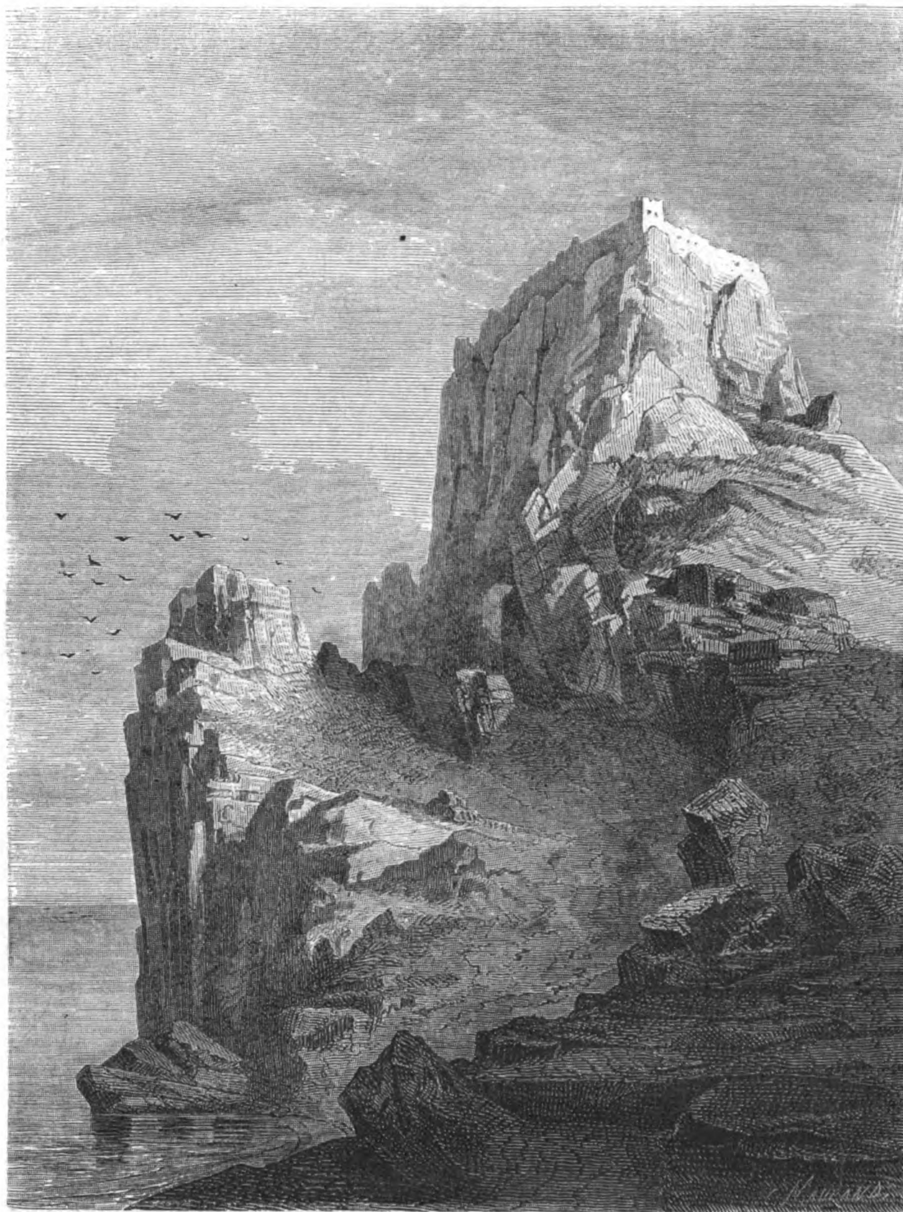


Entrée du château de Lindos, dans l'île de Rhodes.

que Vénus y aborda en allant en Chypre, et que Cadmus y fut jeté par la tempête en cherchant Europe?

Laissant les fictions ingénieuses de la mythologie, cherche-t-on les traces d'Alexandre, de Cicéron, de Pompée ou de Tibère? — rien ne les indique plus, et personne ne sait plus rien du passage de ces grands hommes dans l'île. Mais si l'antiquité a disparu tout entière, la mémoire des Hospitaliers est encore palpitante; elle vit de tout côté, et sert d'aliment aux traditions populaires. Les hauts faits de nos pères sont racontés par les Turcs eux-mêmes, étonnés des vertus guerrières de cette noble milice dont les rejetons sont venus, trois siècles plus tard, prouver à l'Orient endormi sur des lauriers fanés, qu'ils n'avaient rien perdu de la valeur belliqueuse qui animait les preux de Godefroy et de d'Aubusson. On se souvient à Rhodes, comme si c'était d'hier, que la trente

et unième demi-brigade y relâcha à son retour d'Égypte. Les vainqueurs des Pyramides et d'Héliopolis ont ravivé les souvenirs de ceux de Jérusalem et d'Antioche. Les soldats de Bonaparte et de Kléber étaient les fils de ceux de Villeneuve ou de l'Ile-Adam, et les Turcs se demandaient pourquoi les lis de saint Louis ne s'épanouissaient plus sur le drapeau français; mais alors les échos répétèrent la *Marseillaise*, dont le refrain est resté dans la mémoire des habitants, et plus d'un vieux Turc vous dira qu'il a dansé, de force, la carmagnole



Château de Lindos, dans l'île de Rhodes.

dans une ronde de soldats républicains. — Ainsi, à huit cents ans de distance, des légions françaises avaient foulé cette terre d'Orient et combattu la barbarie mahométane, d'abord en exaltant la croix du Christ, ensuite en proscrivant ceux qui l'adoraient. Un seul sentiment restait debout et animait les cœurs des descendants comme il avait fait battre celui de leurs ancêtres, le sentiment de l'honneur militaire.

La Rhodes moderne est la seule qui subsiste aujourd'hui, et ses monuments sont ceux de nos pères comme ses souvenirs sont des pages de notre histoire.

Eugène FLANDIN.



Henri Lambert. — Dessin de Hadamard d'après un daguerréotype.

VOYAGES DE M. HENRI LAMBERT,

AGENT CONSULAIRE DE FRANCE A ADEN,

ASSASSINÉ PRÈS DES ILES MOUSSAH (AFRIQUE) LE 4 JUIN 1859.

1855-1859. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

AVANT-PROPOS. — LE JOURNAL. — LE RÉCIT DU CRIME.

Avant-propos.

Dans le courant du mois de juin 1859, la nouvelle se répandait à Aden qu'un voyageur, parti quelques jours auparavant sur une barque arabe, avait disparu aux iles Moussah, près la côte d'Afrique. Les uns parlaient d'un naufrage, d'autres croyaient à un assassinat. Le crime finit par devenir évident devant des preuves convaincan-

tes; cependant la vérité ne se découvrit que peu à peu, et ce fut seulement en 1861 que le gouvernement français se trouva en mesure de demander réparation. La victime était M. Henri Lambert, agent consulaire de France à Aden.

Avant de raconter les péripéties de ce drame que deux voyages à Aden, et une circonstance particulière qui a fait tomber entre mes mains tous les papiers de la victime, m'ont permis de suivre dans tous ses détails, je vais décrire les excursions de notre malheureux compatriote. Et comme les divers incidents qui vont être retracés sont extraits de son journal, je laisserai M. Lambert raconter lui-même ses voyages et ses aventures dans les mers d'Arabie.

Il eût été malséant de se mettre au lieu et place de cette voix d'outre-tombe. Le récit du voyageur se continue jusqu'à la dernièreheure, celle qu'a précédée le moment terrible où de lâches assassins ont mis fin à sa vie.

I

JOURNAL DE M. HENRI LAMBERT.

De Port-Louis à Aden. — Zeyla. — Les Bédouins Essas. — Tadjoura. — Le vieux Mohamed. — Moka. — Une légende arabe. — Hodeidah. — Massouah. — Retour au milieu des tempêtes.

Le 17 septembre 1855, je quittai Port-Louis et l'île Maurice à bord de la barque française *Bayadère*. Mon frère, Joseph Lambert, un des plus riches planteurs de la colonie mauritienne, m'envoyait à Aden. Il avait formé le projet, avec son associé M. Menon, d'établir une ligne de bateaux à vapeur entre Maurice, la Réunion (île Bourbon) et Aden. De cette façon les créoles allant en Europe éviteraient la voie du Cap en venant s'embarquer, au moyen de nouveaux vapeurs, sur les steamers anglais de l'Inde touchant à Aden. Le voyage pour rentrer en France ne durerait plus que vingt-cinq jours au lieu de quatre mois.

Mon frère voulait aussi établir un commerce d'échange avec les ports de l'Yémen et de l'Hedjaz, sur la rive arabique, et ceux de Nubie, d'Abyssinie et de la côte de Somal, sur la rive africaine. Ces riches contrées qui produisent le café, l'ivoire et les aromates, abondent aussi en bétail; enfin l'immigration libre de leurs habitants vers les colonies de Maurice et Bourbon devait amener dans ces deux îles un grand nombre de bras pour le travail des plantations.

Je compris toute l'importance des projets de mon frère, et dès le lendemain de mon départ de Maurice, touchant à peine à Bourbon, je faisais route pour l'Arabie. Je passai, le 1er octobre, par le travers de l'île de Socotora, et le 9 je mouillai sur rade d'Aden, dans le port nord-ouest, que les Anglais ont décoré du nom de *Steamer-point*, depuis que leurs vapeurs y touchent.

Je louai à Aden un bateau arabe pour me conduire sur la côte d'Afrique. Ces bateaux sont fort petits, non pontés et naviguent sans boussole; le mien ne jaugeait que quinze tonneaux. Je partis le 13 au soir, quatre jours après mon arrivée.

Le 15, nous nous trouvâmes égarés. Une discussion eut lieu pour savoir si Zeyla, où nous nous dirigions, se trouvait au nord ou au sud. La majorité opina pour le nord, et elle eut raison, ce qui n'arrive pas toujours aux majorités. Ayant rencontré des pêcheurs de perles, nous primes parmi eux un pilote, et le 16 nous jetâmes l'ancre devant Zeyla.

Mon premier soin, en débarquant, fut d'aller faire une visite au gouverneur du pays. Cette espèce de commandant de place est sous les ordres du pacha turc d'Hodeidah, auquel il paye un impôt annuel; il se rembourse sur les revenus de la douane dont le pacha lui laisse la ferme.

Les tribus du pays ne reconnaissent pas son autorité et obéissent à leurs chefs respectifs. La population de Zeyla est d'environ 2000 âmes, mélange de Somaulis, d'Arabes et d'Indiens. Ces derniers sont des Banians faisant presque tous le commerce.

Le voyageur qui descend à Zeyla doit toujours se tenir armé, ne jamais sortir le soir et se garder bien de franchir, même de jour, les portes de la ville, à moins d'être accompagné par un détachement. Dans la campagne et le long de la côte, jusqu'au delà de Tadjoura, rôdent des tribus errantes de Bédouins Essas, qui vivent de pillage et massacrent les voyageurs sans pitié.

Après une journée passée à Zeyla, je fis voile pour Tadjoura, distant de 45 milles nord-ouest. Le village est d'un aspect misérable et peut compter 3000 habitants: ils sont d'un naturel paisible et se livrent au commerce.

Le chef de Tadjoura, le vieux Mohamed-Mohamed, est indépendant du pacha d'Hodeidah. C'est un vieillard avare, fin et rusé, qui se prétend descendant du Prophète dont il a pris deux fois le nom. Il n'est guère ami des Turcs, et n'a pas non plus pour les Anglais une bien vive affection. Il aime mieux les Français, et me demandait très-naïvement si la France ne possédait qu'un navire, car depuis le naufrage de la corvette de guerre *Caïman* sur la côte de Zeyla, en 1854, aucun bâtiment français n'était reparu dans ces mers; cependant le commandant Cormier était un homme que tout le monde aimait. Je répondis à la question saugrenue de Mohamed, que la France avait bien en ce moment autre chose à faire que d'envoyer des navires à Tadjoura, car ils étaient tous engagés dans la guerre contre la Russie. Ma réponse parut satisfaire le bonhomme, et il changea de conversation.

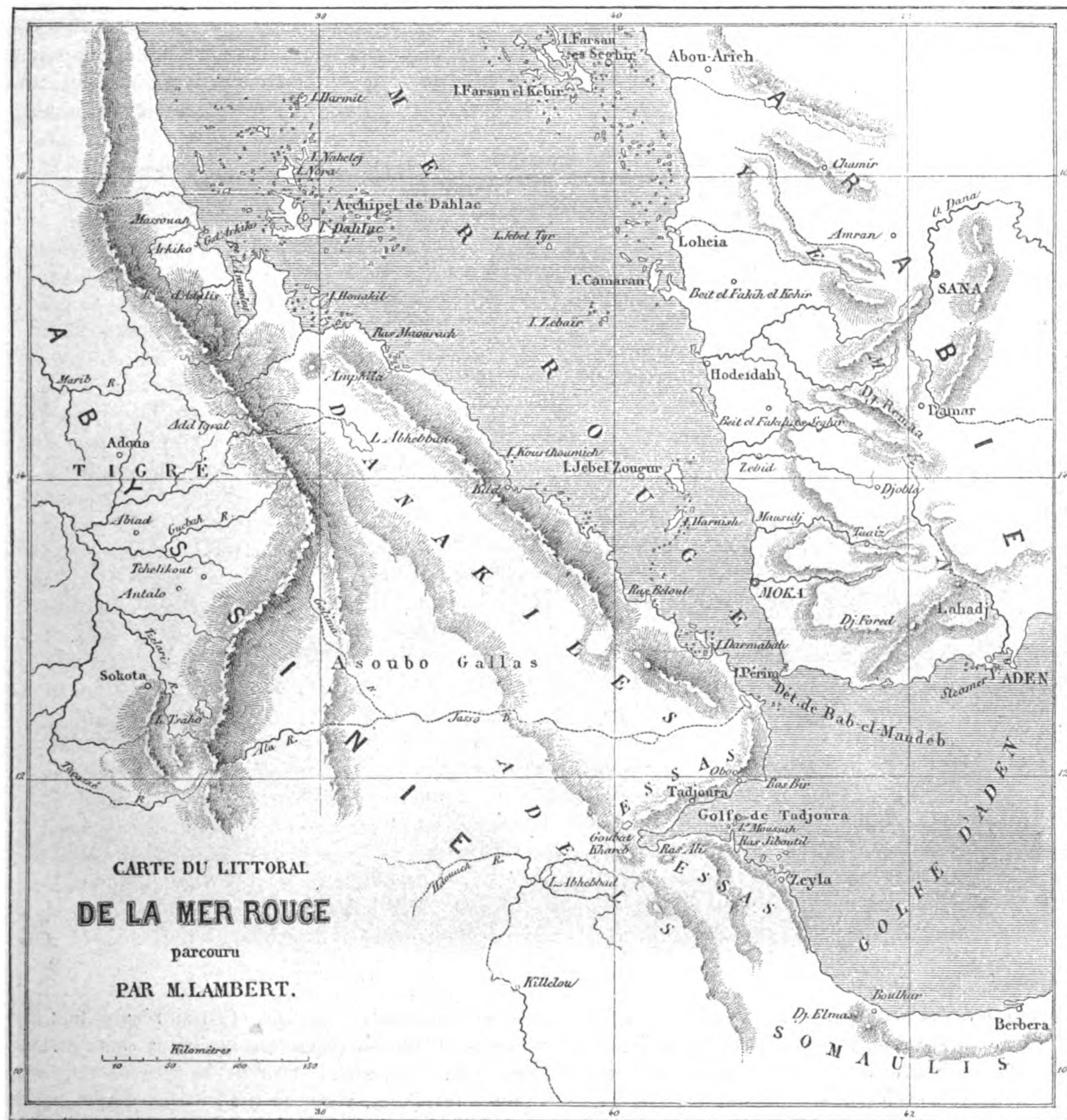
Le 20 octobre, je dis adieu au vieux shériff (je lui donne le titre auquel il a droit en sa qualité de descendant du Prophète), et j'appareillai pour Moka, où je jetai l'ancre le lendemain.

Moka, aujourd'hui en ruines, a été autrefois une ville de grande importance. Elle comptait vingt-six mosquées et renfermait six khans, à la fois marchés publics et lieux de halte pour les caravanes. La Compagnie française des Indes y avait une factorerie dont les bâtiments sont encore en place. Le mur d'enceinte de la ville comprenait trois kilomètres de circuit, et était défendu par quatorze forts. Maintenant il est tout délabré, et chaque coup de canon que l'on tire en démolit une partie.

Les maisons étaient fort belles; elles sont pour la plupart à trois étages et couvertes d'arabesques. Tous les jours il s'en écroule quelqu'une, ce qui rend très-dangereuse une promenade par la ville. Les rues sont assez bien percées, mais fort étroites, non pavées et très-sales, suivant la mode arabe. La population actuelle ne s'élève guère à plus de 1500 habitants, presque tous fort misérables. Il y a autour de la ville quelques jardins que l'on arrose à grands efforts. On y trouve des bouquets de dattiers, mais les caféteries ne commencent qu'à trois journées de marche dans les montagnes de Beit el Fakih, entre Moka et Hodeidah.

Moka est une des villes nouvelles de l'Yémen. Sa fondation ne paraît pas remonter au delà du quatorzième siècle; elle est due au commerce du café.

J'arrivai à Hodeidah le 24. J'allai faire ma visite au gouverneur, Mahmoud-pacha, qui commande en chef tout l'Yémen, et je me présentai tout juste à temps pour assister à la fête qui se donnait à l'occasion de la prise de Sébastopol. Le pacha, sur un siége d'honneur, me fit placer à sa gauche : les assistants pouvaient être au nombre de deux mille. La musique de la garnison joua des airs si discordants et si criards, que j'eus des envies de me boucher les oreilles.



Gravée chez Erhard 42 R. Bonaparte, Paris.

Je trouvai Hodeidah bien moins jolie que Moka. C'est un amas de maisons, la plupart de bois et de paille, qui ne datent que du commencement du siècle dernier. La population peut être évaluée à 10 000 habitants, Arabes, Turcs, Somaulis, Abyssins. Tout ce monde va, vient, s'agite, et le commerce de cette place, qui a détrôné celui de Moka, est aussi important que celui d'Aden.

Il y a à Hodeidah une garnison turque de 1000 à

1200 soldats fort mal disciplinés. Ils n'avaient pas été payés depuis treize mois, lors de mon arrivée, ce qui avait amené la désertion de trois compagnies. Quand on les paye, c'est en papier monnaie, qui perd entre les mains des soldats 80 pour 100 de sa valeur. La Turquie est la même partout.

Je partis d'Hodeidah le 28 octobre pour me rendre à Massouah, port de la côte Abyssinienne. Je touchai d'abord à l'ile pittoresque d'Houakel, où je trouvai une belle végétation, de l'eau douce et un port sûr. Les habitants sont tous pêcheurs de perles ou pasteurs.

Le 29, j'arrivai à Massouah, bâtie sur une île basse formée de coraux. C'est une mauvaise bourgade de 2000 habitants, recrutés parmi tout ce que l'Arabie, l'Égypte, la Turquie et l'Abyssinie ont de plus dégradé et de plus corrompu.

Devant Massouah se trouve l'archipel de Dahlac; sur la côte est le village d'Arkiko, et à 10 milles au sud les ruines de l'ancienne colonie d'Adulis [1].

Je séjournai près d'un mois à Massouah où mon frère avait déjà un agent, et j'étudiai comme dans les divers points précédemment visités, les ressources commerciales de la place. Massouah est surtout très-bien située comme port de transit des produits de l'Abyssinie. J'entrepris de faire une excursion dans l'intérieur, mais au bout de cinq jours je fus forcé de revenir sur mes pas. Les routes étaient infestées de brigands et de voleurs. Les naturels Danakiles, ennemis jurés des Turcs, leur avaient déclaré la guerre, et le moment était mal choisi pour un voyage d'exploration.



Vue des rochers d'Aden. — Dessin de A. de Bar d'après un dessin pris sur les lieux.

Le 26 décembre je quittai Massouah faisant voile vers Aden. Trois jours après mon départ le temps devint affreux, la tempête se déchaîna; je fus obligé la nuit de menacer les matelots de leur brûler la cervelle s'ils n'exécutaient pas les ordres du patron.

Le 1er janvier je mouillai devant Hodeidah où je fus retenu quelques jours par des vents contraires. Je trouvai la ville en grand émoi. Les marchands embarquaient précipitamment leur argent et leurs denrées; Mahmoud mettait son sérail en lieu sûr, et faisait réparer tant bien que mal les fortifications. Quelle était la cause de toute cette peur? Le grand shériff de la Mecque qui, irrité contre les Turcs, venait mettre le siége devant la ville après avoir saccagé Djedda et ravagé tout le pays jusqu'à Hodeidah.

Le pacha, malgré ses préoccupations, me reçut avec sa politesse accoutumée, m'invita à dîner, et me fit visiter ses écuries. Deux de ses chevaux, estimés chacun

1. L'Angleterre, en octobre 1861, a acheté les îles Dahlac pour empêcher la France de s'établir à Adulis, que nous avions acquise de l'Abyssinie dans le but d'y fonder un port de relâche et de ravitaillement.

huit mille francs, sont de toute beauté. Mahmoud les fit revêtir de leur plus magnifique harnachement, et me donna le spectacle d'une splendide fantasia.

Je quittai Hodeidah le 9 janvier. Dès le lendemain, dans la soirée, une violente tempête me surprit dans ma petite barque. N'ayant rien pour me mettre à l'abri, je pris le parti de rester tout nu au fond du bateau, fumant de temps en temps un chibouque. Rien n'est plus long qu'une nuit de la sorte !

Le 12, au moment où j'allais franchir le détroit de Bab-el-Mandeb, une affreuse tempête m'assaillit de nouveau. Deux fois j'essayai de traverser la passe, deux fois il me fallut rentrer dans la mer Rouge. Une nuée obscure nous voilait la vue de la côte dont nous étions proches, et que nous ne devinions qu'à une pluie de sable et de cailloux qui, enlevés de terre par le vent, venaient s'abattre sur le frêle esquif déjà ballotté par des vagues énormes.

Le 19 et le 20, la tempête augmente encore : le mât est abattu, la voile déchirée, la barque presque démolie.

Toucher terre, c'était m'exposer à tomber entre les mains des Bédouins qui infestent cette partie de l'Arabie, et assurément mon équipage ne m'eût pas défendu. Je rassemblai toutes mes forces, et me fiant au bon génie qui veille sur les marins, je poussai mon bateau démâté à travers des récifs que je franchis heureusement. Enfin, le 22 janvier au soir, je rentrai sain et sauf à Aden, après un long et pénible voyage de quatre mois,



Campement de Danakiles. — Dessin de Hadamard d'après Rochet d'Héricourt.

Importance d'Aden. — Son climat. — Maladies hideuses. — Retour à Zeyla. — Horrible fantasia. — Singulière confidence. — Le médecin improvisé. — Une caravane. — Mauvaises rencontres. — Les pèlerins et la tempête. — Les gens d'Oboc. — Fête à Hodeidah. — Deux armées qui ne se battent point.

Je profitai de mon séjour à Aden pour visiter cette ville, dont j'admirai les magnifiques citernes que les Anglais font réparer. Elles datent de la plus haute antiquité, du temps de Salomon, peut-être même de plus loin. Les Anglais ont également restauré les anciennes fortifications d'Aden, et les ont si bien complétées qu'ils ont fait de cette petite péninsule le Gibraltar de la mer Rouge et de la mer des Indes. C'est de 1839 que date leur prise de possession d'Aden; on voit qu'ils n'ont pas perdu de temps pour rendre leur conquête imprenable et en même temps assurer son importance commerciale.

Lors de leur occupation, ce point de l'Arabie, entièrement déchu de son ancienne splendeur, ne faisait plus qu'un petit commerce et la ville arabe ne renfermait guère que 1200 à 1500 habitants. Aujourd'hui Aden et Steamer-point comptent 25 000 âmes et le commerce y est devenu plus florissant que jamais. Somaulis de Berbera, Banians et Parsis de Bombay, juifs de Sanâ, Arabes de tous les ports de la mer Rouge et du golfe Persique, Anglais de l'Inde et de l'Europe, Américains des États-Unis, Français même se sont donné rendez-

vous à Aden pour y faire le commerce, et ils y composent une population des plus bigarrées qu'on ait vues. Sous l'active impulsion des Anglais, Aden est devenu une vaste place d'entrepôt, un port franc ouvert à tous, et devant sa prospérité toujours croissante s'est effacé l'antique renom de Moka.

Le 11 avril, je repartis pour Zeyla, où j'arrivai le 12. On vint me chercher avec une escorte, et une salve de mousqueterie fut tirée en mon honneur. J'entretins longuement le chef de mes projets futurs, de mon intention de nouer des affaires avec lui ; il me promit sa protection. Le soir, j'assistai à une fantasia exécutée par les Bédouins. Ils étaient au nombre de cinquante, armés de lances et de coutelas et munis de leurs boucliers. Ils se livrèrent à des simulacres d'attaque et déployèrent une adresse inconcevable à parer les coups qu'ils se portaient. La lutte fut tellement violente, saccadée, que si je n'eusse pas été prévenu j'eusse pris cette fantasia pour une bataille véritable. Je ne sais rien de plus horrible que ce genre d'amusement. Ces hommes à face sauvage, dont les cheveux rougis par la chaux, pommadés de suif, flottaient en longues mèches désordonnées, faisaient vraiment peur à voir. Ils poussaient des rugissements d'hyènes. Le vaincu se posait en victime, le cou tendu, la poitrine découverte et haletante, pendant que le vainqueur lui appliquait son poignard sur la gorge.

De Zeyla je fis voile pour Tadjoura et passai près des îles Moussah, éloignées de la côte de douze milles. On y trouve quelques cahutes de pêcheurs et des citernes. Les Anglais, en 1840, les ont achetées au sultan de Tadjoura. Ces îles sont basses, formées de coraux et rapprochées l'une de l'autre : un canal étroit les sépare.

A Tadjoura, je retrouvai le vieux Mohamed, qui me fit une singulière confidence. Il paraît qu'un bâtiment de guerre anglais, venant d'Aden, était arrivé sur cette rade quelques mois auparavant. Il y avait à bord un haut personnage, que je crois être le gouverneur d'Aden, et il fit au chef africain la recommandation expresse, si par hasard quelque Français venait à Tadjoura, de ne pas le protéger. Je répondis à Mohamed que si jamais on venait à m'assassiner sur son territoire, comme la nation française n'était nullement vassale de l'Angleterre,



Zeyla. — Dessin de A. de Bar d'après une vue de côte anglaise.

elle tirerait vengeance de cet attentat, qu'elle était assez forte et indépendante pour faire respecter ses nationaux, et que lui, Mohamed, devait bien voir que si les Anglais s'inquiétaient si fort de la France, s'ils avaient une si grande frayeur de la voir s'établir dans ces mers, c'est qu'apparemment la France était tout aussi puissante que l'Angleterre.

Avant de partir de Tadjoura, j'assistai aux préparatifs de départ d'une caravane composée de mille chameaux. Elle allait dans le Choâ et le pays des Gallas, deux provinces d'Abyssinie, et ne devait être de retour qu'au bout de quatre mois. Il lui fallait quarante jours pour arriver dans le Choâ, en faisant environ douze milles par jour. Les chameaux étaient chargés chacun de trois quintaux de marchandises.

Les produits d'exportation de caravanes sont ceux que l'industrie européenne répand par toutes ces contrées ; ils consistent surtout en étoffes de soie, de laine et de coton ; en faïences, cristalleries et verroteries ; en tabac, sel, métaux communs, articles de quincaillerie, et enfin en fusils à mèche pour la chasse de l'éléphant. Les caravanes importent du bétail, du café, de l'ivoire, des plumes d'autruche, des écailles de tortue, de la poudre d'or, des pelleteries, des cuirs, du suif, du blé, de la gomme, de la cire, du musc de civette, des fleurs de cousso, remède infaillible contre le ver solitaire, et que l'on ne trouve qu'en Abyssinie[1], et enfin un article que l'Abyssinie n'est pas seule à répandre, des esclaves. Malgré la vive opposition des Anglais, malgré la présence de leurs croisières, le commerce des esclaves se fait encore sur une grande échelle entre tous les ports de la mer Rouge, du golfe d'Aden, du golfe Persique, et de la côte de Zanguebar ; ce sont surtout les caravanes qui alimentent ce honteux trafic. Suivant des renseignements très-exacts, pris à des sources différentes, j'estime à quarante mille chaque année le nombre d'esclaves vendus.

La caravane que je vis partir à Tadjoura devait ramener du Choâ un millier de ces malheureux noirs. Elle avait été obligée, pour n'être pas inquiétée en route par les tribus nomades qu'elle allait rencontrer, de s'attacher les plus influents parmi les Bédouins Essas. Deux d'entre

1. Tous les Abyssins sont affectés du ténia, et par un de ces singuliers exemples de sollicitude que la nature présente quelquefois, le remède se trouve là placé à côté du mal.

eux portaient trois bracelets de cuivre, et avaient par conséquent tué soixante hommes chacun. Une nuit, j'étais dans une mauvaise case, dont les habitants m'avaient laissé seul; ces deux hommes entrèrent, et vinrent s'asseoir à côté de moi. Leur figure sale et repoussante, et leurs cheveux longs, crépus, gras et ébouriffés leur donnaient un air effrayant. J'avoue que je n'étais pas tranquille, mais comme j'étais armé d'une paire de pistolets qui ne me quittait jamais, je pris plaisir à en caresser la crosse et à en faire jouer le chien. Cette manœuvre tint les brigands en respect, et ils s'en allèrent sans même essayer de m'attaquer.

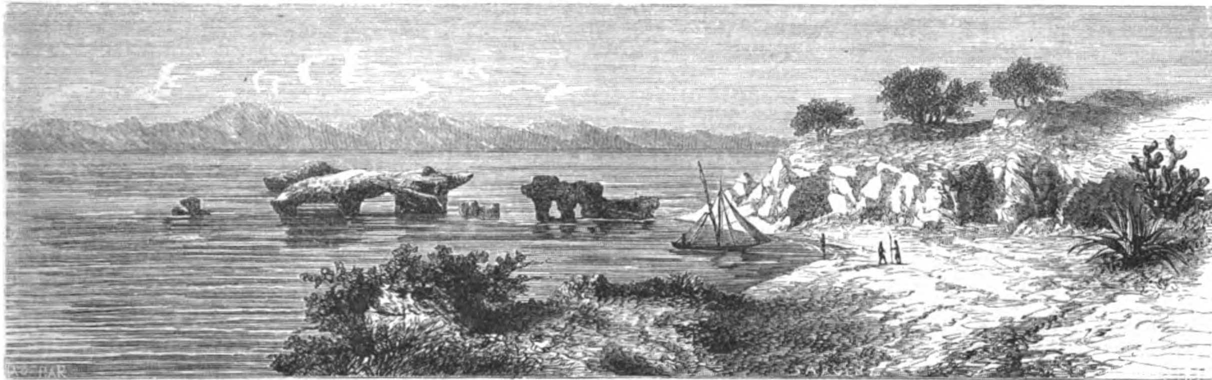
Ayant conclu un traité avec Mohamed pour l'achat de mules, de chevaux, d'ânes et de bœufs, je lui laissai quelques cadeaux ainsi qu'à sa famille, et le 24 avril j'appareillai pour Moka. Les vents ne me furent pas favorables au début, et je me vis obligé de mouiller dans la petite baie d'Ouano, à l'est de Tadjoura. Je descendis à terre et fus sur le point d'être victime de mon imprudence. Des naturels, occupés à dépouiller un mouton, me voyant venir à eux, allaient me percer de leur sagaïe, lance acérée qu'ils jettent de fort loin avec beaucoup de dextérité. Je ne les avais pas aperçus, et ce fut le patron de ma barque qui leur cria en leur langue que j'étais leur ami. Je dus à ce seul incident d'échapper au danger de mort qui me menaçait à mon insu.

Deux jours après, faisant route pour Oboc, je sauvai un bateau arabe porteur de pèlerins qui se rendaient à Djedda. Ils étaient égarés depuis dix jours, et manquaient d'eau. Nous les pilotâmes, et arrivâmes tous ensemble le 26 au soir à Oboc, magnifique mouillage parfaitement abrité. Une plaine semée d'arbres et couverte d'herbe s'étend devant la baie, et l'on y trouve de l'eau douce d'excellente qualité.

Je restai huit jours à Oboc et fis une tournée dans l'intérieur. La campagne est occupée par les Danakiles, peuple pasteur et guerrier comme les Somaulis.

Il y a dans le voisinage un volcan toujours en éruption et des sources d'eau thermale, que j'allai aussi visiter.

Les gens d'Oboc m'apprirent que j'étais à leur souvenance le premier Européen qui eût débarqué sur leur côte. Aussi ai-je été regardé par eux comme un être surnaturel. Beaucoup d'entre les femmes n'osaient m'approcher tant elles avaient peur. A ma vue, les enfants s'enfuyaient en criant. Je fis distribuer quelques présents dans le village, ce qui apprivoisa ces bonnes gens, et me fit passer à leurs yeux pour l'envoyé d'une grande nation. On me regretta beaucoup à mon départ, et une jeune femme somaulie voulait à toute force s'embarquer sur mon bateau et me suivre jusqu'à Aden.



Iles et baie d'Amphila (voy. p. 74). — Dessin de A. de Bar d'après Salt.

Je quittai Oboc le 5 mai, touchai le 6 à Moka, et le 8 mouillai devant Hodeidah. On y célébrait la nouvelle de la paix avec la Russie, de même qu'on y avait acclamé la prise de Sébastopol lors de ma première descente. Ce concours de circonstances heureuses me fit donner par les Turcs le nom d'*oiseau de bon augure*. Comme la première fois, rien ne manqua à la fête : illuminations, fantasia, musique, tout fut mis en réquisition. Le café augmenta d'une roupie, soit deux francs cinquante centimes, les cent livres[1], sans doute grâce à mon arrivée, et quand quelques jours après les marchands du pays me virent partir sans faire aucune commande, ils furent bien désappointés.

Le soir même de mon arrivée, je fus invité à diner chez le pacha. Nous étions quatre à table, accroupis à la turque, et mangeant sans couteau ni fourchette. Un valet se plaça debout entre nous et n'eut d'autre office que d'ôter un plat pour en remettre un autre, apporté par des domestiques. A peine ce plat était-il sur la table, que mes voisins y jetaient les doigts et en faisaient disparaître le contenu. La pâtisserie fut littéralement mise au pillage. Le repas fut long et *nous n'y bûmes point*, nouvel inconvénient pour moi. Au sortir de table, j'avalai comme mes Turcs une pleine gargoulette d'eau et plusieurs tasses de café; après quoi, nous nous accroupîmes de nouveau en rond et fumâmes le *touré*, pipe fort grosse, qui se pose à terre et dont le fourneau est attaché à un long tuyau flexible.

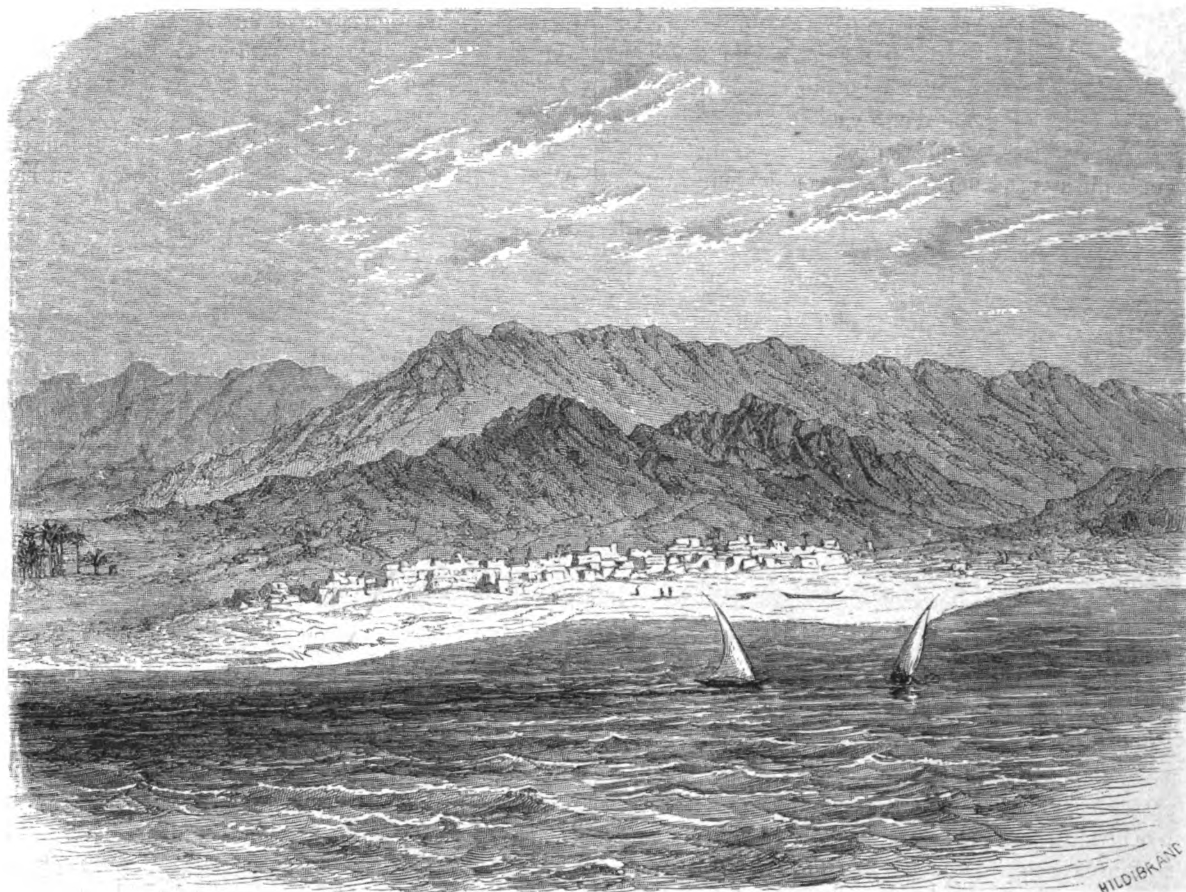
Nous ne pûmes prolonger le *kif* trop longtemps dans la soirée, car il y eut grande réunion dans la salle du gouvernement. L'assemblée était brillante et l'argent et l'or reluisaient sur tous les vêtements. Sauf l'abominable musique qui ne cessa de jouer, cette fête m'eût

1. Le café coûte à Moka environ 1 franc le kilogramme. On sait qu'il se vend en France jusqu'à 3 et 4 francs en gros.

été très-agréable. Je m'étonnai cependant de trouver à la salle de réception une apparence mesquine et délabrée. Les murs étaient peints à la chaux et repoussants de saleté. Comme j'en fis la remarque, on m'assura que la salle avait toujours été ainsi. Quelque juste que fût la réponse, il me parut que les Turcs poussaient un peu trop loin le culte de la tradition.

On se rappelle que lors de mon précédent passage à Hodeidah, la guerre était imminente entre la garnison de cette place et les troupes du shériff de la Mecque[1]. Celui-ci s'était approché jusqu'à une journée d'Hodeidah, avec une armée qui, au dire des Turcs, ne comptait pas moins de quarante mille hommes. Il envoya au pacha un parlementaire pour le prier de venir lui livrer bataille. Le pacha lui fit répondre que s'il se sentait capable de se battre contre les Turcs, il n'avait qu'à se présenter. Ce manége dura plus de deux mois. Bientôt la moitié de l'armée du shériff mourait du choléra; d'autres disent que les Turcs avaient fait empoisonner les puits. Quoi qu'il en soit, le reste de l'armée ennemie battit en retraite et le vieux Mahmoud put respirer en toute liberté.

Après avoir fait mes adieux au pacha et à mes connaissances d'Hodeidah, je pris de nouveau la mer. Dès le lendemain de mon départ, je fus atteint d'une violente fièvre et de douleurs horribles dans les os. Cette fièvre dura jusqu'à Aden, et je restai pendant quelque temps en proie à un délire affreux. On peut se figurer ce que



Vue de Tadjoura. — Dessin de A. de Bar d'après Rochet d'Héricourt.

je dus souffrir, n'ayant aucun remède à ma disposition, dans une petite barque non pontée, ballottée par une grosse mer et un fort vent debout.

Après trois jours de cette pénible traversée, je mouillai sur rade de Moka. Malgré mon triste état et les souffrances que j'endurais, je descendis à terre pour voir mon correspondant, le Persan Abderasoul, avec qui j'avais noué des relations dès mes premiers voyages. Cet excellent homme me reçut avec sa politesse accoutumée. Il m'apprit que, si je voulais envoyer des travailleurs aux îles Maurice et Bourbon, on pourrait en engager sur cette côte de mille à douze cents par année. On peut encore se procurer à Moka d'excellent blé et du *doura* ou millet, avec lequel les Arabes font le couscous. Enfin, la pelleterie est abondante sur ce marché, ainsi que le café, le beurre, l'ivoire et la myrrhe.

Après m'être arrêté quelques jours à Moka, je fis route pour Aden. Le 15 mai, je franchis le Babel-el-Mandeb et le 20, je touchai à destination et reçus chez moi les soins empressés que réclamait mon triste état.

1. Le personnage que M. H. Lambert, dans ses Mémoires, appelle par deux fois le shérifl de la Mecque (voy. plus haut son précédent passage à Hodeidah, p. 68) ne peut être que le shériff de Sana ou celui d'Abou-Arish. Tous les shériffs arabes étaient du reste alors en guerre avec les Turcs, qui venaient de réoccuper les ports du littoral de la mer Rouge.



Assassinat de M. Lambert, près des îles Moussah, le 4 juin 1859. — Dessin de Hadamard d'après les croquis communiqués.

Troisième excursion. — Ras-Ali. — Iles Moussah. — Jalousie des Anglais. — Nouvelles explorations. — Achmet et Sharmarket. — Malheurs répétés. — Dernier voyage.

De retour de mon second voyage depuis trois mois, je partis le 2 septembre pour une nouvelle excursion. Je touchai d'abord à Oboc. On ne saurait croire avec quelle gratitude les gens du village me reçurent. Ils se souvenaient de moi, des présents que je leur avais laissés en partant. Que cette nature primitive me plait! Quelle différence entre la naïve simplicité de ces *sauvages* et l'égoïsme de l'homme civilisé! Ces braves gens, quand je levai l'ancre, me firent tous promettre de revenir sous peu.

Le 4, après un temps assez mauvais, j'arrivai à Tadjoura. Les habitants, comme ceux d'Oboc, avaient tous gardé un bon souvenir de moi, et je me liai plus étroitement encore avec eux.

De Tadjoura, je touchai d'abord à Ras-Ali. Je descendis sur le rivage, me désaltérai à un puits que nous rencontrâmes et pris un bain. Je distinguai nettement sur le sable la trace des hyènes et des tigres qui, chaque nuit, descendaient des montagnes pour venir boire à cet endroit. Çà et là sont quelques maigres acacias.

Revenant à bord, l'idée me vint d'écrire sur un bout de papier les paroles suivantes : « Henri Lambert, de Maurice, à sa troisième exploration dans ce pays, recommande aux voyageurs de ne pas communiquer avec la côte d'Essa, dont les naturels sont féroces et perfides. » Cet écrit porte la date du 6 septembre 1856. Je l'enfermai dans une bouteille et déposai le tout dans une espèce de grotte qui se trouve sur la rive en débarquant.

Les habitants de Ras-Ali me reçurent avec douceur et ne méritent pas le même reproche que leurs terribles voisins.

Le 7, je vins atterrir aux îles Moussah, que depuis longtemps j'avais envie de visiter et dont j'ai déjà dit un mot. On y trouve quelques arbres de l'espèce des mangliers marins ou palétuviers. Certaines places offrent d'assez bons pâturages; mais les îles ne sont habitées que pendant le temps de la pêche aux perles.

De ce point j'appareillai pour Zeyla, où je fus reçu par une garde de cinquante Arabes armés, qui m'accompagnèrent jusqu'à la maison du chef. A mon arrivée dans le *divan*, on me salua d'une décharge de mousqueterie. Le soir, il y eut grande fête et une de ces horribles fantasias données par les Bédouins. Je couchai à terre, mais on mit près de moi une garde. La nuit, une mêlée sanglante éclata entre deux partis d'Essas. Je n'entendis rien et fis un bon somme. Le lendemain, le gouverneur appela les Bédouins à son tribunal, et, après un assez long débat, condamna quatre de ces bandits à être enchaînés par le cou.

Je quittai bientôt Zeyla, et le dimanche, 14, je mouillai à Aden, de retour de cette rapide tournée.

Les succès que j'avais obtenus dans mes divers voyages avaient excité la jalousie des Anglais, qui ne veulent dans les mers arabiques d'autres explorateurs qu'eux-mêmes, afin d'assurer par là l'influence exclusive de leur nation. Ils avaient défendu aux chefs de m'accueillir, et l'on se souvient de la confidence que m'avait faite Mohamed à Tadjoura. En outre on surveillait avec un soin minutieux mes serviteurs et moi; on épiait jusqu'à mes moindres mouvements.

Cependant la maison de mon frère à Maurice se disposait à lancer son premier vapeur de Port-Louis à Aden. Je m'embarquai pour Ceylan le 2 octobre, et le 13 je partais pour Maurice, où je rejoignis mon frère le 3 novembre. Dès le mois suivant, je montais sur notre vapeur *Gouverneur-Higginson*, et je rentrais à Aden.

Je ne tardai pas à entreprendre de nouveaux voyages et je visitai, dans mes excursions, le port d'Amphila dont la côte rocheuse offre de curieux et pittoresques aspects, les îles Camaran, la place voisine de Loheia, et enfin, remontant la mer Rouge, le port de Djedda, tous endroits que je ne connaissais point encore. . . . . En 1857, je fus nommé agent consulaire de France à Aden et fis un nouveau voyage à Maurice. Mon frère, lié d'amitié avec le prince Rakout, fils de la cruelle reine de Madagascar, Ranavalo, avait voulu délivrer les Malgaches d'une domination abhorrée. Le complot fut découvert, et le bruit de la mort des conjurés, parmi lesquels se trouvaient la célèbre voyageuse allemande Ida Pfeiffer et M. Laborde, ami de mon frère, s'était répandu à Maurice [1]. J'accourus à Port-Louis, où j'eus le bonheur de retrouver mon frère, malade seulement des fièvres qu'il avait contractées à Madagascar. Tranquillisé en partie sur ce point, je retournai prendre mon poste à Aden.

Dans les divers pays où j'avais noué mes premières relations, à Zeyla, à Tadjoura, à Hodeidah, des changements politiques étaient intervenus. Le vieux Mahmoud venait d'être remplacé dans le pachalick d'Hodeidah par un Turc de la pire espèce, Achmet, ennemi des Français.

La ferme des douanes mise à l'encan à Zeyla, à l'expiration du dernier contrat, avait été vivement disputée entre le précédent concessionnaire Sharmarket et Aboubeker Ibrahim, chef des naturels de Tadjoura, qui m'était dévoué. Sharmarket avait offert mille piastres ou *talaris* au pacha, Aboubeker avait mis une surenchère de cinq cents piastres et obtenu la ferme. Je lui avais permis, comme précédemment à Sharmarket, de tenter le sauvetage des débris de la corvette française *Caïman*, naufragée devant Zeyla, et Aboubeker avait tiré de l'eau quelques feuilles de cuivre qui formaient le doublage du navire. Son jaloux concurrent vit là un prétexte pour l'accuser de vol devant le pacha d'Hodeidah. Achmet, circonvenu et tenté par une offre de deux mille piastres que Sharmarket

1. Mme Pfeiffer a rendu compte des incidents auxquels il est fait ici allusion. (Voy. notre volume de la 2e année, 2e semestre, pages 325 et suivantes.)

M. Joseph Lambert, à la mort de Ranavalo, a reçu de Rakout, nommé roi sous le nom de Radama II, la récompense de son dévouement. Choisi comme ambassadeur en Europe par le jeune roi, il est venu à Paris faire reconnaître Radama par la France et les puissances européennes.

lui proposait pour la ferme des douanes, fit saisir Aboubeker et ordonna de le mettre aux fers. Après huit mois d'emprisonnement Aboubeker proposa au pacha une rançon de cinq mille piastres, soit vingt mille francs, et cette rançon fut partagée par moitié entre le pacha et Sharmarket.

Sur ces entrefaites, le 5 février 1858, le commandant français Mequet vint à Aden, sur un brick de guerre, pour visiter la mer Rouge. J'obtins de monter à bord comme interprète, et je contai au commandant l'affaire d'Aboubeker. M. Mequet força le pacha à restituer les vingt mille francs indûment exigés.

Aboubeker reconnaissant offrit ses services au commandant et lui proposa de céder à la France le port de Tadjoura. Mais le gouvernement ne jugea pas devoir donner suite à cette affaire. D'autre part, ma fortune personnelle se trouvait complétement engloutie dans une liquidation désastreuse de la maison de mon frère. Notre entreprise de bateaux à vapeur sur Aden n'avait pu se soutenir, tant à cause d'une subvention insuffisante des deux colonies de Maurice et la Réunion, que par suite de la défense faite du côté des Anglais, aussi bien que de la France, d'introduire dans ces deux îles des travailleurs africains. On ne voyait dans cette immigration des noirs qu'une traite déguisée.

Accablé par ce concours de circonstances fâcheuses, je donnai ma démission d'agent consulaire, et me disposai à rentrer en France.

Ma santé et mon courage étaient à bout, ainsi que mes ressources; car le métier que j'avais fait pendant quatre ans, sous un climat comme celui d'Arabie, ne se fait pas impunément. Tout m'engageait donc à quitter ce pays. Avant de l'abandonner à jamais, je fis un dernier voyage à Hodeidah pour terminer une affaire que j'avais à cœur.

Voici ce dont il s'agissait. Sharmarket, de plus en plus irrité contre moi, avait de sa propre autorité, ne consultant que sa haine, fait arrêter à Zeyla un bateau que j'y avais envoyé. Le bateau était chargé de fourrages à destination d'Aden. Le patron fut jeté en prison, l'équipage dispersé; toute la cargaison fut perdue. Le patron forma contre moi une demande en dommages et intérêts, et moi, par répétition, je lançai la même plainte contre Sharmarket, cause de tout ce mal. Sharmarket étant sous la dépendance du pacha d'Hodeidah, je me dirigeai vers cette ville pour obtenir sa destitution, et en même temps le payement de l'indemnité de huit cents piastres que je réclamais comme équivalent de ma cargaison perdue et du dommage que j'avais souffert.

Sur la fin de mai 1859, je partis d'Aden sur le bateau arabe *Natchery*, dont le *nacoda* ou patron, de la tribu d'Essa, avait nom Abdul Ahy. On me prévint secrètement de ne pas partir, car il m'arriverait malheur en route. Je ne fis aucun cas de ces avis officieux qui pouvaient être intéressés, et j'appareillai pour Hodeidah, où j'arrivai le 30 mai.

Le pacha était occupé dans la montagne à faire rentrer les impôts. Il me reçut avec bonté, et me promit de faire payer par Sharmarket l'indemnité que je réclamais; en même temps il me remit un sabre dont il faisait cadeau à Aboubeker Ibrahim comme investiture des fonctions de *dola* ou gouverneur de Zeyla, auxquelles il l'appelait en remplacement de Sharmarket.

Le 1[er] juin *le Natchery* appareilla d'Hodeidah, et contrarié par le vent relâcha deux fois en route. Un temps plus favorable me permit enfin d'atteindre Moka.

Le 3 juin je mets de nouveau à la voile, me dirigeant vers Tadjoura. Le temps est très-beau, et le 4 nous arrivons dans l'après-midi en vue des îles Moussah. Le patron prétextant de la difficulté qu'il aurait à atterrir de nuit à Tadjoura, mouille sa barque dans le canal qui sépare les deux îles. Si Abdul Ahy avait continué le voyage, nous serions arrivés à dix heures du soir à Tadjoura; mais il refuse de marcher, et j'ai à ce sujet une vive altercation avec lui. . . . .

. . . .

II

RÉCIT DU CRIME.

Naufrage supposé. — Le crime se dévoile. — Le commandant Fleuriot de Langle dans la mer Rouge. — Réunion solennelle. — Révélations d'Abdul Ahy. — Arrestation des coupables. — Dini et Ismaël. — Biographie de Henri Lambert.

Les lignes que l'on vient de lire sont les dernières que nous ayons recueillies sur le journal du courageux voyageur. Depuis lors on ne le revit plus à Aden ni à Tadjoura, et le bruit se répandit que *le Natchery* avait fait naufrage le 5 juin au cap Jiboutil, tout près des îles Moussah. M. Lambert et ses deux domestiques avaient essayé, disait-on, de se sauver sur un radeau, et s'étaient noyés. Une partie de l'équipage avait gagné le rivage à la nage, et le lendemain le bateau était venu s'échouer à la côte, portant le reste des matelots. Tous ces détails avaient été confirmés dans une enquête ouverte sur les lieux par le vice-gouverneur d'Aden, M. Playfair. Il avait entendu un des matelots qui était resté à Zeyla, et l'on ne pouvait un instant douter du naufrage. Toute idée d'une trame odieuse devait être repoussée.

Cependant Aboubeker Ibrahim, auquel on avait porté le sabre remis par Achmet-pacha, et qui l'avait refusé, écrivait à M. J. Lambert, à Maurice, que son frère avait été lâchement assassiné. Dini, cousin d'Aboubeker, avait vu, sur la barque échouée à Jiboutil, des traces de sang, et comme il avait demandé à l'un des matelots ce que ce pouvait être, celui-ci avait répondu : « Nous avons tué des poulets pour le *pilaff* du soir. » Et sur la remarque que les poulets ne laissaient pas autant de sang, le matelot avait avoué qu'ils avaient assassiné Lambert, et s'étaient enfuis dans la montagne.

La lettre d'Aboubeker, portée à Maurice par un capitaine arabe de Zanzibar, fut traduite et déposée au consulat de France à Port-Louis.

D'autre part, Achmet-pacha avait envoyé à Zeyla un *cawa* ou agent de police, pour s'éclairer, disait-il, sur

la demande en dommages et intérêts de Lambert. Le cawa, qu'on avait retenu sous divers prétextes pour qu'il n'arrivât qu'après le meurtre, avait vu le sang qui tachait *le Natchery*, et découvert, cachés dans un lieu secret, les vêtements que portait la victime. Il était, selon lui, évident que les bordages du *Natchery* avaient été décloués de main d'homme pour faire croire à un naufrage. Destitué par Achmet et exilé à Djedda, le cawa fit sa déposition devant témoins auprès du consul de France, qui prévint son gouvernement. En même temps M. J. Lambert arrivé en toute hâte de Port-Louis à Paris, demandait à l'Empereur que vengeance fût tirée du meurtre de son frère.

Il n'y avait plus à douter ni à hésiter. Le gouvernement français envoya dans la mer Rouge M. le capitaine de vaisseau V[te] Fleuriot de Langle, commandant la division navale des côtes occidentales d'Afrique, avec ordre de se faire livrer les assassins. Le commandant parut à Aden en janvier 1861, et pendant six mois visita plusieurs fois les ports de la mer Rouge et du golfe d'Aden. Les eaux de Moka, Hodeidah, Djedda; l'île Périm; Tadjoura, Zeyla, Berbera le virent à plusieurs reprises, et il tint à honneur de remplir jusqu'au bout la pénible mission qu'il avait reçue. Il avait à lutter contre l'inertie des Anglais, qui étaient de connivence avec les Turcs, et contre la duplicité des Arabes qui le trompaient en feignant de le servir. Il n'était pas jusqu'à son pilote qui ne portât des lettres contre lui. D'autres que le commandant de Langle, qui sort d'une race de marins éprouvés[1], se fussent bien vite lassés de tous ces embarras suscités comme à plaisir. Notre patient commandant, obstiné comme un vrai Breton, se roidit contre les difficultés, et finit par amener Abdul Ahy, le principal coupable, à venir déposer à son bord. Abdul Ahy était descendu à Zeyla au milieu de sa tribu de Bédouins Essas. On lui promit la liberté s'il consentait à tout avouer. Le commandant en donna sa parole d'honneur. Ce fut à ces conditions seulement qu'une entrevue put être possible. La réunion fut solennelle. Elle eut lieu en vue de Zeyla, le 8 juin, sur *la Somme*, un des navires placés sous les ordres du commandant. Une centaine de chefs Essas et tous les notables de Zeyla avaient suivi Abdul Ahy. Le grand chef ou hoghas des Essas lui-même avait désiré d'assister à la conférence. « Ni moi ni mes ancêtres n'avons jamais été en mer, s'écriait-il; jamais Essa n'est monté sur un navire. Néanmoins je ne reculerai pas; il y a peut-être quelque chose de bon à apprendre de ces Français. »



Dini Aboubeker. — Dessin de Hadamard d'après une photographie.

Une place avait été disposée sur le pont pour le commandant, une autre pour son état major, et partout, autour des mâts, sur les bastingages, se tenaient les matelots attentifs à la scène qui allait se passer. Les Essas et les Somaulis, debout, les jambes nues, les cheveux tressés en mèches flottantes et rougies par la chaux, portaient une simple écharpe jetée autour du torse comme une draperie antique. Les notables de Zeyla, assis sur le dernier plan, à l'arrière, étaient vêtus du costume arabe. Leurs turbans, les uns de forme ronde, les autres de structure pyramidale, étaient tous de dimensions gigantesques. Aboubeker, en digne petit cousin du Prophète, portait un magnifique turban de cachemire, que l'infortuné Lambert, deux ans auparavant, lui avait remis en cadeau au nom de la France. L'étoffe était rouge, tissée de soie et d'or, et une frange à fils dorés s'échappait en tombant de ses plis.

Le cadi ou juge de Zeyla et Hadj Osman, l'un des secrétaires de Sharmarket, étaient assis à part devant une table. Ils devaient rédiger en arabe le procès-verbal de cette séance, que le secrétaire du commandant allait sténographier en français.

Abdul Ahy, d'abord ému et tremblant, s'anima peu à peu, et mêla une certaine fierté à ses aveux clairs et explicites : « Je partis d'Aden, dit-il, sans avoir la pensée de commettre un meurtre sur la personne de M. Henri Lambert, envers qui je ne nourrissais aucune haine per-

1. Cet officier est le petit-fils de Fleuriot de Langle, qui commandait *l'Astrolabe* dans la malheureuse expédition de la Pérouse.



Deposition d'Abdul Ahy devant le cadi de Zeyla et le commandant Fleuriot de Langle. — Dessin de Hadamard d'après une esquisse communiquée par l'un des témoins.

sonnelle. A peine étions-nous arrivés à Hodeidah que nous y fûmes rejoints par une barque expédiée de Zeyla. Elle était commandée par le patron Samanta Sheroua, et portait deux émissaires de Sharmarket, l'un Aly Bar Omar Tour, son *kiatib* (secrétaire), l'autre Mohamed Hassan Robly, son confident. Ils furent reçus par Aouat Bel Fakil, ex-banquier de Sharmarket, qui ouvrit les lettres dont ils étaient porteurs et les envoya à Achmet-pacha. Ces lettres demandaient la mort de Lambert. Le pacha y consentit, et dès que les messagers qu'on lui avait adressés furent de retour, Aouat engagea Aly Bar et Mohamed à me faire connaître le rôle que j'avais à remplir dans la tragédie qui se préparait. Ils me prièrent à cet effet de me rendre avec eux dans une case isolée où ils pourraient causer plus à l'aise. J'étais alors en compagnie de Samanta Sheroua, et je lui dis : « Accompagne-moi, et « mets-toi derrière la cloison de paille de la case, afin de « pouvoir au besoin témoigner de la conversation qui va « avoir lieu entre les envoyés de Sharmarket et moi. »

« Les deux émissaires commencèrent leur œuvre de corruption, faisant successivement briller à mes yeux les promesses et les menaces. Ma conscience se débattit longtemps contre le crime qu'on me demandait. Vaincu enfin par la peur de la mort, dont on me menaçait moi-même si je n'agissais pas, séduit aussi, je dois le dire, par la vue de quelques *talaris*, et par la promesse qu'il ne serait fait aucune poursuite contre moi, je consentis à tuer Lambert; j'exigeai seulement qu'on me donnât un ordre écrit qui pût garantir ma responsabilité si jamais j'étais recherché pour ce crime. Cet ordre devait aussi me procurer l'assentiment et le concours de mon équipage.

« La pièce que j'avais demandée fut rédigée chez Aouat et revêtue du sceau de Sharmarket qu'Aly Bar avait emporté avec lui[1]. Sur la vue de cet acte authentique, que Sharmarket est parvenu depuis à me soustraire, l'équipage circonvenu n'attendit plus que le moment d'agir.

« Nous partîmes d'Hodeidah le 1er juin, touchâmes à Moka, et le 4, dans l'après-midi, arrivâmes vers les îles Moussah. Là je résolus de mettre à exécution notre projet. Je refusai de conduire M. Lambert jusqu'à Tadjoura, et, malgré ses vives instances et son opposition formelle, je mouillai la barque dans le canal qui sépare les îles Moussah. Après avoir pris son repas, M. Lambert s'étendit au fond de la barque et s'endormit. Alors nous nous approchâmes de lui pour l'assommer à coups de bâton. Debout, à la première attaque, il me porta un coup terrible en pleine poitrine, et me mit hors de combat[2]. Mais les autres matelots, presque tous de ma tribu ou mes parents, se jetèrent à la fois sur lui et l'achevèrent. Le sang, qui sortait à flots de sa bouche, se répandit sur le pont et sur les marchandises, et pour nous débarrasser du cadavre, nous le coulâmes à la mer, en lui attachant des pierres aux pieds.

1. Le sceau, chez les Arabes, remplace la signature et témoigne seul de la validité d'un acte.
2. M. Lambert était d'une force remarquable : Abdul Ahy fut malade deux mois du coup de poing qu'il reçut et cracha le sang.

« M. Lambert avait avec lui deux serviteurs, l'un qui était Abyssin, nommé Balassa, et l'autre, un petit noir appelé Tama, provenant d'une saisie d'esclaves faite par les Anglais sur un négrier arabe. Ces deux serviteurs avaient essayé, mais inutilement, de se porter au secours de leur maître. Nous craignîmes leurs révélations, et ayant tenu conseil, nous décidâmes qu'il fallait également les tuer.

« Le matin, nous appareillâmes, et vînmes échouer notre barque au cap Jiboutil. Auparavant, nous étranglâmes les deux domestiques avec la drisse du pavillon, et jetâmes leurs cadavres à l'eau. Le navire fut ensuite sabordé, ouvert, et nous envoyâmes immédiatement à Zeyla prévenir Sharmarket qu'il n'avait plus à se préoccuper de Lambert, et que ses ordres étaient exécutés.

« Je n'ai été dans toute cette affaire que l'humble serviteur, le domestique du pacha, obligé d'obéir à mon maître. J'étais menacé de mort si je ne tuais pas Lambert; j'ai cédé, j'ai eu peur, j'ai été le couteau qui a frappé la victime, mais non le bras qui a dirigé l'arme.

« Voilà ce que j'avais à dire; c'est l'expression de toute la vérité. »

Les inculpés Aly Bar Omar Tour et Mahomed Hassan Robly, confrontés avec Abdul Ahy, confirmèrent la vérité de son récit. Le patron Samanta Sheroua certifia également tous les détails de l'entrevue qui avait eu lieu entre Abdul Ahy et ses corrupteurs. Aouat Bel Fakil lui-même, vaincu par sa conscience, fit à M. de Langle l'aveu complet de la part qu'il avait prise à cette œuvre criminelle, et donna par écrit un rapport où il confirmait de point en point les récits de ses complices, rejetant toute la faute sur Sharmarket et sur Achmet-pacha, dont il n'était que l'instrument.

Fidèle à la parole qu'il avait donnée, M. de Langle relâcha Abdul Ahy, qui ne pouvait en croire ses yeux. « Allez, lui dit le commandant, mais retenez bien, vous et tous ceux qui m'écoutez ici, que si jamais un cheveu tombe par votre faute de la tête d'un Français, nous viendrons vous en demander raison. » Ému de l'acte si loyal qui venait de s'accomplir, le hoghas des Essas, qu'on distinguait au milieu de l'assemblée à sa noble prestance, et aux orbes immenses ainsi qu'à la couleur blanche de son turban, se tourna vers les siens : « Voilà les vrais croyants, dit-il en montrant les Français; c'est nous qui sommes les infidèles, nous sommes des chiens qui avons le poil en dedans. »

Abdul Ahy a été seul relâché; les autres coupables, tous ceux du moins que le commandant a pu saisir, ont été ramenés par lui en Europe pour être livrés à la Porte. Une partie d'entre eux sont morts en route. Sharmarket a payé le premier sa dette à la nature. Il a succombé à un anévrisme à bord de *la Somme*, pendant le séjour qu'elle fit à Djedda. Il se sentait si bien coupable, que peu de jours avant sa mort il fit appeler le commandant, et lui déclara qu'il voulait revêtir les habits européens. C'est la façon d'abjurer des Turcs et des Arabes, et quand ils renoncent au turban, c'est qu'ils ont commis quelque méfait et se reconnaissent indignes de rester musulmans.

Sharmarket était d'une taille herculéenne, âgé de quatre-vingts ans. Il avait perdu un œil et portait encore sur sa physionomie les traces d'une grande énergie. Il était de couleur assez claire et avait les yeux bleus, ce qui arrive souvent aux populations riveraines de la mer Rouge, où le sang des colonies grecques et romaines n'a pas encore tout à fait disparu.

Feredj, un des secrétaires de Sharmarket, est mort de phthisie à l'île de la Réunion; Aly Bar Omar Tour, en mer. Un des matelots du *Natchery*, El Téré, qui le premier avait jeté le masque des versions de convention pour dévoiler toute la vérité, a également succombé à une phthisie galopante à l'hôpital de Brest. C'est ainsi que toutes les stations du commandant ont été marquées d'une mort, comme si la nature avait voulu prendre le pas sur la justice des hommes, qui a été si lente à venir pour ces misérables assassins.

Aouat Bel Fakil, Mohamed Hassan Robly, Hadj Osman, troisième secrétaire de Sharmarket, deux matelots, Gely Gedy et Aly Sanguely, ainsi que le mousse Mahomet, ont été transférés à Constantinople, où ils auront à répondre de leur crime devant l'autorité turque. Ils étaient accompagnés du patron Samanta Sheroua, à titre de témoin à charge. Trois matelots du *Natchery* ont échappé à toutes les poursuites, et un quatrième, Assoah Gedy, le même qui avait donné au vice-gouverneur anglais les détails du prétendu naufrage du *Natchery*, était mort à Zeyla avant l'arrivée du commandant de Langle.

Ismaël, ancien interprète de M. Lambert, et Dini, cousin d'Aboubeker Ibrahim, gouverneur actuel de Zeyla au lieu et place de Sharmarket, ont tous les deux accompagné le commandant en France, et sont arrivés avec lui à Paris en novembre 1861. Ils y sont restés jusqu'au mois de mars 1862, d'où ils sont retournés chez eux, Ismaël à Aden, Dini à Zeyla.

Ismaël, dans toute cette affaire, a servi d'interprète pour la langue arabe et somaulie. Son zèle, son courage, sa discrétion ne se sont pas démentis un instant. Il a contribué, dès 1859, alors qu'on doutait encore, à dévoiler l'assassinat. Lui et Dini étaient vivement attachés à M. Lambert, qu'ils aimaient comme un parent. Dini avait eu connaissance à Zeyla de la trame qui s'ourdissait, et il avait voulu aller rejoindre et prévenir M. Lambert à Hodeidah. Mais Sharmarket l'avait fait arrêter sur son bateau et jeter aux fers sous un prétexte futile.

Quand Ismaël et Dini rencontrèrent à Paris M. Joseph Lambert, qui s'y était rendu comme envoyé du roi de Madagascar, ils ne purent s'empêcher de répandre des larmes en lui parlant de son infortuné frère. Nos lecteurs se rappellent peut-être avoir vu à Paris ces deux enfants perdus de la mer Rouge. L'un était de figure un peu cuivrée, au regard dur, à la barbe rare et déjà grisonnante : c'était Dini. Il avait reçu à la tempe un coup de yatagan dont la cicatrice se relevait en bosse au-dessus du sourcil, et traçait un profond sillon qui était loin de rendre sa figure plus avenante. Il avait gagné cette honorable blessure dans une attaque nocturne de Danakiles, lorsqu'il était au service de M. Rochet d'Héricourt, voyageur français en Abyssinie. Il valait mieux que ne promettaient ses traits et aimait beaucoup notre nation. A peine arrivé à Paris, il avait fait emplette d'une paire de brodequins, d'un pantalon et d'un caban de drap, et aimait à se montrer en public dans ce costume préféré. Il avait seulement gardé sa ceinture rouge autour de la taille et son énorme turban de cachemire, qui développait ses orbes immenses autour de son crâne rasé. Il ne sortait jamais sans tenir son chapelet d'ambre à la main et sous le bras un gigantesque parasol, qu'il s'était empressé d'acheter comme une indispensable parure. Dini avait reçu de l'Empereur un sabre turc, à manche d'ivoire, et une magnifique boite de pistolets; il était heureux de les montrer à tous ses visiteurs.

Son fidèle acolyte, Ismaël, se faisait remarquer par sa figure intelligente, noire comme le jais, son type caucasien, son œil vif, dont la cornée blanche se détachait sur l'ébène de la face. Une moustache noire ombrageait la lèvre et une touffe de poils soyeux descendait du menton.

Sans être moins *francomane* que Dini, Ismaël ne quittait jamais son pittoresque costume : vaste cafetan de drap fin descendant jusqu'au talon, ceinture rouge serrant la taille, gilet enrichi de passementeries fermé sur la poitrine; sur le chef un gigantesque turban.

Ismaël aimait à rappeler que dans la mer Rouge il servait d'interprète à tous les capitaines français, aussi bien de la marine marchande que de celle de l'État. Il rencontrait parfois quelques marins de sa connaissance, et il les montrait avec orgueil à Dini; il avait appris à son compagnon à prononcer quelques mots de notre langue.

Quand j'allai rendre visite à ces hôtes de la France, ils me reçurent avec empressement, prévenus qu'ils étaient par M. J. Lambert et le commandant de Langle; mais il fut impossible de rien leur arracher sur ce qu'ils savaient de l'assassinat. Ismaël fut d'une discrétion à toute épreuve, et ne voulut me donner de détails qu'en présence du frère de la victime. Je respectai ce sentiment louable et lui parlai alors de son séjour en France, de Paris, des amusements qu'il y avait rencontrés. Là-dessus il ne tarissait pas. « Oh! bons Français, criait-il, bon Paris, bon hôtel. Nous bien manger, bien coucher, tout avoir, manquer rien. » Et puis il me citait le bal du ministre de la marine, où il était allé avec Dini, et me faisait avec bonheur l'entier dénombrement des *belles petites femmes* qu'il y avait vues.

Le commandant de Langle, qui a décidé Dini et Ismaël à venir en France et qui a été assez heureux à force de zèle, de patience et de courage pour mettre la main sur les coupables, mérite les plus sincères éloges pour la façon aussi hardie qu'habile dont il a conduit toute cette affaire. La victime qu'il avait à venger méritait du reste les peines qu'il a prises, et nous ne saurions mieux faire que de terminer ce court récit par quelques notes sur M. Henri Lambert, que nous devons à l'extrême obligeance de son frère.

Henri Lambert était né 1828, à Redon (Ille-et-Vilaine). Il fut élevé à Nantes, où résidait une partie de sa famille, et où son aïeul avait été notaire. De bonne heure, laissant là les livres pour la mer, comme la plupart des Bretons ses compatriotes, il entra au service de la marine de l'État en qualité de volontaire. C'est sous ce costume que le représente le portrait dessiné page 65.

Vers 1850, Henri Lambert quitta la marine et rejoignit son frère aîné à Maurice. Joseph Lambert était à cette époque l'un des plus riches planteurs et fabricants de sucre de notre ancienne Ile-de-France.

De Maurice, Henri Lambert alla en Australie, pour y vendre des cargaisons de sucre au compte de son frère. Pendant trois ans il courut la mer de Port-Louis à Sidney, visita les placers, alors à peine découverts, assista à tout le spectacle si bruyant et si animé de la première immigration, et fit plusieurs explorations dans l'intérieur de l'Australie, aujourd'hui encore peu connu (voy. t. V, p. 406). Dès ce temps, en 1855, il projetait l'établissement d'une ligne de bateaux à vapeur entre Maurice et Aden, et il envoyait même son frère Henri étudier les ressources commerciales de ces contrées.

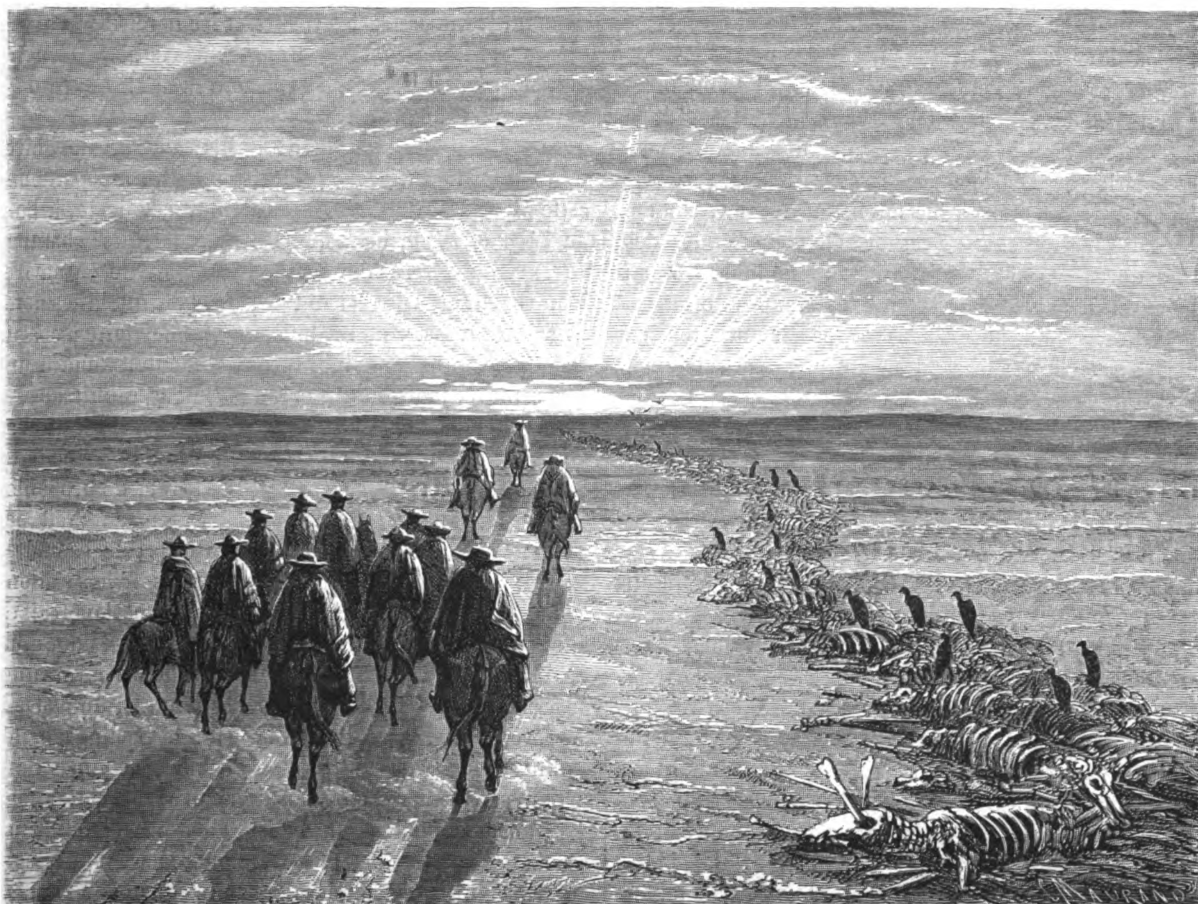


Ismaël, interprète à Aden. — Dessin de Hadamard d'après une photographie.

Nous avons vu comment notre courageux compatriote s'est acquitté de cette tâche difficile et quel courage, quelle activité il 'a déployés dans l'accomplissement de son mandat ainsi que dans les délicates fonctions d'agent consulaire, jusqu'au jour où, tombant sous le coup de lâches assassins, il a laissé un poste vide où personne ne l'a remplacé.

Henri Lambert était d'une taille au-dessus de la moyenne, bien pris et d'une très-grande force musculaire. Il avait les cheveux châtains, le teint coloré, la figure régulière. Ses traits respiraient à la fois le courage et l'énergie joints à une bonté parfaite. Il s'était fait aimer de toutes les tribus de la côte d'Afrique. Son courage et son ardeur ne se démentirent jamais. Ni les tempêtes de la mer Rouge, ni les maladies de ces brûlants climats, ni la sauvage férocité des Bédouins Essas ne purent l'arrêter un instant. Le rêve de ses dernières années fut de voir la France s'établir dans les mers arabiques à côté de l'Angleterre, et ce rêve vient d'être accompli par la prise de possession d'Oboc que nous annoncent les dernières nouvelles d'Aden.

L. Simonin.



Jalons d'une route dans la Pampa (voy. p. 92).

VOYAGE DE L'OCÉAN ATLANTIQUE A L'OCÉAN PACIFIQUE,

A TRAVERS L'AMÉRIQUE DU SUD,

PAR M. PAUL MARCOY[1].

1848-1860. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS[2].

PÉROU.

PREMIÈRE ÉTAPE.

D'ISLAY A AREQUIPA.

Islay et ses rivages. — *Vicar of Bray*. — Un déjeuner de garçons. — *I pede fausto*. — Pendant que des muletiers boivent, l'auteur babille. — La pampa et les ossements. — Le Tampu et la carte à payer. — Une vallée vue à vol d'oiseau. — Détails scientifiques qui n'intéresseront personne. — Étapes et lieux divers.

Islay, situé sur la côte du Pérou par 17° 01' de latitude méridionale et 74° 30' de longitude occidentale, est le port de commerce et le siége de la douane du département et de la ville d'Arequipa. Sa baie, de figure irrégu-

1. Cette relation est à tous les points de vue une des plus importantes que puisse publier le *Tour du monde*. Une érudition qui n'est étrangère à aucune branche de la science, un vrai talent de dessinateur, de grandes facultés d'observation pour le sol et les mœurs, une connaissance profonde de toutes les ressources de notre langue, telle est la réunion de qualités, bien rare dans un voyageur, que l'on peut constater dans M. P. Marcoy. Son itinéraire comprend le Pérou tout entier, les deux versants des Andes et le bassin immense de l'Amazone, depuis l'origine des affluents les plus méridionaux de ce roi des fleuves jusqu'à son embouchure dans l'Océan. Il traverse, par conséquent, les climats les plus opposés et les aspects les plus variés de la nature. Bien que la première étape de cet itinéraire (celle même que nous donnons aujourd'hui) ait été publiée en grande partie dans la *Revue contemporaine*, nous ne doutons pas que nos lecteurs ne nous sachent gré de la retrouver ici.

2. Les gravures qui accompagnent le texte de M. Marcoy ont été exécutées d'après ses riches albums et sous ses yeux par M. Riou.

lière, peut avoir une lieue de circuit; elle est bordée d'une double rangée de lomas ou collines, jaunes de ton, lourdes d'aspect, disposées en amphithéâtre, et revêtues jusqu'au tiers de leur hauteur d'un mur de roches trachytiques, rempart naturel qui prévient l'éboulement des sables et des dépôts marins. L'action continue de la mer, dont les vagues, poussées par le vent du sud, viennent déferler avec furie sur les rivages, a poli la surface de ces roches, coupées à pic en maint endroit, comme une falaise. Au-dessous de ces formations minérales, des roches de porphyre amygdalaire et syénétique, à demi submergées, montrent çà et là leurs croupes noirâtres. Au fond de la baie, un gros rocher, pareil à une tour en ruine, se rattache à la terre ferme par un système de poutrelles, de planches et d'échelles de corde. Ce rocher ou ce système, selon qu'on voudra l'appeler, sert de quai, de môle, d'embarcadère ou de débarcadère à la population flottante, et d'observatoire aux douaniers. La douane, représentée par un hangar en planches meublé d'un lit de camp, occupe un des côtés de cet échafaudage, au delà duquel un sentier tortueux et d'une pente roide conduit, après dix minutes de marche, au village d'Islay, édifié sur le versant d'une colline, à 190 mètres environ du niveau de l'océan Pacifique.

Rien de plus aride et de plus désolé que la contrée qui s'étend à vos pieds, quand, debout au sommet de cette colline, vous parcourez de l'œil les environs. Du nord au sud ce ne sont que dunes de sable, hautes falaises, plages jonchées de bois flotté, longues zones de salpêtre et de sel marin, superpositions de dépôts calcaires, îlots pierreux surmontés d'une couche de huano[1], roches de toutes formes et de toutes couleurs; la pureté de l'air, l'intensité de la lumière, l'inaltérable azur de la mer et du ciel, en accusant nettement tous les détails de ce vaste tableau et ne laissant dans l'ombre aucune de ses faces, lui donnent je ne sais quelle splendeur morne, quelle immensité aveuglante et quelle implacable sérénité.

La baie d'Islay, quand on l'aperçoit du large, a la figure d'un croissant aux pointes aiguës et recourbées; vue du cap Cavallos, au nord, ou des rochers d'Ilo, dans le sud, elle reproduit assez exactement le corps d'un immense poisson à demi submergé. Des myriades d'oiseaux de mer, depuis le pélican goitreux jusqu'à la svelte frégate, qui du matin au soir planent et tourbillonnent, montent et redescendent dans l'éblouissante clarté du soleil, complètent l'illusion; on croirait voir le cadavre échoué d'une baleine[2] après lequel s'acharnent ces oiseaux voraces.

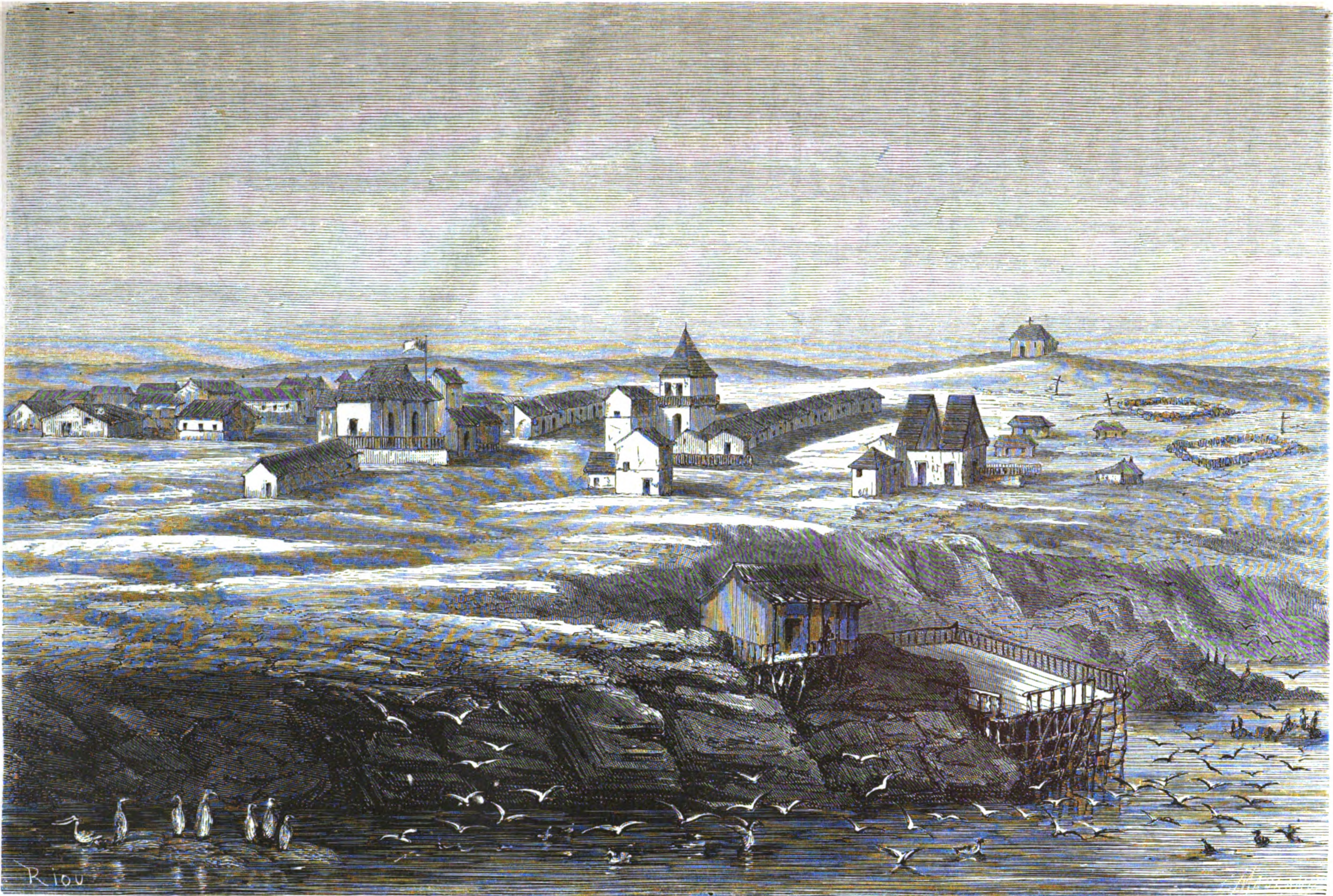
Chaque année, une quarantaine de navires, partis d'Europe ou de l'Amérique du Nord et frétés pour Valparaiso et les intermédiaires, longent ce littoral et font à Islay une courte relâche pour y prendre les produits de l'intérieur qu'on leur tient en réserve. Pendant quelques jours un semblant de vie galvanise le port et son triste village. Les échos habitués à ne répéter que les plaintes du vent, le murmure des vagues et les mugissements des phoques, retentissent de refrains avinés et d'appels polyglottes; puis le navire lève l'ancre et tout rentre dans l'ordre accoutumé.

Par une belle matinée de juillet, époque de l'hiver sous ces latitudes, je me trouvais — qu'on me pardonne cette répétition du *moi* — je me trouvais, dis-je, à bord du *Vicar of Bray*, honnête trois-mâts sorti des chantiers de Liverpool, en compagnie du capitaine de ce navire, d'un consul anglais résidant à Islay et de quelques notables d'Arequipa. Une invitation à déjeuner faite à chacun de nous par le capitaine, et qui remontait déjà à une quinzaine de jours, était le motif qui nous réunissait. Au moment où commence ce récit, il n'était pas loin de onze heures, et, bien que le déjeuner eût été annoncé pour dix heures précises, le cuisinier du bord, retardé probablement comme Vatel par un détail du menu, n'avait pas encore donné l'ordre au matelot de quart de sonner la cloche. Les physionomies et les dents des invités s'allongeaient de plus en plus; chacun néanmoins s'efforçait de faire bonne contenance et causait de son mieux pour donner le change à son estomac. Pendant que la conversation de ces messieurs passait du grave à l'enjoué, du plaisant au sévère, je regardais, accoudé sur le bastingage, les collines d'Islay, où les brumes d'octobre, connues dans le pays sous le nom de *garuas*, allaient faire éclore, pendant un mois ou deux, de l'herbe, des fleurs, des ruisseaux, des oiseaux, des insectes, toutes choses qui y sont aussi inconnues pendant les deux tiers et demi de l'année, que le *cucurbitas melo* dans les plaines du Sahara.

L'anxiété générale eut enfin un terme. Un de ces soupirs qui soulèvent collectivement la poitrine du public, quand, au théâtre, le rideau se lève après un long entr'acte, fut poussé par nos compagnons, lorsqu'au son de la cloche, le maître d'hôtel sortit de la cuisine et traversa le pont, portant à deux mains un plat dans lequel, mollement couché sur une litière de légumes, apparaissait un gigot bouilli du format le plus respectable. Nous nous précipitâmes à la suite de l'homme vers l'escalier de la chambre banale, où nous arrivâmes en même temps que lui. Dix minutes après, on n'entendait plus que de sourdes onomatopées entrecoupées d'un cliquetis furieux de fourchettes; chacun avait à cœur de réparer le temps perdu. A part le gigot, qui est de toutes les époques et de toutes les cuisines, le déjeuner fut un véritable repas anglais, entremêlé de bœuf et de poisson fumés, de puddings variés, de tourtes de rhubarbe et autres préparations étranges. Le poivre rose de Cayenne, le cacazouëzo des Antilles, l'orocoto péruvien, le cary de l'Inde, l'harvey-sauce leur servaient d'assaisonnement. Ces mets incendiaires furent arrosés de vins de Xérès et de Porto, de bière double et simple, de genièvre et d'eau-de-vie. Un café à mettre en gaieté toutes les chèvres de l'Yémen nous fut servi ensuite dans de petites jattes qui tenaient lieu de tasses; puis, quand les douces fumées de la digestion commencèrent à monter de l'épigastre au cerveau des convives, que leurs visages

1. Par corruption *guano*. La lettre *g* n'existe pas dans l'idiome quechua.

2. Les immenses bancs de sardines qui, chaque année, viennent échouer le long de ces côtes, entre le quatorzième et le vingt-deuxième degré, attirent souvent à leur suite quelque baleine qui, victime de sa voracité, reste à sec sur le sable. En cinq ans, nous avons pu constater deux fois le même fait.



Port et village d'Islay.

richement empourprés exprimèrent cette béatitude particulière aux gens dont le ventre est bien plein et l'esprit débarrassé de tous soucis, le capitaine se leva et réclama l'attention de la galerie.

« *Señores y amigos*, dit-il dans un castillan baroque, mais intelligible, le déjeuner auquel je vous ai conviés est probablement le dernier que nous ferons ensemble; demain, à onze heures, je lève l'ancre et je pars pour Santa-Maria de Belen do Para, où mon mariage avec la fille d'un de mes consignataires est à peu près décidé. Une fois marié, je vends mon navire; je m'associe avec mon beau-père, et je deviens armateur comme lui : voilà pour l'avenir. Mais ces événements sont encore éloignés, et en attendant que le moment soit venu de nous séparer, trouvez bon que je revienne sur certaine gageure à laquelle mon amour-propre de marin est intéressé. Don Pablo Marcoy, notre ami, qui, pendant que je parle, s'amuse à modeler ma charge avec de la mie de pain, s'est mis en tête, comme vous le savez, de faire le même voyage que moi; de plus, il a parié qu'en prenant à travers terres et en coupant du sud-ouest au nord-est ce continent dont je vais faire le tour, il arriverait avant moi à l'embouchure de l'Amazone. J'ai tenu le pari, mais sans en déterminer la valeur. A quelle somme le fixerons-nous bien, *señores y amigos* ici présents?

— A cent onces d'or, dit un habitant d'Arequipa qui avait perdu au jeu sa fortune et comptait sur une révolution politique pour la refaire.

— Va pour cent onces! fit le capitaine en me regardant.

— Un moment, dis-je. Lorsque j'ai offert de parier, c'était dans l'idée que le montant du pari serait en harmonie avec mes ressources; mais dès qu'il s'agit de cent onces, c'est-à-dire d'environ 8640 francs, je retire ma proposition, n'ayant pas l'avantage que semble posséder notre agréable conseiller, de remuer l'or à la pelle.

— Mais alors quelle somme pariez-vous?

— Je parie cinq francs.

— Cinq francs! Quelle affreuse plaisanterie! exclamèrent tous les convives.

— Messieurs, répliquai-je, je ne vois rien d'affreux ni même de plaisant dans ce que je dis. Si la somme que j'offre de parier vous paraît minime, ainsi qu'à mon honorable collègue, je puis y ajouter un paquet de cigares.

— N'ajoutez rien, cher ami, et brisons là-dessus, fit le capitaine en essayant de dissimuler une grimace; gardez vos cinq francs, fumez vos cigares, écartons du pari toute idée de profit et contentons-nous de l'honneur.... Vous disiez donc que vous comptez partir incessamment?....

— Je ne disais rien, capitaine, mais je pensais qu'en cette circonstance un défi vaut mieux qu'un pari. D'abord pour vous, gentleman, dont la famille a donné autrefois une reine à l'Angleterre, et qu'en raison de ce passé illustre, un vil profit doit intéresser peu. Pour moi ensuite, pauvre diable de naturaliste, que ce même profit intéresserait assez, mais qui ne puis exposer aux chances du hasard la somme dont j'ai précisément besoin pour faire mon voyage. Qu'il ne soit donc plus question d'argent entre nous, et comme vous l'avez si bien dit, tenons-nous-en à l'honneur pur et simple.

— *Muy bien, señor French*, fit le consul anglais; bornons là cette discussion, et puisque vous ne pariez plus, je propose de boire.

— Buvons, buvons, buvons! » chantèrent chromatiquement les notables d'Arequipa.

Sur un signe du capitaine, le maître d'hôtel enleva les tasses vides et les remplaça par des bouteilles pleines. On se remit à boire; je ne dirai pas ce qu'on but, la chose paraîtrait incroyable; mais, quand finit le jour, et qu'à la clarté du soleil eut succédé celle de la lampe de l'habitacle, la chambre du *Vicar of Bray* offrait l'image d'un champ de bataille après le combat. Pas un des convives n'était resté debout. Le capitaine avait glissé sous la table; le consul était tombé dessus; les notables d'Arequipa, étendus çà et là, dormaient dans des postures variées. Les verres et les bouteilles — ces ornements périssables des banquets, comme dit sir Walter Scott — avaient été brisés dans l'engagement, et leurs tessons, comme autant de miroirs, reproduisaient à l'infini cette scène d'horreur et de désolation. A ma prière, le maître d'hôtel, aidé du cuisinier, inhuma chaque cadavre dans une cabine, en attendant l'heure de sa résurrection; puis, cette opération terminée, je me fis mettre à terre et me rendis chez un pêcheur de phoques où j'avais élu domicile. Là, je m'empressai de changer de linge, car j'étais mouillé comme au sortir d'un bain. Les verres de rhum et de gin, qu'on ne m'avait pas épargnés, étaient descendus par la manche de mon habit, au lieu de passer par ma gorge, tour de passe-passe que je tenais d'un docteur liménien, lequel, ne pouvant boire une goutte de liqueur sans en être incommodé, avait inventé, disait-il, ce mode d'ingurgitation, qui lui permettait de défier, le verre à la main, les plus forts buveurs des deux Amériques.

Le lendemain, je revins à bord pour avoir des nouvelles de nos amis; tous étaient sur pied, joyeux et dispos, et ne gardaient de leur léthargie de la veille qu'un souvenir confus. Le thé nous fut servi sur la dunette, pendant que l'équipage virait au cabestan. Un dernier toast, auquel les assistants s'associèrent de tout leur cœur, fut porté par le capitaine au succès de notre voyage; puis, après un échange de poignées de mains et de souhaits prospères, la chaloupe du navire nous conduisit au débarcadère, d'où nous assistâmes aux derniers apprêts du départ. Un quart d'heure après, *le Vicar of Bray*, incliné sur sa hanche de tribord et ses voiles gonflées par une jolie brise, fendait rapidement les ondes du Pacifique.

Nous gravîmes le sentier rapide qui conduit au village d'Islay, et nous arrivâmes chez le consul anglais. L'épouse et les filles de cet insulaire, inquiètes de sa longue absence, l'accueillirent par des monosyllabes gutturaux qui exprimaient leur joie de le revoir. Après avoir épanché leur tendresse, ces dames nous invitèrent gracieusement à passer la journée sous leur toit et à partager leur dîner de famille; mais je n'acceptai pas, pressé que j'étais de me mettre en route. Mes compagnons, qui sans doute auraient accepté, si j'en juge par le regard de désappoin-

tement qu'ils échangèrent, refusèrent à mon exemple. Alors, ces dames, qu'effrayait l'idée de nous voir partir à peu près à jeun, se mirent sur-le-champ à préparer des *sandwich's* qu'un domestique nous offrit à la ronde. Nous arrosâmes ces tartines d'un vin de Champagne tiré d'Exeter, où on le fabrique avec du poiré. A l'issue de ce *luncheon*, l'aînée des filles du consul, charmante personne à la chevelure d'un blond lumineux, et qui répondait au doux nom de Stella, se mit au piano, et, pour flatter l'amour-propre national des hôtes de son père, joua la cantate de *Manco-Ccapac*. Tous les notables applaudirent avec transport. L'un d'eux, ayant fait *bisser* l'air, commença d'en chanter les paroles. Les autres ne tardèrent pas à faire chorus. Cet hymne patriotique, peu connu en Europe mais célèbre au Pérou, et dont les vers et la musique sont attribués à un donneur d'eau bénite du *Sagrario* d'Ayacucho, se compose de dix-huit strophes, chacune de quatorze vers de dix syllabes, à rimes assonantes. L'air, en mode mineur, essentiellement plaintif et mélancolique, est en harmonie avec le poëme, où l'auteur pleure comme Jérémie, non pas sur l'endurcissement de Jérusalem, mais sur la splendeur éteinte des Enfants du Soleil. L'exécution de ce morceau dura cinq quarts d'heure ; mais nul ne trouva le temps long. Seulement, comme entre chaque strophe les chanteurs avaient bu rasade sous prétexte d'honorer la mémoire de celui qui tira le Pérou de la barbarie, et que le vin avait surexcité leur enthousiasme, craignant qu'une fois la cantate finie il ne leur prît fantaisie de danser un quadrille, car ces naturels, une fois lancés, ne s'arrêtent plus, je profitai de quelques minutes de silence qui succédèrent au cri final de la dernière strophe, pour me lever et prendre congé du consul et de sa famille. Force fut à nos compagnons de s'exécuter. Ils prirent leurs chapeaux, saluèrent d'un air maussade et me suivirent, évidemment contrariés de ne pouvoir achever à leur guise une journée qui promettait d'être féconde en plaisirs de tout genre. Nos mules déjà sellées attendaient à l'écart. Chacun chercha sa bête dans le groupe et s'empressa de l'enfourcher. Les muletiers et les mozos prirent la tête du détachement, et nous nous éloignâmes de la demeure consulaire, salués par les vœux et les mouchoirs de toute la famille. Il pouvait être alors midi. Un soleil ardent inondait les sables. Chaque parcelle de mica, pareille à un miroir d'Archimède, nous lançait à la face un éclair dévorant. Les trois rangées de maisons en planches à toits de chaume ou de roseaux, ~~qui~~ font à Islay deux rues parallèles, restèrent bientôt derrière nous. Parvenus au sommet de la colline, nous eûmes à notre droite l'église du village, humble bicoque fermée pendant les trois quarts de l'année, et servant d'asile aux chauves-souris ; à notre gauche, une suite d'enclos bordés de pierres brutes, sanctifiés par des croix de bois, qu'on prendrait de loin pour des cimetières, et qui ne sont que des parcs à mules ; puis, ces points dépassés, nous descendîmes le revers oriental de la loma, et nous entrâmes dans un chemin également redouté des hommes et des animaux. Ce chemin, pareil à l'ornière creusée par la roue d'un char gigantesque, couvert à la hauteur d'un pied de cendres trachytiques dans lesquelles naissent, grouillent et meurent des légions de puces, porte le nom de *Quebrada d'Islay*. Quebrada, soit ; mais, comme de lourdes collines qui le bordent des deux côtés, en interceptant complétement la brise du large, y déterminent une température de four à plâtre, à peine y fûmes-nous entrés que l'air parut manquer à nos poumons, et que nous commençâmes à haleter d'une façon étrange.

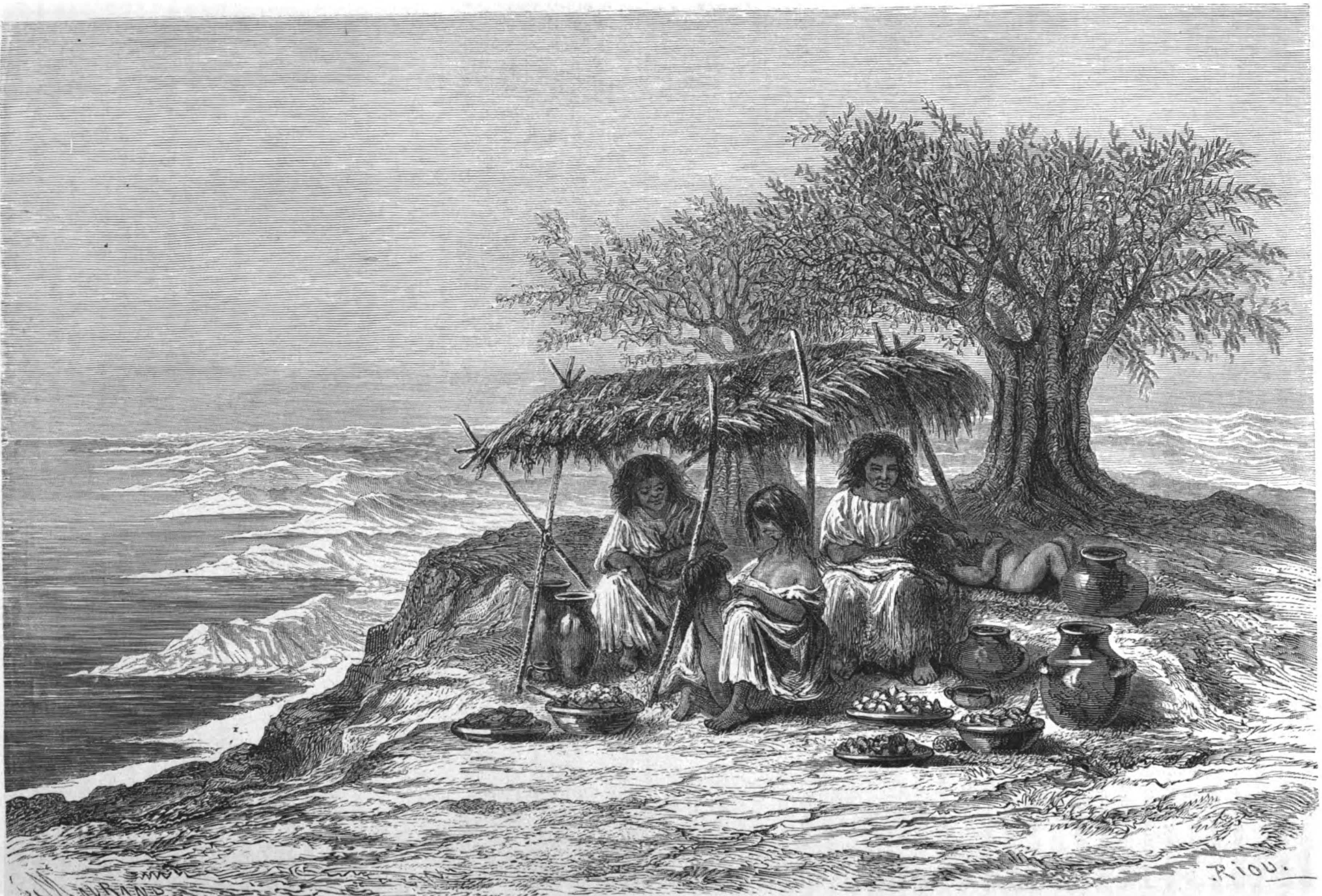


Héliotrope Aphylle à odeur de vanille (région des Lomas, zone des cendres).

Pendant deux heures, nous longeâmes cette quebrada, marchant à la file et gardant un silence morne, que justifiait l'aspect farouche et désolé du site, et aussi la crainte d'avaler la poussière soulevée par le sabot de nos montures. Au milieu de l'atonie générale, les mozos seuls donnaient signe de vie en criant après les mules retardataires ; leurs cris, entremêlés d'épithètes injurieuses et de coups de bâton, se détachaient *staccato* sur la partie de basse que chantaient les cigales, tapies dans les rares broussailles qui bordaient le chemin.

Bientôt nous reconnûmes à des signes certains que nos maux touchaient à leur terme. Les collines qui bornaient l'horizon de deux côtés, commencèrent à diminuer de hauteur, s'espacèrent de plus en plus, et furent enfin remplacées par de simples monticules. En même temps que la brise de mer arrivait jusqu'à nous, les terrains s'escarpaient et le chemin présentait une suite de talus rapides que nous nous mettions en devoir de gravir. Au dire des muletiers, nous approchions de l'endroit appelé l'*Olivar*, frontière naturelle qui sépare la quebrada de la pampa, la vallée de la plaine, la zone des cendres de la région des sables. La Flore locale, représentée par des héliotropes aphylles à odeur de vanille, des oliviers tortus et rabougris et quelques graminées, essaya de nous sourire sous le masque poudreux qui cachait son visage, mais ce sourire avait quelque chose de si piteux, qu'au lieu d'y répondre nous passâmes outre, en affectant de regarder ailleurs, et la pauvre déesse en fut pour ses avances.

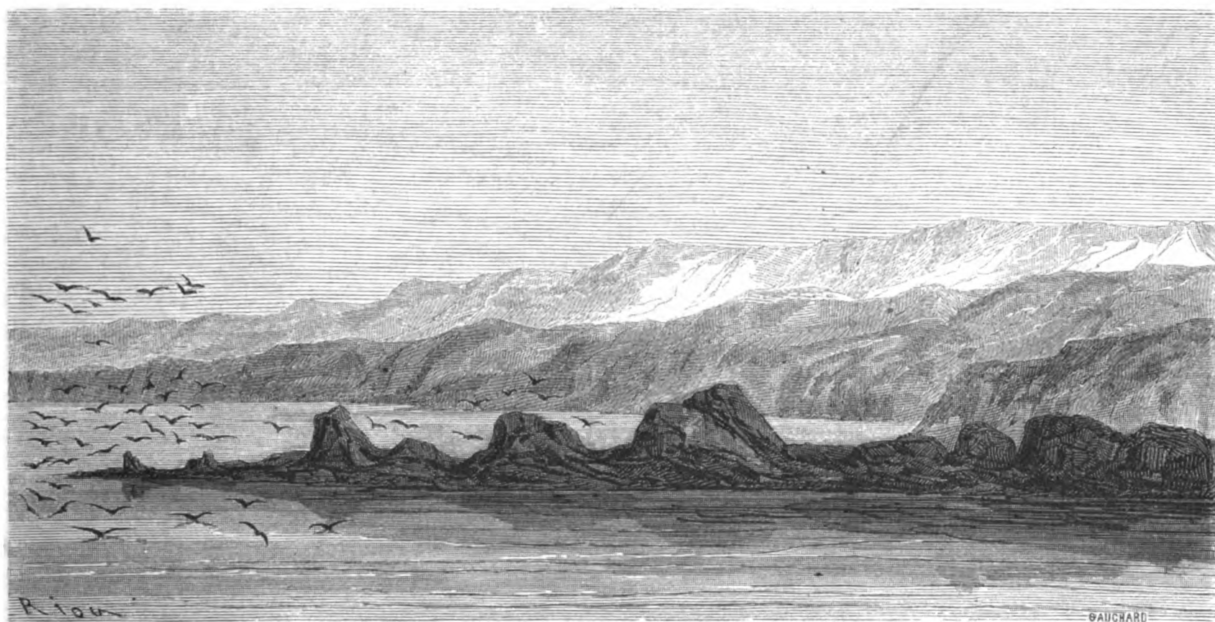
Le chemin, continuant de monter, nous conduisit, après force zigzags, sur un petit plateau de figure irrégulière qui commandait les alentours. Un ajoupa, formé d'une natte en lambeaux attachée à des pieux, en marquait le centre. Sous cet abri, des femmes en haillons, des enfants chevelus et habillés de leur seul épiderme,



Restaurant de la quebrada d'Islay.

étaient accroupis au milieu des jarres et des poteries. Une table basse, sur laquelle étaient étalés des poissons grillés, du piment moulu, et ce fucus que les Indiens nomment *cocha-yuyu* (douceur du lac), indiquait un de ces restaurants en plein air si communs au Pérou. Ces victuailles, saupoudrées de cendre volcanique en manière de poivre, avaient une mine peu engageante; mais les muletiers n'étaient pas gens à s'arrêter à ces détails. Leur premier soin, en arrivant, fut d'interpeller rudement les hôtesses et de se faire servir double ration de ces mets poudreux, accompagnés d'un cruchon de chicha. Comme il est d'usage, avant d'entreprendre la traversée de la pampa, de s'arrêter un moment en ce lieu pour laisser reposer les mules, nous mîmes pied à terre pendant que nos gens expédiaient leur collation; mes compagnons battirent le briquet et allumèrent leurs cigarettes. Je les laissai pousser vers le ciel des flots de fumée, et j'allai examiner, du bord du plateau, élevé de 1700 mètres, les lieux que nous venions de parcourir, et que j'abandonnais pour ne les plus revoir.

Toute la contrée environnante, à partir du bas du plateau jusqu'à l'Océan, était d'un gris uniforme, marbré de veines irrégulières couleur d'ocre brun. Les collines sans nombre qui bosselaient sa surface ressemblaient, vues ainsi de haut et de loin, à ces phlyctènes ou boursouflures du sol, si fréquentes dans le voisinage des volcans. Du nord au sud s'étendait la ligne des lomas ou mornes salins, qui bordent ce littoral entre le 23e et le 10e degré; leurs sommets et leurs flancs offraient par places une teinte jaunâtre, que devaient changer en vert gai, les premiers brouillards de l'été, vapeurs fécondantes qui se forment pendant la nuit et se dissipent vers les onze heures du matin; la pureté de l'atmosphère permettait de distinguer à une très-grande distance tous les accidents de



Pointe d'Islay, vue de la mer; direction est-nord-est, distance quatre milles.

ce vaste paysage. Dans le sud, je découvrais comme une ligne noire tracée à l'horizon entre le double azur de la mer et du ciel, la pointe de Coles et les roches du val de Tambo, dont la rivière, à sec pendant l'été, roule dans les crues d'hiver, sous ses flots bourbeux, d'énormes blocs détachés des montagnes. Un peu en deçà m'apparaissaient les plages de Mejillones et de Cocotea, avec la surélévation de leurs bancs conchyliens, leurs gisements de huano et leurs collines criblées de *huacas* (sépultures), où dorment du dernier sommeil des milliers de momies. Chaque point sur lequel tombaient mes regards, me rappelait une halte, un épisode, une découverte. Ici, j'avais séjourné quelques semaines en compagnie d'Indiens Llipis du grand désert d'Atacama, vivant de fucus, de pétoncles et de melons d'eau, seules ressources alimentaires que nous offrissent ces parages. Là, j'avais assisté du haut des dunes, et sans pouvoir l'aider autrement que par des vœux stériles, au naufrage du brick-goëlette américain *Susquehannah*. Plus loin, au milieu des sables mouvants et pareille à un îlot conique, s'élevait la colline des Aymaras et son ossuaire antérieur à la conquête espagnole, où j'avais recueilli de si beaux échantillons phrénologiques. Plus loin encore, dans le sud-est, les terrains vagues de l'Arenal et ses dépôts de huano de poisson[1], inconnu jusqu'alors, et sur lesquels j'avais tenté d'appeler

1. Les échouements observés sous le règne des premiers Incas ont encore lieu chaque année à des époques fixes. Les habitants des plages d'Atica, à trente lieues nord d'Islay, et ceux de Malla et de Chilca, sous le quatorzième degré, fumaient autrefois leurs terres avec ces poissons, n'ayant pas, comme ceux d'Islay, la ressource du huano d'oiseaux. Aujourd'hui, tous se servent de ce dernier engrais, usité jusque dans la sierra. Les milliers de poissons étalés sur les plages, et dont les habitants ne tirent plus parti, empestent l'air jusqu'à ce que le soleil les ait desséchés. Avec le temps, ce détritus ichthyologique a formé des dépôts d'une demi-lieue de largeur, sur une profondeur de trois à quatre pieds. Le sable, les coquilles, les menus galets, les veines de sel marin auxquels il est mêlé, indiquent que la mer dut baigner ces terrains avant la formation des rivages actuels.

l'attention des savants. Autour de ces sites, jalons qui me permettaient d'apprécier la durée et l'emploi du temps écoulé, s'évasaient les cratères jonchés de cendres, de scories et de pierres ponces, d'anciens volcans qui dominaient ce littoral à des époques inconnues, et près desquels le capitaine Frézier en 1713, MM. de Humboldt et Bonpland en 1804, et M. d'Orbigny en 1836, étaient passés sans les voir.

Dans l'aire de l'est, le tableau variait un peu d'aspect. Une région sablonneuse, hérissée de cerros trapus, arrondis, violemment inclinés au couchant, succédait aux cendres volcaniques et fermait l'horizon comme une barrière. Ces cerros, formés de blocs de grès quartzeux et de débris de roches d'éruption et de sédiment, roulés, amoncelés, agglutinés par les grandes eaux dans leur retrait d'est à ouest pour regagner leur lit, m'avaient offert maintes fois de curieux échantillons du métamorphisme des roches. Chacune de ces formations détritiques portait un nom bizarre, *le rasoir*, *la colombe*, *les deux amis*, etc., que je n'avais pas encore eu le temps d'oublier. A leur base, dans le voisinage de quelque rigole, croissaient des oliviers, des cotonniers et des figuiers rachitiques, d'une teinte grise plutôt que verte, et reconnaissables seulement à l'ombre portée qui accusait leur relief.

Une tristesse immense s'emparait de l'esprit à la vue de cette contrée, aride jusqu'à la nudité, desséchée jusqu'à la calcination et rappelant, par la nature de son sol comme par la forme de ses montagnes, la lutte des deux éléments qui, tour à tour, l'avaient bouleversée. L'ancien et éternel combat du dragon et de l'hydre, du feu et de l'eau,



Momie d'Indien Aymara.

était écrit en toutes lettres sur sa morne surface, bizarrement zébrée de brun, de grisâtre, de fauve et d'un ton froid, malgré les torrents de lumière qu'y versait le soleil alors au zénith. Parmi ces couleurs ternes et poudreuses, qu'un géologue eût admirées sans doute, mais dont un peintre eût détourné les yeux, deux teintes chaudes, riantes, lumineuses, le bleu du ciel et le bleu de la mer, attiraient le regard. Au moment où je me retournais vers celle-ci pour la saluer d'un dernier adieu, deux points à peine visibles tachaient sa limpide étendue. L'un était un navire courant au plus près dans le sud — probablement celui de notre ami le capitaine — et dont la voilure, à cette distance, faisait l'effet d'un blanc duvet emporté par la brise; l'autre était un pyroscaphe, qui remontait au nord en laissant derrière lui un imperceptible filet de fumée.

Les muletiers achevèrent leur collation et se cotisèrent pour solder la dépense, opération qui prit encore un certain temps, vu la lenteur que chacun d'eux mit à s'exécuter. Nous remontâmes sur nos bêtes et, tournant le dos au groupe d'hôtesses, nous nous dirigeâmes vers la pampa d'Islay, mer de sable d'une largeur de 20 lieues sur une longueur de 60, et dont les vagues, tantôt immobiles et tantôt mouvantes, imitent à la vue celles de l'Océan qui dut recouvrir autrefois ces lieux. Afin de couper la plaine en diagonale, nous avions pris au nord-est et rendu la bride à nos montures pour qu'elles cheminassent à leur guise, car il importait avant tout de ménager leurs forces. Les bonnes bêtes profitèrent de l'incident pour rompre leurs rangs et se reformer en colonne, disposition stratégique que les mules préfèrent, je ne sais trop pourquoi, au carré d'Ecnome, à la tête de

porc d'Alexandre, et même au fameux coin de Gustave-Adolphe. Ce mouvement opéré avec une précision remarquable, chaque bête renifla fortement, coucha ses oreilles, allongea son cou et emboîta le pas derrière sa compagne. Les muletiers entonnèrent une complainte.

Une traversée de ce désert n'est pas sans dangers. Le vent de mer qui laboure sa surface en renouvelle incessamment l'aspect. Du soir au matin des cavités s'ouvrent, des dunes se forment, des assises s'élèvent, puis se comblent, s'affaissent, se dispersent et vont se reformer ailleurs. Pour aider leur marche à travers ces terrains mobiles, les pilotes de la pampa consultent le soleil pendant le jour et pendant la nuit les étoiles. Ce sont des guides sûrs qui ne les égarent jamais. Avec la position des astres, ils ont encore les carcasses des animaux morts d'épuisement en traversant la plaine. Ces funèbres vigies, qu'ils ne manquent pas de relever en passant, indiquent par leur gisement à droite ou à gauche, leur proximité ou leur éloignement, que la caravane est plus ou moins dans la bonne voie. Aussi leur apparition est-elle toujours saluée avec reconnaissance, malgré certain dégoût mêlé de pitié dont on ne peut se défendre à leur vue : je parle ici des voyageurs sensibles et désintéressés, car pour les muletiers, âmes vénales et cœurs de pierre, ces ossements, qui leur rappellent un capital perdu, éveillent leur mauvaise humeur plutôt qu'ils ne les attendrissent.

Nous marchions déjà depuis un certain temps, fouillant de l'œil les profondeurs de la pampa, et ne découvrant rien qui ressemblât à une carcasse, lorsque ce cri qui parodiait celui de l'antique Sibylle : « Les os, voilà les os! » fut poussé par un *arriero* vétéran qui guidait la colonne. Tous les regards se portèrent aussitôt vers le point que l'homme indiquait, et dans le sud, à l'extrémité de la plaine, nous aperçûmes une zone blanchâtre qui ressemblait aux veines de salpêtre ou de sel marin qu'on trouve fréquemment dans ces parages. Sur l'avis



Ossuaire aymara, à trois lieues est-sud-est d'Islay.

de notre Palinure, qui prétendait que nous devions passer au vent des carcasses-vigies, nous obliquâmes à droite et nous allâmes les reconnaître.

Ces os, groupés par petits tas et disposés sur une seule ligne qui se perdait à l'horizon, étaient plus ou moins blancs, plus ou moins polis, selon le laps de temps écoulé depuis la mort des individus auxquels ils avaient appartenu. A certaine symétrie dans leur arrangement, je reconnus la main de l'homme, bien que nos gens, à qui j'en fis l'observation, assurassent que le vent seul avait fait toute cette besogne. Quand je leur montrai certaines têtes de chevaux et de mules dans les cavités auriculaires desquelles une main impie avait enfoncé deux tibias simulant des cornes, et d'autres têtes dont les fosses nasales laissaient passer des côtes en manière de trompes ou de défenses, les mozos de la troupe éclatèrent de rire, d'où je conclus que ces charges funèbres, qu'ils mettaient sur le compte du vent de mer, avaient été faites par quelque membre de leur corporation dans un jour de gaieté mélangée d'ivresse.

A mesure que nous avancions, des débris récents venaient s'ajouter aux anciens débris, qu'ils finissaient par recouvrir comme une couche d'alluvion. Des os se montraient revêtus d'une chair noirâtre et de téguments desséchés; des squelettes intacts, véritables maquettes, rappelaient le coursier de la mort dans l'Apocalypse, et certaines carcasses gardaient encore leur peau. Sous cette peau, sonore comme un tambour de basque et tendue comme un parasol, se tenaient coites des troupes de gallinasos (*Percnoptère Urubu*), gardiens accoutumés de ces solitudes. A l'exemple du rat de la Fontaine, domicilié dans son fromage de Hollande, les hideux rapaces, après s'être nourris de la chair de la bête, avaient établi leur demeure dans son intérieur. Au bruit de notre caravane, ils sortaient un à un de ces antres sombres, fixaient sur nous leurs yeux atones, et rentraient dans leurs trous

quand nous étions passés. Les plus curieux ou les plus affamés d'entre eux, se perchaient sur une côte ou sur un fémur comme sur une branche, et de là épiaient d'un regard oblique l'allure de nos mules, prêts à fondre sur celle que la fatigue retiendrait en chemin. Mais leur attente fut vaine; nos bêtes, quoique baissant la queue et portant bas l'oreille, poursuivirent leur marche, à la satisfaction des arrieros à qui nous les avions louées.

Aucun incident ne signala la fin de cette journée. Le soleil, après nous avoir grillé le crâne et la nuque, s'éteignit enfin derrière nous. A peine avait-il disparu, qu'un doux zéphyr envolé de la Cordillère se mit à souffler dans la plaine. D'abord, nos poumons l'aspirèrent avec délices; mais au bout d'une heure, ce vent léger était devenu une bise aiguë, et force fut à chacun de nous d'ajouter une mante de laine au poncho de coton blanc qu'il avait revêtu. Nous marchâmes ainsi jusqu'à dix heures, au milieu d'une obscurité, que « la clarté qui tombe des étoiles » changeait en crépuscule. A ce moment, une masse d'un noir opaque se dressa devant nous à peu de distance. Nous reconnûmes le Tampu ou caravansérail de la pampa. Nos mules, qui le reconnurent aussi, allongèrent le pas et s'arrêtèrent d'elles-mêmes au seuil de cette hôtellerie locale, où d'habitude les voyageurs font halte pour laisser reposer leurs bêtes, plutôt que pour se reposer eux-mêmes.

Ce Tampu, que les Quechuas d'aujourd'hui nomment improprement *Tambo*[1], se compose d'une maison en bois, très-longue et très-basse, divisée en plusieurs compartiments et couverte d'un toit en planches; le sable micacé de la plaine y tient lieu de parquet, et comme ce sable est habité par des légions de puces microscopiques mais dévorantes, le voyageur, au lieu du repos qu'il s'attendait à goûter sur cette molle couche, n'y trouve qu'un affreux supplice, à en juger par ses cris de rage et ses soubresauts furieux. A côté de cet inconvénient, le Tampu a l'avantage de servir de borne centrale au désert qui sépare le village d'Islay de la ville d'Arequipa, et de dominer de trois mille neuf cent dix-sept pieds le niveau de l'océan Pacifique.

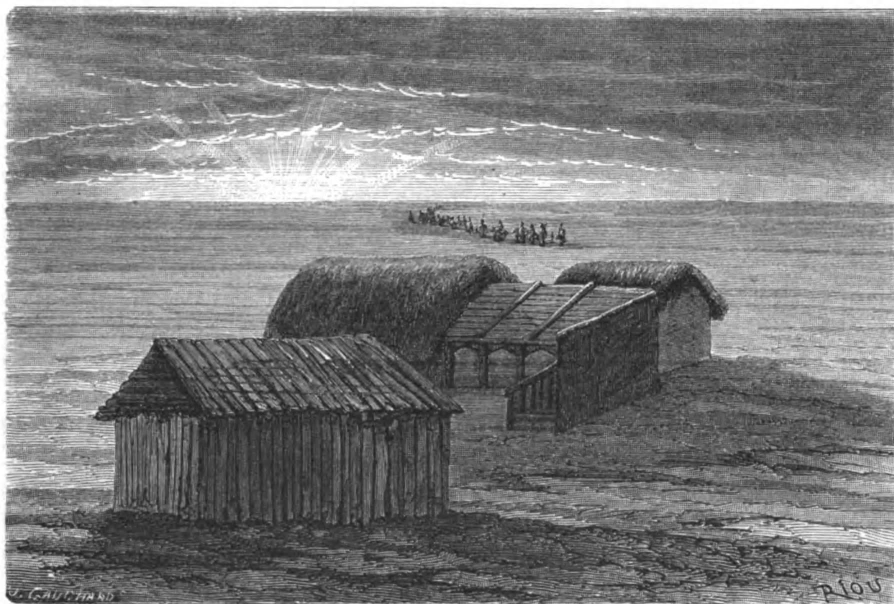
L'endroit que nous venions d'atteindre nous donnait la mesure exacte de la distance parcourue; de midi à dix heures, nous avions fait onze petites lieues, tout juste la moitié du chemin que nous avions à faire. Ce trajet, si court qu'il puisse sembler, avait suffi néanmoins pour abattre nos forces; en outre, la chaleur, l'air salin, la réverbération des sables, avaient produit sur nos individus des effets déplorables: nous avions le nez roussi, les lèvres gercées et le pouls élevé comme dans un accès de fièvre; une heure de soleil de plus, et nous étions rissolés à point; l'idée d'une halte de quelques instants ne pouvait donc que nous sourire infiniment. Laissant aux mozos le soin de desseller nos mules, nous entrâmes dans l'auberge, où régnait un profond silence. Une baie sans porte, pratiquée dans la paroi de ce logis, nous conduisit dans une salle où l'on n'y voyait goutte; tout en tâtonnant le long des murs, nous poussâmes quelques clameurs dans le but d'avertir de notre arrivée les gens de l'auberge. En effet, l'hôte, réveillé par nos cris, ne tarda pas à nous interpeller au milieu des ténèbres. A ses questions nous répondîmes par ces mots: « Du feu! de l'eau! » L'homme parut un moment après, portant d'une main une bouteille dans le goulot de laquelle était fiché un suif allumé, et de l'autre main un seau d'eau et un gobelet que nous nous disputâmes. Notre soif étanchée, nous demandâmes si la localité ne possédait pas quelques vivres dont nous pussions nous sustenter, les sandwich's consulaires nous semblant fort loin à cette heure; il nous fut répondu que, de ses provisions passées, le Tampu n'avait conservé que six poules, vivantes il est vrai, mais qu'on pouvait sacrifier sur un signe de nous. Dans la crainte qu'un signe ne fût mal interprété ou ne fût pas compris, nous poussâmes un rugissement formidable en manière d'acquiescement. L'hôte s'inclina, demanda un répit d'une heure pour éveiller sa femme, allumer du feu, égorger, plumer, démembrer les poules et nous les servir accommodées au riz et au piment; sa demande lui fut accordée. Pour charmer les ennuis de l'attente, quelques-uns de nos compagnons imaginèrent de graver au couteau sur les cloisons du Tampu, leurs noms, prénoms, et la date de leur passage, tandis que d'autres bassinaient les brûlures de leur visage avec de l'eau fraiche et les oignaient de suif en guise de *cold-cream*.

A l'expiration du délai, l'hôte reparut portant une terrine dans laquelle, au milieu d'un liquide abondant et clair, tourbillonnaient de menus morceaux de volaille. Une cuiller de bois fut remise à chacun de nous, et, rangés en cercle autour du mets fumant, nous nous escrimâmes de notre mieux. L'hôte, discrètement placé dans la pénombre, d'où il assistait à notre repas, dut se sentir flatté dans son amour-propre d'artiste en voyant l'accueil empressé que nous faisions à sa cuisine. Quand la terrine fut parfaitement nette, nous y jetâmes nos cuillers et nous demandâmes la carte. L'hôte l'avait écrite à la craie sur un bout de planche pendant que nous mangions, et nous la remit d'un air obséquieux. Cette carte était ainsi conçue: *Vel-agu*. 4. 16.—*Chup-suma*. 60. 80. Comme nous ne comprenions pas, nous nous mîmes à rire, mais l'hôte nous expliqua la chose et nous ne rîmes plus: le suif fiché dans le goulot de la bouteille nous était compté à raison de quatre réaux; le seau d'eau, à deux piastres; le bouillon de volaille représentait sept piastres et demie; bref, le total de ce repas modeste se montait à 50 francs. Un Européen débarqué de la veille eût jeté les hauts cris en prétendant qu'on l'écorchait comme une anguille; mais nos compagnons, nés dans le pays, et moi qui l'habitais depuis quelques années, nous jugeâmes différemment de la chose et nous payâmes sans mot dire, mais aussi sans donner le moindre pourboire. L'hôte ne parut nullement blessé de cette omission volontaire; il empocha la somme que nous lui remîmes et sortit, laissant là sa terrine que nous enfouîmes aussitôt dans le sable.

1. L'idiome quechua, en s'altérant par degrés au contact de la langue espagnole, a changé ses terminaisons *cu*, *hua*, *pa*, *pi*, *pu*, etc., en *go*, *gua*, *ba*, *bi*, *bo*, etc., etc.

Pendant que ceci se passait dans l'intérieur du Tampu, nos gens, restés au dehors, faisaient un somme sous le regard bienveillant des étoiles, laissant les mules, qu'ils avaient dessellées, se vautrer les quatre fers en l'air et suppléer par des culbutes au fourrage et à l'eau qui leur manquaient. Nous réveillâmes les uns et nous fîmes seller les autres afin de continuer notre route, une marche de nuit dans la pampa étant préférable pour les animaux, qui, n'ayant pas à souffrir de la chaleur du jour, supportent alors plus facilement la faim, la soif et la fatigue. Notre Palforio, qui ne s'était pas encore aperçu de la disparition de sa terrine, aida les muletiers dans leurs apprêts de départ et ne rentra chez lui que lorsqu'il nous eut vus en selle.

En quittant le Tampu, nous prîmes à l'est; le vent ne soufflait plus de la Cordillère, mais l'air était vif et piquant; nos mules, que le repos et la fraîcheur avaient ranimées, manifestaient d'excellentes dispositions dont nous profitâmes pour les mener bon train. Vers cinq heures, une clarté blanchâtre envahit le ciel; les constellations pâlirent; le jour se fit. Bientôt quelques rayons d'un rose orangé illuminèrent le sol de la pampa devenu ferme et compacte; le disque du soleil ne tarda pas à se montrer; comme nous marchions au-devant de lui, nous nous trouvâmes au milieu d'un ruissellement lumineux qui nous éblouissait de telle sorte et nous incommodait si fort en même temps, que, pour échapper à ce supplice d'un nouveau genre, nous nous repliâmes sur nous-mêmes comme des hérissons. Cette posture anomale et gênante nous rendit injustes à l'endroit du soleil levant. Au lieu de l'accueillir avec transport, nous nous prîmes à le maudire; cependant, malgré mon humeur, je ne pus m'empêcher de rire en entendant les Péruviens qui m'accompagnaient, envoyer au diable le Dieu qu'ils avaient adoré. A huit heures seulement, l'astre, déjà haut à l'horizon, nous permit de lever la tête. La chaîne



Le Tampu de la pampa.

des Andes neigeuses se dressait devant nous, coupée en deux par une zone de cerros qui bornent la pampa du côté de l'est. Nous nous engageâmes à la file dans les sentiers étroits, sinueux, malaisés, qui serpentent à la base de ces formations singulières; l'aride région ne nous offrit que des *cereus* et des *opuntias* crevassés par la sécheresse, des lézards gris et force tourterelles; nous en comptâmes trois ou quatre variétés. La tourterelle est, avec les rats, les poux et les puces, un des fléaux de ces contrées; non-seulement elle dévaste les champs de maïs et de blé, mais elle emplit l'air de lamentations continues. Ce triste oiseau pleure et niche indifférement dans tous les coins; on le trouve au milieu des cendres volcaniques du littoral, dans les sables quartzeux, sur les rochers de la sierra, sous les arbres des vallées chaudes et jusque dans les poésies des rapsodes quechuas, qui, non contents de l'appeler *urpilla-chay*, tourterelle chérie, lui comparent les femmes de leur nation, figure littéraire, soit dit en passant, dont je n'ai jamais compris la justesse.

Cette région des cerros où nous venions d'entrer, qui occupe en longueur sept à huit degrés et dont la largeur serait d'une lieue tout au plus, s'il était donné de la franchir à vol d'oiseau comme les tourterelles qui l'habitent, nous coûta deux heures de marche, sans compter la chaleur et la poussière qu'il nous fallut subir; mais nous fûmes dédommagés de ces misères par le tableau qui s'offrit à nous, lorsqu'au tournant du dernier cerro nous débouchâmes sur l'esplanade qui sert comme de soubassement à ces formations minérales. A nos pieds s'étendait la vallée d'Arequipa, faille profonde de quelque cinq cents pieds, large de deux lieues, longue de quinze lieues dans sa partie visible et couverte d'un tapis de verdure de diverses nuances; des villages, des fermes, des maisons de plaisance, diapraient de points blancs et bruns cette étendue sillonnée par deux rivières qui, nées

sur deux points opposés, se rapprochaient, serpentaient côte à côte et ne tardaient pas à se joindre. Toute la partie de l'est était bornée par le premier plan des Andes occidentales, vaste entassement de neiges dont les dernières assises semblaient escalader le ciel. Deux sierras soudées à la chaîne mère, à laquelle elles servent de contre-forts, se dressaient en face de nous : l'une, celle de droite, appelée Pichu-Pichu, était dentelée comme une scie ; l'autre, celle de gauche, appelée Chachani, était coupée à pic comme une muraille. Un espace de quelque vingt lieues de circuit séparait les deux masses. Du centre de cette aire, inclinée d'est à ouest, s'élançait dans toute sa majesté native et sa configuration irréprochable le cône Misti[1], un des plus beaux volcans qui hérissent la croupe des Andes depuis la Terre-de-Feu jusqu'à l'Équateur.

La vallée d'Arequipa fut découverte au commencement du treizième siècle par le quatrième Inca Mayta-Capac, qui, à l'exemple de ses prédécesseurs, était parti de Cuzco dans le but de reculer les bornes de l'empire et de rallier au culte du Soleil les tribus insoumises qui peuplaient la sierra neigeuse et le littoral. Après avoir soumis les Aymaras du plateau de Tiahuanacu dans le haut Pérou, il avait traversé la double chaîne des Andes au-dessus des sources de l'Apurimac, asservi ceux de la nation Aymara qui vivaient aux environs de Parihuanacocha — le lac des Flamants — sous le quinzième degré ; puis ces deux expéditions terminées, et comme il longeait le pied de la Cordillère occidentale, il était entré par hasard au débouquement de la sierra de Velilla dans cette vallée d'Arequipa alors inhabitée et qu'on appelait Coripuna — la plaine de l'or — du nom d'un volcan aujourd'hui éteint et couvert de neige qui se trouve sur la limite des provinces de Cailloma et d'Arequipa[2].

Nous ignorons, et les chroniqueurs espagnols devaient l'ignorer comme nous, car ils n'en ont rien dit, eux qui n'eurent jamais de secrets pour personne, quel aspect offrait cette vallée, privée d'habitants et dénuée de culture, à l'époque où Mayta-Capac en prit possession au nom du Soleil son divin aïeul. Mais l'exhaussement continu de son niveau pendant la période d'activité volcanique du Huayna-Putina — ne pas confondre avec le Misti — période qui comprend les éruptions de 1582, 1600, 1604, 1609, 1687, 1725, 1732 et 1738, permet de supposer qu'au treizième siècle la profondeur de son lit devait être double, sa déclivité du sud au nord très-peu sensible, sa température plus élevée et surtout plus égale ; quant à sa Flore et à sa Faune, elles étaient, à quelques espèces près[1], ce qu'elles sont aujourd'hui.

Sa physionomie actuelle est caractérisée par une inclinaison de sept mille cent treize pieds, à partir de la sierra de Characato, où elle prend naissance, jusqu'au val de Quellca, devant l'Océan, où elle s'achève après un parcours de trente-deux lieues. Sa végétation, basée sur l'échelle d'une température qui varie de quatre à vingt-six degrés, offre successivement l'orge, le seigle et le *chenopodium quinoa* des contrées froides, le blé, le maïs, la figue et le raisin, l'olive et la grenade de l'Europe méridionale, la canne à sucre et le bananier des tropiques. Pour le voyageur qui arrive haletant et poudreux au seuil de la région des cerros, cette longue bande de verdure, doucement estompée par la distance et variant d'aspect à chaque lieue, est comme une terre promise, une ouaddi de Chanaan qui termine enfin le désert ; elle réjouit son esprit, ranime ses forces et produit sur ses yeux brûlés par la réverbération des sables, l'effet d'un immense garde-vue en taffetas vert.

Cette opulente vallée, si remarquable à tant de titres, si pittoresque dans son ensemble et ses détails, n'a rien ou presque rien à offrir au naturaliste. Sa Flore et sa Faune, aux alentours d'Arequipa, sont des plus mesquines, et le catalogue des plantes et des animaux qu'elles comprennent, ne sera pas long à dresser. Prenons au hasard, et sans nous embarrasser de l'ordre méthodique établi par la science pour la classification des familles, ce qui pourra s'offrir à nous en descendant des hauteurs vers la plaine.

Dans la région des cerros qui bornent la vallée du côté de l'ouest, croissent deux variétés de cereus : le *peruvianus* et le *candelaris*. Chaque crevasse du grès, chaque joint de deux pierres, laisse pointer un faisceau de ces cactées saupoudrées de poussière ou de cendre, et dont la teinte grise plutôt que verte, ajoute à la tristesse et à la stérilité des lieux. Çà et là, dans les sables amoncelés à la base des cerros, un *cactus opuntia*, rugueux et contrefait, végète en compagnie de quelques graminées et d'une caryophyllée naine du genre silène.

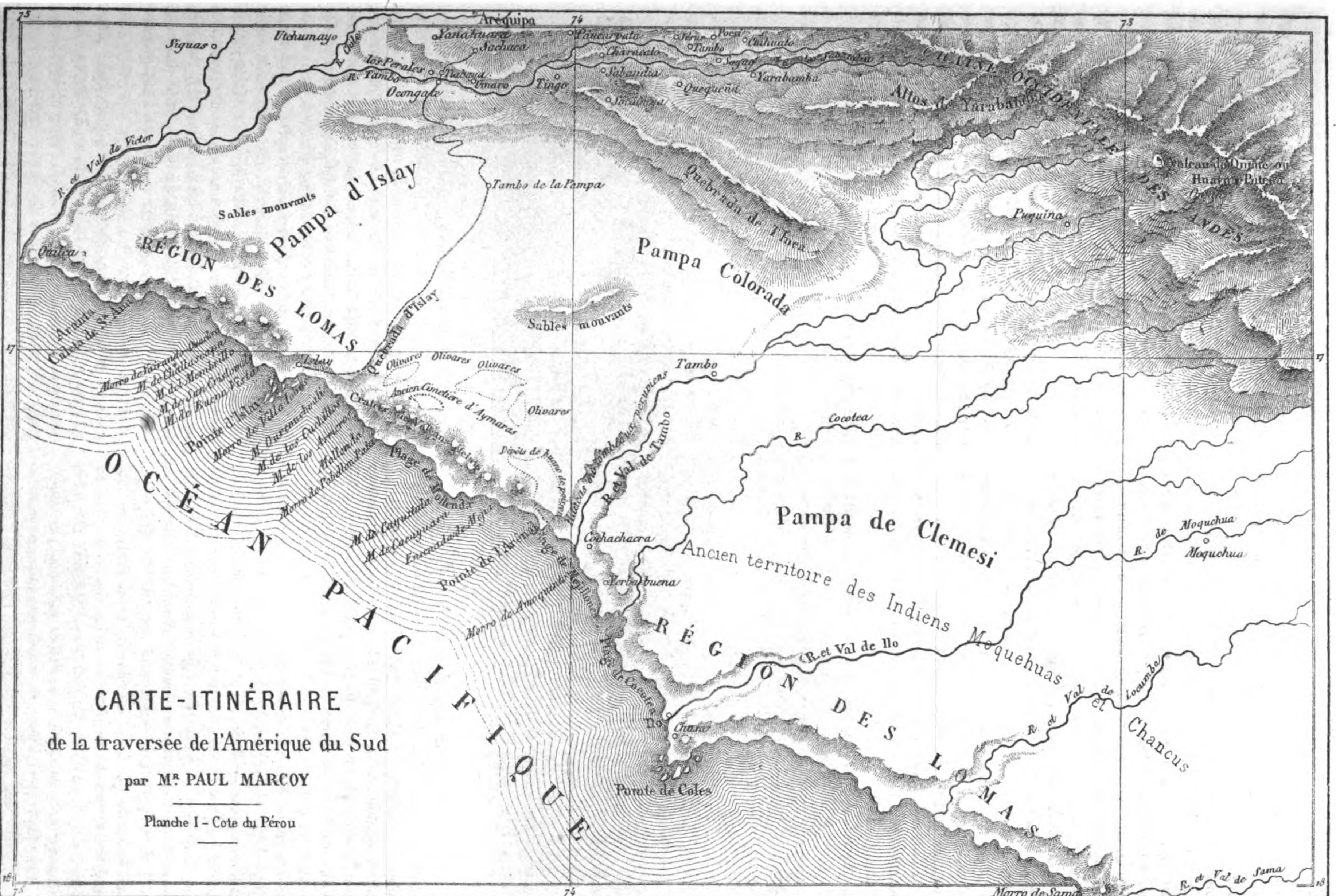
Plus bas, la famille des malvacées est représentée par un *hibiscus* à fleurs lilas pâle et trois variétés du genre *malva* douées de propriétés plus ou moins médicinales. La capucine à grandes fleurs (*tropœolum majus*) tapisse les roches humides et les pans de murs écroulés ; c'est le lierre de la vallée ; ses feuilles, d'un beau vert, ont presque la grandeur de celles du nymphœa d'Europe ; rien n'est plus charmant que cette feuille quand la pluie de la nuit ou la rosée du matin l'a transformée en un écrin de velours vert tout rempli de diamants liquides.

La famille des composées compte dans la vallée sept

1. Au volcan ***Misti***, qui domine la vallée et la ville d'Arequipa, les géographes modernes ont substitué le ***Huayna-Putina***, qu'ils appellent ***Guaga-Putina***, et qu'ils placent sur une ramification des Andes occidentales ; or, ce volcan, situé sur la chaîne mère, se trouve dans la vallée de Moquehua, au-dessus du village d'Omate, c'est-à-dire à vingt-neuf lieues sud-est d'Arequipa. Cette triple erreur signalée, nous ajouterons que le Misti, dont on n'a rien dit jusqu'à ce jour, a treize lieues de circonférence à sa base. Sa hauteur au-dessus de la mer est de quinze mille deux cent vingt-trois pieds ; il domine de onze mille trois cent six pieds le Tampu de la pampa d'Islay, et de huit mille cinq cent quatre-vingt-quinze pieds la place centrale d'Arequipa.

2. A côté de ce volcan de Coripuna, dont le cône est d'une régularité parfaite, s'élève celui du ***Padre Eterno***, aujourd'hui éteint comme le premier et comme lui blanc de neige du faîte à la base pendant toute l'année. Tous deux sont situés sur le même parallèle que le volcan Misti d'Arequipa, au pied de la chaîne des Andes occidentales. On les découvre parfaitement en descendant du faubourg de la Recoleta vers le pont d'Arequipa.

1. L'*Ardœa alba* ou aigrette blanche, et le ***Phœnicopterus*** ou flamant, observés du temps des premiers Incas, ont disparu depuis longtemps de ces contrées.



CARTE-ITINÉRAIRE

de la traversée de l'Amérique du Sud

par Mr PAUL MARCOY

Planche I - Cote du Pérou

Gravé chez Erhard, R. Bonaparte 42

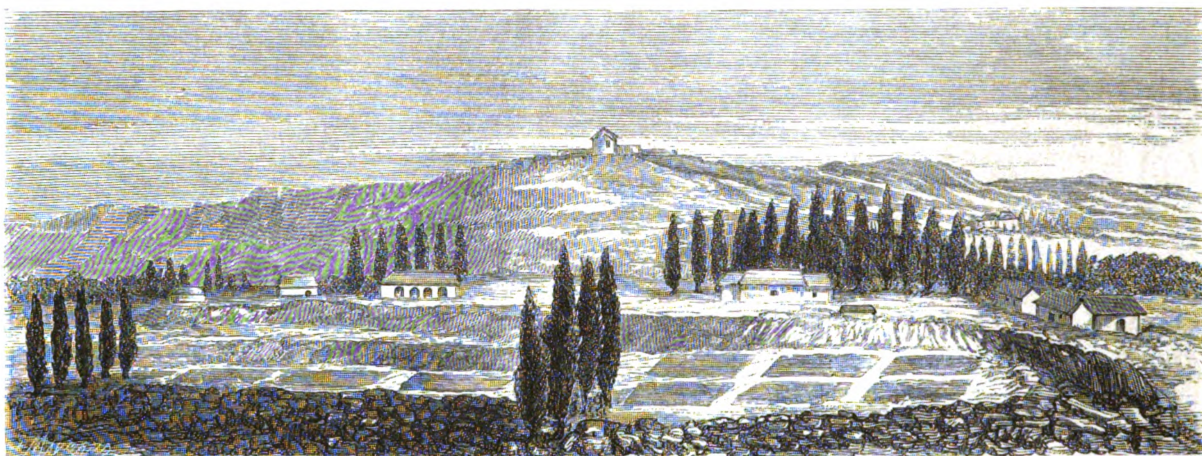
à huit genres assez distincts; en tête figurent le *chilcas* (vernonia) et le *callajas* (baccharis), dont les buissons, qui couvrent de grands espaces, fournissent aux indigènes du bois de chauffage. Après eux viennent les genres *onoseris*, *actinea*, *aster*, *helianthus*, *crisanthemum*, représentés par de maigres plantes au feuillage glauque, presque rigide, aux fleurs d'un jaune plus ou moins vif et qui végètent au bord des chemins; une onagrariée, que les habitants appellent *tumbo* (*fuchsia gigantea*) et dont la fleur d'un rose tendre a huit pouces de longueur, forme en quelques endroits des massifs d'une rare élégance. Dans le voisinage de cette plante à tiges volubiles, croît un arbuste de cinq à six pieds de hauteur de la famille des papillonnacées et du genre *amorpha;* ses fleurs, en épi lâche, sont d'un lilas bleuâtre et n'ont que l'étendard.

Le *mirabilis jalapa* ou belle de nuit (*flos rubra*) est le seul individu que compte la famille des nyctaginées. Dans les bas-fonds, aux marges des ruisseaux, sur les eaux courantes, croissent pêle-mêle des alismacées et des hydrocharidées, trois variétés d'hydrocotyles, le *quinqueloba*, le *multiflora*, le *gracilis*, un céleri et un cresson, tous deux comestibles, et quelques joncées. Ce catalogue s'augmente de quelques espèces à mesure qu'en descendant vers les vallées d'Utchumayo et de Victor, qui continuent sous d'autres noms celle d'Arequipa, on se rapproche de l'océan Pacifique.

La Faune de la vallée n'est guère plus riche que sa Flore. Dans l'ordre des carnassiers, famille des cheiroptères, nous ne connaissons qu'une chauve-souris insectivore, assez semblable à l'espèce d'Europe appelée *oreillard;* elle se blottit durant le jour dans les cavités des murailles ou sous le chaume des toitures, qu'elle abandonne au crépuscule pour commencer sa chasse.

Le premier groupe des carnassiers digitigrades n'a qu'un seul individu de l'espèce des mouffettes, qui habite les crevasses des cerros, d'où la nuit son odeur infecte se répand au loin; les gens du pays l'appellent *zorrino* (petit renard). Nous ne pouvons rien dire de cet animal, ne l'ayant jamais vu; mais nous l'avons senti plus d'une fois, et cela nous suffit pour le rayer de nos tablettes.

Dans l'ordre des rongeurs, tribu des cabiais, figure le



Villages d'Ocongate, Tiabaya et Umaro.

cochon d'Inde appelé *coy*, et déjà renommé du temps des Incas Les indigènes actuels l'élèvent dans leurs demeures comme le faisaient leurs aïeux, et le mangent à toutes les sauces. La chair de cet animal, soit dit en passant, est très-délicate; sa fourrure, à l'état sauvage, est d'un gris bleuâtre glacé de blanc qui rappelle pour la nuance le pelage des chinchillas. D'autres rongeurs, moins appréciés que celui-ci par les naturels, sont les surmulots; ces animaux vont par bandes de dix à douze individus, leur pelage est d'un brun roussâtre, leur taille atteint jusqu'à dix pouces, la queue non comprise; parfois ils dévastent dans une seule nuit tout un champ de maïs, dont ils coupent les tiges et gaspillent le grain. A côté de ces surmulots se trouvent des rats véritables, un peu plus gros que notre rat *domestique* et d'une voracité singulière, si nous en jugeons par la morsure que l'un d'eux nous fit au pouce pendant notre sommeil, et dont la cicatrice nous est restée pour l'édification des incrédules.

Des quadrupèdes passons maintenant aux oiseaux.

L'ordre des rapaces diurnes est représenté par un vautour, le *percnoptère urubu*, qui débarrasse la contrée des charognes et des immondices de toute sorte. Au-dessous de lui, un individu de la tribu des faucons et de l'espèce des émouchets fait aux jeunes poulets une guerre d'extermination. Dans les passereaux-conirostres, mentionnons deux individus: un friquet huppé, dont les couleurs sont ternes comme celles de notre moineau et les allures tout aussi effrontées, et un sylvain au plumage d'un gris cendré, avec sourcils blancs et un cachet noir sur le front. La famille des dentirostres comprend un merle noir à bec et à pattes jaunes appelé *chihuanco*, et le *chirote* à plastron de feu (*turdus militaris*). Dans les *becs fins*, nous ne voyons qu'un roitelet dont le plumage, d'une teinte olive sombre, est tiqueté de points blancs et bruns.

Deux variétés de tourterelles habitent la vallée devant Arequipa: l'une est de la taille de notre grive, l'autre est de la grosseur d'une alouette; le plumage, à peu près semblable chez toutes les deux, est d'un cendré bleuâtre légèrement chauffé de tons fauves; un collier

de nuances irisées entoure leur col; la paupière de l'œil est azurée, le bec et les pattes sont d'un rose orangé. Ces oiseaux commettent de grands dégâts dans les champs de blé, ainsi que des bandes de perruches naines dont le plumage est d'un vert uniforme.

D'octobre à février, les beaux jours du printemps et les chaleurs de l'été attirent dans la vallée deux variétés de trochyles d'un brun verdâtre et une hirondelle à croupion blanc. Ces oiseaux retournent dans les vallées de Victor, de Majes et de Camana, d'où ils sont venus, quand les premières pluies d'automne et les neiges tombées dans la sierra, ont refroidi l'atmosphère.

Dans les eaux glaciales des rivières et des ruisseaux au bord desquels trotte un macrodactyle du genre des rales, habite une grenouille grise que les habitants appellent *sapo de agua* — crapaud d'eau — sans doute pour la distinguer d'un batracien énorme qu'on trouve dans les champs et qu'ils nomment crapaud de terre. Ces eaux nourrissent en outre de très-belles écrevisses et un seul poisson du genre cyprin appelé *peje-rey* — poisson-roi.

En terminant cette nomenclature, que nous engageons le lecteur à passer sans la lire, nous nous apercevons que nous n'avons rien dit des reptiles, et notamment de l'ordre des sauriens. Or, la vallée d'Arequipa possède deux petits lézards plus ou moins gris, plus ou moins agiles; mais une pareille omission est sans importance : on ne compte pas avec ses amis, et depuis longtemps le lézard est l'ami de l'homme.

Un sentier étroit et d'une pente roide nous conduisit dans la vallée, sur la rive gauche du Tampu, un des deux cours d'eau qui l'arrosent; nous le passâmes à gué devant Ocongate, un groupe de chaumières ombragées par des saules pyramidaux. Ces arbres, pointus et très-rapprochés, voilaient d'un rideau verdoyant la base d'une colline au sommet de laquelle apparaissaient l'église et les maisons de Tiabaya, bourgade autrefois renommée pour ses solennités bachiques et dansantes. Jusque-là les



Péon.



Péon.



Peonne.

difficultés du terrain nous avaient contraints de marcher à la file; mais au détour d'une colline nous pûmes nous déployer de front sur une grande route parfaitement nivelée et bordée par des cultures variées et des ranchos d'Indiens plus ou moins délabrés; désormais nous n'avions à craindre ni la faim, ni la soif, ni les coups de soleil, ni les sables mouvants, et cette certitude donnait à la conversation de nos amis un tour de plus en plus folâtre. De leur côté, les muletiers, charmés de ramener leur troupeau de mules au grand complet, braillaient à tue-tête; l'un d'eux avait entonné un chant de circonstance où il était question du foyer, de la famille et des amis qu'on allait revoir; à chaque reprise du refrain, car ce salut à la patrie avait un refrain, les mules, comme si elles eussent eu aussi un foyer, une famille et des amis, hennissaient et ruaient en signe d'allégresse. Au milieu de ces transports joyeux, nous atteignîmes le hameau de Sachaca, composé d'une quinzaine de tanières ménagées dans les anfractuosités d'un rocher trachytique qui barre le chemin. C'est à Sachaca, au dire des légendes, que se rassemblent, pendant les nuits de lune, les sorciers, les *brujas* et les *duendes* des environs. En vain, pour dissiper ces rassemblements nocturnes, les habitants de Sachaca ont eu recours aux exorcistes du pays et placé des croix et des buis bénits au-dessus de leurs portes, rien n'y a fait; les sorciers ont brûlé ces croix pour faire leur cuisine, transformé les buis en balais, et, malgré tous les exorcismes, sont restés maîtres de la place. Aujourd'hui Sachaca est un lieu maudit, à la vue duquel les bonnes femmes se signent en baisant leur pouce, et qu'aucun homme ne se hasarderait à traverser passé minuit, à moins d'avoir bu plus que de coutume.

Comme il était onze heures du matin, et que, dans le jour, sorciers et hiboux ne se montrent guère, les muletiers s'arrêtèrent à Sachaca pour boire un pot de la chicha que fabriquent ses habitants, et qui, dit-on, est excellente. Nos amis, curieux de vérifier le fait, s'en firent servir quelques verres. Malgré leurs instances, je refusai d'y goûter, non par répugnance pour cette boisson que j'estime et que je préfère à de l'eau croupie,

mais parce que je craignais — et la réputation de Sachaca justifiait assez cette crainte — que sa bière, brassée sous une maligne influence, n'agît sur ma raison à la façon du lotus ou de l'herbe molly, et ne me retînt à jamais dans un pays que je comptais quitter le lendemain à pareille heure.

De Sachaca à Yanahuara, distant d'une lieue, la route est admirable, le pays plan est cultivé avec soin. Les champs de maïs, de trèfle et de pommes de terre, les carrés de blé d'or, les ruisseaux bordés de grands saules, les maisons en torchis, blanches, bleu clair et rose pâle, composent un ensemble sur lequel la vue s'arrête avec plaisir. De loin en loin, sous une tonnelle de blondes citrouilles, surmontée d'un pennon aux couleurs péruviennes qui indique un cabaret rural — le cabaret urbain n'a pour enseigne qu'une botte de paille — des hommes et des femmes au teint de sépia, à la chevelure flottante, aux vêtements multicolores, hument le piot, raclent la guitare à trois cordes, soufflent dans un roseau fêlé, se trémoussent, s'embrassent ou se gourment avec accompagnement de cris, d'éclats de rire et de jurons, et finissent par s'endormir la tête à l'ombre et les pieds au soleil, dans des attitudes à ravir un peintre de genre.

Ces scènes de mœurs locales auxquelles nos compagnons ne prêtaient qu'une attention distraite, familiarisés qu'ils étaient avec elles depuis leur enfance, me causaient, je l'avoue, un plaisir extrême. J'en jouissais en curieux et en philosophe. Ces tableaux tout composés,



Sachaca.

riches de couleur et d'animation, amusaient mes yeux en même temps qu'ils fournissaient un aliment sérieux à ma pensée. Parfois je me surprenais à discourir sur la nature de l'homme en général, et en particulier sur celle de ces indigènes que j'entrevoyais en passant sous l'ombre des cucurbitacées qui remplaçait pour eux la demeure, la tente et le parasol. Heureux peuple, me disais-je tout en appliquant un coup de bride à ma mule, que ses instincts gloutons entraînaient sans cesse du côté des citrouilles; peuple digne de l'âge d'or, qui déjeune d'une pomme de terre cuite sous la cendre, soupe d'un oignon cru, se passe au besoin de manger pourvu qu'il ait à boire, qui traverse la vie aux doux accords de la flûte et de la guitare sans s'inquiéter d'un chapeau défoncé ou de grègues trouées, qui ne regrette rien, n'ambitionne rien, pas même une chemise neuve, quand, le 1er janvier, celle qu'il a portée depuis la Saint-Sylvestre pue et tombe en lambeaux, et dont le seul travers, travers bien innocent, est d'organiser chaque mois une émeute pour donner un nouveau président à sa république! Hélas! concluais-je avec un soupir, vers quelle Nouvelle-Zemble ou quelle terre des Papous vierge de civilisation faudrait-il diriger ses pas pour trouver un digne pendant à ce peuple-ci?

Paul MARCOY.

(La suite à la prochaine livraison.)



De Sachaca à Yanahuara. — Cabaret rural (sous les citrouilles).

VOYAGE DE L'OCÉAN ATLANTIQUE A L'OCÉAN PACIFIQUE,

A TRAVERS L'AMÉRIQUE DU SUD,

PAR M. PAUL MARCOY[1].

1848-1860. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

PÉROU.

PREMIÈRE ÉTAPE.

D'ISLAY A AREQUIPA.

Arequipa et son étymologie. — Tremblements de terre. — Plaidoyer éloquent en faveur du volcan Misti. — Églises et couvents d'Arequipa. — Qui traite des religieux en général et des religieuses en particulier. — Les rues, les maisons et les habitants de la ville. — Le beau sexe d'Arequipa. — Chausse-trapes matrimoniaux. — Modes et nouveautés. — Indiens porte-tapis. — Coup d'œil impartial sur une fontaine. — Esquisses variées.

Au delà de Yanahuara, petit village qui n'a de remarquable que son nom — la Culotte-Noire — et ses sources d'eau vive courant dans des acéquias de granit, les maisons se rapprochent et bordent les deux côtés du chemin.


Vieille femme et vieille jarre.


Chacarero (fermier).


Chacarera (fermière).

Les cabarets abondent, et leurs banderoles blanches et rouges s'agitent dans l'air comme des ailes de flamants. Des troupes de lamas chargés de figues sèches, de piment, de charbon ou de sel gemme se croisent avec des convois d'ânes et de mules. Des Indiens des deux sexes vont et viennent et babillent à qui mieux mieux. A mesure qu'on avance, la foule augmente et le tapage aussi; quelques carillons lointains se mêlent à ce tumulte et lui donnent je ne sais quoi de joyeux et de dominical. On pressent les approches d'une grande ville. Tout à coup, au tournant de la Recoleta, un avant-poste de maisons noires et sordides, où les Chicherias fument nuit et jour comme des usines, les terrains, coupés brusquement, laissent voir dans une perspective de lumière et d'azur la cité d'Arequipa, assise au pied du volcan Misti et couronnée comme d'un diadème par les neiges de la sierra. Le coup d'œil est magique. Jamais plus beau décor d'opéra n'apparut à la clarté des quinquets d'une rampe. Mexico dans sa plaine, Santiago du Chili adossée à la Cordillère de Mendoza, peuvent seules, comme splendeur d'aspect, entrer en parallèle avec Arequipa.

Du faubourg de la Recoleta, nous descendîmes vers un pont de six arches qui le rattache à la cité. Ce pont, d'une tournure d'aqueduc romain, domine de plus de cent pieds le lit de la rivière Chile, sœur de ce Tampu qui coule devant Ocongate. Torrent fougueux à l'époque de la fonte des neiges, le Chile n'est plus, pendant le reste de l'année, qu'un ruisseau vulgaire hanté par des cyprins et des écrevisses, et où les lavandières de la ville viennent battre leur linge à grand renfort de cris et de chansons. Nombre d'*aficionados* viennent chaque jour, de trois heures à six, sous prétexte de promenade, s'accouder sur le parapet du pont et regarder en bas dans la rivière. Durant trois heures d'horloge, ces honnêtes badauds écarquillent les yeux et se livrent à des appréciations plus ou moins drolatiques, tout en crachant dans l'eau pour faire des ronds. Aucun d'eux ne stationnait sur le pont quand nous y passâmes; pas une chola court-

1. Suite. — Voy. page 81.

vêtue ne se montrait non plus sur les plages de la rivière, mais la chose nous surprit peu. Midi sonnait en ce moment à toutes les horloges de la cité, et, à cette heure de la journée où le soleil commence à devenir gênant, les bourgeois font la sieste dans leurs demeures, et les blanchisseuses, laissant à la garde de Dieu leur linge et leur savon, vont savourer un pot de bière sous l'ombrage des cabarets.

La première rue qu'on trouve au sortir du pont est la *calle del Puente*, long boyau de pierre où le commerce des victuailles et des boissons est en honneur. Chaque maison de cette rue est une boutique où l'olive noire, le fromage mou, le beurre en vessie, le poisson fumé, les résidus de porc sautés dans la graisse, les salades hachées menu comme chair à pâté et les beignets englués de mélasse, sont étalés aux regards des passants dans un désordre qui n'est rien moins qu'un effet de l'art. Des outres de vin et de tafia montrent çà et là leur panse arrondie. L'odeur qui s'exhale de ces antres à indigestion donne des nausées à l'Européen, mais l'indigène la flaire avec délices, doué qu'il est par la nature d'un appétit vorace et d'un estomac en état de digérer des tessons de verre.


Types de la vallée d'Arequipa. — Anciens serviteurs oubliés.

De la *calle del Puente* nous débouchâmes au grand trot de nos mules sur la *plaza Mayor* d'Arequipa. Quelques rues, disposées comme les jantes d'une roue, font de cette place un centre rayonnant. Chacun de nous avait à prendre une direction opposée pour regagner son domicile, et nous nous arrêtâmes d'un commun accord, comprenant que le moment de la séparation était enfin venu. Le déjeuner fait la veille en rade d'Islay rendait superflu un cacharpari ou fête d'adieux, que, selon la coutume locale, nos amis n'eussent pas manqué de m'offrir; ils se contentèrent donc de me serrer dans leurs bras avec des regards plus ou moins humides, selon le degré d'affection qui existait entre nous. « Écrivez-nous, écrivez-moi. — Oui, j'écrirai, » furent les dernières paroles que nous échangeâmes. Un quart d'heure après cette scène attendrissante, la porte de mon logis, situé rue de Huayna-Marca, se refermait sur moi.

Ici je me vois forcé d'ouvrir une parenthèse pour prier le lecteur de m'excuser si je ne le fais pas entrer dans mon salon, car j'ai un salon, voûté en dos d'âne, avec deux trous à cette voûte pour donner de l'air et du jour, des murs de granit de trois pieds d'épaisseur peints en jonquille, et un pavé de cailloux pointus, blancs, bleus et noirs; mais ce salon, d'ailleurs assez remarquable, est en ce moment sens dessus dessous. Les meubles disparaissent sous les paquets, le sol est encombré de malles, une fine couche de poussière recouvre le tout, et l'araignée, profitant de ma longue absence, a tendu ses toiles aux angles des murs. Dans l'impossibilité de trouver une chaise à offrir au lecteur, et ne pouvant non plus le laisser dans la rue jusqu'à l'heure de mon départ, je vais prendre amicalement son bras, le guider à travers la ville, et, substituant la description à l'action, lui donner sur Arequipa, que je quitte, hélas! pour toujours, certains détails qu'il chercherait en vain dans les géographies, les itinéraires et les guides de l'étranger. — Ceci dit, je ferme la parenthèse.

Deux chroniqueurs espagnols du dix-septième siècle, Garcilaso de la Vega et le révérend père Blas Valera, expliquent l'étymologie d'Arequipa de la façon suivante. Quand l'Inca Mayta-Capac, dit Garcilaso, eut découvert la vallée de Coripuna, des Indiens qui l'accompagnaient, charmés de la beauté du site et de la douceur de la température, manifestèrent le désir de s'y établir.

« Puisque l'endroit vous plaît, leur dit l'Inca, *ari-qquêpay* [1], eh bien, restez-y. »

Trois mille hommes, dit-on, y restèrent.

Le P. Valera dit tout simplement que le mot Arequipa signifie *trompette sonore*. Dans l'idiome des enfants du Soleil, *Quêpa*, en effet, veut dire trompette; mais la particule affirmative *Ari* n'exprime aucune idée de *sonorité*. Nous le croyons du moins.

Pendant deux siècles, Arequipa, simple village indien, comme ses voisins *Sucahuaya* et *Paucarpata*, qui

1. Tout en admettant comme article de foi cette étymologie, nous ferons observer que le mot *ari-qquêpay*, par corruption *arequipa*, formé de la particule affirmative *ari* et de *qquêpay*, impératif de verbe, offre deux sens distincts : les verbes *qqueparini* (rester en arrière) et *qquepacani* (contenir en capacité ou en étendue), faisant tous deux *qquêpay* à l'impératif.

datent de la même époque, fut gouverné par des curacas ou caciques, dont la nomination relevait de l'Inca régnant. En 1536, le 5 juillet, Pedro Anzurez de Campo Redondo, un des aventuriers venus en Amérique à la suite de Pizarre, jetait bas ce village et édifiait une ville à sa place.

Depuis cette époque, Arequipa, huit fois ravagée partiellement et trois fois bouleversée de fond en comble par les tremblements de terre, a changé deux fois d'emplacement. Hâtons-nous de déclarer pour l'honneur du cône Misti, au pied duquel la ville est édifiée, que ce volcan n'est pour rien dans le remue-ménage dont Arequipa a eu tant à souffrir. L'auteur de ses maux est le Huayna-Putina de la vallée de Moquehua, cette montagne ignivome que des géographes doués d'une foi robuste ont transportée dans la vallée de Coripuna.

La plus violente éruption du Huayna-Putina eut lieu en 1609. Les premiers signes de la tempête volcanique s'annoncèrent par de sourdes convulsions intérieures, qu'une relation manuscrite, conservée jusqu'à ce jour dans les archives du couvent de Santo-Domingo, compare à des tranchées de bas-ventre. *Vueltas y revueltas de barriga*, dit gravement le texte. Ces tressaillements souterrains, accompagnés de coups de tonnerre à briser le tympan, furent suivis de pluies torrentielles qui tombèrent pendant quatorze jours. Alors le volcan se mit à lancer des tourbillons de cendres, de pierres et de sable, d'une densité et d'une étendue telles, que la lumière du soleil en fut obscurcie. Cette effroyable tempête dura quarante-cinq jours. La ville d'Arequipa, complétement détruite, fut recouverte, ainsi que sa vallée, d'une épaisse couche de cendre. Les rivières voisines, obstruées par le sable et les pierres, changèrent de cours, abandonnant sur leurs plages des milliers de poissons morts qui occasionnèrent dans le pays une modorra ou épidémie. Enfin, au delà de Quellca, à l'embouchure de la vallée, les eaux de la mer se teignirent, à plus de trois lieues au large, d'une couleur grisâtre, et Lima, la ville des rois, distante de deux cent vingt lieues, put compter, par les détonations qui de minute en minute ébranlaient le sol, toutes les phases de l'agonie d'Arequipa.


Chola blanchisseuse.

La ville actuelle, de figure assez irrégulière, occupe une aire d'environ vingt-quatre mille mètres carrés. Elle est divisée en cinq quartiers qui se subdivisent en quatre-vingt-cinq îles ou cuadras, et donnent un total de deux mille soixante-quatre maisons, pour une population d'à peu près dix-sept mille âmes. Parmi ces maisons, on compte neuf cent vingt-huit cabarets, chiffre qui tout d'abord peut sembler élevé, mais qui n'a rien que d'ordinaire, si l'on songe à la soif ardente que doivent éprouver des gens vivant, croissant et se multipliant sur un volcan. Les quartiers de la ville, Santo-Domingo, San-Francisco, la Merced, San-Agustin et Miraflores, ont chacun une église et un couvent d'hommes, sans préjudice de trois couvents de femmes, d'un béguinage placé sous l'invocation de saint François, et d'une maison d'exercices spirituels, où pendant la semaine sainte le beau sexe d'Arequipa vient se flageller rudement, en souvenir de la passion de Jésus-Christ. Les oisifs de la ville, instruits de cette circonstance, ne manquent pas, quand la nuit est venue, de stationner sous les fenêtres de la pieuse demeure et de prêter l'oreille aux coups de martinet que les femmes s'appliquent l'une l'autre au milieu des ténèbres, en accompagnant cette opération de cris suraigus.

Les églises et les couvents, construits en prévision des tremblements de terre, se recommandent peu par leur architecture. La moitié de leurs murs seulement est en pierres de taille; tout le reste n'est que charpente, plâtre ou torchis. La disposition intérieure des couvents est toujours celle d'un carré plus ou moins parfait, avec un cloître quadrilatéral sur lequel ouvrent les cellules.

Le plan des églises est celui d'un T majuscule, l'antique Tau, ou d'une croix latine. La plupart n'ont qu'une nef, sans bas côtés; leurs voûtes en berceau, élevées tout au plus de douze à quinze mètres, sont quelquefois renforcées par des arcs-doubleaux et supportées par des murailles généralement lisses, de sept à huit pieds d'épaisseur. Au point de vue architectonique, l'intérieur de ces églises est sans doute un peu nu, mais cette nudité est rachetée et au delà par l'ornementation de leur façade, où l'architecte, ne craignant plus de compromettre la solidité de son œuvre, a combiné, selon le logarithme qui lui convenait, les oves, les volutes, les choux-fleurs et les chicorées, les pots à feu et les balustres, les urnes et les cippes, les acrotères et les pyramidions qui caractérisent le goût hispano-lusitanien des dix-septième et dix-huitième siècles. Tous ces joujoux, qu'à distance on croirait tournés plutôt que sculptés, sont blanchis au lait de chaux, et, placés sur la saillie des lignes droites comme sur des tablettes, ont l'air de ces pièces d'échiquier en ivoire que cisèlent les Chinois et les gens de Dieppe.

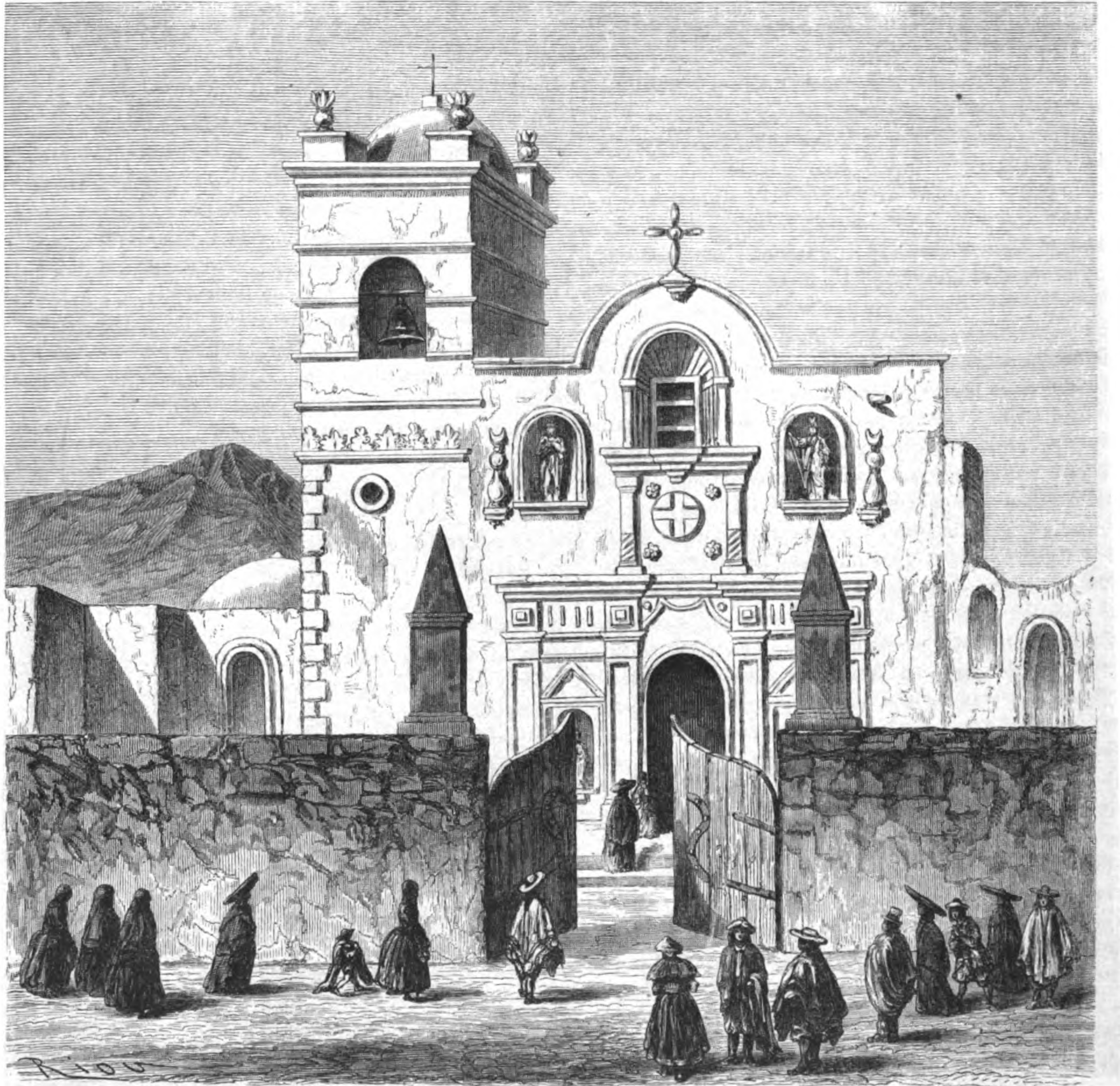
Si l'art et le style font défaut à ces monuments, ils y suppléent par un grand étalage de richesses : l'or, l'argent, les pierreries, les étoffes somptueuses, sont prodigués sur les autels et les vêtements des Icones. Les christs, et le calendrier péruvien en compte plusieurs, celui des Remèdes, des Tremblements de terre, de la Bonne-Mort, etc., ont des jupons en point d'Angleterre, des couronnes d'*acacia triacanthos*, dont chaque épine est une émeraude longue de cinq pouces, des clous de diamant qui les retiennent à la croix, et des sillons de rubis pour figurer le sang de leurs plaies. Les saintes Vierges, encore plus nombreuses, ont des robes à paniers et des manteaux de cour en velours, en brocart,



Ville et vallée d'Arequipa, vue prise des hauteurs de Yanahuara.

en satin lamé, des toques ornées de marabouts, des turbans surmontés d'aigrettes, des colliers de perles, des boucles d'oreilles en brillants, des bagues à tous leurs doigts, sans compter les montres avec chaine et breloques, les broches et les cassolettes, les mouchoirs de poche en guipure et les éventails pailletés.

Devant ces splendeurs complaisamment étalées aux regards de la foule, l'étranger venu dans le pays pour y chercher fortune, s'étonne que les tire-laines d'Arequipa, et le nombre en est grand au dire des boutiquiers et des étalagistes, n'aient pas encore songé à exploiter cette riche mine. Il se demande quel scrupule ou quel motif peut retenir oisives au fond de leurs poches les mains de ces industriels. Le motif? — c'est leur terreur respectueuse à l'endroit des choses bénites. — Pour le huaso, le cholo, l'homme de la plèbe, égorger son semblable



Église de San-Francisco, à Arequipa.

n'est rien ou presque rien, mais voler un bout de cierge dans une église, voilà ce qu'il n'a jamais fait, ce qu'il n'oserait faire, par crainte de l'enfer et de la géhenne éternelle. — Une foi pareille, convenons-en, est bien admirable! Malheureusement cette foi profonde sera tôt ou tard ébranlée; un jour viendra, s'il n'est déjà venu, où ces autochthones, civilisés par le contact des paquebots, des bateaux à vapeur et des câbles transatlantiques, chercheront à égaler nos filous d'Europe, — et pour leur coup d'essai feront un coup de maitre, comme dit à peu près l'illustre Corneille.

Les églises d'Arequipa, maintes fois détruites et réédifiées, comptent à cette heure deux siècles et demi d'existence. Seule la cathédrale, qui occupe tout un côté de la plaza Mayor, date d'une dizaine d'années; elle a été construite sur l'emplacement de l'ancienne église, con-

sumée en 1849 par un incendie. C'est un bâtiment d'environ deux cents pieds carrés, couronné par deux tours en charpente que terminent des flèches trapues en forme de pyramide. Huit grosses colonnes d'ordre ionique-romain et force colonnettes accouplées décorent sa façade, dont la porte centrale est surmontée d'un tympan convenablement illustré d'acrotères, de pyramidions et de grosses boules. Deux portiques engagés dans un groupe de colonnes corinthiennes font saillie aux extrémités de l'édifice, percé de nombreuses fenêtres et dont la hauteur totale, à partir du sol jusqu'à l'attique qui borde la ligne du toit, peut être de quarante-cinq à cinquante pieds. Cette puissante masse, carrée par la base et carrée par le faîte, virginalement blanchie à la chaux et lustrée à la glu de cactus, se détache avec une vigueur singulière sur le bleu d'outremer d'un ciel presque toujours serein.

Malgré la fière prestance de la cathédrale moderne, nous ne pouvons nous empêcher de regretter l'ancienne, dont le badigeon gris de souris s'harmoniait si bien avec une ornementation touffue où l'architecte avait prodigué tous les bilboquets de la fantaisie ; pas une saillie du vieil édifice, si mince qu'elle fût, qui ne supportât un œuf à la coque et son coquetier. Avec ses mille détails d'architecture et les richesses que renfermait sa sacristie, cette église possédait un inestimable trésor dans sa galerie de portraits d'évêques, laquelle se composait de dix-neuf tableaux magnifiquement encadrés, dont le vorace incendie de 1849 n'a fait qu'une bouchée. Tous les saints personnages, qui depuis l'an de grâce 1614 s'étaient succédé dans le gouvernement spirituel d'Arequipa, figuraient par ordre chronologique dans cette collection. Leurs portraits en pied, faits par des artistes du pays, avaient cela de singulier, que le premier ayant servi, comme arrangement, dessin et couleur, de modèle au peintre chargé de faire le second, l'artiste appelé plus tard à faire le troisième avait cru devoir suivre de point en point les indications de ses devanciers; de cette unanimité de pinceau qui s'était continuée pendant plus de deux siècles, il était résulté une série de portraits si scrupuleusement pareils, si parfaitement identiques, qu'on eût dit un seul et même portrait, multiplié dix-neuf fois par le jeu des miroirs. En nous rappelant cette précieuse collection d'évêques ménechmes, assis dans des fauteuils à griffons dorés, drapés de la même façon, éclairés de la même manière, tenant le même livre et regardant au même endroit, nous ne pouvons que déplorer l'indifférence du gouvernement péruvien à l'égard du corps des sapeurs-pompiers, dont il n'existe encore aucun détachement dans les grandes villes de la République.

Après les églises viennent les couvents, constructions massives et vulgaires qui n'empruntent à l'art architectural que les pleins cintres des arceaux de leurs galeries. Sans la croix de pierre qui surmonte leur porte d'entrée, on les confondrait volontiers avec les demeures particulières, tant leur extérieur est pauvre, froid et nu. Hâtons-nous de dire que cette nudité n'est pas un symbole : tous ces couvents sont riches et ne s'en cachent pas. A quoi bon, d'ailleurs? Chacun dans le pays sait, à quelques réaux près, le chiffre de leurs rentes et ce que peuvent rapporter, bon an mal an, les haciendas qu'ils possèdent dans les vallées.

Avec ses richesses en biens fonds et en numéraire, les ornements de prix et les joyaux de ses chapelles, chaque couvent a dans son dépôt d'archives et sa bibliothèque, composée de quelques centaines d'ouvrages souvent rares et précieux, un trésor véritable dont il ignore ou dédaigne la valeur. Cette bibliothèque est assez mal tenue et peu époussetée, les moines, occupés de soins divers, n'ayant pas de temps à donner à son entretien. Aussi en accordent-ils difficilement l'entrée aux amateurs. Pour obtenir l'autorisation d'y faire des recherches, il faut se munir de recommandations puissantes. Par compensation, leur cloître est accessible à tout le monde; de six heures du matin à six heures du soir, on peut s'y promener, y lire ou y rêver en fumant son cigare.

Du contenant passons au contenu, du monastère au moine. Le moine, mis au ban de l'Espagne, continue à jouir au Pérou d'une considération sans égale. Comme aux beaux jours de son histoire, il est le conseiller des hommes, le confident des femmes, l'ami de tous les intérieurs, le convive obligé de toutes les fêtes. La vue de son froc, loin d'inspirer des idées tristes et lugubres, éveille le sourire et provoque une gaieté franche. La religion aimable et tolérante qu'il a toujours professée ne lui interdit ni les repas joyeux, ni les danses locales, ni rien de ce qui peut embellir l'existence. Comme les gens du monde, dont il ne diffère que par le costume, le moine sort, va, vient, et jouit d'une liberté d'action illimitée ; comme eux, il a ses jours de réception et son cercle d'intimes; dans sa cellule, transformée en salon, le chocolat, les liqueurs, les gâteaux circulent à la ronde ; on y cause politique et musique, religion et littérature; on y célèbre les vertus du beau sexe avec accompagnement de guitare et de cigarettes; bref, on y goûte tous les plaisirs licites, mais assaisonnés de je ne sais quelle pointe de scrupule ecclésiastique qui en augmente la saveur.

La règle monastique, beaucoup plus sévère à l'égard des communautés de femmes, ne permet à celles-ci, sous aucun prétexte, de franchir le seuil du couvent où elles ont prononcé leurs vœux. Pour qu'un médecin puisse les visiter en cas de maladie, il faut une dispense de l'évêque. Un jardinier est le seul individu mâle dont on tolère la présence dans le couvent, par la raison qu'un jardinier n'est pas un homme pour une religieuse. Ainsi séquestrées à l'ombre de hautes murailles, les saintes filles, qu'on pourrait croire se consumant dans la prière, les larmes et les macérations, passent une vie assez agréable. Leur cellule est un appartement complet, où elles déploient un luxe de tenture et d'ameublement proportionné à la fortune de leur famille, que ces frais d'installation concernent exclusivement. Chacune d'elles a sa bibliothèque, ses oiseaux privés, sa guitare et son jardinet planté de fleurs rares, sans préjudice d'une amie de cœur, d'une sœur d'adoption, qui partage ses

ennuis secrets, ses plaisirs et ses confidences. Cette amitié, née à l'ombre du cloître, a souvent le caractère d'une véritable passion. De nonne à nonne, c'est un échange de tendres missives, de serments sans fin, de bouquets de fleurs et de sérénades, qu'interrompt parfois un éclat terrible, occasionné par un sourire, une préférence accordée à quelque rivale. Sans s'en apercevoir, les pauvres recluses jouent à l'amour profane auquel elles ont renoncé; mais qui songerait à leur en faire un crime !

Si ces religieuses ne peuvent sortir du couvent, elles ont la faculté d'y recevoir et même d'y inviter à déjeuner leurs parents des deux sexes et les amis de ces derniers. Le repas est servi dans le parloir, grande salle voûtée dont les murs ont des guichets grillés, et la table est assez rapprochée d'un de ces guichets pour que la religieuse, assise de l'autre côté de la grille, puisse voir ses hôtes et s'entretenir avec eux. La conversation traite habituellement des commérages les plus récents de la cité. On y passe en revue les amours, les mariages, les naissances et les décès. Ce babil est entremêlé d'éclats de rire et d'épigrammes. Les hommes, quand il s'en trouve dans la réunion, ne manquent pas de saupoudrer leurs plaisanteries de gros sel. En fermant les yeux, on pourrait se croire dans quelque salon du pays, au milieu d'une tertulia des plus animées.

Parfois, un étranger est invité par la famille à un de ces déjeuners monastiques, mais succulents. La religieuse, après les compliments d'usage, s'enquiert bien vite, avec un aimable intérêt, des lieux qui l'ont vu naître et des parents auxquels il doit le jour. Elle le questionne ensuite sur son orthodoxie et l'état de son cœur, sur les illusions qu'il n'a plus et sur celles qu'il garde encore, sur les pays qu'il a visités et les aventures dont il a été le héros. Si les réponses de l'étranger sont satisfaisantes, elle l'engage, quand il passera devant le couvent, à s'y arrêter pour prendre un sorbet et échanger un bonjour amical avec la *desgraciada* (infortunée) qui l'habite. Telle est la qualification qu'elle se donne. Enfin, à l'issue du repas et si le susdit étranger a su donner de lui une opinion avantageuse, un frère chéri, un oncle influent, profitant de la distraction générale, se charge d'obtenir de la recluse qu'elle relève un peu son voile pour que l'ami de la famille, qui ne l'a jamais vue, puisse emporter à la fois son image et son souvenir. Après un peu d'hésitation, car cette action si simple est un péché mortel, la nonne se rend à leur prière, non sans s'être assurée, par un coup d'œil rapide, que sa mère et ses sœurs ont le dos tourné. La seule manière de reconnaître une faveur de ce genre est de feindre une admiration des plus vives, en murmurant en aparté, mais de façon à être entendu de la religieuse : *Que faz encantadora !* (Quel visage enchanteur!) Parfois la sainte fille est camarde et jaune de teint; mais, à ses yeux comme aux yeux du Seigneur, l'intention est toujours réputée pour le fait, et l'étranger gagne à cette innocente flatterie la réputation d'un homme de goût et de belles manières.

Dans un pays où les pâtissiers et les confiseurs n'ont pas encore pénétré, ce sont les communautés de femmes qui ont le monopole des sucreries, des gâteaux et des pièces montées, gloire de l'office. Elles reçoivent des commandes à l'occasion des bals, des fêtes et des mariages, et n'épargnent rien pour satisfaire le public et augmenter leur clientèle, non pas tant par amour du lucre que pour le plaisir de l'emporter sur une autre communauté; car, disons-le, dût-on nous lapider pour cette indiscrétion, il existe entre ces couvents une rivalité haineuse dont la cause est encore inconnue au physiologiste, mais dont l'effet est journellement attesté à l'observateur par les coups d'épingle que les religieuses ne s'épargnent pas, et les coups de langue, voire les horions, que leurs servantes s'épargnent moins encore en se rencontrant dans la rue.

Chacune de ces communautés a une spécialité de friandises qui la recommande à l'appréciation du public. Sainte-Rose a sa *mazamora* au carmin, espèce de bouillie de la nuance de nos œufs rouges, qu'on expose pendant la nuit sur les toits du couvent, où la gelée lui communique des qualités particulières. Sainte-Catherine excelle dans la préparation du *petit four* et des confitures de volaille au lait d'amandes, — c'est le *manjar blanco* ou blanc-manger du pays. — Enfin, le Carmen a pour lui ses beignets au miel saupoudrés de feuilles de rose et de paillettes d'or, et ses *impériaux*, jaunes d'œufs battus avec du sucre en poudre et figés par un procédé qui nous est inconnu. Disons en passant que ce n'est pas à la communauté qu'un particulier fait sa commande, mais à telle ou telle des religieuses, laquelle, en envoyant à domicile les gâteaux demandés, a soin de présenter sa note, comme le fait chez nous la généralité des pâtissières.

Si quelques-unes de ces religieuses, à qui des parents peu fortunés ne peuvent venir en aide, se font un revenu certain avec la vente de leurs gâteaux, d'autres, appartenant à des familles riches, dédaignent d'en tirer profit et se contentent de les pétrir et de les cuire par amour de l'art et pour en régaler leurs amis et leurs connaissances. Ces dernières, fine fleur des pois du couvent, reçoivent habituellement, tous les lundis, des provisions de bouche pour la semaine. Ces provisions, qui témoignent de la tendre sollicitude de leur famille, consistent en un quartier de bœuf et un mouton entier, sans préjudice de volailles grasses, de poissons de choix, de gibier, d'œufs, de fruits et de légumes. Après avoir choisi parmi ces victuailles celles qu'elles destinent à leur cuisine, car nos religieuses ont la faculté de mettre le pot-au-feu dans leur cellule quand il ne leur plaît pas d'aller au réfectoire, elles abandonnent le reste des provisions à la communauté, qui, par ce moyen, a toujours, et à peu de frais, son garde-manger tenu sur un pied de guerre.

Grâce à la troupe de cholas plus ou moins alertes, plus ou moins délurées, que chaque religieuse entretient à sa solde en qualité d'aides d'office, de gâte-sauce, de garçons de recette, lesquelles battent le pavé du

matin au soir, elle sait, mieux que les habitants eux-mêmes, ce qui se passe dans la ville et dans les faubourgs. Qu'un voyageur descende dans quelque Tampu, qu'un citadin stationne un peu trop longtemps devant une fenêtre autre que la sienne, que deux serenos ivres se battent dans la rue au lieu de chanter l'*Heure* et l'*Ave Maria*, et la religieuse en est informée aussitôt par ses émissaires femelles. En s'ensevelissant vivante dans un tombeau, elle en a laissé le couvercle ouvert sur le monde.

Avec la fête patronale de leur couvent, que les nonnes célèbrent par une messe en musique et un feu d'artifice tiré entre onze heures et midi, selon la coutume du pays, elles ont certaines fêtes de l'Église qu'elles solennisent par des mascarades accompagnées de chants et de danses. La nuit de Noël est une de ces fêtes. Devant l'épisode de la Nativité, figuré sur un théâtre au moyen de décors peints et de poupées en carton faisant l'office de personnages, les nonnes, partagées en deux camps, l'un de pasteurs, l'autre de bergères, dialoguent au son de la guitare et de l'accordéon, en dansant des quadrilles de circonstance. Huit jours à l'avance, celles des saintes filles qui doivent jouer le rôle de pasteurs, ont fait demander à leurs parents et amis du sexe masculin les plus belles pièces de leur garde-robe, afin de les accommoder à leur taille et d'y coudre des galons, des rubans et autres affiquets de bon goût. Nous nous souvenons d'avoir prêté à cette occasion un gilet de satin, une redingote et un pantalon noirs, qui n'avaient rien de pastoral ni de biblique, mais qui néanmoins furent reçus avec plaisir, à cause de leur coupe élégante et toute française. Seulement, l'octave de la Noël finie, on nous renvoya ces habits tachés, déformés et dans un état déplorable. Mais, comme ils avaient été portés par une vierge du Seigneur et sanctifiés par des quadrilles monastiques, au lieu de les jeter à la borne, comme l'eût fait un indifférent, nous les gardâmes à titre de reliques.

La règle conventuelle, qui interdit au public l'entrée des communautés de femmes, le locutorio ou parloir excepté, se relâche de sa rigueur en temps d'émeute et de révolution. Durant ces jours néfastes, l'aristocratie féminine de la cité trouve un asile sûr dans ces monastères, dont les portes lui sont ouvertes à deux battants. Chaque famille court s'y réfugier, emportant avec elle l'or, les bijoux, l'argenterie, les objets précieux qu'elle possède, et laisse sa maison à peu près dégarnie à la garde d'un père ou d'un époux qui s'y barricade avec les précautions d'usage. On a vu des femmes, après un mois de séjour dans ces monastères, refuser de rentrer sous le toit conjugal, tant l'amabilité des nonnes et la douceur de leur commerce les retenaient sous le charme.

Après leur mort, si les âmes de ces religieuses vont au ciel sur les ailes des anges, leurs corps, qu'on inhuma longtemps dans les églises avec ceux des habitants de la cité, sont portés aujourd'hui par des hommes dans un vaste cimetière très-orné de socles, de pyramidions et de boules, qui se trouve à deux lieues dans le sud d'Arequipa. Chaque communauté religieuse a dans cet asile, appelé *Apachecta* (lieu de halte), un caveau spécial. Le public d'élite est en possession de pans de murailles de six pieds d'épaisseur, percés de trois rangs d'alvéoles. Chaque alvéole est affecté à un individu. On l'y introduit la tête la première, comme dans un étui, puis on mure aussitôt l'entrée de cet étroit sépulcre avec des briques et du plâtre. Quant aux Indiens des deux sexes, ils sont jetés assez négligemment dans une grande fosse où tous les rats de la contrée viennent les visiter.

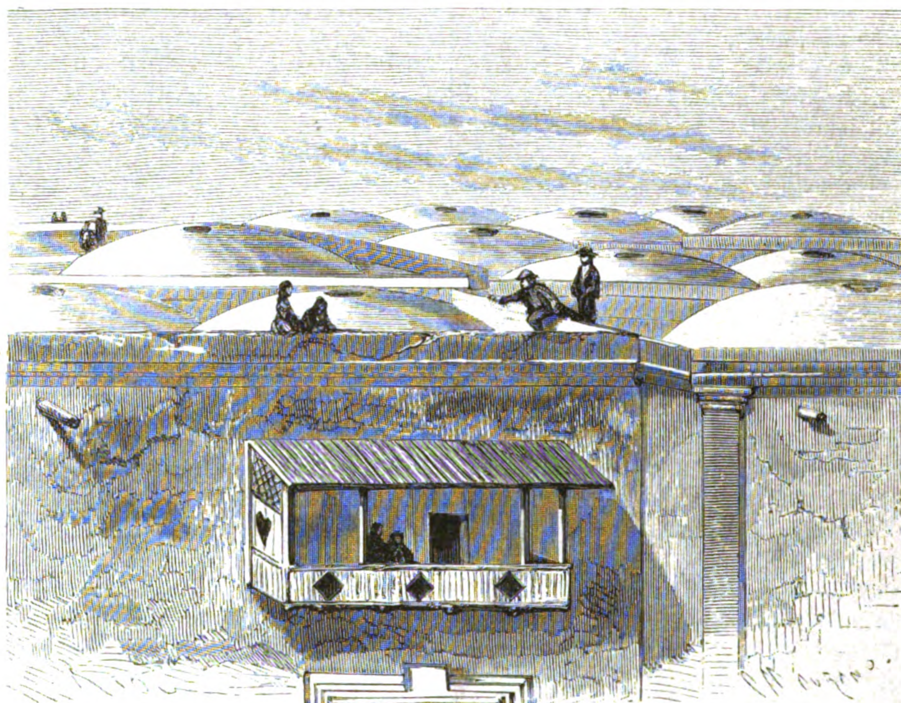
Maintenant que nous en avons fini avec les couvents d'hommes et de femmes, courons la ville au hasard, non dans l'espoir d'y découvrir des monuments, Arequipa n'en possède aucun, mais pour juger de l'alignement de ses rues et de l'aspect de ses maisons. En général, les rues sont larges, bien pavées, coupées à angle droit, pourvues de trottoirs et partagées par des rainures de granit (acequias) dans lesquelles des ruisseaux descendus de la Cordillère clapotent avec bruit en se rendant à la rivière. Les maisons se ressemblent à quelques détails près. Toutes sont bâties en pierre, quelquefois en grès trachytique, voûtées en dos d'âne et percées de larges baies que des barreaux de fer et des volets intérieurs, revêtus de feuilles de tôle, protégent contre les tentatives des filous et les balles des émeutiers. Leur porte d'entrée, cintrée et à deux battants, convenablement garnie d'S majuscules en fer et de têtes de clous, a quelque chose de monumental. Deux voitures y passeraient de front sans se toucher. Ces maisons n'ont qu'un rez-de-chaussée et quelquefois un étage, lequel, presque toujours inhabité, ouvre sur un balcon, longue et lourde caisse en bois sculpté, peinte en rouge brun ou en vert bouteille, et pouvant s'ouvrir ou se fermer à volonté à l'aide de panneaux mobiles. Ces balcons, où les femmes n'apparaissent que dans des occasions solennelles, projettent sur les façades des maisons des ombres vigoureuses.

L'intérieur de ces logis se compose de deux cours en enfilade, pavées en cailloutis et bordées de larges trottoirs (veredas); les murs de la première cour sont blanchis à la chaux et quelquefois ornés de camaïeux d'un style primitif et d'un dessin plus primitif encore, représentant des combats navals, des sites impossibles ou des *Stations de la Croix*. Les pièces de réception et les chambres à coucher de la famille sont disposées sur les deux faces latérales de cette cour d'entrée. Dans la plupart de ces dernières, le lit est placé sous le plein cintre d'une arcade dont l'épaisseur est de quatre à six pieds. Cette disposition, qui peut paraître singulière, est une mesure de précaution dictée par la frayeur des tremblements de terre. Ces appartements n'ont pas de fenêtres, mais des portes massives à deux battants, percées d'un judas ou d'une chattière, qui sert à donner de l'air et du jour. Au delà des cours, se trouve un jardin bordé par les arceaux cintrés d'une vaste pièce carrelée ou dallée, et qui sert de salle à manger.

Le luxe de ces habitations est assez médiocre. A part quelques maisons de négociants étrangers et d'Arequipéniens de distinction, où le papier peint est employé comme tenture dans les pièces d'apparat, toutes les autres demeures ont leurs murs crépis à la chaux et ornés

de grecques, de lacs d'amour et de parafes calligraphiques à l'ocre rouge ou au bleu d'indigo. Le peu de meubles qui les garnissent sont de deux sortes, les meubles de goût espagnol, taillés en plein bois comme avec une hache, peints en blanc ou en bleu de ciel, semés de roses et de marguerites et relevés par quelques filets de dorure, ou les meubles de style gréco-impérial, comme Jacob Desmalter en fabriquait par grosses en 1804, sofas en acajou avec tête de sphinx et pieds de griffons, chaises à dossier en lyre, surmonté d'un casque ou d'un trophée d'armes, le tout recouvert de casimir café au lait ou ventre de biche à rosaces imprimées. En inventoriant ces splendeurs suspectes, l'œil découvre çà et là, perdu dans l'ombre ou relégué dans quelque coin, un bahut finement sculpté, une crédence en chêne noir, ouvragée comme une dentelle, un fauteuil abbatial garni de *cordovan*, dont les fleurs de cinabre et d'or sont presque effacées. Ces meubles, qui datent de la conquête espagnole, semblent protester contre le misérable goût de leurs voisins.

Quelques lithographies parisiennes, encadrées dans des baguettes d'acajou, complètent la décoration des salons modernes. Au premier rang brillent les *Souvenirs et Regrets* de Dubuffe, l'alphabet poétique de Grévedon, *Amanda*, *Bianca*, *Cécilia*, *Délia*, etc., les quatre parties du monde, et les quatre saisons par des anonymes de la rue Saint-Jacques. Dans les demeures où la civilisation n'a pas encore répandu ses lumières, les murs des salons sont ornés de tableaux enfumés représentant des décollations, des crucifiements, des auto-da-fé de martyrs. Ces œuvres, peintes il y a quelque demi-siècle par des artistes de Quito et de Cuzco, du nom de Tio Nolasco,



Aspect des toitures d'Arequipa.

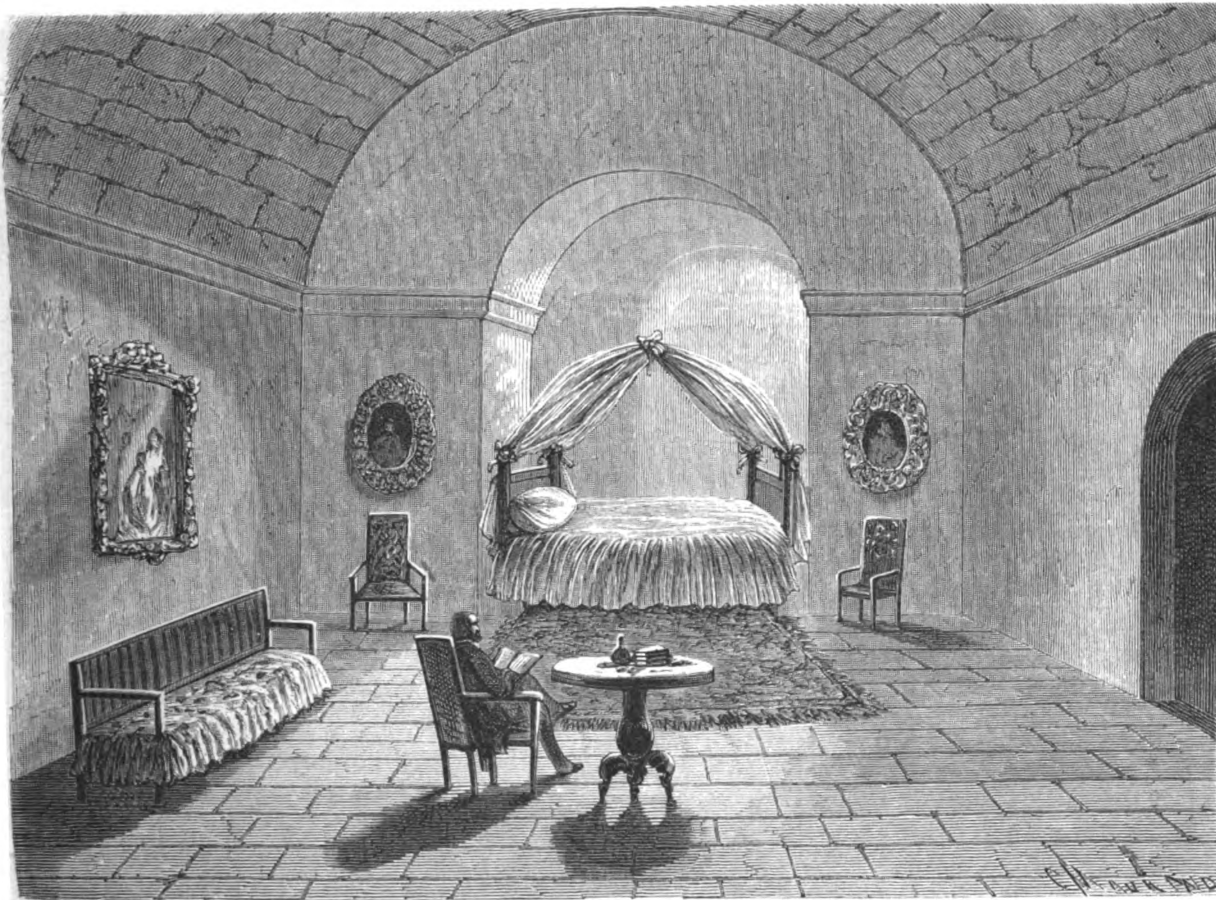
Bruno Farfan, Ñor Egidio, sont en général d'assez mauvaises croûtes. Les bons tableaux de l'école espagnole, assez communs autrefois dans le pays, y sont devenus extrêmement rares, par suite de la chasse obstinée que leur ont faite les amateurs et les spéculateurs de toutes les nations. Aujourd'hui, en fouillant les églises et les couvents d'Arequipa, c'est à peine si l'on trouverait dix toiles passables.

La vie privée des Arequipéniens dans l'intérieur de leurs maisons se borne, pour les femmes, à des dissertations sur la politique du jour, ou à des commentaires sur les divers *on dit* de la cité, que leur transmettent les cholas, chinas, négresses et chambrières qui composent le personnel toujours assez nombreux du domestique. Quelques señoras brodent, préparent des sorbets ou jouent de la guitare; mais la plupart passent la semaine à attendre le dimanche, d'abord pour aller à la messe, ce qui est toujours une distraction pour les femmes, puis pour jouir du privilége que leur concède l'étiquette locale, d'ouvrir ce jour-là les fenêtres de leur rez-de-chaussée et de passer l'après-midi accroupies sur des tapis, à faire des remarques plus ou moins charitables sur les individus qui traversent la rue. En général, les femmes font peu de visites; elles se contentent de correspondre verbalement par l'intermédiaire de leurs caméristes et d'échanger parfois des fleurs, des fruits, des douceurs, accompagnés de compliments plus doux encore. Pour réunir sous le même toit une douzaine de personnes du beau sexe, il ne faut rien moins qu'une fête carillonnée, une Pâque fleurie, un carnaval ou quelque mariage.

Les femmes d'Arequipa, dont les voyageurs ont négligé de tracer le portrait dans leurs relations, sont douées pour la plupart de cet embonpoint heureux si

favorable à la beauté. Sous ce rapport, elles tiennent un juste milieu entre l'ampleur majestueuse des Chiliennes et la sveltesse passionnée des femmes de Lima. Leur taille est moyenne, mais bien prise ; elles ont les épaules d'un contour assez riche, le pied petit, la démarche aisée et ce balancement rhythmé que l'Espagnol appelle *meneo*. Joignez à cela une physionomie vive et spirituelle, des traits délicats, chiffonnés plutôt que corrects, des yeux noirs dont les regards sont autant de flèches, une bouche vermeille, d'où la riposte et le quolibet, saupoudrés de sel andalou, s'échappent comme pommes et raisins d'une corne d'abondance, et vous aurez peut-être quelque idée de ces charmantes créatures qui tiennent à l'Espagne par leurs aïeux et au Pérou par leurs aïeules.

Au goût des parfums et des fleurs, elles joignent celui de la musique, du chant et de la danse. Délicates et nonchalantes, elles sont, en outre, d'une mobilité d'esprit singulière et passent facilement de l'enthousiasme le plus vif à l'indifférence la plus complète. Leur religion n'a rien d'exalté ni de farouche : dévotes plutôt que pieuses, elles donnent volontiers le pas au plaisir sur la dévotion, persuadées qu'elles sont qu'un signe de croix et un *Padre nuestro* dit à propos effacent bien des fautes. Pour ces charmantes femmes, l'amour n'est pas une passion, mais un passe-temps agréable, un jeu propre à



Intérieur d'une chambre à coucher à Arequipa (ancien style).

délasser l'esprit. Elles l'ont étudié à fond et en connaissent admirablement toutes les ressources. Elles le prennent et le quittent à volonté, l'excitent ou le ralentissent au gré de leur caprice, et déploient dans ces différentes manœuvres le sang-froid et l'habileté d'un vieux chef d'orchestre conduisant une symphonie.

Ce jeu de la coquetterie, auquel le beau sexe d'Arequipa se montre de première force, même à côté des Liméniennes, est en usage seulement parmi les femmes en puissance d'époux, lesquelles, comme on sait ou comme on ne sait pas, jouissent, ainsi qu'en France, d'une liberté absolue. La coquetterie et ses ruses sont pour elles la partie journalière de whist ou de boston qui les distrait des habitudes monotones du ménage. Les jeunes filles, confinées dans leurs chambres grillées et sous la surveillance immédiate de leur famille, ne cessent, tourterelles plaintives, de gémir et de soupirer après l'hymen qui doit les émanciper. Ce désir assurément est naturel, et Arequipa n'est pas la seule ville du monde où les voyageurs aient eu occasion de l'observer. Mais voici un avis qui peut ne pas être inutile. Par un cosmopolitisme flatteur pour l'amour-propre européen, les fillettes d'Arequipa donnent la préférence aux étrangers sur leurs compatriotes, malgré les qualités éminentes dont ceux-ci sont doués. Un étranger, pour peu qu'il soit jeune et agréablement tourné, fût-il d'ailleurs tombé du ciel

comme un aérolithe, révolutionne en un clin d'œil la foule des mamans et des filles à marier. On se le dispute, on se l'arrache comme un morceau de la vraie croix. Les bouquets et les *recados*, depuis le savon de toilette de Piver jusqu'au foulard de Lyon — ce sont dons d'amitié propres à ces contrées — le poursuivent jusque dans sa chambrette. Flacons d'eau de Cologne, petits soins, flatteries, rien n'est épargné pour prendre à la glu du mariage ce bel oiseau de l'Europe lointaine, que des mains innocemment cruelles plumeront vif peut-être quelque temps après. Le logis où il se présente est toujours sous les armes; les meubles sont débarrassés de leurs housses, les joyaux tirés de leurs écrins, l'argenterie étalée sur les dressoirs et sur les tables. Les serviteurs, dûment stylés, ont ordre de sourire à leur futur maître, les chats de faire le gros dos, les chiens de remuer la queue à son approche. Depuis la vénérable aïeule jusqu'à la petite sœur, c'est à qui exaltera le plus les mérites de l'étranger, à qui le confira le mieux en douces paroles. Les ongles sont rentrés dans un étui de velours, les bouches ne distillent qu'un miel choisi, les couleurs arborées sont le rose tendre, le bleu d'azur et le vert pomme; les guitares, montées au ton de l'hyménée, célèbrent le bonheur de deux cœurs assortis; tout enfin, jusqu'à l'air imprégné du parfum des pastilles, concourt à frapper vivement l'âme et les sens de l'étranger. Au milieu de cette mise en scène dont notre pâle prose ne saurait donner une idée, la diva de



Dame d'Arequipa en costume de cheval.



Dame d'Arequipa en grande toilette.

la fête, la vierge du foyer, parée comme une châsse, est assise sur un sofa, les mains croisées en signe de modestie, les yeux fixés en apparence sur une rosace du tapis d'Atuncolla, mais attentive, en réalité, à l'effet que produit sur le visiteur ce joli programme du mariage. Quelques Européens au cœur cuirassé de cet *æs triplex* dont parle Horace, sortent victorieux de ces redoutables épreuves; mais la plupart succombent et, tendant docilement leur front au joug conjugal, s'établissent dans le pays, où ils ne tardent pas à perdre, avec leurs illusions, leurs cheveux et leurs dents.

Une relation des us et coutumes du beau sexe d'Arequipa serait incomplète, si nous ne disions de quelle façon les femmes se coiffent et s'habillent et le genre d'étoffes dont elles font choix. De pareils détails, nous le savons, éveilleront le courroux des esprits classiques et feront hausser les épaules aux hommes graves. Mais leurs épouses et leurs filles s'y intéresseront, et cela nous suffit. Une Française, et surtout une Parisienne, est toujours bien aise de savoir si une femme d'outre-mer peut l'emporter sur elle par la beauté, la grâce, la toilette ou l'esprit, prête à la plaindre de tout cœur, s'il y a lieu, ou à la mordre un peu s'il y a lieu encore.

Comme les couturières en robes, les modistes et les coiffeurs sont encore inconnus à Arequipa, ce sont les dames qui taillent, cousent et confectionnent elles-mêmes leurs vêtements et leurs colifichets, qui démêlent, lissent ou crêpent leur chevelure. Dire que ces ajuste-

ments sont d'un goût exquis et copiés sur des gravures de la dernière mode, serait farder l'austère vérité ; nous aimons mieux avouer franchement qu'il y a dans la coupe habituelle du corsage et des manches, dans l'écourtement et le peu d'ampleur de la jupe, ce cachet *guingué* (un mot non encore francisé de l'illustre Balzac) qui caractérise les modes du temps de la Restauration et donne aux femmes de cette époque une certaine ressemblance avec les oiseaux du genre *échassier*. Quelques élégantes d'Arequipa portent, avec le haut peigne d'écaille des Andalouses, des touffes postiches de ces boucles pleureuses importées d'Albion sous le nom d'*anglaises*, et dont la nuance n'assortit pas toujours heureusement avec celle de leurs cheveux. Ces lionnes arborent volontiers l'oiseau de paradis, l'aigrette en verre filé de fabrique allemande, ou des bijoux-papillons montés sur un fil de laiton en spirale, qu'elles nomment *tembleque* et qui tremble au moindre mouvement. Le climat du pays rendant l'éventail à peu près inutile, les femmes l'ont remplacé par un sac de soie ou de velours, à monture d'acier et à chaînettes du même métal, qu'elles portent à la main et balancent coquettement en allant faire des visites. Cette manière d'encensoir, appelé *ridicule*, qui caractérisa chez nous la période élégante de 1815 à 1820, fera sourire nos excellentes mères au souvenir du temps passé.


Dame d'Arequipa en costume d'église, accompagnée de son porte-tapis.

Les étoffes en honneur dans la ville et la province d'Arequipa sont la soie unie et brochée, d'une nuance vive, l'indienne à gros pois ou à ramages exorbitants, la mousseline à larges raies ou à bouquets multicolores. Ajoutons que l'indienne et la mousseline dont se parent les petites bourgeoises et les *chacareras*, ou fermières de la banlieue, ne sont portées qu'en négligé d'intérieur par les femmes de l'aristocratie. Dans les occasions solennelles et les jours de gala, ces dernières abandonnent le *rebos* ou mante en laine de Castille, qu'elles portent chez elles pendant toute l'année, pour courir la ville en *cuerpo*, c'est-à-dire décolletées comme pour le bal, et les bras nus. Les femmes de santé délicate, auxquelles une exhibition de ce genre pourrait occasionner un *resfrio*, un *costado*, une pleurésie, car le climat d'Arequipa est assez variable, ou celles dont les clavicules et le sternum ont un relief trop apparent, couvrent leurs épaules d'une écharpe légère ou d'un châle de crêpe de Chine de couleur éclatante. Leurs pieds, d'une petitesse et d'une distinction parfaites, sont toujours chaussés de bas de soie et de souliers de satin blanc, détail élégant, qui donne à leur marche je ne sais quoi de gracieux, de léger, de trotte-menu, dont l'œil et l'imagination sont également charmés.

Le port et l'allure des Péruviennes, ce *garbo* et ce *meneo* qu'elles tiennent des Espagnoles par leurs pères, s'accommodent mal des corsets à haute pression, des buscs d'acier, des cerceaux et des fils de fer qui font la gloire et le triomphe des Parisiennes. Aussi la généralité de ces charmantes femmes — notre main tremble en écrivant ceci — portent-elles assez *gauchement* nos modes françaises ; et maintenant que ce fatal adverbe est lâché, dussions-nous exciter la colère et l'indignation du sexe aimable dont nous avons entrepris de tracer la monographie, nous avouerons qu'à la femme d'Arequipa, traversant la rue en grande toilette, ridicule en main, papillons ou plumet de cristal en tête, nous préférons la même femme en déshabillé local, peignoir ample à triples volants, châle orange ou ponceau drapé en péplum, une rose dans ses cheveux, nonchalamment couchée sur un sofa ou accroupie sur un tapis et poussant vers le ciel la fumée d'un cigare.

Avec leurs toilettes de ville, leurs négligés d'intérieur et leurs habits à monter à cheval, car la plupart de ces dames sont des écuyères de haute école, elles ont un costume d'église, invariablement noir, lequel se com-

pose d'une jupe de soie et d'une mantille de même étoffe, garnie de velours ou de dentelles, qu'elles rabattent sur leur front. Ce vêtement, d'origine espagnole, leur sied à ravir, ce dont elles paraissent ne pas se douter, à en juger par la précipitation avec laquelle elles s'en débarrassent au sortir des offices. L'usage des bancs et des prie-Dieu étant inconnu dans les églises du Pérou, les femmes se font suivre à distance par une jeune servante portant un tapis sur lequel elles s'agenouillent. Pour une élégante d'Arequipa, le suprême bon ton est d'avoir pour porte-tapis un petit Indien de la Sierra-Nevada, peu importe son sexe, mais gros comme le poing et vêtu du costume traditionnel qu'on exagère à dessein pour le rendre grotesque. Quelques raffinées se font suivre par un couple de ces marmots, ce qui est l'idéal du genre. Le don d'un jeune Indien de quatre à cinq ans est le cadeau de meilleur goût qu'un homme puisse faire à une femme. Aussi que de douces câlineries, que de recommandations expresses faites au voyageur en partance pour la Sierra! *Vida mia, no se olvide U. Mandarme un Indiecito.* (Ma vie, n'oubliez pas de m'envoyer un petit Indien.) Telle est la phrase par laquelle on répond à son dernier adieu. Si ce voyageur n'a rien à refuser à la solliciteuse, arrivé dans la Sierra, il choisit dans quelque famille d'Indiens un ou deux enfants en bas âge, qu'il obtient du père moyennant quelques piastres et une provision de coca et d'eau-de-vie. La mère, qui n'a rien reçu, ne manque pas de jeter les hauts cris à l'idée de voir partir le Benjamin de la famille; mais le voyageur la console par le don d'une jupe neuve et obtient son consentement pour un peu de tafia. Devenu possesseur légitime du sujet, il profite du départ de la première caravane pour l'expédier comme un colis à la dame de ses pensées. L'arrivée du jeune autochthone excite un transport véritable. On le descend de la mule sur laquelle il est juché; on l'admire en riant aux larmes; puis on le déshabille, on le savonne, on lui racle l'épiderme, on le tond de près, et enfin on l'affuble d'un costume de père noble qui le rend fier et tout joyeux. Après quelques indigestions préalables, car l'enfant n'a pu passer impunément du maigre régime auquel il était soumis chez sa mère, à l'abondante pâtée qu'il reçoit chez ses nouveaux maîtres, son estomac a acquis toute la dilatation désirable, et le petit acteur joue à la satisfaction générale son double rôle de page et de carlin.

Malheureusement rien n'est stable ici-bas. Notre Indien l'apprend à ses dépens, lorsqu'il atteint sa douzième année et que ses maîtres le trouvant trop haut sur jambes pour l'emploi de porte-tapis, l'exilent du salon et lui retirent sa livrée. Il passe alors à la cuisine, où les domestiques dont il divulgua longtemps les petits secrets, lui font expier par mainte nasarde ses indiscrétions et sa prospérité passées.

En définitive, comme ces Indiens vendus ou cédés par leurs bons parents, s'ils sont abrutis, ne sont pas esclaves, parvenus à l'âge de puberté, ils disposent d'eux-mêmes comme ils l'entendent et sans que personne ait le droit de les réclamer. Quelquefois les hommes continuent d'habiter, en qualité de domestiques, la maison dans laquelle ils ont grandi; quelquefois encore, ils la quittent et vont ailleurs louer leurs services. Les femmes y restent volontiers. Leur progéniture, comme autrefois les négrillons chez les planteurs de nos Antilles, augmente d'autant le personnel domestique de la maison. Ces enfants, une fois sevrés du lait maternel, sont dressés par leurs maîtres à porter le tapis d'église, mais n'ont jamais aux yeux de ceux-ci le même attrait de king's Charles ou de ouistiti, qu'a le petit Indien pur sang de la Sierra-Nevada.

A Arequipa comme dans toutes les grandes villes, les hommes restent un peu chez eux, mais vont beaucoup dehors: un homme a toujours des affaires. Le temps de ceux-ci se passe à errer de maison en maison, à causer politique, à fumer un nombre indéterminé de cigarettes, entremêlées de parties de *monte* ou de dés, à faire la sieste, à monter à cheval, à effeuiller quelques fleurs indigènes dans les sentiers battus du langage galant, laissant leurs épouses à leur désœuvrement ou à leurs plaisirs, et enfin à rêver un avenir glorieux à la république.

Mais de cette façon d'employer leur temps, si l'on concluait à l'absence d'intelligence ou d'instruction chez ces indigènes, on se tromperait lourdement. Tous ont beaucoup appris sinon beaucoup retenu, et défriché successivement les vastes champs de la théologie, de la jurisprudence, du droit civil, du droit canon, de la médecine et de la chirurgie, sciences en honneur à Arequipa et qu'on y enseigne de préférence à d'autres. Ces hommes, occupés en apparence de choses futiles, ont soutenu publiquement des thèses et conquis un diplôme de *doctor-bachiller* à la pointe de leurs périodes. Tous sont, en outre, de première force en versification et tournent galamment et facilement les bouts-rimés, quatrains, sixains, douzains qu'on leur donne à tourner. S'ils se montrent indifférents aux choses de l'esprit, ce n'est donc pas par ignorance, mais par effet de la philosophie d'instinct — *ut apes geometriam* — et de l'adorable paresse qu'ils ont héritée de leurs pères, et qu'ils entretiennent en eux comme un feu sacré. Toute idée d'innovation ou de progrès tendant à troubler la quiétude dont ils jouissent leur est antipathique. L'activité morale et physique de l'Européen est un phénomène qui les émerveille, comme aux sauvages le tic tac d'une montre, et qu'ils ne parviennent pas à s'expliquer. — Il faut dire aussi qu'ils n'y tâchent guère. — *Para que sirve eso?* (A quoi bon?) est l'inexorable question qu'ils ont l'habitude de faire à propos de tout ce qu'ils dédaignent ou de ce qu'ils ne comprennent pas.

Les établissements scientifiques, les colléges et les écoles sont nombreux à Arequipa. Sa faculté de médecine, où la phlébotomie est préconisée, peut rivaliser avec celle de Chuquisaca dans le haut Pérou. L'université de Saint-Augustin, les deux académies et le collége de l'Indépendance, fondé par le grand maréchal Gutierez de la Fuente, jouissent d'une célébrité non contestée. La bibliothèque publique, qui date de 1821, est due au zèle d'un sieur Evaristo Gomez Sanchez, ami des lumières.



Plaza Mayor et cathedrale d'Arequipa.

Elle possède aujourd'hui dix-neuf cent quatre-vingt-quinze volumes, théologie et jurisprudence mêlées, la carte du Pérou, dressée par ordre du libérateur Simon Bolivar, l'Atlas de M. de Vaugondy, hydrographe de S. M. Louis XV, un album des charges de Gavarni, deux théodolites, une sphère armillaire, un bibliothécaire et un portier. Joignons à ces divers établissements deux imprimeries qui publient chacune un journal petit format, destiné à mettre en lumière les actes du gouvernement; mentionnons comme institutions philanthropiques l'hôpital de San Juan de Dios, l'hospice des enfants trouvés, un bureau de bienfaisance et un dépôt de vaccin, et nous aurons complété la liste des fondations charitables, scientifiques et littéraires de la cité.

L'aristocratie et le commerce, qui en Amérique ont toujours vécu dans les meilleurs termes, habitent à Arequipa les sept ou huit rues qui font de sa plaza Mayor un centre rayonnant. Cette place, dont la cathédrale occupe tout le côté nord, est bornée sur les autres côtés par les portiques du commerce, galeries de pierre à arceaux cintrés, où les calicots, les rouenneries, les étoffes de laine et les rubans étalés en plein air dessinent des festons et des astragales multicolores. Au milieu de la place s'élève une fontaine en bronze à trois vasques, supportées par des balustres renflés. Ce monument hydraulique, qui ressemble assez à un dévidoir, est couronné par une Gloire ou une Renommée, — nous ne savons au juste, — dont la pose et surtout la maigreur rappellent le classique écorché d'Houdon. Cette allégorie souffle dans un clairon et regarde obstinément du côté de la rue San-Francisco. Les mythologues du pays — il s'en trouve — prétendent que le sculpteur, en ne laissant à cette figure que la peau sur les os, et lui mettant aux lèvres une trompette, a voulu démontrer à ses contemporains et aux races futures, que la gloire ou la renommée n'était qu'un vain fantôme, un souffle insaisissable.


Marchand de pains au beurre à Arequipa.

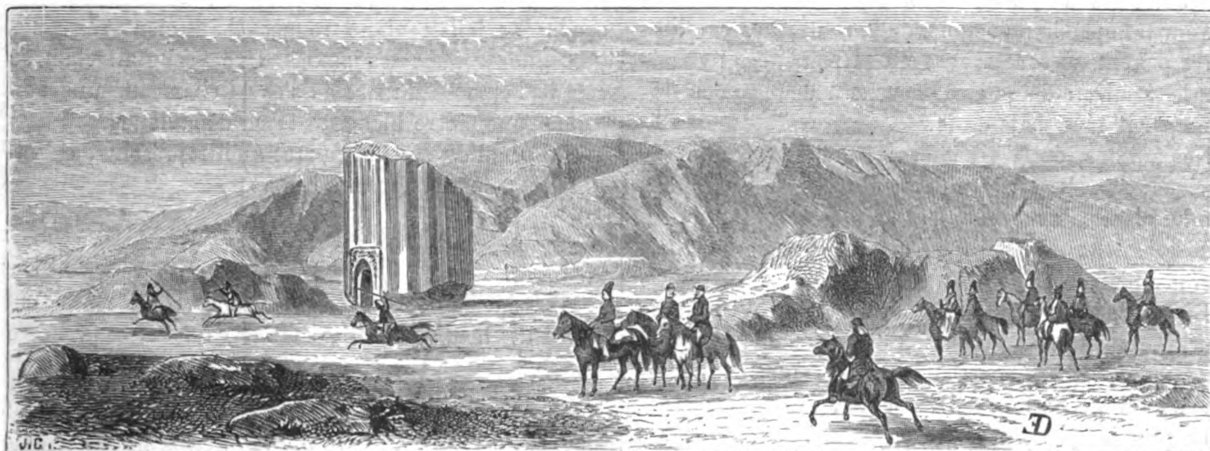
C'est sur cette place, théâtre accoutumé des réjouissances publiques, des proclamations révolutionnaires et des exécutions criminelles, que chaque jour, de cinq heures à midi, se tient un marché aux légumes. La population indigène, qui s'y donne rendez-vous de tous les points de la ville et de la campagne, n'offre à l'observateur que deux types distincts, celui de l'Indien de la côte du Pacifique, au masque rond, au nez aplati, aux lèvres lippues, aux yeux étroits à sclérotique jaune, obliques et bridés par les coins comme ceux des Chinois et des races mongoles[1], et le type Quechua, que son *faciès* ovale, ses pommettes saillantes, son nez en bec d'aigle, ses yeux obliques, mais bien fendus, sa chevelure noire, abondante et lisse, semblent rattacher à la grande famille indoue de l'Arya oriental. Du mélange de ces deux races de la côte et de la sierra, il est résulté avec le temps bon nombre d'hybrides, dont une laideur hébétée est le trait distinctif.

Les costumes de ces autochthones, de couleurs toujours éclatantes, rappellent à la fois les modes espagnoles du dix-septième siècle et le goût primitif des Incas. Avec l'habit à trois basques carrées, le gilet de père noble et les culottes à canons, les Indiens portent les cheveux divisés en deux nattes tombantes ou tressés à l'antique mode égyptienne, la mante flottante (*llacolla*) et les sandales en cuir brut. De leur côté, les femmes joignent à la jupe plissée et à la montera ronde ou triangulaire de l'Espagne, la *lliclla*, pièce d'étoffe de laine de deux pieds carrés, qu'elles disposent sur leur tête comme le *pschent* des sphinx ou dont elles se couvrent les épaules, en la rattachant sur leur sein au moyen du *tupu*, épingle en figure de cuiller à soupe, dont l'usage remonte aux premiers règnes des Enfants du Soleil. Mais bornons là cette description qui n'intéresserait que des ethnographes ou des costumiers, et touchons quelques mots du bizarre effet que produit, vu de haut et de loin, ce pêle-mêle de couleurs éclatantes sans cesse en mouvement. Un amateur de tropes et de figures nobles, accoudé par hasard à quelque lucarne des clochers de la cathédrale, pourrait, sans exagération, comparer la plaza Mayor d'Arequipa, à l'heure du marché, à une prairie diaprée de fleurs voyantes, mais communes. Les choux, les laitues et autres plantes potagères étalées à terre en seraient le gazon, sur lequel les vêtements des hommes et des femmes, où dominent le bleu, le vermillon et le jaune de chrome, se détacheraient comme autant de bluets, de coquelicots et de pissenlits agités par le vent.

Paul Marcoy

(La suite à une autre livraison.)

1. L'Indien de la côte du Pacifique descend des Llipis, Changos, Moquehuas, Quillcas, etc., tribus d'une même race qui peuplaient autrefois le littoral entre le seizième degré et le vingt-cinquième.



Départ pour la chasse (plaine de Rheï). — Dessin de M. le commandant Duhousset.

LES CHASSES EN PERSE,

PAR M. LE COMMANDANT ÉMILE DUHOUSSET[1].

1860.

Un poëte arabe a dit : « La chasse dégage l'esprit des soucis dont il est embarrassé ; elle ajoute à la vigueur de l'intelligence ; elle amène la joie, dissipe les chagrins, et frappe d'inutilité l'art des médecins en entretenant une perpétuelle santé dans le corps.

« Elle forme les bons cavaliers ; car elle enseigne à monter vite en selle, à mettre promptement pied à terre, à lancer un cheval à travers précipices et rochers, à franchir pierres et buissons au galop, à courir sans s'arrêter, quand même une partie du harnachement viendrait à se perdre ou à se briser.

« L'homme qui s'adonne à la chasse fait chaque jour des progrès dans le courage ; il apprend le mépris des accidents.... »

I

CHASSE DE GRAND SEIGNEUR.

Le départ. — Les serviteurs.

Le Vali (sous-gouverneur) du Kurdistan nous a invités à une grande chasse dans la plaine de Véramine : un docteur russe, un docteur anglais et moi.

Nous sommes sortis de Téhéran en grands seigneurs, avec la pompe et selon toutes les règles du cérémonial consacrées par les traditions.

Voici dans quel ordre défilait notre cortége :

Devant nous, deux hommes à cheval, dont l'un portait à l'arçon de sa selle un petit tambour, destiné à rassembler hommes et bêtes ; comme le veut l'ancien usage kurde.

Ensuite venaient le Vali et ses trois hôtes.

Derrière nous, cinq fauconniers, l'oiseau sur le poing, — cinq cavaliers, tenant chacun deux lévriers au bout d'une longue laisse, — les porteurs de fusils, — l'inséparable kaléandar, avec tout son attirail d'eau et de feu et ses grands cylindres en carton, à la place des fontes, contenant la pipe à eau (kaléan) et ses accessoires ; — enfin, le second éclaireur, l'abdar, juché sur le tapis devant servir de siége, de table et de nappe, et flanqué de deux grandes sacoches en tapisserie, renfermant tout ce qu'il faut pour la préparation du déjeuner ainsi que les broches à rôtir le mouton. Ce dernier serviteur porte, en carquois, un grand parasol se croisant avec la chaîne de la carapace de coco destinée à puiser de l'eau en chemin ; à sa ceinture, sont suspendus une dizaine de petits sacs en cuir, pleins d'épices pour la cuisine. Le plateau à café dans un étui couvre son dos comme une moitié de cuirasse.

A l'arrière-garde, cheminaient lentement plusieurs mulets, chargés des objets nécessaires à nos campements pendant plusieurs jours, et qui devaient se séparer bientôt de nous pour se rendre directement à l'endroit désigné pour notre première étape de nuit.

J'avais emmené, pour mon service personnel, un domestique tenant un cheval en main et un palefrenier suivi de trois lévriers.

1. Nous avons extrait le récit suivant des notes de M. le commandant Duhousset, qui a fait partie de la mission militaire en Perse, d'où il a rapporté de nombreux dessins aussi utiles à l'ethnographie qu'à la science hippique.

Nous allions au désert pour y chasser la gazelle, en nous proposant, cependant, de ne pas laisser échapper tout autre gibier qui s'offrirait à nous.

Pour tromper la monotonie de la route, nos cavaliers libres prirent quelque avance en se poursuivant et faisant le simulacre d'une escarmouche à deux, qu'on désigne par le nom de fantasia.

Nos faucons, de la grande espèce, étaient fiers et silencieux; nos lévriers, qui devaient forcer la bête tandis que les oiseaux la harcèleraient pour ralentir sa course, gémissaient ou hurlaient en tirant leurs cordes; nos chevaux piaffaient.

Le temps était beau; nous étions tous pleins d'ardeur. Cependant il fallait prendre patience, car une vingtaine de lieues nous séparaient du centre de la solitude où devait s'exercer notre adresse.

Le premier jour, nous traversâmes Véramine et ses ruines.

Les lévriers du Vali, trop impatients, mirent en pièce un pauvre lièvre qui avait eu l'imprudence de passer près d'eux; mon palefrenier et ses chiens en prirent plus paisiblement deux, ainsi qu'un renard.

Pour faire honneur au Vali, on organisa, dans la maison où nous passâmes la nuit, une petite fête avec des musiciens, dont le bruit dominant est le son d'un tambour de basque qu'un chanteur fatigue de ses doigts en le faisant servir de conducteur à sa voix. Il est rare qu'un des musiciens ne s'élève pas à la qualité de conteur d'historiettes selon la volonté du maître qui le fait jouer. On demandait à l'un d'eux ce qu'il pensait des étrangers que l'on attirait dans son pays pour tâcher d'appliquer quelques sciences occidentales en Orient. Il répondit que cela devait être très-bon, puisque Dieu avait recommandé de s'instruire; mais qu'un sage avait raconté qu'un corbeau, jaloux depuis longtemps de voir marcher les perdrix avec tant d'élégance, voulut s'étudier à marcher comme elles. Lorsque, après des essais inutiles, la fatigue et le découragement le saisirent, il avait vicié sa nature sans atteindre le but qu'il se proposait. La marche du corbeau ne lui était même plus familière.

Notre hôte, voulant ajouter à sa bonne réception, nous fit amener, par un eunuque noir, sa fille d'environ quatre ans très-richement habillée.

Je m'en approchai, et, contrairement aux enfants qui se détournent des Européens, elle fixa ses yeux sur moi aussi curieusement que je la regardai moi-même; je lui pris la main et la caressai. Je remarquai ses beaux sourcils joints par une ligne très-fine et élargis ainsi que ses yeux au moyen d'une teinte bleuâtre. Elle était coiffée d'une calotte d'étoffe d'or couverte d'un voile brodé en or. Son vêtement se composait d'une chemisette à manches longues, fendue par devant et recouverte d'une veste à raies, dont les manches, collantes jusqu'aux poignets, se prolongeaient d'abord en ogives jusqu'à l'extrémité des doigts pour se relever ensuite sur l'avant-bras; un jupon de brocart bleu et or, descendant à mi-jambe, était attaché si bas qu'il laissait à nu le ventre de l'enfant, dont le nombril était cerclé d'une couronne en tatouage. L'habillement se complétait par un coulidjé en brocart rouge et or, qui est une redingote courte et plissée, à manches ne dépassant pas le coude; de jolis souliers rouges chaussaient ses petits pieds, nus comme ses jambes. Une ficelle attachait au cou de l'enfant un morceau d'os de chameau, une noisette et une pierre bleue, en façon d'amulettes.

J'ai détaillé ce costume parce qu'il représente, en miniature, celui des femmes persanes.

Chasse à l'oiseau. — L'houbara.

Le lendemain, nous commençâmes la chasse à l'oiseau. Un houbara (petite outarde) fut notre première victime.

Voici comment on chasse à l'oiseau : le fauconnier, après avoir ôté le chaperon qui aveuglait le faucon, présente celui-ci à son maître, qui le maintient sur sa main gantée au moyen d'un lien en cuir attaché aux pattes. A jeun depuis la veille, l'oiseau voit ou sent sa proie avant que le chasseur puisse l'apercevoir; son émotion se témoigne par la fixité de son regard et le mouvement de son cou; le chasseur s'avance jusqu'à ce qu'il voie lui-même l'houbara, et donne alors la liberté au faucon, en ouvrant simplement les doigts.

Le vol du faucon, rapide comme la flèche, suit d'abord une direction horizontale; ensuite, il s'élève de manière à dominer sa victime (on peut bien dire « victime, » car il est très-rare qu'il manque son coup). Le choc de sa serre est terrible, l'oiseau tombe avec lui. La mort de l'oiseau n'est cependant pas toujours instantanée : il peut y avoir lutte; mais, jusqu'à ce que la victoire soit complète, le faucon se tient fièrement au-dessus de sa proie. On accourt. Il faut se presser si l'on veut conserver la capture intacte; car le faucon fait rage : il arrache les plumes et il engloutit la chair avec une voracité non-seulement dommageable pour la prise, mais nuisible aussi aux facultés chasseresses du vainqueur. Le faucon, en effet, ne chasse bien que lorsqu'il a été privé de nourriture. Tandis qu'il s'acharne sur sa proie et la dévore, ses ailes s'agitent avec violence; et, comme elles sont longues, elles battent le sol, se froissent et se brisent ou s'usent. Aussi, le fauconnier s'empresse-t-il de descendre de cheval; il court, s'agenouille et encadre, pour ainsi dire, de ses genoux le faucon, de manière à éviter le contact du sol aux grandes plumes; puis il cherche à dégager la proie en glissant un morceau de viande à sa place, en même temps qu'il tire peu à peu à lui l'oiseau chasseur, au moyen de la petite lanière nouée au-dessus des serres; enfin il le repose sur son poing.

J'ai vu prendre quatre houbaras ; un cinquième, plus grand que les autres, à peu près gros comme une oie sauvage, après avoir cédé au premier choc, blessa le faucon et parvint à s'échapper.

Le houbara est très-joli. C'est une espèce d'outarde au plumage gris jaune parsemé de taches brunes. Il a une aigrette sur la tête et un jabot de plumes longues, effilées, blanchâtres, dont les bouts sont noirs; son cou est

assez long, son bec ressemble à un clou; ses pattes d'échassiers se terminent par trois doigts.

Le fauconnier porte un fort gant à la Crispin, pour se garantir la main du contact aigu des énormes serres de l'animal. Un chaperon de couleur éclatante emboîte la tête de l'oiseau; quelquefois il est très-orné. On l'assujettit à la base du cou au moyen d'une coulisse plissée. Le faucon réservé pour la chasse des gazelles, avait un couvre-chef dont les yeux étaient simulés par plusieurs rangs de perles. On pend souvent des amulettes d'argent ou de nacre à son cou, et l'on attache des grelots à ses pattes. L'oiseau s'habitue à l'homme qui a soin de lui. Le fauconnier ne cesse de lui parler pendant la route. Au moment du combat, il l'encourage. Après la lutte, il le félicite, lui humecte le bec et lisse avec soin les bouts de ses ailes et de sa queue.

Quelquefois, le faucon perd le gibier de vue; on essaye alors de le remettre sur la trace en poussant de grands cris. S'il persiste à se poser sur un arbre, sans s'élancer de nouveau, il faut le reprendre; et, pour le décider à descendre vers le fauconnier, on fait tourner et l'on jette en l'air une aile d'aigle attachée à une corde, ou, si ce moyen ne réussit pas, on lui montre un morceau de viande fraîche que l'on agite avec la main gantée.

Le perchoir pend derrière la selle du fauconnier; c'est une plate-forme fixée à l'extrémité d'une tige de cinq à six décimètres de longueur, se terminant en fer de lance pour être fichée en terre; le faucon mange sur cet isoloir et s'y repose. A la halte du soir, notre hôte, pour nous faire honneur, envoya planter deux faucons à la porte de la hutte en terre qui nous abritait.

Suivant la coutume religieuse des musulmans, on détacha la tête des houbaras presque jusqu'à la colonne vertébrale. Il faut, pour la purification, que l'on entaille le tube digestif et la trachée-artère; c'est une opération obligatoire à l'égard de tous les animaux qu'on a l'intention de manger en chasse; on pend ensuite l'animal à une selle.

Chasse au lièvre et à la gazelle.

La chasse du lièvre est plus intéressante que celle du houbara; on le fait lever dans les petites sinuosités d'un sable jaune, que tachent quelques maigres touffes d'une plante ressemblant à de petits buissons de thym.

Le lièvre parti, une couple de lévriers suit sa trace, et on lance le faucon qui, pendant quelque temps, arrase les chiens, gagne sur eux et saisit le pauvre animal en lui enfonçant ses ongles vigoureux dans le cou. Si le lièvre est fort, il entraîne quelquefois son ennemi, mais sa course en est ralentie et il est bientôt rejoint par les lévriers et les chasseurs.

Le faucon n'est pas toujours heureux; et il est rare, s'il ne réussit pas du premier coup, qu'il veuille reprendre la piste plusieurs fois de suite; il se décourage; la chasse se poursuit alors avec les lévriers et les chevaux. On peut courir longtemps sans succès, comme cela nous arriva au premier lièvre, qui disparut tout à coup. Le second ne nous échappa point.

En somme, nous n'avions pas à nous plaindre de la matinée. Nous nous établîmes en plein sable pour le déjeuner. Le tapis fut déployé, et les cuisiniers se mirent à l'œuvre. En un clin d'œil, un feu petillant de petites broussailles sèches se réduisit en braise incandescente, les broches sortirent de leurs fourreaux, et de petits carrés d'agneaux, entrelardés de bandes de graisse de même épaisseur, furent enfilés en brochettes largement saupoudrées de sel et de poivre. Les domestiques les retournent à quelques pouces du feu, en les manœuvrant avec dextérité. Le train de derrière du lièvre encore chaud fut aussi embroché; on abandonna la partie antérieure aux chiens, nos compagnons, en leur qualité d'infidèles.

Le *kebab* (c'est le nom de la viande que l'on cuit de cette manière) est très-tendre. Ordinairement, on apporte vivant l'agneau pour le tuer sur la place même où on le rôtit. Du riz, préparé la veille et réchauffé sur le terrain, et une cruche d'eau, complétèrent notre repas. Chevaux, chiens, faucons et gens, capricieusement groupés, donnaient de l'intérêt à cette scène. Le ciel était sans nuages; et l'on aurait vainement cherché sur le sol une ombre de la largeur de la main.

.... Le lendemain, ce fut le tour de la chasse aux gazelles. Nous partîmes avant le lever du soleil. Le faucon avait été soumis à un grand jeûne, et les lévriers étaient tout aussi affamés. Deux hommes d'un camp d'Illyates, où nous étions, guidaient notre petite troupe. Ils étaient toujours les premiers à signaler la présence, au loin, des animaux que nous cherchions; nos yeux avaient beaucoup de peine à découvrir quoi que ce fût dans la direction qu'ils nous indiquaient; la bête n'apparaissait à l'horizon que comme une légère tache jaunâtre. L'étendue de la vue et de l'ouïe de ces habitants des grandes solitudes est prodigieuse.

Dès que la présence des gazelles est signalée, on avance avec précaution pour reconnaître leur nombre et la direction qu'elles suivent en paissant. Le terrain détermine le genre de chasse que l'on doit faire.

Si l'on se décide pour la chasse à courre : le faucon ainsi que les chiens approchent le plus qu'ils peuvent, toujours maintenus dans la direction du gibier, et les cavaliers se groupent de manière à couvrir le moins d'étendue possible. Les gazelles, cependant, ne sont pas longtemps à s'apercevoir qu'il se passe quelque chose d'extraordinaire non loin d'elles; un moment, elles observent l'espace avec leurs grands yeux limpides, elles semblent le sonder avec leur nez si fin et leurs oreilles si mobiles; puis, comme leur seule défense est dans la célérité, elles prennent une avance qu'il est souvent très-difficile de diminuer. C'est le signal : l'oiseau fend l'air, les lévriers arrasent le sable, les gazelles bondissent et touchent à peine la terre, les chasseurs s'élancent, se séparent et, selon la force des jarrets de leurs chevaux, galopent avec fureur dans diverses directions, longtemps, très-longtemps; le plus souvent, les chiens, qui avaient d'abord pris une certaine avance, ne gagnent



Gazelle forcée par le faucon. — Dessin de M. le commandant Duhousset.

plus de terrain, mais ils courent toujours. On lâche un relais de nouveaux lévriers, portés en travers sur les chevaux ou dans des paniers. Le dénoûment favorable dépend de la bonne entente des forces de la terre et de l'air. Au milieu du troupeau des gazelles, le faucon choisit sa victime; les chiens, qu'il précède, se guident sur lui : il gagne, il atteint, sa serre terrible s'appesantit sur la tête de l'animal, dont la vue est obscurcie par le battement réitéré de ses ailes. La gazelle chancelante, retardée, cherche en vain, par des mouvements désordonnés, à se débarrasser du poids qui l'obsède, et à rejeter l'oiseau implacable dont la férocité augmente à mesure que les forces de la victime diminuent. Cependant, les chiens arrivent et attaquent les jambes de derrière, en présence des cavaliers les plus lestes, qui assistent à l'agonie du pauvre animal dont le faucon a déjà mangé les yeux.

Si le faucon ne donne pas jusqu'au bout, et si l'on n'a pas de relais, il faut rappeler les chiens, que les gazelles fatigueraient inutilement.

On explique cette habitude du faucon d'attaquer d'abord les yeux de la gazelle, par la manière dont il est dressé à la chasse : le fauconnier emploie, d'ordinaire, un



Jeune Illyate de Véramine. — Dessin de M. le commandant Duhousset.

animal empaillé dont les orbites sont remplis de viande; l'oiseau décoiffé s'abat sur la tête du mannequin et trouve sa nourriture aux yeux de cette victime inerte.

Dans la chasse à l'affût, dès que l'animal a été reconnu, les tireurs se rangent sur une partie de courbe dont les gazelles occupent le centre. Ils se cachent le mieux possible, à plat ventre, derrière de petites broussailles épineuses, seule végétation rabougrie qui perce la nappe de sable, en ayant soin d'observer le plus grand silence. Le reste de la troupe décrit lentement la seconde partie de la courbe et appuie à distance, de manière à rabattre le gibier sur la zone occupée par les chasseurs couchés. Ce n'est pas sans émotion que l'on voit le joli et svelte quadrupède s'avancer sans défiance jusqu'à ce que l'œil puisse en saisir jusqu'aux moindres mouvements. Cette gazelle de Perse est une espèce d'antilope de la taille du chevreuil, dont le cou, le dos et l'extérieur des membres sont fauve clair, le ventre et le train de derrière d'un beau blanc; la tête, armée de cornes noires et aiguës, est fauve et grise; les yeux paraissent d'autant plus grands, qu'ils sont cernés d'une bande blanchâtre.

Mais la poudre a parlé, la chevrotine meurtrière ne tarde pas à faire une trouée et à porter l'épouvante et la mort dans le paisible troupeau, qui fuit alors et se dérobe à bonds légers. Malheur à la gazelle dont une faible blessure ralentit la course; elle échappe difficilement à la dent meurtrière des lévriers, que l'on détache en fourrageurs pour lui porter les derniers coups.

Dans un autre grand affût, on se sert d'un chameau en guise de rabatteur. La gazelle n'a pas peur de cet animal, dont la lenteur et les formes lui sont connues. Un piége est préparé, un homme amène et pousse le chameau vers le gibier, qui cède peu à peu le terrain et arrive très-près de l'embûche; le plomb fait le reste.

Le sable est si fin que le moindre vent le disperse en poussière dans l'air et rend la chasse impossible. Il nous est arrivé d'être surpris par une vraie tourmente de sable, qui nous contraignit de rentrer après être restés une heure immobiles et sans pouvoir rien distinguer à quatre pas de nous.

.... Encore une course terminée sans avoir eu la satisfaction de tuer un aigle; cependant l'occasion était belle. J'étais en faction ventre à terre, lorsque, à quelques mètres de moi, je vis l'oiseau de ma convoitise occupé à débiter un loup; mais, dans ma position, en face de mes camarades, ma balle eût été dangereuse; c'était pour moi le supplice de Tantale. L'aigle, bien repu, reprit tranquillement son vol avant qu'il m'eût été possible de tirer.

Pendant cette même chasse, j'ai remarqué les traces récentes d'un ours; j'aurais préféré les suivre que de rester oisif et moulant mon empreinte sur la surface obéissante du sol sablonneux.

Le retour. — Les Illyates.

Après plusieurs journées de dix, douze et quatorze heures de cheval, nos provisions étant épuisées, on songea au retour. Avant le départ, je voulus dessiner quelques types du pays. Les femmes des tentes noires, rassurées par mes manières polies, et aussi par quelques petites pièces d'or, consentirent à se dévoiler le visage et à me laisser faire plusieurs portraits, qui auront au moins le mérite de la nouveauté. Ces heures ont été très-profitables à mon album. Sauf qu'il me fallut livrer bataille à plusieurs chiens énormes, je n'ai conservé de ce jour qu'un souvenir agréable.

Les Illyates sont des tribus nomades qui habitent constamment sous la tente, changeant de place suivant les saisons et les besoins des nombreux troupeaux qui font leur richesse. Au commencement du printemps, ils descendent des montagnes et se répandent dans les plaines; leur installation, très-simple et très-prompte, se fait de préférence près d'un ruisseau et à l'abri du vent. Leurs mœurs et leurs habitudes diffèrent de celles des habitants des villes et font songer aux premiers temps des pasteurs patriarches. Je crois ces tribus d'origine tartare : les hommes sont beaux; les enfants, dont on peut juger les formes, sont forts et robustes. Pour les garçons, l'habillement se compose, jusqu'à six ans, d'une chemise qui descend au nombril; pour les filles, d'un jupon qui commence au-dessous de la ceinture et d'un petit caleçon.

Les femmes ont généralement le front bas, les pommettes épaisses et saillantes, les yeux longs et légèrement relevés vers les tempes, le nez un peu épaté et le bas de la figure en pointe; leurs pieds et leurs mains sont d'une petitesse remarquable. On les marie très-jeunes, souvent à neuf ans. J'en ai dessiné une de douze ans, qui était mariée depuis dix mois. Elles sont chargées de tous les soins du ménage; elles font le pain, le fromage, le beurre; elles fabriquent aussi des tapis et la grosse étoffe en laine des tentes, autour desquelles se couchent les chameaux, les chèvres, les vaches, les ânes, les chevaux et les chiens.

Les Illyates parlent habituellement le turc et sont très-superstitieux.

J'étais seul, occupé à dessiner un de leurs campements; j'avais attaché mon cheval à une broussaille. J'entendis des pas et je vis plusieurs femmes s'approcher de l'animal et lui ôter sa bride; je ne fis aucun mouvement, j'observai du coin de l'œil : je remarquai alors que l'une d'elles tenait la partie supérieure de la bride, tandis que sa compagne faisait passer et repasser à plusieurs reprises, dans l'intérieur des montants, un paquet bleu où je finis par reconnaître un enfant nouveau-né; elles remirent ensuite le tout en place. Je n'ai pu me faire expliquer le but de cette opération. Peut-être ces femmes croyaient-elles communiquer ainsi une force secrète à l'enfant. C'était du moins, dans une intention semblable, que mon palefrenier suspendait des sachets de poils d'hyène au cou de ses enfants et aux murs de mon écurie.

Un de mes chevaux de bagages était mort pendant la nuit; mes chiens en mangèrent presque la moitié, de sorte que le lendemain, après avoir pris congé du Vali pour revenir à Téhéran, les gloutons alourdis étaient peu disposés à chasser. Cependant, ils ne résistèrent pas à la vue de cinq gazelles qui paissaient non loin de nous, et ils disparurent à leur suite. Après avoir attendu quelque temps, j'envoyai le palefrenier à leur découverte tandis que je continuai ma route. A son retour, il ne ramena que deux chiens, et raconta comment il avait perdu le troisième. Lorsqu'en approchant, il avait appelé les trois fugitifs, il en avait vu revenir deux seulement; le plus vieux le sollicita de le suivre et le conduisit dans une certaine direction, se mettant en travers de son cheval dès qu'il semblait hésiter; il parvint à l'attirer ainsi près du troisième chien, un pauvre lévrier de Bagdad, qui mourut presque aussitôt d'une rupture dans la poitrine. Ce fut le dernier épisode de notre chasse.

Nous étions heureux de rentrer à Téhéran. Depuis trois jours, nous n'avions bu ni vin ni café, privation assez sensible pendant des journées aussi fatigantes.

Dans le cours de ce récit, j'ai parlé de Véramine, que nous n'avions fait que traverser en allant à la chasse. Je

m'y arrêtai au retour, frappé de l'aspect de tertres assez élevés paraissant se relier entre eux, et que les habitants nomment « tépés » et quelquefois « châteaux des Guèbres. » Ce sont probablement d'anciens postes où l'on allumait des feux servant de signaux, d'un tertre à l'autre, dans ce commencement du désert.



Cavalier kurde de l'escorte, pendant la chasse. — Dessin de M. le commandant Duhousset.

Je montai sur l'un d'eux, dont la description peut s'appliquer à presque tous La plate-forme qui le limite



Fauconnier kurde. — Dessin de M. le commandant Duhousset.

est un peu encaissée dans le relèvement de ses bords, et est à peu près circulaire, avec un diamètre d'une centaine de pas; les talus, ayant une pente de un sur un, sont longs de cinquante pas. Ces monceaux de terre sont construits par assises régulières; leur intérieur contient des débris de poteries et des médailles.

Je rencontrai, aux environs de la ville, quelques Illyates; ils campent sur les pâturages de leurs bestiaux, qu'ils choisissent habituellement à proximité de petits ruisseaux sortant du sable pour y rentrer à quelques lieues plus loin.

Le terrain de Véramine est couvert de ruines en terre qui semblent indiquer l'emplacement d'une grande ville. A une demi-lieue vers les montagnes, se trouve un très-grand rectangle fermé par des murailles en terre très-épaisses, dont les grands côtés sont flanqués de trente-cinq tours et les petits côtés de trente-neuf. Les bases de ces tours sont marquées par les éboulements en éventails qui les couvrent; les habitants désignent cette ruine par le nom ordinaire de « château des Guèbres. » C'est un poste qui correspondait aussi, sans doute, par des feux, avec les autres monticules de la campagne, et avait assez d'importance pour qu'il fût possible d'y abriter une réserve.

Au milieu de Véramine, existe encore un autre château en terre, dont les murs très-élevés sont entourés d'un fossé; non loin est une tour ronde, cannelée, en briques, et recouverte d'un chapiteau en éteignoir, dont un gros nid de cigogne formait le bouton supérieur; à l'endroit le plus élevé, parmi les ruines gisantes de grands édifices, on remarque celles d'une mosquée qui a dû être un chef-d'œuvre de travail, si l'on en juge par ses briques émaillées, ses genres divers de sculptures se superposant, ses écritures monumentales en cufique d'un grand relief, ses dessins en briques et ses colonnes torses. Après avoir battu le terrain pendant deux heures, nous rentrâmes au logis hospitalier du lieutenant de la province. Il nous promit des musiciens et des danseurs, à l'occasion d'une noce qui devait se célébrer le lendemain et à laquelle il nous fit inviter par le futur avec beaucoup de cérémonie.



Campement d'Illyates, dans la plaine de Véramine. — Dessin de M. le commandant Duhousset.

Cette circonstance valait bien la peine de prolonger un peu notre séjour, qui me fournit l'occasion de dire quelques mots sur les mariages en Perse.

Les premières conditions se règlent par les parents; l'homme constitue la dot, et cette dot est acquise intégralement à la femme. Le mollah (prêtre), devant lequel se rédige l'acte de donation, demande à la femme si elle consent à prendre pour époux tel homme, avec telle somme d'argent. Si elle accepte, le futur lui envoie immédiatement, sur un plateau, une bague, un miroir et un châle, accompagnés de pains de sucre.

Aussitôt que le mot *agde* (mariage) a été prononcé, une partie de la somme promise est envoyée pour le trousseau de la mariée, qui est censée n'avoir pas encore été aperçue, quoique tout ait été arrangé pour en procurer la vue au futur : soit en le cachant derrière un rideau, soit en ayant l'air d'ignorer les rencontres dont il a profité pour faire sa cour pendant les deux ou trois mois qui ont précédé la conclusion du mariage. Cette époque arrivée, on fait des invitations pour les fêtes, qui durent ordinairement trois jours et même une semaine chez les gens riches.

Le premier jour, on convoque des musiciens, des danseurs, ainsi que les parents et amis : les femmes chez la fiancée, les hommes chez le futur; il y a un échange de compliments.

Le second jour, au coucher du soleil, les musiciens vont en grande pompe, de la part de la fiancée, porter à l'homme le henné pour se teindre les mains et les pieds en jaune foncé.

Le troisième jour, le fiancé va au bain; et deux de ses amis se constituent aussitôt ses gardiens, en prenant le nom de main droite et de main gauche. Celui qui fait le plus joli cadeau de sucrerie a la droite et commande toutes les excentricités qu'il lui plaît d'inventer pour égayer l'assemblée.

Au sortir du bain, on revêt le fiancé d'un habillement envoyé par la jeune fille, et on le ramène chez lui, musique en tête; à différentes reprises, ses acolytes lui lan-

cent de petites pièces d'argent. Ce jour-là, tout le monde a accès dans la maison pour complimenter celui qui occupe le haut bout de l'appartement et devant qui tous les rangs cèdent le pas.

La même chose a lieu chez la jeune fille, qu'on a menée au bain et qu'on pare de ses cadeaux; elle a son répondant féminin de droite et celui de gauche. On attend ainsi le coucher du soleil; alors, le marié envoie, par ses parents et amis, un cheval à la mariée pour la conduire à la maison nuptiale, où elle arrive couverte d'un grand voile blanc et portant le miroir. Elle est précédée de musiciens, de lanternes et de gens qui tirent des artifices. La fiancée d'un grand seigneur est assise dans un tartaravan ou palanquin très-orné, suspendu entre deux mules richement harnachées.

La mariée s'arrête à une certaine distance de la maison; le mari, escorté de ses deux parrains portant des cierges, arrive à sa rencontre jusqu'à une trentaine de pas, d'où il lui lance une orange de toute sa force, et prend la fuite; on le poursuit et on s'efforce de le décoiffer avant qu'il ne rentre. Le jet vigoureux de l'orange et la force de la résistance sont regardés comme d'un bon augure.

Pendant que la femme entre dans la maison, le mari se tient à l'étage supérieur, pour montrer que, dès ce moment, il est le maître.

Les époux sont ensuite conduits dans la chambre nuptiale, au milieu de laquelle est un grand coussin recouvert d'un tapis et posé de manière que la tête de cette espèce de lit soit tournée vers Geblé (la Mecque); le miroir est apporté ainsi que deux chandeliers ornés de girandoles enrubannées et placés, l'un à droite, l'autre à gauche du lit. L'épouse est conduite par ses répondantes devant le miroir; le plus proche parent de l'époux amène celui-ci, prend les mains droites des conjoints et les unit; l'homme pose alors le pied sur celui de la femme en signe de domination; puis les deux assistantes et le parent disent : « Que Dieu soit avec vous! »

Un Persan peut avoir quatre femmes légitimes et un nombre illimité d'autres.

Mais, en réalité, il en est peu qui aient plus d'une épouse, parce que chaque noce entraîne à de grandes dépenses et à l'abandon d'une nouvelle dot. Ils préfèrent louer des compagnes qu'ils ajoutent à leur épouse par une convention qui les attache à eux pour le temps indiqué par les parties contractantes. Cette location est légale et peut se renouveler à terme échu; elle se passe devant mollahs.

Une esclave est achetée en pleine propriété et est vendue de même.

Celui des époux qui demande le divorce abandonne sa dot à l'autre.

La femme, en Perse, n'a généralement ni éducation, ni rang, ni influence; la séquestration nuit à son caractère et l'avilit. Nubile de neuf à dix ans, elle est vieille à vingt; l'abandon, chez elle, précède de très-peu la décrépitude. Dans aucun cas, les femmes ne peuvent, comme ailleurs, exciter l'ambition ni de grandes et généreuses actions, puisqu'on ne saurait leur faire apprécier les dons de l'intelligence et de l'héroïsme. Aussi la société persane n'offre-t-elle qu'un déplorable spectacle d'abaissement moral et d'habitudes qui blessent tous les sentiments des Européens.

Après avoir assisté aux cérémonies nuptiales et avoir joint nos compliments à ceux de l'assemblée, nous pûmes enfin partir. Je savais que le gouverneur d'Hérat, qui allait visiter le Schah, avait établi ses tentes à deux cents mètres de Téhéran; je ne résistai pas au désir de voir un campement d'Afghans. J'avais déjà eu affaire avec quelques-uns d'eux, mais cet amas de costumes et de turbans, ainsi que l'arsenal ambulant qui brille à la ceinture de chaque homme avaient pour moi un attrait dont je ne pouvais me rassasier. Le gouverneur, après avoir demandé qui j'étais, m'invita à me reposer sur le tapis formant tout son mobilier et me fit présenter la pipe et les rafraîchissements de rigueur.

Serkar Achmet-Khan occupait le haut bout : il a une figure calme et régulière mais un peu grasse, ce qui n'ôte rien à la dignité de sa mâle physionomie. Son fils, Eskander-Khan, placé à peu de distance de lui, ne lui ressemble pas et m'a rappelé les bayadères de l'Inde. Il a de très-grands yeux à contours peints qui remontent vers les tempes, des paupières longues et charnues, les sourcis très-arqués, très-relevés, une petite bouche et un menton qui se sauve, le nez si long qu'il parait vouloir courir après tout le reste.

Après une visite d'une heure, je pris congé du chef, aux instances duquel je dus promettre de revenir; j'étais trop curieux d'étudier les physionomies et les habillements de sa suite pour oublier son offre et ma promesse.

II

CHASSE ROYALE.

Heureuse aventure. — Un dessin royal. — Excursion.

Une épaisse couche de neige couvrait la terre, et sur le ciel pur se dessinaient au loin les monts Elbouz étincelants de blancheur. Le roi chassait, et je résolus de me promener du côté de ses tentes. Jusque-là, je n'avais vu que le départ de la chasse royale et son retour; cette fois, j'espérais vaguement être plus heureux et prendre part à la chasse même. Je pouvais d'ailleurs m'absenter de Téhéran pendant deux jours. Donc, après un bon déjeuner, je roulai mon manteau, je montai un cheval solide et je suivis la route de Kend, joli village boisé situé à l'entrée d'une gorge sauvage et pittoresque, où l'on chasse l'œgagre. Comme c'était un jour de repos, je trouvai facilement mon ami le docteur T... et j'acceptai sa gracieuse hospitalité.

L'étiquette, qu'on observe là aussi bien qu'à la ville, ne permet pas de se laisser voir à la suite d'une chasse royale sans y être invité, et la présence d'un intrus ne tarderait pas à être remarquée. Je le savais; et, ne comptant que sur le hasard pour satisfaire ma curiosité, je n'eus garde d'exprimer mon désir.

Tous les grands suivaient le roi, et leur présence donnait au petit village un aspect inaccoutumé. Chaque cabane avait son hôte. Les plus riches seigneurs s'accommodaient du sol d'une étable sur lequel on avait étendu une couverture en feutre. Ils trouvaient tous moyen d'introduire leur confortable ordinaire dans ces misérables réduits. Le Persan est d'ailleurs satisfait dès qu'il a son kaléan et un tapis; il emporte partout ces objets dont l'habitude lui a fait un besoin. De nombreux domestiques, affectés à des services différents et dirigés par un factotum, préviennent tous les désirs du maître. La vie nomade est restée dans les mœurs persanes. Pendant cette courte excursion, presque aux portes de Téhéran, on ne comptait pas moins de deux mille chameaux employés à transporter les bagages royaux! On eût dit toute une armée marchant à la conquête d'un État voisin.

Le docteur, mon hôte, fut appelé chez le roi vers la fin de la journée. Il m'apprit, à son retour, qu'il y aurait encore repos le jour suivant. Le but de mon voyage paraissait manqué. Je n'avais plus qu'à repartir le lendemain matin pour Téhéran; mais, grâce à un incident imprévu, mon premier espoir ne fut pas trompé.

J'avais fait deux petits croquis de ce paysage : l'un représentait un torrent en temps de neige; l'autre, l'entrée de l'habitation royale avec tout le mouvement qui l'anime lorsque le souverain y séjourne. Dans la soirée, un parent du roi vint prendre le thé avec nous; et, comme il aime le dessin, pour lequel il a d'assez heureuses dispositions, je lui montrai mes esquisses, dont il fit l'éloge, et se retira. Vers dix heures, je me roulai dans mon manteau et me couchai les pieds étendus contre un brasier qui devait durer toute la nuit.

Le lendemain, dès le matin, le roi m'envoya demander l'album qui contenait mes croquis. Un peu plus tard, une personne de sa maison vint m'inviter à assister aux chasses, de la part de Sa Majesté; ce dont je fus enchanté. Le messager royal rapporta mon album, où une agréable surprise m'était réservée. La première page, qu'on laisse ordinairement en blanc, avait été remplie par un dessin du Schah, figurant son premier interprète. Cette gracieuse attention ne me fut pas moins agréable que l'invitation dont elle était accompagnée.

Je restai donc l'hôte du docteur et j'assistai aux visites nombreuses dont il était accablé : nous ne nous en débarrassâmes qu'en sortant nous-mêmes pour en faire quelques-unes. Ici, en effet, un homme de la science est une sorte de magicien autour duquel chacun s'empresse; et jamais les clients ne manquent au médecin. Le nombre des gens atteints de maladies des yeux est considérable; le Persan se laisse devenir aveugle avec une incroyable imprévoyance. La cécité ne frappe, il est vrai, que les personnes d'une constitution telle que leurs excès ne les ont pas empêchées de parvenir à un âge avancé; les autres n'échappent à la maladie que par une mort prématurée, résultat ordinaire des fatales habitudes qu'on a si souvent reprochées aux peuples de l'Orient. Les enfants, peu robustes, ne s'élèvent pas.

Il avait neigé toute la matinée, le temps paraissait se remettre au beau. Je voulus tenter une excursion dans la montagne avant le départ de la chasse, et je me fis précéder d'un cavalier. Nous partîmes en suivant, autant que possible, les endroits où nous supposions que la route avait été frayée la veille par d'autres chevaux; et, comme nous ne pouvions distinguer cette trace que par une dépression presque insensible de la nappe uniforme de neige nouvelle, nous avancions difficilement, car nos chevaux s'enfonçaient souvent jusqu'au poitrail. Nous avions à peine parcouru une lieue qu'ils commençaient à se fatiguer. Tout à coup, nous fûmes arrêtés par un ravin, où toutes traces cessaient devant une excavation indiquée par l'abaissement brusque de la neige, dont la couche épaisse paraissait avoir cédé aux efforts d'un cavalier cherchant à y prendre pied. Le gélodar, qui m'accompagnait, regardait d'un air piteux ce grand trou nous barrant le passage, et m'examinait avec anxiété pour deviner le parti que j'allais prendre. Il dut être satisfait de ma prudence; car, peu soucieux de renouveler une expérience qui avait été probablement fatale à quelqu'un, je me décidai à rebrousser chemin pour ne pas braver témérairement un péril inutile.

Je profitai de l'interruption de ma promenade et j'allai étudier le petit village de Kend aux rues malpropres.

Ainsi que la veille, un tapis me servit de lit.

Les mendiants, les *loutis* (montreurs de singes) ainsi que les *bacals* (marchands de légumes, de riz, d'épices et de sucre) établissent généralement, pendant les chasses, un marché où s'approvisionnent la suite du Schah et les troupes qui le gardent. Il se forme une espèce de village près de tout campement royal, ne durât-il qu'une nuit; les conteurs d'histoire et les derviches abondent aussi dans le voisinage.

Quelques rayons de soleil s'étaient enfin montrés vers la fin du jour, sans motiver cependant le déshabillé d'un derviche nègre n'ayant pour tout vêtement, jusqu'à l'abdomen, qu'un chapelet passé en sautoir.

Ses cheveux crépus étaient taillés en forme de cornes; il portait sur l'épaule gauche une grosse massue en fer. La vue de cet ornement faisait frissonner.

Pour diminuer l'ennui de l'immobilité qu'il me fallait obtenir momentanément de ce type que je voulais reproduire, je lui fis apporter la pipe et le café, en échange desquels il parut disposé à me sacrifier son indépendance en restant indéfiniment à mon service; mais, quoique, à en juger par le mince jupon qui couvrait la moitié inférieure de son individu, il ne dût pas m'entraîner à beaucoup de frais, je le refusai en lui vantant une liberté dont il usait si largement. Pauvre Africain d'origine! il est peu probable que ses parents aient pu profiter du même privilége. Il me fit beaucoup d'éloges des Européens. Sa politesse cérémonieuse avait quelque chose de très-original, dans l'état de nature qu'il avait adopté. Il se contentait, pour abri, d'un dessous de porte où il passait la nuit, roulé dans ses haillons, et il se nourrissait de la desserte quotidienne du nombreux personnel que tout Persan traîne après lui.

Nous allâmes, au coucher du soleil, prendre le thé et manger des pâtes sucrées chez un personnage de la suite royale, où nous trouvâmes un improvisateur débitant des histoires à rire, et sachant, par ses gestes et ses inflexions de voix, impressionner vivement les spectateurs : le thème s'éloignait peu des conquêtes d'Iskander (Alexandre le Grand), ou des exploits herculéens d'un certain Roustem, dont les hauts faits seraient trop longs à raconter ici.

Les Persans ont l'esprit très-prompt à placer une anecdote ou une citation des poëtes ; un seid (descendant du prophète), qui était dans notre société, en saisit bientôt l'occasion. Un chat faisait une promenade un peu aérienne autour d'une corniche du plafond : il finit par tomber d'une dizaine de pieds sans que cette chute lui eût causé aucun mal. Il n'en fallait pas davantage pour occuper longuement la conversation : notre turban vert demanda si nous connaissions la raison de cette propriété enviable du chat de faire impunément des sauts périlleux. J'eus la simplicité de provoquer l'explication historique de la chose, qu'il donna de la manière suivante :

Ali (homme saint le plus vénéré dans l'Iran) s'était un jour institué le distributeur des rations de l'humanité ; Omar (autre homme saint, ennemi du premier et très-respecté par les Sunnites), voulant convaincre Ali d'imposture, se présenta à lui en tenant un grain de blé entre le pouce et l'index ; très-disposé, si Ali lui en niait la propriété, à l'avaler pour le faire mentir, ou à le jeter s'il l'octroyait ; « Ali, dit-il, ce grain est-il destiné à ma ration d'aujourd'hui ?

— Non, » répondit celui-ci. Au même instant, Omar se lance le grain dans le gosier avec une telle précipitation qu'il lui fit faire fausse route de manière à être rejeté immédiatement. Le chat d'Ali, qui faisait le gros dos entre les jambes de son maître, avala aussitôt le grain, échappé ainsi à Omar, qui s'en alla toussant et confondu. En mémoire de ce service, Ali donna au chat la propriété de ne jamais toucher la terre avec son dos.... Ce qu'il fallait démontrer !

Comme je fis observer que l'iman avait un peu d'orgueil en voulant faire concurrence à Dieu, qui ne souffrirait certainement pas ce double emploi, mon seid dit qu'il m'amènerait un mollah (prêtre) plus instruit que lui pour discuter la question ; ce dont je le remerciai, ayant suffisamment appris la cause qui fait toujours tomber les chats sur leurs pattes.

Le départ de la chasse royale. — Le cortége du Schah.

Le lendemain à neuf heures du matin, un coup de canon retentit. C'est, en toute résidence du roi, le signal annonçant que le départ doit avoir lieu dans une heure. On se prépara donc en toute hâte.

Ma cabane étant placée sur la route même que l'on devait suivre, je pus voir la cérémonie dans tous ses détails.

Le cortége est ouvert par un veneur suivi de quelques cavaliers portant de longues lances. Viennent ensuite les coureurs, habillés de rouge et coiffés d'un bonnet bizarrement pavoisé de papier doré et de pompons de diverses couleurs.

Les hauts dignitaires, qui ne suivent pas la chasse, marchent à pas comptés jusqu'à l'extrémité du village devant le cheval du Schah.

Le Schah s'avançait seul, vêtu très-simplement. Il portait un coulidjé en châle cachemire (espèce de redingote dont les manches ne dépassent pas le coude), et un pantalon large en étoffe bleue entrant dans les bottes jusqu'aux genoux ; un manteau en peluche bleu de ciel recouvrait le tout. Il était coiffé d'un petit bonnet en peau d'agneau noire sans ornements, remplaçant aujourd'hui le grand coula, qui n'est plus porté que par les marchands du bazar.

Derrière le roi venaient : le porteur du mouchoir royal, le serviteur qui tient toujours de l'eau froide dans une théière en or, les arquebusiers avec les fusils de chasse, la foule des invités, le mulet chargé du poteau et des verges à flageller, d'autres mulets portant des tapis roulés et des caisses avec des vêtements de rechange pour le roi, les kaléandars à cheval, enfin trois cents cavaliers sous les ordres du fils de Sépehsalar (ministre de la guerre), enfant de quatorze ans monté sur un fort beau cheval et s'avançant gravement, comme il convenait à son rang, au milieu de ces hommes à la physionomie sauvage, à la barbe noire, aux costumes variés, qui, à l'exception du bonnet uniforme pointu et poilu, n'ont d'autre règle que la fantaisie pour leur équipement, leur armement et même pour le harnachement de leurs chevaux.

Nous suivîmes, en nous dirigeant vers la montagne, un sentier que je n'avais pas su trouver la veille. Il est d'usage, à la chasse, de laisser un espace libre à une centaine de mètres du souverain, pour ne pas gêner ses mouvements. On s'éparpilla donc par petits groupes, les uns avec les faucons, d'autres avec les lévriers ; chacun prenant son plaisir à sa guise. Quelques cavaliers se défiaient à la course ou se livraient à des fantasias.

Nous ne devions voir, ce jour-là, que du petit gibier : perdrix, lièvres, renards, etc. Après quelques coups de feu, on se prépara à longer le flanc d'une croupe dont un ruisseau nous séparait. Tout le cortége franchit ce ruisseau à gué. Pour moi, arrêté à une place qui dominait un peu ce mouvement, j'en suivis tous les détails avec le plus vif intérêt. Rien n'était plus pittoresque que la diversité des costumes éclatants où le rouge dominait et qui tranchaient sur le sol recouvert de neige. Le cours du ruisseau était tourmenté par des monceaux de roches qu'il fallait tourner pour gagner l'autre bord ; ce qui complétait l'originalité du tableau que j'avais sous les yeux.

Le roi, qui conduisait la chasse, était, on le comprend, le mieux monté de tous, et laissait en arrière les autres chasseurs. Pour lui, jamais une difficulté de terrain n'est un obstacle, car il a toujours à sa disposition quatre chevaux richement harnachés, frais et tout prêts à remplacer celui qu'il vient de fatiguer ; je dois ajouter qu'il en use largement.



Fantasia pendant la chasse. — Dessin de M. le commandant Duhousset.

Les Persans, qui aiment beaucoup les grands chevaux, n'emploient cependant que ceux de petite taille dans leurs voyages et leurs chasses. Le roi se sert de ces derniers pour franchir les pentes les plus escarpées.

Près de moi s'était arrêté un gros eunuque vieux et ridé. Sa figure hideuse se détachait plus noire encore sur la neige, et lui donnait quelque ressemblance avec un génie malfaisant. Voyant quelques perdrix qui, lasses de marcher, cherchaient à fuir en volant, il les fit poursuivre par son faucon. L'attitude de ce féroce chasseur était vraiment étrange : guidé par le cri de la victime, il se lança de toute la rapidité de son cheval, et parut éprouver un grand plaisir à achever la proie avec son couteau.

Plus loin, des lévriers poursuivirent un renard, qui se trouva bientôt suspendu à l'arçon des selles en compagnie de bon nombre de lièvres.

Une collation. — Adresse du Schah. — Duel de chevaux. — Une battue. — Moyen de se défendre contre les ardeurs du soleil. Les œgagres. — Le danger d'être trop près d'un roi qui chasse.

On fit halte après avoir parcouru deux lieues. Un tapis fut aussitôt étendu sur la neige, et le roi s'y assit pour manger des mandarines, prendre le thé et fumer le kaléan. A peine était-il installé qu'on vint lui annoncer le passage d'une volée de perdrix à quelques pas de là. Il se leva, demanda un fusil et je fus témoin d'une double réussite, qui fit honneur à la justesse du tir de Sa Majesté. Depuis quelques instants, un corbeau voltigeait au-dessus de sa tête, il l'abattit; puis, revenant vivement à son premier but, il tua une perdrix de son second coup. Cet exploit peut ne pas être rare; mais, dans cette circonstance, il eut d'autant plus d'à-propos que tout le monde avait mis pied à terre et regardait.

Peu après, deux hommes apportèrent un énorme loup qu'on venait de tuer, et le déposèrent à quelques pas du roi. Sa Majesté leur fit donner cinq tomans (le toman vaut onze francs soixante centimes).

Au moment de partir, nous eûmes un spectacle improvisé. Le cheval qui portait le kaléan royal était très-méchant; le Schah le fit venir et ordonna d'en amener un autre de même caractère, qu'on mit nez à nez avec le premier. Le résultat d'un pareil tête-à-tête ne pouvait être douteux. Les oreilles droites, les naseaux ouverts, les yeux injectés de sang, la bouche inquiète, les deux animaux se dressèrent aussitôt l'un contre l'autre, se saisirent comme deux lutteurs et cherchèrent à se mordre le poitrail et le cou. On les sépara après quelques ruades. Je ne pus m'empêcher de trouver que, malgré son caractère un peu sauvage, ce divertissement offrait un certain intérêt. Le signal du départ fut ensuite donné, et l'on revint à Kend, afin de se préparer à la grande chasse annoncée pour le lendemain.

Le coup de canon retentit à sept heures. A huit heures nous étions en route, cheminant au trot dans la neige pendant quatre lieues. Nous fûmes obligés de faire la dernière au pas, car nous nous enfoncions de plus en plus dans des gorges escarpées, qu'il fallut franchir avant d'atteindre le lieu désigné pour la chasse.

Depuis la veille, on avait dirigé sur ce point deux régiments. Ils servaient de traqueurs, rétrécissant graduellement leur cercle afin de réunir tout le gros gibier des environs dans un espace de quelques centaines de mètres, rempli d'escarpements et de roches. Il fallut laisser les montures à nos gens, et exécuter péniblement à pied une assez longue ascension, pour dominer ou du moins pour atteindre les rampes supérieures de la montagne. Nous étions très-incommodés par la réverbération éblouissante de la neige réfléchissant un soleil de vingt-cinq à trente degrés, et nous ne pouvions combattre ce désagrément qu'avec des lunettes bleues. Quant aux hommes de l'escorte, ils ont coutume d'employer un moyen plus simple et plus primitif : ils se garantissent les yeux à l'aide de leurs cheveux ramenés sur le nez, ou d'une touffe de crins serrée sur le front par leurs bonnets. Au départ, beaucoup d'entre eux se barbouillent les joues avec de la boue pour ne pas souffrir de cette douloureuse réverbération. Ce dernier procédé me parut par trop peu séduisant, et j'aimai mieux croire à son efficacité que d'en faire personnellement l'épreuve.

Nous attendîmes pendant près d'une heure sans que rien parût. La plupart des chasseurs, pour passer le temps, mangeaient des oranges et des grenades, d'autres fumaient le kaléan. Je cherchai alors à dominer la position, pour embrasser tous les détails de la scène qui m'entourait. Le sommet rocheux, sur lequel nous étions, occupait le centre d'une sorte d'entonnoir, terminé de tous côtés par des pentes presque à pic, clair-semées d'escarpements pierreux où le gibier pouvait trouver un abri. Plus bas, bien au-dessous de nous, résonnait le piétinement sourd de nos trois cents chevaux arrêtés à l'endroit où la déclivité du sol nous avait forcés de les quitter. Des chevaux de France n'auraient pu être poussés aussi loin, sans de graves dangers.

Tout à coup retentissent les sons discordants d'une trompette éloignée. Deux œgagres paraissent, bientôt suivis d'un troisième, et, sans défiance aucune, se mettent à sautiller devant nous. Mais soudainement effrayés par les cris qu'on pousse de tous côtés et par la présence des rabatteurs qui couronnent les crêtes, ils descendent ou plutôt se précipitent sur une pente rapide.

Placé à l'extrémité d'un rocher, de manière à bien voir, je ne pensais pas être un obstacle pour les chasseurs; je ne tardai pas à reconnaître mon erreur. L'un des œgagres, fatigué de bondir péniblement sur des talus où son pied ne trouvait pas d'appui et où il s'enfonçait jusqu'au ventre, s'était arrêté incertain et troublé sur une pierre en vue de tous. A ce moment, je vis poindre le canon d'un fusil : c'était celui du roi, qui se préparait à ajuster en me faisant signe de me baisser. Presque aussitôt, sa balle bien dirigée siffla à mon oreille et alla, à trois cents mètres de distance, frapper mortellement l'œgagre, au moment où, les quatre pieds rassemblés, il prenait son élan pour reprendre sa course. La douleur fit faire à l'animal un dernier bond qui épuisa

ses forces, et il glissa jusqu'à ce qu'une de ses cornes s'étant fichée dans un des interstices du rocher, il y resta suspendu et ne tarda pas à expirer.

De ces trois œgagres qui formaient, pour ainsi dire, l'avant-garde, deux parvinrent à s'échapper. Pendant plusieurs heures que dura la chasse, il en parut dix autres, dont cinq furent abattus par le roi, qui tirait seul.

Mais l'épisode remarquable fut la prise du plus grand mâle du troupeau. Littéralement assiégé dans les rochers par cinq hommes qui voulaient essayer de le prendre vivant, parce que dans ce cas la récompense est bien plus forte, l'animal, favorisé par l'avantage de la position, se défendit longtemps, et si vaillamment qu'il étendit plus d'un de ses adversaires sur la neige. Enfin, un chasseur, plus hardi que les autres, lui saisit la jambe au moment où il allait sauter; l'œgagre tomba, entraînant dans sa chute ce poids insolite, ce qui permit au renfort d'arriver et d'étourdir la bête. Il était temps d'ailleurs, car le chasseur accroché à la jambe de la bête, meurtri sur les rochers, n'était plus de force à continuer la lutte : il eut l'honneur d'amener l'animal encore vivant.

Le Schah, ravi de son succès et fier des acclamations qui avaient accueilli chacune de ses prouesses, descendit alors, recevant avec bienveillance sur son passage les félicitations et les cadeaux que les grands ont la singulière habitude de lui offrir dans cette circonstance.

Retour. — Un lièvre charmé. — Inconvénients des feux d'artifice.

Nous nous remîmes en route pour Kend. Les rabatteurs, d'abord, vinrent saluer et recevoir de l'argent; puis, ce fut le tour d'une foule de jeunes paysans, qui apportaient du gibier et étaient rémunérés proportionnément à l'importance de leur prise. Quand nous arrivâmes, nous avions onze œgagres pendus aux chevaux, bien que le roi n'en eût tué que cinq. On rapportait, en outre, un grand nombre de chèvres sauvages, de lièvres et de perdrix.

L'œgagre mâle est un animal de la force d'un grand bouc. Sa tête est armée de deux cornes peu divergentes entre elles, d'une courbure assez régulière et longue de près d'un mètre. Chez les plus beaux, la surface plissée des cornes est renflée à intervalles égaux. Le corps est couvert d'un poil ras de couleur gris roux; la barbe et la partie antérieure de la tête sont d'un pelage plus foncé; une raie noire part de la tête et suit la ligne du dos jusqu'à la queue. Il se tient ordinairement dans les escarpements de montagnes élevées et y vit en troupe.

Au moment où nous rentrions, on vint prévenir le roi de la présence d'un lièvre charmé. Il descendit de cheval, et, suivi de quelques personnes, s'approcha du lièvre assez près pour le toucher. L'animal restait tranquille; il fallut le pousser pour qu'il se décidât à faire quelques pas et enfin à se sauver. J'ai vu le fait : je me borne à le constater; les explications qu'on a bien voulu me donner ne m'ont pas satisfait. On aime en Perse ce qui paraît inexplicable. Il y a, dit-on, des gens qui se font piquer par des scorpions et mordre par des serpents sans suites fâcheuses et même sans qu'il reste aucune trace; mais, jusqu'à plus ample informé, je m'abstiens de toute appréciation sur ces diverses expériences.

La course avait été longue, et je fus heureux de me reposer chez mon amphitryon. Pendant la soirée, on lui apporta tant de gibier que je lui rendis service, à mon départ du lendemain, en le débarrassant de seize lièvres : je les suspendis à la croupe de mon cheval, de chaque côté du porte-manteau. Ce fut dans cet équipage que je rentrai de grand matin à Téhéran, afin de ne pas être aperçu ainsi chargé et sans suite, et d'éviter une grande atteinte à ma dignité, au point de vue cérémonieux des Persans. J'avais raison de me presser, car je vis, en arrivant, des hommes qui commençaient à se rassembler, afin d'attendre le retour du Schah.

On profite souvent, pour traiter des affaires graves, du passage du roi, soit lorsqu'il sort pour se promener ou chasser, soit quand il en revient : on appelle son attention sur l'objet auquel on désire l'intéresser, et on persuade ordinairement à Sa Majesté d'y donner suite. C'est ainsi que j'ai vu prendre la plupart des décisions importantes sur l'armée.

J'assistai au dernier départ des Kurdes pour la province du Khoraçan, où ils allaient guerroyer en partisans au compte de la Perse, ou plutôt causer aux Turkomans un dommage dont ils voulaient profiter. Ils se rangèrent sur une file en face du monarque et le long de sa route, présentant une variété de costumes difficiles à décrire. Outre le poids des armes et des munitions au service du volumineux arsenal suspendu à la ceinture de chaque Kurde, son cheval, qui est ordinairement très-maigre et de petite taille, porte en croupe les provisions indispensables, ainsi que le tapis et la couverture destinés à l'abri et au coucher du maître.

Les vêtements de couleurs voyantes, devenus des haillons par les fatigues d'une longue marche, ajoutaient à la sauvagerie de ces figures basanées, relevées par une barbe teinte en rouge vif.

Je vis l'un d'eux à pied, ayant sur l'épaule la queue de son cheval en témoignage de la mort de cet animal, sans avoir réussi à en obtenir un autre. On dit, cependant, que le remplacement du défunt se fait souvent d'office à la suite de cette seule démonstration.

Un de ces cavaliers voulant essayer son fusil sur des corbeaux, en abattit quatre fois le chien sans que la poudre, dont le bassinet était rempli jusqu'aux bords, répondit à l'étincelle; il changea l'amorce, en versant à terre l'ancienne poudre pour en mettre de la nouvelle : cela se passait à côté d'un feu de broussailles. C'est, sans doute, l'ignorance des dangers inhérents aux matières fulminantes qui peut seule expliquer tant d'imprudence dans l'emploi de la poudre.

Les Persans sont très-amateurs de feux d'artifice, dont les fabricants amassent librement de grandes provisions de poudre dans des ateliers mal clos et établis sans précaution au milieu des bazars. On fume en dedans et au dehors de ces boutiques, avec des kaléans qui passent de

mains en mains, tellement que les charbons, amoncelés sur ces énormes pipes, tombent souvent et occasionnent des accidents terribles, qu'il est surprenant de ne pas voir plus nombreux.

Peu de temps avant mon départ une forte détonation, suivie d'une grèle de débris accompagnée d'une épaisse colonne de fumée, annonça un malheur dont l'on me raconta ainsi la cause :

Un homme était entré chez un artificier et avait acheté de la poudre; voulant l'essayer, il avait amorcé fortement son fusil, puis, ayant sans doute oublié la charge qui en emplissait le canon, il avait tiré au-dessus d'une agglomération de fusées, lesquelles prenant feu instantanément avaient enflammé une provision de poudre remplissant une jarre découverte, ce qui produisit l'effet d'une fougasse. Le magasin et une douzaine d'autres boutiques furent subitement réduits en décombres, d'où l'on retira de nombreux cadavres. Quand j'arrivai, je fus saisi d'effroi à l'aspect de cet horrible tableau, comparable au sommet d'une brèche à l'issue d'un assaut. La multitude, après quelques heures de curiosité, retomba dans son indifférence ordinaire. Le soir même de ce sinistre,

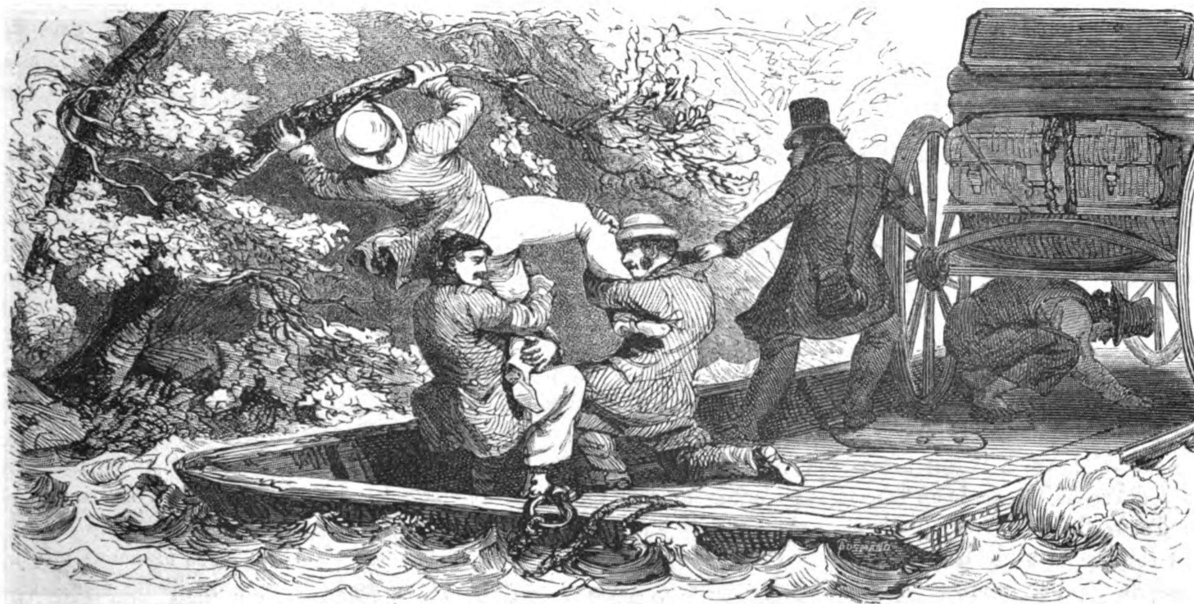


Musiciens persans. — Dessin de M. le commandant Duhousset.

chevaux, mulets, ânes et chameaux, pesamment chargés, se frayaient un sentier à travers les ruines, comme si un monticule s'était naturellement élevé sur la base aplatie des maisons détruites.

Le lendemain j'assistai à une revue avec mes élèves militaires sur la place de Meidan. Une lionne, un ours et deux grands singes figuraient au milieu d'un de ces cercles d'oisifs aux yeux grands ouverts qui, dans tous les pays du monde, regardent avec un si naïf ébahissement les gens qui manient des armes. Il y avait là des Kurdes d'Ourmya avec leur énorme turban bariolé de bleu et de rouge, dont l'abba est rayé de bandes brunes et blanches; des Afghans à la coiffure débraillée, dont l'un des pans tombe jusqu'au milieu du dos après avoir tourné autour du cou, tandis que l'autre est plissé et forme en haut une sorte d'éventail à la manière des coiffures des seigneurs du temps de Charles VII. Un moment, je me suis figuré l'étonnement de mes compatriotes si cette foule silencieuse et bigarrée eût été transportée par enchantement sur une des places de Paris, où me reportent sans cesse mes souvenirs les plus chers.

Emile Duhousset.



Un moyen de sauvetage (voy. p. 131).

VOYAGES DANS LES ÉTATS SCANDINAVES,

TEXTE ET DESSINS DE M. DE SAINT-BLAIZE[1].

1856. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

SUÈDE ET LAPONIE.

De Norvége en Suède. — Exploitation des bois. — Ascension du mont Åreskuta. — La vie champêtre. — Une ferme.

Sir Arthur voulait acheter une voiture à l'anglaise; l'idée était séduisante; mais, pour plus d'un motif, je préférai les moyens de transport ordinaires du pays. En voyage, il ne faut éviter, ce me semble, aucune occasion d'entrer le plus intimement possible dans la vie ordinaire des indigènes, surtout dans les habitudes du peuple.

En descendant du sol norvégien vers la Suède, on est bientôt saisi d'un changement notable dans l'aspect de la nature. Le revers des Alpes scandinaves est, du côté suédois, beaucoup moins escarpé; la route suit une série de petits lacs d'eau douce, dont les bords, moins pittoresques que ceux des fjords norvégiens, sont plus favorables à l'agriculture. Les mœurs des habitants suivent à peu près la même transformation. Le Suédois est moins rude de caractère que son frère le Norvégien. Le véhicule de poste même est d'une construction plus sociale; la caisse de la carriole suffit aisément à deux personnes, et le postillon en personne conduit son cheval dont la tête et le corps sont plus déliés et plus maniables que ceux du trotteur norvégien.

Nous traversions de vastes forêts d'autant plus activement exploitées qu'elles sont presque toutes placées près de courants d'eau qui les portent aisément à la mer. Par suite, les habitants s'établissent au bord de ces « chemins qui marchent. » Quand les forêts sont coupées, ils les remplacent par des champs et des prairies. Sous le 63e degré de latitude, le sol est très-productif; le blé mûrit jusqu'à la hauteur de 2000 pieds au-dessus de la mer, et la récolte est presque toujours heureuse. Ce qui fait le plus défaut à l'agriculture, ce sont les bras.

On comprend parfaitement, du reste, que les habitants préfèrent à l'agriculture l'exploitation des bois dont le produit est plus sûr et ne les expose à aucun chômage.

En approchant de la montagne d'Åreskuta, la plus élevée de ces contrées, nous commençons à nous apercevoir du voisinage des neiges. Les pins deviennent plus rares, les sapins perdent de leur fière tournure et peu à peu courbent chétivement leur tête.

A Stalkjernjtugen, la forme de la montagne se dessine plus nettement. C'est une espèce de tourte arrondie sortant d'une lisière de sapins; son dôme semble saupoudré de sucre. A ses pieds, dans la petite vallée d'Åreelfven,

1. Suite. — Voy. tome III, page 161.

demeurent quelques paysans. Nous trouvons chez l'un d'eux bon gîte, et nous voilà résolus à gravir le lendemain la montagne jusqu'à son sommet.

Les parois de l'Âreskuta sont plus escarpées qu'on ne le suppose de loin ; le sentier suit en zigzags une côte très-rapide. Notre guide, jeune garçon de quinze ans, nous a raconté la prouesse extraordinaire, à son avis, de deux Anglais qui jadis eurent le courage de le monter à cheval. C'étaient les chevaux qu'il aurait dû plaindre.

Après avoir dépassé une forêt de sapins qui couvre la base de la montagne, nous entrons dans la région des bouleaux. Ces arbres, presque toujours gracieux dans des contrées moins élevées, sont ici petits et tordus; surchargés de neige pendant la plus grande partie de l'année, ils ne peuvent se développer qu'en rampant. Au-dessus des bouleaux on ne trouve plus aucune végétation, et la montagne ardoisée apparaît triste et nue. A nos pieds, la vallée est à la fois romantique et sauvage. La rivière d'Âreelelfven coule en serpentant comme un ruban d'azur dans de vertes prairies; en face s'élève le mont sombre et aride de Rhanfjells, bien moins élevé mais plus accentué de forme que l'Âreskuta.

Une demi-heure après, nous atteignons la région des neiges. Tout à coup un épais brouillard nous enveloppe comme d'un linceul; à peine nous est-il possible de nous distinguer à quatre pas les uns des autres. Notre petit guide est infatigable; de peur de le perdre de vue nous modérons son ardeur et nous grimpons derrière lui en tâtonnant. Nous dominons bientôt les nuages. Au-dessous et autour de nous rien que la neige. Encore trois heures de marche, et nous posons enfin fièrement nos pieds sur la cime. Ce beau mouvement ne dure guère, et la fatigue nous oblige à changer de pose. Nous nous asseyons en grelottant sur le plateau glacé. Nous ne voyons rien autour de nous. Monter si haut pour n'avoir à contempler que des nuages nous paraît une mystification. Il faut, pour ne pas avoir perdu notre peine, que nous attendions le coucher du soleil. Notre petit guide nous promet pour ce moment solennel un merveilleux changement de décoration. En effet, une heure après, le vaste tapis de nuages qui se déroulent au-dessous de nous se fend presque subitement comme en deux, et nous découvrons d'abord un petit coin de lointaine perspective sur la terre, puis trente lieues de paysage ; notre guide nous fait compter une à une seize églises éparses dans ce vaste panorama. Le soleil dorait de ses derniers rayons ces modestes clochers et jetait sur le pays une teinte vaporeuse et mélancolique. En songeant à toutes les privations que les habitants doivent endurer pendant les longs hivers sous ce rude climat, et au peu de chaleur vivifiante qu'un rapide été leur dispense, nous nous demandons comment on se résigne à vivre là et surtout comment on s'y trouve heureux, tandis que, dans des contrées bien plus favorisées, des millions d'individus se disputent un pain difficile à gagner et murmurent contre leur sort.

La végétation septentrionale déploie en quelques jours d'été une puissance de création extraordinaire. Dans l'espace de neuf semaines, on sème, on voit mûrir et on récolte l'orge, le seigle, l'avoine et les pommes de terre. A cette riante époque de l'année, tout ce qui est valide travaille aux champs, nuit et jour. Le soleil, comme pour compenser ses longues absences habituelles, ne quitte presque pas l'horizon; il éclaire et protége les gais travailleurs. Ceux des habitants qui ne possèdent pas assez de terres pour en tirer leur subsistance, aident leurs voisins plus fortunés; à ce moment-là, tous les bras disponibles valent de l'or; car il faut se hâter de tirer le meilleur parti possible du sol.


Une Laponne postillon.

Nous assistons à la fenaison d'une ferme opulente des environs; on la nomme Fullus; c'est la propriété d'un paysan député à la diète de Stockholm. Les bâtiments et leurs dépendances sont entourés d'un beau bois de bouleaux ; à travers leurs branches légères et les espaces que forment entre eux leurs troncs blancs et polis comme des colonnettes de marbre, le brouillard estompe dans le lointain les montagnes neigeuses d'Âreskuta et d'Oviksfjaven. Au milieu de la cour jouent une vingtaine d'enfants en bas âge, à l'air gaillard et florissant; ce sont les petits des journaliers qui, venus de plusieurs lieues à la ronde pour donner un coup de main au voisin, ont amené toute leur famille avec eux; les femmes ne ménagent pas leurs bras. Le propriétaire de la ferme nourrit tous ces enfants, pendant que leurs parents récoltent ses produits.

Une Laponne postillon. — Le Storsjoer. Navigation périlleuse. Un nouveau moyen de sauvetage.

Entre les relais de Hamre et de Romo, j'avais pour postillon une Laponne très-causante et curieuse comme toute fille d'Ève. Je lui ai raconté notre ascension sur l'Âreskuta, ce qui parut la surprendre beaucoup; elle ne pouvait comprendre qu'on eût l'audace de braver ainsi les sorciers de la montagne. La pauvre femme avait renoncé à sa vie nomade et à son troupeau de rennes pour épouser un riche Lapon renégat, c'est-à-dire un Lapon qui s'était fait agriculteur. Son mari, adonné à l'eau-de-vie, s'était en peu de temps ruiné, et sa jeune femme s'était vue

forcée de servir les autres. Tout en me contant son histoire, ma postillonne me prenait mes cigares qu'elle coupait en petits morceaux pour en bourrer sa pipe.

En arrivant au Storsjoer (ce qui signifie grand lac), nous nous trouvâmes en présence d'un large détroit qui nous barrait le passage. Le vent soufflait violemment. On nous avait signalé cet endroit comme étant fort dangereux quand le temps était mauvais. Le conducteur du bac lui-même nous engageait à attendre jusqu'au lendemain pour continuer notre voyage, mais sa cabane était si misérable et la ville d'Ostersand si voisine, que nous nous décidâmes à risquer l'aventure. Mal nous en prit. Il nous fallut d'abord aider laborieusement le batelier et sa femme à embarquer notre voiture sur le bac tout disloqué; puis, à peine avions-nous gagné le large que la force du vent et un courant rapide nous entraînèrent du côté de l'Indahlselfven, fleuve qui traverse le lac et en sort sous la forme d'une chute fort élevée, à deux lieues de l'endroit où nous étions. Le batelier et sa femme luttaient bravement, il est vrai, contre ces éléments réunis : ils espéraient remonter le courant comme ils avaient l'habitude de le faire. Par malheur l'appui de la rame de la batelière se cassa tout à coup, et pendant que nous cherchions à réparer ce désastre, le batelier ne se sentant plus maître du courant perdit la tête et abandonna aussi sa rame en criant : « Nous sommes perdus! » Menaces, prières, tout fut inutile; il courut se cacher sous la voiture en tremblant et en pleurant; sa femme, de son côté, se mit à réciter ses prières, et notre pauvre bac, abandonné à lui-même, dériva sans obstacle avec rapidité du côté de la chute. Inquiets, nous saisîmes les rames; mais la confusion était à son comble : chacun criait et voulait commander la manœuvre; déjà nous entendions le bruit de la cascade : notre angoisse augmentait. Une idée me vint et nous sauva. Le bac, ramené par un détour rapide du courant du côté de la rive d'où nous étions partis, effleurait presque les bords; j'avisai de loin une forte branche qui se penchait vers les vagues :

« Alerte! criai-je à mes compagnons, saisissez-moi par les jambes, lancez-moi sur la branche, et surtout tenez-moi vigoureusement. »

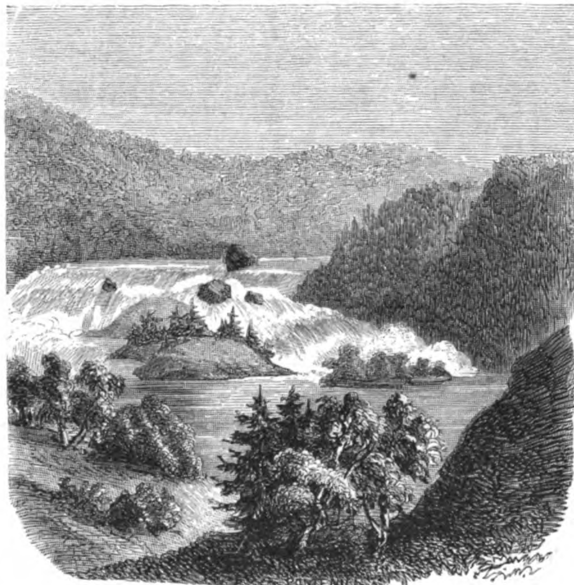
Ainsi fut dit, ainsi fut fait : quatre bras me jetèrent hors de l'embarcation, tout en me retenant avec force. Je me cramponnai convulsivement à l'arbre sauveur, et je parvins ainsi à arrêter le bac; puis je rapprochai peu à peu mes mains des racines : quelques secondes après nous étions tous à terre, et nous tirions la voiture hors du bac. Même alors notre embarras n'était pas médiocre; nous nous trouvions avec une voiture sans chevaux, dans un bois de petits sapins, très-marécageux, et à plus de quatre kilomètres du point de notre départ.

« Que faire? dis-je à sir Arthur.

— Prendre un verre de sherry, » me répondit flegmatiquement l'Anglais.

Nous suivîmes en riant ce conseil, et, sortant de notre cantine une bonne bouteille de cette précieuse boisson, nous en bûmes chacun un grand verre pour célébrer notre délivrance.

Ensuite, nous nous attelâmes à la voiture, et, après des fatigues inouïes et quatre heures d'efforts surhumains, nous réussîmes à la rouler vers la maison dont nous avions dédaigné, le matin même, l'hospitalité. J'avais les membres disloqués : je m'étendis sur terre, enveloppé de mon manteau, et je m'endormis bientôt profondément.


Une chute de l'Angermanna.

L'île de Fröson. — Ostersund. — Sundswall. — Le fleuve d'Angermanna-Umea. — M. Dickson. — Les forges de Robertsforpen.

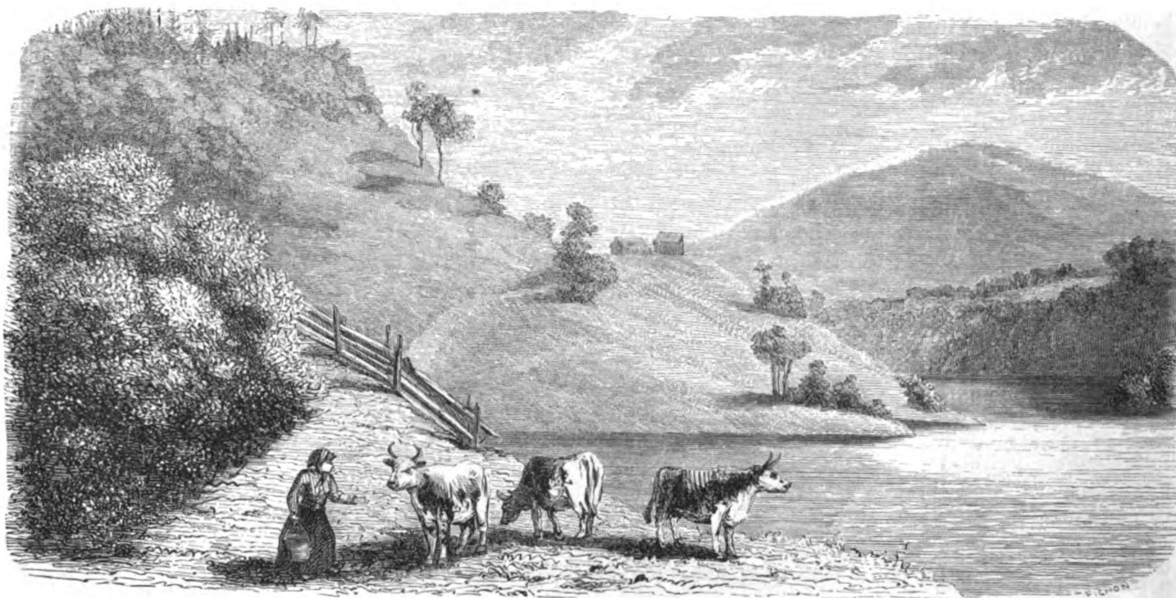
Le lendemain, le temps était plus calme; le batelier et sa femme nous firent remonter sans peine le courant. Les bords du Stornjön sont en général fertiles; nous traversâmes l'île de Fröson, d'où l'on jouit d'une vue magnifique de l'Aveskecta, qui, à cette distance, est tout à fait majestueux. Un pont solide joint cette île à Ostersund, petite cité florissante qui doit sa prospérité aux défrichements successifs des environs; c'est elle qui fournit à tous les habitants de trente lieues à la ronde leurs ustensiles de ménage, leur eau-de-vie, leur sucre et leur café. Plus la population agricole augmente, plus Ostersund s'enrichit. Pour se rendre à la ville la moins éloignée d'Ostersund, il faut faire soixante lieues : cette ville est Sundswall. Nous arrivâmes sans incidents remarquables à ce petit port situé sur le golfe de Bothnie, et d'où l'on exporte au loin les planches que le fleuve d'Indahl amène de l'intérieur du pays.

D'Hernösand, autre port à une demi-journée au nord de Sundswall, nous fîmes une excursion dans l'intérieur, en suivant jusqu'à Liden la rive gauche du beau fleuve d'Angermanna. On reste surpris à la vue des grands et romantiques paysages qui s'y succèdent sans interruption. Ce fleuve, large comme le Danube, m'a paru le surpasser par la variété de ses sites. Rien n'égale la hauteur des forêts et la fraîcheur des prairies qu'il arrose. A

Liden, les chutes de l'Angermanna se précipitent sur tout un archipel de petits ilots qu'elles semblent vouloir emporter dans leur blanche écume. C'est un spectacle ravissant. Ici point de sombres rochers comme en Norvége; le paysage porte à la gaieté, et l'œil embrasse à la fois toutes les beautés du tableau sans être obligé d'en chercher les limites dans les nues. Tout est vert, frais et gracieux.

Ce fut à regret que nous quittâmes la charmante vallée de l'Angermanna-Elfven pour reprendre la grande route qui suit le bord de la mer et conduit à Umea, ville fort triste d'aspect et entourée de pâturages marécageux, sur lesquels on a placé de distance en distance de petits bâtiments de bois noircis par la pluie : ce sont des granges à foin. Quand viennent l'hiver et la neige, quand la gelée a durci la terre, on charge la récolte de l'été sur des traineaux pour l'abriter dans ces petits chalets uniformes, qui s'étendent à perte de vue dans la plaine et font naître l'idée d'un camp abandonné. Nous visitâmes près d'Umea les chantiers et les scieries de Bagböle, vaste établissement appartenant à M. Dickson, le roi des forêts et le marquis de Carabas de cette contrée ; dès qu'on aperçoit une belle scierie, on peut être sûr qu'elle appartient à M. Dickson. Un canal en bois, supporté par des échafaudages et long d'environ deux kilomètres, conduit par une pente douce les planches à mesure qu'elles sont fabriquées au fleuve d'Umea ; le fleuve charrie les planches, réunies en immenses radeaux, jusqu'à la mer. Nous assistâmes au départ d'un de ces radeaux dont l'équipage se composait de six hommes ; une énorme voile en planches donnait prise au vent et accélérait la navigation.

Nous nous engageâmes de nouveau dans l'intérieur. En sortant d'Umea, on a, de la côte d'Alidebacken, une fort belle vue sur la ville, le fleuve et la mer dans le fond. Nous longeâmes le lac de Tefvelsjö, triste et désert, et



Liden, au bord du fleuve Indal.

la perspective ne redevint agréable qu'au bord de la iolie rivière de Vendelelfven, où il prit fantaisie à mes compagnons de pêcher à la ligne. Ce fut là que nous fîmes connaissance pour la première fois avec les mousquites, fléau de ces contrées. Ces petits insectes, d'une hardiesse et d'une ténacité incroyables, nous entouraient d'une auréole et nous piquaient à qui mieux mieux.

Nous passâmes le pont de Safvar, jeté sur la rivière de ce nom. En 1809, dans le défilé de Djekneboda, l'avant-garde suédoise battit un corps russe qui avait fait invasion dans le pays. Le soir, on nous accueillit fort bien aux forges de Robertsforpen. Ces usines de fer consomment annuellement vingt-quatre mille tonneaux de charbon de bois ; une douzaine de marteaux y fonctionnent nuit et jour, et tout un petit peuple d'ouvriers vit alentour. Le lendemain, nous parcourûmes un paysage plus varié d'aspect et plus fertile que la veille. Les granges y sont de forme octogone.

Un établissement d'eaux minérales. — Le docteur. — Une ville du dimanche. — Skelleftea. — Krangforss. — Lirsträsh. — Nordsjö. — Une ficelle au lieu de mors. — Piteå. — La chasse aux phoques empaillés. — Luleå.

En passant à Nyjätra, nous vìmes, à notre grande surprise, des cavaliers en frac et des dames en robes blanches qui dansaient sur l'herbe près d'un joli pavillon peint en jaune. Un de ces messieurs, coiffé d'un chapeau couvert de satin de soie et orné d'un frac brodé d'or, vint gracieusement nous inviter à prendre un verre de « pounch. » — C'était, nous dit-il, la clôture de la saison des eaux, et la jeunesse des environs s'était réunie à cet établissement d'eau minérale, gratifié du nom poétique de Tivoli. — Le gentilhomme qui nous faisait si bien les honneurs de la fête était le médecin de la localité, et j'appris que son chapeau de satin indiquait son grade de docteur. Ce galant Esculape nous parut préférer le « pounch » à son eau minérale ; il en but un grand verre

d'un trait à la santé de chacun de nous séparément. Une de ses jolies patientes me raconta en valsant que c'était du reste le meilleur médecin du pays, mais qu'il fallait toujours regarder la position de ses lunettes avant de le consulter : « Quand il les porte à la racine du nez, me glissa-t-elle à l'oreille, c'est qu'il n'a pas bu de « pounch » du tout, alors il ne vaut rien ; quand les lunettes lui tombent vers l'extrémité du nez, il en a trop bu et ne vaut rien non plus. Il faut qu'il les porte sur la bosse même de son nez, parce que c'est le signe qu'il a bu juste assez pour jouir de sa plus grande force de pénétration. » En regardant avec attention l'Esculape, je vis que ses besicles avaient depuis une demi-heure considérablement glissé et dépassé la bosse.... de la perfection.



Descente périlleuse.

Heureusement tout le monde m'avait l'air de jouir de la santé la plus parfaite.

En quittant Nyjätra, nous traversâmes une épaisse forêt de sapins : elle était si déserte et si sauvage que nous sentîmes bientôt la tristesse nous gagner ; aussi fut-ce avec un vif sentiment de satisfaction que tout à coup, à un contour de la route, nous découvrîmes un lac charmant, et sur une verte colline une jolie église planant au-dessus d'une centaine d'élégantes habitations rustiques qui se miraient dans l'eau.

Cette petite ville d'aspect si séduisant est Busträk. Nous hâtâmes le pas. « Les habitants doivent être à l'aise et heureux ! » nous disions-nous. Mais, oh déception ! toutes les rues étaient désertes, les portes et les volets fermés. Rien que du silence. On eût dit que la mort avait passé sur toutes ces maisons. Mon postillon me donna gravement l'avis que ce n'était pas là une ville ordinaire. C'était simplement une « ville de dimanche. » — Qu'est-ce donc qu'une « ville de dimanche ? » — Voici l'explication. Comme les familles de paysans éparses dans les campagnes voisines ont à faire jusqu'à dix à douze lieues pour venir à la messe, elles ont pris le parti de se construire près de l'église un pied-à-terre. Elles arrivent le samedi soir et repartent pour leurs habitations ordinaires, le dimanche soir ou le lundi matin. La ville change, pendant vingt-quatre heures, entièrement d'aspect; tous les volets s'ouvrent, les fenêtres se garnissent de jolies paysannes qui échangent des nouvelles avec leurs voisines, les écuries se remplissent de chevaux, et les marchands étalent leurs marchandises. Tout est animé et joyeux. J'ai rencontré depuis plusieurs autres de ces villes du dimanche, à travers ces provinces où la population est disséminée sur de si vastes étendues de terrain; leur aspect est étrange. Nous dînâmes dans la rue, sur l'escalier d'une de ces maisons désertes.



Nordsjö.

Le soir, nous arrivâmes à la petite ville de Skelleftea, que signale au loin, du haut d'une colline, son temple blanc, surmonté d'une coupole élégante et orné d'un portique de colonnes en bois d'ordre corinthien. Le pasteur,

vénérable et opulent vieillard, nous fit jouir dans son presbytère de tout le luxe d'une bonne maison. Il nous donna le conseil de remonter le fleuve de Skelleftea jusqu'à Nordsjö, nous promettant des sites pittoresques et variés. Nous fîmes cette excursion partie en bateau, partie en carriole. Après avoir suivi la côte du midi du fleuve, près des chantiers de Johannisforss et avoir traversé l'eau, nous côtoyâmes le côté nord, bordé de collines fort élevées et couvertes de sapins. A Krangforss nous vîmes une chute imposante par sa masse d'eau. A Lirsträsh, nous admirâmes un fort beau panorama, mais il s'en fallut de peu qu'il ne m'arrivât malheur sur la route rapide qui descend des hauteurs de Nordsjö.

Au départ, en montant dans mon frêle équipage, je m'étais aperçu que mon cheval n'avait point de mors; on avait seulement attaché une espèce de ficelle autour de son museau et on l'avait nouée aux rênes; considérant la pente presque verticale que j'avais immédiatement à descendre, j'insistai pour obtenir un mors. La petite fille qui me servait de postillon eut beau protester, j'allai moi-même à l'écurie, et je pris une bride que j'adaptai à ma bête. Mais à peine parti et engagé dans la côte, le méchant animal secoua violemment sa tête et s'emporta comme l'éclair, sans aucun souci de tous mes efforts pour le retenir. Ma légère carriole faisait des soubresauts incroyables; ma petite conductrice se cramponnait à moi en pleurant; la rapidité de la course me coupait la respiration. Vingt fois je crus être renversé dans le précipice qui bordait le chemin. Enfin, dans l'impossibilité de retenir le cheval par les moyens ordinaires, je tirai violemment une seule des guides et je cherchai à entrer dans la lisière de la forêt; c'était le seul moyen d'éviter l'abîme de l'autre côté du chemin. Lancé dans le fourré, mon équipage, retenu par les roues entre deux sapins, s'arrêta en volant en éclats, tandis que le cheval, tout à coup immobile, tremblait comme une feuille. J'en fus quitte pour une légère contusion à mon épaule gauche qui s'était heurtée contre un jeune sapin, et pour une assez grosse indemnité qu'il me fallut payer au propriétaire de la carriole.

Pendant qu'on était allé à la recherche d'un autre équipage et qu'on rendait au cheval indiscipliné son frein naturel, c'est-à-dire une ficelle autour du nez, seul procédé qu'il voulût bien tolérer, je descendis à pied la côte, puis j'attendis en dessinant le beau paysage que j'avais sous les yeux : au premier plan une forêt de sapins ravagée par la tempête, une espèce de chaos de forêt vierge; plus loin de longues langues de terre s'avançant dans le lac, bien au delà des montagnes bleues et quelques pauvres chaumières à grande distance les unes des autres.

Mon cheval était devenu doux comme un mouton. Ce n'était pas lui qui avait été la cause du mal. Moi seul j'avais imprudemment provoqué le danger. On m'expliqua en effet que, comme on se sert de ces animaux seulement pendant l'hiver (les communications se faisant en été par eau), le froid de l'acier emporterait la peau de leur bouche si l'on employait un mors; aussi a-t-on l'habitude de les conduire comme les rennes, en agissant à l'aide d'une simple ficelle sur l'endroit sensible du nez.

Dès le commencement de la belle saison tous les chevaux sont lâchés dans les forêts, d'où on ne les rentre qu'aux premières neiges; par suite, le service obligatoire de fournir chacun à son tour un cheval de poste aux rares voyageurs qui circulent dans ces contrées, gêne beaucoup les habitants obligés souvent de perdre toute une journée pour chercher leur bête dans les bois.

A la ville de Piteå nous nous fîmes donner au bord de la rivière, moyennant une petite rétribution, une représentation de la chasse aux phoques : ce divertissement est l'une des petites industries du pays. Quatre chasseurs vêtus de la tête aux pieds de peaux de phoques et armés de fusils, simulent l'attaque de veaux marins empaillés placés à distance. Cette représentation de scènes qu'on ne voit que sur les mers glacées me parut, au milieu de la verdure, d'un effet quelque peu ridicule.

Nous suivîmes sans interruption notre voyage jusqu'à Luleå, ayant hâte d'entreprendre notre excursion chez les Lapons avant que la fin de la belle saison ne vînt en augmenter les difficultés. Ce voyage devait se faire en grande partie sur des lacs fort dangereux lorsque soufflent les vents d'automne; nous n'avions donc pas de temps à perdre. Le gouverneur de la province, résidant à Luleå, mit fort obligeamment un courrier à notre disposition, aide bien nécessaire dans ces contrées inhabitées, où il était indispensable de commander à l'avance des bateliers, des porteurs, des chevaux.

Luleå est une des villes les plus septentrionales; elle est bien bâtie, et ses habitants vivent de l'exportation des bois. Nous fûmes étonnés de tout ce que nous y trouvâmes de ressources; ainsi nous pûmes garnir un panier de vins, faire confectionner des pâtés de volaille, et nous munir d'une cage pleine de poulets pour suppléer au gibier que nous ne trouverions pas en route.

Voyage en Laponie. — Bredåker. — Les Laponnes. — Le fleuve de Luleå. — Svartlå. — Edforss. — Pêche au saumon. — Wuollrim. — Payerum. — Journée laborieuse. — Chutes d'eau. — Un camp lapon. — La vie des Lapons. — Jockmock. — La famille du pasteur.

Nous allâmes d'abord par terre jusqu'au relais de Bredåker. Le pays nous parut assez cultivé le long des rives du fleuve de Luleå, mais sur la dernière partie de la route, qui est toute nouvelle, il nous fallut avancer péniblement à pied, en enfonçant dans le sable jusqu'aux genoux. Toutefois, nous arrivâmes deux heures avant nos équipages à Bredåker, village d'agriculteurs, où de vieilles et hideuses Laponnes gardaient les troupeaux des habitants. On a peine à s'imaginer combien est repoussant l'aspect de cette pauvre race de femmes lorsqu'elles ont passé l'âge de la jeunesse; aussi sont-elles traitées par les habitants en parias et logées avec les bestiaux. Par contraste, rien de plus gracieux et de plus svelte que les blondes Suédoises de cette province; leur beauté se rehausse de toute la laideur de leurs bergères.

La cage à poulets que portait un de nos guides excita au plus haut degré l'admiration des habitants de Bredåker; ces volatiles leur étaient entièrement inconnus. « Ce sont des paons, disaient les enfants. — Non, ce sont des perroquets, répondaient les autres. — Ah! les sots, ajoutaient les matrones, ne voyez-vous pas que ce sont des dindons? ça se mange. »

Les cultivateurs de cette contrée à demi sauvage sont logés avec un luxe inconnu dans d'autres pays beaucoup plus riches; chaque ménage a trois habitations différentes : une pour l'hiver, qui reste ouverte afin d'être bien aérée pendant la belle saison, une autre pour l'été, et enfin une troisième près de l'église la plus rapprochée. Ces logements sont spacieux et d'une grande propreté. Une famille, pour vivre à l'aise, doit posséder de trente à cinquante rennes; elle les confie à un Lapon des environs, qui les soigne, veille à leur reproduction, et ramène en automne les bêtes bonnes à abattre. La rétribution annuelle de ce gardien vigilant et probe s'élève à 60 centimes par tête de rennes. On sale ou l'on fume la viande; la langue est le morceau le plus délicat.

De Bredåker nous montâmes en bateau et nous remontâmes le fleuve de Luleå, grand et beau cours d'eau qui traverse de belles forêts coupées à de rares intervalles par quelques établissements agricoles. Le gouvernement suédois favorise les essais de culture; tout colon nouveau est exempté d'impôt pendant les trente années qui suivent son installation.



Un relais de poste.

Nous nous arrêtâmes pour dîner à Svartlå, dépendance de l'immense possession de Gellivara qui a l'étendue d'une principauté et contient une quantité prodigieuse de minerai. Cette propriété a déjà ruiné plusieurs associations de capitalistes séduits par les descriptions féeriques de ses immenses ressources en bois et en fer. On vient de la vendre à une compagnie anglaise qui se propose, dit-on, d'exécuter une voie ferrée nécessaire à son exploitation. Svartlå domine de la hauteur tout le paysage, et ses scies dépeuplent avec une activité prodigieuse les forêts qui bordent le fleuve.

A quelques lieues plus loin nous descendîmes à terre pour aller visiter la chute d'Edforss, dont le bruit s'entend d'une demi-lieue de distance. On y pêchait le saumon. Cette pêcherie appartient à l'État qui l'afferme à une compagnie particulière. La manière de prendre le saumon est fort simple. On oppose aux poissons qui veulent remonter la chute, des paravents en bois fixés à son sommet; le saumon, après plusieurs vaines tentatives, retombe découragé dans des réservoirs grillés, en forme de cage, fixés au fond de l'eau, au bas de la chute, et dont les ouvertures ont la forme d'entonnoirs. Tous les jours on procède à la visite des réservoirs qui, au moyen d'une manivelle à cric, sont hissés au-dessus de la sur-

face de l'eau; un homme armé d'une massue s'introduit dans la cage et tue à tour de bras les pauvres saumons ; nous en vîmes massacrer ainsi plus de trente, dont le poids variait de quinze à quarante livres. Le saumon est immédiatement préparé pour la salaison ou la fumigation, et vendu aux marchands de Luleå.

Il était nuit lorsque nous revînmes à nos bateaux; deux heures après nous descendions à terre. Il nous fallut encore une heure de marche pour trouver un gîte à Wuollrim, chez un colon. Ce brave homme, nommé Sandgoist, donna à chacun de nous de la paille fraîche et un drap de lit. Établi en cet endroit depuis quinze ans, il y a déjà défriché assez de terrain pour nourrir dix vaches et douze chevaux. Quoique réduit à vivre seul, comme un Robinson Crusoé, il nous parut satisfait de son sort. Le lendemain, il nous mena sur son lac à la chasse des canards noirs; la matinée était splendide et la nature charmante; des montagnes escarpées, boisées de pins, de bouleaux et de sapins, se reflétaient dans l'eau limpide; le bruit de nos rames interrompait seul le silence solennel de ce beau paysage dont notre colon était le roi.



Wuollrim.

Après avoir empli nos carniers de canards, nous fîmes d'abord trois lieues à cheval jusqu'à Payerum, en traversant quelquefois des terrains marécageux sur des trottoirs faits de troncs d'arbres joints deux à deux; puis il nous fallut remonter en bateau les lacs, les rivières et leurs chutes retentissantes. Ce n'est pas toujours sans un certain saisissement que l'on s'engage dans une frêle embarcation sur ces flots d'écume blanche qui menacent à chaque instant de la faire chavirer et de l'engloutir. Nos quatre rameurs luttaient de toute leur force contre le courant, s'accrochant à toute pierre ou à tout quartier de roc qui, sortant la tête de l'eau, pouvait présenter un appui à la rame; souvent une vague furieuse venait subitement nous inonder. La prudence veut que, pendant l'ascension d'une chute, on se tienne immobile au fond du bateau; le moindre mouvement

imprudent renverserait tout l'équipage. Quand le fleuve fait de grands circuits, on abrége la route en passant les presqu'îles à pied; les bateaux doivent alors être traînés ou portés à bras; on emploie le même procédé lorsque la chute est trop rapide pour être remontée. Cette nécessité de changer à chaque instant de système de transport était d'autant plus rude que notre petite caravane, composée d'une quinzaine de personnes, guides, bateliers et porteurs, n'avait pas les mains libres; outre le Lapon qui portait la cage à poulets, un autre indigène était chargé d'un saumon réservé au dîner; celui-ci d'une marmite, celui-là d'un sac de nuit, etc.

La nuit nous surprit avant que nous fussions arrivés à deux chutes qu'il nous fallait remonter. On entrevoyait ou plutôt on devinait devant soi le fleuve mugissant sur son lit pierreux. La lune, qui éclairait cette scène, la rendait encore plus saisissante.

« Ne soufflez mot et ne craignez rien! » dit le batelier qui gouvernait le bateau; et, s'engageant bravement dans la cascade, les rameurs luttèrent pendant dix minutes contre elle en silence; puis tout à coup le calme succéda à la tempête. Du haut de la chute nous apercevions un feu lointain à l'intérieur de la forêt.

« Ce sont les Lapons qui allument ça, nous dirent les bateliers; c'est pour chasser les mousquites qui rendraient leurs rennes fous. »

Il était minuit, le ciel était splendide, nous résolûmes de mettre pied à terre et d'aller faire une visite au camp lapon, le prendre sur le fait et à l'improviste. Le coup d'œil qui s'offrit à nous en arrivant à cet établissement était des plus pittoresques.


Un portage.

Autour de grands feux se pressaient des centaines de rennes dont les cornes immenses, se touchant les unes les autres, formaient comme une forêt dans cette autre forêt d'énormes sapins qui faisait le fond du tableau. Deux jeunes Lapons et des chiens faisaient bonne garde autour des rennes. Ces animaux, couchés ou debout, ne semblaient, du reste, nullement songer à faire des escapades. Non loin de là était dressée la tente; ouverte au sommet pour laisser passer la fumée, elle était construite avec des troncs d'arbres recouverts de peaux de rennes. Le vieux Lapon et sa femme, avertis par l'aboiement des chiens qu'il se passait quelque chose d'inusité, vinrent nous regarder en se frottant les yeux. Leur toilette avait été bientôt faite; le Lapon se couche tout habillé et ne connaît pas le linge. Sans montrer beaucoup d'embarras, le vieux Lapon, espèce de nain comme Mme son épouse, nous demanda la permission de nous offrir quelque chose. Un renne fut immédiatement trait, et une jeune Laponne assez gentille nous présenta le lait écumant dans un vase d'argent d'une forme tout orientale; le reste de notre festin se composa d'un fromage de renne et d'un morceau de poisson séché au soleil en guise de pain. Nous étions assis à la turque devant la tente laponne. Le lait de renne est excessivement gras et rappelle celui des chèvres; le fromage me parut assez fade; mais le poisson était d'un goût très-agréable.

La race des Lapons va toujours en diminuant. Elle est d'origine asiatique; on le voit bien à la langue et au type de la physionomie de ces petits bonshommes. Ils sont considérés comme les plus anciens habitants de la Scandinavie. Chassés par les Normands des pays cultivés, ils ont continué leur vie nomade dans les contrées que personne ne leur dispute. Les uns sont pêcheurs et habitent le nord de la mer, principalement sur les côtes septentrionales de la Norvége; les autres sont bergers et parcourent en tous sens les montagnes dont la mousse blanche nourrit leurs rennes et qui sont situées dans ces parages entre les 65e et 71e degrés de latitude. Pendant les trois mois d'été, le Lapon conduit son troupeau sur les hautes régions pour le soustraire aux grandes chaleurs et aux mousquites; l'hiver, il cherche à se rapprocher des habitations principalement pour mieux se garantir des loups, ses ennemis acharnés, dont il ne parle jamais qu'avec un sentiment de haine profonde.

La providence du Lapon est son troupeau, qui le nourrit, l'habille et lui procure, par échange, de l'eau-de-vie et du tabac, seuls objets de sa convoitise. Une famille laponne ne peut cependant subvenir à ses modestes besoins que si elle possède au moins deux cents rennes; les riches en ont jusqu'à mille. L'hiver, les patins aident les bergers dans leurs courses; ce sont, comme l'on sait, des planches étroites et relevées aux extrémités, longues de deux mètres. Un bon patineur fait facilement trente lieues ou cent vingt kilomètres en dix heures. La vie indépendante de ce peuple nomade n'est pas sans quelque charme. Habitué, dès son enfance, aux privations, aux fatigues de toutes sortes, le Lapon en souffre peu; son corps acquiert une vigueur extraordinaire et la plupart de nos maladies lui sont à peu près inconnues. Lorsqu'en voyage une Laponne donne le jour à un enfant, elle le place dans un morceau de bois creux où l'on a seulement menagé un trou grillé de barres de fer pour y loger la petite tête du nouveau-né; puis elle met sur son dos cette bûche et poursuit sa course : quand elle s'arrête, elle suspend à un arbre sa chrysalide de bois que le grillage protége contre la dent des bêtes féroces.

Le revers de cette destinée si simple est que la vieillesse est presque inévitablement très-malheureuse. On assure que dès qu'un Lapon n'a plus la force de se rendre utile, ses enfants l'abandonnent en route en ne lui



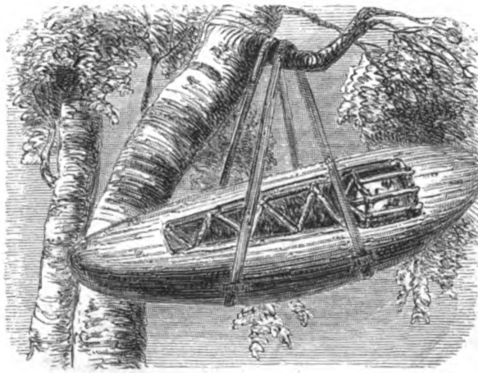
Un camp de Lapons.

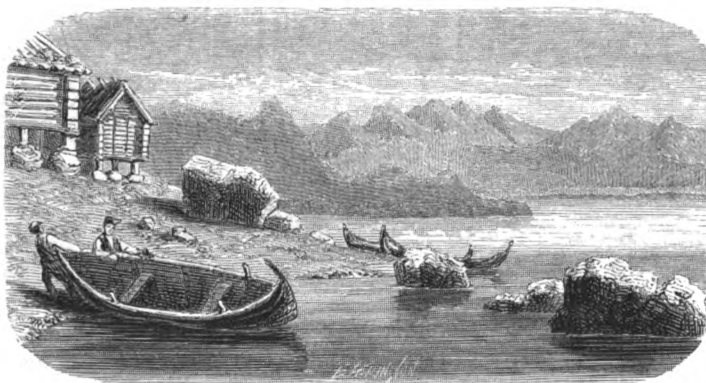
laissant d'aliments que pour quelques jours; on trouve parfois dans la forêt les squelettes de parents morts ainsi dans l'isolement.

Une fort belle poire à poudre était suspendue au côté de sir Arthur; notre hôte offrit un veau de renne en échange. Le marché fut accepté et l'innocent animal, immédiatement dépecé, fut porté au bateau. Le Lapon eut soin d'en garder la peau. Nous dressâmes nos petites tentes d'abri près de l'habitation nomade, et nous dormîmes malgré les mousquites jusqu'à 5 heures du matin. Le camp lapon était en mouvement. Son départ précéda le nôtre. La tente et les ustensiles furent partagés et placés sur le dos de quelques rennes; le vieux Lapon ouvrit la marche, suivi de tout le troupeau; le reste de la famille, composé de trois femmes et de deux hommes, faisait avec les chiens la garde autour des rennes. L'hiver, lorsque le sol est couvert de neige, la marche est des plus pénibles; il faut être Lapon pour s'en tirer. Le gouverneur de la province nous raconta qu'ayant été appelé par ses fonctions à traverser une forêt semblable pour se rendre à quelques lieues de Jockmock, il se trouva dans un grand embarras, son cheval et son traîneau enfonçant à chaque pas jusqu'au cou; il n'eut d'autre ressource, pour continuer son voyage, que de louer un Lapon et son troupeau : le premier, monté sur ses longs patins, montrait le chemin; le renne le plus expérimenté

venait ensuite, car il y a toujours un chef à chaque troupeau ; derrière leur capitaine, cinq cents rennes s'avançaient gravement quatre de front sur chaque rang ; enfin, venait le gouverneur sur la route battue et relativement facile. L'indemnité que lui demanda le Lapon pour lui avoir ouvert cette voie sur une étendue de neuf lieues, fut d'environ six francs.

Après avoir perdu de vue la caravane qui allait chercher la fraîcheur dans des régions plus élevées, nous remontâmes le fleuve et une de ses chutes jusque dans les environs de Jockmock où nous arrivâmes après une heure de marche. Dans ce hameau réside le pasteur du canton ainsi que deux ou trois petits marchands. Deux fois l'année on y tient foire et les Lapons s'y rassemblent pour échanger leurs produits. Le presbytère n'avait à nous offrir qu'une hospitalité bien modeste il est vrai, mais touchante par sa simplicité même. Le pasteur, M. Vesterlund, habite Jockmock depuis trente ans. Avec son revenu annuel de 1500 francs il est parvenu à élever dix-sept enfants qui sont tous vigoureux. Un de ses fils est ecclésiastique, deux sont maîtres d'école, un autre colon. Les filles, fort jolies blondes, aident leur mère aux travaux du ménage ; ce sont elles qui brassent la bière, fument et salent le renne et le saumon, filent les tissus de lin et de laine qui servent à l'habillement de toute la famille. Une d'elles part chaque automne avec quatre ou cinq petits frères qu'elle accompagne au lycée de Piteå où ils font leurs études, pour tenir leur ménage et les soigner. Elle les ramène aux vacances. Ces voyages se font à pied et durent une huitaine de jours, dans des conditions bien pénibles, car ces enfants n'ont ni guides, ni logis, ni bateaux commandés à l'avance ; ils sont souvent obligés de coucher à la belle étoile, et les provisions qu'ils ont emportées sont en grand danger de ne pas leur suffire.


Berceau lapon.


Björkholmen.

La rivière des perles. — L'île de Björkholmen. — Curiosité et mémoire des Lapons. — Njawivi. — Parrain malgré moi. — Le lac de Quockjock. — L'histoire de Lisa Maria. — Le Wallaberg. — Remède contre les piqûres des moustiques. — Retour.

Notre photographe, épuisé de fatigue, se reposa dans le presbytère de Jockmock pendant la nouvelle course que nous entreprîmes jusqu'à Quockjock, situé à environ soixante lieues plus haut. Le moral du pauvre artiste était fort abattu, et ses instruments, disloqués par les secousses continuelles auxquelles ils avaient été exposés pendant leur transport, ne fonctionnaient plus que bien imparfaitement. Le pasteur désira se joindre à nous pour faire une de ses tournées semestrielles dans la partie de son diocèse que nous allions traverser. Le cercle de sa paroisse s'étend sur un rayon de soixante lieues à la ronde ; le vénérable ecclésiastique, malgré son pied bot, avait fort à faire. Nous marchâmes pendant la moitié de la journée jusqu'à Saskam et ensuite nous traversâmes successivement les lacs solitaires de Purkia et de Randijaner. De loin nous apercevions le glacier de Harevarto. Le paysage est mélancolique ; les montagnes, peu élevées, sont couvertes de forêts de sapins d'une couleur sombre dont la monotonie n'est interrompue que çà et là par de larges taches rougeâtres qui souvent coupent la côte de haut en bas dans toute sa hauteur ; ce sont les traces d'incendies dont on accuse le soleil même : ses rayons embrasent, dit-on, des parcelles d'anciens arbres séculaires passés à l'état d'amadou. Le peu de valeur des bois et la rareté des habitants sont cause qu'on ne s'inquiète pas beaucoup de ces feux immenses qui durent quelquefois pendant des semaines entières. On est habitué à les laisser s'éteindre peu à peu d'eux-mêmes.

Nous couchâmes dans nos tentes, au bord du Parkijaver, non loin de la Silbo que l'on appelle aussi « rivière des perles » à cause des perles que produisent ses coquillages et que pêchent quelques pauvres Lapons sans troupeaux. Cette industrie est pénible. Le pêcheur plonge dans l'eau glacée jusqu'à mi-corps et enlève les huîtres au moyen d'une pince fixée à une longue perche. Il est souvent obligé d'en ouvrir des centaines avant de trouver une petite perle. Nous en achetâmes de fort belles, rivalisant de blancheur avec leurs sœurs d'Orient ; les plus grosses, qu'on nous vendait de 8 à 10 francs sur place, ont été estimées à Paris 150 à 200 francs. Les petits marchands de Jockmock spéculent sur cette pêche et revendent les perles à Luleå, d'où elles passent successivement entre les mains des négociants des villes de la côte, augmen-

tant de valeur à mesure qu'elles se rapprochent des centres de civilisation.

Nous nous arrêtâmes le lendemain pendant quelques heures à l'île de Björkholmen, espèce d'oasis au milieu du lac sauvage de Skalka. Cette île produit assez de blé pour permettre aux deux familles qui la possèdent d'en vendre à leurs voisins. Le pain est ici un objet de luxe; aussi est-il le plus souvent remplacé par la viande de renne fumée ou par le poisson séché au soleil. Un des paysans propriétaires de l'île nous fit visiter avec fierté ses vingt-quatre arpents de terrain ensemencé; sa moisson promettait d'être abondante. C'était un homme intelligent. Il profita de notre halte chez lui pour se mettre au fait des événements survenus en Europe depuis la visite des derniers touristes qui, l'année dernière, étaient descendus dans son île. Nos victoires de Crimée parurent lui faire le plus grand plaisir; seulement il avait peine à comprendre qu'on eût laissé à la Russie tout son territoire.

Les journaux sont ici chose inconnue, et on n'y connaît pas encore l'avantage de la poste aux lettres; de temps en temps on apporte quelques vieux journaux à Jockmock, et quand, à la foire d'hiver, les Lapons viennent des alentours, ils ne laissent à leur pasteur ni trêve ni repos tant qu'il ne leur a pas raconté tous les incidents remarquables arrivés depuis l'année précé-



Le lac de Skalka.

dente, non-seulement dans le pays, mais dans le reste du monde. Durant leur séjour à la foire, ils font enregistrer sur le livre d'Église les décès de l'année; ils font aussi baptiser les enfants; puis ils s'informent avec grande curiosité de l'âge qu'ils ont eux-mêmes, car c'est un détail que chacun d'eux a l'habitude d'oublier au bout de deux ou trois mois. Le bon prêtre passe des journées entières à feuilleter son registre pour leur rappeler l'année de leur naissance ou de leur mariage. Son presbytère est alors rempli, de la cave au grenier, d'une nuée de Lapons; les plus généreux lui offrent un jambon de renne en arrivant. Après leur départ, toute la famille du pasteur est occupée, pendant quinze jours, du matin au soir, à purifier la maison des traces du séjour de ces demi-sauvages dont la malpropreté est au-dessus de toute description.

A partir de Björkholmen, le pays devient plus pittoresque; les montagnes ont des formes alpestres et varient continuellement d'aspect. Jusqu'à Quockjock, le voyage est des plus intéressants.

Nous avons traversé Granudden. Il a fallu naviguer et marcher toute la nuit. A quatre heures du matin nous sommes arrivés au hameau de Njawivi.

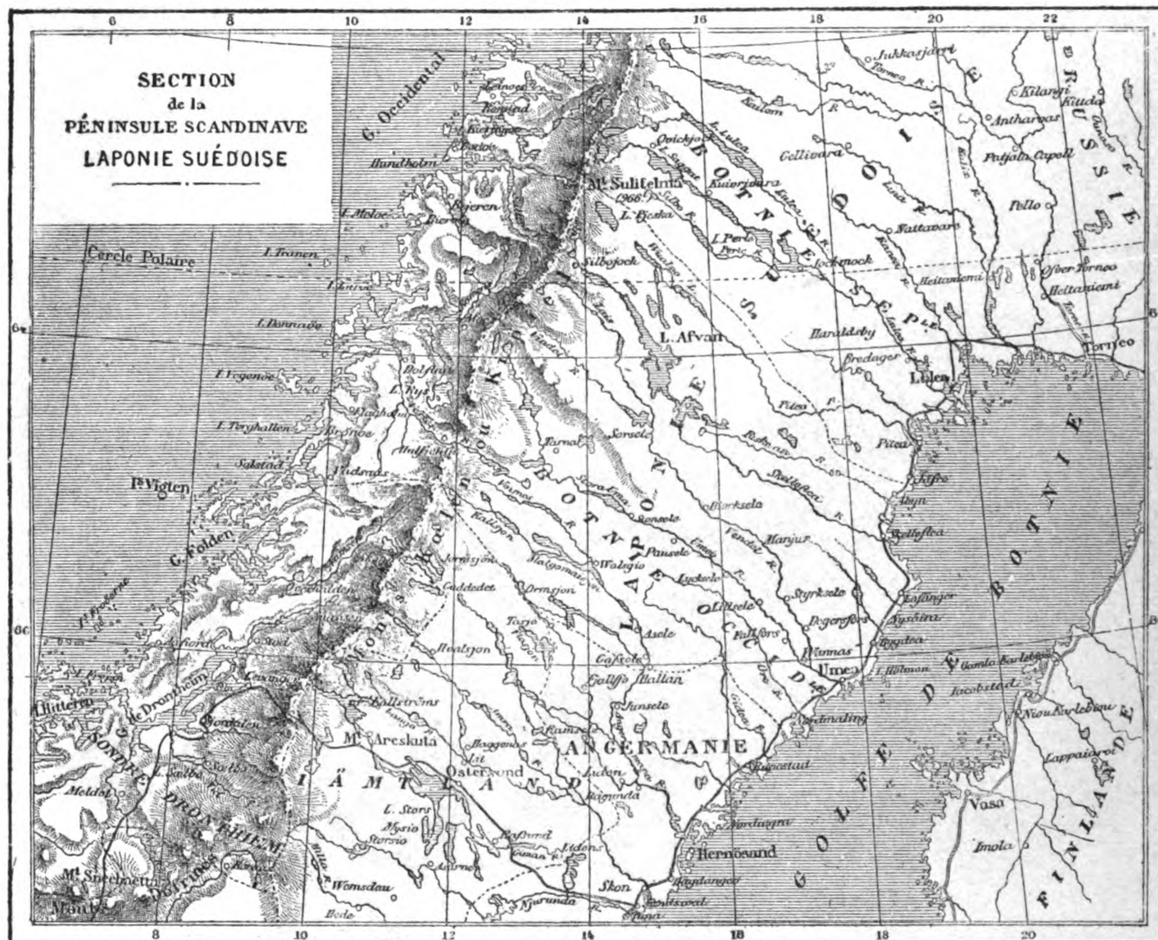
Pendant qu'on nous préparait du café dans une des habitations, je m'étais endormi sur un banc; tout à coup je m'éveillai au bruit que faisaient plusieurs per-



En descendant.

sonnes. Le pasteur, notre compagnon de route, orné d'un rabat et d'un petit manteau de soie fanée flottant sur sa grossière soutane de voyage, tenait d'une main un livre d'office, de l'autre un mouchoir blanc; il était entouré d'un groupe d'hommes et de femmes. Je compris qu'il s'agissait d'un baptême; on s'était hâté de saisir le pasteur au passage. Arrivé à la formule d'usage, il se tourna vers les témoins en disant : « Promettez-vous en cas de mort des parents de les remplacer auprès de cet enfant et de veiller à ses besoins physiques et moraux? » Les deux parrains répondirent : « Oui, nous le promettons. » L'ecclésiastique garda le silence : il fixait sur moi un regard interrogatif comme s'il attendait aussi ma réponse. Encore à moitié endormi et comme en rêvant, je répondis de même : « Oui, je le promets. » On me prit au mot et je me trouvai ainsi le troisième parrain de la jeune Brita et inscrit comme tel sur le registre. Mon offrande pécuniaire fut acceptée avec reconnaissance par la mère de ma filleule. Je lui donnai de plus un gros baiser.

Au lever du jour, nous remontâmes le Sagat dont le courant forme des chutes assez élevées, et nous pénétrâmes dans le lac de Lagatjaner, splendide nappe d'eau que la nature semble avoir voulu entourer de toutes ses beautés pour faire oublier au voyageur ses fatigues. Jusqu'à Quockjock, situé à l'extrémité du lac, on



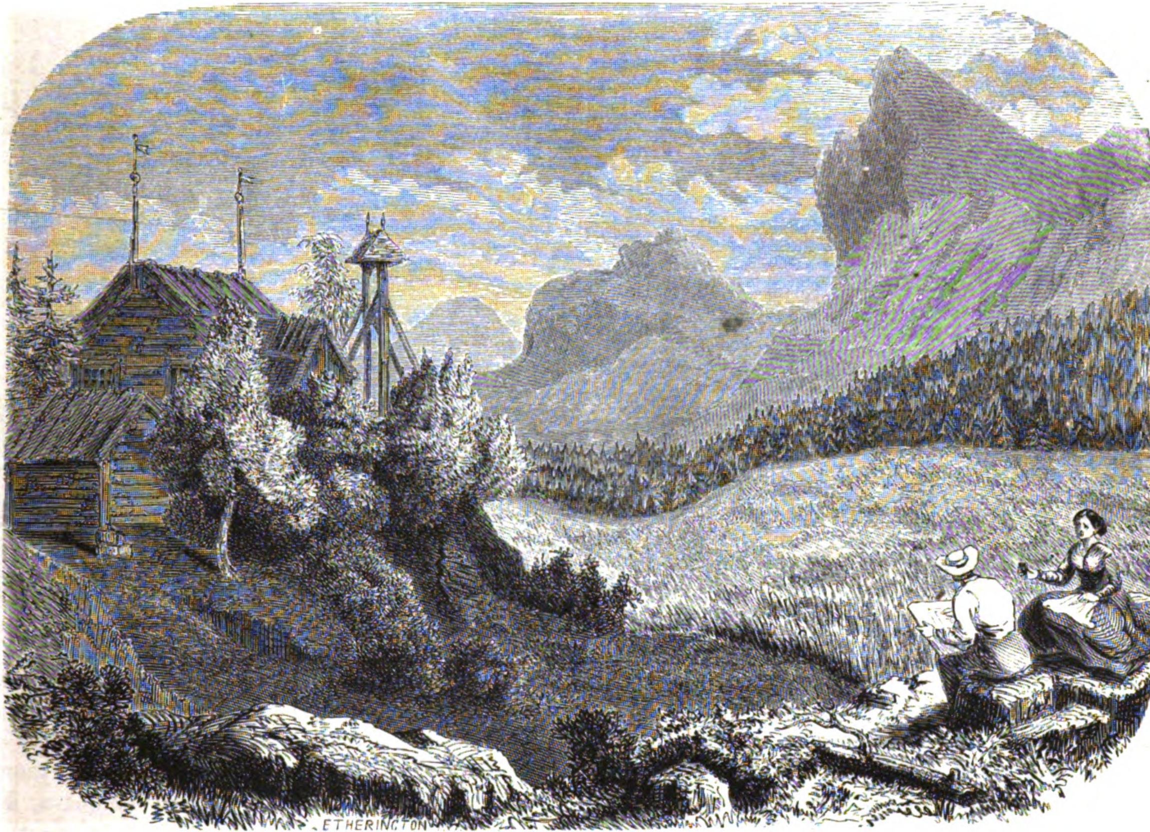
marche de surprise en surprise, d'extase en extase. La ceinture du lac forme un marchepied sinueux de verdure derrière lequel s'élèvent à pic des glaciers aux contours hardis et variés qui se reflètent dans une eau d'une transparence merveilleuse et se découpent sur le ciel du plus vif azur.

C'était un dimanche. Dès que les pauvres habitants de Quockjock eurent de loin reconnu leur pasteur, ils firent sonner immédiatement les cloches de leur petite église pour appeler les fidèles au service divin. Ces sons clairs et perçants interrompant tout à coup le profond silence de ces solitudes grandioses, nous émurent profondément.

A peine débarqués, nous nous dirigeâmes vers la chapelle sur les traces de pauvres gens qui gravissaient le sentier escarpé. Le pasteur eut bientôt revêtu son petit manteau de soie et accroché son rabat. Après avoir fait une prière en langue laponne, il commenta en suédois le texte : « Là où deux ou trois personnes se trouvent réunies en mon nom, je me trouve au milieu d'elles. »

Après le prêche, je m'installai sur l'herbe pour faire un dessin de la chapelle. Une jeune fille m'observait de loin avec curiosité ; je la priai d'aller me puiser de l'eau dans un gobelet à un ruisseau dont j'entendais le murmure à peu de distance ; après me l'avoir rapporté, elle me demanda la permission de regarder comment je m'y

prenais pour « faire le portrait » de son église. Elle s'appelait Lisa Maria. J'exprimai le désir de connaître sa vie; elle ne se fit pas prier et me raconta avec simplicité qu'elle était l'un des douze enfants de l'ancien chantre de la paroisse. Après la mort de son père, elle était restée, seule de toute la famille, à Quockjock; ses frères et ses sœurs avaient tous été gagner leur pain dans les environs. Sa sœur la plus chère habitait Calix, à quelque soixante lieues de là. Lisa Maria ne l'avait pas vue depuis trois ans, et elle regrettait bien de ne pas avoir appris à écrire. Comme je devais aller à Calix, je lui proposai d'écrire à sa sœur sous sa dictée; toute joyeuse, Lisa Maria courut chercher une écritoire et une plume. Je me fis de grand cœur l'interprète de ses naïves pensées. Elle signa la lettre d'une petite croix grecque, et je lui promis non-seulement d'aller voir sa sœur, mais de lui faire parvenir la réponse par l'entremise du gouverneur de la province. Entre autres passages de cette épître ingénue, j'ai noté celui-ci : « La personne qui t'écrit ma lettre est un bien gen- « til jeune homme, qui tire en portrait les églises, « et qui sait conter toutes sortes d'histoires; tu fe- « ras tout ce qui dépendra de toi pour qu'il se plaise à « Calix, et tu m'écriras ce qu'il t'aura dit de moi. » Cette jeune fille, dont je m'étais fait avec tant de plaisir le secrétaire, avait eu pour père un Suédois et pour mère une Laponne; sa taille était élancée, son teint suédois, ses yeux et ses cheveux étaient du plus



Quockjock.

beau noir. Les mariages entre Suédois et Laponnes ne sont pas très-rares; mais une Suédoise n'épouse jamais un Lapon.

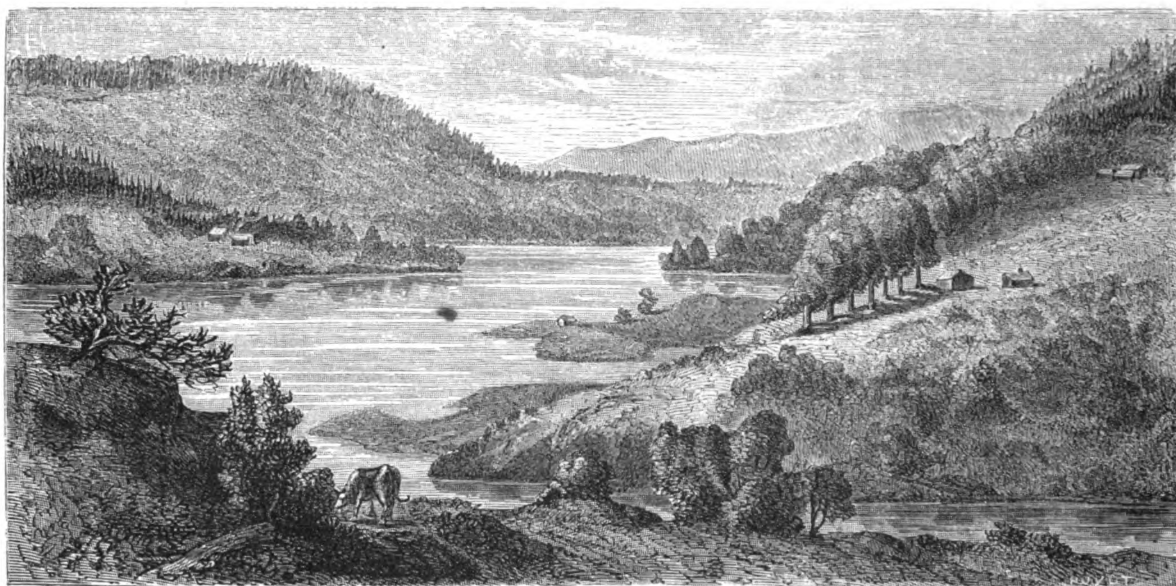
Après le dîner chacun alla se promener selon son goût, les uns pour pêcher, les autres pour chasser des mouettes et des canards noirs. Plus oisif, j'escaladai la montagne de Wallaberg, à deux mille pieds au-dessus du lac, et de là je contemplai les glaciers environnants. Sur ces montagnes arides, au-dessus desquelles mon regard planait à perte de vue, je ne découvris aucun autre vestige de végétation que la mousse blanche; à mes pieds, le lac de Quockjock me semblait enfermé tout entier dans un petit nid de mousse verte.

Le lendemain, avant de partir, nous fûmes invités à une noce. On l'avait arrangée au plus vite pour mettre à profit la visite du pasteur. Cette fois, j'eus soin de ne pas m'endormir pendant la cérémonie. Qui sait si au réveil je ne me serais pas trouvé marié malgré moi? La messe terminée, chacun donna son offrande à la mariée : la collecte fut assez abondante.

Notre intention n'était pas d'aller plus loin. Nous nous mîmes en route pour revenir en arrière. Jusqu'alors nous avions remonté les fleuves; maintenant il fallait les descendre. La rapidité avec laquelle les chutes entraînent le bateau donne des émotions différentes de celles qu'on éprouve en les remontant : le danger est plus grand. Selon la disposition d'esprit où l'on est, il y a des moments où l'on est heureux et ravi de se sentir

ainsi emporté, et il y en a d'autres où on aimerait mieux être tranquillement chez soi assis au coin de son feu dans un bon fauteuil.

Nous nous étions fait une voile avec une couverture de laine fixée à l'avant du bateau. Vers la nuit nous arrivâmes à Björkholmen. Notre hôte insulaire nous donna, comme à notre première visite, de la paille et des draps. Ces couches nous parurent d'abord sinon voluptueuses, du moins meilleures que celles dont il avait fallu nous contenter sous les tentes; mais une armée innombrable de mousquites se précipita sur nous, et nous tint en éveil malgré les sacs de tulle où nous avions caché nos têtes et nos mains. Il nous arriva plus d'une fois, à sir Arthur et à moi, étendus sur la même paille, de nous assener mutuellement de formidables coups de poing destinés à nos insaisissables ennemis : ce fut une nuit horrible ! Notre hôte nous consola le lendemain en nous promettant de nous confier un moyen sûr de nous mettre désormais à l'abri des piqûres de ces ennemis nocturnes. Il apporta un vilain pot de terre et en sortit un pinceau noir; puis il enduisit nos visages d'une couche à l'huile de goudron; c'était là son remède souverain contre le sesky et le mekara, jolis noms donnés en ce pays du Nord à ces enragés mousquites. L'odeur du goudron était telle que je me surpris plusieurs fois à faire les essais les plus ridicules pour me fuir moi-même; heureusement on s'habitue à tout, ou du moins à beaucoup d'assez mauvaises choses, et j'avoue que, dans la suite, je trouvai ce singulier préservatif réellement préférable au voile de tulle qui gêne la respiration et échauffe le teint.



Le fleuve Luleå.

On nous montra, comme une rare curiosité, un renne dressé à tirer une voiture à roues.

Avant de partir, nous achetâmes des chaussures laponnes qui devaient faciliter notre marche sur les terrains difficiles que nous avions encore à parcourir. Ce sont de vastes bottes qu'on a soin de doubler à l'intérieur de foin très-fin; elles sont de peau de renne et sans semelles.

Nous suivîmes en sens inverse l'itinéraire que nous avions pris pour venir à Quockjock. Au presbytère de Jockmock, nous retrouvâmes notre photographe qui parut fort aise de nous revoir. Le pauvre homme n'avait pas même goûté au vin que nous lui avions laissé pour se fortifier pendant notre absence; il ne se trouvait pas de tire-bouchons dans la contrée, et l'innocent artiste n'avait pas eu l'idée de casser le cou aux lagènes. De plus, la cuisine de Jockmock n'avait pour lui aucun attrait; les demoiselles de la maison avaient, en vain, pour le fêter, épuisé tout leur répertoire culinaire, confectionnant un jour quelque poudding, un autre jour un quartier de renne ou bien un saumon, toujours, il est vrai, avec assaisonnement de groseilles et de framboises sauvages : le pauvre homme, bien reconnaissant, avait avalé le tout en silence et le sourire sur les lèvres, mais avec un secret désespoir de palais et d'estomac.

Après une journée de repos chez notre excellent pasteur où nous remplaçâmes le poudding national par le produit de notre pêche et de notre chasse, nous nous remîmes en route pour Luleå qui nous parut une capitale luxueuse en comparaison des deux ou trois seuls pauvres villages que nous avions vus en Laponie.

SAINT-BLAIZE.



Jardin du boulevard Doret, à Saint-Denis. — Dessin de Riou d'après une photographie de M. Lamèle.

VOYAGE A L'ILE DE LA RÉUNION

(ILE BOURBON).

PAR M. L. SIMONIN.

1861. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

I

SAINT - DENIS.

De Paris à Saint-Denis. — Premier aspect de la ville. — Le boulevard Doret. — La végétation des tropiques. — Le ruisseau des noirs. — La rivière de Saint-Denis. — Les danses de la place Candide. — La statue de Labourdonnais et la rue de Paris. — Le jardin du roi. — M. Richard. — La feuille de grenade et la fleur de bismuth. — M. Prudhomme, empailleur et voltairien.

De Paris à Saint-Denis, le chemin le plus court n'est pas toujours le plus agréable, et tandis que les uns prennent le chemin de fer du Nord, je pris celui de Paris à Lyon et à la Méditerranée qui me conduisit jusqu'à Marseille. Il est vrai que *tout chemin mène à Rome*, et qu'aussi, il faut le dire, le Saint-Denis où je me dirigeais n'est pas cette sous-préfecture de la Seine, dernière demeure de nos rois, mais bien la capitale de l'île Bourbon, aujourd'hui la Réunion. J'allais *aux îles*, comme on dit à Paris quand on s'embarque pour les colonies lointaines.

Je partis de Marseille, le 28 février 1861, sur le paquebot anglais *Valetta*. Il y avait à bord toute une cargaison humaine en route vers Malte et l'Égypte. Le chemin de fer inter-maritime nous transporta d'Alexandrie au Caire et du Caire à Suez.

De Suez à Aden, sur la côte d'Arabie, d'Aden aux Seychelles, archipel jadis français, de là à l'île Maurice, notre ancienne île de France, dont la capitale s'appelle toujours Port-Louis, et enfin de Port-Louis à Saint-Denis, le vapeur anglais *Nepaul* nous promena comme l'eût fait une locomotive, et le 28 mars au matin,

je descendis sain et sauf dans la capitale de l'île de la Réunion.

En moins d'un mois, j'avais fait à peu près trois mille lieues ; je trouvais qu'il était temps de se reposer. Les Anglais peuvent avoir du *confort* chez eux, mais ils n'en ont guère sur leurs navires, et mes compagnons de route, pendant tout le temps de la traversée, appelèrent comme moi de tous leurs vœux le jour désiré où des vapeurs français transporteront enfin les passagers de la mer des Indes.

Saint-Denis s'offrit à moi, coquette et parée, comme en un jour de fête. Les pluies qui venaient de tomber à torrents pendant les mois précédents, avaient singulièrement ranimé la végétation, sans toutefois rafraîchir l'air. J'étais passé d'un hémisphère à l'autre, et en échange du froid glacial de Paris, je trouvais, en quelques jours à peine, toute la chaleur des tropiques. C'était là un de ces contrastes subits auxquels mes précédents voyages, d'un bout à l'autre de l'Amérique, m'avaient habitué, mais ce que je n'avais point vu encore, c'était une nature aussi resplendissante et surtout une ville aussi gracieuse que celle qui se déroulait à mes yeux.

Pendant que le domestique lascar, Indien à la peau noire et tout vêtu de blanc, auquel je laissai le soin de mes bagages, se dirigeait vers l'hôtel d'Europe, je me promenai tranquillement par les rues. La fraîcheur du matin régnait encore, et les jardins, qui bordaient l'un et l'autre côté des trottoirs, répandaient autour de moi une ombre bienfaisante.

A travers la grille fermant les jardins sur la rue, le *barreau*, comme l'appellent les créoles, on apercevait la *varangue*, galerie ouverte autour de la maison. Un lustre de cristal qu'on allume le soir, et de vastes fauteuils de rotin où l'on se berce nonchalamment, forment l'ameublement du gracieux péristyle.

Cependant mon Indien était arrivé à l'hôtel où je ne tardai pas à le rejoindre. Je fis prévenir de mon arrivée l'excellent M. E. Crémazy, auquel j'étais recommandé, et il consentit à me donner une partie de son temps. Je visitai en sa compagnie les quartiers de la ville que je n'avais point encore parcourus : les rues sont larges, bien tracées et se croisent d'équerre. Autour de la ville est une promenade circulaire, le boulevard Doret, que de nombreuses voitures sillonnent dans l'après-midi. Dès que les rayons du soleil s'inclinent obliques à l'horizon, dès que la chaleur de la journée commence à disparaître, c'est là qu'après la sieste les dames viennent étaler leurs étincelantes toilettes. C'est là qu'on aperçoit aussi dans tout leur luxe les pittoresques costumes des domestiques venus de l'Inde. Les noirs, émancipés en 1848, ont pour la plupart refusé de servir leurs anciens maîtres, et les Malabars, les Lascars, les Bengalis, les Télinguas, en un mot toutes les races de l'Inde, ont été mises à contribution pour remplacer les esclaves africains.

Le boulevard Doret est le bois de Boulogne de Saint-Denis, et il est remarquable par quelques habitations princières élevées dans son voisinage. C'est là aussi que se déroule dans toute sa majesté et son éternelle verdure la végétation des tropiques. De la voiture découverte dans laquelle j'étais placé, je pus à mon aise, par de simples coups d'œil donnés à droite et à gauche, me livrer à une véritable étude de botanique coloniale. Les cannes à sucre dressent dans les champs leur tige svelte, surmontée souvent d'une aigrette, et dans les jardins se trouvent à la fois réunis le bananier aux grappes pendantes, le cocotier au tronc élancé, le badamier aux formes originales, le manguier au feuillage touffu, l'évi ou arbre de Cythère, le pignon d'Inde à la noix huileuse, l'arbre à pain originaire de Taïti, le vacoa dont on tresse les feuilles en nattes et en paniers, le papayer au tronc sans branches en forme de colonne, et qui porte pour chapiteau une couronne de melons verts.

A tous ces arbres, si caractéristiques de la végétation des tropiques et si nouveaux pour l'Européen, se mêlent l'avocatier, dont la poire rappelle le beurre, le letchi importé de Chine, le mangoustan aux fruits parfumés, le flamboyant aux fleurs étincelantes, le goyavier, parent du cognassier d'Europe, le figuier des Banians, venu de l'Inde, le jacquier au port majestueux. Çà et là un plant de café, un muscadier, un giroflier rappellent les cultures des grandes habitations de l'île, et sur les flancs des coteaux le tamarinier et le bois noir, avec le filao, ce pin des tropiques, marient leurs sombres ombrages. Dans les jardins, les rosiers de toute espèce, les lianes aux fleurs multicolores, l'arbre du voyageur, ouvrant ses feuilles en éventail et retenant l'eau entre leurs plis, la vanille grimpante, l'hibiscus ponceau, le grenadier, l'ananas, l'aloès s'unissent aux arbres déjà décrits. Tous ces végétaux différents, mêlant leurs fleurs et leur feuillage, font de la promenade de Saint-Denis une sorte de paradis terrestre, et de tous les abords des maisons de la ville un lieu vraiment enchanteur. En consultant mes souvenirs, je ne pouvais retrouver d'autre exemple d'une aussi resplendissante nature que dans les verdoyants et pittoresques jardins de la Havane.

Le ruisseau des Noirs, que traverse le boulevard Doret, offre aussi un curieux spectacle. Tous les domestiques de Saint-Denis viennent dans l'après-midi y chercher l'eau fraîche pour le repas du soir. Indiens et nègres se trouvent là mêlés, chacun remplissant un petit baril qu'il emporte ensuite sur sa tête. Mais bien souvent, avec le calme que ces serviteurs à la peau de bistre ou d'ébène mettent dans leur marche, l'eau arrive presque chaude et le maître s'emporte contre le domestique nonchalant, qui recommence le lendemain. Les alcarazas, les gargoulettes au ventre poreux doivent suffire, selon lui, à maintenir l'eau fraîche au logis, et il ne voit pas trop pourquoi il hâterait sa marche rêveuse.

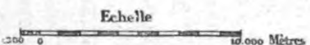
Autour de la source où se remplissent barils et carafes est caché, au milieu de frais bosquets, un amas de cahutes en paille et en bambous. C'est un village de noirs, anciens esclaves, qui y jouissent dans un doux *farniente* des agréments de la liberté. Depuis que la révolution de 1848 l'a émancipé, le noir ne veut plus travailler pour personne, si ce n'est pour lui-même ; il se pare orgueilleusement du titre de *citoyen*, le seul sous lequel

CARTE
DE L'ILE
DE LA RÉUNION
dressée
PAR L. MAILLARD

1861

St DENIS

Longitude E. 53° 10 00
Latitude S. 20° 51' 41"



Gravé chez Erhard, R. Bonaparte 42

il consente qu'on le désigne, et l'état qu'il ambitionne de préférence est celui de petit propriétaire. Un cochon qu'il élève péniblement, quelques maigres poules qu'il ira bientôt vendre au marché, rôdent tout le jour aux abords de sa *case*. Devant la porte s'étend un petit jardin planté de légumes où poussent dans leurs carrés respectifs l'*ambrevade*, sorte de pois en forme d'arbuste; le maïs, dont les noirs mangent les épis; le *chouchou*, dont le fruit rappelle le concombre; le giraumon, parent de la courge; le bétel aux feuilles poivrées, que mâchent les Indiens. A ces plantes et faisant avec elles bon voisinage, se mêlent l'oignon et le poireau, qui sont de toutes les latitudes; la *brède* ou morelle, dont tous les créoles mangent les feuilles mêlées au riz; l'*arrow-root*, dont le tubercule donne une poudre qui remplace l'amidon; le manioc, aux racines farineuses; la patate, sœur de la pomme de terre; le haricot, rival de celui de Soissons; enfin la verte série des salades. Tous ces végétaux portent dans la colonie le nom assez pittoresque de *vivres*, appellation qui pourra paraître curieuse à nos lecteurs; mais on n'y regarde pas de si près à Bourbon, où, sans consulter M. Boiste et l'Académie, on nomme tout simplement *sucriers* les colons qui fabriquent le sucre.

Dans les potagers des Malabars on retrouve parmi les vivres le riz, le safran, le piment, mêlés aux plantes précédentes. Les terrains sont plus vastes et le système de culture plus intelligent. On voit que les fils du Gange sont jardiniers par habitude et par amour de l'art. Les enfants de l'Afrique, au contraire, semblent ne vénérer le dieu des jardins qu'en manière de passe-temps.



Rue de l'Église, à Saint-Denis. — Dessin de Thérond d'après une photographie de M. Lamèle.

Laissant derrière moi le ruisseau des Noirs et son village de bambous, je rentrai à Saint-Denis par le chemin qui côtoie la rivière s'étendant à l'est de la ville. Là le paysage change d'aspect. Le cours d'eau, profondément encaissé, va se jeter à la mer que l'on aperçoit devant soi. Les navires ancrés au large se balançaient au souffle de la brise. Il n'y a pas de port à Saint-Denis, pas même une rade hospitalière, et au moindre coup de vent, au plus léger signal d'ouragan ou de raz de marée, un coup de canon retentit, et chaque capitaine lève l'ancre au plus vite. Mais à la fin de mars le mauvais temps est passé, et les navires que je distinguais sur la mer semblaient se bercer dans une douce quiétude et se reposer des émotions de l'hivernage. A ma droite, la chaîne basaltique du cap Bernard, qui va mourir au loin sur les eaux, s'élevait comme un mur gigantesque. C'est à peine si un petit plateau restait libre, celui de l'Hippodrome, où ont lieu au mois d'août des courses de chevaux qui mettent toute la colonie en émoi. Sur les flancs de la montagne, dont le sommet est couronné par une vigie, se développe, comme un ruban sinueux, la route de

Saint-Denis à Saint-Paul. Vers le rivage s'étend une immense bâtisse, les casernes. De l'autre côté de la rivière sont de nombreuses habitations, et en remontant le courant, on entre dans une énorme fissure béante ouverte au milieu de ce sol volcanique. Les *remparts* (c'est le nom qu'on donne aux rochers et aux montagnes à pic du pays) surplombent à droite et à gauche, et des colonnes de basalte, souvent courbées à leur sommet, rappellent les anciennes convulsions géologiques qui ont accompagné l'apparition de l'île au-dessus de l'Océan. De ces bouleversements grandioses, de ces violentes commotions nul être n'a été le témoin, mais il en reste des traces toujours vivantes. Elles nous permettent de remonter à la source des faits, et d'assister au moins par la pensée à la formation successive de notre globe.

Comme je me livrais à ces réflexions, j'arrivai en face du bassin de refuge ou *barachois*, et des ponts en fer et en charpente jetés sur la mer, pour embarquer et débarquer les voyageurs et les marchandises. Après vient le mât des signaux, où l'on annonce les navires. Tel est l'aspect du port de Saint-Denis. Continuant à suivre le rivage, je passai devant les batteries, et débouchai sur une nouvelle promenade plantée de magnifiques filaos. C'est là que les noirs, le dimanche, se livrent à leurs danses échevelées, au son du *bobre*, de la *cayambe* et du *tamtam*. Ces instruments primitifs, aussi simples à manier que faciles à établir, égayent l'enfant de l'Afrique qui, excité par leur bruit, se permet les contorsions les plus licencieuses avec le tacite assentiment de l'agent de police, témoin de tous ces ébats. J'ai vu ainsi sur la place Candide, à l'ombre de filaos séculaires, non loin des vagues qui venaient mourir sur la grève, nègres de Zanzibar, à la taille élancée, au type caucasien, Cafres à la figure sillonnée de hideux tatouages, Malgaches à la chevelure tressée, à la peau bistrée, Mozambiques au nez plissé en grains de maïs, et noirs du Cap à la face stupide, se livrer séparément à leurs danses nationales. Les groupes étaient nombreux et tous les danseurs se tortillaient comme autant de diables. Les uns portaient des plumes dans les cheveux, les autres des grelots autour des jambes et des reins. Beaucoup accompagnaient de cris étranges le bruit non moins discordant de la musique, mais tout le monde était content, et les *balancés* et *chassés-croisés* de cet infernal quadrille africain qu'on appelle le *sega* se succédaient sans cesse ni trêve. Quelques soldats de la garnison, quelques mulâtres, véritables *gentlemen* qui refusaient de danser, de nombreuses bonnes d'enfants composaient la foule des curieux. Je m'étais glissé parmi les spectateurs et je regardais tout à mon aise ce bal si nouveau pour moi. La partie bien pensante des créoles est absente de ces jeux, soit qu'ils n'y trouvent rien de bien intéressant, soit plutôt parce qu'on néglige à la Réunion toute espèce d'étude de mœurs.



Le Barachois de Saint-Denis. — Dessin de E. de Bérard d'après une photographie de M. Bévan.

Ce n'était pas d'ailleurs par le côté simplement pittoresque que le séjour de Saint-Denis me plaisait. J'aimais aussi à parcourir la ville, dont quelques points méritent de fixer l'attention. C'est la place du Gouvernement, et à côté l'hôtel du Gouverneur, veuf du chef de la colonie, qui s'est retiré dans *les hauts*, à Saint-François, au fond d'une paisible et fraîche demeure. La statue de la Bourdonnais, érigée en face de l'hôtel, semble y être posée à dessein, au lieu et place du gouverneur absent. Cette statue est là aussi comme un hommage tardif rendu au plus habile administrateur et à l'un des plus courageux marins de nos anciennes colonies de l'Inde. Injustement calomnié sous Louis XV, qui ne sut pas le défendre, la Bourdonnais fut enfermé trois ans à la Bastille, et mourut de chagrin d'avoir été si mal récompensé. Les habitants actuels de l'île Bourbon et ceux de l'île Maurice, chacun de leur côté, se sont montrés plus reconnaissants, et moins oublieux que le roi de France. A Port-Louis comme à Saint-Denis, on a élevé à la Bourdonnais une statue en bronze; les créoles de la Réunion ont, de plus, doté la fille du célèbre et malheureux amiral.

En quittant l'hôtel du Gouvernement, je remontais la rue de Paris, où la cathédrale, l'hôpital militaire, l'hôtel de ville apparaissent successivement. Plus haut, dans une rue latérale, est le marché ou *bazar* avec sa population d'Indiennes au type souvent gracieux, aux formes toujours élégantes.

La rue de Paris se termine par le jardin botanique ou jardin du roi, comme on l'appelle encore. Je le visitai en compagnie du directeur de l'établissement, M. Richard. Toutes les plantes s'y trouvent rangées par familles, et l'étude en est aussi facile qu'agréable. Le bon M. Richard a été directeur, sous le premier Empire, des pépinières de Saint-Cloud. Il a ensuite établi les pépinières coloniales de Cayenne et du Sénégal, où il a fondé Richard-Toll. Il partit pour le Sénégal sur le navire qui allait de conserve avec *la Méduse*. Une jeune femme, qu'il a plus tard épousée, se trouvait elle-même sur le fameux navire, et elle est à cette heure une des dernières personnes qui aient survécu au terrible naufrage. Envoyé à la Réunion, M. Richard y a introduit des espèces tropicales nouvelles, entre autres le palmier de Cayenne. Notre botaniste est un de ces vieux savants qui ont beaucoup vu et surtout beaucoup retenu. Sa conversation est pleine de verve, et je dois à ce charmant conteur nombre d'anecdotes dont quelques-unes trouvent ici leur place.



Danse des Indiens. — Dessin de Mettais d'après une photographie.

Quelques créoles supposent que le jardin de l'État n'a été établi que pour eux, pour leur donner des salades quand il n'y en a pas au marché et qu'ils ont de nombreux convives à traiter; pour leur fournir aussi toute sorte de plantes nouvelles, celles même qu'il leur plait de créer. Or, un jour un de ces messieurs envoie demander à M. Richard de la *feuille de grenade*. Le botaniste devine une erreur et délivre de la feuille de grenadier.

« Vous n'y entendez rien, écrit le colon, et ce n'est pas la peine que le gouvernement envoie un directeur scientifique au jardin du roi s'il connaît si peu son métier; mon domestique que je vous renvoie avec ce billet vous apprendra, monsieur, à connaître la feuille de grenade.

— Je n'ai pas de leçons à recevoir de vos gens, répondit tranquillement M. Richard, et quant à la feuille de grenade, apprenez, monsieur le créole, que les grenades ne produisent pas plus de feuilles que les œufs de poules ne donnent des plumes. »

Le colon se tint pour battu et ne revint pas à la charge. Mais, quelques jours après, deux belles dames, en quête de fleurs nouvelles, envoyaient demander des fleurs de soufre et des fleurs de bismuth. Le directeur du jardin botanique leur répondit qu'il n'en *tenait* pas, mais qu'ils pouvaient sûrement s'adresser à leur pharmacien. « Tout ceci prouve, me disait ce bon M. Richard, que le livre de la nature n'est pas encore ouvert pour beaucoup de nos colons, et que dans la splendide végétation qui les environne, ils ne voient encore que des fleurs et des feuilles. »

A côté du jardin botanique est le muséum d'histoire naturelle, que l'excellent M. Morel, avocat, a su rendre digne de la colonie. Oubliant quelquefois Tribonien et Cujas pour Buffon et Cuvier, il a employé ses heures de loisir à devenir un naturaliste distingué, surtout un ichthyologue du plus grand mérite. Sa collection de poissons est une des plus belles qu'on puisse voir; mais ne le disons pas trop haut, et que ce bruit surtout ne parvienne pas au muséum de Paris, jusqu'aux oreilles de M. Valenciennes! M. Morel pourrait bien m'accuser d'avoir trop parlé.

Le préparateur du muséum de Saint-Denis est M. Prudhomme, grand empailleur de poissons, dont il achète les espèces rares et déguste préalablement la chair, le tout aux frais de l'État. M. Prudhomme est un ancien comédien, d'assez de talent. Il a, dans le temps, donné la réplique à Talma, et il le rappelle avec un juste orgueil. Il est doué d'une noble figure, ombragée d'une belle barbe blanche, et malgré ses soixante-dix ans il a encore très-bonne prestance. Il se sent même parfois, dit-il, de vifs retours de sa verve passée[1]. Il a, à la Réunion, dans la comédie et l'opéra-comique, conquis les applaudissements du public, et ne s'est fait siffler qu'une fois pour avoir voulu, dans une pièce allégorique, représenter un fleuve dans un costume trop primitif. M. Prudhomme, en sa qualité d'ancien tragédien sans doute, est un voltairien renforcé, et quand l'évêque de Saint-Denis visite le muséum, il affecte de l'appeler « monsieur, » mais monseigneur le lui pardonne, car ce péché tout véniel est peut-être le seul que commette notre naturaliste. Ses chers poissons occupent tous ses moments, et il veille en même temps à l'entretien du muséum, dont il conserve les collections avec un soin tout paternel.

II

SAINT-PAUL.

La barque et les rameurs de Désiré. — Les premiers temps de la colonie. — La Possession. — Marché en plein vent. — Les oiseaux indigènes. — Ma case. — Pleïade de poëtes. — Célimène. — Le docteur indou Canacapoulé. — Le père Ponphily. — Le Bernica. — Mafatte. — Aurère.

Au commencement du mois d'avril, je dis adieu à Saint-Denis pour me rendre à Saint-Paul, l'ancienne capitale de l'île. Le batelier mulâtre Désiré m'offrit sa barque et ses six rameurs, et je préférai la voie de mer, au moins jusqu'à la Possession, à la voie de terre, beaucoup plus pittoresque, il est vrai, mais beaucoup trop longue et trop coûteuse.

1. Ces lignes étaient écrites lorsque j'ai eu le regret d'apprendre que cet excellent homme était mort.

Le matin, dès l'aube, pendant que la brise était encore favorable, je sautai dans la barque. Désiré se mit au gouvernail, les rameurs s'assirent sur leurs bancs et nous gagnâmes le large. La voile nous aida pendant les deux tiers de la route, après quoi il fallut ramer. Les noirs et les Indiens du bord rivalisaient d'ardeur, et, se levant debout, appuyaient de toutes leurs forces sur la rame en se laissant retomber. Nous nagions à toute vitesse, quand apparut derrière nous un autre bateau. Alors vous eussiez vu les hommes de l'un et l'autre bord se défier réciproquement, jeter au vent leurs habits et ramer tout nus avec un simple *langouti* autour des reins. La sueur dégouttait de leurs membres, et j'avoue que les noirs, mes voisins, ne répandaient pas une bien agréable odeur. Des cris sans nom sortaient de toutes les bouches, et plusieurs des rameurs, pour s'exciter, frappaient violemment du pied, en se levant sur leurs rames, les flancs du navire qui oscillait sous le coup. Enfin, nous arrivâmes les premiers à la Possession, mais seulement d'une demi-longueur, pour parler le langage des courses; car pendant que Désiré et ses hommes, comme jadis les Grecs sur le rivage de Troie, tiraient la barque sur la plage, la vague qui montait apporta le bateau de nos concurrents et le déposa, en se retirant, sur les galets. Les uns et les autres nous pûmes dire que nous touchâmes le but en même temps, et l'amour-propre fut de part et d'autre satisfait. Tout alla pour le mieux sur le meilleur des rivages possibles, comme aurait pu s'écrier le docteur Pangloss, s'il eût été de la traversée. Le maire de la Possession, qui nous suivait sur la barque rivale, fut aussi, sans doute, de cet avis, car il ne nous accusa point d'avoir, manquant aux règles de la préséance, mis le pied avant lui sur son domaine administratif.



Nègre Yambane. — Dessin de Mettais d'après un dessin de M. Roussin.

Du cap Bernard à la Possession, une montagne de roches basaltiques se dresse à pic sur la mer; elle affecte sur les parties mises à nu les formes les plus bizarres, et çà et là des filets d'eau viennent tomber en cascades écumantes, produisant un effet des plus gracieux. Au pied de la ravine de la Grande-Chaloupe est le lazaret pour les immigrants de l'Inde. La *Ravine à malheur* tire son nom d'un meurtre qui y fut commis, et non loin est la *Roche à Martin*, au milieu de l'eau. Martin, nègre pêcheur, y avait établi ses pénates et y jetait sa ligne du matin au soir. Un jour que la mer montait furieuse, il ne put s'enfuir assez vite, et le flot l'emporta lui et ses poissons. Telle est la légende que vous racontent les bateliers de Désiré, quand le temps est beau et que nul concurrent ne les serre de près.

Le village de la Possession, où j'étais débarqué, est de création assez récente, mais c'est en même temps un des points de la colonie les plus anciennement habités. On sait que l'île de la Réunion, découverte au commencement du seizième siècle par les Portugais, fut visitée en 1513 par le navigateur Mascarenhas dont elle prit plus tard le nom. Elle avait, paraît-il, porté d'abord celui de Sainte-Apollonie. Les Portugais n'occupèrent jamais cette île, et se bornèrent à y déposer quelques chèvres qui multiplièrent, et que l'on retrouve encore aujourd'hui dans les *cabris* sauvages de l'intérieur.

Les Français qui s'étaient établis sur la côte orientale de Madagascar, au commencement du dix-septième siècle, occupèrent l'île Mascareigne dont les Portugais ne voulurent point. En 1649, M. de Flacourt ayant remplacé M. de Pronis, directeur de la Compagnie française de l'Orient, qui précéda la Compagnie des Indes, renouvela solennellement la prise de possession de la nouvelle colonie. La cérémonie eut lieu à l'endroit appelé depuis *la Possession*, et le nom de Mascareigne fut changé en celui de Bourbon. M. de Flacourt, en habile courtisan, avoue dans ses mémoires qu'il ne sut « trouver de nom qui pût mieux cadrer à la bonté et fertilité de cette île, et qui lui appartînt mieux que celui-là. »

Le village de la Possession est très-animé. C'est le point central de tous les transports par mer vers Saint-Denis. C'est là que se rencontrent, le soir, tous les voyageurs venant de Saint-Paul; c'est de là aussi que tous les produits de jardinage et de basse-cour, apportés par les noirs et les Indiens, sont expédiés vers la capitale de l'île.

Comme je sortais du village, je traversai un marché en plein vent sur le bord de la route. Quelques pauvres négresses y étalaient sur un mouchoir des tas d'oranges et de bananes, des pistaches de terre ou arachides

grillées, des mangues au goût de térébenthine, des noix de cocos dont on boit sur place l'eau fraîche et sucrée, des attes à la peau verte et écailleuse et dont l'intérieur est rempli d'une crème odorante. Çà et là on voyait aussi des monceaux de ces jolis petits citrons verts et juteux, particuliers aux Seychelles et à Bourbon, et qu'on nomme des citrons-galets. Tout cela était exposé sans façon, et sans que les marchandes daignassent faire la moindre avance aux passants. Les unes se laissaient aller à la douce nonchalance créole, c'est-à-dire ne pensaient à rien; les autres renouaient négligemment leur madras autour de leur tête et s'inquiétaient peu de leur éventaire; celle-ci, *horresco referens!* fumait la pipe, celle-là dormait, cette autre enfin dégustait une tasse de ce café aromatique et quintessencié qu'on ne boit qu'à Bourbon. Une d'elles, qui reconnut mon compagnon de route, dont elle avait jadis été l'esclave, se dérangea cependant, vint au-devant de nous, et, s'exprimant dans ce patois créole si naïf et si doux, la seule langue que parle à la Réunion le bas peuple : « *Bonzou, not' mait', vous l'allez bien? z'affairs ici l'aller mal; mi ça va, si l'aller pas mieux.* »

En quittant la Possession, une belle route, d'abord ombragée de tamariniers, de bois noirs et de flamboyants, ces beaux arbres aux fleurs étincelantes indigènes de Madagascar, me conduisit jusqu'à la limite de



Vue prise des hauteurs de Saint-Paul. — Dessin de E de Bérard d'après une lithographie de M. Roussin

mon voyage. Je traversai la Plaine des Galets, puis la rivière de ce nom. Bientôt, au sortir d'une allée de filaos, l'étang de Saint-Paul, la ville cachée dans ses jardins, enfin cette magnifique et paisible baie qui étend sa gracieuse courbure jusqu'à la pointe Lahoussaye, m'apparurent tout à la fois. Quelques champs de cannes, et à côté quelques sucreries se montrent dans la plaine. Développés sur une courbe à peu près parallèle à celle de la baie, les *remparts* du Bernica élèvent leurs masses de basalte à des hauteurs de plus de mille pieds. Sur le flanc de ces montagnes croissent diverses essences tropicales, entre autres le bois de fer, le bois d'ébène et le bois de natte, rival de l'acajou. Sous leurs frais ombrages vivent les oiseaux indigènes : l'oiseau blanc, l'oiseau vert, le tectec, la grive, le merle et la caille de Bourbon, enfin l'oiseau gracieux de la vierge, si peu timide qu'il se laisserait prendre à la main. Le martin au bec jaune, ou merle des Philippines, importé dans la colonie, se rapproche davantage des habitations, et on le voit souvent, au milieu des champs de cannes ou sur les chemins, faisant aux sauterelles une guerre acharnée. Les martins détestent la solitude et vont fraternellement par compagnies.

Saint-Paul, où je venais d'arriver, a été, avec la Possession, le premier lieu habité de la colonie, ainsi que de vieilles cartes en font foi.

Cette ville est restée aussi la capitale de Bourbon jusqu'en 1738, époque où la Bourdonnais transporta le siége de l'administration à Saint-Denis, qu'il trouvait plus rapproché de l'île de France.

Je passai à Saint-Paul tout le mois d'avril, et j'eus le temps d'étudier à loisir ce pittoresque *quartier*. (A Bourbon comme à Maurice, l'expression de quartier remplace celle de commune ou de canton. L'île Bourbon est divisée en onze quartiers.) Partout je reçus le plus amical accueil : ma qualité d'*Européen* était, du reste, un titre de recommandation.

Une case, au milieu d'un jardin, que je louai aux abords de la ville, devint mon habitation favorite. Elle me rappelait, sauf les dimensions et le nombre des appartements, pour lesquels elle était mieux partagée, la cabane californienne que j'avais occupée deux ans auparavant[1]. L'aspect des lieux aussi était différent; et au lieu de tristes maquis, j'avais autour de moi de verdoyants



Malabaresse et Cafrine. — Dessin de Mettais d'après une photographie de M. Bévan.

bosquets, où le latanier et le palmier, le grenadier et la vigne mariaient gracieusement leurs feuillages. Quant à la vie, elle était à peu près la même : vie d'isolement et de calme. Là, comme en Californie, je retrouvai le fauteuil de rotin où l'on s'étend nonchalamment. Je prenais une posture de nabab, j'étais roi sous ma varangue, humant l'odorant café du cru, que Julien, mon mulâtre fidèle, m'apportait tout fumant. Le manille suivait le café, et devant les nuages vaporeux qui s'envolaient autour de moi, je me laissais aller à de doux rêves, je donnais libre carrière à la *folle du logis*. Le soir, le ciel était beau, les étoiles scintillaient au firmament; il n'y avait aucun bruit dans l'air. Mais parfois la voix d'un noir qui passait sur la route, sa lanterne à la

1. Voir le *Tour du monde*, 3e année, 1er semestre, page 30.

main, rompait le silence, et j'entendais aussi mon voisin, Moutousamy l'Indou, adresser à Bramah, en chantant, ses plus ferventes prières. Parfois aussi le bruit monotone du tam-tam, ce tambour de l'Inde, arrivait jusqu'à moi d'une cabane voisine, donnant toujours les mêmes notes, et rappelant aux Malabars, accroupis autour du joueur, les chants de leur lointaine patrie. Poétiques souvenirs qui, revenant aujourd'hui à ma mémoire, me donnent le regret de jours passés trop vite, et expliquent tout le charme et toute la douce volupté de l'existence créole.

Dans l'intérieur de ma case quelques insectes de mauvais augure, des scorpions et des *cent-pieds,* m'inquiétèrent les premiers jours; mais je finis par m'y habituer.

Saint-Paul, où j'avais ainsi planté, pour plusieurs semaines, ma tente de voyageur, est la patrie de Parny, appelé par ses admirateurs le Tibulle français. C'est aussi à Saint-Paul qu'est né Dayot, un autre poëte ignoré en France, mais très-estimé à la Réunion. Accablé de maladies et d'infirmités dès sa naissance, il ne connut de ce monde que la douleur. Elle lui arracha un jour ces deux vers dans la pièce *le Mutilé* :

Et vous qui demandez si l'âme est immortelle,
Et ma part de bonheur, dites, où donc est-elle?

Bertin l'élégiaque, le contemporain et l'ami de Parny, et qu'on a comparé à Properce, est aussi né à l'île Bourbon; enfin, deux poëtes contemporains, aujourd'hui à Paris, M. la Caussade et M. Leconte Delisle tiennent un rang distingué dans la pleïade créole. Ile heureuse que celle qui ne produit pas seulement le café, la vanille et le sucre, mais qui se livre encore au culte des muses, île que les Grecs, s'ils l'avaient connue, auraient chantée à l'égal de leurs fortunés rivages, et dont ils eussent fait sortir tout un peuple de dieux pour célébrer sa fécondité!

Pourquoi, dans cette nomenclature de poëtes, oublierais-je Célimène, la *Muse des Trois Bassins*, comme on l'a nommée à Saint-Paul? Célimène improvise et chante à la fois ses vers en s'accompagnant sur la guitare. Elle est, dit-elle, quelque peu descendante de Parny, mais c'est la satire et non l'élégie qu'elle cultive.

Elle déchire à belles dents celui qui s'attaque à elle, et sa répartie est prompte en prose comme en vers. Elle a épousé un blanc de vieille roche, le gendarme Gaudieux, venu, avec son régiment, de France dans les colonies; et comme quelqu'un lui reprochait un jour d'être de sang mêlé : « Je suis mulâtresse, c'est vrai, répondit-elle; mais mon mari est de race blanche, et il est de règle que le cheval ennoblit la jument. » Célimène a chez elle un album où tous les visiteurs, et parmi eux les personnages les plus connus de la colonie, ont inscrit leur nom. Quelques-uns ont ajouté à leur signature une citation en prose ou en vers; mais les poésies de la muse créole, où les rimes se croisent comme elles peuvent, et où les licences de tous genres étonnent à chaque ligne le lecteur, tiennent encore la principale place dans ce curieux recueil.

Une grande partie des vers de Célimène sont en langue créole et ne peuvent avoir de charmes que pour des oreilles coloniales; d'autres poésies, en français, sont d'un genre si léger, qu'elles ne sauraient trouver place ici. Que le lecteur, comme spécimen, veuille donc bien se contenter de ces cinq vers qu'elle m'adressa, un jour en réponse au cadeau que je lui avais fait d'un curieux échantillon de lave volcanique :

Je te remercie, mon cher voisin,
De la roche que tu m'as envoyée;
Je vais bien la conserver :
On ne jette pas tous les matins
D'aussi jolies pierres dans mon jardin.

Voilà le genre : ni césure, ni élision, ni alternance régulière de rimes, et rimes seulement pour l'oreille; en un mot, aucune règle, mais assez d'esprit; et c'est ce qui a fait de Célimène l'un des poëtes populaires les plus originaux de la colonie bourbonnaise.

Célimène n'est pas le seul type curieux qu'il m'a été donné de connaître à Saint-Paul. Je dois aussi une mention au docteur indien Canacapoulé, que la nature libérale a doté de six doigts à chaque main. Il traite tous ses malades par le mercure, et croit avoir trouvé un moyen de solidifier à la température ordinaire ce liquide si mobile, qui ne se congèle qu'à trente-neuf degrés au-dessous de la glace. Mais Canacapoulé a une foi de brahmane; au besoin il use de subterfuge et prétend avoir solidifié le vif-argent quand il en a fait une pâte avec les simples au milieu desquelles il le broie. « Bon blanc, vous, me disait-il, quand j'essayais de le suivre dans ses digressions chimiques ou médicales, vous, bon blanc. » C'est à peu près tout ce qu'il savait de français, et comme je n'en savais pas autant de langue tamule ou d'indoustani, nos conversations s'arrêtaient là, ou se complétaient par des signes énergiques, afin d'être bien compris.

Pourquoi ne pas donner aussi une place, dans cette galerie de portraits, au créole Ponphily, ancien douanier à Saint-Paul, aujourd'hui directeur de la poste. En souvenir des nombreux navires qu'il a dans le temps visités et inspectés, il a disposé dans son bureau une série de ficelles courant sur des poulies, véritables câbles en miniature. C'est par ce moyen qu'il ouvre et ferme les portes et fenêtres du temple postal, et qu'il fait descendre ou enlève les placards indiquant au public que *le courrier est arrivé*, ou que *le bureau sera ouvert à deux heures*. Le père Ponphily, le *parfait postier*, comme on l'appelle, professe une haute estime pour tous les Européens. Il a fait fi des préjugés créoles, en épousant une mulâtresse, et cite avec orgueil ses aïeux, les Malouins, qui ont colonisé le globe. Les habitants de Saint-Paul prétendent qu'il est un peu fastidieux; en retour, il est pour tout le monde d'une complaisance à l'épreuve, porte dans son service la rigidité et l'amour de la discipline d'un ex-douanier, et proclame partout son respect profond pour son *grand chef*, le gouverneur de la colonie. Au besoin il rendrait au baron Darricau les mêmes honneurs que les Indiens de l'Amérique du Nord rendaient jadis à Bas de Cuir.

Les lieux méritent, à Saint-Paul, d'être étudiés comme les hommes. C'est près de la ville qu'est le Bernica, aux eaux limpides, aux bassins profonds, encaissés entre deux remparts à pic. Le dernier bassin, qui est aussi le plus grand, ressemble à un ancien cratère.

En remontant la rivière des Galets, on arrive à des sites non moins grandioses et non moins imposants que celui du Bernica. C'est en cet endroit, au delà du *Brûlé de Saint-Paul,* que se trouvent les eaux sulfureuses de Mafatte. Elles ont été découvertes, il y a quelques années, par un habitant de ce quartier, M. Troussaille fils, hardi chasseur et l'un des plus infatigables *passeurs de remparts* de la colonie. Le chemin pour arriver à la source sulfureuse où l'on a établi des bains, est encore bien accidenté, et il y a plus d'une échelle à franchir.

Non loin des gorges de Mafatte est Aurère, localité aussi sauvage et d'un accès aussi difficile. MM. Lemarchand, qui ont entrepris la culture de ces points élevés, y ont très-bien réussi. Ils ont acclimaté à Aurère plusieurs arbres fruitiers d'Europe, l'olivier, l'abricotier, le prunier, l'amandier, et d'autres de la même famille. Le pin et le chêne y sont aussi d'une belle venue. Du plateau d'Aurère, le coup d'œil dont on jouit est à la fois l'un des plus sévères et des plus majestueux de l'île. D'un côté, le Cimandef, de l'autre le grand Bénard, élèvent à des hauteurs de 2300 et 2900 mètres leurs cimes déchiquetées, et entre les deux chaînes, à l'horizon, apparaît le point culminant de l'île; le Piton des Neiges, dont l'élévation dépasse 3000 mètres. Il est là comme un géant qui s'appuierait de chaque main sur la tête d'un de ses enfants.



Célimène, mulâtresse et poëte. — Dessin de Mettais d'après une photographie.

III

DE SAINT-PAUL A SALAZIE.

La Partie du vent et celle sous le vent. — Calme de la vie coloniale. — Retour à Saint-Denis. — Sainte-Marie. — Sainte-Suzanne. — Envahissement de la canne à sucre. — Disparition des caféiers et des arbres à épices. - Le Champ Borne.— Saint-André. — Chansons provençales. — Excursion à Salazie. — L'histoire du nègre Encheing. — Naufrage au port.

Saint-Paul a été jusqu'à ces derniers temps le chef-lieu d'un des arrondissements de l'île appelé la Partie-sous-le-vent. La Réunion est divisée en deux régions principales, et Saint-Denis est à la fois la capitale de la colonie et le chef-lieu de la Partie-du-vent. Ces dénominations sont empruntées au langage maritime, et viennent de la position qu'occupent chacun de ces districts par rapport à la direction des vents généraux de la contrée.

La Partie-du-vent est la plus fertile, la plus fraîche, et il y pleut presque toute l'année. Les brises y sont aussi très-fortes et souvent très-désagréables, comme à Saint-Denis. La Partie-sous-le-vent est en bien des points stérile; il n'y pleut guère que pendant la saison pluvieuse, l'été, c'est-à-dire d'octobre à mars, mais il y pleut alors à torrents, comme dans toute l'île. La chaleur y est en même temps très-élevée, et le thermomètre monte souvent à trente-cinq degrés centigrades. Pendant la saison sèche, la température baisse, le ciel est toujours serein, aucun nuage n'en voile l'azur. Saint-Paul jouit alors d'un climat des plus agréables qui compense les fortes chaleurs de l'été.

Malgré le calme et la douceur d'un si beau séjour, qui semble convier au plaisir et à la vie extérieure, les Saint-Paulois, comme on les nomme, vivent confinés dans leurs silencieuses demeures; on ne remarque un peu de mouvement le jour que dans les rues principales de leur ville. Les beaux jardins plantés au devant de chaque maison restent sans culture, les varangues tombent en ruines : on dirait des demeures inhabitées. Le soir toute vie s'éteint. C'est à peine si la pâle lumière d'un lustre éclaire quelques varangues, et pendant que, devant la grille qui donne sur la rue, les domestiques de la maison, tous pêle-mêle, hommes et femmes, Indous ou noirs, se livrent à une conversation banale, on entend les maîtres qui, étendus dans leurs vastes fauteuils, sommeillent d'une façon sonore sous la varangue ou dans le jardin. Bientôt la lumière s'éteint, et avec elle le peu de vie qui restait. La ville se cristallise et ne consent à renaître que le lendemain avec le jour. Or on sait qu'il est nuit de bonne heure sous les tropiques et que les crépuscules y sont de peu de durée, et cela toute l'année. Le soleil se lève tard aussi, et c'est partant douze heures de mort auxquelles,

de gaieté de cœur, se condamnent quotidiennement les Saint-Paulois. Ils sont renommés dans toute la Réunion pour cette vie paresseuse, indolente; et bien qu'à Saint-Denis et à Saint-Pierre les soirées ne soient pas souvent plus attrayantes, les Saint-Paulois remportent encore le prix de la nonchalance et du laisser-aller.

Je n'étais pas venu à Saint-Paul pour me confire dans cette existence de moine, et je profitai des premiers beaux jours de mai pour retourner à Saint-Denis. Après avoir de nouveau passé quelque temps dans cette ville, et fait une visite au gouverneur de la colonie, l'excellent M. Darricau, que j'allais voir dans son ermitage de Saint-François, à cinq cents mètres au-dessus du niveau de la mer et de l'hôtel du gouvernement, je repris le bâton de voyage. Un créole dont j'étais devenu l'ami, et qui portait glorieusement le prénom romain de Man-



Barbier indien, à la Réunion. — Dessin de Mettais d'après une lithographie de M. Roussin.

lius, me proposa de l'accompagner jusqu'à sa propriété de la rivière des Roches et de là aux sources thermales de Salazie. Je n'eus garde de refuser, et le 7 mai nous partîmes de Saint-Denis.

La route, au sortir de la ville, est des plus animées. C'est un véritable jardin, c'est le gracieux commencement de cette route de ceinture qui fait tout le tour de l'île, ayant pour limites d'un côté la mer qui vient caresser les talus du chemin; de l'autre des plantations de vanilles autour des manguiers aux ombrages sombres, ou bien des champs de cannes et de maïs, dont le vent balance les aigrettes. De loin en loin des villages coquets, tels qu'on n'en voit qu'à Bourbon, cachés derrière les cocotiers et les tamarins, se succèdent comme les anneaux d'une chaîne, pour varier ce paysage enchanteur. A droite, à l'horizon, une série continue de pitons basaltiques, roches vomies par le feu central de la terre et émergées du fond de l'Océan, court dans la direc-



Le Bernica. — Dessin de E. de Bérard d'après une lithographie de M. A. Roussin.

tion du nord-ouest au sud-est, suivant le grand axe de l'île. Les flancs de ces montagnes abruptes sont couverts de forêts encore vierges, où se retrouvent le bois d'ébène, le bois de ronde, le bois d'olive, le bois puant, le bois blanc, le bois jaune, et mille autres essences coloniales, aussi naïvement dénommées.

Le village de Sainte-Marie, placé auprès de Saint-Denis, comme Auteuil à côté de Paris, formait la première étape de mon agréable excursion.

De Sainte-Marie à Sainte-Suzanne, les maisons vont se succédant à droite et à gauche de la route. Bientôt on aperçoit le phare de Bel-Air, qui dresse au milieu des filaos sa tour blanchie, dont la base est baignée par les vagues. Après Sainte-Suzanne vient le Quartier-Français, autrefois planté de riz, de blé et de maïs, aujourd'hui semé de cannes comme toutes les terres de la colonie. La précieuse graminée a tout envahi; elle s'étend jusqu'aux flancs des montagnes, elle s'avance jusque sur les rivages de la mer. Pour elle on néglige tout. Le riz, base de l'alimentation créole, est tiré des colonies de l'Inde, ainsi que les grains pour les bestiaux. La viande de boucherie et les oiseaux de basse-cour viennent de Madagascar, dont on exporte aussi du riz faisant concurrence à celui de l'Inde. Il se peut qu'en continuant ce système la colonie meure un jour de faim. Mais qu'importe? La canne est d'une culture assurée, donnant de très-grands profits; elle résiste aux ouragans, et la récolte ne manque jamais.

Les propriétés fertiles du Champ-Borne, que nous ne tardâmes pas à traverser, sont elles-mêmes presque partout cultivées en cannes. Au siècle passé, elles produisaient surtout du café et des épices, qui firent à cette époque la fortune de la colonie. Le café, dont les plants avaient été directement importés de Moka, et les arbres à épices, le giroflier et le muscadier, que le naturaliste Poivre, au péril de ses jours, était allé emprunter aux colonies hollandaises de l'Inde, faisaient de l'île Bourbon, au dix-huitième siècle, comme un immense verger fleuri. Les ouragans de 1806 et 1807 et celui de 1829 détruisirent successivement tous les grands arbres de l'île, les arbres à épices, puis les bois noirs qui servaient d'abri aux caféiers. La culture alors changea, et la canne, que l'on exploitait avec succès à Maurice, fut importée en 1815 à Bourbon. On sait l'essor qu'elle y a pris depuis. Les autres cultures ont été négligées; cependant on récolte toujours au Champ-Borne du tabac dans une grande proportion, et les créoles fument avec délice les feuilles provenant de ce district, roulées en odorantes et humides *carottes*. La culture des arbres à fruit, surtout les oranges, les citrons-galets, les vangassayes ou mandarines de Bourbon, est également d'un très-bon revenu dans cette localité.

En quittant le Champ-Borne, je traversai Saint-André, autre quartier semé de fleurs et couvert d'ombre comme les précédents. Çà et là sont quelques riches habitations reliées à la route par de magnifiques allées de palmistes. Cet arbre croît naturellement dans les bois de l'intérieur. A la partie supérieure du tronc est un bouquet de feuilles tendres enroulées et fortement comprimées les unes sur les autres : c'est le chou. On abat l'arbre pour manger le chou, et c'est la meilleure salade et le plus agréable légume que l'on puisse servir sur une table de gourmet.

Au sortir de Saint-André, je traversai sur un pont suspendu la rivière du Mât. A l'époque des pluies, ce ruisseau roule des eaux impétueuses, mais jamais son pont n'a été emporté.

La rivière des Roches, qui succède à celle du Mât, marquait le terme de ma course. Je trouvai chez mon ami bon souper et bon gîte, et je remerciai les dieux. Son respectable père, que la mort a depuis ravi aux soins respectueux de son fils et à l'estime de tous ses amis, vivait là en patriarche. C'était un Marseillais de vieille souche, qui savait par cœur toutes les chansons provençales des anciens et des nouveaux troubadours. Il m'accueillit avec un refrain, et nous nous mîmes tous gaiement à table. Voyageur cosmopolite, je m'étais fait à la vie créole et au régime alimentaire des colons. Le riz arrosé de *carry*, le piment brûlant comme le poivre, les *achards* colorés par le safran, les *rougayes* funestes aux palais novices, étaient devenus pour moi des mets favoris et ne m'avaient étonné que les premiers jours. Je mêlai tout cela dans la même assiette avec le poulet en entrée, les *brèdes* ou feuilles de morelles et les *bichiques*, ces microscopiques poissons dont on avale plus de cent dans une cuillerée. Suivant la mode coloniale, nous avions chacun un grand verre pour l'eau et un petit verre pour boire le vin et porter les santés. Devant nous était aussi le sacramentel lavabo de cristal bleu que l'on sert à Bourbon dès le commencement du dîner, et où j'ai vu des créoles se laver les mains par intervalles pendant tout le temps du repas. Le comble du bon goût consiste à y tremper de temps en temps les deux doigts, et à les passer ensuite sur les moustaches, quand on est muni de cet appendice flatteur.

Nous ne fîmes point, chez M. Manlius, cet usage irrévérencieux du lavabo; notre hôte ne nous servit pas non plus un de ces repas homériques, tels qu'on en donne quelquefois à la Réunion, où, comme dans l'*Iliade*, on sert sur la table des moutons et jusqu'à des bœufs tout entiers; mais nous nous conduisîmes tous bravement. Une montagne de riz, tout un jardin de brèdes, deux ou trois hôtes de la basse-cour, et plusieurs milliers de bichiques disparurent en un clin d'œil. Il paraît que l'appétit s'augmente à la chaleur des tropiques. Il en est de même de la soif. Nous portâmes tour à tour nos santés respectives, et, le dessert venu, M. Manlius père nous chanta, d'une voix encore fraîche, tous les refrains provençaux qu'il avait appris dans son jeune âge. Cette belle langue du midi, sonore et harmonieuse, mêlée de grec et de latin dont elle a gardé la prosodie, m'était encore plus douce à entendre à trois mille lieues du sol natal. Je remerciai du fond du cœur mon aimable compatriote, dont les souvenirs étaient si vivaces, et dont les chants venaient de me rappeler les plus beaux jours de mon enfance.

Aux alentours de l'habitation où cette gracieuse hospi-

talité m'était offerte, croissaient des arbres à épices, derniers restes de ceux du siècle passé. Le cacao, le manioc, la vanille, étaient également cultivés. Vers la rivière des Roches, le mangoustan, le jamalac, le jamrose, couvraient le sol de leurs frais ombrages.

C'est de cette douce retraite où je passai quelques jours si heureux, que je partis un matin pour aller visiter les eaux thermales de Salazie. Elles sont situées à l'extrémité des gorges de la rivière du Mât, à près de mille mètres d'altitude. Ce n'est plus une localité tropicale, c'est une vraie situation alpestre, et les habitants de Bourbon viennent souvent, en été, demander à ces lieux la fraîcheur des contrées tempérées.

Tout le long de la rivière du Mât, la route s'attache aux flancs d'une haute montagne, avec un précipice à pic en contre-bas, et audessus de l'abîme, des colonnes de basalte qu'on dirait prêtes à tomber sur la tête du voyageur. Le pont en charpente de l'Escalier, le pont américain de Salazie, marquent deux étapes de cette route pittoresque. Des framboisiers et groseilliers sauvages, des chouchous s'étendant sur le sol comme des lianes, croissent tout le long du chemin. Çà et là une source d'eau fraiche, qui parfois tombe en cascade, semble couler à dessein comme pour offrir au piéton un moyen peu coûteux de se désaltérer agréablement.

M. Manlius fils m'accompagnait. A Salazie, où nous nous arrêtâmes, il me présenta au créateur de ce village, M. Cazeaux, qui, en 1830, s'était fixé dans ce désert avec sa famille. Alors la rivière du Mât n'était pas pontée; il fallait en chercher les gués à tâtons, et M. Cazeaux se rappelle l'avoir franchie plus de trente fois pour arriver au terme de sa course. Une année que l'orage avait gonflé le torrent outre mesure, il ne put descendre de tout un mois à Saint-André pour renouveler ses provisions, et il serait mort de faim sans un champ de citrouilles qu'il avait planté, et auquel il dut la manne providentielle qui le sauva lui et les siens.



Un docteur indien, à la Réunion. — Dessin de Mettais d'après une photographie.

Je passai la nuit à Salazie, et le lendemain avec l'aube je poursuivis ma route jusqu'aux sources thermales, par les rampes de la Savane et la Mare à poules d'eau, deux sites qui me rappelèrent, en miniature il est vrai, l'un les gorges sauvages des Pyrénées, l'autre les lacs paisibles de la Suisse entourés de sombres forêts. C'est par ce chemin pittoresque que j'arrivai au fond du cirque de Salazie. Je visitai l'établissement de bains, l'hôpital et quelques gracieux cottages des environs. Les eaux minérales se dégagent de deux sources différentes, l'une chaude à trente-deux degrés, l'autre à la température ordinaire. Elles sont ferrugineuses, gazeuses et alcalines. Elles ont été découvertes en 1831 par des chasseurs de cabris. On leur trouve beaucoup de ressemblance avec les eaux de Vichy, et, de même, elles sont employées avec avantage dans les maladies de foie et d'estomac. Fraîches, elles forment une très-agréable boisson et moussent comme l'eau de Seltz. Les travaux de captage des sources thermales n'ont pas été conduits avec assez de soin, l'eau du ravin voisin s'est mêlée avec l'eau minérale, et l'on est obligé de chauffer les bains pour les malades, ce qui fait perdre à l'eau une partie de ses éléments chimiques, et partant de ses propriétés médicales.

Le cirque de Salazie est avec le volcan du Grand-Brûlé et le cirque de Cilaos, deux autres localités que nous visiterons bientôt, un des points les plus curieux de l'île de la Réunion. Les montagnes qui forment le cirque s'élèvent à pic de toutes parts, elles sont couvertes d'arbres, et leur cime est souvent cachée dans les nuages. Le Piton des Neiges, le Gros-Morne et les Trois-Salazes, points culminants de l'île, apparaissent derrière le cirque et en forment comme le dernier plan. En se retournant vers Salazie, on aperçoit à sa droite la montagne ou rempart de la Fenêtre avec son rideau d'éternelle verdure, d'où s'échappent de nombreuses cascades à l'écume blanche qui tombe en poussière. Cette montagne a été ainsi nommée de la curieuse anfractuosité qui interrompt

en un point sa crète rectiligne. A gauche, est le morne de Fourche, et au milieu, isolé comme un cône gigantesque, le Piton d'Encheing, dont la pointe s'élève jusqu'à 1400 mètres de haut.

Ce Piton a sa légende. Encheing était un esclave Mozambique qui brisa ses fers et *partit marron*. Il se cacha dans les gorges de la rivière du Mât, en ces temps-là inhabitées, et pour échapper encore plus sûrement aux recherches des *détachements* qu'on envoyait alors à la poursuite des esclaves fugitifs, il gravit les flancs escarpés du piton auquel il a donné son nom. Il se tapit dans une *ajoupa*, sorte de cahute de sauvage, et vécut là de racines, de *songes* et de *fanjans*, fougères qui renferment une fécule nourrissante. L'eau était fraîche et pure aux environs, et il n'en fallait pas davantage au bon Africain, qui ne demandait que sa liberté sous la lumière du ciel. Encheing avait été suivi de sa femme; pendant dix ans il vécut dans cette retraite inaccessible, content et heureux. Il y fut bon époux et bon père, et, sans que le fouet du commandeur s'en mêlât, il éleva du mieux qu'il pût les sept enfants que lui donna sa fidèle compagne. Mais trop de sécurité nous perd, et un jour qu'Encheing avait allumé du feu devant sa cabane, la fumée bleuâtre qui montait au milieu des arbres, fit découvrir sa retraite. Il fut pris sans même pouvoir se défendre, et ramené à son maître qui, dit-on, lui pardonna par pitié pour sa nombreuse famille.

Comme mon compagnon achevait de me raconter cette intéressante histoire, nous étions de retour au village de Salazie. Nous fîmes atteler notre voiture et descendîmes au petit trot la route en précipice qui mène à Saint-André.

Il n'y a du côté de l'abîme aucun parapet, pas même de garde-fou. La Providence veilla sur nous une partie du chemin, mais à peine avions-nous franchi le pont de



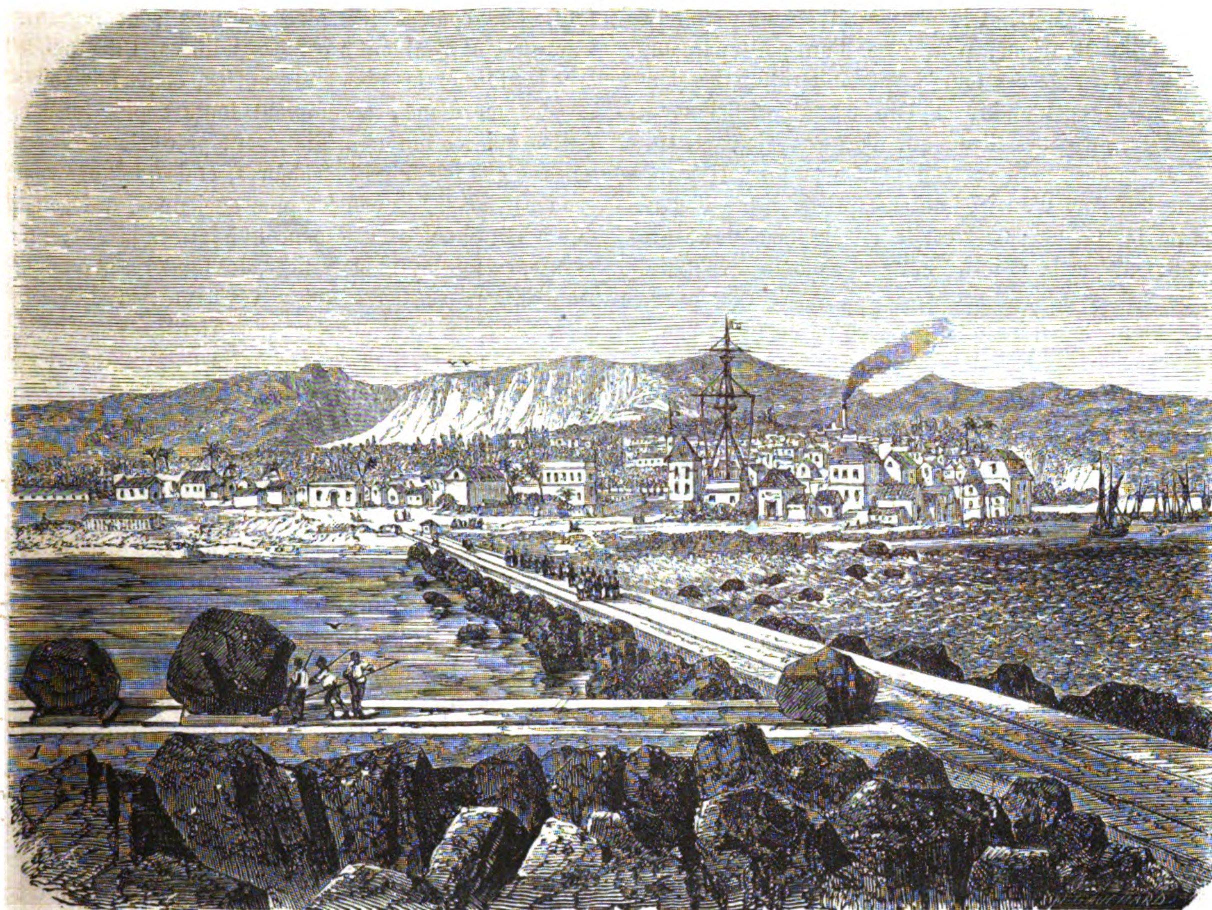
Le pont de l'Escalier, sur la route de Salazie. — Dessin de E. de Bérard d'après un dessin de M. Roussin.

l'Escalier, que notre cheval s'abattit. Un des brancards se cassa et nous fûmes projetés hors du véhicule. Nous nous en tirâmes sains et saufs, allant tomber juste sur le milieu de la route, sans la moindre fracture.

Après avoir réparé du mieux que nous pûmes le dégât de notre carriole, nous la remîmes entre les mains du domestique indien qui nous avait suivi, courant derrière la voiture, suivant l'habitude du pays. Nous terminâmes le voyage à pied; mais le courroux du ciel s'était décidément déchaîné contre nous, car à peine étions-nous sortis de Saint-André que la pluie tomba à torrents. C'était une de ces pluies comme on n'en voit que sous les tropiques et dans ces parages de l'île Bourbon. Toutes les cataractes d'en haut coulaient à la fois; il tomba plus d'un pied d'eau en une heure; les éclairs illuminaient à chaque instant l'horizon, et le tonnerre répété par tous les échos des montagnes faisait entendre un roulement continu. En même temps la nuit était tout à coup venue, noire et profonde à ne pas voir à deux pas devant soi. Je ne devinai plus mon chemin qu'à une rivière qui, descendant par l'axe fortement incliné de la route, m'inondait jusqu'à mi-jambe et menaçait de m'entraîner. Je distinguais à peine mon compagnon, et nous poussions de temps en temps de grands cris pour ne pas nous perdre l'un l'autre. Enfin on vint au-devant de nous avec des lanternes, et nous arrivâmes littéralement mouillés jusqu'aux os. C'est ainsi que se termina de la façon la plus inattendue une excursion agréablement commencée. Nous fîmes *naufrage au port*, et si nous ne pûmes pas dire que notre partie était tombée à l'eau, du moins on aurait pu croire que nous y étions tombés nous-mêmes.

L. Simonin.

(*La fin à la prochaine livraison.*)



Travaux du port de Saint-Pierre. — Dessin de Thérond d'après une lithographie de M. Roussin.

VOYAGE A L'ILE DE LA RÉUNION

(ILE BOURBON.)

PAR M. L. SIMONIN[1].

1861. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

IV

DE SAINT-BENOIT AU VOLCAN ET A SAINT-PIERRE.

Les campagnes de Saint-Benoît. — Débordement des rivières. — Le Brûlé de Sainte-Rose. — Le grand Brûlé. — Coulées de laves. — Le fond de la Marmite. — Les billets de banque de Saint-Joseph. — Les travaux du port de Saint-Pierre. — Les ouragans et les raz de marée. — Les productions et le commerce de la colonie.

De la paisible demeure de la rivière des Roches, où j'avais trouvé une si bienveillante hospitalité, je me rendis à Saint-Benoît, l'un des quartiers les plus importants de l'île après Saint-Denis. C'est aussi l'un des plus fertiles et des mieux arrosés. C'est là que les muscadiers et les girofliers donnaient les plus belles récoltes; c'est là encore que la canne est de la plus belle venue. Les sucreries sont nombreuses dans les environs, et plus d'un planteur de ce canton, plus d'un *habitant*, comme on appelle à Bourbon les grands cultivateurs, aujourd'hui dix fois millionnaire, a commencé sa fortune sans autres ressources que son travail. Le sol que le colon défriche et plante le récompense avec usure, et pour les hommes intelligents et travailleurs, il y a encore à la Réunion de l'argent à gagner et une belle fortune à faire : il y a place pour tout le monde au soleil des tropiques.

Je pris à Saint-Benoît, la diligence pour Saint-Pierre. Elle fait régulièrement chaque jour le tour de la moi-

1. Suite et fin. — Voy. page 145.

tié de l'île. Les pluies qui étaient tombées peu de temps auparavant avaient grossi la rivière des Marsouins, qui arrose Saint-Benoît, et le pont avait été emporté. Les rivières de Bourbon, pour être d'un petit parcours, jouent souvent de ces tours à l'administration des ponts et chaussées coloniale, et l'on citerait difficilement, dans l'île, un cours d'eau qui n'ait pas, deux ou trois fois au moins, emporté son pont à la mer. Il y en a même qui sont d'un régime si capricieux que l'on n'a pas pu les ponter : telle est la rivière des Pluies près Saint-Denis, et la rivière de Saint-Étienne près Saint-Louis.

De Saint-Benoît à Sainte-Rose, je perdis peu à peu de vue les champs de canne, et traversai des sites plus agrestes. A la rivière de l'Est, même accident qu'à celle des Marsouins; le beau pont suspendu jeté sur ce torrent rapide avait été emporté par l'orage des jours précédents.

A peine eus-je traversé la rivière sur un pont de service qui venait d'y être jeté pour relier du mieux possible les deux rives, que j'entrai dans le territoire de Sainte-Rose. Il m'offrit un tout autre aspect que les quartiers que je venais de visiter. Ici la nature volcanique de l'île se dévoile entièrement, et le *Brûlé de Sainte-Rose*, que l'on parcourt avant d'arriver à la ville, n'est que la coulée d'un ancien cratère. Les scories se montrent à nu, traçant à la surface du sol leurs contours sinueux. C'est à peine si un indice de végétation apparaît; quelques maigres fougères, quelques framboisiers sauvages sont les seules plantes qui ont pu pousser sur ce terrain vomi par le feu.

De Sainte-Rose à la forêt du Bois-Blanc, le spectacle change un peu ; on retrouve çà et là quelques pièces de terre plantées de canne ou de maïs ; et quelques habitations où l'on cultive des *vivres*. Dans les bois, qui par moments bordent la route, on distingue surtout des vangassayers, dont les fruits à la peau rouge, rappelant les mandarines de Malte, pendent en grappes odorantes.

Dès que nous eûmes traversé ces bosquets parfumés, nous entrâmes dans le *Grand-Brûlé*, et dans ce qu'on nomme l'*Enclos*. Là le tableau qui un instant s'était offert à nous dans le Brûlé de Sainte-Rose se déroula devant nous sur une plus large échelle, et nous courûmes, pendant près de dix kilomètres, sur une route ouverte à travers les scories du volcan. A gauche est la mer, où toutes les laves se rendent pendant la coulée, quand le cratère entre en éruption. Elles y produisent l'effet le plus pittoresque et le plus majestueux; c'est le feu qui vient se marier à l'eau. La mer, dans le mouvement de recul des vagues, semble se retirer devant la masse qui s'approche; elle revient ensuite au rivage, et léchant la scorie bouillonnante, dégage une colonne d'épaisse vapeur, qui se colore en rouge étincelant sous la haute température de la lave.

Le volcan de la Réunion n'est pas toujours en éruption. C'est à peu près une fois tous les ans, et quelquefois aussi moins souvent, qu'il donne des signes de son activité. En traversant le Grand-Brûlé, on recoupe les différentes coulées, et à leur aspect, ainsi qu'à la végétation qui les recouvre, on peut marquer leur âge relatif. Les coulées les plus récentes sont noirâtres, luisantes, et semblent à peine solidifiées. Elles présentent les formes les plus tourmentées, et parfois se sont élevées en dôme, accumulant leurs replis tortueux. Celles qui les ont immédiatement précédées sont couvertes d'efflorescences blanchâtres, et de quelques mousses ou lichens. Les coulées plus anciennes, qui se sont peu à peu éboulées, commencent à laisser passer, à travers leurs nombreux interstices, des fougères et quelques framboisiers sauvages qui y végètent tant bien que mal. Enfin sur les coulées les plus vieilles, presque entièrement nivelées, des palmiers et d'autres arbres de haute futaie sont parvenus à planter leurs racines.

Le cratère brûlant ne vomit pas toujours des laves; souvent c'est une pluie de cendres qui se disperse au vent; d'autres fois, une matière légère, vitreuse et en forme de filaments, à laquelle les créoles ont donné le nom pittoresque de *cheveux du volcan*. Les cendres sont transportées au loin, et un roulement sourd, comme un coup de tonnerre, annonce leur apparition. Les cheveux s'arrêtent près de l'embouchure du cratère et ils coulent souvent avec les scories.

L'Enclos, qui renferme le Grand-Brûlé formé de toutes les coulées de lave, est terminé à sa partie supérieure par le cratère aujourd'hui en activité, et qu'on appelle la *Marmite* ou le *Piton de fournaise*.

Les limites de l'Enclos, autour du volcan comme en descendant vers la mer, sont de véritables murs à pic, ce qui lui a valu son nom. Le cratère actuel paraît donc être un cratère d'affaissement, comme l'Etna, et non de soulèvement comme le Vésuve. Le terrain, dans un mouvement de bascule général, se sera incliné et affaissé vers la mer, pendant qu'à la partie opposée, le Piton de fournaise aura été porté à l'élévation de deux mille six cents mètres, qui est celle de son point culminant. Ce phénomène de dislocation s'est sans doute produit sous l'effet de la lave bouillonnant à l'intérieur, et dont les gaz mis en mouvement ont pressé sur les parois solides du terrain comme la vapeur dans une chaudière. Le cratère qui s'est ouvert joue ici le rôle d'une véritable soupape de sûreté, dont l'action est certainement efficace pour la petite étendue de l'île. Ce fait nous explique comment Bourbon, malgré son volcan, n'a jamais éprouvé de tremblement de terre sérieux.

La route du Grand-Brûlé, que nous traversâmes au galop des chevaux, a été coupée par la lave lors de la coulée de 1858. Le fleuve de feu s'était divisé, en descendant à la mer, en trois immenses bras mesurant ensemble près d'un kilomètre. Il s'avançait avec majesté, et mit plusieurs jours pour arriver jusqu'à la route. Le dégât fut bien vite réparé. Les communications ne furent que peu de temps interrompues, les habiles ingénieurs qui avaient ouvert cette voie n'étant pas hommes à laisser détruire leur ouvrage. Ce chemin à travers des laves mouvantes, que jusqu'à eux on avait cru impossible, est assurément l'un des travaux d'art les

plus remarquables de la colonie. Il faut non-seulement en remercier la science, mais encore faire à l'habile administration de M. Hubert Delisle, le gouverneur d'alors, la part qu'elle mérite dans cette belle et utile entreprise.

Avant de quitter le Grand-Brûlé et son sol de laves aux allures tourmentées et bizarres, je jetai un dernier regard vers le volcan qui fermait l'horizon à ma droite. Un nuage de fumée sortait lentement du cratère et, montant perpendiculairement dans l'air, s'arrêtait au-dessus du Piton de fournaise comme un gigantesque panache qui, la nuit, semble une colonne de feu. Tel le Vésuve m'était apparu de Naples lors de l'éruption de 1857. Mais le volcan de Bourbon est plus paisible et surtout moins dangereux que son frère d'Italie; il est aussi plus voisin de la mer, et c'est invariablement vers elle qu'il dirige les matières en fusion qui sortent de son mystérieux laboratoire.

Je sortis du Grand-Brûlé par une rampe assez ardue, et de là jusqu'à Saint-Philippe, je traversai alternativement des champs en culture et d'autres coulées de lave la plupart très-anciennes et vomies par des cratères éteints depuis des siècles. D'autres ont une origine plus moderne et même presque récente.

C'est de Saint-Philippe que l'on monte quelquefois au volcan. On peut s'y rendre aussi de Saint-Benoît ou de Saint-Pierre. Les créoles ne font guère cette excursion, et seuls les étrangers se la permettent quelquefois En ma qualité de voyageur ayant salué le Vésuve, les volcans des Andes et ceux du Mexique *où le sol tremble*, comme dit la chanson, je brûlais du désir d'aller donner un coup d'œil au cratère brûlant de Bourbon. Cet espoir, que j'avais nourri pendant plus de deux mois, fut déçu au moment de mettre mon projet à exécution, et il serait trop long de raconter ici les causes de ce contre-temps. Mon ami M. Maillard, touriste infatigable et ingénieur colonial à la Réunion pendant vingt-cinq ans, a été plus favorisé que moi. « Rien, me dit M. Maillard, ne peut décrire le grandiose du phénomène que nous aperçûmes lorsqu'après nous être couchés à plat ventre, de manière à ne laisser passer au-dessus de l'abîme que la tête et les épaules, nous vîmes au fond d'un puits de cent cinquante mètres de diamètre et de deux à trois cents mètres de profondeur, une nappe noire, sur l'un des côtés de laquelle paraissait se remuer une énorme boule de matières en fusion. Elle était d'une couleur rouge clair, et présentait comme le bouillonnement d'une marmite. Quand par moment ce bouillonnement prenait un peu plus d'intensité, la nappe noire se fendait ou plutôt s'étoilait, et la matière rouge, comprimée par le poids de cette couche ou poussée par une force intérieure, se faisait jour, sous forme d'un immense bourrelet, qui bientôt se refroidissait et ressoudait la surface un moment désunie. Parfois il se formait d'autres brisures d'une fente à l'autre, et si le polygone ainsi délimité était petit, les bourrelets de lave en fusion se rejoignaient, et les plaques détachées semblaient s'abîmer dans la masse rouge, qui apparaissait alors au-dessus de la croûte noire. De la partie bouillonnante sortaient des vapeurs sulfureuses qui avaient coloré en jaune les parois du cratère sur une largeur de trente à quarante mètres. Ces vapeurs, projetées par le vent, allaient se perdre dans l'atmosphère par la partie où nous n'avions pu aborder. »

A peu de distance de Saint-Philippe, j'atteignis le quartier voisin, baptisé d'un nom pieux comme tous les quartiers de l'île. Le nom de celui-ci est Saint-Joseph, et comme les cultures n'y sont pas encore très-étendues, les gens du peuple ont créé pour vivre une industrie assez avantageuse, d'ailleurs plus répandue encore à Saint-Philippe. Ils découpent en lanières les feuilles du vacoa et les tressent pour en faire des sacs à contenir le café et le sucre. Les hommes, les femmes, les enfants s'occupent sur le devant de leur porte à ce travail peu fatigant. On sera peut-être étonné d'apprendre qu'il se débite à Bourbon à peu près pour deux millions de francs par année de ces sacs de vacoa. A Maurice, il existe également un village dont les habitants se livrent à cette industrie, et les sacs qu'ils fabriquent sont même exportés par les Anglais jusque sur la côte de Natal, voisine de la colonie du Cap. Aussi les habitants de ce village appellent-ils gaiement les sacs de vacoa des *billets de banque*, parce qu'ils les échangent avantageusement contre de l'argent ou des objets de consommation chez tous les marchands de la localité.

J'arrivai à Saint-Pierre dans la soirée d'une journée si bien remplie, et dès le lendemain, je me rendis au port pour en visiter les travaux.

M. Maillard me fit visiter tous ses chantiers. Nous nous rendîmes d'abord aux carrières, où des blocs de plusieurs mètres cubes sont extraits à la poudre pour être ensuite précipités dans la mer et former les jetées. Les quais que nous parcourûmes ensuite se développent peu à peu, s'avançant sur les eaux; ils doivent comprendre le port dans une enceinte quadrangulaire. Le fond de la mer est creusé à la drague, et c'est par le moyen de cette machine qu'on enlève les bancs de coraux sous-marins.

Le port de Saint-Pierre sera le premier qu'aura la Réunion. Jusqu'à présent les rivages à pic ou sans aucun abri de la colonie bourbonnaise n'offrent que des rades inhospitalières, où, dans la saison des ouragans et des raz de marée, les navires ne peuvent tenir la mer. Les ouragans, les cyclones, comme on les appelle, font leur apparition dans le courant de l'été ou hivernage, c'est-à-dire du mois de novembre à mars. Le baromètre annonce généralement leur approche par la dépression subite de la colonne de mercure. Bientôt le vent souffle avec une violence inaccoutumée, et la pluie tombe à torrents. A terre, les arbres sont déracinés, les toits des maisons emportés. Sur la mer, malheur au navire qui se trouve sur la ligne de parcours du furieux tourbillon : il est englouti dans les ondes.

Les raz de marée, qui ont lieu généralement dans la saison des ouragans, sont des phénomènes d'un autre ordre et jusqu'ici assez mal expliqués. La mer, paisible au large, s'élève tout à coup sur la côte et vient se briser au rivage avec un fracas inusité. Les galets sont roulés avec un bruit sinistre, et l'on dirait le grondement du

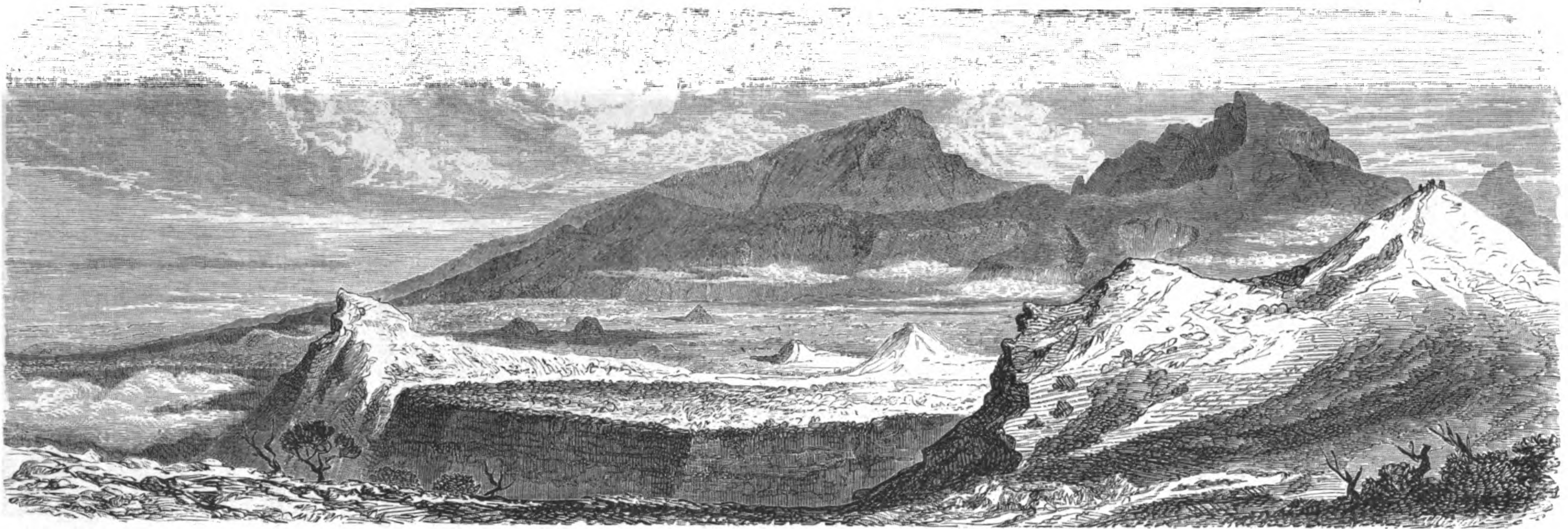
tonnerre. Cependant le ciel reste calme et aucun vent ne souffle. Peu à peu les vagues s'apaisent et la mer redevient tranquille. A Saint-Pierre, où les raz de marée se font surtout remarquer par leur violence, les dégâts sont souvent considérables, et l'on a eu principalement à en souffrir dans les travaux du port. Plus d'une fois des blocs gigantesques du poids de plus de vingt mille kilogrammes ont été violemment précipités du couronnement des jetées, contre lesquelles venaient battre des vagues énormes, irrésistible bélier. D'autres fois, des portions entières de jetées ont été démolies et dispersées sous la mer. Le mal a été bon à quelque chose, et il s'est ainsi formé une sorte de talus naturel beaucoup plus large à sa base que celui adopté par les ingénieurs, mais aussi beaucoup plus solide et plus à l'abri des attaques des raz de marée.

Malgré tant d'ennemis conjurés, les travaux du port

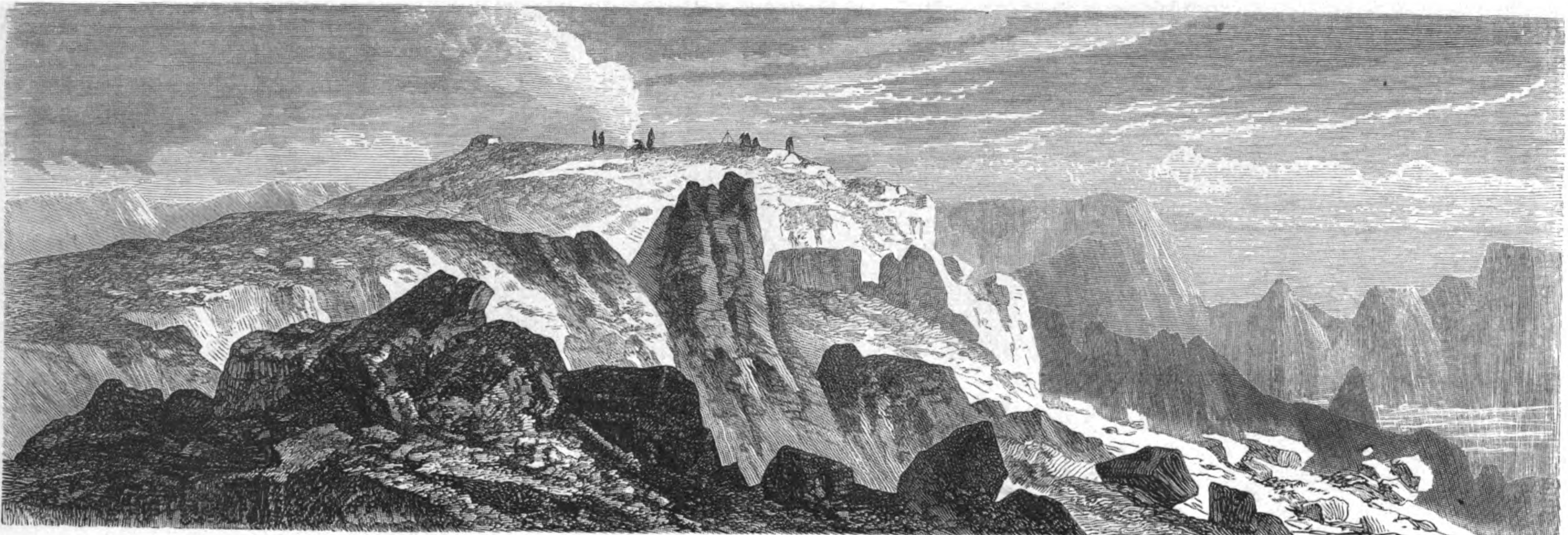


Jardin d'une maison de ville, à Saint-Pierre. — Dessin de H. Stock d'après une photographie.

de Saint-Pierre s'avancent, et déjà les caboteurs et les navires de long cours qui fréquentent ces parages ont moins à souffrir que par le passé des ouragans et de la grosse mer. Il faut à toute force un port à la Réunion, il lui faut des bassins de radoub et de carénage pour réparer les navires qui la fréquentent ou qui reviennent de l'Inde. Tout cela se fera à Saint-Pierre et peut-être aussi à Saint-Paul. Deux ports ne seront pas superflus, car l'île de la Réunion est assurément la plus belle des colonies qui sont restées à la France, et c'est aussi la plus productive. Chaque année elle est visitée par environ quatre cents navires, presque tous français, et la valeur de son commerce d'importation et d'exportation atteint aujourd'hui quatre-vingts millions de francs. La métropole fournit surtout à la colonie des tissus, des vins, des liqueurs, de l'huile, du savon, des modes, et tous les articles



Vue panoramique prise du piton des Neiges. — Dessin de E. de Bérard d'après l'album de M. le marquis de Trévise.



Sommet du Grand-Bénard. — Dessin de E. de Bérard d'après l'album de M. le marquis de Trévise.

dits de Paris, enfin des machines et des mules pour le travail des sucreries. Les colonies de l'Inde envoient du riz, des toiles bleues ou guinées, du tabac, du poisson salé. Terre-Neuve expédie de la morue, qui forme avec le riz la principale nourriture des noirs et des Indiens engagés. La morue gâtée s'emploie comme engrais concurremment avec le guano, que l'on tire en grande partie du Pérou.

Le commerce avec l'étranger a lieu surtout avec l'Inde anglaise, la colonie du Cap, l'Australie, Maurice et Madagascar. Les marchandises importées sont des blés, des légumes secs et autres graines, de l'huile de coco, des viandes salées. De Madagascar on tire des bœufs, des moutons et des porcs, et beaucoup de volaille.

En retour de tous les produits qu'elle reçoit, l'île de la Réunion expédie surtout du sucre, sa principale production. Le chiffre de la fabrication atteint aujourd'hui plus de soixante-dix millions de kilogrammes. Il faut compter aussi près de deux millions de litres d'arak consommés presque entièrement dans le pays.

Après le sucre vient le café, toujours très-renommé pour son excellente qualité, mais dont l'exportation actuelle ne dépasse pas deux cent mille kilogrammes. C'est juste le dixième de ce qu'elle était avant les grands ouragans de 1829, et avant que la culture de plus en plus progressive de la canne n'ait fait aussi arracher presque tous les pieds de café.

La production du girofle atteint à peine aujourd'hui trente mille kilogrammes, et celle de la noix muscade trois mille. Celle du cacao ne peut satisfaire que la consommation locale, et celle du coton a disparu. Elle était jadis une des principales ressources de la colonie. Le coton en effet est indigène à la Réunion, et certaines variétés de cette plante donnaient à Saint-Paul et Saint-Leu des produits très-estimés. En revanche la culture de la vanille est depuis quelques années en très-grande faveur, et l'exportation des gousses desséchées arrive aujourd'hui au chiffre de dix mille kilogrammes.

Comme on le voit, c'est encore le sucre qui forme l'élément principal du commerce d'exportation de la colonie; chaque année la canne est cultivée davantage. Il est à désirer que les colons n'aient pas un jour à se repentir d'avoir ainsi tout négligé : café, épices, coton, cacao, pour la précieuse graminée.

V

DE SAINT-PIERRE AUX EAUX THERMALES DE CILAOS.

Saint-Pierrois et Saint-Paulois. — Splendide panorama. — Colonisation de la plaine des Cafres. — La route de Cilaos. — Les petits blancs. — Vue du cirque de Cilaos. — La fontaine de Jouvence. — Les mines d'or. — Prudent et Boyer. — L'excursion de Bras-rouge. — Je mange des vers.

Saint-Pierre, où je m'arrêtai quelques jours, est une des villes les plus agréables de Bourbon. Dans ses rues bien pavées courent d'abondants ruisseaux à l'eau limpide. Çà et là de belles maisons déroulent leurs élégantes varangues au milieu de jardins bien entretenus. L'air est vif et frais, le vent souffle presque tous les jours, et les habitants du pays, les Saint-Pierrois, pour les appeler de leur nom créole, empruntent à ce climat une activité, une énergie qui leur sont propres et qui les fait aisément reconnaître par toute la Réunion. Saint-Pierre est l'antipode de Saint-Paul, et tandis que les négociants Saint-Pierrois, à la suite de nombreuses démarches, ont obtenu l'autorisation de creuser un port, et reçu des subsides du gouvernement métropolitain et colonial, les apathiques Saint-Paulois en sont encore à demander la même faveur et à s'apercevoir qu'ils n'ont rien obtenu.

Pendant le peu de temps que je passais à Saint-Pierre, j'aimais à me rendre le matin sur les jetées, et de là je jouissais tout à l'aise du splendide panorama qui se déroulait à ma vue. Sur le rivage se dresse le mât de pavillon, et plus loin la ville, coquettement cachée au milieu des arbres de ses jardins, laisse à peine apercevoir quelques-unes de ses maisons. A l'horizon, sur le dernier plan, les gorges profondes de l'Entre-deux, le Grand-Bénard, terminé comme un promontoire à pic, les trois Salazes, aux cimes dentelées, et enfin le Piton des Neiges, le géant de l'île, se dessinent successivement. On dirait une ligne uniforme de montagnes, une chaîne continue de porphyre et de granit. Les teintes sont heureusement variées, mêlées de bleu et de rose. Il faut choisir le matin pour jouir de ce grand spectacle, car dès que le soleil passe au zénith, des nuées blanchâtres s'étendent comme un rideau et, montant lentement le long de ces montagnes abruptes, finissent par les cacher tout à fait.

A droite est la plaine des Cafres, et derrière elle la plaine des Palmistes; une route transversale, reliant Saint-Benoit à Saint-Pierre, les recoupe dans toute leur longueur.

La plaine des Cafres est devenue depuis quelques années le pays des paisibles cultures et de l'élève du bétail. On y fabrique du fromage et du beurre comme en Suisse et en Normandie, et au milieu de ses vertes prairies l'on peut s'abreuver de lait. Les *bondons* qu'on y confectionne ne craindraient pas d'entrer en concurrence avec ceux de Neufchâtel, et les légumes, surtout les pommes de terre, y sont de première qualité.

J'avais à choisir entre une excursion vers ces vastes campagnes, ou une tournée aux eaux thermales de Cilaos. Ce cirque, opposé à celui de Salazie, est beaucoup plus pittoresque. Il m'apparaissait de Saint-Pierre, s'étendant aux pieds des Salazes, du Gros-Morne et du Piton des Neiges. Je me décidai à en faire l'ascension, et je partis à pied un matin, avec un guide pour porter mon bagage. Les créoles montent d'ordinaire en chaise à porteur; c'était là un mode de locomotion qui répugnait à ma qualité d'Européen, et surtout de touriste géologue. Quelques-uns, plus hardis, font cette excursion à cheval; mais le chemin est en précipice tout le long du parcours, et je jugeai prudent de le connaître avant d'enfourcher une monture. En somme, quarante kilomètres de route, plus une différence de niveau d'un kilomètre en hauteur, ne me parurent pas composer les éléments d'une trop fatigante journée de marche.

Jusqu'à la rivière de Saint-Étienne, le chemin n'offre

rien de particulier, si ce n'est les champs de cannes plantureux qui s'étendent au loin par toute la plaine.

A partir de la rivière, la route se resserre entre deux montagnes à pic, couronnées de bois jusqu'à leur cime : on entre dans ce qu'on nomme le *Serré*. Je passai sur des poutres branlantes le bras ou torrent de Cilaos; je traversai de verts bosquets plantés de bois noirs et de tamarins; des caféiers végétaient sous leurs frais ombrages; ils étaient couverts de leurs baies rouges ressemblant à de petites cerises. Cette gracieuse oasis forme ce qu'on nomme une *îlette*. Bientôt la route s'élève suspendue aux flancs d'une montagne abrupte : on rencontre quelques tunnels, puis la voie redescend vers le bras de Cilaos, que l'on franchit pour la troisième fois. Ce point, appelé le *Pavillon*, marque la première étape. Il est à moitié chemin.

Quelques cabanes perdues au milieu des bois ; quelques maigres jardins, où l'on cultive surtout du maïs, des courges et des haricots, m'étaient apparus par moments. C'est là que se réfugient les *petits blancs*, descendants non mêlés des premiers colons de Bourbon. Devenus farouches à force de vivre isolés, ils aiment mieux cacher leur oisiveté et leur pauvreté dans la solitude, que d'habiter la ville où il faudrait travailler tout le jour, et se voir confondus avec les noirs et les mulâtres. Ces petits blancs, ainsi que les gentillâtres campagnards, ont de l'orgueil à leur manière ; mais *la faim fait sortir le loup du bois*, et peu à peu les petits créoles, comme on les appelle encore, consentent à s'apprivoiser et à quitter les *hauts* pour descendre dans les *bas*, c'est-à-dire dans la plaine.

Du Pavillon la route de Cilaos ne tarde pas à s'élever sur une rampe très-rapide. On traverse un dernier tunnel, et l'on arrive au point dit le *cap Noir*, le plus difficile de la route. On a peine à concevoir comment on a pu ainsi suspendre un chemin sur l'abîme. Que l'on jette les yeux au-dessus de soi, ou que l'on regarde au-dessous, on demeure saisi d'étonnement, et il est bon de n'être pas sujet au vertige.

A peine eus-je franchi le cap Noir, que le cirque de Cilaos, semblable à un immense cratère, commença à se profiler sur le dernier plan de l'horizon. Le Grand-Bénard, les trois Salazes, le Gros-Morne et le Piton des Neiges se dessinaient à la fois, portant jusqu'à une hauteur de plus de trois mille mètres leurs cimes dénudées.

Ému d'un aussi imposant spectacle, je m'arrêtai. La teinte d'un noir violacé qu'affectaient, à la lumière du soleil, les roches basaltiques qui composent ces gigantesques masses, tranchait sur la couleur bleue du ciel. Par moments quelques nuages blanchâtres apparaissaient tout à coup, et s'élevant peu à peu le long de ces hautes montagnes, s'arrêtaient à mi-chemin comme retenus par une sorte d'attraction électrique. A côté de moi, des pics isolés, aux formes tourmentées, originales, le Piton de sucre, le Bonnet de prêtre, dominaient la route de toute leur élévation, et semblaient prêts à perdre l'équilibre et à me couvrir de leurs débris. Ces gigantesques pyramides, plantées là par la main de Dieu, proclament les œuvres solennelles du créateur : on dirait des sentinelles avancées commises dès l'origine des temps à la garde de ces montagnes.

La gorge au fond de laquelle coule le bras de Cilaos que je suivais depuis le commencement de ma route, se resserre ici tout à coup. Les défilés disparaissent cachés dans les rochers; aucune issue ne semble ouverte, et quand le bras de Benjoin, de bras Rouge, et celui de Saint-Paul viennent, par leur commune réunion, former le bras de Cilaos, on se demande d'où sortent ces trois cours d'eau tant le lit dans lequel chacun coule est étroit.

La route qui mène aux sources thermales suit d'abord le bras de Benjoin. Au point où on le traverse est une cascade aussi haute que celle du Niagara, et dont l'eau, dans sa chute, laisse aller au vent une poussière liquide que les rayons du soleil colorent comme un arc-en-ciel.

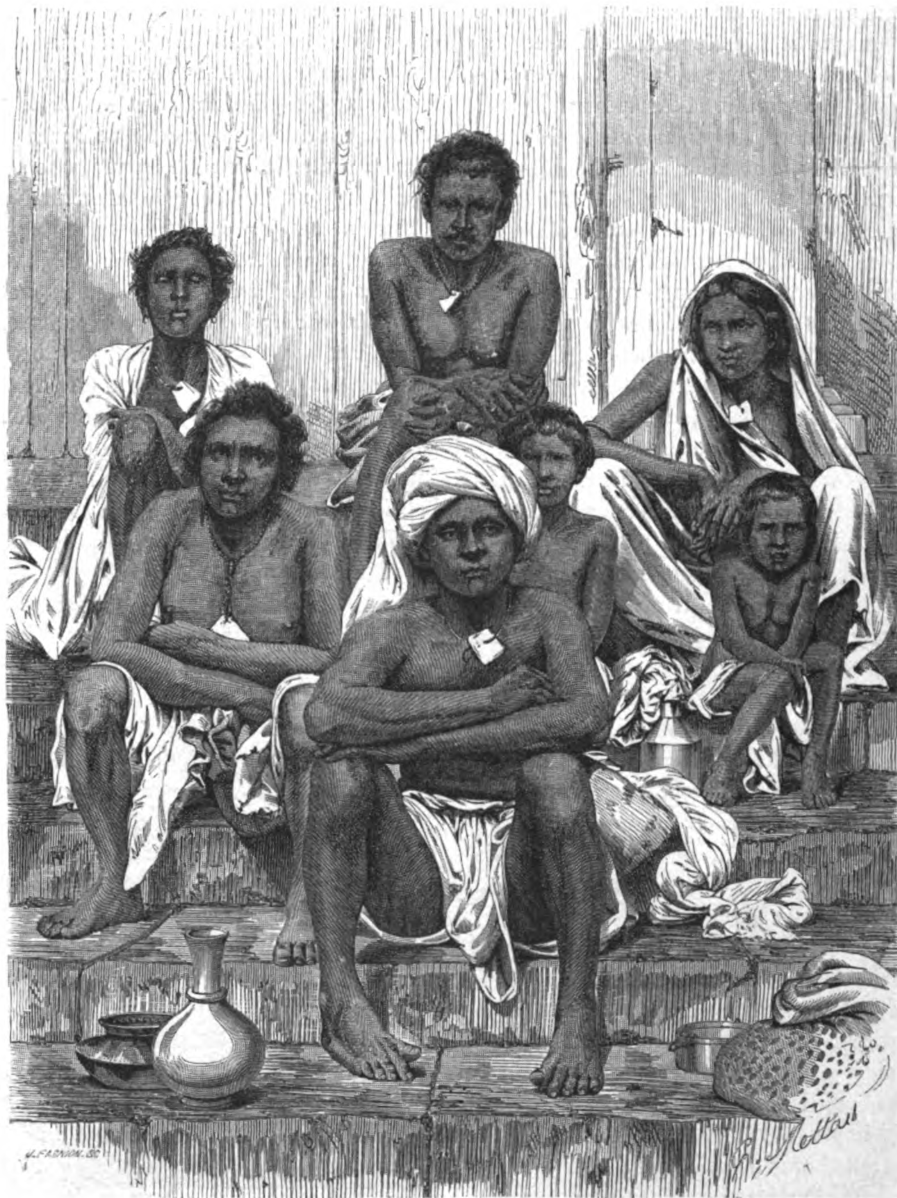
A peine eus-je traversé le torrent que je rencontrai quelques chalets. A la hauteur que j'avais atteinte, les fraisiers et les framboisiers viennent naturellement, et dans les champs défrichés les petits créoles récoltent la plupart des légumes d'Europe : les petits pois, les lentilles, les haricots et les pommes de terre, qui jouissent dans ces parages d'un renom bien mérité. On se livre aussi sur ce point à la culture de quelques arbres fruitiers de nos contrées, tels que le pêcher, le poirier et l'abricotier. Mais dans les bois on ne rencontre encore que des essences tropicales : le bois rouge, le bois blanc, le café marron ou sauvage, etc.

Je m'engageai dans la forêt, puis je traversai l'ilette des Étangs et j'arrivai enfin à Cilaos. L'air était vif et humide, la vapeur d'eau qui s'était formée pendant le jour se condensait dans l'air en un épais brouillard à l'approche de la nuit. Je fis allumer un grand feu, et pendant que l'on mettait en ordre la cabane qui m'avait été offerte, je descendis vers les sources thermales pour prendre un bain avant le souper.

Depuis deux mois que j'étais à la Réunion, les colons m'avaient maintes fois parlé des eaux minérales de Cilaos. Suivant eux on sortait rajeuni de ces bains, et nulle jouissance au monde n'était plus douce que de se plonger dans cette fontaine de Jouvence. Je faisais, en écoutant ces récits, la part de l'exagération et du patriotisme créole, et je n'étais que médiocrement convaincu. Mais, arrivé à Cilaos, je fus bien obligé de me rendre à l'évidence, et de confesser à mon tour l'étonnant effet de ces eaux. Que le lecteur se figure une baignoire naturelle creusée dans le sol. Le fond est de menu gravier, les bords sont formés de grosses dalles, et vers l'entrée, sous l'eau, est une large pierre sur laquelle on s'assied. La place est vaste; des familles tout entières peuvent entrer dans le bassin et s'y mouvoir en toute liberté. Chaque baignoire est recouverte d'un toit et limitée par des cloisons de paille; une chaise ou plutôt un escabeau de bois et une barre transversale servent à déposer les habits, et la porte est fermée au moyen d'un rideau que doit apporter le baigneur.

Ces dispositions, bien que d'une simplicité toute primitive, ne laissent pas d'être fort originales. Les

eaux sourdent dans le bain, et s'en vont par un déversoir qui laisse écouler le trop plein. L'eau est donc toujours renouvelée et toujours à la même température, et cette température est la plus agréable que puisse présenter un bain, c'est celle de trente-sept degrés centigrades, c'est-à-dire précisément celle de la chaleur du corps. A mesure que l'eau arrive dans la baignoire s'échappant de dessous le sol, on éprouve un indescriptible bien-être. Je sentais tout autour de ma poitrine les filets d'eau minérale qui glissaient comme une douche salutaire, et entre tous mes membres montaient les bulles de gaz qui me caressaient comme autant de serpents. On est vivifié, rajeuni, comme le prétendent les créoles, par l'un de ces bains bienfaisants. Ceux qui montent à pied à Cilaos ne connaissent pas de meilleur moyen de se délasser de leur fatigue. On peut d'ailleurs rester impunément plu-



Indiens engagés. — Dessin de Mettais d'après une photographie de M. Bevan.

sieurs heures dans la baignoire, et quelques-uns y passent la nuit. Voilà ce que j'ai vu et éprouvé, et je puis dire aux incrédules : *Experto crede.*

Les eaux de Cilaos, comme celles de Salazie, sont alcalines, ferrugineuses et gazeuses; elles ont une saveur aigrelette, un peu métallique. Elles sont très-bonnes à boire pendant les repas. Une source d'eau minérale fraîche sort de terre à côté des sources chaudes, et c'est à celle-là que l'on puise de préférence pour boire : on réserve la seconde pour les bains. Ces eaux sont très-efficaces dans les maladies de foie et d'estomac. Elles sont plus riches en principes minéraux et plus chaudes aussi que celles de Salazie ; mais ces dernières sont plus facilement accessibles et plus voisines de Saint-Denis, ce qui a fait leurs succès. Quant à la thermalité de ces sources et à leur composition chimique, elles sont suffisamment expliquées par le voisinage d'un volcan en activité, et la nature du sol que les sources traversent.



Cirque de Cilaos. — Dessin de E. de Bérard d'apres une photographie de M. Bevan.

Je n'étais pas monté seulement à Cilaos pour prendre un bain d'eau minérale. Il existait, disait-on, dans les environs des filons aurifères très-riches et très-puissants. La Californie n'était rien à côté de Bourbon, et à en croire un créole, cent mille mineurs, travaillant pendant cent mille ans (ce sont ses propres expressions), effleureraient à peine le gisement qui venait d'être découvert. Deux chasseurs de cabris, deux de ces hardis *passeurs de remparts*, dont la race se perpétue à Bourbon, tandis que celle des cabris ou chèvres sauvages disparaît tous les jours, consentirent à m'accompagner sur le nouvel Eldorado. Ils avaient nom Prudent et Boyer. Le premier, parleur infatigable, causant un peu de tout et de beaucoup d'autres choses encore, ayant navigué, vu l'Inde et l'Europe, et portant par antiphrase sans doute le nom que lui avait donné l'état civil; le second, froid, calme, impassible, n'ayant jamais quitté l'île Bourbon où il était né, mais solide au poste, comme on dit, et gravissant nu-pieds les plus hautes montagnes, les pics les plus ardus. Tous deux beaux hommes, secs et nerveux, et porteurs d'une barbe noire à rendre jaloux un sapeur.



Le chasseur de cabris. — Dessin de Janet Lange d'après l'album de M. le marquis de Trévise.

Nous sortîmes de Cilaos et nous nous enfonçâmes dans les bois. De temps en temps, Prudent se plaisait à signaler notre marche à sa femme qui était restée au village. Il tirait à cet effet, de quart d'heure en quart d'heure, un coup de pistolet que l'écho renvoyait à la plaine. Prudent n'avait apporté que la poudre et les capsules. Le sable du ravin, la mousse des rochers servaient de plomb et de bourre, et le tuyau d'une pipe chassait la charge dans le canon.

Nous passâmes, avançant prudemment un pied l'un

devant l'autre, au bord d'un précipice à pic, de plus de trois mille pieds de profondeur verticale. Peu s'en fallut que je n'eusse le vertige, et aucun de nous ne parlait. On entendait la respiration sortir haletante de nos poitrines : nous poussâmes ensemble un *ah!* de soulagement quand le mauvais pas fut franchi.

Nous ne tardâmes pas ensuite à nous engager sur les flancs d'une montagne si roide, que l'on pouvait à peine y rester debout. Guides et porteurs, marchant nu-pieds, se cramponnaient de leurs jarrets d'acier à la terre et à la mousse; mais moi, chaussé de *knémides* que les Grecs d'Homère n'eussent pas désavouées, je glissais à chaque instant et manquais de rouler jusqu'au bas de l'abîme. Prudent me soutint par derrière, Boyer me saisit une main par devant, et je finis ainsi l'ascension.

Puis la descente commença et, après une série d'incidents de tous genres, nous arrivâmes au fond du Bras-Rouge. Le minerai d'or, si pompeusement annoncé, se résumait en quelques cristaux jaunes de pyrite ou sulfure de fer, perdus au milieu d'un filon argileux. L'éclat métallique et la couleur étaient tout ce qu'ils avaient de commun avec le précieux métal californien. A côté, une source minérale ferrugineuse avait tapissé d'une couche d'ocre rouge les parois de la montagne d'où elle s'échappait. Des blocs énormes, jetés en travers du ravin, témoignaient de la violence du courant à l'époque de ces pluies torrentielles que les créoles ont si bien nommées des *avalaisons*. La vapeur d'eau, condensée en épais nuages, nous cachait les sommets des montagnes au pied desquelles nous nous trouvions; mais si parfois une éclaircie avait lieu, le Grand-Bénard ou le Piton des Neiges découvraient tout à coup leur cime déchiquetée; elle paraissait, par une sorte d'illusion d'optique, d'une hauteur double et parfois triple de ce qu'elle était en réalité. On aurait dit les pitons les plus élevés des Andes ou bien ceux de l'Himalaya.


Homme et femme malgaches. — Dessin de Mettais d'après une photographie.

Revenus du fond du bras Rouge, comme jadis Énée des enfers, nous fîmes halte, avant de rentrer à Cilaos, au *Camp des Chasseurs*. Prudent alla cueillir des fraises dont l'arome me parut superfin, et Boyer parvint à dénicher, au milieu de troncs d'arbres pourris, quelques gros vers que nous fîmes rôtir, et que nous étendîmes ensuite comme du beurre sur le pain.

Lecteurs, vous faites la grimace, et je la faisais aussi comme vous, mais je ne tardai pas à changer d'avis, et si les choux palmistes de Bourbon composent un légume exquis parmi tous autres, les vers de Cilaos méritent aussi d'être appréciés des gourmets. Les anciens Romains, malgré leurs plats de langues d'oiseaux, les modernes Chinois, n'en déplaise à leurs nids d'hirondelles, n'ont jamais rien dégusté de plus fin.

VI

SAINT-LOUIS ; SAINT-LEU. DÉPART DE LA RÉUNION.

La vendange des tropiques. — Fabrication du sucre. — L'usine de M. Deshayes. — Les travailleurs indiens, nègres, arabes et chinois. — Population de la colonie. — Le château du Gol. — De Saint-Louis à Saint-Leu et Saint-Paul.

Dire que la descente de Cilaos à Saint-Louis fut moins pénible que la montée, et que je la fis en beaucoup moins de temps, c'est avancer une vérité digne de M. de la Palisse. Je demande néanmoins qu'on me passe cet axiome : il servira d'entrée en matière à ce sixième et dernier chapitre de mon voyage.

Je reçus à Saint-Louis une hospitalité toute créole dans la maison de M. Denis Payet, conducteur des ponts et chaussées et ingénieur communal. Saint-Louis, situé au milieu des arbres, est traversé par la grande route de Saint-Pierre à Saint-Denis. Un ruisseau d'eau courante passe devant chaque maison, et rafraîchit l'air déjà parfumé de l'odeur des fleurs. La porte de ma chambre ouvrait sur un vaste jardin, où les manguiers, les bananiers et les tamarins répandaient une ombre bienfaisante. Assis le soir hors de la maison,

nous buvions le *faham* odorant, ce thé de l'île Bourbon, digne rival de celui de Chine, et nous nous laissions aller à d'interminables causeries. Mon hôte me racontait les émouvantes aventures du temps de l'esclavage, à l'époque où les *grands marrons* infestaient l'île, et avaient choisi comme asile les inaccessibles cavernes sur les flancs du Piton des Neiges. On se rappelle encore à Bourbon et la féroce hardiesse de ces noirs et l'indomptable courage des chefs de détachement, qui allaient les traquer jusque dans leurs impénétrables demeures. — « Jette ta sagaye et rends-toi, » dit un jour Mussard, le plus vaillant de ces chasseurs de noirs, à l'un de ces chefs de bandes sur lequel il était tombé à l'improviste. — « Jette ton fusil, » repartit le Cafre.

Je profitai de mon séjour à Saint-Louis pour étudier plus en détail que je ne l'avais fait jusque-là la culture de la canne et le travail des sucreries. Le mois de juin était venu, et avec lui le précieux roseau arrivait à maturité. Certaines variétés commençaient même à se couronner d'une aigrette violette, qui indique au planteur que le moment de la coupe est proche. Alors les sucreries, jusque-là inactives, entrent en mouvement; on visite, on répare toutes les machines, et bientôt la coupe commence. La canne est taillée à son pied, débarrassée de ses feuilles et jetée sur des charrettes traînées par des mules ou des bœufs. Elles prennent le chemin de l'usine, où bientôt une nouvelle charrette arrive remplaçant celle qui s'en va. Il n'y a dans le travail ni trêve ni repos, hormis aux heures de repas. La coupe est la vendange des tropiques, et du temps des noirs c'était l'époque des fêtes champêtres et des danses échevelées.



Jeune fille malabare. — Dessin de Mettais d'après une photographie de M. Bévan.

Aujourd'hui que les immigrants de l'Inde ont presque partout remplacé le noir, les cris et les jeux ont disparu, car l'Indou, sombre et mélancolique, est loin d'être aussi expansif que le joyeux enfant de l'Afrique.

A mesure que la coupe se poursuit dans les plantations, la *roulaison* commence dans les sucreries. Le roseau jeté entre des cylindres de fonte (le moulin) donne un jus aqueux et sucré qu'on nomme *vesou*. La partie ligneuse de la canne, appelée *bagasse*, est mise à part et desséchée; elle forme le combustible qui sert à chauffer les chaudières.

Le vesou tombe dans de vastes bassines en cuivre, ou *défécateurs*. On le purifie au moyen de la chaux qui précipite les sels terreux renfermés dans la liqueur sucrée, et coagule l'albumine. Le liquide, écumé et décanté, prend alors le nom de *sirop*, et descend dans des chaudières étagées, en tôle de fer, que l'on appelle les *batteries*. Elles sont chauffées par le feu ou par la vapeur. Le sirop s'y concentre au degré voulu, et passe enfin dans d'énormes chaudières en cuivre rouge et de forme sphérique, où l'on produit le vide. C'est là qu'ont lieu la cuite et la cristallisation. Une dernière opération, celle du *turbinage*, consiste à décolorer et dessécher les cristaux par le moyen de toupies métalliques, mues par la vapeur, et faisant plusieurs milliers de tours par minute.

Le système de fabrication du sucre, tel que je viens de le décrire, est le plus perfectionné. Il n'est pas encore en usage dans toutes les sucreries, mais peu à peu les établissements qui sont restés fidèles aux anciennes mé-

thodes, reconnaissent l'utilité du nouveau système et l'adoptent résolûment. Les *sucriers* de Bourbon sont avant tout gens de progrès, et il est peu de colonies qui soient aussi avancées dans la fabrication du sucre.

Le travail d'une sucrerie est l'un des plus curieux que l'on puisse voir. Les chauffeurs à moitié nus, dégouttant de sueur, sont devant leurs chaudières qu'ils nourrissent avec usure et qui dévorent la bagasse avec une insatiable ardeur. Ceux-ci écument es sirops, ceux-là les décantent. Les uns veillent aux turbines, les autres au moulin et à la machine à vapeur. Le bruit métallique des cylindres, la ronde étourdissante des toupies se mêlent aux cris et aux chants des ouvriers. Au dehors, les cheminées de l'usine vomissent une fumée noire et épaisse, et devant l'établissement les mules du Poitou, attelées à leur charrette qu'on décharge, ouvrent bruyamment leurs naseaux pour respirer à pleins poumons l'odeur agréable qui se dégage de la sucrerie.

La roulaison était sur le point de commencer quand j'arrivai à Saint-Louis. Une vaste usine, qui travaille presque toute l'année, celle de M. Deshayes, était déjà en mouvement, et je m'empressai de la visiter. Tout est là disposé dans une symétrie et un ordre qu'on ne peut s'empêcher d'admirer. Tous les appareils reluisent comme s'ils étaient neufs; le parquet lui-même, en dépit de la mélasse, est d'une irréprochable propreté.



Indiens et nègres de l'île de la Réunion. — Dessin de Mettais d'après une photographie de M. Bévan.

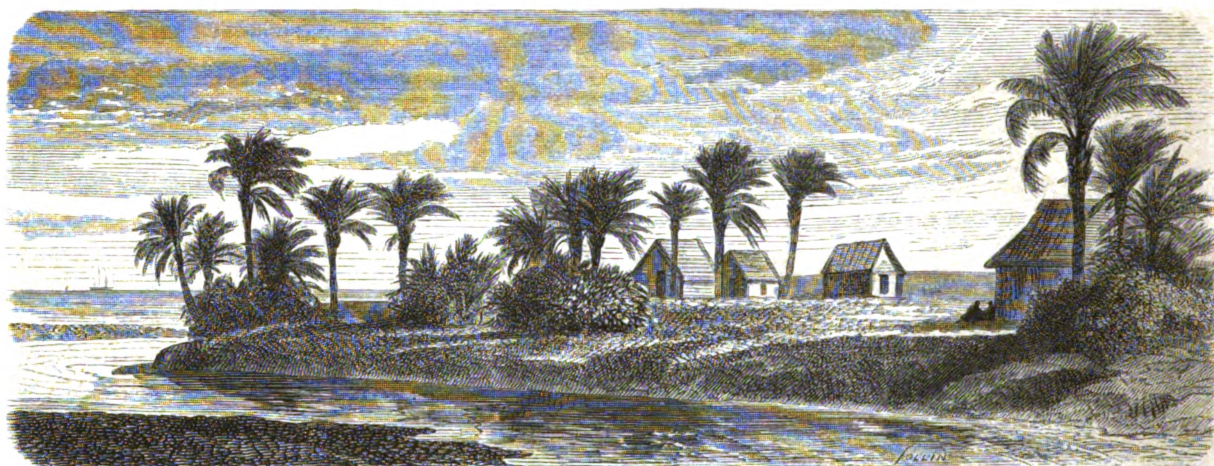
Le directeur de ce bel établissement n'est pas seulement un habile sucrier, c'est aussi un intelligent planteur. Une partie du sol qu'il a défriché, aujourd'hui couverte de cannes et naguère encore de blocs basaltiques au lieu de terreau, a reçu de lui le nom de *Pierrefonds*, qui consacre un succès de plus. Le travail du planteur, comme le comprend M. Deshayes et comme le pratiquent presque tous les colons bourbonnais, demande d'ailleurs une grande expérience. Il faut connaître les différentes variétés de cannes, les terrains qui conviennent à chacune d'elles, la quantité de guano ou d'autres engrais qu'on doit verser à leur pied. Ici l'on cultivera la canne rouge de Taïti ou la canne jaune; là la canne de Batavia ou bien celle de Chine; ailleurs il faut combattre le *borer*, ce ver rongeur qui, s'introduisant dans le roseau, se loge dans le tissu cellulaire, mange le sucre et fait dépérir la tige. Sur un autre point, c'est un champ à défricher et à fumer pour le préparer à recevoir la canne. Enfin, il faut tenir tout son monde de travailleurs occupé et content, et arriver au moment de la coupe et de la roulaison, avec une *bande* d'engagés disciplinée et assez nombreuse pour que toutes les opérations marchent dans un ensemble parfait.

Les ouvriers que l'on emploie à tous ces travaux divers, depuis l'abolition de l'esclavage, sont surtout des immigrants indiens. L'affranchissement des esclaves a eu lieu en 1848, et les noirs ont presque tous refusé de travailler pour leurs anciens maîtres. Émancipés, ils se

sont déclarés *citoyens*, et à ce titre ont généralement refusé de prêter leurs bras à autrui. On s'est alors adressé à l'Inde, mais comme le noir est plus robuste que l'Indien, on a aussi engagé des travailleurs sur la côte d'Afrique. Quelques faits déplorables auxquels ce mode de recrutement a donné lieu ont fait défendre par le gouvernement français l'immigration africaine, de telle sorte que ce sont aujourd'hui les Indiens seuls qui font presque tout le travail des plantations et des sucreries. On les engage à leur arrivée dans la colonie, et la répartition en est faite par les soins de l'administration. Les contrats d'engagement sont limités à cinq ans. L'Indien est pour l'ordinaire soumis, sobre, intelligent et n'est inférieur au noir que sous le rapport de la force physique.

Le nombre des immigrants de l'Inde aujourd'hui employés à la Réunion, soit dans les divers établissements et habitations, soit dans le service domestique, est d'environ quarante mille; dans ce nombre les femmes n'entrent guère que pour un dixième. Les Africains, y compris les Malgaches, et quelques centaines d'Arabes des Comores ou de la mer Rouge, sont au nombre de vingt-cinq mille, dont cinq mille femmes. On a voulu essayer aussi d'introduire des Chinois. Il en est venu un certain nombre dont on a été très-peu satisfait; et il en reste environ quatre cents qui ont déserté les plantations et s'occupent du commerce de détail. Le fils du Céleste-Empire est né marchand, et beaucoup de boutiques d'épiciers, à la Réunion, sont tenues par ces Asiatiques qui y font d'excellentes affaires. A Saint-Denis on envoie sa bonne chez le Chinois comme à Paris chez l'épicier du coin.

En réunissant le nombre des travailleurs indiens et africains engagés depuis l'émancipation, on arrive à un total de soixante-cinq mille. D'autre part, l'ancienne population esclave, libérée le 20 décembre 1848, est évaluée aujourd'hui à cinquante-deux mille noirs : c'est donc en tout cent dix-sept mille habitants de couleur que renferme la Réunion. Le nombre des maîtres, ou si l'on veut la population libre avant l'émancipation générale, plus tous les Européens arrivés dans la colonie depuis 1848, est d'environ quatre-vingt mille âmes, ou les deux tiers



Embouchure de la rivière de Saint-Leu. — Dessin de E. de Bérard d'après une photographie de M. Bevan.

du nombre de la population ouvrière. Au total l'île Bourbon renferme aujourd'hui près de deux cent mille habitants, et arrivera certainement sous peu, avec la liberté d'émigration que les Anglais viennent de permettre dans l'Inde, à deux cent cinquante mille âmes au moins. L'île Maurice dépasse à cette heure le chiffre de trois cent vingt mille.

Les travailleurs indiens sont disséminés le jour dans les champs de cannes, et rentrent le soir à l'établissement autour duquel on les loge dans des cahutes ou *paillottes*, faites de chaume et de bambous. Près de Saint-Louis, quelques-unes de ces vastes plantations occupent plus de quatre à cinq cents travailleurs. Les plus belles, qui me rappelèrent les magnifiques campagnes de Saint-Benoît, dépendent du château du Gol. Je visitai cette antique demeure; c'est là que le poëte Bertin a passé une partie de son enfance, c'est là sans doute qu'il est né, et il a chanté ce séjour dans une gracieuse épître à M. Desforges-Boucher, ancien gouverneur général des îles de France et Bourbon. Les somptueux appartements qu'il s'est plu à décrire et les jardins fleuris qu'il a célébrés n'existent plus. Le château tombe presque en ruines, ou du moins m'a semblé fort mal entretenu. Quelques maigres plates-bandes étalent une mince couche de terreau veuve de fleurs et d'arbustes, et la canne, cette plante que personne ne néglige, s'étend jusqu'au pied du manoir. Derrière est l'étang du Gol, où quelques bœufs madécasses, entrant dans la vase jusqu'à mi-jambe, s'arrêtent pour étancher leur soif; puis vient la mer qui se prolonge au loin, jusqu'aux confins de l'horizon.

Cependant la fin de juin s'avançait, ramenant l'époque prochaine de mon départ pour l'Europe, et il me fallait songer à rentrer à Saint-Denis. Je pris un matin la diligence de Saint-Paul et traversai des sites que je n'avais point encore parcourus. Ce sont, au sortir de Saint-Louis, des sables mouvants dont les dunes s'avancent sans cesse dans l'intérieur des terres; des volcans éteints, dont on aperçoit de la route les cratères encore rougis, enfin l'étang Salé où l'on prend les bains

dans la belle saison; tout cela entre la route et la mer. A droite sont des champs de cannes qui s'étendent jusqu'aux flancs des montagnes, et sur la route les tamariniers et les bois noirs, au feuillage sombre, ou bien quelque cocotier élancé, le tronc nu, avec une couronne de fruits verts à la cime et un bouquet de palmes qu'agite et découpe la brise.

En entrant dans le quartier de Saint-Leu, le paysage change. Le sol devient montagneux et des landes stériles, des savanes non encore défrichées, succèdent peu à peu aux verdoyantes campagnes de Saint-Louis. Près du rivage on aperçoit les fours à chaux où l'on calcine les coraux de la côte. La fumée blanche et épaisse qui s'en dégage voile à demi les habitations.

A mesure que l'on entre dans la ville le paysage redevient riant; mais Saint-Leu ne se présente plus au voyageur avec un air de fête comme autrefois. Bien des demeures jadis splendides sont aujourd'hui délabrées et vides d'habitants; plus d'une varangue, autrefois animée de rires joyeux, pleure ses hôtes disparus et voit se déjeter ses colonnes. Avant la culture de la canne, Saint-Leu était le quartier le plus riche après Saint-Denis. On y cultivait le coton avec succès, et son café était le plus renommé de l'île. Il a gardé son antique réputation, et aujourd'hui encore chacun veut avoir du *Saint-Leu*. Nul ne veut entendre parler des cafés de Saint-Benoît, de Sainte-Suzanne ou de Saint-Pierre, qui cependant valent bien le premier. En France, c'est à peu près la même histoire. Le martinique et le bourbon, devenus très-rares tous les deux, sont seuls admis sur nos tables, au moins de nom, et ni le java, ni le rio et tant d'autres, qui inondent tous les marchés, ne sont avoués chez l'épicier. Il le faut bien, l'acheteur demande avant tout l'étiquette, et à toute force veut être trompé.

De Saint-Leu à Saint-Paul, la route traverse une série de ravines aux anfractuosités pittoresques, semées de bouquets de bambous. Elle s'élève sur une forte rampe, attachée au flanc des coteaux qui bordent cette partie du rivage. La plupart des savanes se prolongent jusqu'à la mer et ne sont pas encore défrichées. Le petit village de Saint-Gilles caché sur le rivage, à l'entrée d'une gorge profonde, ne vit presque que de la pêche. En été on y prend des bains de mer sans crainte des requins. La campagne aux environs rappelle les landes de la Gascogne ou les coteaux dénudés du Morvan. Parfois apparaît un Malgache gardeur de bœufs. Ces animaux étiques, encore fatigués de leur traversée, sont nonchalamment étendus au soleil, ou broutent dans les champs en friche une herbe rabougrie et desséchée; cependant le pâtre indolent fredonne un air natal,



Saint-Gilles. — Dessin de E. de Bérard d'après une lithographie de M. Roussin.

Et songe à sa grande île en regardant la mer.

D'autres fois, à l'entrée d'un champ de cannes, se montre un gardien, Cafre ou Mozambique, un haillon serré autour des reins et la lance au poing. Tel est l'aspect et telles sont les armes du garde champêtre colonial. Sur la route, quelques noirs, marchant pieds nus, se rendent à Saint-Leu ou Saint-Gilles, et vont nonchalamment, suivis de leur femme, qui trouve encore moyen de rester en arrière. Par moment passe le riche équipage d'un planteur, ou bien c'est un habitant à cheval galopant le long du chemin, et suivi de son domestique malabar, qui s'essouffle à courir à pied tenant l'animal par la queue.

A la descente de cette route si animée ne tarde pas à apparaître Saint-Paul, dont les maisons restent en partie cachées au milieu de leurs épais ombrages. Sur la mer s'avance un magnifique pont-débarcadère, qu'envie Saint-Denis, et au bord du rivage est le mât de signaux. La belle promenade de la chaussée, l'étang aux eaux tranquilles, de vastes champs de cannes, des jardins plantés de verts légumes, de longues allées de filaos varient, comme à plaisir, ce paysage enchanteur. Sur la baie, toujours calme et unie, sont quelques navires, et la pointe des Galets au nord, le cap la Houssaye au sud, ne semblent s'avancer sur l'eau que pour mieux protéger cette rade chérie du marin. Dans la plaine et sur les hauteurs sont quelques sucreries, et plus loin le Brûlé de Saint-Paul, plateau aride, labouré jadis par des feux volcaniques.

Je visitai à Saint-Paul quelques bons amis, et je ne tardai pas à reprendre le chemin de la Possession. Le fidèle Désiré m'attendait au rivage avec ses bateliers aux bras de fer, et par une belle nuit je m'étendis sur un des bancs de sa chaloupe, me laissant bercer par la lame. Quelques heures après je débarquai à Saint-Denis.

Au milieu de toutes ces excursions, la fin de juin était venue. Je voulais aller voir Maurice avant de retourner en Europe par le *packet* de juillet. Je quittai donc, bien à regret, la capitale de Bourbon et m'embarquai sur le vapeur à destination de Port-Louis. Longtemps nous cotoyâmes les bords riants de l'île française, longtemps



Les gardes champêtres de Bourbon. — Dessin de Janet Lange d'après l'album de M. le marquis de Trévise.

Saint-Denis et ses blanches maisons, ses riches campagnes et ses profondes ravines restèrent en vue. Puis apparurent successivement les verdoyants jardins de Sainte-Marie, les bois de filaos de Sainte-Suzanne, et son phare blanchi levant sa tête au milieu des arbres et baignant ses pieds dans la mer. Au loin, par une échappée, se montraient les gorges sombres des Salazes et du Piton des Neiges. Enfin nous saluâmes les fertiles plaines du champ Borne : c'est le dernier adieu que l'île Bourbon envoie à ceux qui la quittent, comme c'est la douce bienvenue qu'elle donne à ceux qui viennent la visiter.

L. SIMONIN.



La Siegesthor, à Munich.

DE PARIS A BUCHAREST,

CAUSERIES GÉOGRAPHIQUES[1],

PAR M. V. DURUY.

1860. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS[2].

XV

A MUNICH.

Les villes nécessaires et les villes artificielles. — Munich est né de la querelle d'un duc et d'un évêque. — Le roi Louis. — Un coup de cravache. — Munich à vol d'oiseau. — La vieille ville et la nouvelle ville. — L'architecture : un musée de pastiches pris pour une renaissance. — La Rumeshalle et la Bavaria. — La Siegesthor et ses lions. — L'obélisque de bronze et les obélisques de pierre.

Il y a des villes nécessaires, comme Londres, Paris et Rome, comme Lisbonne, Amsterdam et New-York. C'est la géographie et l'histoire qui les ont faites. On n'aurait pu les mettre ailleurs et elles tirent toute leur force d'elles-mêmes. Mais d'autres sont des créations artificielles. Nées d'un caprice ou d'un concours fortuit de circonstances, elles n'ont d'autre raison d'être que de se trouver là où elles sont. Ainsi rien n'appelait une grande ville à la place où Munich s'est élevé, au milieu d'une maigre plaine qui ne suffit pas à le nourrir, au bord d'une rivière torrentueuse où l'on ne peut faire flotter un bateau. Mais il en est de l'organisme social comme de l'organisme humain, le sang afflue au point où on le provoque à venir. Ces villes *forcées*, ainsi que disent les agriculteurs d'une plante qui vient hors de sa saison, finissent par croître et s'étendre. Seulement à la maigreur des rameaux, à la pauvreté du feuillage, on voit bien que ces arbres étiolés ne tirent pas du sol qui les porte la séve vigoureuse qui fait les grands chênes.

Munich est une ville doublement artificielle. Ses ducs en ont fait, malgré sa situation, une capitale, et son roi

1. Suite. — Voy. t. III, p. 337, 353, 369, et t. V, p. 193 et 209.

2. Tous les dessins de cette livraison ont été faits en Allemagne, pour *le Tour du monde*, par M. Lancelot, qui a suivi exactement l'itinéraire de l'auteur du texte.

Louis en a voulu faire une Athènes allemande, quoique les Phidias et les Raphaël n'y courussent pas les rues.

Parlons d'abord de la ville; nous viendrons ensuite au roi.

Comme le clergé doit regretter le moyen âge! En ce bienheureux temps un tiers du territoire allemand était domaine d'Église. En Bavière, Augsbourg, Passau, Freising appartenaient à leur évêque, avec d'immenses terres tout autour, et il ne restait aux ducs d'autre ville importante que la vieille cité de Ratisbonne. Ils y résidaient, assez embarrassés d'y bien vivre, attendu la pauvreté de leurs revenus. Un des meilleurs, alors, était celui qu'on tirait des péages. Par la Bavière passaient toutes les denrées que Venise allait chercher en Orient et que ses marchands conduisaient à Inspruck pour les répandre de là en Allemagne. Par elle passait aussi tout le sel tiré des inépuisables mines du Salzbourg pour la Souabe et la Franconie. Or, les routes d'Inspruck et de Salzbourg à Augsbourg et à Ratisbonne se croisaient sur l'Isar. Mais en quel point?

L'évêque de Freising voulait que ce point fût chez lui, à Vöhring. Il y bâtit un pont; il y établit un marché et un hôtel des monnaies, où les marchands échangeaient leurs pièces étrangères contre celles du pays en laissant, bien entendu, chaque fois au monnayeur, comme au péager, pas mal d'écus que l'évêque trouvait excellents quel que fût leur titre.

Le duc se désolait de voir cette bonne aubaine tomber aux mains de l'Église, et, chef du pays, il n'osait pas trop user d'une ressource alors fort employée, rançonner ou piller les marchands sur la route. Il imagina de faire concurrence à l'évêque : il jeta un pont, un peu plus haut sur l'Isar, en un endroit où l'on trouve encore des restes de constructions et de sépultures romaines. Des moines y avaient déjà un couvent, ce qui faisait appeler le lieu *Monachium*[1]. Il y établit un bureau de change et un marché. Mais on ne sait à quelle époque ni sous quel duc cela se passait.



Notre-Dame de Bon-Secours, à Munich.

Au milieu du douzième siècle la couronne ducale était sur la tête d'un des plus puissants princes du temps et un des moins endurants, Henri le Lion, duc de Bavière, de Saxe et de Toscane. Il avait de grands besoins; il se dit que son trésor se remplirait bien plus vite si le pont de Vöhring n'existait plus, et un beau jour il s'en alla le brûler. L'évêque était oncle de l'empereur; on écouta ses réclamations, et il intervint une sentence arbitrale qui laissa au fond de l'eau le pont de l'évêque, mais attribua à celui-ci un tiers des revenus du pont ducal. Ce jugement est de l'année 1158, et c'est le plus ancien document où se trouve le nom de Munich désignant un lieu habité. Le duc y perdit quelque argent, mais Munich y gagna de rester seul en possession du passage. Son pont et son marché attirèrent le commerce, et le village monacal devint un gros bourg.

Voilà donc l'Athènes moderne, puisqu'il faut, dit-on, la nommer ainsi, qui naquit d'une querelle entre un duc et un évêque, comme l'autre, la véritable, était née d'une querelle entre deux divinités, Neptune et Minerve. C'est

1. *Monachium*, d'où nous avons fait *Munich*, comme les Allemands ont fait *Munchen* de *Monche*, qui signifie moines. Wesseling,

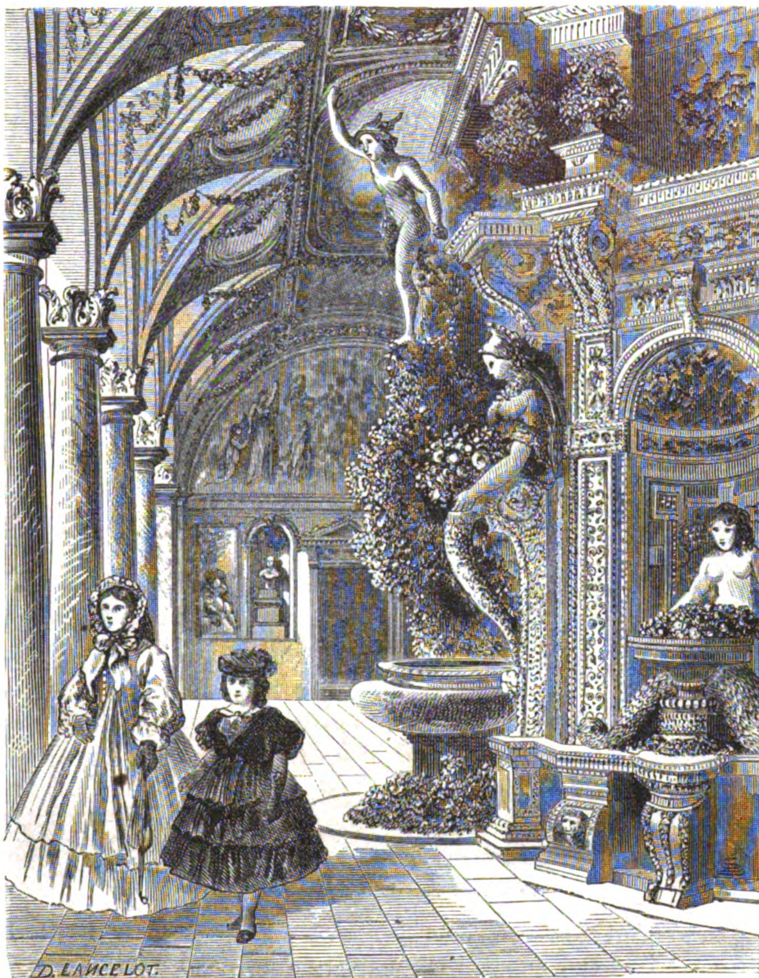
un trait de ressemblance que je livre aux poëtes de la Ludwigsstrasse.

Avec tout cela, Munich pouvait rester obscur. Une autre circonstance acheva sa fortune.

Quand la grande maison ducale des Welfs s'écroula, Ratisbonne rejeta le coûteux honneur d'être la capitale du duché, et se fit cité impériale, ce qui voulait dire ville libre et république à peu près souveraine. Les ducs se résignèrent à résider là où il ne se trouvait ni évêque pour leur disputer le pas, ni bourgeois pour leur fermer la porte au nez. Ils vinrent à Munich. Un d'eux nommé empereur, Louis V, lui accorda des priviléges et y éleva des constructions qu'on voit encore. Aussi ce pauvre césar, qui fait dans l'histoire assez triste figure, y est-il célébré, en vers et en prose, à l'huile et à la détrempe, comme un grand homme. Sigismond y fonda vers 1488 sa lourde cathédrale; Guillaume III, un palais qu'il mit à côté du couvent des Jésuites, pour être plus près de ces bons Pères, et par derrière, comme il convenait à un prince du seizième siècle de s'effacer devant ces puissants personnages; Maximilien I[er], celui de la guerre de trente ans, bâtit la *Résidence;* Maximilien IV, le faubourg qui porte son nom et où son fils le roi Louis a élevé tous ces édifices dont Munich est si fier, qu'il a décorés de colonnes, de frontons et de statues, mais aussi de fort vilains noms, la Glyptothèque, la Pinacothèque[1], etc.

C'est une curieuse histoire que celle de ce roi Louis : amoureux d'art, de poésie, de musique, il chercha le beau sous toutes les formes; il l'étudia à Rome et dans les coulisses de l'Opéra; il couvrit Munich de monuments et Lolla Montès d'une couronne comtale. Il fit des vers, des comédies, des chemins de fer et des canaux, surtout des temples grecs. Il fit même une révolution, ou du moins la laissa faire, abdiqua en faveur de son fils, et, comme un autre vert galant de notre histoire, est resté, malgré toutes ses fredaines, très-populaire. Munich raffole de lui et trouve que son nouveau roi est trop sage.

C'est que tant qu'il fut là on tailla la pierre, on coula le bronze et on broya de la couleur à Munich comme il ne s'était jamais vu dans aucune ville du monde. Sa liste civile dépassait à peine six millions de francs; mais il usa de tant d'économie dans ses autres dépenses, une seule exceptée, disent les mauvaises langues, celle qui amenait souvent un nouveau portrait dans une galerie déjà longue; il mit tant d'ordre dans ses comptes et de surveillance personnelle dans les travaux[1]; il eut si peu d'administrateurs et tant de bons ouvriers qu'il vint à bout en vingt-trois années de règne de transformer sa capitale. Les princes, les grands seigneurs qui sont encore nombreux et riches en Bavière, le corps municipal et les particuliers firent comme le roi.



L'Ermitage, à l'ancienne Résidence, à Munich.

Tout le monde était content. Les ouvriers avaient de la besogne à faire, les bourgeois des chefs-d'œuvre à admirer. D'abord, étonnés de ce remue-ménage dans leur ville endormie, ils y avaient pris goût. Chaque matin on

dans son *Itinéraire d'Antonin*, p. 236, met sur l'emplacement de Munich une station romaine du nom de *Zsunisca*, dont on croit avoir suivi les diverses transformations : vers 780, *Sunihinga;* plus tard, *Munirihinga* et *Munihha*. Le monastère de Wessobrunn possédait des terres en cet endroit dès l'année 900, et nous avons un document où l'abbé de Tegernsée et l'Église de Freising se disputent la dîme des terres à Gmund, Vöhring et Munich.

1. Il y a pourtant une *Pinacoteca* à Bologne, et nous sommes habitués au mot de bibliothèque, qui est de même formation.

1. Un de mes amis visitait l'église Saint-Louis et était monté sur les échafauds, lorsqu'on frappa à la porte. C'était le roi qui venait tout seul voir les ouvriers, les artistes et les travaux. Chaque semaine, il contrôlait l'état des dépenses et ordonnançait le payement des sommes dues. Pour simplifier les rouages, les architectes étaient en même temps les administrateurs. Ils choisissaient les entrepreneurs sur soumissions cachetées, et ils traitaient de gré à gré avec les sculpteurs et les peintres. Le roi n'arrivait qu'ensuite pour les gratifications.

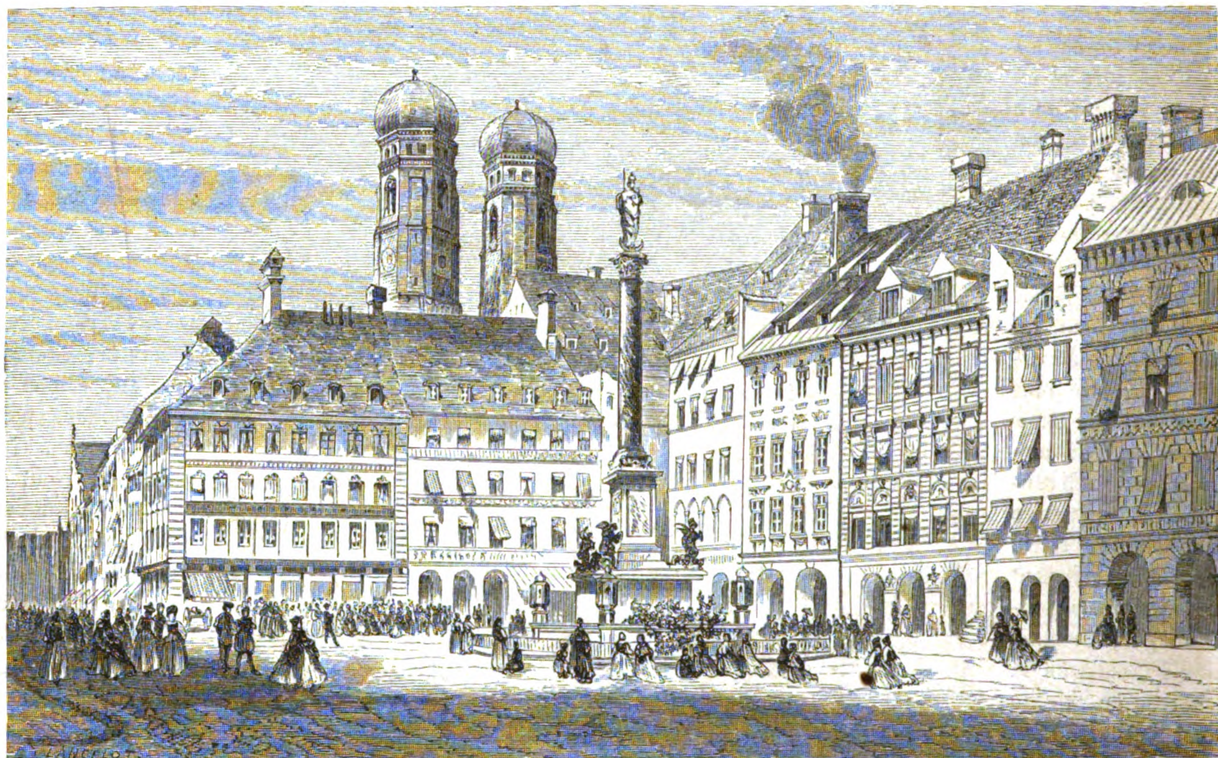
courait voir la nouvelle peinture ou le bas-relief nouveau. Et en face de si belles choses on se répétait que la Bavière ne devait plus envier à Berlin le bonheur d'avoir les soldats les mieux alignés de l'Allemagne, à Vienne les diplomates les plus habiles sur la question de l'équilibre des corps. Si l'on n'était pas les premiers dans la guerre ni dans la politique, on l'était dans l'art, ce qui valait mieux. Aussi, comme on portait haut la tête : il n'y avait pas un citoyen de Munich passant sous la porte de l'Isar qui ne baissât le front, de peur de se heurter aux créneaux.

Et le roi Louis se frottait les mains. Sa ville s'embellissait. D'un bout à l'autre les uns y faisaient de l'art, les autres en discutaient : foin de la politique ! Il vivait à sa guise, le bon roi, et ses sujets vivaient à la sienne.

Une ballerine renversa à coups de cravache cette bonne entente.

Vous savez le reste. Aujourd'hui les grands artistes sont morts comme Schwanthaler et Klenze, ou sont partis comme Cornélius. On songe bien plus à quêter pour Rome qu'à dépenser pour l'art ; on oublie l'ogive et l'arc en plein cintre pour rayer des canons et carabiner des fusils ; on voudrait rendre à l'Autriche le service d'occuper pour elle ce Tyrol que nous leur avions donné, les ingrats, qu'ils regrettent toujours, parce qu'il finirait si bien leur frontière du sud, en l'appuyant aux grandes Alpes, et que peut-être ils espèrent recouvrer ainsi.

De ces préoccupations nouvelles il résulte qu'on travaille beaucoup moins ; pourtant on achève lentement ce qui a été commencé, c'est un reste de l'élan donné ;



La Mariensäule, sur la Schrannenplatz.

mais la vie n'y est plus, on s'endort dans la contemplation des merveilles écloses il y a trente ans. J'ai couru toutes les librairies pour trouver une publication d'art, et n'ai vu que deux ou trois mauvais albums.

Voilà bien longtemps que je vous retiens dans l'histoire de Munich. Allons regarder dans la ville.

Selon mon habitude et afin de prendre plus vite mes directions, je montai d'abord sur la plus haute tour, celle de la Pfarrkirche zu S.-Peter, où le roi Louis, par parenthèse, aurait bien dû faire passer ses maçons, tant elle est délabrée ; il est vrai que c'est la plus ancienne église de la ville. De là on reconnaît aisément la ligne des fortifications d'autrefois et par conséquent le vieux Munich. Il avait la forme d'un cercle tangent au fleuve par le point où se trouvait le pont qui fit sa fortune ; de tous les autres côtés il s'en éloignait pour éviter les marécages de la rive. Le cercle est même double, car on peut suivre une seconde ligne concentrique à la première, qui doit marquer une plus ancienne enceinte[1]. Saint-Pierre et la *Schrannenplatz*, bâtie par l'empereur Louis au commencement du quatorzième siècle, sont au centre ; la *Frauenkirche* (Notre-Dame), sur la première circonférence ; la *Résidence*, sur la seconde. Au delà sont les faubourgs : au nord, ceux de Max, où se trouvent presque toutes les constructions nouvelles, et le Beau-Champ (*Schonfeld*), qui renferme un grand jardin anglais ; la *Ludwigsstrasse* ou rue de Louis est entre les deux. Au sud-ouest, celui de Louis, avec la *Theresien-Weise*, vaste prairie au bout de laquelle se dresse la *Bavaria* ; le long du fleuve, ceux de l'Isar et de Sainte-Anne ; sur l'autre

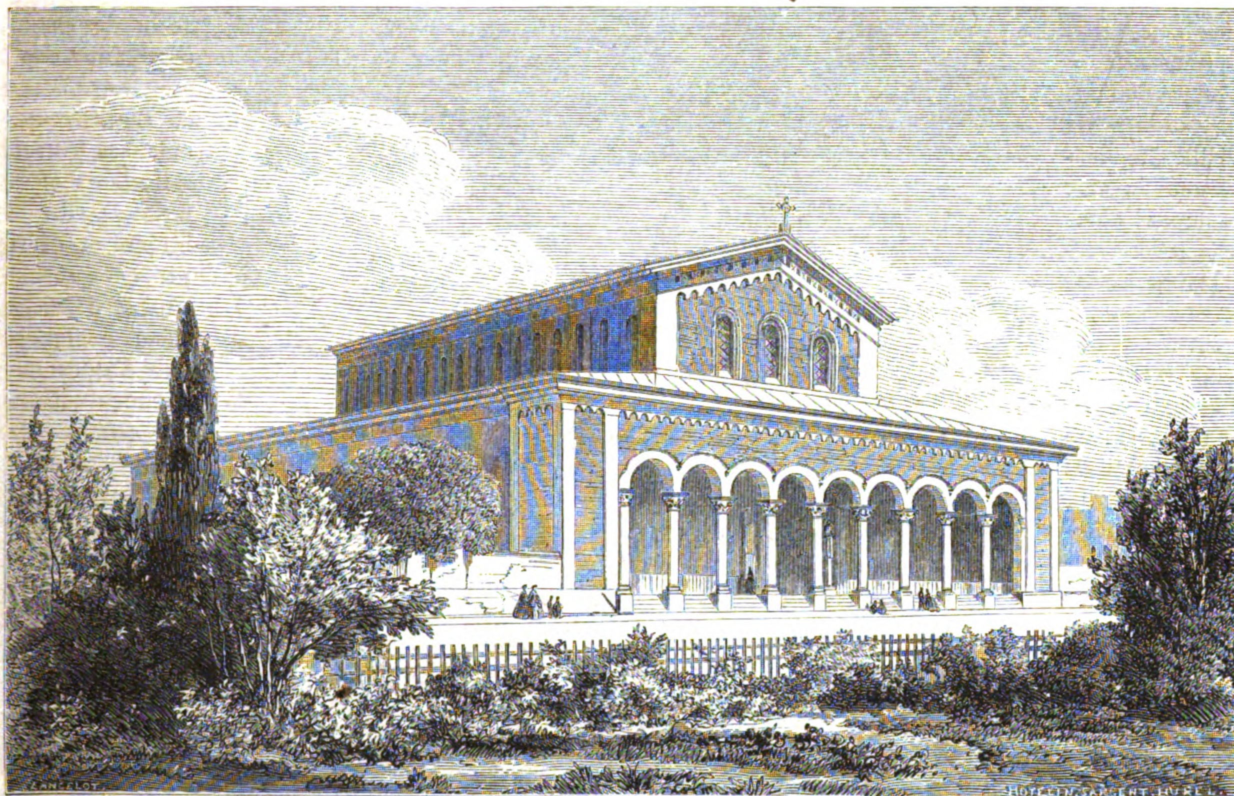
1. J'ai vu, en effet, depuis, un plan de Munich, vers l'an 1300, qui place la première enceinte sur cette ligne.

bord, Haidhausen et le faubourg d'Au avec la belle église ogivale de Notre-Dame de Bon-Secours. Derrière les dernières maisons une plaine monotone et triste; dans le lointain, à quinze ou vingt lieues dans le sud et le sud-est, les Alpes du Salzbourg et du Tyrol, sur lesquelles je ne vis point de neige et qui, à cette distance, manquaient de grandeur. Les montagnes ont, comme les tableaux, leur point de perspective; il faut les voir d'assez près pour qu'elles apparaissent dans leur majesté.

Un jour, à Dijon, j'ai cru voir, à soixante lieues de distance, le Mont-Blanc, et je ne trouvai d'autre charme à cette vue que de pouvoir me dire : « La plus haute montagne de l'Europe est là. » Je l'ai vu de plus près, du signal d'Aubonne; c'était bien le roi des Alpes. Mais à Chamouni, à la croix de Flegère, en face de la mer de glace, quand il se dresse soudainement du fond de la vallée, à une hauteur de dix mille pieds, c'est la plus belle montagne de la terre et le trône de l'Éternel [1].

Si Munich est trop loin des hautes montagnes pour qu'on y ait des vues alpestres, il en est assez rapproché pour que les vents qui en viennent le glacent. Je grelottais sur ma tour, en plein mois d'août[2], et mon premier soin, quand j'eus descendu l'escalier branlant de Saint-Pierre, fut d'acheter un de ces grands châles que les Anglais, gens fort avisés en confort, ont toujours avec eux.

Dans les rues, je fus étonné de trouver une population d'apparence si peu germanique. Le soleil italien ne passe pas les monts, mais beaucoup de choses de l'Italie



La basilique de Saint-Boniface, à Munich.

les franchissent. A Munich, le type allemand est italianisé. La taille est moyenne, les cheveux blonds sont rares et nombre de boutiques portent des noms transalpins. Dans les vieilles églises, celles du peuple, qui ne sont jamais désertes, tandis que les neuves n'ont personne, les saints sont dorés et les Vierges couvertes de brillants oripeaux. J'aperçus dans une chapelle des paysans assis sur un banc et qui regardaient, je crois, un crucifiement; je m'approchai pour mieux voir leur costume un peu étrange : c'étaient des statues peintes. A la Mariensäule, j'ai toujours trouvé des femmes et des hommes agenouillés en pleine rue et priant. C'étaient autant de signes annonçant que les arts italiens seront également venus s'établir ici.

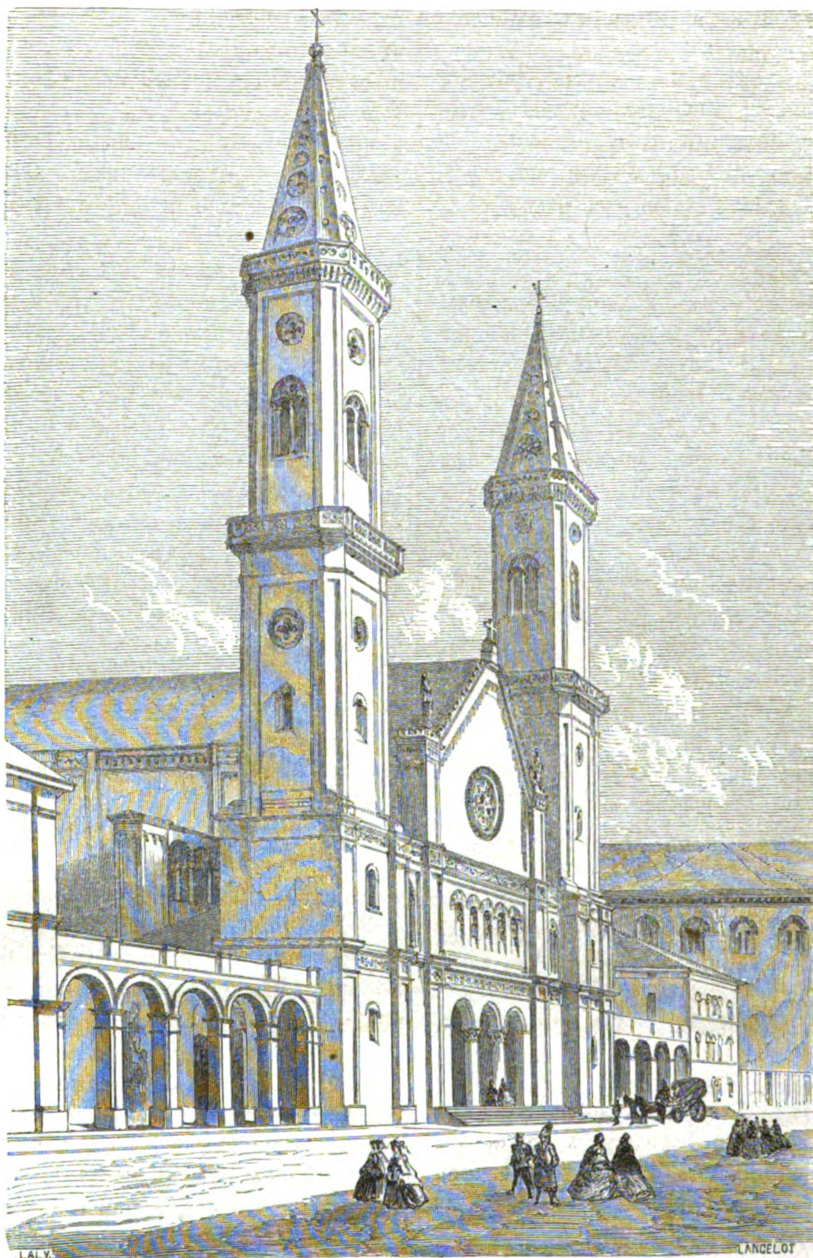
Dans le vieux Munich on ne les rencontre guère. Il ressemble à toutes les vieilles cités. Les rues n'y sont point larges et les maisons se serrent les unes contre les autres, comme faisaient les bourgeois du bon vieux temps toujours si menacés et si inquiets que par prudence ils occupaient le moins de place possible. Aucun édifice remarquable. Le moyen âge et la Renaissance n'ont rien laissé de curieux. Saint-Pierre est fort laid; à Notre-

1. Pas une montagne du globe n'a une hauteur *relative* aussi grande que le Mont-Blanc. L'Himalaya est double de hauteur, mais on arrive à ses sommets par une série d'étages et par des vallées successives, qui ne produisent pas l'effet de cette gigantesque muraille presque à pic que forme le Mont-Blanc au-dessus de Chamouni. Les grandes alpes du Tyrol, le pic des Trois-Seigneurs et le Grand-Glockner sont à cent trente et à cent cinquante kilomètres à vol d'oiseau de Munich.

2. Le 19 mai 1861, il est tombé de la neige à Munich; le thermomètre n'était qu'à un demi-degré au-dessus de zéro.

Dame, on voit une masse informe de briques rouges dont le temps a rongé les arêtes, et deux tours coiffées d'une affreuse coupole de cuivre ; sur la Schrannenplatz, la *Mariensäule*, colonne de marbre rouge surmontée d'une statue en bronze de la Vierge, avec quatre génies aux angles du piédestal qui combattent une vipère, un basilic, un lion et un dragon. Ces quatre animaux malfaisants représentent le protestantisme. L'électeur Maximilien se vengeait avec un peu de marbre et de bronze des protestants qui l'avaient si bien battu.

Tout cela ce n'est pas de l'art. On voit bien à la Vieille-Résidence une fontaine de bronze d'une jolie ordonnance et la *cour de Rocaille* ne manque point d'une certaine grâce ; les deux entrées ont du caractère ; enfin le portail de Saint-Michel, malgré sa froideur et sa tristesse, a de l'élégance dans ses lignes et du goût dans ses détails. Mais ces jolies choses ne suffisent pas à faire la réputation d'une capitale. Aussi, je me disais, en gagnant le faubourg Max, que j'allais être dédommagé ; qu'une ville où depuis vingt-cinq ans on a exécuté plusieurs kilomètres de peinture [1], tout un peuple de statues, je ne sais combien d'églises et de palais, de portes triomphales et de musées, où la brique, la pierre, le marbre, le bronze, même le grès, ont été remués avec amour et entassés avec profusion, allait me montrer enfin un art nouveau ; que grâce à Munich et au roi Louis, à Cornélius, à Schwanthaler, à Klenze, à Schnorr et à Hess, un grand siècle serait dorénavant ajouté dans la mémoire et la reconnaissance des hommes aux siècles de Léon X, d'Auguste et de Périclès. On le dit très-haut à Munich, on le croit très-fermement en Allemagne, et en France quelques-uns tiennent pour une vérité qu'au bord de l'Isar on a vu le réveil radieux de la muse et une seconde Renaissance.



Saint-Louis.

Hélas! le Phénix n'est pas rené de ses cendres. Je vis des choses charmantes, comme Notre-Dame de Bon-Secours, avec ses vitraux splendides et ce mélange de la brique et de la pierre qui est d'un si délicieux effet ; quelques-unes d'aspect imposant, comme la basilique de Saint-Boniface, qui frappe tout le monde, même ceux qui ne pensent pas que la maison du Dieu des pauvres doive être de marbre et d'or ; mais partout je trouvai des réminiscences et nulle part de l'invention. L'art à Munich est comme celui qui en fut quelque temps le pontife, Cornélius, bien plus érudit qu'il n'est créateur. Dans sa grande page du jugement dernier, à l'église Saint-Louis, M. Th. Gautier retrouvait ici un ange, là un démon, ailleurs un groupe, un raccourci, un mouvement qu'il avait vus à Rome ou à Pise, à Florence ou à Anvers et qui appartiennent à Michel-Ange et à Rubens, à Orcagna et à Signorelli. En regardant bien les édifices on peut aussi leur mettre à tous, au front, une date et un nom. Munich est un charmant musée de pastiches.

1. Les treize loges de la Pinacothèque, peintes par Cornélius, ou sur ses dessins, présentent à elles seules une surface de plus de six mille pieds carrés.

La Siegesthor est la copie de l'arc de Constantin à Rome, et la basilique de Saint-Boniface, une réduction de Saint-Paul hors des murs.

L'église Saint-Louis et la nouvelle chapelle de la cour appartiennent au style byzantin, et Sainte-Marie de Bon-Secours au pur ogival.

Au palais Wittelsbach on a copié le quatorzième et le quinzième siècle.

La Nouvelle-Résidence est le palais Pitti, et le ministère des mines, la Loggia de' Lanzi.

On retrouve le moyen âge italien dans l'Institut des aveugles et à la Bibliothèque royale, la Renaissance dans les palais du duc Maximilien et du prince Charles.

On dirait que Palladio ou quelque artiste de Venise a élevé le palais des Salles de fête, et l'Hôtel de la guerre, la Salle des maréchaux (*Feldherren halle*) viennent tout droit de Florence.

Je ne me plains pas qu'on ait fait toutes ces copies. Je félicite Munich de les avoir et je voudrais bien que Paris les possédât, parce que, à reconstruire et à voir ces belles choses, des talents se forment, et qu'un tel milieu est trop favorable aux artistes pour ne l'être pas aussi à l'art. Le roi Louis a donc bien rempli sa tâche de roi en donnant de si grandes facilités au talent de se produire. Les architectes ont-ils aussi bien accompli la leur? Il y a dans les détails du goût, de l'esprit, de l'invention même. L'ordonnance intérieure, la distribution des salles et des jours, dans les musées de Munich, devront être étudiées chaque fois qu'on voudra construire ailleurs des édifices analogues. Mais la conception de l'ensemble à qui revient-elle, et l'art nouveau où est-il ?

Je sais bien que les Grecs, les Romains et les Arabes ont depuis longtemps trouvé toutes les lettres de l'alphabet avec lequel l'artiste doit écrire son poëme de pierre, je veux dire les éléments de l'art architectural. Mais si le nombre de ces éléments est nécessairement borné, les combinaisons auxquelles ils se prêtent sont innombrables. On croyait avoir tout épuisé, quand deux arcs romains se coupant ont donné l'ogive, quand dix colonnes grecques accouplées ont fourni les piliers à la fois puissants et légers de nos cathédrales; et la Renaissance jetant au milieu de tous les styles son caprice contenu, sa fantaisie réglée, son imagination élégante et vive, répandit sur toutes les vieilles choses le souffle créateur. Un art charmant approprié à nos climats et à nos mœurs en naquit. Pourquoi la gracieuse fleur s'est-elle fanée si vite? Ni Klenze, ni Gärtner, ni Ziebland ne l'ont retrouvée[1].

Ajoutez que ces monuments de l'Italie et de la Grèce ont froid sous le ciel inclément de Munich, dont la température moyenne est celle de Stockholm, car il y a un rapport nécessaire que l'art ne peut impunément méconnaître entre l'architecture d'un pays et son climat; ajoutez encore que le sol plat où ils se trouvent les empêche de se dominer réciproquement et de former comme à Athènes, à Rome et à Paris même, ces belles masses pittoresques où la valeur de chaque partie est doublée par celle de l'ensemble; qu'enfin, jetés au hasard dans une campagne dont la ville n'a pas encore pris pleinement possession, il y a autour d'eux ce silence qui convient aux ruines, mais non aux édifices nouveaux vers lesquels on veut attirer la foule. La Ludwigsstrasse, voie monumentale, entre un arc de triomphe et un palais de roi, est un désert qui ne devient une rue qu'à son extrémité où elle se confond avec la vieille ville. Pour animer ce vaste espace il faudrait y faire descendre et vivre tout le peuple muet des fresques.

West-End, à Londres, est aussi sans mouvement et sans bruit. Mais c'est le silence commandé par une riche et puissante aristocratie qui a voulu éloigner d'elle le tumulte importun de l'industrie et du commerce; si le noble quartier étale une froide magnificence, il n'en est pas moins très-habité; d'ailleurs, la Cité est à deux pas et l'esprit se plaît aux contrastes. Mais les palais qui bordent la Ludwigsstrasse sont pour la plupart des constructions administratives[1]. Il n'y entre et n'en sort que de modestes employés, en fort petit équipage. La vie n'y viendra jamais, et la vie est une partie de la beauté d'une ville d'Europe, comme le silence et la mort sont celle d'une nécropole d'Égypte.

Je voudrais bien vous décrire ces édifices, mais le crayon parle plus vite et mieux. Un mot seulement sur quelques-uns.

Celui dont Munich est le plus fier est la Ruhmeshalle avec le colosse de la Bavaria.

Au delà du faubourg Louis, au bout de pauvres constructions dont beaucoup n'ont que des planches pour clôtures, s'étend une prairie sans arbres, sans eau, parfaitement plate et couverte de ce maigre gazon des sols souvent piétinés que n'égaye jamais une fleur : un champ de course ou de manœuvre. A son extrémité on a bâti, sur un tertre artificiel, un portique dont les colonnes ont des chapiteaux modelés sur ceux d'Égine, et sous lequel sont placés les bustes des grands hommes de la Bavière. Le roi Louis a pu en trouver près de quatre-vingts. Quatre-vingts grands hommes dans la petite Bavière, voilà une terre privilégiée !

En avant de ce portique se dresse une statue de bronze haute de vingt mètres, de trente avec son piédestal, qui,

1. Klenze a construit la Ruhmeshalle ou Temple de la gloire, la nouvelle chapelle de la cour, la Nouvelle-Résidence, la Glyptothèque, les palais Max et Leuchtenberg, l'obélisque de la Carolinenplatz; Gärtner, la Salle des fêtes, l'Isarthor, la Siegesthor, la Bibliothèque, l'église Saint-Louis, le palais Wittelsbach; Ziebland, Saint-Boniface; Ohlmuller, Notre-Dame de Bon-Secours.

Un architecte français, M. Lusson, qui admire beaucoup le roi Louis et Munich, est cependant forcé d'avouer « que la plupart de ces monuments sont des imitations, et que l'artiste n'y voit le plus souvent que l'inexpérience d'une jeune école qui mélange les styles ou les applique parfois sans discernement. » (*Souvenirs d'un voyage à Munich*, p. 77.) « A Munich, continue notre architecte, la peinture et la sculpture sont plus avancées que l'architecture. » Mais un peintre dira peut-être que les monuments y sont bien supérieurs aux tableaux.

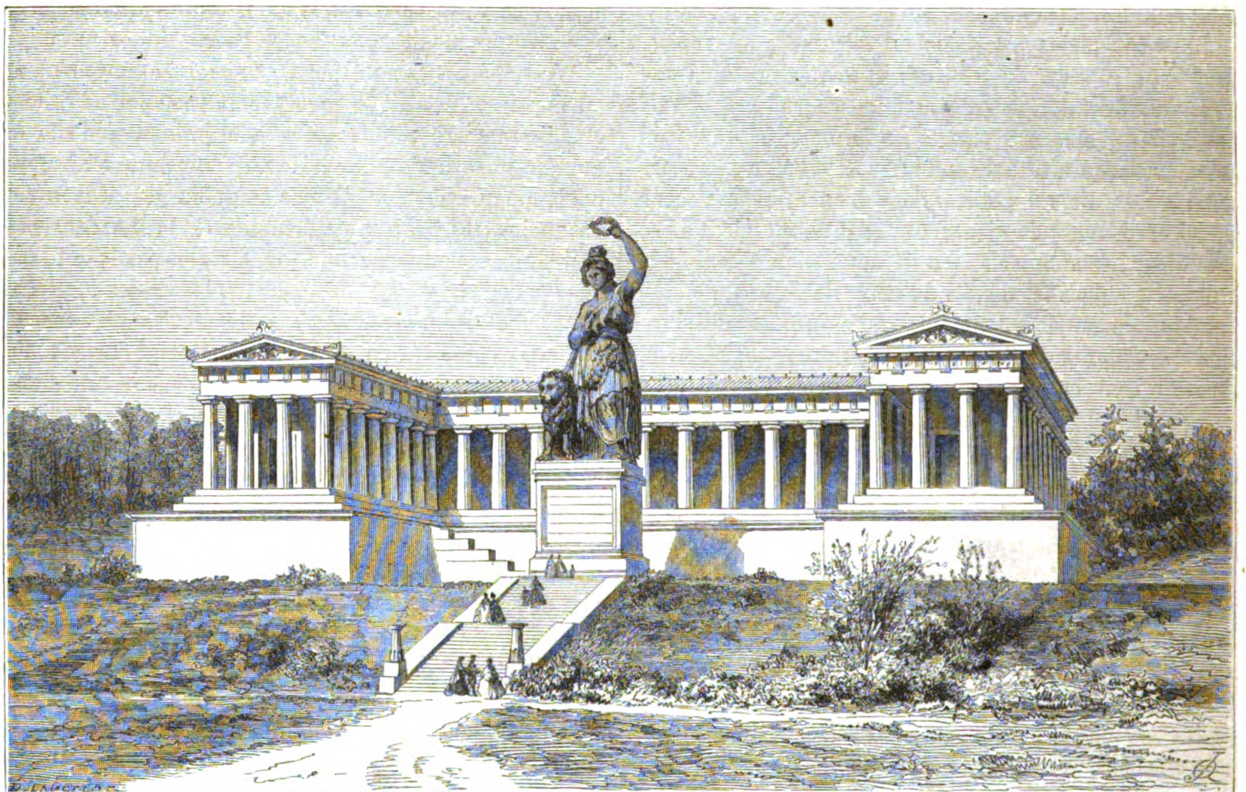
1. Le ministère de la guerre, la Bibliothèque, le Damenstiftsgebäude, l'Institut des aveugles, l'hôtel de l'administration des mines et des salines, l'Université, etc.

de la main gauche élevée au-dessus de sa tête, tient la couronne promise aux victorieux[1]. Un lion est à ses pieds, et, de la main droite, elle serre une épée contre sa poitrine. La pose est noble et aisée. La statue semble irréprochable, et pourtant je ne suis pas satisfait de l'ensemble.

Je n'ai jamais compris la théorie de l'art pour l'art. Un monument doit être en rapport avec le site qui le porte et l'entoure, avec l'idée qu'il exprime, avec le besoin qu'il satisfait. Cette plaine nue n'est pas la place qui convient à une statue de quatre-vingts pieds. Le portique placé derrière elle, qui ne lui vient qu'à la ceinture, n'empêche pas qu'elle ne projette dans l'azur du ciel une trop longue et maigre silhouette. Les colosses sont faits pour les lieux élevés. Il leur faut un piédestal immense, des temples tout alentour et une grande ville couchée à leurs pieds : le Palatin et Rome, comme à celui de Néron; l'Acropole et Athènes, comme à la Minerve de Phidias. Que la Grèce, l'empire romain et la foi catholique aient fait de ces statues prodigieuses, je le comprends. L'Angleterre, la Russie et la France voudraient en avoir, je le comprendrais encore. Pour couronner des peuples géants il faut des colosses. Mais la Bavière n'est pas, que je sache, si grande que pour atteindre à sa tête il soit besoin d'une statue de telle taille.

Disons-le, ni le lieu, ni l'histoire ne demandaient la *Bavaria*. Mais le roi voulait mettre de tout dans Munich : il y mit un colosse.

A Paris, nous n'avons rien d'analogue, mais seulement deux colonnes surmontées de deux statues qui symbolisent toute notre histoire : celle de Napoléon, ou, disons mieux, le génie même de la guerre qui, de son œil de bronze, regarde avec amour ses légions victorieuses montant vers lui en spirales triomphantes; l'autre, qui n'a pas de nom et cependant qui ne couronne rien ni personne, c'est le génie de la liberté. Il s'élance vers la grande ville et sur le monde, tenant d'une main un flambeau et de l'autre des chaînes rompues. Sont-ce celles de la Bastille écroulée ou de l'esprit humain affranchi? L'une et l'autre; l'Allemagne, du moins dans ses moments lucides, le reconnaît et le dit[2].



La Bavaria, à Munich.

Comme tous les badauds, je montai dans l'intérieur de la statue. Nous arrivâmes cinq au banc de bronze établi dans sa tête. Nous étions fort serrés en cet étroit espace, ce qui n'empêche pas que je ne lise dans une description de Munich, imprimée à Munich et composée par un professeur de l'Université de Munich, que trente personnes y tiennent à l'aise. Les autres livres n'ont pas manqué de répéter cela. Pourquoi ne pas dire tout de suite qu'on y donne des fêtes. Là où trente personnes peuvent tenir, une maîtresse de maison de Paris trouverait moyen d'en faire danser au moins vingt[1].

1. La hauteur, à partir du piédestal jusqu'au sommet de la tête, n'est que de quinze mètres trente-cinq centimètres; jusqu'au bout de la main, de dix-neuf mètres vingt-sept centimètres.

2. La *Gazette prussienne*, reproduisant dans son numéro du 24 mars 1861 un article de la feuille hebdomadaire prussienne, disait : « La France marche à la tête des principes de 1789; c'est la véritable mère des libertés nationales. »

1. « Eine Treppe führt im Inneren vom Fussgestell bis in des ko-

On ajoute que de là on a des vues magnifiques sur la ville et les Alpes.

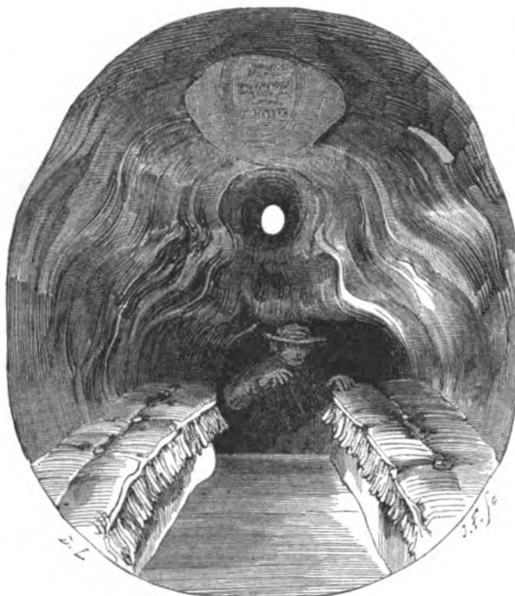
Les jours ménagés sont trop étroits pour suffire au renouvellement de l'air, quand la statue a reçu plusieurs visites; et je crois me rappeler que ce qu'on voit le mieux, ce sont deux mâts bariolés de bleu et de blanc, couleurs de la Bavière, mais sans drapeaux ni insignes quelconques et qu'on a placés en avant de l'escalier conduisant à la statue. Si sa main lâchait la couronne, c'est un d'eux qui serait couronné. Je ne comprends pas que la municipalité de Munich tienne en permanence ces deux perches au devant de son monument favori.


Dans la tête de la Bavaria.

Cette petite histoire des erreurs relatives à la *Bavaria* est à faire trembler les historiens présents et futurs. Voilà un fait qui est matériellement faux : cinquante personnes peuvent le constater tous les jours, et il n'en court pas moins, comme vérité, toute l'Europe d'un bout à l'autre.

Du colosse grec passons à l'arc de triomphe romain; nous irons ensuite à l'obélisque des Pharaons; on peut ainsi voyager dans Munich, sans sortir de l'antiquité.

La *Siegesthor* ou *Porte triomphale* est à une des extrémités de la Ludwigsstrasse. C'est l'arc de Constantin avec l'inévitable quadrige. Nous l'avons au Carrousel. Mais entre les deux copies, il y a cette différence que la France s'est contentée de mettre des chevaux à son char et des soldats dans les entre-colonnements; la Bavière fait traîner son quadrige par des lions et remplace nos soldats par des Victoires dont la rapidité a été ou doit être si grande qu'il a fallu leur donner des ailes. Au-dessous cette inscription : *A l'armée bavaroise !* Nous voilà avertis et la France n'a qu'à se bien tenir.


Intérieur du chignon de la Bavaria.

Je trouve excellent de stimuler le patriotisme, mais la flatterie ne vaut pas mieux pour les peuples que pour les rois. L'histoire est pleine des sottises et des culbutes faites par des gens qu'on avait hissés sur des échasses.

Au même ordre d'idées appartient « le Portique des Grands-Capitaines. » Aucune des nations militaires de l'Europe n'a encore songé à bâtir un pareil édifice. Ce ne sont pas toujours les plus riches qui font sonner le plus haut leurs écus. Cette fois, le roi Louis n'a pas eu la main aussi heureuse qu'à la Rumeshalle. Il a eu beau chercher, il n'a trouvé que deux hommes à mettre sous son portique, Tilly et de Wrède. L'un qui, dans la guerre de trente ans, fut moins le général de l'électeur que celui de la ligue catholique; l'autre qui servit plus la France que la Bavière et à qui mal en prit de vouloir, après Leipzig, arrêter à Hanau le vieux lion blessé Comme il convient, en pareille circonstance, ce n'est pas d'un bronze vil qu'on s'est servi. Si j'en crois le livret, on a fait la statue de Tilly avec des canons de la flotte turque détruite à Navarin.... par l'Angleterre et la France. Mais qu'y a-t-il de commun entre Tilly et ce bronze turc acheté à des Grecs? Quant à de Wrède, il est fait de canons « pris à l'ennemi en diverses occasions. » A la bonne heure. Mais n'y aurait-il pas là quelque peu de bronze des chers confédérés conquis avec nous, avant 1813, peut-être même du bronze autrichien?

Tout récemment, le 28 novembre 1861, le roi Max a fait dresser une statue avec cette inscription : « Au grand philosophe Schelling, érigée par son disciple reconnaissant Maximilien II, roi de Bavière. » Voilà qui est bien et je loue fort ce sentiment peu ordinaire dans les princes. J'aime mieux aussi cette statue que celle de de Wrède; mais où est la philosophie de Schelling aujourd'hui? Demandez à Villon où sont les neiges d'antan?

Il y a des obélisques à Paris et à Rome, donc il en fallait un à Munich. Mais comme on n'avait pas à portée de la main les montagnes de granit nécessaires, on l'a coulé en bronze. Il est haut de trente mètres et ses quatre faces noires n'ont ni ornements ni sculptures. C'est sombre et

losses Kopf, in welchem allein 30 Personen Raum haben. » Dr. Söltl, *München mit seinen Umgebungen*, p. 189. Un autre, un Anglais, ajoute qu'on monte dans ses yeux et dans sa bouche, quoique celle-ci n'ait que trois cent soixante-cinq millimètres et les yeux

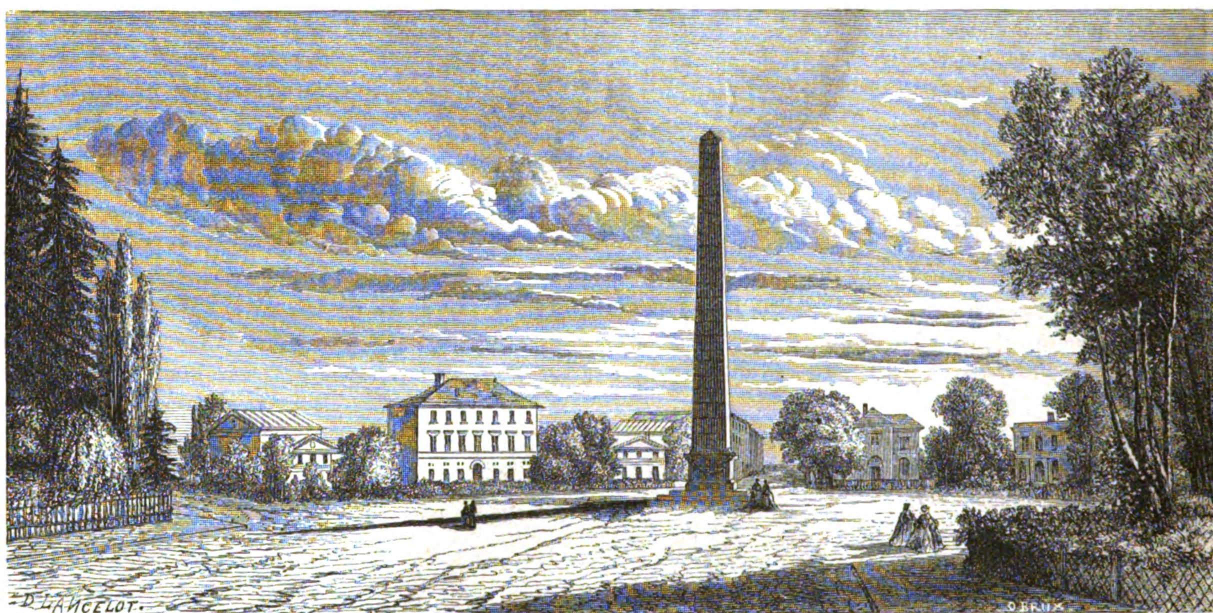
triste, sans élégance ni grandeur. Je vois bien là beaucoup de métal, je n'y vois point d'art. Ne m'accusez pas de sévérité injuste et raisonnons un peu : la raison est un des éléments essentiels de l'art.

Pourquoi les obélisques des Pharaons nous plaisent-ils? Ce n'est pas, assurément, par leur forme plate et pointue. Une aiguille de rocher au flanc d'un mont et le pin le plus laid sont cent fois plus beaux. Mais il s'y attache une pensée qui plaît à notre orgueil d'homme, le souvenir des efforts immenses qu'il a fallu faire pour que cette masse énorme, d'un seul morceau, que la nature avait cachée dans les entrailles de la montagne, en fût arrachée, traînée à travers la plaine et dressée debout à la porte du sanctuaire; pour que ce granit qui use l'acier fût taillé, poli, chargé de figures.

Ajoutez les quarante siècles qui de là-haut nous contemplent et ces images de grandeurs écroulées, de civilisation éteinte, de religion détruite que l'esprit évoque autour de cette pierre, et vous comprendrez pourquoi en passant près d'elle nous sommes remués profondément.

En architecture l'esprit ne s'arrête pas à la forme seule : il s'occupe aussi de la matière qui rend cette forme solide et durable. Un peu de toile porte un chef-d'œuvre, je ne m'en effraye pas. Mais si vous me dites qu'un portique est fait de poutrelles et de plâtras, je tremble que les unes ne pourrissent et que les autres ne tombent sur ma tête.

Quand je m'aperçus que toutes les colonnes de Londres étaient de la brique revêtue d'un enduit de plâtre, je ne pus en regarder davantage. Quand je trouvai sur l'église de Notre-Dame, à Rouen, au lieu d'une flèche en dentelle de pierre, des barres de fer tranquillement fondues dans une prosaïque usine, je courus bien vite à Saint-Ouen, laissant l'industrie pour l'art. L'obélisque de Munich a produit sur moi le même effet. Un chaudronnier a pu clouer toutes ces plaques de cuivre l'une à l'autre.



L'obélisque, à Munich.

Il est consacré à la mémoire de trente mille Bavarois morts en 1812 dans l'expédition de Russie. C'était le contingent de la Bavière : il resta tout entier sous la neige. L'inscription ajoute : « Eux aussi ils sont tombés pour la délivrance de la patrie ! »

Les pauvres diables ne s'en doutaient guère, et s'ils ont délivré leur patrie, c'est bien à leur insu. Je ne vois pas trop quelle bonne pensée cette inscription peut susciter dans l'âme du peuple : si ce n'est, avec le souvenir des inconvénients de la dépendance autrefois acceptée, la leçon à tirer de là que les Bavarois ne doivent servir que la Bavière. A entendre ce qu'on dit dans certaine région de Munich, on serait tenté de croire que le successeur du roi Max aura aussi un obélisque à élever aux Bavarois morts dans les Alpes ou sur les bords du Mincio, pour une cause qui leur est étrangère.

deux cent soixante-dix. M. Marmier, l'aimable touriste, qui est allé partout et qui de tout parle si bien, n'a sans doute pas fait lui-même l'ascension de la Bavaria, car il dit, p. 113 de son *Voyage en Allemagne :* « On monte jusque dans l'intérieur de son crâne. Dans cette profonde cavité est un banc sur lequel peuvent s'asseoir à la fois vingt personnes. »

XVI

SUITE DE MUNICH.

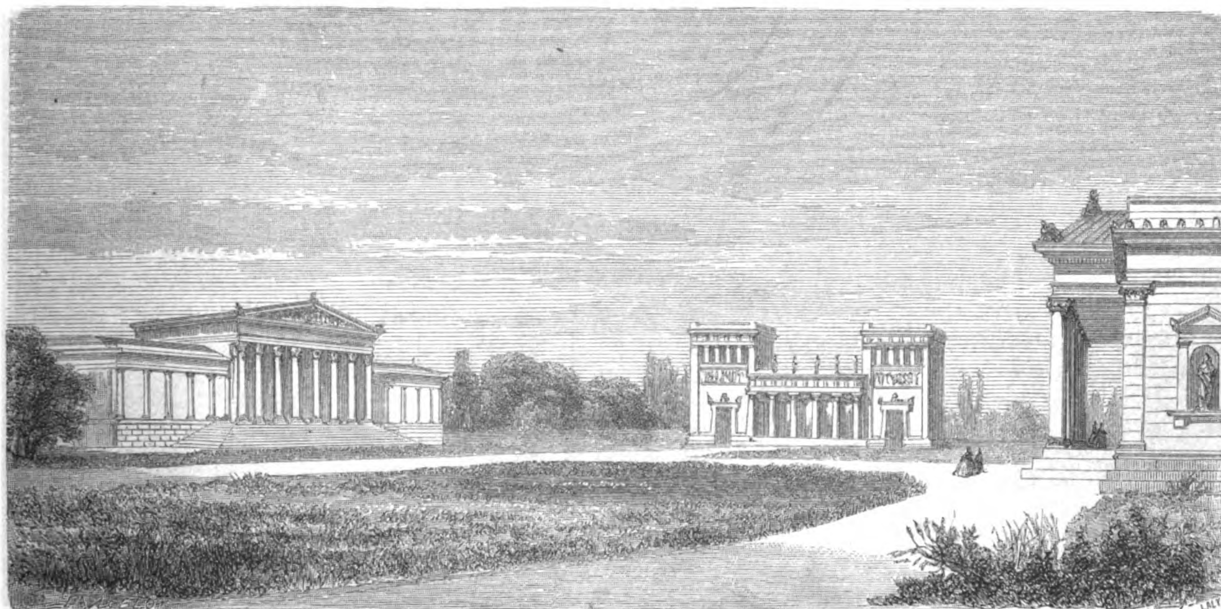
La sculpture et la peinture; la Glyptothèque et les marbres d'Égine — La peinture; la Pinacothèque; Albert Durer et Rubens. — Les fresques. Faut-il des fresques à Munich, et l'architecture est-elle la servante de la peinture? — Munich une des capitales du nouvel art chrétien. — Origine de cette renaissance catholique.

Je n'ai pas, jusqu'à présent, parlé de deux édifices fameux, moins par eux-mêmes que par ce qu'ils renferment : la Pinacothèque ou galerie de tableaux, et la Glyptothèque ou musée de sculpture. L'un est

bien placé, assez près de Saint-Boniface; l'autre a un vilain voisinage, une caserne : tous deux sont dans le désert, ce qui, du moins, les met à l'abri de la poussière et de la fumée, deux grands ennemis des choses de l'art.

Cette solitude a pourtant son charme, mais à une condition, c'est qu'elle soit complète. Un matin, je me trouvais sur la grande place que forment les Propylées au fond, l'Exposition nationale à gauche, et la Glyptothèque à droite. L'espace est vaste, un large chemin le traverse; de chaque côté s'étend une pelouse émaillée de fleurs rouges et blanches, et plus loin un champ de folle-avoine qui n'avait pu étouffer une multitude de boutons d'or. Derrière la Glyptothèque de beaux ombrages se marient harmonieusement aux lignes de l'architecture : ormes à la robuste membrure, et tout un bois épais de ces lilas qui jettent dans l'air les premiers et les plus doux parfums que la nature produise, au renouveau, quand la terre, se reprenant à la vie, exhale l'haleine embaumée du printemps. Leurs graines disgracieuses avaient depuis longtemps remplacé leurs fleurs charmantes : mais les oiseaux chantaient dans leurs branches; le soleil déjà radieux dorait le marbre blanc des frontons. Aucun bruit, aucune forme ne rappelaient l'Allemagne ni la vie moderne; et si ce ciel n'était pas encore celui de l'Orient que j'allais chercher, ce silence, ces marbres, ces colonnes faisaient rêver d'art et de la Grèce.

J'étais donc bien loin des bords de l'Isar, quand un bruit et une forme étrange me ramenèrent brutalement à Munich. Le bruit? c'était la voix d'un affreux rapin 1830, chevelu, barbu, anguleux, sombre, tel que j'en croyais l'espèce perdue. La forme? c'était une jeune blanchisseuse rapportant au bout d'un bâton deux immenses crinolines qui devaient le lendemain donner à quelque belle dame du voisinage l'envergure d'un condor. Voilà comme une fausse note détruit toute l'harmonie d'un concert.



La place Grecque, à Munich.

Revenons à nos deux musées : celui de peinture, bâtiment carré et bas, élevé seulement d'un étage, et sans jours pris du dehors, avec un portique grec de douze colonnes ioniques, surmontées d'un fronton qui ressemble à tous les portiques grecs du monde, est lourd et sans caractère; le second, mieux conçu, est plus monumental, sans mériter toutefois pour ses dehors des éloges particuliers.

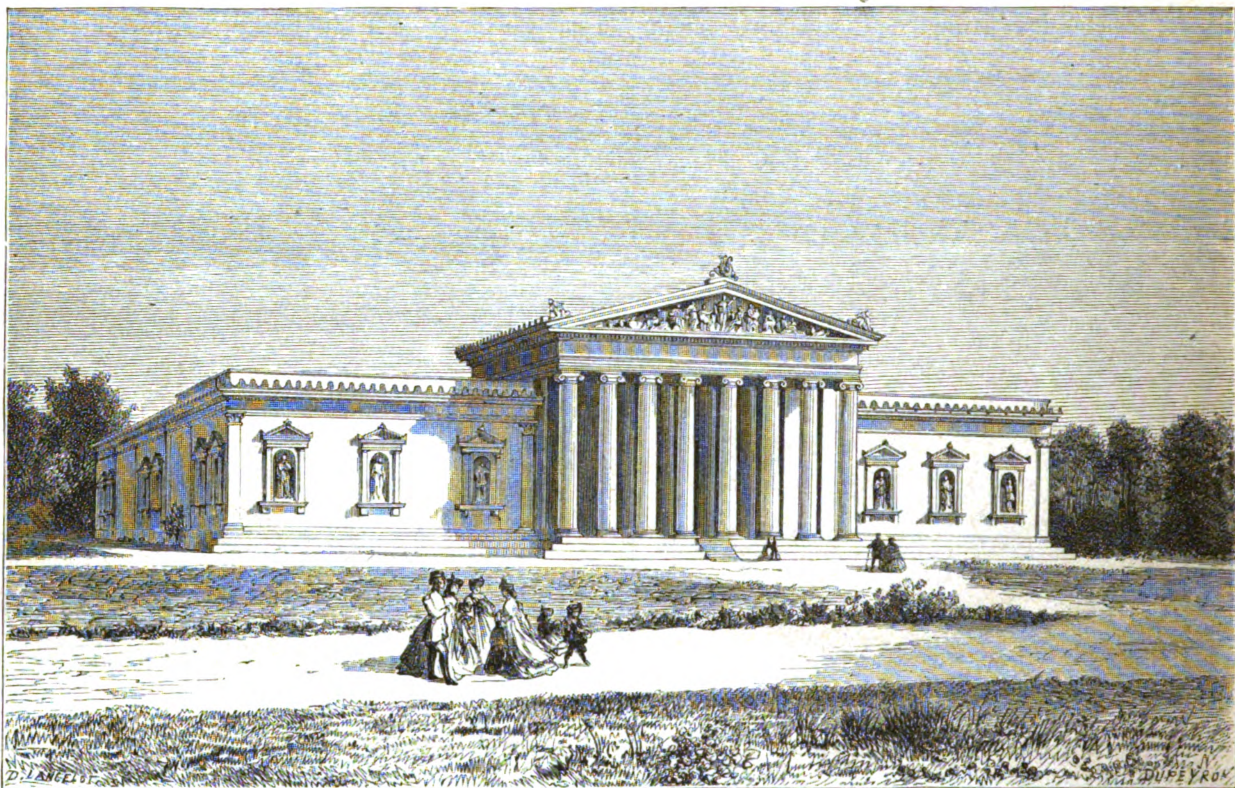
Maintenant entrons. La Glyptothèque est pauvre : rien des modernes, si ce n'est un marbre ou deux, sans importance, de Thorwaldsen et de ce Canova qu'on a tant surfait, si j'en juge par ce que j'ai vu de lui à Paris, à Munich et à Vienne; rien non plus de la Renaissance. On a très-judicieusement disposé les monuments de la Glyptothèque dans l'ordre chronologique, seulement cette histoire a une lacune de seize siècles, depuis le buste de Marc-Aurèle jusqu'à celui du roi Louis. L'art romain est représenté par beaucoup de choses, aucune de haute valeur; mais pour l'art grec, des joyaux inappréciables : un *Niobide* mourant, d'une admirable structure; un *Faune endormi*, que Bélisaire enfermé au château Saint-Ange jeta, à défaut de projectiles, sur la tête des Goths, et qu'on retrouva neuf siècles après, au fond du fossé; enfin, les *marbres d'Égine*, qui feraient à eux seuls la fortune d'un musée.

On a trop parlé de ces marbres pour que j'écrive à leur sujet un nouveau dithyrambe. Je fus très-heureux de les voir. Pour l'historien, ils ont une valeur incomparable; l'artiste admirera aussi ces corps déjà si bien modelés qui annoncent la venue prochaine de Phidias; mais tous les raisonnements de l'esthétique transcendante n'empêcheront pas qu'on n'éprouve un sentiment de répulsion à la vue de ces têtes sur lesquelles est sculpté, jusque sur celles des mourants, le même rire imbécile.

Les marbres d'Égine causent surtout un plaisir d'archéologue : voilà pourquoi ils ont eu un si grand succès en Allemagne. Les motifs qu'on donne pour nous faire accepter ces figures grimaçantes sont les mêmes qu'on plaide pour faire admirer la roideur des statues égyptiennes et la sculpture informe du moyen âge. Style hiératique tant qu'il vous plaira, mais ce style est dans l'art ce que le genre ennuyeux est dans la littérature : on l'explique, on l'admet, on ne l'aime pas. Pour Dieu! un peu moins d'explications et un peu plus de vie et de beauté. Que les Allemands rassemblent tous les chefs-d'œuvre du style hiératique de l'Inde, de l'Égypte, de la Grèce et du moyen âge, nous, nous porterons au milieu notre Vénus de Milo, et l'on verra la radieuse déesse qui manifeste si librement toutes les perfections physiques, écraser de sa forte et tranquille beauté ces types déformés par le dogme et comprimés par la servitude. L'art n'est ni la science, ni la religion : il est le beau.

La Pinacothèque est une des plus précieuses galeries du monde : elle renferme cinq cent quatre-vingt-douze grandes toiles, six cent quatre-vingt-neuf petites, en tout mille deux cent quatre-vingt-une. Le Belvédère de Vienne en a davantage, mais beaucoup y sont pour faire nombre. Dresde seule en Allemagne peut rivaliser avec Munich [1], et, par Raphaël, le vaincre.

L'ancienne école allemande y est au complet de ses grands maîtres, Holbein le Vieux, Lucas Kranach, Wohlgemuth de Nuremberg et surtout Albert Durer, dont Munich possède dix-sept toiles. Il manque quelque tableau d'histoire d'Holbein le Jeune, qui vécut en Angleterre et y a laissé son œuvre presque entier. Tout cela est éblouissant de couleurs, quelquefois trop crues, charmant de



La Glyptothèque, à Munich.

naïveté, pas toujours de dessin, encore moins de perspective. C'est que cette école ne dépasse pas le milieu du seizième siècle. La Réforme la tua, comme elle avait tué la renaissance littéraire. Albert Durer en est la plus haute expression, en même temps qu'il est le représentant le plus fidèle de l'Allemagne elle-même, avec son fantastique étrange et la profondeur, mais aussi l'indécision de sa pensée; avec le goût de la réalité qui va jusqu'aux détails grossiers et bas, à côté de la recherche d'un idéal qu'on ne peut toujours saisir : plus de force que de grâce, et moins de calme raison que d'imagination vagabonde [1].

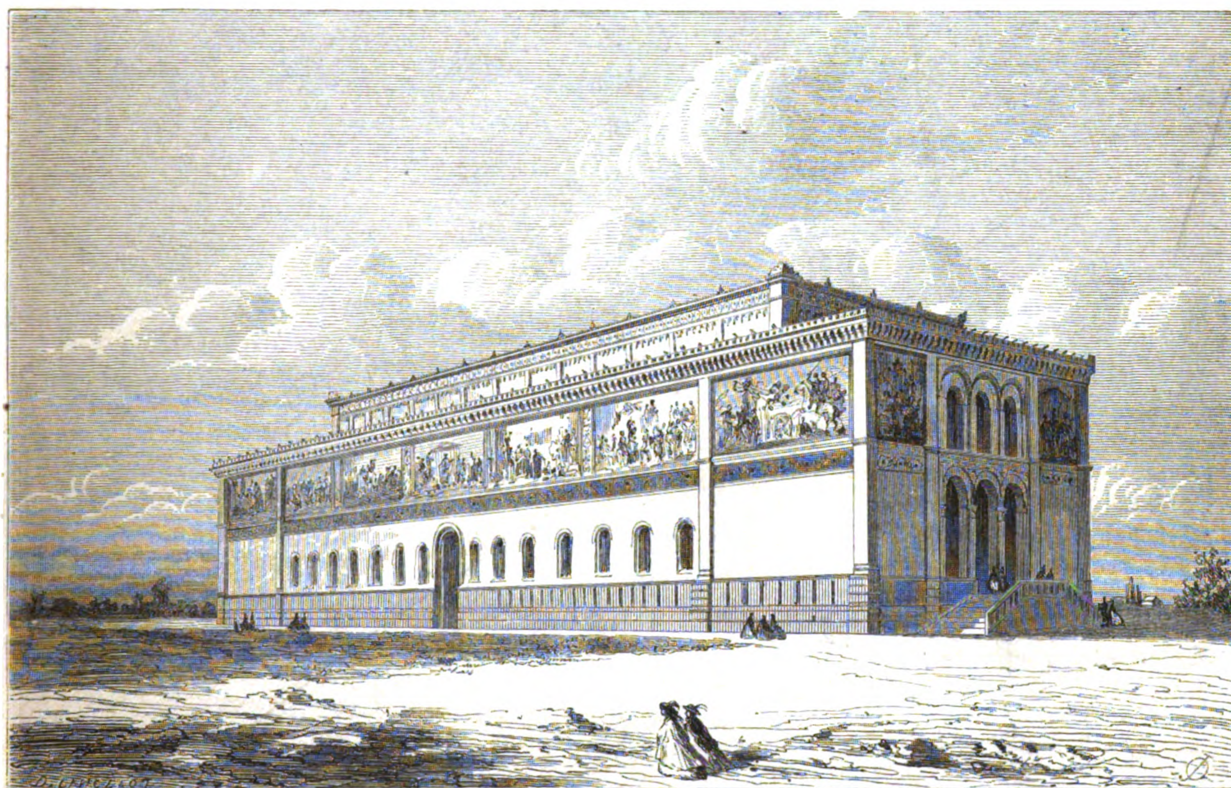
L'école des Pays-Bas, née aux mêmes lieux, à Cologne, et sous l'influence des mêmes maîtres, les Byzantins, plus vivace puisqu'elle ne s'interrompit jamais; coloriste aussi, mais d'une autre manière, surtout par le jeu opposé des lumières et des ombres, par cet art du clair-obscur que nulle autre n'a si bien possédé; plus réaliste, parce que le dogme calviniste interdit aux peintres hollandais la symbolique chrétienne; plus sensuelle, parce que la population flamande, riche et active, est exubérante de sang, de vie et de chair; familière enfin, même triviale, pour se mettre au goût d'une société bourgeoise, cette école brille à Munich, comme nulle part ailleurs,

1. Dresde a environ deux mille toiles, autant que le Louvre et que le Museo del Rey de Madrid.

1. En écrivant ces lignes, je pense moins aux tableaux du maître, à Munich, qu'à ses belles, mais étranges gravures : *l'Ange de la mélancolie*, *le Chevalier dans la forêt enchantée*, etc., etc.

même en Flandre. Avec van Eyck ou Jean de Bruges, l'inventeur de la peinture à l'huile, et le gracieux Hans Hemling elle tient encore au style byzantin. J. Gossaert, van Orley, Michel Coxcie et Hemskerck marquent sa seconde époque, celle de l'union à l'art italien; elle triomphe avec Rubens, le plus grand des peintres de la chair, avec van Dyck, Rembrandt, Jordaëns, Hobbema, Ruysdaël, et elle se continue jusque vers nous par la foule de ceux que l'histoire appelle les *petits flamands* et que les enchères font aujourd'hui si grands. Rubens, à lui seul, a quatre-vingt-quinze toiles. Paris, Madrid et Anvers mettant en commun leurs tableaux du maître en réuniraient à peine davantage. Un d'eux, un *Jugement dernier*, fut un défi avec Michel-Ange; et le peintre d'Anvers n'a pas fléchi devant le peintre redoutable de la chapelle Sixtine. Si la science anatomique est plus faible et l'audace du dessin moins grande, la couleur est plus riche, et le Dieu de l'Évangile plus miséricordieux. Dans le groupe des élus, je vois un pauvre nègre. Merci à vous, artiste heureux et puissant, le favori des rois, merci pour cette bonne pensée, en un tel temps, de la fraternité humaine !

Mais voyez l'inconvénient d'être dans un pays où les artistes mettent dans leurs tableaux plus d'idées que de dessin. M. Lancelot, à qui j'ai montré ce qu'on vient de lire, me répond : « Ce nègre est placé à l'extrémité d'un groupe de figures nues, étincelantes de sang et de lumière, qui viennent s'éteindre en une demi-teinte violacée, brillante encore, sur un fond de ciel crépusculaire à lueur orangée. Le grand coloriste a senti, sans tant philosopher, qu'un nègre seul pouvait lui donner la tache noire bleue qui était l'opposition légale et la liaison forcée entre ces deux nuances. Il n'a été que peintre, mais comme toujours grand peintre, et c'est bien assez, n'en déplaise aux esthétiques allemands qui ne sont pas peintres du tout. »



La nouvelle Pinacothèque.

Voilà une raison de métier; et vous êtes sans doute dans le vrai, mon cher artiste, mais je vous dirai toujours : dans le groupe de ses élus, Rubens a mis un nègre.

Les écoles de France et d'Espagne sont toutes deux contenues dans une seule salle, tandis que l'Allemagne et la Flandre en remplissent cinq, l'Italie trois, celle-ci avec beaucoup d'œuvres secondaires. Rien de grand, en effet, de Vinci, de Michel-Ange, de Raphaël et du Titien. Aussi je vous laisse avec les *musées d'Allemagne* de M. Viardot, si vous êtes désireux de faire, sous la conduite d'un guide aimable et sûr, un plus long voyage dans la Pinacothèque. Pour moi, qui ne suis venu chercher à Munich, ni l'Italie, ni l'Espagne, ni la France, mais l'Allemagne, je vous emmène devant les fresques de Cornélius, devant les chefs-d'œuvre du nouvel art chrétien et de la renaissance allemande.

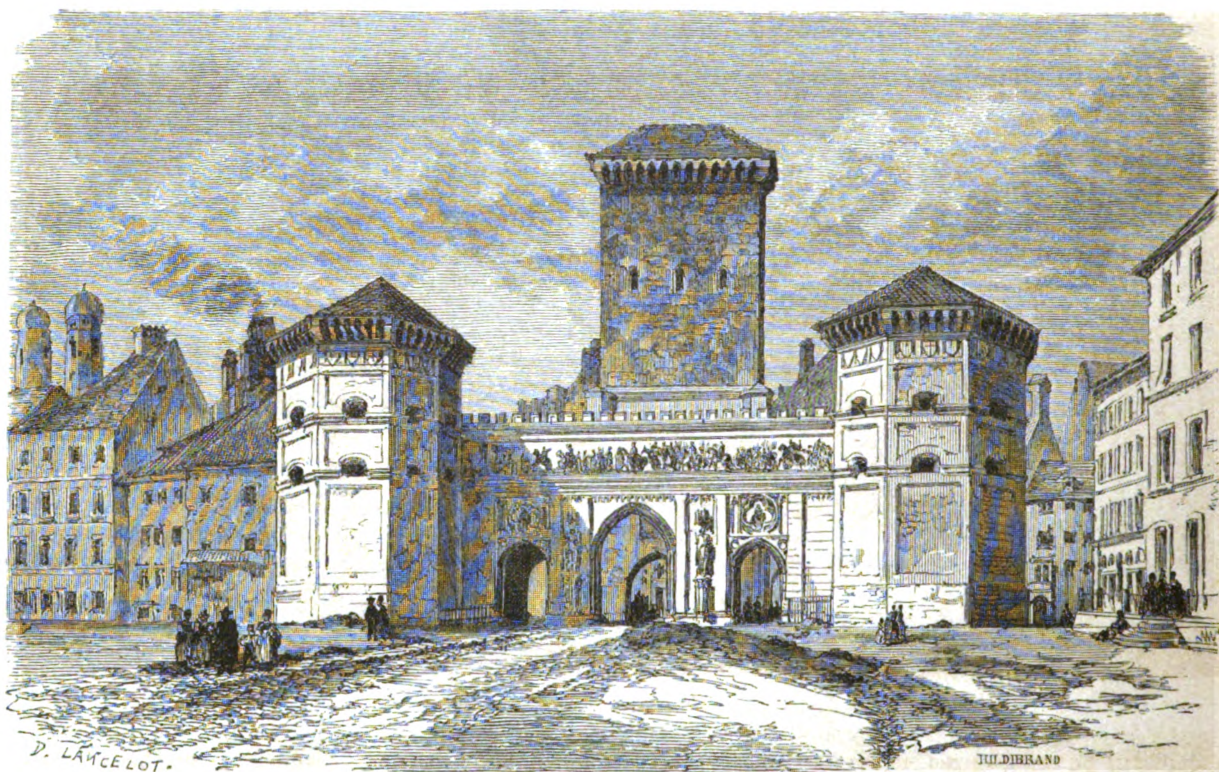
C'est ainsi, je vous l'ai dit déjà, qu'on parle à Munich.

Des fresques, il y en a partout, au dedans et au dehors des monuments, sur la muraille extérieure de la nouvelle Pinacothèque, tout le long de la courtine de l'Isarthor, au Bazar, sous les portiques du Palais, au jardin du Séminaire, comme dans la chapelle du château, à Saint-Louis, à Saint-Boniface, à Notre-Dame de

Bon-Secours et du haut en bas de la Nouvelle-Résidence.

Une première question. L'architecture n'est-elle que l'humble servante de la peinture? A Munich, on répondrait volontiers oui, à voir tant de murailles cachées sous la couleur et les lignes architecturales réduites à n'être que des cadres de tableaux. Jusqu'à présent je croyais la proposition inverse la bonne, et il me semble encore que ces deux arts mis ensemble pêle-mêle doivent se nuire. Qu'une teinte discrète adoucisse la blancheur mate de la pierre; que des ornements de bronze ou d'or et un peu de couleur donnent du relief et de la vie aux personnages d'une frise; que l'architecte enfin mette un diadème au front de son monument, comme il est certain à présent que les Grecs l'ont fait pour le Parthénon, je le comprends. Mais de grandes compositions sur les murs extérieurs attirent tout aussitôt les yeux; elles provoquent le regard et le retiennent, même quand elles ne le méritent pas; le monument disparaît, il ne reste qu'un tableau. Un des deux arts est supplanté par l'autre, la forme par la couleur.

En outre, ces peintures en plein vent ne sont-elles pas bien exposées? On en fait beaucoup en Allemagne. Berlin rivalise, à cet égard, avec Munich. Mais Munich et Berlin ont-ils la sèche et douce atmosphère de l'Égypte et de la Grèce. Déjà en Italie, sous un ciel splendide et clément, elles meurent, même à l'intérieur des édifices. Où en sont à Rome les loges et les chambres de Raphaël; à Milan, la fameuse *Cène* de Vinci? Les *Stanze* ont déjà reçu le bienfait dangereux d'une double restau-



L'Isarthor, à Munich.

ration. Aux loges, il a fallu placer des vitrages dans les arcades immenses, et défigurer l'édifice pour sauver les derniers restes des peintures. Une église, à Florence, est déshonorée par un auvent de bois qui abrite une fresque, et le voyageur qui revoit, après quelques années, le Campo-Santo de Pise, mesure avec effroi la rapidité des ravages. Toutes les fresques sont destinées à périr; combien plus vite dans un climat humide et rigoureux, où les changements de température sont extrêmes. Le granit n'y résiste pas; la couleur sera-t-elle plus forte?

La réponse est déjà faite. Les peintures exécutées par Cornélius de 1827 à 1829 sous les portiques de la Nouvelle-Résidence, celles de ses élèves à l'Isarthor et de Rottmann sous les arcades du Bazar s'altèrent et commencent à tomber par place. Un même homme aura pu les voir naître et presque mourir.

S'il en doit être ainsi, pourquoi cette inutile dépense de talent et d'argent? Il est vrai que quelques-unes n'ont coûté beaucoup ni de l'un ni de l'autre, et sont de la peinture évidemment faite à tant la toise, comme on nous en a trop fourni à Versailles, il y a vingt ans[1]. « Celles de la nouvelle Pinacothèque, dit un critique anglais, rappellent assez exactement, pour la conception et l'exécution, ces toiles enluminées qui ornent les devantures des baraques de foire. »

Remarquez bien que ce n'est pas moi qui dis cela, mais un Anglais. Vous allez juger s'il a raison. Voici, par exemple, la description très-exacte d'une de ces fresques : « Les artistes du roi Louis combattant l'hydre du mauvais goût. »

1. J'y ai vu de grands tableaux payés à de vieux maîtres trois mille francs.

Sur un plateau élevé, au bord de la mer, est posé un autel antique qui forme le centre de la composition. Dans la niche de l'autel, les trois Grâces accroupies, et la tête sur leurs genoux, attendent l'issue du combat. Leur pose tourmentée et sans noblesse a grand besoin du livret pour révéler leur qualité. Une lampe antique brûle près d'elles d'une lumière douteuse, comme leur beauté. Au-dessus de la niche, et pour en interdire l'approche, un monstre vert, à corps de chien, décoré de colliers, de médailles, et dont les têtes coiffées de perruques poudrées sont cravatées de blanc. Avec ses griffes et sa queue, le monstre se défend contre les attaques des régénérateurs de l'art, divisés en deux groupes : celui des peintres et celui des sculpteurs.

A droite, Cornélius, dont le vêtement a cette couleur verte que l'oie compose et que nous n'osons plus nommer ; monté sur Pégase, il brandit de toute sa force une épée à deux mains. Après le vaillant et fougueux champion de l'art nouveau, le doux et extatique Overbeck qui prie au lieu de combattre, en robe de chambre, pour annoncer ses habitudes solitaires ; la raie au milieu du front, comme il convient au peintre des chérubins. Sur son cœur, il presse le bâton d'une bannière lambrequinée où est peinte la Vierge immaculée. Derrière le mystique, un autre batailleur, le troisième régénérateur de l'art allemand, l'auteur même des fresques, Kaulbach. Il empoigne de la main gauche une espèce de bandit, mal habillé d'une redingote verte, dont on ne voit que la barbe, et qui veut, lui aussi, se hisser à la gloire en se faisant un marchepied d'une tortue. De sa poche, qui rappelle celle de notre trop illustre Bertrand, sort un pistolet, dont je n'ai pas compris le rôle artistique.

Sous les pieds du cheval de Cornélius, on voit un carton auquel il ne manque pas un cordon. Un vieux en perruque de travers, à jabot, à culotte courte et en souliers à boucles, s'y appuie en pressant amoureusement contre sa poitrine un mannequin nu. Ce pauvre vieux signifie sans doute la chute de cette vieillerie, les études d'atelier.



Fresque de Kaulbach, à l'extérieur de la nouvelle Pinacothèque, à Munich.

Passons à l'autre groupe. Voici encore un vaillant. De la main gauche il tient un bouclier et de la droite un glaive. Une grande draperie rouge ne laisse voir qu'un peu de son pantalon vert olive et ses souliers lacés ; sur sa tête, un casque ou une casquette, je ne sais lequel.

Le second personnage frappe d'un maillet de sculpteur. Le troisième n'a pas d'arme : il repousse le monstre de sa main nue. Une plume dressée en aigrette derrière ses oreilles indique un écrivain en esthétique allemande.

En arrière et au-dessus d'eux, sur un petit nuage qui fait office de banc, Minerve menace de sa lance le pauvre monstre. Enfin un monsieur gras, en beau linge, à chevelure abondante et favoris bien peignés, en robe de chambre encore, verte toujours, un portefeuille sous un bras, une équerre en fer sous l'autre, un pied dans la mer, le second posé sur le tertre, arrive je ne sais trop d'où, guidé par une chouette qui vole au-dessus de sa tête, tandis que par en bas trois grenouilles lui coassent la bienvenue.

Voilà pour l'idée. Le dessin et la couleur ne valent pas mieux. Tous les vêtements ont des plis qui leur feraient une dimension impossible ; les chairs sont couleur de brique, et chaque figure est sèchement placardée près de l'autre, à ce point qu'à distance on ne voit que des taches qui ne se fondent pas dans une forme.

Ce n'est pas assez d'appeler cette fresque, comme l'a fait M. Th. Gautier, une charge d'atelier. Elle mérite un blâme plus sévère venant d'hommes qui critiquent de si haut et souvent nient les talents acceptés des au-

tres pays, qui ont érigé leur pratique en dogme et ont eu pour chef de coterie le chef de l'État[1].

Ces mêmes peintres, en effet, et les journaux, les docteurs en toute faculté qui les applaudissent si bruyamment ont été très-sévères pour nous à la grande exposition de 1856. Ils accusent nos artistes de n'avoir pas d'idées, comme notre littérature de manquer de sérieux. C'est très-vrai. Dans l'art nous cherchons d'abord la beauté, dans les lettres le vrai, et nulle part nous ne cultivons avec amour le genre ennuyeux. Notre front se déride volontiers, même au milieu des choses graves, et bien de nos jeunes soldats, comme leurs pères de la vieille Gaule, sourient à la mort.

Mais, très-chers voisins, vous qui réfléchissez tant, réfléchissez donc qu'à nous reprocher notre légèreté d'enfant vous nous donnez le droit de compter qu'il nous sera aussi beaucoup pardonné. Pour vous, gens graves et penseurs profonds, n'agissant qu'avec préméditation, qui pourra, si vous vous trompez, vous accorder le bénéfice des circonstances atténuantes ?

Pour en finir avec le côté ridicule de ces peintures bavaroises, il faut que je cite encore une facétie du grand et *sérieux* Cornélius aux loges de l'ancienne Pinacothèque : c'est Michel-Ange taillant, la nuit, à grands coups de maillet, son Moïse, la tête coiffée d'un appareil à gaz portatif. Rien n'arrête le puissant artiste dans son élan, ni son étrange coiffure, ni sa pose impossible, ni l'immense tablier de serge verte qui lui forme par derrière une roide et inutile draperie, ni l'indiscret visiteur qui tire le rideau pour laisser voir les étoiles qui rayonnent dans un ciel indigo, au-dessus d'un petit arbre rouge !



Michel-Ange dans son atelier, peinture de Cornélius.

Heureusement que tout n'est pas de cette force; dans les douze fresques de la Basilique, dans les salles des Niebelungen et les peintures de la Nouvelle-Résidence, surtout dans le *Jugement dernier*, de Cornélius, à Saint-Louis, il se trouve de fort belles choses. Mais si, dans les meilleures, l'esprit est satisfait par la grandeur des idées et les yeux par l'exactitude minutieuse des costumes et la science parfaite des accessoires, si les peintres de Munich sont bien à la hauteur de la métaphysique et de l'érudition allemandes, on est trop souvent blessé par le dessin violent et incorrect de Cornélius, qui vise à être Michel-Ange, par l'afféterie et l'ascétisme des élèves d'Overbeck, qui veut être Fra Angelico, enfin par cette couleur terne et sombre que l'école de l'art chrétien substitue aux couleurs de la vie. Telle de ses figures semble être un pâle rayon de la lune.

Munich est une des capitales de ce nouvel art chrétien, Dusseldorf est l'autre. Nous sommes forcé d'en discourir un peu.

Au dix-huitième siècle, par toute l'Europe l'art se mourait. David lui donna une secousse violente qui le fit renaître virilement. Il rompit brusquement avec la mignardise, les bergeries et les nudités provoquantes de Boucher et de Watteau; il le remit sur la route du beau et du vrai, route encore étroite, mais que ses successeurs élargirent. L'art moderne a donc en France et dans l'atelier de David sa véritable origine. Ce qu'on appelle la renaissance allemande est de vingt ans postérieur.

Comme la réaction contre le convenu dans la société et l'art avait conduit les philosophes et les artistes à l'étude des anciens et de la nature; la réaction contre la Révolution et les idées nouvelles ramena quelques esprits à leur contraire, l'adoration du passé. On inventa alors, en politique, la légitimité, en religion, le néo-catholicisme, en histoire, le moyen âge. Au lieu de marcher en avant, on ne regarda qu'en arrière. On se vieillit de six siècles, on s'appela les fils des croisés; on fut dévot et royaliste et on n'eut plus d'admiration que pour les gargouilles des cathédrales et les saints au nimbe d'or des vitraux gothiques. Le nouvel art chrétien naissait. Il eut pour parrains en France, Chateaubriand[1], en Allemagne, Overbeck, avec cette différence que pour l'écrivain ce fut affaire d'art seulement[2], mais pour l'artiste, affaire de conviction. Overbeck abjura le protestantisme et a toujours vécu et pensé comme le plus pieux des anachorètes.

V. DURUY.

(*La suite à la prochaine livraison.*)

1. On conserve au musée les esquisses des fresques de la nouvelle Pinacothèque très-soigneusement faites par Kaulbach lui-même, ce qui prouve bien qu'on ne les considère pas comme une plaisanterie d'atelier. En outre, au-dessous de chaque personnage est son nom en lettres d'or, comme dans les tableaux officiels.

1. Cf. L. Simond, *Voyage en Italie*, p. 399 et suiv.
2. Voy. la récente étude de M. Sainte-Beuve sur Chateaubriand.



La brasserie royale, à Munich.

DE PARIS A BUCHAREST,

CAUSERIES GÉOGRAPHIQUES[1],

PAR M. V. DURUY.

1860. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

XVII

SUITE DE MUNICH.

La colonie allemande à Rome. — Le mysticisme d'Overbeck et les synthèses génésiaques de Cornélius. — La maladie du Cosmos et la peinture philosophique. — Infécondité des hybrides.

Il y a cinquante ans, alors que fermentait contre nous en Allemagne une juste haine, de jeunes Allemands, fuyant devant nos victoires et devant nos arts, vinrent demander à Rome une inspiration qui ne fût pas française. Overbeck et Cornélius étaient avec eux et furent bientôt à leur tête. La petite colonie, fort dépourvue de bien, mais riche d'enthousiasme, travaillait avec ardeur. En 1816, un homme d'une haute intelligence, Niebuhr, arriva à Rome, comme ambassadeur de Prusse, il admit dans son intimité ses jeunes compatriotes; presque chaque soir, ils se réunissaient près de lui. On parlait d'art, on lisait Dante ou les Niebelungen, Homère ou Goethe, et parfois on revenait des mystiques rêveries du chantre de Béatrix au naturalisme puissant du grand poëte de Weymar. « Un soir, dit Niebuhr, nous étions réunis chez le chevalier de Bunsen, dont la maison dominait le Palatin et Rome entière; minuit venait de sonner. Debout sur la terrasse, nous vîmes Jupiter briller dans le ciel : il semblait contempler d'en haut sa roche Tarpéienne. Nous portions des santés. Je dis à Thorwaldsen : « Buvons au « vieux Jupiter! — De tout mon cœur, » répondit-il d'une voix émue. Quelques-uns s'étonnèrent de la proposition; mais Cornélius choqua nos verres et but avec nous. »



Servante de brasserie.

Parmi les étonnés était sûrement Overbeck, avec ces artistes protestants que l'amour de l'idéalisme chrétien et son exemple conduisirent au catholicisme. Dès ce temps-là, il aurait volontiers fait de Goethe le marchepied de Satan, comme quelques-uns veulent que Cornélius l'ait fait dans son *Jugement dernier*. Le naturalisme l'effrayait. Il traitait de païens les élèves de Raphaël, et remontait au delà du maître, jusqu'au Pérugin et au Pinturicchio. A mesure que sa piété s'accrut, sa peinture se spiritualisa, comme sa vie. Il cacha la chair; il éteignit les couleurs, comme il étouffait en lui les sens. Il eût voulut peindre l'âme seule et se désolait d'être obligé de lui donner l'enveloppe d'un corps; du moins la faisait-il, cette enveloppe, si frêle, si transparente, qu'en vérité elle n'existait pas. Ces corps n'ont certainement jamais vécu. Jamais le sang chaud de la vie et de la robuste nature n'a circulé dans leurs veines. Ces pieds n'ont pas marché, ces mains n'ont rien saisi De ces yeux éternellement voilés par la douleur ou l'extase n'a point jailli l'éclair des passions tumultueuses. Les draperies mêmes qui les couvrent tombent en plis réguliers que le vent des tempêtes du monde ne dérangea jamais. Et cependant, puisque l'on remonte si loin, on devrait savoir que les ascètes ont été une déviation du christianisme primitif; que les saints furent des hommes de combat autant que de prière; que les apôtres n'avaient pas seulement l'esprit exalté par la foi, mais les mains endurcies par le travail, et que Jésus était appelé le fils du charpentier.

Overbeck n'a, je crois, qu'un tableau à Munich, mais il y est présent par son esprit et par ses élèves, Hess, Schnorr, Muller. Hess a couvert de ses fresques la basilique et la chapelle de Tous-les-Saints, avec les qualités et les défauts du maître. Il dessine plutôt qu'il ne peint. Ses figures pensent plus qu'elles n'agissent, et ces tableaux d'hier semblent moins faits pour nous que pour les contemporains de Fra Angelico.

Le nouvel art chrétien est peut-être une prière; il n'est plus un art. Certains artistes, en effet, en usent avec lui, comme certaines grandes dames avec leur religion. Celles-ci, au prix de quelque assiduité à l'église, se dispensent de morale; ceux-là, à l'aide de quelques expressions de tête, se dispensent d'étude. Puisque l'artiste chrétien ne veut peindre que l'âme, pourquoi prendrait-il la peine d'étudier le corps? Aussi, assure-t-on que bien des gens de cette école ne veulent plus recevoir de modèle vivant dans leur atelier. Retourner au quin-

1. Suite. — Voy. t. III, p. 337, 353, 369; t. V, p. 193, 209, et t. VI, p. 177 et la note 2.

zième siècle et à la peinture monastique des Italiens, c'est peut-être renaître, mais vieillard, pour mourir bien vite, et non pas enfant, plein de force et de promesses, pour remplir une longue et glorieuse existence.

Qu'on n'accuse pas un Français de jalousie mesquine. Voici sur cette question ce qui a été dit en Angleterre : « L'art de Durer et de Van Eyck n'est plus. Le Pérugin et Pinturicchio, arrachés après trois siècles au repos de la tombe et transportés au delà des Alpes neigeuses, ont communiqué à la peinture allemande le froid de la mort, en trompant les voies de la nature. »

Avec Overbeck et son école le nouvel art allemand n'est ni de son temps ni de son pays; mais avec Cornélius il en est trop, non pas que Cornélius et les siens peignent davantage. Pour eux le spiritualisme pieux qui arrête Overbeck aux vagues contours des idées religieuses est remplacé par l'ambition titanique de la pensée. Des nuages du mysticisme nous passons à l'obscurité des symboles et des synthèses généसiaques.

Depuis quarante années, les Allemands ont ce que j'appellerais la maladie du cosmos. Ils veulent tout expliquer, à commencer par l'inexplicable, tout comprendre, même l'incompréhensible, tout saisir, tout étreindre, même l'infini. Chaque année il se publie à Leipzig douze histoires universelles, quand la France n'en a pas une encore, et vingt traités ontologiques lorsque nous n'en écrivons plus. Ils vous rendent compte de Dieu, de la création et de l'âme, de l'absolu, de l'être et du devenir, sans plus hésiter que si tout cela ils l'avaient vu et touché, pesé dans leurs balances, soumis au scalpel et au microscope. C'est une très-noble tendance, mais fort téméraire et du reste sans grandes conséquences. Qu'y a gagné l'Allemagne? Une mêlée furieuse de systèmes qui, semblables aux vases de terre de Gédéon et de ses trois cents braves, se sont heurtés et brisés les uns contre les autres, avec cette différence que la lumière n'était pas au fond et n'a point jailli pour éclairer le monde.



Bavaroise.

Kant mis à part, qu'est-il resté de Fichte et de son idéalisme purement subjectif; de Schelling et de son système de l'identité qu'à la fin de sa vie il déclara n'être qu'un rêve poétique; de Jacobi, autre poëte qui, comme certains chez nous, se croyait philosophe; de Krause, qui savait, aussi bien que Swedenborg, ce qui se passait dans les étoiles; de Hegel enfin et de son identité absolue du fini et de l'infini? Ce qu'il en reste! demandez-le à Strauss, à Bruno Bauer, à Feuerbach, à Arnold Ruge. Après tant d'affirmations superbes, que de négations désolantes! Après avoir tout résolu dans l'idéalisme, voilà que tout se dissout dans le panthéisme. Ah! que les Allemands auraient besoin de méditer un beau chapitre d'un livre écrit par un des nôtres, qui est aussi quelque peu un des leurs, M. Vacherot. Il a pour titre : *De l'impuissance de la métaphysique*[1].

En parlant des philosophes, je ne suis pas si loin des artistes que vous le pourriez croire. Les peintres allemands sont aussi atteints de ce mal du cosmos. Leurs tableaux sont bien plus chargés d'idées que de couleurs. A force d'analyser un sujet ils l'épuisent. Ils ne mettent pas plus de perspective dans leur pensée qu'il n'y en a quelquefois dans leur dessin. Ils n'ont ni des idées ni des scènes de premier, de second et de troisième plan. L'unité manque, comme la clarté, et regarder ces tableaux est rarement un plaisir, parce que c'est toujours une étude laborieuse. Voulant peindre des abstractions, il leur faut recourir aux symboles, et ils reprennent dans l'art ce que nous sommes si heureux d'avoir chassé de la poésie, l'allégorie toujours si froide.

Avec la philosophie, l'érudition. Ces artistes ont une science désespérante : leurs tableaux sont d'excellents manuels d'archéologie. Ce fut certainement un progrès quand Lekain et Talma rétablirent au théâtre la vérité du costume. L'acteur en valut mieux, mais la pièce en valut-elle davantage? L'érudition n'est dans l'art qu'un accessoire et les madones de Raphaël, pour avoir un costume conventionnel, n'en sont pas moins de divines figures.

Ajoutez que pour accroître la difficulté, de comprendre, chacun de ces tableaux, à Munich, n'est qu'une partie d'un tout, qu'une page isolée d'un long poëme qui se déroule lentement sur d'immenses murailles. Chaque monument a le sien. Ainsi le dogme catholique est à Saint-Louis depuis l'orgue jusqu'au chevet; l'histoire entière de l'Église à la chapelle de la cour; celle du christianisme en Allemagne à Saint-Boniface. La Nouvelle-Résidence a, au rez-de-chaussée, le poëme des Niebelungen; au premier étage, dans les appartements du roi, la littérature grecque; dans ceux de la reine, la littérature allemande; aux Loges de la Pinacothèque, l'histoire de la peinture; à la Glyptothèque enfin la création du monde.

C'est assurément une pensée juste et grande que de consacrer un monument à un même ordre d'idées exprimées par la peinture. Cette pensée, Raphaël l'a eue en peignant les Loges du Vatican, où la Bible revit tout entière, et la chambre della Segnatura, où il a représenté la grandeur de l'esprit humain cherchant Dieu

1. Ou *Études sur la dialectique dans Platon et dans Hegel*, de M. Janet, et les *Études sur la philosophie allemande moderne depuis Kant jusqu'à nos jours*, par M. A. Foucher de Careil. Du reste, un Allemand mort depuis peu (en 1860), Schopenhauër, a dit crûment son fait, et en face, à cette métaphysique qui, retournant à la scolastique du moyen âge, prétend expliquer le monde réel par des abstractions. Par malheur, Schopenhauër, après avoir renversé, veut à son tour construire, et, comme tous les autres, bâtit sur le sable.

par la théologie (*la Dispute du saint sacrement*), les secrets de la nature et de l'âme par la philosophie (*l'École d'Athènes*), s'élevant, par la poésie, à l'idéal (*le Parnasse*) et réglant, par la loi, les sociétés humaines (*la Jurisprudence*). Quelle grandeur dans l'idée, quelle clarté dans l'exécution[1] ! Du premier regard tout est compris. Pas un symbole, pas une allégorie; il n'est besoin d'aucun commentaire : le titre du tableau dit tout; c'est de la pensée visible.

Du Vatican retournons à Munich.

Nous sommes à la Glyptothèque, dans la salle des Dieux. Assurez-vous d'abord d'un livret et d'un guide. Voici ce que dit le premier; je cite textuellement : « Les fresques de cette salle représentent l'histoire des dieux dans leurs relations avec l'homme et le génie dominant qui est en lui. » Ce n'est pas plus clair que la musique mythique et le silence retentissant de M. Wagner ne sont mélodieux; voyons si la peinture le sera davantage.

D'abord quatre amours. Le premier est sur un dauphin. Nous autres, nous croirions à voir le bambin ailé à cheval sur un poisson qu'on a voulu montrer l'amour embarqué sur la mer orageuse des passions humaines. De l'autre côté du Rhin tant de simplicité ferait sourire. Des gens qui ont médité sur l'Aglaophamus et la Symbolique ne pourraient être contents avec si peu. Cet amour sur un dauphin, c'est la puissance harmonieuse qui dompte l'élément de l'eau; c'est aussi, je crois, le rôle joué par l'élément liquide dans la formation géologique du globe. Creuzer et Cuvier se donnent la main dans la peinture mythique et savante de Cornélius.



Costumes bavarois

Je n'exagère rien; écoutez plutôt :

« Dans les quatre compartiments du plafond nous remarquons dans une liaison intime les quatre éléments, les quatre saisons, les quatre parties du jour et avec celles-ci les mythes qui s'y rapportent. »

L'amour avec l'aigle de Jupiter, c'est l'élément du feu et sans doute aussi la formation des terrains volcaniques. Plus bas est *l'Été*, représenté par Cérès avec Zéphire et un hermès de Pan, symbole de la fertilité; vient ensuite *l'Heure de midi*, ou Apollon sur le char du soleil, tenant de ses deux mains le zodiaque et entouré des Heures. A droite et à gauche toute l'histoire du dieu : Daphné qui, dans ses bras mêmes, se change en laurier; Leucothoé, Clythie et Hyacinthe, qu'il métamorphose en arbre à encens, en tournesol et en hyacinthe. Dans l'arabesque : le génie de la poésie au milieu de ménades assises sur des griffons, « ce qui veut dire la faculté créatrice du génie dominant les forces brutales de la nature. » Au-dessous, dans un un bas-relief, la bataille de Jupiter contre les géants, « symbolisant la victoire du principe divin sur le principe terrestre. » Enfin, le tableau principal qui montre un des quatre règnes cosmogoniques : ici, c'est le règne céleste représenté par l'assemblée des dieux au moment où Hercule est reçu parmi eux. Comme Hercule est habituellement le héros de la force brutale et qu'une peinture aussi spiritualiste ne saurait se commettre avec une pareille apothéose, au bas du tableau, pour en relever le sens, on a trouvé le moyen de placer encore *l'Amour et Psyché :* mythe scabreux où le vulgaire voit une chose charmante, mais fort terrestre, où les initiés voient « l'amour spirituel rapprochant l'homme de la divinité. »

Trouvez-vous qu'il y ait, comme cela, suffisamment d'idées sur cette muraille. N'oubliez pas que ce que je viens de vous décrire n'est qu'une seule composition, qu'il y en a, dans la même chambre, trois autres tout aussi bourrées de figures et de théogonie, à l'exception du côté où se trouve la fenêtre. On aurait bien voulu la peindre aussi; on est cependant parvenu à lui faire jouer un rôle.

L'amour avec le paon, c'est l'élément de l'air. Comme on comprendrait mal ce symbole ou cette allégorie, l'oiseau et le dieu sont placés au-dessus de la fenêtre. Alors cela devient très-clair.

Ce système se retrouve partout. Dans la neuvième loge de la Pinacothèque, qui est consacrée à Léonard de Vinci, Cornélius a peint d'abord le soleil s'élevant au-dessus de l'océan, afin d'indiquer que le clair esprit de Léonardo voyait tout ce que la terre enferme; ensuite le zodiaque, car il connaissait également le ciel; enfin, pour marquer l'étude que le grand artiste avait faite de l'âme humaine, il a placé autour de lui les quatre tempéraments : le sanguin, représenté par Bacchus et Ariane; le colérique par Jupiter et Sémélé ; le mélancolique par Pluton et Proserpine; le phlegmatique par Latone changeant des paysans en grenouilles. Que dites-vous de cette idée des quatre tempéraments?

Franchement, *la Philosophie de la nature* de Hegel n'est pas plus difficile à lire que cette peinture. A côté de cet imbroglio, placez le Jéhovah de Raphaël dissipant le chaos et vous mesurerez la distance qui sépare le gé-

1. Je parle de *la Théologie* et de *la Philosophie ; la Poésie* et *la Jurisprudence* sont bien inférieures.

nie de l'érudition. Une seule figure et quelques nuages font toute la fresque, mais cette figure puissante de volonté et d'intelligence se projette d'elle-même dans l'espace. Sa bouche commande sans s'ouvrir; ses yeux lancent le feu dont vont s'allumer le soleil et les étoiles; et ses bras étendus ouvrent les abîmes du néant et refoulent les ténèbres. Pour dire que d'un pas il mesure l'infini il suffit au peintre de montrer l'agitation de sa chevelure immortelle.

Il n'y a de grand que ce qui est simple. En face du Jéhovah de Raphaël l'âme s'élève et se reporte librement aux premiers jours du monde : on sait gré au peintre de ce qu'il fait voir et de ce qu'il fait penser. A la Glyptothèque, on reste écrasé sous le poids de tant de figures et de symboles, qui donnent à l'esprit, au lieu du plaisir que causent de belles formes traduisant une belle et simple idée, le rude labeur de refaire un cours complet de mythologie. Encore, s'il suffisait de celle d'Homère, mais il faut celle des mythographes allemands.

Chacun des arts a sa langue particulière et son action limitée. Des musiciens ont voulu faire parler la musique. Ils ont réussi tant qu'il ne s'est agi que de produire des impressions simples, comme dans *la Création* d'Haydn et *la Traversée du Désert* de Félicien David; ils ont échoué quand ils ont prétendu aller au delà. La peinture aussi n'est pas plus la philosophie et la science, comme le veut l'école de Munich, que la musique n'est un poëme. Elle rend admirablement des formes et des actions qui font penser, elle ne peindra des abstractions et des systèmes qu'à la condition de recourir à l'assistance fatale de l'allégorie. L'art doit tenir les genres séparés sous peine de tomber dans la confusion des langues. Puisqu'on en savait tant à Munich, on aurait dû se souvenir que la nature maintient sévèrement la distinction des espèces et que les hybrides ne sont pas féconds.


Costumes bavarois.

Qu'on ne m'accuse pas d'être trop sévère. Le mal est grand et déborde au dehors. L'Angleterre a ses préraphaélites qui luttent de sécheresse avec les ascètes de Munich, et de science universelle avec les docteurs allemands. En ce moment (1861) Londres entier admire une toile de M. Hunt, *Jésus enseignant les docteurs*, qui est un vrai musée d'antiquités judaïques. Le peintre a séjourné longtemps en Palestine pour étudier le caractère des lieux, et a passé cinq ans à des lectures archéologiques, pour que l'érudition la plus sévère n'eût rien à lui reprocher. Mais, ô peintre, si c'est là votre idéal, jetez donc votre pinceau et prenez une plume; vous êtes un savant et n'avez rien à faire avec l'art.

Notez que je n'ai encore parlé ni de la couleur, ici sombre et dure, là criarde, ni du dessin si souvent outré, avec ses exagérations anatomiques, ses raccourcis impossibles et cette recherche violente de la grandeur et de la force qui obligeaient Théophile Gautier à porter sur Cornélius un jugement sévère, « à son grand regret, ajoute-t-il fort bien, car il est si doux d'admirer. »

Ce jugement, je ne crois pas qu'on puisse le taxer d'injustice. Mais il y en aurait une à ne pas reconnaître que Munich, sans être Athènes, est une des plus curieuses cités de l'Allemagne, et que ce roi Louis, sans être un grand roi, a honoré son nom en essayant beaucoup de grandes choses. Dans ce siècle de primes et de reports, il a aimé les arts et jeté l'or à pleines mains pour créer de nobles plaisirs que nous partageons avec lui. Et ces artistes, s'ils ont failli dans l'exécution, c'est qu'ils ont placé leur but trop haut. J'aime mieux, après tout, ces copies de chefs-d'œuvre immortels que des inventions mauvaises; ces poëmes compliqués et obscurs que la prose vulgaire d'une certaine école de notre pays; et je préfère ces fresques incolores, ces corps sans vie aux matrones dévergondées dont on nous déshabille les formes par trop opulentes. Entre le réel et l'idéal, je n'hésite pas. Je vais au second; mais je cours là où je crois les trouver tous deux réunis : une simple et grande idée sous une belle forme.

XVIII

SUITE DE MUNICH.

La brasserie royale. — Une manière de monter la garde à Munich. — Les balafres des étudiants. — Une cérémonie funèbre. — Les cimetières. — L'*Angelus*. — La retraite. — La procession de la Fête-Dieu. — Le masque olympien de Goethe.

Il ne faudrait cependant pas croire qu'il n'y ait à Munich que des statues et des tableaux, on y trouve aussi des hommes, et qui vivent bien, ou du moins qui aiment à bien vivre. Voyez ces bonnes grosses figures que M. Lancelot a daguerréotypées. C'est carré, charnu, largement assis sur la base. Les jambes sont de taille, même chez les femmes, à ne jamais faire défaut au solide édifice qu'elles portent, à moins que la bière ne s'en mêle. Il est vrai qu'elle s'en mêle souvent.

Munich a d'innombrables brasseries, où, dès sept heures du soir, la population s'empile, sans distinction de fortune, de rangs, d'âge, ni même de sexe, car les Allemands, si forts sur la hiérarchie des conditions, reconnaissent l'égalité devant la chope et la pipe. J'ai visité la brasserie royale où d'ordinaire les émeutes commencent. On y parle encore du fameux tapage de 1848, et l'on compte avec orgueil le nombre des tonneaux défoncés et celui des chopes brisées. L'affluence y est telle qu'on s'y sert soi-même. La salle est grande, garnie de banquettes en bois et ornée d'un poêle. Marchands, officiers, étudiants, ouvriers, paysans s'y coudoient. On y parle peu, mais parfois des ivrognes y chantent; on y boit beaucoup, même on y mange. Vous savez que la France qui ne mange plus est placée entre les deux plus grands mangeurs du monde, l'Anglais et l'Allemand. Celui-ci veut avoir à toute heure quelque chose à mettre sous la dent. Il ne perd point son temps à grignoter, par désœuvrement, de jolis riens. Comme notre amusante princesse palatine, qu'ennuyaient tant les délicatesses de Versailles, il pense « qu'il n'y a que les jambons et les saucisses pour rétablir l'estomac, » et il en use à épouvanter une Parisienne. J'en vis qui, pour aller plus vite, les mangeaient sans pain. Une vieille paysanne circulait entre les buveurs avec un panier rempli de gros radis rouges; on lui en achète. Sur chaque table est une salière, et on s'excite à boire en croquant de temps à autre une tranche de raifort. Ce sel, ces raves, la pipe et le saucisson, agissant de concert, la soif arrive à des proportions sahariennes. Il n'est pas rare de voir un de ces braves gens, qui, dans sa journée, a vidé de douze à quinze moos, ce qui veut dire vingt-quatre à trente litres. Nos paysans de basse Bretagne ne vont guère au delà de vingt, encore faut-il que ce soit un jour de *pardon*.

Cette brasserie royale est la plus renommée de Munich. Un séjour prolongé m'y semblerait un supplice : peu de lumière, une chaleur étouffante et des senteurs! Aussi je laisse M. Lancelot vous la dessiner, et je me sauve à toutes jambes (voy. p. 193).

En rentrant à l'hôtel, je me croisai avec une sentinelle qui montrait une agitation inaccoutumée. Le soldat surveillait attentivement une porte, comme si une conspiration allait en sortir. Il passait et repassait, en s'en rapprochant chaque fois davantage. Enfin la porte s'entr'ouvre, le soldat par un demi-tour habilement combiné se trouve en face de l'entre-bâillement, il allonge le cou, la tête disparaît, et j'entends le bruit d'un gros baiser hardiment cueilli. — Deux pas en arrière et position du port d'armes. — La porte achève de s'ouvrir. Un tablier blanc à bavette en sort en courant et se perd dans l'ombre de la ruelle, où le soldat la suit. A mon tour je suis le soldat, et j'arrive sur une place mal éclairée où une façade d'église m'arrête un moment, de sorte que je perds de vue l'étincelle qui tremblotait au cimier du casque de mon déserteur. Tout à coup, sous un réverbère isolé et fumeux, j'aperçois quelque chose d'inexplicable. Figurez-vous un long casque fuyant en arrière avec un plus long plumet, et se prolongeant en avant sous une forme que visière n'a jamais prise. Pas de trace de figure d'homme, et, dans la silhouette, pas de place pour l'y loger. Sous ce fantastique appareil qui me rappelle le monstrueux plongeur du pont au Change, ou la coiffure inasphyxiable des pompiers anglais, se dessinent un torse cambré et deux jambes écartées. Un fusil au repos se trahit par le reflet du reverbère expirant sur la baïonnette. Une forme blanche, indécise comme un fantôme, est plantée immobile devant ce spectre, et aucun bruit, aucun mouvement ne m'aide à comprendre ce groupe étrange. Il faut pourtant percer ce mystère. Je m'avance et j'arrive près de l'énigme, au moment où l'avant du casque décrivant un quart de cercle se sépare de l'arrière, et me démasque une bonne face allemande toute haletante, deux moustaches qui ruissellent, deux yeux qui sourient. J'entends un *gut* interrogatif et un *ia* reconnaissant, auxquels succède un roulement de baisers pris à pleine bouche. Puis, le tablier blanc regagne sa porte, un moos vide à la main, et le soldat reprend sa faction, heureux d'avoir, en dépit de la consigne, vidé le moos de l'amour.


Une manière de faire faction à Munich.

Voilà une des manières de monter la garde à Munich. Il fallait être Parisien pour s'en étonner. L'Allemagne qui joue beaucoup au soldat, qui tient des canons sur les places les plus pacifiques, des chaînes tendues devant les corps de garde les moins menacés, au fond est très-débonnaire et passe à ses conscrits bien des libertés. N'ont-ils pas appelé la locomotive qui nous a amenés d'Augsbourg ici, du nom de Vénus, pour donner à ses noirs mécaniciens des idées couleur de rose.

Cette armée bavaroise a cependant bonne tournure, et fantassins, cavaliers surtout, semblent de vrais soldats, non pas toutefois lorsque, lourdement matelas-

sés et des grilles au visage, ils font l'escrime à la baïonnette. A la parade ils ont un air suffisamment martial; s'ils ne marchent pas avec la régularité géométrique des Prussiens, je ne doute pas que leurs régiments ne figurassent fort bien à côté de ceux du roi de Prusse et de l'empereur d'Autriche. Le jour où la véritable Allemagne voudra avoir une armée à elle, qui ne dépende ni de Vienne ni de Berlin, au lieu d'envoyer, comme le duc de Saxe-Gotha, ses bataillons s'exercer et servir en Prusse, elle fera bien de prendre l'armée bavaroise pour noyau de formation.

Une certaine partie de la population de Munich a des mœurs batailleuses qu'accusent des balafres toutes fraiches sur des joues roses et bouffies. Ce sont les étudiants. Mais, ne leur en déplaise, je les crois turbulents et querelleurs une fois seulement de temps en temps, à heure fixe, et en vertu d'un règlement sociétaire. Ils aiment beaucoup les démonstrations en appareil belliqueux. Un jour, sur le soir, j'en vis un grand nombre rassemblés devant Saint-Michel, autour de quatre ou cinq calèches qui contenaient chacune un étudiant coiffé d'un chapeau à claque à cocarde énorme, avec une épée au flanc. D'autres, en casquettes blanches, rouges ou vertes, firent la haie; d'autres encore se placèrent entre les calèches, en costume de combat : le toquet brodé d'argent, redingote noire, écharpe aux trois couleurs flottant sur la hanche, pantalon de peau blanche, immenses bottes à l'écuyère garnies d'éperons sonores, dans la main une longue épée, à coquille énorme, qui enveloppait le poignet, enfin un gant à grande garde qui montait jusque vers le coude.


L'escrime à la baïonnette.

Le cortége organisé, musique en tête et musique en queue, se met en marche. On allume les cigares et les torches. Les « chefs de guerre » marchent devant les calèches, et les calèches tiennent le milieu du pavé. De chaque côté, à la place où devraient se trouver les trottoirs, une file d'étudiants forme la haie, écartant les curieux par la fumée de leurs torches. Quand la musique de tête est essoufflée, la musique de queue reprend. Elles jouent une marche près de laquelle celle de *la Gazza ladra* est une fantaisie joyeuse. On sort de la ville par une rue tortueuse et étroite, dans laquelle les torches éclairent jusqu'au faîte de grandes maisons pointues dont toute croisée a des curieux.

Ces lumières fumeuses, cette musique lugubre, cette foule bizarre que je vois à travers l'arcade ogivale d'une des anciennes portes ont un aspect sinistre. Je ne sais où ils vont, ni pourquoi. La tristesse des chants, l'air solennel des assistants me donnent à penser que les étudiants isolés dans ces calèches funèbres, avec ce cortége d'enterrement, sont au moins voués à une chance de mort. Je rêve à un combat chevaleresque; à trois Horaces casquettes blanches, contre trois Curiaces casquettes rouges; un combat à l'épée, après un combat à la chope où le succès a été indécis.

Ce qui me fortifie dans cette idée, ce sont les moulinets furieux que les chefs de guerre exécutent dans le vide avec leurs immenses épées, dont j'entends les sifflements aigus.

Enfin on s'arrête, après une heure de marche, à la porte d'un cimetière. Les porteurs de chapeaux à claque, d'épées, de torches et de bottes à l'écuyère peuvent entrer. Mais on me ferme la porte au nez, sans doute pour que le profane vulgaire ne soit pas témoin du drame qui va s'accomplir.

Au bout de vingt minutes, le cortége reparaît. Il était sorti par une autre porte tout au bout d'une longue avenue, et la musique joue des marches vives et joyeuses Tant mieux : cela veut dire que personne n'est tué.

Arrivé sur une grande place, en avant des murs, on s'arrête. Tous les porte-torches forment le cercle, les calèches au centre, les porte-épée en groupes. On entonne un chant latin où j'entends *doctores* rimer avec *professores*. C'est une espèce de litanies bien rhythmée dont les cuivres reprennent le refrain, ce qui permet aux choristes d'aspirer une bouffée de cigare. Ce chœur est très-bien chanté par les cinq cents étudiants du cortége, auxquels se joignent beaucoup de voix de la foule. Les six ou sept couplets terminés, on entend un commandement; les épées se croisent et ferraillent à grand bruit, avec des vivat et des hourras, puis toutes les torches sont lancées au milieu du cercle où elles forment un grand feu que les badauds regardent brûler, tandis que les étudiants tirent chacun de son côté.

Je voudrais bien comprendre ce que je viens de voir, et demander des explications à l'épée qui rentre en ville, comme moi, par les allées de Shönenstrasse, mais ses éperons sonnent si fort, sa colichemarde traîne si vaillamment, son poing gauche est si crânement arc-bouté sur sa hanche, tandis que sa main droite fend l'air, que j'ai peur d'être traité en Philistin.

Le lendemain je revis semblable cérémonie, et je sus que c'était un hommage rendu à un professeur qu'on avait enterré trois jours auparavant et que les étudiants des calèches étaient les pacifiques orateurs chargés de l'éloge funèbre.

A la bonne heure! Le sentiment est excellent; mais je ne demande pas, pour le jour de mes funérailles, que mes élèves, s'il en est alors qui se souviennent de moi, me portent en terre avec tant de bruit, de feux et de ferraille.

Du reste, les cimetières de Munich sont charmants. On y trouve quantité de monuments où la fantaisie érudite des architectes allemands s'est donné carrière. Un d'eux est entouré de galeries à arcades, comme les champs saints d'Italie, et remplis de bustes et de statues : partout de la pierre, du marbre, du bronze, entremêlés de verdure et de fleurs. Munich traite bien ceux qui le quittent pour le grand voyage, et je l'en félicite. Il y a une douce et sainte poésie dans le culte des morts; j'y vois de plus un puissant lien social. La pierre du tombeau, comme celle du foyer domestique, porte les grandes maisons et les fortes races. La Chine n'a eu guère qu'une vertu, le respect des aïeux, et cette vertu l'a fait vivre cinq mille ans; comme elle empêche de mourir les derniers restes de la tribu indienne qui fuit devant le Yankee en emportant les os de ses pères, et retrouve une patrie dans le sol où elle peut leur construire un nouveau tombeau.

En revenant de cette promenade sérieuse qu'il ne faut oublier nulle part de faire, parce que les morts aident à juger les vivants, j'arrivai vers midi à la Mariensäule. Aussitôt que le bronze de l'horloge commença à jeter dans l'air ses douze notes sonores, toute la vie de la place s'arrêta, on cessa de marcher, de causer ou de rire : l'*Angelus* sonnait. Les soldats du poste s'alignèrent, le fusil au pied, la main gauche à la visière, le corps incliné, la tête et les yeux baissés; les tambours battirent aux champs, les trompettes retentirent; la foule se découvrit, les plus zélés se jetèrent à deux genoux sur le pavé, les cochers de fiacre eux-mêmes s'agenouillèrent, mais prudemment, sur les coussins de leur siége, et chacun récita dévotement les trois versets de la prière. Cependant, comme Satan ne perd jamais ses droits, des filles d'Ève, légères et très-parées, se remirent bien vite à glisser dans la foule, en coudoyant d'un air naïvement provocateur qu'on ne trouve qu'ici, les officiers et les étudiants qui leur souriaient gravement.

L'*Angelus* fut suivi d'un concert donné par la musique militaire. Beaucoup de monde y accourut, ou plutôt y vint, car on ne court pas en Allemagne. L'exécution me parut bonne, et surtout remarquable par l'harmonie de l'ensemble ; mais ce qu'ils ont de plus original en fait de musique militaire, c'est la retraite du soir à trois clairons. Ils jettent d'abord deux notes tristes et graves, relevées par une trompette plus aiguë qui déchire bien l'espace et le silence, comme un premier appel. La sonnerie reprend plus vive, pressante, et éclate par une très-belle phrase de défi et de menace, qui se termine en un dernier avertissement. Ce doit être une fanfare de tradition. En l'entendant dans la nuit et les rues désertes, on rêve aux cavaliers couverts de grands manteaux sombres, aux casques empanachés des vieilles gravures allemandes, à quelque scène de Franz de Sickingen ou de Goetz à la main de fer.

Chaque année, au mois de juin, passe sur cette même Schrannenplatz une procession fameuse à Munich et dans toute la Bavière, celle de la Fête-Dieu. J'étais arrivé trop tard pour y assister, mais je rencontrai quelqu'un qui l'avait vue peu de semaines auparavant, et qui m'en conta tous les détails.

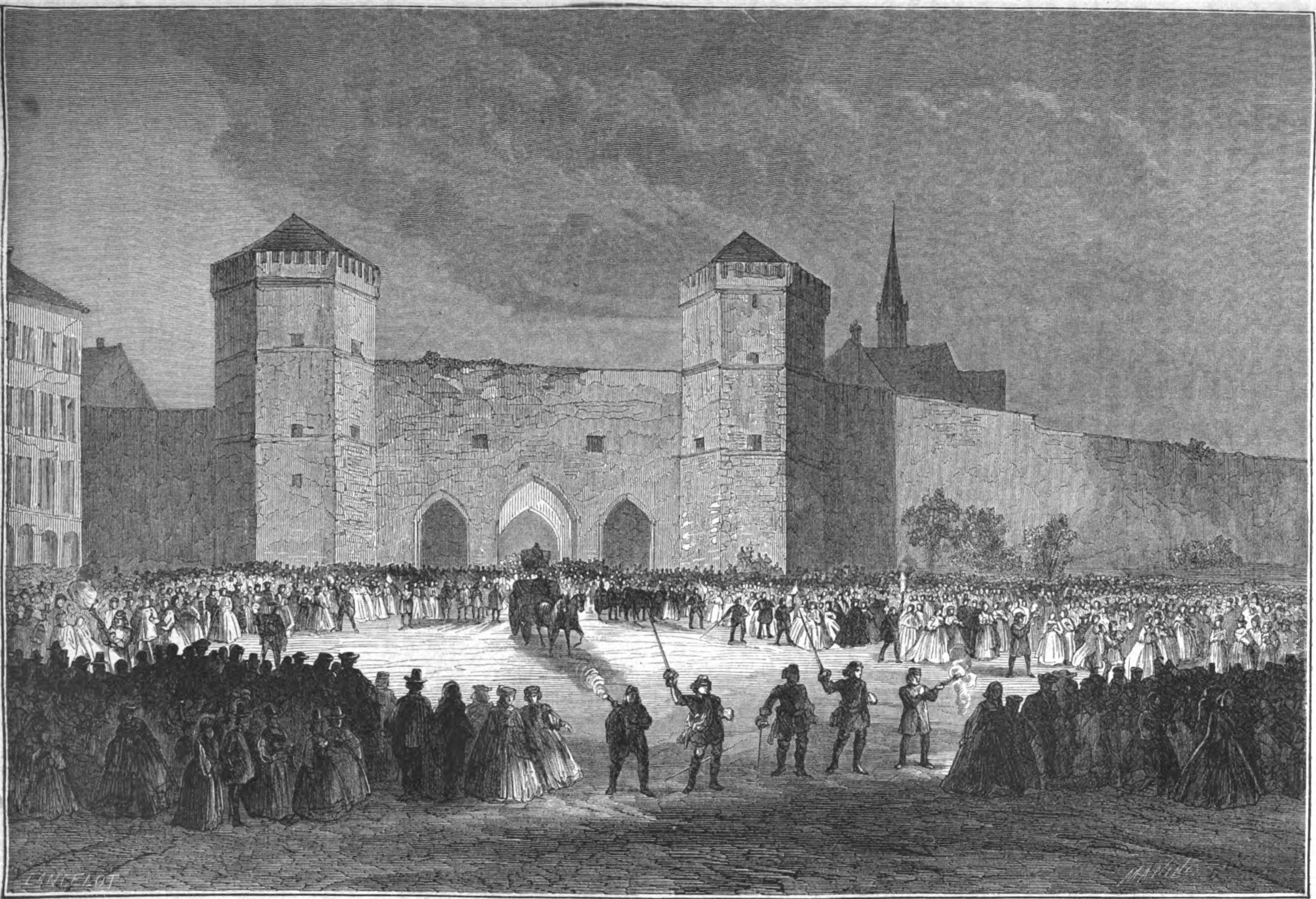
Dès la veille, on ferme les boutiques une heure plus tôt pour se préparer à la fête. La place est encombrée par les voitures chargées de fraîche ramée et de jeunes bouleaux qu'on se hâte de planter. La Mariensäule, devenue le centre d'un immense reposoir, disparaît sous la verdure et les fleurs, et des paysannes, venues de fort loin, émaillent les rues et la foule de costumes étranges.

Avec l'aube, le bruit commence : la ville retentit de tambours et de fanfares, et les gardes nationaux se préparent à faire la haie. Ceux du faubourg d'Au, presque tous ornés de boucles d'oreilles, rappellent la tenue et les allures de nos pittoresques mais très-peu militaires compagnies de banlieue.

A huit heures, la procession se met en marche et se déroule lentement au travers des rues. Elle s'annonce de loin par une multitude de bannières qui flottent au vent. Passent d'abord les corps de métiers en habit noir, coupé d'une écharpe rouge, à quoi les porte-bannière ajoutent une épée; les pèlerins blancs, noirs et bruns; les jeunes filles avec la robe virginale serrée par une ceinture bleue, et à la main le lis des champs, celui dont il est dit : « Le roi Salomon, dans toute sa gloire, n'a jamais été vêtu comme un seul d'entre eux. » D'autres *théories* portent le lis rouge, fleur maussade, un bouquet, ou bien un pennon sur lequel est peint ou brodé un des attributs ou des souvenirs de la passion : l'éponge, la lance, l'épée, la sainte figure, la couronne d'épines, les pieds percés et saignants. Viennent ensuite les séminaristes en blancs surplis; les orphelins que la charité a recueillis, mais à qui elle n'a pu donner la beauté, car ces enfants de la débauche et du vice, dont le visage n'a jamais été égayé par un sourire de mère, sont ici, comme partout, tristes et laids; enfin les moines, parmi lesquels on ne voit guère de ces figures expressives, labourées par la douleur ou la pensée, qui révèlent les grands désespoirs ou les célestes aspirations. Rien n'empêcherait de croire que bon nombre de ces braves gens, replets, hauts en couleur, front bas, mais larges mâchoires, font un métier tout comme un autre.

Des gardes du corps, en superbe costume et de taille magnifique, précèdent le clergé séculier et l'évêque, derrière lequel marchent le roi, qui salue de la tête et du sourire, ses deux frères, dont l'un, le prince Adalbert, en honnête homme qu'il est, ne veut pas changer sa foi contre une couronne; plus loin, les maréchaux et des généraux, des aides de camp, etc., très-dorés.

Après la cour et l'armée, la justice et les académies, dans un costume d'une ampleur magistrale; les administrateurs des chemins de fer, des postes, etc., en tenue de généraux, de colonels, et très-empanachés;



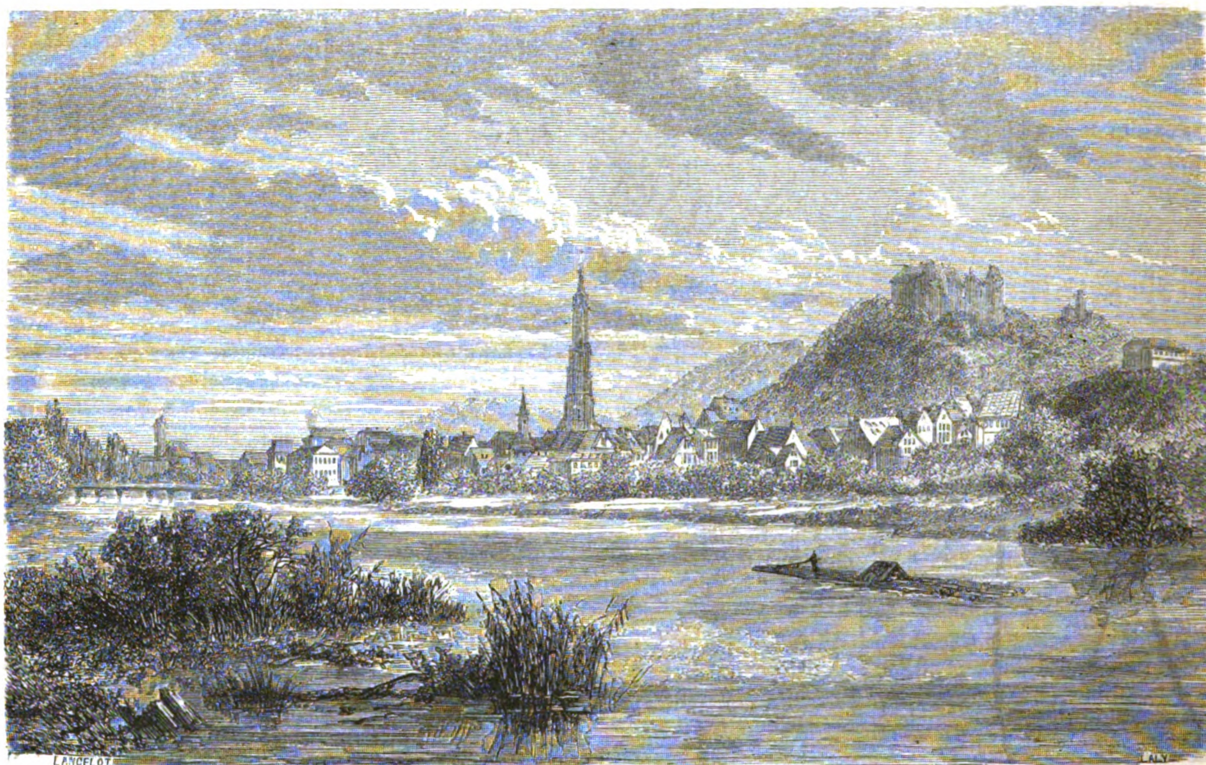
Un cortége funèbre d'étudiants (voy. p. 199).

puis de beaux gendarmes; enfin la foule immense, qui suit en psalmodiant. C'est comme autrefois chez nous, quand la cour et la ville, le parlement et l'université s'en allaient processionnellement à Saint-Denis en tel nombre que la tête du cortége entrait dans la basilique, que la queue était encore au parvis Notre-Dame. A cette heure, c'est au fond de l'Allemagne qu'il faut aller chercher, pour les trouver vivantes, des mœurs vieilles de deux ou trois siècles.

La fête terminée, chacun se retire content : on a fait ce qu'on voulait faire. Le peuple était venu pour voir, les princes pour être vus, et le clergé pour mettre à genoux devant lui les grands et les petits de la terre.

Je ne m'attendais pas à cette conclusion de mon interlocuteur. Elle signifiait bien clairement qu'il était un de ces puritains farouches qui élèvent à Dieu dans leur pensée un autel solitaire et ne comprennent rien à la poésie extérieure du catholicisme. Aussi pour n'engager aucune dispute avec lui sur le charme de ces fêtes de la religion populaire, je me contentai de lui exprimer le regret d'avoir perdu cette occasion unique de voir toutes les classes de la société bavaroise.

« Le regret, dit-il, est méritoire; mais n'en prenez pas trop de souci. Le peuple, vous le voyez; les prêtres, vous les verrez, quand il vous plaira, dans les églises. Restent la noblesse et la bourgeoisie universitaire. Pour la première, il se trouvait dans la foule dorée qui suivait le roi plusieurs chefs de vieilles maisons, mais aucun qui portât le cachet de la race. Ce ne sont plus que des physionomies à l'anglaise dont



Vue de Landshut.

le trait le plus apparent est le soin extrême donné à l'arrangement de la barbe et des cheveux, et dont la roideur gourmée annonce que l'esprit est bien un captif emprisonné dans ce corps objet de tant de sollicitude. Ah! monsieur, les grands seigneurs s'en vont!

« Du côté des grosses épaulettes, beaucoup de croix et de cordons; peu de tournures vraiment militaires. Ce n'est pas leur faute. Une belle figure de soldat ne se prend pas à la parade, mais en face des canons; il faut qu'elle soit bronzée au feu. Pour nos académiciens, je vous dirais, si nous n'étions en temps de vacances, allez les entendre; vous en trouverez de fort savants et dont le nom est européen, comme celui du chanoine Dollinger. Mais à les regarder de loin, vous verrez de bonnes faces d'érudits, bien germaniques, et pas une belle tête de vieillard, comme celles de Gros, d'Arago ou de Chaptal, où la molle enveloppe des ans n'empêchait pas l'esprit de petiller encore dans les yeux et par tous les traits. Les Allemands ne savent pas vieillir. Avec l'âge, la face s'épaissit, et les traits, comme des blés trop murs, versent et se répandent. Pour eux, le type sublime est ce qu'ils appellent le masque olympien de Goethe : la placidité forte, mais non l'enthousiasme et l'élan.

— A titre de voyageur, lui dis-je, je suis bien souvent forcé de faire comme vous, de ne voir que les dehors des hommes et des choses, et de juger sur l'apparence. Mais il y a du vrai dans votre pratique et dans votre opinion. Schiller avait bien la figure de son génie; Humboldt ne l'avait pas. »

XIX

DE MUNICH A RATISBONNE.

Landshut. — Les hauteurs d'Altdorf. — La grande plaine bavaroise. — De Kehl à Munich, trois régions distinctes et trois États. — Abensberg et Eckmühl.

Si, en quittant Munich, j'avais pris le chemin de fer de Salzbourg, qui pour arriver à Lintz contourne des lacs charmants et traverse des montagnes pittoresques, j'aurais vu un des beaux pays de l'Europe. Un Anglais le préfère même à la Suisse, sans doute pour qu'on lui accorde après que les lacs du Cumberland sont supérieurs à ceux des Waldstetten. Mais je ne cherchais pas dans ce voyage les sites renommés où le monde élégant va, l'été, respirer l'air pur des champs, afin de se mettre en état de vivre, l'hiver, dans l'atmosphère viciée des grandes villes et l'air putride des salons[1]. Les lieux sur lesquels planent de grands souvenirs m'attiraient bien plus que ces vallons soignés comme des parcs anglais où errent de pâles jeunes femmes qui plient sous l'étreinte de la passion ou sous la fatigue du plaisir. Voilà pourquoi je tournai le dos à Ischl, le Baden-Baden de l'Autriche, pour gagner Ratisbonne, la vieille ville impériale, à travers les grands champs de bataille de 1809.



Église de Landshut.

Sur cette route je retrouve d'abord la même plaine monotone et triste que j'avais traversée en arrivant d'Augsbourg. Jusqu'à Landshut nous descendons le long des bords marécageux de l'Isar, en passant par Freising et Moosburg : partout de l'eau et de la tourbe, comme il y en a d'Ulm à Munich

Landshut est à la droite du fleuve, coquettement assis sur le penchant d'un coteau et les pieds au bord de l'Isar, qui se divise en deux bras pour envelopper de ses courbes gracieuses le faubourg de *Seligenthal*, la vallée des Bienheureux. Au sommet de la colline est posé fièrement le château de Trausnitz, qui servait naguère de fortification. Landshut fut longtemps une position importante, le centre des routes de la basse Bavière et de la défense de l'Isar. A partir de cette ville nous montons par le flanc des hauteurs d'Altdorf, au travers d'un pays très-ondulé : grosses collines de sable à peine recouvertes de quelques centimètres de terre végétale, où poussent un peu d'avoine et quelques sapins chétifs. Les eaux ont certainement joué un grand rôle dans la formation de cette contrée ; car à voir ces vallons sans issue on dirait une mer houleuse qui a été soudainement solidifiée à la fin d'une tempête.

Au bout de la montée, nous coupons un col qui a bien cent mètres au-dessus de la plaine de Munich, et nous débouchons sur un immense plateau qui finit par descendre en pente douce vers Ratisbonne

1. Il résulte d'un mémoire de M. Barral, récemment lu à l'Académie des sciences, que de l'eau de pluie recueillie à l'Observatoire, qui est cependant le quartier le plus sain de Paris, a laissé, après évaporation, vingt-deux parties de matières solides, tandis que l'eau de pluie recueillie à Brunoy, à six lieues seulement de ce grand foyer d'infection, n'en a laissé que sept. Quant à l'air des lieux de réunion, il est souvent vicié à ce point qu'il ne peut plus fournir aux lampes assez d'oxygène pour brûler. Les poitrines humaines sont moins difficiles, mais ne s'en trouvent pas mieux.

et le Danube. Il me semble fort pauvre ; les villages y sont rares, les maisons bâties d'un peu de briques et de beaucoup de bois ou de torchis, souvent avec les toits à auvent et les galeries extérieures des chaumières suisses. Les femmes y font, comme les hommes, les travaux de force : j'en vois bon nombre qui traînent des brouettes. Cependant elles remplissent aussi, consciencieusement, leur principale fonction, car je viens d'apercevoir, pendant que nous montions lentement, un gardien du chemin de fer, coquettement accoutré d'une veste rouge à parements noirs avec un cor en bandoulière, qu'entouraient une douzaine de marmots, filles ou garçons, qui semblaient bien à lui.

Ce plateau est lui-même coupé de ravines, au fond desquelles coulent quelques ruisseaux comme la Paar, l'Ilm, l'Abens et les deux Laber. C'est un pays fourré, couvert de bois, sans espace pour le regard, sans horizon pour la pensée : vous n'avez pas un seul grand nom indigène à écrire sur ce sol. En revanche, j'y trouvai en plein mois d'août de l'humidité, des brouillards et des marécages. La terre semblait avoir reçu plus d'eau qu'elle n'avait pu en boire. Je comprends que le prudent et timoré archiduc Charles qui s'y engagea en 1809 n'y ait marché que pas à pas, alors qu'il lui aurait fallu y courir à toutes jambes.

Ce plateau règne tout le long du Danube, de Gunzbourg à Passau, en refoulant le fleuve jusqu'à Ratisbonne, de plus en plus vers le nord. Il a dû former dans l'origine la rive septentrionale d'un bassin que les montagnes du Salzbourg bordaient à l'est, celles du Tyrol et du Vorarlberg, au sud et à l'ouest. Sous la pression des eaux accumulées le plateau s'est entr'ouvert en trois points, et le Lech, l'Isar, l'Inn y ont passé. L'immense nappe d'eau s'est écoulée par les trois rivières nouvelles, laissant sur le sol qu'elle abandonnait quantité de petits lacs où la fashion accourt et d'innombrables tourbières qui enlaidissent les champs.

Le fond de ce grand lac antédiluvien est aujourd'hui une plaine peu fertile, humide encore et froide, car son niveau se tient à une altitude moyenne de quinze cents pieds au-dessus de la mer [1]. Ajoutez que les vents chauds du midi ne lui arrivent qu'après s'être refroidis en passant sur les glaciers des Alpes, et vous ne vous étonnerez plus qu'un séjour à Munich soit pour les poitrines faibles une sentence de mort. On y a trouvé bon nombre d'espèces fossiles, mais point de grands sujets. Les crocodiles de douze à quinze pieds et les lézards gigantesques qu'on voit dans ce qu'on appelle à Munich le cabinet des pétrifications appartiennent au Wurtemberg.

Si vous voulez refaire un moment la route que nous avons suivie depuis Strasbourg, vous verrez que nous avons traversé trois contrées bien caractérisées. D'abord la riche vallée du Rhin, avec le Schwarzwald d'où elle descend; ensuite le fertile bassin du Neckar et la ceinture de hauteurs qui l'enveloppe; enfin l'immense et maigre plaine qui s'étend de l'Alpe de Souabe aux monts du Salzbourg. Ces trois régions si différentes sont trois États distincts : la première forme le grand-duché de Bade, la seconde le royaume de Wurtemberg, la troisième celui de Bavière. Il faut que l'influence du sol soit bien grande pour avoir obligé des politiques allemands à constituer ces petits États ainsi que la géographie le voulait. Il est vrai que la main et le bon sens de la France y ont quelque peu aidé. L'Allemagne n'aurait jamais trouvé cela toute seule.

1. Ulm est à quatre cent quatre-vingt-dix-sept mètres d'altitude, selon d'autres, à cinq cent cinquante-quatre; Augsbourg, à cinq cent quatorze; Munich, à cinq cent quinze; et Salzbourg, à quatre cent cinquante-six. J'ai dit plus haut que la température moyenne de Munich était celle de Stockholm.

Je parlais plus haut de l'aridité du sol et de l'histoire sur ce plateau que nous gravissions tout à l'heure. La France y est venue cependant et y a laissé comme partout où elle passe d'immortels souvenirs. En 1809, quatre cent mille hommes s'y sont heurtés et glorieusement égorgés cinq jours durant.

Les Autrichiens avaient choisi ce massif inextricable comme une forteresse où leurs armées seraient invincibles. La forme, en effet, est celle d'un quadrilatère incliné du sud-ouest au nord-est, dont trois faces ont pour fossés le Danube et l'Isar, qui couvrent de marécages le pied des versants, et dont la quatrième est la route de Donauwerth à Munich. Ratisbonne se trouve à l'angle supérieur avec un pont de pierre sur le Danube; Davoust et cinquante mille vieux soldats l'occupaient. Augsbourg est à la base, à trente lieues dans le sud-ouest; Masséna y commandait soixante mille hommes.

L'état-major général avec Berthier n'avait point dépassé Donauwerth; pour Napoléon, il était encore aux Tuileries, que déjà depuis trois jours l'archiduc Charles et cent soixante-quinze mille Autrichiens avaient franchi l'Inn, tandis qu'une autre armée descendait de la Bohême sur Ratisbonne.

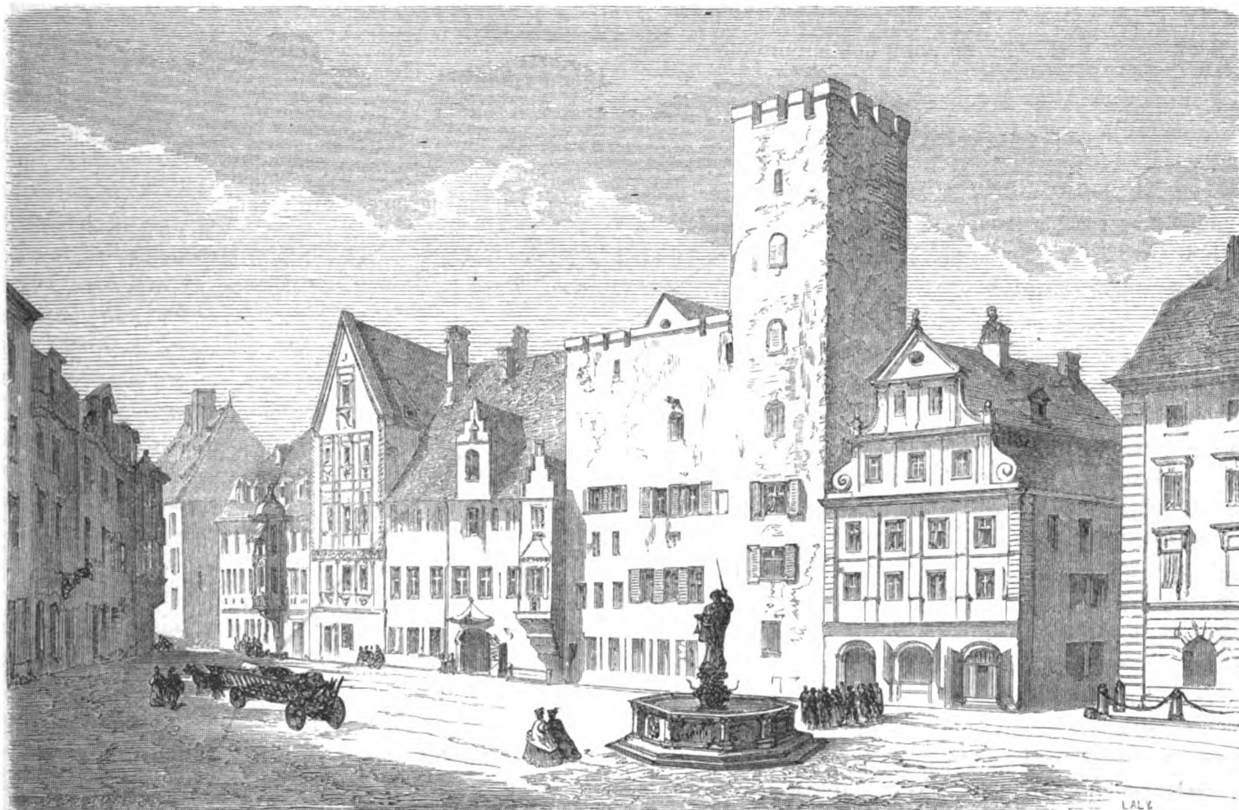
Cette soudaine attaque, préparée à loisir derrière le rideau impénétrable des monts de Bohême et de Styrie durant nos luttes héroïques, mais insensées en Espagne, nous surprenait en flagrant délit de dispersion et d'ignorance. La grande armée était disséminée de Hambourg à Naples sur une ligne de quatre cents lieues. Que l'archiduc se hâte, qu'il arrive avant nous sur le plateau, qu'il jette la masse énorme réunie sous sa main alternativement sur Davoust, puis sur Masséna, et il faudra un miracle pour que ces deux grands hommes de guerre échappent à un désastre. Mais il mit six jours à faire vingt lieues. C'est le 10 avril qu'il avait franchi l'Inn; ce fut le 16 seulement que Landshut fut enlevé et l'Isar forcé par Radetzky, ce même général dont un autre quadrilatère, celui du Mincio et de l'Adige, a fait, en 1848, un héros. Il mit trois jours encore pour arriver à Tengen, sur l'autre versant du plateau que de bons piétons traversent en une étape. Déjà il était trop tard : Napoléon arrivait.

L'armée bavaroise, après avoir abandonné la ligne de l'Isar, s'était réfugiée au centre du plateau, dans la forêt de Dürnbach, où elle s'appuyait aux hauteurs de l'Abensberg. Napoléon y accourt, amenant ce qu'il a rencontré de troupes sur son chemin et s'y établit fortement

avec quarante mille Allemands de la confédération du Rhin. Tandis que l'archiduc perd le bénéfice de la concentration en étendant ses ailes sur un espace de trente lieues, pour toucher à la fois et saisir Munich et Ratisbonne, lui, il se resserre et se concentre. Il attire à lui Davoust par sa gauche, Masséna par sa droite; alors, maître de l'avantage que son adversaire avait deux jours auparavant la réunion de ses forces, il se précipite, le 20, sur le centre ennemi, à Abensberg, et y fait une trouée sanglante; le lendemain il poursuit l'aile gauche qu'il a coupée, la refoule sur Landshut et en rejette au delà de l'Isar les tronçons mutilés; le 22 il se rabat sur la droite des Autrichiens, les écrase à Eckmühl et les accule au fleuve : le pont de Ratisbonne les sauva.

En trois jours il avait traversé deux fois ce plateau, s'y arrêtant assez pour frapper sur l'Autriche trois de ces coups qui retentissent longtemps à travers les siècles. La guerre ainsi faite, avec ces inspirations de génie et cette rapidité foudroyante que Napoléon avait déjà montrées au bord de l'Adige, à Marengo et à Ulm, est, si vous oubliez un moment le sang répandu, le plus magnifique déploiement de l'intelligence : un tableau de Raphaël, un chant d'Homère ont une autre beauté, mais non supérieure, et je comprends la fascination que cause aussi ce grand art quand il est pratiqué par Annibal ou César, par Frédéric II ou Napoléon.

Les derniers actes de ce drame mémorable s'étaient passés sur la route de Landshut, à Ratisbonne; nous



Une rue de Ratisbonne[1].

foulions donc le sol consacré par le sang de nos pères. En le touchant, quelque philosophie qu'on ait, on sent qu'une vertu en sort qui fait porter plus haut le cœur et la tête. Je repassais dans mon esprit ces luttes héroïques et, moi aussi, je m'enivrais de gloire. C'était sur le soir, nous étions en Allemagne, aussi, peu à peu, je vis dans le lointain se dresser du fond des vallées et sur le flanc des coteaux les pâles fantômes des dix mille jeunes hommes qui avaient trouvé là leur couche funèbre. Ils étaient joyeusement partis du fond de leurs villages, pleins de vie, dans l'âge de la force et de l'espérance, laissant derrière eux une famille, des travaux aimés; et la terre étrangère leur servait de linceul. Ils erraient dans la brume, cherchaient et ne trouvaient pas : quoi donc? ces larmes de mère et de fiancée qui répandues sur la terre des tombeaux la rend si légère aux pauvres morts. Quand la triste apparition se dissipa, je m'écriai involontairement : « Non, non! la gloire seule est toujours trop chère. »

Mes compagnons de route avaient vu mon agitation, et comme nous étions en ce moment près d'Eckmühl, ils en avaient sans doute deviné la cause. Leur étonnement me rappela à la réalité présente; j'eus presque honte de cette bravade involontaire; c'étaient des Bavarois; je leur dis : « Ici, il y a cinquante ans, le sang de la France a coulé avec celui de la Bavière pour repousser une injuste agression et affermir sur la tête de l'an-

1. La maison à grande tour que la gravure représente est, dit-on, celle de la belle Barbara Blumberg, où naquit don Juan d'Autriche.

cien duc sa couronne de roi. Vos morts sont auprès des nôtres et tombés du même côté. Honorons-les ensemble et puisse ce souvenir vous rappeler que vos vrais amis sont bien plus à Paris qu'à Vienne. Vos pères l'ont cru durant un siècle et demi et y ont gagné votre grandeur présente; pourquoi ne le croyez-vous plus? Parce que les victorieux de la dernière heure vous ont donné, en 1814, un morceau de notre Alsace qui ne vous sert à rien et qui nous manque; parce que l'Autriche, aussi, a eu l'habileté de lier ses intérêts aux vôtres et de faire payer par votre argent une partie de ses travaux publics. Il vous en coûte peut-être cent millions pour lesquels on vous a donné du papier qui perd cinquante pour cent sur toutes les places de l'Allemagne. Comparez ce que l'Autriche vous prend d'or et ce que la France vous a donné de terres. » On ne me répondit pas, mais je vis que j'avais touché à un point douloureusement sensible.

XX

A RATISBONNE.

Une ville au clair de la lune. — Ratisbonne est une nécessité géographique. — Le canal Louis. — La navigation du Danube.

Nous étions arrivés tard à Ratisbonne. Je parcourus ses rues étroites et désertes, sans y entendre d'autre bruit que celui de mes pas sur le galet du Danube. L'heure n'était pas propice pour observer les mœurs des habitants et les monuments de la cité; mais je savais que Ratisbonne n'a plus de vie propre et que ses monuments ne méritent une visite qu'autant qu'on n'a rien de mieux à faire. Tout l'intérêt de la ville n'est plus que dans ses souvenirs, le hasard me servait donc à souhait. C'est la nuit qu'il faut voir les villes mortes. Le jour, un reste de vie fait illusion, et le présent, quelque peu intéressant qu'il soit, distrait du passé.

On a tant abusé de la lune en Allemagne et chez nous, durant l'effervescence romantique, que je ne sais comment dire que c'est aux pâles reflets de son disque d'argent que je vis Ratisbonne.

La beauté des femmes varie avec les heures du jour; il en est de même des monuments : certains gagnent à être vus par une nuit transparente, ceux dont le mérite n'est pas dans la masse énorme et les détails infinis des cathédrales gothiques, mais dans l'élégance des lignes que tracent, sur le fond du ciel, des formes élancées ou des courbes gracieuses.

La Sorbonne, et je demande vraiment pardon de citer un pareil exemple, regardée du boulevard de Sébastopol, à midi ou à minuit, quand son dôme est doucement éclairé, ne semble pas le même monument. Le Panthéon, même l'Arc de l'Étoile, à condition de revenir ensuite aux sculptures de Rude, gagnent à être vus de loin, au soleil couchant; la Madeleine ou un cloître ogival, quand la lune jette à profusion la lumière et les ombres entre les hautes et sveltes colonnes. Mais le Rathhaus et le dôme de Ratisbonne, édifices lourds et ramassés, construits d'ailleurs à l'époque du gothique fleuri, où la pierre se tord en replis innombrables, ont besoin de tout l'éclat du jour pour que l'œil voie autre chose qu'une masse sombre et sans art. La cathédrale a ses deux tours inachevées et couvertes d'une toiture qui les écrase. Une église ogivale qui se termine en plate-forme ressemble à un géant décapité. On voit, là, une impuissance de l'art qui déplaît et un dédain de la population pour l'œuvre de ses pères, qui choque[1].

Au débarcadère j'avais repoussé les instantes sollicitations d'un cocher, et avisant dans un coin un pauvre diable qu'à ses guenilles je jugeai très-disposé à gagner un *trinkgeld*, je lui mis mon sac de nuit sur le dos, un demi-florin dans la main, et lui dis : « Fuhren sie mich in den Dampfschiffshof durch die Gesandtenstrasse[2]. » Je savais qu'ainsi je traverserais à peu près la ville entière. Il se leva sans répondre, alluma sa pipe pour fêter l'aubaine inattendue qui lui arrivait et se mit en route. Bientôt le bruit des chars qui emportaient mes compagnons de route s'éteignit; les derniers passants disparurent et je me trouvai seul maître de Ratisbonne, bien plus que Charles-Quint et Napoléon ne l'avaient jamais été, car ils la partageaient au moins avec la foule, et, pour moi, la foule dormait.

Autrefois quel bruit, quel tumulte dans cette rue à présent silencieuse, quand les envoyés de l'Europe l'habitaient, avec les représentants de tous les potentats d'Allemagne, grands et petits. Leurs armes sont encore sculptées à la façade des maisons, et, à l'heure qu'il est, il ne me faut pas de bien grands efforts d'imagination pour voir sortir d'une porte que surmonte le lion de Saint-Marc l'envoyé de la sérénissime république, d'une autre, armoriée de l'aigle à deux têtes, le fier ambassadeur de la maison de Habsbourg. Toutes s'ouvrent et des personnages au costume étrange viennent se joindre à la longue procession qui peu à peu remplit la rue. En tête, marchent le bourgmestre et son conseil, entourés des hallebardiers de la ville; en arrière, le césar allemand. C'est la diète qui va siéger, ou l'empereur Charles-Quint qui se rend au Rathhaus et en passant jette un regard d'amour à l'hôtesse de *la Croix-d'Or*, la belle Barbara Blumberg, qui lui donna don Juan d'Autriche.

Durant un siècle et demi, Ratisbonne eut le spectacle de ces solennités. De 1663 à 1806, elle fut le siége de la diète impériale : un gouvernement sans force dans une ville sans puissance. Tous deux achevèrent ensemble de mourir. La diète fut supprimée et la vieille république devint un simple municipe de la Bavière.

Elle avait eu pourtant de beaux jours. Si Munich est

1. « Cette cathédrale est un témoignage évident de la décadence de l'architecture religieuse, car loin de révéler aux yeux les mystères d'un temple chrétien, elle présente la façade d'un hôtel de ville orné au premier étage de son balcon sur lequel s'ouvrent deux grandes fenêtres, surmontées d'un pignon aigu dont le milieu est marqué par une tourelle féodale.... Les sculptures qui y sont répandues sont de l'ordre le plus commun.... » (Fortoul, *De l'Art en Allemagne*). La construction de cette église a bien commencé en 1274, date de la plus belle époque de l'architecture ogivale; mais elle se continua jusqu'en 1436, époque de la décadence.

2. « Conduisez-moi à l'hôtel du bateau à vapeur, en passant par la rue des Ambassadeurs. »

une ville artificielle, Ratisbonne est, ou a été, durant quinze siècles, une ville nécessaire.

Au sommet de l'arc que le fleuve décrit en s'élevant vers le nord[1], au point où se trouve la plus petite distance entre les portions navigables des bassins du Rhin et du Danube, la nature avait marqué la place d'une grande ville et l'histoire l'y a mise. Grâce à la Naab et au Regen qui finissent en cet endroit, l'eau n'y manque jamais aux navires, même chargés de cent quatre-vingts à deux cents tonneaux, et deux îles y facilitent le passage. Un pont de cent vingt mètres, porté par quinze arches, le plus long de l'Allemagne et sans doute aussi le plus ancien, y a été construit en 1136. On mit dix ans à le faire.

Rome avait établi là « le camp du Regen » (*Regina castra*), les Agilolfings leur résidence; et Charlemagne y séjourna plus qu'en aucun autre lieu situé au delà du Rhin. Au moyen âge, comme Augsbourg, comme Nuremberg, entre lesquels Ratisbonne est placée, elle fut riche, libre et puissante. Il est curieux de voir pourquoi la vie se déplace sur la terre et comment les événements les plus lointains ou les plus généraux agissent sur les petites individualités.

En 1147, les bateliers de Ratisbonne conduisent l'empereur Conrad par le Danube, jusqu'en Servie, et, tout en faisant avec lui la moitié de la pieuse expédition, nouent le long du chemin des relations d'affaires avec les villes du rivage qui servaient d'entrepôt à Constantinople. Les croisades avaient dans le même temps ouvert l'Orient du côté de la Méditerranée, et ses trésors affluaient à Venise, à Gênes, à Pise; par suite aux cités d'Allemagne échelonnées sur la route du midi au nord : Inspruck et Salzbourg dans la montagne; Augsbourg dans la plaine; Constance et Bâle sur le Rhin; Ulm et Ratisbonne sur le Danube; plus loin Nuremberg, les villes franconiennes et celles de la Hanse du nord. Quatre siècles durant elles eurent la fortune, la renommée et la puissance.

Mais un jour, à quatre mille lieues de distance, un marin portugais, bravant de superstitieuses terreurs et toutes les colères d'un océan furieux, arrive aux Indes, en tournant le cap de Bonne-Espérance. Le commerce de l'Orient se détourne de Constantinople et de Venise sur Lisbonne, plus tard sur Amsterdam et sur Londres, qui grandissent, tandis que les villes d'Italie et d'Allemagne qu'il faisait prospérer s'appauvrissent et se dépeuplent.

Un autre changement acheva leur ruine. L'Europe moderne ne voulut plus que de grands États et les forma aux dépens des petits. Après avoir perdu leur richesse par la révolution commerciale, les villes perdirent leur indépendance par la révolution politique. Toutes ces glorieuses républiques ne sont plus que des chefs-lieux de districts provinciaux.

Il y a quelques années, Ratisbonne espéra recouvrer une partie de sa grandeur tombée. Le roi Louis creusa le canal projeté par Charlemagne entre le Mein et le Danube, au moyen de la Rednitz et de l'Altmuhl. Un navire hollandais, que son patron avait nommé *la Ville de Vienne*, partit d'Amsterdam et traversa de part en part le territoire de la Confédération. On le fêta partout; on l'accueillit fort bien à Vienne; mais le quart d'heure de Rabelais arrivé, le capitaine, tout compte fait, ne trouva plus rien au fond de sa bourse et le navire ne reparut pas.

Construit un siècle plus tôt, ce canal aurait tenu toutes les promesses faites en son nom. Aujourd'hui les chemins de fer le rendent à peu près inutile et l'argent qu'on y a dépensé ne rapporte pas un tiers pour cent[1]. Pourtant les Allemands désespèrent trop tôt. Après avoir rêvé des canaux partout, de l'Elbe au Danube, du Danube à l'Adriatique, du Dniester à la Vistule, ils n'en veulent nulle part, depuis qu'ils ont vu des marchandises placées dans un wagon à Hambourg arriver le surlendemain à Trieste. Je ne crois pas que les fleuves aient dit leur dernier mot, et j'en ai donné précédemment les raisons. J'en trouverais la preuve dans les progrès accomplis par la navigation du Danube depuis quelques années.

La batellerie de ce fleuve était naguère encore dans l'état où le moyen âge l'avait laissée. Les navires qui remontent de Vienne à Ratisbonne mettent à ce voyage de six à huit semaines[2] et il leur en faut deux ou trois autres pour arriver à Ulm. A la descente, l'ordinaire, notre coche accéléré, faisait la route d'Ulm à Vienne, au plus vite, en huit jours. Dans l'automne, quand venaient les brumes épaisses qui voilent toute la vallée, il y mettait parfois un mois. Un bateau particulier, fort mal installé, coûtait, de Ratisbonne à Vienne, de cent vingt à deux cents florins. Aujourd'hui on fait ce voyage commodément et vite pour quinze ou vingt, et on reste en route vingt-quatre heures, coupées par une bonne nuit qu'on passe dans un des hôtels de Lintz.

La navigation à vapeur sur le Danube est d'importation étrangère et toute récente. Deux Anglais obtinrent, en 1828, du gouvernement autrichien un privilége pour la construction d'un *Dampfschiff*, et l'an d'après fondèrent une société par actions au capital de cent mille flo-

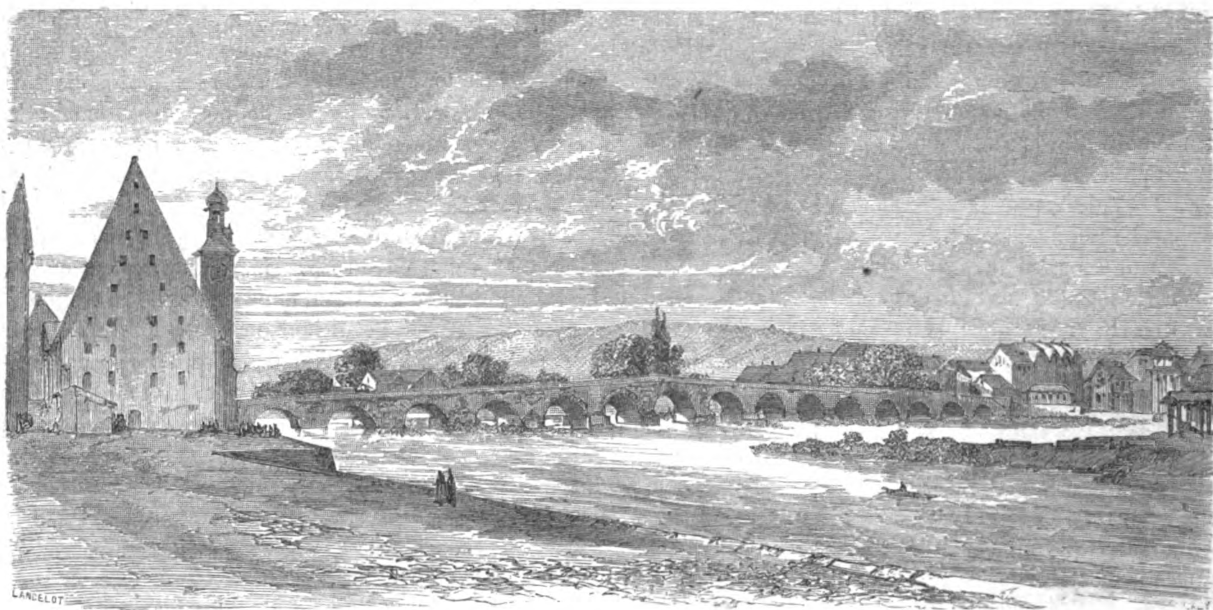
1. Ratisbonne n'est qu'à dix-huit milles de Bamberg-sur-le-Mein.

1. Le canal Louis a cent soixante-quatorze kilomètres (vingt-trois milles et demi) de Bamberg-sur-le-Mein à Kelheim-sur-le-Danube, en amont de Ratisbonne; largeur, au sommet, quinze mètres cinq centimètres; au plafond, neuf mètres sept centimètres. A partir du point de partage, il y a soixante-neuf écluses pour descendre à Bamberg par une pente de quatre-vingt-dix-sept mètres, vingt-cinq pour racheter jusqu'au Danube une pente de quatre-vingts mètres. A la fin d'octobre 1854, les dépenses s'élevaient à seize millions de florins; quatre mille bateaux ou trains y passèrent dans le courant de cette année, portant un peu plus de deux millions et demi de quintaux. La recette brute fut de cent quarante-huit mille huit cent quarante-huit florins, le revenu net de quarante-neuf mille six cent douze francs. C'est donc pour le moment une détestable affaire.

2. Ce sont les *Hohenau*, longs de cent quarante-six pieds et portant deux mille cinq cents tonneaux, ou les *Kelheimer*, appelés ainsi de la ville de Kelheim, où ils sont construits, et qu'on charge à la descente de deux mille quintaux, à la remonte de quatre cents. Leur longueur est de cent quinze à cent vingt-huit pieds.

rins, dont les titres furent très-difficiles à placer. On commença modestement avec *le Franz I*, construit près de Vienne en 1830. Comme un dividende de neuf pour cent se trouva au bout de l'exercice, les actionnaires encouragés décidèrent la construction de deux autres navires; ce qui parut une témérité grande. En 1838, le capital avait été porté à deux millions de florins et la compagnie avait sept bateaux en activité. On descendait jusqu'à Pesth; on remontait jusqu'à Lintz, où arrivaient les bateaux d'une compagnie bavaroise fondée dans le même temps. Cette fois on déclara qu'on avait atteint les dernières limites de l'audace et du possible.

Mais le commerce prenait par toute l'Europe un essor prodigieux; les Principautés danubiennes révélaient leur fécondité; l'Orient paraissait se ranimer; Odessa et Trébizonde, dans la mer Noire, Smyrne et Alexandrie, dans la Méditerranée orientale, grandissaient chaque jour; l'Autriche qui essayait, à l'aide du Lloyd de Trieste, si habilement établi, de supplanter notre pavillon dans les échelles du Levant et qui y est parvenue, songea à disputer la mer Noire aux Russes et aux Anglais. Pour cela, il fallait être maître du Danube, par le commerce du moins, si on ne pouvait l'être encore par la politique et les armes. Il fut décidé qu'on établirait un service au-dessous des Portes-de-Fer, et Constantinople fut désignée comme le port d'arrivée des bateaux du bas Danube. Lorsque Mahmoud voulut visiter les provinces septentrionales de son empire, ce fut à bord d'un bâtiment du Lloyd, *la Maria-Dorothea*, qu'il navigua sur le Danube. Il y avait juste trois siècles que les sultans n'avaient vu leur grand fleuve. Le dernier qui l'eût remonté était Soliman le Magnifique, mais à la tête de



Pont de Ratisbonne (voy. p. 207).

deux cent mille hommes et pour assiéger Vienne. Son successeur le parcourait en touriste et comme passager d'un navire autrichien.

La compagnie n'était pas si hardie que le gouvernement; elle s'exécuta pourtant, commença par un déficit et finit par des dividendes qui ont monté en 1855, année exceptionnelle, il est vrai, jusqu'à seize pour cent.

En 1857, le premier fonds social de cent mille florins était devenu un capital de trente millions, et *le Franz I*, s'il vit encore, pourrait se faire escorter d'une flottille de cinq cents navires de toute espèce, la plupart en fer [1].

Jusqu'à l'année 1846, on n'avait pas osé franchir les Portes-de-Fer avec de grands navires, et c'était un attelage de cent vingt bœufs qui, à la remonte, traînait le bâtiment à travers les brisants. Un petit vapeur, *le Louis*, s'y risqua et réussit; un gros suivit. Le problème était résolu; tous passent aujourd'hui, du moins tant que les eaux ne sont point trop basses, et l'on peut, sans quitter le fleuve, même depuis Pesth sans quitter le bateau, aller maintenant de Donauwerth à Galatz, où les navires du Lloyd attendent les marchandises et les voyageurs pour les porter dans toutes les échelles du Levant. En cent huit heures on va de Paris à Constantinople. Il en fallait à peu près le double, il y a quatre-vingts ans, pour aller de Paris à Lyon.

V. Duruy.

(La suite à une autre livraison.)

1. En 1856, la compagnie possédait quatre-vingt-dix-sept navires à roues et dix-huit à hélice, trois cent vingt-sept transports pour les marchandises, vingt-six pour le bétail, trente-deux pour le charbon, etc.



Un relais russe.

DE KIEW A BÉRÉZOV,

SOUVENIRS D'UNE EXILÉE EN SIBÉRIE

PAR MME ÈVE FÉLINSKA.

1839. — TRADUCTION ET DESSINS INÉDITS[1].

Avant-propos.

Un de ces gémissements périodiques qui apprennent de fois à autre à l'Europe que la Pologne respire encore ayant attiré, vers la fin de 1838, une recrudescence de rigueurs sur cette malheureuse contrée, l'auteur du récit suivant, Mme Ève Félinska, d'une noble famille de l'ancienne Ukraine, ainsi que d'autres jeunes femmes de son voisinage, suspectes, comme elle, de regrets et de vœux pour la patrie perdue, fut comprise dans un ukase ou décret de transportation en Sibérie. Sans autre préambule, nous suivrons ses traces à partir de l'antique cité de Kiew, où elle laissait ses foyers et tous les objets de son affection.

1. Tous les dessins joints à cette relation ont été faits par M. Durand-Brager d'après les esquisses et les indications communiquées par M. Léonard Chodzko.

Départ de Kiew.

J'ai quitté Kiew le 11 mars 1839; le soleil était resplendissant, le ciel d'un bleu d'azur, et pourtant les glaces n'étaient pas encore fondues. Après avoir franchi le Dniéper, les chevaux de mon traîneau s'élancèrent à toute vitesse sur la route d'Orel.... C'était le commencement de mon triste voyage. A chaque instant je regardais en arrière pour revoir encore ce que j'aimais et ce que je quittais, sans doute pour toujours.... Bientôt, hélas! Kiew disparut, et mon regard désolé alla se perdre dans l'espace; les bruits de la ville n'arrivaient plus à mon oreille; je n'entendais plus que le son monotone des grelots attachés au cou des chevaux, et le craquement des supports de mon traîneau qui s'enfonçait dans la neige; mes émotions douloureuses et terribles, le froid, la fatigue me firent perdre pour ainsi dire la

conscience de moi-même; j'étais épuisée, anéantie : je ne dormais pas, je ne vivais pas, j'éprouvais les angoisses d'un rêve affreux.

Quand on s'arrêtait à un relais pour changer de chevaux ou pour réparer le traîneau, je cherchais à rassembler mes idées; je m'efforçais de fixer mon attention sur les choses qui m'entouraient, mais ce travail était au-dessus de mes forces : ma tête en feu et un malaise indéfinissable ne me permettaient plus de concevoir une pensée lucide. Les relais s'exécutaient avec une incroyable rapidité; à peine arrivé, on repartait, et mon attelage infernal poursuivait sa course au travers des abîmes neigeux. Ni les éléments, ni les obstacles, ni les dangers ne parvenaient à modérer l'ardeur des postillons : une force surhumaine semblait nous pousser en avant.

Deux jours durant je voyageai ainsi, deux jours durant je n'eus pas une seconde de vrai sommeil; mes membres, immobiles et glacés, me causaient d'affreuses douleurs, et je fus forcée, à un relais, de descendre du traîneau pour essayer de me réchauffer par le mouvement; j'avais trop présumé de mes forces, et je tombai presque évanouie sur le premier banc que je rencontrai. Le postillon m'appelait de sa voix rauque, mais je n'avais plus la volonté d'obéir à mes geôliers : j'étais une chose inerte, sans mouvement et sans pensée.

Le directeur de la poste et un officier retraité, russe, je crois, me regardaient attentivement; l'altération de mes traits, la lividité de mon visage leur inspiraient quelque pitié, et ils dirent à mon gardien : « Cette femme est incapable de continuer sa route, il faut lui accorder quelques heures de repos : votre conduite envers elle est un abus de pouvoir. » Et ils lurent à haute voix l'ordonnance concernant les personnes de mon sexe et de mon âge; cette ordonnance modifiait les droits du gardien sur ses prisonnières; j'en profitai, et depuis ce moment mon voyage devint moins pénible.

Les premières heures de mon exil m'avaient paru interminables; je ne savais plus mesurer le temps : des jours ou des siècles, cela se confondait; mais l'homme s'habitue à tout, à la souffrance, à la douleur, et il apprend à vivre, quand même il n'a plus rien à espérer de la vie. Après une semaine, la résignation, l'espérance dans les infinies miséricordes, la paix du chrétien avaient rendu à mon âme la force qui domine les douleurs humaines. Mon esprit, maître de lui-même, pouvait s'intéresser aux objets qui se présentaient à ma vue; et c'est dans cette disposition plus calme que je traversai une partie de la goubernie, puis Czerniéchow, la ville d'Orel, les steppes arrosés par le cours sinueux du fleuve l'Oka, et j'arrivai à Toula.

Toula.

Toula est une ville de relais; j'en profitai pour descendre de mon traîneau, et j'entrai dans le bureau de la poste, où je trouvai un grand feu qui parvint à me réchauffer. Dans mon triste désœuvrement, je liai conversation avec un soldat du *régiment de Minsk*, qui portait le nom d'un village m'ayant appartenu, et qui avait vécu longtemps en Pologne. Séparée de tout ce qui m'était cher, de tout ce qui m'intéressait, cette rencontre me fut une consolation : l'isolement donne au souvenir de si grandes proportions! Je pouvais un moment parler de ma patrie, et mon pauvre cœur se sentit tout ranimé. Dans l'exil, sur une terre étrangère, il n'y a plus de caste, il n'y a plus de rang, le malheur efface presque ou amoindrit la différence des conditions : je causai avec ce soldat comme s'il eût été mon égal.

Un comptoir de quincaillerie était établi à la poste, dans le but, sans doute, de tenter les voyageurs; ce fut pour moi une bonne fortune, car il ne m'avait pas été permis d'emporter les objets nécessaires à la toilette ou aux travaux de femme. J'achetai un canif, des ciseaux, des aiguilles, des brosses, un cachet, et tout cela fut bien vite choisi et payé.

Au moment où je terminais mes emplettes, je sentis qu'on glissait furtivement un papier dans ma main; je me retourne précipitamment et je vois le soldat dont j'ai parlé qui s'éloignait en me faisant un signe d'intelligence. Je ne comprenais rien à ce mystérieux papier remis par un inconnu; mais, comme on doit bien le penser, ma curiosité était très-excitée, et j'avais hâte d'être seule, ou plutôt à l'abri de regards indiscrets, pour lire ce qui m'avait été remis. Voici le contenu de ce billet, écrit en russe, d'une assez mauvaise écriture, mais lisible :

« Soyez sur vos gardes, tout le monde cherche à vous tromper; le cours de la monnaie n'est pas semblable à celui de votre pays; vous avez payé deux roubles en plus, et, pour votre gouverne, je joins le tarif de l'argent afin que vous ne soyez plus la dupe des fripons. »

Bientôt, le soldat se rapprocha de moi sans avoir l'air de me chercher, et je le remerciai beaucoup de son bon avertissement, ce qui l'encouragea à me donner de nouveaux renseignements. Il me dit que les monnaies d'or, d'argent, de cuivre, ou les billets de banque, n'avaient point, en ce pays, de valeur fixe ou normale, et que les mots eux-mêmes n'avaient qu'un sens relatif, local et de convention, selon la nécessité du moment. Douze roubles, par exemple, n'avaient pas leur valeur réelle, mais une valeur de fantaisie et selon le cours de l'argent en Sibérie.

J'ai toujours eu peu d'aptitude pour le calcul: je m'inclinai devant ces combinaisons financières sans trop les examiner, et je mis le tarif dans ma poche, pensant qu'il pourrait m'être utile dans l'avenir. J'ai eu en effet très-souvent l'occasion de consulter mon tarif, et ce préservatif m'a été très-nécessaire pendant mon exil.

J'avais un grand désir de visiter Toula : et de voir en détail ses manufactures d'armes et les autres curiosités de la localité; mais mon gardien, ou, si vous voulez, mon geôlier, était inexorable, et répondait invariablement à toutes mes demandes et à toutes mes questions : « En route! en route! » La révolte eût été une folie : je me résignai sans murmurer. Toula, autant qu'il m'a été permis d'en juger, m'a paru une assez belle ville; ses rues sont larges et aérées; ses maisons, ornées de balcons et de grilles en fonte, donnent à la ville un certain aspect de luxe et d'élégance.

La forêt de Mourom. — Nijni-Novogorod.

En sortant de Toula, on suit la route qui conduit à Kazan, et bientôt on découvre la forêt de Mourom. Les traditions du pays sont empreintes d'une poésie sauvage, et ce qu'elles racontent de cette forêt pleine de mystères défraye les veillées du peuple. La forêt de Mourom sert d'asile aux brigands; d'âge en âge on se redit leurs crimes et on s'apitoie sur les événements tragiques qui ont ensanglanté la forêt. Les bardes nationaux ont des accents d'une mélancolie profonde quand ils chantent les légendes de Mourom; cette poésie, sans règle, sans méthode et sans art, a un parfum oriental qui ne manque ni de charme ni de grâce; à chaque relais, je me plaisais à écouter ces chants étranges et doux; le postillon lui-même, tout en conduisant ses chevaux, me faisait des récits merveilleux, et tout cela était dit avec une sorte d'éloquence qui donnait aux faits les plus invraisemblables un air de vérité et d'actualité.

Mon gardien en était si bien impressionné qu'avant de



dressé par Vuillemin. Gravé chez Erhard 42 R. Bonaparte.

pénétrer dans la forêt il arma son pistolet et dégaina son sabre ; mais ces appréhensions furent en pure perte, et nous ne vîmes pas le moindre brigand.

J'avoue qu'après le désolant spectacle des steppes, la vue des arbres me fit grand bien : je respirais avec délices la douce senteur de la végétation, et je ne me lassais pas de regarder les beaux coqs de bruyère qui voletaient dans la forêt; un moment je fis un doux rêve, je me crus en Pologne ! les coqs de bruyère sont les hôtes de nos belles forêts.... mais non, la vie n'est plus qu'un souvenir....

Bientôt nous approchâmes des rives du Volga, et après une courte marche, nous atteignîmes Nijni-Novogorod, ville réputée par son commerce. Les deux villes, séparées par le Volga, ont un aspect différent : l'un atteste l'activité, le mouvement, et l'autre représente la morne immobilité. La même contrée, le même peuple, le même idiome n'ont aucun point de contact à l'extérieur ; mais la résurrection s'opère une fois par an, à l'époque d'une grande foire, et l'animation se fait comme par enchantement dans la fusion des deux populations.

La foire, qui avait lieu à Makariev, vint s'établir ici en 1817; elle dure pendant cinq semaines ; on y voit affluer

les produits de l'Asie et de l'Europe ; le Volga, qui relie les deux mers Baltique et Kaspienne, apporte à Nijni-Novogorod les produits du Nord et du Midi. Les Persans, les Kalmouks et les Boukhariens fournissent des denrées; les caravanes de Chine, le thé, les étoffes de soie, et les Sibériens, des fourrures et des pierres précieuses. L'échange de ces produits divers fait la richesse d'un pays qu'on croirait privé de toutes les ressources morales et matérielles au premier aspect. Tout se transforme, donc tout s'anime et se vivifie au moment de la foire ; les populations appartenant aux différentes nations se rapprochent, les individus fraternisent ; plus de ligne de démarcation entre les religions, les coutumes, les usages, les mœurs ; plus de répulsion pour la couleur ou le type du visage ; on est uni par le besoin réciproque, on s'entr'aide, et des peuples séparés par la presque étendue du globe terrestre ne forment plus qu'une même famille.

Les habitants des pays voisins et les étrangers arrivent en foule au moment de la foire; les maisons, les cabanes, les plus pauvres réduits sont littéralement envahis par les touristes, les marchands et les acheteurs ; après ces miracles opérés par l'industrie, la ville retombe dans son apathie, dans son sommeil léthargique. Je fis des provisions à Nijni-Novogorod; cette précaution était d'urgence, car nous étions en carême et nous



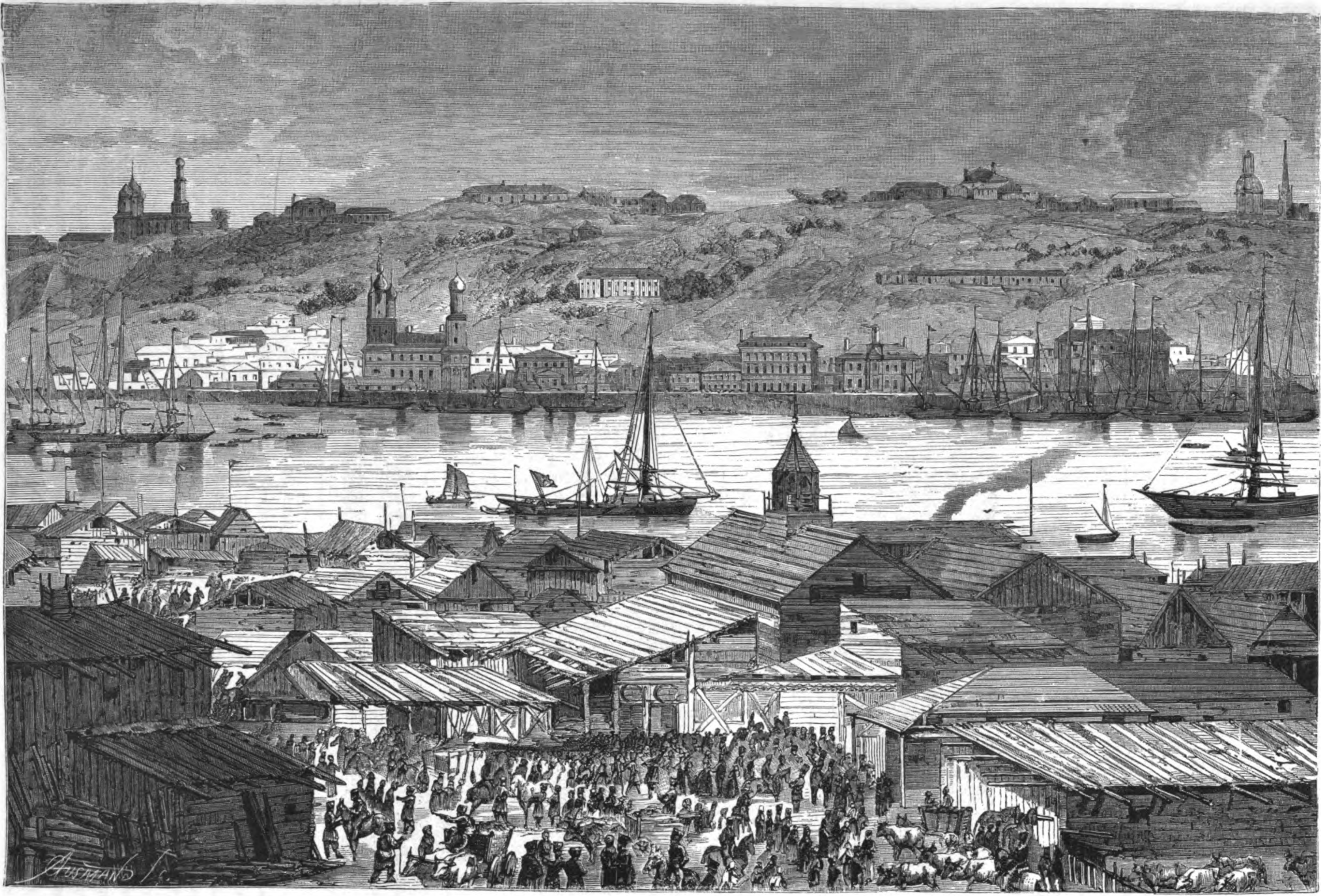
Le directeur de poste (voy. p. 210).

ne trouvions, aux relais, que du gruau de sarrasin ou de la soupe aux choux assaisonnés à l'huile rance ; c'était peu réconfortant pour nous, surtout habituées au luxe ou au confortable de la vie polonaise. J'ai dit *nous*, parce que j'avais deux compagnes d'infortune, Mlles Pauline Wilczopolska et Joséphine Rzonzewska, déportées de Kiew et qui devaient être dirigées sur Tobolsk; notre destination était donc différente, mais en attendant le moment de nous séparer, nous pouvions du moins nous voir aux relais et échanger quelques paroles. Ces rapides épanchements étaient d'une grande douceur pour de pauvres exilées !

A un relais dont j'ai oublié le nom, un tableau de bonheur domestique, aperçu dans un atelier de forgeron, m'arracha bien des larmes. C'était un père et une mère jouant avec une enfant blonde et rose. Et moi aussi j'avais une fille.... et l'exil m'en éloignait pour toujours peut-être.

Kazan. — Les Tatars.

Nous arrivâmes à Kazan, la veille de Pâques, épuisées de faim et de fatigue; nous résolûmes, avec mes deux compatriotes, d'employer toute notre énergie à faire valoir nos droits, et, en conséquence, nous signifiâmes à nos gardiens que nous *voulions* séjourner dans la ville le temps nécessaire pour réparer nos forces.



Nijni-Novogorod.

Le sous-officier qui conduisait l'escorte écouta nos réclamations d'un air grave, solennel, et nous invita à ne pas descendre de nos traîneaux; cela dit, il recommanda à ses soldats la plus active surveillance, puis il partit pour se concerter avec les autorités du lieu.

Les heures s'écoulaient, la nuit commençait à venir et le sous-officier ne reparaissait pas. Nos membres étaient paralysés par le froid, nous éprouvions ce besoin de sommeil qui est, dans cet affreux climat, le précurseur de la mort; nous n'avions plus la force de nous plaindre, mais le postillon, qui entendit nos sourds gémissements, nous prit en pitié : il fit entrer nos traîneaux sous la remise de l'auberge, et nous dit de descendre pour nous réchauffer et manger. L'escorte, qui n'avait d'autre loi que l'obéissance passive, n'était pas de l'avis du postillon; cependant, après un moment d'hésitation, on nous permit d'entrer dans l'auberge. Il était dix heures du soir quand on mit fin à notre supplice; nous entrâmes alors dans une pièce bien chauffée et peu à peu nous nous sentîmes renaître à la vie. Le froid nous avait fait éprouver de si cruelles angoisses que nous avions oublié la faim; cependant nous fîmes honneur au très-médiocre souper qu'on nous servit. Dans les grandes détresses on est content de peu, dans les grands bonheurs on n'est content de rien. On comprend qu'un lit, qui nous eût été si nécessaire, était en cette rencontre un luxe invraisemblable; aussi n'osions-nous ni l'espérer, ni le demander, et bien nous en prit, car on n'eut à nous offrir que des tapis étendus par terre et des oreillers; c'était déjà beaucoup, et bientôt nous dormîmes du plus profond sommeil. Hélas! ce repos si souhaité et si salutaire ne fut pas de longue durée! A une heure du matin on frappa à notre porte à coups redoublés, c'était l'impitoyable sous-officier qui venait nous annoncer que toutes les formalités étaient remplies et qu'il fallait nous lever, sans perdre de temps, pour aller prendre possession de notre nouvelle demeure, choisie par les soins de l'autorité. Un colloque s'établit entre nous et notre persécuteur; nous demandions en grâce qu'on nous laissât passer le reste de la nuit sur nos tapis; lui, du ton le plus absolu, nous enjoignit de déguerpir au plus vite. Il fallut bien céder, et nous partîmes.

Un officier qui nous attendait dans l'antichambre nous salua avec politesse, puis il nous précéda pour faire avancer les voitures qui devaient nous emmener.

Les *soins* de l'ingénieuse autorité avaient décoré du nom d'appartement une espèce de cloaque noir et infect; une odeur nauséabonde nous suffoqua en entrant; les murs ruisselaient d'humidité et étaient littéralement couverts d'une affreuse vermine qu'on appelle en russe *tarakan* et en Lithuanie *proussaki;* ainsi on variait nos supplices et nous avions en perspective d'être dévorées par ces bêtes immondes ou de lutter contre elles! Nous prîmes le parti d'implorer la pitié de l'officier et nous le suppliâmes à mains jointes de nous faire donner un autre logement. Notre demande l'embarrassa visiblement; il parut réfléchir à l'énormité de nos prétentions, puis il nous dit : « J'ai pourtant fait de mon mieux; j'ai vu bien des chambres avant de m'arrêter à celle-ci; j'en ai peut-être trouvé de plus propres, de plus commodes, mais il n'y en a pas de plus chaudes. » Nous nous écriâmes : « Mettez-nous dans une glacière, nous le préférons. » L'officier sortit, puis il rentra pour nous dire qu'on nous attendait en un gîte meilleur et qui présentait toutes les conditions de salubrité.

« On va atteler et vous pourrez partir sur-le-champ, » ajouta-t-il.

Nous demandâmes comme une faveur qu'on voulût bien nous permettre d'aller à pied, car nous ne pouvions plus endurer l'atmosphère qui nous entourait.

L'officier nous accompagna, sa mission étant de ne pas nous perdre de vue une seule minute; mais nous marchions d'un pas si précipité, qu'il avait beaucoup de peine à nous suivre. La chambre qu'on nous avait destinée nous parut suffisamment propre et salubre. Aussitôt seules, nous nous empressâmes de faire nos lits; cette fois nous avions de véritables lits, avec une sorte de chose qu'on appelait un matelas, et des couvertures. Les pourparlers, les formalités et les déménagements s'étaient prolongés si avant dans la nuit, que le jour commençait à poindre quand nous pûmes goûter quelque repos; mais le repos pour nous était une vaine espérance, une illusion, et un nouvel incident devait bientôt nous arracher brutalement à notre premier sommeil.

Tout à coup on frappe à notre porte et une voix nous crie : « Mesdames, réveillez-vous bien vite! M. le préfet demande à vous voir. »

Nous nous levâmes en toute hâte, nous nous habillâmes tant bien que mal et nous ouvrîmes la porte à l'autorité. M. le préfet se présenta de l'air le plus affable, le plus courtois et le sourire sur les lèvres : « Mesdames, dit-il d'une voix douce, j'ai voulu savoir par moi-même si vous étiez remises de vos fatigues et si votre *appartement* vous convenait mieux que l'autre? » Sur notre réponse affirmative, il ajouta : « Je suis charmé que tout ait réussi selon mes souhaits, et, en effet, vous êtes dans un si excellent état de santé, que je ne verrais aucun inconvénient à ce que vous partissiez aujourd'hui même. »

Ces paroles nous causèrent une stupeur indicible. Partir, quand nous pouvions à peine nous soutenir! partir, quand le sommeil eût été pour nous la plus impérieuse des nécessités! Je tâchai pourtant de modérer mon indignation en présence de cette cruauté mielleuse, et je dis à ce préfet :

« Je pense, monsieur le préfet, que vous ignorez les instructions réglementaires qui ont pour but de nous protéger, permettez-moi donc de vous les faire connaître; le règlement porte qu'on doit nous accorder le temps nécessaire pour réparer nos forces; il nous accorde aussi de séjourner, à notre convenance, dans chaque chef-lieu des goubernies. En nous arrêtant ici, nous n'avons pas commis un abus, mais nous avons simplement usé de notre droit rigoureux, officiel.

— Oui, répondit le préfet avec le même sourire, le règlement est à peu près conforme à ce que vous me faites l'honneur de me dire; mais votre santé ne laissant

rien à désirer, il m'a semblé que le voyage vous serait très-salutaire, comme hygiène d'abord et comme distraction ensuite. »

Un sentiment naturel de fierté ne me permit pas de supplier plus longtemps ce fonctionnaire si poli, et je me renfermai dans un silence absolu qui parut l'inquiéter. Il eût sans doute préféré la violence, au moins il aurait eu la ressource de réprimer, mais ne pas parler et ne pas se plaindre lui donnait la crainte que je ne m'adressasse à l'autorité supérieure.

Le préfet, en me faisant un salut gracieux, se rapprocha de moi et me dit :

« Après tout, mesdames, je prends sous ma propre responsabilité de vous autoriser à demeurer encore ici pendant quelques heures. Êtes-vous satisfaites de mon bon vouloir, de mon désir de vous être agréable ? »

Nous voulions bien user d'un droit légal, mais nous repoussions une grâce, un service, une charité tombée de si bas, et dès que ce fonctionnaire se fut retiré, d'un accord unanime nous résolûmes de partir immédiatement, et nous en informâmes le chef de l'escorte ; mais, chose étrange ! personne n'était disposé à nous obéir, chacun voulait prendre sa part des plaisirs, des fêtes petites ou grandes, qui ont lieu en ce pays à l'époque de la Pâque ; les hommes de l'escorte, le postillon, les employés de la police et de la chancellerie, tous buvaient ou mangeaient et ne voulaient pas perdre un tel moment de réjouissance publique.

Nous étions donc assises sur nos malles, attendant le loisir de ces messieurs.

Tout à coup, on ouvre notre porte et nous voyons entrer une femme de l'extérieur le plus distingué et de l'abord le plus gracieux.

« Mesdames, nous dit-elle, en venant auprès de vous j'acquitte une dette de reconnaissance ; je suis la veuve d'un colonel russe ; j'ai suivi mon mari dans toutes ses résidences, et nous sommes restés quelque temps dans les environs de Varsovie. La Pologne est un de mes plus chers souvenirs ; je n'oublierai jamais l'accueil que j'y ai reçu et l'hospitalité cordiale que j'y ai trouvée. Il y a certaines contrées dont l'aspect est si grandiose et si magnifique qu'elles laissent à tout jamais une empreinte dans la mémoire, mais la Pologne reste dans le cœur, et quand on s'en est éloigné, on y pense comme à un ami absent. J'ai su que vous étiez ici, on m'a parlé de vos malheurs : je vous aimais avant de vous connaître, et j'ai voulu vous serrer la main et vous offrir l'œuf bénit de la sainte Pâque. »

En prononçant ces paroles touchantes, elle nous offrit un de ces œufs coloriés qui sont le mets traditionnel de nos *bénits*.

Nous étions émues jusqu'aux larmes ; nous devions à cette femme excellente notre premier moment, peut-être le seul, de consolation et de sympathique compassion ! mais elle nous quitta bientôt.... Peut-être craignait-elle nos surveillants !

Que Dieu rende à notre chère visiteuse ce qu'elle a fait pour nous ! La Pâque, la Pologne, la vie heureuse revivaient pour nous avec ses enchantements, un rayon de soleil était entré dans notre prison, nous avions vu, senti le passé, le passé avec toutes ses douceurs, toutes ses joies confiantes. Le jour de Pâques fait vibrer tous les cœurs polonais d'une félicité ineffable, tout le monde est bon parce que tout le monde est heureux ; les familles, les amis sont plus unis et plus rapprochés ; l'amour, la bienfaisance sont la chaîne suprême qui enlace tout un peuple ! Le riche donne aux plus pauvres, l'or se répand, la bonté se multiplie, les seigneurs ouvrent à deux battants la porte de leurs palais, et les humbles s'y précipitent ; la fraternité commandée par le Sauveur est la loi de tous, elle est dans tous les cœurs et elle les sanctifie. En Pologne, on prie et on aime dans ce saint jour de Pâques, et nous, pauvres exilées, nous allons aborder la terre des martyrs !...

On nous annonça que la maîtresse de la maison voulait nous parler ; elle vint en effet pour nous inviter à dîner. Cette étrange proposition nous était faite dans le langage le plus vulgaire ; nous ne savions trop que répondre, et voyant notre hésitation elle nous dit :

« Tenez, mesdames, je vais vous dire la vérité : il y a aujourd'hui beaucoup de monde à ma table, et je sais qu'on serait très-curieux de voir des Polonaises ; c'est le motif qui m'a fait vous inviter ; cependant, si cela vous déplaît, restez chez vous et je vous ferai servir tout ce qu'il vous conviendra de manger. »

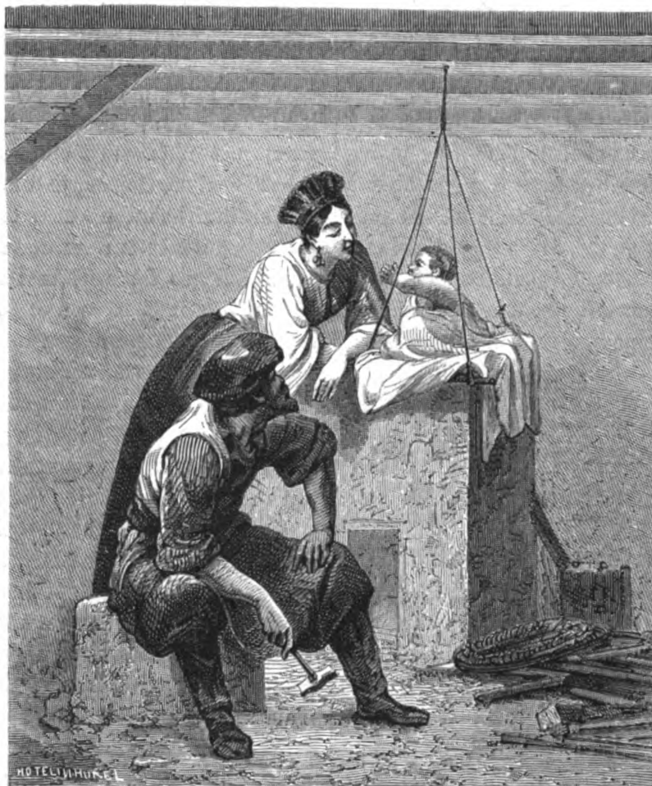
A l'idée de cette exhibition, nous nous mîmes à rire comme des folles ; n'était-ce pas bouffon, grotesque au dernier point, de nous faire parader devant des Tatars ? Mais ne voulant pas nous fâcher, nous prîmes le parti de nous rendre à l'invitation qui nous était faite.

Quelle que soit sa disposition d'esprit, une femme pense toujours un peu à sa toilette, et nous voilà retirant de nos malles nos robes, nos fichus, nos mantelets, nos rubans, et secouant et relevant ces pauvres choses chiffonnées. Ces apprêts terminés, nous nous trouvâmes suffisamment belles pour paraître devant une assemblée de Tatars.

Nous entrons dans la salle du festin, on nous donne la place d'honneur, c'est-à-dire on nous offre des siéges près du poêle, on nous complimente, on s'empresse autour de nous ; mais pour le dîner, il n'en était pas question, et c'est en vain que nous cherchions des yeux une apparence de préparatifs ; enfin, à force de regarder, nous finîmes par découvrir dans l'embrasure d'une fenêtre une toute petite table, et sur cette table trois assiettes : sur l'une était une pomme gelée, ratatinée, coupée en tranches saupoudrées de sucre ; sur l'autre, un peu de raisin sec, et sur la troisième, quelques graines noires dont je n'ai jamais pu deviner l'origine. L'hôtesse, de l'air le plus aimable, nous engagea à manger ; à manger quoi ? Ce repas d'anachorète, c'était vraiment une mauvaise plaisanterie. Nous refusâmes en demandant qu'on voulût bien nous donner un repas modeste, mais plus confortable. Notre demande parut extravagante, et on nous fit observer qu'au temps de Pâques, on avait la coutume, en Russie, de s'abstenir de pâtisseries, de

viande froide, en un mot de tous les mets trop friands, trop savoureux ou trop substantiels! Après cette leçon assez vertement donnée, je dis à l'hôtesse que nous nous conformerions à l'usage établi, mais au moins qu'elle nous fit servir une soupe aux betteraves et un morceau de bœuf bouilli. Comme on nous trouvait indignes de participer aux fêtes russes, on nous laissa sans difficulté monter à notre appartement, et ce fut là qu'on nous apporta notre très-modeste dîner.

Nous attendions, d'un moment à l'autre, l'ordre du départ; en conséquence, nous passâmes toute la nuit en causant ou en dormant à moitié; nous ne nous étions pas déshabillées. Vers le lever du jour, on vint nous prévenir que nos traîneaux étaient attelés; le ciel était splendide, et la ville se détachait sous un horizon lumineux et d'un rose pâle: je ne me lassais pas d'admirer cette radieuse matinée... Mon Dieu! que la nature est prodigue de magnificence et comme elle sait, par ses merveilleux enchantements, vous arracher à vous-même pour vous absorber en elle! J'examinai la ville dont l'aspect était si riant à ce moment; les rues sont bien alignées et propres, les maisons sont spacieuses, bâties en pierres; tout ici rappelle l'Europe et n'a plus rien de commun avec la domination tatare: ses stigmates sauvages ont disparu. La ville possède une université, un observatoire, un gymnase, des écoles primaires, des fabriques, enfin tout ce qui porte le cachet d'une civilisation avancée. Les traces du progrès sont si visibles, si saisissantes, qu'on se demande en voyant de tels prodiges si on est bien sur cette terre habitée par des hordes tatares, et qui ne vivaient naguère que de brigandage et de pillage.



Le forgeron et sa famille (voy. p. 212).

Toutes les peuplades de la goubernie de Kazan, sur les deux rives du Volga, ont une grande variété d'origine, et les Tschéremisses, les Mordviens, les Tschouvaches, les Volsalks, les Vigoulitches et les Tatars parlent un idiome différent, et leurs mœurs, leurs coutumes, leurs religions et leurs costumes n'ont aucun rapport, aucune ressemblance. La population tatare, qui m'a semblé être la plus nombreuse, a conservé plus que les autres le caractère asiatique; les villages qui sont construits en bois sont hérissés de minarets, et le turban aux chatoyantes couleurs domine au milieu de la variété des costumes; les femmes, comme en Orient, portent de longs voiles blancs qui flottent au moindre souffle. Sous ce voile, d'un aspect pittoresque et gracieux à la fois, elles ont pour unique vêtement une longue robe blanche brodée sur le devant en laine de couleur. Les Tatars, quand ils n'appartiennent pas au clergé, ont un costume qui ressemble à celui des juifs polonais des anciens temps. Il se compose d'un kaftan à manches courtes, ou plutôt d'un justaucorps très-serré, et d'un bonnet pointu à larges bords doublé de fourrures. Dans d'autres contrées, les Tatars sont vêtus d'une espèce de houppelande qui leur descend jusqu'aux talons, puis sur la tête ils ont une petite calotte qui les ferait prendre pour nos juifs polonais modernes.

A chaque relais, la foule se pressait autour de nos traîneaux; on nous regardait, et les femmes surtout nous obsédaient de questions; après cet examen curieux, elles passaient en revue nos bagages, puis elles revenaient à nous en nous disant: « A quoi sert ceci? A quoi sert cela? » Elles voulaient tout savoir et elles cherchaient vainement, je crois, à tout comprendre. Nous mettions de l'obligeance dans nos réponses et même nous allions au-devant de leur curiosité.

Dans d'autres contrées que nous eûmes à traverser, je trouvai le costume des femmes plus étrange encore que celui que j'ai déjà décrit; ainsi j'ai vu des Tatares vêtues depuis le front jusqu'aux pieds d'un long morceau d'étoffe, orné de pièces d'or, d'argent, et à chaque mouvement du corps, tout cela fait un petit bruit métallique. Ailleurs les femmes portent sur la tête un diadème coupé dans la partie supérieure en forme de croissant, et qui présente deux pointes aiguës comme les cornes d'un cerf; le diadème est enrichi, comme le morceau d'étoffe, d'ornements brillants. La poitrine est aussi somptueusement enrichie de clinquant. Une femme doit porter sur le front la valeur de sa dot, ce qui simplifie singulièrement le mariage.

Il faudrait un volume pour énumérer la diversité des costumes kazaniens, et comme on me refusait de l'encre et des plumes pendant mon triste voyage, je n'ai pu recueillir toutes mes observations au fur et à mesure qu'elles se présentaient. J'écris donc de souvenir, mais



Tobolsk.

ma mémoire est fidèle, et je réponds de l'exactitude de tout ce que je rapporte.

A un relais, entre Kazan et Perm, le chef d'un village tatar vint au-devant de nous ; sa politesse, ses offres de service étaient un prétexte, et le but de sa démarche était la curiosité. Il y avait une certaine noblesse dans les traits et dans l'expression de ce vieillard ; son costume se composait d'un vaste manteau qu'il drapait autour de son corps; sur la tête, il portait un turban fort artistement plissé. Auprès de lui se tenait une femme qu'il me présenta comme étant la sienne ; cette femme avait le visage découvert, mais la tête, les bras, la taille et même les mains étaient recouverts d'un voile immense aux plis capricieux. Pourquoi laissait-elle voir ce visage qui imitait à s'y méprendre la plus détestable peinture ? Les joues étaient couvertes de blanc et de rouge, les sourcils étaient peints en noir d'ébène, et on n'avait pas ménagé la couleur, je vous assure ! Ce masque, cet être grotesque produisait le plus singulier effet avec son élégant costume oriental. Je tâchai de garder mon sérieux, et je liai conversation avec ces indigènes. Je voulais connaître les particularités de ce pays étrange, et je me mis à questionner le chef du village.

« Combien de femmes avez-vous ? lui dis-je.

— Pas beaucoup, me répondit-il : je n'en ai que quatre, pas plus.

— Pourquoi ne sont-elles pas toutes avec vous ?

— Je cache à tous les yeux celles qui sont laides et vieilles. Celle-ci, ajouta-t-il en jetant un regard satisfait sur son affreuse moitié, est jeune, elle a trente-deux ans : c'est encore présentable. »

Ce dernier mot fut prononcé avec l'accent du bonheur modeste.

« Combien avez-vous d'enfants ?

— Hélas ! à mon grand regret, je n'ai que quatre fils, mais j'ai neuf filles. »

En parlant des neuf filles, sa voix était devenue lamentable, et il poussait des soupirs.

« Mais ne vous plaignez pas, c'est une fortune, et vous trouverez sans doute des maris très-riches, si vos filles sont belles, comme j'ai lieu de le supposer.

— Oui, mais en attendant les maris, il faut manger, et peut-être ne serai-je jamais indemnisé de mes dépenses. »

Perm. — Les monts Ourals. — Ekaterinenbourg.

Perm, baignée par le fleuve de la Kama, est, bien que capitale d'un gouvernement, une ville de chétive apparence, et peu peuplée. Ce n'était qu'un pauvre village il y a cinquante ans, mais depuis 1781 le gouvernement russe en a fait un chef-lieu. Alors la ville s'est agrandie, s'est améliorée, et elle sert aujourd'hui d'avant-poste à la chaîne des monts Ourals. Dans ces défilés grandioses, la terre renferme des mines précieuses pour l'industrie. Aussi, voit-on çà et là de jolis villages qui possèdent des centaines de maisons neuves, confortables et parfaitement bien bâties. Les villages, ou mieux les bourgs, s'appellent *zavody* (établissement), et ils sont peuplés par les ouvriers mineurs. Quelques-uns de ces villages appartiennent à la couronne, d'autres sont la propriété des seigneurs russes.

Sur toute l'étendue de la chaîne des monts Ouraliens, on rencontre des mines en exploitation; celles de fer et de cuivre sont les plus nombreuses. On y trouve aussi une quantité de pierres précieuses et de métaux fins.

Une très-belle route conduit de Perm à Ekaterinenbourg; elle coupe transversalement dans toute leur épaisseur les forêts et les rochers de la chaîne de l'Oural, dont toutes les eaux se dirigent vers l'ouest, et vont se jeter les unes dans l'océan Glacial, les autres dans la mer Kaspienne.

Ekaterinenbourg, fondée en 1723 sur l'Isset, a déjà une population considérable. La ville possède le principa hôtel de la monnaie de l'empire russe, et la direction générale des mines : ces deux édifices sont d'une beauté remarquable. En outre, il y a de grandes fabriques où l'on travaille les minéraux et les pierres fines.

On peut se procurer à Ekaterinenbourg des pierres précieuses, montées ou non montées, à des prix très-modiques. Les tentations ne manquent pas en ce pays; mais, hélas ! j'étais comme cet Arabe du désert qui, mourant de faim et de soif, rencontre sur son chemin un sac plein de perles ; alors il s'écrie : « Ce ne sont que des perles ! » J'ai bien jeté un regard de convoitise sur ces charmants objets, mais j'ai vite détourné la tête.

Les neiges nous permettaient de continuer notre voyage en traîneau, et nous espérions bien conserver jusqu'à Tobolsk ce genre de locomotion, mais en arrivant à Ekaterinenbourg, les routes étaient couvertes d'une boue si humide et si grasse, que les chevaux ne pouvaient plus avancer. Nous fûmes donc obligées de nous arrêter dans une auberge, et pendant ce temps-là le conducteur de l'escorte se mit en quête d'un moyen de transport pour assurer le reste de notre voyage. Bientôt il revint, et nous annonça que nous devions renoncer aux traîneaux et les remplacer par des voitures.

L'état de nos finances ajoutait à toutes les difficultés; un excédant de dépense nous effrayait fort, car nous ignorions si on pourrait nous envoyer de l'argent; le peu qui nous restait était donc bien précieux. On nous proposa une bonne berline, mais nous dûmes refuser et prendre une pauvre *perekladna*, c'est-à-dire une charrette de poste.

Nos excellents traîneaux, si bien rembourrés, si commodes, devinrent, en échange de quelques roubles, la propriété de l'aubergiste : quelle aubaine pour lui ! aussi, donna-t-il un pourboire au postillon.

Il n'y a pas de mots dans les langues connues pour exprimer le supplice d'un long voyage en *perekladna :* la Russie devrait réserver cela pour les grands criminels ! Qu'on se figure une longue boîte plus haute par devant que par derrière, ayant une planche en guise de banquette et point de ressorts; les secousses sont tellement violentes, qu'il est de toute impossibilité de trouver son aplomb : à chaque cahot, et ils sont presque continuels, on saute bon gré, mal gré; ces évolutions féroces finissent à la longue par vous arracher de vraies larmes. Nous

étions rompues, meurtries, contusionnées comme si nous eussions subi le supplice du knout.

A une petite lieue d'Ekaterinenbourg, la route était recouverte d'une neige épaisse. Je témoignai mon étonnement au cocher, qui me répondit avec un grand flegme : « Mais d'ici à Tobolsk, vous trouverez de la neige partout : regardez les plaines qui sont devant vous, elles sont toutes blanches ; aussi, ajouta-t-il, on était bien étonné, au dernier relais, de vous voir en *perekladna.* » Le mal était irréparable ; nous ne pouvions pas poursuivre l'aubergiste qui avait abusé de notre ignorance ; la seule manière de voyager dans ce pays, est de se défier de tout le monde.

Mais nous allions bientôt trouver un adoucissement à notre déplorable situation, et au plus prochain relais l'administration de la poste nous fit offrir des traîneaux appartenant à la couronne ; certes ils n'étaient pas confortables comme les nôtres, mais ils valaient toujours mieux que les affreuses *perekladna;* d'ailleurs, nous n'avions pas le droit d'être difficiles, il fallait prendre notre mal en patience, et à chaque halte transporter nos bagages d'un traîneau à l'autre, et c'était nous qui prenions toute cette peine, car nous n'avions ni domestique ni femme de chambre ; nous étions gauches, malhabiles, étrangères à ces soins grossiers, mais la nécessité commandait en maître. Le reste de notre voyage se passa dans de meilleures conditions : les traîneaux étaient supportables, et nous n'étions plus forcées d'en changer à chaque étape.

Tobolsk.

Notre voyage dura un mois ; parties le 11 mars, nous étions à notre destination le 11 avril 1839. Tobolsk est la capitale de la Sibérie occidentale. Quoiqu'on sentît déjà la douce chaleur du printemps, le sol était encore couvert de neige, et les montagnes déversaient des torrents d'eau neigeuse.

Après les formalités officielles, nous prîmes gîte dans une auberge (*Gastinnitza*) destinée aux voyageurs.

J'éprouvai un moment de vif plaisir en me voyant dans une chambre convenable et qui allait m'appartenir. Je pourrais enfin disposer de mon temps, reprendre des occupations suivies, et, au-dessus de tout cela, je ne serais plus aux ordres d'un postillon hargneux, je n'entendrais plus le son aigre et monotone des grelots du traîneau, je serais presque libre, presque heureuse, enfin j'aurais le repos ou plutôt la liberté de la pensée.

Hélas ! dans l'étonnement de pouvoir goûter un peu de calme et de bien-être, j'avais oublié qu'il faudrait bientôt repartir, et, comme au pauvre Juif errant, on nous disait : « Marche, marche ! » C'était notre fatale devise. Le terme, le but de notre exil, qui pouvait en prévoir la fin? On nous fit séjourner à Tobolsk parce que les éléments nous accordaient leur sinistre protection ! Les rivières débordaient et les torrents envahissaient toute la contrée avec des mugissements affreux ! Il était donc impossible de se mettre en route. Il fallut attendre le moment où les fleuves commençaient à se retirer.

Dès que je fus installée dans ma nouvelle demeure, je cherchai à me faire des occupations ; j'avais emporté quelques livres *permis;* je pensais qu'ils me seraient d'une très-grande ressource, mais la Providence me réservait des consolations inespérées, et je rencontrai à Tobolsk plusieurs de mes compatriotes, venus là de la Posnanie, de la Wolhynie, de Wilna, etc. Ils nous avaient devancées dans l'exil depuis une semaine ; le même malheur nous frappait, la même foi politique, le même amour de la patrie nous unissait. Cette communion suprême de sentiments et de pensées faisait de nous une même famille, et nous sentîmes un si grand bonheur en nous serrant la main qu'il nous sembla que notre courage serait au-dessus de toutes les épreuves qui nous étaient réservées.

La vie d'auberge qui nous avait paru supportable par comparaison ne tarda pas à nous déplaire, et toute la petite colonie polonaise décida de louer une maison pour y former une sorte de phalanstère. La neige fondait à l'approche du printemps, et les rues commençaient à être praticables, ce que nous souhaitions fort, car jusque-là il nous avait été impossible de sortir ; mais nous habitions la ville basse, dont les rues ne sont pas pavées ; des poutres l'une contre l'autre suppléent au pavage, et cela rend la circulation très-difficile dans les mauvais temps. Enfin, nous pûmes faire quelques promenades et voir des personnes qui nous avaient été recommandées.

Tobolsk est située sur la rive droite de l'Irtisch ; ses maisons sont pour la plupart construites en bois, elles n'ont aucune peinture à l'extérieur, ce qui donne à toute la ville un aspect assez sombre ; les églises, et elles sont, je crois, au nombre de dix, sont toutes bâties en pierres. Si on distingue quelques grands hôtels construits en briques, ils appartiennent à l'État ou à des négociants riches.

L'hôtel de ville est d'une architecture remarquable. On montre aussi, comme une des curiosités de Tobolsk, une maison élevée par les prisonniers suédois, déportés en cette ville après la célèbre victoire de Poltava.

Je ne dois pas oublier de mentionner l'évêché, qui, par son admirable position, domine toute la ville ; il est placé sur un monticule dont il couronne le sommet, et il fait partie de ce qu'on appelle la ville haute.

La ville basse s'étend sur une grande plaine échancrée par le cours sinueux de l'Irtisch ; elle repose sur les bords du fleuve, ce qui rend les habitations charmantes en été, mais tristes et humides en hiver ; le terrain n'est point accidenté, il présente une ligne droite d'un aspect monotone. Il y a une telle uniformité dans l'alignement des rues qu'on s'égare facilement quand on est étranger à la ville.

Les exilés.

Dans une de nos promenades, en compagnie de mes compatriotes, nous allâmes faire une visite à Séverin Krzyzanowski, qui était retenu chez lui par une paralysie des jambes. Un des nôtres nous devança pour annoncer notre venue au colonel que nous trouvâmes assis dans

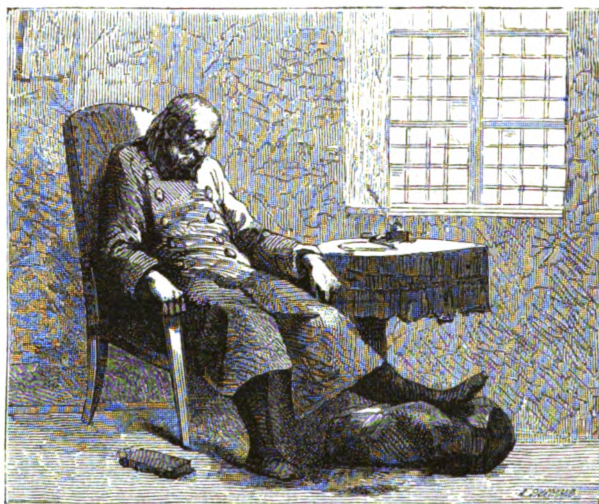
un grand fauteuil à la Voltaire. Malgré son état de souffrance morale et physique, il y avait du soin dans sa toilette; son linge, quoique usé, était d'une blancheur éblouissante; ses longs cheveux blancs tombaient sur ses épaules, tout en gardant un air de propreté extrême; son visage d'une pâleur mate avait l'expression du désespoir; ses lèvres fines et pâles semblaient n'avoir jamais souri; ses yeux éteints, sans regard, faisaient mal à voir.... Nous n'osions parler, nous restions debout sans nous approcher de ce martyr dont la vue nous pénétrait de tristesse et de respect.

Tout à coup un tremblement convulsif agita les mains du colonel, il fit signe qu'il voulait parler, mais son émotion enchaînait sa parole; il fit encore un signe pour nous inviter à nous approcher de lui. Alors des larmes brillèrent dans ses yeux, on sentait que la lumière se faisait dans son esprit, lumière fugitive qui ne devait pas survivre à l'émotion. Peu à peu, il prit possession de lui-même, la lucidité revint et la conversation s'engagea. Il savait que nous devions aller à Bérézov, que c'était là notre véritable destination; il nous dit qu'il y avait fait un séjour de quatorze mois et nous recommanda de loger dans la maison qu'il avait habitée et dont il avait gardé un très-bon souvenir. « Surtout, ajouta-t-il, n'accordez aucune confiance aux récits exagérés ou menteurs des voyageurs. On vous dira que les Bérézoviens sont inhumains, sauvages, cruels, que sais-je encore! n'en croyez pas un mot; leurs mœurs, au contraire, sont douces, et ils sont hospitaliers, bons et sincères.... » Tout cela était à peine articulé. On voyait que chaque mot qu'il cherchait à prononcer lui coûtait un grand effort, et déjà son intelligence se troublait. En parlant de Bérézov, la France et l'Italie, qu'il avait connues dans des jours meilleurs, se présentèrent à sa mémoire, et tout se confondit dans sa pensée. Il nous assura que nous trouverions à Bérézov des fruits savoureux et exquis : des raisins, des pastèques, des melons, enfin tous ces fruits qui ne se rencontrent que dans les pays méridionaux.

S'apercevant que nous voulions prendre congé de lui, il posa sa main sur la mienne et dit encore : « Plus longtemps.... » C'était le dernier souffle de sa raison. Nous quittâmes le colonel en nous promettant de ne pas renouveler ces déchirantes entrevues; nous avions le cœur navré, et nous n'avions apporté aucun soulagement à l'illustre victime.

Pour dissiper nos tristes impressions, nous fîmes une excursion vers les rivages de l'Irtisch. Les eaux qui avaient débordé dans la plaine présentaient le plus magnifique coup d'œil; nous ne nous lassions pas d'admirer le ciel qui projetait des rayons lumineux sur cette surface limpide. Avant de rentrer au logis, nous voulûmes visiter le jardin public, qui ne manque pas d'une certaine élégance; les allées en sont sablées et plantées de bouleaux; mais les arbres n'avaient point encore de feuilles, et nous remîmes à plus tard une autre promenade dans ce jardin sans fleurs et sans feuilles en cette saison.

Le lendemain, après dîner, une *doroschka* attelée de deux chevaux s'arrêta à notre porte; nous nous mîmes à la fenêtre pour voir quel était ce visiteur qui nous venait. Tout est un événement dans une vie comme la nôtre, et nous aperçûmes le colonel Krzyzanowski au fond de la voiture. Aussitôt M. Marchoçki se précipita pour aider le colonel à descendre, et tous enfin nous allâmes au-devant de lui; mes compatriotes portèrent sur leurs bras le vieillard impotent, et avec les plus grandes précautions ils franchirent sans accident nos deux étages. Notre ameublement était si modeste que nous ne possédions même pas un fauteuil pour l'offrir au malade; un petit lit de repos était notre seul luxe, et nous y installâmes notre cher visiteur. Un mieux sensible se manifestait dans l'état du colonel; la veille, il pouvait à peine articuler, et aujourd'hui il parlait presque facilement; il semblait vouloir nous consoler de nos tristes et récentes impressions; il y avait de la vivacité, de l'éloquence, et quelquefois, dans sa façon de s'exprimer, on sentait, en l'écoutant, qu'il voulait mettre à profit un de ces rares moments de lucidité; il abordait différents sujets, il commençait des récits qu'il n'achevait pas : le lien, la suite lui échappaient, mais pourtant il y avait une apparence de calme et de raison dans ce qu'il disait. Peu à peu, ses idées se troublèrent, il devint plus triste, ses yeux s'assombrirent, il soupira douloureusement comme s'il souffrait des ravages de son intelligence; alors il prit le ton confidentiel, baissa la voix, et nous parla des esprits invisibles qui l'entouraient le jour et la nuit. « Ces bienheureux esprits, nous disait-il, nous font entendre des chants mélodieux; j'ai retenu les paroles et la suave harmonie de ces chants célestes, je vous les apprendrai à vous, madame Félinska, et vous les apprendrez à nos compatriotes. Cela vient du ciel, et vous rendrez à la Pologne ce que le ciel vous donne!... » Puis, il parla de l'avenir de la Pologne, mais c'était le dernier effort de sa raison.... Nous pleurions tous : cette grande victime de l'exil et des persécutions moskovites nous brisait le cœur. Nous, nous commencions notre exil : c'était notre première étape; lui le finissait par le martyre!



Le colonel exilé.

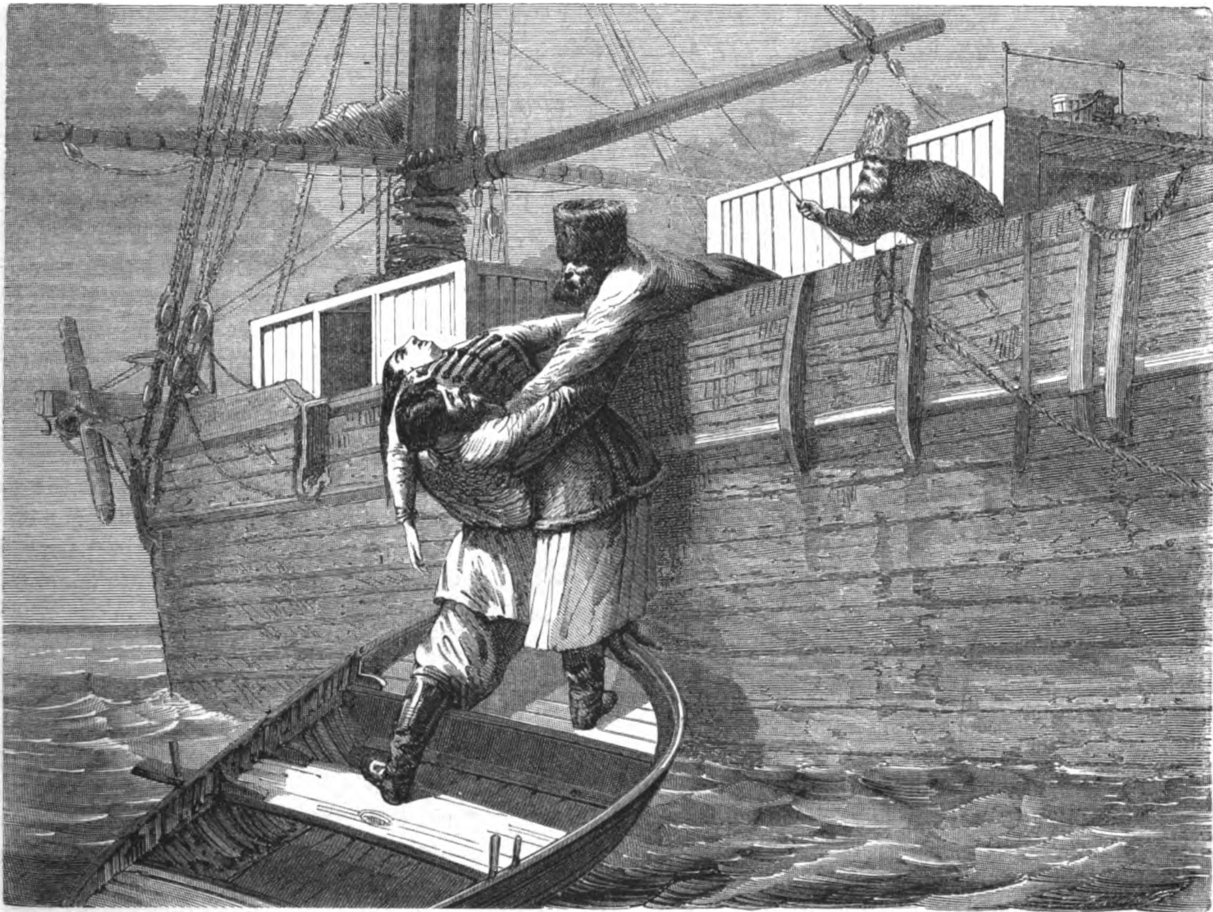
Le domestique qui l'avait accompagné se présenta pour rappeler au colonel qu'il était temps de partir. Nos adieux furent douloureux, et le pauvre malade recouvra assez de présence d'esprit pour dire : *Au revoir ici, ou là-haut!*

Le vrai printemps, et non le printemps trompeur de la Russie, revenait ; un chaud soleil faisait fondre les glaces, et l'Irtisch charriait déjà de gros glaçons. Hélas ! c'était pour nous le signal du départ, et il nous semblait entendre le son des grelots et la voix du postillon.

La rivière, dans certains endroits, avait repris son cours ; des blocs de glace d'une grandeur démesurée glissaient majestueusement après s'être détachés avec un fracas épouvantable ; les eaux plus rapprochées du bord étaient complétement dégagées, et on voyait une foule de barques dirigées par des hommes et des femmes du peuple, sillonnant la rive. Enfin, la vie, le mouvement, l'animation avaient reparu.

Le 15 mai, Tobolsk était en pleine floraison : la ville grisâtre avait pris un air de fête, les gazons avaient chassé les traces de la neige, les arbres déployaient leurs feuilles, une brise tiède nous apportait des senteurs embaumées.... Là aussi, la nature est bienfaisante.

La beauté du temps nous détermina à faire une excursion dans la ville haute, dont je crois n'avoir pas encore parlé ; elle est située sur une hauteur et entourée de remparts taillés dans les rochers ; des fossés profonds entourent la ville et en rendent l'accès difficile. Pour arriver à pied, il faut monter cent marches d'un escalier perpendiculaire ; quant aux voitures, elles doivent traverser un pont jeté sur les fossés.



Le sauvetage (voy. p. 222).

Dans une avenue solitaire, nous aperçûmes un petit pavillon ombragé par des bouleaux ; son aspect était charmant, et par son ornementation élégante, et par son originalité de bon goût. Il y avait dans l'extérieur de cette habitation quelque chose de très-européen. « A qui appartient ce pavillon ? » voilà la question que nous fîmes à notre guide. « A un Polonais déporté qui se nomme A. Ceyzik, » nous fut-il répondu.

L'occasion était trop bonne pour ne pas en profiter ; il ne faut pas jouer avec le hasard, il n'est pas toujours si favorable. Nous allâmes donc frapper à la porte de notre célèbre compatriote. Ceyzik est un sculpteur de premier mérite, et ses œuvres lui survivront ; mais l'exil, ce grand professeur qui vous élève s'il ne vous écrase pas, l'a fait architecte et jardinier. C'est lui qui a bâti le pavillon qu'il habite ; c'est lui qui cultive ses fleurs ; c'est lui qui a créé une Pologne dans cette terre aride ; sa serre chaude est une merveille de difficultés vaincues. Nous sympathisions avec l'homme courageux, et nous admirions le génie de l'artiste.

Les sculptures de Ceyzik sont appréciées partout, et

même en Sibérie. Lors du séjour de l'héritier présomptif en ce pays, les commerçants commandèrent à Ceyzik un surtout de table pour offrir au prince; celui-ci, dit-on, fut émerveillé de la beauté de ce travail. Le grand artiste ne peut suffire à toutes les demandes qu'on lui fait, on s'adresse à lui, il reçoit des commandes de tous les pays du globe : ses urnes, ses vases de bronze et ses têtes de pipes sculptées se vendent au poids de l'or.

Nous devions le 16 mai quitter Tobolsk pour Bérézov, sur une embarcation appartenant au négociant Braguine, mais le chargement n'était pas complétement fait. Chaque jour de retard était un jour de grâce; la distance qui nous séparait du lieu de notre destination, ces pays inconnus, tout cela nous agitait de tristes pressentiments.... c'était l'exil dans l'exil, la séparation absolue de tout ce qui compose la vie ou de tout ce qui la soutient dans l'absence. Nous allions trouver la plus cruelle solitude entre un ciel inclément et une terre aride.

Le 17 mai, on nous donna le signal du départ. Nos amis, encore une fois, furent parfaits pour nous, ils nous comblèrent de soins et de délicates attentions; leur bonté et leur dévouement furent notre dernière joie et notre dernier bon souvenir.

Notre embarcation allait faire la grande pêche annuelle dans le golfe de l'Obi; le chargement était énorme, le matériel considérable; mais on nous avait réservé une cabine, la seule disponible dans le navire, et quelle que fût son exiguïté, nous dûmes nous en contenter, car elle nous mettait du moins à l'abri de la curiosité des passagers et de la grossièreté de l'équipage.

Trois coups de fusil donnèrent le signal du départ; nos amis descendirent dans le canot après avoir serré nos mains dans une suprême étreinte!... Pas une parole ne fut prononcée.... Tout était fini, le devoir de l'Évangile devenait notre unique espérance.

Départ de Tobolsk.

Il était dix heures du soir, les brises d'une nuit calme nous apportaient les fraîches senteurs des bouleaux; peu à peu, les rives de l'Irtisch disparaissant s'effaçaient dans une brume transparente; le ciel tout parsemé d'étoiles nous inondait de ses douces clartés.... Hélas! chaque sillon du navire m'éloignait de toutes les affections de mon cœur, me séparait plus irrévocablement de la Pologne; nuit de méditation, de tristesse et dont le souvenir ne me quittera plus. Ma compagne d'exil et moi, nous restâmes sur le pont, sans échanger un mot, et comme si nous redoutions de nous communiquer nos appréhensions pour l'avenir.

Avec l'obscurité croissante un profond silence se fit autour de nous; les passagers et l'équipage, sauf les hommes de service, étaient plongés dans le sommeil; et nous, les yeux fixés dans l'espace, nous voulions retenir les objets qui s'éloignaient, et nous n'apercevions plus que les petits jets de lumière qui s'échappaient de distance en distance des cabanes tatares. Au milieu de cet isolement solennel, je rêvais au passé, je méditais sur les hasards humains, mais saisie par l'intensité du froid de la nuit, je dus descendre dans ma cabine, où je cherchai vainement le sommeil.

A l'aube du jour, j'avais compté les heures, je fis ma toilette et je remontai sur le pont pour voir l'aspect du pays et pour demander où nous étions. Hélas! nous n'avions encore fait que vingt verstes. Toute découragée, je regagnai mon pauvre asile. Pauvre est le mot, car il n'y avait dans cette cabine qu'une seule chaise et un lit médiocre; cependant le jour qui pénétrait par une étroite fenêtre me permettait de lire et d'écrire. Vers le milieu de la journée j'aperçus les hauteurs de Bronikow et, de loin en loin, quelques cabanes et des terres cultivées; mais ces traces de la vie, et de la vie active, étaient rares.

Outre le capitaine, les matelots et les gens de service, il y avait sur le navire deux marchands de Tobolsk, puis Mme Yaschtschenko, mère du gouverneur de l'École militaire de Bérézov.

Le chargement du navire se composait en grande partie de farine; cet approvisionnement, destiné à Bérézov, était échangé contre du poisson et divers produits du pays. Les sacs de farine nous furent d'une grande ressource, et dans l'absence de tout confortable ils nous servaient de table à manger et de siége pour nous asseoir.

19 *mai* 1839. — J'inscris cette date, mais elle demeurera éternellement gravée dans ma mémoire.... Pendant un espace de temps qu'il m'est impossible de mesurer, j'ai été entre la vie et la mort. Je vais essayer de raconter cet événement que les miens liront avec intérêt, si jamais ce récit leur parvient. Le jour commençait à paraître, ma compagne dormait encore, j'ouvris la porte de ma cabine et me disposais à monter sur le pont pour contempler les premiers rayons du soleil, mais l'odeur du goudron, du cuir et des salaisons me repoussa tellement, que je dus renoncer à mon projet. Je rentrai dans ma cabine et, pour me rafraîchir par l'air pur du matin, j'ouvris une petite porte qui donnait sur la rivière : un des canots se trouvait à ma portée, je ne résistai pas et sautai lestement dans la frêle embarcation. Pendant un moment j'éprouvai un bien-être indicible, l'eau limpide et brillante m'enveloppait de ses vapeurs, le ciel resplendissant me réchauffait de ses rayons, aucun bruit humain ne troublait mon extase.... J'avais presque oublié l'exil et les menaces de l'avenir.... Tout à coup une forte brise souleva le canot et je compris mon imprudence! Je fis alors des efforts pour me rapprocher du navire, mais ce fut en vain; j'appelai à mon aide et ma voix se perdait dans l'espace.... Par un mouvement désespéré, je me saisis de la corde qui attachait le canot, je me crus sauvée! D'une main je me cramponnai à la corniche du navire; mais le poids de mon corps repoussa le canot et je restai suspendue dans l'espace, me sentant affaiblie, haletante, éperdue de terreur.... Enfin, mes cris désespérés arrivèrent aux oreilles d'un passager, c'était un des marchands de farine; je ne dois pas oublier son nom, parce qu'il m'a sauvé la vie : il s'appelait Korpamoff. Sans calculer le danger, il saute dans le canot, le pousse vers le navire, me prend par les épaules et me fait remonter ainsi sur le pont, où je tombe inanimée.

A ce moment les passagers et les gens de l'équipage venaient de se réveiller. Un cri s'échappa de toutes les poitrines : *La Polonaise s'est noyée!* Ma compagne, entendant ces clameurs, se précipita vers moi, et un serrement de main vint lui prouver que je n'étais pas morte; mais au travers de ces événements pleins de péripéties et d'angoisses, il se produisit un incident burlesque, je veux parler du désespoir du Kosak qui avait la mission officielle de me garder à vue.... Ce pauvre homme pleurait, s'arrachait les cheveux, levait les yeux au ciel et jetait sur moi des regards effarés.... Touchée de me voir l'objet d'une sensibilité qui n'avait rien de russe, je trouvai assez de force pour dire au malheureux Kosak : « Je vous remercie de votre intérêt, mais consolez-vous, je ne mourrai pas. — Tant mieux pour vous, me répondit-il, et surtout tant mieux pour moi; je réponds de vous, et si vous aviez péri, c'était moi, moi innocent, que l'autorité aurait puni; dans ce cas-là l'autorité n'admet pas les circonstances atténuantes. »

21 *mai.* — Quelques heures de repos suffirent pour me remettre; ma bonne nature prend vite le dessus : quelle aide que la jeunesse! l'espérance n'est-elle pas toujours blottie au fond du cœur?... on souffre, mais on pense à demain, et demain vous sourit! Le temps n'a pas contribué à la prompte amélioration de ma santé, l'atmosphère est froide, brumeuse, et bien en harmonie avec les pays que nous traversons.... Partout des terres incultes, ou çà et là, à de grandes distances, des mélèzes, des cèdres et des sapins. Le vent souffle avec une telle violence, que le navire a dû mettre à l'ancre.... La pluie tombe à torrents.... Après un temps d'arrêt plus ou moins long, le navire se remet en mouvement, mais l'orage n'était pas encore calmé complétement, et l'embarcation, fouettée par les rafales, plongeait dans la rivière, tantôt sa poupe et tantôt son gaillard d'arrière.



Femmes et enfant de Bérézov; costume d'été (voy. p. 231).

Plus nous avancions vers le nord, et plus l'aspect de la nature était aride. Nous étions dans la saison où les jours croissent avec une telle rapidité, que le coucher du soleil est à peine séparé de son lever. Après Demiauk, on trouve Samarov; le point le plus important entre Tobolsk et Bérézov. En cet endroit, l'Irtisch vient se jeter dans l'Obi; on découvre des sites de la plus étrange magnificence, et on doit s'incliner devant l'impénétrable volonté de Dieu, qui crée de si étonnants contrastes.

25 *mai.* — En quittant Samara, nous entrâmes dans les eaux de l'Obi. Immense et merveilleux spectacle! l'Irtisch ne se perd dans l'Obi qu'après avoir parcouru une très-longue distance. Les deux fleuves, avant de se mêler, de s'unir en quelque sorte, marchent parallèlement sans se confondre; ils forment deux larges rubans très-distincts, en conservant leur couleur, leur aspect divers : les eaux de l'Irtisch venant des steppes Kirghises sont troubles, bourbeuses, et celles de l'Obi issues des montagnes sont pures, limpides, malgré la nuance foncée de leur surface.

Ce dernier fleuve se déroule en serpentant sur une vaste plaine, où il forme d'innombrables îlots tout verdoyants de saules et de plantes marines.

Nous approchons de la fin de mai, et le froid est encore d'une âpreté extrême; ici, les arbres ont des feuilles; un peu plus loin, la nature a conservé les stigmates de l'hiver; partout des contrastes, et ce qu'on a devant les yeux ne peut donner une idée de ce que l'on verra plus tard.

Notre navigation nous conduit le long du pays des Ostiaks, où l'on trouve une espèce de civilisation, ou tout au moins quelques ressources, et nous pûmes nous procurer des vivres pour le reste de notre voyage. Les matelots qui avaient abordé et qui se chargeaient de nos commissions nous dirent que, si nous le voulions, il nous serait facile d'acheter une vache à très-bon compte : l'offre fut immédiatement acceptée, et nous fûmes bientôt en possession d'un bel animal de cette espèce. J'eus donc le plaisir d'inviter les passagers à prendre le thé et le café; tous s'en réjouirent : il y avait si longtemps que nous étions privées de cette bonne habitude!

Bérézov.

Enfin, le 31 mai, après avoir quitté le grand lit de l'Obi pour celui de la Sosia, son affluent, nous aperçûmes une ville dans la direction du nord, et chacun s'écria : « Bérézov! Bérézov! » Après quinze jours de navigation, nous touchions au but de notre exil.... Tous les passagers s'agitaient : les uns allaient revoir des

amis, les autres allaient réaliser une fortune; tous étaient heureux à leur façon, les uns de ce qu'ils espéraient, les autres de ce qu'ils allaient trouver.... Je ne m'attristais pas du bonheur des autres, mais je me disais : « Pour nous, il n'y a plus rien à attendre et rien à espérer. »

Le capitaine, pour donner une certaine solennité à notre débarquement, ordonna qu'il serait tiré trois coups d'obusier. « Où sont les canons? » dis-je à un matelot ; mais celui-ci jugea à propos de ne pas me répondre; je continuai mes investigations, et je finis par découvrir, dans un tout petit coin, un tout petit canon qui n'avait pas un pied de longueur; en un mot, un vrai joujou d'enfant; l'objet en question fit néanmoins assez bien son devoir pour avertir les Bérézoviens.

C'était à qui descendrait le premier dans le canot; on se poussait, on se culbutait; il n'était plus question de politesse ou de galanterie; mais nous, nous restions sur le pont, regardant cette agitation comme un spectacle. Notre débarquement ne pouvait pas se passer sans la présence de l'autorité : en conséquence, M. le maire vint au-devant de nous, et nous le suivîmes, laissant nos bagages à la garde de Dieu, mais on nous assura que nous pouvions être tranquilles.


Femme et enfant de Berezov; costume d'hiver (voy. p 233).

Du côté de la rivère, on voit deux églises schismatiques, puis une grande maison peinte en jaune se dessine sur une élévation; ensuite, quelques habitations d'une chétive apparence et n'ayant toutes qu'un seul étage. Une vaste forêt de cèdres encadre le tout.

A première vue, nous crûmes que la ville était en fête : il y avait tant de monde dans les rues, tant de costumes éclatants, tant de mouvement autour de nous, que nous demandâmes si ce n'était pas un champ de foire. On nous répondit qu'il n'y avait rien que de très-ordinaire dans ce que nous voyions. Après avoir traversé cette foule chamarrée, nous arrivâmes à notre nouvelle demeure, qui se composait de deux chambres assez claires et presque propres : propres pour les yeux, mais point pour l'odorat. Il fallait donc donner de l'air, beaucoup d'air, et ensuite chauffer les deux pièces, qui ne devaient pas avoir été habitées depuis longtemps.

Notre propriétaire nous invita à prendre le thé chez lui, pendant qu'on disposerait nos chambres à nous recevoir; nous acceptâmes : la dignité ne doit jamais nous abandonner dans certaines situations, mais la fierté, jetées comme nous l'étions sur une terre étrangère, eût été un ridicule et une faute.

Comme on touchait à la fête de saint Pierre, on observait le maigre le plus rigoureux, et le thé qu'on nous offrit se ressentait cruellement de l'abstinence : point de crème et pas le moindre gâteau.

Je pensais à la bonne vache ostialle qui était restée sur le navire en compagnie de nos bagages, et malgré mes instances pour rentrer en possession de cet animal, on me déclara que ma vache et nos effets ne pourraient nous être rendus que dans deux jours. Dans cette pénurie, je demandai à l'hôtesse de nous indiquer où se trouvait le marché.

« Nous n'avons pas de marché, me répondit-elle.

— Mais comment vous procurez-vous des vivres? lui dis-je.

— Eh! chacun fait comme il peut.

— Mais n'auriez-vous pas quelque chose à me vendre? Quoi que ce soit, je l'achèterais.

— Nous n'avons rien, reprit l'hôtesse; à moins que vous ne vouliez des canards *conservés*. »

C'est-à-dire qui ne sont pas conservés du tout; malgré les menaces de la famine, je reculai à l'idée des canards; et force nous fut de nous coucher sans souper! Nous étions à cette saison où il n'y a point de nuit, et ce jour sans fin nous tint éveillées! La faim, l'agitation de nos nerfs, la nouveauté du gîte, tout contribua à nous ôter le sommeil.

Traduit par Mme Olympe CHODZKO.

(La fin à la prochaine livraison.)



Adoration des images en Sibérie (voy. p. 226).

DE KIEW A BÉRÉZOV,

SOUVENIRS D'UNE EXILÉE EN SIBÉRIE

PAR MME ÈVE FÉLINSKA [1].

1839. — TRADUCTION ET DESSINS INÉDITS.

Bérézov. (*Suite.*)

1er *juin.* — C'était provisoirement que nous nous étions logées chez la mère de notre gardien, mais notre intention était bien de suivre les conseils que nous avait donnés le colonel Krzyzanowski ; nous cherchâmes donc la maison qu'il avait habitée ; cette maison était convenable et nous conclûmes bientôt notre marché, qui comprenait l'appartement, la table et le service. Nos chambres étaient parquetées et tapissées d'un papier assez propre.

2 *juin.* — Rien ne manquait à notre modeste mobilier ; il y avait même plus de meubles que nous n'étions en droit de l'exiger ; je le fis remarquer à notre hôtesse, qui me dit : « Mais, madame, ce canapé, ces chaises, ces bons fauteuils sont venus avec vous. » Je compris alors qu'une ingénieuse bonté nous protégeait encore dans l'absence. Onuphre Pietraszkiewicz s'était privé de ses meubles, les avait fait placer sur le navire, sans que nous nous en fussions doutées. Les cœurs qui ont souffert possèdent des trésors de bonté et de délicatesse, ceux qui ont pleuré sécheront vos larmes ou ils en adouciront l'amertume ; ils savent plaindre, ils peuvent consoler. Pietraszkiewicz, qui vivait de son travail, trouvait encore le moyen de soulager la misère des autres.

Notre hôtesse était simple et hospitalière ; elle nous entourait de soins et de prévenances, chaque jour elle nous faisait de nouvelles friandises et, en général, notre table était confortablement servie, si j'en excepte certains mets d'une saveur impossible, tels que les canards farcis de hachis aigre et cuits dans une crème épaisse.

1. Suite et fin. — Voy. page 209 et la note.

Nous avons aujourd'hui une chaleur accablante. On passe sans transition du froid au chaud; hier, nos poêles étaient chauffés, la terre était couverte de givre, les arbres ne présentaient que des branches dépouillées; aujourd'hui, nous avons la surprise d'un printemps : le gazon est vert, le cassis est en pleine floraison, les arbres sont couverts de bourgeons.... Ce miracle s'opère dans l'espace de quelques heures.

J'ai dit, je crois, le mot printemps; mais non, il n'y a pas de printemps, car tout ici est extrême, tout est violent.... Hier, je m'enveloppais dans mon manteau de fourrures et j'avais froid; aujourd'hui, j'ai une robe de mousseline et je demande de l'eau glacée pour étancher ma soif.

Dans nos contrées il y a le soir, la nuit, le jour et l'aube; la nature a tout prévu, tout tempéré, tout adouci, pour protéger les organes de l'homme; ici tout se produit par secousses, tout se manifeste avec excès ou avec parcimonie. Le soleil ne réchauffe pas, il brûle et il ne quitte pas le firmament; ses rayons, qui sont des flammes ardentes, dévorent la rosée et l'empêchent de rafraîchir le sol.

Pourtant je dois avouer que Bérézov n'est pas une ville tout à fait désagréable.

4 *juin*. — J'avais raison; on a toujours raison quand on est juste. Bérézov a pris un air de fête et de coquetterie; on dirait que la nature se défie d'elle-même et qu'elle se hâte de nous montrer ses trésors. Les mélèzes s'épanouissent dans un vert tendre du plus doux effet; la terre, fertilisée par la fonte des glaçons, atteste sa force par la plus belle végétation. Le débordement de la Sosva arrose les saules, en respectant leur cime; la vue de cette grande plaine liquide d'un bleu foncé est quelque chose d'admirable, et au-dessus de tout cela, Bérézov s'élève en étages sur une colline abrupte. Certes, ce spectacle ne manque pas de poésie, poésie plus sévère que mélancolique, beauté plus sauvage que douce pour le regard.... Enfin, c'est la nature dans ses caprices les plus étranges et les plus inexplicables.

Une multitude de navires et de bateaux dont la mâture est ornée de banderoles aux mille couleurs attendent le signal pour aller faire la pêche dans la mer d'Ob. Des canots sillonnent la rivière, ils vont approvisionner les embarcations.

Le mari de notre hôtesse, très-brave homme quoique Kosak, se disposait à partir pour la pêche. Le départ de ce vieillard, les dangers qu'il allait affronter étaient une cause d'anxiété et de tristesse pour sa famille.

Une de nos chambres était ornée d'une image de la sainte Vierge, de plusieurs saints et de quelques petits tableaux de piété, tous encadrés dans une étoffe dorée ou argentée. Le vieillard nous fit demander la permission d'entrer chez nous, permission que nous lui accordâmes de grand cœur; il vint donc, suivi de sa femme et de ses enfants; dès qu'ils furent là, ils s'agenouillèrent devant les images, puis, à plusieurs reprises, ils se prosternèrent le front contre terre; quand ils se relevèrent, leurs visages étaient inondés de larmes; le père cherchait à modérer sa douleur, mais la mère, mais les enfants n'avaient ni la force ni le courage de se contenir.... C'était navrant à voir! Kozloff, c'est ainsi que se nommait le vieillard, Kozloff, avant de nous quitter, nous recommanda aux soins de sa femme! Y a-t-il rien de plus touchant que le souvenir dans un cœur désolé! Pauvres êtres à qui la vie a tout refusé et qui ont en leur âme un foyer d'ardente sensibilité et d'exquise délicatesse! Certes, l'éducation est un fait immense dont je ne conteste pas les bienfaits. Par l'éducation on peut tout savoir ou avoir des semblants de tout, même d'esprit, même de bonté; mais au-dessus de tout ce qu'on apprend, il y a ce qui vient d'en haut, et c'est ce que possédait si bien Kozloff, qui, presque sauvage, ignorant les choses de convention, la règle, la discipline, les usages, les lois les plus élémentaires du monde, savait être bon, comme le sont les vrais et les inspirés!

5 *juin*. — La bise du nord commence à nous rafraîchir un peu; nous respirons, nous ne sommes plus dévorés par les cousins.

Nous sommes sorties pour explorer la ville et les environs, que nous ne connaissons pas encore. Les rues ne sont pas pavées, on communique d'une maison à l'autre au moyen d'une planche, quand il pleut ou quand la rivière déborde; en conséquence les chemins sont impraticables pour les chevaux et les voitures, on se transporte donc à pied tel temps qu'il fasse. La ville ne possède rien, ni boutiques, ni marché, c'est un désert, et les approvisionnements indispensables arrivent du dehors. Dans les pays, même ceux qui sont en arrière de la civilisation, il y a des routes plus ou moins tracées; ici, rien de semblable; il semble que ce pays n'a été créé que pour les ours, les renards et les écureuils. Personne n'a eu pitié des hommes, personne n'a eu souci de leur bien-être. Pour communiquer d'un lieu à un autre, quelles que soient les nécessités du moment, il faut attendre que le sol couvert de neige vous permette de vous transporter dans des traîneaux attelés de rennes.

Bérézov compte deux cents maisons tout au plus; ces constructions en bois ont un rez-de-chaussée, une cuisine, des hangars, et, à l'étage supérieur, des chambres d'habitation.

La ville possède deux églises, je crois l'avoir dit; elles sont assez artistement bâties, moitié pierre et brique; l'une s'appelle Spaska, l'autre Zaroutschaïna; cette dernière est située dans une charmante position et cachée, pour ainsi dire, par des bouquets de vieux mélèzes : cet arbre était en grande vénération dans la tradition païenne des Ostiaks. Aujourd'hui encore, et malgré les lumières du christianisme, le mélèze est particulièrement respecté.

Deux cimetières avoisinent l'église de Spaska : l'un est destiné aux riches et aux nobles; les tombes qu'il renferme sont en marbre, en bronze ou en pierre.... L'autre cimetière, celui des pauvres, c'est-à-dire la fosse commune, est protégé par un bois frais, touffu, plein d'ombre et de mélancolie. Alexandre Menschikoff avait été enterré dans le cimetière de Spaska; ce favori, ce

dévoué de Pierre Ier était revêtu de ses habits de cérémonie et de ses insignes, comme cela se pratique dans le Nord. Il y a déjà quelques années, on procéda à l'exhumation du corps, qu'on trouva dans un état parfait de conservation ; quant aux étoffes et aux dorures, elles n'avaient souffert aucune altération. Ce phénomène est produit par la glace qui entoure le cercueil et qui le préserve de tous les miasmes extérieurs. Ici la terre ne dégèle jamais à une certaine profondeur. Après l'exhumation, on replaça le cercueil dans la même fosse, entouré de glaçons plus durs que la pierre. Un monticule en terre, une simple clôture en bois furent les seuls signes distinctifs de cette tombe. Un homme qui avait rempli le monde de sa renommée, un homme qui, en sortant du rang le plus obscur, s'élança à la cime des grandeurs, un homme qui se fit prince en posant sa famille sur les marches d'un trône, un homme enfin qui a tout osé, tout conquis par la force de son ambition et l'habileté de son caractère, repose aujourd'hui dans un pays sauvage, entre des glaçons et un peu de terre ! Sa tombe, comme celle des réprouvés, n'a ni un nom, ni une date pour la faire reconnaître, point d'épitaphe...; l'oubli, c'est-à-dire deux fois la mort!

On montre encore à Bérézov l'emplacement où s'élevait une petite maison habitée par Menschikoff et située près de l'église de Spaska. L'incendie de 1798 détruisit la maison et une partie de la ville. Les traditions du pays disent que Menschikoff était devenu pieux et qu'on l'avait nommé marguillier de la paroisse. S'il s'était fait pieux par conviction ou par nécessité, il s'était aussi rendu simple et accessible ; il se livrait volontiers aux plus durs travaux et se servait de la pioche et de la hache comme un pauvre paysan. Les traditions ne s'arrêtent pas là, et elles rapportent que dans le cimetière il y a deux tombes qui renferment les restes de deux enfants qui avaient appartenu à la fille de Menschikoff.... Personne n'a jamais vu ces tombes.... Le prince Dolgoroukoff et le comte Ostermann sont morts à Bérézov, sans laisser une trace, un seul souvenir de leur passage ici-bas.... Eux aussi ont expié leur grande et injuste fortune.... L'église conserve encore cependant le missel que la princesse Olga Dolgoroukoff offrit au curé de Bérézov, lors de son passage en cette ville.

La ville de Bérézov est gardée par quelques Kozaks, qui remplissent les fonctions de gendarmes; mais, comme l'ordre n'est jamais troublé et que leur assistance est parfaitement inutile, ils se livrent au négoce, eux et leur petite famille.

Dans un premier moment de découragement, j'avais nié l'existence des boutiques, mais après des investigations suivies, j'ai fini par découvrir certains petits recoins décorés de ce nom, et dans lesquels on vend du calicot, du thé, du sucre et des confitures; mais les indigènes ne se fournissent pas là, ils s'approvisionnent à bord des navires qui arrivent à des époques déterminées.

Bérézov possède une école primaire divisée en deux classes, je ne sais pourquoi; car dès qu'un enfant sait lire et écrire, on en fait un commerçant.

Promenades et visites.

L'été ici passe comme un beau rêve, et il n'est pas possible d'en jouir. De notre fenêtre nous voyons un bois ombreux, planté de cèdres et de mélèzes embaumés.... Tous les sens sont ravis, les yeux, l'odorat, tout vous invite à la rêverie, au repos; mais on ne doit pas s'aventurer sous ces frais ombrages, car on deviendrait la pâture des cousins; les cousins ont, dans ces contrées exceptionnelles, des proportions gigantesques; un mouchoir de batiste, même deux, ne seraient pas suffisants pour vous défendre.

Mais la tentation était irrésistible, et « ce que femme veut, Dieu le veut, » dit-on. Nous mîmes sur notre visage des masques en crin ; ces masques étaient un cadeau de la générale Potemkine, lors de notre départ de Tobolsk; puis nous enveloppâmes notre cou dans des fichus très-épais ; quant à nos mains, elles étaient protégées par des gants de grosse peau ; ainsi armées en guerre, nous nous dirigeâmes vers le bois. Je dois l'avouer à ma honte, nos inventions, nos précautions, notre prudence devaient échouer devant les cousins ! Ces insectes voraces, animés par la résistance, poussés par la faim, parvenaient à s'introduire à travers la mousseline, la batiste et les gants.... Nous cherchâmes à lutter contre nos ennemis, mais le nombre en était si considérable et ils étaient si acharnés à leur proie, que nous dûmes quitter le champ de bataille avec une peau toute couverte de cloches.

Malgré nos souffrances, nous étions décidées de sortir, et au lieu de rentrer à la maison, nous allâmes faire quelques visites (après avoir ôté nos masques, bien entendu). Nous commençâmes par M. le maire (*gorodnitschy*) ; nous fûmes reçues d'abord par Mme la mairesse, qui disparut bientôt pour aller chercher son mari. Les deux autorités revinrent précédées d'un domestique qui portait un plateau chargé de confitures.

Madame, très-jeune, très-jolie et gracieuse, nous invitait du sourire et du geste à prendre quelques friandises; mais elle ne disait pas un traître mot, tout se passait en pantomime; je la provoquais par des remercîments, par des paroles aimables, et elle souriait toujours agréablement sans répondre.

Cependant elle n'était pas muette, puisqu'elle parlait tout bas à l'oreille de son mari. Notre position devenait embarrassante, et nous nous levâmes, décidées à partir, pour mettre terme à l'embarras des uns et des autres.... Aussitôt la dame recouvra la parole, et d'une voix véhémente elle s'écria : « Vous partez ! vous partez ! et le samovar qu'on allait apporter ! » Il y avait un tel accent de vérité dans cette exclamation, que nous cédâmes. On nous présenta un thé excellent, et après avoir dégusté cette boisson, qui est le signe de l'hospitalité et de la politesse, nous nous séparâmes très-cordialement.

Notre seconde visite fut pour Mme Nijegorodtzoff, la plus riche commerçante de Bérézov, et pour laquelle j'avais une lettre de recommandation de sa fille, qui habitait Tobolsk.

Sa maison était la plus belle et la plus spacieuse de la

ville; c'est la maison jaune dont j'ai déjà parlé. Ce goût singulier de peindre les édifices en jaune a pour origine la volonté d'Alexandre Ier, qui avait une prédilection toute particulière pour cette couleur. Nous ne savions par quelle porte entrer, nous allions au hasard, sans avoir rencontré un seul domestique.... Enfin un jeune homme nous aperçut, vint à nous; après nous avoir fait traverser plusieurs grandes pièces, il nous introduisit dans un immense salon magnifiquement meublé, puis il disparut. Cette fuite précipitée nous eût paru étrange si nous ne l'avions attribuée au costume un peu négligé du jeune homme.

Restées seules, nous eûmes le loisir d'examiner les belles choses qui nous entouraient : c'était des cristaux, des fleurs, des pièces d'argenterie, des dorures, enfin tout ce qui atteste la richesse et tous les raffinements du luxe. Quel contraste! Trouver tout cela dans la patrie déshéritée des Ostiaks!

Nous en étions là de nos réflexions, quand la porte s'ouvrit et donna passage au même jeune homme, mais autrement costumé cette fois; il était enveloppé dans une vaste robe de chambre de velours ponceau. Ce costume lui avait rendu son assurance, et il nous dit en fort bons termes que sa mère était absente, mais que, si nous voulions bien l'attendre, il s'empresserait de l'envoyer chercher. Nous le remerciâmes en disant que nous reviendrions un prochain jour, espérant être plus heureuses.

12 *juin.* — La chaleur est extrême, l'atmosphère est brûlante, l'air est embrasé; nous ne sortons pas de notre appartement. Point de rosée, point de brise du soir, point de fraîcheur matinale! Si le disque du soleil disparaît



Hutte d'Ostiaks (voy. p. 230).

pour un instant, il reparaît bientôt et avant qu'on ait eu le temps de respirer. On est dans un état de prostration qui ressemble à la maladie; on ne souffre pas, mais on est accablé, anéanti, inerte, sans volonté, sans initiative. On est possédé d'une idée fixe : boire à la glace ou se baigner dans l'eau froide, et tout cela ne rafraîchit pas. Un jour pourtant, et lassées de notre solitude, nous tentâmes d'aller faire une promenade au bord de l'eau; mais nous fûmes aussi importunées par les cousins que par les curieux; on s'arrêtait, on se retournait pour nous voir, et pendant ce temps-là les insectes nous harcelaient; c'était trop à la fois, et nous reprîmes en toute hâte le chemin de notre maison. Hélas! une autre calamité nous attendait, notre asile était envahi. Mme X..., que nous avions connue très-superficiellement à Tobolsk, mais qui avait d'anciennes relations avec notre hôtesse, s'était autorisée de tout cela pour s'emparer de notre domicile en notre absence, et nous la trouvâmes négligemment étendue sur notre canapé.

Qu'on se figure une femme bottée comme un homme, ayant les cheveux coupés à la Titus et portant une espèce de robe qui ressemblait à une redingote d'homme, une pipe à la bouche, un fusil à ses côtés, des attirails de chasse, enfin un mélange hideux et ridicule de tout ce qui peut faire d'une femme un objet repoussant.

Notre stupéfaction ne nous permettait pas de parler; mais Mme X.... n'eut pas l'air de s'en apercevoir, et elle nous dit avec un aplomb imperturbable qu'elle avait l'habitude de descendre dans cette maison, et que rien ne devait changer ses projets; elle savait, ajouta-t-elle, que nous occupions l'appartement, mais elle ne s'était pas arrêtée à ce détail, nous priant seulement de lui indiquer la chambre qu'elle devait habiter.

Puisque cet ouragan s'était emparé de notre salon, il



Vue de Bérezov.

était plus simple de le lui laisser; nous fûmes donc reléguées dans une petite pièce où se trouvaient nos deux lits. Pour que rien ne manquât aux charmes de Mme X..., elle élevait des oies, elle les apprivoisait, elle les transportait partout avec elle, et elle les caressait, les embrassait, les mettait sur ses genoux, comme on fait d'un chien ou d'un chat. Quand Mme X.... avait ses accès de gaieté et quand les oies lui répondaient en criant, c'était à fuir au bout du monde.

Mme X.... se pose en femme forte et au-dessus du sexe faible; elle aime la chasse, le cheval et l'escrime. Son cœur ne s'est jamais attendri que pour les oies. Tout le monde se moque d'elle, mais elle ne s'en doute pas. Nous aspirons au départ de cet être insupportable et incommode.

Indigènes, mœurs et coutumes.

Le district de Bérézov a une étendue de trois mille kilomètres; à l'est, il touche à la goubernie de Yenisseïsk; au sud, au district de Tobolsk; à l'ouest, à la chaîne des monts Ouraliens, et au nord, à l'océan Glacial. Eh bien! cette immense étendue de pays compte à peine quinze mille habitants; aussi les champs sont incultes, l'agriculture est nulle, et on regarde comme une rareté les choux, les radis, les navets, qu'on cultive à Bérézov, à Bérézov seulement; mais les chaleurs sont si violentes et elles ont si peu de durée, que les légumes ne peuvent pas arriver à maturité. Cette grande ressource du pauvre, les pommes de terre sont presque inconnues dans ces contrées.

La population est loin d'être homogène, elle se compose d'éléments divers dont l'origine remonte à la conquête de Yermak, qui jeta dans le pays une foule d'aventuriers. On voit jusqu'à des Kalmouks venus des frontières chinoises.

Les Kosaks sont indolents, paresseux; leurs fonctions leur imposent peu de devoirs, et ces devoirs leur pèsent; leur existence oisive a développé chez eux une faiblesse de caractère dont on ne peut se faire une idée. Ainsi, j'ai vu des jeunes gens de vingt ans qui pleuraient comme des enfants parce qu'on leur avait servi le thé un peu plus tard que de coutume.

Inhabile au travail, adorant par-dessus tout le *farniente*, la population se nourrit de gibier et de poisson, pour n'avoir pas la peine de cultiver les champs. Quant à l'argent, il vient par le trafic et le négoce : les Bérézoviens vendent des fourrures aux Ostiaks, que ceux-ci payent très-bien.

22 *juin*. — Quel triste et cher anniversaire! Il y a aujourd'hui dix ans que ma fille aînée est venue au monde : un abîme me sépare de cet être adoré.... Que Dieu protége ma Pauline ! J'ai prié pour elle en m'éveillant. La Providence avait comblé mon enfant, qui est bonne, intelligente, vraie, soumise, tendre pour sa mère.... Il a fallu quitter ce trésor, et c'est elle qui entre à peine dans la vie et qui a mission de me remplacer auprès des miens. Je voudrais être seule, je serais plus encore avec ma fille; rien ne se placerait entre elle et ma pensée, mais le hasard en a disposé autrement. Toutes mes connaissances semblent s'être donné le mot pour m'envahir; ici on ne peut pas défendre sa porte.

1er *juillet*. — L'océan Glacial nous envoie des bouffées de vent qui ont chassé les cousins, mais les moucherons tiennent bon et sont presque aussi insupportables; malgré cela nous avons fait une excursion en forêt et sur les bords de la rivière. Nous avons visité, autant que cela se peut, les huttes des Ostiaks; le peu qu'il leur faut pour vivre sera toujours pour nous, Européens, un perpétuel étonnement. Les Ostiaks vivent et meurent dans ces huttes infectes, et nous, malgré l'intérêt de curiosité, nous ne pûmes rester plus d'une minute dans ces habitations qui répandent des miasmes putrides; on le comprendra quand je dirai que les Ostiaks ont pour premier vêtement une couche de graisse rance qui recouvre leur peau, et par-dessus une peau de renne. Ils mangent tout cru, poisson ou gibier, c'est leur nourriture ordinaire; mais de temps à autre, ils viennent à Bérézov, munis de grands seaux d'écorce d'arbre, pour recueillir le rebut des cuisines dont ils font leurs délices.

6 *juillet*. — Depuis mon arrivée, les navires ont apporté trois fois des lettres, mais, hélas! il n'y en avait pas pour moi; ma famille sait-elle où je suis? si j'existe encore?... Je profite de toutes les occasions pour écrire, mais je ne reçois aucune nouvelle. Mes lettres sont-elles parvenues à leur destination? Une chaleur lourde, sans le moindre souffle d'air, a été le précurseur d'un orage épouvantable. La foudre grondait, les éclairs sillonnaient les nues, puis des trombes d'eau se sont abattues sur la ville. Après un coup de tonnerre qui avait fait trembler les vitres de la maison, notre hôtesse et tous ses enfants sont entrés chez moi effarés, terrifiés, et venant demander à la sainte Vierge et aux saints de les préserver de la foudre et de l'incendie. Toute la famille se prosterna la face contre terre et pria ensuite à haute voix. Moi, je suis demeurée calme et résignée : rien ne peut plus m'émouvoir....

11 *juillet*. — Nous avons reçu une invitation de M. le maire, qui réunissait une nombreuse compagnie pour célébrer la fête de sa femme. Grâce aux avis de Mme X..., nous nous sommes tenues dans la limite des convenances. L'usage ordonne ici qu'on se fasse attendre, on ne doit se présenter qu'après une seconde invitation; donc, à sept heures du soir, un envoyé est venu nous solliciter de nouveau au nom de M. le maire. Nous nous sommes fait encore attendre, la mode l'exige; mais à dix heures, nous entrions dans les salons de l'autorité du lieu. La réunion était nombreuse; dans la première pièce, les hommes jouaient au boston et buvaient beaucoup de punch. Les femmes, dans leurs plus beaux atours, étaient parquées dans la seconde pièce. La coiffure indique à quel rang de la société on appartient; la classe privilégiée porte des bonnets très-richement ornés, la classe inférieure porte des fichus assez artistement chiffonnés; mais, malgré ces distinctions extérieures, il y a une égalité réelle entre tous les individus : cette égalité ne consiste pas, comme en Europe, en de vains mots, en

ronflantes déclamations ; l'égalité, ici, est simple, vraie, c'est un fait dont personne ne doute et auquel personne ne réfléchit.

On avait placé devant le canapé une longue table couverte de dragées, de gâteaux, de fruits confits et de noix de cèdre. Cette collation pleine de luxe et de délicatesse était réservée pour les dames ; plus tard, on apporta le thé, plus tard encore le café, mais le café est un raffinement dont on n'abuse pas. Voici la façon dont on le prépare : la veille, on le fait bouillir pendant un certain temps, puis le lendemain on le fait bouillir dans le samovar, et on y ajoute de la crème froide. Cette préparation ne sent pas précisément le café, mais elle n'est point désagréable.

Les femmes jouent volontiers au boston ; celles qui n'aiment pas le jeu grignotent des noix de cèdre pendant toute la soirée : c'est leur passe-temps, leur seul divertissement, car on ne cause pas. A minuit, nous voulions partir, mais le maître de la maison nous dit qu'il ne le souffrirait jamais, parce qu'on allait servir le souper.

A deux heures du matin, on s'est mis à table. Tous les mets étaient froids, sauf un plat de *piroguis*. Il y avait je ne sais combien de langues de bœuf et de renne, préparées de différentes manières et ornées de feuillages, de fleurs et de tranches de citron ; puis des jambons marinés de Tobolsk, des cochons de lait et des oies grasses.

Après ce premier service, il y en a eu un second composé de côtelettes et de gibier de toutes sortes, assaisonnés au sucre, aux oignons et aux pruneaux, horrible assemblage qui nous donnait des nausées ; mais les Bérésoviens ne sont pas si difficiles, et ils ont dévoré ce second service comme le premier.

Ce n'est pas tout. Il y avait un troisième service, dont le plat du milieu était un veau rôti, un veau rôti flanqué de pièces de gibier rôties aussi....

Ce n'est pas tout ! Le quatrième service ne se fit pas attendre ; mais celui-là était plus modeste : une bouillie de riz nageant dans une sauce blanche.

Le cinquième service était plus réconfortant. Il se composait de gelées entourées de sauce au vin parfumé aux girofles, puis des gâteaux secs.

Ce repas homérique était destiné à cinquante personnes tout au plus ; je pensai, en voyant cette abondance, ces excès, ces prodigalités, que les derniers services seraient enlevés intacts, mais j'avais compté sans les estomacs bérézoviens. Tout disparut, tout fut englouti, et personne ne paraissait souffrir du travail de la digestion.

Au moment où nous voulions nous retirer, la maîtresse de la maison s'empara d'un plateau chargé de petits verres, puis elle offrit à toute la compagnie un vin doux, mousseux, fait avec du jus de framboises, de groseilles, du sucre et de l'eau-de-vie de France. On nomme cette boisson *apogar*. Cette distribution est le signal tacite du départ, que tout le monde exécute à la fois sans prononcer une parole.

13 *juillet*. — Aujourd'hui, j'ai assisté à un mariage. Voilà comment on procède à la cérémonie nuptiale : Ordinairement, le jeune couple se rend à pied à l'église, mais par exception la fiancée était placée sur un char recouvert de tapis et traîné à bras ; le fiancé l'avait devancée à l'église, et à l'approche du cortége il sortit pour aller au-devant de sa bien-aimée ; ils s'embrassèrent plusieurs fois, puis ils s'approchèrent d'un autel élevé au milieu de la nef. Le prêtre lisait les prières dans un missel, et le sacristain chantait à haute voix les devoirs du mariage. Les époux ne se font point de serments, ils ne se promettent pas de s'aimer ; ils échangent des anneaux, et après ce doux échange l'époux pose la couronne de fleurs symboliques sur le front de l'épouse ; ensuite le jeune couple fait trois fois le tour de l'autel ; puis on s'embrasse encore, et la cérémonie est terminée.

En revenant de l'église, j'ai appris la mort de Séverin Krzyzanowski, décédé à Tobolsk le 13 juillet. Paix aux cendres de ce grand citoyen, honneur à sa mémoire ! Que Dieu reçoive dans sa miséricorde ce martyr de la cause nationale !

20 *juillet*. — Enfin, je reçois des lettres ! J'ai là devant moi une lettre de ma fille. Je l'ai reconnue bien avant de rompre le cachet.... On ne sait pas l'émotion que cause une lettre à une pareille distance et dans ma position !... Je suis folle de joie, et je pleure.... Mon adorable enfant veut venir me rejoindre. Puis-je accepter ce sacrifice ? dois-je refuser cette consolation ? D'autre part, on m'engage à détourner Pauline de son projet. Que dois-je faire, grand Dieu ?...

L'été à Bérézov.

Nous voilà au milieu de l'été et déjà l'automne se fait sentir ; les feuilles jaunissent et les fleurs meurent sous la gelée de la nuit. Les eaux qui s'étaient retirées avancent à pas de géant, et toute la nature reprend son âpre tristesse.

Après avoir écrit mes lettres, qui doivent partir demain, j'ai senti le besoin d'une solitude absolue et je suis allée faire une promenade dans la forêt ; ma pensée était si loin de là que je me suis égarée ; errant à l'aventure, j'ai fini par remonter un ruisseau et me suis guidée en suivant ses sinuosités. Pendant que je cherchais mon chemin, j'ai rencontré deux Ostiaks qui accomplissaient leurs devoirs religieux ; voilà en quoi cela consiste : ils se placent devant un arbre, un mélèze plus particulièrement et dans le lieu le plus écarté et le plus touffu de la forêt ; là, se croyant en sécurité et loin de tous les regards, ils se livrent à des contorsions d'épileptique, ils remuent les jambes et les bras, ils se démènent comme des possédés. Ces démonstrations païennes leur sont défendues ; mais malgré le christianisme qu'ils ont accepté, ils sont et resteront païens.

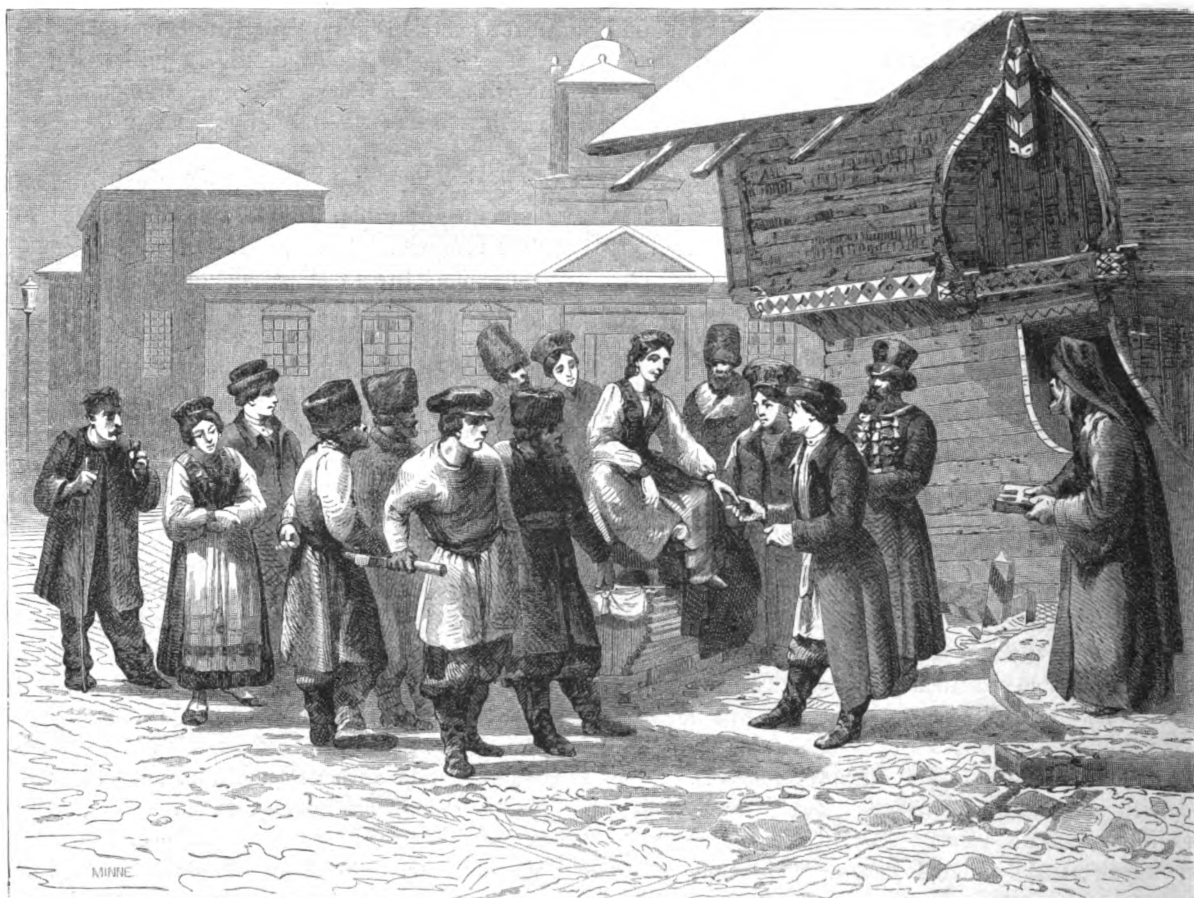
J'avoue que j'ai été prise de terreur en me voyant face à face avec ces Ostiaks qui pouvaient me tuer, me sacrifier à leurs dieux infernaux pour que je ne révélasse pas leur secret. Ils m'ont laissée passer et j'ai regagné Bérézov, en jurant que je ne serais plus si brave à l'avenir. Quoi qu'il en soit, j'ai échappé providentiellement à un grand danger ; on m'a raconté qu'une femme qui,

comme moi, s'était aventurée trop avant dans la forêt, avait disparu à tout jamais.

Le temps est sombre, pluvieux et les jours diminuent; je suis forcée d'allumer ma lampe au milieu de la journée. Je fais de la tapisserie, cela n'empêche pas de penser et cela occupe, puis j'ai la ressource d'une bibliothèque assez considérable et composée de livres russes, polonais, français et allemands. Un Polonais exilé, comme nous, le comte Pierre Moszynski, a laissé cette bibliothèque en quittant Bérézov; aujourd'hui elle appartient à la ville et se trouve à la disposition des habitants du lieu et des exilés.

Nous venons d'apercevoir des Samoyèdes qui viennent des bords de la mer Glaciale pour acheter de l'eau-de-vie, qu'ils aiment au-dessus de tout. Les Samoyèdes sont plus grands de taille que les Ostiaks; ils ont les cheveux et les yeux noirs; leur tête est rasée, sauf le sommet qui est orné d'une touffe de cheveux; dès que leur barbe commence à pousser, ils l'arrachent jusqu'au jour où leur menton devient parfaitement lisse. L'idiome des Samoyèdes n'a aucun rapport avec celui des Ostiaks, mais comme ceux-ci ils sont vêtus de peaux de renne.

Les femmes portent des ceintures de cuivre doré et des perles de couleur; elles ont à la hauteur du coude des espèces de bracelets auxquels pendent des grelots. Les Samoyèdes sont païens, ils adorent le soleil, la lune,



Un mariage à Bérézov (voy. p. 231).

l'eau et les arbres; en un mot, ils font une divinité de tout ce qui frappe leurs yeux; ces croyances grossières ne les défendent pas d'une extrême superstition.

La gelée d'aujourd'hui ressemble à celle que nous avons en Pologne au mois de décembre. Les bateaux pêcheurs rentrent chargés de poisson, qu'on vend ensuite aux négociants de Tobolsk.

J'ai assisté aujourd'hui à la fête du *chou :* c'est une solennité qu'on célèbre ici tous les ans à la même époque. Chaque famille, aidée de ses voisins, se met en devoir de hacher des choux; quand cette première préparation ne laisse plus rien à désirer, on la couvre de gros sel, ensuite on la met dans des pots qu'on descend à la cave. Les vivres sont assurés pour l'hiver. Le soir de ce grand jour on prend le thé et on soupe en compagnie, puis on danse; mais quelle danse! Il faut l'avoir vue pour y croire; on danse sans musique, c'est-à-dire pour le seul plaisir de se fatiguer.

La terreur s'est emparée des habitants de Bérézov. Le frère de Mme X..., qui était allé à la chasse, en est vite revenu au comble de l'effarement et disant qu'il avait vu un ours noir dévorant une vache noire; aussitôt on a mis toutes les vaches noires en lieu sûr.

Les Bérézoviens, ceux qui sont doués de quelque courage, luttent avec les ours à coups de fusil ou de hache; cependant on emploie plus généralement un grand cou-

teau à large lame bien affilée. Armé ainsi, on se présente devant l'animal, qui reste immobile, fasciné qu'il est par le regard du chasseur; mais bientôt l'ours se met sur ses pattes de derrière pour se jeter sur sa proie; à ce moment il ne faut ni attendre ni hésiter une seconde, le chasseur se précipite et enfonce son couteau dans le ventre de l'ours; quand l'animal est abattu, on prend sa peau et on dépèce sa chair pour la manger. Les Ostiaks coupent les quatre pattes de l'ours pour en faire hommage à leurs divinités; ils croient ainsi avoir expié le crime du sang répandu.

Mme X.... vient de célébrer l'anniversaire de la mort de son premier mari. Quelle étrange cérémonie! Rien ne ressemble ici à ce qu'on voit dans les pays civilisés. Plus est grand le respect qu'on a pour la mémoire du mort, et plus il y a abondance de gâteaux aux confitures et au raisin de Corinthe. Mme X.... n'avait rien épargné. L'usage veut qu'on envoie un gâteau à chacun des membres de la famille du défunt; outre cela, on fait porter à l'église un énorme plat de riz cuit avec du miel. Après la messe commémorative, on distribue ce régal à tous les assistants, et si, par une circonstance imprévue, quelqu'un n'a pas pu se rendre à l'église, on lui envoie religieusement une portion de riz à domicile. En rentrant à la maison, Mme X.... a servi encore du riz à tous ses invités; ce riz funèbre (j'ai presque peur d'avoir fait un calembour) est accompagné ou suivi d'une quantité de mets de toute espèce. Malgré la douleur commandée par la circonstance, on fit grand honneur au repas.



Traîneau de rennes (voy. p. 235).

Une neige épaisse s'est répandue sur toute la contrée. Les habitants ont l'aspect d'un troupeau de bêtes; depuis la tête jusqu'aux pieds, ils sont couverts de peaux de renne, le poil en dehors; selon l'intensité du froid, le poil est en dedans ou en dehors. Le costume (qui ressemble à celui des Ostiaks) se compose de deux vêtements; on nomme le premier un *maltza*, et le second *parka*. Ces vêtements enveloppent complétement et laissent seulement une petite fente pour les yeux, une autre pour la bouche et deux autres pour les oreilles. Avec de pareilles précautions, on peut affronter un froid de cinquante degrés. La rigueur du temps n'est donc point pour les indigènes une cause de mort ou de maladie; si par aventure la bouche ou les oreilles se trouvent gelées, on frotte la partie atteinte avec de l'eau-de-vie froide, et bientôt, sauf une légère rougeur, il ne reste plus trace du mal.

Les femmes ostiakes portent un costume qui diffère peu de celui des hommes, sauf le voile qu'elles ne quittent pas et qu'elles ne lèvent jamais devant le père et le frère aîné de leur mari; en présence des étrangers, elles n'observent pas cette règle. Quant à leur costume de fête, il est tout à fait féminin : les femmes ostiakes ont, en général,

de longs cheveux, qu'elles divisent en larges tresses et qui tombent jusqu'aux talons ; dans ces tresses elles mêlent des rangs de perles qui se terminent par une espèce de médaille grande comme une pièce de cinq francs. Elles portent des jupons de drap rouge ou d'une autre couleur voyante ; par-dessus le jupon, elles ont un corset de drap de nuance claire, et tout autour de la ceinture, des grelots, qui produisent un son argentin à chaque mouvement qu'elles font ; ce qui donne à ce costume un aspect pittoresque, c'est un long voile rouge garni de bandes bleues et qui enveloppe tout le corps sans ôter la grâce du mouvement. Ce voile s'appelle un *vakschéni*. Hommes et femmes ostiaks se tatouent avec de la couleur bleue, ainsi que cela se pratique dans l'Amérique du Nord. Cette similitude d'usage ne prouve-t-elle pas qu'il y avait entre ces peuples des relations antérieures à la découverte de Christophe Colomb ?

J'ai oublié de dire qu'après la tombée de la neige, on a fait entrer dans la ville un troupeau considérable d'ours blancs; ces animaux ont l'air presque doux et inoffensif; leur peau est destinée au commerce des fourrures.

8 *septembre* 1839. — Quand un Ostiak voit une femme qui lui plait, et s'il l'aime sérieusement, il s'adresse d'abord aux parents, et selon la fortune qu'il possède, il paye une somme qui lui donne immédiatement le droit d'emmener cette femme et de la considérer comme son épouse légitime. La somme en question varie de cinq à six francs, de cent à deux cents francs, selon la richesse de l'époux et selon le mérite de l'épouse. Quant au mariage chrétien, on s'y soumet selon ses convenances ou la possibilité.


Types sibériens. — Samoyèdes (voy. p. 232).

Les lumières du christianisme pénètrent lentement dans l'esprit de ces peuples sauvages ; la religion a si peu de puissance, qu'un Ostiak, après avoir reçu le baptême, conserve souvent ses coutumes païennes. Presque tous les Ostiaks portent sur eux l'image grossière des divinités qu'ils adorent, sous le nom de *Schaïtan*, ce qui ne les empêche pas d'avoir sur la poitrine une petite croix en cuivre. Le *Schaïtan* représente la figure humaine, sculptée en boi , ou plutôt taillée dans un morceau de bois. Le Schaïtan est de différentes grandeurs, selon le prix et selon l'usage qu'on lui destine ; celui qu'on porte sur soi est petit, celui qui décore la maison est plus grand, mais dans toutes les circonstances le dieu est recouvert de sept chemises brodées en perles, puis on lui attache au cou des monnaies d'argent. Le dieu a la place d'honneur dans les huttes, dans les chaumières, et avant de commencer le repas, on a bien soin de lui offrir le meilleur morceau, en lui barbouillant les lèvres de poisson ou de gibier cru ; ce devoir sacré étant accompli, on mange en sécurité.

Les Ostiaks ont des prêtres, appelés *scha-mans;* ces prêtres ont une énorme influence, qu'ils entretiennent à l'aide de la superstition et dans un but d'intérêt personnel : l'ambition et l'égoïsme peuvent se passer de science et de lumières pour corrompre les hommes !

18 *septembre*. — La ville est attristée par la mort d'une jeune femme qui était aimée et estimée de toute la population ; elle avait épousé un des plus riches négociants de Bérézov, rien ne manquait à son bonheur, elle allait être mère; mais les moyens qu'on employa pour hâter sa délivrance la firent succomber après d'affreuses souffrances. Quand les douleurs commencent à venir, on fait avaler à la malade une boisson composée de savon, de poudre à canon et d'autres ingrédients aussi corrosifs ; après cette boisson les convulsions se déclarent; si la femme est robuste, elle peut résister à ce traitement barbare; mais si elle est d'une faible complexion, elle meurt presque instantanément, elle est comme foudroyée ! Quant à l'enfant, il est parfois sauvé, alors on le plonge dans un bain, et il n'y a plus de raison pour mourir s'il a résisté à cela.

Le commerçant, qui adorait son épouse, lui a fait des obsèques d'une grande magnificence. Le cercueil était recouvert de drap écarlate, à crépines d'or. Quand on l'eut transporté à l'église, la famille de la défunte se rangea autour, et la mère du mari se mit à pousser des hurlements lamentables qu'elle interrompait pour raconter la vie, les mérites, les vertus de la morte; puis les belles-sœurs se livrèrent au même exercice; quant aux assistants étrangers à la famille, ils faisaient des observations critiques sur la manière dont parlaient les acteurs de cette scène.

Une femme qui se tenait derrière moi disait à sa voisine : « Vraiment, c'est plaisir de voir Mme T..., per-

sonne ne sait pleurer et sangloter comme elle ; ses filles ne la vaudront jamais. — On voit bien, lui fut-il répondu, que vous n'avez pas assisté aux funérailles du mari de Mme T... ; c'était admirable ; elle avait l'air de rendre l'âme, elle criait à ébranler les voûtes de l'église. »

Cette comédie dans la mort avait quelque chose d'attristant ; plus que personne je pouvais apprécier la sincérité de ces démonstrations, car je savais parfaitement que la belle-fille et la belle-mère se détestaient. Après la mort de sa jeune femme, son mari demeura trois jours sans boire ni manger ; aussi, pendant la cérémonie, il manqua de s'évanouir, ce qui effraya beaucoup ses trois petites filles qui l'entouraient. Les pauvres enfants ne comprenaient rien à tout ce bruit, à tous ces cris, et elles promenaient sur la foule des regards hébétés.

Quand on fut au cimetière, le veuf voulut se précipiter dans la fosse avant qu'on y eût descendu le cercueil, mais ses parents le retinrent. Après la cérémonie et les derniers devoirs, tout le monde devint calme et indifférent. Je me disposais à interroger les parents sur la cause d'un si brusque changement, mais la parole s'arrêta sur mes lèvres en entendant des conversations gaies, animées, et qui n'avaient aucun rapport avec la situation ; le plus simple respect humain n'était même pas observé.

On ne saurait assez louer l'extrême probité des Bérézoviens ; si par hasard il se produit un fait, un délit touchant à la conscience, on peut être assuré que le coupable est étranger au pays, et que cet individu vient en ligne directe de l'Europe civilisée. Ici la propriété mobilière ou immobilière est confiée à la garde réciproque des habitants ; les portes ne sont jamais fermées, elles n'ont ni serrures ni cadenas ; les précautions sont inconnues, comme le vol.



Type kalmouk (voy. p. 230).

Dès que l'herbe commence à verdir, on mène aux champs les chevaux et les bœufs, et personne n'est là pour les garder ; ces quadrupèdes broutent partout sans soulever la moindre réclamation, et quand la terre ferme ne leur présente pas une assez bonne nourriture, ils abordent les îles du fleuve ; on les voit alors par troupes et comme s'ils s'étaient tous donné rendez-vous sur les bords de la rivière ; pendant quelques instants, ils ont l'air d'hésiter, ils se consultent ; puis le plus fort se jette à l'eau et les petits le suivent ; ainsi ils gagnent l'île qui est couverte de hautes herbes et d'une belle végétation.

25 *septembre*. — Nous respirons enfin ! Mme X... est partie, elle a eu la bonne pensée d'aller se loger ailleurs ; mais comme elle tient beaucoup à entretenir des rapports avec nous, elle nous a apporté un lièvre qu'elle dit avoir tué. Ce gibier est ici fort dédaigné, et quand nous avons demandé à notre hôtesse de le faire rôtir, elle a levé les épaules, craché par terre en signe de mépris, puis elle s'est écriée : « Comment ! vous allez manger cet animal immonde ? »

L'hiver. — Les traîneaux.

5 *octobre*. — La nuit est close à quatre heures du soir, et la gelée monte déjà à trente degrés Réaumur ; mais c'est l'ordinaire de ce climat. Un des habitants de Bérézov est venu avec son traîneau pour nous engager à faire une promenade ; nous avons accepté son offre avec plaisir.

Le renne est de la grandeur d'un veau de deux ans, et il ressemble à cet animal par le pied et par le museau ; le reste de son corps a quelque rapport avec la biche, mais les jambes sont encore plus élancées et plus fines ; ses cornes sont plus longues que celles du cerf, et son poil varie du blanc au bai clair, ou parfois il est mélangé de l'un et de l'autre. Le renne est élégant dans ses mouvements, et ses allures sont charmantes ; il perd ses cornes tous les ans, mais elles repoussent avec une branche de plus. Quand un renne a perdu ses cornes, il devient faible et incapable de travailler.

Les traîneaux s'appellent *narkes* ; ils sont généralement attelés de trois rennes. Une courroie qui passe sous le ventre de l'animal est fixée au traîneau ; une seule guide, attachée aux cornes, suffit pour diriger l'attelage ; le cocher tient à la main, en guise de fouet, une longue baguette de trois mètres, ferrée à l'extrémité, et qui lui sert pour arrêter les rennes. Les rennes ont le pied si sûr et si léger, qu'ils se maintiennent, sans jamais s'enfoncer, sur la surface de la neige, et qu'ils se frayent la route sans qu'il soit nécessaire de les conduire dans les chemins tracés ou les routes battues.

La rapidité de leur course est fabuleuse ; ils montent les collines les plus escarpées, ils les descendent sans se reposer ou sans ralentir le pas ; on peut les arrêter au milieu d'une grande élévation de terrain, sans qu'il y ait le moindre inconvénient.

Les conducteurs de rennes ne s'occupent pas de la nourriture de ces pauvres animaux : ils broutent le lichen qu'ils trouvent sous la neige ; quand ils ont faim, ils se débarrassent du traîneau et vont à la recherche de leur plante favorite, et quand leur repas est terminé, ils reviennent, sans qu'il soit besoin de les rappeler, reprendre la courroie. Ils sont courageux et durs

à la fatigue : ils peuvent faire trente kilomètres sans reprendre haleine ; quand les rennes se sentent à bout de forces, ils se couchent sur la neige, se reposent un certain temps, et reprennent leur course avec la même ardeur ; mais si un conducteur brutal veut les forcer à marcher quand ils ont besoin de repos, ils deviennent inflexibles, et se feraient tuer sur place plutôt que d'obéir. On dit la même chose des attelages de chiens qui remplacent les rennes dans le sud-est de la Sibérie.

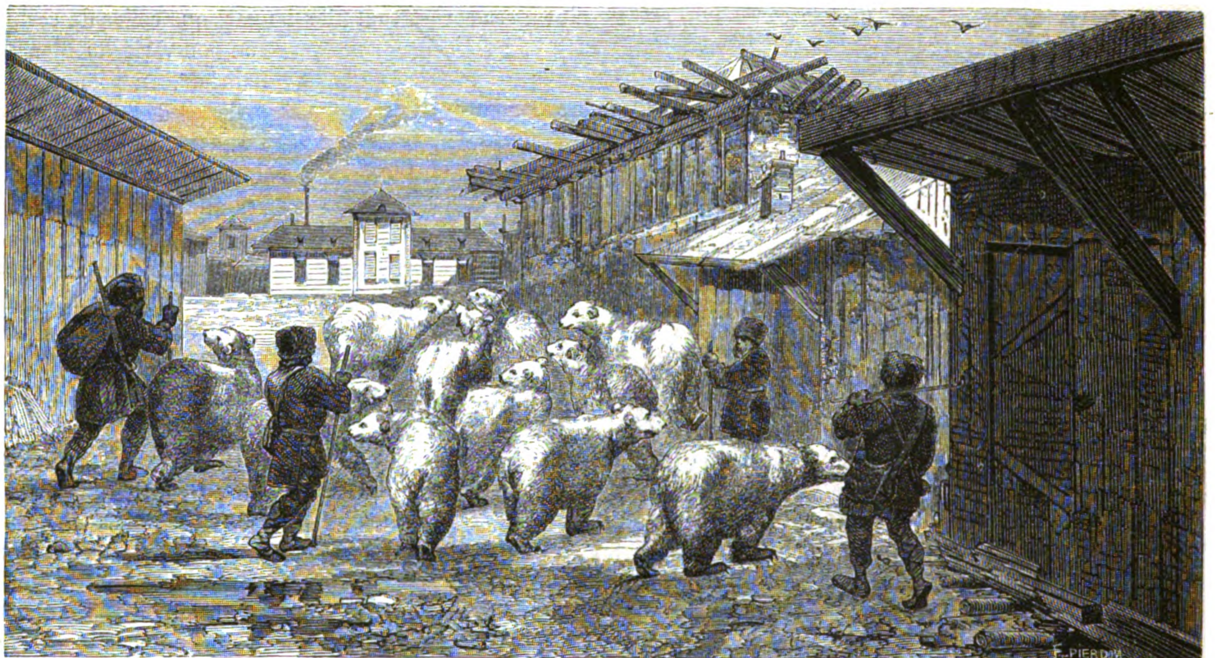
Les rennes ne supportent pas la chaleur : aussi, dès le mois d'avril ils se dirigent vers les monts Ourals, où les neiges sont éternelles. Les individus auxquels ils appartiennent les marquent d'un signe particulier au moment de leur départ. Cela fait, on les abandonne, et ils ne manquent jamais de revenir au gîte à l'approche de l'hiver.

La peau des rennes est très-appréciée, on l'emploie à différents usages ; leur viande est savoureuse, et la langue surtout est très-estimée des gourmets : c'est un mets qu'on sert sur les grandes tables, à Pétersbourg, à Moskou et à Tobolsk.

Notre excursion m'eût été agréable sans la rigueur du froid, et malgré mes fourrures et mes ouates, j'ai beaucoup souffert et suis encore tout engourdie ; mais après quelques heures, la bonne température de ma chambre m'a complétement remise.

Les traîneaux dont on se sert pour un long voyage ont la forme d'une boîte ; l'intérieur est garni de lits de plume et de fourrures, les petites ouvertures ménagées pour renouveler l'air sont fermées par des rideaux épais. On voyage non assis, mais couché, et aussi commodément que si on était dans son lit. Les Sibériens n'admettent pas une autre façon de voyager.

8 *décembre*. — Les fenêtres n'ont point de vitres ; elles



Ours conduits au marché (voy. p. 234).

sont remplacées par une peau de poisson préparée pour cet usage. Cette peau est un préservatif contre le froid, le vent, et permet d'enlever plus facilement la glace, mais cela rend les appartements tristes, sombres, et empêche de voir au dehors.

Nous sommes à l'époque des plus longues nuits, le jour dure trois heures, on a des transports de joie quand on aperçoit le soleil, mais il se couche si vite qu'on n'a pas le temps de se réchauffer à ses rayons ; il ressemble un peu trop au bonheur de cette vie.

Ici, il n'y a pas d'horloges, il n'y en a même pas sur les églises. Le bureau de la police, car il y a une police s'il n'y a pas d'horloges, le bureau de la police possède un primitif sablier pour marquer les heures ; un Kosak a pour fonction de retourner le sablier à chaque demi-heure ; cela fait, il se dirige vers l'église et frappe sur la cloche, avec un marteau, autant de coups qu'il en faut pour indiquer l'heure. Le Kozak se tire assez bien de son emploi pendant le jour, mais la nuit il se perd dans ses calculs, et je me rappelle que, dans une nuit d'insomnie, j'ai compté jusqu'à quarante-cinq heures ; j'ai supposé qu'il était minuit.

Pour abréger les longues soirées d'hiver, il y a des hommes dont l'état, la position sociale est d'aller d'une maison à l'autre pour conter des histoires, des légendes et des contes. Ces espèces de bardes ne manquent pas d'éloquence ; l'un d'eux est venu hier chez moi ; j'ai retenu son récit, et je vais le rapporter : cela amusera mes enfants, si jamais ils lisent mon voyage.

Conte ostiak.

Un jour, sept Ostiaks se réunirent pour aller faire une chasse ; chacun avait attelé trois rennes à son traîneau, et chacun s'était muni de vivres, sans toutefois se préoc-

cuper beaucoup de la nourriture, car ils pensaient bien que le gibier qu'ils devaient tuer, à coup sûr, suffirait à leurs besoins.

Vain espoir ! Pendant trois jours consécutifs la chasse fut toujours malheureuse; mais si les chasseurs s'attristaient de leur maladresse, ils ne se décourageaient pas, et tentaient la fortune pour n'avoir pas la honte de rentrer chez eux les mains vides. Le butin était bien un triomphe d'amour-propre, mais surtout une nécessité, car les familles des sept chasseurs étaient dans l'indigence.

Parcourant la forêt dans tous les sens, ils se trouvèrent en vue d'une vaste plaine d'une aridité effrayante; pas un brin d'herbe, pas un arbre ne se montrait à la surface de ce terrain. Les chasseurs demeurèrent stupéfaits; ils connaissaient bien le pays, et ils n'avaient encore rien vu de semblable; ils convinrent de traverser la plaine pour découvrir, soit un ruisseau, soit quelque végétation, soit enfin une hutte ou une cabane; mais ils avançaient, ils avançaient et l'aspect ne changeait pas : la faim, la soif se faisaient sentir et les provisions étaient presque épuisées; ces mâles visages, ces natures faites pour la fatigue exprimaient la plus profonde détresse; ces hommes aux cœurs forts et courageux poussaient des cris d'angoisse ! « Qu'allons-nous faire? dirent-ils, irons-nous en avant ou retournerons-nous sur nos pas pour



Attelage de chiens (voy. p. 236).

rentrer sous notre pauvre toit plus misérables que nous n'en sommes partis? »

Au moment qu'ils tenaient conseil, ils aperçurent à l'horizon une trombe de neige poussée par un vent furieux.

« Nous allons périr, dirent les chasseurs, il n'y a aucun abri, aucun espoir de salut! — La neige va nous ensevelir, reprit l'un d'eux; mais quand la trombe aura passé, nous pourrons revenir à la surface, en travaillant tous les sept des pieds et des mains. » A peine ces paroles étaient-elles prononcées, que les chasseurs virent devant eux un géant, fils d'un mammouth antédiluvien, et qui portait dans sa main un arc gigantesque. J'oubliais de dire que le géant était monté sur un traîneau.

« Où allez-vous? que faites-vous là? dit l'être surnaturel d'une voix tonnante.

— Nous tentons le hasard de la chasse, répondirent les chasseurs, mais le malheur nous poursuit et nous n'avons trouvé ni bois ni gibier.

— Dirigez-vous vers l'orient, reprit le géant; quand vous verrez trois grands mélèzes et une grosse pierre qui sera à côté du tronc pourri d'un chêne séculaire, la fortune viendra à vous, le gibier vous surprendra par sa beauté, sa variété, son abondance.

— Mais comment arriverons-nous à l'endroit indiqué? dirent les chasseurs; nous sommes désorientés, perdus; nous ne voyons qu'une nappe de neige interminable. »

Le géant tira une flèche du fond de son traîneau, l'ajusta à son arc, la lança dans l'espace et dit : « Suivez la trace qu'elle aura marquée. »

Les chasseurs obéirent, ils suivirent la direction de la flèche et arrivèrent à l'endroit où cette flèche était fixée dans la neige. Tous se précipitèrent pour s'emparer le premier du talisman, mais la force des sept hommes ne put parvenir à le déraciner. Il faut dire que la flèche était proportionnée à la main qui l'avait lancée.

Après la première émotion, les chasseurs se prirent à regarder autour d'eux. Quelle ne fut pas leur surprise en apercevant les trois mélèzes, la grosse pierre et le tronc d'arbre! Bientôt toutes les prédictions du géant se vérifièrent, car ils ne tardèrent pas à voir de çà et de là une immense quantité de gibier. Un coup de fusil tiré au hasard abattait un renard ou une hermine. La chasse, aussi facile que magnifique, fut si considérable, que les sept traîneaux avaient peine à la contenir.

Les chasseurs pensèrent un moment qu'il serait prudent de regagner leur gîte après un si riche butin; mais en se voyant à l'endroit même où ils avaient fait la rencontre du géant, ils s'arrêtèrent et se demandèrent si la reconnaissance ne leur commandait pas d'aller remercier leur bienfaiteur; la chose était possible, car on distinguait sur la neige les sillons du traîneau qui avait emporté le géant.

Ils suivirent cette direction, et chemin faisant ils rencontrèrent encore le plus beau gibier; mais ils ne voulurent pas s'arrêter, tant ils étaient empressés de contempler leur sauveur. Enfin, l'asile sacré leur apparut, et le géant, comme un simple mortel, vint à leur rencontre, suivi de son épouse et de son père; après les salutations réciproques, le géant sortit un moment, tua quatorze rennes, et ordonna à sa femme de les préparer le mieux possible pour le souper, mais il commença par en détacher les têtes et les offrit aux chasseurs. Les Ostiaks sont très-friands de ce régal; cependant les chasseurs témoignèrent un grand étonnement en voyant les apprêts du souper, et dirent modestement qu'ils ne pourraient pas manger tout ce qu'on leur servait. « Vous ferez comme vous l'entendrez, répondit le géant; moi je n'ai rien changé à mes habitudes; ce que vous voyez là est mon ordinaire. » Les chasseurs, malgré la capacité de leur estomac, ne purent aller au delà de deux rennes; mais leur sobriété trouva sa récompense, car le géant fit mettre dans les traîneaux les restes du souper.

Au moment d'aller se coucher, le géant fit apporter un grand nombre de fourrures, toutes plus belles les unes que les autres, puis il les offrit courtoisement aux chasseurs, en disant : « Je veux que vous dormiez sur ces fourrures, et demain vous les emporterez avec vous. »

Quand le jour fut venu, les chasseurs se présentèrent devant le géant pour le remercier encore de sa généreuse hospitalité. Toute la famille était réunie; le vieux père prit la parole et dit à son fils le géant : « Laisserez-vous partir ces étrangers sans leur donner quelques témoignages de votre munificence? » Le géant s'empressa d'obéir à son père, il prit un lacet d'une longueur démesurée, le montra aux chasseurs et leur dit : « Je vais prendre des rennes; autant il en tiendra dans mon lacet, autant je vous en donnerai. » Cela dit, il sortit sans quitter l'avenue de son palais. Un coup de sifflet se fit entendre, c'était le géant qui appelait les rennes, et les rennes accoururent, et il les attrapait soit par les cornes, soit par les jambes; quand il en eut trente, il les distribua aux chasseurs; ceux-ci se confondirent en remercîments, puis ils partirent.

En cheminant, ils firent rencontre d'un troupeau de rennes de la plus belle espèce. « Ah! les belles bêtes! » s'écrièrent-ils. Puis l'un d'eux, plus hardi que les autres, osa proposer à ses compagnons de voler les rennes, ou au moins d'en prendre quelques-uns. « Celui à qui ils appartiennent, dit-il, ne s'en apercevra pas; il est riche et est heureux, notre conscience sera tranquille.

— La même pensée me venait, dit un autre.

— Où peut-il cacher ses trésors? reprit un troisième, car ses trésors doivent être à l'avenant de ses rennes.

— C'est singulier, ajoute le quatrième, je songeais à cela.

— En effet, reprennent le cinquième et le sixième, vous avez tous cent fois raison, et quel mal ferions-nous en prenant quelques rennes? Celui qui possède tant de choses a plus de bonheur qu'il n'en mérite; rendons-nous la justice qu'on nous refuse, prenons! » Et ils se mirent à voler tous les rennes qu'ils purent attraper.

« Camarades, vous allez commettre un crime, dit le septième chasseur : ingrats et voleurs, c'est trop à la fois; on vous a comblés de bienfaits; vous avez de quoi nourrir vos femmes et vos enfants pendant six mois au moins, et vous êtes encore possédés du démon de la convoitise! ne souillez pas vos mains.

— Nous ne voulons ni de ta morale ni de tes conseils, s'écrièrent les chasseurs.... Allons, à l'œuvre, et que celui qui nous blâme nous laisse en paix.

— Oui, je m'éloignerai de vous; mais avant de m'éloigner, je vous supplie encore de penser à vos enfants, car votre crime retombera sur eux.

— Nos enfants seront plus riches, c'est là l'important, et les tiens seront toujours pauvres.... Sauve-toi, ajoutèrent les voleurs, ou sinon nous t'assommerons : nous serons plus sûrs de notre secret. »

L'honnête homme réunit les rennes qui lui appartenait légitimement, fit marcher son troupeau devant lui et partit la conscience tranquille, mais le cœur triste.

Quand les voleurs furent délivrés d'un témoin importun, ils s'emparèrent de trois cents rennes, et les rapprochèrent de ceux qu'ils avaient déjà, pour mieux cacher leur vol.

Tout en cheminant, s'arrêtant quelquefois pour voir si ses anciens camarades ne le suivaient pas, touchés peut-être par le remords ou par la peur; tout en cheminant, le brave Ostiak réfléchissait. « Ils étaient honnêtes, se disait-il, et un moment a suffi pour les rendre criminels. La richesse rend-elle malheureux? rend-elle plus heureux? je ne le crois pas. J'ai vu des pauvres partager leur dernier morceau de pain, et je n'ai jamais vu des

riches partager leur fortune.... » Tout à coup il fut tiré de ses réflexions par un bruit sourd, étrange, et qui ressemblait à un tremblement de terre.... Il s'arrête épouvanté, et voit devant lui le géant dont les yeux jetaient des flammes et dont la bouche écumait de rage. L'Ostiak aurait voulu être anéanti, il tremblait comme s'il eût été coupable.

« Je ne suis, dit-il au géant, ni un ingrat, ni un voleur! j'ai ce que vous m'avez donné, je suis assez riche de vos bienfaits, je n'ai pas un vol impie sur la conscience. » Ces simples paroles persuadèrent le géant, qui se mit à courir d'un pas désordonné dans une autre direction; il atteignit bientôt les véritables voleurs, et leur dit : « Vous avez abusé de ma bonté, vous êtes de lâches ambitieux, vous serez punis! » et en prononçant ces mots, il prit son arc et tendit la flèche dont j'ai déjà parlé; la flèche fut lancée et les six voleurs furent transpercés à la fois.

Après cette exécution, le géant s'approcha de l'Ostiak et lui dit : « J'ai le pouvoir de punir les coupables, et j'ai assez de puissance pour récompenser la vertu. Tu as résisté à la tentation des richesses, tu as eu le rare courage de donner un bon conseil; tu auras le prix de ta bonne action, regarde : autour de toi tout t'appartient, ces innombrables troupeaux t'appartiennent; possède sans crainte tes richesses et sois toujours honnête pour être digne de ton bonheur. »

Un nouvel an dans l'exil.

29 *décembre*. — Les fêtes de Noël se succèdent sans interruption jusqu'à l'Épiphanie, et tout le temps de ces fêtes on se travestit, on prend différents costumes, et ainsi affublé, bariolé et masqué, on se rend des visites. Tout cela se fait sans gaieté, sans la moindre démonstration de joie ou de bonne humeur; on est déguisé, voilà tout, mais on parle très-peu.

1er *janvier* 1840. — Les cloches ont annoncé la solennité du jour, et chacun se fait des félicitations, des souhaits et des vœux.... Quel triste jour pour moi! je n'embrasserai pas mes chers enfants, je ne recevrai pas leurs douces caresses!... Le passé est si loin et l'avenir si obscur.... Je suis allée à l'église, j'ai demandé à Dieu une espérance, une seule.... En rentrant chez moi j'ai trouvé une lettre de mes enfants; et moi aussi, je suis heureuse, je puis participer au bonheur des autres, mon cœur est tout réchauffé, je pourrai vivre puisque mes enfants pensent à moi!

21 *janvier*. — Deux jours avant l'Épiphanie, le délire est au comble, les Bérézoviens se livrent à des danses fantastiques : l'âge et le sexe n'y font rien, les cheveux blancs comme les cheveux noirs jettent leurs bonnets par-dessus les moulins; les grand'mères folâtrent avec intrépidité, les petites-filles, à leur exemple, perdent toute retenue. J'ai vu une femme qui avait au cœur le deuil d'un petit enfant, et qui sautait et qui dansait avec une rage effrénée, comme si de rien n'était. Deux jours avant l'Épiphanie, on ne doit pas être triste, la gaieté est un devoir, on est fou, insensé et heureux pendant ces deux jours.

Le lendemain, quand la ville fut rentrée dans le calme ordinaire, notre bonne hôtesse est arrivée chez moi armée d'un goupillon et d'un vase plein d'eau bénite; elle se mit aussitôt à faire des signes de croix et à répandre de l'eau bénite dans toutes les directions; elle aspergeait, elle aspergeait, sans oublier le plus petit coin. « Qu'est-ce que cela signifie? lui dis-je. — Puisque vous ne comprenez pas nos pieuses coutumes, me répondit-elle, je vais vous expliquer la chose. La ville dans ces derniers jours a été la proie du diable, ces fêtes et danses sans nom sont l'œuvre de Satan; ces jeunes filles modestes qui deviennent effrontées, ces jeunes garçons qui deviennent audacieux; ces vieilles femmes qui n'ont plus l'excuse de la jeunesse pour être folles, ces vieilles femmes qui se font plus laides, plus repoussantes en grimaçant le plaisir, toutes ces choses hideuses sont soufflées par les démons de l'enfer.... Aujourd'hui il faut en finir avec le pouvoir infernal, et je répands l'eau sainte pour terrasser le démon; il ne reviendra plus; à tout jamais il est chassé par mes aspersions et par mes prières. »

La nuit suivante il y eut sur la ville une tempête effroyable, les volets sortaient des gonds, les toits s'écroulaient, les arbres étaient tordus, déracinés; je crus, au plus fort de l'ouragan, que la maison allait s'abîmer. Notre hôtesse, toujours pleine de sollicitude, vint dès le matin pour s'informer de nos nouvelles; nous la remerciâmes et nous lui dîmes que nous avions fini par dormir malgré le vacarme.

« Cela ne m'étonne pas, dit-elle, j'avais pris mes précautions; mais vous voyez quelle a été la colère du diable! Nous aurions tous péri dans la tempête sans mes aspersions. »

Le froid ne discontinue pas; le thermomètre de Réaumur marque aujourd'hui trente-cinq degrés. La salive gèle avant d'arriver jusqu'à terre, et la respiration se condense en sortant de la bouche.

26 *février*. — C'est aujourd'hui le premier jour du carême, et, selon l'usage établi, on se rend des visites dans le but très-respectable de se demander humblement pardon des torts réciproques qu'on a pu avoir, dans le courant de l'année, les uns envers les autres. Cet usage n'est pas, comme on pourrait le croire, une vaine formule, ou quelque chose ressemblant à nos vœux du nouvel an; non, on agit par un sentiment chrétien, plein de sincérité, et il arrive souvent que des haines envenimées, des rancunes, des inimitiés s'effacent après des paroles de pardon ou des excuses parties du cœur.

L'observance du jeûne et du maigre est poussée au dernier point. En carême, il est d'obligation de manger très-mal, ou de ne pas manger du tout. Le poisson est fort en faveur; généralement, on le sert cru, et comme il est complétement gelé, on le coupe en petites tranches très-minces qu'on avale comme les huîtres et avant qu'il ait eu le temps de dégeler; quelquefois on le saupoudre de poivre, mais jamais on n'emploie le sel. Quand la maîtresse de la maison apporte sur un plateau ces tranches de poisson, les convives se hâtent de les pren-

dre, et ils vont si vite à cette besogne que la croûte de glace qui entoure les tranches n'a pas le temps de fondre. Le poisson, si apprécié en hiver, n'est pas dédaigné en été, et on le mange encore cru. Il y a toujours foule aux abords de la rivière; on attend les pêcheurs, et quand ceux-ci vident leurs filets, les femmes et les hommes s'emparent du poisson et le coupent par tranches quand il est encore vivant.

3 *mai* 1840. — « La corneille! la corneille! » Un jeune garçon entra précipitamment dans notre salon en poussant ce cri, puis il disparut en donnant des signes de joie; nous descendîmes aussitôt pour demander à notre hôtesse le but de cette singulière visite. « Les corneilles, nous répondit-elle, annoncent l'approche du printemps, et avec le printemps, la joie, le bonheur, l'abondance renaissent; celui qui aperçoit la première corneille va de maison en maison, et ce messager de l'espérance est toujours le bienvenu. »

Il y a six semaines que le docteur Wakulinski, élevé à l'université de Wilna, est à Bérézov, en expiation de



Chasseur sibérien attaquant des ours (voy. p. 233).

son ardent patriotisme. Notre similitude de position était un lien; nous avons vu souvent cet excellent Polonais, et peu à peu, il s'est sérieusement attaché à ma compagne, Joséphine Rzonzewska. Les sympathies qui naissent dans le malheur ont un caractère sacré. Joséphine partage l'affection du jeune exilé, qui a demandé sa main et qui l'obtiendra si c'est le plaisir de l'empereur Nicolas: car ici on ne peut pas aimer et se marier sans la volonté souveraine de l'empereur. Ce projet me remplit de joie; un intérêt bien cher va se glisser dans ma vie et d'une façon bien inespérée!

On salue ici le retour des beaux jours, et nous, nous avons célébré notre anniversaire du 3 mai 1791, anniversaire glorieux et cher à tous les cœurs polonais. La foi en l'avenir qui soutient la Pologne au milieu des persécutions et du martyre a tenté une nouvelle régénération politique, mais l'influence étrangère devait étouffer dans ses serres ces généreux efforts.

Traduit par Mme Olympe Chodzko.

Nota. — Rendue à ses foyers et à sa famille après cet exil, Mme Félinska est morte en 1859. Par un étrange revirement de choses et d'opinions, son fils a été nommé, en 1862, archevêque de Varsovie par l'empereur Alexandre II.



Cabaret urbain. — Distillation et consommation de la chicha.

VOYAGE DE L'OCÉAN ATLANTIQUE A L'OCÉAN PACIFIQUE,

A TRAVERS L'AMÉRIQUE DU SUD,

PAR M. PAUL MARCOY[1].

1848-1860. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

PÉROU.

PREMIÈRE ÉTAPE.

D'ISLAY A AREQUIPA.

Les joies du carnaval. — Un capital de huit cent mille francs représenté par des coquilles d'œufs. — Variantes du mardi gras. — *Memento homo quia pulvis es.* — Où l'auteur se rappelle fort à propos qu'il a peu de temps à lui et beaucoup de chemin à faire.

Au delà de la place Mayor et des rues *artérielles* qui s'y rattachent, commencent les faubourgs et leurs ruelles dépavées, habitées par la caste métisse et la petite bourgeoisie désignée par l'impertinent sobriquet de *gens de demi-poil.* — Là fleurit le petit commerce, représenté par des épiciers-liquoristes (*pulperos*), des frituriers et des cabaretiers. Au Pérou, les cabarets à chicha sont toujours tenus par deux ou trois femmes, parentes ou amies.

Nous avons décrit plus haut les cabarets de campagne, il nous reste à parler de ceux d'Arequipa. Ces établissements, fréquentés seulement par les Indiens et les *cholos* des deux sexes, sont des antres sombres et fuligineux, ne recevant d'air et de jour que par la porte, encombrés de jarres et de pots de formats divers, jonchés de paille brisée, d'épluchures de légumes, d'os et de déjections d'animaux qui recouvrent le sol d'une épaisse litière; des poules, des poussins et des cochons d'Inde gloussent, piaulent, grognent et circulent à travers ce fouillis. Comme ces cabarets ne possèdent ni chaises, ni bancs, ni escabeaux, il s'ensuit que les consommateurs sont assis par terre, tenant d'une main l'assiette de piment moulu qui leur sert d'éperon à boire et de l'autre main le pot de chicha, cette bière de maïs importée au Pérou en 1043 par l'impératrice Mama Ocllo Huacco (la mère couveuse), sœur et épouse du premier Inca, Manco-Capac. Pendant que ce public babille et rit, mange et s'abreuve à petits coups, une chicha nouvelle bout et cuit sous ses yeux dans un angle du cabaret. Les procédés de préparation et de fabrication de cette liqueur indigène sont simples et peu dispendieux : on vide dans une fosse de six pieds carrés et d'un pied de profondeur une certaine quantité de maïs égrené, qu'on arrose légèrement et qu'on recouvre de planches sur lesquelles on place quelques lourds pavés; au bout de huit jours, la chaleur et l'humidité combinées ont déterminé la germination du grain, qui prend alors le nom de *guñapo*. Ce guñapo est retiré de la fosse, exposé au soleil pour y sécher, puis, une fois sec, envoyé au moulin, où des meules grossières le concassent sans le broyer. Du moulin, il revient ensuite à la chicheria, où des femmes le jettent dans de grandes jarres pleines d'eau et le font bouillir pendant un jour entier. Le soir venu, les distillatrices coulent l'épais liquide à travers un torchon qu'elles tordent par les deux bouts et le laissent refroidir jusqu'au lendemain, où il est livré à la consommation. Le marc de la liqueur, appelé *afrecho*, sert à engraisser les porcs et la volaille. Quant à la liqueur elle-même, nous ne savons qu'en dire, mais sa teinte locale est celle de l'eau de la Seine après une fonte de neiges ou quinze jours de pluie.

Cette bière locale n'est pas seulement en usage chez le menu peuple; l'aristocratie du pays, tout en la répudiant ostensiblement comme une boisson vile, en fait en secret ses délices. Ainsi nos créoles blanches des Antilles qualifient dédaigneusement de *manger de nègres* la morue grillée ou le calalou de gombauds et de pois d'Angole, ce qui ne les empêche pas de s'en régaler à huis clos. La bourgeoisie péruvienne, plus franche en ceci que l'aristocratie, avoue hautement son goût décidé pour la chicha, qu'elle désigne par le diminutif gracieux de *chichita.* A l'entendre, les plus belles heures de sa vie et les mieux employées sont celles qu'elle passe sous la tonnelle de citrouilles d'un cabaret rural, entre une friture de cochons d'Inde saupoudrés de piment et une amphore de chicha brassée de la veille.

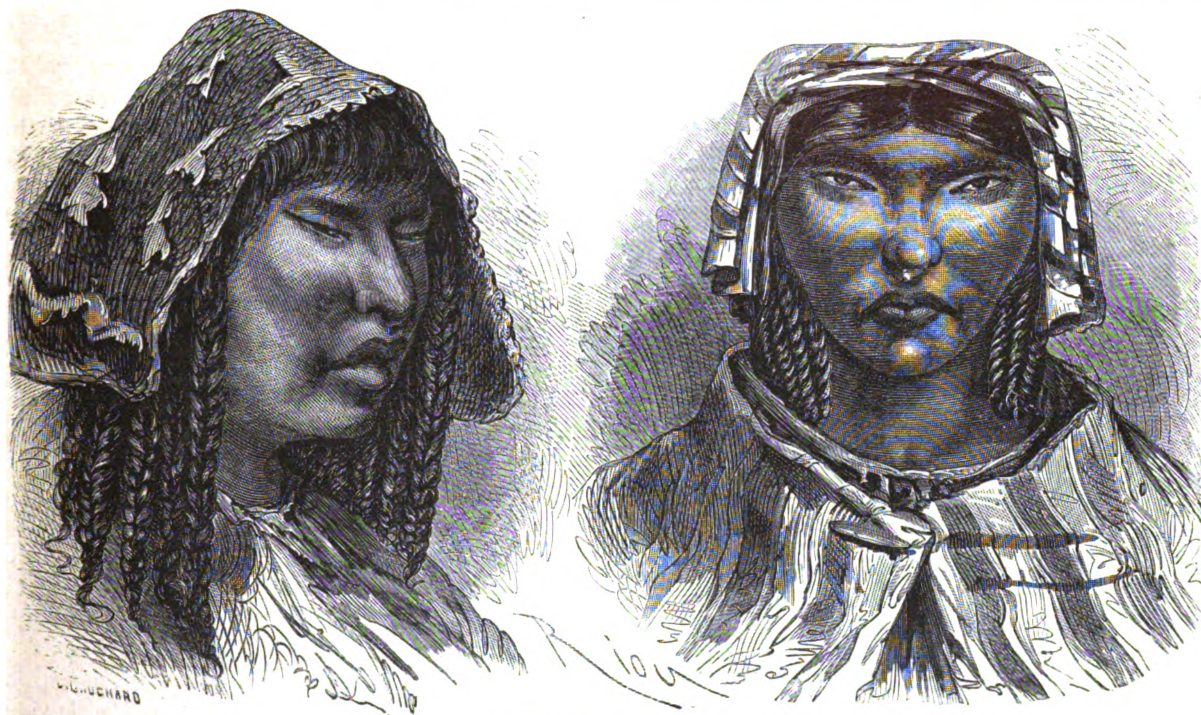
Arequipa, que les voyageurs modernes continuent, par amour du ponsif, de présenter au public européen comme une ville florissante, animée par le commerce et l'industrie, les plaisirs de tout genre, l'esprit et la gaieté de ses habitants, n'est plus, sous ce rapport, il faut bien l'avouer, que l'ombre d'elle-même. Les révolutions politiques et les banqueroutes commerciales, en la dépouillant peu à peu de ses richesses, ont singulièrement refroidi cette verve et cet enjouement qu'on veut bien lui prêter. La ville qui rivalisa longtemps de faste et d'éclat avec Lima, la cité des Rois, n'est plus à cette heure qu'une chrysalide enfermée dans sa coque obscure, attendant la transformation que lui prépare l'avenir. Ses bals, ses raouts, ses cavalcades tant vantées, ses folles orgies au val des Poiriers, n'existent qu'à l'état de tradition. Autrefois tout était pour elle prétexte à divertis-

1. Suite. - - Voy. p. 81 et la note 2, et 97.

sement et à dépense ; aujourd'hui il ne faut rien moins qu'un événemeut majeur, une grande solennité, pour la décider à dénouer les cordons de sa bourse. L'économie lui est venue avec la pauvreté. Il nous serait facile de prouver par des chiffres ce que nous avançons, mais ce serait empiéter sur les droits de la statistique. Bornons-nous donc à constater en passant l'état de décadence d'Arequipa, astre couchant que des voyageurs optimistes ou mal renseignés ont pris pour un astre au zénith.

Puis, pour effacer l'impression fâcheuse que nos révélations au sujet de la position commerciale, industrielle et financière de cette ville, auraient pu laisser dans l'esprit de ceux qui nous lisent, nous allons décrire une des solennités annuelles où Arequipa, rompant avec ses habitudes de calcul et d'économie, reprend pour quelques heures son ancien masque de folie, et, comme au temps de sa splendeur, jette l'or à poignées, sauf à le regretter le lendemain.

Cette solennité est celle du mardi gras, où l'œuf de poule joue un si grand rôle que nous sommes forcé de lui consacrer une parenthèse. Des mathématiciens du pays, qui passent leur temps à relever les A, les B, les C, répétés dans l'Ancien et le Nouveau Testament, ont calculé que dans la journée du mardi gras il se dépensait à Arequipa pour plus de huit cent mille francs d'œufs, chiffre d'autant plus élevé, que le jaune et l'albumine de ces œufs ont disparu depuis longtemps, et qu'il ne reste que les coquilles. Or, c'est de ces coquilles que les communautés de femmes et la plupart des ménagères tirent si bon parti. Pour ce faire, elles ont soin pendant toute l'année de casser légèrement par un bout, les œufs dont



Types quechuas (Arequipa).

la cuisine hispano-américaine fait une consommation prodigieuse. Ces œufs, ainsi vidés, sont mis en tas. La semaine qui précède *Carnestolendas* est employée à les préparer. Trois personnes se réunissent : une d'elles délaye, dans un baquet plein d'eau, de la gomme-gutte, de l'indigo ou du carmin, l'autre emplit les coquilles d'œufs de cette teinture, la troisième enfin ferme leur ouverture au moyen de petits carrés de toile, englués d'une cire liquéfiée qui se fige aussitôt. Ainsi préparées, ces coquilles sont mises en vente à raison d'un cuartillo et même d'un demi-réal la pièce. Des éventaires dressés au coin de chaque rue permettent aux amateurs d'en faire provision.

A peine l'aurore du mardi gras a-t-elle entr'ouvert les portes du ciel, que les deux sexes s'habillent de blanc de la tête aux pieds, puis les premiers levés courent au chevet de ceux qui dorment encore leur donner l'accolade matutinale, laquelle consiste, ce jour-là, en l'application de trois ou quatre œufs de couleurs variées, écrasés sur le visage du dormeur, qu'on saupoudre immédiatement de farine. Celui-ci se débarrasse comme il peut de son masque de pâte, revêt à son tour la blanche armure du combat, et, muni d'œufs et de farine, venge sur tout ce qui l'entoure l'affront qu'il a reçu. La matinée est employée à ces escarmouches. Les maitres au salon, les serviteurs à la cuisine, se bombardent et s'enfarinent à qui mieux mieux. La vieillesse et l'enfance ne sont pas exceptées de ces saturnales. L'œuf du mardi gras, comme le *fer* de Jean Racine, ne connait ni le sexe ni l'âge. L'illustrissime évêque lui-même, cet autocrate des villes espagnoles, est, du matin au soir de Carnestolendas, roulé dans la farine.

Ce jour mémorable est presque le seul de l'année où s'ouvrent les balcons des maisons. A partir de midi, une

batterie de tubes à injection est établie sur chacun d'eux, et les habitants de ces logis s'inondent mutuellement, au sifflement des œufs et des cornets de poudre d'amidon, qui décrivent dans l'air de blanches trajectoires. Les heures se succèdent, et pendant que l'aristocratie continue à combattre du haut de ses demeures, la bourgeoisie, à l'étroit dans les siennes, se répand au dehors comme un torrent qui rompt ses digues. Les sexes, assortis par couples et munis de parapluies pour se garantir des douches des balcons, parcourent la ville au son des guitares et, surexcités par de copieuses libations, accompagnent leurs cris et leurs refrains des grimaces et des contorsions les plus extravagantes. Cette foule, qu'on croirait atteinte d'épilepsie, hurle et se démène comme un seul homme. Vers trois heures de l'après-midi, Arequipa n'est plus qu'une bouche immense d'où s'échappe un rugissement continu.

A ce moment, des troupes de chevaux caducs, borgnes, fourbus, enflés, étiques, sont amenés de la Pampilla, un désert situé au nord de la ville, et mis en vente sur la plaza Mayor. Là les va prendre qui veut. Le prix de ces coursiers du mardi gras varie de cinq à douze fr., selon leur degré de vitalité. En un clin d'œil des détachements de cavalerie sont organisés pour aller assiéger ceux des balcons dont l'artillerie liquide a causé le plus de ravages parmi la foule. Chaque cavalier, après avoir enfourché sa haridelle, prend à son bras un panier d'œufs, que d'agiles gamins ont mission de remplir quand il est vidé ; puis le détachement vient se poster devant le balcon signalé, que défendent habituellement des personnes du beau sexe. Celles-ci, armées de pompes, d'arrosoirs, de seringues, soutiennent fièrement l'assaut; aux œufs de l'ennemi, elles ripostent par des torrents d'eau plus ou moins limpide. Souvent le combat dure plus d'une heure sans que la victoire se soit déclarée pour l'un des partis. Les hommes, trempés comme des tritons, les femmes, échevelées comme des bacchantes, rivalisent de bravoure et d'acharnement en se prodiguant des épithètes dans le goût homérique. Au plus fort de l'engagement, un cri strident, parti du balcon assiégé, retentit comme la note du fifre dans un charivari; ce cri, que les hommes accueillent par un éclat de rire collectif, est poussé par quelque Marphise dont un œuf rose ou bleu, lancé par une main vigoureuse, vient de pocher un œil ou de meurtrir le sein, et qui se laisse choir tout éplorée dans les bras de ses compagnes. Cette victime du mardi gras est entraînée loin du champ de bataille, puis l'action, un instant suspendue, s'engage de nouveau. Mais, comme cette fois nos amazones ont à déplorer la défaite d'une sœur et son œil à venger, ce n'est plus par des douches courtoises qu'elles ripostent à l'ennemi, mais par des pots à fleurs, des tessons de cruche ou d'assiette, et tout ce qui leur tombe sous la main. Sous cette pluie de grêlons, qui meurtrit tout ce qu'elle touche et fait des chevaux borgnes autant d'aveugles, les guerriers éperdus se débandent et vont assiéger un autre balcon.

Dans les villages qui avoisinent Arequipa, le carnaval a d'autres allures. A Paucarpata, à Tingo, à Sabandia, des bandes d'hommes et de femmes, dont l'ivresse est montée au ton de la fureur, parcourent la campagne échevelés et écumants, hurlant *Carnavo* en manière d'Evohé, et poussant devant eux l'âne le plus maigre qu'ils ont pu se procurer; tout individu qu'ils rencontrent, quels que soient son âge ou son sexe, est appréhendé au corps, dépouillé de ses vêtements, juché sur l'échine tranchante de l'aliboron et promené à travers champs pendant une heure. Quelques potées d'eau vidées de temps en temps sur les épaules du sujet, joignent pour lui la volupté du bain au plaisir de la promenade.

Les naturels de Sachaca et de Tiabaya célèbrent le mardi gras d'une façon moins drolatique peut-être, mais, en revanche, plus belliqueuse. Après avoir dépouillé les pommiers et les cognassiers de leurs fruits verts, ils mettent ceux-ci dans des paniers qu'ils passent à leur bras, et se répandent dans les sentiers en quête d'aventures. Le premier visage venu est une cible à laquelle ils adressent ces projectiles. Ces jours-là, les personnes timides qui s'effrayent à l'idée d'une meurtrissure se tiennent coites dans leurs demeures. Celles que la curiosité pousse à franchir leur seuil pour voir ce qui se passe au dehors reçoivent dans un œil, et cela au moment où elles y songent le moins, quelque fruit vert de la grosseur du poing. Le lendemain, la plupart des habitants de ces localités ont la tête enveloppée de bandages. Lorsqu'on les interroge à ce sujet, ils répondent que tout en s'assommant un peu ils se sont si bien divertis, que la douleur qu'ils ressentent à cette heure n'est rien, comparée au plaisir qu'ils ont éprouvé.

A la ville comme au village, le premier coup de cloche de l'*Angelus* du soir met fin à la bacchanale des rues. Tous les comparses du mardi gras se réfugient alors dans l'intérieur des maisons, où, les cheveux épars et les habits souillés par les luttes de la journée, ils continuent de boire, de hurler et de batailler jusqu'à l'aube du mercredi expiatoire. A cette heure, chacun, dépouillant à la hâte son accoutrement de pierrot, se lave le visage et les mains, se donne un coup de peigne et court s'agenouiller aux pieds d'un moine, son partenaire de la veille, lequel, après l'avoir marqué au front d'une croix grise, en lui rappelant qu'il n'est que poussière, le renvoie dûment absous de ses folies.

Le chapitre des *Mystères d'Arequipa*, si nous consentions à l'écrire, offrirait des détails piquants et pleins d'intérêt, même à côté des *Mystères de Paris* et *de Londres*. Mais pour une partie du public parisien qui pourrait nous savoir gré de soulever le voile qui cache les plaies et les turpitudes d'une société sur laquelle pèsent de tout leur poids l'exemple et la corruption du passé, la population des deux sexes d'Arequipa se lèverait en masse pour nous jeter la pierre, ce que Dieu ne permette pas. Nous bornerons donc là cette notice ethnographique, qui complète tant bien que mal les renseignements fournis jusqu'à ce jour par les géographes, les voyageurs et les touristes, sur la cité de Pedro An-



Le mardi gras à Arequipa.

zurez de Campo Redondo; puis, comme nos malles faites à l'avance viennent d'être placées sur le dos des mules de charge, que l'arriero dont nous avons fait choix s'impatiente et demande à partir, nous fermerons la porte de notre logis; après en avoir remis la clef à l'hôtesse, nous enfourcherons notre monture, et, prenant par la Cordillère, nous continuerons notre promenade à travers le continent américain.

DEUXIÈME ÉTAPE.

D'AREQUIPA A LAMPA.

La Pampilla et les charbonniers. — La poste d'Apo. — Ce qu'on découvre et ce qu'on éprouve en y arrivant. — *El soroche.* — Causerie à bâtons rompus. — Huallata. — Une tempête à quinze mille pieds au-dessus de la mer. — L'hospitalité du sépulcre. — Coup d'œil rétrospectif sur la nation aymara. — Le lac d'or et le lac d'argent. — Élégie au sujet d'un coq. — Une nuit passée à Compuerta. — Paysage et choses diverses.

Au nord de la ville d'Arequipa, à l'extrémité de son faubourg de San Isidro, renommé pour ses buvettes, s'étend un désert de sable appelé la Pampilla. Les Indiens charbonniers, qui vont et viennent de la montagne à la vallée, l'ont choisi pour lieu de campement et y ont édifié leurs huttes. On dirait d'autant mieux une bande de gitanos, campée aux portes de la ville, que ces Indiens, par leur idiome [1], leurs vêtements et leur chevelure en queue de cheval, qui leur donne un aspect étrange, diffèrent complétement de la caste métisse d'Arequipa, avec laquelle ils n'ont d'ailleurs que les relations passagères nécessitées par leur commerce.



Soldat et rabona.

Une demi-heure de marche au pas ordinaire d'une mule suffit pour franchir ce désert, à l'extrémité duquel commence le chemin en zigzag qui conduit sur les hauteurs. Après une lente et pénible montée, pendant laquelle on a eu tout le temps d'étudier la configuration du volcan Misti et la perspective aérienne des villages et des cultures de la vallée d'Arequipa, on atteint le *tampu* de Cangallo, élevé de dix mille cinq cent cinquante-quatre pieds au-dessus de la mer; trois mille quarante-six pieds plus haut, on relève le monceau d'ossements de chevaux et de mules, connu dans le pays sous le nom de *el Alto de los huesos*, et l'on arrive enfin, courbatu de fatigue et le visage bleui par les effets de l'air autant que par le froid, à la poste d'Apo, première étape de la Sierra Nevada.

Là, le voyageur qui s'arrête pour passer la nuit et laisser reposer ses bêtes, peut admirer à loisir les splendeurs d'une nature hyperboréenne. Au nord, devant lui, la neige durcie recouvre le sol, les ruisseaux muets dorment sous la glace, les cascades ne présentent qu'un amas confus de stalactites dont les cristaux s'effilent par le bas, et, du nord-est au nord-ouest, quelques pitons neigeux de la chaîne des Andes se dressent à l'horizon comme de blancs fantômes. Le thermomètre marque de douze à quatorze degrés au-dessous de zéro.

Cette poste d'Apo que je venais d'atteindre à la chute du jour, n'est, comme tous les établissements de ce genre au Pérou, qu'une hutte plus ou moins grande divisée en deux ou trois pièces, et plus ou moins délabrée selon qu'on s'éloigne ou qu'on se rapproche des lieux civilisés. Un espace carré, *sub Jove crudo*, bordé d'éclats de pierre superposés, sert de remise et d'écurie aux montures des voyageurs. Quant à ceux-ci, ils s'établissent comme ils peuvent dans un des compartiments de la hutte, dorment sur la terre nue, s'ils ont négligé de se pourvoir d'un matelas ou de peaux de mouton, grelottent de froid pendant toute la nuit, et se lèvent d'aussi bonne heure que possible pour

1. Ils ne parlent que le quechua, mais ils comprennent l'espagnol. Le premier de ces idiomes, que M. Huot, continuateur de Malte-Brun, dit être à Lima l'idiome *de la galanterie et de la bonne société*, y est non-seulement inusité, mais déprécié et tourné en ridicule comme tout ce qui se rattache aux us et coutumes de la Sierra. On peut même assurer qu'à Lima, à Arequipa et dans les autres villes du littoral, il ne se trouve pas dans la *bonne société* de chacune de ces localités cinq personnes en état de comprendre et surtout de parler le quechua, à moins que ces personnes ne soient originaires de la Sierra, ce qu'elles n'ont garde d'avouer après quelques années de séjour sur la côte, mais ce qu'on découvre sans peine à leur accent guttural et à leur prononciation vicieuse de l'espagnol.

échapper à un supplice qui doit recommencer à la poste suivante.

En m'éveillant le lendemain après avoir rempli les conditions de ce programme, je priai l'arriero qui m'accompagnait et que j'avais eu pour camarade de chambre de seller promptement nos bêtes. Pendant qu'il s'exécutait avec cette activité nonchalante qui caractérise les gens de sa profession, j'allai dans la cuisine de l'établissement où brûlait un petit feu de déjections de lama (*takia*) préparer moi-même le chocolat à l'eau dont se compose invariablement le déjeuner du voyageur dans une traversée des Andes. Ñor Medina, mon muletier, achevait sa besogne comme j'avalais la dernière gorgée de mon breuvage. Nous n'eûmes plus qu'à régler nos comptes avec les postillons et à nous mettre en selle. Le soleil s'était levé dans un ciel pur; la journée promettait d'être magnifique. Nous poussâmes nos montures, et la masure postale disparut bientôt derrière nous.

Au bout d'une heure de marche, qui nous avait élevés de quelques centaines de mètres, je commençai à ressentir un malaise général que j'attribuai à l'insuffisance de la pression atmosphérique. Ce phénomène, que les Quechuas des hauteurs appellent *soroche*, et dont ils n'ont pas à souffrir, doués qu'ils sont par la nature de poumons d'un tiers plus volumineux que ceux de l'Européen, est attribué par eux à des gaz méphitiques produits par l'antimoine — en quechua *soroche* — même aux endroits où ce métal n'existe pas. Une contraction du diaphragme, de sourdes douleurs dans la région dorsale, des élancements dans la tête, des nausées et des vertiges sont les prodromes de ce mal singulier, quelquefois suivi de syncope. Mais je n'allai pas jusque-là. Ñor Medina, averti de ce que j'éprouvais par ma pâleur livide et par mes efforts pour rester en selle, me remit une gousse d'ail en m'engageant à la croquer comme une praline. J'obéis, mais non sans grincer des dents. Cet



Aspect général de la Pampilla.

antidote, que mon Esculape prétendait être souverain contre le soroche, n'ayant produit aucun effet, il me conseilla de m'appliquer sur le nez quelques coups de poing, qui, en déterminant une hémorragie, devaient, selon lui, amener un prompt soulagement; mais le moyen me sembla par trop héroïque et j'aimai mieux grignoter une seconde gousse d'ail, malgré mon peu de prédilection pour l'odeur et le goût de cette liliacée.

Vingt minutes environ s'écoulèrent, et soit que le remède commençât à opérer, soit que mes poumons s'accoutumassent par degrés à cet air subtil, je sentis mon malaise se dissiper. Bientôt je fus en état de consulter mon compagnon sur le chemin qu'il faudrait prendre pour arriver à Cuzco, l'itinéraire que je m'étais tracé s'écartant de la ligne droite et des étapes qui la divisent assez irrégulièrement. L'homme énuméra les postes disséminées entre Arequipa et Cuzco, calcula leur distance respective, et conclut en m'annonçant que le chemin de Lampa, que j'avais choisi de préférence à la grande route qu'on nomme dans le pays : *Carrera real de los Andes*, avait sur celle-ci le désavantage d'offrir sept postes de moins et vingt-six lieues de plus, ce qui signifiait, en d'autres termes, qu'après de laborieuses journées à travers les casse-cou d'une contrée dont l'élévation varie entre dix mille pieds et dix-huit mille, nous ne trouverions d'autre abri qu'une misérable *pascana*[1] de berger, où nous serions réduits à dormir ramassés en boule, faute d'espace suffisant pour étendre nos jambes.

En achevant, il voulut savoir pourquoi je faisais un pareil détour pour atteindre mon but, quand la ligne droite et le grand chemin m'y conduisaient tout naturellement. Je lui répondis qu'à la veille de quitter ce pays pour n'y plus revenir, je ne craignais pas d'allonger mon

1. Du verbe quechua *pascani*, paître.

voyage de quelques lieues pour voir en passant certain ministre du Seigneur dont j'avais entendu vanter l'aptitude à croiser la race camélienne. L'arriero ouvrit de grands yeux étonnés.

« Est-ce du curé Cabrera que monsieur veut parler? me demanda-t-il.

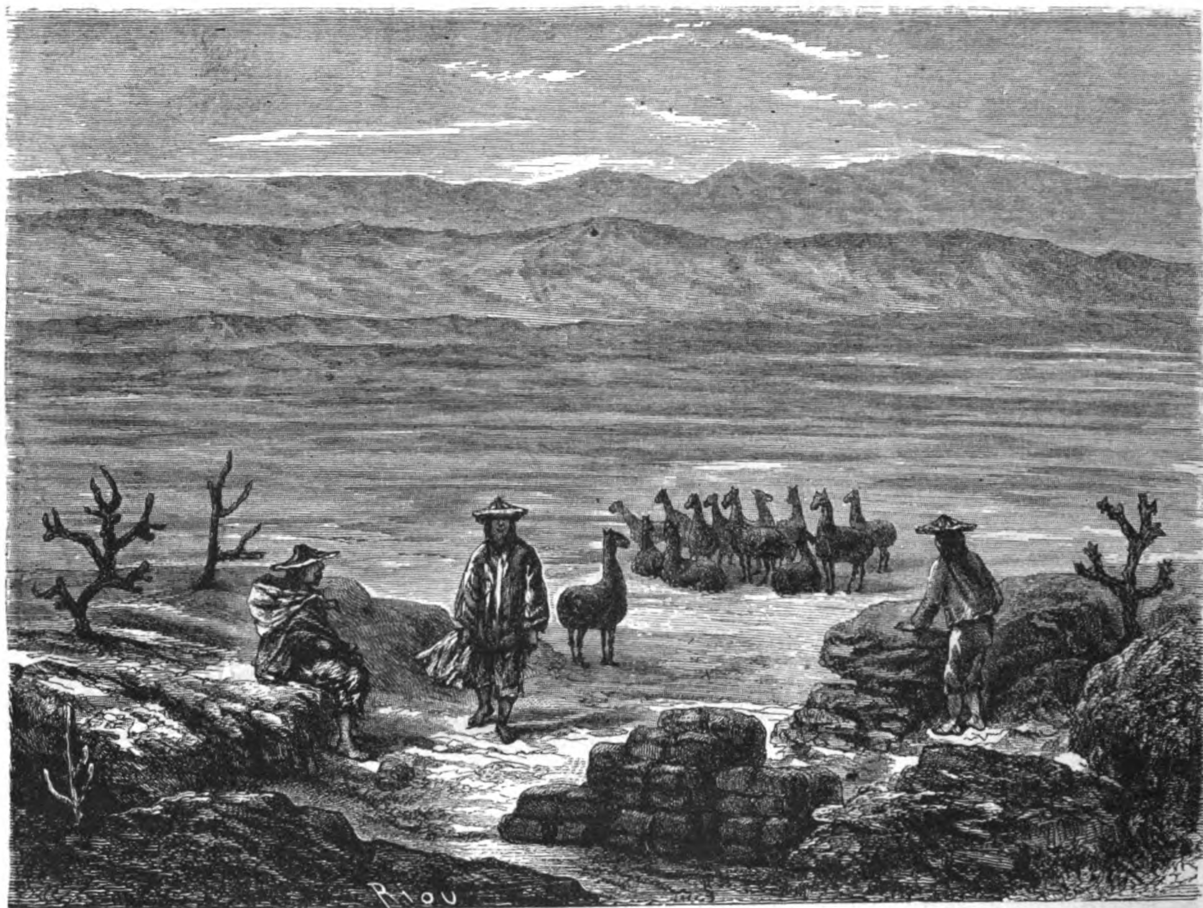
— Précisément, dis-je, de ce digne prêtre, autrefois curé de Macusani dans la province de Carabaya, et maintenant domicilié à Cabana, dans la province de Lampa.

— Et monsieur va faire vingt-cinq lieues pour voir ce vieux bonhomme qu'on dit un peu fou?

— Mon cher, répliquai-je à Ñor Medina, celui dont vous parlez si légèrement est un de ces hommes à qui dans mon pays on eût élevé depuis longtemps une statue en fonte avec piédestal de grès rouge, comme à un bienfaiteur de l'humanité. Je ne saurais donc regretter les vingt-cinq lieues que je vais faire pour lui serrer la main. Ces vingt-cinq lieues, je les rattraperai d'ailleurs en abrégeant mon séjour à Cuzco.

— Comme il plaira à monsieur, dit le muletier. Une drôle d'idée! » ajouta-t-il plus bas, mais pas si bas que je ne l'entendisse. Je jugeai convenable de ne rien répliquer.

Nous continuâmes de chevaucher au milieu des neiges, mon compagnon pinçant son nez pour le réchauffer, et moi soufflant dans mes doigts pour les préserver de l'onglée. Vainement la grandeur des lignes de l'horizon, l'azur étincelant du ciel et ce parfum de liberté qu'on respire avec l'air sur les hauts sommets, donnaient au paysage je ne sais quoi de grandiose et d'immatériel qui élevait l'âme et commandait l'enthousiasme, l'abaissement de la température me rendait toute extase impossible. A ce grand livre de la terre et du ciel, ouvert devant mes yeux, j'eusse préféré une chambre bien close et la chaleur d'un poêle.



Morceau de la Pampilla.

La journée se passa sans que nous eussions vu d'autres êtres vivants que des condors dans les hauteurs de l'air ou des vigognes sur les escarpements. A cinq heures, nous découvrions, cachée dans les rochers, la poste de Pachaca, où je m'étais proposé de passer la nuit; mais c'est surtout en voyage que l'homme propose et que Dieu dispose; la poste était close et muette, et malgré les clameurs sauvages que nous poussâmes pour annoncer notre arrivée, nul postillon coiffé du serre-tête national ne vint nous recevoir au seuil. Force nous fut de doubler l'étape et de pousser jusqu'à Huallata, où nous arrivâmes à neuf heures du soir.

Cette poste de Huallata, édifiée sur un mamelon isolé, entourée de neiges et de précipices, assiégée par tous les vents, battue par toutes les tempêtes, souvent voilée par des brouillards glacés, est un des sites les plus effroya-

bles que m'ait offerts la chaîne des Andes depuis la Terre de Feu jusqu'à l'Équateur. Cinq fois les hasards de ma vie m'ont conduit en ce lieu farouche, et chaque fois, en y abordant, j'ai regretté de n'avoir pas, comme Josué, la faculté d'arrêter le soleil pour prolonger le jour et pouvoir passer outre.

Cette sixième fois, la sensation que j'éprouvai à son aspect fut moins désagréable que de coutume ; la fatigue, le froid, la faim, et surtout la peur de passer la nuit à la belle étoile, me disposaient à voir les choses d'un bon œil. L'accueil des postillons acheva de me réconcilier avec la poste. Quand j'eus soupé d'une tasse de chocolat et d'un morceau de pain grillé, je passai dans le compartiment de la hutte affecté aux voyageurs, où je procédai à ma toilette nocturne, pendant que Ñor Medina calfeutrait de son mieux les trous et les lézardes des murailles. Un feu de déjections de lama fut allumé ensuite au centre de la pièce, et un Indien de la poste se chargea, moyennant une rétribution modique, de veiller à son entretien pendant toute la nuit. Grâce à la vigilance de notre vestale en caleçon, nous jouîmes d'une température assez convenable.

Le lendemain, par un de ces froids qui cerclent le front d'un bandeau de fer et provoquent une sécrétion des glandes lacrymales, nous quittâmes la poste de Huallata, et laissant à notre gauche la route de Cuzco, nous marchâmes au-devant du soleil levant. Après avoir descendu une suite de talus assez rapides, nous entrâmes dans la grande plaine dite des Dragées (*pampa de los Confites*), à cause de son sol jonché de petits galets arrondis par le travail des eaux primitives. Cette plaine, dont la traversée nous coûta deux heures de marche, est bornée du nord-est au sud-est par un entassement de pics trachytiques, roides, aigus, contrefaits. Sous la neige qui les recouvrait en partie, on apercevait de longues zébrures, jaunes, noires, rousses, qui produisaient



Une maison dans la Sierra Nevada.

par le contraste un effet singulier. Qu'un peintre eût placé sur sa toile un fond de pareilles montagnes, et la critique n'eût pas manqué de lui rire au nez, en vertu de cet axiome harmonieusement formulé par Boileau : « Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable. »

Une traversée de la chaîne des Andes peut être tentée en toute saison, puisque nous-même l'avons effectuée quelque trente ou quarante fois, sur différents points et à divers mois de l'année; mais les époques les plus favorables pour un voyage de ce genre sont les mois d'avril et de septembre. En avril, la neige ne tombe pas encore et n'apparaît que dans les régions où elle est éternelle. En septembre, la neige sporadique, qui de juin à août recouvre les chemins, est déjà fondue, et après avoir fait déborder torrents et rivières, est allée porter son tribut annuel aux deux Océans.

Comme on était alors en juillet, c'est-à-dire au cœur de l'hiver, nous devions nous attendre à être surpris par une de ces tempêtes qui éclatent communément dans l'après-midi, à moins que le ciel — et c'était peu probable — ne se montrât clément à notre égard pendant un jour ou deux. En ce moment nous traversions une région pierreuse et très-accidentée où, aidé de mes seules connaissances topographiques, je me fusse infailliblement égaré ; mais Ñor Medina était un pilote expérimenté, et la façon dont il louvoyait à travers les ravins et les fondrières bannissait toute crainte de mon esprit. Dans les passages étroits et périlleux, il marchait devant sans parler et je le suivais, imitant son silence; quand la largeur du chemin nous permettait de trotter côte à côte, nous charmions l'ennui du voyage en devisant, non pas de faits d'amour et de guerre, comme la Môle et Coconnas, mais de la probabilité de trouver à la fin du jour une cahute hospitalière et quelque chose à mettre sous la dent.

Sur les deux heures, quelques jolis nuages blancs, de

l'espèce que les marins nomment balles de coton, et les savants *cirro-cumuli*, apparurent dans le ciel comme un vol de colombes. En peu d'instants ces nuages grandirent, se rapprochèrent et finirent par voiler le disque du soleil. Un orage se préparait. Nous cherchâmes des yeux un abri quelconque. Le site en était dépourvu. Les montagnes même n'offraient ni grotte, ni crevasse où nous pussions nous réfugier; alors nous précipitâmes le pas de nos mules, ne sachant trop où nous conduirait cette marche forcée, et mus seulement par cette frayeur du danger et ce besoin de s'y soustraire qui caractérisent toutes les créatures. Au moment où du trot rapide nous passions au petit galop, le vent se mit à souffler par brusques bouffées, amoncelant les uns sur les autres, comme des glaçons dans une débâcle de fleuve, les nuages qui se rembrunissaient à vue d'œil. L'éclair et le tonnerre, qui se mirent aussitôt de la partie, semblèrent nous avertir que l'orage était proche et que les pieds de nos mules, fussent-ils doués de la légèreté de ceux d'Achille, lutteraient vainement de vitesse avec lui. Nous n'en continuâmes pas moins de fuir devant la tempête, levant parfois le nez pour juger de l'état du ciel, et l'enfouissant presque aussitôt dans l'immense cravate appelée *tapacara*, qui est d'uniforme obligé sous ces latitudes. Cependant les roulements du tonnerre se succédaient à de plus fréquents intervalles; les éclairs traçaient dans l'air de flamboyants lozanges; les nuages, entraînés par leur propre poids, s'abaissaient rapidement vers le sol; un jour livide éclairait le paysage qui se détachait en clair sur le fond de teinte neutre de l'horizon.

A un coup de tonnerre qui nous remplit d'épouvante et fit trembler sur leurs jarrets nos mules lancées à fond de train, les nuages crevèrent comme des outres trop pleines, et une pluie de grêlons s'abattit sur nos têtes. Pour nous garantir autant que possible de l'effroyable douche, nous nous pelotonnâmes sur nous-mêmes. Nos malheureuses bêtes, qui ne pouvaient faire de même, hennissaient de douleur au contact brutal de ces projectiles qui leur meurtrissaient les naseaux. Tout en nous apitoyant sur leur sort, nous les excitions de la voix, de l'éperon et de la bride. A la pluie de grêlons succéda une pluie de neige comme on n'en voit qu'à ces hauteurs. Cette neige tombait si dru qu'on ne découvrait rien à dix pas de soi. En un instant tout le paysage fut recouvert d'un linceul uniforme. Les mules profitèrent de la stupéfaction que nous causa cet incident pour ralentir le pas et marcher à leur guise. Nous cheminions à tâtons depuis un quart d'heure, quand une masse sombre se dessina à travers le rideau mouvant. « Dieu soit loué! » exclama Ñor Medina en tournant bride du côté de cette construction dont je ne pouvais encore m'expliquer la nature. En arrivant près d'elle, il me cria de mettre pied à terre. J'obéis avec d'autant plus de promptitude que la porte de ce logis était grande ouverte. Seulement, elle était si basse, que pour entrer je fus contraint de me mettre à genoux. Pendant que je prenais possession des lieux, Ñor Medina débarrassait les mules de leurs harnais qu'il recouvrait d'une toile cirée, et, se glissant par la chattière, ne tardait pas à me rejoindre. La neige tombait toujours à flocons pressés.

L'abri que nous venions de découvrir si à propos était une manière d'édifice formé de blocs énormes et recouvert d'un plafond monolithe. Une petite fenêtre pratiquée à hauteur d'homme et orientée au levant en éclairait à peine l'intérieur. Ce sépulcre, car c'en était un, pouvait avoir dix pieds carrés sur huit pieds de hauteur. Ses murs, en talus comme ceux des constructions égyptiennes, et d'une épaisseur formidable, avaient probablement vu passer bien des siècles et supporté bien des tempêtes. Je demandai à mon guide ce qu'il en pensait, et si quelque tradition se rattachait à ce sépulcre; mais la neige, en pénétrant les vêtements de l'homme, avait tari sa loquacité habituelle; il me répondit avec un bâillement: « C'est l'œuvre des païens aymaras. »

Je dus me contenter de cette réponse. Toutefois, en songeant que si quelque jour il m'arrivait, comme à tant d'autres, de raconter au public ce que j'avais vu en chemin, le public ne se contenterait pas, comme moi, de l'explication laconique de Ñor Medina, je battis le briquet, j'allumai un bout de bougie et, à la clarté de sa flamme, j'écrivis les lignes suivantes:

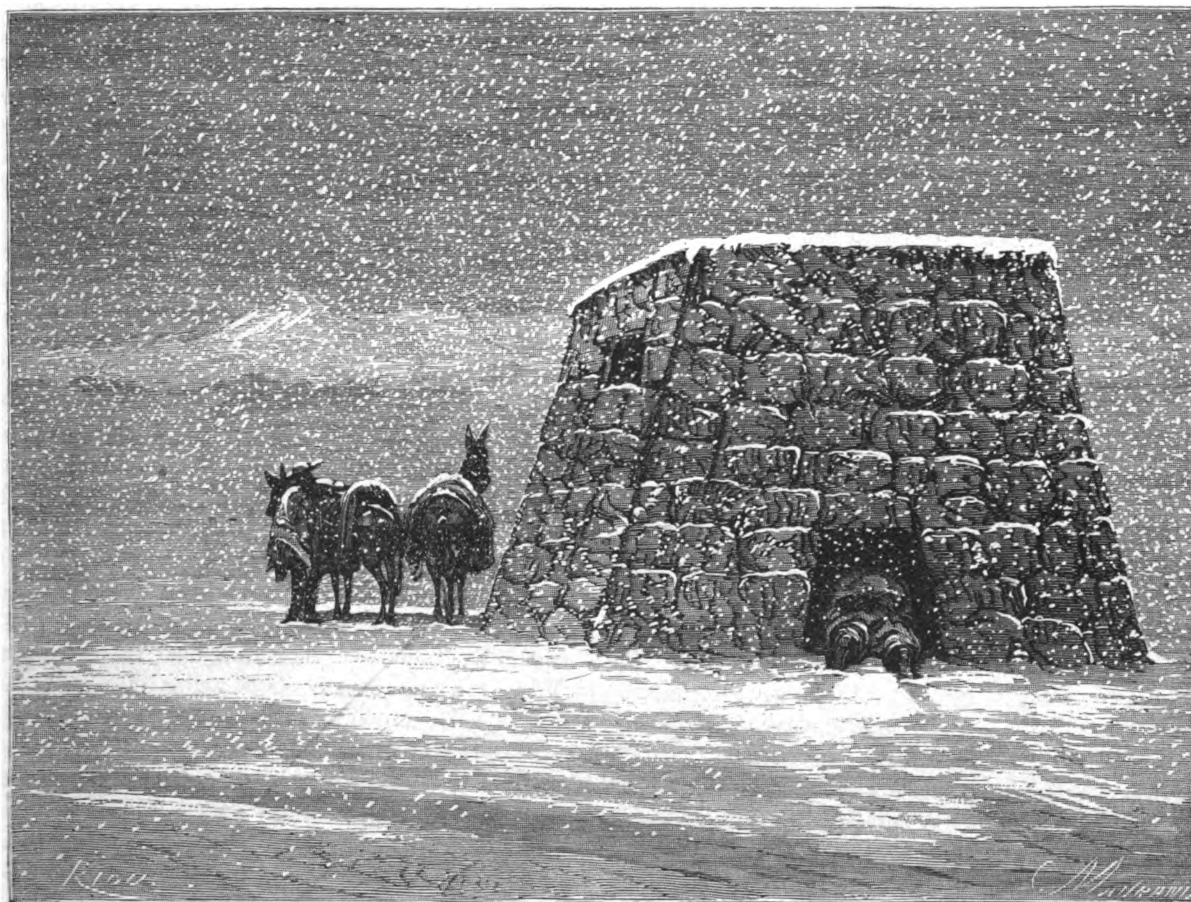
« Quand les Fils du Soleil vinrent s'établir au Pérou, la grande nation des Aymaras était en possession de la contrée qui s'étend de Lampa aux confins du Desaguadero et comprend, sous le nom de Collao, la région des Punas ou plateaux situés à l'est de la chaîne des Andes occidentales. Cette contrée, d'une longueur d'à peu près quatre-vingt-dix lieues sur une largeur moyenne de trente lieues, offrait en maint endroit des temples, des palais, des monuments divers, les uns intacts, les autres déjà en ruine, et dont l'architecture et la statuaire témoignaient d'une civilisation avancée. Les Aymaras, qui donnaient à ces constructions une date très-reculée, les attribuaient à la nation des Collahuas, dont ils se vantaient d'être issus. Suivant eux, cette nation était venue jadis d'un pays lointain, situé au nord du Pérou, et avait stationné longuement en différents lieux avant d'atteindre la région des plateaux péruviens, qui, en souvenir d'elle, avait porté depuis le nom de Collao.

« Ces ancêtres des Aymaras, toujours au dire de ceux-ci, croyaient, d'après des peintures hiéroglyphiques dont leurs chefs avaient seuls le secret, qu'avant le soleil qui les éclairait, il y en avait déjà eu quatre qui s'étaient éteints successivement, par suite d'une inondation, d'un tremblement de terre, d'un embrasement général et d'un ouragan, anéantissant avec eux les espèces créées. Après la disparition du quatrième soleil, le monde avait été plongé dans les ténèbres pendant vingt-cinq ans. C'est au milieu de cette nuit profonde, et dix ans avant l'apparition d'un cinquième soleil, que le genre humain avait été régénéré. Le grand Ouvrier, en façonnant de nouveau un homme et une femme, avait allumé, pour les éclairer, ce cinquième soleil, qui comptait déjà mille ans de durée.

« Au reste, cette fiction astrologique, que les Aymaras tenaient des Collahuas et qui a servi de base à un sys-

tème particulier de cosmogonie, était commune à tout un groupe de peuples parlant la même langue : les Toltèques, les Cicimèques, les Nahuatlaques, les Acolhues, les Tlascaltèques, les Aztèques, etc., qui, vers les premiers siècles de notre ère, habitaient le pays d'Anahuac, dans la Nouvelle-Espagne. Ces peuples disaient l'avoir reçue, ainsi que leur civilisation, leur architecture, leurs quippus[1] et leurs hiéroglyphes, des Olmèques et des Xicalanques, deux nations puissantes qui les avaient précédés et qui, elles-mêmes, se vantaient de remonter à une haute antiquité.

« Pour en revenir aux Aymaras, l'établissement des Incas au Pérou, en déterminant un déplacement chez la plupart des nations andéennes, eut pour effet de déposséder ce peuple du pays qu'il occupait depuis longtemps. Déjà, sous Sinchi-Roca, deuxième empereur péruvien, il avait abandonné les *Condesuyos* [1] de Cuzco et se reculait de plus en plus à l'ouest, pour se soustraire à la domination des Fils du Soleil. Le troisième Inca, Lloque-Yupanqui, porta ses armes vers cette partie du Collao, dont le lac de Titicaca et ses monuments sont le centre historique ; occupé à subjuguer les Aymaras établis dans le sud, il laissa reposer ceux d'entre eux qui vivaient à l'ouest. Mayta-Capac, son successeur, attaqua cette nation sur deux points opposés de son territoire. Après avoir soumis les Aymaras de Tiahuanacu, dans le haut



L'hospitalité du sépulcre.

Pérou, il marcha contre ceux de Parihuanacocha, le lac des Flamants, situé presque sous le quinzième degré, et les asservit également.

« Ce cercle de conquêtes, successivement agrandi par chaque empereur, avait, en touchant aux points que nous venons d'indiquer, refoulé vers la côte du Pacifique les Aymaras, qui étaient encore libres. Quelques familles de cette nation s'étaient arrêtées à l'entrée des vallées occidentales, où leurs restes se voient encore [2] ; d'autres s'étaient avancées jusqu'à la mer et s'étaient mêlées aux peuplades ichthyophages qui, à cette époque, habitaient les rivages de l'Océan, entre le quatorzième et le vingt-quatrième degré [3]. Au quinzième siècle, les con-

1. Les *quippus* ou fils de laine de couleur dont se servaient les Péruviens pour conserver les dates et les traditions, n'avaient pas été inventés par eux, comme on l'a cru longtemps. L'usage des quippus existait chez les Canadiens et très-anciennement chez les Chinois. Les nations mexicaines que nous avons citées s'en servaient également et les appelaient *nepohualtzitzin* (*Vide* Botturini).

1. Du quechua *cunti* ouest, *suyu* direction. Une des quatre divisions de l'empire établies par Manco-Capac.

2. L'ossuaire aymara, dont le premier nous avons révélé l'existence, est situé à quatre lieues sud-sud-est d'Islay, au milieu de la zone de cendres trachytiques qui s'étend de ce port à l'entrée du val de Tambo appelée l'Arenal.

3. Les *Quellcas* (hodiè *Quilcas*), les *Moquehuas*, les *Llipis*, les *Chancus* (hodiè *Changos*).

quêtes que l'Inca Capac-Yupanqui étendit jusqu'au Chili ayant amené l'extinction presque totale de ces peuplades, les Aymaras disparurent avec elles du littoral. Seuls, les individus de cette nation qui avaient subi antérieurement le joug des Incas continuèrent d'occuper dans la Sierra une partie de l'ancien territoire de leurs pères. Aujourd'hui on compte environ deux cent mille de ces indigènes disséminés sur la frontière bolivanio-péruvienne, et dans les sept départements du haut Pérou.

« Parmi les anciennes coutumes de cette nation, une des plus singulières, et qui peut aider l'ethnographe à retrouver les traces de son passage à travers les deux continents, cette coutume était de déformer en naissant la boîte osseuse de ces individus et de lui donner une forme conique au moyen de planchettes rembourrées de coton et comprimées par des ligatures. Les squelettes d'Aymaras qu'on trouve dans le voisinage de la mer, entre le seizième et le dix-huitième degré, sont parfaitement reconnaissables à leur tête oblongue ou obovalée. Un œuf dont une des pointes formerait le *facies* peut en donner une idée assez exacte.

« Le mode d'inhumation usité chez ces Indiens au temps de leur splendeur est aussi fort étrange, et ne se retrouve chez aucune des nations de l'Amérique du Sud. Leurs tombeaux, appelés *chulpas*, avaient la figure d'une



Vue intérieure d'une chulpa.

pyramide tronquée de vingt à trente pieds d'élévation. Cette pyramide, construite en briques de terre non cuites (*tapias*), avait plusieurs assises en retrait, et rappelait, par sa configuration générale, les *téocallis* mexicains dont l'idée première paraît empruntée au temple de Bel. Quelquefois les tombeaux des Aymaras étaient de simples monuments bâtis dans l'appareil cyclopéen, recouverts d'un plafond monolythe, se composant à l'intérieur d'une chambre carrée — celle où j'écris ces lignes — avec une porte basse au couchant et une petite fenêtre orientée au levant. Parfois encore ces tombeaux avaient la forme d'un obélisque dont l'élévation, de huit à dix mètres, était deux fois la largeur de leur base. Ces derniers étaient couverts d'un toit incliné et bâtis en simple torchis. Chaque tombeau du genre de celui où nous nous trouvons était affecté à une douzaine d'individus dont les corps, embaumés avec le *chenopodium ambrosioides* des vallées voisines et revêtus de leurs habits ou affublés d'un sac tissé avec les feuilles du totora et échancré à l'endroit du visage, étaient assis en cercle et se touchant par les pieds, figuraient les jantes d'une roue. Chaque mort avait près de lui, à titre de provisions et d'ustensiles de ménage, des épis de maïs, un pot de chicha, une gamelle et une cuillère. Si c'était un homme, on ajoutait à ces objets une fronde, une macana ou massue, des engins de chasse ou de pêche et un rou-

leau de tresses de laine. Si c'était une femme, on plaçait près d'elle une petite corbeille façonnée avec les tiges du jarava, des pelotons de laine de lama, des navettes et des aiguilles à tricoter fournies par les longues épines noires du *cactus quisco*[1]. Une fois ce tombeau en possession du nombre d'hôtes qu'il devait contenir, on en murait la porte. La fenêtre seule restait ouverte, probablement pour que les passants à qui l'idée viendrait d'y appliquer leur œil, pussent puiser un enseignement ou une consolation dans le calme spectacle de ces morts assis côte à côte, et se regardant avec leurs orbites creuses. Chaque matin, le soleil levant dardait un rayon d'or dans l'intérieur de ces sépulcres, et réchauffait un moment, mais sans les ranimer, ces parchemins jaunis qui autrefois avaient été des hommes. Quelques-unes de ces chulpas existent encore aujourd'hui, mais vides et profanées. Français, Anglais, Allemands ont mis de concert la pioche dans ces monuments, et les momies qu'ils renfermaient, arrachées à leur sommeil séculaire, ont été transportées dans les musées d'Europe, où elles grimacent derrière quelque vitrage en attendant le jour de la résurrection.... »

Comme j'achevais d'écrire cette ligne, Ñor Medina, qui n'avait cessé d'observer l'état du ciel, me dit que la neige ne tombait plus et qu'il fallait nous remettre en route. Il était quatre heures. Nous allâmes rejoindre nos montures dont les crins, roidis par le verglas, me rappelèrent Rifax et Stinfax, ces coursiers d'Odin à la crinière gelée. Les pauvres bêtes n'avaient pas bougé de l'endroit où nous les avions laissées. Mon guide leur tapota la croupe pour les consoler du mauvais quart d'heure qu'elles venaient de passer; puis, quand il les eut sellées et harnachées, nous nous éloignâmes du sépulcre aymara.

Après une heure de marche, je découvris à ma droite, cachée dans les plis du terrain, une jolie rivière qui serpentait toute joyeuse à travers des roches qu'elle frangeait d'un liséré d'écume. Je la montrai à Ñor Medina, qui me dit que cette rivière était le filet d'eau que j'avais vu sortir du creux d'un rocher, près de la poste d'Apo. Vingt lieues de cours au milieu des neiges de la Sierra avaient opéré ce prodige. « Ainsi naissent et grandissent les sociétés et les empires, » dis-je à mon guide, qui sourit en manière d'approbation. Le chemin que nous suivions se rapprocha bientôt de la rivière et nous permit d'en côtoyer les bords. Aux endroits dépourvus de pierres, sa nappe s'étalait doucement sur un lit de sable quartzeux si blanc, si fin, si doux à l'œil, qu'un moment je fus tenté de mettre pied à terre, d'ôter ma chaussure et de marcher avec elle vers le gouffre inconnu qui devait l'engloutir. Le jour qui déjà tirait à sa fin m'empêcha de donner suite à cette idée. Je me contentai d'y plonger, à l'aide d'un bout de ficelle, le gobelet d'étain qui, en voyage, me servait de verre, de bol et de tasse, et je bus quelques gorgées de son eau limpide et glacée.

Comme les environs n'offraient ni poste ni pascana où nous pussions nous arrêter pour passer la nuit, et que le hameau de Compuerta, seul endroit habité au dire de mon guide, était encore éloigné de deux lieues, nous éperonnâmes vivement nos montures. La tempête de l'après-midi avait balayé du ciel jusqu'à son plus petit nuage. A cette heure, rien ne tachait l'immense coupole d'azur que le soleil couchant teignait d'une pourpre orangée. Chemin faisant, nous trouvâmes une lagune d'un quart de lieue de circuit, bordée de totoras à larges feuilles — *juncus peruvianus*. — Cette « goutte d'eau limpide où se mirait le ciel, » comme dit un poëte, servait d'asile à des palmipèdes, grèbes, plongeons, sarcelles, qui s'ébattaient et nasillaient en attendant la nuit. Une entaille pratiquée à la vasque de ce bassin laissait fuir le trop-plein de ses eaux dans un ravin qui communiquait avec la rivière. A deux cents pas de cette lagune, j'en découvris une autre exactement pareille, mais située sur la rive droite du cours d'eau que nous côtoyions. Ñor Medina s'empressa de m'apprendre qu'à partir de ces deux lagunes, dont la première se nommait *Ccoricocha* — le lac d'or — et la seconde *Colquecocha* — le lac d'argent — la rivière que nous avions vue naître à Apo, et qui jusqu'alors s'était appelée Rio de Cuevilla, prenait le nom de Rio de Compuerta. Je notai le renseignement, et comme je demandais à l'homme si le hameau de Compuerta était encore bien éloigné, il me montra, à quelques jets de flèche de la seconde lagune, un groupe de masures appuyées contre une colline. Nous traversâmes la rivière sur un banc de sable qui semblait placé là tout exprès pour faciliter le transit d'une rive à l'autre, et nous nous dirigeâmes vers ces demeures, qu'à leurs pans de mur tombés par places on eût pu croire inhabitées, si le filet de fumée qui s'échappait du toit de l'une d'elles n'eût révélé la présence de l'homme.

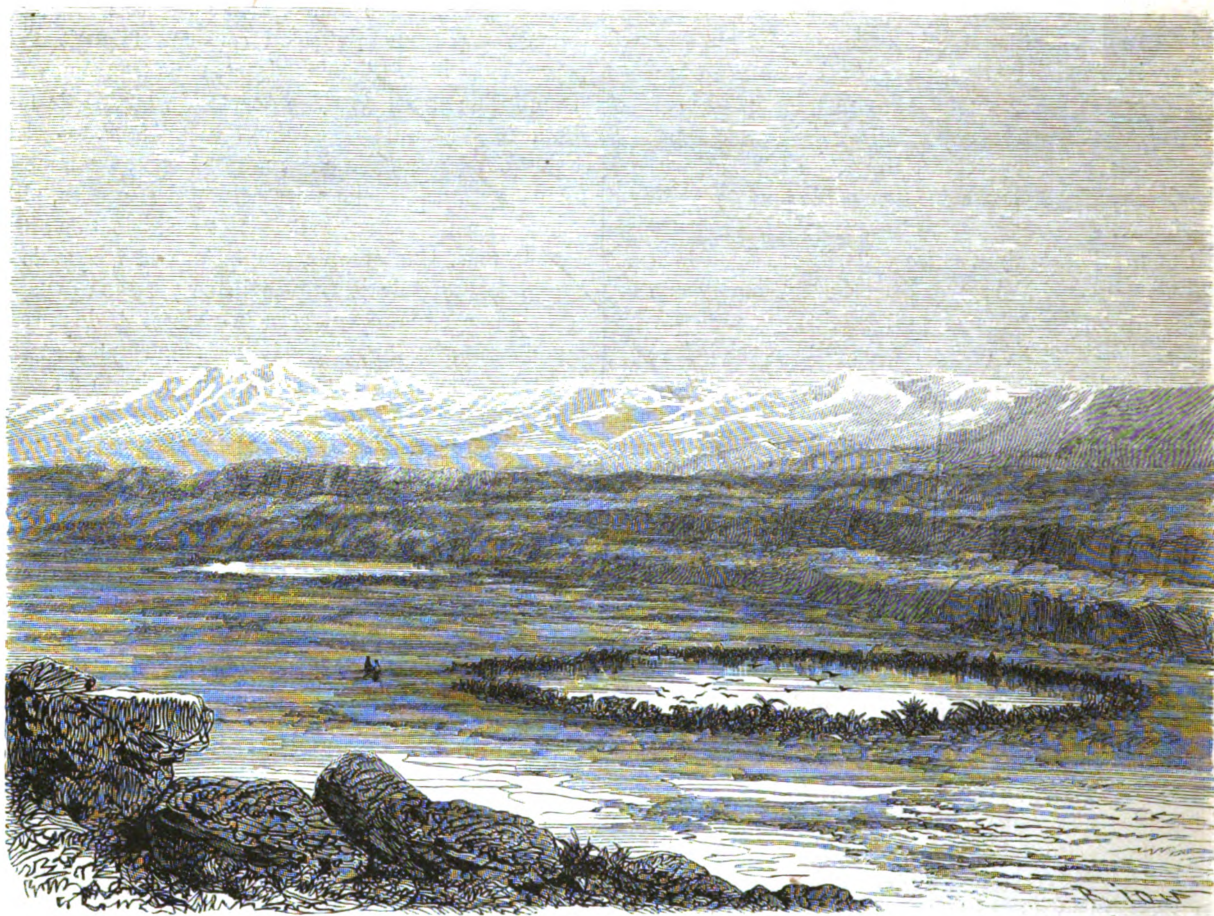
Au bruit que nous fîmes en arrivant, la porte de cette habitation s'entr'ouvrit, une Indienne avança la tête, nous examina d'un air effaré, et rassurée apparemment par notre extérieur pacifique, demanda à mon guide

1. Les collines de Cocotea, de Tambo et de Mejillones, les alentours d'Iquique, le morro d'Arica, etc., offrent en maint endroit des *huacas* ou sépultures d'Indiens Changos, Aymaras, Quechuas, d'une époque antérieure à la conquête espagnole et dans lesquelles on retrouve des objets de même nature. La nationalité des momies se dénonce à première vue, tant par la construction des huacas qui les renferment que par la position donnée aux individus dans le tombeau. Ainsi, les huacas des Changos ont jusqu'à huit pieds de profondeur et le mort y est couché sur le dos. Celles des Aymaras sont des cavités circulaires, au fond desquelles l'individu, enveloppé d'une mante de laine, d'une natte ou d'un sac de jonc, est simplement assis. Les huacas des Quechuas, qui ont à peine quatre pieds de profondeur, sont de figure ellipsoïde et revêtues à l'intérieur de petites pierres plates. Le cadavre y est placé comme l'enfant dans le sein de sa mère, c'est-à-dire accroupi sur les talons, les genoux ramenés au niveau du menton, les coudes posés sur les cuisses et les poings fermés emboîtés dans les yeux.

Les vêtements et les tissus de laine qui enveloppent ces momies, ainsi que les divers objets placés à côté d'elles, se ressemblent et sont généralement fort grossiers. Dans la plupart de ces huacas, nous avons trouvé des épis de maïs et de la chicha. Le grain de maïs était devenu couleur de vieil acajou, mais avait conservé son lustre. Le peu de chicha qui restait au fond des *cantarros* de terre cuite, hermétiquement clos, avait la teinte et la consistance de la mélasse.

quel bon vent le poussait en ces lieux; de moi, il n'en fut pas plus question que si j'eusse été une des sacoches attachées au dos de nos mules; mais j'étais habitué aux manières des Quechuas, et cette indifférence pour ma personne ne m'émut nullement. Après quelques mots échangés avec cette femme, mon guide m'engagea à mettre pied à terre et à chercher dans le logis un endroit à ma convenance. Je regardai l'Indienne pour lire dans ses yeux si la chose lui agréait ou non, mais en surprenant mon regard, elle fit volte-face et me montra son dos. « Qui ne dit mot, consent, » pensai-je, et je passai fièrement auprès d'elle.

Ce que Ñor Medina, par égard sans doute pour le sexe de notre hôtesse, venait d'appeler un logis était un espace carré, noir, enfumé, sordide; des vêtements en lambeaux pendaient de toutes parts, accrochés aux perches du toit. La couleur primitive de ces haillons avait disparu sous un enduit de suie. Un feu de déjections de lama brûlait au centre de la pièce, répandant une odeur de musc qui, jointe à l'épaisse fumée qui s'en échappait, affectait à la fois la vue et l'odorat. Une marmite placée devant ce feu annonçait les préparatifs d'un souper quelconque. J'en levai le couvercle et je vis un de ces brouets composés d'eau claire et de farine de maïs dont les Indiens des hauteurs s'alimentent, faute de mieux. Le régal me parut médiocre. Je traînai un escabeau devant le feu,



Le lac d'or et le lac d'argent.

et comme je réfléchissais en remuant les braises à la maigre chère qui m'attendait, un coq, domicilié dans un coin de la hutte, éleva sa voix éclatante. Je tressaillis à ce bruit insolite, puis je fis signe à Ñor Medina, qui entrait suivi de l'Indienne, de s'approcher de moi :

« Je n'aime pas l'*élagua*, lui dis-je tout bas en lui montrant le brouet lacédémonien qui mijotait dans la marmite; mais le coq qui vient de chanter ferait bien mon affaire; n'y aurait-il pas moyen de me le servir à souper?

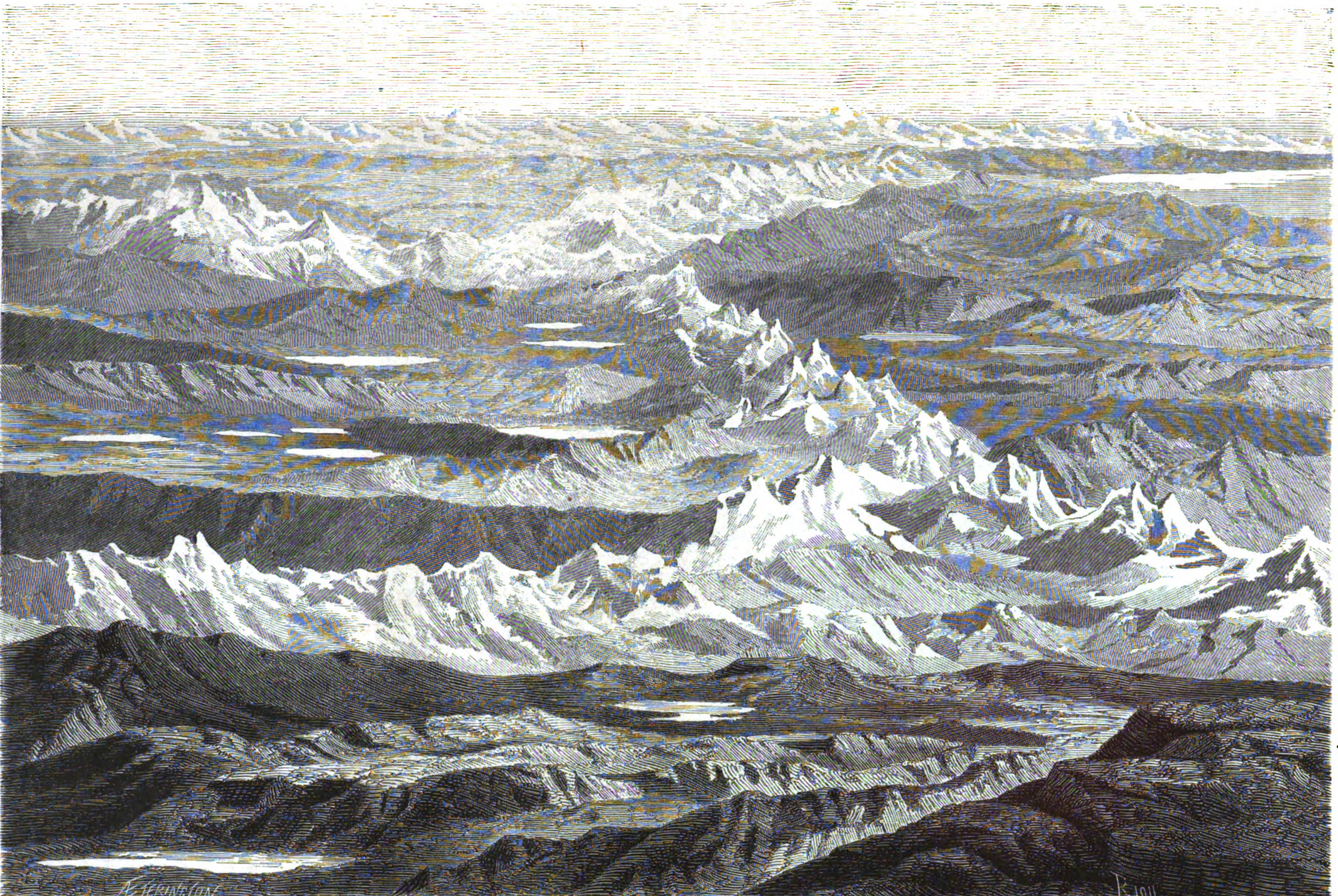
— Rien n'est plus facile, » me répondit-il sur le même ton. Alors, se tournant vers la femme : « Mamita, lui dit-il, va donc voir si les mules ne se sont pas écartées. »

L'Indienne sortit et resta un moment dehors. Quand elle revint, elle poussa un cri effroyable à l'aspect de Ñor Medina assis devant le feu, les jambes écartées et en train de plumer son coq favori, dont la jugulaire était déjà tranchée :

« Mamita, ce coq est bien maigre, » lui dit mon guide en réponse au cri qu'elle avait poussé.

« Ah! fils du diable, s'écria la femme en quechua, chien de métis, assassin et voleur! Tuer un coq que j'avais élevé et qui chantait si bien les heures! Que t'avait donc fait cette pauvre bête? » Là-dessus la malheureuse se mit à fondre en larmes.

« Paix! femme, interrompit gravement Ñor Medina,

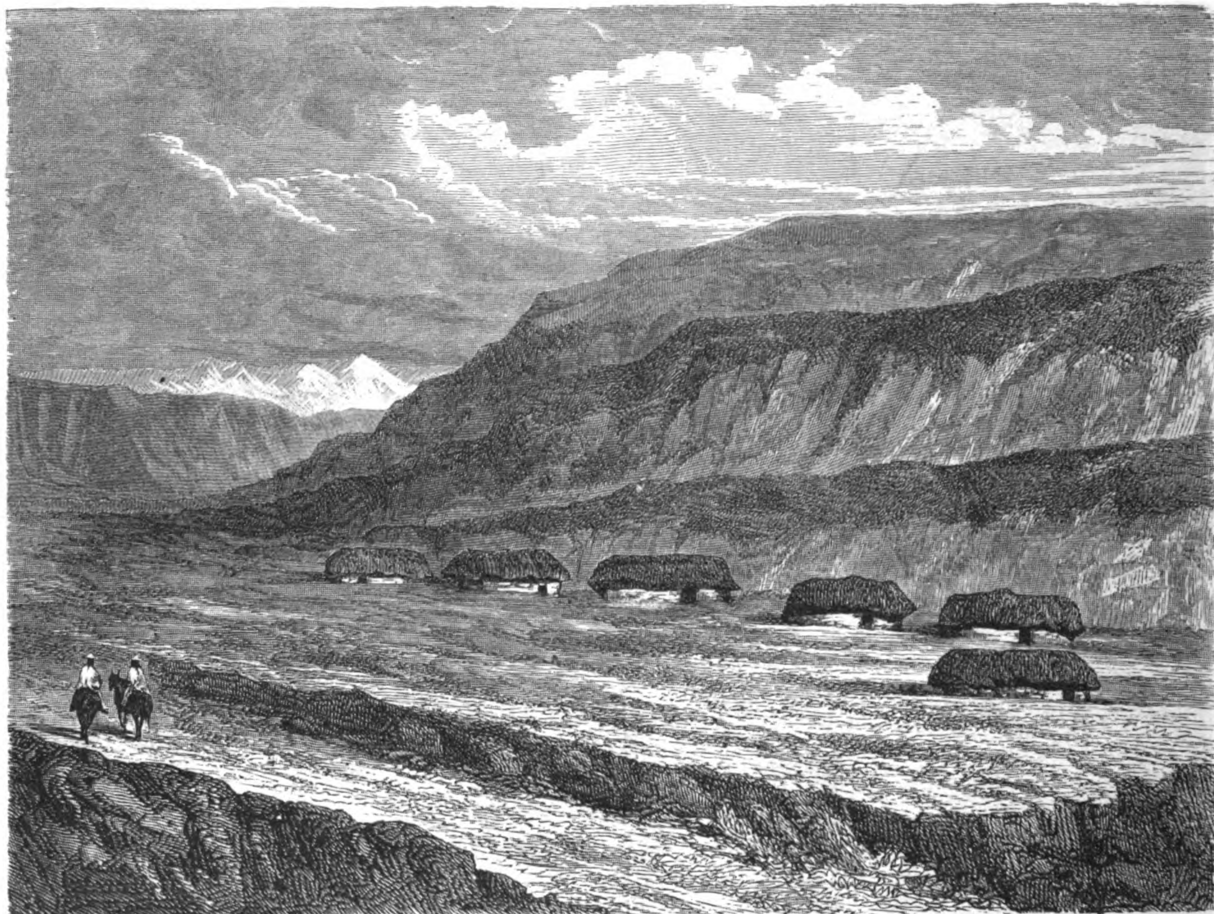


Panorama des Andes, entre le lac supérieur de Titicaca et le lac inférieur de Parihuanacocha.

l'élagua que tu cuisines n'est pas du goût de ce voyageur, et comme il lui fallait quelque chose à manger, ton coq s'est trouvé là fort à propos. D'ailleurs, on te le payera, ton coq maigre! Combien peut-il valoir, un réal, deux réaux? »

L'Indienne, accoutumée, comme ceux de sa caste, aux exactions souvent accompagnées de voies de fait des descendants des Espagnols, parut si surprise et si charmée en même temps qu'on offrît de lui rembourser ce que jusqu'alors on s'était contenté de lui prendre, que ses larmes tarirent subitement. Néanmoins, à l'air singulier dont elle regardait Ñor Medina, je jugeai qu'elle considérait comme dérisoire l'offre qu'il venait de lui faire, et pour mettre un terme à son anxiété, je tirai de ma poche une pièce de quatre réaux, que je lui remis en la priant d'excuser les façons un peu brusques de mon guide. Elle reçut la pièce d'argent avec un étonnement craintif, la tourna et la retourna comme pour s'assurer qu'elle n'était pas fausse, puis, lorsqu'elle parut convaincue de la bonté de son aloi, elle sourit et la glissa dans l'ourlet de sa jupe.

« Au fait, dit-elle en s'essuyant les yeux, j'aime mieux



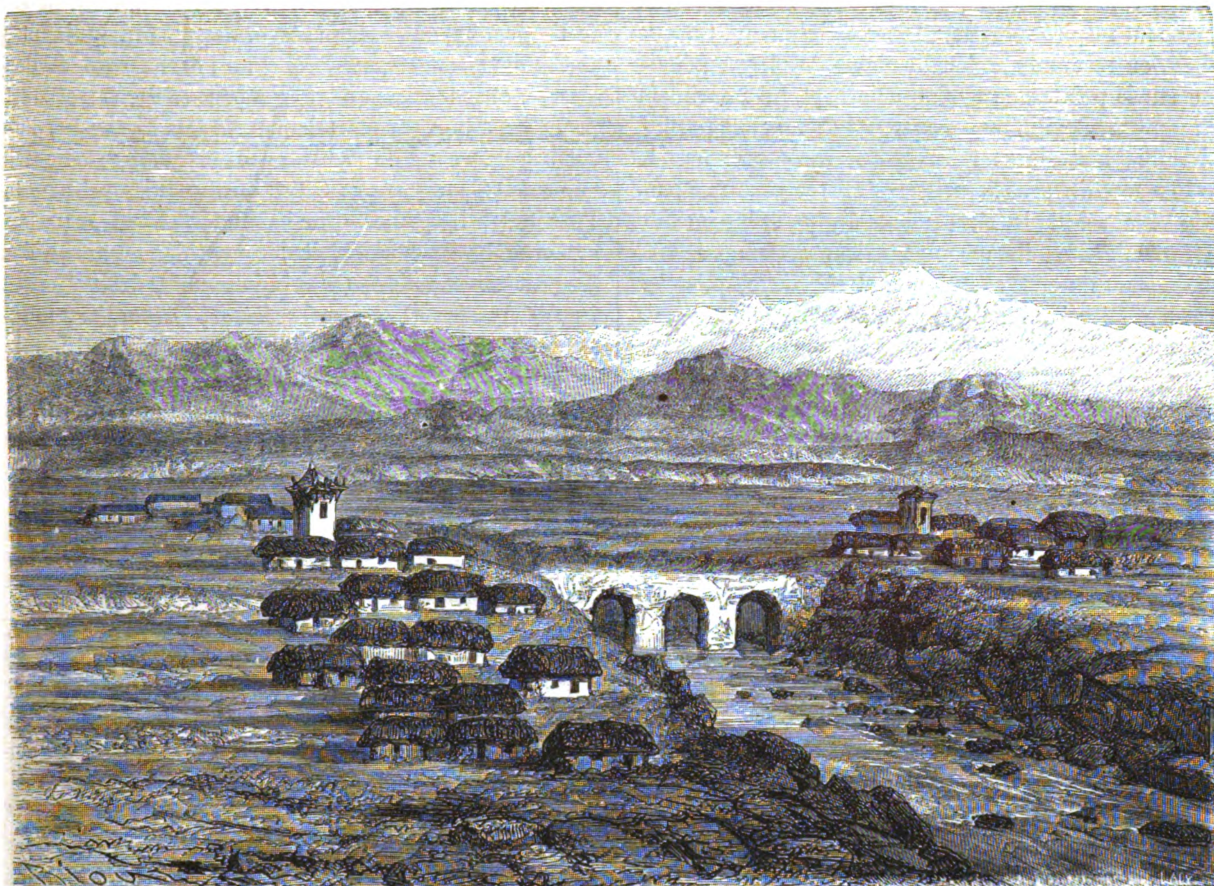
Le hameau de Compuerta.

qu'il en soit ainsi; l'*apuhualpacuna*[1] empêchait Juan de dormir, et tôt ou tard il eût fini par lui tordre le cou. » Et pour montrer à l'arriero qu'elle ne lui gardait point rancune, elle s'accroupit à côté de lui, prit une aile du volatile et se mit à en arracher les rémiges, pendant que Ñor Medina pratiquait sur l'autre aile la même opération. Grâce à l'émulation dont se piquèrent nos personnages, le coq fut dépouillé en un instant de sa chape multicolore, flambé, vidé, démembré et jeté dans une terrine que la femme fournit de très-bonne grâce, ainsi que de la graisse de bœuf et quelques oignons qu'elle alla chercher dans un trou du mur qui paraissait lui tenir lieu d'office et de garde-manger. Quelques paroles gracieuses que je lui adressai en manière de remercîment et deux ou trois tapes amicales que Ñor Medina lui donna sur le dos rendirent à l'Indienne toute sa bonne humeur.

Paul MARCOY.

1. Littéralement : seigneur des poules.

(*La suite à la prochaine livraison.*)



Cabana et Cabanilla.

VOYAGE DE L'OCÉAN ATLANTIQUE A L'OCÉAN PACIFIQUE,

A TRAVERS L'AMÉRIQUE DU SUD,

PAR M. PAUL MARCOY[1].

1848-1860. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

PÉROU.

—

DEUXIÈME ÉTAPE.

D'AREQUIPA A LAMPA.

Cabana et Cabanilla. — Un prêtre selon l'Évangile. — Qui traite d'un colibri géant et de renoncules naines. — Aspect de Lampa à la nuit tombante. — Un négociant en rouenneries. — Manière d'honorer les saints. — De la fraise du Chili et de son emploi comme stimulant bachique. — Un lendemain de fête.

Pendant que mon souper cuisait, un bruit de voix s'entendit au dehors. « C'est Juan qui revient de la mine avec des amis, » dit la femme. Comme elle achevait, la porte s'ouvrit et quatre Indiens, enveloppés jusqu'aux yeux dans leurs ponchos rayés, parurent devant nous. En trouvant des inconnus établis chez eux, ils ne purent dissimuler une grimace; mais Ñor Medina leur ayant souhaité la bienvenue, et la femme ayant montré à son mari la demi-piastre qu'elle avait reçue, leurs physionomies, un instant hostiles, se déridèrent et sourirent à l'unisson. Tandis que les nouveaux venus se débarrassaient de leurs mantes, la femme alluma une de ces torches résineuses enveloppées dans des spathes de bananier et qu'on tire des vallées de l'Est. A la clarté de ce luminaire, qui jetait plus de fumée que de flamme, les Quechuas s'assirent à terre, tirèrent de leurs bissacs une

1. Suite. — Voy. pages 81 et la note 2, 97 et 241.

écuelle de bois qu'ils tendirent à l'hôtesse, et que celle-ci remplit jusqu'aux bords d'élagua fumante.

Alors commença une pantomime assez amusante, et dont se fût inspiré volontiers Pierrot-Debureau. Chaque Indien, en recevant son écuelle pleine, la plaça en équilibre sur la pointe de ses cinq doigts, et, lui imprimant un mouvement giratoire, commença de laper la portion de bouillie légèrement refroidie par son contact avec le bois. La rapidité avec laquelle ces braves gens manœuvraient leur sébile, les clignements d'yeux et les jeux de physionomie dont ils accompagnaient cette opération, constituaient un spectacle si neuf et si bizarre, qu'en les regardant faire j'oubliai que je n'avais rien pris depuis le matin.

Ñor Medina me le rappela en m'annonçant que le souper était servi. Il avait étendu à terre, en manière de nappe, le tapis de ma selle, placé au milieu la terrine et son contenu, affilé un morceau de bois destiné à remplacer la fourchette absente et mis à ma disposition un pot d'eau glacée. Je n'eus plus qu'à m'exécuter. J'achevai mon repas, et voyant que l'arriero accaparait à son profit les restes du souper, je le priai d'offrir à la maîtresse de céans, en témoignage de ma parfaite estime, un membre quelconque du volatile dont la chair coriace avait lassé mes muscles maxillaires. L'homme obéit avec empressement. Seulement, au lieu d'une aile ou d'une cuisse que j'aurais désiré lui voir offrir à notre hôtesse, ce fut un débris de carcasse qu'il lui donna, mais que celle-ci n'en suça pas moins avec un plaisir évident.

« Pauvre apuhualpacuna, dit-elle en se léchant les doigts, si quelque chose peut le consoler à présent, c'est de penser qu'il a été mangé par un caballero d'Espagne. »

La séance ne tarda pas à être levée. Les Quechuas, après s'être consultés à voix basse, disparurent en nous saluant d'un : *Quedense con Dios*. Au remue-ménage qui se fit dans la hutte voisine, je compris qu'ils se disposaient à y passer la nuit et nous abandonnaient l'entière possession de la pièce où nous nous trouvions. L'Indienne me confirma dans cette idée en ajoutant quelques poignées de crottin sec au feu sur le point de s'éteindre et en allant rejoindre son mari. Restés seuls, nous étendîmes nos pellons à quelques pas de l'âtre, et nous nous laissâmes choir dessus tout habillés. Cinq minutes après, nous dormions comme des bienheureux.

Le lendemain à six heures, nous nous mîmes en route. Les terrains présentaient de l'ouest à l'est une déclivité très-prononcée. A nos pieds, le paysage était caché par une brume blanche et épaisse dont le soleil, qui dépassait déjà l'horizon, colorait faiblement les bords. A mesure que nous descendions, le brouillard montait. Bientôt toute la partie inférieure des plateaux se dessina très-nette et très-distincte, tandis que le ciel restait voilé par l'épais amas de vapeurs. Au bout d'un moment, ces vapeurs commencèrent à se mouvoir et à rouler sur elles-mêmes, et passèrent du blanc opaque au roux transparent; puis l'immense rideau se déchira, nous laissant voir dans toute leur splendeur le bleu de l'éther et l'orbe du soleil levant.

De Compuerta à Cabana, où devait se terminer notre journée, on compte seulement six lieues, mais de ces lieues hispano-américaines qui équivalent à neuf lieues de France. En outre, le paysage, des plus insignifiants, n'offre dans son ensemble que de l'herbe rase et des pierres, et le touriste qui voyage pour se distraire court risque de s'ennuyer mortellement. Mais le savant, l'amant de Flore ou de Cybèle, peut y trouver matière à sonnets et à jouissances. Grâce aux lunettes qu'il porte d'habitude, lesquelles grossissent les objets et parfois les lui font voir doubles, il découvre dans l'herbe des *fragosas* rameux d'une taille lilliputienne, des fleurettes acaules, gentianes, *wernerias, loasas, lysipomias*, lobélies, etc., blanches pour la plupart et qui justifient le dicton local : *Oro en la costa y plata en la sierra*[1].

Du végétal, si ce même savant passe au minéral, là où le touriste n'a vu que des pierres, lui voit, toujours aidé de ses lunettes, de puissantes collines de porphyre trappéen, mélangé de feldspath nitreux et d'amphibole, et reconnait la qualité des matériaux employés par les Incas dans leurs belles constructions des onzième et douzième siècles.

Comme je ne voyageais ni en savant ni en touriste, mais en homme affairé, je ne cherchais dans le paysage ni distractions ni découvertes. Toute mon attention était concentrée sur ma mule que j'excitais de la voix et de l'éperon, en écoutant, sans y répondre, le bavardage soutenu de mon guide.

Depuis notre sortie de Compuerta, nous avions longé constamment les bords de sa rivière, afin d'éviter les montées et les descentes que nous eût occasionnées une marche en ligne directe vers le village de Cabana. Cette détermination avait été prise par Ñor Medina, non pas en vue de mon bien-être et de mon agrément, comme on pourrait le croire, mais seulement pour ménager les forces de ses bêtes, que ces passages successifs du nadir au zénith, disait-il, ennuyaient et lassaient considérablement. Tout autre à ma place se fût récrié et eût exigé que le digne arriero suivît la ligne horizontale, d'autant plus que la ligne courbe décrite par le chemin dont il avait fait choix allongeait quelque peu l'étape. Si je n'en fis rien, c'est qu'une considération d'amour-propre m'en empêcha. Je craignis de prêter à rire au brave homme, qui n'eût pas manqué de trouver extraordinaire qu'un voyageur se plaignît pour une lieue de plus qu'on l'obligeait à faire, quand de gaieté de cœur il en faisait lui-même vingt-six pour éviter de suivre la grande route.

Le soleil monta, les heures se succédèrent. La rivière de Compuerta, lasse de couler au sud-est, dévia à l'est et tourna au nord. Les terrains prirent une pente plus décidée. En ce moment nous devions être, nautiquement parlant, par le travers de Chucuytu. Le lac de Titicaca

1. *Or sur la côte et argent dans la sierra.* Presque toutes les fleurs qui croissent en vue de l'océan Pacifique et qui appartiennent aux genres *aster, helianthus, hieracium, actinea, chrysanthemum*, etc., sont en effet d'un jaune d'or, tandis que celles qu'on rencontre dans la sierra sont d'un blanc d'argent.

arrondissait, à quinze lieues de là, son immense vasque, et si quelque montagne se fût trouvée par hasard devant nous, debout à son sommet, nous eussions découvert la lagune sacrée, les treize îles disséminées sur sa surface et les quatorze rivières qui lui tributent leurs eaux. Dans l'impossibilité de récréer mes yeux par le spectacle de cette mer alpestre, tantôt endormie, tantôt furieuse, et qui domine de près de douze mille huit cents pieds le niveau de deux océans, j'évoquai jour par jour, pour me distraire, l'heureuse époque où, l'esprit débarrassé de tous soucis, je vagabondais sur ses plages, cherchant à surprendre dans leurs jeux aquatiques, mais sans jamais les découvrir, l'*araignée verte*, le *tourniquet* et le *triton barbu*, dont parle le P. Valera dans son *Histoire naturelle du Pérou*. Vainement aussi j'écartais les joncs et les roseaux pour y trouver le *polygonium amphibium*, qu'y vit fleurir le même père. Rebuté par mes recherches infructueuses, je m'arrêtais alors pour grignoter quelque biscuit ou faire des ricochets avec les cailloux blancs et noirs du rivage. Hélas! que le passé semble terne et mélancolique, lorsqu'on le considère à la clarté de la lampe du souvenir!

Au moment de quitter pour toujours ces hautes régions sur lesquelles tant de savants de cabinet ont écrit ou disserté, sans les avoir jamais vues, je me sentais m'y rattacher par tous les liens de l'habitude et de la sympathie. J'aurais voulu pouvoir emporter dans ma main, comme Karl le Grand son globe, cette contrée historique, dont l'antique civilisation de l'Inde, en marche à travers le monde, avait fait jadis un de ses foyers! Avec quelle ferveur d'ethnographe et quel enthousiasme d'archéologue je l'eusse déposée dans un musée d'Europe, à l'abri d'un volet vitré, afin que nos savants, en l'étudiant de près, pussent s'entendre une fois pour toutes sur son origine et ses développements successifs! Par malheur la chose était impossible.

Ces souvenirs du passé m'absorbèrent si complétement pendant quelques heures, que je ne sentis ni la faim, qui faisait courir de tumultueux borborygmes dans mes entrailles, ni le froid, qu'une brise déliée comme une pointe d'aiguille apportait des Andes neigeuses du Crucero à mesure que le soleil déclinait derrière nous. Je ne remarquai pas non plus qu'à l'extrémité de la puna que nous traversions, se dessinaient comme des points blancs et bruns les maisons de deux villages placés en regard et séparés par la largeur de la rivière de Compuerta. Il ne fallut rien moins qu'une exclamation de Ñor Medina et l'annonce que nous touchions au terme de notre course, pour m'arracher à ma préoccupation et jeter bas l'échafaudage d'hypothèses que j'étais en train d'élever.

A peine eus-je su que les deux villages en vue étaient ceux de Cabana et de Cabanilla, que mon estomac revendiqua ses droits trop longtemps méconnus.

« J'ai une faim du diable! exclamai-je.

— Moi, un appétit d'enfer! me répondit Ñor Medina.

— Si nous piquions un peu pour arriver plus vite, ajoutai-je

— Bah! nous arriverons toujours assez tôt, » me répliqua mon guide, qui, comme tout arriero loueur de mules, craignait de fatiguer ses bêtes.

Un moment après nous entrions dans le village de Cabana, laissant à notre droite celui de Cabanilla, qu'un pont de trois arches grossièrement construit, mais construit en grès trachytique, rattache à son voisin comme par un trait d'union placé sur la rivière.

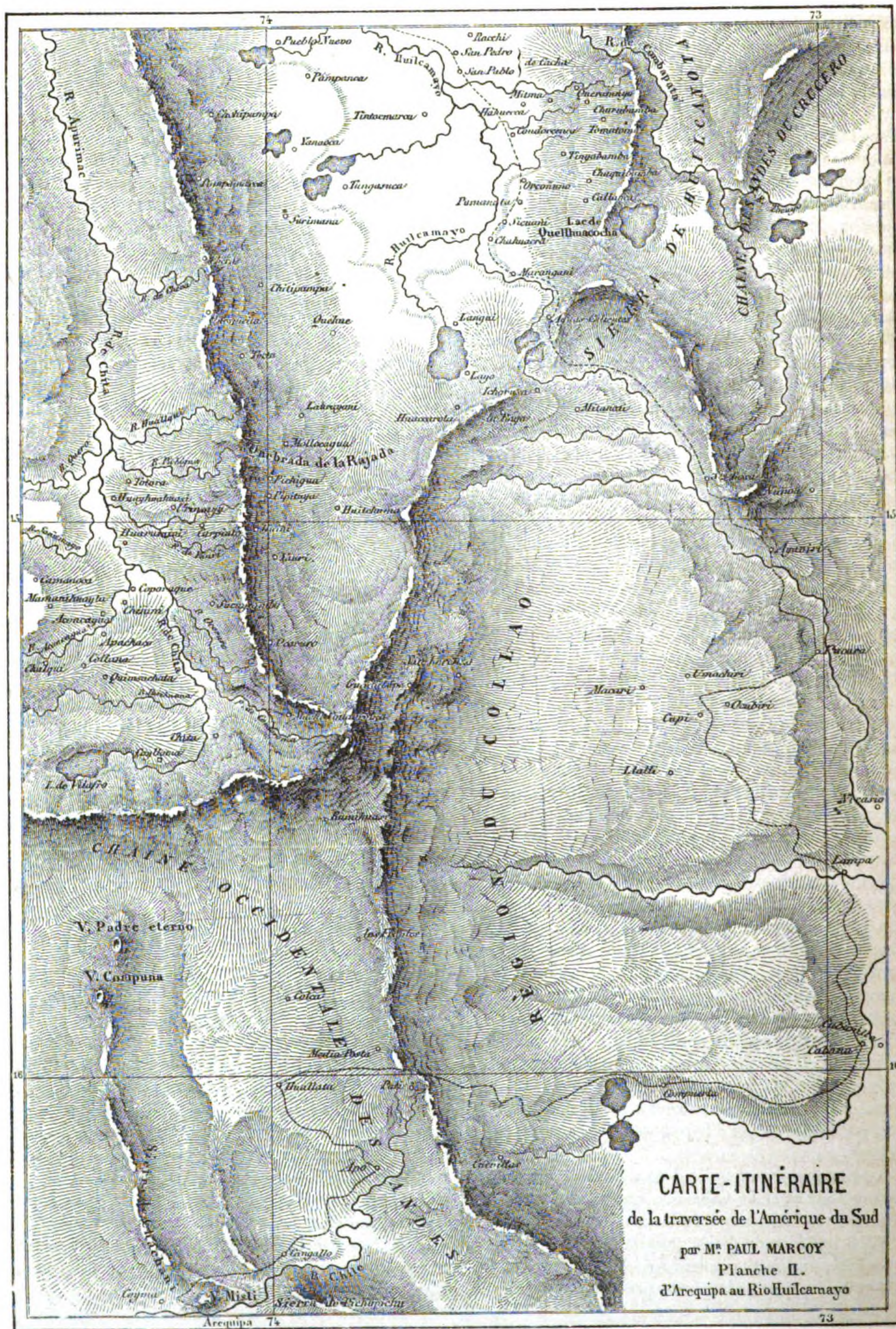
Cabana, que les faiseurs de statistique péruviens, par une modestie de bon goût assez rare chez eux, ont mentionné simplement dans leurs petits recueils, sans attacher à son nom une flamboyante épithète, n'est *ni* une capitale *illustre*, ni une cité *méritante*, ni une bourgade *héroïque*. C'est un groupe de maisonnettes construites avec des éclats de pierre et de la boue, couvertes en ichu, ce chaume rigide des Cordillères, et dont l'ensemble offre la figure d'un Z. Le milieu du jambage de cette lettre forme, en s'évidant, une manière de petite place occupée par l'église, humble bâtiment bâti en torchis et surmonté d'un clocheton carré dont la toiture en saillie, supportée par des perches que le temps a tordues, est retroussée comme un toit de pagode. Sur ce clocheton, qu'éclairait en ce moment un rayon de soleil couchant, une douzaine d'urubus noirs [1], véritables croque-morts emplumés, étaient alignés dans l'immobilité de pose qui caractérise cet oiseau coprophage.

Les hennissements de nos mules qui avaient flairé l'écurie, et les jurons sonores par lesquels Ñor Medina crut devoir annoncer notre entrée, n'attirèrent personne sur le seuil des maisons. Le morne village paraissait enchanté ou dépeuplé par une peste. A l'observation que j'en fis à mon guide, il répondit que les habitants de la localité étaient probablement allés explorer les quebradas, les rivières et les ruisseaux des alentours, pour se procurer quelques pepitas ou quelques morceaux de minerai d'argent, avec lesquels ils acquittent leurs redevances.

« Mais l'abolition du tribut a été décrétée, objectai-je à l'homme, et, conséquemment, l'Indien n'a plus rien à payer à l'État.

— *Cabal!* me répondit-il; mais si l'Indien n'a plus de tribut à payer à l'État, il a toujours ses petits comptes à régler avec le sous-préfet de la province, le gobernador et l'alcade. Je ne dis rien du seigneur évêque, du curé, du vicaire et des moines de nos couvents, saintes gens qui ne tiennent pas à l'argent et se contentent de prélever une dime sur les récoltes de pommes de terre, de chuño, d'avoine ou de quinua que peut faire l'Indien. Souvent ce dernier n'a pas de récolte; mais alors sa femme a une quenouille; elle file et remet au diezmero [2] quelques pelotons de laine de lama, qui sont toujours reçus avec plaisir. A défaut de laine, elle a des cochons d'Inde, une poule, des œufs, un pain de suif, que sais-je! Elle en fait cadeau, et les petits cadeaux entretiennent l'amitié. Nos Indiens le savent si bien, que tout en rechignant un peu, ils ne manquent pas de s'exécuter.

1. Percnoptère urubu.
2. Individu chargé de recueillir les dîmes.



Gravée chez Erhard 42 Rue Bonaparte

quand vient le moment de faire leur cour aux autorités civiles et religieuses.

— Mais c'est d'un arbitraire épouvantable ! exclamai-je.

— Par politesse, je ne contredirai pas Votre Seigneurie, me répliqua l'arriero, mais l'Indien voit assurément la chose d'un autre œil ; s'il grogne quelquefois, jamais il ne crie. En bien des choses l'habitude fait tout. J'ajouterai même que la plupart des Punarunacunas[1] considèrent comme une partie de plaisir leur excursion dans les quebradas à la recherche d'un peu de métal. Seulement, ils aimeraient assez à faire seuls cette tournée : — tous sont mariés légitimement, et l'homme marié n'est pas fâché d'être libre un moment. Mais l'Évangile ayant fait une loi à la femme de suivre son mari, l'Indienne, sans s'embarrasser si la chose plaît ou non à son seigneur et maître, part à sa suite sous prétexte de lui faire à manger et de raccommoder ses chausses, mais en réalité pour le faire enrager ; puis, comme les enfants ne sauraient vivre sans leur mère et que les chiens s'ennuieraient sans les enfants, gens et bêtes abandonnent momentanément leur village ; c'est ce qui vous explique la solitude complète de celui-ci.

« Nos Indiens vont rester dix à douze jours en campagne. Au bout de ce temps, s'ils ont rempli leur chuspa de métal, ils prélèveront sur le tout quelques piastres dont ils sont redevables aux autorités supérieures. Avec le reste de la somme ils achèteront de l'eau-de-vie et de la coca, puis de retour chez eux, ils danseront au son de la trompette de fer-blanc et du charango, boiront, s'enivreront et rosseront leurs femmes d'importance pour apprendre à celles-ci à ne pas abandonner une autre fois le toit conjugal. Mais ce sera peine perdue. La femme est incorrigible par nature, et par goût, l'Indienne aime à être battue. Cela flatte son amour-propre. Une bonne volée de coups de bâton ou d'une corde à nœuds, administrée de temps en temps par celui qu'elle appelle son palomachay[2] ou pigeon chéri, lui prouve mieux que des protestations et des serments sans fin, que l'homme en question l'a choisie pour compagne et continue à la chérir entre toutes les femmes.... »

Ici la dissertation de Ñor Medina fut interrompue par les aboiements d'un chien qui semblait affecté d'une laryngite.

« C'est l'alco du curé, me dit-il, un pauvre animal devenu inutile comme son maître. »

Nous tournions en ce moment l'angle d'une muraille à peu près écroulée, et j'aperçus une bicoque adossée au chevet de l'église, dont le toit de chaume en saillie l'abritait du vent du nord, comme le feuillage d'une branche abrite le nid de l'oiseau. Cette demeure, percée d'une porte et d'une fenêtre, était si basse, qu'un homme à cheval eût pu, en se dressant sur ses étriers, s'accouder sur son faîte.

Un badigeon blanc égayait son humble façade. Sur le rebord de la fenêtre, dans un pot de terre commune, mais d'un galbe qui rappelait l'art des Étrusques, s'épanouissait une touffe de ces alstrœmères improprement appelées par nos horticulteurs *lis des Incas*[1] et dont la variété *tomentosa*, que je reconnus d'un coup d'œil, végète à l'ombre des buissons en certaines expositions abritées de l'Entre-Sierra. La vue de ces jolies fleurs aux pétales d'un rose verdâtre ponctué de rouge brun me causa une sensation de plaisir. Elles dénotaient chez leur possesseur une certaine délicatesse d'organisation qui me parut d'un bon augure pour le repas et la couchée que je comptais réclamer de lui. Comme le chien, un malheureux roquet édenté, chassieux, hérissé, redoublait ses aboiements en nous voyant mettre pied à terre, une vieille femme parut au seuil de la maison et nous regarda d'un air étonné.


Alstrœmeria.

« *Dios bendiga à U. mamita*[2], lui cria mon guide d'un ton à la fois respectueux et familier.

— *Allillamanta Hueracocha*[3], » répondit la femme dans l'idiome des Quechuas.

Le mode de salut et la différence d'idiome entre les deux personnages témoignaient non-seulement d'un degré de civilisation de plus chez l'un que chez l'autre, mais dans le titre d'honneur que l'inconnue venait de décerner au muletier en réponse à la qualification de « petite mère » qu'elle en avait reçue, il y avait comme l'aveu tacite d'une infériorité de position dont je fus frappé malgré moi. Toutefois, je n'eus pas le temps de questionner mon guide à cet égard. La vieille femme, en apprenant par lui que je désirais voir le curé Cabrera, venait de m'inviter à entrer dans sa maison, où je la suivis, laissant Ñor Medina desseller nos mules.

Parvenue au fond de la première pièce, qui paraissait servir d'antichambre, de cuisine et de salle à manger, ma conductrice s'arrêta pour me demander timidement si l'affaire qui m'amenait près du curé était assez pressante pour qu'elle l'éveillât, l'ex-pasteur de Macusani se livrant en ce moment aux douceurs de la sieste.

A cette demande, je répondis courtoisement qu'il était inutile d'interrompre le sommeil du saint homme ; que

1. *Runa*, homme; *puna*, plateau; *cuna*, les hommes des plateaux. — C'est le nom donné aux indigènes de la région du Collao.

2. Le mot *paloma*, pigeon, colombe, est espagnol, cet oiseau n'existant pas à l'état sauvage dans l'Amérique du Sud, où il a été apporté par les Espagnols. En revanche, il s'y trouve sept à huit variétés de tourterelles, dont la plus grosse est de la taille d'un ramier, et la plus petite, de la taille d'un moineau franc. La première est appelée *urpi;* la seconde *cuculi*. C'est l'*urpi* qui, sous le nom d'*urpi-lla*, d'*urpilla-chay*, douce tourterelle, tourterelle chérie, figure dans la plupart des *yaravis* et des poésies des Quechuas.

1. C'est le *narcissus amancaës* et non l'*alstrœmeria*, que les indigènes appellent lis des Incas.

2. Dieu vous bénisse, petite mère.

3. Bonjour, seigneur.

j'attendrais fort bien qu'il s'éveillât de lui-même, surtout si, pour charmer les ennuis de l'attente, ma digne introductrice me donnait quelque chose à manger.

A peine avais-je lâché cette phrase, que le curé, qui ne dormait pas comme la bonne femme l'avait cru, m'entendit à travers la cloison, circonstance qui dénotait chez lui une finesse d'ouïe singulière.

« Avec qui parles-tu donc là, Véronique? demanda-t-il en quechua à mon interlocutrice.

— Avec un Huéracocha à peau blanche, qui dit avoir affaire à toi, mon frère, et qui me demande à manger....

— Car il tombe d'inanition, ajoutai-je en élevant la voix et me servant à dessein de l'idiome employé par mes hôtes.

— Eh! ma sœur, vite à la besogne, répliqua le curé; tue un cochon d'Inde, brouille quelques œufs, fais une omelette; entends-tu que ce pauvre voyageur te dit qu'il a faim. Et vous, monsieur, reprit-il en s'adressant à moi, prenez la peine de passer par ici, nous pourrons causer plus à l'aise. »

Je laissai dame Véronique à ses préparatifs culinaires pour me rendre à l'invitation du curé. Quand j'eus poussé la porte qui établissait une communication entre les deux pièces, je me trouvai dans une chambre assez grande, mais à plafond bas. Une pierre de Verenguela, transparente comme le verre et taillée carrément, était enchâssée dans les solives de la toiture et éclairait cette pièce à la façon d'un atelier de peintre.



Un prêtre selon l'Évangile.

Le curé était assis sur un de ces cubes en maçonnerie, qui, chez les gens du peuple, servent de siége, de table et de lit. Des toisons empilées et recouvertes de mantes de laine grossière atténuaient la dureté de cette couche. Le pasteur égrenait un rosaire qu'il suspendit à un clou quand j'entrai. Puis, comme je m'approchai de lui, il étendit vers moi, par un geste assez incertain, ses deux mains qui parurent chercher les miennes.

« Aidez-moi, cher monsieur, me dit-il avec un accent d'une douceur singulière, je vous sais là, mais sans pouvoir dire au juste où vous êtes; depuis quatre ans, Dieu m'a retiré la clarté du ciel et je ne vois plus les choses d'ici-bas que par la pensée. »

Je pris vivement les mains du vieillard qui m'attira près de lui et me fit asseoir sur son lit. J'étais si troublé par l'annonce d'une infirmité à laquelle je ne m'attendais pas, que je ne trouvai ni une consolation banale, ni un mot de politesse à adresser au vénérable prêtre. Pendant que je l'examinais à la dérobée, il caressait mes mains avec une expansion toute juvénile, palpait l'étoffe de mes vêtements et semblait se livrer à une appréciation physiologique dont je ne pouvais comprendre le but.

« Vous n'êtes pas de ce pays, me dit-il enfin, vous n'avez ni le son de voix, ni l'extérieur de mes compatriotes; dites-moi, cher monsieur, d'où vous venez et où vous allez et quel vent du Seigneur vous a poussé vers ma pauvre demeure?

— Bien volontiers, lui répondis-je; je suis parti d'Islay la semaine dernière et je vais au Brésil, où je compte être rendu avant trois mois. Quant au motif qui m'a conduit chez vous, il est des plus simples. Un jour, il y aura bientôt cinq ans de cela, comme je visitais en amateur le musée de Lima, j'aperçus dans un coin de la salle où se trouve l'arbre généalogique des Incas, un portrait du curé de Macusani, don Juan Pablo Cabrera. Ce portrait à l'huile, fait par un artiste du pays, me parut médiocre comme peinture et mon attention s'en fût promptement détournée, sans la biographie de l'original que je lus dans la légende placée à un des angles de la toile. Ce récit d'une vie laborieuse et sainte m'émut si vivement, que je me promis de ne pas quitter l'Amérique sans avoir connu l'homme vénérable dont ce portrait était l'image; et c'est pour accomplir cette promesse, mon révérend père, qu'au lieu de suivre la route des Andes pour me rendre à Cuzco, j'ai pris celle de Lampa, à peu près certain que j'étais de trouver dans le village de Cabana celui que je désirais voir et que j'aimais depuis longtemps sans le connaître.

— Vous avez fait cela pour moi! exclama le pauvre prêtre en portant mes mains à ses lèvres avec une telle vivacité, que je ne pus empêcher cet élan d'une gratitude profonde et d'une humilité magnifique. — Ah! monsieur, ah! mon enfant, car je devine à votre voix que vous êtes jeune, Dieu vous bénira, puisque vous vous êtes souvenu de ceux qui souffrent et qu'on oublie.... »

Un silence plein de pensées régna quelques minutes entre nous deux.

« L'Europe est une noble terre et ses fils sont de nobles cœurs, me dit enfin le curé, comme s'il répondait à une méditation antérieure. C'est de l'Europe que sont venues toutes les grandes idées qu'on a tenté de naturaliser chez nous. Si ces idées n'ont rien produit, si le bon grain s'est desséché en terre ou n'a donné qu'un chaume sans épi, c'est que nos cœurs et nos intelligences n'étaient pas préparés pour le recevoir. Au temps où j'ha-

bitais Macusani, j'ai connu des Européens que l'amour de la science attirait dans ces contrées. Bien que mes relations avec eux aient été de courte durée, le souvenir en est resté profondément gravé dans ma mémoire. »

Pendant que le prêtre parlait, j'étudiai sa physionomie et la comparais en idée à l'affreux portrait que j'avais vu de lui. Ses traits offraient le type de la race iranienne, mais sans cette saillie des zygomas et cette violente courbure du nez qui le caractérisent. Une pensée constante, pensée d'humaine charité et d'amour divin, semblait avoir encore ennobli et épuré les contours d'un visage déjà noble et correct. Les yeux du vieillard, fermés, comme il le disait lui-même, aux choses de ce monde, et ne communiquant à l'esprit aucun reflet de la nature extérieure, ces yeux aux paupières toujours closes donnaient à son visage le calme auguste et sérieux des beaux masques antiques. L'idiome quechua avec ses expressions fleuries et ses métaphores pompeuses, qu'il employait dans sa conversation, de préférence à l'espagnol, spiritualisait encore chez lui, pour ainsi dire, la beauté plastique, en prêtant à sa pensée je ne sais quelle grâce mystérieuse, quelle élévation soutenue, qui n'avaient rien de commun avec le langage habituel des hommes.

Le costume du prêtre se composait d'une espèce de houppelande de ce drap grossier appelé *bayeta*, qu'on fabrique dans le pays. Sa chemise était en toile de coton écrue et un mouchoir de cotonnade à carreaux lui servait de cravate. Quant à l'ameublement de la chambre, il était comme les habits du vieillard, d'une simplicité qui touchait presque au dénûment. Des murs blanchis à la chaux; au chevet du lit, une toile représentant la Vierge des sept douleurs; un bénitier et un rosaire à côté de l'image. Çà et là, des bancs, des escabeaux, une malle en cuir et quelques objets sans valeur; puis à droite, dans l'ombre, une seconde couchette, probablement celle de la sœur Véronique, complétaient l'humble mobilier qui me remit en mémoire ces deux vers d'un poëte:

La croix de bois, l'autel de pierre,
Suffit aux hommes comme à Dieu.

Le digne pasteur s'était tu. Je profitai de son silence pour lui demander, non sans m'excuser à l'avance de mon indiscrétion, quelques détails sur son passé et la vie qu'il menait dans cette solitude.

« Mon enfant, me répondit-il avec un fin sourire, ne m'avez-vous pas dit que vous aviez lu la légende placée au bas de mon portrait? Eh bien, cette légende a dû vous instruire de toutes les particularités de ma vie.

— Cette légende, répliquai-je, ne m'a raconté que les vertus du prêtre et les labeurs de l'homme. Elle ne m'a rien dit de leurs souffrances et je tiendrais à les connaître; car si vous ne m'aviez déjà dit que vous avez souffert, je l'aurais deviné en vous voyant et en vous écoutant parler. »

Une pensée d'amertume passa sur le front du vieillard, comme l'ombre d'un nuage sur une eau calme; mais il se remit promptement.

« Voyons, me dit-il, la journée s'avance et vous aurez cinq lieues à faire pour trouver une estancia. Consentez-vous à me donner votre soirée et à passer la nuit sous mon toit? A ce prix, je vous raconterai mon histoire, non pas celle que vous avez lue dans le musée de Lima, mais celle que Dieu seul connaît....

— Je ne vous quitterai que demain matin, lui répondis-je.

— Véronique! cria-t-il alors en se penchant vers la porte entr'ouverte, le souper de notre hôte sera-t-il bientôt prêt?

— Un peu de patience, mon frère, répliqua la voix de Véronique; le *couy* [1] n'est frit que d'un côté et j'ai encore mon omelette à faire. »

Comme je m'excusais au curé de l'embarras et du travail que j'occasionnais à sa sœur pour les apprêts de ce repas, quand un morceau de pain et un triangle de fromage auraient pu me suffire :

« Oh! me dit-il, nous ne sommes pas en carême et ce jour-ci n'est pas un vendredi pour que vous fassiez maigre. Une seule chose me contrarie: c'est le retard qu'on met à vous servir. Mais Véronique est seule au logis. Notre sœur Epifania est allée à Lampa vendre la laine que les pauvres filles ont filée en commun la semaine dernière, et je ne l'attends que dans la soirée.

— C'est un voyage de six lieues, observai-je.

— Six pour l'aller et six pour le venir, me répondit le curé. En tout douze lieues que notre sœur aura à faire aujourd'hui; aussi sera-t-elle bien fatiguée. Plaise à Dieu que la rivière de Lampa ne soit pas en crue, car Epifania aurait à chercher un gué pour la traverser et le courant est bien rapide....

— Avec une bonne mule elle n'a rien à craindre, répliquai-je.

— Hélas! fit le prêtre, nous ne possédons ni chevaux, ni mules, et notre sœur est obligée de voyager à pied. C'est une de mes afflictions les plus vives. Pauvres sœurs, moi qui aurais voulu les entourer de soins dans leur vieillesse pour les récompenser de leurs labeurs passés.... Mais Dieu saura bien le faire à ma place.... »
Cette conversation fut interrompue par dame Véronique qui nous cria que le souper était servi.

« Donnez-moi votre bras, me dit le curé, et allons nous mettre à table; pendant que vous mangerez, moi j'achèverai de dire mon rosaire. »

Nous passâmes dans la pièce d'entrée où, sur une table couverte d'un linge, j'aperçus dans des plats de terre, d'un côté le cochon d'Inde écartelé et frit à point, de l'autre l'omelette ou tortilla, aplatie et un peu brûlée, selon l'usage du pays. Un pot d'eau de source et un couteau à manche de corne complétaient le service. Dame Véronique, rouge et tout essoufflée du tour de force culinaire qu'elle venait d'accomplir, me montra le siége qui m'était destiné et aida son frère à s'asseoir en face de moi.

Je me jetai sur les aliments qui m'étaient offerts, et à

1. C'est le nom en quechua du cochon d'Inde ou *cavia minima*.

la rapidité avec laquelle se succédèrent les bouchées, dame Véronique, qui se tenait debout et me regardait de tous ses yeux, ne put s'empêcher de sourire. Mais ce sourire n'avait rien de blessant. Loin de paraître me railler sur ma gloutonnerie, il semblait au contraire m'inviter à redoubler d'activité. Je compris si bien l'invitation muette qu'il renfermait, que du cochon d'Inde il ne resta, cinq minutes après, qu'un squelette défiguré par la pression de mes molaires. Comme je venais d'attaquer la tortilla, Ñor Medina, poussé par cet instinct de l'estomac qui ne trompe jamais, se montra sur le seuil.

« Señor, grand bien vous fasse ! me dit-il en ôtant son feutre.

— Merci du souhait, » lui répondis-je.

En entendant une voix étrangère, le curé s'était retourné. Je m'empressai de l'instruire des nom, prénom et qualités du visiteur, mais sans rien dire du motif auquel nous devions sa visite, motif que j'avais compris tout d'abord à l'air mélancolique et passionné dont Ñor Medina regardait l'omelette.

« Ce brave homme mangerait peut-être un morceau? observa le curé ; voyez, Véronique, dit-il à sa sœur, s'il ne reste pas de la *sessina* et un peu de *chuño*.

— Le señor padre est trop bon en vérité, » fit Ñor Medina en recevant dans une écuelle que lui tendit la sœur les mets locaux demandés par le frère et s'en allant dehors expédier sa pitance.

Mon attention, un instant distraite par cet épisode, se reporta de nouveau sur la tortilla, qui ne tarda pas à disparaître dans les profondeurs de mon œsophage. Comme il ne restait plus rien à manger, je bus quelques gorgées d'eau claire pour aider à la chymification du bol alimentaire, puis dame Véronique enleva les plats vides. Alors le curé, qui avait terminé sa prière, me proposa d'aller respirer un moment l'air du soir. Comme nous sortions, un joyeux carillon de cloches éclata dans la direction de Cabanilla. « Déjà l'oracion ! » fit le prêtre. Dame Véronique, qui nous avait suivis jusqu'au seuil, regarda le sommet des collines que rougissait un dernier rayon du couchant. « Mon frère, six heures sont sonnées, » dit-elle sans hésiter. Je tirai ma montre : elle marquait six heures trois minutes. « Cette femme est un véritable chronomètre, » pensai-je.

Le curé avait passé son bras sous le mien. Nous traversâmes le village dont toutes les masures étaient closes et nous entrâmes dans la plaine. Un silence que ne troublaient ni la voix de l'homme, ni le chant de l'oiseau, ni le cri de l'insecte, régnait autour de nous. Le soleil venait de se coucher dans un linceul violet frangé de pourpre et d'or, et sous ces latitudes sans crépuscule la nuit allait succéder brusquement au jour. Déjà les lointains s'estompaient dans une brume opaque. Des vapeurs s'élevaient du fond des ravins et montaient dans l'air comme la fumée des trépieds. Les cerros voisins se rembrunissaient à vue d'œil. Quelques étoiles commencèrent à briller. Cependant le jour n'avait pas complétement disparu. Une vague et charmante lueur rose, reflet de la pourpre du couchant, teignait les neiges du Crucero qui fermaient l'horizon dans la partie de l'est. Ces neiges ainsi colorées et comme vivantes au milieu du paysage morne, grisâtre, somnolent, ressemblaient au sourire qui voltige encore sur la bouche d'une belle femme dont le sommeil a déjà clos les yeux. Devant ce calme et radieux spectacle de la terre éteignant ses rumeurs et du ciel allumant ses astres, spectacle que Dieu donne chaque soir à ses créatures et qu'il m'était permis de contempler, je ressentais une inexprimable pitié pour le pauvre prêtre qui, depuis quatre ans, n'en jouissait plus que par la pensée.

Notre promenade se poursuivait en silence. De temps en temps une courte phrase formulée par mon compagnon, et à laquelle je répondais avec le même laconisme, rattachait l'un à l'autre notre méditation mutuelle. Nous marchâmes ainsi à l'aventure, rêvant plutôt que causant, jusqu'à ce que le froid de la nuit s'étant fait sentir, le vieillard manifesta l'intention de rentrer chez lui. Une demi-heure après nous étions assis sur son lit. Dame Véronique avait pris sa quenouille et, accroupie sur un bout de tapis à quelques pas de nous, filait à la clarté fumeuse d'un lampion.

« Le moment est venu, me dit le curé, de vous raconter la partie de mon histoire que les hommes ignorent et que Dieu seul connait. Je ne sais ce que vous penserez de moi, après l'avoir entendue; mais dussiez-vous n'accorder aux maux que j'ai soufferts qu'une pitié railleuse, je croirais ne pas répondre à la sympathie que vous m'avez témoignée, ou y répondre mal, en vous faisant plus longtemps un mystère de ce que j'ai toujours caché avec soin à autrui.

« Je suis né à Canima, un petit village du département de Puno, et non pas à Macusani, comme l'ont dit mes biographes. A vingt-cinq ans, j'étais prêtre et je desservais la cure de Macusani, dans la province de Carabaya. Mes deux sœurs, Véronique et Epifania, restées seules après la mort de nos parents, étaient venues me rejoindre et vivaient avec moi. Pénétré de la grandeur de mon ministère, tout entier aux obligations qu'il m'imposait, j'avais entrepris de tirer de l'abrutissement dans lequel ils étaient plongés les malheureux Indiens que Dieu m'avait donnés à titre de troupeau. Ouvrir les yeux de leur esprit à la vraie lumière, rendre l'espérance à leurs cœurs flétris, faire de ces pauvres esclaves que la peur du fouet tenait courbés devant un maître, des hommes libres, des frères en Jésus-Christ, indissolublement unis par les liens de l'affection et du dévouement, tel était le rêve que je caressais avant de prendre les ordres, telle fut l'idée à laquelle, une fois prêtre, je résolus de consacrer ma vie.

« Après une première année passée dans l'exercice de mes fonctions et pendant laquelle je rebâtis, à l'aide de mes propres deniers, l'église de Macusani, qui tombait en ruine, je compris toute la difficulté de ma mission apostolique, dont je n'avais vu que le but sans m'embarrasser des moyens ; abrutis par une oppression de trois siècles, les hommes qui m'entouraient se mon-

traient incrédules ou indifférents à la parole que je faisais entendre à leur oreille. Tous ne voyaient dans l'avenir qu'une continuation fatale du passé. En vain j'essayai de relever ces âmes abattues par les promesses d'une vivifiante espérance ; en vain je leur démontrai la possibilité d'arriver par la régénération de leur être moral à une amélioration physique dans leur sort ; tout ce que je pus tenter à cet égard fut sans résultat. Les uns m'écoutèrent par curiosité, les autres par obéissance. Aucun d'eux ne parut touché ou convaincu.

« La loi du Christ que je tâchais d'inculquer à ces hommes contrariait trop vivement leurs habitudes de débauche et de dissolution, pour qu'ils l'acceptassent comme un bienfait. Leur apathie naturelle, encore accrue par l'hébétement de leurs facultés, s'effrayait et reculait devant un changement de vie. Accoutumés à trouver l'oubli de leurs maux dans les fumées de l'ivresse, ils ne comprenaient pas qu'on pût le chercher dans le renoncement à soi-même et le dévouement à autrui, dans l'amour, la charité, la fraternité, dans la vie de l'âme en un mot.

« Longtemps j'étudiai ces êtres dégradés par la souffrance et par la peur, cherchant un endroit vulnérable où le glaive de la parole pût les atteindre. Mais je me rebutai de cette étude en reconnaissant son inutilité. A ces âmes endurcies, il eût fallu un de ces coups de foudre particuliers, par lesquels Dieu communique les trésors de sa grâce aux pécheurs qu'il veut convertir.

« Dans l'impossibilité de les convaincre par le raisonnement, je substituai le sentiment à la logique et leur témoignai ostensiblement une vive sollicitude et un dévouement absolu. En agissant ainsi, je croyais éveiller leur reconnaissance, m'attirer leur affection et arriver à leur esprit par le chemin de leur cœur. Mais là aussi je fus cruellement déçu dans mon espoir. En échange de mes bienfaits, je ne trouvai chez eux que le doute et la méfiance, souvent l'ironie, la malice ou la fausseté, presque toujours la lâcheté sous la douceur. Dix années de ma vie, les plus belles, les plus viriles, furent consacrées à ce labeur ingrat, dix années qui tombèrent dans le gouffre du passé, sans avoir fait croître un seul brin d'herbe sur les bords.

« O mon enfant ! que la vie me parut lourde et désenchantée, quand je me fus bien persuadé que mon idée de régénération était une chimère à la poursuite de laquelle je me fatiguais vainement ! A partir du jour où j'eus reconnu l'impossibilité d'atteindre mon but, un ennui profond, un dégoût amer s'emparèrent de moi ; l'inaction d'esprit, l'isolement du cœur me jetèrent dans une tristesse mortelle. Pendant un laps de temps dont je ne saurais préciser la durée, je vécus replié sur moi-même et indifférent à tout. Les caresses et les soins de mes pauvres sœurs qui s'affligeaient de mon état, dont elles ignoraient la cause, me soutinrent dans cette épreuve.

« Abattu par la perte de mes illusions, froissé dans mes plus chères sympathies, mais sans colère et sans haine pour les hommes à qui j'avais ouvert mes bras et mon cœur et qui les repoussaient, je me jetai dans l'étude de la nature, croyant y trouver un remède à mes souffrances, en même temps qu'un aliment à ma pensée. J'espérais que la contemplation de l'infini, en suscitant en moi un nouvel ordre d'idées, m'arracherait aux maux de cette terre pour ne me laisser voir que les splendeurs du ciel. J'étudiai donc, ou plutôt j'observai la vie de la nature, essayant de la suivre dans ses transformations diverses et de pénétrer ses moindres secrets. J'écoutai avec ravissement ses capricieuses harmonies; je recherchai leur sens caché. J'admirai, plein d'enthousiasme, l'ordre et la beauté de l'univers et la régularité des lois auxquelles il est soumis. Après avoir constaté les effets, je tentai de remonter aux causes; je voulus connaître la pensée qui avait présidé à la création, et dans une éjaculation fervente, il m'arriva souvent de m'élancer vers Dieu pour la lui demander.

« Mais je m'aperçus bientôt que cette admiration constante usait mes forces sans les retremper. Mon esprit flottait au hasard dans cette immensité, comme un esquif sans rames et sans boussole, et mes yeux aveuglés par l'éclat des astres se refermaient de lassitude. Je compris alors au vide étrange qui se fit en moi que je n'étais pas né pour la vie contemplative. Pour jouir instinctivement de ces calmes et sereines merveilles, une organisation plus poétique que la mienne eût été nécessaire ; pour étudier le mécanisme de ces sphères et s'expliquer d'une façon satisfaisante les lois et les affinités qui les régissent, il eût fallu une intelligence nourrie d'études plus substantielles que celles qu'habituellement on fait chez nous.

« Je retombai de nouveau sur moi-même et sentis mon âme accablée sous le poids de l'ennui. L'étude de la nature qui m'avait souri un moment me devint odieuse; elle n'avait servi qu'à me faire sentir plus vivement encore ma petitesse et mon isolement. La vie ne me sembla plus qu'une veille aride, une réalité desséchante. La réflexion surtout m'accablait ; j'eusse voulu désapprendre l'exercice de la pensée, perdre la mémoire du passé, la conscience du présent, l'appréhension de l'avenir, végéter, en un mot, à la façon des plantes. Pendant des mois et des années je vécus de cette vie languissante et morne, accomplissant scrupuleusement tous mes devoirs de prêtre et de chrétien, mais sans y trouver cette satisfaction intime que donne la certitude du devoir accompli. Les erreurs et les maux auxquels je n'avais pu porter remède étaient comme autant de fantômes qui me poursuivaient dans mes veilles et revenaient encore troubler mon sommeil.

« La révolution de 1824 éclata sur ces entrefaites. La royauté dut céder le pas à la république. De grandes institutions croulèrent en un jour ; les décombres s'amoncelèrent de toutes parts ; un moment j'espérai que de ce bouleversement politique et social il résulterait quelque chose de grand et d'utile ; qu'une ère fortunée commencerait pour nos populations ; mais mon espoir fut de courte durée. La forme des choses eut beau changer, le fond resta le même. Le mot liberté inscrit sur la

bannière de Simon Bolivar ne fut qu'un écriteau menteur placé sur le nouveau pouvoir. Comme par le passé, le despotisme régna sans contrôle. Aux vice-rois succédèrent les présidents, et ce fut tout. Le peuple resta ce qu'il était et ce que vous le voyez à cette heure, misérable, ignorant, abruti, et, qui pis est, satisfait de sa condition ou s'en consolant par l'ivresse.

« Voilà, mon cher enfant, la phase de ma vie qui ne figure pas dans la légende placée au bas de mon portrait, et cela parce que les hommes l'ont ignorée. Si je la leur ai cachée avec le soin qu'on met à cacher certaines plaies secrètes, c'est qu'elle n'eût éveillé chez eux que l'incrédulité, l'ironie ou l'indifférence, au lieu des sympathies sur lesquelles j'étais en droit de compter.

« J'arrive à une circonstance de ma vie dont on a fait grand bruit. C'est celle qui m'a valu l'honneur de figurer dans le musée de Lima comme un des améliorateurs de l'industrie péruvienne. Je vous livre les faits tels qu'ils se sont passés. Un jour, en errant dans la partie montagneuse qui sépare Macusani des premières vallées de Carabaya, je trouvai dans le creux d'un rocher un alpaca mâle né de la veille. La mère, qui broutait l'herbe à quelques pas de là, prit la fuite à mon approche. J'emportai le petit dans ma soutane et en arrivant chez moi je le remis à mes sœurs pour qu'elles l'élevassent. L'alpaca grandit en compagnie d'une vigogne dont nous avions fait notre commensale. Après quinze mois, ces animaux nous donnèrent un rejeton dont la laine était remarquablement belle. Un échantillon de cette laine, remis à des commerçants de la province, attira de telle sorte leur attention, que mes sœurs virent dans le croisement des races *pacocha* et *vicuña* un moyen de recouvrer la petite fortune que San Martin et les indépendants nous avaient enlevée. J'aidai les pauvres filles dans l'exécution de ce projet, mais moins par attrait pour cette fortune que par affection pour elles. Après bien des courses dans la montagne, nous réussîmes à nous procurer quelques alpacas et quelques vigognes. Au bout de sept ans, notre troupeau d'hybrides comptait une soixantaine de têtes. Mais que de mal nous nous étions donné pour en arriver là !


Dame Véronique.

« Cependant la nouvelle de notre entreprise était parvenue à Lima. Le président de la république, frappé des avantages que le commerce et l'industrie du pays pouvaient en retirer, s'était intéressé à son succès. Il daigna nous écrire à ce sujet une lettre flatteuse, et, pour me donner, disait-il, un témoignage particulier de son estime, il voulait que mon portrait figurât dans le musée de Lima, qu'une médaille d'or fût frappée en mon honneur et que je choisisse dans le département de Cuzco une cure à ma convenance. Je refusai cette offre. Depuis trente ans que j'habitais Macusani, il m'en eût coûté beaucoup d'aller vivre ailleurs. Plus tard, les circonstances m'obligèrent à demander moi-même mon changement à l'évêque de la province. La faveur des grands en s'attachant un moment à nous avait éveillé dans le pays de violentes haines. Des gens, qui jusqu'alors s'étaient montrés indifférents à notre entreprise, en devinrent jaloux et résolurent de nous nuire. Comme ils n'osaient s'attaquer ouvertement à nous, ils s'en prirent à nos pauvres bêtes, que le poison fit périr une à une. Mes sœurs, profondément affectées de cette perte et ne sachant jusqu'où pourrait aller la méchanceté de nos ennemis, me supplièrent d'abandonner Macusani. Nous vînmes nous établir à Cabana, dont Cabanilla, le village voisin, était alors une annexe. Après deux ans passés ici, la main de Dieu s'appesantit de nouveau sur moi, je perdis la vue. Comme je ne pouvais remplir les devoirs de mon ministère, l'évêque transféra le siége de cette cure à Cabanilla et y envoya un prêtre pour me remplacer. Resté sans ressources, j'adressai au gouvernement, qui s'était montré bienveillant pour nous, une requête dans laquelle je rappelais avec humilité ce que mes sœurs et moi nous avions fait sans l'aide et la protection de personne. Je terminais en exposant notre détresse et demandant qu'au lieu des honneurs que le chef de l'État m'avait offerts, il voulût bien allouer à chacune de mes sœurs une piastre par jour pour nous aider à vivre. Ma requête eut l'honneur d'être présentée à la chambre, où les députés en firent le texte de beaux discours ; mais le temps passa sans que nous reçussions de réponse. Comme nous n'avions aucun moyen d'existence, mes sœurs défrichèrent un petit champ et l'ensemencèrent. Nous élevâmes des poules et des cochons d'Inde qui nous procurèrent des aliments et des moyens d'échange avec nos voisins. Plus tard, mes sœurs imaginèrent de filer et de tricoter pour des personnes charitables de Lampa, qui rétribuèrent convenablement leur travail. Petit à petit nous étendîmes nos ressources. Sans sortir de la pauvreté, nous réussîmes à nous mettre à l'abri du besoin. Voilà tantôt quatre ans que nous menons ensemble cette vie, nous consolant l'un par l'autre et resserrant les liens de notre affection, à mesure que nous approchons du terme où la mort les dénoue. »

Le curé cessa de parler ; sa tête se pencha lentement, comme alourdie par une pensée secrète qu'il n'avouait pas. Peut-être le récit qu'il venait de faire avait-il épuisé ses forces. Je regardai dame Véronique qui continuait de filer. Son visage n'exprimait qu'une impassibilité sereine. L'habitude de la souffrance avait-elle émoussé la sensibilité de la vieille fille, ou, à l'exemple de son frère, portait-elle sa croix avec une résignation muette? — Je ne sais, — mais toute son attention me parut concentrée sur le travail de son fuseau, dont elle examinait de temps en temps le fil à la lumière, comme pour s'assurer qu'il était bien d'une grosseur égale.

L'heure du coucher était venue. Le bon curé voulut qu'on dressât mon lit dans sa chambre. Quelques peaux de mouton que sa sœur étendit à terre formèrent une couche moelleuse. Comme Ñor Medina m'apportait ma selle que j'avais demandée pour en faire un oreiller, le chien fit entendre au dehors quelques aboiements étouffés auxquels répondit une voix de femme. « Dieu soit loué! exclama le curé, c'est notre pauvre Epifania qui revient de Lampa! » Dame Véronique sortit pour aller rejoindre sa sœur. Un instant après, les deux femmes reparaissaient ensemble. Dame Epifania prit la main de son frère, la baisa et la mit sur sa tête, selon l'antique usage des Quechuas. « Que Dieu vous bénisse, ma sœur, comme je vous bénis, murmura celui-ci.

— Vous devez être bien lasse de votre course, dis-je à la voyageuse, dont les pieds poudreux étaient chaussés de sandales en cuir brut, comme en portent les gens du bas peuple.

— Bah! je n'en dormirai que mieux, » me répondit-elle gaiement.

En achevant, elle déposa dans la main du curé quelques pièces d'argent, le produit de la vente de son travail sans doute, que le vieillard glissa sous l'oreiller de son lit. Cela fait, les deux femmes rassemblèrent à la hâte quelques toisons et des mantes de laine et sortirent en fermant la porte derrière elles.

Je restai seul avec le curé, qui, m'ayant souhaité une bonne nuit, se tourna du côté de la muraille après m'avoir prié d'éteindre le lampion. Pendant un moment je l'entendis prier à voix basse et mêler quelques soupirs à sa prière, puis mes yeux se fermèrent et je tombai dans un sommeil profond.

Le lendemain je fus sur pied d'assez bonne heure. Pendant que je dormais encore, les deux sœurs avaient préparé une bouillie à la farine de maïs dont elles exigèrent que je mangeasse quelques cuillerées, pour me prémunir, disaient-elles, contre le brouillard matinal. Comme j'étais en train d'expédier mon brouet, Ñor Medina vint m'annoncer que les mules étaient sellées. Je lui tendis mon écuelle à demi pleine pour qu'il l'achevât. Trois coups de langue lui suffirent pour en laper le contenu. Mes hôtes s'étaient avancés jusqu'au seuil de leur demeure pour assister à mon départ. Je pris dans mes mains les mains du vieux prêtre :

« Mon révérend père, lui dis-je, je n'ai rien à vous offrir en échange de votre accueil cordial et de la touchante confiance que vous m'avez témoignée; je quitte ce pays pour n'y plus revenir; mais j'ai à Lima, à Arequipa, à Cuzco, des amis influents, qui, j'en suis certain, accueilleront favorablement la requête que je pourrai leur adresser à votre sujet. Que désirez-vous qu'ils fassent pour vous être agréables?

— Absolument rien, me répondit-il; j'ai trop peu de jours à passer sur la terre pour que la protection des hommes me soit utile maintenant. Allez, mon cher enfant, et que Dieu vous conduise. Les prières du vieillard que vous êtes venu chercher de si loin ne vous manqueront pas. » Le vénérable curé me pressa dans ses bras et les deux femmes me serrèrent la main comme à une ancienne connaissance.

Au moment de quitter pour toujours ces nobles infortunés, je sentis mon cœur se gonfler et mes yeux devenir humides. « Adieu! leur dis-je brusquement en enfourchant ma bête. — Adieu et bon voyage, » me répondirent-ils tous les trois. Ñor Medina était déjà en selle. « *Vamos!* » cria-t-il en poussant sa monture que la mienne suivit aussitôt. Cinq minutes après, les villages de Cabana et de Cabanilla et le pont de trois arches qui les rattache l'un à l'autre s'évanouissaient derrière nous.

Le souvenir de mes hôtes absorbait trop complétement mon esprit pour qu'il s'intéressât aux sites que nous traversions ou au spectacle toujours pompeux du soleil levant dans la Cordillère. J'étais plongé dans cette rêverie qui est en quelque sorte le prolongement d'une sensation douloureuse, et qui ne s'arrête qu'après en avoir propagé l'ébranlement de vibration en vibration jusqu'aux dernières fibres du cœur. Ñor Medina, tout en respectant mon silence, en paraissait vivement contrarié et s'efforçait d'y mettre un terme par des remarques faites à haute voix. Tantôt c'était la sangle de ma mule qui lui semblait trop lâche, ou le pellon de ma selle qui pendait d'un côté, ou bien encore une évaluation de la distance que nous avions à parcourir pour arriver à Lampa. Je le laissais dire sans l'interrompre. Quand il vit que ses allusions indirectes étaient sans résultat, il prit le parti d'aller droit au but.

« Monsieur aurait-il à se plaindre de la réception qu'on lui a faite à Cabana? me demanda-t-il d'un air obséquieux.

— Pourquoi cette question? fis-je.

— Ah! c'est que monsieur n'a pas encore ouvert la bouche depuis que nous sommes en route, et son silence me ferait supposer qu'il est mécontent. Après tout, je l'avais averti que le vieux padre Cabrera était un peu fou, et s'il a ennuyé monsieur, ce n'est pas ma faute. »

A ces paroles irrévérencieuses, je bondis sur ma selle, et, debout sur mes étriers en babouches, afin de dominer mon interlocuteur de toute la hauteur de ma taille et de mon mépris :

« Ñor Medina, lui dis-je en essayant de le foudroyer du regard, vous êtes et ne serez jamais qu'un.... muletier!

— Mais je l'espère bien ainsi, monsieur, me répondit l'homme en ôtant son chapeau par égard pour lui-même; muletier, mon aïeul le fut, mon père l'était, et j'ai succédé à mon père comme mon garçon me succédera quelque jour. Muletier, *caramba!* ne l'est pas qui veut en ce monde! »

Devant cette profession de foi enthousiaste, il n'était plus possible de garder son sérieux. Toute la colère qui déjà bouillonnait en moi s'en alla dans un éclat de rire. La glace était rompue. En me voyant rire, mon guide se mit à rire aussi, et redevenus sur-le-champ bons amis, nous reprîmes notre causerie de la veille juste à l'endroit où nous l'avions laissée.

Après avoir côtoyé pendant deux heures la rivière de

Cabana, qui tantôt coulait lentement, tantôt précipitait son cours, selon que les terrains étaient plans ou déclives, nous la laissâmes se diriger à l'est, et nous prîmes au nord la direction de Lampa. Le ciel était d'une admirable sérénité. Un soleil brillant égayait le paysage; mais vers deux heures, l'astre et l'éther se dérobèrent à nos yeux derrière un rideau de sombres nuages. Ces lourdes vapeurs, de l'espèce des nimbus, semblaient recéler dans leurs flancs la foudre, la grêle et la neige, et nous nous préparions à recevoir leur choc le plus philosophiquement possible, quand la Providence eut pitié de nous. Le noir tourbillon passa comme une trombe au-dessus de nos têtes, se contenta de remplir de poussière et de petits cailloux nos yeux, nos nez et nos oreilles, et alla s'abattre sur le Titicaca, au grand effroi des palmipèdes qui habitent le lac Sacré. Un instant après, le ciel redevenait couleur de lapis-lazuli et le soleil brillait de nouveau sur nos têtes.

Au moment où ma montre marquait quatre heures, nous longions le versant d'une colline tout parsemé d'éclats d'obsidienne d'un vert noirâtre et d'un scintillement à nous faire baisser les yeux. Des blocs erratiques de figure rectangulaire et de dimensions énormes, pareils à des pans de murailles restés debout après l'écroulement d'un édifice, se dressaient çà et là. Comme nous passions à dix pas de ces masses, je découvris un buisson de tolas[1], au feuillage rigide et sombre, qui végétait à l'abri du vent du nord. Autour de ce buisson, à demi cachées dans une herbe fine et douce, quelques éranthis naines, particulières à ces latitudes, épanouissaient leur corolle blanche. Déjà je me disposais à mettre pied à terre pour cueillir un bouquet de ces fleurs alpines qui me rappelaient les pâquerettes au cœur d'or dont avril étoile nos pelouses, quand un oiseau, arrivant de je ne sais où, s'abattit comme une flèche sur ces fleurettes, et sans que ses pieds touchassent la terre, passa de l'une à l'autre, plongeant dans leur calice son bec démesurément long, courbe et effilé. Au vol bourdonnant de l'oiseau, à ses allures vives et saccadées, à sa configuration spéciale, je reconnus un individu de la famille des trochyles. J'avoue néanmoins qu'un colibri de cette taille, dont les ailes mesuraient quelque trente centimètres d'envergure, me parut un fait si prodigieux, qu'un instant je me défiai du témoignage de mes yeux écarquillés outre mesure. Force me fut pourtant de me ranger à l'évidence et de convenir avec moi-même que cet oiseau mystérieux était bien un trochyle, mais un trochyle géant, lequel était aux individus de sa famille ce qu'un moineau serait à un dinornis, si le dinornis existait encore.



Baccharis obtusifolia.

Pendant le temps d'arrêt de quelques secondes que le trochylus en question fit sur chaque fleur, qu'il lacérait à coups de bec quand elle ne lui offrait aucune pâture, je pus ou je crus remarquer que sa chape et ses ailes étaient d'un vert noirâtre, à reflets métalliques, et sa poitrine d'un gris d'ardoise qui passait au blanc sale en atteignant le ventre. Sa récolte de miel finie, l'oiseau disparut par un mouvement d'ailes qui me rappela le vol tourbillonnant des feuilles sèches qu'un ouragan d'automne emporte loin des bois.

Comme je n'avais rien de mieux à faire, je pris mon garde-notes et j'écrivis au crayon les lignes suivantes, si bien effacées à cette heure que, pour les déchiffrer, je me vois contraint d'appliquer à mon œil une loupe d'un fort grossissement.

« Aujourd'hui sept juillet, fête de saint Firmin, évêque de Pampelune, qui vivait au quatrième siècle, observé entre Cabana et Lampa et par une altitude d'environ douze mille pieds, un colibri d'une taille phénoménale. Ce colibri apporté par le vent, vient d'être remporté par lui. Le naturaliste Tschudi a déjà constaté ce fait de trochyles picorant à treize mille sept cents pieds au-dessus de la mer, mais il n'a rien dit du genre de fleurs dont l'oiseau recherchait le suc à cette élévation. Or, le colibri que le hasard m'a permis de voir aujourd'hui pompait le miel d'une *eranthis gracilis*, dont le nectaire ou l'écaille pétaloïde qui en tient lieu ne pouvait contenir, comme celui des renonculacées, qu'un suc âcre, de propriétés vénéneuses. Soumettre à l'appréciation du premier savant que je rencontrerai, ce cas qui me semble bizarre, de colibris voltigeant sur la limite des neiges éternelles et se nourrissant de poisons. »

Une heure après l'apparition du trochylus que mon guide avait pris pour une hirondelle, nous passions à gué la rivière de Lampa, cours d'eau sans importance en temps de sécheresse, mais qui devient un torrent furieux à l'époque de la fonte des neiges. Déjà le soleil baissait sensiblement. L'atmosphère, d'une pureté magnifique, paraissait saturée d'une poussière d'or. Les lichens et les leprarias qui tapissaient certaines roches prenaient aux reflets du couchant des tons mordorés pareils aux

1. Baccharis obtusifolia.

irisations du col des colombes. Les collines de l'est bleuissaient à vue d'œil et s'enveloppaient aux approches du soir d'un voile de gaze, tandis que celles de l'ouest, teintées d'ocre et de bitume, se détachaient avec une vigueur surprenante sur le fond de pourpre du ciel. Au moment où le soleil disparaissait, une ligne opaque et dentelée barra l'horizon devant nous. Nous touchions au terme de notre course. Cette ligne, c'étaient les maisons de Lampa. Nous poussâmes résolûment nos bêtes, et après une demi-heure de marche, nous traversions le pont de pierre à trois arches jeté sur la rivière de Lampa.

Ce pont date d'une quinzaine d'années. Il fut construit en remplacement de l'ancien pont de *Mimbres* dont l'invention est attribuée aux Incas. Le chef actuel de l'État, trouvant qu'une escarpolette en osier rappelait trop indiscrètement le passé barbare de la province, le fit décrocher et voulut qu'on le remplaçât par un pont de pierre. Ce progrès évident s'accomplit en très-peu de temps, grâce à une contribution extraordinaire de cinq mille piastres (vingt-cinq mille francs), que les *Lampeños*, jaloux d'illustrer leur rivière et de plaire à leur président, s'imposèrent héroïquement.

Le pont franchi, je ne vis autour de moi que des maisons basses, groupées sans le moindre parallélisme. Une *pulperia*, boutique d'épicier-liquoriste, de l'aspect le plus délabré et éclairée par un suif collé contre la muraille, projetait sur leurs mornes façades une clarté livide. Je frissonnai de la tête aux pieds, sans savoir pourquoi. A l'obscurité déjà complète, se joignait un silence profond. La bourgade paraissait veuve d'habitants. Cependant, à mesure que nous avancions, je distinguais quelques passants rasant les murailles comme des ombres. Çà et là, un rayon lumineux brillait à travers les fentes des volets. C'était peu ; mais c'était toujours quelque chose, et je me sentis renaître à l'espoir. Enfin, nous débouchâmes sur une assez grande place, où j'entrevis des maisons d'une construction rassurante. La lourde masse d'une église avec ses clochers carrés dominait leurs toitures. Des boutiques peu éclairées, mais encore ouvertes, m'annonçaient le centre commercial de la localité, qui compte environ deux mille trois cents âmes. Comme nous passions près d'une de ces *tiendas* de commerce, dont le propriétaire s'occupait à rentrer des piles d'assiettes, de saladiers et d'urnes de forme suspecte, étalées devant sa porte, j'arrêtai ma monture, pour prier cet industriel de m'indiquer la demeure d'un certain señor don Firmin de Vara y Pancorbo, négociant en rouenneries, pour lequel j'avais une lettre de recommandation. Il me montra au fond de la place une maison à balcon en bois, dont les fenêtres brillantes de clarté contrastaient vivement avec les ténèbres des demeures voisines.


Marchand de faïence, à Lampa.

« Vous trouverez tout le monde en joie, » me dit-il. Je remerciai ce marchand de faïence, sans songer à lui demander l'explication de ses paroles. En arrivant devant la maison indiquée, un bruit de voix et de rires frappa mon oreille. Nous mîmes pied à terre. La porte nous fut ouverte par un pongo, que j'envoyai prévenir son maître de mon arrivée. Un instant après, l'escalier en bois du logis craquait sous des pas empressés et un homme se précipitait plutôt qu'il ne venait à ma rencontre. « Je suis don Firmin, me cria-t-il en m'apercevant, et vous, señor, qui êtes-vous et que souhaitez-vous de moi ? » A la singularité de cet accueil, non moins qu'au teint cramoisi du négociant en rouenneries, je jugeai qu'il avait fêté la dive bouteille ; mais comme sa brusquerie me paraissait, jusqu'à certain point, bienveillante, je ne m'en formalisai pas, et tirant de mon portefeuille une lettre de quelques lignes qui me recommandait à l'individu, je la lui présentai d'un air souriant.

« Soyez le bienvenu, me dit-il, après l'avoir lue, ma maison est à votre disposition pour tout le temps qu'il vous plaira d'y demeurer. Je suis célibataire. C'est aujourd'hui la Saint-Firmin, et j'ai réuni à cette occasion quelques négociants de mes amis et des femmes d'humeur charmante. Vous nous aiderez à célébrer la fête de mon bienheureux patron. »

Sans attendre que je le remerciasse, le négociant prit mon bras et m'entraina dans l'escalier. Arrivé sur le carré, il ouvrit une porte et m'introduisit dans une grande pièce assez peu meublée, mais illuminée à *giorno*, où j'aperçus une quinzaine de personnes des deux sexes assises autour d'une table. La nappe souillée, les mets au pillage, les bouteilles vides ou renversées indiquaient ce moment précis d'un festin péruvien où la faim des convives est complétement assouvie, mais où leur soif commence seulement à s'éveiller.

En me voyant paraitre au bras de l'amphitryon, hommes et femmes poussèrent un hourra collectif, que les passants, s'il s'en trouvait, durent entendre à l'extrémité de la ville ; puis, cet accès d'enthousiasme calmé, chacun se serra contre son voisin pour me faire place. Je m'as-

sis entre deux beautés, déjà sur le retour, qui s'empressèrent de me servir avec cette grâce attentionnée qui est l'apanage exclusif du sexe. Pendant que l'une encombrait mon assiette d'aliments variés, l'autre me versait largement à boire. Tout en mettant les morceaux doubles, car j'avais une faim canine, je tâchais de répondre aux questions diverses que des gens positifs m'adressaient à la fois. A mon costume poudreux et débraillé, à mes éperons chiliens sonnant la ferraille, ces messieurs avaient jugé que je descendais de cheval et désiraient savoir d'où je venais, où j'allais, si j'étais négociant en gros ou simple courtaud de boutique, et quels articles de commerce je traînais à ma suite. Quand j'eus répondu que je traversais l'Amérique, n'emportant avec moi qu'un album et quelques crayons, pour dessiner les choses remarquables que pourraient m'offrir les trois règnes, ces Philistins se regardèrent du coin de l'œil et se pincèrent les lèvres pour ne pas rire. Je vis bien que j'avais manqué mon effet, mais je m'en consolai en précipitant les bouchées.

L'aveu que je venais de faire, s'il m'avait aliéné les sympathies des hommes, avait piqué la curiosité des femmes, comme je le compris aux regards singuliers qu'elles jetaient sur moi. Cette douce moitié du genre humain aime le mystérieux et l'inintelligible; elle est sous ce rapport un peu comme l'enfant. L'amphigouri lui plait, le compliqué la charme, l'obscur et l'incom-



Un festin à Lampa. — Préparation du cardinal.

préhensible la ravissent. Il suffisait que les beautés qui m'entouraient ne s'expliquassent pas un homme traversant l'Amérique, sans autre bagage qu'un album sous son bras, pour qu'elles s'intéressassent à lui sur-le-champ. Du moins je jugeai ainsi de la chose aux toasts que des femmes charmantes portèrent à l'adresse de ce qu'elles appelaient « mon voyage en déshabillé. » J'y répondis avec empressement en élevant mon verre à la hauteur de mon épaule, le promenant de droite à gauche, et, selon l'usage du pays, saluant, après lui avoir souhaité cent ans d'existence, la personne qui me prenait à partie.... Sur un ordre du maître, les mozos de service emportèrent les restes du repas, retirèrent la nappe et posèrent sur la table un de ces verres côtelés, de la grandeur d'un seau, que la Germanie, où on les fabrique, expédie au Pérou. L'amphitryon y vida successivement six bouteilles de vin de Bordeaux, quatre de vin de Xérès, deux de rhum, édulcora et parfuma le tout avec du sucre et de la muscade, puis dans cet amalgame incendiaire appelé *cardinal* il laissa tomber une fraise[1], qui plongea, disparut et revint flotter à la surface du liquide. Alors chaque convive, attirant à lui le verre phénoménal et trempant ses lèvres dans le breuvage, essaya de gober la fraise, soit en la happant brusque-

1. *Fraga reniformis.* C'est une des cinq variétés de fraises cultivées au Chili et au Pérou. Elle n'est pas originaire de ces con-

ment, soit en l'attirant au fond de son gosier par un remou perfide; mais le petit fruit qui savait son métier, pivotait sur lui-même ou disparaissait chaque fois qu'une bouche avide l'approchait de trop près. Après de vains efforts et l'absorption volontaire ou forcée de copieuses gorgées, l'amateur rebuté du jeu passait le verre à son voisin, qui recommençait sans plus de succès la même manœuvre. Ce joli passe-temps, appelé *la pêche à la fraise*, et dont un évêque, Melchior de la Nava, qui vivait à Cuzco au commencement du dix-huitième siècle, fut, dit-on, l'inventeur, n'est pour les Péruviens de la Sierra qu'un honnête prétexte à boire. Les buveurs pauvres pêchent à la fraise dans un grand verre de chicha, cette bière locale; les riches font un mélange hétérogène et dispendieux de liqueurs fines et de vins étrangers. Les moyens, comme on voit, peuvent différer, mais le résultat est toujours le même. L'ivresse est le port où viennent fatalement aborder ces pêcheurs de fraises.

Quand passa devant moi le grand vidrecome, il me fallut, bon gré mal gré, y tremper mes lèvres et feindre de poursuivre le fruit mobile; mais j'eus soin de tenir mes dents assez serrées pour qu'aucune goutte du liquide où tant de bouches indigènes avaient barboté ne passât par ma gorge. Ce divertissement local dura jusqu'à parfait épuisement de la liqueur. Alors la fraise, restée à sec au fond du verre, fut mangée par un des buveurs



Le lendemain de la Saint-Firmin.

Sous le coup de la boisson traîtresse qui fermenta bientôt dans leurs cerveaux, tous les convives se levèrent. Les guitares firent entendre un razgo triomphant, les femmes donnèrent du tour aux volants fripés de leur robe, les hommes déployèrent leurs mouchoirs, la *zamacueca* appela les danseurs. Un couple renommé pour l'agilité de ses mouvements et désigné à l'unanimité par la galerie, ouvrit le bal par un de ces pas de caractère que les Espagnols appellent simplement *troche y moche*, mais devant lequel un sergent de ville parisien blasé sur le menuet des Courtilles se fût voilé pudiquement la face de son tricorne. Au verre dont la

trées, comme nos horticulteurs le croient encore aujourd'hui, mais a été importée d'Espagne vers la fin du dix-septième siècle, ainsi que quelques plantes que les botanistes qualifient de *Chilensis* et de *Peruvianus*, sans se douter qu'elles viennent d'Europe : tels sont la *scylla*, vulgairement appelée *Jacynthe du Pérou*, les *pancratium ringens* et *latifolium*, le *crinum urceolatum*, les *amaryllis aurea* et *flammea*, primitivement sortis des Açores et des Philippines et naturalisés en Europe par les Portugais. Des plants de la variété de fraise *reniformis*, pris à la Mocha ou Conception, sur la côte du Chili, par le capitaine Frézier, à qui on doit une relation de voyage dans ces contrées, furent apportés par lui en France en 1712. — Comme le lecteur pourrait s'étonner de voir des fraises au milieu des neiges du Collao, nous ajouterons que, deux fois par semaine, des convois d'ânes et de mules approvisionnent de fruits d'Europe et de fruits des tropiques les marchés des principales villes de la Sierra.

taille m'avait épouvanté, on venait de substituer une outre d'eau-de-vie, musette bachique dont chacun alla tour à tour tirer quelques sons. L'orgie prenait des proportions babyloniennes. Je profitai d'un moment où personne n'avait les yeux sur moi pour enfiler la porte. Sur le carré, je trouvai un mozo de service que je pris amicalement au collet et que j'entraînai dans un coin. « Écoute, lui dis-je, comme il faut que je parte de grand matin, j'ai besoin de dormir un peu. Tu vas me donner une chambre où pour plus de sûreté tu m'enfermeras et dont tu emporteras la clef. Si par hasard ton maître me demande, tu lui diras que je suis parti. Prends ce pourboire et sois discret, ajoutai-je en lui glissant dans la main une piastre à canons, car si tu t'avisais de révéler le lieu de ma retraite, le muletier qui m'accompagne ne manquerait pas, sous un prétexte ou l'autre, de te rouer de coups avant de quitter la maison. » Le mozo avait l'esprit subtil et comprit à merveille. « Venez, monsieur, me répliqua-t-il en empochant la piastre, c'est aujourd'hui la Saint-Firmin et le patron ne songera guère à dormir, aussi vais-je vous installer dans sa propre chambre. S'il demandait à y entrer, je lui dirais que la clef est perdue. »

Un moment après je m'allongeais voluptueusement entre deux draps blancs que le mozo venait de substituer à ceux de son maître, attention dont je lui sus gré. Le digne serviteur s'en alla bientôt en retirant la clef de la serrure et je restai livré à mes réflexions. D'abord, il me parut bizarre d'occuper la chambre et le lit d'un homme qu'au coucher du soleil je ne connaissais pas encore, et cela sans qu'il s'en doutât. Mais ce scrupule, à supposer que c'en fût un, s'évanouit bien vite. Je me mis à philosopher sur la chose, et tout en admirant par quelles voies secrètes la Providence donne la pâture aux petits oiseaux et la couchée aux voyageurs, je laissai tomber ma tête sur l'oreiller où don Firmin de Vara y



Lampa.

Pancorbo avait tant de fois reposé la sienne. Au bout de cinq minutes et malgré les rugissements de la tempête humaine déchaînée à quelques pas de moi, j'étais plongé dans un sommeil profond.

Le lendemain, je dormais encore quand mon officieux geôlier vint ouvrir ma porte. « Vos mules sont sellées, me dit-il, et l'arriero vous attend dans la rue. » D'un bond je fus sur pied. Tout en m'habillant, je demandai au mozo si la nuit avait été orageuse : « Vous en jugerez en sortant, » me répondit-il. Quand j'eus achevé ma toilette, je me disposai à aller rejoindre mon guide. Comme je passais devant la chambre où le banquet et le bal de la Saint-Firmin avaient eu lieu, le mozo qui me précédait en entr'ouvrit la porte. « Voyez, » me dit-il. Je passai ma tête par l'entre-bâillure. Un spectacle navrant s'offrit à mes yeux. Tous les convives de la veille, si gais, si bruyants, si pleins de séve et de santé, gisaient à terre, entassés les uns sur les autres. Les femmes avaient le teint vert, les hommes la face violette. Quelques bouches ouvertes montraient leurs dents. Des chaises brisées, des guitares sans cordes, des outres vides, çà et là des vêtements et des objets de toilette à l'usage des deux sexes : ici une natte de cheveux postiches, là un couvre-chef aplati, formaient les accessoires de ce tableau. Un rayon de soleil, entrant par la croisée, éclairait, sans les ranimer, ces corps glacés et roidis par l'ivresse. *O horror! horror! horror!* exclamai-je comme Macbeth, en refermant la porte et descendant quatre à quatre les marches de l'escalier. Ñor Medina m'attendait sur le seuil. Le mozo qui m'avait suivi me tint l'étrier pour me mettre en selle. « Mes compliments à votre maître, quand il s'éveillera, dis-je à cet honnête garçon. — Monsieur, je n'y manquerai pas, » me répondit-il en riant.

Paul MARCOY.

(*La suite à la prochaine livraison.*)



Village de Llalli.

VOYAGE DE L'OCÉAN ATLANTIQUE A L'OCÉAN PACIFIQUE,

A TRAVERS L'AMÉRIQUE DU SUD,

PAR M. PAUL MARCOY[1].

1848-1860. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

PÉROU.

DEUXIÈME ÉTAPE.

D'AREQUIPA A LAMPA.

L'auteur poursuit sa route en dissertant sur le passé et le présent de la province de Lampa.

Comme nous dépassions les dernières maisons de Lampa dans la partie du nord, je me souvins que les épisodes de la soirée m'avaient fait négliger de crayonner sur mon livre de notes certains détails relatifs à la province de Lampa, à son commerce, son industrie et l'humeur de ses habitants. Je comblai aussitôt cette lacune, non pas tant par amour de la statistique et pour me mettre en règle vis-à-vis des sociétés savantes, que pour ôter aux voyageurs présents et à venir, commandités par ces dernières, tout prétexte d'éblouir le public par un pompeux étalage de documents *certains*, de renseignements *officiels* et de chiffres *exacts*.

La province de Lampa, enclavée dans celles d'Arequipa, de Chucuytu, de Puno, d'Azangaro, de Canas y Canchis, occupe une superficie d'environ treize cent vingt lieues carrées. Sur cette étendue, complétement dénuée d'arbres et d'arbrisseaux, mais accidentée de collines et de vallons, de ravins et de fondrières et sillonnée par trois torrents-rivières[2], on compte une ville capitale, — la bourgade à laquelle nous tournons le dos, — quarante-trois villages, — lisez hameaux de la plus triste espèce, — et cent huit pascanas ou bergeries. La population de la province est d'environ cinquante-sept mille habitants et le chiffre de ses moutons s'élève à quatre cent mille. Grâce aux vastes déserts tapissés de mousse et de jarava, entrecoupés de lagunes à l'eau dormante, d'une lieue à trois lieues de tour, qui caractérisent en général les provinces du Collao et en particulier celle de Lampa, les races ovine, bovine et camélienne croissent et multiplient à merveille et sans que l'art de l'éleveur y soit pour rien. Le beurre en vessies, le fromage en meules, le mouton fumé (*sessina*), la viande de bœuf et de lama découpée en lanières (*charqui*), la patate gelée (*chuño*), dont on compte trois variétés, la *tunta*, la *moraya*, le *mosco*, forment la branche la plus importante du commerce de Lampa avec les provinces voisines. La tonte annuelle des brebis et des alpacas, dont la laine est achetée sur place par deux ou trois spéculateurs d'Arequipa, qui l'expédient en Europe, cette tonte ou ce trafic fait dire aux Lampeños que leurs relations commerciales s'étendent aux deux bouts du monde.

L'exploitation des mines, d'où le pays tirait autrefois de grands revenus, a décru d'année en année. Nombre de gîtes productifs sont abandonnés aujourd'hui. D'au-

1. Suite. — Voy. pages 81 et la note 2, 97, 241 et 257.
2. Le Pucara-Ayaviri, les rios de Lampa et de Cabanilla et quelques ruisseaux sans importance. Ces trois cours d'eau vont se jeter dans le lac de Titicaca.

tres ont été submergés par les infiltrations incessantes des lacs Andéens. Parmi ceux qu'on exploite encore, il faut compter les huit socabons ou galeries du cerro de Pomasi, dont le rendement annuel, de trente-cinq mille marcs d'argent au commencement de ce siècle, n'est plus à cette heure que de huit mille marcs. Toutefois cette différence énorme dans le résultat obtenu ne provient pas, comme on pourrait le croire, de l'épuisement des gîtes métallifères, mais simplement d'une application parcimonieuse des moyens d'exploitation. Depuis longtemps les bras et les capitaux font défaut au travail. Où l'on employait autrefois des populations entières et de grosses sommes, on se contente aujourd'hui d'exposer quelques centaines de piastres et quelques travailleurs. Quant aux affleurements de minerai, si célèbres dans les fastes financiers du pays et où l'extraction de l'or apyre et de l'argent vierge s'opérait par le seul travail du ciseau, il n'en est plus parlé que pour mémoire. Ces splendides *bolsons* abondent néanmoins dans la partie montagneuse du Collao, seulement les Indiens qui les découvrent par hasard ou qui les connaissent par ouï-dire, n'ont garde d'en révéler l'existence aux descendants des Espagnols. Ils savent par tradition tout ce que leurs aïeux eurent à souffrir de l'insatiable avidité des conquérants, et dans la crainte d'être employés comme eux au travail des mines, ils se taisent sur leurs trouvailles.

Le commerce de Lampa, comme on vient de le voir, est assez borné. Son industrie est limitée à la fabrication de vases grossiers et de tapis velus dont le village d'Atuncolla a le monopole depuis deux siècles. Quant aux produits végétaux du sol, la botanique, la culture ou l'horticulture n'a pas à s'en préoccuper. Dans ce climat rigide croissent à peine la pomme de terre douce et l'amère, — *papa franca* et *papa lisa*, — une avoine et un orge chétifs, qui ne donnent pas d'épillets et que les chevaux et les mules consomment en herbe ; deux chénopodées, l'une douce, appelée *quinua réal*, par corruption *quinoa*, l'autre amère, appelée *cañahua*, dont les indigènes mangent les graines en bouillie et les feuilles dans leur chupé.

Le tableau statistique que nous achevons de tracer, s'il est vrai de tous points, n'a rien de bien flatteur. On pourrait même à la rigueur le trouver misérable. Eh bien ! malgré cette misère ou peut-être à cause d'elle, Lampa est des soixante-trois provinces que compte le Pérou celle où l'indigène semble le plus satisfait de son sort et laisse couler, sans les compter, les heures que Dieu lui dispense. Sans ambition et sans désirs, exempt de soucis et d'inquiétudes, narguant la maladie et riant de la mort, il vit au jour le jour, dans un calme philosophique. En vain la vermine le ronge et l'oppression l'accable ; en vain ses maîtres naturels, les présidents, les évêques et les curés, les sous-préfets, les gouverneurs et les alcades, le pressurent comme un citron, en vain le militaire le dépouille et le bourgeois le rosse, il s'en console en buvant de la chicha et de l'eau-de-vie, en pêchant à la fraise et en dansant le *zapateo*. Quelques voyageurs pessimistes ou mal renseignés ont pris pour de l'abrutissement cette quiétude d'esprit qui caractérise les Lampeños. J'avoue qu'elle m'a toujours paru le dernier mot de la sagesse humaine et partant le comble de la félicité. Si quelque Jérôme Paturot, avide de bonheur, s'avisait de le rechercher autour de ce globe, c'est dans la province de Lampa qu'il le trouverait infailliblement.

TROISIÈME ÉTAPE.

DE LAMPA A ACOPIA.

La plaine de Llalli. — Qui traite du moyen d'attendrir le cœur des Indiennes et de se procurer à déjeuner. — Histoire émouvante d'une belle-mère et d'une bru. — *Manibus date lilia plenis*. — Le courrier royal. — Qu'au Pérou si les jours se suivent et ne se ressemblent pas, les villages qui se succèdent se ressemblent. — *Apachecta*. — Pucara, son étymologie et sa foire. — Un malade et un médecin. — Où les bonnes femmes trouveront une nouvelle recette du baume de fier-à-bras. — Essai dithyrambique sur les ruisseaux. — Adieux bachiques. — Le curé Miranda. — Une églogue accompagnée de coups de fronde. — Santa Rosa. — Une fête au milieu des neiges.

Si la bourgade de Lampa est d'un aspect lugubre quand on y entre à la nuit tombante par la pampa de Cabana, elle n'offre pas un coup d'œil bien gai, lorsqu'on en sort au soleil levant par la puna de Llalli. Tel fut le jugement que je portai en voyant disparaître les dernières maisons de cette capitale et s'affaisser les deux cerros auxquels elles sont adossées.

La puna de Llalli, que nous nous disposions à traverser du sud au nord, est une vaste surface mollement ondulée, tapissée de mousse et d'herbe rase et entrecoupée de quelques flaques d'eau, autour desquelles croissent des joncs ténus, rigides et noirâtres. Un silence de mort régnait dans cette plaine, que bornent à l'ouest les premières dentelures neigeuses de la Cuesta de la Rinconada[1] et à l'est le torrent-rivière de Pucara. J'ajouterai que, cheminant au milieu du désert, nous ne pouvions découvrir ni le cours d'eau ni la montagne, et que nos regards, aussi loin qu'ils pouvaient s'étendre, n'embrassaient qu'un horison verdâtre et peu récréatif. Deux ou trois fois, Ñor Medina, inquiet de mon air ennuyé, m'avait adressé la parole, mais comme à jeun toute conversation m'est antipathique, j'avais laissé ses questions sans réponse, et l'homme rebuté par mon obstination à garder le silence, s'était mis à siffler un air du pays.

De Lampa à Llalli, première étape de la route que nous avions choisie, on compte trois petites lieues. Nous y arrivâmes entre onze heures et midi. Llalli est une

1. *Recoin*. C'est le *Nodus* formé par la réunion des sierras de Cailloma, de Huilcanota et la chaîne des Andes occidentales. Ces sortes d'embranchements sont appelés *Porco* par les gens du pays.

réunion de cahutes construites avec des éclats de pierre juxtaposés et cimentés avec de la boue. Sur les huit cahutes que compte cette localité, une seule était ouverte; nous nous arrêtâmes devant son seuil, que Ñor Medina voulut être seul à franchir, sous prétexte que l'apparition d'un *Hueracocha*[1] de ma sorte pouvait frapper de terreur les habitants de ce logis et nous ravir infailliblement le peu de chance que nous avions d'y trouver à déjeuner. Je le laissai faire. Un murmure de voix accueillit son entrée. Comme je prêtais l'oreille à ce bruit, qui me semblait de fâcheux présage, deux cris retentirent. A leur timbre aigu, je reconnus des voix de femmes. Oubliant la recommandation qui m'avait été faite, je sautai à bas de ma mule et pénétrai dans le logis. Deux femmes s'y trouvaient en effet. L'une déjà vieille, l'autre jeune encore. La vieille, effarée et tremblante, refermait à la hâte un sac bourré d'objets quelconques, tandis que la jeune, les bras étendus et les prunelles enflammées, semblait dire à Ñor Medina : Tu n'iras pas plus loin.

« De quoi s'agit-il? demandai-je à celui-ci.

— Il s'agit, me répondit-il en quechua, afin d'être compris par les maîtresses du logis, d'obliger les deux femelles endiablées que voici à nous donner quelque chose à manger, et pour y parvenir, je ne vois rien de mieux que de leur chatouiller les épaules avec mon laso.

— Misérable, ose toucher à ces deux femmes! exclamai-je en faisant un pas au-devant de l'arriero et lui montrant mes poings fermés et menaçants.

— Ne voyez-vous donc pas que je plaisante, me répliqua-t-il en espagnol, que les deux Indiennes ne pouvaient comprendre. En fait de femmes, je sais bien qu'un homme comme il faut ne doit jamais battre que la sienne, et ce que j'en dis, c'est simplement pour effrayer ces deux commères et nous les rendre favorables. — Déjà nos tigresses ont rentré leurs griffes : voyez plutôt. »



Une belle-mère et sa bru.

Je regardai. La vieille, en effet, s'était accoudée sur son sac dans une posture de cariatide, et les bras de la jeune étaient retombés le long de son corps, tandis que l'expression de son regard s'adoucissait sensiblement.

« O loi souveraine des étrivières! murmurai-je à part moi, *dura lex, sed lex;* voilà que deux femmes qui semblaient sur le point de nous sauter aux yeux, comme des chattes en furie, nous regardent maintenant d'un air affable et presque souriant. La raison du plus fort serait-elle donc la meilleure, comme l'a dit Jean de la Fontaine? »

En voyant l'heureux résultat de sa comédie, Ñor Medina s'était avancé vers la vieille Indienne et dénouant le sac qu'elle avait refermé, en avait retiré successivement une épaule de mouton fumé, des oignons, des piments secs et quelques poignées de chuño ou patates gelées[1], que la brave femme avait tenté de dérober à notre vue. Maintenant que le pot aux roses était découvert, toute feinte était inutile, et la menace du laso rendait la résistance à peu près impossible. Les deux femmes n'essayèrent donc plus de feindre ou de résister. Elles se sentaient dominées par la situation et s'exécutèrent avec une certaine grâce. L'une s'agenouilla devant le foyer et raviva les braises, tandis que l'autre emplissait d'eau une marmite en terre et y jetait pêle-mêle les divers ingrédients dont se compose un chupé péruvien. Au sentiment de répulsion qu'à notre aspect avaient éprouvé les deux *serranas* succéda bientôt une tou-

1. C'est le nom, *disent* les chroniqueurs, que donnèrent autrefois les Indiens du Pérou aux conquérants espagnols, qu'ils croyaient sortis de la mer, ainsi que leurs vaisseaux. *Huera* dans l'idiome quechua, signifie écume, et *cocha* ou *atun-cocha*, le grand lac. Cette expression, détournée de son sens primitif, est aujourd'hui un titre de noblesse décerné au premier venu et équivalant au *caballero* de la langue espagnole.

1. Pommes de terre légèrement écrasées et exposées pendant quelques nuits à la gelée. On les fait bouillir avec du fromage. C'est le mets favori des habitants de la Sierra.

chante confiance. Pendant que le chupé cuisait, elles nous racontèrent ingénument leurs petites affaires. La vieille était veuve depuis longtemps et de plus filandière. Elle filait du matin au soir de la laine de brebis brune, qu'elle vendait quelquefois aux niais pour de la laine de lama. Chaque peloton d'une livre de ce *caytu-llama* lui rapportait quatre réaux. Avec cet argent, elle achetait à Lampa, soit du maïs pour faire de l'*acca*, — la chicha des modernes, — soit de l'eau-de-vie de canne à trente-six degrés de preuve. Une poignée de feuilles de coca et quelques verres d'alcool rendaient momentanément à la pauvre femme sa jeunesse passée et ses illusions perdues. C'était, nous dit-elle dans son langage figuré, comme de pâles fleurs qu'elle jetait sur le couchant de sa triste vie. En l'écoutant, le *date lilia* de Virgile me revint à l'idée et je me sentis attendri.

La jeune prit la parole à son tour, pour nous apprendre qu'elle était la bru de la vieille, qu'elle passait comme elle son temps à filer et partageait ses goûts intimes. Le produit de leur travail, que les deux femmes consacraient tout entier à l'achat d'*erytroxilum coca* et de liqueurs fortes, au lieu de le remettre, l'une à son fils, l'autre à son époux qui le réclamait pour s'enivrer lui-même, était un prétexte à querelles avec celui-ci. En fils soumis et respectueux, l'homme n'osait gourmer sa mère, mais il ne se faisait aucun scrupule de tomber à



Le courrier royal.

poings fermés sur sa femme. A part ces nuages roux qui voilaient parfois le ciel de l'hymen, l'Indienne nous assura qu'elle n'avait qu'à se louer des procédés de son époux et maître.

Ces détails locaux que je consignai dans mon livre de notes, en y ajoutant quelques réflexions philosophiques qui m'étaient inspirées par la circonstance et que je complétai par le portrait au crayon des deux femmes, m'aidèrent à passer sans ennui les trois quarts d'heure que nécessita la cuisson du chupé. Au bout de ce temps, on nous le servit dans un plat de terre et nous le mangeâmes avec nos doigts. Quand le plat fut vide, je réglai mon compte avec nos hôtesses et nous nous remîmes en marche, emportant leurs remercîments et leurs bénédictions.

Nous n'avions pas fait cent pas, que les sons modulés d'une flûte de Pan arrivèrent jusqu'à nous sur l'aile de la brise. Je retournai la tête pour voir d'où venait ce bruit harmonieux et j'aperçus un chasqui se dirigeant vers nous au pas gymnastique. L'homme tirait par le licou un cheval maigre, chargé d'une mallette en cuir renfermant les dépêches postales.

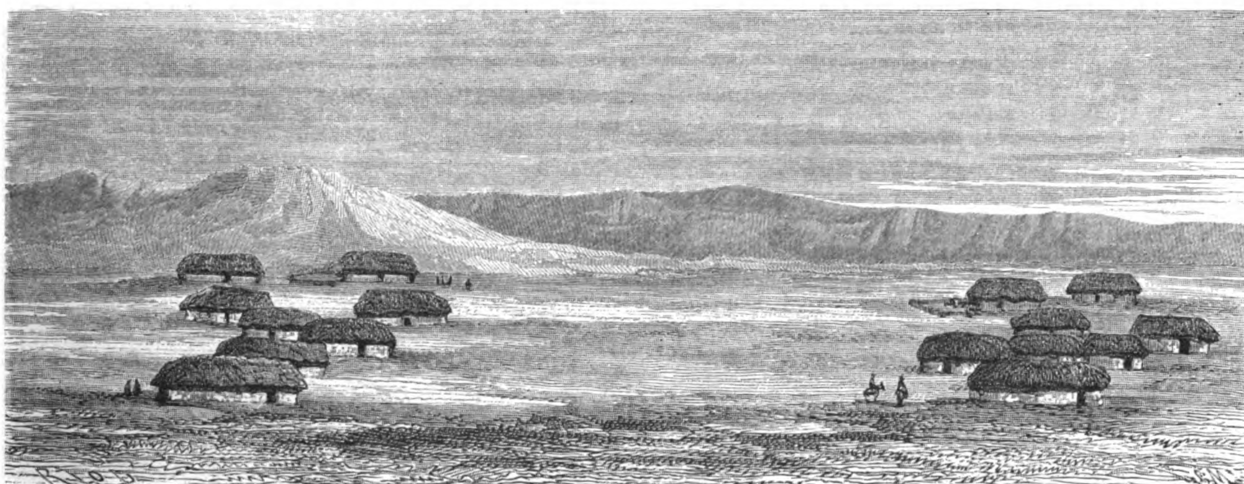
« C'est le *correo real* qui va de Puno à Cuzco, me dit mon guide.

— Dites *correo nacional*, répliquai-je ; le mot *royal* est rayé, comme séditieux, du dictionnaire d'une république. »

L'arriero me regarda d'un air surpris et allait me demander probablement l'explication de mes paroles, quand le chasqui arriva sur nous, et nous ayant salué d'un coup de montera et d'une modulation de syrinx, nous demanda d'un ton gracieux, pour un courrier, d'où nous venions et si nous allions à Cuzco. Mon guide satisfit à cette demande. Alors les deux hommes se mirent à causer amicalement de la neige et du froid, des casse-cou de la Sierra et du manque de vivres, toutes choses que je savais depuis longtemps, puis quand ils eurent épuisé cette matière de conversation, ne trouvant plus rien à se dire, ils prirent congé l'un de l'autre en se recommandant à Dieu et s'offrant civilement une pincée de feuilles de coca, comme deux amateurs de poudre à Nicot se présentent leur tabatière. Le courrier ne prit que le temps d'échanger sa vieille chique végétale contre une chique plus juteuse, et nous saluant d'une gamme ascendante et descendante de son syrinx, se remit à trotter, la chevelure au vent.

Deux heures après cette rencontre, nous passions entre Cupi et Ocuviri, deux groupes de cabanes décorées du nom de villages et si exactement pareils, que de nuit on se fût trompé, et croyant descendre dans l'un on eût mis pied à terre dans l'autre. A la clarté du jour, leur situation respective, par rapport au chemin, aidait le voyageur marchant vers le nord à les reconnaître. Ocuviri se trouvait à sa droite et Cupi à sa gauche. Mon compagnon, à qui je fis remarquer la singulière identité de ces deux hameaux-taupinières, dont toutes les portes étaient fermées, convint qu'ils avaient effectivement un air de famille ; puis il ajouta que cette ressemblance, dont je paraissais m'égayer, était précisément ce qui donnait aux villes et aux villages du Pérou un cachet spécial que n'offrait aucun de ces lieux dans les républiques voisines. L'homme, sans s'en douter, avouait ses goûts noblement classiques et son amour pour l'unité, sans laquelle, dit-on, il n'est pas de beauté parfaite. Je me gardai bien de le contredire.

Dans la même journée, nous relevâmes successivement les hameaux de Macari et d'Umachiri, silencieux et clos comme ceux que nous laissions derrière nous et comme eux d'une laideur singulière. A une lieue d'Umachiri, nous passâmes devant un *apachecta*, contre lequel un Indien et sa compagne, qui conduisaient un troupeau de lamas, venaient de lancer, en manière d'offrande, la chique de coca qu'ils avaient dans la bouche. Cette façon de remercier Pachacamac, le maître omnipotent et invisible, d'être arrivé sans accident au terme d'un voyage, nous a toujours paru aussi originale que dégoûtante ; comme, après tout, chaque pays a ses usages, que tous les usages sont respectables ou doivent être respectés, nous nous garderons bien de critiquer celui-ci, et passant de l'effet à la cause, de la chique au monument, nous expliquerons la formation de ce dernier.



Pampa de Llalli. — Villages de Cupi et d'Ocuviri.

Le mot apachecta, qu'on ne saurait décomposer, mais qu'on peut traduire, signifie dans l'idiome quechua, *lieu de halte* ou *de repos*. Les cimetières, que les Espagnols appellent tantôt *Panthéon* et tantôt *Campo-Santo*, portent chez les Indiens le nom d'apachecta. Quant à la chose, elle se compose, dès le principe, d'une poignée de cailloux qu'un chasqui, arriero ou conducteur de lamas, qui passe et s'arrête un moment pour reprendre haleine, dépose au bord du chemin, non pour perpétuer le souvenir de la halte qu'il vient de faire, mais comme un tribut de gratitude qu'il paye ostensiblement à Pachacamac, maître et créateur de cet univers. Quelques jours, quelques mois s'écoulent ; un second Indien passe par hasard dans le même endroit, aperçoit les cailloux réunis par son devancier et s'empresse d'en ajouter d'autres au tas. Avec le temps, la poignée de cailloux devient une pyramide de huit à dix pieds de hauteur, que les passants, à mesure qu'elle s'élevait, ont cimentée avec un peu de terre détrempée par un jour de pluie. Quand l'œuvre est achevée, une main inconnue place à son sommet le signe du salut. Une autre main y attache un bouquet de fleurs. Ces fleurs se fanent, se dessèchent et sont renouvelées par d'autres mains pieuses. Le plus ou moins de fraîcheur de l'offrande indique que la route où s'élève l'apachecta est plus ou moins fréquentée par les caravanes.

Maintes fois nous nous sommes arrêté devant ces monuments, non pour faire notre prière à Pachacamac, divinité qui nous est inconnue, mais pour examiner en amateur les fleurs placées à leur sommet. Ces fleurs étaient des lis blancs, des héliconias, des erythrines d'un minium pourpré et des amaryllis rouges à stries vertes, qui croissent à l'ombre des buissons, dans les vallées orientales. De l'endroit où elles avaient été cueillies à l'apachecta où nous les trouvions, la distance approximative était de trente à quarante lieues.

Ces monuments, qu'un savant d'Europe prendrait volontiers pour des tumulus, et un employé du cadastre pour des bornes milliaires, se recommandent moins à l'attention par leur caractère architectural que par le cachet indéfinissable qu'ils doivent aux éclaboussures verdâtres dont ils sont littéralement couverts de la base au faîte. Ces éclaboussures n'ont d'autre cause que le passage successif des Indiens et l'acte religieux que chacun d'eux croit accomplir en retirant de sa bouche la coca qu'il mâchait et en la lançant contre les parois de la pyramide.

Au bruit des pas de nos montures, l'Indien et sa femme, qui s'étaient retournés, s'arrêtèrent court pour nous voir passer. Tout en nous considérant d'un air ébahi, ils ne manquèrent pas de nous saluer d'un *alli llamanta* et d'ôter leur montera. Les lamas avaient fait halte aussi, à l'exemple de leurs maîtres, mais moins polis que ces derniers, ils se bornèrent à nous examiner de leur œil doux et impassible, sans nous honorer d'un salut quelconque. A la tombée de la nuit, nous arrivâmes à Pucara, ayant fait à travers la puna neuf lieues espagnoles, équivalant à douze lieues de France.



L'apachecta.

Pucara était autrefois un point isolé du territoire des Indiens Ayaviris. Vers la fin du douzième siècle, Lloque Yupanqui, troisième empereur du Pérou, après de sanglants démêlés avec ces naturels, qui refusaient de le reconnaître pour maître, disent les chroniqueurs, et d'abandonner le culte des montagnes et des cavernes qu'ils tenaient de leurs pères, pour embrasser le culte du soleil, Lloque Yupanqui, étant parvenu à les asservir, fit construire sur la limite sud de leur territoire une forteresse en pisé (*pucara*), aujourd'hui détruite, mais comme il en existe encore des échantillons bien conservés en certains endroits du Pérou. Dans cette forteresse, l'Inca plaça une garnison destinée à surveiller les Ayaviris et à prévenir leurs rébellions futures. Quatre siècles plus tard, dans les guerres de partisans que les conquérants espagnols se firent au Pérou, ce même site de Pucara fut témoin de la défaite du capitaine Francisco Hernandez Giron.

Le Pucara actuel est un morne village qui compte une centaine de chaumières, bâties moitié en torchis, moitié

en briques de terre battue (*tapias*) et couvertes avec ce chaume de la Cordillère que les Indiens nomment *ichu* et les botanistes *jarava*. Il n'a d'autres titres à l'attention que son église, comparativement grande et caractérisée par deux clochers carrés avec tympan en bois et en torchis; sa rivière, que, faute de pont, on traverse sur des bottes de jonc à l'époque des crues, et la foire qui s'y tient chaque année en décembre. Cette foire est, avec celle de Vilque, une des plus importantes du Pérou. On y vend force mules à peu près sauvages, amenées de toutes les provinces du haut et du bas Pérou, et que le maquignon dompte sur place avant de les livrer à l'acheteur. A l'abri d'auvents, de paravents et de caissons transformés en boutiques et décorés de draperies de calicot et de découpures de papier peint, brillent, chatoient, reluisent, ondulent et s'étalent la bijouterie, vraie et fausse, la porcelaine et la faïence, le grès et le cristal, les draps et les soieries, les tissus de laine et de coton, et tous les engins variés que la coutellerie, la quincaillerie, la bimbeloterie et autres branches de l'industrie européenne inventent et façonnent journellement, pour accélérer la marche de la locomotive humaine dans le railway des sentiers d'ici-bas.

Au milieu de ce vaste bazar, Babel commerciale et industrielle à l'édification de laquelle toutes les nations du globe ont contribué pour leur quote-part et fourni leur pierre, — moellon de rebut, il est vrai, — des jeux de *monte*, de quilles et de cochonnet, des fantoches, des prestidigitateurs et des saltimbanques d'une tournure grotesque et dont les finesses sont cousues de fil blanc, attirent autour d'eux le public éclairé des villes et font bayer d'admiration les Indiens des Sierras. Des vendeurs de gâteaux, de fruits et de sorbets, des frituriers des deux sexes stationnent dans les endroits les plus fréquentés ou circulent à travers les groupes, criant, gesticulant, vantant sur tous les tons leur marchandise et essuyant parfois avec un pan de leur chemise le plat sur lequel cette marchandise est étalée; chaque chaumière du village, cabaret et gargote pendant le jour, se transforme le soir en salle de bal. Cette transformation s'opère avec la simplicité et la rapidité d'un changement de décors à vue sur un théâtre bien machiné. On retire les tables, on colle deux suifs aux murailles, à la marmite on substitue une guitare, et les danses se poursuivent jusqu'au matin.

Pendant quinze jours que dure cette foire, les échos de la puna, habitués à ne répéter que le bêlement des troupeaux et les soupirs du vent, retentissent du roulement des tambours, de la fanfare des clairons de ferblanc, du mugissement caverneux des *pututus* ou cornes d'ammon, des accords mélodiques de la *queyna* et du *pincullu*, deux genres de flûtes, et du *charango*, cette guitare nationale à trois cordes que les indigènes fabriquent eux-mêmes avec une moitié de calebasse à laquelle ils adaptent un manche et des boyaux de chat. Les vociférations de la foule, les aboiements des chiens, les hennissements des chevaux et des mules, la crépitation des fritures et le petillement des bûchers allumés en plein air forment la partie de basse du sauvage concert. Ce que les deux sexes consomment de viande de bœuf, de mouton, de lama, de volailles et de cochons d'Inde pendant cette quinzaine suffirait à l'approvisionnement annuel d'un duché d'Allemagne. Quant à l'eau-de-vie qu'ils absorbent, il est difficile d'en préciser la quantité par des chiffres exacts, mais en l'évaluant approximativement, on peut croire qu'elle fournirait chaque jour triple ration à l'équipage d'une flotte pendant la durée d'un voyage de circumnavigation.

Nul tableau de ce genre ne s'offrit à nous en arrivant. On était au 8 juillet et l'époque des saturnales foraines était fort éloignée encore. Quelques trous qui avaient servi à planter des poteaux ou des perches, des os de bœuf et de mouton nettoyés par les gallinasos, çà et là sur le sol des traces noires laissées par le feu des bûchers, désignaient seuls le champ de foire et le théâtre de la fête. La foule et le bruit s'étaient évanouis comme un songe, et le silence avait repris possession des lieux. *Sic transit gloria mundi*, me dis-je en mettant pied à terre devant la poste où nous devions passer la nuit.

En échange d'espèces, on nous abandonna sans trop de difficulté un morceau de viande de bœuf séchée au soleil (*charqui*) et quelques patates gelées. L'eau de la rivière de Pucara nous servit à étancher notre soif. Après le souper un des Indiens de la poste, m'ayant vu griffonner quelques lignes sur mon livre de route, s'imagina que je ne pouvais être qu'un savant et un *brujo* (sorcier). Chez ces peuples naïfs, la science et la sorcellerie sont synonymes. Il me demanda si je ne possédais pas dans mon sac à malices un remède qui pût guérir ou soulager le maître de poste couché dans la pièce voisine. Je m'informai bien vite de la nature du mal dont il souffrait. L'Indien, ne sachant de quel nom appeler la chose, gonfla ses joues à l'instar d'Eolus et me les montrant par un geste comique : « Voilà! » me dit-il. Je compris sur-le-champ qu'il s'agissait d'une fluxion, d'une tumeur, d'un abcès quelconque, et je priai le mime intelligent de me conduire vers son malade, que nous trouvâmes couché sur un grabat et enveloppé dans une mante de laine. Une de ses joues était enflée de telle sorte, que l'œil disparaissait entièrement. Cette tension violente de la peau, en déplaçant le nez et contractant la bouche, avait si fort enlaidi le pauvre homme que je crus voir un de ces mascarons en caoutchouc dont on varie à son gré la grimace en les pressant du doigt. Seulement la grimace de celui-ci était stationnaire.

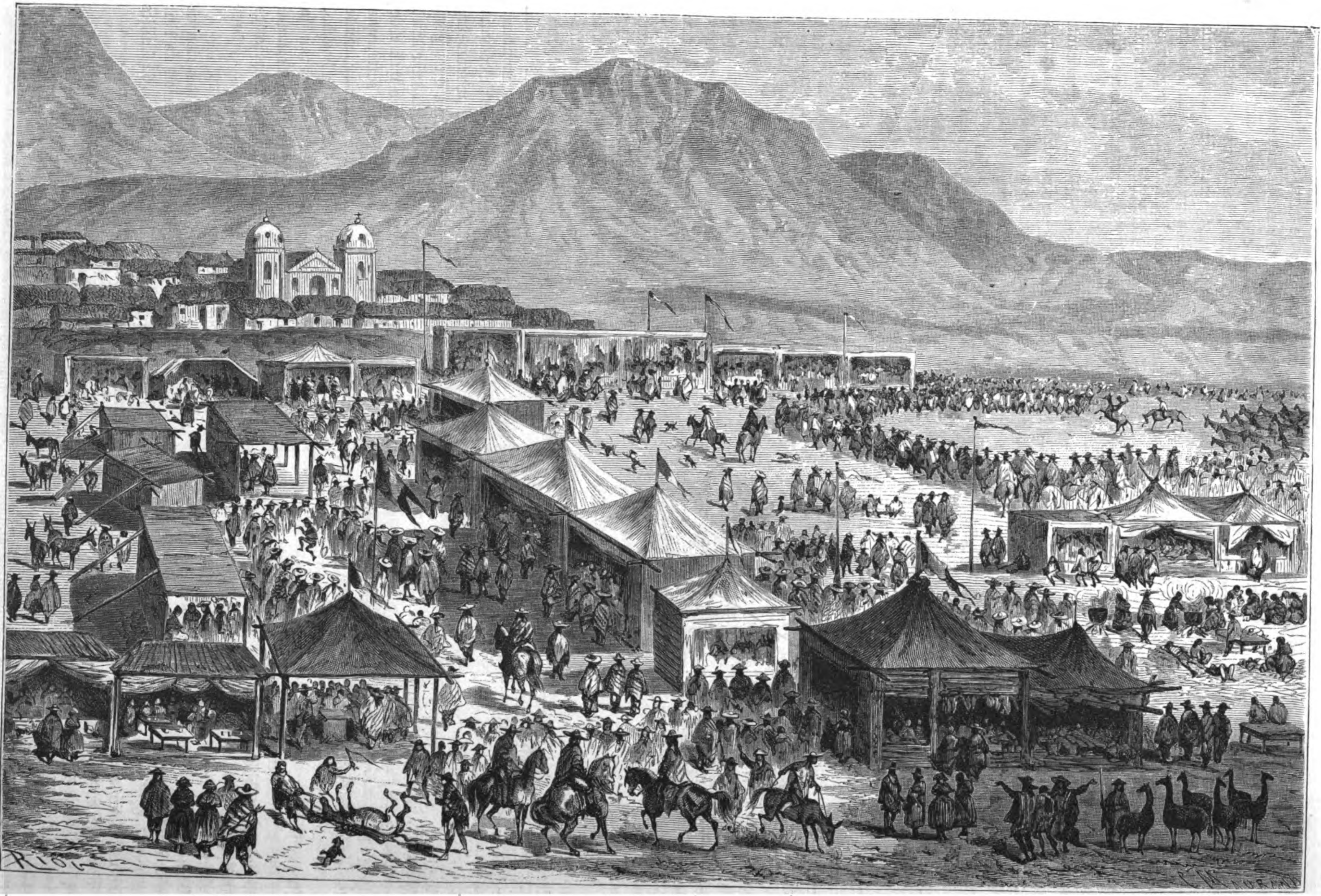
« Quel remède ordonnes-tu? me dit l'Indien.

— Pour le moment, répondis-je, je ne vois rien de mieux que d'éviter à ton malade l'impression de l'air et de lui appliquer sur le visage un cataplasme de feuilles de mauve ou de mie de pain cuite dans du lait. »

L'Indien me regarda d'un air narquois.

« Avec du pain et du lait, me répliqua-t-il, on fait chez nous de la bouillie pour les *huahuas*[1], et non pas

1. Enfant au maillot.



Foire de Pucara.

un remède pour les hommes. N'as-tu rien de mieux à me proposer?

— Absolument rien, dis-je.

— En ce cas, j'ai un remède qui vaut mieux que le tien.

— Applique-le donc, » ripostai-je à l'individu en lui tournant le dos et le laissant auprès du malade, dont l'état n'avait rien d'alarmant.

Un instant après et comme j'étais en train de me faire un lit avec les pellons de ma selle, je vis rentrer l'Indien muni d'un plat de terre qu'il plaça sur le feu et dans lequel il mit à fondre un morceau de suif ou de graisse, des feuilles de coca pulvérisées et une pincée de cendre du foyer; il remua le tout avec un morceau de bois, puis lorsque sa mixture lui parut cuite à point, il la versa dans une sébile qu'il remplit de chicha.

« Que tripotes-tu là? lui demandai-je.

— C'est mon remède, me répondit-il gravement.

— Diable! et comment l'appliques-tu, ton remède?

— Je vais en donner la moitié à boire au malade et je lui laverai le visage avec l'autre moitié.

— Va, mon garçon, dis-je à l'homme, et puisse ton remède opérer le plus tôt possible. » Là-dessus, je me couchai et m'endormis en murmurant les paroles du Christ : « Pardonnez-leur, mon Père, car ils ne savent ce qu'ils font. »

Le lendemain, je m'informai à l'Indien de l'état du maître de poste : « Il va mieux, » me répondit-il. Comme dans mon opinion ce mieux ne pouvait résulter de l'application du remède que j'avais vu préparer la veille, je pensai que Dieu avait exaucé la prière que j'avais faite avant de m'endormir, et je m'éloignai de la poste de Pucara en glorifiant le nom de l'Éternel et en chantant ses louanges.



Un malade et son médecin.

Pendant une heure, nous côtoyâmes la rivière. Rien de frais et de gracieux comme ces torrents andéens en temps de sécheresse. Tantôt leur nappe s'étale sur un sable blanc ou doré, tantôt elle se heurte avec un doux murmure contre des cailloux polis, et semble se plaindre alors à la façon des tourterelles de l'obstacle malencontreux qui entrave son cours. Chaque nuage qui passe s'y mire un instant et y jette un peu d'ombre; le soleil y brise ses flèches d'or, la lune y éparpille ses rayons d'argent, les urubus et les condors viennent y faire leur toilette. A ces ruisseaux il ne manque en vérité, pour être parfaits dans leur genre, qu'un revêtement d'herbe fine et douce et quelques touffes de saule pour cacher une Galathée. Malheureusement rien n'est parfait en ce monde, et les êtres comme les choses ont un côté défectueux ou incomplet par où la mort et la destruction les atteignent. Le talon du divin Achille et la lance du beau Pâris sont peut-être des mythes cosmogoniques.

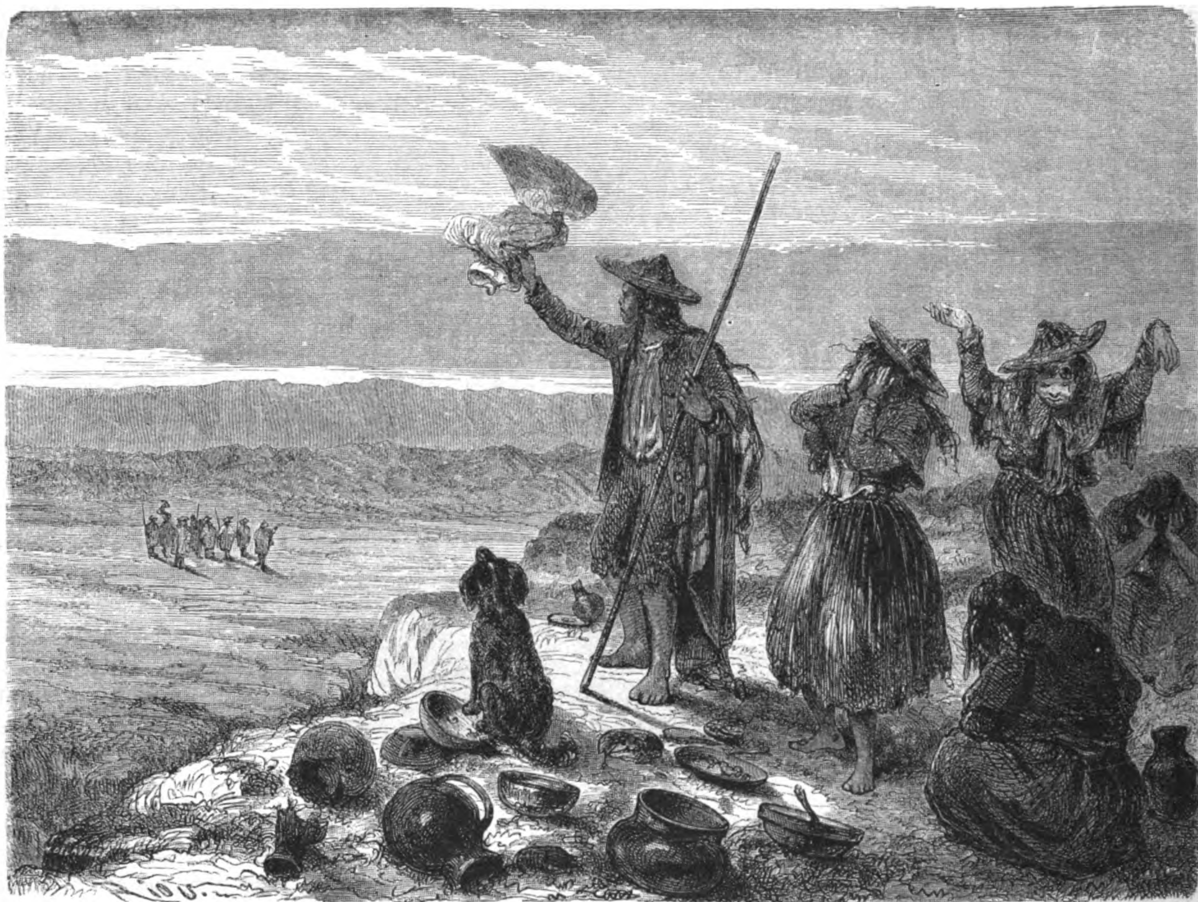
Ces charmants ruisseaux, qu'on pourrait croire inoffensifs sur la foi de nos phrases, sont sujets à des accès d'humeur qui donnent raison au proverbe : « Il n'est pire eau que l'eau qui dort. » On les voit passer subitement du calme le plus profond à l'agitation la plus folle, sortir grondants et furieux du lit que leur a creusé la nature et s'épandre à travers la plaine, roulant dans leurs flots des pierres énormes, entraînant pêle-mêle les troupeaux, les pasteurs, les ponts de pierre et les chaumières en torchis qu'ils rencontrent sur leur passage. Ces crues redoutables sont occasionnées par la fonte subite des neiges sporadiques de la Sierra. Leur durée varie de dix-huit à vingt-quatre heures. Elles ont lieu vers le milieu de la nuit et le commencement du jour, plutôt qu'à l'heure où le soleil est élevé sur l'horizon[1].

A deux lieues de Pucara, nous assistâmes, mais de trop loin pour en apprécier les détails, à un de ces *cacharparis* ou fêtes d'adieux, si fréquents dans la Sierra, entre Indiens du même pueblo, qui se séparent pour quelque temps. Ces adieux navreraient le cœur si l'on ne savait que dans la composition chimique des larmes qui les accompagnent il entre beaucoup plus de chicha et d'eau-de-vie que de mucus, de sel, de soude et de phosphate de chaux. Pour ceux qui partent comme pour ceux qui restent, ces prétendus adieux ne sont qu'un prétexte à orgie. Selon la teneur d'un programme tracé depuis des siècles et continué de génération en génération, les voyageurs quittent leur village, en compagnie de parents et d'amis des deux sexes, munis de provisions solides et liquides. A un endroit officiellement désigné, on fait halte, on s'assied en rond, on mange et on boit, on boit beaucoup plus qu'on ne mange, puis à l'issue du goûter on danse un *zapateo* au son de la flûte et de la guitare. Quand

1. Plusieurs fois nous avons été témoin d'inondations de ce genre, en dehors de la grande fonte annuelle des neiges dans la Cordillère (décembre-janvier). La rivière que nous avions laissée le soir dans un calme profond avait crû subitement pendant la nuit et le lendemain couvrait la campagne. Or comme ces crues anormales étaient précédées ou suivies de tremblements de terre, lesquels se produisent généralement dans la soirée et vers la fin de la nuit plutôt qu'au milieu du jour, nous en avons conclu à tort ou à raison que cette fonte partielle des neiges de la Sierra était occasionnée par la chaleur que les phénomènes volcaniques déterminaient tout à coup dans les couches minérales qui forment comme le soubassement de la chaîne des Andes.

approche le moment de la séparation ou que le liquide tire à sa fin, on entonne une thrênodie où chacun déplore à l'envi les rigueurs du sort. Les hommes pleurent et montrent le poing au ciel qui n'en peut mais, les femmes poussent des cris perçants et tiraillent leur chevelure. L'heure du départ sonne enfin. Les deux sexes s'accolent étroitement, boivent le coup de l'étrier, s'il reste de quoi boire, et s'arrachent par un effort suprême aux bras les uns des autres. Alors ceux qui s'en vont peuvent, en se retournant, voir longtemps encore au sommet d'un tertre ou d'un rocher, s'il s'en trouve dans le paysage, les parents et les amis qu'ils ont laissés derrière eux se livrer aux démonstrations d'une douleur violente, et les saluer en agitant un lambeau de bayeta à défaut de mouchoir. On a vu des cacharparis divisés par étapes, c'est-à-dire qui finissaient sur un point et recommençaient sur un autre, durer trois jours et trois nuits, et obliger les voyageurs à remettre leur départ à huitaine, tant l'émotion et l'excès d'eau-de-vie avaient brisé leurs forces.

Bien qu'une distance d'une centaine de mètres nous séparât des acteurs de ce drame intime, et que les voyageurs qui s'éloignaient d'eux fussent sur le point de disparaître à notre gauche, mon guide, accoutumé à lire dans la Cordillère comme le sauvage dans la forêt, n'hésita pas à me répondre quand je lui demandai qui étaient ces gens : « Ce sont des Indiens



Cacharpari.

du Pujuja ou de Caminaca, que le sous-préfet de Lampa envoie travailler dans quelque mine de la Raya. »

Ayaviri, où nous arrivâmes vers les quatre heures, est un village de la famille de ceux que nous laissions derrière nous. Sa situation sur la rive gauche de la rivière-torrent de Pucara, un pont de bois, une église assez grande, bâtie en pierre et en torchis, mais sans le moindre style, et une école où vingt élèves prélevés sur les populations de Pucara, d'Ayaviri et de Santa Rosa, apprennent à épeler tant bien que mal les Psaumes de David, traduits en castillan, et à réciter de mémoire le *Pater noster* et l'*Ave Maria*, sont les seules particularités qui recommandent à l'attention des statisticiens cette localité d'environ quatre-vingts chaumières. En narrateur fidèle, j'ajouterai que le pédagogue chargé d'instruire et de régenter la jeunesse du pays se livre à un petit commerce clandestin de laine, de beurre et de fromage, qui l'oblige à s'absenter souvent. Pendant ses absences, temps de repos pour les élèves, les portes de l'école restent fermées, comme autrefois en temps de paix celles du temple de Janus. Quelques familles de demi-poil, seule aristocratie de la contrée, s'indignent bien un peu des façons d'agir de ce maître d'école, mais les enfants s'en accommodent volontiers, libérés qu'ils sont momentanément des récitations quotidiennes et des

coscorrons [1] dont elles sont souvent accompagnées. J'ignore les bénéfices que le magister en question retire de son petit commerce, mais sa sinécure scolastique lui vaut quinze cents francs par an.

Ces détails me furent donnés par le curé de la localité, entre un coup de chapeau et une cigarette que nous échangeâmes civilement devant l'église où je m'étais arrêté en feignant d'admirer des sculptures qui n'existaient pas. J'espérais, par cette innocente supercherie, me rendre agréable au pasteur et conquérir ses bonnes grâces. Un instant je me flattai d'avoir réussi. Non-seulement il m'entretint de ses affaires personnelles, mais il me raconta celles de ses administrés et appuya particulièrement sur celles du maître d'école qu'il qualifiait de *povreton* ou de pauvre d'esprit. Sans m'embarrasser des motifs que pouvait avoir le curé d'en vouloir au magister d'Ayaviri, je me montrai charmé de l'excès de confiance qu'il me témoignait à première vue, et, pour lui témoigner à mon tour une confiance entière, je lui avouai que je tombais d'inanition, n'ayant mangé dans la journée que la moitié d'un fromage mou, acheté dans une tanière à berger que nous avions trouvée en route. Je m'attendais à une réponse gracieuse de la part du saint homme, à une invitation à goûter, à souper, à une réfection quelconque; mais mon attente fut déçue. Après une conversation d'une demi-heure, il se contenta de me saluer poliment, et reprit à pas lents le chemin de son presbytère. Ce charitable prêtre, dont je demandai le nom aux Indiens de la poste, s'appelait don *Calixto Miranda*. Puisse son nom, intercalé en italique dans mon humble prose, passer à la postérité!


Le curé Miranda.

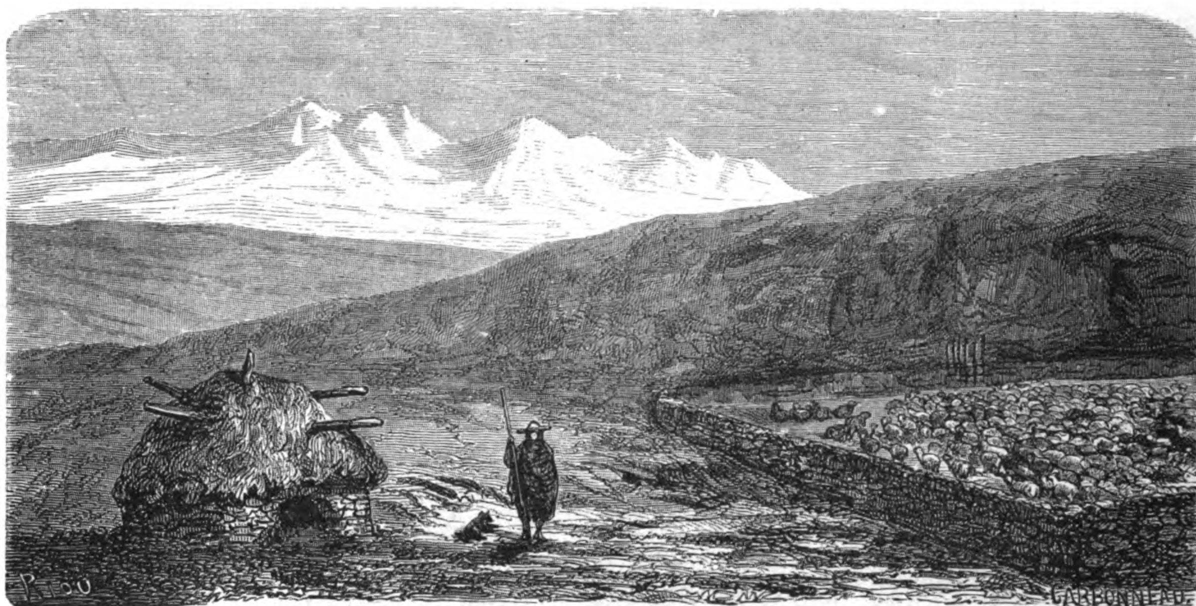
Le lendemain à huit heures, nous étions déjà loin d'Ayaviri, quand je me rappelai que ce pueblo ou cette bourgade, comme on voudra l'appeler, avait joué un certain rôle dans les annales du Pérou par les rébellions successives de ses naturels contre les empereurs Lloque Yupanqui et Mayta Capac, qui vivaient au douzième siècle. En 1780, Tupac Amuru, cacique de la descendance de ces empereurs, avait fait appel au patriotisme des habitants d'Ayaviri pour l'aider à secouer le joug des vice-rois, tentative de liberté qu'il avait expiée par un supplice atroce. Écartelé à Cuzco, son tronc avait été brûlé sur les hauteurs de cette ville et chacun de ses membres envoyé aux bourgades qu'il avait soulevées. Santa Rosa, voisine d'Ayaviri, avait eu pour sa part une des jambes du malheureux cacique. Quatre ans après la bataille d'Ayacucho et l'extinction du parti royaliste, le général Simon Bolivar, sur la prière de son ami A. de Humboldt, ayant fait exécuter par Lloyd et Falmarc un nivellement géodésique sur une ligne de trente myriamètres, Ayaviri avait été une des neuf cent soixante stations divisoires de cette ligne. Tant d'illustres antécédents valaient bien à Ayaviri quelques mots au crayon sur mon livre de notes; mais moitié par paresse et moitié par rancune contre le curé Miranda, je laissai le livre susdit au fond de mes sacoches, jugeant inutile de consacrer une notice, si courte qu'elle fût, au pueblo dont le régulateur spirituel pratiquait si mal l'hospitalité.

Au sortir d'Ayaviri, les terrains prennent du *mouvement*, comme disent les peintres; les collines se rapprochent, se soudent par leur base sur quelques points, s'agglomèrent sur d'autres, et vont ondulant du nord-ouest au sud-est. S'il était donné de les considérer à vol d'oiseau, ces protubérances du sol offriraient l'aspect d'une mer aux vagues figées. Le pays, totalement dépourvu de végétation, n'est animé de loin en loin que par des troupeaux de bœufs, de moutons, de lamas et d'alpacas, qui errent et paissent à l'aventure. Une pascana ou hutte de berger, avec son toit de chaume et sa porte si basse qu'on n'y peut entrer qu'à genoux, s'offre parfois à vos regards; mais le cas est rare. En passant, vous cherchez des yeux l'habitant de cet antre troglodytique afin d'échanger avec lui un bonjour amical et de lui acheter un fromage. Il est absent. Tandis que vous déplorez ce contre-temps, les sons d'une flûte se font entendre au-dessus de vous. Vous levez la tête et vous découvrez debout sur un rocher le pasteur jouant de la flûte. A ce moment, avec de l'imagination et pour peu qu'un animal à cornes paisse au bas du rocher, vous vous représentez Argus et la vache Io. *Mercurius septem mulcet arundinibus*, répétez-vous avec Virgile. Puis ce tribut payé à l'églogue, vous interpellez le berger pour qu'il ait à interrompre sa mélodie et à vous vendre un de ces fromages qu'il confectionne à ses moments perdus. Il semble

1. *Coscorron, genre* de coup de poing que les maîtres d'école péruviens administrent à leurs élèves, au lieu de la férule qu'infligent nos magisters. Si nous disons genre, c'est que dans le coscorron, le poing de l'individu, au lieu d'être fermé comme dans le *puñetazo* ou coup de poing vulgaire, laisse passer le doigt *medius* replié sur lui-même de façon à présenter une certaine saillie. En outre le coscorron se donne sur la tête de l'élève et jamais ailleurs, non pas perpendiculairement ou horizontalement, mais obliquement et de façon à produire sur la boîte osseuse du sujet une contusion suivie d'ecchymose. Comme ces détails ont trait à l'enfance, les pères de famille en excuseront la longueur.

ne pas vous entendre. Vous élevez la voix et, en l'invitant à descendre du piédestal qu'il s'est choisi, vous lui montrez une pièce d'argent en ajoutant que vous êtes pressé et n'avez pas le temps d'attendre. Un trille soutenu est la seule réponse que l'homme vous adresse. L'impatience vous gagne; vous sautez à bas de votre mule : « Eh! maroufle! » criez-vous au pasteur en ramassant une pierre et la lui jetant pour attirer son attention. Si l'individu est doué d'un bon naturel, il comprend l'avertissement et, mettant sa flûte sous son bras, il vient en souriant à votre rencontre; mais le plus souvent il est d'humeur farouche et insociable, et comme il a l'habitude d'emplir ses poches de cailloux pour en jeter au bétail qui s'écarte, il vous en détache aussitôt quelques-uns à l'aide de sa fronde. En pareille occurrence, vous n'avez qu'un moyen de conjurer l'orage : c'est d'éperonner votre mule et de détaler au plus vite.

Je ne saurais guère affirmer aujourd'hui si nous mangeâmes quelque chose pendant cette journée; mais ce que je me rappelle très-bien et ce que je puis assurer, c'est que nous arrivâmes à Santa Rosa affamés et transis; un feu de bosta que nous trouvâmes dans la salle de poste et de la viande de lama, découpée en lanières et séchée au soleil, dont on nous vendit quelques mètres, nous aidèrent à combattre le froid et la faim. Santa Rosa, comme Ayaviri, comme Pucara, est un de ces villages mornes et désolés, faits pour servir de préside à des criminels plutôt que de séjour à des gens honnêtes. La rivière passe au milieu du pueblo, et son murmure, qui partout ailleurs serait une gaieté et une harmonie, n'est ici qu'une tristesse de plus. C'est comme une voix de la nature qui se lamente éternellement dans cette solitude. Ajoutons que Santa Rosa est de tous les endroits que nous venions de traverser, le plus froid et le moins abrité contre les tempêtes de la Cordillère, édifié qu'il est au pied de la chaîne neigeuse de Huilcanota. Comme



Bergerie.

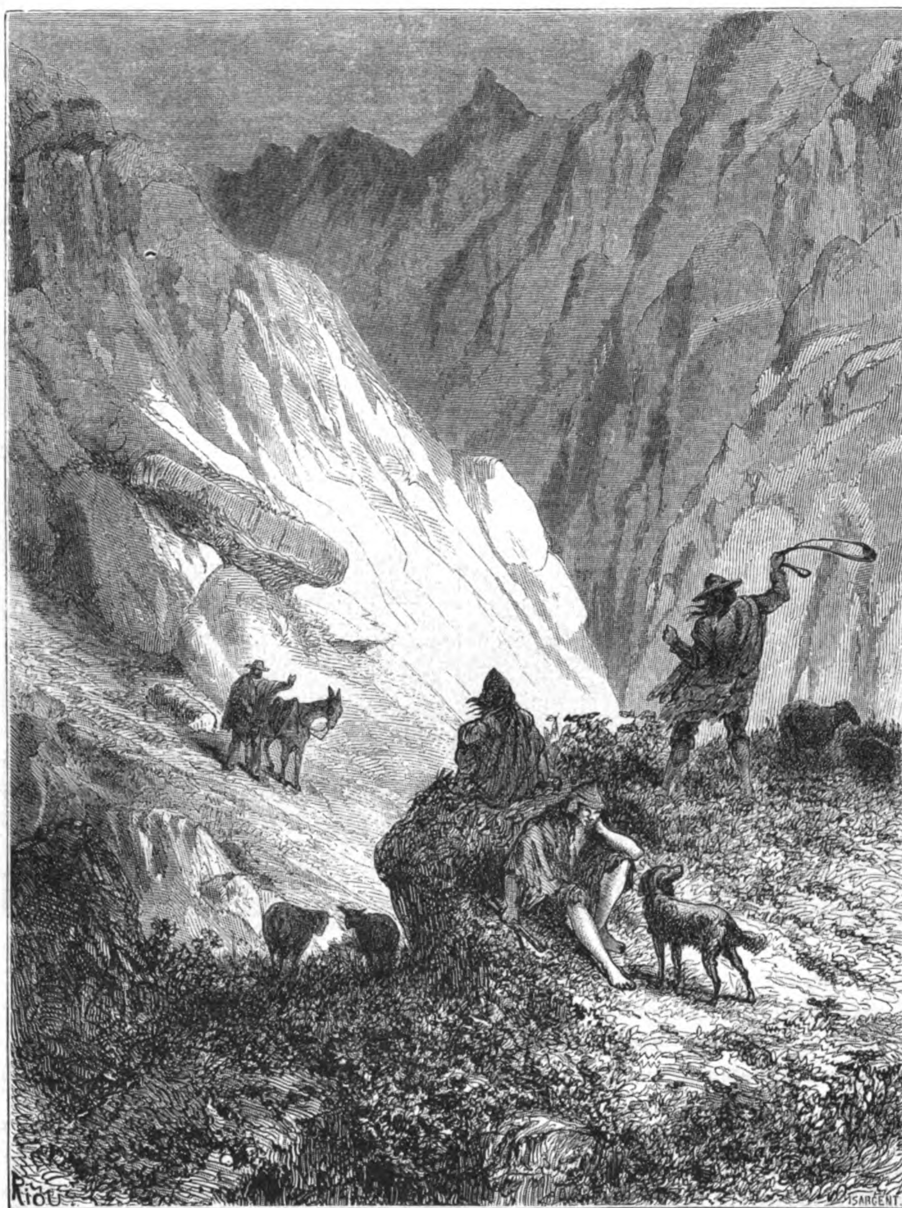
fiche de consolation, il a bien une grande église avec clochers carrés, tympan et simulacres d'acrotères; mais la façade du monument est lézardée, mais le tympan est affreusement écaillé, mais les clochers bâillent par plus d'une crevasse et laissent voir le bois et le torchis employé dans leur construction.

Au mouvement inaccoutumé qui régnait ce soir-là dans la salle de poste de Santa Rosa, aux yeux brillants des Indiens, à la vivacité de leurs gestes et surtout à leur verbe plus haut que de coutume, je compris qu'un engagement bachique avait eu lieu dans la journée. J'interrogeai à cet égard le moins ivre d'entre eux, qui me répondit qu'il avait bu « le sang de Jésus-Christ. » Comme cette réponse me semblait aussi saugrenue qu'inintelligible, je priai l'homme de s'expliquer plus clairement, ce qu'il fit en me disant qu'une estancia voisine du nom de *Puncullutu* avait pour patronne « *la sangre de Jesus Cristo,* » dont elle était en train de célébrer la fête par des danses, des jeux et des libations copieuses. Pour donner plus de pompe à cette solennité religieuse, les habitants de Santa Rosa s'étaient joints aux Indiens *estancieros* et les aidaient à boire au sang du Rédempteur. « Au reste, ajouta le narrateur, la fête est commencée d'hier seulement et doit durer deux jours encore, et comme l'estancia de *Puncullutu* se trouve sur ton chemin, demain en passant tu pourras juger par toi-même de la façon grandiose dont les Indiens de ce domaine ont fait les choses. » Je remerciai l'ivrogne de ses renseignements, et j'allai me coucher à trois pas de Ñor Medina, qui ronflait déjà comme une toupie.

Le lendemain quand nous partîmes, les Indiens de la poste, qui avaient passé la nuit à boire et à mâcher de la coca, dormaient à terre enveloppés dans leurs ponchos. Parmi les piétons des deux sexes que nous trouvâmes en chemin, les uns revenaient de Puncullutu et rentraient à Santa Rosa; les autres, au contraire, sortaient de Santa

Rosa et se rendaient à Puncullutu; dans ce chassé croisé, tous échangeaient en passant un salut, un éclat de rire, une gaudriole. Les premiers cheminaient d'un pas titubant; les seconds trottaient d'un pied leste. Ceux-ci pleins d'illusions s'élançaient joyeux au-devant du but; ceux-là l'avaient touché et ne rapportaient du voyage que la fatigue et le dégoût d'eux-mêmes. Telle est la vie avec ses versants opposés, me dis-je à l'aspect de ces indigènes dont une moitié trébuchait et l'autre marchait droit.

Une diane sonnée par des trompettes de fer-blanc arriva jusqu'à nous comme un prélude harmonieux de la fête locale. Nous poussâmes nos montures en prêtant l'oreille à cette fanfare qui s'éteignit bientôt et fut remplacée par un *tutti* de tambours et de flûtes. Après dix minutes d'un trot rapide, nous arrivions au pied d'une



Bergers de la Sierra Nevada.

colline entourée de neige. Une centaine d'Indiens y étaient réunis et pelotaient en attendant partie.

Au sommet de cette éminence, un autel avait été dressé avec des planches dont le bois n'était qu'imparfaitement dissimulé par des draperies de ce calicot local appelé *tocuyo*. Des mouchoirs de cotonnade à carreaux bleus et rouges brochaient agréablement sur le tout. Une carcasse d'osier de figure elliptique, ornée de rubans, de miroirs, de drapels et de drapelets aux couleurs péruviennes, formait une manière de retable à cet autel rustique. Un arbre postiche s'élevait à chacun de ses angles. Si je dis postiche, c'est que ces arbres n'étaient que de simples poteaux fichés en terre et couronnés en guise de feuillage d'une botte de ces roseaux qui croissent au bord des lagunes. On eût dit quatre balais géants. Bien que l'heure fût encore matinale et le froid des plus vifs, les vendeuses de chicha étaient déjà à leur poste, et les amateurs dont la bourse était vide muguetaient autour

d'elles, sans autre intention amoureuse que de s'enivrer à crédit. Quelques musiciens, trompettes et flûtistes, pour donner à leurs lèvres l'enflure et l'élasticité qu'exige l'embouchure d'un instrument à vent, y appliquaient de temps en temps l'orifice d'une gourde remplie de tafia, que certains d'entre eux portaient en sautoir comme saint Jacques de Compostelle. Un de ces artistes, penché sur une jarre vide et soufflant dans sa flûte, emplissait d'harmonie à défaut de liquide l'intérieur ténébreux du vase. Ce genre de mélodie, peu connu en Europe, est affecté dans la Sierra aux nênies, thrênodies et autres chants funèbres que les vivants ont l'habitude d'adresser aux défunts. Des flûtes de divers modules, plongeant dans des cruches de diverses grandeurs, conversent entre elles à bâtons rompus, passant brusquement du grave à l'aigu, de l'aigu au grave, et sont censées exprimer par l'affreux charivari qu'elles exécutent le trouble, la douleur et les déchirements de l'âme humaine, contrainte de se séparer pour toujours des objets de son affection.

Après avoir joui suffisamment du spectacle de la fête et commencé un croquis que la rigueur du froid m'empêcha de finir, je fis signe à Ñor Medina, qui paraissait s'amuser fort de cette réunion bachique, que le moment était venu de lui tourner le dos pour continuer notre marche.

« Ce soir à cinq heures, la fête sera dans tout son éclat, me dit-il avec un soupir de regret.

— Hélas! fis-je en soupirant aussi, les urubus seuls pourront en juger, car tous les assistants seront ivres morts et hors d'état de distinguer leur main droite de leur main gauche. »

Au sortir de Santa Rosa, la rivière de ce nom qui devient sucessivement celle d'Ayaviri, de Pucara, de Nicasio et de Calapuja, car au Pérou tout cours d'eau prend le nom du village qu'il côtoie, bizarrerie qui brouille l'entendement des géographes et nuit à la clarté de leurs géographies; au sortir de Santa Rosa, disons-nous, sa rivière, en se retrécissant de plus en plus, indique qu'on approche de l'endroit où elle prend sa source. En effet, après deux heures de marche dans la direction du nord, et après avoir franchi la Cordillère de Huilcanota, que les cartographes et les habitants du pays appellent par corruption *Vilcanota*, laquelle porte à cet endroit le nom de *Raya*[1], on atteint un plateau de figure irrégulière, où deux petits lacs d'une lieue de circuit étalent leurs eaux miroitantes. De l'un de ces lacs, celui du sud, appelé *Sisaccocha* (lac de la fleur), s'échappe un filet d'eau qui rencontre en chemin deux ruisseaux descendus de la Cordillère et les absorbe à son profit. Ce filet d'eau, c'est la rivière que nous avons côtoyée à Santa Rosa et traversée à Ayaviri. A dix-huit lieues de Pucara, elle reçoit les deux rivières déjà confondues en une seule de Lampa et de Cabanilla, et va se jeter dans le lac de Titicaca, près de San Taraco, un village de la province d'Azangaro.

Le second lac, situé au nord du plateau, et qu'on nomme *Huilcacocha* (lac de Huilca)[1], donne naissance à un ruisseau qui, grossi quelques lieues plus bas par le trop-plein de la lagune de Langui, prend le nom de Huilca-mayo (rivière de Huilca), qu'il répudie bientôt pour en prendre un autre. Après un cours d'environ trois cents lieues, il est reçu sous le nom de rio de Santa Ana par la rivière Apurimac.

Comme ces deux points m'étaient connus depuis longtemps, je ne jetai en passant qu'un regard distrait aux deux lacs, dont les eaux, qui reflétaient en ce moment les teintes d'un ciel nébuleux, étaient d'une couleur plombée. J'avais hâte d'arriver à la poste d'Aguas Calientes[2], d'y manger un morceau, d'y passer la nuit et et d'en finir le lendemain avec la région des Punas, dont je commençais à être un peu las.

L'humble poste que nous atteignîmes aux approches du soir était dans l'appréhension d'un grave événement. Un ex-préfet d'Ayacucho, devenu général de division par suite d'une échauffourée politique, et chargé par le gouvernement d'une mission secrète dans la Sierra, devait s'arrêter à Aguas Calientes et y faire un séjour de vingt-quatre heures. Le maître de cette poste, assisté de quelques commères venues à pied et tout exprès de Layo et de Langui, villages distants de six lieues, discutaient vivement sur le cérémonial à observer en pareil cas. On ne parlait rien moins que de tendre de bayeta et de calicot les murs lézardés de la poste, d'arborer un pennon sur le chaume de la toiture et de joncher de roseaux verts les abords du chemin par où devait arriver l'Excellence. Des matrones exaltées et encore ingambes offraient de se vêtir de rouge et de blanc, couleurs nationales, et d'aller en dansant au-devant de l'ambassadeur en tournée. Comme toujours, le pot de chicha et la bouteille d'eau-de-vie circulaient à la ronde, et chacun y puisait à tour de rôle une idée ingénieuse ou un avis nouveau.

Cette prétendue question d'étiquette absorbait si bien l'attention de la galerie, qu'aucun des assistants ne s'était aperçu de mon arrivée ou, s'il l'avait remarquée, feignait de n'en rien voir. J'attendis patiemment quelques minutes, que le maître de poste, Indien gras et fleuri dont les noires tresses pendaient jusqu'à terre, daignât tourner la tête de mon côté. Comme il n'en faisait rien, je l'avertis de ma présence par une tape amicale que je donnai à son couvre-chef, lequel, soit qu'il fût un peu large pour la tête oblongue qu'il recouvrait,

1. Au mot espagnol *Raya* (raie, limite, ligne divisoire) par lequel les habitants du pays désignent ce passage de la Cordillère de Huilca, les Indiens substituent celui de *Nota*, qui, dans l'idiome quechua, a la même signification que le mot Raya en espagnol : de là *Huilcanota*, ou ligne divisoire de Huilca.

1. Le *Huilca*, aujourd'hui Vilca, est un arbre corpulent de la famille des légumineuses, division des mimosées. On l'appelle *Algaroba* dans les provinces Argentines, où il est assez commun et où la pulpe contenue dans ses gousses sert à faire de l'eau-de-vie. En revanche, il est très-rare au Pérou, dans les vallées chaudes de la côte du Pacifique, seuls endroits où nous l'ayons trouvé. Quant à expliquer son existence passée au milieu des neiges de Huilcanota et comment il a pu donner son nom à cette chaîne de la Cordillère, nous ne l'essayerons même pas, trouvant la chose parfaitement inexplicable.

2. Ce nom lui vient d'une source d'eau chaude qui jaillit en petits filets d'un rocher placé à fleur de terre et situé à deux cents mètres environ de la maison de poste, dans la partie de l'est.

ou que ma main s'y fût posée avec trop de violence, descendit brusquement jusqu'au nez en bec d'aigle de l'individu, qui le retint accroché comme une patère. La stupéfaction de l'Indien fut extrême, à en juger par le juron qu'il proféra avant d'avoir recouvré la lumière.

« Que Dieu soit avec toi ! lui dis-je dans l'idiome des enfants du soleil, pendant qu'il relevait son couvre-chef et me considérait avec un ébahissement mêlé de colère. J'arrive de Santa Rosa et je meurs de faim; ne pourrais-tu me procurer quelque chose à manger?

— *Manancancha, manamounanicha*[1] ! va-t'en au diable et laisse-moi tranquille ! » me répondit-il.

Je laissai passer philosophiquement ce flot de bile.

« Écoute-moi, dis-je ensuite au maître de poste, ta conversation avec ces *mamacunas*[2] — je désignai le groupe des commères — m'a appris que le général L.... était en tournée dans le Collao et devait s'arrêter à la poste d'Aguas Calientes. Le général L.... est de mes amis; j'ai retouché jadis, à sa prière, un portrait de lui qu'il ne trouvait pas ressemblant et allongé de six pouces les épaulettes de son uniforme qui lui semblaient trop courtes. En outre, j'ai donné à son épouse la recette d'un opiat merveilleux pour se faire un teint blanc et rose, et j'ai appris à ses trois filles l'art difficile d'assortir les nuances de leur toilette, qu'elles ignoraient avant de me connaître. Comme tu vois, le général et sa famille sont mes obligés.... »

Ici, je fis à dessein une légère pause pour donner à l'individu le temps de goûter mes paroles.

« Vrai, bien vrai, fit-il, tu es un ami de cette Excellence ?

— Si vrai, répliquai-je avec une gravité froide, que je compte attendre ici l'arrivée du général, non pour le congratuler de sa nouvelle dignité ou t'aider de mes conseils au sujet de l'ovation que tu lui prépares, mais pour



Lacs de Sisaccocha et de Huilcacocha.

prier ce digne ami de te faire épousseter le dos avec une rêne tressée par un soldat de son escorte, afin de t'enseigner la civilité puérile et honnête que tu ignores, et les lois de l'hospitalité que tu méconnais.

— Non, *tayta*, non, *taytachay*[3], tu ne feras pas battre un pauvre pongo[4] qui ne t'a jamais fait de mal. »

Dans sa frayeur des coups de rêne, l'homme descendait volontairement de la dignité de maître de poste à la

1. *Il n'y en a pas.* — *Je ne veux pas.* — Ces deux phrases doivent être expliquées. Dans un voyage au milieu des Cordillères, quand, pour s'éviter de souffrir la faim, on demande à un Indien à lui acheter un mouton de son troupeau, son invariable réponse est : ***Manancancha***, Il n'y en a pas. Naturellement, pour démentir son assertion, on lui montre les deux ou trois cents moutons épars autour de lui. Il répond alors : ***Manamounanicha***, Je ne veux pas. Ce sont les seules paroles qu'on parvienne à lui arracher. En pareille occurrence, le seul parti à prendre, pour sortir d'embarras, c'est de faire choisir par le mozo ou muletier dont on est accompagné un mouton gras et bien en point, de le faire égorger et dépouiller sur place, sans s'arrêter aux récriminations du propriétaire, qui, contraint de céder à la force, pleure, sanglote et se livre à une douleur exagérée. Quand le mouton est démembré, on le paye quatre réaux (prix habituel) à l'individu à qui on abandonne généreusement la tête, les pieds et les intestins de la bête pour s'en faire un chupé. En un clin d'œil il passe de la douleur la plus amère à la joie la plus vive; il remercie cent fois le voyageur, vient lui baiser la main ou l'étoffe de son poncho, le gratifie d'épithètes caressantes ou louangeuses, et finit en lui souhaitant toutes sortes de biens. Si quelques voyageurs probes et consciencieux s'empressent de payer au berger le mouton qu'ils emportent, il en est d'autres, et c'est le plus grand nombre, qui se contentent de le prendre et poussent le libéralisme jusqu'à rouer de coups le propriétaire de l'animal.

2. ***Mama***, mère. *Cuna*, article pluriel des deux genres. Ce nom de ***mama*** est généralement donné aux Indiennes d'un certain âge.

3. *Tayta*, père. — ***Taytachay***, cher petit père.

4. Dans les grandes villes, les pongos sont des Indiens du bas peuple, qui louent leurs services à raison de quinze francs par mois. On les emploie dans les maisons à charrier l'eau et le bois, à balayer les cours, à ouvrir et à fermer la porte d'entrée, derrière laquelle ils dorment accroupis. Leur nom de pongos vient de ***puncu***, porte, par corruption *pongo*. Ce sont les portiers du pays.

condition de pongo. Ces accès d'humilité sont fréquents dans la caste indienne, et je ne m'en étonnai pas; le but que je m'étais proposé d'atteindre, et que j'avais atteint en partie, réclamait d'ailleurs toute mon attention. Je répondis donc au maître de poste, qui avait saisi la frange de mon poncho et, les yeux écarquillés et les narines frémissantes, attendait l'arrêt miséricordieux ou vengeur que j'allais prononcer sur lui :

« Je crois t'avoir dit que mon ventre était creux et que mon estomac battait la chamade; comme tu dois avoir quelques provisions, tu vas me préparer un chupé aussi succulent que possible; tu feras donner du fourrage sec à mes mules, et demain, avant de partir, je réglerai ce petit compte. Quant au général L..., ne te fatigue pas plus longtemps l'esprit à lui chercher une surprise, deux lignes que je te laisserai et que tu lui remettras au débotté, te dispenseront à son égard de toute réception officielle. »

Le maître de poste lâcha la frange de mon poncho et tomba sur le derrière, épouvanté de joie.

« O tayta, me dit-il d'une voix caressante, bon petit père..., si tu savais quelle reconnaissance....

— C'est bien, mon enfant, répliquai-je, mais laisse là



Les apprêts d'un souper à la poste d'Aguas Calientes.

ta reconnaissance qui ne met pas un oignon de plus dans la soupe et occupe-toi bien vite de la préparation de mon chupé. »

L'homme se leva prestement et dit quelques mots aux commères, que ce dialogue avait intéressées au dernier point. En un clin d'œil la poste fut sens dessus dessous. Chacun courait deçà et delà, en quête d'animaux domestiques. J'entendis le cri d'angoisse d'une poule à laquelle on tordait le cou; ce cri fut suivi du grognement aigu d'un cochon d'Inde qu'une matrone avait saisi par le train de derrière et auquel elle rompait les vertèbres dorsales. Un demi-sac de crottin de lama venait d'être ajouté aux braises du foyer; tout prenait autour de moi un air de joie, de fête et d'abondance. Quel est donc le moraliste stupide, pensai-je, qui a dit que la peur annihilait les forces de l'homme et obscurcissait son entendement? La peur, au contraire, doit raviver son intelligence et surexciter ses facultés physiques, car voilà un maître de poste qui se démène comme un diable dans un bénitier.

Paul Marcoy.

(La suite au prochain volume.)



Intérieur d'un wagon de troisième classe en Espagne. — Dessin de G. Doré.

VOYAGE EN ESPAGNE,

PAR MM. GUSTAVE DORÉ ET CH. DAVILLIER.

DE PERPIGNAN A BARCELONE.

1862. — DESSINS INÉDITS DE GUSTAVE DORÉ. — TEXTE INÉDIT DE M. CH. DAVILLIER.

De Perpignan à Figueras. — Gerona. — Les serenos. — Le torrent del Manol. — La noria. — Le chemin de fer de Tordera à Barcelone.

Depuis longtemps mon vieil ami Doré me parlait de son désir de voir l'Espagne : dans les premiers temps, ce n'était qu'un vague projet, négligemment lancé en l'air entre deux bouffées de cigare; mais ce fut bientôt une idée fixe, un de ces rêves qui ne laissent pas de repos à l'esprit, et je ne le voyais pas de fois qu'il ne me demandât à brûle-pourpoint :

« Quand partons-nous pour l'Espagne?

— Mais, mon cher ami, lui répondais-je, tu oublies donc que, neuf fois déjà, si je sais bien compter, j'ai parcouru dans tous les sens la terre classique de la castagnette et du boléro?

— Raison de plus, reprenait-il : puisque tu as vu l'Espagne tant de fois, il n'y a plus de raison pour t'arrêter; ton frère brûle comme moi de partir; à quand notre départ? »

J'avoue que je ne sus trouver aucune objection à un raisonnement de cette force, et notre départ fut bientôt résolu. Une des plus grandes joies du voyage, c'est en effet de revoir ce qu'on a déjà vu, et de le revoir en compagnie d'amis excellents et sympathiques. Or, outre mon frère, nous devions avoir pour compagnon de voyage un de nos écrivains les plus spirituels; cet espoir, hélas! nous fut ravi : retenu à Paris par des travaux importants, il ne put se joindre à nous, et notre quatuor projeté se trouva réduit à un trio.

Aussi bien, je devais à Doré de l'accompagner dans ce voyage : cent fois je lui avais dit qu'il était le peintre qui devait nous faire connaître l'Espagne; non pas celle des opéras-comiques et des keepsakes, mais l'Espagne vraie, avec ses rustiques Aragonais, ses vigoureux Catalans, ses Valenciens demi-nus et basanés comme des

Khabyles, ses Andalous au costume de cuir fauve, et ses fiers Castillans, si habiles à se draper dans des haillons impossibles.

« Voilà, lui disais-je, ce qu'il faut que tu nous fasses connaître; et puis, sans t'endormir sur les lauriers ornés du ruban rouge que t'ont valus ton *Dante* et tes *Contes de Perrault*, tu nous donneras à ton retour un splendide *Don Quichotte*, bien espagnol celui-là, avec des paysages vraiment espagnols, empreints du soleil et de la couleur locale dont tu te seras imbu, quand tu auras parcouru les sentiers poudreux de la Manche, battus par le *vaillant* manchego et par son fidèle écuyer; quand, à leur exemple, tu auras dormi sur la dure, quand tu auras vu la *Venta* de Cardenas, car elle existe encore, et la sauvage *Sierra* Morena, si propice aux pénitences des chevaliers errants. Seulement, bannis tout souvenir des noces de Gamache : l'Espagne n'est pas le pays de la bonne chère; mais au retour, tu te souviendras avec plaisir des privations endurées; tu retraceras mille souvenirs sur la toile et sur le bois, et ton nom, ajouté à celui de Cervantes, sera une fois de plus en bonne compagnie. »

Peu de jours après, réunis à la gare du chemin de fer de Lyon, nous prenions nos billets pour Perpignan, où nous arrivions dans la soirée du lendemain. De même que Bayonne est à moitié basque, Perpignan est une ville à moitié catalane; le dialecte populaire est, à fort peu de chose près, celui qu'on parle en Catalogne; du reste, il n'y a guère plus de deux siècles que le Roussillon est devenu une province française : c'est en 1642 que Louis XIII arracha ce fleuron à la couronne d'Espagne.



De Perpignan à la Junquera; le col de Pertus; un chêne-liége. — Dessin de G Doré.

Notre diligence, qui dès le matin quitta Perpignan, n'avait rien d'espagnol : un simple conducteur, coiffé de la plus vulgaire casquette, remplaçait le *mayoral* au fameux costume andalous, chamarré de soie et de velours; pas le moindre *zagal;* au lieu de dix ou douze mules aux brillants *aparejos*, six vigoureux chevaux : voilà un départ où la couleur faisait défaut. Heureusement les aloès ne tardèrent pas à montrer de chaque côté de la route leurs tiges aiguës comme des poignards : nous étions sous la latitude la plus méridionale de France, et nous apercevions déjà les sommets neigeux du Canigou s'élevant au-dessus d'un immense horizon de montagnes bleues et roses.

Bientôt nous quittions la plaine, et après avoir traversé le petit village du *Boulou*, nous franchissions le col de *Pertus :* la diligence ne pouvait gravir que lentement ces routes escarpées, ce qui nous permit de prendre l'avance à pied, et de dessiner quelques chênes-liéges monstrueux. La montagne est couverte de ces arbres aux branches tourmentées; le tronc, quand il n'est pas dépouillé de son écorce, est rugueux comme un rocher; autrement il prend une teinte rougeâtre; on dirait que le sang coule des blessures qu'on lui a faites. Nous eûmes aussi le temps de dessiner quelques ruines, superbes de couleur, dont la route est bordée; leurs fondations, qui se confondent avec le roc, n'ont pu être ébranlées au milieu des luttes dont elles ont été le théâtre depuis tant de siècles. Le col de Pertus a de tout temps été le passage naturel à travers la partie orientale de la chaîne des Pyrénées : Pompée et César le franchirent, et l'Ibérie devint une province romaine. Plusieurs siècles après, les Goths le traversèrent pour

aller s'établir dans le pays à la place des Romains. (Si l'on en croit les étymologistes, le nom de la Catalogne ne serait que la corruption de *Gothalunia*.) Et lorsqu'au huitième siècle les Goths furent, à leur tour, chassés par les Arabes, ces derniers, traversant le col de Pertus, se ruèrent sur la France, et ne furent arrêtés par Charles Martel qu'entre Poitiers et Tours.

Louis XIV, pour s'assurer la possession de la province conquise par son prédécesseur, fit construire le château de Bellegarde, que nous apercevions au sommet d'un pic élevé : ce château domine toute la contrée, et commande le passage entre la France et l'Espagne.

La Junquera est le premier village où l'on s'arrête après avoir passé la frontière : nos passe-ports y furent enrichis de nouveaux visa, et une station de deux heures nous permit de faire ample connaissance avec les douaniers espagnols : ils ne diffèrent des nôtres que par le costume et par le nom plus ronflant de *carabineros ;* rendons justice à leur zèle : nos malles furent consciencieusement vidées de fond en comble, mais ce fut bien autre chose pour celles d'une dame qui, pendant cette longue opération, avait montré beaucoup moins de stoïcisme que nous.


Le col de Pertus. — Dessin de G. Doré.

Nous voici donc en Espagne, ou pour mieux dire en Catalogne, car les Catalans ne se considèrent pas comme Espagnols; ils ont leur dialecte particulier, qui se rapproche beaucoup de la langue *limousine* du moyen âge ; ce dialecte a ses grammaires et ses dictionnaires; il a aussi ses poëtes. Les Catalans passent en Espagne pour très-industrieux et âpres au travail. Dans plusieurs provinces on dit : *Vamos al Catalan* (allons chez le Catalan), quand on parle d'aller dans un magasin quelconque. Suivant un autre proverbe, si vous donnez des pierres à un Catalan, il saura en extraire du pain :

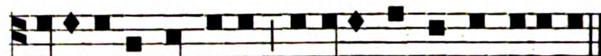
Dicen que los Catalanes
De las piedras sacan panes.

Le pays qu'on traverse après la Junquera ressemble à une immense forêt d'oliviers, formant de grandes masses grisâtres ; bientôt nous entrions dans Figueras, une des places les plus fortes de l'Espagne, qui fut prise et reprise pendant la guerre de l'indépendance. C'est là que, dans le *parador de las diligencias*, nous eûmes un avant-goût de la fameuse cuisine espagnole. La Péninsule qui compte bien des grands hommes n'a pas produit un grand cuisinier, et elle attend toujours son Vatel. Sancho Panza, qui était d'un naturel gourmand, se vantait de passer fort bien une semaine entière avec une poignée de noix ou de glands ; quant à nous, peu préoccupés de la question gastronomique, nous sommes décidés à prendre le temps comme il vient, suivant l'exemple de ce grand philosophe.

Gerona, qu'on traverse après Figueras, est également une place très-forte, qui a subi des siéges acharnés. On a fait, au sujet de ces deux villes, une remarque assez juste : c'est qu'elles ne servent pas beaucoup à l'Espagne, puisqu'elles ne lui appartiennent qu'en temps de paix ; en effet, toutes les fois qu'une guerre a éclaté, elles n'ont pas tardé à tomber au pouvoir de la France. Gerona est une vieille ville très-curieuse à visiter; souvent, en parcourant ses rues étroites et tortueuses, on découvre quelques façades de maisons du moyen âge

couvertes des sculptures les plus bizarres. La cathédrale est bâtie sur une hauteur qui domine la ville, et on y arrive par un bel escalier d'une centaine de marches; la porte principale, qu'on appelle *Puerta de los Apóstoles*, est ornée de statues représentant les apôtres, non en pierre, mais en terre cuite, particularité fort rare; elles portent la date de 1458.

C'est dans une des sombres rues de Gerona que, vers l'heure de minuit, nous entendîmes pour la première fois la voix mélancolique des *serenos*. Ces gardes de nuit, avec leur manteau couleur de muraille, leur lanterne et leur pique, vous reportent en plein moyen âge; ils ne se bornent pas à veiller sur les bourgeois endormis dans leurs demeures; ils sont encore chargés de leur annoncer, sur un mode particulier, l'heure ainsi que le temps qu'il fait au dehors, et comme les nuits d'Espagne sont d'ordinaire sereines, on leur a donné tout naturellement le nom de *serenos*. On ne peut guère les comparer qu'aux *nachtwachterer* d'Amsterdam, qui parcourent la ville armés d'un sabre et d'un bâton, et vont criant les heures en s'accompagnant d'une crécelle; les serenos sont dépourvus de cet instrument, mais en revanche leur mélodie, qui appartient à la tonalité du plain-chant, est pleine d'originalité; quelquefois ils débutent par une phrase à la louange de Dieu ou de la sainte Vierge, comme : *Alabado sea Dios!* (Dieu soit loué!) ou : *Ave Maria purisima!* Cette dernière formule est plus spécialement usitée en Andalousie, où la Mère de Dieu est l'objet d'un culte tout particulier, sous le nom de la *Santisima*, la très-sainte. Voici cette mélodie, notée par M. J.-B. Laurens, qui lui attribue plusieurs siècles d'ancienneté :



A-la-ba-do sea Di-os; las do-ce y cuar-to; se-re-no.

Avant de commencer leur promenade nocturne, les serenos se réunissent d'ordinaire à l'*ayuntamiento* (la mairie), d'où chacun se dirige vers son quartier; ils rendent de nombreux services aux citoyens : ainsi, ils s'assurent que toutes les portes sont bien fermées; ils vont chercher, dans les cas pressants, la *comadre* (la sage-femme), le médecin, les sacrements; on assure même qu'ils se chargent parfois de missions d'un ordre plus profane; les étrangers égarés ne manquent pas de s'adresser à eux : c'est ce qui nous arriva une nuit que nous étions perdus dans un dédale de rues tortueuses; nous fîmes causer le brave sereno, qui s'empressa de nous conter toutes ses doléances; il craignait fort de perdre sa place, convoitée par beaucoup d'ambitieux, tant est grande la rage des emplois en Espagne, où pour la moindre place on compte, comme en France, cent compétiteurs.



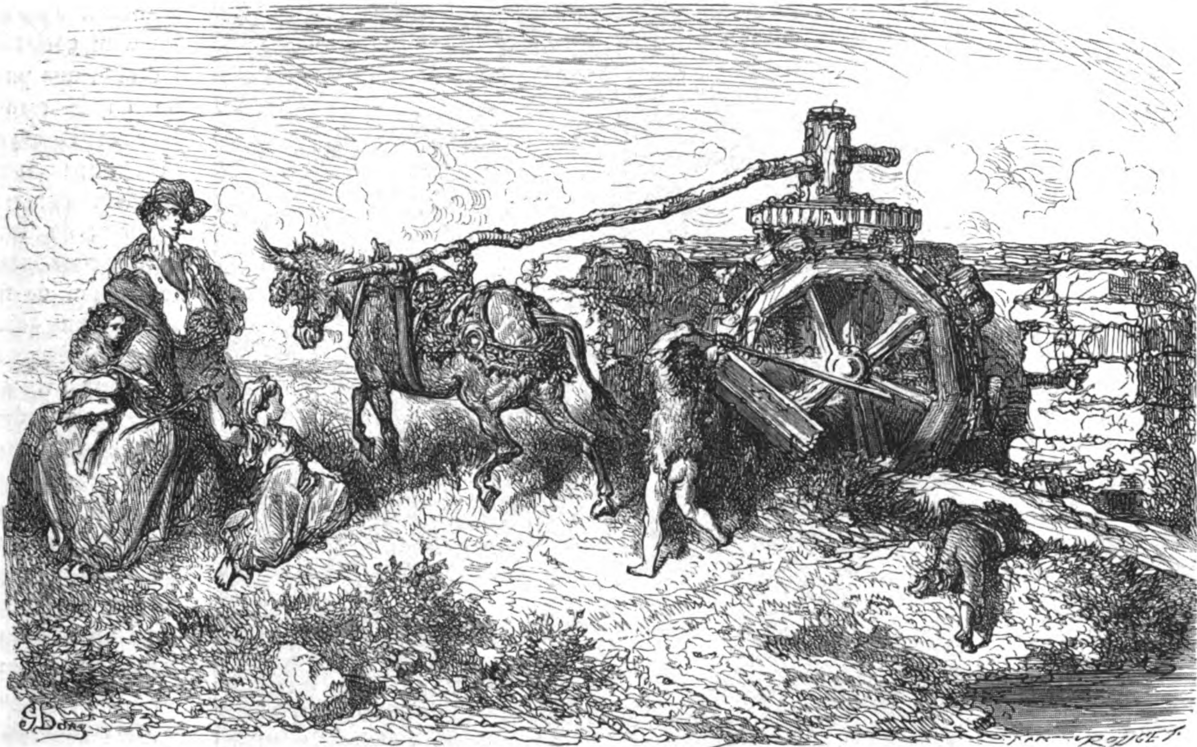
Le col de Pertus. — Dessin de G. Doré.

Après avoir souhaité bonne nuit à notre ami le sereno, nous nous disposions à reprendre les places que nous occupions sur l'impériale de la diligence, quand nous les vîmes occupées par des paysans catalans qui s'en étaient emparés sans façon, et semblaient fort peu disposés à nous les rendre; il y avait quatre places, et ils étaient sept, tous gaillards à la mine assez rébarbative. En ma qualité d'interprète je fus chargé de leur adresser un discours pour les engager à dé-

guerpir; je l'obtins non sans peine, moitié de gré, moitié de force, et avec l'aide du *mayoral* qui leur proposa, pour les consoler, de prendre place sous la bâche: ils s'y installèrent, quoiqu'elle fût déjà occupée par une douzaine d'énormes thons qu'on venait d'apporter de *Palamos*, petit port voisin. La route était détestable, et nous étions à chaque instant ballottés par d'affreux cahots et secoués comme des dés dans un cornet. Touchés de la malheureuse situation des Catalans, nous eûmes l'idée de leur offrir une bougie allumée; un d'eux tira sa *navaja*, la plongea dans le dos d'un thon, et y planta la bougie qu'il sut maintenir allumée au milieu de cette bagarre, où les hommes et les thons se trouvaient confondus pêle-mêle.

Cependant la route devenait encore plus mauvaise. Nos cahots redoublaient depuis quelque temps d'une manière effrayante, quand nous sentîmes, non sans étonnement, la diligence s'arrêter tout à coup; nous ne tardâmes pas à apprendre que nous étions arrêtés par une petite rivière gonflée par les pluies, et qu'il fallait attendre avec patience que l'eau se retirât. Heureusement, le jour venait de paraître, et nous profitâmes de nos loisirs forcés pour explorer les environs; la végétation y est magnifique, grâce à un grand nombre de ces *norias*, qu'on rencontre si fréquemment en Espagne, mais surtout en Catalogne et dans le royaume de Valence.

La noria, l'*anaoura* des Arabes, est une machine d'une simplicité tout à fait primitive, qui sert à élever l'eau destinée à l'arrosage : cette eau séjourne dans un large puits creusé à quelques mètres de profondeur, et qu'on revêt ordinairement de maçonnerie; dans ce puits plonge



La noria. — Dessin de G. Doré.

une corde circulaire, comparable à une chaîne sans fin, à laquelle sont attachés des godets de terre cuite pouvant contenir environ six ou huit litres; une grande roue d'engrenage, en bois à peine dégrossi, tourne horizontalement sur son axe, et communique le mouvement à une roue verticale supportant les godets, qui vont se remplir au fond du puits et se déversent dans un réservoir, d'où l'eau est dirigée par de petits canaux vers le champ qu'on veut arroser; les godets sont espacés de manière que quatre ou cinq se déversent à la fois, pendant qu'un nombre égal plonge dans l'eau pour se remplir. Ce mécanisme est mis en mouvement par un cheval ou par un mulet hors d'âge; ordinairement, c'est un enfant à la peau basanée, couvert de quelques haillons, souvent même entièrement nu, qui est chargé d'activer le pas de l'animal. Quelquefois on se dispense de la surveillance de l'enfant au moyen d'une perche disposée d'une manière fort ingénieuse, et qui imprime à l'animal, aussitôt qu'il s'arrête, une forte saccade qui l'oblige à continuer sa marche. On dit qu'une seule de ces norias peut arroser une étendue de terre suffisante pour faire vivre une famille entière.

Dans un village voisin du lieu de notre accident, nous eûmes l'occasion de faire connaissance avec un curé de campagne, excellent homme, à la mine réjouie et prospère; c'était un dimanche, et il se promenait paisiblement après l'office, en fumant un *puro* en compagnie de quelques paroissiens, sur la *plaza de la Constitucion*, — il n'y a pas en Espagne de ville ou de village qui n'ait sa place de la Constitution; — on serait assez surpris, en France, de voir un prêtre fumer en public; personne ici n'y fait attention : il nous est même arrivé d'en voir un allumer sa cigarette au *brasero* de la sacristie. Le cos-

tume des prêtres espagnols diffère peu de celui des nôtres, si ce n'est par le chapeau, qui rappelle absolument celui de don Basilio, dans *le Barbier de Séville;* cette coiffure invraisemblable ressemble beaucoup à un tuyau de poêle d'un mètre de long, percé d'un trou au milieu, qu'on se mettrait horizontalement sur la tête.

Le torrent, n'ayant plus que deux ou trois pieds d'eau, nous nous remîmes en route, et la diligence put le franchir sans trop de difficulté, bien que l'eau entrât presque par les portières; quelques heures après, nous arrivions à Tordera, station extrême du chemin de fer qui doit, dans quelques années, être terminé jusqu'à la frontière de France, et reliera Perpignan à Barcelone. La gare provisoire était encombrée de paysans se rendant à la capitale pour y vendre leurs fruits et leurs légumes; l'heure du départ avait sonné depuis assez longtemps : cette ligne nous parut ne pas se piquer d'une grande exactitude, et nous eûmes assez souvent, par la suite, l'occasion de remarquer que ce n'est pas là la principale qualité des chemins de fer espagnols. Cette fois, du moins, nous n'eûmes pas à nous plaindre du retard, car l'intérieur des wagons de troisième classe nous offrait les scènes les plus amusantes et les plus pittoresques : des paysans catalans, au large pantalon de velours, retenu par une ceinture rayée, à la veste courte, coiffés du *gorro*, ou long bonnet de laine rouge, étaient groupés au milieu de véritables montagnes de melons et de fruits de toutes sortes; les uns dormaient tranquillement, embossés dans leurs mantes, d'autres fumaient leur *papelito;* inutile d'ajouter que ce tableau ne fut pas perdu pour Doré, et que son album s'enrichit d'un croquis de plus (voy. p. 289).



Les serenos à la Junquera (voy. p. 292). — Dessin de G. Doré.

Le chemin de fer de Barcelone suit presque constamment le bord de la mer; peu de parcours sont aussi agréables, et le paysage rappelle beaucoup celui qu'on admire quand on va de Naples à Castellamare; à gauche, la mer bleue comme le ciel et unie comme un miroir était sillonnée par de nombreuses barques de pêche, dont les longues voiles latines se penchaient sous la brise matinale, blanches et effilées comme les ailes d'un goëland; à droite, une plaine où le caroubier et l'oranger montrent leur feuillage d'un vert sombre; de Tordera à Barcelone, le chemin de fer traverse une quinzaine de villages et plusieurs villes, dont la plus industrieuse est Mataro; les nombreuses cheminées de ses fabriques font penser à la brumeuse Angleterre sous un ciel toujours pur. Chaque côté de la voie est bordé d'une haie de cactus : ce genre de clôture est infiniment plus agréable à l'œil que celui qu'on emploie chez nous; la voie, qui suit les sinuosités du rivage, est presque au niveau du flot, et quand la mer est forte, il semble que les rails vont être submergés; quand on est au large, il y a un effet de perspective singulier; nous pûmes en juger un jour que nous faisions une promenade en mer, à peu de distance de Barcelone : un train passait et paraissait marcher sur l'eau; c'est ainsi que, lorsqu'on suit de près les côtes de Hollande, la terre disparaît à l'œil, et les arbres semblent sortir de l'eau (voy. p. 296).

Arrivée à Barcelone. — Les églises. — Les mendiants. — Une nécropole aérienne. — Une exécution capitale; le *garrote*. — Une complainte catalane. — Un bal champêtre. — Les prisons de l'inquisition. — Monserrat. — Tarragone.

Barcelone nous apparut éclairée par un soleil éblouissant. « Barcelone, dit Cervantes, séjour de la courtoisie, asile des étrangers, hôpital des pauvres, patrie des hommes vaillants, refuge des offensés, centre commun de toutes les amitiés sincères, ville unique par son site et par sa beauté. » Elle est assise au pied du *Mont-Juich*, la montagne des Juifs, immense rocher dont le sommet, hérissé de fortifications, s'élève au-dessus de nombreux clochers gothiques; Cervantes disait vrai : Barcelone était au moyen âge et encore de son temps une des villes les plus florissantes, un des ports les plus fréquentés de la Méditerranée, à l'égal de Venise, de Gênes et de Pise, avec lesquelles elle avait des rapports fréquents. Au quinzième siècle, elle avait une école de sculpteurs, dont on admire encore les chefs-d'œuvre; dans aucune ville d'Espagne on n'a mieux travaillé, au moyen âge, la pierre, le bronze et le fer, le fer surtout, car Barcelone possédait une nombreuse corporation de *rejeros* : c'étaient des artistes qui forgeaient et ciselaient ces merveilleuses grilles de fer qui ornent les églises et les cloîtres, et dont le travail est si fin, que quelqu'un les comparait à des pièces d'orfévrerie grossies au microscope.


La douane de la Junquera. — Dessin de G. Doré.

Sous le rapport de l'activité commerciale, Barcelone n'a rien perdu : c'est la seconde ville et le premier port du royaume, et on l'a surnommée à juste titre le Manchester de la Péninsule. Son port est encombré de navires de toutes les nations, comme il l'était lors du séjour du vaillant don Quichotte en compagnie de son fidèle écuyer; seulement les steamers ont remplacé les galères; le brave Sancho qui les prenait pour des monstres, et leurs rames rouges pour des pieds, aurait poussé d'autres cris en voyant un vapeur faire écumer l'eau, et aurait certainement cru à un nouvel enchantement du sage *Merlin*.


Passage d'un torrent. — Dessin de G. Doré.

Aujourd'hui, Barcelone ressemble beaucoup à Marseille : c'est la même activité, le même mélange de nations diverses, la même absence d'un type tranché. Les mantilles ne se montrent que très-rarement, et c'est en vain que nous avons cherché, sur la foi d'Alfred de Musset, à découvrir la moindre *Andalouse au teint bruni*; elles deviennent, du reste, plus rares de jour en jour en Andalousie même, et Doré ne manquera pas de constater celles que nous apercevrons; car un jour viendra où les chemins de fer, sillonnant l'Espagne, les feront entièrement disparaître.

En revanche, quelques vieux quartiers de la ville ont conservé une physionomie originale : telle est la *calle de la Plateria*, la rue de l'Orfévrerie. Il n'y a pas, en Espagne, de ville un peu considérable qui n'ait sa calle de la Plateria; et c'est là qu'on peut étudier l'orfévrerie populaire, qui a bien son importance dans le costume : les boutiques sont garnies de bijoux d'or et d'argent assez lourds et grossiers de travail, mais dont les formes singulières et à demi barbares ont je ne sais quoi d'original qui séduit; ce sont d'énormes boucles d'oreilles, quelquefois tellement pesantes, qu'il faut les soutenir au moyen d'un fil; des bagues ornées de pierres rouges et vertes, des *ex voto* de toutes sortes, et des figures de la Madone de Monserrat, en très-grande vénération chez les Catalans; toute cette bijouterie est principalement destinée aux *pagesas*, ou paysannes riches. A côté de cela, il y a les bijoux *al estilo* de Paris, pour les gens qui se piquent de suivre les modes françaises.

La cathédrale et la plupart des églises de Barcelone sont fort anciennes, et leur architecture, souvent d'une grande élégance, est d'un style différent, sous beaucoup de rapports, de celui de nos églises du Nord; un des caractères les plus saillants de cette architecture, c'est l'emploi simultané de la pierre et du bronze qui produit quelquefois l'effet le plus heureux : je me rappelle surtout un grand ange de pierre, aux longues ailes de bronze, vrai chef-d'œuvre du quinzième siècle, que nous ne pouvions nous lasser d'admirer. Cette cathédrale, que les Catalans appellent la Seu (prononcez Séou), manque de façade; mais l'intérieur est un des plus beaux qu'on puisse voir : la voûte, d'une grande élévation, est supportée par les piliers élancés, entre lesquels les vitraux du chœur tamisent une lumière mystérieuse. Sous le chœur est creusée une crypte où de nombreux cierges

brûlent sans cesse en l'honneur de la patronne de la ville :

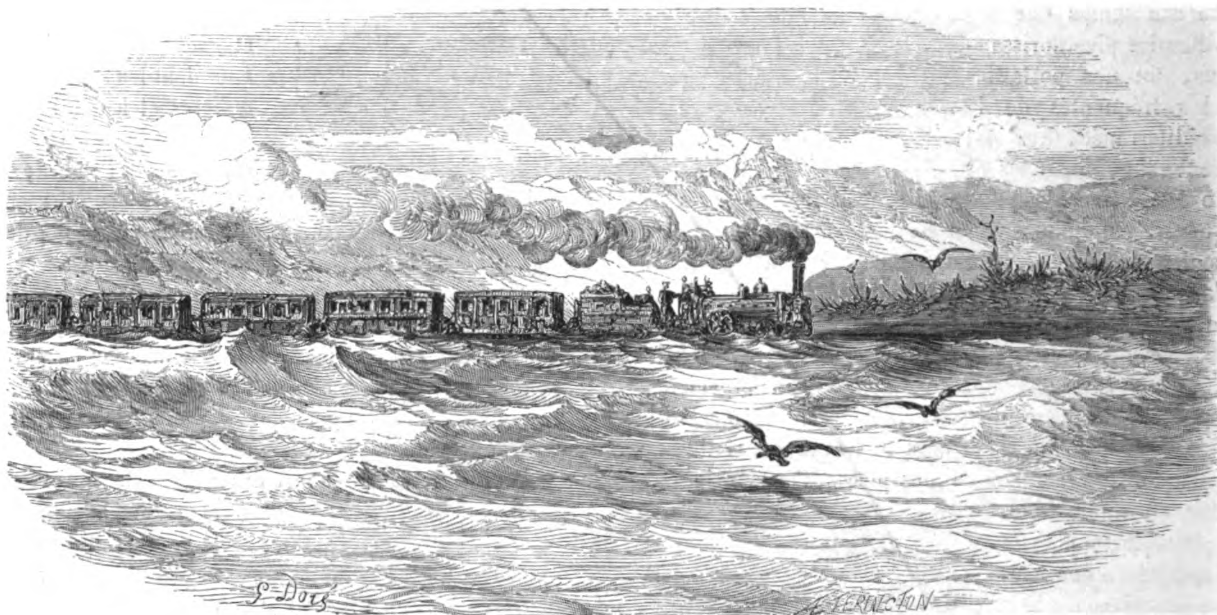
> Esta es la Eulalia, la de Barcelona,
> De la rica ciudad la rica joya!

« C'est sainte Eulalie, dit le refrain populaire, celle de Barcelone, riche joyau d'une riche cité! »

Les tuyaux des orgues, au lieu d'être perpendiculaires comme dans nos églises, sont placés horizontalement, et ressemblent aux canons braqués d'une machine infernale; la console qui les supporte est terminée par une énorme tête de Sarrasin, accompagnée d'une longue barbe rougeâtre, qui paraît teinte de sang. Nous avons retrouvé dans plusieurs villes d'Espagne ce singulier ornement, symbole non douteux de la haine que, de tout temps, les Espagnols ont vouée aux Mores.

Le cloître attenant à l'église contient plusieurs chapelles fermées par les belles *rejas* de fer dont nous venons de parler; on ne peut rien voir de plus fini, de plus patiemment fouillé : heureusement, les rejeros qui ont fait ces chefs-d'œuvres nous ont laissé leurs noms. Au milieu du cloître, des orangers séculaires couvrent de leur ombre une charmante fontaine du quinzième siècle, connue sous le nom de *fuente de las Ocas*, à cause des oies de bronze qui lancent de l'eau avec leur bec. On est ici en plein moyen âge, et pour compléter l'illusion, ce cloître est de plus une cour des Miracles, où nous retrouvâmes au grand complet des variétés superbes de truands, sabouleux, marmiteux et autres espèces depuis longtemps disparues chez nous, mais aujourd'hui encore très-florissantes dans presque toutes les parties de la Péninsule.

En effet, il n'est guère de pays où l'on voie la mendicité s'étaler au grand jour avec plus de sans-façon qu'en Espagne. Plein de dignité, on pourrait presque dire de fierté, le mendiant espagnol se drape noblement avec les



Arrivée à Barcelone. — Dessin de G. Doré.

débris de sa mante; assez souvent c'est un ancien militaire, un *guerillero* de la guerre de l'indépendance; il tient ordinairement à la main un énorme bâton, qui lui sert à repousser les attaques des chiens, car ces animaux sont en guerre ouverte avec les mendiants. Embossé dans ses haillons, il exerce en philosophe sa profession ou son art, comme on voudra, car n'est pas qui veut un mendiant accompli. Un auteur espagnol moderne, qui a étudié ce sujet d'une manière toute particulière, nous assure qu'il arrive souvent que, dans plusieurs familles, on mendie de père en fils : les jeunes observent religieusement les préceptes de ceux qui ont vieilli dans la pratique du métier, et mettent à profit la longue expérience de leurs professeurs. Ainsi, l'emploi du temps est habilement calculé, et ils savent au juste à quel endroit il sera avantageux de se trouver tel jour et quelle est l'heure la plus favorable, quelle est la phrase qu'il convient d'adopter suivant la condition, le sexe et l'âge des personnes; ils sont également très-habiles dans l'art de nuancer les intonations; parfois ils gardent un silence éloquent, sauf à crier quelques instants après de toute la force de leurs poumons si les circonstances l'exigent; ils n'ignorent pas non plus à quelle limite l'importunité doit s'arrêter, et c'est sans aucun doute un mendiant espagnol qui est l'auteur de ce proverbe national : *Le mendiant obstiné s'en retourne à jeun.*

L'église des Marins, *Santa Maria del Mar*, est remarquable par son portail ogival flanqué de deux gracieuses tourelles octogones; à l'intérieur nous admirâmes des vitraux d'une couleur superbe; de grands lustres de cuivre, découpés à jour avec la plus grande finesse, et datant du quinzième siècle, sont suspendus aux nervures de la voûte, hors de la portée, fort heureusement, de la main des amateurs de curiosités.



Mendiants dans le cloître de la cathédrale de Barcelone. — Dessin de G. Doré.

N'oublions pas quelques autres églises, telles que *San Just y Pastor*, *Santa Mara del Pi*, *San Pablo del Campo*, etc. Comme la plupart des églises espagnoles, elles ne sont que faiblement éclairées par un demi-jour; les chaises y manquent absolument, et sont remplacées par de grandes nattes de sparterie, sur lesquelles les femmes s'agenouillent ou s'accroupissent comme elles peuvent.

Après les églises nous allâmes visiter le cimetière, qui diffère tout à fait des nôtres, ainsi que toutes les nécropoles des grandes villes d'Espagne : ici, pas un arbre, pas une fleur, pas un seul brin d'herbe; partout du marbre ou de la pierre. Qu'on se figure de longues allées parallèles de chaque côté desquelles s'élève une haute muraille percée d'une quantité de casiers alignés régulièrement, et formant plusieurs étages, à peu près comme les niches d'un *columbarium* romain; chacun de ces compartiments est destiné à recevoir un corps enfermé dans un cercueil. Lorsqu'une inhumation vient d'avoir lieu, des maçons, attachés au cimetière, murent l'ouverture avec quelques briques et un peu de plâtre. Cette cité des morts renferme de nombreuses rues qui forment la plus étrange perspective; les sépultures les plus riches sont couvertes de dalles de marbre blanc sur lesquelles sont sculptés des bas-reliefs et gravés les noms du défunt. Ici, comme chez nous, ces places s'achètent, et quant au bout d'un certain temps la famille n'a pu en payer le prix, on porte le corps dans des enceintes appelées *zangas*, où il est déposé dans une grande fosse, et brûlé.

On n'a pas l'habitude d'accompagner les convois; seulement les parents et amis du défunt se rendent au cimetière et assistent au placement du cercueil dans sa niche. Nous fûmes témoins d'une scène de ce genre : les maçons venaient de rouler la lourde et haute échelle au moyen de laquelle ils atteignent les tombes les plus élevées; un *sepulturero* suivait, portant le cercueil d'un enfant, orné de quelques fleurs artificielles; ils s'arrêtent enfin : les parents étaient au pied de l'échelle, essayant de consoler la pauvre mère, qui fondait en larmes, en voyant le corps de son enfant enlevé par les maçons-fossoyeurs; ceux-ci fumaient leur cigarette, tout en faisant machinalement leur besogne, qui fut terminée au bout de quelques minutes.

Le *sepulturero* qui nous servait de guide nous fit ensuite visiter une salle dans laquelle les corps restent exposés pendant vingt-quatre heures avant d'être enfermés dans le cercueil; pour bien s'assurer qu'on n'enterre pas des vivants, on se sert d'une précaution qui nous parut assez singulière : au bras du mort, on attache un cordon correspondant à une sonnette que le moindre mouvement ferait vibrer. Un gardien veille jour et nuit dans cette funèbre salle d'attente; celui qui était de service ce jour-là nous assura que de mémoire d'homme on n'avait entendu tinter la sonnette.

Du cimetière à une exécution capitale, la transition est assez naturelle : il en est une dont nous fûmes témoins et qui nous laissa les plus vives impressions; il semble qu'on veuille donner la plus grande publicité possible à ce triste spectacle. On sait qu'en Espagne la peine de mort s'applique au moyen du *garrote*, c'est-à-dire de la strangulation. Quand un criminel doit subir son châtiment, on entend pendant plusieurs jours à l'avance la voix nasillarde des *ciegos* ou aveugles, qui remplacent nos vendeurs de *canards*, annoncer dans les rues le programme de l'exécution, contenant le jour, l'heure et le lieu du supplice, avec toutes sortes de détails sur le condamné. Ordinairement l'exécution a lieu dans une vaste plaine, à proximité des faubourgs. Ce jour-là, la ville présente un aspect d'animation extraordinaire; sur les places principales stationnent toutes sortes de voitures mises en réquisition pour la circonstance, qui, dès qu'elles sont remplies de voyageurs, partent au grand galop pour le lieu du supplice et reviennent de même, afin de faire le plus grand nombre de voyages possible. Des milliers de personnes de toutes les classes se trouvent réunies à ce triste rendez-vous. On voit des industriels qui débitent des gâteaux, des cigares, du feu et de l'eau, parcourir la foule en criant leur marchandise; çà et là, sur l'herbe, se forment des groupes de gens qui mangent tranquillement les provisions qu'ils ont apportées. Faut-il ajouter que, comme chez nous, les femmes, avides d'émotions violentes, sont là en grande majorité?

La distance que doit parcourir le condamné depuis sa prison est souvent assez considérable; il fait ordinairement le trajet monté sur un âne, vêtu d'une longue robe jaune. On peut dire qu'on lui fait porter son propre deuil, car le jaune est la couleur du deuil en Espagne.

Le malheureux au supplice duquel nous assistâmes était un nommé Francisco Vilaró; il avait assassiné l'*alcalde*, c'est-à-dire le maire de son village. Comme il avait peine à se soutenir sur sa monture, il s'appuyait sur deux prêtres qui lui avaient mis entre les mains un livre de prières. Ses yeux se portaient tantôt sur ce livre, tantôt sur la foule qui formait la haie sur son passage et qu'il regardait d'un air hébété; une longue file de pénitents, les uns avec des cierges à la main, d'autres portant des bannières et des christs presque grands comme nature, précédaient et suivaient le cortége; ils psalmodiaient le chant des morts, qui sortait étouffé par leurs longs capuchons pointus, dans lesquels deux trous ménagés laissaient briller leurs yeux. Tout cela était on ne peut plus lugubre et leur donnait un faux air de familiers de l'inquisition.

Arrivé enfin au terme de ce dernier voyage, on le fit monter sur un échafaud très-élevé, au milieu duquel était placé un escabeau de bois, surmonté, en guise de dossier, d'un poteau assez élevé; l'exécuteur, simplement vêtu de noir et portant la veste courte comme les ouvriers des villes, fit asseoir le condamné et fixa solidement ses bras et son corps au poteau, puis il lui lia également les mains et lui passa autour du cou un collier de fer qui traversait deux rainures pratiquées dans le poteau et venait, à la partie opposée, aboutir à une vis :



Un enterrement à Barcelone. — Dessin de G. Doré.

cette vis, mise en mouvement par une petite tige ou manivelle de fer, attire fortement le collier, et la strangulation a lieu immédiatement.

La foule était devenue silencieuse; le prêtre qui assistait le condamné venait de lui mettre une croix dans les mains et lui avait permis d'adresser quelques mots à la foule ; nous l'entendîmes en effet articuler quelques paroles, demandant pardon à Dieu et aux hommes, et pardonnant lui-même à ceux qui l'avaient offensé ; le prêtre, à son tour, lui adressa une courte exhortation. L'exécuteur, pendant ce temps, se tenait derrière le poteau prêt à remplir son office ; il leva le bras, la foule frémit, et par trois fois on le vit tourner la tige fatale. Chacun fit alors le signe de la croix. On entendit des voix murmurer rapidement quelques prières, et les femmes s'écrièrent : *Ay pobret!* (Ah! le malheureux!) Nous vîmes alors la tête s'incliner sur sa poitrine, et y rester immobile, la langue tuméfiée sortant de la bouche ; au bout de quelques instants, la face était devenue violette. La foule commença à se retirer lentement. Cependant on nous assura que le corps restait ainsi exposé pendant plusieurs heures, gardé par les pénitents qui avaient assisté à l'exécution et par une partie des troupes d'infanterie et de cavalerie qui avaient maintenu la foule.

En Espagne comme chez nous, l'exécution d'un criminel fameux donne naissance à une foule de complaintes en quatrains naïfs qui se débitent par les rues. On y donne le récit de toutes les circonstances qui ont accompagné le crime, et le compte rendu de la triste cérémonie. Pour donner une idée de cette poésie populaire, voici la traduction littérale d'une complainte que nous achetâmes après l'exécution de Francisco Vilaró :

ASSASSINAT DE L'ALCALDE DE RIPOLLET.

Celui qui commet un homicide
En assassinant un autre homme,
Avec infâme trahison,
Ne mérite pas de compassion.

Le sujet qui fit cette infamie,
C'est *Francisco Vilaró*,
Cultivateur de *Ripollet*,
Homme faux et mal vêtu.

Quand il manquait des poules,
Personne ne les cherchait; non,
Car c'était chose certaine
Que *Vilaró* les avait volées.

Et au lieu de cultiver
Ses terres avec assiduité,
La chasse, tous les jours,
Était son occupation.

C'était le quatre septembre,
Et l'infame Vilaró,
Pour commettre son crime,
Ce jour-là se leva matin.

Six heures et demie sonnaient
Au clocher de Ripollet,
Quand *José Cot*, l'alcalde,
Suivait un chemin ombragé.

On entendit une détonation,
Puis un : *Ay!* retentit en l'air,
Seul mot que put dire la victime,
Qui sur-le-champ expira.

On dit que neuf balles
Furent trouvées dans son corps ;
Il avait pris ses précautions,
L'assassin malintentionné.

Arrivent les *mozos de la escuadra*[1],
Qui sont la terreur des bandits ;
Ils se saisissent de son tromblon,
Et lui lient fortement les mains.

On apprit que pour quatre-vingts *duros*[2]
Juan Bordas avait acheté la mort de l'alcalde,
Et en avait payé dix d'avance ;
Mais il s'en trouva cinq de faux !

On les conduisit à Barcelone,
Où ils furent confrontés;
Juan Bordas commença par nier,
Mais finit par avouer son crime.

Attaché à une colonne,
Avec un anneau de fer au cou,
Il entendra sa condamnation
Au *presidio* (bagne) pour toute sa vie.

Vilaró est condamné
A mourir par le *garrote vil*.
Ainsi finit, à soixante ans,
Ce malfaiteur sans foi ni loi.

Ces complaintes, qui peuvent rivaliser avec celle de Fualdès, sont ordinairement ornées de gravures sur bois d'une naïveté outrecuidante. Il y a certaines petites villes en Espagne qui semblent avoir le privilége des productions de ce genre : ainsi *Manresa*, en Catalogne, et *Carmona*, en Andalousie, sont le centre d'une fabrication de complaintes, légendes, romances, etc., qu'on connaît sous le nom de *pliegos*, enrichies de gravures, dont nulle part ailleurs on ne trouve l'équivalent.

Comme nous sortions de la nécropole, le hasard nous fit entrer dans une salle de bal. Après avoir franchi la longue avenue qui sépare les morts des vivants, nous retrouvions la vie et la pétulance méridionale, d'abord sur les pelouses voisines des fortifications où les matelots catalans s'exerçaient au jeu de boules, puis aux *Campos Eliseos*, belle promenade ombreuse à l'extrémité de Barcelone. On y voit, comme à Madrid, des élégants plus élégants que ceux de Paris ; les cravates étaient groseille et les pantalons lilas clair; quant aux femmes, elles étalaient dans leurs calèches des toilettes purement parisiennes. Nous n'avions pas quitté le boulevard des Italiens pour le retrouver en Catalogne, aussi nous lais-

1. On appelle ainsi une milice particulière aux provinces de Catalogne et de Valence, et dont la mission spéciale est d'arrêter les malfaiteurs les plus dangereux.
2. Un peu plus de quatre cents francs.



Exécution d'un assassin à Barcelone. — Dessin de G. Doré.

sâmes-nous attirer par les sons d'un orchestre voisin, où les voix se mêlaient aux instruments; une allée bordée de fleurs nous conduisit à la salle de bal; moyennant la modique somme de deux réaux (cinquante centimes), nous soulevâmes le rideau qui en fermait l'entrée, et un charmant tableau s'offrit à nos yeux. Sous une vaste tente aux vives couleurs, les couples tourbillonnaient aux sons d'une valse entraînante; l'orchestre, composé d'une vingtaine d'instrumentistes, occupait une estrade sur un des côtés; des chanteurs se tenaient derrière, rehaussant l'effet des instruments par des chœurs pleins d'entrain. Au fond de la salle, des draperies flottantes laissaient voir par une échappée un coin de ciel bleu; dans un horizon lointain se dessinaient les collines verdoyantes des environs de Barcelone, semées çà et là de blanches villas, et baignées dans cette lumière transparente qui donne tant de valeur aux paysages méridionaux.

L'air était pur et léger; le soleil, arrêté au-dessus de nos têtes par la toile rayée, répandait autour de nous une ombre encore lumineuse; assis dans un coin, nous dégustions avec délices l'*orchata de chufas*, ce sorbet exquis, neige parfumée de noisette. Devant nous les danses se succédaient : la valse, le quadrille, la schotisch même, danses parisiennes il est vrai, mais relevées par une gaieté et un entrain dont nous avons perdu le secret. C'était pour nous un spectacle nouveau que cette gaieté sans turbulence des ouvriers endimanchés; nous nous reportions par la pensée aux fêtes champêtres des environs de Paris, et aux bals de barrières si bruyants, si avinés, si laids, et cela sans regretter notre extrême civilisation. Les femmes aussi avaient plus de tenue; plusieurs étaient charmantes avec leur *corpiño* ou spencer de velours noir, leur jupe courte, et le foulard rouge dont elles s'entourent la tête; d'autres, mieux douées sans doute, n'avaient pour parure qu'une simple fleur dans les cheveux. Leurs cavaliers portaient galamment le *marsille*, veste courte des Catalans, et la cravate de couleur voyante passée dans un anneau d'argent. A les voir si propres, et si élégants même, on ne les eût pas pris pour de simples ouvriers fileurs ou tisserands de Barcelone. L'orchestre lui-même, du moins celui des chanteurs, était composé d'ouvriers qui, à l'instar de nos sociétés chorales, charmaient leurs loisirs du dimanche par les pures jouissances de la musique.

En sortant du bal nous nous rendîmes à la Rambla, la promenade favorite des Barcelonais, large allée bordée de maisons et ombragée par de beaux arbres, comme les *Linden* de Berlin et le *Cours* de nos villes du Midi. C'est là que les élégantes viennent en foule déployer leurs toilettes; la cohue est quelquefois tellement grande que l'espace leur manque pour jouer de l'éventail; çà et là des groupes forment le cercle, assis, oh! couleur locale! sur des chaises en fer portant l'estampille de l'usine Tronchon, ce qui nous parut un véritable excès de civilisation.

La Rambla est le véritable centre du mouvement, le boulevard des Italiens de Barcelone; c'est là qu'on peut se faire une idée exacte de la population catalane; tous les types y sont représentés, depuis la señora couverte de satin et de dentelles, jusqu'au pêcheur coiffé de la *gorra* rouge ou brune, la veste sur l'épaule, et qu'on voit coudoyer les beaux messieurs dont le costume est fidèlement copié sur la dernière gravure de modes.

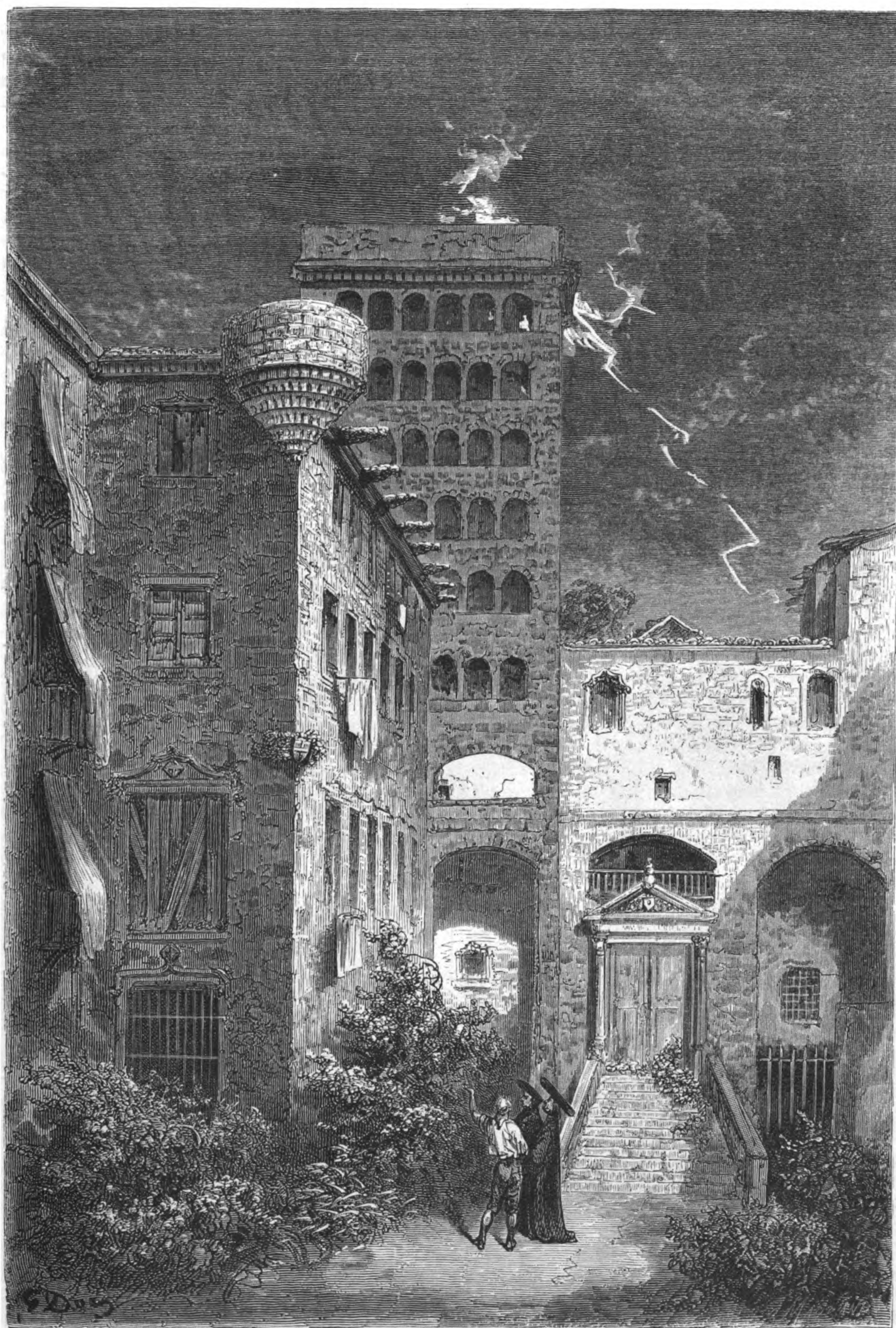
Non loin de la Rambla s'élève le palais de justice, charmante construction du quinzième siècle; le *patio*, ou cour intérieure, est planté d'orangers séculaires dont les cimes s'élèvent presque jusqu'au niveau du toit. Sous une galerie couverte sont placées quelques tables occupées par les avocats, qui donnent ainsi leurs consultations en public.

Les prisons de l'inquisition existent encore à Barcelone; c'est une construction sombre et massive, percée d'étroites fenêtres; le terrible tribunal siégeait dans toute sa splendeur à Barcelone, et l'on nous montra dans le *Prado de San Sebastian*, hors des murs de la ville, l'emplacement du *Quemadero*, où l'on brûlait les hérétiques pour le plus grand bien de la foi!

Jamais édifice ne fut mieux en harmonie avec sa destination, et le fameux *Torquemada*, cet inquisiteur modèle, devait trouver celui-ci tout à fait à son gré; on sait qu'il fut le plus grand brûleur d'hérétiques du seizième siècle. Cent ans plus tard, le saint-office n'avait rien perdu de son ardeur: on peut s'en faire une idée en lisant le récit d'un voyageur hollandais, Aarsens de Sommerdyck, qui parcourait l'Espagne vers la fin du dix-septième siècle[1]: « On prend le dénoncé, dit-il; la plupart du temps on lui donne la gesne et on le fait mourir; ses délateurs lui sont inconnus. Ainsi, un homme se trouve pris, mis à la torture, condamné, brûlé, sans pouvoir se défendre. Quand je blâmois cela, ils ne me disoient rien autre chose, sinon que c'étoit la plus belle chose qu'il y eust en Espagne qu'un *auto-da-fé* d'inquisition. Ainsi appellent-ils l'arrest de condamnation et l'exécution d'un misérable, et traitent ce spectacle comme une feste de taureaux, car on m'a dit, en effet, qu'ils traitent cela avec un grand apparat. Ils ne mettent guère souvent en prison que ceux soupçonnés de morisme ou de judaïsme, dont ils prennent souvent, qu'ils mènent par les rues avec une *coroca*, qui est une espèce de bonnet pointu, et fort haut, de papier jaune et rouge, pour quoi on les appelle *encorocados*. Le conseil et les familiers de l'inquisition marchent devant, et les familiers après, et les *encorocados* sont au milieu; on les mène ainsi dans l'église des Dominicains et on leur fait un grand sermon. Il y en a d'autres qu'on fouette quand ils sont relaps; d'autres à qui on donne le *san benito* : c'est une espèce d'estole qu'on les oblige de porter à leur col. On escrit les noms de tous ceux qui ont esté pris ainsi, et l'année, sur les murailles des églises, avec des croix de Saint-André, et la plupart des églises d'Espagne en sont pleines. »

Les croix dont parle ce voyageur n'ont pas toutes disparu; quelquefois nous en avons remarqué dans les

1. *Relation de l'estat et gouvernement d'Espagne*. Cologne, 1667, in-12.



Prison de l'Inquisition à Barcelone. — Dessin de G. Doré.

églises de plusieurs villes d'Espagne et dans celles de Barcelone en particulier.

Avant de dire adieu à Barcelone, nous voulûmes faire une excursion au fameux couvent de Monserrat, dont la Vierge, en grande vénération dans toute la Catalogne, a fait d'innombrables miracles.

Ce couvent est bâti sur un pic de plus de trois mille pieds de hauteur, près duquel s'élèvent d'autres montagnes de forme conique, dont les sommets, vus à une certaine distance, ressemblent assez aux dents d'une scie : de là le nom de Monserrat, qui signifie en catalan : « montagne en forme de scie. » Depuis la suppression des couvents espagnols, il y a environ vingt-cinq ans, celui de Monserrat a perdu son ancienne splendeur, et offre aujourd'hui l'image de la plus grande désolation ; en revanche, on jouit de la terrasse de la vue la plus splendide, la mer, qui n'est qu'à dix lieues et apparaît comme une immense ligne bleue, et devant soi on a le grandiose panorama des Pyrénées, dont les cimes rosées se détachent sur l'azur foncé du ciel.

Tarragone, à la même distance de Barcelone, mais dans la direction du sud, est une petite ville où l'on se rend par mer en quelques heures. C'était, à l'époque romaine, la ville la plus importante de la Péninsule, et la population,



La Rambla, à Barcelone. — Dessin de G. Doré.

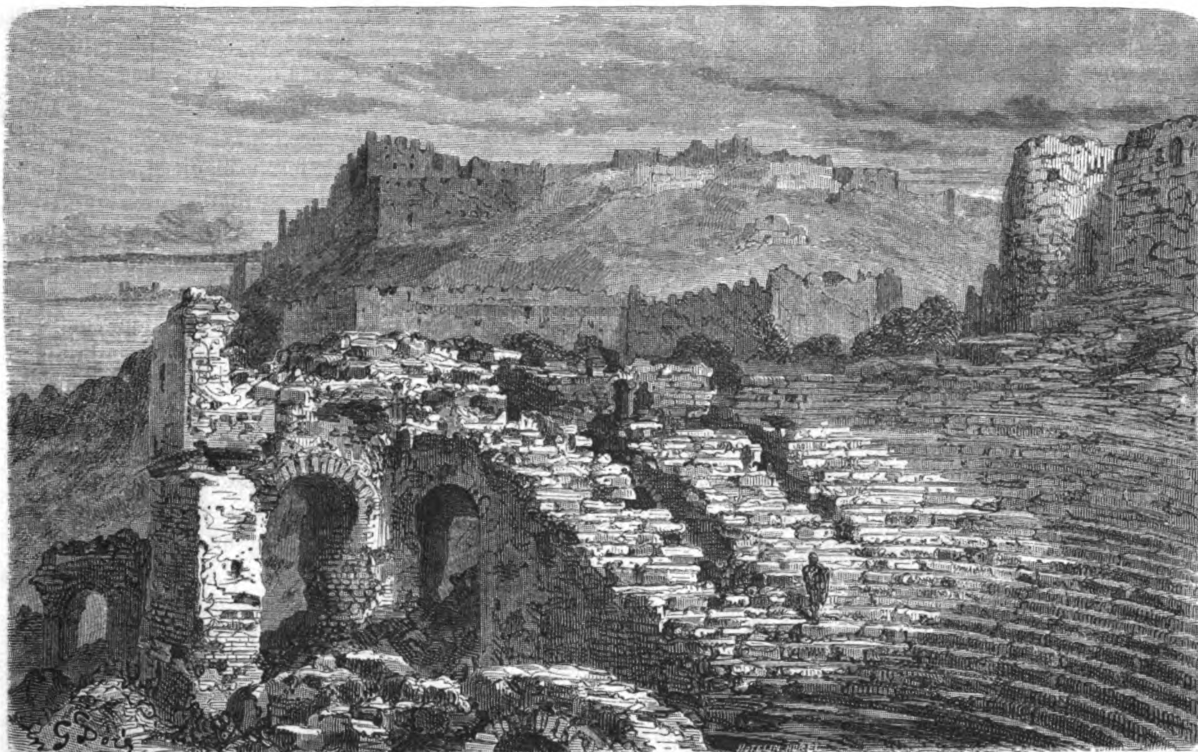
si l'on en croit les historiens, s'élevait à un million d'habitants. La ville actuelle est presque entièrement bâtie avec les débris de la ville ancienne ; à chaque pas on aperçoit une inscription tronquée ou quelque fragment de bas-relief antique. La cathédrale est une des plus anciennes qu'il y ait en Espagne ; dans le cloître, nous remarquâmes une belle arcade en fer à cheval du style arabe le plus pur, dont les ornements et les inscriptions, qui remontent au moins au dixième siècle, sont très-finement fouillés dans le marbre.

Malgré l'ancienne splendeur de Tarragone, nous ne vîmes dans les environs, en fait de ruines romaines, qu'un aqueduc passablement conservé et un tombeau en ruines, situé près de la mer, et auquel la tradition a donné le nom de Tour des Scipions : *Torre de los Escipiones.*

Nous avions retenu nos places sur l'impériale de la diligence qui fait le trajet de Barcelone à Valence ; impatients de voir ce paradis des poëtes arabes, nous n'eûmes garde de manquer l'heure, et vers le soir nous étions à notre poste : notre long attelage de dix mules était au complet, une grêle de coups de fouet et de coups de bâton donna le signal du départ ; la lourde machine s'ébranla malgré les ruades lancées à droite et à gauche, et la nuit tombait déjà quand nous perdions de vue la vieille capitale de la Catalogne.

Ch. Davillier.

(La suite à la prochaine livraison.)



Ruines du théâtre romain de Murviedro (voy. p. 310). — Dessin de G. Doré.

VOYAGE EN ESPAGNE,

PAR MM. GUSTAVE DORÉ ET CH. DAVILLIER[1].

DE BARCELONE A VALENCE.

1862. — DESSINS INÉDITS DE GUSTAVE DORÉ. — TEXTE INÉDIT DE M. CH. DAVILLIER.

De Barcelone à Valence. — Les brigands espagnols. — La diligence, la galère et autres véhicules. — Le *mayoral*, le *zagal* et le *delantero*. — Tortosa. — Vinaroz. — Murviedro et son théâtre antique.

La route de Barcelone à Valence était autrefois une des plus mal famées sous le rapport du brigandage, dans le temps où il y avait encore des brigands; de nos jours ils sont devenus aussi rares que les châteaux en Espagne, qui du moins justifient très-bien, par leur absence même, un proverbe fort connu. Si nous en croyons les récits de la plupart des voyageurs, la Péninsule était, il n'y a pas plus d'une vingtaine d'années, la terre par excellence des voleurs de grands chemins; on ne partait pas pour l'Espagne sans s'attendre à quelque aventure, et ceux qui en revenaient, s'ils n'avaient pas été attaqués, avaient été sur le point de l'être, et pouvaient raconter au moins quelque histoire d'Espagnols mystérieusement embossés dans leur mante et disparaissant soudain, ou de lames affilées brillant aux rayons de la lune. C'était le bon temps alors! les diligences étaient régulièrement arrêtées, et on ne montait pas en voiture sans avoir mis de côté la part des brigands. La profession, qui était lucrative, s'exerçait presque au grand jour; chaque route était exploitée par une bande, qui la regardait comme sa propriété. On raconte même que les *corsarios*, c'est ainsi qu'on appelle les messagers, avaient des abonnements avec les bandits, lesquels, de bonne grâce et moyennant une somme débattue à l'amiable, les laissaient passer leur chemin; les *corsarios*, de leur côté, faisaient payer aux voyageurs, outre le prix de la place, une prime d'assurance qui les garantissait de toute attaque : cela s'appelait le « voyage composé; » si on préférait partir à ses risques et périls, sans payer la prime, c'était « le voyage simple. » Quelquefois un chef de bande, soit fatigue, soit dégoût, voulait quitter les *affaires;* il demandait alors à être reçu à *indulto*, c'est-à-dire amnistié

1. Suite. — Voy. page 289.

en faisant sa soumission; mais auparavant il avait bien soin de vendre à un autre *bandolero* sa rente et sa clientèle, comme on vendrait une étude ou une charge, après avoir mis son successeur au courant.

Toutes ces histoires, plus amusantes que vraies, ont passé à l'état de légende. Que sont devenus les *Siete niños de Ecija* (les Sept gars d'Ecija), qui étaient toujours *sept* malgré les vides causés par les balles, et dont le chef était si redouté qu'on l'avait surnommé *Veneno*, le Poison? Et la fameuse bande de José María, et celle d'*Esteban el Guapo*, d'Étienne le Brave?

Ce qui est bien certain, c'est que des *bandoleros*, des bandits, il ne reste plus en Espagne que le souvenir, et qu'aujourd'hui les routes sont parfaitement sûres, grâce à l'active surveillance des *civiles :* c'est le nom qu'on donne à un corps de troupes recruté parmi les meilleurs sujets de l'armée, et spécialement chargé de veiller à la sûreté des routes. Les *civiles*, dont le costume se rapproche de celui de nos gendarmes, marchent toujours par deux, par *parejas;* ils sont généralement aimés, à cause des véritables services qu'ils rendent au pays.

A côté d'eux, n'oublions pas de placer les *peones camineros :* ce nom ronflant signifie tout simplement des cantonniers, des piétons; ils portent à leur chapeau une large plaque de cuivre indiquant leur profession; outre la pioche et la bêche, ils sont armés d'une *escopeta*, fusil court, pour tenir en respect les *rateros;* le *ratero* est le voleur isolé, le maraudeur qu'on rencontre dans tous les pays; c'est un voleur *amateur* que *l'occasion* a fait *larron.* Le cantonnier espagnol est ordinairement grand fumeur de cigarettes et ennemi décidé de la fatigue; on le voit transporter, sans jamais se presser, quelques petites pierres dans une petite corbeille de jonc à deux anses: il les dépose avec soin dans les ornières qu'il a bien soin de ne jamais combler, afin de se réserver du travail pour le lendemain.

Si les routes espagnoles ne sont pas aussi bien entretenues qu'elles pourraient l'être, redisons qu'elles sont du moins parfaitement sûres. Pour notre part, nous n'avons jamais aperçu, de loin ni de près, la figure d'un brigand espagnol, bien que nous ayons souvent traversé les passages renommés autrefois comme les plus dangereux. Cependant une petite arrestation à main armée ne fait pas mal dans des souvenirs de voyage, et nous la désirions d'autant plus que nous n'avions rien qu'on pût nous voler. Cette impression, hélas! nous a toujours été refusée. Bien des fois, il nous est arrivé de rencontrer des gens à la mine assez féroce, armés du *trabuco* ou tromblon national; mais en passant près de nous, au lieu de nous demander la bourse ou la vie, ou de nous crier : *Boca abajo!* (La face contre terre!) ils nous adressaient fort poliment le salut traditionnel : *Vayan ustedes con Dios!* (Que Dieu vous accompagne!)

Nous étions donc partis de Barcelone sans le moindre espoir d'être arrêtés; déjà nous avions traversé la campagne fertile qu'arrose le *Llobregat* (Rubricatus), petite rivière dont le nom est parfaitement approprié à ses eaux rougeâtres et troubles. Notre diligence, attelée de douze mules, soulevait des tourbillons de poussière blanche; heureusement, nous avions eu la précaution de prendre nos places sur l'impériale : le nuage s'élevait rarement jusqu'à nous, tandis que les voyageurs de l'intérieur étaient littéralement poudrés à blanc; nous étions en outre parfaitement placés pour étudier à notre aise toute l'organisation d'une diligence espagnole. Ce lourd véhicule est bardé et renforcé de fer, de manière à résister aux chocs les plus rudes; pour la distribution intérieure, il ne diffère des nôtres qu'en ce qu'il y a deux coupés communiquant entre eux au moyen d'un guichet qui peut s'ouvrir et se fermer à volonté, et de jalousies composées de petites lames de bois, excellente précaution contre la chaleur. Les chevaux et les mules, dont le nombre n'est jamais moindre de huit et dépasse rarement quatorze, sont toujours rasés à mi-corps, dans le sens horizontal; on les attelle toujours deux par deux, en laissant entre chaque couple un assez grand espace, comme dans les attelages en arbalète; cela forme une longue file qui, vue d'en haut, se déploie comme un immense serpent.

Les diligences sont très-chères en Espagne : souvent on fait payer deux *pesetas*, plus de deux francs par lieue, c'est-à-dire cinq fois environ le prix de la première classe du chemin de fer; les voyageurs ont beau se plaindre, comme les diverses entreprises s'entendent pour les prix, il faut bien passer sous les fourches Caudines de la diligence, si on ne préfère aller en *galère*, ce qui serait tomber de Charybde en Scylla. Les transports de bagages ne sont pas d'un prix moins exorbitant, et on n'accorde au voyageur qu'un poids tout à fait dérisoire. Dans un rapport à son gouvernement, M. Barringer, ministre des États-Unis, affirme qu'il y a quelques années, il a dû payer trois cents *duros*, plus de quinze cents francs, pour le transport, de Cadix à Madrid, d'une voiture qui n'avait coûté que cinquante *duros* du port de New-York à Cadix.

Le personnel de la diligence se compose invariablement du *mayoral*, du *zagal* et du *delantero*.

Le *mayoral* est d'ordinaire un gros homme à la face large et haute en couleur, encadrée d'épais favoris taillés en côtelette, il est coiffé d'un foulard noué sur la nuque et surmonté du *sombrero calañes*, chapeau andalous à bords retroussés, surmonté de deux pompons de soie noire; il porte le *marsille*, veste courte ornée de broderies et d'aiguillettes, avec des pièces de drap rouge ou vert aux coudes, et un grand pot de fleurs brodé qui étend ses ramages au milieu du dos; le pantalon, qui descend un peu plus bas que les genoux, est en drap bordé de velours, quelquefois aussi il est en peau de mouton, *calzon de pellejo;* quant à la chaussure, elle consiste invariablement en souliers blancs, recouverts de *botines*, guêtres de cuir à moitié ouvertes sur le mollet.

Le *mayoral* est un personnage important : il le sait et en abuse; il règne en tyran non-seulement sur ses subordonnés, le *zagal* et le *delantero*, mais aussi sur le voyageur. Voici un dialogue sténographié d'après nature par un Espagnol :

« Dites donc, mayoral, deux mots, s'il vous plaît! »



Un accident. — Dessin de G. Dore.

Le mayoral passe son chemin sans répondre.

« Mayoral, auriez-vous la bonté de m'écouter un instant?

— Qu'est-ce qu'il y a?

— *Hombre!* je voudrais bien partir avec cette diligence : dans le cas où il n'y aurait pas de place, pourrais-je me mettre à côté de vous sur le siége?

— Pas possible.

— Voyons, mayoral, ne me laissez pas dans l'embarras; pourrais-je au moins me placer sous la bâche?

— On verra.

— Et combien cela me coûtera-t-il?

— Le prix de l'intérieur. »

Et le malheureux voyageur, ainsi rançonné, est encore trop heureux de partir. Cela n'empêche pas le mayoral de regarder comme un droit acquis la *propina*, le pourboire. S'il y a eu un *vuelco*, c'est-à-dire si la diligence a versé, ce qui n'arrive que trop fréquemment, il ne renonce pas à sa *propina;* au contraire, car il en a plus besoin que jamais pour payer l'amende de douze *duros* (un peu plus de soixante francs) que l'administration lui fait payer pour chaque *vuelco*. — C'est vraiment verser à bon marché.



Delanteros (postillons). — Dessin de G. Doré.

Après le *mayoral* vient le *zagal*. On dit que son nom vient d'un mot arabe qui signifie agile : en effet, le rôle du *zagal* est des plus actifs, et la moitié au moins de son existence se passe à courir à côté des mules et à les exciter par tous les moyens possibles. Ses ressources en ce genre sont inépuisables : tantôt il vole rapidement depuis la première mule jusqu'à la dernière, en distribuant à chacune son coup de bâton; tantôt on le voit, devançant l'attelage, faire provision d'une quantité de petits cailloux qu'il lance très-adroitement dans les oreilles des bêtes les plus paresseuses; le moyen ne manque jamais son but, et quelquefois même il le dépasse; car les mules, électrisées et chatouillées par les projectiles, lancent des ruades à droite et à gauche : il en résulte alors un pêle-mêle inextricable de jambes entortillées dans les traits, et le *zagal*, pour faire rentrer les choses dans l'ordre, ne trouve pas de meilleur moyen que de recommencer sa distribution de petits cailloux. On se demande comment les mules espagnoles peuvent résister aux innombrables coups dont on les accable ; si elles n'en recevaient que du *zagal*, passe encore; mais un usage établi veut que les passants ne manquent jamais de lancer un coup de bâton ou de fouet aux chevaux ou mules qu'ils rencontrent; c'est un petit service qu'on n'a garde d'oublier de se rendre. Le costume du *zagal* est des plus simples et des plus légers : un simple foulard noué autour de la tête, une chemise de couleur, un pantalon en velours de coton entouré d'une large *faja*, ceinture rayée, et pour chaussure les *alpargatas* de chanvre tressé. Le *zagal* porte toujours derrière le dos, passé sous sa ceinture comme la batte d'arlequin, un bâton mince et flexible, instrument assez singulier qui paraît être indispensable à sa profession.

Le *delantero* est ainsi nommé parce qu'il est toujours en avant, monté sur la première mule du côté gauche. On l'appelle le *condamné à mort*, à cause de la dureté extraordinaire de son métier : il restait autrefois quarante-huit heures de suite en selle, et même davantage. Il n'y a pas bien longtemps que le trajet de Madrid se faisait sans qu'on changeât de *delantero* une seule

fois; aujourd'hui leur enfer s'est changé en purgatoire, et il est rare qu'ils restent plus de trente heures en route. Le *delantero* est le plus souvent un garçon de quinze à vingt ans; il est ordinairement coiffé de la *montera*, espèce de bonnet en peau d'agneau qui donne à sa figure noircie par le soleil une expression des plus sauvages.

Jadis, le personnel de la diligence n'était pas complet sans les *escopeteros;* on appelait ainsi deux gendarmes chargés de protéger les voyageurs en cas d'attaque, et qui se tenaient toujours sur le haut de la diligence pour surveiller la route. Les *escopeteros* ont disparu avec les brigands.

Tant que dure le voyage, le *mayoral* et le *zagal* ne cessent d'interpeller les mules, dont chacune porte un nom particulier; ils leur adressent, avec les intonations les plus divertissantes, toutes sortes d'épithètes, tantôt flatteuses, tantôt injurieuses, suivant les circonstances, ou des plaisanteries dans le genre de celle-ci : *Coronela, en llegando á casa, me haré una papalina con tu pellejo!* (Colonelle, en arrivant, je me ferai un bonnet avec ta peau!) La nuit ne met pas fin à cette musique, et quand le mayoral succombe au sommeil, on l'entend encore murmurer : *Capitanaaa.... comisariooo.... raa.... puliaaa.... bandolero.... arre carboneraaa...*; et ainsi de suite, jusqu'à ce que, tout à fait endormi, il soit remplacé par le *zagal*, qui répond dans le même ton.

La diligence est le moyen de transport aristocratique : elle ne roule que sur les routes royales, *caminos reales*, ou *carreteros*, qu'on appelle encore d'un nom arabe, *arrecife*, synonyme de chaussée. Depuis quelques années elles sont régulièrement bordées de bornes indiquant les distances en kilomètres. A côté de la diligence, il y a le *correo*, le courrier, qui marche un peu plus vite, et n'admet que deux ou trois voyageurs; c'est un véhicule ordinairement mal suspendu, quelquefois même il ne l'est pas du tout. Vient ensuite le *coche de colleras*, diminutif de la diligence, qui n'est attelé que d'une demi-douzaine de mules et ne fait guère plus de dix lieues d'Espagne ou treize lieues de France par jour.

Vient ensuite la *galera*. Jamais instrument de torture ne mérita mieux son nom. Qu'on se figure une très-longue charrette supportée par quatre roues; le fond se compose d'un filet en sparterie à larges mailles qui, décrivant une courbe, va presque toucher le sol : c'est sur ce plancher à jour qu'on place pêle-mêle les marchandises et les voyageurs, — on devrait plutôt dire les condamnés; le toit de ce bagne ambulant consiste en cerceaux qui s'arrondissent parallèlement et qu'on recouvre d'une toile grossière. L'intérieur d'une galère est un vrai chaos : les voyageurs sont obligés de lutter contre les bagages qui ne cessent de tomber sur eux, et auxquels le mayoral donne toujours la préférence, attendu qu'il en est responsable; quant aux malheureux voyageurs, s'ils ont quelques côtes brisées, c'est leur affaire. Un jour, nous eûmes l'imprudence de nous aventurer dans une galère, mais nous n'y restâmes pas longtemps; nous prîmes le parti de la suivre à pied, ce qui nous fut facile, car elle faisait à peine sept ou huit lieues par jour. Le *zagal* de galère joue un rôle beaucoup moins actif que celui de diligence : il organise les haltes, donne à boire aux mules dans de grands chaudrons de fer qu'on voit toujours suspendus aux côtés du véhicule, et, dans les descentes rapides, enraye la lourde machine au moyen d'une longue perche qui, faisant levier, vient s'appuyer sur une des roues.

Les *carros*, aussi peu suspendus que les galères et d'une marche aussi lente, n'ont que deux roues et transportent rarement des voyageurs. Quant à la *tartana*, c'est un véhicule à part, propre à Valence et à Murcie, où nous les retrouverons tout à l'heure, car nous ne tarderons pas à quitter la Catalogne pour entrer dans le royaume de Valence.

Nous ne dirons rien de la contrée qu'on traverse entre Barcelone et Tarragone, si ce n'est que c'est une des plus peuplées de l'Espagne. *Villafranca de Panades* et *Torredembarra* sont deux petites villes aux maisons blanchies à la chaux que nous ne fîmes qu'entrevoir. Après une nouvelle visite à Tarragone, nous montâmes sur un tronçon de chemin de fer qui nous conduisit en une demi-heure à Reuss, ville manufacturière assez importante. Non loin de là, au milieu d'une riche vallée appelée *la Conca*, s'élève le fameux couvent de *Poblet*, de l'ordre de Cîteaux, qui était autrefois le Saint-Denis des rois d'Aragon. On nous raconta que son nom lui vint d'un ermite qui s'était retiré là, à l'époque où les Arabes étaient maîtres du pays : un émir qui chassait, ayant rencontré *Poblet*, le fit jeter en prison; mais des anges descendus du ciel brisèrent ses chaînes et lui rendirent la liberté. L'émir, frappé du miracle, le combla de richesses. C'est sur l'emplacement de son tombeau que le couvent fut construit; il est abandonné depuis 1835, année où parut la loi qui supprima tous les couvents de l'Espagne.

A partir de Tarragone, la route devient plus accidentée; de temps en temps, à un détour de la route, nous apparaissait la mer, d'un bleu intense, et sillonnée de *chalupas* de pêche aux voiles effilées; puis la route s'en éloignait pour s'en rapprocher de nouveau. Bientôt nous arrivâmes à *Tortosa*, sur les bords de l'Èbre. Ce fleuve, le plus important de l'Espagne, avec le Tage, a donné son nom à l'antique Ibérie; ses eaux sont jaunes et bourbeuses comme celles du Tage et du Guadalquivir.

Tortose est une vieille ville très-pittoresque; sa belle cathédrale, une des plus anciennes de l'Espagne, a été construite sur les fondations d'une mosquée : on y voit encore une inscription en caractères qu'on dit remonter à l'époque où cette ville était la capitale d'un petit royaume arabe. Le sacristain qui nous accompagnait nous fit voir la merveille de Tortose : c'est la véritable et authentique ceinture de la sainte Vierge, la *cinta*, qui a fait de nombreux miracles : en 1822, on la porta en grande pompe à Aranjuez, pour faciliter l'accouchement d'une princesse de la famille royale.

Après avoir quitté Tortosa, nous traversâmes Amposta, et, laissant sur la gauche le *Puerto de los Alfaques*, nous nous arrêtâmes à Vinaroz, petit port dont les

environs produisent en abondance des vins épais et noirs comme de l'encre. Nous y vîmes le palais où mourut d'une indigestion le duc de Vendôme, qui aimait trop le poisson; triste fin, bien peu digne d'un arrière-petit-fils de Henri IV et du vainqueur de Villa-Viciosa. Philippe V, qui lui devait son trône, fit transporter ses restes dans le caveau de l'Escurial.

C'est un peu avant Vinaroz que commence le royaume de Valence, ce paradis terrestre si vanté, et sans contredit la province la plus fertile de l'Espagne; une petite rivière, la *Cenia*, le sépare de la Catalogne. Ici les souvenirs de la domination moresque apparaissent à chaque pas. Les *atalayas*, tours carrées servant autrefois de vigies, s'élèvent de place en place sur les hauteurs qui dominent la mer; les noms mêmes de plusieurs villes sont restés arabes, comme Alcalà et Benicarlo. Bien que nous fussions en septembre, la chaleur était vraiment tropicale : les aloès atteignaient des proportions colossales et les palmiers commençaient à se montrer fréquemment; les robustes caroubiers, au feuillage sombre, couvrent les montagnes qui s'élèvent à droite de la route; des femmes et des enfants, armés de longues gaules, frappaient les branches pour faire tomber les caroubes : la terre en était jonchée et on en chargeait des ânes qui disparaissaient presque sous d'énormes paniers de jonc. Les *algarrobas* servent à la nourriture du bétail, qui en est très-friand : l'*algarrobo* est un arbre d'une grande ressource pour le midi de l'Espagne, où le fourrage est rare; quelquefois il atteint une grosseur énorme, et on en a vu qui produisaient jusqu'à douze cents kilogrammes de caroubes.

Benicarlo, où nous nous arrêtâmes quelque temps, est renommé pour ses vins. Un touriste anglais du siècle dernier, Swinburne, assure que de son temps on expédiait des cargaisons de vin de Benicarlo à Cette, où il était mélangé avec d'autres vins moins chargés; on l'expédiait ensuite à Bordeaux par le canal du Languedoc, et de là en Angleterre. Voilà comment le vin de Bordeaux se fabriquait il y a cent ans : il n'y a rien de nouveau sous le soleil.

Après avoir traversé Castellon de la Plana, petite ville où est né Ribalta, l'un des meilleurs peintres de l'école valencienne, nous arrivâmes enfin à Murviedro. L'antique Sagonte n'est plus aujourd'hui qu'une pauvre ville de quelques milliers d'habitants; son nom même a disparu, et celui qu'elle porte aujourd'hui ne rappelle plus que l'idée d'un vieux mur. Très-florissante autrefois, et célèbre par ses poteries, auxquelles travaillaient, dit-on, douze cents artisans, Sagonte fit alliance avec Rome à l'époque des guerres puniques; fidèle à la cause romaine, elle résista à Annibal, et soutint un des plus terribles siéges que l'histoire ait enregistrés. Pour venir à bout d'une résistance acharnée, les Carthaginois entourèrent la ville d'une enceinte de murs et de tours qui la dominaient de tous les côtés; les assiégés, mourant de soif et de faim, étaient réduits à manger le cuir de leurs boucliers; on se rappelle qu'enfin, ayant perdu tout espoir, ils construisirent à la hâte un immense bûcher au centre de la ville et s'y brûlèrent, avec leurs familles et leurs trésors.

Sagonte fut rebâtie par les Romains. Après la chute de l'empire elle appartint successivement aux Goths, aux Arabes, aux Espagnols, qui, se servant de ses ruines, comme d'une carrière, élevèrent des constructions, devenues des ruines à leur tour. Malgré toutes ces dévastations, le théâtre antique est encore assez bien conservé pour qu'on ait une idée assez exacte de sa forme (voy. p. 305). Sa grandeur était considérable, puisqu'on évalue sa circonférence à plus de quatre cents pieds, et le nombre des spectateurs à neuf mille. Bâti sur le penchant d'une colline, le théâtre est dominé par une crête de vieux murs arabes, dont les hiboux et les lézards sont aujourd'hui les seuls habitants.

Sagonte était jadis un port florissant, mais la mer s'étant retirée, la ville moderne est à près d'une lieue du rivage. Les maisons de Murviedro sont, en grande partie, bâties avec les ruines de la ville antique, ce qui a fait dire à un poëte du seizième siècle, Leonardo de Argensola : « Avec des marbres aux nobles inscriptions, arrachés au théâtre et aux autels antiques, on construit aujourd'hui à Sagonte des tavernes et des masures. »

Outre le théâtre, on nous montra encore à Murviedro les ruines d'un cirque et d'un temple de Bacchus, mais il en reste si peu de chose, que ce sont des vestiges visibles seulement pour des archéologues très-clairvoyants ou pleins de foi.

VALENCE.

Valencia del Cid. — Les *labradores* et les costumes. — La *Llotja de seda*. — L'*orchata de chufas*. — La *Seu*. — Le Guadalaviar. Les irrigations et le tribunal des eaux. — La *bandurria*, la *citara* et la *dulzoyna*.

Valence a les clochers de ses trois cents églises,

a dit Victor Hugo dans une de ses Orientales. Il y avait déjà plus de deux heures que nous avions quitté Murviedro, et il nous tardait fort de découvrir quelques-uns des clochers annoncés par le poëte : nous les cherchions comme les navigateurs cherchent le phare qui doit les guider vers le port après une longue traversée, car depuis Barcelone nous avions passé en diligence quarante heures bien comptées, avec une chaleur et une poussière abominables, et Dieu sait par quels chemins! Nous aperçûmes enfin une majestueuse construction entourée de beaux palmiers : c'était le couvent de *San Miguel de los Reyes*, Saint-Michel des Rois, bâti au seizième siècle avec des pierres arrachées aux monuments antiques de Sagonte. Un quart d'heure après nous faisions notre entrée dans la ville du Cid, la *muy noble*, *inclita*, *antigua*, *leal*, *insigne*, *magnífica*, *ilustre*,



Hommes du peuple, à Valence. — Dessin de G. Doré.

sabia, coronada, y jamás acabada de celebrar ciudad de Valencia del Cid, c'est-à-dire la très-noble, célèbre, antique, loyale, insigne, magnifique, illustre, savante, couronnée, et jamais assez célébrée ville de Valence du Cid. Tels sont les modestes titres que lui donnent ordinairement ses chroniqueurs; cette longue énumération parait peut-être tant soit peu emphatique : cependant il n'est guère de villes d'Espagne qui ne s'attribuent une kyrielle d'épithètes semblables. Valence, il faut le dire, les mérite mieux que toute autre : son ciel toujours bleu a été célébré par les poëtes arabes; où trouver en Europe un climat plus doux que le sien? Les arbres des tropiques y croissent en plein air, et on y cueille au mois de décembre des primevères et des violettes; l'hiver y est à peine connu, et un auteur assure qu'on n y a vu que deux fois en cinq siècles des gelées blanches et des brouillards.

L'entrée de Valence, avec ses murs d'enceinte crénelés, ses tours à mâchecoulis, présente tout à fait l'aspect d'une ville moresque; les rues sont étroites et tortueuses, et les maisons, blanchies à la chaux suivant l'usage arabe, sont toutes ornées de balcons, auxquels on voit apparaître quelques brunes Valenciennes à moitié cachées derrière de longs rideaux d'étoffe rayée ou de lourdes nattes de jonc qu'on appelle *esteras;* d'une maison à l'autre sont tendues de grandes toiles, *tendidos*, comme dans quelques villes du midi de la France.

Il est peu de provinces en Espagne qui aient conservé un caractère moresque aussi tranché que Valence. Le costume, notamment, doit avoir fort peu changé depuis plusieurs siècles ; celui des paysans, parfaitement approprié au climat, fait ressortir on ne peut mieux la couleur bronzée de leur teint, basané comme celui d'un Bédouin; la coiffure est des plus simples, elle se compose d'un mouchoir aux couleurs éclatantes, roulé autour de la tête et s'élevant en pointe; c'est évidemment un souvenir du turban oriental; parfois ils y ajoutent un chapeau de feutre et de velours noir, aux bords relevés comme ceux du *sombrero calañes* des Andalous, mais à la forme plus pointue; quelques-uns de ces chapeaux atteignent des dimensions invraisemblables; la chemise est attachée au cou par un large bouton double, comme en portent encore nos paysans dans certaines provinces reculées. Il est rare que les Valenciens portent la veste, mais les jours de fête ils mettent le gilet de velours vert ou bleu aux nombreux boutons formés de piécettes d'argent ou de cuivre argenté; quant au pantalon, il est remplacé par un très-large caleçon de toile blanche, *zaragüelles de lienzo*, qui rappelle beaucoup les fustanelles des Albanais et qui flotte jusqu'à la hauteur du genou; les *zaragüelles* sont retenues par une large ceinture de soie ou de laine, rayées de couleurs éclatantes; les bas, quand ils en portent, sont sans pied, ce qui les fait ressembler aux *cnémides* des guerriers antiques; quant à la chaussure elle consiste invariablement en *alpargatas* de chanvre tressé et battu, qu'on appelle aussi *espardines*, laissant le cou-de-pied à découvert, et fixées au moyen d'un large ruban bleu qui s'enroule autour de la jambe comme les cordons d'un cothurne de tragédie. Mais la partie la plus importante, la plus caractéristique du costume, c'est la mante, longue pièce d'étoffe de laine aux raies de couleurs éclatantes : un Valencien ne sort jamais sans sa mante, qu'il porte tantôt roulée autour du bras, tantôt négligemment jetée sur l'épaule, ou bien drapée sur la poitrine, appuyant sur un bâton posé derrière le cou ses deux bras nus; alors les deux bouts retombent de chaque côté en agitant leurs innombrables franges. C'est à Valence que se fabriquent ces mantes, qui sont aussi expédiées dans toute l'Espagne. Ce n'est pas seulement un vêtement : les coins relevés servent à contenir les provisions qu'on a achetées au marché; s'il faut monter à cheval, on la plie en quatre et voilà une selle des plus élégantes; la nuit, quand on dort à la belle étoile, ce qui n'est pas rare l'été, on étend sa mante sur le sol, et se faisant un oreiller de son coude, on s'endort sans plus de façon. Il serait très-difficile de dire ce que peut durer cette mante : il y en a qui servent probablement à plus d'une génération, si on en juge par les tons roussis, par les couleurs indéfinissables qu'elles finissent par acquérir.



Labradores (laboureurs) valenciens.

C'est au marché qu'il faut voir tous ces laboureurs, *labradores* de la *huerta*, apporter leurs oranges encore garnies de feuilles, des régimes de dattes fraîchement cueillis et des grappes de raisin, aux grains énormes et dorés, vraiment dignes de la terre de Chanaan. Ces merveilleux fruits sont vendus par de gracieuses Valenciennes, dont quelques-unes sont remarquablement belles; leurs cheveux, noirs comme l'aile d'un corbeau, sont roulés en nattes arrondies sur les tempes et ramenés derrière la nuque en un énorme chignon; ce chignon est traversé par une longue aiguille d'argent doré qui se termine à chaque extrémité par un large bouton orné de fausses émeraudes ou de nombreuses perles fines : pendant notre séjour à Valence, nous allions tous les matins faire notre promenade au marché, et Doré y fit une ample moisson de types ravissants.

Les Valenciens ont la réputation d'être à la fois gais et cruels; je ne sais plus quel poëte, après avoir décrit



Maraichers valenciens. — Dessin de G. Doré.

le costume de la Folie, ajoute qu'elle porte en guise de grelots des têtes de Valenciens :

Y lleva por cascabeles
Cabezas de Valencianos.

Si on en croit le proverbe, le royaume de Valence serait un paradis habité par des démons : *Paraiso habitado por demonios;* mais comme à côté de tout proverbe il y en a un autre diamétralement opposé, on peut citer celui-ci, non moins connu : *En Valencia la carne es yerba, la yerba es agua, el hombre mujer, y la mujer nada,* c'est-à-dire qu'à Valence la viande est de l'herbe, l'herbe est de l'eau, l'homme est femme et la femme n'est rien.

Nous croyons que la férocité des Valenciens a été très-exagérée. Sauf une querelle au jeu de boules qui menaçait de tourner au sérieux, nous n'avons eu à noter aucune scène tragique. Nous avons maintes fois parcouru les environs de Valence et nous n'y avons jamais rencontré que des gens très-inoffensifs et fort obligeants, malgré leur air tant soit peu rébarbatif. Un jour que nous faisions une promenade à pied dans la *huerta*, un orage tropical fondit sur nous tout à coup, et nous eûmes bien juste le temps de nous réfugier dans la *barraca* ou cabane en roseaux d'un *labrador*. Notre hôte, après nous avoir fait asseoir, nous offrit quelques fruits, et voulut nous faire goûter son vin noir et sucré ; quand nous prîmes congé de lui, il refusa obstinément une pièce d'argent que Doré lui offrait : il me fallut employer tout ce que je possédais du dialecte valencien pour lui faire accepter la *peseta* destinée à acheter quelques joujoux pour les *niños*.



Une querelle de joueurs de boule, à Valence. — Dessin de G. Doré.

Le dialecte valencien, un peu moins rude que le catalan et que le majorquin dont il se rapproche beaucoup, n'a que peu d'analogie avec le castillan, avec l'espagnol proprement dit; il ressemble assez au patois qu'on parle dans le midi de la France, et il a la même origine, la langue *limousine* du moyen âge; un assez grand nombre de mots, par exemple ceux qui servent pour la numération, sont les mêmes qu'en français.

Sur la place du Marché se trouve la *Lonia de seda*, la Bourse de la soie, ou la *Llotja*, comme disent les Valenciens. Ce nom rappelle la *Loggia* des villes d'Italie, et la chose est à peu près la même : c'est là qu'au moyen âge les marchands de soie venaient traiter leurs affaires; aujourd'hui encore le commerce de la soie est très-important à Valence, et on en voit une grande quantité suspendue en énormes tresses blondes aux murailles de la *Llotja*.

L'architecture du monument, des plus gracieuses, porte tous les caractères de la fin du quinzième siècle ; la façade est surmontée de créneaux en forme de couronne qui lui donnent un air tout à fait héraldique ; quant à l'intérieur, il est de la plus merveilleuse élégance. Qu'on se figure une salle immense dont la voûte,



Jeune femme, au marché de Valence. — Dessin de G. Doré.

haute comme celle d'une cathédrale, est supportée par des rangées de colonnes torses semblables à d'énormes câbles de pierre; dans le fond, une large porte, surmontée d'une ogive élégante, laisse apercevoir un jardin planté de citronniers et d'orangers, aussi vieux peut-être que le monument.

C'est dans les environs de la *Llotja* que se trouvent les *orchaterías*, où on va prendre la délicieuse boisson qu'on appelle *orchata de chufas :* c'est comme un sorbet à la neige, fait avec le lait d'une espèce d'amande de terre dont le goût et la grosseur rappellent assez une noisette. La *chufa*, qui est tout à fait inconnue chez nous, n'est autre que le *cyperus esculentus* de Linné, détail que nous aurions toujours ignoré probablement, sans un de nos amis, savant professeur de l'université de Valence. Dans la plupart des villes d'Espagne, on trouve des *orchaterías de chufas*; cette industrie est exclusivement exercée par des Valenciens, qui débitent leur *orchata* sans quitter le costume de leur province.

La cathédrale, appelée aussi la *Seu*, comme en Catalogne, offre un mélange de tous les styles qui se sont succédé depuis le treizième siècle jusqu'à l'époque actuelle; comme dans toutes les églises espagnoles, l'intérieur est très-sombre et ce n'est qu'à certaines heures que quelques rayons de soleil, pénétrant dans la nef, permettent d'entrevoir d'assez bons tableaux de l'école valencienne.

Une des chapelles a conservé sans altération aucune son aspect du quinzième siècle : c'est une très-haute salle voûtée dont les murs sont ornés de toutes sortes d'engins guerriers du moyen âge et d'énormes chaînes de fer suspendues en guirlandes, qui servaient, dit-on, à fermer l'entrée du port de Marseille, et furent déposées là comme *ex-voto* par un roi d'Aragon.

Le clocher de la cathédrale, qui est assez élevé, s'appelle le *Micalet* ou *Miguelete*, du nom d'une énorme cloche pesant deux cent quinze quintaux, qui fut bénie le jour de saint Michel et qui sert à annoncer aux laboureurs de la *huerta* les heures des irrigations. Rien ne saurait donner une idée de la vue splendide dont on jouit du haut du *Micalet :* toute la ville s'étend à vol d'oiseau avec ses maisons aux terrasses blanches et les dômes de ses nombreuses églises dont les tuiles brillent au soleil comme du cuivre poli; autour de la ville, la *huerta* s'étend à perte de vue comme une immense ceinture verte, avec un horizon de montagnes bleues et roses gracieusement baignées d'une lumière transparente; l'*Albufera*, grand lac qui se confond avec la mer, sur laquelle des voiles latines brillent çà et là, et le port de *Grao*, dont les navires élèvent leurs mâts qui se confondent avec les palmiers. C'est surtout une heure avant le coucher du soleil que nous aimions à jouir de ce spectacle, sans pouvoir jamais nous en rassasier.



Vieille femme de Valence. — Dessin de G. Doré.

Valence a deux charmantes promenades, l'*Alameda* et la *Glorieta*, sur les deux rives opposées du Guadalaviar. Là on peut se faire une idée de la douceur du climat de Valence. Toutes sortes d'arbres des tropiques, tels que des bambous énormes, des *chirimoyas* et des bananiers, y sont cultivés en plein air et s'y émaillent de fruits parfaitement mûrs.

Le Guadalaviar ou Turia, malgré ses quatre beaux ponts de pierre, est absolument à sec les trois quarts de l'année. En revanche, il déborde quelquefois l'hiver et cause des dégâts terribles. Depuis les montagnes de l'Aragon, où cette rivière prend sa source, les riverains lui font de nombreuses saignées pour les irrigations; aussi l'été est-elle souvent sans une goutte d'eau.

Les irrigations sont depuis des siècles la principale source de la richesse du pays; bien avant 1238, année de la conquête par Jayme ou Jacques Ier *el Conquista-*



Jeune femme de Valence. — Dessin de G. Doré.

dor, les Arabes avaient mis à exécution le vaste projet de dériver au moyen de huit canaux principaux les eaux du Guadalaviar, qui allaient se perdre dans la Méditerranée; ces canaux existent encore. Le plus important, celui de Moncada, est comme la grande artère qui se subdivise en un nombre infini de veines ou canaux plus petits, nommés *acequias*, chargés de porter la fertilité jusque dans les moindres champs de la *huerta*. Grâce aux plus ingénieuses combinaisons de digues, *azudes*, qui permettent d'élever et d'abaisser le niveau à volonté, les Arabes surent éviter deux inconvénients opposés : celui de ne pas donner assez d'eau à un champ, et celui de l'inonder outre mesure. Chaque champ est arrosé à *manta*, c'est-à-dire que l'eau s'y répand en nappe, et couvre la surface comme ferait un vaste manteau. Retenue par un bourrelet de terre qui entoure le champ, l'eau s'écoule chez le voisin quand la terre a assez bu.

La fertilité des environs de Valence est proverbiale : la terre ne se repose jamais, et une récolte ne tarde pas à être remplacée par une autre. Nous avons vu des tiges de maïs qui atteignaient cinq mètres de hauteur, et il y en a qui arrivent à huit mètres. La culture du riz, importante dans la *huerta*, est malheureusement insalubre, car elle a lieu dans des terrains marécageux dont les émanations occasionnent quelquefois des fièvres.



Labrador valencien. — Dessin de G. Doré.

L'importance des irrigations fait qu'on entend quelquefois parler de *voleurs d'eau :* c'est ainsi qu'on appelle ceux qui la détournent à leur profit, en la gardant plus longtemps qu'ils n'y ont droit. Pour juger les *cuestiones de riego* (les questions d'arrosage), on a créé, il y a déjà huit siècles, le *tribunal des eaux*. Ce singulier tribunal fut, dit-on, institué par Al-Hakem-Al-Mostansir-Bilah, vers l'an 920. Jayme el Conquistador, qui eut le bon esprit de conserver en partie les lois et usages des vaincus, se garda bien de toucher à cette institution, qui s'est maintenue jusqu'à nos jours dans sa forme primitive, et avec toute la simplicité orientale. C'est bien la justice la plus patriarcale qu'on puisse imaginer : pas de soldats ni de gendarmes, pas d'huissiers pour appeler les causes, pas d'avocats ni d'avoués pour représenter les parties; les juges ou *síndicos* sont de simples laboureurs élus par les laboureurs.

Tous les jeudis, à midi, *la cort dos acequieros* (la cour des eaux) se réunit en plein air devant le portail latéral de la *Seu*, ce qui fait qu'on l'appelle aussi quelquefois la *cort de la Seu* (la cour de la cathédrale). Nous n'eûmes garde de manquer l'audience, et avant midi nous étions au premier rang, mêlés à la foule des *labradores*. Les juges, représentant les *acequias* de la *huerta*, étaient à leur poste et siégeaient sur un simple canapé recouvert de velours d'Utrecht, appartenant au chapitre de la cathédrale, lequel est tenu de fournir les siéges. Il paraît que cette obligation remonte à l'époque où une mosquée occupait l'emplacement actuel de la cathédrale; la mosquée a été détruite par les chrétiens, mais cette espèce de servitude s'est conservée. Le canapé compose tout le mobilier du tribunal : une table serait inutile, car l'usage du papier, des plumes et de l'encre est tout à fait inconnu à ces juges vraiment bibliques, qui nous rappelaient le roi saint Louis rendant la justice sous le chêne du bois de Vincennes.

La cloche du Micalet ayant sonné midi, la séance commença. Les premiers plaideurs qui se présentèrent étaient deux robustes paysans vêtus du costume national. Le plaignant exposa ses griefs en les appuyant des gestes les plus énergiques, auxquels son adversaire ne se fit pas faute de répondre avec une véhémence pour



Le tribunal des eaux, à Valence. — Dessin de G Doré.

le moins égale à la sienne. Le *sindico* de leur *acequia*, gros laboureur dont la mine prospère faisait penser à Sancho, écouta les parties, tranquillement assis sur son canapé, puis se leva et les interrogea. La *cour*, dont les membres portaient le même costume que les plaideurs, délibéra et rendit ensuite son jugement. Le gros *sindico*, qui n'avait pas pris part à la délibération, fit connaître la sentence. La cour condamnait le délinquant à soixante *sueldos*, environ onze francs d'amende. Ce fut ensuite le tour de quelques autres; et, au bout d'une heure, la séance étant levée, les juges et plaideurs reprirent le chemin de l'*hostal* où ils avaient laissé leurs montures.

Malgré la forme si simple du tribunal des eaux, ses jugements ont toute l'autorité de ceux des tribunaux ordinaires, et on assure qu'il est très-rare que les délinquants refusent de s'y soumettre.

La place étant devenue déserte, nous nous approchâmes du portail, dont le tympan est orné d'un bas-relief représentant la Vierge assise au milieu de séraphins. De la voussure de l'ogive se détachent les statues des douze apôtres, d'où est venu le nom de *Puerta de los Apóstoles*. Pendant que nous étions absorbés dans cette contemplation, un bruit étrange frappa nos oreilles : c'était comme un vague bourdonnement mêlé de voix nasillardes et accompagné d'accords d'un timbre aigre et métallique. « Voilà des chanteurs d'*oraciones*, dis-je à Doré; allons les écouter de plus près. » Nous fîmes le tour de l'église et nous aperçûmes, adossés à une vieille porte romane, deux *ciegos* ou aveugles, drapés dans les lambeaux de leurs mantes. Ils chantaient des *oraciones*, c'est-à-dire des espèces de litanies en l'honneur de divers saints, sur un rhythme étrange et avec les modulations les plus inattendues. Le plus jeune des deux, le ténor, s'accompagnait sur la *bandurria*, tandis que le baryton, beau vieillard coiffé d'un vieux chapeau de velours à larges bords, plaquait des accords sur la *citara*, en s'interrompant de temps à autre pour implorer la charité de l'auditoire. Les deux instruments dont jouaient nos chanteurs sont particuliers au royaume de Valence, bien que la guitare y soit en faveur comme dans les autres provinces d'Espagne.



Ciegos (aveugles) à la porte de la Seu (cathédrale) de Valence. — Dessin de G. Doré.

La *citara*, d'une forme plus gracieuse que la guitare, est plus petite et plus aplatie; elle est garnie de neuf cordes métalliques dont les trois premières s'accordent à l'octave l'une de l'autre, les trois secondes à la quinte relative des premières, et les trois dernières à la quinte relative des secondes. La *bandurria*, beaucoup plus petite, ressemble un peu à la mandoline italienne; elle est garnie de douze cordes, et se joue, ainsi que la *citara*, au moyen d'une petite lame flexible, d'ivoire ou d'écaille, appelée *pua*. Quelquefois ces concerts populaires s'augmentent de la *dulzayna*, espèce de musette qui n'est autre que la *doulçayne* de nos anciens romans de chevalerie.

Ch. Davillier.

(*La suite à la prochaine livraison.*)



Les mozos de la escuadra. — Dessin de G. Doré.

VOYAGE EN ESPAGNE,

PAR MM. GUSTAVE DORÉ ET CH. DAVILLIER[1].

VALENCE.

1862. — DESSINS INÉDITS DE GUSTAVE DORÉ. — TEXTE INÉDIT DE M. CH DAVILLIER.

La bibliothèque. — Le musée de la Merced et ses palmiers. — Les *mozos de la escuadra*. — La *tartana*.

Valence a été le berceau de l'imprimerie en Espagne : sa bibliothèque est une des plus riches du royaume ; le conservateur nous en fit les honneurs avec une parfaite obligeance, et nous montra le premier livre qui ait paru en Espagne, intitulé : *Obres o Trobes*, c'est-à-dire : Œuvres et Poésies, en l'honneur de la sainte Vierge; ce livre, en dialecte valencien, a été imprimé à Valence en 1474 ; nous vîmes encore le fameux roman de chevalerie *Tirant lo Blanch*, *en vulgar lengua valenciana*, imprimé à Valence en 1490, « trésor d'allégresse et mine de divertissements, où les chevaliers errants mangent, dorment, et meurent dans leurs lits, choses qui manquent à tous les livres de la même espèce. » Ce jugement, porté par le curé du village de don Quichotte, valut à Tirant le Blanc d'échapper au terrible *auto-da-fé* qui consuma la bibliothèque de l'ingénieux hidalgo, ce qui n'empêche pas ce livre d'être d'une rareté extrême : on n'en connaît que trois exemplaires.

Le musée de Valence occupe les bâtiments de l'ancien couvent de la Merced; à part quelques tableaux de *Juan de Juanes* et de *Ribalta*, les meilleurs peintres de l'école valencienne, il en renferme peu qui méritent d'être cités; quand nous le visitâmes, on était occupé à un remaniement, et une quantité de grandes toiles étaient empilées le long des murs, la plupart à l'envers, ce qui ne nous laissa que peu de regrets. Si le musée de la Merced n'est pas très-riche en tableaux, il offre une curiosité d'un autre genre : on voit dans une des cours des palmiers gigantesques dont les cimes dépassent de beaucoup les toits du couvent, et qui ont été plantés il y a plus de cent ans, comme en fait foi une inscription commémorative gravée sur une plaque de marbre.

De même que Barcelone, Valence a sa *calle de la Plateria*, dont toutes les boutiques sont occupées par des orfévres ; les bijoux qu'on y fabrique, destinés principalement aux riches *llauradoras* de la *huerta*, sont en général d'un goût charmant : la plupart sont montés en or mat, comme les bijoux antiques, et ornés de nombreuses perles fines.

Un jour que nous flânions dans la *calle de la Plateria*, tout en faisant notre choix aux vitrines des différents *plateros*, nous fûmes tout à coup distraits de nos achats par l'apparition de quatre gaillards superbes, à la mine rébarbative et à la démarche pleine de désinvolture ; leur costume, qui rappelait assez celui de Fra Diavolo, Marco Spada et autres brigands d'opéra-comique, se composait d'un amas invraisemblable de plumes de coq, de ceintures rouges, de pistolets, de poignards, de mousquets dignes du magasin des accessoires de l'Ambigu-Comique.

C'étaient des *mozos de la escuadra*, corps de troupe peu nombreux, dont la mission spéciale est d'arrêter les gens dangereux, *mala gente*, assassins ou voleurs, qui se cachent dans les endroits les plus inaccessibles des montagnes. Comme Doré dévorait des yeux ces superbes modèles, je m'approchai d'eux et j'engageai une conversation assez longue, ce qui lui permit de les étudier à loisir. Plus tard, dans une excursion que nous faisions dans la *Muela de Cortés*, une des plus hautes montagnes du royaume de Valence, le hasard nous fit rencontrer un poste de *mozos* en observation sur un sommet élevé ; si nous n'avions connu leur costume, nous eussions cru être tombés dans une embuscade de brigands ; les braves *mozos* nous offrirent leur *bota*, outre en peau de bouc remplie de vin noir ; nous répondîmes à leur politesse en leur offrant des cigares, et nous les quittâmes en leur souhaitant bonne capture.

Une des principales industries de Valence est la fabrication de la faïence ; dès le moyen âge la *loza valenciana* était en grande réputation, et était expédiée en Italie et dans le Levant ; ces plats et ces vases, aux brillants reflets d'or ou de cuivre, sont maintenant très-recherchés des amateurs [1]. C'est à Manises et dans les villages voisins que se font encore aujourd'hui toutes sortes de faïences ; notamment des azulejos, petits carreaux vernissés aux brillantes couleurs qu'on emploie pour le dallage et pour le revêtement des murs.

Manises est un joli village à deux lieues de Valence ; nous avions pris pour nous y rendre une *tartana*, le seul véhicule usité dans le pays et un des plus arriérés qu'on puisse voir ; la *tartana*, qui n'a aucun rapport avec le bateau qui porte le même nom, est une espèce de charrette couverte de toile cirée supportée par des cerceaux arrondis ; l'intérieur est garni de deux bancs parallèles, placés dans le sens de la longueur ; la caisse, qui n'est aucunement suspendue, pose simplement sur les essieux, en sorte qu'au moindre cahot, les voyageurs sont lancés les uns sur les autres ; la *tartana* est fermée par

1. Suite. — Voyez pages 289 et 305.

1. *Histoire des faïences hispano-moresques*, par M. J. C. Davillier. Paris, 1861, Victor Didron.



Jeune femme de Valence. — Dessin de G. Doré.

devant, et l'entrée est placée à l'arrière : on y monte au moyen d'un marchepied composé d'un morceau de bois arrondi en demi-cercle. Quant au conducteur, qu'on appelle *tartanero*, il est assis en dehors, sur le brancard de gauche, les jambes retenues par un petit marchepied; habitué aux soubresauts, il se tient merveilleusement en équilibre. Il suffit de deux heures passées en tartane pour être moulu; comme nous rentrions à Valence, les membres tout endoloris, notre *tartanero* nous montra d'un geste joyeux une immense affiche verte: c'était l'annonce de deux grandes courses de taureaux qui devaient avoir lieu prochainement. « On ne connaît pas cela chez vous, nous dit le *tartanero* tout fier; *caballeros*, je vous en supplie, ne manquez pas d'y aller. » Et il se mit à nous vanter les charmes de ce divertissement; c'était un amateur passionné des taureaux, comme la grande majorité des Espagnols; nous ne le quittâmes qu'après lui avoir bien promis que nous assisterions à la prochaine *corrida*.


Un tartanero. — Dessin de G. Doré.

Ancienneté de la tauromachie. — Le Cid Campeador. — Rois d'Espagne *toreros*. — Costillares. — Pedro Romero et ses cinq mille six cents taureaux. — Pepe Illo et son livre. — Une école royale de tauromachie. — Montès et le Chiclanero.

Il y a une locution proverbiale fort usitée en Espagne, et qui sert à désigner toutes sortes de choses particulières au pays : *Cosas de España*. Parmi les *choses d'Espagne*, s'il en est une nationale par-dessus toutes les autres, c'est sans contredit un combat de taureaux : tout Espagnol, dit un auteur qui a traité la matière *ex professo*, apporte ce goût en naissant. Il disait vrai; car nous avons souvent remarqué des enfants qui jouaient au taureau, comme chez nous on en voit jouer au soldat : l'un, qui marche à quatre pattes, joue le rôle du taureau, tandis qu'un autre, armé d'un jonc en guise de lance, et monté sur le dos d'un de ses camarades, faisait le *picador*. Tout ce qu'on a dit et écrit contre ce « barbare divertissement, » *diversion de España*, n'a en rien diminué la vogue dont il jouit depuis un temps immémorial, vogue qui ne paraît pas devoir s'affaiblir de sitôt.

Si l'on en croit la tradition, les anciens habitants de l'Espagne combattaient déjà les taureaux, tandis que d'autres veulent que cet usage ait été apporté par les Arabes vainqueurs et conquérants; la question a été longuement controversée : ce qui est reconnu généralement, c'est que le *Cid Campeador*, le héros populaire par excellence, l'Achille espagnol, était un *torero* consommé; le célèbre *Moratin*, dans un poëme intitulé : *Fiesta antigua de Toros*, nous montre le héros castillan, la lance au poing, monté sur un genet fougueux, déployant son adresse et son courage contre les *fieras* les plus redoutables.

Au moyen âge, il n'y avait pas de grande solennité, comme le mariage d'un prince ou la réception d'un roi, dont l'éclat ne fût rehaussé par des *fiestas de toros*; les *romanceros* sont remplis de récits d'exploits de ce genre. La noblesse musulmane n'était pas moins passionnée pour ces exercices que les *hidalgos* chrétiens : la place de *Bibarrambla*, qui existe encore à Grenade, servait de champ clos aux Mores pour combattre les taureaux qu'ils faisaient venir des montagnes de *Ronda*. *Goya*, le célèbre aqua-fortiste, qui était un grand amateur, un *aficiniado* passionné, n'a pas manqué de nous retracer leurs exploits dans la suite d'eaux-fortes si connues où il a illustré les fastes de la tauromachie : nous y voyons le vaillant More Gazul traverser de part en part avec sa lance un taureau qui se précipite sur son cheval; d'autres Mores, à l'air des plus féroces, sont représentés dans le costume traditionnel des Turcs de carnaval : veste courte aux bords en pointe, turban rappelant celui d'Orosmane, et larges pantalons bouffants attachés à la cheville.

La même suite représente l'empereur Charles-Quint à cheval, combattant le taureau dans la place de Valladolid, dans une fête en l'honneur de la naissance de Philippe II; plus tard, le sombre monarque fut bien loin

de se montrer digne de son père sous le rapport de la tauromachie.

Le goût pour les combats de taureaux était devenu général vers le milieu du seizième siècle : il suffit pour en donner une idée de citer une bulle de Pie V, conservée à la *Biblioteca nacional* de Madrid, par laquelle ce pape (qui venait d'en publier une en faveur de l'Inquisition) fulmine contre les ecclésiastiques et contre les séculiers qui assistaient aux courses de taureaux. Néanmoins il est permis de croire que cette prohibition ne fut pas très-efficace, puisque vers la même époque parurent de nombreux traités sur les exercices du *toreo* et sur ceux de la *gineta*, où sont exposées les règles de l'équitation appliquée à la tauromachie ; car alors on ne combattait les taureaux qu'à cheval ; les ecclésiastiques eux-mêmes ne firent que peu de cas de la bulle de Pie V, comme le prouve un manuscrit de la *Biblioteca nacional*, contenant la relation d'une fête de taureaux en 1626, *asistiendo un cardenal legado a latere*, « en présence d'un cardinal-légat *a latere*. » Cela se passait sous « Philippe IV le Grand, roi catholique des Espagnes, monarque souverain des Indes orientales et occidentales, toujours auguste, pieux, heureux et très-grand; » telles sont les épithètes qui lui sont décernées par J. Pellicer de Tovar dans un petit livre qu'il publia, en 1631, pour célébrer une *suerte*, un coup extraordinaire que le *roi-torero* avait fait dans une fête au mois d'octobre de la même année. La *plaza Mayor* de Madrid, qui existe encore dans son état primitif, servait d'enceinte pour ces combats, ainsi que pour les cruels *actes de foi* de l'Inquisition, où les hérétiques étaient brûlés par centaines : c'étaient les deux spectacles favoris de la cour. « La *plaza Mayor*, dit Aarsens de Sommerdyck, est fort belle, et ses maisons sont les plus hautes de Madrid. Elles sont entourées de balcons pour servir au spectacle des festes de taureaux, qui sont les plus célèbres cérémonies de l'Espagne. C'est, à ce que l'on dit, un divertissement qui est resté des Maures, et qui tient beaucoup de la barbarie ancienne; il est tellement au goust de la nation, que toutes les villes ont leurs festes de cette nature, et ne croiroient pas avoir aucun bonheur si elles manquoient à le solemniser.... .. Il n'y a pas un bourgeois de Madrid qui ne veuille voir la feste de taureaux toutes les fois qu'elle se fait, et qui n'engageast ses meubles plutost que d'y manquer faute d'argent. »



Batelier du port, à Valence. — Dessin de G. Doré.

Le même voyageur nous raconte ensuite une des *festes* de la *plaza Mayor* à laquelle il assista :

« Il entra d'abord parmi les champions un homme de Valladolid, monté sur un taureau qu'il avoit dressé et accoutumé à la selle et à la bride. Il alla tout droit où estoit le roy, et, après lui avoir fait une profonde révérence, il voulut montrer ce que savoit faire son taureau. Il le fit galoper et le fit tourner à toute main; mais cet animal, ennuyé de la longueur du manége, se mit à ruer avec tant de violence, qu'il jeta le pauvre paysan par terre, lequel, sans s'étonner de son malheur, courut après son taureau qui s'enfuyoit. Les risées et les huées de tout le monde l'accompagnèrent jusqu'à ce qu'il l'eust repris, mais elles recommencèrent dès qu'on eust lâché un des taureaux sauvages qui, tout furieux, venoit contre son semblable ainsi apprivoisé et enharnaché. Il se retira enfin après diverses tentatives, après que son taureau et lui eurent reçu quelques coups des autres. En tout ce divertissement on remarque une certaine cruauté invétérée qui est venue d'Afrique, et qui n'y est pas retournée avec les Sarrasins. »

Le père *Pedro de Guzman*, jésuite, qui écrivait au commencement du dix-septième siècle, assure que de son temps il n'y avait pas de fête de taureaux qui ne coûtât la

vie à deux ou trois personnes; souvent même le nombre des victimes était plus considérable. A Valladolid, en 1512, dans une course donnée à l'occasion des fêtes de la Sainte-Croix, et où parurent seulement quelques taureaux, dix des combattants restèrent morts sur la place. Il dépeint les *fêtes* d'Aragon comme une *barbarie inimitable;* et c'est un fait avéré, ajoute le père jésuite, que dans de pareils exercices il meurt en moyenne, dans toute l'étendue de l'Espagne, deux ou trois cents personnes chaque année.

Sous Charles II l'éclat des courses de taureaux atteignit son apogée; mais au dix-huitième siècle, sous Philippe V, elles étaient en pleine décadence : la cour du petit-fils de Louis XIV, dominée sans doute par l'influence française, affecta de dédaigner ces spectacles; ils ne furent cependant jamais abandonnés tout à fait; le goût finit même par s'en accroître encore avec le temps, à tel point que le gouvernement, obligé de céder à la passion populaire, dut faire construire des *plazas de toros* dans plusieurs villes du royaume. Seulement, l'art de la tauromachie changea complétement de face : autrefois la noblesse seule figurait activement dans ces fêtes, et il suffisait, pour combattre le taureau, d'un cheval et d'une lance; vers la fin du siècle dernier on commença à voir les *picadores*, puis les adroits *banderilleros*, les agiles *chulos*, et enfin l'*espada*, qui combattit le taureau à pied, face à face, sans autres moyens que son épée et sa *muleta*, petit morceau d'étoffe rouge qu'on appela aussi l'*engaño*, c'est-à-dire le leurre, la tromperie, parce qu'il est destiné à tromper l'attention du taureau.

Cette manière de combattre face à face fut imaginée par un Andalous, *Francisco Romero*, de Ronda, qui, le premier, fit du *toreo* un art véritable et une profession lucrative. Il instruisit son fils Juan dans son art, et celui-ci créa plus tard les *cuadrillas* régulières de *picadores*, de *banderilleros* et de *chulos*.

Après lui vint *Joaquin Rodriguez*, si connu en Espagne sous le nom de *Costillares*, à qui l'on doit l'invention de la plupart des *suertes* ou coups d'épée usités depuis; c'est lui qui a élevé l'*art* à la hauteur actuelle, et les amateurs le considèrent comme le véritable créateur de la tauromachie moderne. Lors de l'apparition de Costillares on connaissait bien quelques coups assez utiles, mais l'*espada*, n'ayant pas à sa disposition des moyens de défense suffisants, était souvent à la merci de son ennemi. Costillares régularisa l'emploi de la *muleta*, au point de dominer complétement les taureaux, et d'arriver à les mettre, suivant l'expression technique, *en sazon para la muerte*, à point pour recevoir la mort. Autrefois l'*espada* se bornait à attendre que le taureau se précipitât sur lui et vînt de lui-même s'enferrer sur l'épée; quant à celui qui devenait *aplomado*, c'est-à-dire alourdi, ou qui, étant d'un naturel rusé, refusait obstinément d'attaquer, il recevait la mort des mains d'un profane, chargé de le transpercer au moyen d'une longue lance appelée *punzon;* quelquefois aussi on lui coupait traîtreusement les jarrets au moyen de la *media luna* ou demi-lune, croissant de fer emmanché au bout d'une longue perche. C'est pour éviter ces exécutions barbares que ce *torero* inventa la fameuse *suerte de volapiés*, sur laquelle nous reviendrons plus tard, et qui, en permettant à l'*espada* de foncer sur les taureaux qui refuseraient d'avancer, le met à même de venir à bout des animaux les plus difficiles.

Costillares était de Séville; après avoir longtemps exercé sa profession avec les plus brillants succès, il lui vint à la paume de la main droite une tumeur qui l'empêcha de se servir de son épée; forcé de renoncer aux applaudissements du public qui l'aimait, et à un art pour lequel il avait une véritable passion, il tomba dans une profonde tristesse qui, augmentant progressivement, ne tarda pas à mettre fin à ses jours.

Pedro Romero, fils de *Juan Romero*, est encore un des plus fameux *espadas* dont on ait gardé la mémoire : à une haute taille et à une force herculéenne il joignait une confiance et une sérénité parfaites; aussi, quoiqu'il fût extrêmement agile, ne le vit-on jamais reculer devant un taureau. Un jour, il donna une preuve de son sang-froid dans une circonstance des plus critiques : c'était à la fin d'une course, il venait de tuer le dernier taureau, et déjà la foule commençait à s'écouler; tout d'un coup il entend ces cris : « Sauve-toi, Romero! sauve-toi! » A peine avait-il eu le temps de retourner la tête, qu'il se trouva presque face à face avec un taureau qui venait de s'échapper du toril, par suite de la négligence d'un garçon de place. Sa position était très-dangereuse, et la moindre hésitation devait lui être fatale : s'il fuyait, sa mort était inévitable, car il n'avait pas assez d'avance sur le taureau pour se soustraire à sa poursuite; sa seule chance de salut était donc d'attendre l'ennemi de pied ferme. C'est ce qu'il fit, et il lui porta une si belle estocade qu'il l'étendit roide mort à ses pieds. Ce fut pour le *torero* un véritable triomphe, et les mules enlevèrent deux taureaux au lieu d'un, au milieu des applaudissements enthousiastes du public, qui avait assisté plein d'anxiété à ce drame d'une minute.

Romero était très-aimé de ses camarades, qu'il ne manquait jamais de secourir d'une manière efficace au moment du danger, car il avait acquis, à la suite d'une longue pratique, une connaissance extraordinaire des taureaux. C'est à Ronda, sa ville natale, qu'il donna sa dernière course; ce fut une journée mémorable, dont on conserve encore le souvenir dans le pays. Il est mort en 1839, et on a constaté qu'il a tué dans le cours de sa longue carrière *cinq mille six cents taureaux*, ce qui est assurément un chiffre assez respectable.

Parmi les *espadas* modernes, il en est un autre non moins célèbre : c'est *José Delgado*, plus connu sous le nom de *Pepe Illo*, le premier *torero* qui ait publié un traité sur les règles de la tauromachie nouvelle; quoiqu'il ait été éclipsé depuis par le fameux *Montès*, tant comme *espada* que comme auteur *didactique*, son livre n'est pas moins des plus curieux. Pepe Illo commence par constater avec indignation qu'aucun traité n'a encore été publié sur un art si brillant et si goûté non-seule-



Jeunes Valenciennes. — Dessin de G. Doré.

ment par les Espagnols, mais aussi par les étrangers, et cela dans un siècle si avancé, où l'on a fait des livres sur tout, *hasta de las castañuelas!* jusque sur les castagnettes !

« Le spectacle des taureaux, poursuit-il, fait la joie des enfants et la jubilation des vieillards ; loin d'ici les esprits faibles qui ont osé traiter de barbares ces nobles exercices ! leurs raisons sont filles de la peur et de l'envie ; qu'on aille voir une course de taureaux, et l'expérience même sera la meilleure réfutation du système de ces timides moralistes ! Que signifie l'argument qu'on m'oppose, en prétendant que de temps en temps on voit périr quelques *toreros?* Existe-t-il un seul exercice qui soit exempt de quelque danger? Le jeu du mail, par exemple, et celui des barres, ne causent-ils pas aussi des accidents? Le goût de la natation et celui de l'équitation n'ont-ils pas coûté la vie à un plus grand nombre de personnes que les taureaux n'en ont tué et n'en tueront jamais? Enfin notre art est arrivé aujourd'hui à un tel degré de certitude, que nous traitons les taureaux avec autant de mépris que si c'étaient des moutons, suivant l'expression dont se servit un seigneur marocain la première fois qu'il vit une course à Cadix. »

Pepe Illo, dans le cours d'une assez longue carrière, reçut des blessures innombrables, parmi lesquelles vingt-cinq coups de cornes, *cornadas*, qui ne l'empêchèrent pas de continuer son métier; mais le plus triste démenti qu'il donna à ses théories sur le peu de danger qu'offrait son métier fut sa mort même : renversé par un taureau dans la *plaza* de Madrid, il fut tué roide à la suite de coups de cornes répétés. Ce fut une mort affreuse; Goya en a fait le sujet de la dernière feuille de sa *Tauromaquia*, et on pourrait dire que c'en est aussi la morale.

Pepe Illo, à qui l'on doit l'invention de quelques *suertes* des plus difficiles et des plus dangereuses, était un vaillant *torero*, mais il ne voulait sous aucun prétexte transiger avec les principes qu'il avait posés, et c'est en les suivant inflexiblement qu'il périt d'une manière si malheureuse.

Un autre *espada* célèbre, *Francisco Herrera Guillen*, est resté dans la mémoire des *aficionados*, et surtout dans celle des *aficionadas*, comme le type du *torero* à bonnes fortunes; il était d'un courage et d'une habileté extraordinaires : une fois, bien qu'il eût reçu plusieurs blessures, il ne voulut pas abandonner la place et il se surpassa lui-même en tuant *huit* taureaux de *huit* estocades. Sa fin ne fut pas moins triste que celle de Pepe Illo. Un jour qu'il figurait dans une course à Ronda, il se trouva un moment distrait pendant qu'un des spectateurs lui parlait, quand tout à coup le taureau se précipita sur lui ; un de ses *banderilleros*, *Juan Leon*, avait à peine eu le temps de l'avertir du danger, et l'animal n'était plus qu'à trois pas ; Guillen, qui n'avait jamais fui devant le danger, retourna la tête et se mit en défense; mais il était trop tard, et il reçut dans la tête un si terrible coup de corne qu'il en mourut à l'instant même.

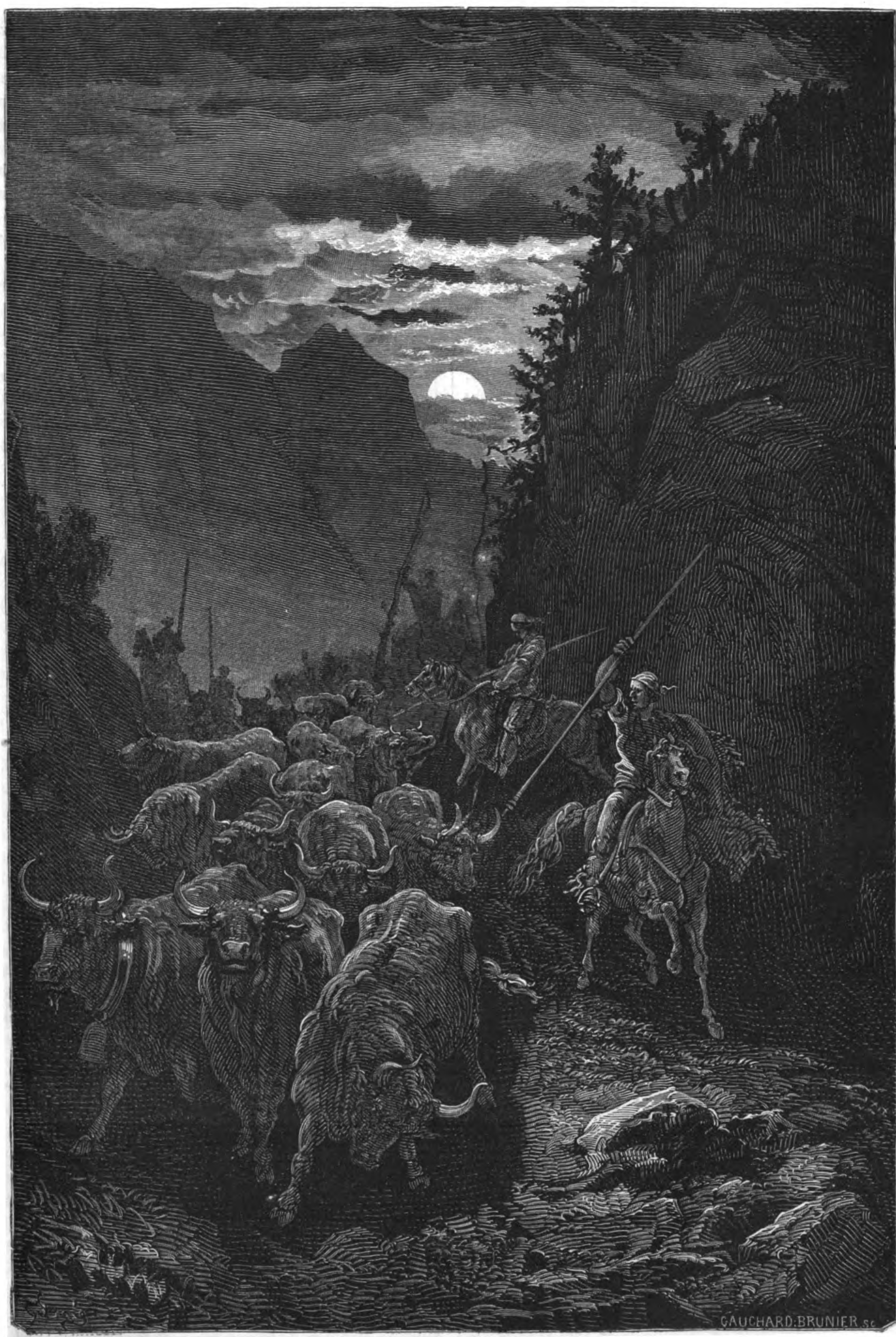
Il y eut à cette époque un véritable enthousiasme pour la tauromachie ; on vit jusqu'à des *frailes* (moines) jeter le froc aux orties pour se faire *toreros*, témoin le *fraile de Pinto* et le *fraile de Santa-Lucia*. Le *licencié de Falcos*, qui suivit leur exemple, a été illustré par Goya, qui lui donne le titre de *diestrisimo*, le très-habile.

Il ne manquait plus à la tauromachie que d'être reconnue par l'État, et officiellement enseignée comme art national ; cette fortune lui était réservée ; en vertu d'un décret royal daté du 28 mai 1830, l'*université tauromachique* fut établie à Séville, la terre classique, l'*alma parens* des toreros ; cette inscription en style lapidaire, vraiment digne de passer à la postérité, fut placée au-dessus du portail de l'établissement : *Fernando VII, pio, feliz, restaurador, para la ensenanza preservadora de la Escuela de tauromaquia.* « Ferdinand VII, pieux, heureux, restaurateur, pour l'enseignement conservateur de l'École de tauromachie. » Deux *chaires*, avec appointements fixes, furent créées : la première fut donnée à *Pedro Romero*, dont nous venons de parler et qui fut nommé directeur en chef; le second professeur fut *Geronimo José Candido*, torero habile et consciencieux. On dit que les élèves de cette académie d'un nouveau genre commençaient à se faire la main en s'escrimant sur des taureaux de bois ; ils allaient ensuite au *matadero*, à l'abattoir voisin, s'exercer sur la nature vivante, et pour compléter leur éducation, ils s'essayaient sur des *novillos embolados*, jeunes taureaux de deux ans dont les cornes sont rendues inoffensives par des boules d'étoupe ; enfin, après avoir pris tous leurs *degrés*, ils s'attaquaient à des taureaux *pour de bon*. Bien qu'elle ait formé des sujets remarquables, la *Escuela de tauromaquia* ne put se soutenir longtemps.

C'est peu après, vers 1832, qu'apparut le fameux *Francisco Montès*, de *Chiclana*, le César et le Napoléon de la tauromachie ; admirablement doué de toutes les qualités physiques, d'un courage à toute épreuve, il réunissait toutes les conditions requises chez un *diestro*, — un *habile*, comme disent les gens du métier ; son adresse extraordinaire et la sûreté de ses coups inspiraient aux spectateurs une telle confiance, que, lorsqu'il figurait dans une course, toute crainte d'un accident disparaissait; beaucoup de gens étaient persuadés que les taureaux obéissaient à sa voix et à son geste, comme aurait fait le cheval le mieux dressé. Montès fut très-regretté du public et de ses camarades ; d'un excellent naturel, généreux, délicat, il sut acquérir l'amitié de personnages haut placés, et sa vie privée fut des plus honorables. Son neveu, *José Redondo*, acquit également une très-grande réputation sous le nom de *Chiclanero*.

Nous mentionnerons encore *Manuel Diaz*, surnommé *Labi :* quoique fort peu agile, il était d'une témérité qui allait souvent jusqu'à la folie; nous l'avons vu plus d'une fois attendre le taureau à genoux et les bras croisés ; celui-ci, étonné sans doute d'une pareille audace, lui donnait le temps de se relever et de se mettre en garde ; cela n'empêcha pas Labi de mourir tranquillement dans son lit.

N'oublions pas non plus *Julian Casas, el Salamanquino*, cet étudiant en chirurgie de Salamanque dont la



Taureaux de combat conduits à Valence pendant la nuit. — Dessin de G. Doré.

vocation était si violente, qu'il abandonna le scalpel pour l'épée, ce qui, après tout, n'était que changer à demi de métier.

Parmi les toreros du jour, il en est qui ne sont pas indignes de leurs prédécesseurs : nous ne tarderons pas à les voir à l'œuvre.

Les *ganaderias*. — La *herradura*. — Les *novillos*. — *Vaqueros* et *cabestros*. — Voyage des taureaux. — L'*encierro* et l'*apartado*. — La plaza de Toros. — Affiches et programmes des courses. — Arrivée de la *cuadrilla*. — Les *toreros*.

De même que la *corrida* est le *sport* des Espagnols, et que la *plaza* est leur *Epsom* ou leur *Derby*, de même les taureaux d'Espagne ont leur stud-book, leur généalogie en règle; de tout temps ils ont été célèbres. Hercule, qui était un habile dompteur de taureaux, fut, dit-on, attiré en Espagne par ceux de Géryon, qui paissaient dans les vastes pâturages de la Bétique; voilà une noblesse un peu plus ancienne que les croisades; mais sans remonter aussi loin, il suffit d'avoir parcouru les auteurs espagnols du seizième siècle pour se rappeler combien étaient célèbres à cette époque ceux qu'on élévait sur les bords du Guadalquivir ou du Tamara.

Chaque *ganaderia*, c'est ainsi qu'on appelle les immenses troupeaux de taureaux de combat qui paissent dans ces solitudes, est parfaitement connue des *aficionados*, qui n'ont pas besoin pour la reconnaître de regarder la couleur de la *divisa*; la *divisa* est un nœud de rubans qu'on fixe sur le cou de l'animal avant la course, et qui sert à désigner à quelle *casta*, à quelle race il appartient; ainsi les taureaux de la *ganaderia Gijona*, propriété du marquis de Casa Gaviria, se reconnaissent à la devise rouge; ceux de *Vista Hermosa*, une des *ganaderias* les plus estimées d'Andalousie, portent le bleu et le blanc, et ainsi de suite jusqu'à l'épuisement de toutes les combinaisons de couleurs, car le nombre des *ganaderias* est très-considérable.

Les taureaux de chaque *casta*, comme disent les amateurs, ont leurs qualités et leurs défauts particuliers; les uns, tels que ceux de *Salvatierra*, sont braves et agiles, et se défendent bien, mais leur feu ne dure guère, et il ne faut pas les combattre trop longtemps; ceux de Gijon, très-légers au commencement de la course, deviennent lourds, *aplomados*, vers la fin. Parmi les *ganaderias* les plus estimées nous citerons celles de *Colmenar Viejo*, à quelques lieues de l'Escurial; ces taureaux offrent beaucoup d'égalité dans la taille et dans le pelage; ceux de *Vista Hermosa* jouissent d'une réputation particulière entre tous ceux de l'Andalousie, la terre des taureaux par excellence.

Les taureaux paissent dans de vastes prairies, ordinairement éloignées de toute habitation, et ne voient guère d'autres hommes que les *vaqueros* chargés de les garder; ces animaux sont véritablement à l'état sauvage. Bien que la pureté des races soit entretenue avec le plus grand soin, tous les sujets ne sont pas dignes d'être élevés pour le combat; quand ils ont atteint l'âge d'un an, un des *vaqueros* qu'on appelle le connaisseur, *le conocedor*, leur fait passer une espèce d'examen; monté sur un cheval vigoureux, il les charge, la pique (*garrocha*) au poing, pour juger de leurs dispositions; ceux qui prennent la fuite, ou reçoivent le choc avec trop de mollesse, sont mis de côté comme indignes de périr par l'épée; condamnés à devenir des bœufs, ils porteront le joug ou seront engraissés pour la boucherie. Quant à ceux qui annoncent de la bravoure, ils sont marqués au moyen d'un fer chaud, opération qui s'appelle la *herradura;* au bout de quelque temps, le jeune sujet devient un *novillo;* il doit alors subir une nouvelle épreuve, mais comme il a déjà acquis assez de force pour devenir dangereux, il faut qu'il soit préalablement *embolado*. Cette opération, qui n'est pas toujours des plus faciles, se fait au moyen d'une machine assez compliquée, composée de pièces de bois destinées à assujettir la tête de l'animal; une fois qu'elle est solidement fixée, on garnit ses cornes comme on ferait pour *moucheter* la pointe d'un fleuret. Si la seconde épreuve est satisfaisante, les *novillos* sont élevés pour le combat, autrement dit pour la mort; aussi les appelle-t-on *toros de muerte*.

Les *novilladas*, ou courses de *novillos*, sont ordinairement dédaignées dans les grandes villes; elles sont réservées aux petites localités, qui ne peuvent subvenir aux dépenses considérables occasionnées par une course de *toros de muerte;* mais les vrais *aficionados* méprisent les *novilladas* comme de vains simulacres; c'est pour eux comme un drame sans dénoûment, puisque le *novillo*, après avoir reçu quelques coups de pique et quelques paires de *banderillas*, rentre paisiblement à l'étable pour servir de nouveau à la prochaine occasion.

C'est vers l'âge de cinq ans que les *toros de muerte* sont jugés dignes de figurer dans une *corrida :* il s'agit alors de les diriger vers la ville où ils doivent être sacrifiés à la curiosité publique. Ce voyage des taureaux n'est pas exempt de danger, car il s'agit de diriger une troupe d'animaux farouches que la vue du premier objet venu peut mettre en fureur; il serait même tout à fait impossible d'en venir à bout sans les *cabestros*.

Les *cabestros* sont de grands bœufs, ordinairement d'un pelage clair, et parfaitement inoffensifs malgré la longueur de leurs cornes; ils paissent dans les pâturages en compagnie des taureaux qui, habitués à eux dès l'âge le plus tendre, les suivent avec une étonnante docilité; pour diminuer les risques d'accidents, le voyage des taureaux a presque toujours lieu pendant la nuit. Les *cabestros* ouvrent la marche, et sont appuyés par les *vaqueros* qui, la pique au poing, chargent les animaux récalcitrants.

La rencontre d'un de ces troupeaux de taureaux nous remit tout naturellement en mémoire l'aventure de don Quichotte lorsque, campé au beau milieu d'un grand chemin, il défia les passagers et voyageurs, chevaliers, écuyers, gens à pied et à cheval, de soutenir que toutes les beautés et grâces de la terre surpassaient celles de la dame de son âme, Dulcinée du Toboso :

« Le sort, qui menait ses affaires de mieux en mieux, ordonna que, peu de temps après, il se découvrît sur le

chemin une multitude d'hommes à cheval, beaucoup d'entre eux avec des lances à la main, cheminant tous en troupe serrée, et en grande hâte. Ceux qui se trouvaient avec don Quichotte ne les eurent pas plus tôt aperçus que, tournant le dos, ils s'écartèrent bien loin du chemin, parce qu'ils comprirent que, s'ils attendaient, il leur pourrait arriver quelque malheur. Don Quichotte seul, d'un cœur intrépide, resta ferme, et Sancho Pança s'abrita derrière la croupe de Rossinante. Arriva la troupe des lanciers, et un d'eux, qui marchait en avant, commença à crier à haute voix à don Quichotte :

« Homme du diable ! retire-toi du chemin, car ces taureaux te vont mettre en morceaux.

— Eh ! canaille, répondit don Quichotte, pour moi il n'y a pas de taureaux qui vaillent, fussent-ils des plus braves entre ceux que le Jarama nourrit sur ses rives. Confessez, malandrins, confessez d'une seule voix la vérité de ce que j'ai publié ici, sinon vous êtes en guerre avec moi. »

« Le vaquero n'eut pas le temps de répondre, ni don Quichotte celui de se détourner, quand même il l'eût voulu; et ainsi le troupeau des taureaux de combat et celui des paisibles *cabestros*, avec la multitude des *vaqueros* et autres gens qui les menaient à une ville où, le lendemain, on devait les combattre, tout cela passa sur don Quichotte, sur Sancho, Rossinante et le grison, les jetant tous à terre, et les faisant rouler sur le sol. Sancho resta moulu, don Quichotte épouvanté, le grison assommé et Rossinante fort peu catholique. »

Avant d'arriver au terme de leur voyage, les taureaux s'arrêtent ordinairement dans un endroit peu distant de la ville; de là, les *vaqueros* les conduisent rapidement jusqu'à la *plaza*, la veille de la course. Ce dernier voyage n'est pas non plus sans danger pour les passants et pour les gens du peuple qui, très-avides de tout ce qui touche aux taureaux, se portent en foule à leur passage; pour ceux qui ne peuvent, faute de quelques réaux, assister à la course, l'*encierro* est un plaisir et un dédommagement gratis.

Une fois arrivés à la plaza, les taureaux sont enfermés dans le *corral* (étable) en attendant qu'on procède à l'*apartado*; c'est le nom qu'on donne à une opération qui consiste à les faire passer un à un dans une espèce de cellule étroite et obscure qu'on appelle le *toril*. Le *toril* est la dernière prison du taureau, prison qu'il ne doit quitter que pour aller au combat, c'est-à-dire à la mort. L'*apartado* a lieu quelques heures avant la course; les *aficionados* et même les *aficionadas* s'y donnent rendez-vous, comme chez nous les *sportsmen* dans l'enceinte du pesage; seulement, c'est un plaisir beaucoup moins dispendieux, puisqu'il ne coûte qu'une modeste *peseta*, environ un franc.

On introduit les *cabestros* dans l'enceinte où sont réunis les taureaux, qui, sans doute pour se faire les cornes, s'amusent à échanger de temps en temps quelques horions. L'arrivée des pacifiques *cabestros* au milieu de la troupe belliqueuse met de suite fin à ces escarmouches; un des *vaqueros* appelle un *cabestro*, une porte s'ouvre pour lui donner passage, et un taureau le suit jusque dans un compartiment où on le laisse seul. Le *cabestro* est ramené dans l'enceinte, et le même manége se répète autant de fois qu'il y a de taureaux. Au-dessus des divers compartiments ou cellules, règne une espèce de galerie avec balustrade à hauteur d'appui, où viennent aboutir des cordes servant à ouvrir et à refermer les portes de chaque cellule; les taureaux y sont placés suivant l'ordre qu'ils doivent occuper dans le combat, car chacun d'eux a un nom particulier, tout comme les chevaux de course.

L'opération de l'*apartado* dure quelquefois assez longtemps, à cause des complications qui surviennent ordinairement. Ainsi, il arrive qu'au moment où le *cabestro* sort de l'enceinte, deux taureaux, au lieu d'un, se précipitent sur ses pas; il s'agit alors de faire rétrograder celui qui a devancé son tour; il arrive encore parfois qu'un taureau entre dans une cellule qui ne lui était pas destinée : il faut alors l'en faire sortir, pour l'obliger à passer dans une autre; tous ces changements ne s'effectuent pas sans quelques vigoureux coups de pique, administrés par les *vaqueros* du haut de la galerie, et auxquels les taureaux répondent par des coups de cornes qui font trembler les planches de la cloison. C'est au milieu de ces préparatifs que les *aficionados* viennent étudier les allures de chaque taureau, et juger de ses dispositions; nous avons vu des connaisseurs qui se trompaient rarement dans le jugement qu'ils portaient sur chaque animal.

Les courses ont régulièrement lieu à Madrid, tous les lundis, depuis Pâques jusqu'à la Toussaint; dans les villes de province, on en donne de temps en temps, ordinairement à l'occasion des principales fêtes, mais rarement l'hiver, car le froid fait perdre aux taureaux beaucoup de leur furie; en outre, le plus grand nombre des spectateurs étant à ciel découvert, ils risqueraient fort d'être gelés sur place sous un climat comme celui de Madrid, où assez souvent le froid est tout aussi vif qu'à Paris. La douceur des hivers dans le royaume de Valence et en Andalousie permet quelquefois d'y donner des courses en cette saison. Ainsi, à Séville, il nous est arrivé d'en voir une très-brillante au mois de décembre.

Il est peu de villes en Espagne qui n'aient leur *plaza de toros*. Ordinairement ces amphithéâtres appartiennent aux municipalités ou aux hospices, qui en tirent d'assez bons revenus en les affermant aux *asentistas*; l'*asentista* est exactement ici ce qu'est l'*impresario* en Italie : il entreprend à ses risques et périls de donner les combats de taureaux, comme l'*impresario* donne des représentations d'opéras ou de drames. Les frais occasionnés par une *corrida* sont quelquefois assez considérables : ainsi la *plaza* de Madrid se loue environ sept mille francs pour une seule course; les taureaux coûtent fort cher : ceux de certaines *ganaderias* vont jusqu'à huit cents francs, et quelquefois au delà.

Le nombre des taureaux tués en une seule course varie entre six et huit; il arrive quelquefois à neuf, quand, à la demande du public, on accorde le *toro de*

gracia. Nous avons même vu des courses où dix taureaux ont été tués. Les chevaux, auprès desquels Rossinante eût été une merveille, se payent rarement plus d'une cinquantaine de francs; il est vrai qu'il n'en faut pas moins de vingt ou trente par course.

Quant à la *cuadrilla*, c'est ainsi qu'on appelle la troupe des *toreros*, elle est largement rétribuée; le prix, qui s'élève parfois à plusieurs milliers de francs, varie naturellement suivant le renom et l'habileté des sujets : souvent c'est la *première épée* qui prend à sa charge toute la *cuadrilla*, *picadores*, *banderilleros* et *chulos*, et traite de son côté avec les *asentistas*. On comprend donc qu'il en coûte quelquefois à ceux-ci jusqu'à une vingtaine de mille francs pour organiser une belle course; cela ne les empêche pas de réaliser d'assez beaux bénéfices, d'abord parce que le prix des places est fort élevé, ensuite parce que les *plazas de toros* sont beaucoup plus vastes que nos cirques et nos hippodromes : il en est qui peuvent recevoir quinze mille, et même, assure-t-on, jusqu'à vingt mille spectateurs. La *plaza* de Jerez de la Frontera, celle de Madrid et celle de Valence, qui vient d'être reconstruite tout récemment, sont citées comme les plus vastes de l'Espagne.

Quelques jours avant la course, on voit les murs de la ville tapissés d'affiches de toutes couleurs et de dimensions gigantesques : nous en avons rapporté quelques-unes de près de deux mètres de hauteur; ces affiches donnent le programme très-détaillé de la *corrida;* elles indiquent les noms des *toreros* et ceux des taureaux, ainsi que les *ganaderias;* elles se terminent quelquefois par des avis au public, concernant la police de la course, dont certains articles sont des traits de mœurs assez amusants; on pourra s'en convaincre en lisant le *fac-simile* d'une de ces affiches que nous reproduisons ci-contre.

En outre, on distribue aux spectateurs de petits programmes, contenant plusieurs colonnes laissées en blanc dont chacune est destinée à noter les coups de pique, les chutes de picadores, les chevaux morts et blessés, les coups d'épée, etc. Les aficionados les plus passionnés, qui tiennent à conserver une statistique exacte des différents horions donnés et reçus pendant la course, en prennent soigneusement note en piquant sur ce papier, au moyen d'une épingle, autant de petits trous, exactement comme font les joueurs à Baden ou à Hombourg pour marquer les différents coups de la roulette. On peut dire que presque tous les trous faits dans le programme correspondent à autant d'autres trous dans la peau d'un taureau ou dans celle d'un cheval, et quelquefois, hélas! dans celle d'un *torero*. Un de ces programmes ou *estados*, que nous donnons tel que nous l'avons scrupuleusement pointé pendant une course à Valence, montre à quel joli total de chutes et de coups on peut arriver pendant les deux heures que dure la *funcion :* 31 chevaux, tués ou blessés par huit taureaux, qui eux-mêmes ont reçu vingt-neuf estocades ou piqûres, et vingt-cinq chutes de *picadores*. Qu'on prenne maintenant ces chiffres pour base, et qu'on se reporte aux fêtes données à Madrid en 1833, à l'occasion desquelles furent tués quatre-vingt-dix-neuf taureaux dans une seule semaine, on trouvera, par un calcul bien simple, trois cent quatre-vingts chevaux tués ou blessés, trois cent soixante-deux estocades, et le reste à l'avenant.

ESTADO (ÉTAT) POUR LA COURSE DE TAUREAUX DU DIMANCHE 7 OCTOBRE.

TAUREAUX.	GANADERIAS (Troupeaux)	COUPS de pique.	CHUTES de picadores.	CHEVAUX TUÉS.	CHEVAUX BLESSÉS.	PAIRES de banderillas	PASES de muleta.	ESTOCADES.	PIQURES.
1° **Morito**. . . . (Le Noiraud.)	Martinez. . .	25	8	5	3	3	11	1	2
2° **Cuquillo**. . . . (Le Coucou.)	Conquista. .	14	3	2	2	3 ½	9	1	3
3° **Brujo**. . . . (Le Sorcier.)	Lopez.	16	4	1	1	2 ½	5	2	2
4° **Culebro**. . . (Le Serpent.)	Lopez.	9	2	3	1	3	8	1	3
5° **Sevillano**. . . (Le Sévillan.)	Martinez. . .	12	3	3	0	3	6	2	2
6° **Judio**. . . . . . (Le Juif.)	Lopez.	17	2	3	2	3	7	1	0
7° **Perdigon**. . . (Le Perdreau.)	Diaz.	8	1	2	0	3	8	2	4
8° **Zapatero**. . . . (Le Savetier.)	Diaz.	11	2	2	1	3 ½	7	1	2
		112	25	21	10	24 ½	61	11	18

La disposition intérieure des amphithéâtres est à peu près la même partout. L'arène, *el redondel*, parfaitement circulaire, comme l'indique son nom, est garnie d'un sable fin qui empêche les combattants de glisser. Autour du *redondel* s'élève une muraille en planches de la hauteur d'un homme, couverte d'une peinture rouge dont la

nuance est exactement celle du sang. De chaque côté de ces planches, qu'on appelle *las tablas* ou *los tableros*, un marchepied, composé d'une pièce de bois formant saillie, règne circulairement et aide les *toreros* à franchir la barrière d'un seul bond, lorsque le taureau les poursuit de trop près. Les tablas sont percées de quatre portes qui se font face et qui s'ouvrent à deux battants. La principale communique avec le *toril* et a l'honneur de livrer passage à chaque taureau ; les autres servent pour le service de la place. Tout autour de l'arène existe une espèce de couloir ou de ruelle qu'on appelle *valla* ou *callejon*, fermée d'un côté par les *tablas* et de l'autre par une seconde barrière, au-dessus de laquelle s'élèvent les gradins destinés aux spectateurs ; ces gradins sont tantôt en bois, tantôt en pierre ; les places les plus recherchées par les vrais amateurs sont celles du premier rang, d'où l'on peut voir de près tous les incidents du combat, et même toucher de la main le taureau lorsqu'il vient à franchir les tablas ; pour empêcher l'animal de sauter jusqu'aux gradins, on tend circulairement une

PLACE DE TAUREAUX.

Dans l'après-dînée de dimanche aura lieu

— SI LE TEMPS LE PERMET —

UNE COURSE EXTRAORDINAIRE DE TAUREAUX.

LA PLACE SERA PRÉSIDÉE PAR MONSIEUR L'ALCADE.

On combattra HUIT TAUREAUX, dont voici les ganaderias et les divisas :

TAUREAUX.	GANADERIAS.	LOCALITÉS DU GANADERO.	DIVISAS.
Deux	D. Vicente Martinez	Colmenar Viejo	Grenat.
Trois	D. Manuel Garcia Lopez	Colmenar Viejo	Rouge et jaune.
Un	M. le Mis de la Conquista	Trujillo	Rouge et vert.
Deux	D. Ventura Diaz	Cerceda	Grenat et jaune.

COMBATTANTS.

PICADORES. Calderon et Pinto (el Bravo) avec trois autres de réserve, sans que, dans le cas où malheureusement ils viendraient à *s'inutiliser*, le public puisse exiger qu'il en paraisse d'autres.

ESPADAS. Cagetano Sanz, Jose Rodriguez (Pepete), et Antonio Sanchez (el Tato).

L'APARTADO AURA LIEU DANS LA PLACE A MIDI.

On prévient le public par ordre de l'autorité :

1° Qu'il est défendu aux spectateurs de s'injurier d'une place à une autre, comme également de critiquer ou de tourner en ridicule qui que ce soit à cause de son costume, et d'interpeller un des spectateurs pour l'obliger à ôter ou remettre une partie quelconque de son vêtement.

2° Qu'on ne doit jeter dans le cirque ni oranges, ni écorces, ni pierres, ni bâtons, ni tous autres objets qui pourraient nuire aux lutteurs.

3° Que personne, excepté les ouvriers portant leur signe distinctif, ne peut rester entre les deux barrières, ni descendre des gradins avant l'enlèvement du dernier taureau tué.

4° Que dans chaque loge il ne doit entrer que dix personnes, de crainte d'accident.

5° Qu'au lieu de chiens, on se servira de banderillas de feu.

6° Qu'on ne combattra que le nombre de taureaux porté sur le programme.

LES PORTES DE LA PLACE S'OUVRIRONT A UNE HEURE.

LA COURSE COMMENCERA A TROIS HEURES.

Un orchestre militaire jouera avant la course et pendant les entr'actes.



Le picador Calderon. — Dessin de G. Doré

forte corde retenue par des montants en fer : cette barrière de corde a fait donner à ces places le nom de *delanteras de cuerda* ou *de barrera;* on les appelle aussi *barandillas.*

Les noms des différentes places varient beaucoup, suivant les villes; cependant on appelle ordinairement *gradas* les degrés qui s'élèvent immédiatement au-dessus des *delanteras;* les gradins supérieurs sont appelés *teudidos;* ce sont les places à bon marché; plus haut encore sont les *tabloncillos,* puis enfin les *palcos* ou loges couvertes.

Toutes ces places se divisent, suivant qu'elles sont exposées au soleil ou à l'ombre, en *asientos de sol* et de *sombra;* quelquefois même il y a une classe intermédiaire qu'on désigne sous le nom de *sol y sombra,* c'est-à-dire que pendant une partie de la course on est au soleil, et pendant l'autre à l'ombre. Ces distinctions influent naturellement sur les prix : ainsi les places à l'ombre varient ordinairement entre dix et vingt-quatre réaux, deux francs cinquante centimes et six francs, tandis que celles au soleil ne coûtent guère que moitié.

A Valence, non-seulement la *plaza de Toros* appartient à l'hospice, mais elle est exploitée directement par ses administrateurs qui, au lieu de la louer à des *asentistas,* se font eux-mêmes entrepreneurs; aussi, deux jours avant les courses annoncées, eûmes-nous soin de nous rendre à cet établissement de bienfaisance pour nous assurer les meilleures places, c'est-à-dire des *delanteras de barrera.* Depuis que nous étions à Valence, attendant avec impatience les courses annoncées, nous avions eu le temps d'étudier à notre aise les dispositions intérieures de la *plaza* monumentale que l'hospice vient de faire construire; ce splendide amphithéâtre, d'une architecture excellente, est sans contredit le plus beau de la Péninsule. La *cuadrilla,* au grand complet, arriva enfin, et descendit à notre hôtel, la *fonda de la Esperanza,* ce qui nous permit d'examiner de près ces fameux *toreros* que nous devions voir à l'œuvre le lendemain. Disons en passant que par *toreros* on entend indistinctement tous ceux qui prennent part aux combats de taureaux; quant aux mots *toreador* et *matador,* qui riment à merveille, et font on ne peut mieux comme titres d'opéras-comiques, ils ne sont nullement usités en Espagne.

Le *torero* est presque toujours Andalous; celui qui ne l'est pas ne tarde pas à le devenir au contact de ses camarades; l'Andalousie est la terre classique de la tauromachie, et les *toreros* portent toujours hors de la *plaza* le costume de cette province, le *sombrero calañes,* chapeau aux bords retroussés qu'on a tant parodié chez nous dans ces derniers temps; le *marselles,* veste courte aux riches broderies, et la *faja,* large ceinture de soie; en hiver ils y ajoutent le *capote,* manteau de drap doublé de velours grenat. N'oublions pas, comme signe caractéristique, la *coleta,* petite tresse de cheveux de la longueur et de la grosseur du doigt tombant sur la nuque, et que les toreros laissent pousser pour y attacher *la moña,* espèce de chignon de soie noire qui fait partie de leur costume de combat, ainsi que le jabot plissé qui orne toujours leur poitrine.

Les toreros, constamment appelés d'une ville à une autre, ont une existence des plus nomades; ce sont des gens de joyeuse vie, amis du faste et de la fantaisie, de *rumbo y de trueno,* comme ils disent; buvant du meilleur xerez et fumant des *puros* de la *vuelta de Abajo,* ils dépensent facilement et au jour le jour un argent qui est quelquefois le prix de leur sang.

Le grand jour de la corrida arriva enfin : c'était un dimanche, la fête promettait d'être splendide. La *cuadrilla* réunissait les premiers sujets de l'Espagne : Antonio Sanchez, si connu sous le nom du *Tato,* la meilleure épée du jour; Calderon, un *picador* vaillant comme le Cid, et le *Gordito,* un *banderillero* dont l'adresse égale la témérité.

Une ville espagnole présente un jour de course un spectacle des plus curieux; une animation extraordinaire contraste avec le calme des autres jours; nous ne rencontrions que gens qui allaient et venaient : les uns cherchaient leurs amis pour se réunir par groupes; d'autres, les retardataires, se dirigeaient en foule vers l'hospice pour y prendre leurs billets; toute la ville était en liesse. Derrière les grands rideaux de toile rayée, on entendait le bourdonnement sourd des guitares ou le grincement métallique des *citaras;* les paysans arrivaient en troupes serrées, les uns à pied, les autres sur leurs petits chevaux noirs couverts de la mante rayée en guise de selle. La *huerta* tout entière avait envahi Valence en costume de gala, les brunes *labradoras* avaient mis leurs plus beaux bijoux. Depuis le matin les plus splendides modèles défilaient devant nous; Doré les dévorait des yeux et en était ébloui; nous ne suffisions pas à tailler ses crayons. Tout à coup, à l'angle d'une rue, apparut un *picador* en grand costume, fièrement campé sur son cheval : « C'est Calderon! » nous dit un de nos amis, un Valencien pur sang, *aficionado* consommé, qui se rendait avec nous à la course. La foule se rua vers le *picador* en poussant des cris de : *Ole! señor Calderon!* Les chapeaux volaient en l'air, c'était à qui l'approcherait de plus près et le toucherait de la main; bientôt il fut rejoint par les quatre autres picadores; la foule enthousiaste augmentait à chaque instant, et devint bientôt si serrée qu'ils furent obligés de marcher l'un devant l'autre. Peu après la masse imposante de l'amphithéâtre se dessina, éclairée par un soleil éblouissant; nous suivîmes le torrent, et au bout de cinq minutes nous étions installés aux places du premier rang, impatients d'assister au drame qui allait se jouer devant nous.

Ch. Davillier.

(La suite à la prochaine livraison.)



L'arrivée des picadores. — Dessin de G. Doré.



El Gordito (voy. p. 350). — Dessin de G. Doré.

VOYAGE EN ESPAGNE,

PAR MM. GUSTAVE DORÉ ET CH. DAVILLIER[1].

VALENCE. — COMBAT DE TAUREAUX.

1862. — DESSINS INÉDITS DE GUSTAVE DORÉ. — TEXTE INÉDIT DE M. CH. DAVILLIER.

Un combat de taureaux à Valence. — Le *despejo.* — Le défilé de la *Cuadrilla :* les *Alguaciles.* — Les *espadas*, les *banderilleros*, les *chulos* et les *picadores.* — La sortie du taureau. — Les *suertes* et les *cogidas.* — Le *picador* Calderon et sa blessure. — Un *quite.* — Pedro Romero et les *picadores.* — El Gordito.

Quand nous pénétrâmes dans l'intérieur de la *plaza de toros* de Valence, nous fûmes éblouis par un de ces spectacles qu'on n'oublie jamais, ne les ait-on vus qu'une fois. Qu'on se figure douze ou quinze mille hommes aux brillants costumes, éclairés par un soleil splendide, et grouillant comme une immense fourmilière! En face de nous, les *asientos de sol*, les places au soleil, étaient déjà presque au complet; à chaque instant de nouveaux arrivants venaient combler les derniers vides. Enfin il n'y eut plus une seule lacune dans cette mosaïque humaine, dont les couleurs variées se détachaient sur le bleu cru du ciel valencien. Au-dessus de cette foule s'élevait un bourdonnement sourd, interrompu de temps en temps par les cris des marchands d'eau et de *chufas*, et par ceux des *naranjeros*, dont les oranges, habilement lancées, arrivaient jusqu'aux gradins les plus élevés; les marchands d'éventails à deux cuartos (un peu plus d'un sou) faisaient d'excellentes affaires aux *asientos de sol* où les *labradores* de la *huerta* cuisaient comme des lézards au soleil. On voyait circuler dans leurs rangs d'énormes *botas*, outres de cuir pleines d'un vin noir, qui se dégonflaient à mesure qu'elles passaient de main en main. Il y eut bien çà et là quelques disputes, mais tout se borna à quelques mots échangés, comme il arrive souvent aux cours, ce qui a donné naissance à la locution proverbiale : *bromas de toros*, querelles de taureaux, employées pour désigner celles qui n'ont pas de résultat.

Bientôt une grande rumeur annonça qu'il allait se passer quelque chose : c'est le *despejo*, nous dit notre ami don José, l'*aficionado* valencien, qui nous faisait les honneurs de la *corrida*. Cette opération consiste à faire

1. Suite. — Voy. pages 289, 305 et 321.

place nette dans l'arène et dans la *valla*, couloir circulaire qui l'entoure; les soldats poussaient peu à peu devant eux les retardataires, aux cris du public impatient de voir la course commencer. Le *redondel* fut enfin évacué, mais non sans peine, car c'était à qui sortirait le dernier; une musique commença l'air :

Aimes-tu, Marco la belle...,

qui n'a pas cessé d'être en vogue en Espagne, et bientôt commença le défilé, cérémonie qui précède invariablement toutes les *corridas*. En tête marchaient deux *alguaciles*, montés sur des chevaux noirs couverts de housses de velours cramoisi; leur costume, entièrement noir, s'est conservé sans altération tel qu'il était au seizième siècle : chapeau à bords relevés, surmonté d'une épaisse touffe de plumes, fraise blanche empesée, l'ancienne *golilla*, justaucorps serré par une large ceinture de cuir, petit collet flottant sur les épaules, culotte courte, bas de soie et souliers à boucles.

L'*alguacil* est un agent de l'autorité qui participe à la fois de l'officier de police et de l'huissier; il figure en tête de toutes les cérémonies publiques, et accompagne les condamnés à mort pendant leur dernier voyage. Les *alguaciles* ne jouissent pas d'une très-grande popularité, si nous en jugeons par la formidable décharge de sifflets et d'apostrophes qui salua leur entrée en scène.

Après eux venait la *gente de á pié*, les gens à pied, qu'on appelle aussi *los peones;* on comprend sous ces différents noms les *espadas*, les *banderilleros*, et enfin les *chulos*, appelés aussi quelquefois *capeadores*. Dès qu'ils parurent, les sifflets se changèrent en bruyants applaudissements; ils portent un costume d'une grande élégance : la tête est coiffée de la *monterilla* de velours noir, chargée de chaque côté d'une grappe de pompons de soie; derrière la nuque, *la moña*, espèce de chignon de soie noire, est attachée à la *coleta*, cette petite tresse de cheveux que tous les *toreros* se laissent pousser. Ce chignon, qui ressemble beaucoup à celui d'une femme, forme un étrange contraste avec une paire d'épais favoris noirs. La veste courte à retroussis et le gilet, *chaleco*, disparaissent sous une couche de franges et d'agréments de soie qui s'agitent sur les broderies et le paillon; de chaque côté de la veste s'ouvre une poche d'où sort le coin d'un mouchoir de fine batiste, ordinairement brodé par la main de la *querida;* sur un jabot également brodé tombe une mince cravate nouée à la Colin. La culotte courte, qui dessine les formes aussi bien que le ferait un maillot, est toujours de satin bleu, rose, vert ou lilas, toujours des nuances les plus tendres; la taille est serrée par l'inévitable *faja*, la ceinture de soie aux tons éclatants; des bas de soie couleur de chair complètent ce costume, qui ne s'éloigne guère de celui de Figaro. Ces gladiateurs de l'Espagne ressemblent tout à fait à des danseurs. Nous avions peine à croire que des gens si coquettement habillés allaient exposer leur vie et jouer avec le sang, et nous pensions à ce passage de Moratin où il dit que l'art est arrivé à tant de délicatesse qu'il semble qu'on va faire une saignée à une dame, et non tuer d'une estocade un animal aussi redoutable. Le costume des différentes classes de toreros est à peu près le même, seulement celui des espadas se fait remarquer par une très-grande richesse d'ornements; il n'est pas rare qu'un habillement complet d'espada revienne à plus de mille francs.

Les toreros s'avançaient avec une désinvolture charmante, fièrement drapés dans leur *capa*, long manteau de couleurs éclatantes au moyen duquel ils détournent le taureau, et qui joue un très-grand rôle dans l'action.

Derrière eux venaient les cinq *picadores*, solidement campés sur leurs chevaux et coiffés du chapeau de feutre à larges bords, de forme basse et arrondie, surmonté d'une énorme touffe de rubans s'élevant en cône sur le côté; une veste courte et étroite, surchargée de pompons, de broderies et de paillons, s'ouvre sur la poitrine et laisse voir un gilet non moins orné d'où sort un jabot brodé; une large ceinture de soie retient un pantalon de cuir jaune sous lequel est cachée une armure ou jambart de tôle, qui rend inoffensifs les nombreux coups de cornes que le *picador* reçoit sur les jambes. La selle est très-élevée devant et derrière, à la mode arabe; le cavalier, souvent exposé à être désarçonné, s'y trouve comme emboîté; les étriers, également à la mode arabe, sont en bois, et le pied y disparaît comme dans une boîte. Quant aux éperons d'une longueur démesurée, ils rappellent ceux qu'on portait au moyen âge, et sont tels qu'il en faut pour galvaniser de malheureux chevaux qui ont à peine le souffle.

Viennent ensuite les deux *tiros* ou attelages de mules empanachées, couvertes de housses rouges, et faisant résonner de nombreux grelots; au-dessus de leur tête s'élèvent plusieurs étages de pompons, et des petits drapeaux aux couleurs nationales rouge et jaune flottent au sommet de leur collier. Ces mules sont attelées trois de front à un palonnier; comme elles sont ordinairement très-rétives, deux *muchachos* les tiennent par la bride, et un troisième, placé en arrière, soutient le palonnier auquel est fixé un crochet de fer qui sert à enlever de l'arène les taureaux et les chevaux tués. La marche est fermée par la troupe des garçons de service en costume andalou, comparses qui ne sont là que pour faire nombre. Autrefois le cortége s'augmentait de huit ou dix *perros de presa*, vigoureux molosses retenus en laisse par autant de *muchachos*, et qu'on lançait sur les taureaux dont la défense était trop molle; les *perros* ne sont plus guère employés aujourd'hui : on se sert pour exciter les taureaux trop mous de banderillas de fuego, engins que nous verrons fonctionner tout à l'heure.

Le cortége défila lentement autour de l'arène et alla saluer le senor alcade, président de la place, qui venait d'entrer dans son *palco;* puis chacun gagna son poste de combat. D'après le cérémonial, un des *alguaciles* reçoit du président la clef du *toril*; un *muchacho* s'avança en courant vers l'alguacil qui se trouvait au milieu du *redondel* et lui tendit son *sombrero* dans lequel tomba la clef, ornée d'un gros nœud de rubans. Le peuple attendait ce moment pour huer de nouveau l'*alguacil*, qui

n'eut pas un instant à perdre pour se retirer ; car il savait que le taureau ne tarderait pas à sortir ; il fut donc accablé d'une grêle de sifflets et de quolibets plus formidables encore qu'à son entrée, lorsqu'il partit au grand galop, excitant son cheval à grand renfort de coups de cravache et d'éperons. Il n'avait pas encore quitté l'arène



La mort du cheval. — Dessin de G. Doré.

quand les *muchachos* ouvrirent à deux battants la porte du toril, la frappant de leurs mains à coups redoublés, et poussant de grands cris pour appeler le taureau. Celui-ci ne se fit pas attendre, et nous le vîmes arriver rapide comme une flèche. C'était un superbe animal au pelage noir, de haute taille et aux cornes écartées ; la *divisa* de rubans grenat qui flottait à son cou indiquait une des *ganaderias* de Colmenar-Viejo.

Calderon le *picador* était à son poste réglementaire, c'est-à-dire à huit ou neuf pas à gauche de la porte et à deux pas de la barrière ; déjà il avait assuré sur l'œil de son cheval le foulard rouge destiné à l'empêcher de voir venir le taureau, et avait solidement fixé à son pouce le doitier de peau qui empêche la lance de glisser. La bête farouche, qui sortait de l'obscurité, hésita quelques secondes, éblouie par le soleil et par la foule, puis fondit tête baissée sur Calderon. La pique, passée sous le bras nerveux du *picador* et retenue par un poignet d'acier, arrêta un instant le taureau en le frappant à l'épaule, et un long filet rougeâtre se dessina sur son flanc d'ébène; mais le fer, auquel un bourrelet d'étoupe ne laisse que quelques centimètres de saillie, n'avait fait qu'entamer la peau. L'animal ayant fait un mouvement de côté, la pointe glissa en ne lui faisant qu'une légère blessure, et on vit une de ses cornes s'enfoncer presque entière dans le poitrail du cheval, d'où le sang jaillit à flots. Le pauvre animal se cabra, puis bientôt commença à chanceler; le picador lui laboura les flancs de ses éperons pour s'assurer s'il lui restait encore quelques minutes à vivre; mais le cheval s'affaissa après avoir fait trois ou quatre pas en boitant, et le cavalier, sans faire la moindre attention à cet incident, cria aux *muchachos* de lui amener un autre cheval. Embarrassé par ses jambarts, il se dirigea d'un pas lourd vers sa nouvelle monture, tandis que l'autre, gisant à terre au milieu d'une mare de sang, ne donnait plus signe de vie qu'en agitant par quelques saccades convulsives la queue et les jambes.

Pendant ce temps, le taureau avait repris sa course vers l'autre extrémité de l'arène, et se ruait sur Pinto, surnommé *el bravo*, le second picador, qui le recevait avec un bon coup de pique dans l'épaule. Le bois plia un instant sous le choc, mais il avait été si impétueux que le cavalier désarçonné alla rouler à terre, et que le cheval retomba lourdement sur lui. On dit que la vue du sang excite les taureaux : c'est un fait que nous avons remarqué; mais ce qui est singulier, c'est que l'animal furieux, ne sachant pas distinguer son véritable ennemi, exhale presque toujours sa rage sur les malheureux chevaux, au lieu de s'attaquer aux *picadores* démontés. Pendant que deux *chulos* soulevant Pinto par les épaules essayaient de le dégager et de le remettre sur ses jambes, d'autres faisaient flotter leurs *capas* devant le taureau pour détourner son attention du cheval mourant, dont il labourait le flanc de ses deux cornes. Il abandonna enfin sa victime et se mit à poursuivre un des chulos, qui prit sa course en faisant des crochets et en laissant traîner derrière lui sa capa; mais, se sentant serré de très-près, il ne tarda pas à l'abandonner et disparut en sautant d'un seul bond par-dessus le tableros ; le taureau s'arrêta comme surpris de voir son ennemi lui échapper, et tournant sa fureur contre la barrière de planches, il l'ébranla en y laissant l'empreinte de ses cornes.

Les exploits du *Morito*, c'était le nom du premier taureau, avaient provoqué des salves d'applaudissements; en moins d'une minute il avait désarçonné deux picadores et tué deux chevaux; les cris : *Bravo, toro! bravo, toro!* étaient répétés par des milliers de voix; on applaudit ou on siffle un taureau, exactement comme on ferait pour un acteur; les picadores eurent aussi leur part de bravos, car ils avaient vaillamment fait leur devoir, et les *suertes de pica* n'avaient pas été moins brillantes que les *cogidas;* on entend par suerte, tout acte offensif ou défensif du torero, et par cogida, toute attaque du taureau; lorsqu'un torero est atteint d'un coup de corne, on dit qu'il est *enganchado*.

Le Morito était un taureau courageux, *bayante* et *duro*, c'est-à-dire franc et n'hésitant pas à attaquer; dès le matin, lors de l'*apartado*, nous l'avions remarqué à cause de ses proportions parfaites; des chulos qui se trouvaient là nous l'avaient signalé comme *corniabierto*, aux cornes écartées, et nous avaient assuré qu'il ne craindrait pas le *castigo*, le châtiment, ainsi que disent les gens du métier. Calderon, qui avait une chute à venger, voulut montrer à ses nombreux admirateurs qu'il ne craignait pas ce terrible adversaire. Donc, enfonçant ses éperons dans les flancs de son *rocin*, il arriva en quelques temps de galop à peu de distance de l'animal farouche, qui s'était arrêté au milieu du cirque, faisant voler le sable sous ses pieds et poussant des beuglements effroyables. C'était d'une extrême témérité. Lorsqu'un picador attaque le taureau, il s'arrange autant que possible pour tomber entre le corps de son cheval, qui lui sert de bouclier, et la cloison de bois, qui le garantit du côté opposé; or, lorsqu'il tombe désarçonné au milieu de l'arène, il se trouve exposé de toutes parts aux coups de corne. Le courage de Calderon souleva dans tous les coins du cirque les applaudissements les plus frénétiques. Surexcité par cette ovation, il *cita* le taureau, c'est-à-dire il l'appela, le provoqua en brandissant sa pique en l'air. L'animal restait immobile. Calderon fit avancer son cheval d'un pas, et par un mouvement rapide, jeta son large chapeau devant le taureau, qui, étonné sans doute d'une telle audace, ne bougea pas davantage : c'est ce qu'on appelle en terme du métier *obligar á la fiera*, obliger la bête farouche à attaquer. Calderon alla jusqu'à piquer de la pointe de sa lance les naseaux de l'animal; ce dernier affront mit enfin le taureau en fureur, et il chargea avec tant d'impétuosité, que le cavalier et sa monture allèrent rouler ensemble sur le sable. Les chulos accoururent, leur cape à la main, le *Tato* à leur tête : ce courageux jeune homme n'abandonne jamais un torero en danger. Quant aux chulos, leur emploi consiste à attirer ou à détourner les taureaux au moyen de leurs capes; leur qualité la plus essentielle est une grande agilité, comme l'indique leur nom, qui signifie également gracieux et léger. Cependant le cheval s'était relevé, en lançant des ruades furieuses; Calderon, étourdi par sa chute, n'avait pas eu le temps de se relever, et venait d'être foulé aux pieds en même temps par le cheval et par le taureau; le Tato, après quelques brillantes *suertes de capa*, parvint à entraîner l'animal, qui se mit à le poursuivre à outrance; mais l'espada, faisant un détour subit, se laissa devancer et



Le picador démonté. — Dessin de G. Doré.

s'arrêta court, en s'embossant dans sa cape, avec une grâce parfaite; le taureau étant revenu sur lui, il recommença plusieurs fois ces manœuvres de cape, tout en se jouant de sa poursuite, et de l'air le plus dégagé, laissant les cornes effleurer son vêtement, sans jamais l'atteindre.

Pendant ce temps-là, les spectateurs s'étaient levés comme par un mouvement électrique, en voyant les chulos emporter dans leurs bras Calderon évanoui. Quand ils passèrent devant nous dans la *valla*, nous aperçûmes avec effroi une large blessure qui s'ouvrait sur le front ensanglanté du picador : *no es nada*, ce n'est rien, dirent les chulos à qui on demandait si la blessure était grave, et ils se dirigèrent vers l'infirmerie.

Calderon venait de courir un très-grand danger, et il aurait pu être tué sur la place si le Tato n'était venu si à propos détourner le taureau : délivrer ainsi un torero s'appelle en langage du métier faire un *quite*; heureux les picadors quand l'*amo*, le maître, comme on appelle le chef de la cuadrilla, vient ainsi à leur secours. Un bel exemple de quite est rapporté dans une lettre d'un picador, nommé Manuel Jimenez, qu'un aficionado a conservée. « Ce soir, écrit-il, j'ai bien failli mourir d'un coup de corne, et si je suis encore vivant, c'est grâce au courage et à l'adresse de Pedro Romero; le troisième taureau m'a mis dans une position des plus critiques; c'était un animal de haute taille et de beaucoup de sang-froid; aussitôt que je le *citai*, il me chargea, et je le piquai à l'épaule; quand il sentit le fer, sa fureur augmenta, il fonça de nouveau sur mon cheval, me désarçonna et je tombai tout de mon long, entièrement à découvert. Romero se trouvait à quelques pas, sa cape à la main. Le taureau me fixa, mais sans me charger, et de temps en temps il fixait aussi Romero, qui agitait en vain sa cape pour l'attirer vers lui; cette disposition de l'animal était fatale et ma vie courait un danger imminent, car ma chute avait été si violente, que je ne pouvais me retirer qu'à pas lents; j'étais plein d'angoisses, quand j'entends Romero qui me dit : « Père Manuel, relevez-vous, et ne « craignez rien; » j'obéis, et je parvins, non sans peine, à atteindre la barrière : alors il se retira lentement en marchant à reculons, et le taureau me quittant enfin pour le poursuivre, je fus sauvé. »

Une autre fois, le picador Carmona venait d'être renversé par un taureau des plus durs; étourdi par sa chute, il ne fit pas attention, en se relevant, à la position où il se trouvait par rapport au taureau; une fois sur pied, il s'aperçut avec effroi qu'il était très-exposé, étant placé entre le taureau et la cape de Romero; celui-ci, au moment où l'animal furieux fonça sur le picador, ne vit pour lui qu'une chance de salut : d'un geste plus prompt que la pensée, il le poussa violemment et l'étendit à terre, en même temps il fit rapidement passer la cape de sa main droite dans sa gauche, en sorte que le taureau ne rencontra qu'un morceau d'étoffe. Carmona, s'étant relevé, se jeta dans les bras de Romero en l'appelant son sauveur.

On voit par ces deux exemples que le métier du picador est parfois assez dangereux; il l'est moins encore, cependant, que celui de l'espada, qui se trouve entièrement à découvert pour tuer le taureau, tandis que le cavalier est ordinairement garanti par le corps de son cheval.

Un des *reservas*, picador de réserve, venait d'entrer dans l'arène en remplacement de Calderon, qui s'était *inutilizado*, c'est-à-dire rendu inutile; son cheval ne tarda pas à partager le sort des autres; cependant il ne fut pas tué roide : la corne avait pénétré sous le ventre, et de la large blessure qu'elle venait d'ouvrir, nous vîmes sortir un énorme paquet d'intestins qui restèrent un instant suspendus entre ses jambes et ne tardèrent pas à traîner jusqu'à terre, de sorte que le pauvre cheval s'embarrassait les pieds dans ses propres entrailles. Le picador redoubla des éperons, mais la malheureuse bête ne marchait pas assez vite, et un muchacho vint la tirer par la bride pendant qu'un autre la frappait à coups redoublés de son bâton. Les cris : *Fuera! fuera!* (dehors) et *otro caballo!* (un autre cheval!) retentirent de toutes parts; ce n'était pas qu'on eût la moindre pitié pour l'agonie de la pauvre rosse; le public des taureaux est blasé sur le spectacle de toutes ces souffrances; on demandait un autre cheval tout simplement parce que celui-ci avait à peine la force de porter son cavalier, et que le *service de la place était mal fait*. Heureusement le taureau vint mettre une fin à cette scène dégoûtante, en renversant du premier choc une victime à moitié morte, et en l'achevant d'un seul coup.


La pose des banderillas. — Dessin de G. Doré.

C'était le troisième cheval tué depuis peu d'instants; deux autres périrent bientôt sous les cornes du terrible Morito, sans compter les trois qu'il blessa. La course commençait bien : cinq chevaux tués et trois blessés, vingt-cinq coups de pique (*puyazos*), huit chutes de picadores, sans parler de Calderon mis hors de combat, tel était le résultat des cinq premières minutes; aussitôt qu'un cheval était tombé, les muchachos venaient lui frap-

per les naseaux à coups de bâton, pour voir s'il pouvait être utilisé ; quand l'animal était trop malade, ils s'empressaient d'ôter la selle et la bride, ainsi que le mouchoir rouge qui couvrait l'œil droit ; d'autres parcouraient l'arène, tenant de petites corbeilles pleines de sable et en semant quelques poignées sur les mares de sang, précaution sans laquelle les toreros seraient exposés à glisser.

Deux trompettes, accompagnés d'un roulement de timbales, *tamboriles*, sonnèrent quelques notes d'une fanfare aigre et fausse pour annoncer que la tâche des picadores était finie, et que celle des banderilleros allait commencer. On les vit aussitôt accourir d'un pas leste, agitant en l'air leurs banderillas pour exciter le taureau et l'attirer de leur côté.

Les banderillas, qu'on appelle aussi *palillos*, *zarcillos* ou *rehiletes*, sont de petits morceaux de bois de la grosseur du pouce, longs de soixante centimètres environ et enjolivés dans toute leur longueur de papier de différentes couleurs, frisé et découpé ; à une extrémité est fixé un dard de fer de quelques centimètres, qui ressemble exactement à la pointe d'un hameçon : les banderilleros doivent piquer dans les épaules du taureau ces espèces de flèches qui, une fois entrées dans la peau, y restent solidement fixées : il s'agit de rendre plus furieux, sans le blesser, l'animal déjà excité par sa lutte avec les picadores. Les banderillas sont piquées par paire, une de chaque côté de l'épaule : c'est une des opérations les plus difficiles, qui exige à la fois beaucoup d'agilité et de sang-froid, car il faut lever les deux bras à la fois par-dessus les cornes du taureau, de manière à les toucher presque ; la moindre hésitation, le moindre faux



L'espada. — Dessin de G. Doré.

pas peut exposer le banderillero à un très-grand danger. Il arrive quelquefois qu'un banderillero remplit en même temps le rôle de *media espada*, c'est-à-dire demi-épée, ou espada en sous-ordre. On cite un torero qui remplit un jour, dans la même course, le triple rôle de picador, de banderillero et d'espada.

Le taureau, provoqué par le Gordito, ne se fit pas attendre et fondit sur lui comme l'éclair ; le torero fit un pas de côté en battant un entrechat, et l'animal continua sa course, secouant les deux banderillas qui venaient d'être piquées sur ses épaules. Un second banderillero ne tarda pas à en ajouter deux autres, qui mirent l'animal au comble de la fureur : l'effet produit par ces petites flèches est tellement irritant et agace tellement les taureaux, qu'il a donné lieu à la locution populaire *poner banderillas*, mettre des banderillas à quelqu'un, lorsqu'on veut parler d'une personne qu'on taquine ou à qui on adresse des paroles satiriques.

Bientôt nous entendîmes dire autour de nous que le Gordito allait poser des *banderillas de á cuarta*. La cuarta est le quart de la *vara*, qui a un peu moins d'un mètre ; les banderillas de á cuarta ont donc moins de vingt-cinq centimètres de longueur, ce qui augmente considérablement le danger, comme il est facile de le comprendre, puisqu'en les posant, les mains du banderillero doivent effleurer les cornes du taureau. Ce tour de force qu'on ne voit exécuter que très-rarement, fut exécuté de la manière la plus habile et très-chaleureusement applaudi.

Le Gordito est aujourd'hui le banderillero le plus renommé de l'Espagne ; sa hardiesse et son agilité vraiment extraordinaire contrastent singulièrement avec son embonpoint, qui lui a valu le nom de *Gordito*, littéra-

lement le *grassouillet*. Nous nous rappelons un autre banderillero, Blas Meliz, qu'on avait surnommé *el Minuto*, le menu, à cause de l'exiguïté de sa taille, ce qui ne l'empêchait pas d'être un des plus adroits qu'on eût jamais vus; de plus, il était boiteux, par suite d'une blessure au talon droit, qu'il avait reçue d'une façon assez singulière dans la plaza de Ségovie : un taureau venait d'être frappé par l'espada, et l'épée était restée engagée dans le cou, ainsi que cela se voit fréquemment; l'animal, en se débattant, rejeta l'arme en l'air, et elle alla retomber la pointe en avant sur le talon du Minuto.

Le Gordito, pour répondre aux nombreux bravos qui avaient salué son tour de force, se préparait à poser une quatrième paire de banderillas, quoique le nombre réglementaire soit de trois paires seulement; mais il s'arrêta tout à coup. *A matar suena el clarin!* (le clairon sonne la mort!) C'est le signal qui annonce le troisième acte du drame, invariablement terminé par la mort du taureau.

Le Tato. — L'épée et la *muleta*. — La *estocada á volapies*. — Une avalanche de *sombreros*. — Le *cachetero*. — Les *tiros* de mules. — Les *banderillas* de fuego. — Le *sobresaliente*. — Les *suertes de capa*. — *El Gordito Sentado*. — Un *banderillero* accroché. — Les taureaux sauteurs. — La *suerte de descabellar*.

A tout seigneur tout honneur! il appartenait au Tato de porter le premier coup d'épée : l'usage veut que l'espada, avant de se mettre en devoir de tuer, s'adresse au président pour lui demander la permission d'immoler le taureau, en s'engageant à accomplir courageusement sa tâche : c'est ce qu'on appelle *echar el brindis*, — c'est-à-dire littéralement : porter le toast. Le Tato se dirigea donc vers la loge de la présidence, et ayant fait passer dans sa main gauche l'épée et sa muleta, il se découvrit et salua gracieusement de sa montera le *señor presidente;* le brindis terminé, l'alcade fit un signe de tête affirmatif : alors le Tato, faisant une pirouette, lança en l'air sa montera d'un air tout à fait dégagé et comme pour dire qu'il allait jouer son va-tout; puis il se dirigea d'un air résolu vers le taureau, l'épée dans la main droite et la muleta dans la gauche.

La muleta est un drapeau rouge, un peu moins grand qu'une serviette, fixé à un bâton de la longueur du bras; ce petit lambeau d'étoffe est le palladium, la sauvegarde de l'espada; d'abord il lui sert à bien connaître les allures de la bête stupide qui se précipite sur l'*engaño*, le leurre, comme on l'appelle aussi, au lieu de se jeter sur l'homme, puis au moment de tuer, à détourner son attention. Quant à l'épée, elle est de longueur ordinaire, à lame plate et flexible; la poignée, courte et pesante pour être mieux en main, ne se tient pas comme celles des épées ordinaires; l'espada pose l'index sur le talon de la lame, et porte le coup en appuyant le pommeau sur la paume de la main; s'il nous était permis d'employer une comparaison un peu vulgaire, nous dirions qu'il tient son épée exactement comme on tient une fourchette. A voir le Tato se placer en face du taureau, l'attirer avec sa muleta et recevoir avec insouciance l'attaque de l'animal, on eût dit un enfant jouant avec un jeune chien : ces évolutions, que l'espada répète plus ou moins de fois suivant la nature du taureau, s'appellent *pases de muleta ;* elles sont soigneusement notées par les *aficionados* sur les bulletins préparés en blanc qu'on leur distribue avant la course, et dont on a déjà eu le facsimile; ils attachent au maniement de la muleta une très-grande importance. Tous les espadas n'y réussissent pas au même degré; on en cite un, Juan Gimenez, surnommé *El Morenillo*, qui avait acquis une habileté extraordinaire en ce genre; il s'était étudié à être ambidextre, se servant à volonté tantôt de la main droite, tantôt de la gauche pour tenir l'épée et la muleta; cette faculté lui fut très-utile dans des situations dangereuses.



El Tato. — Dessin de G. Doré.

Revenons au Tato. Il multipliait les pases de muleta devant le taureau, qui commençait à perdre de sa vigueur et devenait *aplomado*, c'est-à-dire de plomb, alourdi, refusant obstinément de charger. Le torero s'approcha de lui, soulevant par manière de défi les banderillas avec la pointe de son épée; puis il se mit en position, tenant son arme horizontale et sa muleta inclinée à terre. Le Tato était superbe à voir dans cette attitude. *Qué bien plantado!* qu'il est bien campé! disaient avec admiration des voix de femmes autour de nous. L'instant du dénoûment approchait; tous les regards étaient fixés sur l'épée : tout d'un coup nous vîmes



Le triomphe de l'espada. — Dessin de G. Doré.

le Tato se précipiter vers le taureau, en sautant légèrement du pied gauche ; les cornes effleurèrent le satin de sa veste, et l'épée s'enfonça tout entière dans l'épaule du taureau.

Le Tato venait de donner une magnifique *estocada á volapies*.

Disons ici quelques mots de cette fameuse estocade si estimée des aficionados, et qui a été définie d'une manière inexacte dans plusieurs descriptions de courses de taureaux. La *suerte* ou *estocada á volapies* ne consiste pas, comme on l'a dit, à frapper le taureau sans qu'il perde une seule goutte de sang et en le faisant tomber à genoux devant son vainqueur. Ce coup a été inventé, comme nous l'avons dit précédemment, par le célèbre Joaquin Rodriguez, dit Costillares ; il permet de tuer les taureaux *aplomados*, dont les jambes ont perdu de leur vigueur et qui refusent d'attaquer. C'est alors l'espada qui doit se précipiter vers l'animal. Voici, du reste, la définition que Pepe-Illo, aussi connu comme torero que comme auteur didactique, donne de la *suerte de volapies* dans son traité sur la tauromachie : « Le Diestro (c'est-à-dire l'*habile*, nom qu'on donne quelquefois à l'*espada*) se met en position pour donner la mort, et aussitôt que le taureau, trompé par le mouvement de la muleta, baisse la tète et découvre ses épaules, il court vers lui, enfonce son épée et saute sur un pied.... Coup très-brillant, ajoute Pepe-Illo, mais qu'on ne doit mettre en pratique que quand les taureaux ont perdu leur agilité et refusent de se précipiter sur l'espada. »

Les suertes de espada sont de deux sortes principales : celle de volapies que nous venons de voir, et la *suerte de recibir* ou *recibiendo*, qui est tout le contraire de la première ; c'est-à-dire que dans le cas où l'espada l'exécute, il doit foncer sur le taureau au lieu d'attendre son attaque. On compte encore une autre *suerte de espada*, celle de *descabellar*, assez difficile à exécuter ; nous aurons tout à l'heure l'occasion de la voir.

La belle estocada á volapies que venait de donner le Tato lui valut un tonnerre d'applaudissements, et on vit de toutes parts une quantité de chapeaux voler en l'air et retomber drus comme grêle dans le *redondel :* chapeaux de tous genres et de toutes formes, les *sombreros calaneses* des Andalous, les larges chapeaux valenciens et les tuyaux de poêle de la civilisation ; il y avait jusqu'à des casquettes ! Cette avalanche de coiffures est la plus haute expression de l'enthousiasme des amateurs, et on pourrait dire que le mérite des coups peut se juger d'après le nombre des chapeaux. Des cigares furent aussi jetés en grand nombre, et nous vîmes même de charmantes *aficionadas* lancer leurs bouquets sur l'arène, tandis que d'autres applaudissaient de toute la force de leurs petites mains.

Pendant ce temps-là l'espada, drapé dans sa cape et le poing sur la hanche, les remerciait du regard et les saluait cavalièrement, sa montera à la main. Autour de lui gisaient quelques chevaux ; les uns morts, d'autres soulevant leur tête et la laissant retomber pour la dernière fois, en rendant avec le dernier soupir des flots d'un sang noir qui s'échappait de leur bouche ; çà et là des monceaux d'entrailles encore palpitantes. Étranges contrastes ! Des fleurs, du sang et du satin, n'est-ce pas l'image d'un combat de taureaux ?

Quand les transports des amateurs commencèrent à se calmer, les garçons de service ramassèrent les chapeaux et les renvoyèrent très-adroitement à leurs propriétaires, depuis les *tendidos* jusqu'aux *gradas cubiertas* les plus élevées, et chacun rentra en possession de son couvre-chef quelque peu endommagé, pour en faire le même usage à la prochaine occasion. Il y a certains chapeaux qui font ainsi une demi-douzaine de voyages quand la *corrida* est brillante.

Cependant le taureau n'était pas encore tombé, quoique la lame de l'épée eût disparu tout entière dans son corps et qu'on n'aperçût plus que la garde au-dessus de l'épaule ; mais l'animal commençait à chanceler, en décrivant des courbes comme ferait un homme pris de vin ; puis il se mit à tourner sur lui-même, ce qui indiquait qu'il allait bientôt tomber. *Se marea ! Se marea !* (il se trouve mal !) cria la foule. Les *chulos* formèrent alors le cercle autour de lui et commencèrent à faire jouer leurs capes l'un après l'autre, de manière à accélérer encore le mouvement du taureau, qui ne tarda pas à s'affaisser sur lui-même.

Mais l'animal était encore vivant. Bien que ses yeux fussent devenus ternes et vitreux, bien que le sang coulât de sa bouche en abondance, il portait encore la tête droite. On eût dit qu'il ne voulait pas mourir. Nous vîmes alors arriver le *cachetero*, personnage tout de noir habillé, qui ne s'était pas montré jusqu'à ce moment ; car sa seule mission est de terminer d'un coup les souffrances du taureau, au moyen d'un petit poignard appelé *cachete*, de forme arrondie, dont la pointe va en s'élargissant et ressemble exactement à la lame d'un grattoir.

Le taureau, qui s'était couché le long des *tableros*, regardait d'un air impuissant les ennemis qui venaient de le combattre et qui tardaient tant à mettre un terme à son agonie : pendant ce temps-là le cachetero s'était glissé entre le taureau et la barrière, en suivant le rebord qui sert aux *toreros* à prendre leur élan ; se retenant de la main gauche, il se pencha vers le taureau et choisit un point entre les deux cornes ; sa main droite, armée du cachete, s'abaissa et se releva immédiatement ; aussitôt la tête de l'animal tomba lourdement à terre, comme frappée par la foudre ; le cachete avait traversé la moelle épinière, et la mort avait été instantanée.

Pour célébrer la mort du taureau, l'orchestre joua un de ces airs de danse andalous qui passionnent tant les Espagnols et qui sont si pleins d'originalité ; le public en accompagnait le mouvement saccadé en battant des mains. Deux *tiros* ou attelages de trois mules empanachées entrèrent au grand galop dans l'arène, et les garçons de service accrochèrent au *gancho*, crochet de fer préparé pour la circonstance, le taureau et un des chevaux morts ; cette opération ne s'accomplit pas sans quelque difficulté, car les mules, rétives comme à l'or-



Le cachetero. — Dessin de G. Doré.

dinaire, étaient impatientes de s'élancer avant que les victimes fussent accrochées au gancho. Elles partirent enfin à fond de train, excitées par de vigoureux coups de fouet, et guidées à droite et à gauche par deux *muchachos* qui les dirigeaient à grand'peine en se suspendant à leurs brides; puis on les vit reparaître autant de fois qu'il restait de corps à enlever.

Pendant l'entr'acte, — si on peut donner ce nom à l'intervalle de quelques minutes qui sépare la mort d'un taureau de la sortie du suivant, — les *naranjeros* recommencèrent à distribuer leurs oranges, et les marchands d'*orchata de chufas* ne purent suffire à étancher la soif des Valenciens assis aux tendidos; des garçons de service nivelèrent le sol de l'arène, tandis que d'autres couvraient de sable quelques mares qui indiquaient la place des chevaux enlevés.

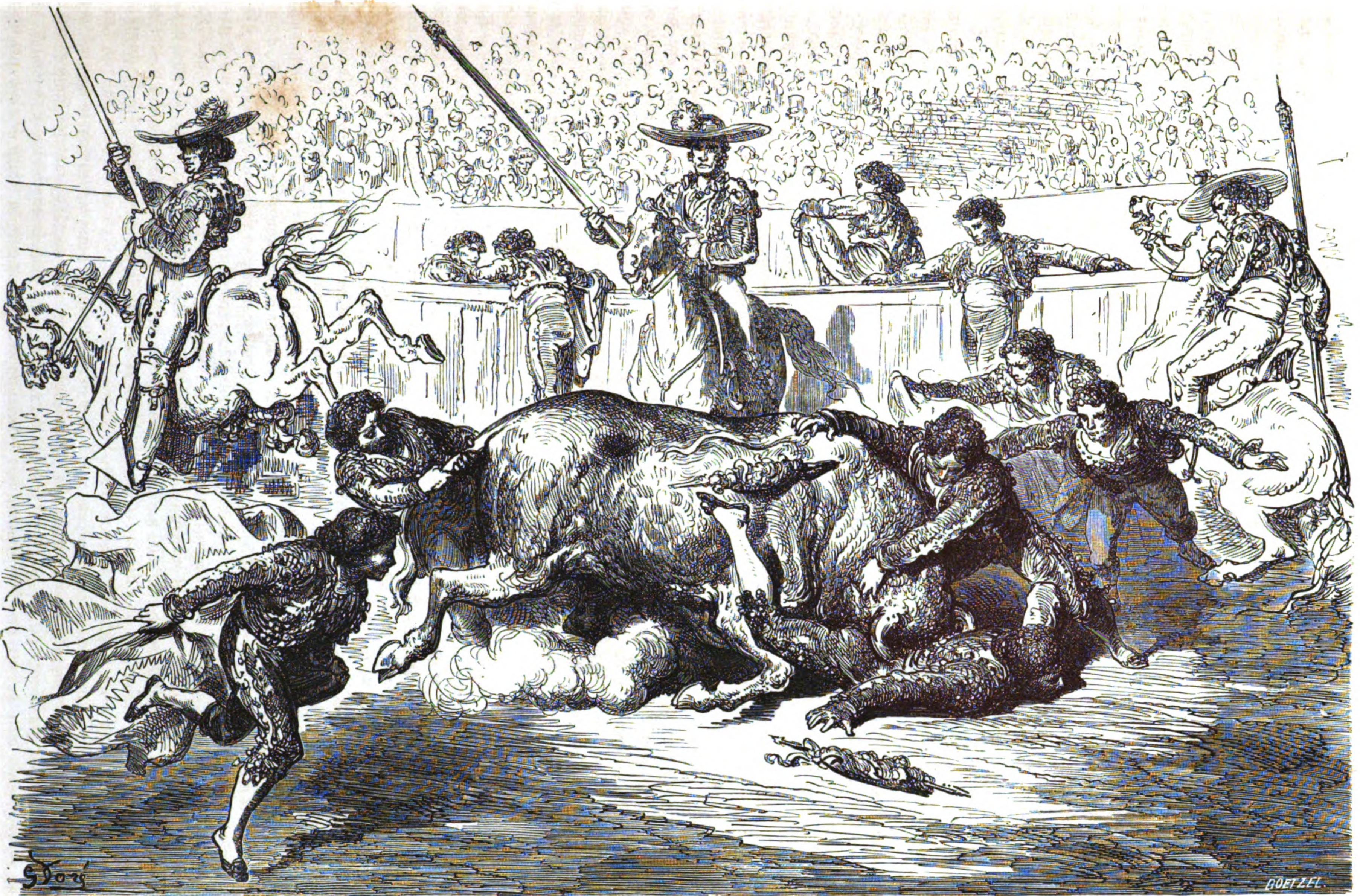
Ainsi qu'on vient de le voir, la lutte contre chaque taureau peut se diviser en trois parties bien distinctes, ou, si l'on veut, en trois actes : dans le premier, les *picadores* remplissent le rôle principal; le second est consacré aux exercices des banderilleros; quant au troisième, il est rempli par le diestro, l'habile par excellence, dont l'épée termine invariablement le drame par la mort du taureau. On consacre à chaque taureau un quart d'heure ou vingt minutes au plus, ce qui donne environ deux heures et demie pour la durée totale d'une course de huit taureaux.

La première fois qu'un étranger assiste à ces sanglants exercices, il est rare qu'il puisse se défendre d'une certaine émotion : un de nous ne put s'empêcher de pâlir à la première vue du sang, et fut obligé d'avaler un grand verre d'eau glacée pour se remettre. Quant aux Espagnols, généralement habitués à voir des combats de taureaux dès leur enfance, ils assistent à ce spectacle comme à un drame quelconque; on y voit un assez grand nombre de femmes et de jeunes filles, et il nous est arrivé bien des fois d'y apercevoir une mère allaitant son enfant.

L'arène étant déblayée, l'orchestre fut subitement interrompu par la fanfare criarde des clairons et le roulement sourd des *tamboriles;* la porte du *toril* s'ouvrit avec fracas, et le second taureau, annoncé sous le nom de *Cuquillo* (le coucou), fit son entrée dans le *redondel*. Le *coucou* ne plut guère, à première vue, aux aficionados, nos voisins; sa démarche un peu lourde n'annonçait pas un de ces taureaux qu'on appelle *boyantes*, *claros*, *sencillos*, c'est-à-dire francs et intrépides; il alla flairer successivement les deux picadores, qui lui administrèrent chacun un vigoureux coup de pique, sans qu'il parût se soucier de venger ces affronts; puis il se retira d'un air penaud à l'autre extrémité du cirque, où les chulos allèrent le relancer à grand renfort de capes. C'était décidément un taureau *cobarde*, *blando*, lâche et mou, et de plus *querenciado*. Ce dernier mot demande une explication particulière. Presque tous les taureaux affectionnent un endroit quelconque de l'arène et y reviennent de préférence, soit qu'ils refusent le combat, soit qu'ils veulent seulement jouir d'un instant de trêve; ceux qui abusent de la *querencia* qu'ils ont choisie sont flétris du nom de *querenciados :* le coucou était un de ceux-là. Cependant après avoir reçu avec résignation un certain nombre de *puyazos* de la main des picadores, il s'anima un instant et finit par leur tuer deux chevaux; mais, glorieux sans doute de ce bel exploit, il parut décidé à se reposer sur ses lauriers; aussi, dès que le clairon annonça qu'il était temps de poser les *banderillas*, les cris de *fuego! fuego!* (le feu) retentirent de toutes parts. Les banderillas de fuego étaient demandées au président de la place, qui les accorda aussitôt. Voici en quoi consiste le perfectionnement apporté à ces flèches de bois que nous avons déjà décrites : au lieu de papier frisé, elles sont garnies de différentes pièces d'artifices, disposées de manière à s'enflammer au moment où le fer pénètre dans la peau de l'animal.

Le malheureux Cuquillo reçut ses deux premières banderillas de fuego des mains du Gordito; à peine étaient-elles posées, qu'une longue traînée de feu siffla le long de ses flancs et fut bientôt suivie de l'explosion de plusieurs de ces bruyants pétards qu'on appelle des *marrons;* deux autres banderillas de feu ne tardèrent pas à prendre place à côté des premières, et furent encore suivies d'une troisième paire; l'animal beuglait en tournant sur lui-même, partait au galop, puis s'arrêtait pour repartir de nouveau, furieux d'être en même temps écorché par le fer, grillé par la poudre et étourdi par le bruit; cela n'empêcha pas un des banderilleros de vouloir lui poser une quatrième paire; mais une seule banderilla le toucha, et en touchant à terre éclata sous son ventre, ce qui mit le comble à sa rage. On sonna enfin la mort, et le *sobresaliente*, c'est-à-dire l'espada remplaçant, l'espada doublure, après avoir prononcé son *brindis* devant le président et jeté sa montera en l'air, se prépara à tuer le taureau. Après plusieurs *pases de muleta*, il lui fit quelques *pinchazos*, ou piqûres, dont une ayant porté sur un os, faussa son épée, ce qui souleva quelques murmures de mécontentement parmi les amateurs les plus sévères; sans se déconcerter, le sobresaliente redressa du bout de son pied la lame dont il avait appuyé la pointe sur la terre, et donna au Cuquillo une estocade plus heureuse, qui ne tarda pas à lui faire rendre le sang; bientôt le cachetero apparut de nouveau et recommença son office de bourreau; puis les mules vinrent, suivant le cérémonial obligé, enlever les chevaux et le taureau.

Sans vouloir passer en revue tous les incidents qui se produisirent pendant le reste de la course, nous en signalerons quelques-uns qui méritent d'être rapportés : ce fut d'abord la réapparition inattendue du *picador* Calderon qui, on se le rappelle, avait été emporté sans connaissance dès le commencement de la course. Il semble vraiment que les *picadores* ne soient pas faits de la même étoffe que les autres hommes : ils sont tellement habitués à recevoir à chaque instant des coups et des horions, qu'ils paraissent insensibles aux chutes les plus formidables. La moitié de la figure de Calderon disparaissait sous un bandeau qui soutenait les compresses



Un banderillero en danger. — Dessin de G. Doré.

appliquées sur sa blessure. Ce bandeau, la maigre haridelle qui lui servait de monture, la longue pique qu'il brandissait de la main droite, tout lui donnait une certaine ressemblance avec l'ingénieux Hidalgo de la Manche monté sur Rossinante. Résolu à venger sa blessure, il se plaça le plus près du *toril* pour recevoir le premier choc du *Brujo* (le sorcier) le troisième taureau, et il s'en tira le mieux du monde, aux applaudissements d'un public sympathique, au moyen d'un vigoureux *puyazo* qui fit couler quelques filets de sang ; à partir de ce moment, Calderon, échauffé par les bravos, et poussé par l'amour-propre qui est commun à tous les toreros, tint à se surpasser lui-même, et sa terrible *pua* ne laissa pas de repos au taureau ; on eût dit que cet homme, qui venait d'avoir le crâne fendu, avait à peine reçu une égratignure. Il est vrai que ses camarades l'avaient beaucoup engagé à ne pas reparaître sur l'arène ce jour-là, mais il n'y voulut jamais consentir. On aurait de la peine à se faire une idée de l'obstination extraordinaire que montrent souvent les toreros dans des circonstances analogues. Ainsi un torero bien connu, Roque Miranda, surnommé Rigores, ayant reçu un jour trois coups de corne dans la plaza de Madrid, voulut figurer peu après dans une course qui se donnait à plus de cent lieues de là, à Bilbao : bien qu'il s'en fallût de beaucoup qu'il ne fût guéri, il entreprit ce long voyage ; mais le célèbre Montès ne voulut jamais lui permettre de prendre l'épée, et l'engagea à retourner à Madrid. Peu de temps après il prit part à une *corrida* dans l'amphithéâtre de cette ville ; mais ses blessures, à peine fermées, s'envenimèrent, et il mourut après avoir subi deux cruelles opérations.

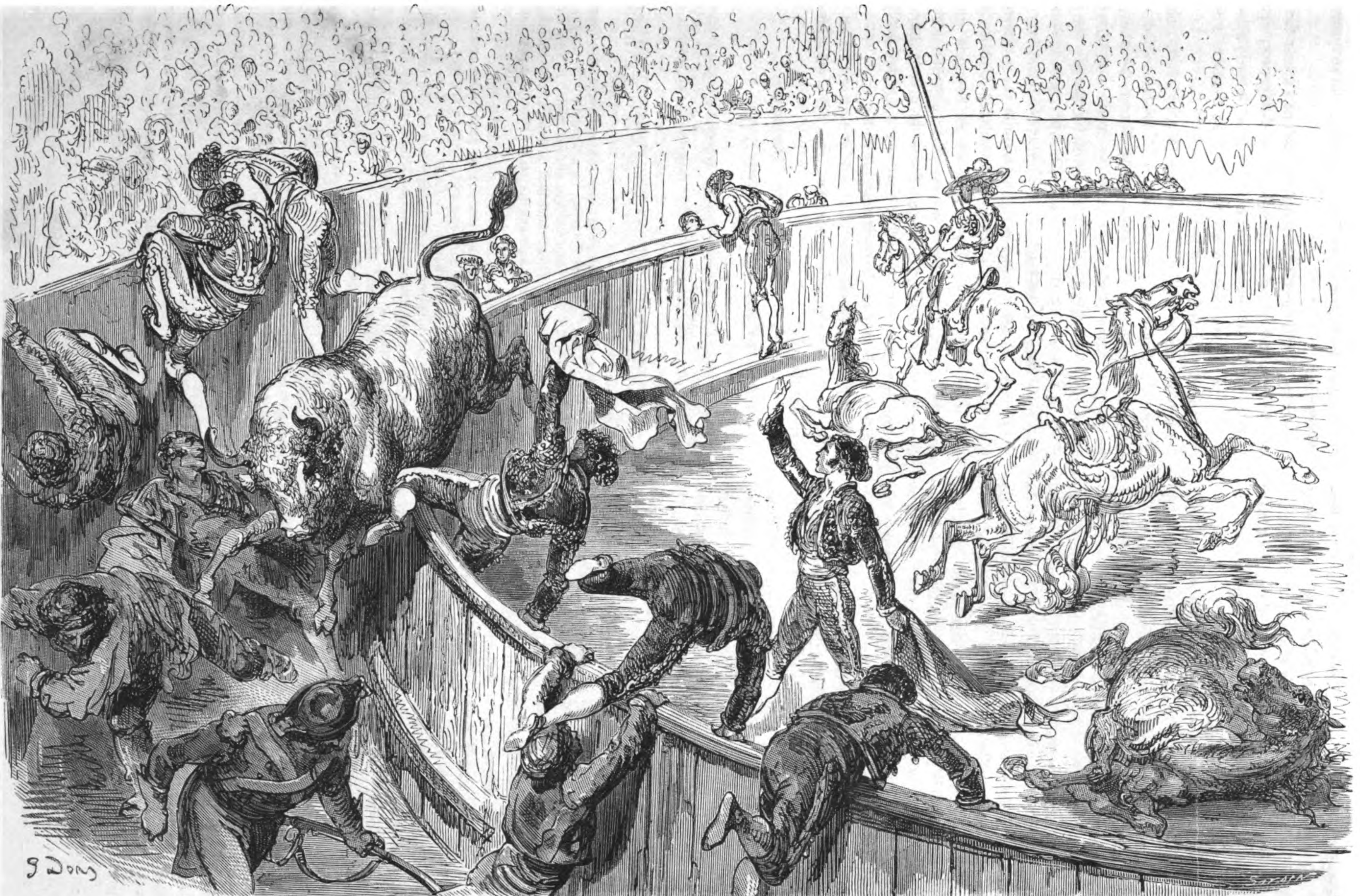
La course continuait avec un entrain parfait ; le Tato, poussé à la fois par l'ardeur de la jeunesse et par une vraie passion qu'il professe pour son art, se multipliait et se trouvait toujours prêt à secourir un des *toreros* au moment du danger : ce jour-là fut, au dire d'*aficionados* très-experts, un des plus brillants de sa carrière tauromachique : il nous donna des *suertes de capa* des plus brillantes et des plus difficiles ; ces jeux de cape, très-variés, sont désignés par des noms particuliers, et s'emploient suivant les allures de chaque taureau ; ainsi nous le vîmes exécuter la *suerte de espaldas*, qu'on appelle ainsi parce que le *diestre* se place devant l'animal en lui présentant les épaules, puis, grâce à un mouvement rapide, le laisse passer à côté de lui ; nous vîmes encore la *suerte á la navarra*, une des plus gracieuses, et celle *de las tijeras* ou des ciseaux, qui consiste à s'embosser en face du taureau en se croisant les bras. Dans ces différents exercices, le Tato déploya une grâce et une assurance qu'aucun autre torero ne saurait égaler. Quand arriva le moment de tuer le troisième taureau, il l'immola d'un superbe coup d'épée qu'on appelle *mete y saca*, littéralement met et retire ; c'est-à-dire qu'après avoir enfoncé la lame jusqu'aux trois quarts il la retira de suite et la conserva à la main.

Le quatrième taureau était attendu par les spectateurs avec une très-grande impatience, car on avait annoncé que le *Gordito* devait lui poser une paire de *banderillas sentado*, c'est-à-dire assis sur une chaise. La chose nous paraissait difficile, pour ne pas dire impossible, et il nous tardait aussi de voir comment le fameux *banderillero* se tirerait d'un tour de force aussi dangereux ; le clairon annonça enfin le moment attendu, et nous vîmes un garçon de service apporter une chaise grossière recouverte en paille, qu'il plaça au milieu de l'arène. Le *Gordito* vint s'y asseoir, et ses deux dards à la main, il attendit d'un air souriant le choc de l'aninal (voy. p. 337) : celui-ci, attiré par les capes des *chulos*, ne tarda pas à prendre le Gordito pour point de mire. Des milliers de poitrines palpitaient à la pensée du danger auquel l'exposait sa témérité. Le taureau se précipita bientôt, faisant voler sous ses pas des tourbillons de poussière ; quand il ne fut plus qu'à deux pas de la chaise, un immense cri de terreur retentit dans tout l'amphithéâtre ; nous eûmes à peine le temps de voir le Gordito élever les bras et se jeter rapidement de côté en faisant une pirouette ; puis le taureau, doublement furieux de se sentir piqué par le fer et de voir son ennemi lui échapper, fit voler la chaise en l'air à plusieurs reprises et continua sa course, chaque flanc orné d'une superbe *banderilla*.

Dire l'enthousiasme provoqué par l'intrépidité et l'adresse du Gordito serait chose impossible : il va sans dire qu'une nouvelle avalanche de chapeaux tomba sur l'arène avec des centaines de cigares, que le banderillero s'empressa de partager avec ses camarades.

Bientôt après un autre incident, qui faillit avoir un dénoûment fatal, vint émouvoir de nouveau l'assemblée. Un des banderilleros, au moment où le *clairon* venait de donner le signal de la mort, eut la malheureuse idée de vouloir poser encore une paire de banderillas ; mais ayant fait un faux pas, il glissa et tomba la face contre terre, les bras étendus en avant ; il n'avait pas encore eu le temps de se relever, que les chulos étaient déjà venus à son secours, les uns attirant le taureau au moyen de leurs capes, un autre le saisissant par la queue. Cependant la tête de l'animal venait de s'abaisser vers le malheureux, qui fut enlevé au bout des cornes, les bras et les jambes pendantes ; tout le monde le crut perdu en le voyant ainsi suspendu aux cornes du taureau, qui avait déjà fait deux fois le tour de l'arène en le secouant d'une manière furieuse. Tout à coup, le pauvre diable tomba à terre sans mouvement, et le taureau continua sa course, emportant au bout de ses cornes quelques lambeaux de satin. Voici ce qui s'était passé : le banderillero, par un bonheur providentiel, avait eu sa ceinture et sa veste accrochées par les cornes de l'animal, qui, à force de saccades, les avaient déchirées, envoyant l'homme rouler à quelques pas. Étourdi par sa chute, il fut relevé par ses camarades qui s'assurèrent, à leur grand étonnement et à celui du public tout entier, qu'il n'avait pas reçu la moindre blessure.

Cet accident nous fit penser à l'eau-forte de Goya, qui représente la mort de Pepe-Illo, dans le cirque de Madrid ; seulement, le malheureux torero était tombé sur le dos : ce fut une mort affreuse ; bien que ses entrailles



Taureau franchissant la barrière. — Dessin de G. Doré.

sortissent de son corps et qu'il eût plus de dix côtes brisées, il eut encore la force de chercher à saisir les cornes du taureau ; mais, lancé en l'air à plusieurs reprises, il ne tarda pas à rester inanimé sur la place. La course ne fut interrompue qu'un instant, et Pedro Romero fut chargé de tuer le taureau à sa place.

Le cinquième taureau, le *Sevillano*, fut tué sans incidents particuliers; ensuite vint le *Judio*, le juif, qui était un taureau sauteur, de ceux qu'on appelle *de muchas piernas*, ce qui signifie mot à mot, de beaucoup de jambes; plusieurs fois il essaya inutilement de franchir la barrière, mais il y réussit enfin, et sauta d'un seul bond par-dessus les *tableros ;* tous ceux qui se trouvaient dans la *valla*, ou couloir intérieur, s'empressèrent de sauter dans l'arène ou de grimper vers les gradins. Le taureau, resté seul dans le couloir, s'y promena quelque temps, accompagné de nombreux coups de canne que lui portaient de leur place les spectateurs des *delanteras;* mais il ne tarda pas à rentrer dans l'arène par une des portes qu'on venait d'ouvrir et qui se referma aussitôt sur lui.

Goya, dont la pointe a reproduit la plupart des incidents de la tauromachie, a représenté un taureau sauteur, qui, après avoir franchi la barrière, est arrivé jusque sur les tendidos garnis de spectateurs : plusieurs sont déjà étendus morts à ses pieds, d'autres prennent la fuite, épouvantés; au milieu de cette scène de carnage se tient le taureau, portant embroché sur ses deux cornes le corps inanimé de l'alcalde de Torrejon. Une autre planche de Goya rappelle le tour de force que nous vîmes faire au Gordito, c'est celle qui a pour titre : Témérité de Martincho dans le cirque de Saragosse. Cet espada, assis sur une chaise, et les pieds retenus par des entraves de fer, est armé, au lieu de banderillas, d'une épée qu'il saura plonger dans l'épaule du taureau, en évitant, malgré ses entraves, le choc de l'animal.

Le septième taureau, le *Perdigon*, venait d'être tué, non sans peine, car il s'était vigoureusement défendu, malgré le nom pacifique de *Perdreau* qu'on lui avait donné. Quant au huitième et dernier, il avait nom *Zapatero*, le savetier. Le Gordito termina dignement sa tâche en exécutant par-dessus son dos le *salto de la garrocha*, ou *salto trascuerno*, saut qui s'exécute au moyen d'une longue perche, exactement comme s'il s'agissait de franchir un fossé; Calderon venait déjà d'enlever du bout de sa pique la *divisa* du *Zapatero*, et quand retentit le signal de la mort, le public demanda au Tato de le *descabellar*. La *suerte de descabellar* consiste à piquer le cervelet de la pointe de l'épée au moment où le taureau baisse la tête; il meurt alors comme s'il était frappé par la main du *cachetero*. Cucharès, qui excellait dans cette suerte, l'a apprise au Tato, son gendre; celui-ci voulut montrer qu'il avait profité des leçons du célèbre espada, et le taureau foudroyé tomba à genoux devant son vainqueur.

La course était terminée : en un instant l'arène fut envahie par les gens du peuple, qui s'empressèrent d'aller toucher le taureau de la main; puis la foule s'écoula peu à peu, chacun appréciant à sa manière les divers incidents de la journée.

Ce n'est pas ici le lieu d'examiner le côté moral des courses de taureaux; il est certain qu'elles sont très-attaquables à un point de vue très-digne de considération. La Société protectrice des animaux flétrirait assurément la manière cruelle dont des chevaux inoffensifs sont voués à la mort, et il n'est pas d'étranger qui ne soit saisi de dégoût à la vue d'une semblable boucherie; nous avons vu des personnes qui finissaient par prendre plus d'intérêt au sort de ces malheureux chevaux qu'à celui des toreros eux-mêmes. Il existe en Espagne un parti assez nombreux contre les corridas; cependant ce divertissement, dont il n'est pas facile de nier la barbarie, fait tellement partie des mœurs nationales, qu'il y a lieu de douter qu'il disparaisse de sitôt.

Il est très-probable que dans cent ans on écrira encore contre les combats de taureaux, et qu'il y aura encore des toreros [1].

Ch. DAVILLIER.

(La suite du voyage à un autre volume.)

1. Un écrivain français d'un très-grand mérite a défendu et loué les combats de taureaux en Espagne. Voici un passage de cette apologie où nos lecteurs ne verront, j'espère, qu'un ingénieux paradoxe :

« .... La guerre cesse ; le taureau épuisé se retire ; le cirque vomit la foule par ses trente bouches; l'ombre oblique envahit la scène; la nuit est arrivée.

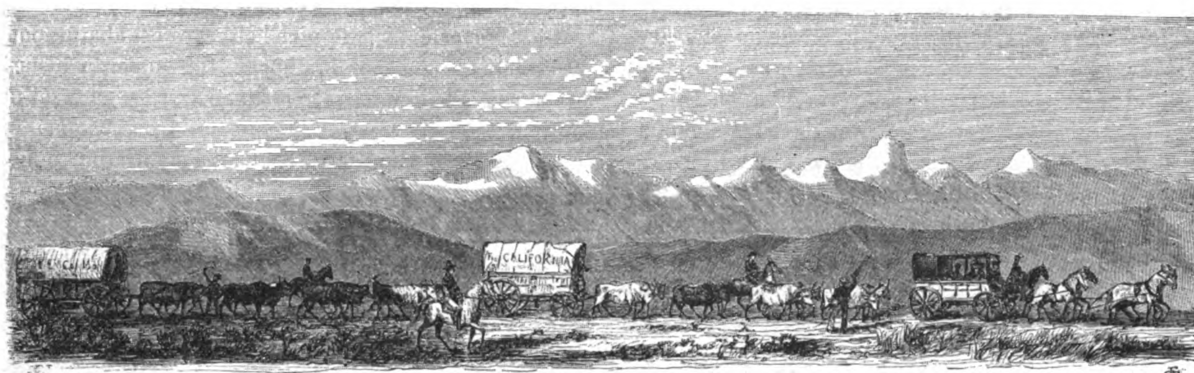
« Je reste seul cloué à mon banc; tous mes membres sont brisés par la fièvre. Ce mélange de meurtre, de grâce, d'enchantement, de danse, me laisse dans l'accablement et la stupeur. Je vois encore ce sang, ces sourires, ces horribles blessures, ces odieuses agonies,... j'entends ces mugissements et ces rêves ! Je passe du cercle des centaures du Dante au ciel du Coran. Jamais songe ne m'a porté si rapidement aux deux extrémités de l'infini.

« Ce matin, je ne comprenais pas que les yeux des femmes espagnoles pussent s'arrêter sur cette arène ; en ce moment, il me semble qu'il n'est pas une héroïne de Calderon, de Lope de Vega, de Rojas, qui n'ait assisté, au moins une fois, à une *corrida de novillos*. C'est dans cet amusement qu'elles ont trempé de bonne heure leur âme tragique. La Chimène du *Cid* n'a-t-elle pas une goutte de sang de taureau dans le cœur ? Qui voudrait le jurer après avoir lu les romances ?...

« Ce spectacle si fortement enraciné dans les mœurs n'est pas un amusement, c'est une institution. Elle tient au fond même de l'esprit de ce peuple. Elle fortifie, elle endurcit, elle ne corrompt pas. Qui sait si les plus fortes qualités du peuple espagnol ne sont pas entretenues par l'émulation des *toros*, le sang-froid, la ténacité, l'héroïsme, le mépris de la mort. Dans les légendes du Nord, Siegfried, pour être invincible, se baigne dans le sang du monstre.

« Ni le souffle du midi, ni la galanterie des Maures, ni le régime monacal n'ont pu amollir l'Espagne, depuis qu'elle reçoit l'éducation du centaure. De combien de jeux dissolus ces jeux robustes ne l'ont-ils pas préservée ? toujours le taureau a combattu avec elle. Ornez son front d'une devise d'argent et d'or ; il a vaincu Mahomet, Philippe II, Napoléon !

(EDGAR QUINET, *Mes vacances en Espagne.*)



Caravane de Mormons. — Dessin de Chassevent d'après M. Stansbury.

VOYAGE A LA CITÉ DES SAINTS,

CAPITALE DU PAYS DES MORMONS,

PAR M. LE CAPITAINE RICHARD BURTON[1].

186c. — TRADUCTION ET DESSINS INÉDITS.

I

De Saint-Louis (Missouri) aux défilés des montagnes Rocheuses. — Bagage du voyageur. — Routes de l'Utah.

Séjournant en Amérique, à Saint-Louis, au mois de juillet 1860, je résolus de me rendre en Californie et d'ajouter, chemin faisant, sur la liste des villes saintes que j'avais déjà visitées, Memphis, Bénarès, Jérusalem, la Mecque et Rome, le nom de la nouvelle Sion.

Cette résolution arrêtée, j'échangeai contre la modeste somme de cent soixante-quinze dollars (environ neuf cent cinquante francs) un billet pour la malle de l'Ouest, qui part tous les mardis de Saint-Joseph ou de Saint-Jo, comme on dit irrévérencieusement dans ce pays. Puis je me munis de quelques provisions, telles que sucre, thé, cognac et tabac, et je modifiai mon bagage selon les conseils des gens expérimentés.

Je fis trouer par le milieu une couverture en caoutchouc, afin de pouvoir m'en servir comme d'un poncho. De plus j'eus soin de la faire garnir dans sa longueur de boutons et de bouclettes se correspondant; enfin on y ajouta une courroie dans le sens opposé, de façon qu'il fût possible de la convertir en portemanteau, objet indispensable de l'équateur au pôle.

J'aurais dû me procurer aussi une robe de bison en manière de bois de lit; j'ignorais que ce fût nécessaire, et j'y suppléai par emprunt. Ce fut toutefois un oubli regrettable; avec ce meuble, une couverture et une redingote pour traversin, on peut défier les odieux couchers des stations.

En fait d'armes, j'emportai deux revolvers. De Saint-Jo à Placerville ou à Sacramento, le pistolet ne doit pas quitter un instant la droite du voyageur (il y est plus sous la main que de l'autre côté), ni le *bowie* (grand couteau) déserter sa gauche; en cas de lutte avec les Indiens ou avec d'autres, ce qui est toujours imminent, l'avance d'une seconde peut lui sauver la vie.

Comme ressources littéraires, j'emportais, outre les guides indispensables, les *Découvertes* de Frémont, de Stansbury, de Gunnison, et un choix des pamphlets les plus violents qu'aient inspirés l'attaque et la défense du mormonisme.

Pour écrire et pour dessiner, j'étais muni de carnets à feuilles métalliques de cinq pouces de longueur servant à la fois d'albums et de livres de notes, et d'une écritoire de voyage, dont un fermoir à ressort remplaça la serrure, afin d'éviter l'emploi de cette invention barbare que l'on appelle une clef.

Pour instruments de précision, j'avais un sextant de poche à double face, inventé par M. George, membre de la Société géographique, et admirablement exécuté par MM. Cary; un horizon artificiel en verre noir, avec niveaux d'eau; des boussoles de nuit et de jour, et une boussole portative à la chaîne de montre (s'il n'est pas orienté, le voyageur a mal aux nerfs); un thermomètre de poche, et un autre à eau bouillante; et à la place d'une bonne jumelle, fort utile pour les objets d'ici-bas, un télescope sans valeur, qui devait me faire voir les satellites de Jupiter et ne me montra qu'une chose: c'est qu'il ne faut pas toujours ajouter foi à la parole d'un opticien.

Celui qui voyage dans la Prairie ne tient pas à la toi-

1. Nos lecteurs connaissent déjà M. le capitaine Richard Burton, aujourd'hui consul d'Angleterre dans la baie de Biafra (golfe de Guinée). Nous avons publié le récit de son ***Voyage aux grands lacs de l'Afrique centrale*** (46e, 47e et 48e livraisons de notre deuxième volume).

lette ; une chemise de flanelle d'une couleur sombre, portée par-dessus l'article normal, est ce qu'il y a de plus commode. Pas de bretelles, mais une large ceinture en cuir, où se placent le revolver, le bowie ou cure-dent de l'Arkansas : un long couteau à lame étroite et à charnière. Le vêtement inférieur doit être garni au fond et dans l'entre-jambes d'une bonne peau de daim, si l'on ne veut pas qu'il soit bientôt usé, et le bas doit en être recouvert par la botte, suivant l'usage sensé de nos grands-pères, qui n'avaient pas eu l'idée ridicule de faire protéger le cuir par le drap. Les moccassins ont l'agrément des pantoufles quand il fait chaud, mais ils ne valent rien dans les lieux humides, attendrissent les pieds, et facilitent les entorses. Quelques voyageurs tiennent aux chaussettes, bien qu'elles tiennent les pieds froids, et en emportent six paires. Le mouchoir de poche est inconnu dans la Prairie ; certaines gens, néanmoins, sont mal à leur aise quand cet objet leur manque, n'ayant pas l'habitude de se moucher à la façon du père d'Horace.

Ces précautions prises et quelques autres encore, je montai, le 7 août 1860, dans le véhicule qui devait être ma demeure pendant près de trois semaines, et je commençai mon nouveau pèlerinage.

Je vous épargnerai, lecteurs, les détails de mes débuts, mes stations aux forts Indépendance, Kearny et Laramie, mes rares rencontres avec les hôtes naturels de la Prairie, Indiens et bisons, et franchissant, par la porte du Diable (*Devil's gate*), les passes des montagnes Rocheuses que domine le pic Frémont (voy. p. 356), je ne m'arrêterai pour solliciter votre attention qu'à cinq ou six milles de la rivière Verte, où l'on rencontre la borne qui porte d'un côté le nom d'Orégon, de l'autre celui d'Utah ; ici nous sommes sur la terre de Déséret.

Le *ranch* ou station, où nous arrivons à six heures et demie, et qui se trouve au bord de la rivière, est la demeure de M. Macarthy, notre cocher. Fils d'un Écossais établi en Amérique, ce dernier a conservé des marques nombreuses de son origine, telles que des taches de rousseur et des cheveux qu'on peut se hasarder à qualifier de rouges ; peut-être aussi est-il un peu trop enclin à vider « encore une fois la coupe de l'amitié. » Il a dernièrement épousé une Anglaise, la fille d'un ouvrier de Birmingham, qui se rendait à la nouvelle Sion, et qui, avant la fin de son pèlerinage, ayant perdu la grâce, selon une des formules comminatoires de la foi nouvelle, devra être souffletée par Satan pendant un millier d'années pour avoir épousé un gentil.

Cette station a l'odeur indescriptible des villages hindous, ce qui tient probablement à l'emploi des peaux de bison et à la présence du bétail : on y voit des moutons, des chevaux, des mulets, et quelques vaches tellement fringantes qu'il est impossible de les traire. L'endroit où est placé le ranch produit, au milieu de cette plaine aride, l'effet d'une oasis ; il est pourvu d'une herbe épaisse, couvert de saules, d'arbustes et de fleurs, parmi lesquelles se remarquent des astères, des géraniums et des crucifères de différente espèce. Quelques arbres, spécialement des trembles, s'élèvent encore auprès de la maison ; ils diminuent tous les jours, et il y en a peu qui aient conservé leur feuillage. En d'autres pays, leur ombre, d'autant plus précieuse qu'elle est rare, les aurait fait respecter ; ici, le plus bel arbre est abattu, pour peu qu'on ait besoin d'une bûche. L'homme de l'Ouest a pour les bois une horreur instinctive ; c'est chez lui un sentiment héréditaire ; il attaque un arbre comme un basset casse les reins à un chat, et l'admirable cognée qu'il s'est faite aiguise encore le désir qu'il éprouve d'en finir avec les patriarches de la forêt.

Le Green River est le Rio Verde des Espagnols, qui l'ont appelé ainsi à cause de ses bords plantés de grands arbres et de ses îlots verdoyants. Les Yutas le nomment Piga Ogoué, ou la grande eau. Pour les autres Indiens, c'est la Sitskidiagi, ou rivière de la poule de prairie. Au moment de notre passage, son niveau est au plus bas ; sa largeur n'est que d'une centaine de mètres, et sa profondeur de quatre-vingt-dix centimètres. Dans la saison des crues, elle a deux cent quarante mètres de large. On ne peut, à cette époque, la franchir qu'en bateau ; et lorsque la route est sûre, le passeur va jusqu'à gagner cinq cents dollars par semaine, que souvent il dissipe en un jour. En certains endroits, les berges ont une hauteur de neuf mètres. La vallée peut avoir une largeur moyenne de trois milles.

C'est une eau rapide que celle de la rivière Verte ; elle coule à flots pressés comme si elle n'avait pas de temps à perdre, et, à vrai dire, elle a du chemin à faire. Sa longueur, son volume, sa direction lui donnent le droit d'être regardée comme la source du Colorado, qui, plus large que la Colombia, est aussi plus important. Il reste encore à explorer la partie supérieure du premier de ces deux fleuves, surtout les deltas compris entre le Colorado et ses divers affluents, tels que la Grande-Rivière et l'Yaquisilla, dont les trappeurs font de merveilleux récits. Le capitaine Gove, alors à Camp-Floyd, m'a dit qu'une expédition dans ces parages avait été souvent projetée. Vingt-cinq ou trente hommes bien armés, pourvus de bateaux à air, pourraient franchir sans crainte le pays indien, où les tribus sont clair-semées. Un rapport fidèle sur cette région, qui n'est connue jusqu'à présent que par des on dit plus ou moins fabuleux, tels que des vallées ayant pour enceinte des rocs inaccessibles et renfermant des trésors inouïs, des cités indiennes, etc., ne serait pas moins utile qu'intéressant. Je ne recommande pas l'entreprise aux voyageurs européens ; les États-Unis ont organisé depuis longtemps un corps d'ingénieurs topographes, composé d'hommes savants et pratiques, ayant fait des études spéciales, à qui l'on peut abandonner en toute sécurité le soin de pareilles expéditions.

L'excessive aridité du sol diminue sur les bords du Rio Green ; on y voit apparaître la gentiane et diverses plantes aromatiques. L'obione, qui me rappelle un peu le camel-thorn du Sindh (acacia de la girafe), est moins foncée qu'ailleurs et sa verdure franche contraste d'une manière avantageuse avec les teintes glauques de l'éternelle armoise.

Un jeune taillis éveille notre attention par la quantité d'ossements dont il est jonché; c'est là, nous apprend Macarthy, que le deuxième régiment de dragons campait en 1857, et perdit un nombre considérable de chevaux tués par le froid et le manque de fourrage. Les loups et les cayotes semblent avoir gardé le souvenir de cette abondante curée et font de cet endroit un lieu de prédilection; nous les voyons par troupes à la crête des plis de terrain, d'où ils découvrent tout ce qui peut ajouter à leur maigre pitance.

Ici, la température, comme celle de toute la région comprise entre la passe du sud et la ville du lac Salé, est une exagération du climat italien : des journées brûlantes, des nuits fraîches, une atmosphère d'une pureté et d'une transparence incomparables.

Nous rencontrons sur la route une bande d'émigrants composée de trois cent cinquante-neuf individus; elle est accompagnée de trente-neuf chariots et a pour capitaine le patriarche du mormonisme, John Smith, fils aîné d'Hyrum Smith, l'un des frères de Joseph. Encore enfant lors de la sanglante affaire de Carthage[1], ce neveu du prophète échappa au massacre avec la couronne du martyre, et fut élevé au patriarcat[2] le 18 février 1855. Il a le teint blanc et les cheveux blonds. Les gens qu'il conduit reçoivent avec reconnaissance les quelques denrées que nous pouvons leur offrir.



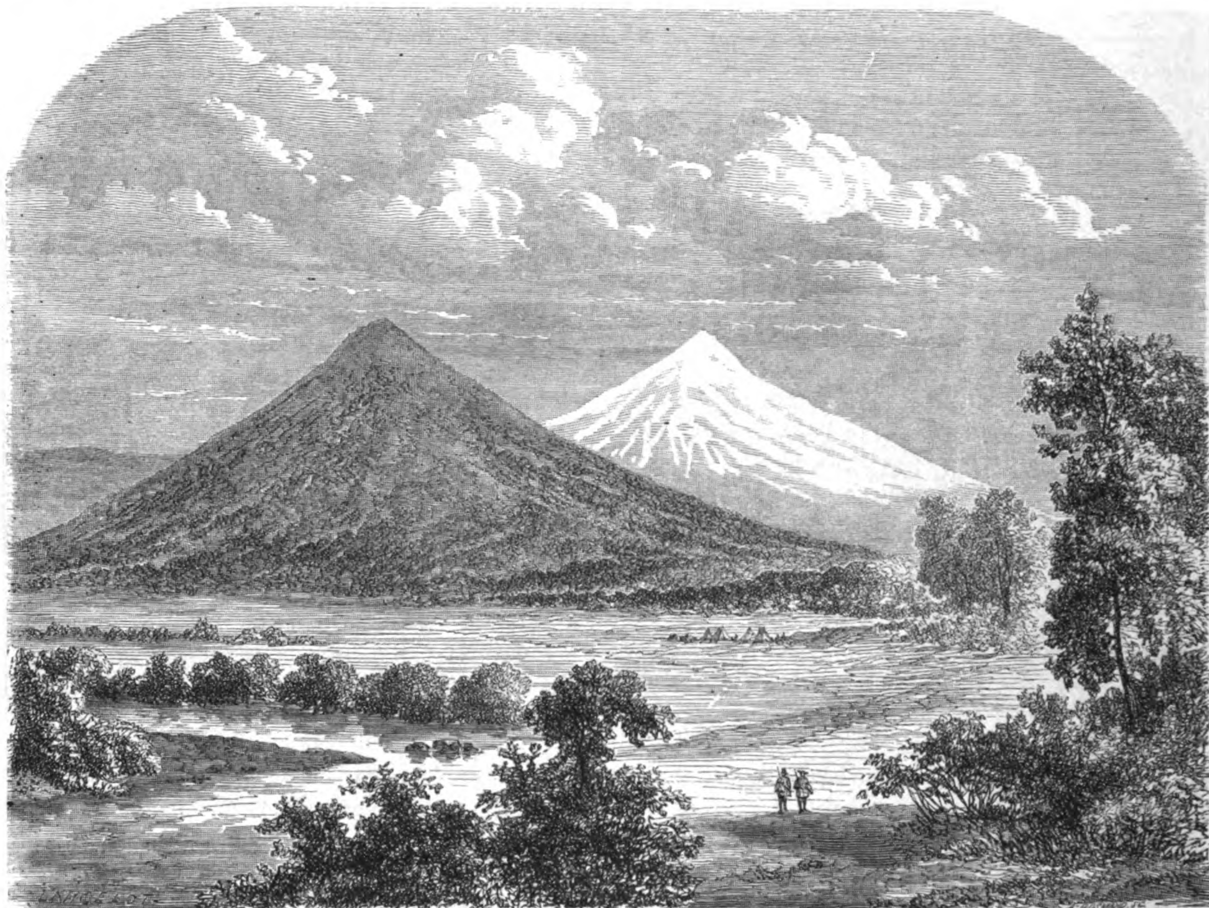
Dépassant les Mormons nous arrivons à une descente qui paraît avoir à peu près une inclinaison de 35° et nous fait mettre pied à terre; on a essayé d'y tracer un chemin en zigzag, et dans les endroits où il forme des angles trop aigus, on a entassé des pierres en guise de parapets, pour le salut des chariots. Arrivé au bas de la montagne, la route gravit une nouvelle côte, redescend, traverse un fond boisé, franchit le Big Muddy, et nous fait gagner Little Muddy creek, où nous arrivons à midi et quart, et où nous trouvons une station. Ces deux criques vont tomber dans la fourche de Hams qui est une branche du Green River; suivant les lois de l'antithèse fréquemment appliquées dans cette région, les eaux de ces deux rivières qu'on appelle *bourbeuses*[3] ont la transparence du cristal et permettent de distinguer jusqu'au moindre caillou du lit où elles coulent.

Le ranch est tenu par un Canadien, brave garçon, actif, jaseur et plein de gaieté, marié à une Anglaise aigre-douce; peut-être la chaleur — nous avons trente-cinq degrés à l'ombre — a-t-elle tourné le caractère de cette pauvre femme; heureusement elle n'a pas produit le même effet sur le lait et la crème qui, tous deux,

1. Voyez page 390.
2. Il succédait à John Smith, qui mourut le 23 mai 1854, et qui avait eu Hyrum Smith pour prédécesseur.
3. *Muddy*, bourbeux, fangeux, vaseux.

sont d'une qualité exceptionnelle. Le Canadien Jean-Baptiste me prenant tout d'abord pour un Français de France, créature qui à ses yeux est voisine des anges, m'accable de questions relatives à l'Empereur qu'il a soin de confondre avec le premier Napoléon, et bien que je l'aie désabusé quant à mon origine, il est tellement enchanté de mes réponses, que pour la première fois depuis que je suis en Amérique je trouve un homme disposé à oublier le tout-puissant dollar.

Un quart d'heure après notre arrivée à Little Muddy, l'ambulance repart et nous entrons dans un pays nouveau, entrecoupé de falaises, de promontoires et de dépressions, complétement nu par endroits, couvert ailleurs d'une végétation épaisse. Des collines bizarres, des escarpements de terre rouge, coiffés d'une argile qui a l'air de neige, sont revêtus d'un manteau de pins et de sapins, mêlés de trembles, dont le feuillage d'un vert-poireau éclatant chamarre la teinte sombre et uniforme. A cette bigarrure de l'effet le plus étrange, s'ajoute la singularité des lignes du sol : les plis se rejoignent, divergent, se croisent, courent parallèlement, laissant entre eux des divisions profondes. C'est dans l'un de ces ravins herbus, et d'une largeur inusitée, que sourdent les Copperas Springs. Notre chariot serpente au flanc d'une crête, il dépasse rapidement deux pauvres Mormons, un homme et une femme, qui conduisent un bœuf estropié, marchant à pas de limace, et, après une longue ascension, il arrive au sommet de la montagne du Tremble.



Le pic Frémont (neigeux), à l'entrée des montagnes Rocheuses. — Dessin de Lancelot d'après les *Reports of exploration*.

D'après les conducteurs de chariot, cette montagne serait de trois cents mètres plus élevée que South Pass, ce qui porterait son altitude à deux mille cinq cents mètres : chiffre qu'il faudrait, suivant d'autres autorités, réduire à deux mille trois cent soixante-dix. La descente est longue et si rapide que lorsque le morceau de bois, qui nous enraye, sort de la vieille semelle de botte qui l'empêche de prendre feu, j'éprouve un saisissement accompagné de sueur froide.

Une végétation luxuriante borde la route : nous y remarquons des chênes noirs, des négundos acéroïdes de la plus grande taille, placés entre des cerisiers de Virginie à l'étage supérieur, et un fourré d'amélanchiers du Canada. La pente devient décidément périlleuse, et nos glissades (un convoi de Mormons dégringole avec nous) sont de nature à nous faire éprouver un sentiment de profonde satisfaction lorsque nous nous trouvons en bas sains et saufs.

Le train qui nous accompagne a pour chef un capitaine murphy, qui déploie la bannière de l'Union ; c'est l'unique témoignage de fidélité au gouvernement fédéral que nous ayons vu dans les plaines. Ces émigrants ont quitté Council-Bluffs (Missouri) le 20 juin, beaucoup plus tard que d'habitude, et malgré la fatigue du voyage

écrite sur leur figure bronzée par le vent et le soleil, ils ont l'air bien portant.

Mis en joie par la façon victorieuse dont nous avons triomphé jusqu'ici des difficultés du chemin, nous plaisantons un vieux bonhomme du Yorkshire, nouveau Cœlebs courant à la polygamie à une époque où il est bien tard pour profiter de l'institution. Nous rions également d'une négresse entre deux âges qui, malgré son effroyable laideur, espère gagner une place en paradis, et que nous prévenons charitablement de sa méprise, en lui disant que la postérité de Cham est rejetée de la communion des Saints.

Le soleil commence à décliner lorsque nous arrivons à la crique sulfureuse; elle coule au pied du Rim-base[1], montagne ainsi nommée parce qu'elle constitue la falaise orientale du Grand-Bassin. Au couchant de cette muraille, les eaux n'atteignent plus ni l'un ni l'autre des deux océans, et vont alimenter les lacs de cette immense vallée

Qui n'envoie aucun flot aux eaux de l'Océan.

Au delà de Sulphur-creek l'aspect de la contrée change de nouveau : plus de couches sédimentaires; un sol confusément brisé; des massifs de rochers et de montagnes, soulevés par la force volcanique, de profondes déchirures, d'immenses cañons ou défilés, des abîmes, des ravins par où s'écoulent d'innombrables ruisseaux.

Nous traversons la crique sulfureuse, une eau stagnante, croupissant dans un lit de vase infecte d'environ dix pieds de large. On assure qu'elle devient potable au printemps lorsqu'elle est grossie par les pluies. Il y a des sources d'eau pure au midi de la vallée; mais il en est beaucoup dans la partie orientale qui sont fortement imprégnées de soufre. Les escarpements du nord renferment de larges filons de houille; et vis-à-vis, à une distance d'à peu près un mille, sont situées les Tar-Springs[1] dont le produit sert aux voyageurs pour graisser les roues des voitures et guérir les plaies galeuses des chevaux.

En suivant la vallée, dont le sol est aussi raboteux et inégal que possible, nous franchissons un petit delta, et nous entrons dans la plaine du Bear-River[2], l'un des tributaires les plus importants du grand lac Salé. Le Bear-River prend sa source à l'est de Kamas-Prairie,



Un camp d'émigrants mormons. — Dessin de Ferogio d'après M. Stansbury et M. Jules Remy[3].

dans les monts Uinta, se dirige en serpentant vers le nord-ouest, jusqu'aux fontaines de bière, se détourne brusquement, décrit un fer à cheval, et coulant au sud-ouest, va tomber dans le lac, où il a son embouchure au fond d'une baie qui porte son nom. Il y a déjà quelques années qu'on a découvert de la houille sur ses rives; on en a également trouvé depuis lors aux environs de Weberet de la Silver-Creek. C'est à Bear-River que s'arrête la juridiction mormonne.

La vallée, dont la largeur est ici d'un demi-mille, est d'un aspect séduisant; au bas d'une terrasse, ou plutôt d'une marche, qui nous oblige à descendre de voiture, la rivière, dont l'eau est transparente et d'une largeur de cent vingt mètres, coule entre deux rangées de saules, de peupliers et d'autres grands arbres que le vent d'ouest balance et rafraîchit; l'herbe tapisse le milieu du vallon, qu'enferme une ceinture de rochers sourcilleux d'une teinte rouge.

Nous arrivons à la station vers cinq heures et demie; la vallée est émaillée d'émigrants dont les tentes sont dressées et nous recevons plusieurs visites; les curieux, qui presque tous appartiennent à ce qu'on appelle le beau sexe, entrent dans le ranch, s'asseyent, ricanent entre eux, nous dévisagent et s'éloignent en nous lançant des regards de Parthes qui n'ont pas le pouvoir de nous blesser. Les hommes nous parlent d'un massacre d'émigrants et d'une défaite des Indiens.

M. Myers, le maître du logis, Anglais et Mormon, après avoir divorcé à plusieurs reprises, vient de s'associer une cinquième épouse. Cette dernière ne manque pas de beauté, mais elle est d'une réserve qui permet à peine de lui arracher un timide *Yes, sir.* Je

1. *Rim* signifie littéralement bord.

1. Sources de goudron.

2. *Bear-River*, qui signifie rivière de l'Ours, est la traduction littérale de Kuiyapa, nom indien de ce cours d'eau; la source du Bear-River, d'après les montagnards, est voisine de celles du Weber et du Timpanagos.

3. Auteur de l'excellent ouvrage : *Voyage au pays des Mormons*, en deux volumes, Paris. Nous devons à l'obligeance de ce savant voyageur la communication de la plupart des dessins que nous publions dans deux livraisons suivantes.

trouve son mari plongé dans la lecture des *Ruines*, de Volney; il ferme son livre (une traduction) et nous causons de l'Angleterre et du Far-West jusqu'au moment de nous endormir. Un tiers place un mot par hasard, et me frappe singulièrement l'oreille en faisant précéder le nom du fondateur du christianisme du titre de monsieur, le *kyrios* de l'ouest qui accompagne invariablement le nom de Joseph Smith. Ce tiers nous dit que la mission du prophète actuel est bien plus en avant (*a head*) que celle de M. Smith, dont la doctrine, par parenthèse, n'est que le strict mormonisme.

Nous partons à huit heures et quart. Après avoir franchi à gué la rivière de l'Ours, — on ne voit que des tombes, un vrai cimetière, — nous traversons un terrain inégal et pierreux, d'où nous passons dans un fourré en pente. On nous fait remarquer à droite, sur une crête rocheuse, un stonehenge [1] colossal; des poudingues perpendiculaires quelque peu lancéolés, formant une couronne gigantesque et justifiant assez bien le nom de Rochers-Aiguilles [2] qui leur a été donné.

Les géraniums et les saules prospèrent au bord de la crique d'Egan, malgré les six pieds de neige qui parfois couvrent la vallée. Nous traversons la crique Jaune, où vient tomber la précédente; elle se dirige vers le nord-est, et de même que tous les cours d'eau que nous avons passés depuis quelque temps, elle alimente la rivière de l'Ours. Le fond qu'elle parcourt, une belle et bonne prairie, est souvent choisi pour lieu de campement, ainsi que le prouvent les nombreux foyers qu'on y aperçoit.

Après la rivière, nous franchissons Yablon-creek-Kill, rampe abrupte, qui sépare le versant du Bear-River incliné à l'est, de celui du Weber qui se dirige à l'occident. On pourrait éviter l'escalade; mais, du sommet, on embrasse un magnifique panorama : derrière nous sont les montagnes de Bridger, veinées d'argent sur fond d'azur; plus près, les rochers, les cônes, les rampes, les mamelons s'éparpillent, se croisent, s'entassent dans un pêle-mêle chaotique d'un admirable effet, que déchirent des gorges hérissées d'arbres verts, des ravins profonds où coulent des ruisseaux. En face de nous, l'œil plonge sur la grande ligne rouge et brillante d'Écho-cañon, et s'arrête avec étonnement sur ce trait grandiose et d'un aspect nouveau; des pics écimés ou déchiquetés sont séparés par de noirs abîmes, et ont pour base des amas de rochers, des quartiers de montagnes, formant les blocs gigantesques de cette muraille disjointe. A droite, à huit cents mètres au nord de la route, près de la tête du cañon, est un endroit qui ajoute à l'intérêt de ce tableau, en y rattachant le souvenir de l'homme : c'est un antre profond, nommé Cache-Cave, où maints chasseurs, maints coureurs des bois ont cherché un asile contre la furie des éléments et contre la vengeance des Indiens, plus cruelle que la tempête. Suivant toute apparence, les murs de cette caverne sont composés de craie terreuse et de marne, dont le rouge ocreux du ravin fait ressortir la blancheur.

1. Nom emprunté à l'ancien monument druidique situé dans la plaine de Salisbury, et formé de quatre rangs de pierres levées, disposées en cercle.

2. *Needles Rocks.*

II

Le cañon ou défilé de l'Écho.

Le cañon de l'Écho se dirige au sud-est pour aller rejoindre le Weber, et n'a pas moins de vingt-cinq à trente milles de longueur totale; à son ouverture il peut avoir de huit à douze cents mètres de largeur; mais il est tellement irrégulier qu'on ne saurait dire quelle est sa largeur moyenne. La paroi septentrionale, celle qui est à notre droite, a depuis quatre-vingt-dix mètres jusqu'à cent cinquante de hauteur; elle est dénudée par l'écoulement des eaux, et par les orages qui la fouettent sous l'influence des vents du sud. Les strates qui la composent sont presque horizontales; elles s'inclinent de 45° et se dirigent du sud-ouest au nord-est. Le flanc gauche, formé d'un massif de montagnes arrondies, ou de pentes rocheuses couvertes de terre, et protégées contre le vent et les averses, est parsemé de touffes d'herbe. Entre ces deux remparts bouillonne un cours d'eau transparent et rapide, qui tantôt presse le côté droit, tantôt le côté opposé de la gorge; il s'est creusé un lit profond, dont les berges d'une terre d'alluvion compacte ont souvent une hauteur de sept mètres; ailleurs c'est la nature qui s'est chargée de l'endiguer; et ses bords, partout du vert le plus éclatant, sont chargés de gramens, d'orties, de bouquets de saules, drapés de houblon, de trembles et d'autres grands arbres. Je ne vois qu'un défaut à cette gorge exceptionnelle : sa sublimité doit faire paraître insignifiants tous les traits du même genre que l'on verra plus tard.

Nous pénétrons dans le cañon avec un certain saisissement; nos mules de tête sont attelées pour la première fois, et leur humeur est d'une rétivité sauvage; nous avons réclamé contre cette expérience dont nos pauvres corps pouvaient avoir à payer les frais; mais on s'est contenté de nous répondre qu'il fallait bien que ces bêtes fussent attelées un jour ou l'autre. Malgré cela il nous est impossible de ne pas admirer le pittoresque merveilleux de cette nature, qui par endroits semble avoir subi un récent cataclysme. La rouge muraille, qui s'élève à notre droite, est percée d'une foule de petits cañons qui la divisent, et apportent leur tribut au cours d'eau principal; à son tour, chacune de ces divisions est mordue, hachée par le vent et la pluie qui en émiettent les parties molles et en dénudent la charpente formée d'un agglomérat argileux. La couleur varie çà et là du blanc et du vert au jaune; mais l'ensemble est d'un rouge mat que les rayons obliques du soleil transforment jusqu'à la ligne bleue du ciel en un ton brillant, d'un paille doré. Tout concourt à faire ressortir les détails de cette curieuse architecture, prismes saillants, pyramides et pagodes, piliers, tourelles, portiques, façades, colonnes, piédestaux et corniches, tout ce que la fantaisie peut rêver, deux murailles, une double

série de contre-forts, découpés, vermicellés, feuillés de mille manières, deux rangs de flèches aiguës, de tours massives, penchées au-dessus de l'abîme et se menaçant du front. Et le mouvement du chariot accroît encore cette variété : l'aspect diffère quand le point de vue se modifie ; c'est la multiplicité d'effets du kaléidoscope.

Tandis que nous nous précipitons au milieu des rochers, que nos mules hargneuses jettent les roues du chariot à six pouces des berges croulantes du torrent, tandis que notre compagne, la pauvre mistress Dana, ferme les yeux et serre la main de son mari, que la petite miss May, heureusement ignorante de tout péril, s'amuse à percher sur celui de mes orteils que je lui aurais le moins offert, distrayons-nous du danger qui nous menace, en demandant à la scène qui nous entoure l'enseignement qu'elle renferme.

Un artiste américain pourrait tirer de la butte de l'Église, du cañon de l'Écho et d'autres « scéneries » du même genre, un style d'architecture non moins original que celui dont l'Égypte emprunta l'idée à ses bancs de grès, ou l'Europe du nord aux profondeurs de ses forêts solennelles. Mais il faudrait aux Américains autre chose que des motifs inspirateurs; chez eux, comme dans l'ancienne mère patrie, les artistes abondent et l'art n'existe pas. Son absence est facile à expliquer en Angleterre où le grotesque et le bizarre en fait de goût se remarquent chez tous les gens incultes, et qui, en dépit des collections et des voyages artistiques, disparaissent à peine chez ceux qui ont étudié les modèles les plus purs[1]; c'est le résultat d'un milieu où de génération en génération les sens de l'homme sont exposés à l'effet inaperçu, mais incessant, d'une nature désolée par de tristes hivers, d'un climat où la brume étend sur le monde extérieur un linceul d'un ton gris et morne. Si l'on révoquait en doute la vérité de ces paroles, que l'on veuille bien se placer à Trafalgar-square au centre de l'un des quartiers les plus nobles d'Europe, et l'on avouera qu'il n'existe pas dans le monde civilisé un pareil exemple de barbarismes incongrus en matière artistique, depuis le Nelson coiffé d'un mât, ayant derrière lui un câble qui s'enroule, jusqu'à ces deux misérables machines qui, placées à sa base, crachent de l'eau sur le pavé.

Au contraire, lorsqu'après avoir franchi ce verger plantureux, mais peu pittoresque, dont la nappe féconde s'étend des bords de la Manche aux faubourgs de Paris, et avoir traversé les plaines monotones, flanquées de peupliers mélancoliques, situées entre la Seine et le Rhône, il est impossible, en découvrant Avignon, et en observant l'harmonie des objets qui frappent les regards, la grâce, la beauté qui se révèle dans les moindres détails, soit du paysage, soit des œuvres de l'homme, de ne pas sentir instinctivement qu'on entre dans la patrie de l'art, de cet art vivant que la contemplation d'une admirable nature inspire et qui fait partie intégrante de l'organisation d'un peuple[1].

Nous remarquons dans le lit du torrent de nombreuses traces de castor; aujourd'hui cet animal est plus traqué par les Indiens que par les blancs. Les corbeaux et les pies sont bien plus communs qu'à l'ordinaire; des renards s'éloignent d'un pas furtif; et un coyote est posé à la pointe de l'un des sommets les plus élevés comme sur un piédestal; de même qu'aux environs de la mer de Baffin, le coyote choisit de préférence ces pics sourcilleux pour jeter ses hurlements à l'écho.

J'appelle l'orage de tous mes vœux : le feu des éclairs, les détonations de la foudre, les sanglots du vent, les rugissements de la tempête, un déluge, un tornade seraient d'une harmonie sublime dans ce cadre sauvage, dont ils feraient ressortir l'effrayante beauté; mais le ciel est pur, l'atmosphère calme et douce; c'est une après-midi du mois de mai dans les îles grecques. Nous voudrions au moins causer avec la nymphe qui a donné son nom à ce ravin grandiose; on dit l'écho d'une incroyable netteté; mais impossible d'en faire l'épreuve; notre attelage n'est pas d'humeur à supporter nos cris, et l'endroit n'est pas de ceux qui permettent les expériences.

Un trait nouveau, bien que familier, s'offre à nous : la rosée, dont nous avions perdu le souvenir dans les prairies, est épaisse et froide aux premières heures du jour; l'humidité de l'air, condensée par la température inférieure des substances qui couvrent la surface du sol, se dépose en larges gouttes sur l'herbe et sur les feuilles.

Le lit du ravin commence à s'élargir; la descente est moins rapide; au lieu de cette muraille que dressaient devant nous les détours du cañon, la vue découvre une bande de terre plate qui va rejoindre le ciel, et notre ambulance atteint, vers deux heures et demie, la station du Weber. Le ranch est situé à l'embouchure même de la gorge, presque à l'ombre de grands bluffs rouges nommés les Obélisques, et le paysage verdoyant qui succède à la stérilité des rocs est délicieux à voir.

Après les émotions d'une pareille course, un peu de repos ne laisse pas que d'être agréable; le ranch est satisfaisant, et les pommes de terre et les oignons que l'on ajoute à notre ordinaire ne sont pas à dédaigner; enfin les Mormons qui tiennent l'auberge sont polis et communicatifs. Ils se plaignent amèrement des pluies furieuses, des orages, des masses d'eau qui se précipitent de la gorge voisine, des rafales qui en débouchent et couvrent leur tiède vallée de quatre ou cinq pieds de neige.

Nous repartons à quatre heures et demie pour traverser la plaine du Weber qui ne le cède en importance qu'à la rivière de l'Ours, et qui, à peu près au même endroit, va se jeter au nord-ouest dans le grand lac Salé, à quelques milles au sud de l'embouchure du Bear-River, et presque en face de l'île Frémont.

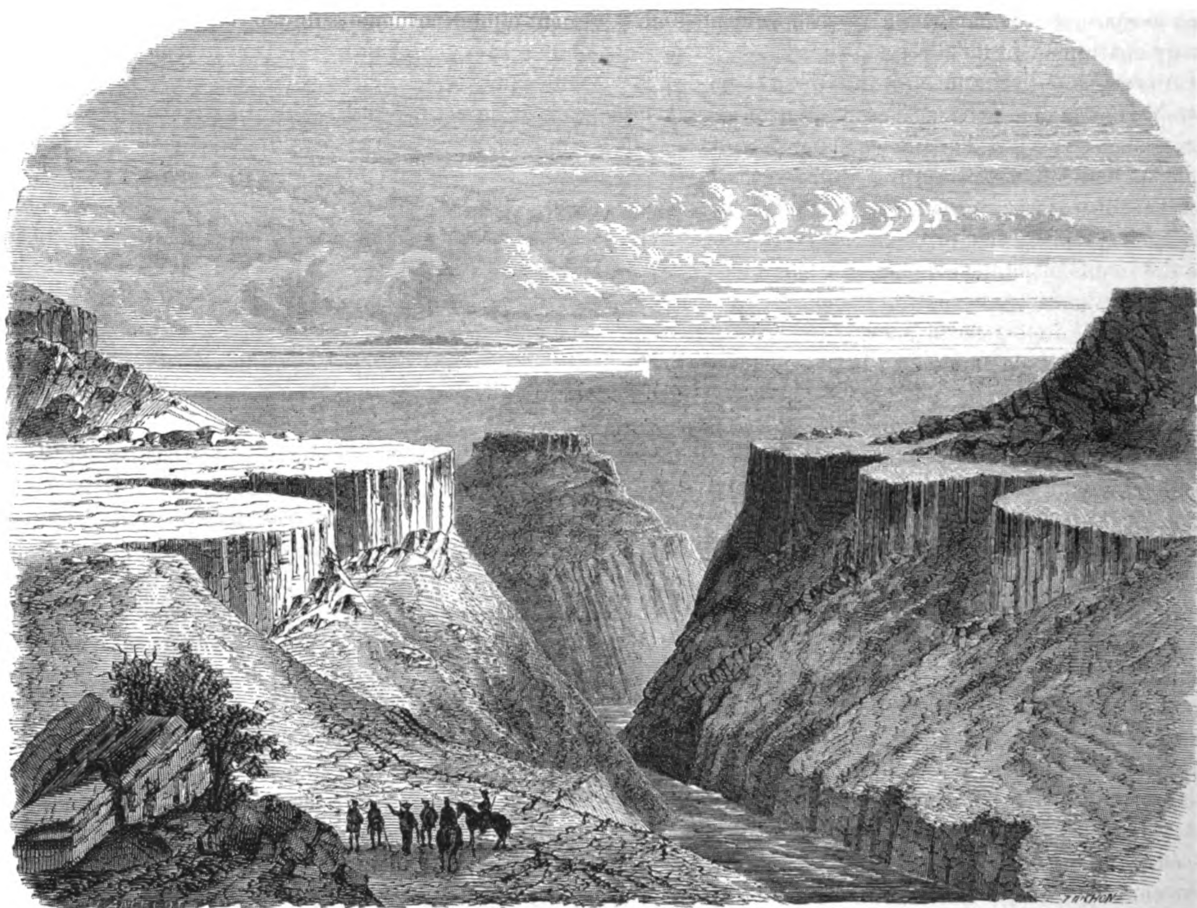
Nous avons à franchir aujourd'hui les Wasatch, la

1. On assure, depuis l'Exposition universelle de 1862, qu'il ne faut pas trop se fier à cette opinion accréditée sur le mauvais goût des Anglais. L'amour du succès, dans toutes les branches de l'industrie, paraît opérer en ce moment une sorte de miracle chez nos voisins. Trente-sept écoles d'art y répandent un enseignement qui ne peut rester infécond.

1. Ce qui n'empêche pas qu'aujourd'hui il n'y ait à peu près aucun art dans la Provence, et que l'Italie ne soit très-inférieure à la France en peinture, etc. Le goût naturel devient stérile lorsqu'il s'isole de l'étude et du travail.

dernière et la plus élevée des chaînes de montagnes situées entre le fort Bridger et la plaine du grand lac Salé; puis, avec l'aide de saint Jacques de Compostelle, le patron des pèlerins, nous atteindrons la future cité du Christ, la nouvelle Jérusalem, où le Sauveur doit un jour régner sur les saints, comme roi temporel, dans toute sa gloire et sa puissance.

Nous nous ceignons les reins, après avoir pris une tasse de thé, et, vers sept heures, nous nous remettons en route. Côtoyant la crique de Bauchmin, nous la traversons peu de temps après : c'est le treizième gué dans un espace de huit milles. Les deux milles suivants se font au bord d'un cours d'eau torrentiel, ou plutôt du ravin qu'il remplit, et qui traverse un fourré plein de tribules, dont nous serons accompagnés jusqu'à notre destination. Le chemin s'éloigne de la ravine, il s'accidente, est de plus en plus inégal, de plus en plus roide. On nous fait mettre pied à terre, et nous appuyons bravement nos poitrines contre le versant de la Grande-Montagne (*Big-Mountain*), qui se dresse à quatre milles de la station de Carsone. La route est bordée par un large arroyo, encombré de quartiers de roche, et où bouillonne l'eau des sources qui s'échappent de ses flancs argileux ou s'écoulent des sables et des amas de rochers, sources vives bien précieuses au voyageur que la soif dévore. Toutes les pentes sont revêtues de grands conifères : pins du



Un cañon ou passe des montagnes Rocheuses. — Dessin de Lancelot d'après les *Reports of exploration*.

Canada, pins baumiers et sapins de différente espèce, dont quelques-uns s'élèvent à une hauteur de trente mètres avec une admirable pureté de forme, de couleur et de feuillage. A ce riche manteau d'un vert obscur se mêlent les teintes variées du tremble, du hêtre, du chêne nain, des fourrés d'aunes et d'églantiers où les tons chauds de l'automne s'unissent à la verdure brillante de l'été.

L'ascension est de plus en plus pénible; cette muraille qu'il faut escalader après les fatigues d'un voyage de mille milles, achève les malheureuses bêtes de trait, à demi mortes de faim. Nous observons que leur cadavre, qui dans la prairie est inodore, est loin d'avoir le même privilége dans les montagnes. Les propriétaires d'une charrette à bras, un homme, une femme et un enfant, sont arrêtés à l'endroit le plus difficile et cherchent à reprendre haleine; nous leur adressons quelques paroles encourageantes et nous continuons à gravir. Avec la sauterelle, qui jette au loin son craquettement de sinistre augure, le seul animal que nous apercevions est l'écureuil gazouilleur. Les arbres portent néanmoins la trace de griffes énormes qu'il est facile de reconnaître pour l'empreinte de l'ours, et probablement de l'ours brun, car l'ours gris ne monte aux arbres que dans son enfance.

A mi-côte, la gorge s'élargit et prend l'aspect d'une vallée; en certains endroits, le fond en est plat sur un

espace de plusieurs perches. Mais, dans sa partie supérieure, la passe est plus rapide que jamais; nous redescendons de voiture, les quatre mules ayant bien assez de la pesante machine, et, tout en nous traînant, nous hissant avec effort, nous arrivons à la fin de cette montée, dont la longueur totale est de cinq milles. La crête de la montagne est étroite et forme brusquement un angle aigu posé sur un cône à large base.

De cette hauteur, deux mille quatre cents mètres au-dessus du niveau de la mer, le pèlerin épuisé découvre, quand le ciel est pur, l'objet de ses vœux et de ses fatigues, la vallée sainte qui lui a fait entreprendre ce long voyage et dont il n'est plus qu'à dix-huit milles !

De là, le chariot, complétement enrayé, s'engage sur une pente qui paraît impraticable, et nous prenons le sentier qu'ont suivi tant d'émigrants. Le sommet de la passe est presque entièrement dégarni de sa futaie, et le bruit de la cognée nous annonce que le bûcheron est toujours à l'œuvre. Ainsi dépouillées des arbres qui les protégeaient, les montagnes sont exposées en été aux chaleurs brûlantes qui produisent des légions dévastatrices de criquets, de sauterelles et de vers bleus; en hiver, au froid glacial, aux amas de neige que le vent, dont rien n'arrête plus la force, amoncelle, au dire des montagnards, par trente et quarante pieds d'épaisseur. De novembre jusqu'en février, la passe ne peut être franchie qu'en traîneau; encore est-on obligé de s'arrêter pendant qu'il neige.

Tombant dans la gorge de la crique du grand cañon, après avoir fait douze milles à partir de Bauchmin's fork, nous gagnons, vers onze heures et demie, un ranch qui porte le nom du cours d'eau voisin. La maîtresse de la maison nous reçoit en l'absence du maître, et, suffoqués par la poussière, calcinés par le soleil qui élève le mercure à 39° 4/9, nous buvons copieusement et avec délices de l'eau fraîche et un peu dure qui, de la montagne, descend dans une auge placée près de la station.

Arrive le propriétaire du ranch, qui, après avoir sauté de son léger *sulky*, nous est présenté dans toutes les règles par notre cocher, sous le nom de M. Ephé Hank's. J'ai souvent entendu parler de ce gentleman, qui, nous a-t-on dit, est le chef de la bande des Danites, le compagnon



Panorama du lac Salé. — Dessin de Feiogio d'après M. Stansbury.

de Bill Hickmann et d'Orrin Porter Rockwell, en somme un brigand de la pire espèce. Il est rare que l'œil ne se plaise pas à illustrer les récits dont l'oreille lui fait part; je m'étais donc représenté un de ces bandits qu'on voit dans les Pyrénées ou les Apennins, et je suis singulièrement étonné du personnage qui s'offre à ma vue. Ce vil scélérat, comme l'appellent les anti-Mormons, dont la langue écrite ou parlée ne ménage pas les épithètes injurieuses, est d'une taille moyenne ; sa chevelure est blonde, ses traits sont réguliers, sa physionomie est ouverte, agréable, joyeuse et fine, et il unit aux façons du marin (son premier état) la cordialité du montagnard : « franc comme un chasseur d'ours, » est l'un des proverbes de ce pays-ci. De même que ses deux compagnons et que la plupart des Anglo-Américains, d'un courage que rien n'arrête et d'un caractère ardent, il a les yeux d'un bleu transparent et pâle, tirant sur le gris, toujours prêts à s'enflammer, et qui en attendant laissent tomber un regard froid et calme, n'évitant personne, ami ou ennemi.

Le terrible Ephé entre en matière par une allusion facétieuse aux périls que nous courons sous le toit d'un Danite, à quoi je réponds en riant que pour nous Danite ou damné, c'est la même chose. Après le repas, je lui fais essayer mon fusil à vent; il est facile de voir, à la manière dont il le regarde en hochant la tête, qu'il en comprend les avantages : « Il est parfois bien important de ne faire aucun bruit, monsieur! une grande et belle invention! Vous plairait-il d'avoir un petit démêlé avec mon homonyme [1]? » ajoute mon bandit. J'accepte avec empressement, à la seule condition que la bête sera dépistée d'avance, afin de n'avoir pas à courir la montagne pour rien. Je n'ai pas à m'inquiéter des armes; celles de notre hôte sont nombreuses et en bon état. M. Ephé d'ailleurs me conseille de ne prendre qu'un revolver de la taille d'un pistolet d'arçon. Il me dit ensuite qu'il se propose d'aller en Angleterre l'année prochaine, quand il aura mis la vieille femme au courant; j'ai sans doute l'air étonné, car mistress Dana m'apprend, ce dont je la remercie, que les femmes des hommes de l'Ouest, alors même qu'elles sont dans leurs dix-huit ans, comme mistress Hanks, ont droit à ce titre vénérable qui, néanmoins, n'est pas toujours envié.

1. Les montagnards de l'Ouest désignent l'ours gris sous le nom de vieil Éphraïm, dont Éphé est le diminutif.

De la station de Big-Kanyon-Creek à la ville des Saints on compte dix-sept milles.

La route suit une corniche étroite qui côtoie le plus large des deux espaces compris entre la montagne et le torrent, dont les nombreux caprices nous obligent à de fréquentes traversées. Combien ces lieux ont dû paraître effroyables aux Mormons qui, les premiers, s'aventurèrent dans cette gorge, s'ouvrant un chemin à travers les buissons, rampant au milieu des épines, s'attachant comme des mouches au flanc du roc! J'y pense malgré moi; aujourd'hui encore les accidents sont communs; nous voyons ici, comme dans le cañon de l'Écho, des roues brisées, des jougs, des timons rompus, tristes épaves d'horribles naufrages.

Émergeant des dentelures profondes qui marquent le cours supérieur du défilé, nous avons à descendre ici la gorge qui prend le nom de cañon de l'Émigration; elle s'élargit graduellement, et ses flancs escarpés, tapissés d'herbe et de bruyère, de buissons et d'arbustes rabougris, s'abaissent par une pente insensible qui tombe enfin dans la plaine ; en face de nous est la vallée.

De même que les pèlerins à la vue de Jérusalem, ou les hadjis à celle de la Mecque, les émigrants arrivés à cet endroit épanchent leurs émotions par des larmes, des sanglots, des rires, des félicitations réciproques, des psaumes, des attaques d'hystérie, etc.

Et, pour ma part, je ne suis pas surpris que les enfants se mettent à danser, que les hommes se félicitent, qu'ils poussent des acclamations retentissantes, que les femmes nerveuses, brisées par les dangers, la fatigue, la longueur de la route, jettent des cris et s'évanouissent, que l'ignorant croie avec ferveur à la présence de Dieu, à l'esprit divin imprégnant l'atmosphère, et soit persuadé que la nouvelle Sion est plus près du ciel que tous les autres points du globe. Je le dis en toute vérité, après ces dix-neuf jours de wagon et de désert, moi-même, moi qui n'avais d'autre idée religieuse que la satisfaction de voir une ville sainte tout battant neuf, je n'ai pu regarder ce tableau sans émotion.

Le charmant et le sublime, la Suisse et l'Italie se faisant valoir par le contraste, les chaos terrifiants, les splendeurs grandioses de la montagne emplissaient encore nos yeux, quand au sortir de la Passe-Dorée, c'est ainsi qu'on nomme l'embouchure du cañon de l'Émigration, nous découvrîmes tout à coup cette vallée sainte de l'ouest.

Il était six heures; on voyait une gaze vaporeuse trembler dans l'atmosphère, comme il est ordinaire aux environs des lacs; un ruban de nuages roses, bordés de flammes pourpre et or, flottait dans les régions supérieures, tandis que le rayonnement de l'automne américain, ce brillant intermède qui sépare les grandes chaleurs des grands froids, répandait son doux éclat sur la terre.

Le soleil, dont les rayons obliques nous frappaient en plein visage, se couchait dans une onde lumineuse, sur laquelle se détachait la fière silhouette de l'ile de l'Antilope, qui nous semblait prochaine, bien qu'elle fût à vingt milles. A sa base, et formant l'horizon, s'étendait, pareil à une bande d'argent bruni, le grand lac Salé, cette innocente mer Morte. Également rapprochée par une illusion d'optique, se dressait, au sud-ouest, la chaine de l'Oquirrh, dont la crête aiguë, vivement éclairée, se dessinait sur un ciel tellement profond, que la vue semblait pénétrer au delà des limites qu'il est permis à l'œil d'atteindre. Dans ce reflet rose, à la fois brillant et doux, on apercevait les cañons de Brigham, de Coun et tant d'autres, où les eaux descendent aux plans inférieurs, qui, déjà enveloppés de brume, s'étendaient au pied de la chaîne. Trois nuances d'azur, avec leurs gradations naturelles, depuis le bleu clair jusqu'à l'azur embruni du soir, marquaient les distances dont le rayon n'avait pas moins de trente milles.

Depuis la sortie de la Passe-Dorée jusqu'à l'Oquirrh, la vallée a douze milles de large; elle offre au centre une dépression longitudinale, et se renfle sur les deux rives, de manière à présenter deux terrasses qui montrent l'ancien lit du lac. Au moment où elle nous apparut, elle était verte en quelques endroits; ailleurs, où tombaient les rayons obliques du soleil, elle avait cette nuance d'un roux fauve des sables d'Arabie et s'émaillait d'arbres épars sur la ligne que décrivait le Jourdain au milieu des blés mûrs et des pâturages desséchés, couverts çà et là de bœufs et de moutons.

Depuis les bords jusqu'au fond de cette vallée, naguère stérile, tout porte l'empreinte du travail. En vérité, la prophétie mormonne est accomplie : déjà la solitude, où il y a douze ans l'Indien *digger*, à demi nu, recueillait la semence des herbes sauvages, qui, avec les sauterelles et quelques racines composent sa nourriture, où les ours, les loups et les renards cherchaient leur proie : « Cette solitude est en fleur et une ville populeuse fertilise la place où rôdaient les bêtes fauves. »

Ce riche panorama tout d'azur, d'or et d'émeraude, cette vallée jeune et fraîche comme si elle sortait des mains de Dieu, nous paraissait complétement entourée de montagnes, dont les pics, s'élevant à deux mille quatre cents mètres au-dessus de la plaine, prouvaient par la neige dont ils étaient marbrés, que l'hiver y sourcille en face des sourires de l'été.

Nous échangeons les rocailles et les nombreux gués du ravin pour une grande route large et unie, qui traverse la terrasse orientale de la vallée, degré de Titan, dont la tablette s'appuie au milieu de la chaine d'enceinte et la contre-marche sur la plaine. De cet endroit, la nouvelle Sion qui, loin d'être à la cime des montagnes, se trouve au contraire dans la partie basse du val, et à un peu plus de quatre milles de la Golden-pass, est complétement cachée. Tandis que nous avançons, M. Macarthy nous désigne les traits remarquables du paysage.

Vers le nord, des bouffées de vapeur s'élèvent d'une nappe lumineuse (le lac des Sources chaudes), dont le cadre d'émeraude est lui-même entouré d'une petite falaise que l'ombre du soir envahit rapidement. Au sud, la vallée qui se déploie dans un espace de vingt-cinq milles est sillonnée par le Jourdain, semblable à un fil d'argent déroulé sur un brocart vert et or, tandis qu'à

l'horizon, s'élève Mountain-Point, une série de terrasses qui forme l'écluse par où s'écoule le Jourdain et sépare du lac Salé le réservoir d'eau douce qui l'alimente, le lac Utah, nouvelle Tibériade de cette autre mer Morte.

Au-dessus des forêts et des crêtes, parmi les pics, s'élèvent les Deux-Jumeaux, qui, les plus grands de toute la chaîne, sont les premiers à se poudrer de la neige d'automne. Quand sur le fond obscur des nuages, ces piles colossales, formées de strates dressées, aux dentelures puissantes, aux flancs noirs, aux fronts sourcilleux, découpent leur tête chauve où s'arrête le dernier rayon du soleil couchant, la sublimité arrive à cette phase où le sentiment de l'infini domine tous les autres. Il est rare même, par le ciel le plus pur, que les Jumeaux n'aient pas au front quelques nuages moutonnants, qui ne se dissipent que pour se reformer en quelques minutes.

Nos regards se portent maintenant sur la terrasse qui est au pied de la montagne ; le sol en est pauvre, l'herbe y est clair-semée ; il laisse apparaître par place une blancheur suspecte, émaillée de quelques fleurs sauvages et où se remarque principalement une salsolée qui ressemble à la perce-pierre. En maint endroit on aperçoit des chapelets d'espaces dénudés, pareils à l'aire abandonnée d'une tente : ce sont des fourmilières sur lesquelles des essaims de travailleurs, couleur gingembre, transportent le sable qui forme partout le sous-sol de la vallée.

Cette terrasse orientale qui porte à la partie inférieure de son versant la métropole mormonne, peut être suivie des yeux jusqu'à vingt milles de distance; elle en a huit de largeur moyenne.

Après nous y être avancés d'un mille et demi environ, nous découvrons la cité qui se découvre lentement. Elle apparaît, comme on peut le croire, sous un jour tout particulier à des yeux qui n'ont vu depuis trois semaines que des loges de sauvages, des ranchs, des bouges infects, des prairies et des montagnes

A deux milles au nord des établissements, qu'il domine de cent vingt mètres, s'élève un pic, le mont de l'Enseigne, détaché d'une rampe qui, se dirigeant à l'ouest, abrite le nord-est de la vallée. Sur ce gros orteil de la chaîne des Wasateh, ainsi que l'appelle un écrivain local, l'esprit du prophète se manifesta à son successeur et lui indiqua l'endroit où le nouveau temple devait faire oublier aux saints la perte de Nauvoo la Belle [1].

III

La cité des Saints. — Rues et monuments.

La cité, dont la largeur est d'environ deux milles, se déploie sur la rive droite du Jourdain, qui la limite au couchant. Elle est située à douze ou quinze milles de la chaîne occidentale, à huit ou neuf de la pointe la plus rapprochée du lac Salé, distance respectueuse qui n'est pas le moindre de ses mérites, et à dix milles de l'embouchure du fleuve. Assise à la partie supérieure d'un léger versant, qui, placé à la base des Wasateh, en est la dernière marche, elle ne se trouve pas néanmoins au pied de la berge terreuse de la vallée, d'où il résulte qu'elle jouit d'une double pente qui lui amène les eaux du nord et qui de l'est à l'ouest conduit au Jourdain celles qui n'ont pas été absorbées.

A mesure que nous approchons, la ville se montre peu à peu comme un plan qu'on déroule et finit par se déployer entièrement. L'aspect en a tout d'abord quelque chose d'oriental, et me rappelle, sur quelque point, la moderne Athènes, moins toutefois l'Acropole. Excepté la maison du prophète, aucun édifice n'est blanchi; la matière employée, l'épaisse adobe ou brique, cuite au soleil et commune à tout l'Orient, est d'un gris bleuâtre, qui, rendu plus foncé par l'atmosphère, se confond avec les bardeaux de la toiture. Les nombreux jardins, — chaque émigrant recevait à l'origine un terrain d'une acre et demie carrée, ou, quand il habitait extra-muros, de cinq à dix acres, suivant la distance ;— les bordures et les massifs de peupliers amers, de caroubiers, d'acacias, les pommiers, les pêchers, les vignes, que tout cela nous paraît charmant après la stérilité du désert! Enfin, les champs de maïs aux longs épis, les panaches du sorgho à sucre, augmentent l'illusion et feraient croire à une colonie asiatique plutôt qu'à un établissement américain.

De plus près, cependant, la différence devient sensible ; les fermes entourées de meules et de bétail me font souvenir de l'Angleterre ; d'ailleurs les dômes, les minarets, voire les clochers et les églises, manquent totalement, ce dont je suis fort peu surpris. La seule construction qui frappe nos regards appartient au prophète actuel ; les regards rencontrent ensuite la Court-house, ou salle d'audience, ornée d'une coupole moscovite plaquée d'étain; l'Arsenal, qui, pareil à une grange, est situé au-dessous du pic de l'Enseigne, et une scierie, construite en dehors de la ville, du côté du sud.

Nous remarquons sur notre passage une ancienne tranchée, d'où l'on extrait les matériaux qui forment les remparts de la nouvelle Sion : un mur composé de terre d'argile et de cailloux, d'une longueur de six milles, ayant trois mètres soixante de haut, un mètre quatre-vingts de large à la base et quatre-vingts centimètres au faîte, avec embrasure à un mètre cinquante au-dessus du sol, et demi-bastion à chaque demi-portée de mousquet. C'est en 1853 que cette muraille fut jugée nécessaire pour protéger la ville contre les Lamanites, vulgairement nommés les Yutas. D'après les Gentils (on nomme ainsi ceux des habitants qui ne sont pas Mormons), cette érection n'aurait eu lieu que pour fournir de l'ouvrage au peuple dont la foi menaçait de se mettre en grève. Au lieu de cette œuvre folle, on aurait pu, disent-ils, avec le même travail irriguer des milliers d'acres de terre. Quant aux anti-Mormons, ils voient dans cette muraille des intentions traîtresses.

Je dois avertir le lecteur qu'il y a toujours dans la ville du lac Salé trois appréciations et trois versions totalement différentes de tous les faits qui se produisent : celles des Saints, qui ne voient jamais qu'un seul côté des choses ; celles des Gentils ou indifférents, qui parfois sont

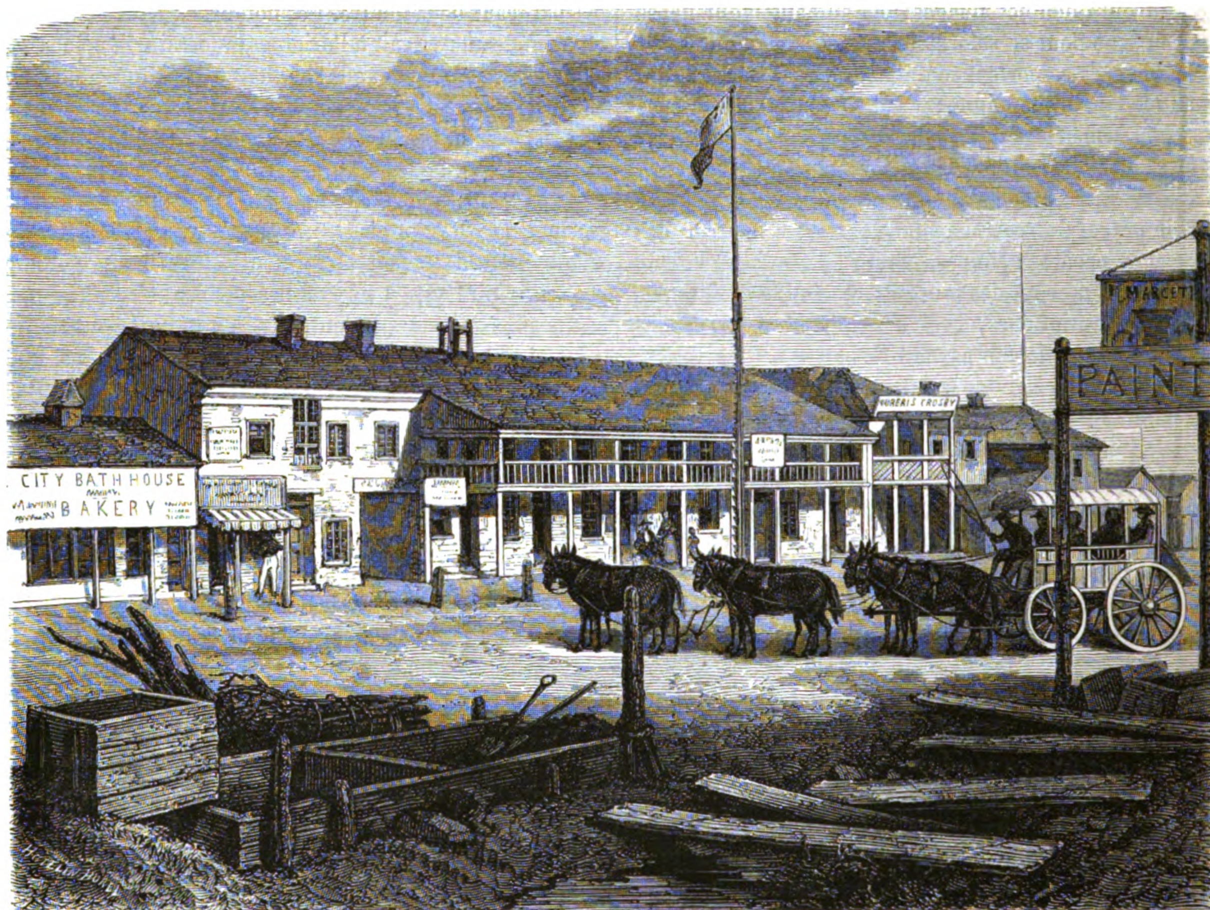
1. Voyez plus loin, page 390.

exactes; et celles des anti-Mormons ou hérétiques, qui, sous l'influence de préjugés invariables, sont toujours violentes, souvent injustes.

Il suffit d'un coup d'œil pour s'assurer que ces fortifications, dont on a fait tant de bruit, sont complétement inoffensives; on les domine de partout, et elles ne résisteraient pas vingt minutes à une demi-douzaine de sapeurs; maintenant qu'elles ont eu le résultat qu'on en espérait, on en laisse les fondations tourner en sel et se déliter.

Nous traversons le Big-field, champ de six milles carrés, divisé par lots de cinq acres et situé au sud-est de la ville; l'enceinte franchie, nous entrons avec fracas dans le second quartier, nommé Danemark en raison de la nationalité de ses habitants.

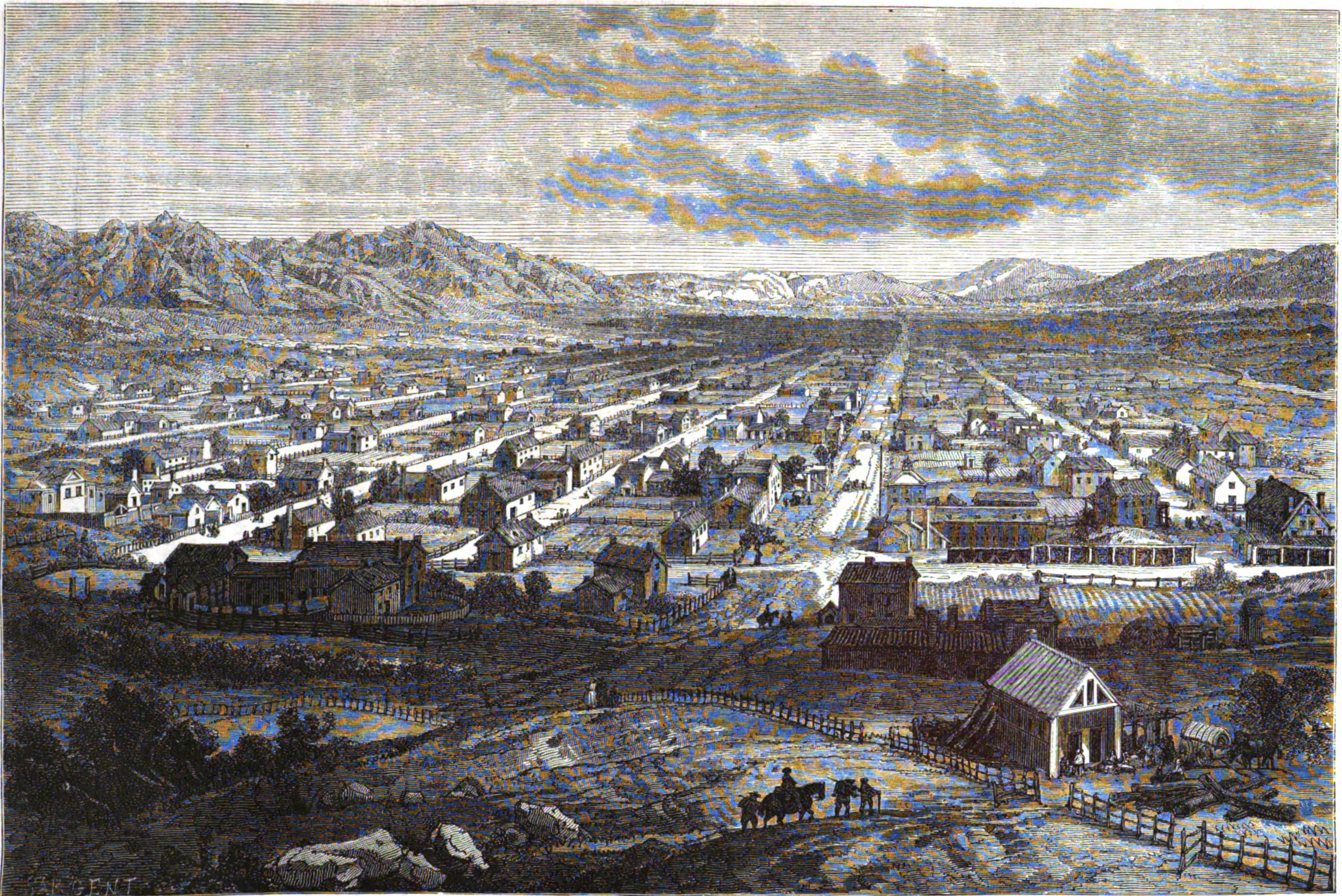
Le plan de la ville sainte est le même que celui de toutes les cités du nouveau monde, depuis Washington jusqu'à la future métropole du continent australien : un ensemble de rues larges et alignées, de passages, de routes et de boulevards se coupant à angles droits. On voit ici, dans toute leur amplitude, les bénéfices et les inconvénients du système rectangulaire; je pense, quant à moi, que celui-ci est parfaitement approprié au nouveau monde, de même que le vieux style est obligatoire en Europe, bien que Paris semble depuis quelques années se convertir au nouveau.



La grande rue (cité des Saints). — Dessin de Ferogio d'après M. Burton.

Les faubourgs sont maigrement peuplés. C'est aux environs du temple et au midi que s'est portée la masse de la population. Jusqu'à présent les rues des faubourgs ne sont que des routes, offrant des côtes rapides et longées par des ruisseaux d'eau vive, n'ayant que des planches pour passerelles; en été la voie est poudreuse, en temps de pluie elle est couverte d'une boue profonde et grasse.

Presque toutes les maisons affectent la même forme : une grange et des appentis à leurs ailes; la façade en est généralement tournée vers la rue; quelquefois c'est le pignon, ce qui donne à l'ensemble un air suburbain; on voit par l'exiguïté des vitres que le verre ne se fabrique pas encore dans le pays. Dans les constructions les plus soignées, l'adobe repose sur plusieurs assises de grès; il est indispensable, dans tous les cas, de la protéger contre la pluie ou la neige par le rebord de la toiture. Les plus importantes de ces constructions ressemblent aux bungalows des Indes; le toit est plat et s'avance de manière à couvrir une galerie extérieure, bien treillissée, basse et ombreuse, appuyée sur des poteaux. Chaque demeure est pourvue de cheminées et de portes épaisses, afin de préserver ses habitants du froid qui en hiver est très-vif. Quant aux habitations pauvres, elles sont petites et basses, de simples maisonnettes; ou bien, étroites et longues, elles ressemblent à des écuries percées d'ouvertures nombreuses.



Panorama de la ville du grand lac Salé (cité des Saints). — Dessin de Ferogio d'après MM. Burton et Stansbury.

La route dans les faubourgs est tracée par des poteaux et des rails que remplacent des palissades bien faites quand on approche du centre. Les jardins ne sont pas grands, attendu que pour les créer il faut aller chercher de la terre meuble dans la montagne ; mais on y voit les fleurs d'Europe, le haricot d'Espagne, la rose, l'œillet et le géranium. L'alkékenge y est commun, ainsi que la tanaisie et la capucine ; malheureusement nous n'y voyons pas la menthe après laquelle soupire notre âme altérée de jalep, ce breuvage des immortels.

Les champs sont vastes et nombreux, mais les Saints ont trop d'occupation pour y entretenir la propreté morave : les mauvaises herbes y pullulent; on y voit beaucoup d'hélianthe, souvent plus que de maïs. Cette année une gelée tardive et tout exceptionnelle, survenue au mois de mai, a fait manquer les fruits : les pêchers et la vigne n'en donneront pas un seul ; il y a quelques belles pommes dans le verger du pontife, mais les melons d'eau sont jaunes et insipides comme en Afrique. En revanche, les pommes de terre, les oignons, les choux, les concombres sont abondants et de bonne qualité ; partout les tomates rougissent, et des tas d'excellent foin, des meules de froment, d'un épi bien nourri, entourent les maisons.

Chacun est sur sa porte ; on vient voir passer la malle, comme autrefois dans nos villages on regardait la diligence. Deux choses me frappent : la physionomie anglaise qui domine, bien que modifiée, et le nombre prodigieux des enfants.

Nous débouchons dans la voie principale, au centre de la population et des affaires, où demeurent les notabilités mormonnes, où les Gentils ont leurs magasins, l'unique endroit de la ville qui soit une rue dans toute l'acception du mot. Cette rue cumule et fait en même temps l'office de marché, car les Saints n'ont pas encore de halle. Presque en face de la poste, dans un carré situé au levant, est un hôtel à l'usage des voyageurs, édifice à deux étages, couvert en appentis, orné d'une longue vérandah, soutenue par des piliers en bois peint, et qu'une enseigne, flottant comme un drapeau à l'extrémité d'un mât, qualifie de Salt-lake-House. C'est le principal, sinon l'unique établissement de ce genre que renferme la nouvelle Sion. Je n'ai rien vu de si magnifique depuis longtemps dans le Far-West où l'on apprend à peu exiger des hôtelleries ; la profondeur du bâtiment est plus grande que la façade, et par derrière, servant de corral, est une vaste cour, fermée d'une grande porte. Une foule un peu rébarbative, composée de cochers, de leurs amis et d'un certain nombre de curieux, presque tous armés ostensiblement du revolver et du bowie, entoure le portail afin de saluer Jim et de regarder ceux qui arrivent, tandis que l'aubergiste nous aide à transporter nos effets qu'on a jetés à terre.

La tempérance est à l'ordre du jour, tout au moins en public ; on n'aperçoit nulle part ni flacons, ni bouteilles qui puissent tenter l'ivrogne. Nous trouvons au premier une salle de bal à l'usage des Gentils, un salon passablement meublé, et des chambres séparées les unes des autres par des cloisons trop minces pour être vraiment agréables.

Quant au service, il laisse à désirer ; les noirs ont pris la fuite, et il faut attendre l'arrivée des charrettes à bras pour engager de nouveaux aides. Mais notre hôte, M. Townsend, un Mormon de l'État du Maine, qui a emporté de Nauvoo cinquante dollars, en échange de la maison, du mobilier et des terres qu'on lui prenait, est l'homme le plus poli, le plus obligeant du monde ; il pourvoit lui-même à nos besoins, offre à mistress Dana les services de sa femme, et nous rend tous de bonne humeur en dépit de l'atmosphère étouffante, de la tristesse qui vous saisit au débarqué dans un endroit où l'on ne connaît personne, des nuées de mouches de l'émigration, et de certains camarades de lit dont le mieux est de ne pas parler.

Le lendemain de notre arrivée, qui est un dimanche, nous remontons la grande rue en nous dirigeant vers le nord, nous doublons la pointe de l'îlot du Temple, et nous arrivons à une grande maison en adobe, ayant un jardin bien tenu, et qui est celle du gouverneur des États-Unis, l'honorable Alfred Cumming. Ce gentleman, après avoir rempli pendant longtemps avec honneur les fonctions d'agent indien dans les États du Nord, se vit offrir, par le président, la charge de représentant du pouvoir fédéral chez les Mormons ; il refusa à diverses reprises, le gouvernement insista, et il finit par consentir, mettant pour conditions qu'il ne s'inquiéterait pas de la polygamie, et n'aurait recours à la force qu'à la dernière extrémité. Escorté de six cents dragons, et accompagné de sa femme, le nouveau gouverneur s'éloigna du Mississipi dans l'automne de 1857, et n'arriva au terme de son voyage qu'au mois d'avril suivant. Les Saints étaient alors en guerre avec l'autorité fédérale ; l'armée, exaspérée des souffrances qu'elle avait subies depuis le commencement de la campagne, brûlait de s'en venger sur l'ennemi ; la situation était des plus tendues ; M. Cumming néanmoins déploya tant de fermeté, de prudence et d'esprit de conciliation, que non-seulement il empêcha l'armée d'en venir aux mains avec la milice mormonne, mais apaisa la querelle, et ne tarda pas à rétablir l'ordre sur tous les points du territoire. On lui avait dit qu'il serait menacé de mort dès qu'il mettrait le pied chez les Saints. Il n'était pas homme à reculer devant le péril, et continua sa route, bien qu'il pensât qu'on pouvait avoir raison ; mais, loin d'être inquiété, il fut reçu avec honneur. Des officieux l'avertirent qu'il devait partager le sort du gouverneur Boggs, à qui, en 1843, on avait envoyé une balle dans la bouche, tandis qu'il était à sa fenêtre ; il fit immédiatement élargir toutes les ouvertures de sa demeure pour donner beau jeu aux assassins et il n'eut pas à regretter cette marque de confiance. Quelques jours après son arrivée il publia une proclamation dans laquelle il s'engageait à protéger tous ceux qui étaient détenus illégalement, et il ne s'est jamais départi d'une équité scrupuleuse. Toutefois sa ferme résolution de traiter les Saints à l'égal des Gentils, non comme des parias ou des traîtres, sa

justice, son impartialité l'ont fait malvenir de quelques-uns, sans lui attirer la faveur de beaucoup d'autres.

Nous allons dîner chez Son Excellence ; c'est à deux heures qu'on dîne dans le pays. Chemin faisant, j'étudie les traits principaux de la ville, où, grâce à ma boussole, je commence à m'orienter. Chacune des rues méridionales renferme deux ruisseaux d'eau transparente, frangés d'arbres, et coulant avec un murmure qui éveillerait chez un moullah persan la soif de breuvages interdits. L'eau y est amenée de City-Creek, de Red-Buttes, et des autres cañons situés au nord et à l'est de la ville, dont les puits, du reste, peu nombreux ont au minimum treize mètres cinquante centimètres de profondeur. On avait songé pour les terrasses à des puits artésiens ; mais la dépense que ce projet occasionnerait n'a pas permis de le réaliser. Grâce aux ruisseaux qui circulent devant leurs portes sur un lit de cailloux avec une rapidité de quatre milles à l'heure, les habitants peuvent s'approvisionner d'eau chaque matin pour les besoins du ménage. Le surplus est destiné aux irrigations, que l'insuffisance des pluies rend indispensables et sans lesquelles la vallée serait encore déserte. Ce que la terre n'a pas absorbé retombe dans City-Creek, et va parfois grossir le Jourdain. Un maître des eaux, assisté d'un sous-chef par quartier et d'un délégué par bloc, veille à la répartition du fluide bienfaisant. Au coin de tous les quartiers est une écluse qui permet d'en mesurer l'écoulement et de le partager entre les différents blocs, d'où il se distribue dans tous les jardins ; chaque lot d'une acre et quart (cinquante ares cinquante-huit centiares) a droit à une irrigation de trois heures par semaine. Une taxe foncière d'un mille par dollar, et qui s'élève en 1860 à onze cent soixante-trois dollars vingt-cinq cents, pourvoit aux dépenses administratives, aux frais de réparation et autres. Ce système, organisé par un décret validé le 21 janvier 1853, fonctionne avec la régularité d'une horloge.

Remontant la grande rue, ainsi que nous l'avons fait ce matin, nous sommes frappés de l'espace dont chacun dispose, et par conséquent de l'étendue de la cité, qui, renfermant dix à douze mille âmes, couvre une aréa de trois milles. La rue où nous sommes a quarante mètres de large, y compris les trottoirs, qui en ont six chacun, et sont bordés, comme dans toutes les voies principales, d'arbres de différente espèce, entre autres d'acacias. La ville se divise en vingt ou vingt et un quartiers, numérotés à partir du sud-est en se dirigeant au nord-ouest. Chacun de ces quartiers est entouré d'une palissade et est le siége d'un évêque. On les distingue par l'un des traits qui les caractérisent ou par leur position : quartiers de Mill-Creek, des Peupliers, du Danemark, du Sud, etc. Ils contiennent presque tous neuf *blocks* de quarante perches carrées; le *block* est divisé à son tour en quatre lots d'une contenance de deux acres et demie, ou bien en huit d'une acre et quart. En vertu d'un arrêté municipal, les maisons doivent être bâties à six mètres de la rue, et cet espace doit être planté d'arbres ou couvert de massifs. Toutefois ce règlement n'est pas observé dans Main-Street.

C'est d'après leur situation à l'égard du Temple que sont désignées les rues; ainsi la voie principale est nommée East-Temple street (rue à l'est du Temple) n° 1 ; celle qui est derrière, East-Temple street n° 2, etc. C'est également au block du Temple que se rapporte la situation de la ville par 40° 45′ 44″ latitude nord, 114° 26′ 8″ longitude ouest, et à treize cent dix mètres au-dessus du niveau de la mer.

La grande rue se peuple rapidement. Vis-à-vis de l'hôtel, dans un seul block, sont une vingtaine de maisons qui diffèrent par la forme et par l'importance ; on y voit un boucher, un boulanger, un quincaillier-faïencier, un forgeron, un cordier marchand de couleurs, un magasin de chaussures, un tailleur « fashionable, » — mot écrit sur sa porte, — et qui, en cette qualité, se fait payer plus cher que Poole ou Dusautoy ; un horloger, un armurier, un sellier, un serrurier, un corroyeur, un tanneur, un fabricant de chandelle et de savon, un cloutier, l'agence Walker, une espèce de café où l'on débite des glaces à vingt-cinq cents (1 fr. 06 cent.), des boutiques où l'on vend de la farine et des comestibles, des souliers, des chapeaux et des habits, des lattes, des planches, des bois de charpente, du cuivre, de l'étain, des objets de ménage, de la taillanderie, de la coutellerie et des souricières, enfin le bazar de M. Gilbert Cléments, Irlandais et orateur qui efface tous ses voisins, et chez qui l'on trouve l'épicerie, la confiserie, la liquorerie, la mercerie, la draperie et la nouveauté.

En face, du côté de l'est, où les mêmes articles se vendent sur une plus grande échelle, demeurent les principaux négociants, gentils et mormons : ici, M. Gill, « barbier physiologique ; » là, M. Godbe, pharmacien-droguiste; plus loin, M. Godard, confiseur, et M. Buw, chez qui l'on trouve tout, depuis un sac de pommes de terre jusqu'à un mètre de galon d'or.

Traversant la rue, nous passons devant un petit block habité par MM. Dyer et Cie, fournisseurs d'un régiment de l'Arizona. Près d'eux sont les magasins de MM. Hooper et Cronyn, ayant par derrière un atelier de photographie. Tous les magasins, je le remarque, sont bien supérieurs à ceux que l'on voit en Angleterre dans les villes de province. A côté d'Hooper et Cronyn s'élève une grande maison en adobe, avec porche en bois de style ionique (le portique est très en faveur ici), un jardin planté de grands arbres, et qui appartient à l'évêque Hunter. Après cette maison est un grand bâtiment habité par les veuves de M. Grant. Plus loin, vis-à-vis du block du Prophète, est la demeure du général Wils, grande maison qu'il occupe avec sa famille. En face, du côté du couchant, sont les magasins bien connus de MM. Livingston, Bull et Cie; la maison des neuf veuves et du fils de l'apôtre Parley-Pratt, qui mourut assassiné ; le restaurant et la boulangerie du Globe, un salon de coiffure et de barbe, les bureaux du *Montagnard*, construction de quatorze mètres carrés, à deux étages, ayant pour base une assise de pierres de taille, recouvertes d'un stuc rouge qui les fait ressembler à du grès : cet édifice servait autrefois d'église provisoire. Dans le

voisinage demeurent la plupart des apôtres, MM. Taylor, O. Pratt, Cannon et Woodruff.

La multitude se presse autour du Temple, afin d'assister à l'office du soir. Je suis désappointé; je ne pouvais m'attendre, vu la solennité du jour, à rencontrer là une foule de travailleurs façonnant le bois et la pierre, maniant la scie et le marteau, et, suivant l'expression de Virgile : « transformant les rochers en murailles superbes. » Mais au milieu de tant de gens de divers métiers se reposant des fatigues de la semaine, je pensais tout au moins trouver le Temple à demi élevé. Je fus singulièrement étonné, en pensant à l'énergie de la foi nouvelle, de voir qu'en attendant mieux, un trou dans le sol représente le nom du Seigneur, tandis que le prophète, M. Brigham, préoccupé de son propre confort avant de songer à la gloire de Dieu, est logé dans ce qui, relativement, semble un palais, comme l'était jadis celui du roi Salomon. Je ne suis pas non plus satisfait en apprenant qu'on va reprendre les travaux provisoires que la guerre avait interrompus : il en résultera plus de lenteur encore dans la construction du Temple, sans lequel les malheureux trépassés ne peuvent pas recevoir le baptême qui les affranchira du purgatoire.


Endowment-house et Tabernacle. — Dessin de Ferogio d'après M. Burton.

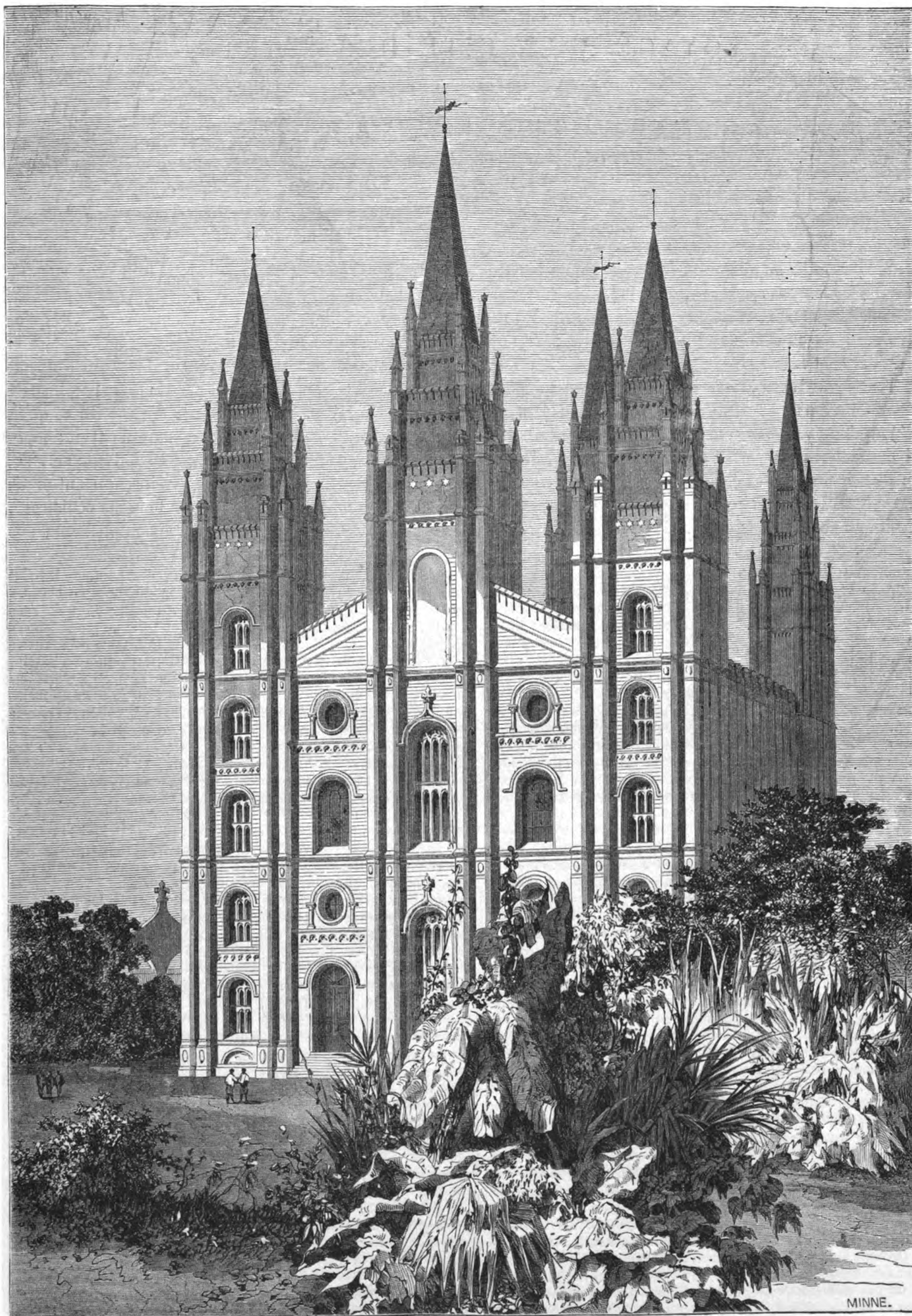
Le block du Temple, de même contenance que tous les autres et entièrement isolé, fait face aux quatre points cardinaux; il est entouré d'acacias plantés en 1853, et qui, surtout au midi, ajouteront beaucoup à sa beauté. L'enceinte repose sur une assise de grès rouge taillé avec art; elle est formée d'une adobe recouverte de stuc, et s'élève à trois mètres environ; chacune de ses faces est décorée de trente pilastres plats, sans piédestal ni chapiteau, qui montent jusqu'au chaperon indispensable à tous les murs en adobe. On posera plus tard sur cette muraille une grille en fer ornementé. Elle est percée de quatre ouvertures (une sur chaque façade) qui un jour deviendront des portes cochères et seront flanquées de portes basses pour les piétons; aujourd'hui l'entrée du nord et celle du couchant sont murées en pierre sèche. On affirme que cette enceinte a déjà coûté près d'un million de dollars, c'est-à-dire plus qu'on n'avait dépensé pour l'église entière de Nauvoo.

Temple-Block, le seul endroit de la ville qui soit consacré au culte, fut dédié au Seigneur en 1847, immédiatement après l'exode, et on y érigea un tabernacle sur le lieu même que l'ancien prophète avait désigné au nouveau pontife et à ses principaux disciples. Quand deux côtés de la muraille furent achevés, les fidèles commencèrent les tranchées pour les fondations de l'édifice; c'était le 14 février 1853. Un poteau, destiné à servir de principal appui au voile du Temple, fut planté au milieu du terrain, et chacune des phases de la construction fut marquée par des cérémonies imposantes, des coups de canon, des symphonies, des discours de M. Brigham Young, alors gouverneur du territoire, des prières, des exercices de piété auxquels assistait une foule nombreuse. Les fondations du Temple, qui ont près de cinq mètres de profondeur et se composent d'un granit de couleur grise, sont aujourd'hui cachées à tous les regards.

Jusqu'à présent (1860), le block du Temple n'est qu'un lieu désert au centre duquel on remarque une grande fosse oblongue, destinée, suivant les Gentils, à devenir un baptistère de vingt pieds de profondeur. C'est à l'angle sud-ouest qu'est placé le Tabernacle, bâtiment en adobe, ayant cent vingt-six pieds de long du nord au sud, et soixante-quatre de large, voûté en ellipse et ne pouvant contenir que trois mille personnes tout au plus; il est urgent d'en agrandir les limites. Au-dessus des deux portails, ouverts dans les pignons qui regardent le nord et le midi, est un soleil en bois coiffé de rayons jaunes semblables à une perruque du Somal, ou bien aux armes de la Perse. La toiture en bardeaux abrite sous ses bords avancés toute une colonie d'hirondelles; elle est surmontée de quatre cheminées, insuffisantes pour échauffer l'édifice en hiver et le ventiler quand il fait chaud. Le prédicateur se place du côté de l'ouest, qui est réservé au pontife, aux douze apôtres et au président de l'Etat de Sion. On a, depuis quelque temps, comme cela se pratique chez les quakers, séparé les hommes des femmes. On se propose aussi, dit-on, d'assigner aux chrétiens des places particulières, afin que les « chèvres » ne soient plus mêlées aux brebis.

Traduit par Mme Loreau.

(La suite à la prochaine livraison.)



Façade projetée du temple des Mormons. — Dessin de Thérond d'après M. J. Remy.

VOYAGE A LA CITÉ DES SAINTS,

CAPITALE DU PAYS DES MORMONS,

PAR M. LE CAPITAINE RICHARD BURTON[1].

1860. — TRADUCTION ET DESSINS INÉDITS.

IV

L'Endowment-House. — Baptême. — Initiation.

Immédiatement au nord du Tabernacle est un berceau de feuillage, le *Bowery*, composé de branches vertes attachées à des poteaux, et qu'on laisse flétrir sans les renouveler; nous en décrirons l'intérieur à propos de l'office du dimanche.

A l'extrémité nord-ouest du block s'élève un autre édifice, l'Endowment-House (la maison où l'on est doué), qu'une palissade en bois sépare du Tabernacle. Bâti en adobe, il est formé d'une partie centrale beaucoup plus haute et plus étroite que les ailes, recouverte d'une toiture à un seul égout, et percée de quatre fenêtres, dont une est condamnée. C'est le sanctuaire des sanctuaires, l'endroit où le fidèle est initié aux rites secrets. Tout ce qui s'y rattache est soigneusement caché aux profanes; d'où les anti-Mormons prétendent qu'on y fait des sacrifices humains.

Une relation des mystères effroyables qui s'accomplissent dans ces humbles murs a été donnée par mistress Smith et M. Hyde. S'il est difficile d'admettre ce qu'ils racontent; si de pareilles inepties paraissent incompatibles avec la respectabilité qui est ici la règle de tous, l'on ne peut nier que ces deux écrivains, qui ont pratiqué le Mormonisme, ne parlent en témoins oculaires[2]. Suivant le public des Saints, il s'agirait simplement d'une

1. Suite. — Voy. page 353.

2. Voici ce que dit M. Hyde, ancien ministre mormon : « On a beaucoup parlé de l'admission à la secte du Mormonisme. Les récipiendaires ont tellement exalté cette cérémonie, qu'on a été jusqu'à la proclamer sublime. Quelques hommes, fiers d'en posséder le secret, faisaient de mystérieuses allusions. Ils exhibaient un singulier vêtement qu'ils portaient constamment, et qui leur avait été délivré d'une façon fantastique dans le Temple. Ils promettaient les priviléges de l'initiation à leurs disciples ravis, entre autres la jouissance complète de la bénédiction céleste, etc., etc., etc. Quant à la réalité du rite observé, elle restait enveloppée du plus profond silence. Tous les initiés, sous peine d'un châtiment terrible, ne devaient faire aucune révélation, s'obligeant, par serment, à subir une mort violente et cruelle s'ils découvraient « *le mystère*. » Autant que ma mémoire me sera fidèle, j'essayerai de donner une idée de ces cérémonies. J'ai fait le serment de me taire à ce sujet; cependant je n'hésite pas à violer ce serment; avant tout, j'ai un devoir à remplir envers Dieu et envers le monde, et quant aux châtiments suspendus sur ma tête, c'est au monde et à Dieu que je m'en remets pour mon salut.

« Un vendredi 10 août 1854, conformément aux injonctions que je reçus, sans autre formalité que de revêtir une chemise blanche, ma femme et moi nous nous rendîmes à la chambre du conseil vers sept heures du matin. Trente personnes environ attendaient ce jour-là qu'on les admît à l'initiation. On enregistra minutieusement nos noms, la date de notre naissance, de nos mariages, etc. Nos reçus du bureau des dîmes furent aussi exactement examinés, par cette vieille raison qu'avant d'entendre la musique, il faut « payer les violons. » Tous ceux qui n'avaient pas encore été mariés mormoniquement subirent cette formalité par les soins de Heber C. Kimball, préposé particulièrement à la consécration dont il s'agit, et nous fûmes introduits dans une longue salle divisée en petits compartiments par des boiseries peintes en blanc. Un silence religieux ajoutait à la solennité. Nous eûmes à laisser nos chaussures dans le bureau extérieur. Ceux qui présidaient à la cérémonie portaient des pantoufles, et les différents ordres se donnaient à voix basse. Les hommes furent dirigés d'un côté, les femmes de l'autre. Le sifflement du bois dans le poêle troublait seul le silence sinistre de la scène. La nouveauté de la situation, l'incertitude et l'attente de ce qui allait se passer, les figures attentives et sérieuses, la blancheur même des vêtements, tout était calculé pour exciter des impressions superstitieuses. Les hommes furent appelés un à un par un signe de doigt. Ce fut bientôt mon tour. On m'enjoignit de me déshabiller, et je fus alors plongé dans une baignoire de zinc ordinaire, peinte en dedans et en dehors. Un docteur Sprague, qui, soit dit en passant, est un des hommes les plus impurs que j'aie jamais vus, officiait en qualité de « *baigneur*. » Cette cérémonie consistait à laver le corps entier dans de l'eau tiède, et à bénir chaque membre avec une formule sacramentelle particulière, depuis les pieds, pour leur transmettre la vitesse convenable en suivant les voies de la droiture, jusqu'à la tête, pour obtenir un esprit fort. Une fois bien lavé et déclaré dûment purifié du sang de cette génération, je passai aux mains de Darlay P. Pratt, assis dans un angle de l'appartement et chargé de donner à chaque homme ainsi lavé « un nouveau nom » sous lequel il serait connu désormais dans le royaume céleste. Je reçus l'appellation d'« *Enoch*, » et je fus reconduit à notre chambre d'attente, où chacun, assis à tour de rôle sur un tabouret, recevait sur la tête l'onction d'une huile parfumée contenue dans un récipient d'acajou en forme de corne, par le moyen d'une spatule de même bois. On frottait de ce liquide les yeux, le nez, les oreilles, la bouche, les cheveux, enfin toutes les parties du corps, de manière à ce que toutes en fussent convenablement pénétrées et parfumées. Cette opération était accomplie par les ministres Taylor et Cummings, avec une formule de bénédiction semblable à celle du bain, et préparait à recevoir l'ordination de « ***Roi et Prêtre de Dieu et de l'Agneau***, » laquelle ne peut se transmettre que dans le sanctuaire du Temple. Ainsi oints et bénits, nous eûmes à revêtir la « robe » de mousseline ou de lin qui nous couvrit le corps depuis le cou jusqu'aux poignets et aux chevilles, et qui ressemble assez à un vêtement de nuit d'enfant. Par-dessus cette robe on nous passa une chemise, puis une toge de toile drapée et réunie en plis sur l'épaule, et qui, attachée par une ceinture autour de la taille, retombait jusqu'à terre. On ajouta un petit tablier carré, semblable pour sa forme et sa grandeur aux tabliers des francs-maçons, et généralement fabriqué en toile ou en soie blanche, avec des feuilles de figuier peintes ou brodées. Un bandeau de même étoffe sur la tête, des chaussettes et des souliers de toile ou de coton blancs complétaient l'accoutrement. Pendant que nous procédions à ce déguisement, une farce se préparait dans le compartiment voisin. C'était la représentation de la Création du monde. Elohim se concertait avec Jéhovah, Jésus et saint Michel, sur le moyen de créer et de peupler la terre. Il envoie en messagers ces trois personnages pour donner un coup d'œil sur ce qu'il y a à faire, et lui rapporter le résultat de leurs observations. Ils feignent de partir, d'examiner et de revenir avec leurs renseignements. On met alors en action le premier chapitre de la Genèse, Elohim s'inspirant du verset « *et Dieu dit;* » les trois autres faisant semblant d'aller exécuter ses ordres, et disant au retour : « ***Et ainsi fut.*** » Quand ils arrivèrent à la création de l'homme, les trois per-

allégorie théâtrale, d'une pièce religieuse analogue aux mystères du moyen âge, — peut-être *le Paradis perdu et le Paradis regagné*, — dont la représentation, entourée de circonstances particulières, rappelleraient les épreuves de la franc-maçonnerie. Le peuple en est tellement persuadé, que, malgré tout le respect dont il entoure M. Phelps, il l'appelle le Diable, parce qu'il suppose que c'est lui qui remplit le rôle de Satan dans la pièce édénique.

D'après le même témoignage, c'est-à-dire l'opinion générale, les deux ailes contiendraient les fonts baptismaux des deux sexes. Les Gentils prétendent que la cérémonie ne prend pas moins de onze heures. Tout le monde sait que le baptême, suivant la doctrine mor-

sonnages, Jéhovah, Jésus et Michel, entrèrent dans notre cellule, et, faisant le geste de nous donner une forme, nous touchèrent le corps, puis soufflèrent sur chacun de nous comme pour nous communiquer l'existence. Nous remplissions alors le rôle d'Adam, sortant des mains de nos créateurs (allégorie blasphématoire, en vérité). Nos femmes furent introduites après avoir subi les mêmes cérémonies sous la direction de miss E. R. Snow et quelques autres. On nous fit fermer les yeux pour contrefaire le sommeil, ensuite les rouvrir à la lumière, pour recevoir chacun une Ève. La joie devait nécessairement remplir nos âmes, et nous passâmes par couples dans le compartiment où nous avions précédemment entendu la voix d'Elohim. Cette partie de la salle, au moyen de quelques branchages de sapin (remplacées aujourd'hui par des peintures), figurait un jardin. W. C. Staines, représentant Adam, et miss Snow, Ève, nous servaient de souffleurs. Nous avions à imiter leurs mouvements. Des raisins pendaient à une branche, et W. W. Phelps, admirable dans son *emploi de Satan*, s'évertuait à nous en faire manger. La femme me tenta, comme cela devait être, et j'en goûtai. Alors nous fûmes maudits par Elohim, qui s'avança vers nous. Satan fut chassé, et nous vîmes M. Phelps, cet astronome érudit, ce saint apôtre, siffler, se tordre et enfin s'échapper en rampant sur ses mains et sur ses genoux.

« Nous nous trouvions désormais sous le coup de la malédiction, et c'est ici que commence la terrible intention de cette bouffonnerie ridicule et sacrilége. Sur l'homme ainsi perdu et déchu, privé de toute protection, de toute loi, Dieu établit alors le sacerdoce et sa juridiction, armé d'un pouvoir illimité, transmettant une puissance incontestable, avec le droit de décider d'une façon absolue, et supérieur à n'importe quelle autorité. Les membres de ce sacerdoce peuvent agir comme Dieu, avec la force et au nom de Dieu. Des serments d'un secret inviolable sont imposés aux néophytes intimidés et terrifiés. On s'engageait par ces serments à observer une obéissance passive à l'égard du sacerdoce, et spécialement à n'avoir d'autres femmes que celles qui sont accordées par l'Église et le président, son représentant. Nous reçûmes un signe, un mot de passe, et en même temps le troisième degré de l'initiation mormonne, ou premier degré de la prêtrise *aaronique*. L'homme, continue l'allégorie, entre dans la vie, pourvu d'une loi de pureté, d'une clef de la vérité et d'un caractère sacerdotal. Muni de cette triple force, il est lancé dans le monde où la lumière se change en ténèbres et les ténèbres en clarté. Il se perd à chercher la vérité. Dans le compartiment voisin, il est supposé mêlé aux sectes contemporaines. Là on représente les rites différents des Quakers, des Méthodistes et autres sectaires. Satan vient à leur rencontre et les aborde en leur disant : « Bonjour, frère méthodiste, frère ca-« tholique, etc. ; je vous aime tous, vous êtes mes amis, mes servi-« teurs, » etc., etc. Trois apôtres, Pierre, Jacques, Jean, entrent en ce moment, et après un dialogue assez léger avec le démon, Pierre lui ordonne de partir au nom de Notre Seigneur Jésus-Christ et par l'autorité de la sainte prêtrise : ce qui le fait fuir en écumant et en sifflant de nouveau.

« Survient alors un nouvel examen de la part de ces apôtres; ils nous communiquent de nouvelles instructions, non-seulement touchant le sacerdoce en général, mais sur ce qui nous caractérise comme dignitaires mormons, les seuls investis de ce saint ministère. L'intention de cette scène est de rappeler : 1° que saint Pierre, saint Jacques et saint Jean apparurent à Joseph Smith et lui conférèrent la mission, transmise depuis à Brigham Young; et 2° que toute la vénération que Jésus-Christ leur pouvait communiquer devait à l'avenir être attribuée à ce sacerdoce mormon. — Obéissance immédiate, implicite, incontestée et sans bornes. — « *Être, enfin,* » selon les paroles de Kimball, « *comme un vil chiffon dans les mains de Brigham Young.* » Ceci établi, nous nous avançons vers le royaume de Dieu. L'homme, Adam, perdu par sa chute, le grand péché originel, doublement perdu par l'addition de ses fautes personnelles, a pourtant reçu une certaine force et quelques bienfaits de son Créateur, et s'est ensuite écarté de la voie de la vérité. Le sacerdoce lui ayant ouvert les bras après sa déchéance, en lui donnant la promesse d'un Rédempteur, c'est le sacerdoce qui est destiné à lui fournir les moyens d'accomplir son salut. Dieu jette un regard de miséricorde sur le monde plongé dans les ténèbres; et, comme il a révélé son Évangile à Smith, c'est lui qu'il a revêtu d'une autorité suprême, ainsi que ses successeurs.

« Le châtiment attaché à l'infraction du premier serment consiste à avoir la tête tranchée : le supplice infligé à la violation du deuxième, à souffrir la torture jusqu'à ce que mort s'ensuive. De nouveaux secrets sont alors imposés, et l'on communique le second degré de sacerdoce aaronique, avec les signes, l'imposition des mains et le mot de passe.

« La représentation de cette farce infâme continue. L'allégorie présume alors que l'homme se trouve dans une condition partielle de salut. Il est introduit dans une salle au centre de laquelle s'élève un autel. On exige de lui une fidélité illimitée envers ses frères. Ne jamais médire des oints du Seigneur; penser avec leurs pensées; les employer comme médiateurs entre le Christ et l'homme, comme le Christ est le médiateur entre eux et Dieu; sentir comme ils sentent; agir comme ils agissent; répondre par une obéissance absolue à toute réquisition, quelque criminelle, dénaturée, impie et profane qu'elle soit; considérer l'Église comme le principal objet de ses affections et de sa vie; se tenir prêt à sacrifier à ses ordres ou à ses intérêts l'ami le plus dévoué, le parent le plus proche, l'épouse la plus aimée, et jusqu'à l'existence elle-même; ne respecter en nulle façon les serments et obligations contraires ou attentatoires aux intérêts de l'Église!... La dérogation à ce serment ou sa révélation entraîne un supplice horrible, avec une série de détails dégoûtants. Après quoi sont communiqués de nouveaux signes et des attouchements particuliers qui complètent l'administration du premier degré du sacerdoce de Melchisédech.

« Stupéfiés et tremblants d'émotion en nous trouvant investis d'une responsabilité aussi effrayante; agités par la crainte de ce qui allait suivre, nous fûmes introduits dans une autre salle. Un autel se trouvait au milieu : sur cet autel la Bible, le livre des Mormons, et le livre des révélations de Smith.

« Hommes et femmes se rangèrent par couples autour de la chambre, en présence de Kimball et de Brigham, qui nous regardaient de la pièce voisine. Là, nous fûmes soumis au quatrième serment sous la direction de Parley Pratt. L'allégorie donnait à entendre que l'homme, en ce moment sur la voie du salut, avait à accomplir un devoir temporel, non pas à un point de vue de théorie abstraite, ni pour des objets abstraits, mais un devoir solennel, positif, présent et immédiat. On nous fit jurer d'entretenir une haine constante au gouvernement des États-Unis pour n'avoir pas vengé la mort de Smith, et n'avoir pas fait justice des persécutions exercées contre les Saints; de mettre en œuvre toute notre influence pour anéantir ce gouvernement ; d'employer nos efforts pour discréditer et traverser ses projets; enfin de refuser tout concours et toute soumission à ses lois. Si nous étions incapables d'agir par nous-mêmes, nous avions à inculquer ces maximes à nos enfants dès l'âge le plus tendre, les leur dicter au lit de mort, et les leur transmettre comme un dépôt sacré. Cette maxime devait être la pensée incessante de la vie; de façon que « le royaume de Dieu et du Christ, c'est-à-dire l'Église des Mormons et ses ministres, subjuguât tous les autres royaumes et remplît la terre entière. » Les malédictions les plus épouvantables, les menaces les plus barbares étaient proférées et suspendues sur la tête de quiconque faiblirait dans l'exécution, ou se hasarderait à faire des révélations. Signes, mots de passe et attouchements nouveaux, consacrèrent le second degré du sacerdoce de Melchisédech. Devenus dignes de Dieu, nous pouvions être admis en sa présence comme ses enfants, mais il nous restait à apprendre la manière de le prier. On nous dit que nos robes ne couvraient pas l'épaule prescrite par la loi; comme signe d'une soumission absolue au sacerdoce, on opéra le changement convenable. Afin d'imprimer à ces cérémonies un caractère plus profondément religieux, et d'alimenter notre enthousiasme, nous reçûmes une nouvelle forme de prière. Tous les initiés furent placés en cercle, avec ordre de répéter,

monne, se fait par immersion ; le néophyte, après être sorti du bain, est frotté d'huile et revêtu d'un bonnet et d'une chemise en calicot blanc. Il est rare que l'on se sépare de cette dernière, qui préserve de tous les dangers ; le docteur Richards sortit sain et sauf du massacre de Carthage parce qu'il était revêtu de cette robe d'innocence. Un petit carré orné de feuilles de figuier brodées ou peintes, et qui simule le tablier maçonnique, est joint au costume. Le baptisé reçoit un nouveau nom, prend un emblème distinctif, et jure par les serments les plus terribles de garder le secret sur tout ce qui vient de se passer.

Il y a, comme dans toutes les initiations, différents degrés à parcourir ; les grades supérieurs ne seront, dit-on, conférés qu'après l'achèvement du Temple.

On trouve encore dans l'enceinte consacrée un puits voisin du Tabernacle, un égout voûté, pratiqué dans la muraille de l'ouest, et contiguë à la porte du levant une petite maison pour le concierge et les gardiens.

C'est M. Truman Angell, un Anglo-Mormon, qui a fait le plan du Temple ; le *Milennial Star* du 2 décembre 1854 en a publié la description ; divers dessins du futur monument, sans doute copiés d'après les originaux, ont paru à Liverpool ; enfin MM. Hyde et Remy en ont donné l'esquisse. Il est inutile de transcrire ici la description fort longue de cette masse architecturale d'une



Le baptême chez les Mormons. — Dessin de David d'après le général Bennet.

ordonnance compliquée, syncrétisme de grec et de romain, de gothique et de mauresque, dont la forme n'a pas été révélée comme celle du temple de Nauvoo, mais imaginée par un simple mortel, et qui probablement ne se terminera jamais. Je me bornerai à dire que l'ensemble du monument est symbolique, qu'il doit éblouir le spectateur par son ineffable majesté, et je répéterai ces paroles qui terminent le rapport de l'architecte : « Pour le reste, attendez que l'édifice soit achevé ; venez alors et vous verrez. »

sans proférer une parole, chaque signe distinctement, puis de s'entrelacer les mains et les bras les uns avec les autres. Une fois dans cette position, un des assistants, choisi comme moniteur, s'inclina sur le genou droit, en tenant la main de celui qui se trouvait à la tête du cercle, et commença lentement une invocation dont les termes furent répétés après lui par ses frères.

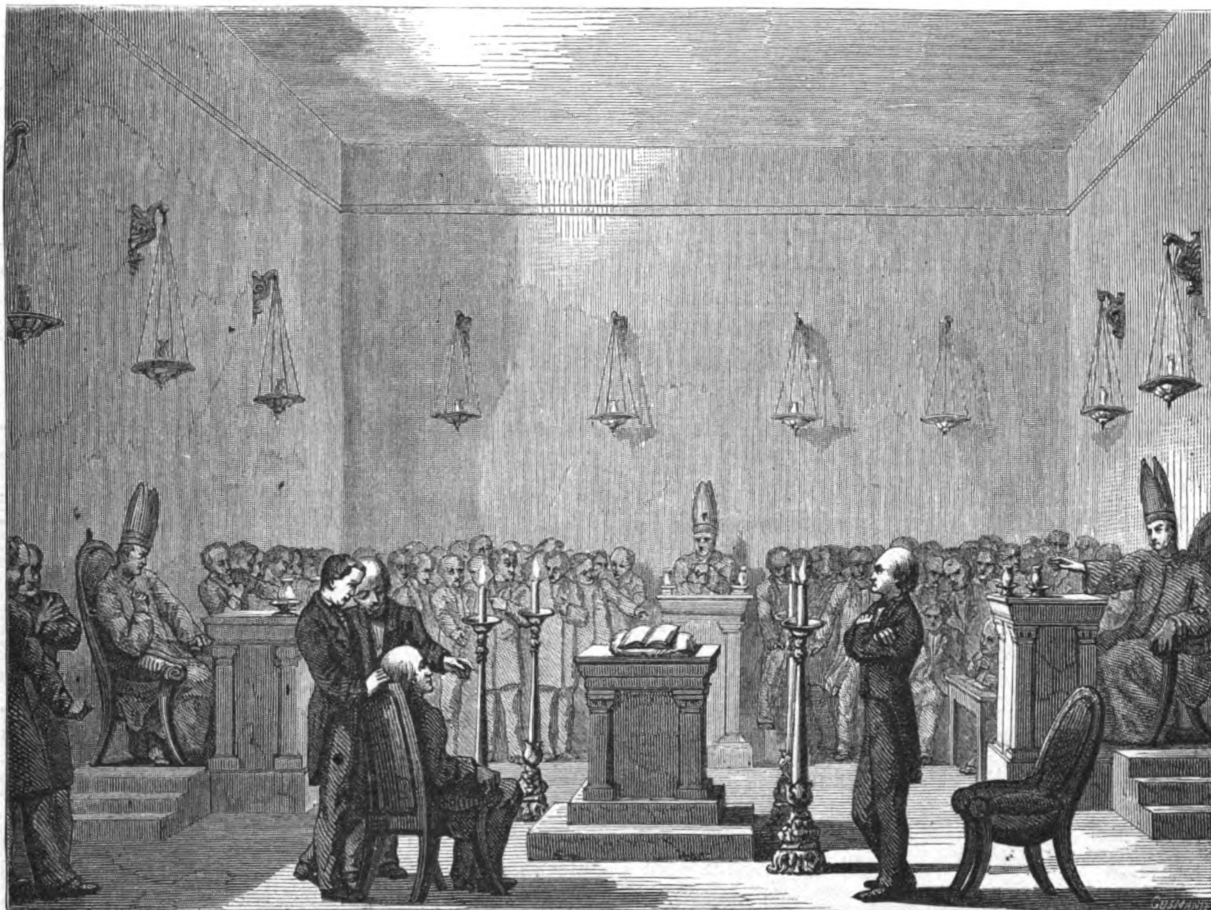
« Cette position circulaire, ces expressions abracadabrantes, ces obligations solennelles accompagnées de menaces, de signes, de mots de passe mystérieux, et d'une prière faite en commun, constituent la formule soi-disant la plus agréable à Dieu pour obtenir les grâces demandées. Ainsi placés comme je viens de le décrire, Parley Pratt commença à prier et nous répétâmes lentement ses paroles, appelant les bénédictions du Tout-Puissant sur nos actes d'obéissance, ou ses anathèmes sur nos infractions à la loi. Dès lors, nous étions frères et membres des saints ordres du divin sacerdoce, admis à la pleine participation du privilége de la fraternité ; nous reconnaissant à des signes certains, et pourvus à jamais d'un vêtement qui nous servait d'égide et de souvenir incessant ; liés les uns aux autres par des secrets terribles ; enchaînés au saint ministère par d'affreux serments. Nous avions maintenant

V

Arrivée d'émigrants. — Les recrues de la terre des Saints.

M. Stenhouse, une notabilité parmi les Saints, me proposa un jour d'aller avec lui au-devant du convoi de charrettes à bras qu'on attendait le lendemain, et m'offrit de me signaler les faits intéressants. J'ai vu presque tous les jours cet éminent personnage, qui est non-seulement Elder, mais grand prêtre, et j'y ai trouvé autant de plaisir que de profit. Nous évitions naturellement ces points mystérieux, qu'en ma qualité de profane je n'avais pas le droit de pénétrer; mais sur tous les autres, l'Elder se montrait communicatif et me permettait d'user librement de ses connaissances.

On doit penser qu'en fidèle Mormon, il devait se placer au point de vue exclusif de sa doctrine; j'ai donc soumis tous ses renseignements, toutes ses appréciations au contrôle de l'opinion adverse; et toutes les fois que j'ai blâmé quelque chose dans le système qu'il admire sans réserve, ce n'est pas à lui que ses coreligionnaires doivent l'attribuer. J'étais frappé de sa foi robuste et de la soumission qu'il imposait à son intelligence. « Qu'est-il advenu des tables d'or? lui demandai-je un soir; d'après les Gentils, vous croiriez qu'un ange les a enlevées quand leur mission fut accomplie. — Je n'en



Réception d'un néophyte mormon. — Dessin de David d'après le général Bennet.

sais rien, répondit-il; le Mormonisme est la seule doctrine qui possède la vérité; ma croyance en lui est indépendante de ces faits secondaires, et je ne m'en occupe pas. » J'avais sous les yeux l'un de ces exemples d'absorption morale où tombe celui qui, acceptant une idée absolue, arrive par la force de l'habitude à ne plus voir et à ne plus comprendre autre chose.

Le lundi, comme le soleil montait vers l'horizon, M. Stenhouse vint m'annoncer que le convoi était déjà sorti de la Passe-Dorée. Il n'y avait pas de temps à

à franchir le voile, en répétant la série des formules précédentes; on découpe avec des ciseaux certaines marques sur le devant de nos chemises; on nous murmure à l'oreille un nouveau nom prononcé d'une manière inintelligible, et cette espèce de draperie de coton une fois traversée, nous voilà définitivement « dans le royaume céleste de Dieu! » Les hommes se retournent pour recevoir leurs femmes, qui ont à répéter la même cérémonie. Dans ce « royaume céleste, » nous trouvâmes Brigham et plusieurs autres qui attendaient « le sermon d'initiation » prononcé pour la circonstance. Avant ce sermon, on nous permit de reprendre nos habits, tout en gardant le fameux vêtement de dessous. Il était près de quatre heures; nous prîmes une légère collation et retournâmes au « royaume céleste » pour entendre le discours. C'est à H. C. Kimball que revenait la commission d'expliquer l'allégorie en donnant un tour sérieux à l'affaire, avec force répétitions des différentes formules de signes et modes de reconnaissance. Il termina par des conseils et des menaces. C'était le dénoûment de la pièce. »

(*Le Mormonisme, ses chefs et ses desseins*, par Hyde, ancien ministre de cette religion.)

perdre, et nous descendîmes la ville près du coin de Main-Street; l'Elder me montra l'endroit où, peu de jours avant mon arrivée, un meurtre avait été commis : deux mauvais sujets, appelés Brown et Johnston, tous deux faussaires et voleurs de chevaux, rentraient chez eux par un beau soir, lorsqu'ils tombèrent chacun frappés d'une balle, et tous deux sous le bras gauche. Les corps furent transportés à la Court-House pour y être exposés pendant le temps voulu par la loi. Quand on demanda aux gens du quartier quel pouvait être l'auteur du crime, ils répondirent qu'ils n'en savaient rien et qu'ils ne s'en inquiétaient pas; d'où les Gentils supposèrent que ce double meurtre avait été commis par ordre du prophète. C'est une supposition toute gratuite; mais si elle était fondée, rien dans cet acte sommaire ne répugnerait à la sauvage Thémis des Monts-Rocheux.

Comme nous sortions de la ville, une colonne de poussière nous annonça que les émigrants franchissaient la terrasse, et de tous côtés la foule se précipitait pour saluer des connaissances ou avoir des nouvelles du pays. On vit enfin les charrettes; les voyageurs avaient tous des vêtements propres; les hommes étaient lavés et rasés; les jeunes filles chantaient des hymnes, et portaient leurs habits du dimanche. Tous les visages étaient bronzés par le soleil, mais avaient l'air profondément heureux. Les vieillards et les enfants étaient en chariot, les autres foulaient à pied la route sableuse, ou la suivaient à cheval; quelques-uns en traps, en sulkies ou en buckboards. Un petit nombre de jeunes cavaliers, d'un air quelque peu hardi, étalaient toute l'élégance du Far-West : chapeau des Rocheuses à larges bords, à forme haute et pointue, jaquette de cuir brodée, pantalon de même, à jambières énormes frangées sur la couture, chemise de flanelle rouge ou couleur de l'arc-en-ciel, éperons gigantesques, pistolets à crosse brillante et couteaux à gaînes bizarres, plantés dans une ceinture rouge à bouts flottants. A part son costume, cette jeunesse dorée de la vallée déserte se distinguait facilement des produits exotiques par la façon dont elle maniait sa monture et l'aisance qu'elle avait à cheval. Autour de moi abondaient les visages familiers, types anglais de toute espèce : lourds artisans, soldats libérés, laboureurs et commis. Quelques étudiants germaniques, des paysans, des fermiers scandinaves et suisses; des correspondants, des journalistes, des apôtres, des évêques, des anciens et autres dignitaires des États de l'Est complétaient le cortége.

Lorsqu'on fut arrivé au square public du huitième quartier, on fit mettre les chariots en ligne pour la cérémonie finale. Avant la guerre, le premier président se faisait un devoir d'honorer de sa présence l'arrivée des trains de charrettes à bras, et seulement des convois de cette nature. Depuis l'invasion, il est rare qu'il s'éloigne de chez lui, et ne sort guère que pour aller au Tabernacle; si par hasard il consent à faire partie d'un pique-nique, le secret en est soigneusement gardé. On assure qu'en dépit de sa volonté puissante, de son énergie peu commune, de son courage moral, le prophète actuel n'a pas l'intrépidité physique de son prédécesseur; les Mormons prétendent que c'est un bruit calomnieux ; mais il repose sur le témoignage des hommes les plus sincères et les plus justes; les faits d'ailleurs paraissent le confirmer : il y a des gardes aux portes de M. Brigham Young, et jamais il ne se montre en public sans être accompagné d'amis et de disciples qui tous portent des armes. De pareilles contradictions morales se rencontrent souvent; ceux qui connaissent les faits et gestes des brahmanes aux cours de Sattara, de Pounah et autres lieux, savent avec quelle audace ces dignitaires jouent leur vie dans les intrigues les plus folles, tout en ayant parfois la pusillanimité physique de Hobbes et d'autres sceptiques.

Dans la circonstance qui nous occupe, M. Brigham fut remplacé par l'évêque président Hunter, un Pensylvanien dont les anti-Mormons les plus exaltés, les plus méchantes langues se voient contraints de parler avec respect. Précédé d'un orchestre jouant d'instruments en cuivre — ce peuple aime avec passion « le métal bruyant qui sonne les fanfares guerrières » — et accompagné du marschal, l'évêque, debout dans sa voiture, appela les capitaines du convoi; il leur donna une poignée de main, s'occupa d'affaires, et immédiatement les dispositions furent prises pour loger ceux qui arrivaient et procurer de l'ouvrage aux individus, hommes ou femmes, qui pourraient en demander.

M. Stenhouse allait et venait dans la foule, et me présenta beaucoup de personnes dont les noms m'échappent; cette formalité, presque toujours suivie pour moi de quelque invitation, me valut, dans tous les cas, de nombreux témoignages de bienveillance. Mon cicerone échangeait un mot avec frère un tel, une phrase avec telle ou telle sœur, n'employant jamais les titres de monsieur ni de madame, si prodigués dans l'Est, et qu'on n'admet pas chez les Saints du dernier jour. Cette formule fraternelle donne à la conversation mormonne quelque chose de patriarcal et comme un parfum d'Orient; toutefois, l'usage en devient souvent abusif : un bambin à qui vous demanderez comment il se nomme, vous répondra : « Je suis le fils de frère un tel. »

Afin de distinguer les enfants des différentes épouses, on fait précéder le nom paternel de celui de la mère; les fils que j'aurais eus, par exemple, de miss Brown, de miss Jones ou de miss Robin, s'appelleraient frère Brown Burton, frère Jones Burton, etc.

Même à l'égard des plus hauts personnages, on a supprimé les titres de Révérend et d'Esquire, dont chacun s'affuble dans la Nouvelle-Angleterre, aussi bien que dans l'ancienne. Le pontife et les Éminences qui l'entourent sont tout bonnement frère ou mister un tel, suivant la qualité de Gentil ou de Mormon de la personne qui leur parle : ils ont le pouvoir et en dédaignent l'ombre. En revanche, il y a dans la foule autant de colonels et de majors qu'à l'époque où les critiques mordantes de miss Trollope firent jeter feu et flammes aux Américains; leur proportion relativement aux capitaines est environ de dix pour un.

Le nom de sœur est appliqué à toutes les femmes,

quel que soit leur âge, ce qui vous délivre de l'embarras où vous met dans l'Est l'obligation de distinguer la belle-mère de la bru, afin de donner à chacune le titre qui lui revient : mistress à la seconde, madame à la première ; ou, ce qui est bien plus grave, de leur distribuer à l'anglaise les épithètes de jeune et de vieille; ou de dire, comme en Écosse, mistress B. *senior*.

Quant au costume, celui des femmes commence à se singulariser; le chapeau de campagne d'Angleterre, le gowk des habitantes de la Cornouaille; le *sun-bonned* des États-Unis est d'un usage universel, avec cette différence que les Mormonnes y ajoutent par derrière un long voile épais qui sert de châle ou de capuche. Une espèce de jaquette, non pincée à la taille, et un jupon d'une étoffe peu coûteuse, indienne ou autre, composent le vêtement extérieur. Les femmes riches affectionnent la soie, principalement la noire. J'ai observé que les marchands étaient fort bien assortis d'objets de toilette. L'amour de la parure n'est pas un accident mental chez ce sexe délicat, nommé par quelques-uns ζῷον φιλοκόσμον; c'est un trait caractéristique, un faible charmant que partagent la sauvagesse demi-nue, la civilisée à crinoline, la quakeresse, la biche, la petite-maîtresse et la grande dame, la pécheresse et la sainte; un point où elles se rencontrent toutes, au moins une fois dans leur vie, et où elles sont à peu près égales. On trouve à la ville du Grand-Lac-Salé trois magasins de modes, treize de nouveautés, deux autres d'objets de fantaisie, rubans, dentelles, pompons, ornements féminins. Quelques-unes de ces boutiques reçoivent du grain en payement de leurs marchandises.

Je fus surtout frappé du contraste que les nouveaux émigrés formaient avec les anciens colons, spécialement avec ceux qui étaient nés dans le voisinage des Prairies. Tandis que les arrivants présentaient ces formes lourdes et parfois grossières qui caractérisent l'indigène du sol anglais, où la beauté se rencontre rarement dans les ateliers et les cottages, alors même qu'on n'y endure aucune privation matérielle, les autres, et surtout les femmes, avaient pour la plupart cette délicatesse de formes, cette finesse de teint que l'on observe chez les Américaines des États-Unis. Peut-être les physiologistes ne voudront-ils pas croire à un effet si prompt et si visible de la température; mais il est clairement prouvé, dans l'Inde, qu'il suffit de quelques années pour détruire la fraîcheur et détériorer la forme, surtout chez la moitié la plus faible de l'humanité. Pourquoi, dès lors, un climat tout différent, un air d'une pureté indicible, un terrain sec, à une hauteur de quatre mille pieds au-dessus du niveau de la mer, n'obtiendraient-ils pas des résultats opposés dans le même laps de temps?

Quoi qu'il en soit de ma théorie, qu'on l'adopte ou qu'on la repousse, le fait n'en existe pas moins. Je signalai à mon Elder la transformation qui s'était opérée chez ces tempéraments lymphatiques ou sanguins, changés en nervoso-bilieux ou simplement nerveux, métamorphose qui avait eu pour effet l'amincissement de la taille, l'affinage du poignet et de la cheville, le calme du visage, la limpidité du regard, l'élévation du type, l'ensemble des castes supérieures. Je lui faisais remarquer, chez les natives de ces parages, la régularité, la noblesse des traits, le développement du front, l'air pensif, la longueur et le soyeux de la chevelure, la délicatesse de la peau, sa transparence, et le charme suprême de l'Américaine, lorsqu'elle veut bien sourire. M. Stenhouse parut étonné de la manière dont j'expliquais ce fait évident. Les autres, me dit-il, en parlant des Gentils, attribuent cette élégance de formes et cet air pensif, qui pour eux est de la tristesse et de la gracilité, à l'irritation constante qu'inspire à nos femmes le régime de la polygamie.

Je demandai à M. Stenhouse comment, en général, se comportaient les émigrants à leur arrivée dans la colonie. « Il est probable, disais-je, que la longueur du voyage, le sentiment de faiblesse qu'on éprouve dans un milieu qui vous est étranger, les humanise et diminue leur présomption, leur arrogance britanniques. — Leur conduite est bonne, me répondit-il; mais chacun d'eux croit monter au pinacle du premier coup : c'est le moyen de s'en éloigner; se mettre en avant, ici, est perdre un temps précieux. L'individu qui arrive n'inspire aucune confiance. Il faut d'abord qu'il fasse ses preuves; qu'il aille en mission, qu'il revienne, qu'il se marie; on lui permet ensuite de s'élever, s'il a montré qu'il pouvait être utile. »

Beaucoup d'Anglais traversent les Plaines sans se douter qu'ils sont aux États-Unis, et considèrent M. Brigham Young du même œil que les catholiques de la génération précédente envisageaient le pape. On a vu les Danois, les Suédois, les gens du pays de Galles, se débarrasser pendant le voyage de leurs couvertures et de leurs habits d'hiver, dans la conviction où ils étaient qu'un printemps perpétuel régnait dans la vallée sainte. La maladresse avec laquelle les émigrants inexpérimentés se dirigent est devenue le canevas d'une foule d'histoires plus ou moins plaisantes; il en est une qui se raconte depuis longtemps, des rives du Mississipi aux bords du Pacifique, et toujours avec le même succès. Un chariot est aperçu d'un cavalier qui s'en approche; celui-ci trouve à côté un malheureux petit garçon, pâle et défait, qui a dans les bras un bébé tout en larmes.

« Qu'est-il arrivé ? demande-t-il au gamin.

— Il arrive que je suis joliment dans l'embarras, dit le marmouset; p'pa est soûl, m'man est en convulsions ; frère Jim fait sa partie de poker; ma sœur est là-bas avec un étranger qui la courtise, bébé a la colique, les bœufs n'en peuvent plus, le chariot est cassé ; il y a vingt milles à faire avant qu'on trouve de l'eau. Je m'en moque pas mal, de voir la Californie ! »

VI

La danse et les Saints. — Le prophète au bal.

La saison des plaisirs n'était pas encore ouverte à mon départ, d'où il résulte que je n'ai pas vu les Mormonnes en toilette de bal; toutefois, d'après les rensei-

gnements que j'ai recueillis, je puis affirmer que les Saints, en dépit de leur gravité, forment un peuple éminemment sociable; ils ont un goût prononcé pour les courses en traîneau, pour la comédie de salon, et se vantent de posséder quelques bons acteurs, parmi lesquels MM. Snow, Clawson et Dunbar occupent le premier rang. Sir Bulwer apprendra sans doute avec plaisir que *the Lady of Lyons* a excité chez les Mormons encore plus d'enthousiasme qu'en Europe. Dès que les capitaux nécessaires pourront être fournis, on a le projet d'élever un théâtre qui rivalisera avec ceux de l'ancien monde.

La danse paraît considérée comme un exercice édifiant; les apôtres, les évêques, le prophète lui-même s'y livrent avec zèle. Un professeur de cette branche des beaux-arts ferait fortune dans la Nouvelle-Sion, où le plus instruit des pédagogues aurait besoin, pour vivre,



Portrait de Brigham Young, président actuel des Mormons. — Dessin de Mettais d'après M. J. Remy.

d'ajouter à sa science un métier plus lucratif. On ne danse pas ici avec la mollesse des gens distingués de la vieille Europe; comme au temps de nos pères, les positions sont strictement observées, les pas travaillés avec soin, les jarrets violemment tendus; bref, c'est un plaisir qui exige de la vigueur dans les muscles. J'avoue, quant à moi, éprouver une sorte de prévention contre la danse chez les individus qui arrivent à cet âge incertain où la souplesse manque à la force; et j'ai souvent partagé l'hilarité des Français à la vue de quelque Anglais chauve et roide, mêlant son âge mûr aux ébats de la jeunesse. Il y a toutefois des autorités imposantes en faveur de la persévérance chorégraphique; David, à ce que l'on nous apprend, dansait à une époque de la vie déjà très-respectable; et Scipion, au dire de Sénèque, avait gardé l'habitude d'exercer de la même manière ses membres héroïques.

Outre les grandes fêtes qui se donnent par souscrip-

tion dans les divers établissements publics, il y a les soirées de quartier, les cotillons hebdomadaires des anciens, où peut-être ces vénérables personnages dansent entre eux, comme à Oxford les bacheliers font l'exercice. De même qu'au palais de Saint-James, la polka est désapprouvée chez les Saints; mais on assure que Terpsichore doit à la foi nouvelle une heureuse modification de la contredanse, le cotillon mormon, où tous les cavaliers donnent la main à deux dames. Espérons qu'on introduira cette nouvelle forme de quadrille aux bains de mer et aux eaux, où la proportion des danseurs, à l'égard des danseuses, est rarement de plus d'un pour sept.

Les réunions de la salle de société sont éminemment choisies et montées sur un pied dispendieux. Les invitations, faites sur papier blanc, doré sur tranche et à bordure gaufrée, ne sont envoyées qu'à l'élite de la ville, et ne s'adressent pas à plus de soixante-quinze ou quatre-vingts chefs de famille, y compris les Gentils les mieux posés.

Ce billet de dix dollars ne paye que l'entrée d'un seul couple; il faut donner deux autres dollars par chaque lady qu'on amène en sus de la première; dans les fêtes moins splendides, la dépense totale se monte à deux dollars cinquante cents. A l'approche du grand jour, les billets se vendent avec prime, et acquièrent parfois une grande valeur; mais l'espace est limité, et plus d'un Jacob se voit réduit à ne présenter que Rachel, privé de son glorieux cortége de Liahs, de Zilpahs et de Billahs.

Voici le résumé de ce qui m'a été dit sur la dernière fête. La salle était décorée avec une élégance pleine de goût; parmi les draperies et les branches d'arbres verts, disposées en guirlandes ou en faisceaux, se détachait



Portraits du patriarche Jedidiat Grant et du vice-président Heber C. Kimball. — Dessin de Ferogio d'après M. J. Remy.

cette devise : *Our mountain Home*, dont chacun était ému. A quatre heures de l'après-midi arriva le prophète, et l'*ordre* fut réclamé (ne pourrait-on pas en faire autant dans les bals de Londres?). Le silence immédiatement obtenu, le pontife, monté sur une estrade, leva les mains et bénit tous ceux qui étaient présents. En Europe, j'ai entendu dire que le maître du logis où il y avait un bal faisait souvent le contraire.

La bénédiction terminée, M. Brigham descendit de sa plate-forme et ouvrit le premier cotillon. A huit heures on annonça le souper; le couvert était de deux cent cinquante personnes, et le menu avait été fourni par M. Candland, propriétaire du restaurant du *Globe*, où j'allais prendre mes repas. On apprendra peut-être avec intérêt que la cuisine de l'Utah offre quelques nouveautés, le castor et l'ours, par exemple. La venaison de ce dernier animal est très-estimée dans toute la région de l'Ouest, principalement à la fin de l'automne; après l'hiver, elle est sèche et dure. Il est arrivé à plus d'un Anglais, chassant dans l'Himalaya, de surmonter la répugnance artificielle que lui inspirait la graisse du susdit animal, et de se régaler d'un bifteck d'ours; le pied surtout, qui, par parenthèse, ressemble à une main d'homme, est excellent, *experto crede*. Je ne peux rien dire de la queue du castor; mais il n'y a pas de raison pour qu'elle soit inférieure à celle du mouton du Cap, dont la finesse est connue.

Après souper, la danse reprit avec une nouvelle ardeur; entre les cotillons, des chants populaires et des duos furent exécutés par les premiers artistes; et la fête se termina comme elle avait commencé, par la prière et la bénédiction du prophète. Elle avait duré jusqu'à cinq heures; danser treize heures de suite! cela prouve de puissantes facultés pour le plaisir; et il est pro-

bable que les gens de la fête sont rentrés chez eux en chantant quelque refrain dans le genre de celui-ci :

Chantons toujours en chœur,
Chantons : Vive frère Brigham !
Et béni soit le val de Déséret, ret, ret !
Et béni soit le val de Déséret !

VII

Visite au prophète.

J'avais exprimé à M. Cumming le désir d'aller voir M. Brigham Young, ou plutôt le président, comme on dit en style officiel ; le gouverneur voulut bien demander lui-même quand je pourrais faire ma visite, et reçut pour réponse que le président de l'Église universelle de Jésus-Christ, des Saints du dernier jour, n'admet les étrangers en sa présence qu'avec une certaine réserve ; qu'il y est contraint non-seulement par mesure de sécurité personnelle, mais aussi pour préserver sa dignité des observations malveillantes, souvent grossières, des visiteurs qui se croient permis de violer toutes les lois de la politesse à l'égard d'un Mormon ; que néanmoins il me recevrait le lendemain après son déjeuner.

En conséquence, à l'heure de midi, le lendemain, je trouvai le gouverneur dans Main-Street et nous nous rendîmes au bureau présidentiel. On nous fit subir un léger examen ; nous passâmes devant la garde, qui ne portait non-seulement ni galons ni lisérés, mais pas d'armes apparentes, et, descendant la vérandah, nous entrâmes dans le cabinet du prophète. Plusieurs personnes y étaient assises ; elles se levèrent à l'arrivée du gouverneur ; celui-ci, ayant dit quelques mots d'introduction, le président s'avança, me tendit la main avec une simplicité parfaite, me fit asseoir sur un divan qui occupait l'un des côtés de la pièce et me présenta aux personnes qui étaient avec lui.

Il est généralement peu convenable de faire le portrait de l'individu qui vous reçoit ; mais le cas est exceptionnel, et je ne crois pas enfreindre les lois de l'hospitalité en dépeignant M. Brigham Young : c'est un pontife, un voyant, un prophète, pourvu de tous les dons que prodigue le Seigneur aux chefs de l'Église ; son histoire et sa photographie ont été publiées mainte et mainte fois : je ne ferai qu'ajouter à la ressemblance, et puis je n'ai rien à dire qui ne soit en sa faveur.

Le prophète est né à Whittingham, dans le Vermont, le 1er juin 1801 ; nous sommes en 1860, il a donc cinquante-neuf ans ; on lui en donnerait quarante-cinq. La célébrité vieillit. Je m'attendais à voir un homme âgé, aux traits vénérables ; c'est à peine si un fil grisonnant paraît dans ses cheveux blonds, qui, assez épais et divisés par une raie de côté, descendent au-dessous de l'oreille en frisant à demi. Le front est un peu étroit, le sourcil mince ; l'œil, dont la nuance tient du gris et du bleu, est calme et indique la réflexion et la réserve. Un abaissement de la paupière gauche m'avait fait croire à une atteinte de paralysie : j'ai su plus tard que c'était le résultat de douleurs névralgiques dont le prophète a cruellement souffert. C'est pour éviter ces douleurs que M. Brigham a toujours la tête couverte, excepté chez lui et surtout à l'église. Mistress Vard s'est trompée, ainsi que la *Revue des Deux-Mondes*, qui l'a répété après elle, en disant que « Sa Majesté Mormonne n'ôte jamais son chapeau, même en public. »

Le nez, légèrement pointu mais bien fait, incline un peu à gauche. Les lèvres sont serrées, comme chez la plupart des natifs de la Nouvelle-Angleterre ; les dents, surtout celles d'en bas, sont mal rangées, et la ligne qui descend de l'aile du nez à la bouche est interrompue. Enfin la barbe, soigneusement rasée, excepté sous la machoire inférieure où il lui est permis de croître, laisse voir un menton qui se terminerait plutôt en pointe. Les mains sont bien faites, et non défigurées par des bagues ; la taille est un peu forte, la stature moyenne ; les épaules sont larges et tant soit peu courbées.

Le costume, en drap gris de fabrique indigène, avait la simplicité, la propreté de celui d'un quaker : il se composait d'un habit très-large, de forme antique et à boutons noirs ; d'un pantalon de même, également très-ample ; d'une cravate en soie noire, étroite et lâche, à gros nœud, passée sous un col sans empois qui se rabattait de lui-même ; d'un gilet droit en satin noir, complétement fermé, sur lequel ressortait une chaîne d'or unie rentrant dans le gousset ; enfin des bottes à la Wellington, selon toute apparence de facture américaine.

En somme, l'extérieur du prophète est celui d'un fermier de la Nouvelle-Angleterre, ce qui, du reste, n'a rien d'étonnant ; son père était un agriculteur qui, après avoir pris part à la guerre de l'Indépendance, se fixa dans le Vermont.

C'est, nous l'avons dit, un homme bien conservé, en dépit des fatigues et des persécutions, fait que certaines personnes attribuent à une grande modération et à la tempérance en toutes choses. Ses manières sont à la fois simples et polies, affables et imposantes. Exempt de toute prétention, il se distingue avec avantage de certains pseudo-prophètes que j'ai vus et qui se tiennent chacun pour un *logos*, sans avoir d'autre titre qu'un amour-propre voisin de la folie. M. Brigham ne donne aucun signe de fanatisme ; il n'a rien de cafard, pas même de dogmatique, et ne m'a jamais parlé de sa religion.

Sans le vouloir, il impose sa puissance ; l'étranger en a le pressentiment, et ses coreligionnaires sont fascinés par sa force morale. On dit souvent qu'il n'y a qu'un chef dans la ville, c'est Brigham Young. D'une grande égalité d'humeur, il est froid ou plutôt sérieux dans ses paroles, de même que sa figure est pâle ; mais il est loin d'être morose ou méthodiste ; à l'occasion, il manie habilement le sarcasme et dit sa façon de penser dans un langage que nul n'oublie.

Sa véhémence à l'égard des coupables est telle, qu'il a su faire de ses reproches la punition du vol d'un cheval ou d'une vache et remplacer la peine de mort par l'effroi qu'ils inspirent.

Profond observateur, doué d'un esprit pénétrant, d'une mémoire excellente, d'un jugement droit, il arrive à l'in-

tuition. Un étranger lui déplaît-il dans une première entrevue, jamais il ne le recevra de nouveau.

Quant à la sobriété de ses repas en particulier, il n'y a qu'une voix à cet égard. Son régime est celui d'un anachorète : des pommes de terre cuites au four avec un peu de lait et de beurre composent son aliment favori ; comme tous les stricts observateurs de la loi mormonne, il désapprouve l'usage des spiritueux, ne boit ordinairement que de l'eau, parfois un peu de lager-beer, et jamais rien de plus fort. Il s'abstient de fumer et n'use du tabac sous aucune forme.

J'ignore quelle est son instruction. « Des hommes, non des livres ; des actes, non des paroles : » telle a toujours été sa devise, et probablement, comme le disait M. Randolph de M. Johnston, les livres ne lui ont pas corrompu l'intelligence. Dans le seul discours que je lui ai entendu faire, il prononça plusieurs fois le mot *impetus* d'une manière vicieuse ; mais sa conversation est correcte, il s'exprime facilement, sans emphase, sans nasiller, et parle avec autorité sur divers sujets, tels que l'agriculture et l'élève du bétail. Il ne prend pas des airs de componction ; il a les manières simples et franches d'un honnête homme. Pour ses disciples, c'est un ange de lumière ; pour ses ennemis un esprit de ténèbres. Je ne le crois ni l'un ni l'autre.

Est-il d'une probité scrupuleuse? comment le dirais-je ? On a vu partout la foi la plus sincère, les pratiques de la dévotion la plus rigide s'allier, non pas seulement à la vie la plus dissolue, mais aux crimes les plus affreux ; pour la plupart des hommes,

Il est avec le ciel des accommodements.

On a dit que M. Brigham était un hypocrite, un escroc, un faussaire, un assassin. Personne n'en a moins l'apparence. Les autorités les moins suspectes, depuis celles qui accusent M. Joseph Smith de la fourberie la plus infâme jusqu'aux individus qui pensent qu'après avoir débuté par être un imposteur il a fini en prophète, voient dans M. Brigham « un enthousiaste égoïste, opiniâtre, exalté par la persécution, enflammé par le sang répandu ; » mais ne lui reprochent rien en dehors de sa doctrine. S'il n'a pas créé la situation, il fait preuve de grande énergie et de profonde habileté par la manière dont il la dirige et la domine. Trop habitué au pouvoir pour se soucier des honneurs que l'autorité rapporte, il est entièrement dépourvu de morgue, n'impose à son égard ni cérémonial, ni étiquette, et ne prend avec la foule aucun air de supériorité. Les moyens qu'il emploie pour gouverner cette masse hétérogène sont une volonté inflexible, une extrême discrétion, une finesse peu commune.

Tel est le président Brigham Young, autrefois peintre et vitrier, aujourd'hui prophète, révélateur et voyant ; un homme aussi révéré que le pape et l'empereur le furent jamais, qui, de même que le Vieux de la montagne, peut frapper de mort en étendant la main ; qui règne et gouverne, qui a longtemps combattu avec le glaive du Seigneur, et à la tête de ses quelques centaines de guérillas a lutté contre les États-Unis, alors puissants ; qui a déjoué toutes les combinaisons que lui opposaient les diplomates et a conclu un traité de paix avec le président de la grande République, ni plus ni moins que s'il avait disposé des forces de la France, de la Russie ou de l'Angleterre.

Nous étions reçus dans le cabinet particulier où M. Brigham traite la plupart des affaires, corrige ses sermons et dicte sa correspondance. La pièce est très-simple, mais bien tenue ; elle a pour meubles un grand bureau, un coffre-fort, une table, un divan et des chaises fabriqués sur les lieux par des ouvriers habiles. Je remarquai un rifle et un pistolet, suspendus à portée de la main sur la muraille de droite ; on m'a dit que ce dernier était un revolver à douze coups et de nouvelle invention. Il y avait dans tout cela un cachet d'ordre parfaitement en rapport avec le caractère de l'homme.

Il passe aujourd'hui pour très-riche ; il était pauvre quand il arriva au pouvoir, d'où ses ennemis concluent naturellement qu'il a fait fortune en s'appropriant les dîmes, en pressurant les fidèles et surtout en dépouillant les Gentils. Je répondrai à cela que personne n'acquitte les droits de l'Église avec plus d'exactitude, et ne fait plus largement l'aumône que M. Brigham ; il a d'ailleurs trop d'occasions de s'enrichir honnêtement pour s'être lancé, comme un misérable à vue courte, dans la voie de la fraude et du vol. On assure qu'en 1859 il avait déjà deux cent cinquante mille dollars ; c'est ici une fortune considérable, équivalant à vingt fois la même somme en Angleterre, et qui a trop d'importance pour qu'un homme habile la compromette. Il est facile en outre d'en expliquer l'origine ; ainsi que l'iman de Mascate, le chef des Mormons est le principal négociant du pays qu'il gouverne ; il envoie dans l'Est de longues files de wagons frétés de ses marchandises, approvisionne les caravanes et fournit des bestiaux et du grain aux établissements du voisinage. On dit que le bois de charpente qu'il a vendu aux troupes fédérales pour se baraquer à Camp-Floyd ne lui a pas rapporté moins de deux cent mille dollars ; c'est même l'un des griefs de l'armée, qui se plaint amèrement des maux qu'elle a soufferts, et d'une expatriation dont le seul effet a été d'enrichir l'ennemi.

Lorsque les saluts et les premiers mots furent échangés, il me sembla voir que le pontife désirait connaître le but de mon voyage ; je lui dis alors qu'ayant lu beaucoup de choses sur l'Utah, j'avais été curieux de juger par moi-même de tout ce que j'en avais appris. Il aborda aussitôt la question d'agriculture, celle du bétail, et décrivit les différents sols que présente la vallée. Tout en causant, on en vint à effleurer un sujet délicat, celui des guerres indiennes ; suivant le prophète, il y aurait à cet égard beaucoup d'exagération : « Quand on parle d'une vingtaine de morts ou de blessés, nous dit-il, réduisez ce chiffre à deux ou trois, vous serez probablement dans le vrai. » Il ajouta qu'il ferait plus avec quelques livres de farine et quelques mètres d'étoffe, que tous les soldats du Camp-Floyd avec leurs sabres et leur poudre. Cette

opinion fut chaleureusement confirmée par tous ceux qui étaient là. Grâce à l'origine israélite que leur attribue le Mormonisme et à cette prophétie : « qu'avant peu de générations Lemuel aura la peau blanche et formera un peuple charmant, » les Indiens sont beaucoup mieux traités par les Saints du dernier jour que par aucun des hommes de l'Ouest; les Mormons les nourrissent, les habillent, les hébergent, et les gagnent à leur cause par leurs bons procédés. Si l'esclavage a été légalisé dans l'Utah, c'est uniquement pour engager les Saints à acheter les enfants qui, sans cette mesure, seraient tués ou abandonnés.

A la fin de la visite, qui dura près d'une heure, le prophète me questionna sur mon dernier voyage, et me demanda si mes explorations en Afrique avaient eu lieu dans la même région que celles du docteur Livingstone. « La route que j'ai suivie, lui répondis-je, est à 10 degrés environ au nord du Zambèse. » M. Carrington se leva pour en chercher la place sur une carte fixée à la muraille, et son doigt s'approcha trop de l'équateur : « Un peu plus bas, » lui dit M. Brigham. Il y a en Angleterre beaucoup d'hommes instruits qui ne se seraient pas aperçus de la méprise, témoin le gentleman qui fait l'article Géographie dans la *Revue de Londres*, et qui, à propos du voyage en question, a confondu, avec tout l'aplomb d'un critique railleur, des lacs situés à deux cents milles les uns des autres.

Nous nous levâmes dès que la conversation parut languir, et donnant une poignée de main à tous ceux qui étaient là, suivant la coutume du pays, nous prîmes congé du prophète. L'impression que j'emportai de cette courte séance, et qui, loin de se dissiper, augmenta par la suite, fut que M. Brigham n'était pas un homme ordinaire, et qu'il n'avait aucune des faiblesses, aucune des vanités qui caractérisent le commun des grands hommes. Ce n'est pas dans une première visite, où l'on parle de tout sans rien approfondir, qu'un esprit supérieur peut donner toute sa mesure; mais un grand caractère exerce une influence immédiate — quelques-uns l'appelleraient magnétique — sur les individus qui en approchent; et, de même que nous aimons et que nous haïssons à première vue, il nous suffit d'un regard pour sentir ce qui est respectable. Un fait à noter, c'est que parmi les Gentils, dont pas un écrivain n'a épargné à M. Smith l'épithète de vil imposteur, il en est bien peu qui aient osé l'appliquer à Brigham Young. Enfin, j'ai été frappé de la vénération qu'ont pour lui tous les fidèles, vénération profondément affectueuse, qui n'a d'égale que la sérénité avec laquelle ils lui confient leurs intérêts les plus chers. Après ma visite, chacun me félicitait d'avoir vu celui qui pour eux est l'homme le plus remarquable qu'il y ait au monde.



Les patriarches J. Taylor et W. Richards. — Dessin de Ferogio d'après M. J. Remy

VIII

Service divin et sermons. — Sources chaudes.

A dix heures moins un quart, le dimanche, je me rendis dans le Bowery; on fait bien de se hâter, si l'on veut



Le prophète Joseph Smith prêchant les Indiens (voy. p. 390). — Dessin de Mettais d'après une lithographie américaine.

être placé de manière à entendre le sermon. Je me trouvai dans une espèce de hangar d'environ trente mètres carrés, ayant pour toiture des branchages supportés par des piliers rustiques; pas de cloison qui empêchât l'air de circuler; ce local primitif peut contenir trois mille personnes. L'assistance est colloquée sur des bancs rangés en face de la tribune, sorte d'allée en planches qui regarde le nord et à laquelle on monte par des gradins situés à l'est. Au pied de cette galerie est un petit enclos où sont des siéges destinés à l'orchestre : un violon, une basse, deux femmes et quatre hommes, qui n'exécutent vraiment pas mal les cantiques de la Nouvelle-Sion ; je dirai même tout à fait bien, en réfléchissant à la longitude où nous étions alors et à ce que l'on entend dans les églises de campagne, voire des villes américaines, dont on a dit que si le Psalmiste y écoutait ses chants, il les anéantirait de fureur.

On prétend que les Mormons, ainsi que les Italiens, empruntent à la musique d'opéra ses morceaux les plus remarquables et les font exécuter à l'office, ne voulant pas que Satanas ait le monopole des plus beaux airs; toutefois, dans la circonstance dont il s'agit, on n'a chanté que de la musique religieuse.

Nous allâmes nous asseoir, — j'étais avec le fils d'un magistrat, — sur l'un des bancs du huitième quartier, d'où nous vîmes entrer la foule, entrée qui dura jusqu'à dix heures et quart, beaucoup de fidèles venant de très-loin. Tout le monde avait ses habits de fête. On apercevait de jolis visages — et ils étaient nombreux — au fond des chapeaux à longs voiles, chapeaux américains dont nous avons dit la forme; des tailles fines et souples étaient dessinées par de fraiches étoffes; la soie en pinçait quelques-unes, et l'élégance flétrie, les chiffons passés qu'on voit en Angleterre dans les grandes occasions, rubans fanés, vieilles gazes et vieilles plumes, couleurs jadis éclatantes, formaient de rares exceptions. Les hommes n'étaient pas moins décemment vêtus; beaucoup d'entre eux avaient laissé leur habit dans l'armoire et ouvert leur gilet, à cause de la chaleur; mais le costume n'en était pas moins convenable, parfaitement approprié à des travailleurs et laissait voir un linge d'une propreté qui n'existe pas toujours derrière un plastron correctement boutonné. Les anciens et les dignitaires, placés dans la tribune, portaient l'habit de drap noir. Tous avaient gardé leurs chapeaux et se découvrirent au moment où le sermon commença. J'avais à mon côté une jeune servante anglaise aux yeux rouges ; mais en face de moi était une charmante Américaine, mère d'un adorable enfant. Je remarquai chez elle un développement inusité de l'organe de la vénération, développement que j'avais déjà observé en Europe chez les Mormons dont j'avais suivi les meetings. L'assemblée n'offrait pas un seul échantillon de bloomers; on y voyait quelques femmes yankees autrefois rechignées, dont l'œil gris était alors avide et plein de ruse, pénétrant, vif et glacial, créatures aux larges épaules, fortement charpentées, anguleuses au moral et au physique, et maintenant humanisées, adoucies par la transplantation dans le milieu qui leur est propre. Je fus surpris de la quantité de vieillards; il s'en trouvait dans mon voisinage une demi-douzaine sur le même banc : des hommes courbés, des femmes décrépites ayant quitté leur pays natal pour aller mourir dans la ville sainte. Leur présence témoignait hautement de la sincérité de leur foi et du bon cœur de ceux qui les avaient amenés jusque-là, à travers tant de privations et de fatigues. Quelques Gentils s'apercevaient dans l'auditoire; il en est peu néanmoins qui se soucient d'entendre un sermon où ils pourront être malmenés.

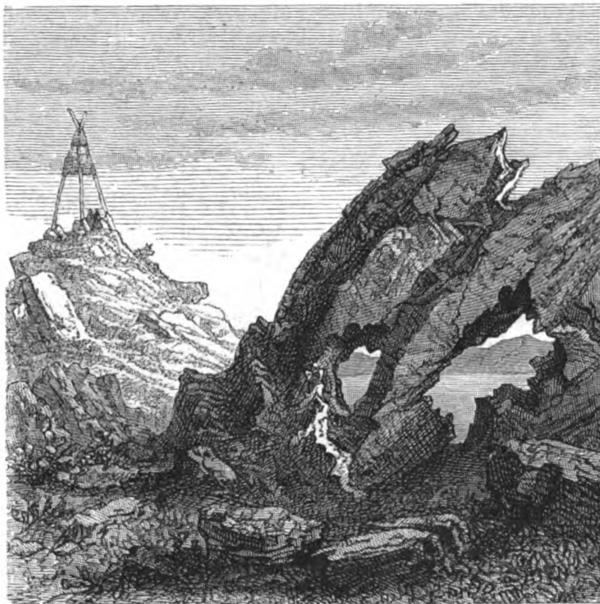
A dix heures, le meeting s'ouvrit par un chant religieux. M. Wallace, gentleman d'un air distingué, arrivé tout récemment d'un long voyage, fut ensuite appelé par l'ancien qui présidait la réunion; il s'avança et, dans un discours transcrit par deux sténographes placés dans la tribune, il rendit compte de ses travaux. Le fond en était bon; la forme avait quelque chose d'irlandais. « Les vallées des montagnes » revenaient sans cesse, comme celles de la verte Érin, dans les harangues hiberniennes. L'orateur finit par appeler la bénédiction céleste sur le président de l'Église et sur les autorités civiles et religieuses, y compris les infidèles; toute l'assistance répondit par un *amen* accompagné d'applaudissements, qui me rappelèrent le *humming* en usage au dix-septième siècle, d'où les étudiants des universités avaient reçu le nom de *hum et hissimi auditores*.

A M. Wallace succéda l'évêque Abraham O'Smoot, adjoint au maire de la ville, qui, d'une voix basse et mesurée, entama l'éloge des Saints du dernier jour et blâma les apostats. Sa parole était loin d'être coulante, alors même qu'il s'échauffait, et il faisait du nez, cet instrument vocal des méthodistes, un usage indu; mais il s'en servait pour dire d'excellentes choses. Il rappela sans aigreur les persécutions passées et parla des joies et des richesses de l'avenir sans emphase prophétique. Au milieu de son discours, précisément comme il faisait allusion au chef de l'Église, entra M. Brigham Young.

M. Brigham était, comme à l'ordinaire, vêtu de drap gris, filé et tissé à la maison; il avait, ainsi que la plupart des anciens, un grand chapeau de paille à forme haute et conique, entourée d'un large ruban noir, et, luxe inusité, de gants de chevreau, également noirs, complétaient sa toilette. Il monta dans la tribune, alla s'asseoir, parut saluer ceux qui étaient auprès de lui, toutefois sans se découvrir. Un homme pris d'un accès nerveux fut emporté; l'évêque O'Smoot acheva son sermon en nous apprenant que nous devions vivre pour Dieu; un nouvel hymne fut chanté, et le silence qui succéda me fit comprendre qu'il se préparait quelque événement : la toux des vieillards s'arrêta, les cris des enfants cessèrent et les vieilles femmes suspendirent leur sommeil. Le président ôta son chapeau, alla au bout de la galerie, se baissa pour expectorer dans un crachoir dissimulé à tous les yeux, rétablit l'équilibre en avalant un verre d'eau tirée d'une carafe posée sur un guéridon, appuya ses deux mains sur la serge verte de la tribune, se pencha vers l'auditoire et lui adressa la parole.

Il débuta lentement; chacun de ses mots suivait d'une allure titubante celui qui le précédait, et nous eûmes de la peine à saisir les premières phrases; mais quand il se fut animé, la voix s'éleva forte et sonore, et une facilité remarquable remplaça l'hésitation, qui, chose étrange, bien qu'elle soit commune chez les grands orateurs, nous paraît être un effet de l'art, tandis qu'il semblait naturel que sa parole coulât de source. Le débit était agréable et chaleureux, l'idée vive et féconde, la phrase bien tournée et bien dite, plutôt parlée que prêchée; une improvisation brillante et simple, courant à l'aventure, rencontrant les locutions familières et parfois incorrectes. Les gestes, pleins d'aisance et de rondeur, ne manquaient pas d'une certaine grâce, évidemment non étudiée. Nous remarquâmes néanmoins l'habitude fâcheuse de lever et d'agiter l'index, habitude fréquente aux États-Unis, où dès lors elle passe inaperçue, mais qui, pour les gens d'ailleurs, est un signe de menace peu agréable.

Le sermon fut de longue haleine et aborda une foule de sujets, dont les points principaux peuvent se résumer ainsi: Dieu est grand ouvrier; le Mormonisme un grand fait. La religion (c'est l'orateur qui parle) m'a rendu le plus heureux des hommes. Dans son allégresse, il était prêt, dit-il, à danser comme un Trembleur : sur quoi le prophète, qui est un bon mime et possède l'humeur des anciens habitants de la Nouvelle-Angleterre, leva le bras droit et singea les *shakers*, au grand amusement de l'auditoire. Puis, revenant au sévère, il demanda quel désastre avait fait cette armée de Gentils qui devait détruire la Nouvelle-Sion; l'armée de ces hommes qui pendent leurs frères, et cela le jour du Seigneur. « Les Saints, continua M. Brigham, ont une destinée glorieuse; leur moralité n'est pas moins frappante que la beauté de la terre promise. » L'air pur qui circulait dans le Bowery, l'éclat du soleil qui rayonnait au dehors fournirent des comparaisons non moins justes qu'éloquentes.



Le pic du Signal. — Dessin de Ferogio d'après M. Stansbury.

On m'avait beaucoup parlé du sens pratique des discours du prophète, et je fus, je l'avoue, un peu désappointé : le hasard m'avait été défavorable.

Après le chef de l'Église, ce fut le tour du second président, M. Héber Kimball, un gentleman de grande taille, aux formes vigoureuses, méthodiste accompli, tout habillé de noir et dont les petits yeux, bruns et perçants, brillent dans un visage bleui par une barbe rasée avec soin. Il s'emporte facilement, a la parole tonnante, affectionne le mot propre, si rude qu'il puisse être, et joue volontiers le rôle de Thersite. Le dégoût que lui inspirent les jérémiades ampoulées des non-conformistes lui a fait prendre un style oratoire plus familier que religieux. Du reste, il parait beaucoup amuser l'assistance, qui éclate de rire, comme toutes les foules dès qu'elles saisissent l'ombre la plus légère d un bon mot. Quant à son débit et à ses mouvements, rien ne pouvait contraster davantage avec la voix et les gestes du prophète. Il se mettait sur la pointe du pied, levait les bras, faisait mine de jeter une pierre, redescendait et frappait sur la tribune, comme à l'époque où la chaire, tambour ecclésiastique, était battue avec le poing.

M. Kimball commença par des généralités sur l'orgueil, nous dit qu'il fallait écouter les avis du ciel, être fidèle à sa parole et ne pas mendier chez ses voisins. Puis, s'adressant aux émigrants dont nous avions vu l'arrivée, il leur recommanda de veiller sur eux-mêmes, afin que leur âme ne fût pas enlevée par le diable et que Satan ne lui fît pas la barbe (rires dans l'auditoire). Du même avis que le prophète sur la moralité des Saints, — il est, dit-on, l'écho de M. Brigham, — il leur déclara cependant qu'il y avait parmi eux les plus grands coquins de la terre (nouveaux éclats de rire). — N. B. Les Mormons ne sont pas plus épargnés que les Gentils par leurs prédicateurs. — M. Kimball donna ensuite, à propos de rien, une foule de conseils aux missionnaires, bénit les autorités, prononça l'*amen* et alla s'asseoir.

Si l'éloquence du prophète m'avait désappointé, le langage du second président m'ébouriffa; mais je me souvins des paroles de d'Aubigné à propos de Luther lui-même, qui ne dédaignait pas les comparaisons les plus bizarres, lorsqu'elles devaient frapper l'esprit du peuple, et qui, un jour, voulant expliquer aux gens simples qui l'écoutaient le rôle que Dieu remplit dans l'histoire, se servit d'un jeu de cartes : « Alors vint Notre-Seigneur, » dit-il en montrant un as, etc.... Je compris que les Mormons se faisaient un mérite d'emprunter aux objets les plus vulgaires des images à la portée de ceux qu'ils voulaient instruire, quitte à paraitre grossiers à des esprits plus délicats.

Toutefois, suivant les Gentils, M. Kimball dépasserait toutes bornes: ils l'accusent de parler de ses jeunes épouses dans ses homélies et de les qualifier de petites génisses; d'entrer à propos d'hygiène dans certains détails qui peuvent se traiter dans une salle de clinique, et non

dans la maison du Seigneur; enfin d'oublier toute convenance quand il reproche aux femmes leurs penchants et leurs ridicules.

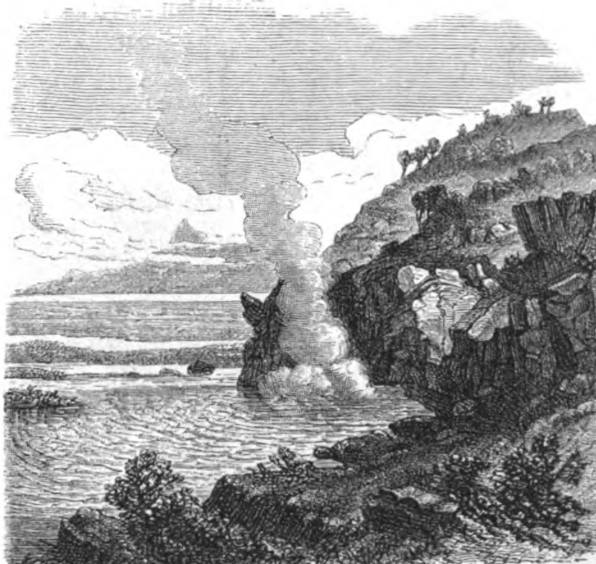
Quand M. Kimball se tut assis, on fit la lecture d'une liste de noms, pris sur des lettres qui n'avaient pas été réclamées; puis M. Eldrige, arrivé récemment d'un voyage apostolique, dit la prière terminale que l'auditoire écouta debout, donna la bénédiction et prononça l'*amen*.

Le sacrement de l'eucharistie ne devait pas être donné ce jour-là; souvent administré dans l'Église mormonne, il y est réduit à sa plus simple expression; le vin lui-même, comme étant un produit des hérétiques, y est remplacé par de l'eau pure. Deux anciens, dont l'un porte une cruche, l'autre une assiettée de petits morceaux de pain, vont et viennent dans les rangs, et les fidèles communient.

Aussitôt qu'on eut proféré le dernier *amen*, je me faufilai au milieu des trente véhicules (chariots et autres voitures) qui attendaient au dehors la sortie des fidèles, et j'allai avec le colonel Stambaugh faire une promenade aux rives du Jourdain, rivière sacrée, que mon palais, non régénéré, trouva saumâtre et d'une odeur désagréable. Malgré la sécheresse, elle pouvait avoir trente mètres de large. On la franchit sur un pont en bois si peu solide que le pas d'un enfant suffit à l'ébranler. Le gouverneur a vivement insisté pour qu'il fût reconstruit, mais ne l'a pas obtenu. Toutefois, en dépit de l'insouciance avec laquelle on traite ici la vie humaine, insouciance commune à cette région, et toute celtique, le progrès y est en faveur et le bien-être n'y est pas dédaigné. M. Brigham, ayant compris les maux qui devaient résulter du déboisement, avait, à l'époque de mon arrivée, pris des mesures pour faire planter sur les bords du Jourdain, et ailleurs, un million de jeunes arbres, au prix d'un *cent* la pièce. Nous vîmes dans cette promenade plusieurs beaux échantillons des races Devon et Durham, qu'un enfant conduit chaque matin au pâturage; le salaire mensuel du petit pâtre est d'un *demi-cent* par bête qui lui est confiée. C'est avec beaucoup de peine et à grands frais qu'on a pu se procurer ces animaux précieux; mais l'élève du bétail est l'une des heureuses manies du prophète, et l'on observe déjà une différence remarquable entre les bestiaux mormons et les anciens troupeaux espagnols que l'on élève en Californie. Selon toute apparence, du moins quant à présent, l'Utah paraît mieux convenir au nourrissage du bétail qu'à l'agriculture, et il est rare qu'un établissement de cinq cents âmes n'ait pas au moins cinq cents bêtes bovines.

Après avoir contourné par la base le pic de l'Enseigne ou du Signal qui se dresse au nord-est de la ville, nous atteignîmes les fameuses sources chaudes, but de notre excursion.

Les Hot Springs, situés à deux milles et demi environ du faubourg, sortent du versant occidental des monts que l'on voit derrière le pic de l'Enseigne. Une eau abondante s'échappe du roc; elle est reçue dans un bassin d'où elle s'écoule et va former un petit lac, dont la circonférence est d'un à trois milles, suivant la saison. A l'endroit où elle apparaît, l'eau est assez chaude pour cuire un œuf; un peu plus bas, le mercure s'y élève à cinquante-trois degrés trois neuvièmes; elle conserve quelque chaleur à une assez grande distance de la source. Il en résulte qu'en hiver elle est fréquentée par des vols nombreux d'oiseaux aquatiques, et par les enfants des Indiens campés sur ses bords, pauvres petits qui s'y plongent pour dégourdir leurs membres glacés.



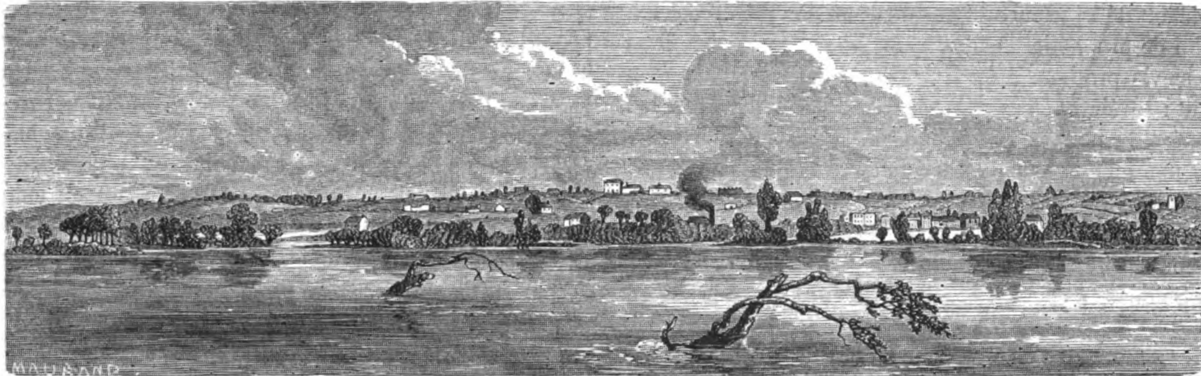
Les Hot Springs. — Dessin de Ferogio, d'après M. Stansbury.

Les Mormons prétendent que l'eau des Hot Springs, de même que celle du lac Utah et du Jourdain, surpasse encore en vertus purifiantes les rivières d'Abana et de Parphar de l'ancienne Judée. Ces eaux thermales étant de même nature que celles de Harrongats, il est probable qu'elles seront utiles aux gens de la vallée sainte dès que le luxe y aura pris de l'accroissement.

Lorsque le vent souffle du nord, la franche odeur d'hydrogène sulfuré et de *saleratus* qu'il apporte n'est pas celle de l'eau de Cologne. Un anti-Mormon, qui a parlé de ces eaux chaudes et des traces évidentes de l'action plutonienne dont elles fournissent la preuve, s'arrête avec complaisance sur cette probabilité, qu'avant peu la Nouvelle-Sion deviendra la proie des flammes infernales, comme autrefois Sodome et Gomorrhe, auxquelles notre auteur les compare insidieusement.

Traduit par Mme Loreau.

(*La fin à la prochaine livraison.*)



Vue de Nauvoo. — Dessin de Ferogio, d'après M. J. Remy.

VOYAGE A LA CITÉ DES SAINTS,

CAPITALE DU PAYS DES MORMONS,

PAR M. LE CAPITAINE RICHARD BURTON[1].

1860. — TRADUCTION ET DESSINS INÉDITS.

IX

Quelques mots sur l'origine du Mormonisme. — Comment on devient prophète au dix-neuvième siècle.

Avant de quitter l'Utah pour la Californie, la terre des Saints pour celle des chercheurs d'or, je dois à mes lecteurs un bref exposé du passé des Mormons, de l'origine de leurs doctrines et des actes de leurs apôtres, ne serait-ce que pour prendre congé du public dans les termes mêmes dont lord Chesterfield se sert pour clore ses longs conseils à son fils prêt à entrer dans le monde : « Et maintenant, allez et voyez quels pauvres mobiles et quels piètres hommes dirigent l'humanité. »

Au commencement de ce siècle, toute la vallée de l'Ohio et les contrées voisines étaient sous l'influence d'un enthousiasme religieux dégénérant en manie. Les *Réveils*, pour me servir d'un mot consacré, se multipliaient avec une intensité encore inconnue. De fantasques prédicateurs, aux doctrines extravagantes et sauvages, enflammaient, par la véhémence de leurs discours insensés l'esprit du peuple, surtout des illettrés, et le poussaient jusqu'aux dernières limites de la frénésie.

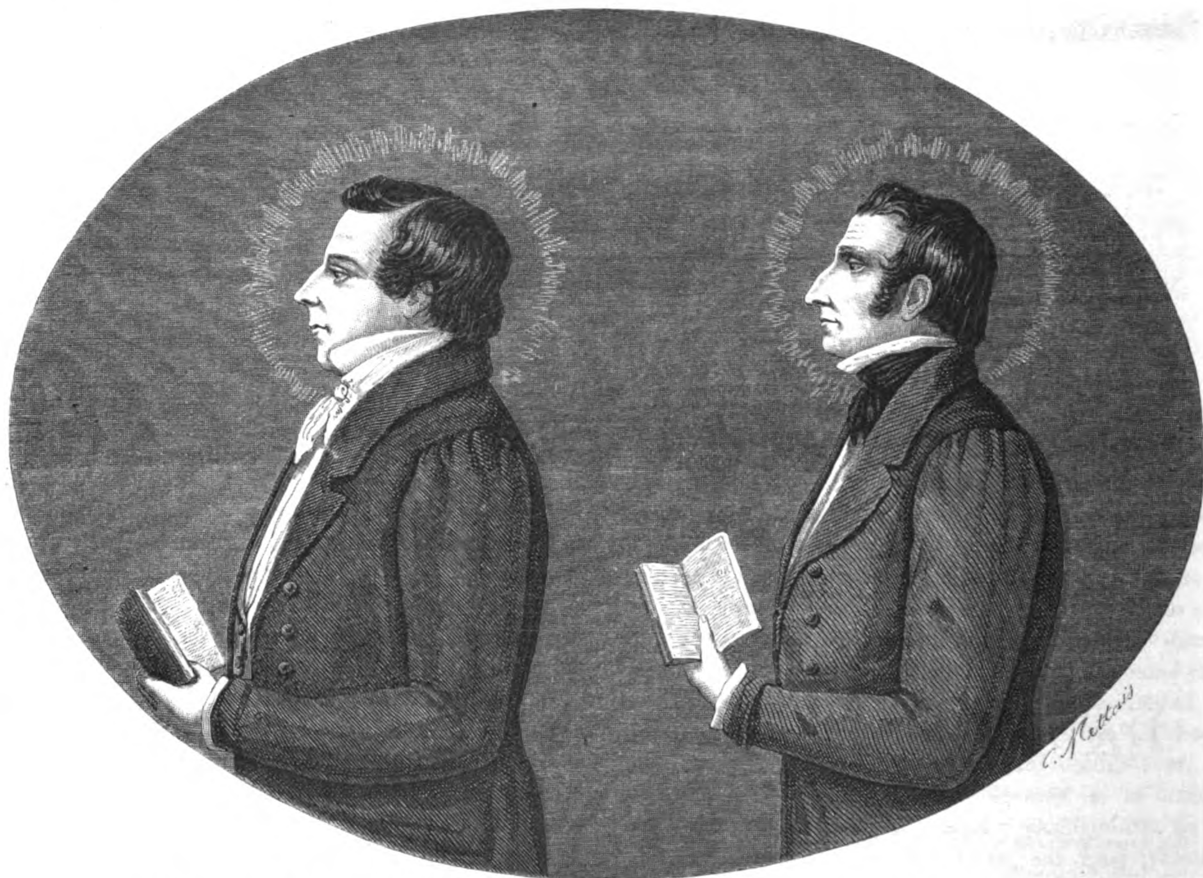
Les basses classes saisies de crainte attendaient le jour terrible où un changement soudain se ferait dans les conditions physiques et spirituelles de la race humaine. Les pécheurs courbaient en pâlissant la tête sous la vague menace d'une imminente destruction ; les élus, au contraire, appelaient avec extase l'instant où ils seraient enlevés avec gloire dans l'empirée. Les prophéties d'Isaïe et de Daniel étaient devenues le texte des déclamations de tous les fanatiques. La consommation des siècles prédite par l'Ancien et le Nouveau Testament approchait. Les années, les mois décrétés de toute éternité qui séparaient encore l'humanité de sa fin terrestre avaient été calculés à une seconde près, et jour après jour, l'heure du jugement dernier s'avançait ou reculait, selon la fantaisie, le besoin, l'erreur ou le calcul de ces mathématiciens sacrés, interprètes assermentés de l'avenir.

On tenait fabrique de miracles : l'événement banal devenait prodige et rejetait l'esprit dans une mystique exaltation. Tremblements de terre, tempêtes, comètes, catastrophes, rumeurs de guerre, accouchements monstrueux, tout était *signe du temps*. Le fanatisme monta si haut qu'un grand nombre de pauvres insensés, aiguillonnés par l'idée du jugement dernier, confessèrent des secrets sanglants longtemps ensevelis dans les replis de leur conscience, abandonnèrent leurs biens, s'enveloppèrent de voiles blancs et gravirent de hautes collines pour y attendre la venue triomphante du juge suprême. Au milieu de cette population en délire, vers l'an de grâce 1825, un jeune homme d'une vingtaine d'années, né dans l'État de Vermont d'un fermier de condition médiocre et de réputation douteuse, se fit remarquer par son mysticisme calculateur et les tendances suivies de ses visions.

Joseph Smith *junior* (car il prit de bonne heure cette qualification pour se distinguer de son père, porteur du même prénom que lui), Joseph Smith junior était peu érudit. Dans une longue fréquentation d'une de ces excellentes écoles primaires, si nombreuses aux États-

1. Suite et fin. — Voy. pages 353 et 369.

Unis, il n'avait acquis que la faculté de lire couramment, d'écrire très-imparfaitement, et d'exécuter plus mal encore les premièrès règles de l'arithmétique. Mais à défaut de la science, il possédait un don plus précieux, celui de prophétie, et bien plus, pour chacun des actes de sa vie pratique il était favorisé d'une révélation d'en haut : révélation pour emprunter de l'argent, révélation impérative pour ne pas le rendre, révélation pour enlever une jeune fille à ses parents et en faire sa femme en dépit d'eux, révélation pour forcer une honnête dupe à favoriser le rapt et à en payer de sa bourse les frais et débours. Enfin vers l'époque citée plus haut, un messager du Seigneur apparut à Smith, non au milieu d'un buisson ardent, mais d'une forêt lumineuse, pour lui apprendre qu'il était l'instrument choisi de Dieu pour l'accomplissement de ses merveilleux desseins. C'est en cette occasion qu'il lui fut révélé que les Indiens d'Amérique étaient un débris d'Israël ; que, lors de leur émigration sur ce continent, ils possédaient la connaissance du vrai Dieu, jouissant de sa faveur et de ses bénédictions particulières. Ils avaient eu des prophètes et des écrivains chargés d'écrire l'histoire des événements les plus importants. Cette histoire s'était transmise de main en main pendant bien des générations, jusqu'à ce que le peuple entier, tombé dans une perversité extrême, eût été en grande partie détruit ; mais ses ANNALES avaient été déposées en lieu de sûreté, à l'abri des mains des méchants et de la destruction. Elles contenaient beaucoup de révélations touchant l'Évangile du royaume de Dieu, et des prophéties relatives aux événements des derniers jours. Dieu, pour remplir sa promesse aux auteurs inspirés des *Annales*, allait les remettre en lumière. Si Joseph Smith était fidèle, il serait l'heureux instrument de cette restauration. Après lui avoir donné beaucoup d'autres instructions concernant les choses passées et à venir, l'ange disparut, mais la même vision se renouvela souvent jusqu'à ce que, dans la matinée du 22 septembre 1827, l'ange du Seigneur remit les *Annales* dans les mains de Smith, qui s'empressa de les traduire en langue vulgaire.



Portrait du prophète Joseph Smith et de son frère Hyram Smith. — Dessin de Mettais, d'après M. J. Remy.

Ces *Annales*, s'il faut en croire Smith et ses adhérents, étaient gravées sur des plaques ou lames de métal, ressemblant à de l'or et minces comme des feuilles ordinaires d'étain. Chaque lame, large et longue de sept à huit pouces, était gravée des deux côtés en caractères égyptiens. Le tout formait un volume de près de six pouces d'épaisseur, et c'est de son auteur, le prophète Mormon, jusqu'alors parfaitement inconnu, que les disciples de Smith ont tiré leur nom.

Le prophète descendait en ligne directe de la tribu de Joseph, tribu dont les Indiens sont encore un débris. Cette branche oubliée d'Israël ayant éprouvé un grand revers dans une bataille livrée durant le quatrième ou cinquième siècle, le susdit Mormon crut devoir faire

un abrégé de leur histoire, de leurs prophéties et de leurs doctrines, qu'il grava sur des lames de métal. Plus tard, il fut tué lui-même, et les *Annales* tombèrent dans les mains de son fils Moroni, qui, traqué à son tour par ses ennemis, reçut d'en haut l'ordre de les enfouir en terre, avec la promesse de Dieu qu'elles seraient conservées et mises en lumière, dans les derniers jours, par une nation de gentils appelée à posséder le monde. Ce dépôt, fait vers l'an 420, sur une colline nommée Cumora, située dans le comté d'Ontario, resta intact jusqu'au jour où il fut effectivement mis en lumière par le ministère même des anges, et traduit par inspiration. Telle est la version même de Smith.

On se demande comment cet homme incontestablement habile, mais fort peu lettré, aurait pu écrire le *Livre de Mormon*. La réponse n'est que trop facile, s'il faut en croire l'histoire suivante, regardée comme authentique par tous les adversaires du mormonisme, et qui paraît au moins très-vraisemblable.

Ils disent donc qu'en l'année 1809, le nommé Salomon Spaulding, autrefois ministre d'une église protestante quelconque, fit de mauvaises affaires dans l'État de New-York. C'était un homme lettré, que les revers du commerce rendirent aux lettres. Son attention avait été éveillée par une controverse, alors assez animée, sur cette question : « Les Indiens d'Amérique descendent-ils réellement des dix tribus dispersées d'Israël ? » Il crut trouver dans ce thème le fond d'un roman historique, auquel il travailla trois années, et qu'il intitula : *le Manuscrit trouvé*. Mormon et son fils Moroni, qui jouent un si grand rôle dans le *Livre d'or*, sont au nombre des principaux personnages de l'œuvre de Salomon Spaulding. En 1812, le manuscrit fut présenté à un imprimeur nommé Patterson, résidant à Pittsbourg, en Pensylvanie ; mais l'auteur étant mort avant la conclusion d'aucun arrangement, M. Patterson ne songea pas davantage à cette affaire ; lui-même mourut en 1826, et le manuscrit resta entre les mains de son prote principal. Or celui-ci n'était autre que Sidney Rigdon, qui devint plus tard l'Omar, ou si l'on aime mieux, le compère du nouveau Mahomet.

Il va sans dire que nul, du vivant de Smith, ni depuis sa mort, n'a vu le fameux *Livre d'or*, mais nous pouvons offrir à nos lecteurs trois lignes soi-disant copiées exactement sur les plaques originales de Mormon. Il n'est aucune personne un peu familière avec les écritures des temps antiques qui ne reconnaisse que ces caractères prétendus égyptiens n'appartiennent à aucun alphabet, et sont des signes inventés à plaisir par quelque ignorant[1].

Quoi qu'il en soit, Joseph Smith junior lance audacieusement sa prétendue traduction au milieu de la multitude ignorante et craintive, dont les esprits agités rappelaient ces petites boules de sureau qui dansent sur une plaque électrisée. Il organise sans hésiter son église des *saints des derniers jours*, église qui ne compte d'abord que son père, ses deux frères et quelques étrangers. Parmi ces derniers, on remarque Sidney Rigdon et Parley Pratt, tous deux plus lettrés que lui et sachant mieux manier la parole. Trop fin pour tremper dans la sottise des *millenaires* assez stupides pour assigner sans cesse de nouvelles dates à la fin du monde et pour donner ainsi maintes fois le ridicule spectacle de prédictions démenties, Smith, tout en s'appuyant sur les mêmes prophéties qu'eux, en modifia l'interprétation et les appliqua à la seconde venue du Christ, au règne de mille ans, au *millenium* enfin. Sa doctrine se para ainsi et s'arma d'une obscurité qui épargna aux nouveaux disciples ces échecs en prophétie dont les millenairiens avaient eu à se plaindre, et qui, en même temps, permit aux apôtres du *mormonisme* de profiter de l'affaissement et du trouble alors régnant dans les consciences.

Aussi la nouvelle religion était à peine révélée qu'elle fut avidement adoptée par de nombreux convertis de tout âge et de tout sexe, pris, il est vrai, à la classe ignorante et vulgaire de la population. Il était difficile, d'ailleurs, d'agir par de tels moyens sur les personnes éclairées et les esprits cultivés. Remarquons pourtant par anticipation qu'en Angleterre, dans le pays de Galles, en Scandinavie et dans les autres contrées de l'Europe où la propagande mormone a pénétré, le niveau intellectuel des néophytes a été sensiblement plus élevé que celui des premiers prosélytes du nouveau monde. Les recrues faites dans l'ancien continent sont presque toutes sorties du

Fac-simile de caractères tirés, sur la foi des Saints, des plaques originales du livre de Mormon et publié par M. J. Remy.

1. J. Remy, 1-2, p. 455.

sein des classes bourgeoises ; ce sont des fermiers, des artisans ou même des gens de professions libérales. Mais, en Amérique, les premiers sectateurs de la doctrine étaient tous de pauvres diables aussi mal lotis du côté du cerveau que de celui de la fortune.

Dès que Joë Smith se vit accepté comme révélateur par un groupe d'hommes assez nombreux, il tourna ses regards vers l'Ouest, champ sans bornes ouvert à tous, pour y concentrer ses partisans. En attendant, Sidney Rigdon implanta, par ses ordres, une colonie mormone à Kirtland (Ohio). Là, Smith fit bâtir un temple au prix de 1 000 000 de francs ; bien plus, cet homme, aux talents multiples, créa des magasins, fonda un moulin, monta une banque et se livra à des opérations de commerce et d'agio.

Habile à tirer parti de tout, Smith n'était pas homme à négliger la visite que lui fit, sur ces entrefaites, un sieur Michaël H. Chandler, arrivé à Kirtland avec plusieurs momies égyptiennes qu'il faisait voir au public pour de l'argent. Ayant entendu dire que Joseph Smith était capable de comprendre le sens des papyrus qu'on trouve sur les momies, Chandler alla lui soumettre ses antiquités. « Je lui en donnai sur-le-champ l'interprétation, dit le prophète dans son *Autobiographie ;* et lui, comme un gentleman, me délivra le certificat suivant :

« Kirtland, 6 juillet 1835.

« Ceci est pour faire connaître à tous ceux qui peuvent en avoir le désir, le talent qu'a M. Joseph Smith junior pour déchiffrer les anciens caractères d'hiéroglyphes égyptiens que je possède et que j'ai montrés aux plus savants dans



Fragment du rituel funéraire des anciens Égyptiens vénéré par les Mormons comme une page des mémoires d'Abraham.

beaucoup de villes notables ; et de tous les renseignements que j'ai pu me procurer, je trouve que ceux de M. Joseph Smith junior sont ceux qui correspondent le mieux dans les plus petits détails.

« Signé : Michaël H. CHANDLER,

« Voyageant avec des momies égyptiennes dont je suis le propriétaire. »

Quelques jours après la signature de ce grotesque certificat, plusieurs dévots de Kirtland se cotisèrent pour acheter les momies et les papyrus, qu'ils offrirent en présent au prophète. Celui-ci, ayant pour secrétaire les apôtres W. W. Phelps et O. Cowdery, se mit immédiatement à la besogne et commença la traduction. « A notre grande joie, » a-t-il écrit à la date de juillet 1835, « nous découvrîmes qu'un des rouleaux contenait les écrits d'Abraham, un autre les écrits de Joseph d'Égypte, etc.... En vérité, nous pouvons dire que le Seigneur commence à révéler l'abondance de paix et de vérité. »

Et voici comment le prophète, profitant des dons du Seigneur, débute dans sa traduction :

LE LIVRE D'ABRAHAM.

« Traduction d'anciennes annales qui, des catacombes d'Égypte, sont venues dans nos mains, et qui tendent à faire voir qu'elles sont l'œuvre même d'Abraham quand il était en Égypte, appelée le Livre d'Abraham, écrit de sa propre main sur papyrus.

« Traduit du papyrus par Joseph Smith.

« Sur la terre des Chaldéens, à la résidence de mon père, je vis, moi, Abraham, qu'il était nécessaire de me procurer un autre lieu de résidence, et trouvant qu'il y avait là pour moi plus de bonheur, de paix et de tranquillité, j'aspirai aux bénédictions des pères, et je cher-

chai les moyens par lesquels je pourrais être appelé moi-même à les administrer légalement; ayant été moi-même un disciple du bien, désirant aussi être un de ceux qui possèdent de grandes connaissances, et être encore un meilleur disciple du bien, et posséder de plus grandes connaissances, et être le père de beaucoup de nations, un prince de paix; et désirant recevoir des instructions, et observer les commandements de Dieu, je suis devenu un héritier légitime, un grand prêtre, possédant le droit qui appartient aux pères; il m'a été conféré par les pères; il est venu des pères, dès le commencement du temps, oui, même dès le commencement, ou avant la fondation de la terre jusqu'au temps présent, même le droit du premier-né, sur le premier homme, qui est Adam, ou le premier père, par les pères, jusqu'à moi.... Et il arriva que les prêtres me firent violence afin de pouvoir m'égorger aussi comme ils avaient égorgé des vierges sur cet autel; et pour que vous ayez une idée nette de cet autel, je vous renvoie à l'image que j'ai placée en tête de ces *Annales*. Il était fait sur le modèle des bois de lit en usage parmi les Chaldéens, et il était placé devant les dieux d'Elkenah, Libnah, Mahmackrah, Korash, et aussi un Dieu semblable à celui de Pharaon, roi d'Égypte. Pour que vous puissiez avoir une idée de ces dieux, je vous en ai donné la forme dans les figures du commencement.... »



Joseph Smith lisant à ses premiers sectateurs le livre de Mormon. — Dessin de David d'après le général Bennet.

Et ce galimatias continue de la sorte pendant une vingtaine de pages, dans lesquelles Abraham raconte ses actions, ses voyages en Égypte, reçoit de Dieu des leçons d'astronomie, des révélations sur la genèse de la terre et sur celle de l'homme, etc., etc.

Or, il n'est personne, je ne dirai pas doté d'érudition, mais ayant simplement visité un musée égyptien, qui ne puisse reconnaître, au premier coup d'œil, le fragment que nous donnons ici de ce fameux papyrus, pour une partie du rituel funéraire que les anciens Égyptiens plaçaient au moment de l'inhumation dans le cercueil de chaque momie, et qui a trait au jugement de l'âme humaine par Osiris.

Pour le plus mince égyptologue les cinq personnages qui y figurent sont, à compter de gauche à droite : 1° la déesse Isis; 2° Osiris, juge suprême, assis sur le trône des enfers; 3° la déesse Math; 4° l'âme du défunt; 5° Anubis, scribe céleste et guide des morts. — Pour l'honnête Smith, qui a quelque peu raturé les traits de ces mêmes personnages, ils représentent, énumérés dans l'ordre susdit : 1° Pharaon; 2° Abraham assis sur le trône d'Égypte et recevant avec les hommages du monarque, ceux d'un prince égyptien (n° 3), d'un courtisan (n° 4) et d'un esclave noir (n° 5). On peut juger par cette version de la science ou de la bonne foi du prophète.

Cependant toutes ces manœuvres ne le sauvèrent pas, comme banquier du sort le plus vulgaire; il ne tint pas contre la banqueroute, et, en 1837, il disparut tout à coup, et pour toujours, de Kirtland, où il laissa ses créanciers indignés se morfondre, en face d'une caisse sans argent, d'un magasin vide et d'un temple abandonné.

Le ciel lui avait pourtant révélé, avant ce désastre financier, l'emplacement précis de la vraie *Sion*. C'est dans le comté de Jackson (Missouri) qu'était la nouvelle Canaan, héritage des *saints du dernier jour*. Des émissaires envoyés pour reconnaître ce pays rapportèrent que c'était « une belle et bonne terre, où coulait le lait et le miel. » Smith lui-même, privé de tout moyen de transport, fit à pied 500 kilomètres pour aller visiter cette contrée bénie. Laissons donc le prophète nous la décrire en termes enthousiastes et chaleureux :

« Les prairies y sont émaillées de fleurs, nombreuses comme des étoiles du ciel, brillantes comme elles. Le sol est riche, fertile; il produit en abondance le blé, le maïs, etc. Le bison, le cerf, l'élan, l'ours, le loup, le castor, d'autres animaux plus petits y foisonnent. Dindons, oies, cygnes, canards, la gent emplumée avec presque toutes ses variétés, ajoute encore de nouvelles grâces à toutes celles de cette délicieuse contrée, promise en héritage aux enfants de Dieu. Le temps y est doux et charmant pendant les trois quarts de l'année; enfin cette terre de Sion promet de devenir une des régions les plus favorisées du globe, située comme elle l'est sous le 39e degré de latitude nord, à égale distance entre le Pacifique et l'Atlantique, les Rocheuses et les Alleghanys. »

Peu après nous trouvons Smith établi à Indépendance (Missouri), à la tête d'une communauté florissante, dotée de plusieurs journaux et d'une Église englobant déjà deux à trois mille disciples, sans compter les Indiens, auxquels de fois à autres il allait révéler les prétendues traditions de leur race. Alors commencèrent ses malheurs. Il s'était jusque-là assez impunément tiré du mauvais pas, à part le goudron et les plumes dont l'avaient enduit, dans l'Ohio, les victimes de ses combinaisons financières. Mais il finit par se trouver en face d'une opposition plus formidable. Il eut à lutter à la fois et contre l'ambition mondaine de ses disciples les plus fervents, Rigdon et Hyde, par exemple, et contre la haine des *gentils*. Enflammés comme ils l'étaient par leur merveilleux succès, *les saints du dernier jour* s'arrogeaient le privilége d'une sainteté exclusive, ils aspiraient déjà vaguement au pouvoir et à la suprématie de ce monde, et, après avoir borné leur ambition au comté de Jackson, ils en étaient venus à couver, pour ainsi dire, tout l'État du Missouri et même à jeter un regard de domination anticipée sur tout le nouveau continent. Dès lors rien d'étonnant à ce que leurs voisins, les *gentils*, alarmés et aigris par tant de prétentions, vinssent à prêter l'oreille aux accusations jetées à la face des Mormons : intrigues nouées avec les esclaves, viol de la propriété, enfin et surtout, la polygamie et les principes immoraux qui commençaient à s'ébruiter, malgré des dénégations effrontées. Quelques mois après, les citoyens du comté de Jackson, réunis en masse, adoptèrent une série de résolutions énergiques, ayant pour but le renvoi immédiat des sectaires.



Prison de Carthage où périt le prophète Smith (voy. p. 391). — Dessin de Ferogio d'après *the road from Liverpool*, etc.

Les bornes de cette esquisse ne nous permettent pas d'entrer dans les détails de la lutte qui se livra entre *les saints des derniers jours* et *les brigands des frontières*. Cette lutte qui dura plusieurs années, et fut marquée, tantôt par d'aigres controverses, tantôt par de sanglantes représailles, eut pour résultat final la complète expulsion des *saints* de leur Sion du Missouri et même des limites de l'État. C'est dans cette sombre période que Smith fonda l'organisation militaire particulière à son peuple, organisation qu'il perfectionna plus tard dans sa *Légion de Nauvoo*, et qu'il créa la *Bande de Dan*, ou les

frères unis de Gédéon, association cimentée par d'horribles serments, ayant pour fin, dit-on, l'assassinat légal et mystérieux qui a déshonoré les tribunaux vehmiques.

Quelques écrivains du vieux monde ont douté et même nié résolûment que cette bande de coupe-jarets qui, récemment encore, était la terreur des émigrants se rendant par terre de l'Adriatique en Californie, ait jamais commis de ces meurtres sacrés, dont la voix publique, en Amérique, n'a cessé de l'accuser, et dont le général Bennet, un transfuge du camp des Saints, a reproduit la mise en scène (voir p. 393). Nier et douter qu'un fripon notoire, se posant en révélateur, ait pu reculer devant le sang versé et se refuser l'emploi de la terreur pour soutenir l'édifice de ses fourberies sacrilèges, c'est charitable, sans doute, mais c'est malheureusement méconnaître les fatales tendances de l'esprit humain engagé sur la pente du crime : c'est oublier l'histoire.

En juin 1839, Joseph Smith, après plusieurs procès, incarcérations, évasions et acquittements, reparaît dans l'Illinois, sur les bords du *père des eaux*, où, dans un site admirable, il fonde pour son peuple dispersé, une nouvelle cité et la baptise du nom de Nauvoo qui, dans l'argot des Saints, signifie *la belle*. La population grossie par les recrues que les missionnaires mormons faisaient en Europe, ne tarda pas à s'élever à vingt-cinq mille âmes. Smith, non content d'en être le prophète, s'en déclara le maire et le juge, puis, en 1841, le général; il revêtit l'uniforme, et enfin, son ambition grossissant avec le succès, il posa, en 1843, sa candidature à la présidence des États-Unis. Mais, dans ce moment même, les haines accumulées autour de lui et de sa secte avaient éveillé le *juge Linch*, à défaut du pouvoir central. Une dernière et fâcheuse révélation l'ayant attiré à Carthage, chef-lieu du comté Jackson, il y fut incarcéré et tué dans sa prison par une bande d'hommes masqués. Deux ans après, ses disciples, sous la conduite de Brigham Young nommé



La chambre où le prophète Smith fut tué à Carthage. — Dessin de Ferogio d'après *the road from Liverpool*, etc.

président des *douze apôtres*, abandonnèrent Nauvoo en butte aux attaques des gentils, et qui bientôt tomba en ruine avec son temple inachevé (voir p. 400). Se dirigeant peu à peu à l'ouest, ils vinrent former autour du grand lac Salé, un établissement qui a pris un accroissement aussi rapide que surprenant. On n'a pas manqué, pas plus en Amérique qu'en Europe, d'attribuer uniquement aux doctrines et aux vertus des Saints les heureux changements opérés dans un désert stérile. Peut-être aurait-il fallu faire entrer en ligne de compte dans les progrès de l'industrie, de l'agriculture et de la population de l'Utah, la situation géographique, qui fait de cette contrée la grande voie ouverte aux émigrants dont les flots se succèdent depuis dix ans des bords de l'Atlantique jusqu'en Californie. Mais cette raison est trop simple pour plaire au vulgaire. Celui-ci aime le merveilleux, et à quelle dose!... C'est ce dont on peut juger par l'histoire authentique de Joseph Smith, prophète, révélateur et martyr pour cent cinquante mille au moins de nos contemporains.

X

Le voyageur reprend son bâton de route. — Le lac Salé et ses bords.

Le gouverneur Cumming avait bien voulu m'inviter à l'accompagner aux bords du lac, où il se rendait avec sa femme, dans un but de plaisir. Donc, un beau matin, nous descendons la route de l'Ouest, et, franchissant le Jourdain sur un pont branlant, à deux voies, nous débouchons dans une plaine immense hantée par le mirage, et quinze milles, franchis sur une bonne route, nous conduisent à la Pointe-de-la-Montagne, la tête de l'Oquirrh, où des buttes pyramidales bordent l'extrémité sud du lac d'une suite d'assises coupées à vive arête et descendant vers la plaine en gradins gigantesques. Une apparence quelconque de régularité dans les œuvres de

la nature est toujours d'un effet saisissant; elle contraste avec la diversité infinie du milieu où elle se trouve, et fait ressortir la grandeur de la puissance créatrice, par la comparaison qu'elle suggère avec les œuvres humaines.

A travers des ranches, des corrals, des pâturages et des troupeaux, nous tombons sur le rivage de la nouvelle mer Morte. Ses bords ne sont pas connus depuis assez longtemps pour avoir servi de théâtre à des événements fabuleux; les Canadiens cependant qui ont découvert le grand lac Salé ont fait tout leur possible pour l'ennoblir; ils ont parlé de bruits terribles qui grondent dans son sein, raconté ses orages subits, dépeint l'effroyable maëlstrom formé par ses eaux s'engouffrant dans un abime sans fond. L'ancienneté seule, en effet, manque à sa légende pour s'imposer à l'esprit, et, avec l'immobilité de ses eaux, dont l'équilibre se maintient par l'évaporation, — fait mystérieux pour l'ignorance, — la mer Morte du Far-West n'a pas moins de droit au surnaturalisme que celle de l'ancien monde.

Le premier aspect de cette mer déserte n'est pas dépourvu de charme; arrêté sur la marche au pied de laquelle se déploie la grève saline qui borne l'onde, il nous semblait contempler la mer des Cyclades : le ciel pur et transparent, l'eau d'un bleu lapis, moucheté çà et là de flocons d'écume, surmontant les rides que faisait naître un vent tiède, le faible soupir de cette masse endormie, tout rappelait des lieux où bien loin, bien loin, des vagues plus puissantes « payent sans cesse leur tribut au rivage. » En face de nous, à l'extrémité nord-ouest, s'élevait l'île de l'Antilope ou de l'Église, rocher aux lignes hardies, qui, vu de la cité, borne l'horizon, et dont le manteau rose tissé d'une myriade de fleurs, que le soleil couchant fait resplendir, est pour les yeux d'un intérêt toujours nouveau. Regardé de plus près, il est tapissé de brun noir, à l'exception de quelques mouchetures vertes. Ses assises ravinées, brisées par des crevasses, hérissées de quartiers de roche, forment la contre-partie de celles du rivage, et la fierté de son profil, la vivacité de sa couleur, adoucies par l'atmosphère vaporeuse qui l'entoure, se détachant sur le bleu clair du ciel, que reproduit dans un ton plus grave l'azur ultramarin qui se déploie à sa base, ajoutent singulièrement à l'effet du paysage. Au premier plan est une ceinture jaune et blanche, composée de sable encroûté de plaques de sel, pareilles au glacis d'un plum-cake, et où l'inondation printanière a laissé des traces évidentes; une ligne noire, interrompue çà et là, formée d'un détritus particulier qu'ont rejeté les eaux, tranche vivement sur la blancheur éclatante du rivage. A l'endroit où j'ai pris mon esquisse, la nappe d'eau m'apparaissait entre deux masses de pierre ressemblant aux piliers d'un immense portail : celle de droite, composée de grès et d'un agglomérat soudé à la banquette du pourtour, s'inclinait comme si elle avait dû tomber; son vis-à-vis, nommé la *Roche-Noire*, qui de la ville apparait comme un point, est formé d'un agglomérat siliceux empâté d'argile schisteuse, altérée et brûlée, et contrebutte un banc de sable et de pierre brune.

Avant d'aller plus loin, disons quelques mots de l'histoire et de la géographie de cette mer Morte. Le baron de la Hontan, lieutenant du roi de France à Terre-Neuve, entendit parler vers 1690, par les Indiens, d'une grande eau salée qui, d'après les renseignements qu'il fit recueillir, lui semblait devoir se déverser dans la mer du Sud, au moyen d'un grand fleuve. Ainsi que le Tanganyika de l'Afrique orientale, cette grande eau servait de thème aux bruits les plus fabuleux; elle avait trois cents lieues de long sur trente de large; cent villes en couvraient les bords, comme on l'avait imaginé pour la mer africaine, et de grandes barques en parcouraient les eaux. Il n'est pas douteux que depuis l'époque citée, cette Méditerranée des Indiens n'ait eu la visite de quelques inconnus, trappeurs et coureurs des bois; mais les premières notions positives que l'on ait eues sur la grande eau salée du baron de Hontan ne remontent qu'à une période de treize lustres. En 1845, le colonel Frémont, qui faisait alors sa seconde expédition dans l'Ouest, en donna le relèvement partiel et approximatif qui fut complété scientifiquement, de 1849 à 1850, par le capitaine Howard Stansbury.

Autrefois, le grand lac Salé a dû couvrir tout l'espace compris entre la Sierra-Madre, à l'est, et les chaînes de Goose-Creek et du Humboldt au couchant; il aurait eu à cette époque une superficie de cent soixante-quinze mille milles carrés. Le soulèvement graduel de ses bords, dont le pourtour montre en certains endroits jusqu'à treize falaises échelonnées, formant une série de terrasses, a concentré les eaux dans la partie inférieure. Une crue légère suffirait à inonder le rivage sur une vaste étendue; et si le gonflement du lac s'élevait à cent quatre-vingt-quinze mètres au-dessus de l'étiage, il transformerait en îlots toutes les éminences d'alentour; les cañons seraient changés en criques ou en détroits, et les bluffs deviendraient des côtes peu élevées.

Malgré l'opinion populaire, les limites reconnues par le capitaine Stansbury n'ont pas changé depuis lors, et le décroissement des eaux, que les montagnards s'expliquent par un cours souterrain, n'est qu'une supposition gratuite, de même que pour le Humboldt et quelques autres rivières; ne croyant pas que l'évaporation puisse maintenir l'équilibre dans une pareille masse d'eau, ils s'imaginent qu'elle est absorbée par le sol, et finissent par craindre que l'écoulement ne soit plus considérable que l'apport.

Le lac Salé, situé à l'angle nord-est de l'Utah, constitue un parallélogramme irrégulier dont la longueur, du nord au midi, est de soixante à soixante-dix milles, et la largeur de trente à trente-cinq milles de l'est à l'ouest. Son altitude est portée à douze cent soixante mètres au-dessus de l'Océan, tandis que la mer Morte de l'ancien monde est à trois cent quatre-vingt-dix mètres au-dessous du niveau maritime. Ses principaux affluents sont, en commençant par le nord, la rivière de l'Ours, le Weber et le Jourdain : c'est à eux qu'il doit de réparer les pertes que lui cause l'évaporation, plus considérable à son égard que le produit des eaux fluviales, et inférieure à celui-ci dans les terrains élevés.



Meurtre sacré commis par les Danites, suivant les récits des anti-Mormons. — Dessin de David d'après le général Bennet.

Au couchant, les bords du lac sont d'une aridité complète; un désert de sable, de sel et d'argile, dont la pluie fait du mortier, mais qui n'offre pas un seul ruisseau, et où l'on peut faire jusqu'à soixante-dix milles sans rencontrer une source. Quand les rivières grossissent, le niveau du lac s'élève, dit-on, à un maximum d'un mètre vingt; il se fraye alors un passage entre les brèches des murailles qui l'entourent, et submerge de vastes plaines salines. Sur ses rives, l'atmosphère, ailleurs si pure et si transparente, est brumeuse et d'une teinte bleuâtre, ce qui tient à l'activité de l'évaporation. On a remarqué qu'il était difficile d'y faire usage du télescope, et que les observations astronomiques y sont très-imparfaites. L'eau douce offre ordinairement une évaporation plus forte et plus dense que l'eau salée; mais ici le phénomène est activé par la chaleur solaire et par un vent assez vif pour empêcher la vapeur de s'accumuler au-dessus de la nappe liquide.

Les eaux de ce lac singulier, qui reproduit si étrangement les merveilles de Palestine, tiennent en dissolution près d'un quart de leur poids de matière solide, environ six fois et demie de plus que n'en renferme l'eau de mer, dont la salure moyenne est estimée à trois et demi pour cent; l'ancienne mer Morte est jusqu'à présent la seule qui, à cet égard, lui soit supérieure. La gravité spécifique des eaux du lac Salé est de 1,170, l'eau distillée représentant 1,000.

J'ai entendu dire dans la ville mormonne qu'un baquet de sel avait été produit par trois baquets d'eau du lac soumise à l'évaporation, et qu'il suffisait à la viande de tremper douze ou quatorze heures dans cette saumure naturelle pour être salée.

Ce sel est généralement employé brut. Des enfants le recueillent aux points de la baie où le vent porte les vagues et forme une espèce de marée montante; on le charge à la pelle dans des charrettes, et il est vendu au détail, à raison d'un demi-cent la livre.

Il est certain que, dans une période géologique précédente, l'eau de ce lac était douce; les coquilles en ont donné la preuve. C'est à l'action des eaux pluviales, s'infiltrant dans les assises rocheuses, après avoir lavé le sol, qu'est due la salure actuelle, ainsi qu'à l'eau des fleuves, qui, en raison de la soude répandue dans les terrains qu'ils traversent, doivent tenir en dissolution une quantité de sels plus considérable qu'ailleurs. La partie qui s'évapore étant composée d'eau pure, ou à peu près, il devait en résulter la formation du dépôt salin et son accroissement successif.

Il est généralement reconnu que la composition du lac Salé est fatale à la vie organique; les poissons qu'y amènent les rivières y périssent immédiatement; toutefois, suivant les gens du pays, une coquille univalve se trouverait, à certaines époques, en divers endroits soumis à l'influence des vagues salines; j'ai observé au bord de l'eau une algue délicate, ressemblant à de la mousse; enfin le gouverneur Cumming m'a dit y avoir vu une feuille de quelques pouces de longueur doublée d'une espèce de toile où s'abritait un animal vermiculaire d'une teinte rougeâtre et de la longueur de la dernière phalange du petit doigt. Il y a aussi près du village une matière mucilagineuse, colorée de blanc, de rose, de jaune rouille, pareille à de la mousse macérée, qui adhère au lit rocailleux du lac et forme çà et là sur la grève un enduit coagulé. La vie n'est donc pas absolument étrangère à la mer Morte du Far-West, comme on l'assure, tandis qu'avec un puissant microscope, le lieutenant Lynch n'a découvert ni animalcule ni vestige de matière organique dans celle de Palestine.

Le grand lac Salé renferme des îles qui l'embelliraient beaucoup, si leur hauteur était proportionnée à ses étroites limites.

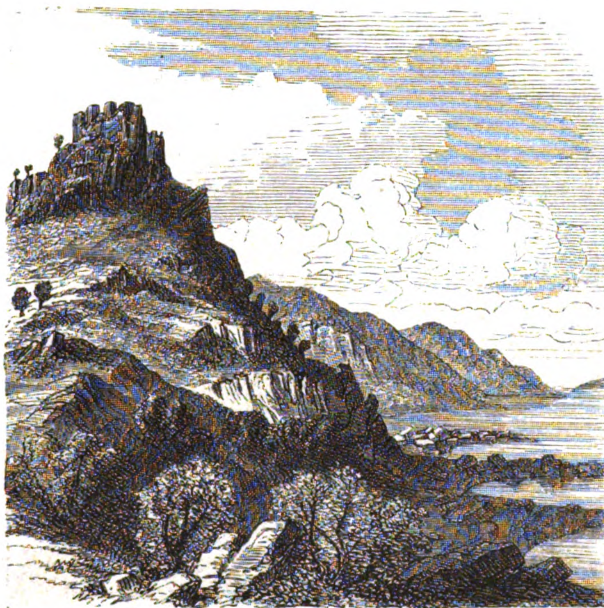
Je fus surpris du manque de fraîcheur et d'élasticité de l'atmosphère; les lèvres étaient fêlées comme par l'air maritime, mais là se bornait la comparaison.

Les mules furent dételées à l'endroit habituel des pic-niques, espace couvert de sable blanc, situé entre la falaise et le bord du lac. Auprès de nous débouchait une petite rivière dont l'eau était potable, bien qu'un peu saumâtre et sulfureuse; son influence féconde se révélait néanmoins par un massif de rosiers sauvages mêlés d'euphorbe aux noms variés: plante à soie, vache à lait, capote de sacarte, milk plant, etc. La présence familière de la pie vint enlever à la solitude ce qu'elle avait de plus poignant. Des traces humaines se trouvaient aussi en ces lieux : une espèce d'appentis en pierre sèche, adossé à la falaise. On pourrait s'y mettre à cheval sans savoir que cet édifice appartenait à feu mistress Smith, de Vermont, jusqu'à la découverte d'un objet que votre sagacité supérieure vous fait reconnaître pour une cheminée.

C'est derrière la Roche-Noire qu'est le lieu où l'on se baigne; on traverse d'abord pour y arriver un sable fin, doux et blanc, comme celui d'une plage maritime, mais dépourvue de coquilles. Cette grève, détrempée aux environs de la petite rivière, est sèche auprès du lac et pour ainsi dire mouvante. Le pied brise la croûte des flaques de sel, et enfonce dans ces gâteaux de diverses couleurs, ici d'un blanc de neige, là-bas d'un vert sombre, ou de la teinte brune du palissandre; nulle part un brin d'herbe ou d'aromate; vous plongez dans un sable toujours couvert d'eau, et vous allez ainsi jusqu'à la chaussée pierreuse dont la Roche-Noire forme la tête. Au bord de cette chaussée, du côté de la pleine eau, la pierre, qui ailleurs ressemble à du basalte, est d'une teinte de rouille; les saillies du roc sont revêtues d'aiguilles étincelantes, et dans les fissures et les creux, le sel, déposé par les eaux, prend la forme de blocs de glace. Arrivé là, vous êtes suffoqué par une effrayante odeur: la ligne noire, qui de loin tranche sur la grève, est un charnier d'insectes, une berge d'un pied d'élévation, composée de larves, de dépouilles et de restes mortels de myriades de vers, de moustiques, de cousins, de gallinippées fermentant et pourrissant au soleil, ou confits dans la saumure. Fuyant cette masse putride, je gagnai l'endroit où la Roche-Noire sépare décemment la place où l'on se

baigne de celle où ont lieu les picniques, et, plein de curiosité, je descendis dans la nouvelle mer Morte.

J'avais entendu raconter de singulières choses à l'égard de sa densité ; on a dit par exemple qu'un baigneur surnageait comme un œuf qui date de plusieurs jours. Mon expérience sur ce point diffère de celle des autres. On n'y éprouve aucune difficulté à nager, ni même à plonger. Après y avoir trempé la tête à diverses reprises, afin de sentir si réellement, comme on l'a écrit, l'eau du lac Salé produit l'effet d'un sinapisme, et découvrant que c'était une hyperbole, je m'y enfonçai les yeux ouverts, ce dont je portai la peine. Ce fut d'abord une douleur sourde, puis une série d'élancements auxquels succéda une cuisson vive et permanente comme celle qui résulterait d'une pincée de tabac dans les yeux. N'ayant pas d'eau douce à ma portée, je ne pus que me traîner sur le roc, et m'y asseyant, j'offris à la nature, pendant une demi-heure, le spectacle risible d'un homme qui pleure à chaudes larmes. Une nouvelle expérience relative au goût de cette onde cuisante fut également décisive : je crois volontiers avec le capitaine Stansbury, qu'un homme tombé dans cette mer y serait promptement suffoqué. *Vox faucibus hæsit*, est le moins que je puisse dire de son effet sur mes muscles maxillaires. Ceux qui voudraient renouveler ces expériences devront se prémunir d'une cruche d'eau puisée à la source voisine ; la précaution est nécessaire sous plus d'un rapport ; les cheveux, lorsque la tête est sortie de l'eau, sont poudrés à frimas et couverts d'un enduit gluant des plus désagréables. Toute la peau est revêtue d'une couche de sel, qui a permis à des baigneurs doués d'imagination de se comparer à la femme de Loth ; et l'Éthiopien, vulgairement qualifié de nègre, sort de là comme passé à la chaux.


Côté oriental de Stansbury's Island. — Dessin de Ferogio d'après Stansbury.

Malgré le fumet de la cuisine du *genius loci*, fumet que je n'ose pas appeler par son nom, chacun de nous fit preuve d'un excellent appétit. Après le repas, tandis qu'on attelait nos mules, j'allai de nouveau examiner le paysage du pied de la Roche-Noire, que l'on peut escalader sans péril; aussi l'est-elle quelquefois par des gens dont le sens commun est au-dessous de la dose normale. Les terrains qui avoisinent le lac sont plats et s'élèvent, par une pente insensible, jusqu'à la base des collines abruptes, rayées çà et là de barrières sablonneuses, impropices à la culture, mais fournissant par endroits de bons pâturages ; les quelques ruisseaux qui s'en échappent s'écoulent de trop bas pour servir à l'irrigation. Nous dîmes un long adieu à cette mer intérieure, qui, selon toute apparence, n'a rien à faire où elle est, et nous reprîmes le chemin de l'est au coucher du soleil. J'ai gardé un souvenir ineffaçable des beautés de l'horizon : des nuages bleus et violets, bordés d'une ligne fulgurante, s'élançait une gerbe lumineuse se déployant jusqu'à mi-hauteur du zénith, pendant qu'au sud et au sud-est, des éclairs se jouaient parmi les sombres voiles de brume où se détachaient l'or et l'émeraude des terrasses de la vallée.

Le couchant splendide jetait un reflet de richesse et de grâce aux déserts de sel et d'artémise qui s'étendaient devant nous. A l'est, le massif volumineux de Wasatech, où se forment les orages et d'où s'écoulent les cent rivières qui abreuvent le sol, dressait majestueusement sa crête sourcilleuse, que le dernier sourire du jour n'adoucissait même pas. Au nord, les rives du lac non interrompues, si ce n'est par quelque butte échelonnée, allaient s'effaçant au loin et se confondaient avec les nuages. La ville dessinait obscurément de l'autre côté du Jourdain son amphithéâtre, qui s'élève en s'éloignant du lac, et niche à l'abri de ses montagnes puissantes. Un peu au nord-est, un léger panache de vapeur blanche, pareille au jet qui s'échappe de l'évent d'une baleine, indiquait la direction des sources chaudes; bientôt la fumée brumeuse, condensée par l'air de plus en plus froid, tourbillonna comme le nuage d'une locomotive sous le vent du soir. On distingua les faubourgs, puis les maisons séparées de leurs voisines par des enclos remplis d'ombre d'intensité diverse ; les rues déployèrent à nos yeux leur plan régulier, nos mules traversèrent le pont chancelant du Jourdain, et nous nous retrouvâmes dans la Sion moderne.

Excursion au Camp-Floyd, et départ.

Une affaire indispensable plus encore que la curiosité m'appelait à Camp-Floyd, siége des forces de l'Union dans l'Utah. Je profitai de l'obligeance d'un négociant, M. Gilbert, marchand de toute espèce de choses, qui m'offrit une place dans sa trotteuse, attelée d'une couple de belles mules gris de fer, qu'il appelait des doux noms de Sally et de Julia. Nous traversâmes par un beau jour la plaine qui se déploie entre la cité et le Jourdain, alluvion qu'arrose une multitude de ruisseaux descendant des montagnes, et dont les noms sont traduits de l'indien.

Chemin faisant, nous rencontrâmes quelques indigènes qui ramassaient, dans de grands paniers coniques, des sauterelles et des graines d'herbes; nous cherchâmes vainement quelque Ruth parmi ces glaneurs déguenillés.

Près de Big-Cottonwood, où s'est fondé un établissement à sept milles de la ville, une Anglaise traverse les champs pour nous faire part de l'effroi que lui ont causé quatre Indiens blancs qui cherchaient un lieu où ils pussent remiser un cheval volé.

L'eau des cañons est d'une fraîcheur, d'une transparence et d'une pureté excessives. A mesure qu'on s'éloigne de la ville, la stérilité augmente : on ne voit plus de terrains cultivés qu'à la marge des ruisseaux; ailleurs, l'aspect du sol est misérable.

Nous avons, en face de nous, la falaise dentelée qui borne la vallée au midi. A vingt milles de la ville Sainte, nous trouvons un ranch, construit sur une hauteur, près de l'écluse du Jourdain; il a coûté dix-sept mille dollars à bâtir et fut d'abord une brasserie. La spéculation manqua, en dépit de l'abondance de l'orge et du houblon et ce n'est plus maintenant qu'une espèce d'auberge où s'arrête le courrier. Entre la station et le Jourdain sont de petits étangs circulaires bordés de roseaux, des yeux, comme les appellent les gens du pays. Quelques-uns de ces étangs sont formés d'eau chaude, les autres sont froids; ils passent tous pour être sans fond, c'est-à-dire pour avoir de vingt à trente brasses de profondeur. On parle d'un dragon qui s'y est englouti avec son cheval et n'a jamais reparu, bien qu'il eût glissé à un endroit où l'on supposait qu'il y avait peu d'eau.



Limestone Cliff. — Dessin de Ferogio d'après Stansbury.

Nous passons une heure à la Brasserie, mais sans pouvoir y obtenir le moindre aliment. Il nous reste à faire vingt-deux milles pour arriver à Camp-Floyd, ce qui porterait à quarante-deux ou quarante-trois milles la distance qui sépare le chef-lieu des Saints du quartier général des pécheurs, puisque la Brasserie est, dit-on, à moitié de la route. C'est donc un jour de jeûne qu'il nous faudra subir.

Vers midi, les mules sont attelées, et nous nous disposons à gravir les Traverse-Mountains, projection des Wasatch, qui sépare la vallée du grand lac Salé du bassin de l'Utah ou lac d'eau douce, et que déchirent les eaux du Jourdain. Celui-ci, nommé Piya-Ogwap ou la Grande-Eau, par les Chochones, roule en cet endroit ses flots écumeux, tout au plus assez forts pour porter une pirogue, sur le sol rocheux d'un cañon peu étendu, mais d'une grande profondeur qui serpente à travers la montagne. Au sortir de cette gorge, dont l'inclinaison est de trente mètres en deux milles, le Jourdain suit un cours tortueux, ses bords s'aplanissent, et le torrent devient une rivière paisible.

De la Dug-way, route qui s'accroche à l'épaule de la montagne, on jouit, en se retournant, d'un beau panorama de la vallée Heureuse, que l'on découvre à travers une atmosphère aussi transparente que celle du littoral anglais avant la pluie. Gravissant toujours, nous nous trouvons face à face avec une ambulance remplie d'uniformes, et qui, attelée de quatre belles mules et suivie d'une escorte de militaires servants, se rendait à la ville Sainte. Les deux voitures s'abordent, mon conducteur est promptement reconnu, et me présente aux capitaines Heth, Clarke, Gibsone et au lieutenant Robinson. Ces messieurs débutent par un acte de charité, en nous pourvoyant de sandwichs. Nous étions à demi morts de faim. Après le *liquoring* d'usage, ils nous désignent, au milieu des profondeurs qui sont à nos pieds, Ash-Hollon (le Creux du Frêne), dont les Mormons avaient résolu de faire de nouvelles thermopyles. Les poignées de main s'échangent, et nous nous séparons en nous promettant de nous revoir. J'ai passé depuis avec eux de bonnes soirées dans la cité mormonne, et à Camp-Floyd je suis devenu l'hôte du capitaine Heth.

Arrivés à la descente escarpée de la montagne, nous découvrons le bassin de l'Utah, qui est à la vallée voisine ce que le Carmel est au Liban. Après les terres arides que nous venons de traverser, rien n'est plus charmant que ce paysage composé d'un lac, d'une plaine et d'une rivière qui déploie au soleil sa beauté calme et douce. Au levant, au sud et au couchant se dressent de hautes murailles toutes hérissées, des montagnes rocailleuses et des pics; au nord, une large pente couverte d'herbe s'élève jusqu'au point de partage des eaux des deux vallées. Vue de loin, la plaine qui entoure le lac paraît si étroite, que les montagnes semblent tremper dans cette eau placide; et à l'extrémité de la pointe méridionale, le pic isolé du Nébo surgit, pareil à ces pins qui, dans le Coran, fixent les plaines à la terre. Quand on approche, on découvre une large ceinture verdoyante, un sol d'alluvion, en partie labourable, en partie marécageux; le froment et les racines prospèrent dans les terrains bas, la fétuque sur les pentes. Plus large qu'ailleurs au sud et à l'ouest du lac, cette plaine

est divisée par de nombreux cours d'eau, frangés de peupliers, qui sortent des gorges effrayantes de l'enceinte, et dont les plus importants sont l'American-Fork, le Timpanagos ou Provo-River, et le Spanish-Fork. Sur la rive la plus prochaine, de l'autre côté du Jourdain, est la petite ville de Léhi, dont les maisons sont à demi cachées par des arbres noirs; à l'orient de l'Utah, s'aperçoit vaguement la cité de Prow, bâtie dans une plaine arrosée par quatre rivières. C'est ainsi que nous apparaissaient les environs de la mer de Tibériade.

Le lac Utah, cette autre analogie de la nouvelle Terre sainte avec l'ancienne, est alimenté par les eaux du revers occidental de Wasatch; il forme un triangle dont la pointe méridionale qui décrit un angle très-aigu détruit la régularité. Sa plus grande longueur est de trente milles, sa plus grande largeur de quinze; il doit la douceur de ses eaux, qui par parenthèse n'a rien de remarquable, à son affluent septentrional le Piya-Ogwap, autrement dit le Jourdain ou l'issue de l'Utah. A peu de distance du rivage, l'eau a une hauteur de quatre à cinq mètres; on dit qu'elle repose sur une couche uniforme, très-profonde à certains endroits; mais il est probable qu'elle n'a jamais été sondée. Où il apparaît, le lit est composé de cailloux, et se recouvre dans les hauts-fonds d'une incrustation calcaire. Les coquillages sont nombreux sur les bords, principalement le clam d'eau douce. L'iris du Déséret s'élève dans les *tulares* à dix pieds de hauteur, et dans les lieux où la roche n'est pas à nu, les taillis sont compactes.

Sur la rive orientale, où manquent les affluents, le sol est aride; on n'y voit qu'un arbre, un peuplier solitaire qui s'élève d'un tapis de fétuque, d'obione canescens et d'armoise; et, selon toute apparence, les seuls habitants qu'on y trouve, à l'exception des propriétaires



Paysage entre le lac Salé et le lac Utah. — Dessin de Ferogio d'après Stansbury.

d'un ranch isolé, sont le phrysonome, le lézard, le corbeau et le *lepus callotis*.

Les eaux du lac Utah gèlent pendant les mois de décembre, de janvier et de février; à cette époque, le Jourdain charrie des glaçons, mais il est rare qu'il soit pris de manière à ce qu'on puisse le traverser à pied. L'Utah, dans la saison des pluies, s'élève de soixante centimètres, et le flux causé par le vent se fait sentir à un mètre de la rive. Il est toujours très-poissonneux malgré l'abondance et la continuité de la pêche, dont les produits s'enlèvent par tonneaux. La truite blanche y atteint jusqu'à trente livres; on y prend beaucoup de truites de montagnes, d'espèces variées, dont le poids est de trois livres en moyenne; la truite saumonnée, le chabot, la perche, le brochet, le barbeau y pullulent et y acquièrent une grosseur exceptionnelle; on y trouve également des serpents d'eau, et le *poisson à crins de cheval* (horse-hair fish).

Après avoir descendu le revers de la montagne, nous passons le Jourdain, où nous avons de l'eau jusqu'au genou, et dont la largeur est ici de trente mètres. Le courant n'est pas assez rapide en cet endroit pour empêcher le développement des plantes aquatiques. L'eau est d'un jaune de soufre, qu'elle doit à son lit calcaire; elle est un peu saline, mais non désagréable; on dit que le bétail la recherche.

En sortant du gué, nous trouvons une longue pente qui sépare le bassin de l'Utah de la vallée du Cèdre qui le borde à l'ouest. A mi-chemin de la Brasserie et de Camp-Floyd est une station tenue par un saint du Shropshire, dont le seul nom, autant que j'ai pu m'en assurer, est Joë Dug-out, nom qui lui viendrait du style de sa demeure, comme pour les Waterson. Il a épousé une jeune femme qui, l'ayant menacé de lui faire couper les oreilles s'il devenait polygame, l'a jusqu'à présent empêché de lui donner

une *sœur* — il y a dans toutes langues d'Orient un mot pour exprimer ce qu'en Angleterre, où la chose n'existe pas, on nomme grossièrement une rivale. Joé semble toutefois résigné aux souffrances et aux châtiments qu'entraîne la monogamie, et, ce qui nous importe davantage, a de bon porter et de bonne lagerbeer qu'il fabrique lui-même.

Ayant passé devant un embranchement de la route qui conduit à l'ancien cantonnement, déserté parce qu'on y manquait d'eau, nous apercevons au loin celui qui est le but de notre voyage; il est situé au bord de Cédar-Creck, au fond d'un bassin entouré d'un cercle de collines irrégulières et de hauteurs diverses, couvertes de cèdres noirs dans tous les endroits où il a été difficile de les abattre. Pour renconter un lieu plus exécrable, il faut aller à Gharra ou dans quelque purgatoire analogue du Sindh; l'hiver y est long et rigoureux, l'été d'une chaleur fatigante et insalubre. L'eau alcaline ne dissout pas le savon, et les tourbillons de poussière, fouettés par l'ouragan, y rappellent le Pendjab; aussi ne manquai-je pas de communiquer au lieutenant Dana l'habitude que nous avions, dans cette triste partie de l'Jnde, de fermer chaque ouverture avec une toile mouillée, ce qui me valut les remercîments mérités de Madame. Et, chose cruelle, toutes ces misères étaient parfaitement inutiles; chacune des briques d'adobe, employée dans l'ancien et dans le nouveau camp, est revenue à un cent; comme à Aden, chaque pierre a coûté une roupie, et l'achat du bois a fait la fortune de l'ennemi. Les commissaires du gouvernement qui, en 1858, furent chargés de traiter avec les Mormons, concédèrent à ces derniers un point qui les sauva; par cette convention, l'armée fédérale ne pouvait avoir de cantonnement qu'à une distance de quarante milles de la métropole; les jolis sites des environs du lac Utah lui furent donc interdits; on prétend



Camp-Floyd. — Dessin de Ferogio d'après Stansbury.

même que les Mormons surent les exclure de la Cache, bien que cette riche vallée soit à quatre-vingts milles de la cité Sainte.

Un mur brisé forme l'enceinte de cet horrible trou; Julia et Sally, nous entraînant avec la même vigueur qu'au départ, nous firent traverser Fairfield, autrement dit Frogtown, situé sur la rive opposée de la crique, et où s'approvisionne le cantonnement. A l'époque où il était au grand complet, c'est-à-dire où il renfermait cinq mille âmes, réduites aujourd'hui à cent ou deux cents hommes, Camp-Floyd a dû être un lieu de plaisir où abondaient les joueurs et les escrocs, les cabaretiers et les ivrognes; le bowie et le revolver y étaient nuit et jour en action, et les Saints ne manquaient pas de comparer Frogtown à Sodome et à Gomorrhe. Cette ville est maintenant plus respectable, et renferme quelques bons magasins.

Je trouve à Camp-Floyd tous les esprits montés contre les Saints du dernier jour : « Ils nous haïssent et nous le leur rendons bien, » me dit un officier plein d'intelligence. Il faudra donc n'accueillir qu'avec une extrême réserve tout ce que j'apprendrai ici à l'égard des Mormons, et tout ce que me diront ces derniers au sujet de Camp-Floyd. Suivant ces messieurs, dix meurtres par année sont commis impunément dans la nouvelle Sion, depuis que cette ville est fondée, tandis qu'à New-York la moyenne des coupables qui échappent n'est que de 18,33. Ils attribuent le fait à l'impossibilité d'obtenir des témoins à charge, et au parti pris des jurés d'absoudre leurs coreligionnaires. A toutes mes objections, il est répondu que je me laisse tromper par les apparences; que chaque fois qu'un étranger visite la cité mormonne, deux saints à l'extérieur honnête, aux manières respectables, reçoivent la mission de le séduire et de l'aveugler; mais que si mon séjour se prolonge, les écailles finiront par me tomber des yeux.

Les Mormons, à leur tour, se plaignent de la violente injustice des chrétiens; l'évêque et le maire de Springville, M. Mac-Donald, ont été saisis dernièrement, à l'occasion d'un meurtre, par le simple motif qu'ils étaient dignitaires de l'Église. Après une détention de plusieurs mois à Camp-Floyd, l'évêque est parvenu à s'échapper : il va et vient aujourd'hui librement, sans qu'on l'inquiète, ce qui prouverait qu'on ne le croit pas bien coupable et que son arrestation était quelque peu arbitraire.

En 1853, le capitaine Gunnison et sept personnes de sa suite furent assassinés près de Nicollet, sur le Sévier, vingt-cinq milles au sud de Néphi. Les Anti-Mormons déclarent que les auteurs de ce crime sont des *Indiens blancs* qui n'ont agi que d'après des ordres supérieurs, afin d'empêcher l'ouverture d'une nouvelle route et de prévenir des révélations qui auraient probablement eu lieu. Les Saints rappellent, à leur décharge, les bons procédés qu'ils avaient eus pour le capitaine lors de sa précédente expédition; les termes bienveillants, affectueux même, avec lesquels cet officier parle des Mormons dans son journal; enfin ils disent, et la chose est vraie, qu'à cette époque on était en pleine hostilité avec les Indiens, et que, dans cette malheureuse affaire, il fut tué un nombre d'Yutas égal à celui des explorateurs. M. Remy attribue, sans hésitation, le meurtre du capitaine et de ses hommes aux Pahvantes, dont quelques-uns avaient été tués par des émigrants qui se rendaient en Californie.

Ce sont encore les Saints que les Anti-Mormons accusent de l'horrible massacre de la Prairie de la Montagne, massacre ayant pour but, d'après eux, de venger la mort de M. Parley Pratt, apôtre estimé, qui, voyageant dans l'Arkansas en 1857, fut tué par M. Mac-Lean, dont la femme l'avait suivi après avoir embrassé la foi nouvelle.

Les Mormons repoussent le fait avec énergie et demandent pourquoi, si on les croit coupables de cet affreux attentat, aucun des leurs n'a été appelé devant la justice.

Au mois de février 1859, il y eut différentes querelles entre les soldats et les citoyens de Rush-Valley, à trente-



Rives du lac Utah. — Dessin de Ferogio d'après Stansbury.

cinq milles de la métropole, du côté de l'ouest. M. Howard Spencer, squatter, se voyant expulsé par le sergent Ralph Pike d'un terrain que lui avait concédé le gouvernement, leva sa fourche sur son antagoniste, qui lui fit à la tête une profonde blessure. Quelque temps après le sergent, ayant été mandé à la ville Sainte, fut tué d'une balle au milieu de la Grand'Rue. Les Anti-Mormons accusent naturellement M. Spencer de la mort du sergent Ralph; ils tiennent pour impardonnable ce meurtre d'un individu que la justice avait fait appeler comme témoin, et les officiers de Camp-Floyd eurent beaucoup de peine à empêcher leurs soldats de venger la mort de leur camarade, qui était à la fois un honnête homme et un excellent militaire. Les Mormons affirment que la balle fut tirée par une main inconnue; que le sergent avait fait preuve d'une violence inutile vis-à-vis de M. Spencer, qui, se voyant seul entouré de soldats, avait eu recours à sa fourche simplement pour se défendre.

Deux mois avant notre arrivée dans l'Utah, M. Hennefer, l'un des Saints, avait été lié à une charrette et flagellé par le lieutenant Saunders et l'aide-major Covey. Les Anti-Mormons prétendent que ces derniers avaient reconnu dans leur victime l'espion qui, deux ans auparavant, avait écouté ce qu'ils disaient chez MM. Livingston, et qui, s'étant porté sur leur chemin avec une demi-douzaine de ses pareils, envoya au docteur Covey une balle qui l'atteignit en pleine poitrine. Les Mormons représentent M. Hennefer comme un citoyen paisible, un homme incapable d'offenser qui que ce soit, et qui, d'ailleurs, s'est justifié par un alibi du crime qu'on lui impute.

Il me serait facile de multiplier ces exemples de dépositions que j'ai recueillies de part et d'autre; elles sont toutes également contradictoires, *et tantas componere lites quis audet?*

Loin de moi la pensée que les hommes honorables qui me parlaient des Mormons à Camp-Floyd exagèrent à dessein les faits qu'ils racontent, et enveniment la question de parti pris; mais, tout en acceptant, comme ils l'affirment, qu'un étranger ne peut voir que le beau côté du mormonisme, il est impossible de ne pas reconnaître

que leur manière d'envisager tout ce qui a rapport à ce nouveau peuple est complétement fausse, et l'on devait s'y attendre : après les massacres de Cawnpore, quel est celui de nous tous qui aurait admis l'ombre d'une excuse au profit de Nana-Sahib? Dans une pareille quantité d'individus, quels que soient leur aveuglement religieux, leur fanatisme, leur attachement à la polygamie, — c'est toujours la première chose qu'on leur reproche, — il est impossible qu'il n'y ait pas d'honnêtes gens. Néanmoins, depuis leur chef, « ce vil imposteur, » jusqu'au dernier membre de la congrégation, le parti opposé les représente tous comme d'affreux scélérats. Les Mormons sont bien plus tolérants; ils ont de bonnes paroles pour les Gentils, voire pour les fonctionnaires fédéraux qui s'abstiennent de leur nuire ou de les insulter. Ils font l'éloge du lieutenant-colonel Steptox, du neuvième d'infanterie, et des officiers de son régiment; du général Wilson, qui est devenu agent de la marine à San-Francisco, et du commandant actuel de Camp-Floyd, le colonel Cooke. Ils ne disent rien contre M. Reed ou M. John Kinnoy, grand juge à la Cour suprême; enfin lorsque mourut, en 1855, M. Léonidas Shaver, magistrat fédéral,



Ruines du temple de Nauvoo. — Dessin de Ferogio d'après des documents fournis par M. J. Remy.

leurs journaux prirent le deuil et ils ouvrirent leur cimetière à ce Gentil. Ils n'insultent même pas les marchands qui sont leurs rivaux. Il est vrai que lorsqu'ils trouvent juste de démasquer un homme jouissant d'une réputation mal acquise, ils le font carrément. Toutefois, nous le répétons, leur discipline et leur tolérance sont tout au moins remarquables : et, pour n'en citer qu'un exemple, plus d'un de leurs juges envoyés par le cabinet de Washington aurait couru grand risque d'être mis en pièces dans les assemblées religieuses d'Europe et ne fut pas même injurié dans la ville des Saints.

Un jour enfin, des rafales glacées, quelques averses, et la familiarité de l'oiseau des neiges, qui représente ici le rouge-gorge, nous avertirent que la belle saison touchait à sa fin, et que nous n'avions pas de temps à perdre pour quitter la terre des Saints. Je partis quelques jours après.

J'ai essayé de répartir le blâme d'une main impartiale entre les deux camps qui occupent ce pays, et l'ayant fait sans aigreur, je dois m'attendre à me voir blâmer à la fois par les uns et par les autres.

Traduit par Mme LOREAU.



M. Jomard, fondateur du Cabinet des cartes à la Bibliothèque impériale (voy. p. 412). — Dessin de Rousseau d'après une photographie d'Adam Salomon.

L'ANNÉE GÉOGRAPHIQUE,

1862

(DEUXIÈME SEMESTRE.)

PAR M. VIVIEN DE SAINT-MARTIN.

TEXTE INÉDIT.

I

LES EXPLORATIONS AFRICAINES.

L'expédition anglaise à la région des sources du Nil.

Nous suivons avec l'intérêt qui s'attache à d'aussi grandes entreprises les deux explorations principales dont l'intérieur de l'Afrique est en ce moment l'objet. Celle du capitaine Speke et de son compagnon le capi-

taine Grant, dirigée de Zanzibar au lac Nyanza découvert en 1858 par M. Speke lui-même (à quatre degrés et demi au sud de l'équateur), a pour but, comme on sait, de poursuivre, à partir du lac Nyanza, l'exploration de la zone équatoriale absolument inconnue qui s'étend de là jusqu'aux derniers points reconnus du haut fleuve Blanc, par quatre degrés environ de latitude nord, où il doit être rejoint par M. John Petherick avec lequel se concerteront les opérations ultérieures. Après une interruption complète de près de vingt mois, on vient enfin de recevoir des lettres du chef de l'expédition. Ces lettres sont datées du 30 septembre 1861; le capitaine et sa caravane étaient alors dans une localité du nom de Baghouèh (Bagweh), par 3° 28' de latitude australe, sur la route de Kazèh au Nyanza, à un degré environ (de quatre à cinq journées) au sud de ce dernier lac. Diverses causes avaient apporté du retard dans la marche de l'expédition. Outre le manque de porteurs, qu'on ne pouvait tirer que de la côte, la famine qui sévissait sur le plateau avait ajouté aux fureurs de la guerre intestine parmi les indigènes, et enfin les pluies torrentielles avaient rendu impraticables les communications dans l'Ouniamoézi. On avait ainsi perdu huit mois entiers. Le capitaine rappelle que le but principal de son voyage est de rechercher si le lac Nyanza (auquel il a donné, en 1858, le nom de lac Victoria) est ou non en connexion avec les rivières supérieures qui forment la tête du Nil, se proposant, s'il en est ainsi, comme il le présume, de descendre par eau jusqu'au fleuve Blanc et en Égypte. Dans le cas contraire, ou si des obstacles imprévus s'opposaient à ce que du Nyanza il pût arriver au fleuve Blanc, le capitaine tâchera de revenir à la côte orientale par une route directe aussi voisine que possible de l'équateur, ce qui le conduirait vers les montagnes neigeuses de Kénia découvertes par le docteur Krapf en 1849. C'est la première fois qu'il est question de ce plan de retour; mais il est bien rare que dans ces lointaines expéditions la marche qu'on s'était tracée d'avance n'ait pas été modifiée plus ou moins, sinon changée complétement par les circonstances. Au reste, le retour direct du lac Nyanza à la côte du Zanguebar par une ligne parallèle à l'équateur serait aussi d'un haut intérêt géographique. De toute manière, si nul accident n'entrave l'expédition, elle ne peut qu'étendre considérablement nos connaissances encore si faibles sur cette région centrale de l'Afrique.

L'expédition allemande au Soudan oriental.

La grande expédition allemande organisée pour l'exploration du soudan oriental, entre le haut bassin du Nil et le lac Tchad, poursuit activement, de son côté, le cours de ses travaux. Jusqu'à cette heure elle est restée en communication fréquente et régulière avec l'Europe, et les journaux allemands, principalement le journal géographique du docteur Petermann à Gotha (les *Mittheilungen*), nous ont tenus périodiquement au courant des nouvelles reçues. Bien qu'elles n'aient pas encore atteint le but principal de l'expédition, laquelle n'entrera sur un terrain tout à fait neuf qu'après avoir dépassé le Dârfour, où elle n'était pas encore arrivée à l'époque des dernières lettres, ces communications présentent déjà une réelle importance.

Nous avons dit, il y a six mois, par suite de quelles circonstances la conduite de l'expédition avait été transférée de M. de Heuglin à M. Munzinger, et nous avons mentionné aussi l'adjonction subséquente à l'expédition d'un autre explorateur africain déjà connu par un voyage dans la haute Nubie, M. Moritz de Beurmann, qui doit essayer d'arriver au Ouadây par l'ouest, pendant que M. Munzinger et ses compagnons s'y dirigent par l'est.

M. Munzinger et ses compagnons, après avoir quitté le pays des Bogos, ont traversé la Taka, c'est-à-dire la Nubie méridionale sur la frontière nord de l'Abyssinie, en recueillant une série de relevés topographiques et de déterminations astronomiques dans cette contrée encore assez peu connue. Ils sont arrivés à Khartoûm le 9 mars, et se sont remis en route le 6 avril pour le Kordofân. Une marche de quatorze jours à travers une suite de plaines monotones, les a conduits à el-Obeïd, capitale de ce dernier royaume. Ils ont dû s'arrêter là, pour y attendre que le roi du Dârfour leur ait fait parvenir l'autorisation d'entrer dans son pays. Mais le chef nègre avait assez mal accueilli les premières ouvertures qui lui en avaient été faites. L'extension des Égyptiens dans la haute Nubie, et ce qu'ils savent de l'histoire des Anglais dans l'Asie méridionale, mettent ces roitelets de l'Afrique en singulière défiance contre l'apparition des Européens. M. Munzinger est loin de désespérer, cependant; il n'est pas venu jusque-là pour reculer, dit-il, si ce n'est devant une impossibilité absolue. Un hasard, qu'on appellerait heureux s'il ne s'agissait pas d'un aussi triste sujet, a mis le chef de la mission, depuis son arrivée à el-Obeïd, en rapport avec un Africain du pays de Timbouktou qui a pu lui donner, sur les circonstances qui amenèrent, il y a six ans et demi, la mort violente du malheureux Vogel, des détails tout à fait précis presque comme témoin oculaire. Nous ne répéterons pas ces détails, qui ont reçu une grande publicité, et que le *Tour du Monde* a lui-même enregistrés dans un précédent numéro. De ce côté, un des objets de l'expédition est atteint; d'autant plus que M. Munzinger ne pense pas qu'il y ait lieu d'espérer aujourd'hui qu'une partie quelconque des papiers de Vogel puisse encore être recouvrée.

Nous recevons en ce moment même par la voie d'Allemagne des nouvelles fort inattendues. Des lettres de M. Munzinger, écrites encore d'el-Obeïd et datées du 29 juillet, annoncent que la réponse du sultan du Dârfour venait de lui parvenir. Dans une longue missive écrite par le sultan, non aux voyageurs directement, mais au consul autrichien à Khartoum, le chef noir faisait connaître expressément ses intentions. Ainsi que M. Munzinger le faisait pressentir dans ses dépêches précédentes, elles étaient défavorables. L'air du Dârfour est mauvais pour les étrangers, disait Sa Majesté noire,

et la vie d'un voyageur y court des risques dont lui, le sultan, ne voulait pas encourir la responsabilité. Il y a quelques années, un médecin franc, le Dr Cuny, vint au Dârfour accompagné de son jeune fils; il y mourut le cinquième jour de son arrivée, et des rumeurs malveillantes avaient imputé la faute de cette mort aux serviteurs du sultan. Le sultan ne s'opposait pas à ce que l'on vînt du Kordofan chez lui; mais il lui serait impossible de permettre que du Dârfour les étrangers pénétrâssent plus avant dans le Soudan, où il ne pourrait plus répondre de leur sûreté ni de leur vie.

M. Munzinger, dès qu'il a eu connaissance de cette missive, a pris immédiatement le parti de revenir sur ses pas et de rentrer en Europe, bien convaincu que le moins qui pût lui arriver s'il se hasardait au Dârfour, même en admettant que le sultan soit aussi étranger qu'il l'affirme à la mort du Dr Cuny, serait d'y être retenu captif comme l'est depuis deux ans l'envoyé du vice-roi d'Égypte.

Voilà donc, au moins de ce côté, l'expédition allemande abandonnée. Les espérances du Comité de Gotha se reportent maintenant tout entières sur M. de Beurmann.

L'espoir que de son côté avait M. de Beurmann de pénétrer directement du pays de Barkah (ancienne Cyrénaïque) dans la terre encore inconnue des Tiboû, en se portant directement au sud, n'a pu se réaliser. Aucun guide n'a osé prendre avec lui cette direction, tant était grande, jusqu'à ces derniers temps, la terreur qu'inspirait le feu roi du Ouadây. M. de Beurmann a dû se résigner à la voie détournée et déjà connue du Fezzan; ses dernières lettres sont écrites de Mourzouk, la capitale de ce dernier pays, à la date du 20 juin de cette année. Le voyageur allait partir pour le Bornou, par la route qu'ont déjà suivie plusieurs voyageurs et dont Vogel lui-même a fait une bonne étude, avec l'intention de contourner au sud le lac Tchad par le pays de Baghirmi (dont nous devons la connaissance aux courses savantes de Barth), et de remonter de là au nord vers le Ouadây, où il espère rencontrer Munzinger et ses compagnons. Que Dieu les accompagne et les protége!

Quant à M. de Heuglin et aux deux membres de la mission qui l'ont accompagné, M. Shubert et le docteur Steudner, ils ont quitté Adoa (la capitale du Tigré), le 26 décembre de l'année dernière, et sont arrivés à Gondar, le 23 janvier, après une intéressante excursion aux montagnes du Sémèn, la Suisse de l'Abyssinie. Un mémoire de M. de Heuglin imprimé dans le journal du docteur Petermann, renferme un premier aperçu des régions zoologiques du nord de l'Abyssinie, selon l'élévation des différentes parties du pays au-dessus du niveau de la mer. Les lettres que l'on a dernièrement reçues des trois voyageurs sont du commencement de février; elles les laissaient encore à Gondar.

Mais en même temps que les nouvelles lettres de M. Munzinger, on a reçu à Gotha d'autres lettres de M. de Heuglin, et ces lettres (écrites au commencement de juillet) sont datées de Khartoum. M. de Heuglin avait quitté l'Abyssinie pour revenir directement à Khartoum, au lieu de pousser vers les contrées explorées du sud comme il en avait manifesté l'intention. Le voyageur ne dit rien des raisons qui l'ont fait renoncer à son projet; peut-être les circonstances politiques où se trouve en ce moment l'Abyssinie — sur le point d'entrer en guerre contre les Égyptiens du Soudan pour reprendre par la force le Senna'ar et les territoires limitrophes qui ont fait autrefois partie de l'empire des Négous — n'y sont-elles pas étrangères.

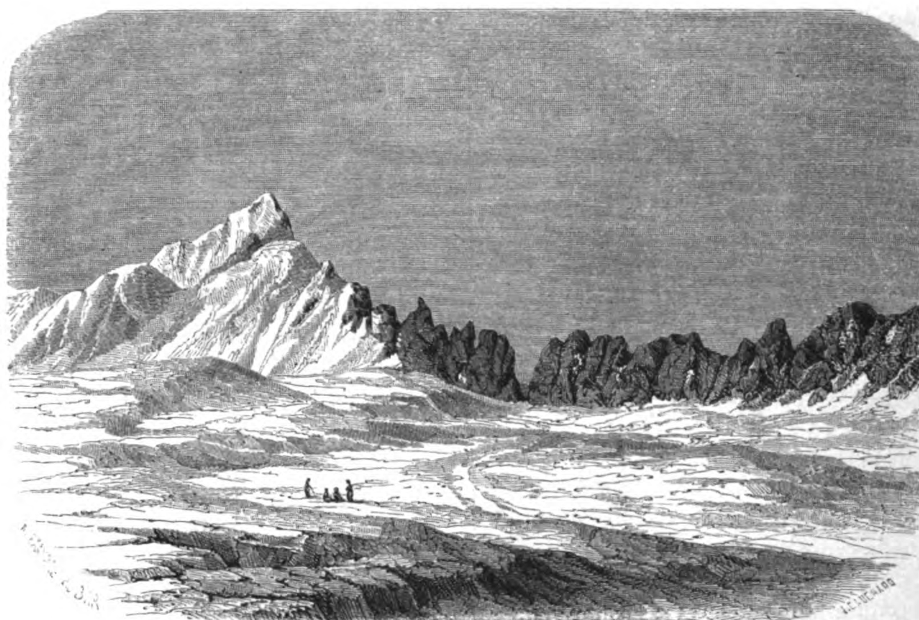
Les nouvelles explorations du docteur David Livingstone dans l'Afrique orientale.

Nous n'avons pas besoin de rappeler à ceux qui ont lu les *Voyages et Recherches d'un Missionnaire dans l'Afrique méridionale*, la place élevée que M. David Livingstone a conquise dans la noble pléiade des grands explorateurs qui depuis quinze ans ont renouvelé l'aspect de la carte d'Afrique. Après avoir accompli, de 1852 à 1856, un véritable voyage de découvertes dans la moitié supérieure du vaste bassin du Zambézi, un des trois grands fleuves du continent africain, le savant missionnaire a quitté de nouveau l'Angleterre pour retourner, en 1860, sur le périlleux théâtre de ses premiers travaux, se proposant cette fois d'étudier le Zambézi inférieur, et quelques-unes des autres rivières qui débouchent dans le canal de Mozambique, en regard de Madagascar. Un petit bateau à vapeur, *le Pioneer*, construit en vue de cette exploration fluviale, devait le transporter sur les différents points qu'il se proposait de reconnaître dans ces parages. Une première tentative pour remonter la Rovouma, qui a son embouchure non loin du cap Delgado, entre le 10e et le 11e degré de latitude australe, a dû être abandonnée. Selon certains rapports indigènes, la Rovouma viendrait d'un grand lac intérieur appelé Nyanza (ce nom, qui se retrouve sur plusieurs points de l'Afrique australe, signifie seulement la Grande-Eau); et cette information, qu'elle soit ou non fondée, n'a pu qu'augmenter le regret de cet insuccès. Mais si M. Livingstone n'a pu atteindre de ce côté *la Grande-Eau* intérieure, il y est arrivé par une autre voie, et il a réalisé ainsi une conquête géographique qui n'est pas indigne de figurer à côté des belles découvertes de son premier voyage.

Jetez les yeux sur une carte d'Afrique, — sur une carte tout à fait récente, — vous voyez le fleuve Zambézi verser ses eaux dans le bras de mer (qu'on nomme le Canal de Mozambique) qui sépare l'île de Madagascar du continent africain, par un vaste delta dont les bras se déploient entre le 18e et le 19e degré de latitude australe. Quand on remonte le fleuve, dont les eaux profondes coulent ici à travers des terres basses et souvent noyées, domaine éternel des fièvres pernicieuses et des insectes dévorants, on arrive, à quatre-vingts milles anglais de la côte, au confluent d'une belle rivière que les indigènes nomment Chiré. Les rapports que M. Livingstone avait reçus au sujet de cette rivière, le déterminèrent à en entreprendre l'exploration. *Le Pioneer* s'y engagea et s'avança par une belle vallée toute

couverte de villages entourés de plantations. C'était au mois d'août de l'année dernière. On parcourut ainsi un espace de deux cents milles; mais alors un obstacle infranchissable se dressa devant les voyageurs. Des barrières de rochers coupent la rivière et y forment des rapides dont la violence rappelle les cataractes du Nil. Ces rapides se succèdent et s'échelonnent, en quelque sorte, sur une longueur qui n'est pas moins de trente-cinq à quarante milles, c'est-à-dire de cinquante à soixante kilomètres, et M. Livingstone n'estime pas à moins de douze cents pieds la chute totale de la rivière dans cet intervalle. Il fallut transporter le bateau à bras d'hommes jusqu'au-dessus de la cataracte supérieure. Arrivé là, on vit s'étendre devant soi le bassin large et tranquille d'une rivière qui a presque l'apparence d'un lac; le véritable lac, d'où s'épanche le Chiré, est cependant encore à soixante milles (environ cent kilomètres). On y arriva le 2 septembre. On était sur le Nyanza. C'est une vaste nappe d'eau, profondément encaissée entre des montagnes hautes de quatre mille pieds au moins, et des plateaux très-élevés; il ne le cède pas en étendue au Tanganiyka, exploré en 1858 par M. Burton et le capitaine Speke. L'extrémité méridionale du Nyanza, d'après les observations du docteur Livingstone, est par 14° 25' de latitude australe; et le voyageur estime qu'il doit se prolonger au nord au moins jusqu'au 10e parallèle. Les violentes rafales qui tourmentent les eaux du lac à cette époque de l'année ne permirent pas au petit bâtiment de pousser sa reconnaissance jusqu'à l'extrémité nord; on s'avança seulement de deux cents milles, en serrant de près la côte occidentale coupée de baies nombreuses, puis l'on redescendit vers le Zambézi.

Le Nyanza est d'une largeur médiocre, surtout dans sa partie méridionale, où il y a une bifurcation. Les eaux en sont douces et très-poissonneuses. Cinq rivières y débouchent du côté de l'ouest dans la partie reconnue par *le Pioneer*. M. Livingstone estime que l'altitude du lac au-dessus du niveau de la mer est de douze cents à douze cent cinquante pieds anglais, ce qui revient à trois cent soixante-cinq ou trois cent quatre-vingts mètres. Un autre lac appelé Chirva, comparativement de peu d'étendue, est voisin vers le sud-est de la pointe méridionale du Nyanza. L'intervalle entre le Nyanza et la côte de Mozambique est de trois cent cinquante à quatre cents milles, c'est-à-dire de cent trente à cent cinquante de nos lieues communes, ou en moyenne de six cents kilomètres.



La Dervâsa du glacier de Milum. — Dessin de A. de Bar d'après MM. Schlagintweit.

Quoique cette excursion n'ait été qu'une première reconnaissance, et que les circonstances n'aient pas permis aux explorateurs de pousser beaucoup dans les terres qui bordent le lac, M. Livingstone n'a pas laissé d'y recueillir quelques notions dignes d'intérêt.

Les provinces riveraines sont d'un bel aspect et très-populeuses. Vers le sud, à l'ouest du lac, les nègres appartiennent à une population appelée Maravi; en montant au nord, on longe successivement le territoire des Marimba, des Matoumboka, des Makousa et des Mazité. Ces derniers sont des Zoulous (les Kafres de nos relations), originaires de la partie de la côte qui avoisine Sofala, un peu au sud du delta du Zambézi. Le léger vêtement dont se couvrent ces peuples est fait de l'écorce intérieure des arbres, qu'ils font macérer et battent ensuite pour l'assouplir. Ils sont tatoués sur toutes les parties du corps. Le tatouage le plus ordinaire consiste en longues incisions dont on ramène la peau en dehors, de manière à produire des lignes de cicatrices diversement contournées, d'une ligne à une ligne et demie de largeur. D'autres s'enlèvent des lambeaux de la peau du visage. La lèvre supérieure est



Vue intérieure d'un temple tibétain. — Dessin de Thérond d'après MM. Schlagintweit.

percée, et l'ouverture graduellement agrandie au moyen d'un fragment de bambou qu'on y insère, jusqu'à ce qu'on y puisse fixer un anneau de deux pouces de diamètre, qui tire la lèvre en bas parfois jusque sur le menton. Ce hideux ornement est la plus grande coquetterie des femmes. C'est une chose merveilleuse que l'imagination des races sauvages pour dépraver et gâter la nature. Chez nous, du moins, on se contente de l'exagérer.

Un petit vapeur construit de manière à se démonter pour franchir les cataractes du Chiré, devait d'ailleurs retourner bientôt jusqu'au lac à la date des dernières lettres de M. Livingstone, et on peut ainsi attendre encore de ce côté une exploration complète et circonstanciée. Ce qui apporte un stimulant de plus à ces reconnaissances anglaises, c'est que les pays qui avoisinent le Nyanza sont signalés par le voyageur, ainsi que par son frère Charles Livingstone, de qui l'on a aussi des communications fort intéressantes, comme admirablement propres à la culture en grand du coton, cette souveraine préoccupation de l'époque actuelle.

II

Un tour rapide en Amérique. — La Colombie anglaise et l'île de Vancouver. — La Guyane française. — Le Mexique et l'isthme américain.

Nous avons à enregistrer, on le voit, plus d'études et d'explorations de détail que de résultats généraux. Mais ce sont ces études de chaque jour, ce sont ces explorations progressives et incessantes qui remplissent peu à peu les blancs de nos cartes ou en corrigent les erreurs, préparant ainsi l'apparition des relations scientifiques qui apportent avec elles une masse imposante d'informations coordonnées, et qui marquent les grandes étapes de l'histoire géographique d'un continent.

La guerre acharnée qui désole les ci-devant États-Unis de l'Amérique du Nord a dû, naturellement, suspendre de ce côté toutes les études scientifiques des territoires de l'Ouest, projetées ou en cours d'exécution. Parmi les autres contrées du continent américain sur lesquelles on a reçu dans ces derniers temps des informations notables, les nouveaux établissements anglais de la côte Nord-Ouest sont au premier rang. Ces nouveaux territoires britanniques, qui touchent d'un côté à l'Orégon américain et de l'autre à l'Amérique russe, et qui ont reçu le nom de British Columbia, étaient à peu près inconnus il y a quelques années; la découverte de gisements aurifères, dont la renommée, dans le premier moment, exagéra peut-être la richesse, a porté tout à coup vers ces froids et tristes parages un énorme flot d'immigrants. Aujourd'hui l'établissement s'organise en vue d'un avenir basé sur l'exploitation du sol non moins que sur le travail des mines. Depuis quatre ans, particulièrement, des reconnaissances officielles ont été poussées en diverses directions, pour étudier la nature du pays, en compléter la géologie, et aussi rechercher les emplacements les plus propres à fonder des centres d'habitation. Le dernier volume du journal de la Société de géographie de Londres ne renferme pas moins de six mémoires ou rapports sur la Colombie continentale et sur l'île de Vancouver; et la librairie anglaise en a publié en outre depuis quelques mois plusieurs relations considérables, bien qu'un peu hâtives. Dans ces premiers jets de l'ardeur coloniale, on ne laisse pas de trouver de nombreux renseignements, tout à fait neufs, cela va sans dire, dont la géographie et l'ethnographie américaine feront leur profit. Au total, nous avons là un coin de la carte du nouveau monde — et ce coin est bien deux fois grand comme l'Angleterre — qui se couvre chaque jour de détails, comme le pays lui-même se couvre d'immigrants.

Les renseignements rapportés par une commission mixte franco-hollandaise, qui, dans les trois derniers mois de 1861, a opéré une reconnaissance complète du fleuve Maroni, n'embrassent pas un aussi grand développement territorial; mais ils n'en ont pas moins un intérêt considérable à certains égards, et cet intérêt nous touche plus directement.

La Guyane, on le sait, est une contrée de l'Amérique du Sud comprise entre l'Orénoque et l'Amazone, depuis le 9e degré de latitude septentrionale jusqu'à l'équateur; dans cet intervalle, le développement de côtes que cette grande contrée présente aux flots de l'Atlantique n'est pas de moins de neuf cents lieues marines[1], qui répondent à trois cent soixante-quinze de nos lieues communes[2], ou près de dix-sept cents kilomètres. Cinq puissances colonisatrices se sont partagé cet immense domaine, bien qu'aucune n'y ait poussé ses établissements bien loin dans l'intérieur : c'est, à partir de l'Orénoque, l'Espagne[3], l'Angleterre, la Hollande, la France et le Brésil. La Guyane française a pour limite au nord-ouest, du côté de la Guyane hollandaise, le Maroni; au sud, du côté des territoires brésiliens, l'Oyapoc : limites assez incertaines et mal définies, qui, du côté du Brésil au moins, ont été à plusieurs reprises l'occasion de longues controverses. Quoiqu'il n'y ait pas eu de discussion semblable du côté de la colonie hollandaise, à cause du peu d'intérêt que les deux gouvernements devaient prendre à des territoires intérieurs tout à fait sauvages et inexplorés, il y a eu néanmoins de temps à autre quelques velléités de reconnaissances, particulièrement au temps où M. Malouet, il y a tout près d'un siècle, reçut mission d'appliquer dans la colonie française ses plans sagement conçus de réforme administrative. Les projets d'établissements pénitentiaires arrêtés dans ces derniers temps et déjà réalisés en partie, ont ramené l'attention de ce côté. Une première reconnaissance, au mois de novembre 1860, prépara les voies; c'est à la suite de cette étude préliminaire qu'une convention a été conclue avec le gouvernement colonial de Surinam pour la formation d'une commission mixte, chargée de relever le cours du fleuve dans toute son étendue en remontant

1. De soixante au degré équatorial.
2. De vingt-cinq au degré.
3. La Guyane espagnole n'a jamais constitué une colonie distincte; elle fait aujourd'hui partie de la république de Vénézuela.

jusqu'aux sources, et de fixer ainsi d'une manière définitive la limite des deux colonies. Cette commission a heureusement accompli son œuvre, d'août en octobre 1861, et un intéressant rapport du chef de la commission française, M. le lieutenant de marine Vidal, a été publié il y a quelques mois dans un recueil officiel riche en bons documents, la *Revue maritime et coloniale*. Le Maroni a été reconnu dans toute son étendue, et une carte exacte, appuyée sur une série de déterminations astronomiques, en a été dressée.

Dans une contrée presque entièrement couverte de forêts vierges, la population ne saurait être très-nombreuse. Celle du haut Maroni se compose à peu près exclusivement des descendants de nègres fugitifs des colonies limitrophes, principalement des plantations hollandaises, qui depuis un siècle et demi se sont constitués dans ces cantons sauvages en communautés indépendantes. Ces nègres *marrons*, comme on les appelle, parlent un idiome formé de lambeaux défigurés d'anglais et de hollandais. Leurs idées religieuses sont des plus simples, ou plutôt c'est un retour aux impressions tout à fait primitives des peuplades les plus grossières. Tout ce qui, dans la nature, les frappe et les étonne, devient dieu pour eux : — le tonnerre qui gronde, l'éclair qui brille, le fleuve qui mugit; bien moins encore, l'animal qui les effraye, un arbre d'une grandeur peu commune, une montagne, une caverne, un rocher. A un certain endroit de la rivière, où les eaux se brisent contre un récif élevé qui en barre le cours, et que les nègres indigènes nomment dans leur jargon *Wheaty-Headé*, la Tête-Blanche, il fallut s'arrêter jusqu'à ce que l'équipage de la barque eût fait une offrande à la roche sacrée. Ce fut une véritable libation dans le sens antique. Chacun des noirs, tenant à la main une tasse remplie de tafia, en répandait quelques gouttes sur le rocher en marmottant des sons inarticulés, après quoi il avalait d'un air de componction le reste de la liqueur, dont le dieu n'avait pas eu la plus grosse part. Dans les villages, chaque famille possède sa case sacrée, où se trouvent jetés pêle-mêle des têtes informes, des pots, des boules de terre blanche, des plantes desséchées, des ustensiles divers destinés à ce qu'ils regardent comme leurs usages sacrés. Dans leurs cérémonies religieuses, ils se teignent le corps en blanc à l'aide d'une terre argileuse commune dans le pays. « Nous fûmes souvent témoins, dit l'auteur du rapport, des prétendues inspirations de plusieurs d'entre eux. Selon leur expression pittoresque, le *gado* entre en eux et s'y manifeste par des hurlements prolongés qui n'ont rien d'humain; puis, à cette excitation, succède un abattement, une prostration naturelle ou simulée. »

Parmi les animaux, ceux qui paraissent le plus particulièrement vénérés, sans doute parce que ce sont les plus redoutables, sont le serpent et le caïman. Même dans ce naturalisme grossier, on aime à saisir la trace et la première ébauche de ce sentiment inné dans l'homme qui le pousse à chercher en dehors de lui les objets d'une adoration instinctive, sentiment que chez les races mieux douées de l'antiquité païenne la réflexion épura en le développant, que l'imagination colora de son prestige en même temps que le culte l'entourait de ses pompes ou le voilait de ses mystérieux emblèmes, mais qui fut au total, chez toutes les grandes nations du monde ancien, le point de départ commun de la religion, de l'art et de la poésie.

Nous ne nous éloignerons pas du continent américain sans porter les yeux vers le Mexique. Non pas pour ce qui s'y fait en ce moment ou pour ce qui s'y est fait dans ces derniers temps, — je n'entends parler que des recherches et des études locales, auxquelles les circonstances actuelles sont peu propices, — mais pour ce qu'on annonce y vouloir faire.

Un comité a été formé dernièrement près d'un de nos ministères pour préparer des instructions destinées à une commission scientifique que l'on veut envoyer, dit-on, dans le Mexique, à la suite de notre drapeau. Il est certain qu'il y a là un vaste et beau champ d'investigations sur le pays, ses populations et ses antiquités, et que ces études bien dirigées pourront puissamment servir tout à la fois la science qui tourne ses regards vers le passé, et la politique qui envisage l'avenir. De bons et solides travaux historiques, physiques, linguistiques, archéologiques, ont depuis quelques années préparé la voie; ces travaux peuvent devenir le point de départ d'une série d'études plus profondes encore et plus étendues, qui marqueraient glorieusement le passage de la France sur la terre mexicaine, comme le monument de la Commission d'Égypte a marqué avec éclat, au commencement du siècle, notre passage sur la terre des Pharaons.

Pour l'étude des Indiens, si importante à tous les points de vue, non pas seulement de ceux qui végètent sur le plateau mexicain, mais aussi des tribus moins dégénérées de l'Isthme central, nous avons quelques esquisses récentes qui méritent d'être signalées. Les récits de M. Ferry, dans leur cadre romanesque, mettent heureusement en relief, avec autant de vérité que de justesse d'observation, les mœurs et les habitudes des diverses classes de la population mexicaine, aussi bien que les traits caractéristiques de la nature du pays.

M. Brasseur de Bourbourg a donné un récit très-intéressant et très-instructif (mais encore inachevé, malheureusement) de son voyage au Guatémala en 1859 par l'isthme de Tehuantepec; et plus récemment un autre de nos compatriotes établi à la Vera-Cruz, M. Lucien Biart (qu'il ne faut pas confondre avec M. Auguste Biard, le spirituel touriste du Brésil, bien connu des lecteurs du *Tour du monde*), a publié l'amusant récit d'une course un peu à travers champs dans les Terres Chaudes de sa province, piquante odyssée où des scènes de mœurs et des observations très-substantielles se cachent, comme chez l'auteur des *Scènes de la vie mexicaine*, sous un entrain plein de bonne humeur et d'imprévu [1].

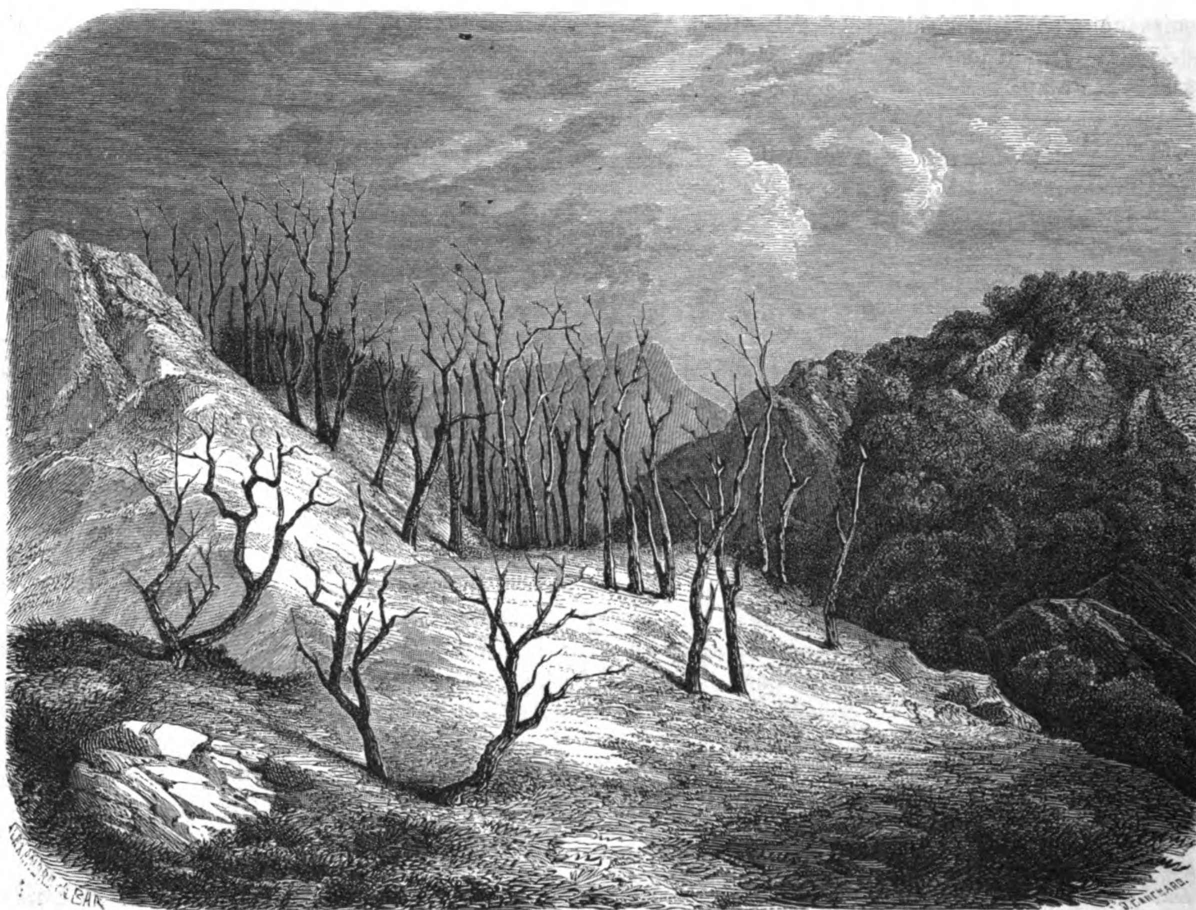
1. Les récits de M. Lucien Biart ont été publiés en 1861 dans la *Revue européenne*.

III

Retour en Orient. — Les parties inconnues de la Syrie.

D'Amérique nous revenons en Orient, et c'est d'abord un voyage archéologique qui nous y rappelle.

Il y a au fond de la Syrie, à l'orient des grandes montagnes littorales et au midi de Damas, une contrée qu'on nomme le Haourân. Couverte de ruines innombrables et habitée seulement par quelques tribus à demi pastorales, cette contrée, où pénètrent peu d'Européens et où se sont réfugiés, il y a deux ans, les Druses échappés du Liban, fut une des plus belles provinces et des plus populeuses de la Syrie romaine. L'invasion des Arabes sous les premiers khalifes en a commencé la ruine; la domination destructive des Ottomans l'a consommée. Sur la frontière orientale du Haourân, et formant en quelque sorte le vestibule du désert qui de là se prolonge jusqu'aux rives du bas Euphrate, il existe un canton de nature volcanique, présentant l'aspect d'un pays bouleversé par les feux intérieurs : on le nomme le Safah. Ce canton, de même que le désert pierreux de Harra qui lui est contigu, est pour les tribus voisines une terre de légendes; jusqu'à ces derniers temps aucun Européen n'y avait pénétré. Un voyageur anglais, M. Cyril Graham, et M. Wetzstein, consul de Prusse à Damas, sont les premiers qui presque simultanément, il y a



Forêt morte, à la limite des sapins du Sikïm. — Dessin de A. de Bar d'après MM. Schlagintweit.

quatre ans environ, en aient forcé la barrière. Les récits que tous deux en ont faits étaient de nature à exciter vivement la curiosité, notamment la singulière découverte de plaines entières couvertes de pierres qu'on pourrait presque comparer aux cailloux de nos grèves, et sur un grand nombre desquelles on voit tracées les images grossières de palmiers ou d'animaux, fréquemment accompagnées de mots ou de noms en caractères archaïques dont plusieurs rappellent les plus vieilles inscriptions de la Phénicie et de l'Arabie méridionale. C'était comme une énigme jetée aux archéologues de l'Europe.

Deux d'entre eux en ont voulu chercher le mot sur les lieux mêmes. Au commencement de cette année, M. le comte Melchior de Vogué et M. Waddington, connus l'un et l'autre depuis longtemps par de savantes recherches en Palestine et en Asie Mineure, ont pu renouveler avec le même succès la tentative de MM. Graham et Wetzstein, et ont même poussé plus loin que leurs devanciers. Ils ont revu le Harra et le Safah, et en ont rapporté plusieurs centaines de pierres écrites ou de copies d'inscriptions. Voici ce que dit M. de Vogué à ce sujet : «Le trait particulier du Safah, ce sont ses inscriptions. Il y en a par milliers sur les rochers, sur des pierres isolées, et principalement sur et autour de petites accumulations en partie artificielles, en partie naturelles, nommées *Ridjm*. L'alphabet est très-singulier, mais fort simple;



Plateau de Gartok (Thibet). — Dessin de A. de Bar d'après MM. Schlagintweit.



Lac de Kink Kiôl (Thibet). — Dessin de A. de Bar d'après MM. Schlagintweit.

il se compose d'un mélange de caractères grecs et sémitiques, et de lettres d'une forme toute particulière. Beaucoup d'inscriptions commencent par des croix, ce qui semble indiquer que, comme celles du Sinaï, elles sont postérieures à l'ère chrétienne. Elles accompagnent souvent des représentations grossières de femmes, de chevaux, de chameaux, de chasses au lion; tout semble indiquer qu'elles sont l'œuvre de populations nomades. »

De là les deux explorateurs sont rentrés dans le Haourân, où ils se sont surtout occupés de l'étude des monuments. Ce n'est pas le côté le moins frappant de cette singulière région. Il y a là une civilisation entière dont les œuvres matérielles se sont conservées presque intactes : des maisons, des temples, des basiliques, des arcs, des aqueducs, des routes, etc., et tout cela en nombre presque incalculable. Dans toutes les constructions, dans les constructions privées comme dans les monuments publics, un seul élément a été employé, la pierre : les murs, les plafonds, les portes, les fenêtres, tout est en pierre basaltique, ce qui donne au pays un aspect indescriptible. C'est quelque chose de bizarre et de morne à la fois, que ces constructions indestructibles qui restent debout comme si elles dataient d'hier, et où ne se montre plus un être vivant. Cela rappelle les palais des contes de l'Orient, frappés d'un sommeil séculaire par la main d'un méchant génie.

Nouvelles recherches dans l'Inde. — L'Afghanistan. — Vastes opérations géodésiques.

S'il y a au monde deux contrées différentes, c'est l'Arabie et l'Inde : l'Arabie avec son sol aride et ses déserts sans fin; l'Inde avec les luxuriants trésors de son inépuisable végétation. Il y a néanmoins un trait commun entre ces deux régions que la nature a faites si dissemblables, c'est de se perdre à demi dans l'inconnu. L'inconnu, pour l'Inde, c'est son passé. Les anciens temps de l'Inde ne nous apparaissent que par de rapides échappées. Ceci n'est pas seulement vrai de son histoire, mais aussi de sa géographie; les documents qui nous reportent aux époques antérieures à la conquête musulmane, c'est-à-dire aux premières années du onzième siècle de notre ère, avec lequel commencent les temps modernes de la péninsule, sont rares, incomplets, dispersés. C'est toujours une bonne fortune pour ceux qui prennent intérêt à l'histoire de ces belles contrées de l'Orient, d'en retrouver quelque débris, et surtout d'en pouvoir tirer quelque lumière pour éclairer les périodes obscures de l'Inde brahmanique.

Un document de ce genre a été livré à l'Europe, il y a quelques années, par la traduction des voyages du bouddhiste chinois Hiouen-thsang dans l'Inde au milieu du septième siècle de l'ère chrétienne, ouvrage important qui n'est pas un des moindres titres que notre profond sinologue, M. Stanislas Julien, a conquis près du monde savant. Dans un mémoire considérable que nous-même, à la demande du docte traducteur, nous joignîmes à cette publication, nous exprimions le vœu que parmi les officiers de l'armée de l'Inde, qui a donné tant d'hommes éminents à la science, il s'en trouvât un à qui les circonstances permissent de reprendre, sur le terrain même, l'itinéraire du bouddhiste chinois, de suivre ainsi pas à pas nos identifications, et de rechercher, d'après les indications très-circonstanciées de l'ancien voyageur, les restes d'antiquités qui n'ont sûrement pas entièrement disparu de certaines localités particulièrement consacrées par la vie du Bouddha Çâkyamouni et la vénération de ses sectateurs. Nulle entreprise ne nous paraissait et ne nous paraît encore devoir être plus féconde en résultats géographiques et archéologiques. C'est avec une vive satisfaction que nous avons appris que le vœu que nous exprimions allait être rempli. Le colonel Alexandre Cunningham, déjà bien connu par de savantes études topographiques dans le nord-ouest de l'Inde, annonce que, sur sa proposition, le gouvernement colonial de Calcutta l'a autorisé à entreprendre un voyage archéologique sur la trace de l'itinéraire de Hiouen-thsang. Le colonel avait commencé ses investigations par la province de Bérar, dans les derniers mois de 1861. Ce territoire répond à ce que, dans l'ancienne géographie sanscrite, on appelait le Magadha, et il a, en effet, un intérêt particulier. C'est là que le fondateur de la Réforme bouddhique commença le cours de ses enseignements religieux; et ce pays de Magadha, qui fut toujours regardé comme une terre sainte par les sectateurs du nouveau culte, se couvrit dès l'origine d'édifices et de monuments religieux. Les prochains numéros du journal de Calcutta nous tiendront sans doute au courant des progrès de l'entreprise. Cette nouvelle a de l'importance; elle annonce la reprise des travaux scientifiques dans l'Inde, que le formidable soulèvement de 1857 avait nécessairement suspendus.

Nous pouvons noter aussi, moins à cause de la place très-restreinte qu'ils peuvent avoir dans le mouvement général des sciences géographiques qu'en raison de leur étendue et de leur importance locale, les résultats géodésiques obtenus par les ingénieurs anglais en dehors de la frontière occidentale du Pendjab. On sait que le Sindh ou Indus, dans la moitié inférieure de son cours, est dominé à l'ouest, à une médiocre distance, par une chaîne parallèle de montagnes très-élevées qu'on appelle le Souleïmân-koh, c'est-à-dire la montagne de Salomon. Le nom de Salomon ne joue pas un moins grand rôle dans les traditions légendaires des tribus musulmanes de ces cantons que dans les contes des *Mille et une Nuits*. La longue plaine comprise entre le pied des montagnes et la rive occidentale du Sindh fait aujourd'hui partie des provinces de l'Inde britannique; mais la montagne elle-même, et les rudes vallées du revers opposé dans la direction de Ghazni et de Kandahar, sont occupées par des tribus indépendantes non moins sauvages que les âpres cantons où paissent leurs nombreux troupeaux. Ce pays est ce que les anciens connurent sous le nom d'Arachosie; il y a là, entre les crêtes du Souleïmân et la route de Khélat à Ghazni et à Kaboul, suivie par les armées anglaises dans la guerre de l'Afghanistan, une étendue de pays grande comme

la moitié de la France, qu'aucun voyageur n'a jamais visitée, que les Européens ont à peine entrevue. Des circonstances favorables ont permis aux Anglais d'y pénétrer en 1859; et par une suite de reconnaissances militaires on a pu en construire des cartes qui font connaître au moins la configuration générale de la contrée, la direction des grandes vallées et l'emplacement des tribus. Ces cartes ont été présentées manuscrites à la société asiatique de Calcutta; il est présumable qu'elles arriveront à la société de géographie de Londres, où viennent tôt ou tard aboutir tous les travaux de cette nature exécutés dans l'étendue du monde britannique, et que par elle nous en aurons en Europe une notion plus précise.

C'est par ces travaux, souvent obscurs et silencieux, qui se poursuivent incessamment partout où pénètre l'activité européenne, que la carte du globe s'enrichit chaque jour, se complète et se perfectionne. Un vaste ensemble d'opérations géodésiques, exécutées officiellement par les ingénieurs anglais dans le cours des trois dernières années, a également complété, pour tout le Pendjab et pour le Kachmîr, l'immense carte de l'Inde que le gouvernement colonial a fait lever et dont les opérations durent depuis un demi-siècle. Les triangulations des ingénieurs ne se sont pas arrêtées à la limite de l'Inde. Elles ont couvert le Petit-Tibet, au nord et au nord-ouest du Kachmîr, et elles se sont étendues jusqu'aux grandes montagnes de Karakoroum, atteignant ainsi, à travers de hautes vallées et de froids plateaux en partie inexplorés, les limites indécises du Turkestan chinois, et venant se rejoindre aux belles reconnaissances tibétaines des frères Schlagintweit.

Les frères Schlagintweit.

La grande expédition scientifique des trois explorateurs que nous venons de mentionner (Hermann, Adolphe et Robert) remonte à cinq années (elle s'est terminée en 1857); mais comme l'ouvrage, dans ses proportions grandioses, est maintenant en cours de publication, nous pouvons en donner un rapide aperçu. L'expédition, entreprise sous les auspices et aux frais de la ci-devant Compagnie des Indes, n'a pas duré moins de quatre ans, de 1854 à la fin de 1857; elle a embrassé tous les grands objets de recherche qui peuvent entrer dans le cercle d'une exploration scientifique, depuis les observations de diverse nature qui se rattachent à la physique du globe, jusqu'à l'étude des types humains chez les diverses populations et les nombreuses tribus que les trois explorateurs ont visitées. L'hypsométrie, c'est-à-dire les observations des hauteurs par les indications du baromètre, observations si importantes pour déterminer le relief d'une région et apprécier les conditions générales des climats, a eu naturellement une grande place dans cette masse d'études simultanées, aussi bien que les déterminations astronomiques qui marquent la place exacte des lieux sur le globe. Artistes en même temps que physiciens, les trois observateurs remplissaient admirablement les conditions qu'une pareille expédition exige. Cette magnifique relation nous rappelle involontairement celle de notre spirituel et regrettable Jacquemont, fruit d'un voyage isolé exécuté avec des moyens incomparablement plus modestes, et qui cependant est digne, à bien des égards, de figurer à côté de celle des trois explorateurs allemands[1].

MM. Schlagintweit ont sillonné, soit ensemble, soit séparément, une partie considérable du Dékhan et du bassin du Gange; ils ont coupé en divers sens et profondément étudié l'Himâlaya occidental; ils ont sillonné le Kachmîr, ce paradis de l'Inde, exploré le Petit-Tibet, franchi les terrasses étagées et les chaînes qui l'enveloppent de leurs cimes neigeuses; ils ont foulé les plaines les plus élevées que l'homme habite sur le globe, âpres et stériles régions où la vie animale arrive épuisée au dernier terme qu'elle puisse atteindre en s'élevant vers la région des nuages; ils ont traversé les passes du Karakoroum et du Kouènloun, noms qui jusqu'alors n'étaient arrivés en Europe que comme un vague et lointain écho des relations chinoises; ils sont entrés, au delà du Kouènloun, dans les steppes du Turkestan, et l'un d'eux, Adolphe, coupant les pays inexplorés de Khotan et de Yarkand en se portant vers la Boukharie, a trouvé la mort près de Kachgar, au milieu d'une tribu musulmane. L'immense collection d'observations, de journaux, de croquis de toute espèce recueillie dans le cours de ce vaste itinéraire, ne formera pas moins de neuf volumes de grand format, accompagnés d'un nombre très-considérable de planches représentant, outre le détail des routes étudiées, tout ce que les voyageurs ont rencontré de plus digne d'observation en monuments, en archéologie, en histoire naturelle, en ethnologie, en sites pittoresques. Plusieurs de ces magnifiques gravures, que les voyageurs ont bien voulu nous communiquer et que nous avons dû faire réduire aux dimensions du *Tour du monde*, donneront à nos lecteurs une faible idée de la beauté des planches originales (voy. p. 404, 405, 408, 409, 412 et 413). Si l'on éprouve un regret en présence de cette publication somptueuse, qui d'une relation de voyage fait une œuvre d'art, c'est que la richesse même et les dimensions d'un pareil livre le tiennent non-seulement hors de la portée du grand public, mais le rendent même très-difficilement accessible aux hommes d'étude, auxquels, en définitive, un ouvrage de ce genre s'adresse. Il faut espérer qu'une édition plus modeste, sans qu'on y retranche rien d'utile, répondra plus tard à ce besoin de la science.

IV

Les Russes dans l'Asie centrale.

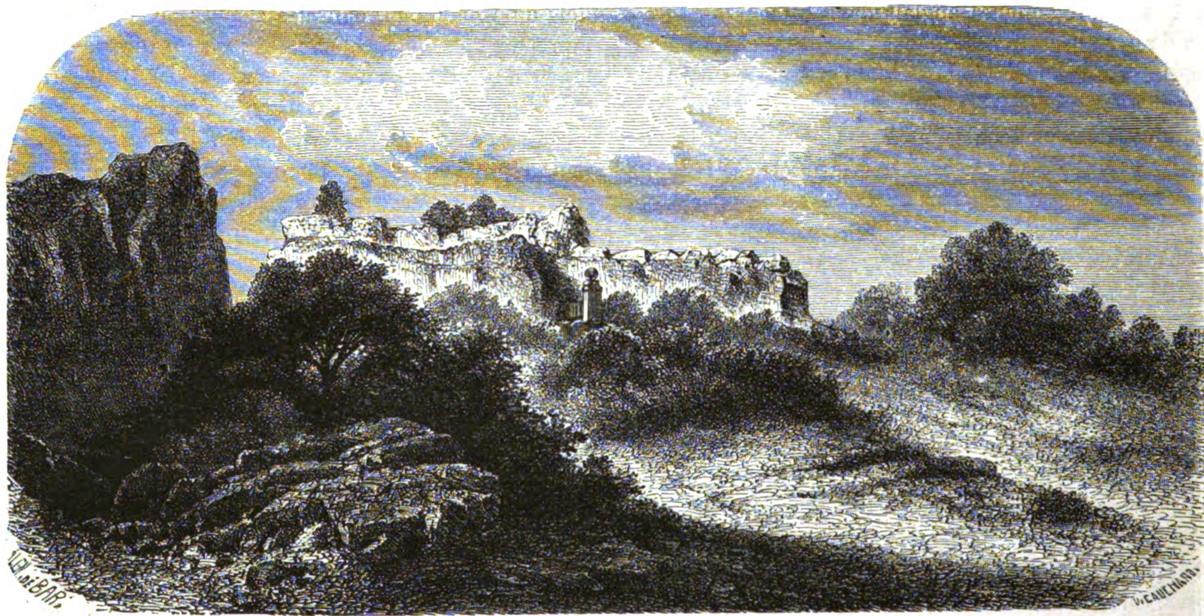
Il a été question de plusieurs autres expéditions anglaises, projetées ou déjà commencées, dans les hautes régions qui forment la frontière commune du Pendjab et du Tibet. La politique, et surtout les vues commerciales, ne sont certainement pas étrangères à ces entre-

1. Nous entendons parler, cela va sans dire, de la relation scientifique de Jacquemont en 5 volumes in-4°. Avons-nous besoin d'ajouter que ce n'est pas ce journal du consciencieux et savant observateur qui a rendu son nom populaire, mais seulement sa spirituelle *Correspondance*, modèle achevé du genre?

prises persévérantes de l'Angleterre sur les frontières indo-chinoises de son empire de l'Orient; mais quels que soient les mobiles de ces nombreuses expéditions, elles n'en profitent pas moins à la science. C'est à elles que nous devons de connaître aujourd'hui des contrées d'un accès difficile, qui étaient restées fermées aux voyageurs ou qu'ils avaient à peine entrevues; c'est par elles que nous connaissons les rudes tribus qui, depuis les plus anciens temps, vivent enfermées dans leurs âpres vallées, et dans lesquelles on retrouve nombre de peuples que les auteurs grecs et latins, après l'expédition d'Alexandre, ont mentionnés dans ces contrées qui formaient alors la limite extrême du monde connu.

On a aussi annoncé que les ingénieurs qui ont achevé la triangulation du Kachmîr et des parties limitrophes du haut bassin du Sindh devaient pousser leurs opérations au nord, à travers le Turkestan chinois, jusqu'à la chaîne du Thian-chan ou Montagnes Célestes, où les triangulations anglaises se rejoindraient à celles que les ingénieurs russes ont effectuées depuis quatre ou cinq ans sur cette partie des frontières russo-chinoises. Ici l'Angleterre et la Russie se donneront la main : rivales ou émules, peu importe.

Le gouvernement de Saint-Pétersbourg a fait exécuter en effet, depuis quelques années, dans ces régions centrales où jusqu'à présent elle a eu seule accès, des reconnaissances et des relevés trigonométriques sur de vastes étendues. Sa prise de possession des territoires de l'Amoûr, en lui ouvrant tout à coup d'immenses perspectives commerciales sur les mers du Japon et le grand Océan, a surtout donné une soudaine et vigoureuse impulsion aux travaux de ses explorateurs. Plusieurs commissions scientifiques, organisées sous les auspices de l'Académie impériale et de la société de géographie de



Les ruines de Badâmi, dans le Dékhan. — Dessin de A. de Bar d'après MM. Schlagintweit.

Saint-Pétersbourg, ont réuni sur ces contrées, jusqu'à présent si peu connues, plus d'informations et de notions positives pour la géographie, l'histoire naturelle et les populations natives, que les rares voyageurs de la Sibérie orientale n'en avaient recueilli depuis un siècle. Déjà la carte de ces parties de l'Asie a pris un aspect tout nouveau.

Un des naturalistes qui faisaient partie d'une des commissions scientifiques de l'Amoûr, M. Gustave Raddé, a publié récemment la relation ou plutôt le recueil de ses observations. Ces observations ne sont pas susceptibles pour nous d'extraits ni même d'analyse; mais elles présenteront un haut degré d'intérêt aux naturalistes et aux géologues. La géographie physique de la région altaïque y pourra puiser aussi de précieuses notions. Nous avons emprunté au bel atlas de M. Raddé un ou deux spécimens où les types de végétation du haut Amoûr sont heureusement figurés, ainsi que la physionomie caractéristique de quelques-uns des peuples de l'Asie orientale.

Nous n'avons pas sans doute à nous excuser près de nos lecteurs du caractère un peu sévère de ces faits scientifiques. Le tableau des progrès simultanés d'une science telle que la connaissance du globe et des peuples, même en ne s'attachant qu'aux choses générales et aux traits caractéristiques, ne saurait jamais être une page frivole.

V

Nécrologie géographique. M. Jomard.

Notre revue semestrielle ne serait pas complète si nous négligions d'y mentionner la perte douloureuse que la science a faite dans la personne de M. Jomard, et de rappeler en quelques mots ce que fut la vie de cet homme respectable. On nous permettra de reproduire ici une notice que nous avons écrite sous le coup même du triste événement.



Plantes herbacées gigantesques des bords de l'Amour. — Dessin de Catenacci d'après M. Raddé.

M. Edme-François Jomard, mort à Paris le 23 septembre dernier à l'âge de quatre-vingt-cinq ans (il était né au mois de novembre 1777), était chez nous le doyen et en quelque sorte le représentant officiel des sciences géographiques, auxquelles fut consacrée la plus grande partie d'une vie laborieuse et dignement remplie. La carrière où le poussait sa première vocation et à laquelle l'avaient préparé ses premières études n'était pas l'érudition historique ; élève de l'École des ponts et chaussées et de l'École polytechnique, il se destinait au corps des ingénieurs-géographes, dont les applications exigent surtout l'habitude pratique de la géométrie et des méthodes géodésiques.

Ce fut en cette qualité d'ingénieur-géographe qu'en 1798 il fut attaché, bien jeune encore, à l'expédition d'Égypte ; mais transporté dans la vallée du Nil, en présence des vieux monuments des temps pharaoniques, le jeune ingénieur, de même que la plupart de ses collègues de la commission, sentit se développer en lui l'instinct archéologique. Il fut un de ceux qui concoururent le plus activement à mesurer, à décrire, à dessiner les innombrables débris de tombeaux et de temples qui forment au fleuve comme une voie sacrée.



Intérieur de forêt vierge (haut Amour). — Dessin de Catenacci d'après M. Raddé.

Cette tâche était immense ; elle fut accomplie avec un dévouement admirable. La commission ne pouvait aller au delà. Elle ne pouvait pénétrer le sens des inscriptions mystérieuses dont la connaissance a tant reculé depuis les bornes de notre horizon historique. Un quart de siècle devait s'écouler encore avant que Champollion retrouvât la clef, depuis si longtemps perdue, des hiéroglyphes; mais cette mémorable découverte, une des gloires scientifiques du dix-neuvième siècle, ce sont les travaux de la commission d'Égypte qui l'ont préparée.

La commission d'Égypte a produit Champollion, comme Champollion a produit, en leur ouvrant la voie, les profonds travaux des égyptologues dont s'honorent aujourd'hui la France, l'Allemagne et l'Angleterre. Le magnifique monument élevé par la France aux antiquités égyptiennes, quelles qu'en soient les inévitables lacunes, restera comme le point de départ de ces belles études, qui sont devenues une des branches importantes de l'érudition historique.

M. Jomard, qui avait contribué avec tant d'ardeur à en réunir les matériaux, a eu, par une singulière faveur de la fortune, la gloire d'attacher son nom au frontispice même du monument. Désigné, en 1803, comme secrétaire de la commission chargée de préparer la publication de l'ouvrage, et, quatre ans plus tard, élevé aux fonctions de commissaire du gouvernement pour la surveillance de la gravure et de l'impression, il se consacra tout entier à ce grand travail, qui ne fut achevé qu'en 1825. Son entrée à l'Académie des inscriptions, où il remplaça l'illustre Visconti, en fut pour lui, dès l'année 1818, une première et glorieuse récompense; en 1828, il en reçut une autre non moins précieuse par l'établissement du Cabinet des cartes et de la géographie à la Bibliothèque royale, création due tout entière à sa persistante initiative, et dont il a conservé la direction jusqu'à l'heure de sa mort.

Ce n'est pas sans un sentiment de douleur qu'il me faut ajouter que ce bel établissement, qui faisait tant d'honneur à la Bibliothèque impériale, privé désormais d'une direction spéciale, est en danger de disparaître ou tout au moins de s'amoindrir dans je ne sais quelle nouvelle organisation réglementaire.

Le Cabinet des cartes, tel que l'avait conçu et organisé M. Jomard, devait être le dépositaire universel de tous les documents qui intéressent la géographie; ce sont les archives générales de la science. Une de ses parties les plus rares et les plus précieuses sont les cartes du moyen âge. Aucun monument de ce genre appartenant à l'antiquité n'est arrivé jusqu'à nous; mais les deux ou trois siècles qui ont précédé la découverte de l'Amérique, avec laquelle commence l'ère de la géographie moderne, nous en ont laissé une suite nombreuse et d'un grand intérêt pour l'étude, depuis les esquisses informes tracées dans quelques vieux manuscrits, jusqu'aux beaux portulans des écoles italiennes et de l'école catalane, et à la splendide mappemonde dessinée par Fra Mauro, en 1457, sur une des murailles du couvent des Camaldules, à Venise.



Types sibériens (Asie orientale). — Dessin de Catenacci d'après M. Radde.

C'est dans ces œuvres curieuses des derniers siècles du moyen âge que l'on peut suivre aujourd'hui, mieux que chez les arides chroniqueurs de ces temps d'ignorance, l'extension progressive des notions de l'Europe sur l'Asie orientale et sur l'Afrique à partir des croisades. M. Jomard en a réuni au Cabinet des cartes, soit en originaux, soit en copies exactes, une série qui est certainement la plus belle qui existe en Europe. La vue de ces richesses lui suggéra une autre pensée d'une utilité incontestable : ce fut de les faire entrer, par la publication d'un bon choix reproduit en *fac-simile*, dans la circulation scientifique. La même idée était venue dans le même temps (il y a une vingtaine d'années) à un autre savant d'origine portugaise fixé depuis longtemps à Paris, M. le vicomte de Santarem, et les deux collections ont longtemps marché simultanément sans se nuire ni faire double emploi. M. Jomard, lorsque la mort l'a surpris, préparait une nouvelle livraison de la sienne, et venait de mettre la dernière main à une introduction générale. Ce sera là un de ses grands titres à la reconnaissance des amis des sciences géographiques.

En dehors de cette collection, M. Jomard n'aura laissé, à vrai dire, aucune œuvre importante et de longue haleine; car les mémoires qu'il a donnés à la description de l'Égypte sont à peu près exclusivement descriptifs. C'est beaucoup moins par ses écrits que par ses actes qu'il a servi la science. Doué d'une incomparable activité de corps et d'esprit, il ne voulait rester étranger à

rien de ce qui se faisait d'utile; il était devenu le centre d'un mouvement immense de correspondances et de rapports, aussi bien du dehors que de la France. A ce point de vue principalement, notre Société de géographie de Paris, dont il fut, en 1821, l'un des principaux fondateurs, a perdu en lui un soutien qu'elle remplacera difficilement.

Cette activité, d'ailleurs, s'étendait à bien d'autres objets qu'à la géographie. Tout ce qui pouvait contribuer à la diffusion des lumières et à l'extension du bien-être général, trouvait en lui un apôtre dévoué, un infatigable auxiliaire. Il contribua plus que personne, dans les premiers temps de la Restauration, à la fondation des écoles d'enseignement mutuel qui ont tant servi l'éducation élémentaire; ce fut grâce à lui que M. le colonel Amauros put ouvrir ses écoles de gymnastique, qui ont pris depuis lors un si grand et si utile développement. C'est à lui également, et à son active intervention, que sont dues les premières écoles d'enseignement populaire du chant. On peut dire, en un mot, qu'il fut passionné pour tout ce qui est utile, et que sa vie tout entière fut dévouée au bien. Quelle œuvre scientifique égalerait un pareil éloge?



Types sibériens (Asie orientale). — Dessin de Catenacci d'après M. Radde.

VIVIEN DE SAINT-MARTIN.

Sur un nouveau livre intitulé : ANNÉE GÉOGRAPHIQUE.

L'article, que nous publions à la fin de chaque semestre sous le titre d'*Année géographique*, a pour objet de combler les lacunes que peuvent laisser entre elles les relations des voyageurs, de passer en revue les faits géographiques contemporains selon leur ordre chronologique, en un mot d'informer périodiquement et avec régularité nos lecteurs de tout ce qui survient d'intéressant et d'utile dans le courant annuel des connaissances qui sont la matière et le fond même du *Tour du monde* Nous voulons parvenir et nous parviendrons ainsi à ne rien omettre dans notre recueil de ce qu'il importe à tout esprit curieux d'instruction de ne pas ignorer en géographie. Il nous paraît vraisemblable, toutefois, que notre zèle à réveiller le goût public pour des études qu'on regrettait de voir trop négligées, a dû faire naître chez plus d'un lecteur le désir de pénétrer aussi avant que possible dans la recherche des documents spéciaux qui se produisent chaque année, soit en France, soit dans les pays étrangers, et que se bornent à résumer nos revues semestrielles. Il est certain qu'un tableau complet et détaillé de tout le mouvement géographique d'une année dans les diverses parties du monde, n'est pas une œuvre qui se puisse renfermer aisément dans l'espace de quelques livraisons. Il faut tout au moins l'étendue d'un petit volume, si l'on veut parcourir un à un tous les points du globe où il y a encore des découvertes à faire, ou des informations à compléter; raconter la marche des grandes expéditions maritimes ou terrestres et en exposer les résultats, en y rattachant les précédents historiques qui peuvent en faire mieux ressortir le lien et la portée; suivre, en même temps que les voyages et les explorations, les travaux d'érudition et de critique dans les académies, dans les sociétés spéciales, dans les journaux savants, dans les publications particulières, et dégager de cette étude incessante qui se poursuit chez toutes les nations littéraires de l'Europe, ce qui appartient à la géographie historique et à la géographie descriptive, à la physique du globe et à l'ethnologie; dresser enfin, en dehors de cet exposé historique, le bilan bibliographique de l'année en tout ce qui tient aux diverses branches de la géographie, en consacrant à chaque livre, français ou étranger, une notice plus ou moins développée selon l'importance de l'ouvrage, et suffisante, dans tous les cas, pour en indiquer le contenu et en faire apprécier la valeur. Assurément voilà bien des travaux qui touchent à la spécialité du *Tour du monde*, mais qui, par leur nature plus particulièrement digressive et scientifique, seront, ce nous semble, mieux à leur place un peu en dehors de notre cadre qu'en dedans. C'est pourquoi nous avons eu la pensée de faire paraître tous les ans au mois de janvier, sous le titre même d'*Année géographique*, un volume qui viendra accroître la collection de nos « Annuaires scientifiques et littéraires, » déjà si bien accueillie par le public.

Notre savant collaborateur, M. Vivien de Saint-Martin, a bien voulu se charger de cette sorte de supplément au *Tour du monde*, et le premier volume paraîtra au commencement de la prochaine année.

FIN DU SIXIÈME VOLUME.

GRAVURES.

CARTES ET PLANS.

TABLE DES MATIÈRES.

ERRATA.

Page 80, deuxième colonne, ligne 8, au lieu de : *il projetait*, lisez : *M. Joseph Lambert projetait.*

PARIS. — IMPRIMERIE DE CH. LAHURE ET C[ie]
Rue de Fleurus, 9


Princeton University Library
32101 067934172

